

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01464698 8



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BOGUE/PHIE

UNIVERSITY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME ONZIÈME.



BESANÇON. — OUTH. CHALANBRE FILS.

PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
rue des Grands-Augustins, 9. | rue Cassette, 4.

M DCCC XLVIII.



CT

143

F45

1848

T. 11

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

RIE

RIE

RIEDEL (JOSEPH-HERMAN de), baron d'Eisenbach sur-Altenbourg en 1740, ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres par son livre intitulé : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, Paris, 1775, avec l'*Histoire de la Sicile par Le Nowairi*, Paris, 1802, 4 vol. in-8°. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de quarante-cinq ans.

* **RIEGELS**, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, a publié la meilleure *histoire de Danemarck* qui soit connue. Il est mort en 1802, dans sa soixante-quatorzième année.

* **RIEGO Y NUNEZ** (don RAPHAEL del), le principal auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, à Tuna, village du district de Tineo, dans les Asturies de D. Eugène del Riego, gentilhomme connu par son goût pour la poésie. Il s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Bonaparte, et fut nommé officier dans le régiment des Asturies. Fait prisonnier dans les premières affaires, il fut amené en France, et durant une captivité de plusieurs années, il étudia la langue du pays; la lecture des ouvrages de philosophie et de politique qu'il fit pendant sa captivité, l'initia aux idées libérales dont il devait être plus tard l'un des champions parmi ses compatriotes. Les événemens de 1814 lui ayant rendu la liberté, il voulut visiter l'Allemagne et la capitale de l'Angleterre avant de rentrer dans sa patrie. Il y reprit du service et obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Son régiment ayant été dirigé vers Cadix pour faire partie d'une expédition contre les colonies d'Amérique, il profita

du mécontentement des officiers et des soldats pour lever l'étendard de l'insurrection, et le 1^{er} janvier 1820 il proclama, au village de Las-Cabezas-de-san-Juan, où était stationné son bataillon, le rétablissement de la constitution des cortès de Cadix; plusieurs autres régimens suivirent le mouvement insurrectionnel. Enfin, après plusieurs alternatives de succès et de revers, il se décida, pour ne pas laisser ralentir le premier élan d'enthousiasme, à diriger sa marche vers l'intérieur de la Péninsule. Il parvint jusqu'à Malaga; mais atteint par le général O'Donnel, il se vit obligé d'accepter la bataille, quoique très inférieur en nombre, et sa troupe fut complètement dispersée; il parvint cependant à s'échapper avec une poignée d'hommes prêts à se disperser. lorsqu'il apprit que la Corogne et Madrid venaient de proclamer la constitution et qu'elle avait été acceptée par le roi. Alors il poursuivit sa route avec sa petite colonne, et il arriva à Madrid où il fut reçu avec une sorte de solennité triomphale. Le roi d'Espagne sembla rivaliser de bienveillance pour lui avec les citoyens; il fut créé maréchal-de-camp, puis capitaine général de l'Aragon. Cependant le parti constitutionnel ne tarda pas à se diviser, et Riego se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui profita d'un mouvement démocratique qui eut lieu à Saragosse, chef-lieu de son gouvernement, pour le destituer et l'exiler à Lérida; mais cette disgrâce augmenta sa popularité, et son nom devint, parmi les *Comuneros*, un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès, et il en fut nommé président. Le régiment qu'il avait commandé à Cadix eut l'honneur de défilér dans la salle des séances, et le sabre dont ce général avait fait hommage à l'assemblée, lui fut remis afin qu'il s'en servît contre les ennemis de la constitution. Lors du soulè-

vement de la garde royale, le 7 juillet 1822, Riego combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée française il vota, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, et en même temps celle de l'assemblée des Cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Le général Ballesteros ayant signé une convention avec les Français, et le général Zayas ayant perdu la confiance du gouvernement, Riego fut chargé de se rendre à Malaga par mer pour y prendre le commandement des troupes qu'il commanderait, afin de faire ensuite sa jonction avec Ballesteros. Il enleva d'abord le commandement à Zayas qu'il fit embarquer pour Cadix, et il était parvenu par des marches rapides à rejoindre les cantonnemens du premier de ces généraux; mais ne doutant pas, dans une entrevue qu'il eut avec lui, qu'il trahissait les Cortès, il le fit arrêter par ses soldats. Son état-major qui avait embrassé ses projets le délivra et provoqua son armée à résister à Riego. Celui-ci, au moment d'être atteint par les Français, fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer. Mais toujours poursuivi par divers corps français, sa petite troupe fut entièrement dispersée, et lui-même blessé à la jambe se sauva sur un cheval qu'on lui avait prêté; le sien ayant été tué sous lui; enfin il fut livré par ses guides aux Français, jeté dans un cachot, puis conduit à Madrid, où il fut condamné à perdre la vie sur un gibet, et le jugement fut exécuté le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié à Paris : *Procès du général R. del Riego*, précédé d'une *Notice biographique*, 1823, in-8°. On peut consulter aussi pour plus de détails : *Mem. of the life of Raphaël del Riego by a spanish officer*, Londres, 1823, in-8°.

RIENZI. Voyez GABRINI.

RIETZ (M^{me}), connue sous le nom de comtesse de LICHTENAU, était fille d'un musicien nommé Henck, et devint la maîtresse de Frédéric-Guillaume II. Elle joua un grand rôle sous son règne, et eut l'adresse d'attirer chez elle toute la cour; la famille royale murmura plus d'une fois de la nécessité d'obéir à cette fantaisie du monarque. Dans les derniers momens de sa vie, elle s'était em-

parée exclusivement de l'esprit de ce prince, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à empêcher cette femme de recueillir son dernier soupir. Aussitôt après la mort du roi, on la dépouilla de ses terres et de ses effets de banque. Sa vaisselle d'argent et ses diamans furent affectés à l'extinction de ses dettes qui étaient nombreuses. On lui laissa seulement, à titre de bienveillance, son mobilier et la jouissance d'un revenu varier de quatre mille écus; enfin, elle fut condamnée à être enfermée dans la forteresse de Glogau, où elle resta dix-huit mois. Elle obtint ensuite la permission de se retirer à Breslau. Plus tard, elle revint à Berlin, où elle vécut dans l'obscurité, et mourut presque oubliée, le 9 juin 1820, après avoir couru de nouvelles aventures qui annoncèrent son peu de délicatesse, et lui attirèrent de nouveaux chagrins.

RIEUX (JEAN de), maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France, en 1397, il défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX (PIERRE de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France, en 1447, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglais, en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever en 1437 le siège de Harfleur. Mais comme il revenait triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta, et le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misère, l'an 1439.

RIEUX (JEAN de), petit-neveu du précédent né en 1447, suivit François, duc

de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *tien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne, en 1470, et lieutenant-général des armées du duché, en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontents, en 1484; mais étant rentré dans le devoir, il fut nommé par ce prince tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, et mourut en 1518, à 71 ans.

* **RIFFAUT-DES-HÊTRES** (JEAN-RENE-DENYS), physicien, naquit vers 1784 à Saumur, d'un médecin de cette ville. S'étant attaché à la régie des poudres et salpêtres, il en fut nommé commissaire à Ripault près Tours, et contribua à l'amélioration et à la découverte de divers procédés de fabrication, tendant à en diminuer les dangers. Les services importants et multipliés qu'il a rendus en cette partie l'ont fait nommer un des trois administrateurs-généraux des poudres et salpêtres. La régie des poudres ayant été confiée, après la restauration, à un directeur-général pris dans le corps de l'artillerie, Riffaut quitta cette administration dans laquelle il avait passé plus de 50 années, et se livra avec ardeur à l'étude des sciences chimiques; il mourut à Paris le 7 février 1827. On lui doit : | *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris, an 8; | *Système de chimie*, traduit de l'anglais de Thompson, enrichi d'observations par Berthollet, 1809, in-8°; 2^e édition d'après la 5^e de l'ouvrage anglais, 1818, 4 vol. in-8°; avec un *Supplément*, 1822, contenant les additions faites par l'auteur dans une 6^e édition, publiée à Londres en 1821; | *Essai sur les affections calculeuses*, traduit de l'anglais d'Alexandre Marcet, in-8°; | *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, 1 vol. in-4°, qu'il a composé avec Bottée de Toulmont, et qui a été traduit en plusieurs langues; | *L'Art du salpêtrier*, avec le même, 1813, in-4°; | *Traité pratique sur l'usage et le mode d'application des réactifs chimiques, fondé sur des expériences*, traduit de l'anglais sur la 2^e édition, 1819, in-8°; | *Chimie des gens du monde*, par Samuel Parke, traduite de l'anglais sur la 9^e édition, 1822, 2 vol. in-8°; | *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Ure, traduit de l'anglais sur la 9^e édition, 1822-1824, 4 vol. in-8°, avec 14 planches; | *Manuel théorique et pratique*

du peintre en bâtimens, du doreur et du vernisseur, 1824, in-18, 2^e édit. 1825; | *Manuel théorique et pratique du brasseur*, 1825, in-18; | *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2^e édition entièrement refondue et considérablement augmentée par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; | *Manuel de chimie amusante, ou Nouvelles récréations chimiques*, traduit de l'anglais d'Accum, 1825, in-18, 2^e édit. revue par Vergnaud, 1827; | *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18. M. C.-F. Vergnaud-Romagnési a publié dans le tome 7 des *Annales de la société royale des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, une Notice détaillée sur Riffaut-des-Hêtres. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le tome 1^{er}, cahier des *Annales biographiques*, faisant suite à l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, 1827, in-8°.

RIGA (PIERRE de), poète, natif de Vendôme, fut d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims; il abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denis dans la même ville, et mourut en 1209. (Quelques biographes reculent sa mort jusqu'en 1263.) Nous avons de lui un poème intitulé : *Aurora*, publié par D. Georges Galopin, moine de Saint-Guilain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur.

RIGANTI (JEAN-BAPTISTE), né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome, en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans le célèbre Bandinus Panciatius, cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 35 ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savans, entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honorait souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avait laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et Jean-Baptiste Riganti, ses neveux, Rome, 1745; Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAS. Voyez RHIGAS.

RIGAUD (HYACINTHE), peintre, né à Perpignan, le 23 juillet 1659, a été nommé, avec justice, le *Van-Dyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour la portrait. La ville de Perpignan, sa patrie.

qui jouissait depuis 1479 du privilège de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 84 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultait toujours la nature avec discernement et avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peignés. On lui reproche d'avoir mis trop de confusion dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernières années, des contours secs, et un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste. Le musée de Paris possède plusieurs de ses portraits, entre autres ceux de *Le Brun*, de *Mignard* et de *Bossuet*.

* **RIGAUD** (le baron ANTOINE), maréchal de camp, né en 1758, entra au service au commencement de la révolution, fit toutes les campagnes de cette époque, devint colonel du 23^e régiment de dragons, fut nommé commandant de la légion d'honneur après la bataille d'Austerlitz, et général de brigade en janvier 1809. A la restauration il reçut la croix de St.-Louis, et fut chargé du commandement militaire du département de la Marne; néanmoins, lorsqu'il apprit le débarquement de Bonaparte, il employa l'argent qu'il tenait du trésor à répandre parmi les troupes des proclamations pour favoriser cette nouvelle usurpation. Enfin, lorsqu'il apprit qu'il avançait sur Paris, il soula aux pieds les lis et la croix de St.-Louis en présence des soldats qu'il avait rassemblés, et leur ordonna de crier *vive l'empereur*. Craignant toutefois d'être enveloppé par le maréchal Victor, il prit la route d'Epernay; mais le même jour il revint à Châlons pour ordonner l'arrestation du maréchal; le 21 mars il fit publier le rétablissement du gouvernement impérial, et il reprit au nom de Buonaparte le commandement du département de la Marne, qu'il conserva jusqu'au mois de juillet 1815, époque où il fut attaqué par le général russe Czernit-

scheff, et obligé de poser les armes devant des forces trop supérieures. Conduit prisonnier à Francfort, il recouvra sa liberté après la capitulation de Paris; mais il n'osa point rentrer en France. Il fut mis en jugement, au mois de mai 1816, devant le 2^e conseil de guerre de la 1^{re} division militaire, et condamné à mort par contumace. Il s'était d'abord retiré à Saarbruck, d'où il entretenait une correspondance coupable avec les mécontents de l'intérieur. Le commandant prussien voulut le faire transporter à Wesel par ordre de son gouvernement; mais il prévint cette mesure en se réfugiant à Deux-Ponts, puis dans les Pays-Bas, et enfin dans les Etats-Unis. Il est mort à la Nouvelle-Orléans au commencement de 1821.

RIGAULT, en latin *Rigaltius* (NICOLAS), savant philologue, né à Paris en 1577 d'un père médecin, fit ses études avec distinction chez les jésuites, et plut au président de Thou par son *Fumus parasiticum*, pièce satirique contre les parasites, qu'il composa à 19 ans. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avait eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Editions* de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte qu'à établir les opinions particulières du scolaste. (*Voyez VAVASSEUR*.) Il prétendit prouver, dans une de ses remarques sur Tertullien, que « les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie, en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avait d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise romaine, et il remarquait avec plus de soin que de jugement dans les anciens ce qui lui paraissait contraire à cette croyance. | Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont : Onosandre (*De imperatoris institutione*), 1600, in-4^o... Artémidore et Achmet (*De divinatione per somnia*),

1603, in-4°; | des *Notes et des Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins; sur Phèdre, sur Julien sur les écrivains *De re agraria*, Amsterdam, 1674, in-4°; | une continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 3 livres: indigne de cet historien du moins pour l'élégance du style, mais bien assortie à ses préjugés; | *De verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt, glossarium*, en 1601, in-4°; | *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4°; | *Diatriba de satyræ Juvenalis* dans l'édition de ce poète donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12; | *De lege venditionis dicta, observatio duplex*, Toul, 1645 et 1644, in-4°; | *Funus parasiticum*, 1601, in-4°; | *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4°; | *Observatio ad constitutionem regiam anni 1643*; | *De modo fœnorii proposito*, en 1645; | *Observatio de pabulis fundis*, etc., Toul, 1651, in-4°. On trouve dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le 17^e siècle* une notice sur Rigault, par Perrault et son portrait gravé par Edelinck.

* **RIGAULT (HUGUES)**, curé de Saint-Pierre de Naze, du diocèse d'Auxerre, né à Paris en 1707, mort en 1785, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sanctæ autisiodorensis ecclesiæ fastorum carmen libri XII*, 1790, in-8°.

* **RIGEL (HENRI-JOSEPH)**, savant compositeur allemand, mourut à Paris presque subitement en 1799. Maître de musique du concert spirituel, et professeur à l'école de chant et au conservatoire, il contribua beaucoup, dans ce dernier établissement, au perfectionnement de la nomenclature et des principes de l'harmonie, sur lesquels il avait des idées très nettes. On a de lui plusieurs *sonates, duo, quatuor et symphonies*, qui furent exécutées avec succès au concert des amateurs et à l'hôtel de Soubise; quelques oratorios tels que *la Sortie d'Egypte, Jephthé, la Prise de Jéricho*; plusieurs petits opéras, parmi lesquels on remarque *le Savetier et le Financier, Blanche et Vermeille, l'Automate, Lucas, le bon Fermier*. Il avait composé pour le grand opéra *Cora et Alonzo* dont il ne put jamais obtenir la représentation; ce que l'on en connaît pourtant fait présumer que cet ouvrage aurait pu jouir d'un grand succès.

* **RIGNOUX (le baron ANTOINE)**, maréchal de camp, né le 17 février 1771, embrassa la carrière des armes en 1791, et, après avoir passé par tous les grades

inférieurs, il était parvenu, à la fin de l'année 1809, à celui de chef de bataillon. Sa brillante conduite à Eylau le fit nommer sur le champ de bataille, colonel du 105^e régiment. Il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, passa ensuite à l'armée d'Espagne et se distingua particulièrement à la bataille d'Ocana (18 novembre 1809). Il surprit un jour les Espagnols dans les montagnes de Ronda, et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. Dans le mois de juin 1815 le baron Rignoux remplit les fonctions de chef d'état major du huitième corps de l'armée de Pyrénées. Mis ensuite à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon à une lieue de Bordeaux et il y est mort le 4 septembre 1852. Il avait été nommé chevalier de la légion d'honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion de cet ordre, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui donna la croix de St-Louis en 1814.

RIGOLEY DE VUVIGNY (JEAN-ANTOINE), originaire de Bourgogne, était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques Françaises de La Croix du Maine et de du Verdier* (1772, 6 volumes in-4°), enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné : | une édition des *Ouvrages de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop complète; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix, qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. (Voyez **PIRON**) | Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, 1 vol. in-8°, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimée: les philosophes n'y sont pas ménagés; | *De la décadence des lettres et des mœurs*, 1726, 1 vol. in-8° et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a pointé son esprit et son cœur. (Voyez le *Journ. hist. et littér.* 1^{er} juin 1.

1787, pag. 249; 25 juillet, p. 393; 1^{er} août, pag. 482.) Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes et des platitudes à ses lumineux raisonnemens, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pièces de poésies fugitives. Il mourut le 21 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épithaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
 Juvigny défendit et l'Eglise et les mœurs :
 Du bon goût il peignit la triste décadence ;
 Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
 Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
 Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
 A ses mânes vos pleurs seraient un faible hommage ;
 Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
 Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

RIGORD ou **RIGOLD** (en latin *Rigordus*, *Rigoltus* ou *Rigotus*, historien du moyen âge), né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc), était médecin, historiographe du roi de France et clerc de l'abbaye de Saint-Denis; car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre 1207. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. Ce fut lui qui le premier lui donna le surnom d'*Auguste*. Ce livre, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tome 3. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges, et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse par d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que « depuis que la » vraie croix eut été prise par les Turcs, » les enfans n'avaient plus que 20 ou 23 » dents, au lieu qu'ils en avaient 30 ou 32 » auparavant. » L'histoire de Rigord a été continuée par Guillaume le Breton. On la trouve dans les *Historiæ Francorum scriptores*, de Pithou Francfort, 1596,

in-fol.; dans la collection de Duchesne, t. 2 des *Scriptores coetanei*, dans le Recueil des historiens de France, par D. Brial t. 17. Le tom. 11^e de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France* par Guizot, renferme la traduction française de cette histoire; le tom. 8 du *Recueil de l'académie des inscriptions* contient un mémoire sur la vie de Rigord, par Sainte-Palaye.

* **RIGORD** (N.), jésuite, né vers 1660, fut un littérateur très estimé; mais on ne connaît de lui qu'un ouvrage imprimé après sa mort, et qui a pour titre : *Connaissance de la mythologie par demandes et réponses, augmentée de traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable*, 1739. Les additions et les corrections de ce livre sont attribuées à l'abbé d'Allainval et à C.-Franc-Simon. La troisième édition avec de nouvelles corrections fut publiée par Alletz en 1748. Elle a servi de modèle aux autres éditions, qui sont en grand nombre.

* **RINCON** (ANTONIO de), peintre espagnol, né à Guadalaxara vers l'an 1446, fut un des meilleurs artistes de son siècle, et réussit également et dans l'histoire et dans le portrait. Il était encore jeune lorsque les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle le nommèrent peintre de leur chambre, et le décorèrent de l'ordre de Saint-Jacques. Ricon fit leurs portraits, qui se conservent à Madrid dans le palais du roi où l'on trouve d'autres ouvrages estimés du même peintre. Il a aussi peint plusieurs tableaux sur des sujets sacrés, comme celui du maître-autel de l'église de Robledo de Chabela, près de Tolède, et celui de *Saint-Jean* de los Reyes dans cette dernière ville. Il avait un dessin correct, beaucoup de sagesse et d'ensemble dans la composition, et une grâce particulière pour les draperies. Il mourut en 1500. Quelques auteurs ont regardé Rincon comme le fondateur de l'école espagnole. Plusieurs de ses tableaux périrent dans l'incendie du palais du Prado.

* **RINGHIERI** (le père FRANÇOIS-ULYSSE), poète tragique italien, né à Bologne d'une famille noble d'Imola, fit ses études dans la première de ces villes, et à l'âge de 16 ans il entra chez les religieux du Mont-Olivet. Il remplit la chaire de belles lettres dans divers couvens de son ordre, et cultiva avec succès la poésie. Ses tragédies eurent beaucoup de vogue; elles sont, en grand nombre, écrites d'un bon style et pleines d'érudition. Cependant,

excepté quelques scènes assez bien touchées, la plupart manquent d'intérêt et d'action. Elles sont presque toutes tirées de l'Ecriture sainte, comme *Salomon*, *Athalie*, *Esther*, *David*, etc. composées comme les autres, depuis 1746 à 1785. Elles furent jouées dans tous les collèges d'Italie et dans quelques théâtres publics. On en a recueilli quinze, qu'on a imprimées à Bergame en 1778, 4 vol. in-8°. On les a réunies à celles qu'il a faites depuis cette époque, et elles ont eu plusieurs éditions à Bologne, Rome, Florence, etc. Le père Ringhieri, membre de l'académie de Rome et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie, est mort à Imola le 7 octobre 1787.

RINUCCINI (OTTAVIO), poète italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique, avec toutes sortes de machines et de décorations, des sujets tragiques et comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avait donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature et n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espèce de farce parée, fruit de la décadence du goût. (Voyez **QUINAULT**.) Rinuccini mourut en 1621, à Florence; et ses *OEuvres* furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8°, par Pierre-François Rinuccini son fils.

RIOJA (PIERRE SOTO de), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, étudia le droit à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur. Pendant quelques années, il exerça la profession d'avocat à Valladolid et à Madrid; mais ayant pris les ordres, il quitta le barreau, et peu de temps après il obtint un canonicat. Il était très lié avec Lope de Vega, qui fait l'éloge de ce poète dans son *Laurel de Apolo* (*Le Laurier d'Apollon*). Outre ses *poésies* légères et imprimées séparément, on a de Rioja deux ouvrages publiés par les soins de Lope de Vega, et qui ont pour titre : | *Desenganos de amor* (Exemples pour fuir l'amour), Madrid, 1625, in-8°. Rioja a mis à la tête de ce recueil un discours ou traité sur la poésie en général, et plus particulièrement sur la poésie castillane, qui est justement estimé. | *El Carro de Faetone*, poème, (*Le Char de Phaëton*), *ibid.*, 1630, in-8°. Ces deux ouvrages ont

été réimprimés en Espagne, à Anvers et à Bruxelles. Rioja est mort en 1658.

RIOLAN (JEAN), médecin de la faculté de Paris, né en 1539 à Amiens, mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de médecine et d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avait une vaste littérature; il écrivait et il parlait avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

RIOLAN (JEAN), fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris; il naquit dans cette ville en 1577 et non pas en 1580, comme le dit la *Biogr. univers*, et mourut en 1657. Il fut nommé, en 1613, professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédait les poètes grecs et latins, et faisait de leurs vers des explications fort heureuses. Il était un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : | *Comparatio veteris medicinæ cum nova*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chimistes; | *Schola anatomica*, 1604, in-8°. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome corporis humani*; | *Gigantomachie*, 1613, in-8°. Il écrivit contre Habicot au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus; ce livre ayant été attaqué, il répondit et publia : *L'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614; | *Gigantologie ou Discours sur la grandeur des géans*, 1618, in-8°. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* **RIOS (CHARLOTTE-MARIE de los)** naquit à Anvers en 1728. Elle était d'une famille d'origine espagnole, qui lui donna une très bonne éducation; mais, privée des biens de la fortune, Charlotte se vit contrainte, pour exister, de se faire institutrice dans sa patrie, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses connaissances. Elle a écrit plusieurs livres sur l'éducation des enfans, parmi lesquels on remarque : | *Magasin des enfans*, 1774,

in-8°; | *Abregé de toutes les sciences*, 1776, in-12; | *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressans pour lesquels ils ont été composés. L'*Encyclopédie* a été traduite en anglais, Londres, 1781. Mademoiselle de los Rios est morte dans sa patrie en juillet 1802.

RIOU (de la HAIE de). Voyez **MONTESSON** (la marquise).

* **RIOUFFE** (HONORÉ), né le 1^{er} avril 1764, à Rouen, vint au monde à six mois. A l'époque de la révolution, il embrassa le parti de la gironde, fut poursuivi en 1795 après la journée du 31 mai, quitta Paris et se réfugia à Bordeaux. Dénoncé comme fédéraliste, il fut arrêté et envoyé à la conciergerie; pendant le trajet de 200 lieues qu'il fit de Bordeaux à Paris, il fut traité avec la plus grande barbarie par les agens des terroristes. Oublié dans le cachot où il avait été jeté, il recouvra la liberté après la chute du parti de Robespierre, et publia ensuite *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an 7, in-8°. Après la révolution du 18 brumaire, il devint membre du tribunal dont il fut élu président et plusieurs fois secrétaire, et il y fit quelques discours en faveur de Bonaparte qui le nomma, en 1804, préfet de la Côte-d'Or. Une courte disgrâce dont nous ignorons les motifs lui fit perdre sa place; mais il obtint ensuite la préfecture de la Meurthe. Sur la fin de 1813 les hôpitaux militaires furent remplis des nombreuses victimes des dernières campagnes : le typhus se manifesta dans ceux de Nancy, et Riouffe périt victime de son dévouement. Atteint de la maladie qu'il avait gagnée en allant porter des consolations aux soldats, que le fléau avait frappés, il mourut le 30 novembre 1813. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a de lui | *Poème sur la mort du duc de Brunswick*, 1787, in-8°; | *Quelques chapitres*, 1793, in-8°; | *Oraison funèbre de Jean-Baptiste Louvet*, dans lequel il se montre zélé partisan de la république, 1798, in-4°. Il a encore laissé en manuscrit quelques fragmen. de traductions de Platon et de Pope; un *Commentaire sur le Verther de Goethe*, des notes sur Aristote et Xénophon, et quelques mémoires particuliers. M. Berr a donné une notice sur le baron Riouffe : on en trouve aussi une de M. Pariset dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolu-*

tion française en tête des *Mémoires d'un détenu* qui font partie de cette collection.

RIPAMONTE (JOSEPH), né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collège ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et suiv., 4 vol. in-4°, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du 17^e siècle.

* **RIPAULT** (LOUIS-MADELEINE), savant philologue et antiquaire, né à Orléans le 29 octobre 1773, était neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux. Il fut pourvu à 15 ans d'un bénéfice; mais la révolution le fit renoncer à l'état ecclésiastique pour se livrer au commerce de la librairie. Il revint à Paris où ses relations avec les gens de lettres le déterminèrent bientôt à suivre leur carrière. Il travailla d'abord à la *Gazette de France*, qui était dirigée à cette époque par Fiévée, et dont le 18 fructidor vint interrompre la publication; ensuite il fut présenté par Pougens pour faire partie de la commission des sciences de l'expédition d'Egypte. A son retour, il devint bibliothécaire particulier de Bonaparte, et il s'acquitta de son emploi avec beaucoup de zèle. L'abbé Denida lui ayant été adjoint, il se dégoûta de ses fonctions, et il y renonça volontairement en 1807 pour s'occuper de l'étude des langues. Il eut pour successeur M. A.-A. Barbier dont nous avons eu occasion d'indiquer souvent les travaux bibliographiques. Voyez l'article **BARBIER** (ANTOINE-ALEXANDRE). Ripault se retira au sein de sa famille à la Chapelle-Saint-Mesnin, près d'Orléans. Il y est mort le 12 juillet 1823. On a de lui : | *Description abrégée des principaux monumens de la Haute-Egypte*, 1800, in-8°, traduite en allemand, Coblenz, 1804; | *Marc-Aurèle, ou Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin, ouvrage où l'on présente dans leur entier, et selon un ordre nouveau, les maximes de ce prince, qui ont pour titre : Pensées de Marc-Aurèle, de lui-même à lui-même, en les rapportant aux actes de sa vie publique et privée*, Paris, 1820, 4 vol. in-8°; | *Tite Antonin le Pieux, resumé historique; Marc-Aurèle-Antonin, sommaire historique, etc.*, Paris, 1823, in-8°. C'est un resumé de l'ouvrage précédent. Il a encore publié, en 1721, 3 cartes dessinées pour l'histoire de Marc-Antonin. Il avait qu-

noncé, sous le titre de *Monumens de l'histoire aurélienne*, une collection de 120 planches en 42 livraisons, qui devaient former 2 vol. in-folio. Ripault a laissés des matériaux considérables qu'il avait recueillis dans le but d'arriver à la solution des problèmes hiéroglyphiques, pour lesquels il avait étudié les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le copte, le syriaque, et les différens dialectes de l'hébreu.

RIPERT DE MONCLAR (JEAN-PIERRE-FRANÇOIS, marquis de), procureur-général au parlement d'Aix, est né dans cette ville en 1711. Il est connu par un *Mémoire* où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon et dans le comtat Venaissin, et par plusieurs *Plaidoyers* contre les jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui ont le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance et les droits de l'Eglise : l'appel comme d'abus était toujours un de ses grands moyens. Il prétendait, à l'imitation de tous les parlementaires jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la religion et à ses pontifes. « C'est en vérité dom- » mage, dit un auteur bien raisonnable, » que l'empereur Julien, à qui on ne re- » proche pas d'être un empereur Claude, » ne se soit pas avisé de cette excellente » ressource. Affectant un profond respect » pour J.-C., et plutôt que d'injurier Luc » et Matthieu, il se serait contenté de rendre » le sénat appelant comme d'abus de l'exé- » cution de l'Evangile, et il aurait très » décemment aboli le christianisme, sans » essayer de se faire débaptiser. Mais Ju- » lien n'avait pas le mérite d'un Montclar » ni d'un Camus. » Ripert revint de ses erreurs, et mourut en 1773 dans de grands sentimens de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avait dit contre le saint Siège et les jésuites : rétractation qui, selon ce qu'il avait désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de la Merlière, évêque d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA (JEAN-GUILLEUME, duc de), d'une famille noble de la province de Groningue, et d'origine espagnole, servit quelque temps les états-généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il était revêtu

de ce grade, lorsqu'il fut nommé, en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid en 1718, et y parvint bientôt au faite de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, et affecta un grand zèle pour la religion mahométane. Cependant il méditait un nouveau système de religion, qu'il comptait faire goûter au peuple. Il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les Juifs avaient été jusqu'alors dans une erreur presque égale; les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Voilà du moins ce que raconte l'abbé Prévôt, dans le tome 1^{er} de son *Pour et contre*. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il mourut à Tétuan en 1737. La *Vie* de Ripperda a été publiée en français, en espagnol et en anglais, par trois différens auteurs.

RIQUET ou **RIQUETI** (PIERRE-PAUL de), baron de Bon-Repos, né à Béziers en 1604 (d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, et divisée en deux branches), forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'un mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Matthias de Riquet, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi, le 23 mars 1750. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. Voyez CANAL ROYAL dans

le *Dictionnaire géographique*, et ANDREÜSSY.

RIQUETI (VICTOR de), marquis de Mirabeau. *Voyez* MIRABEAU.

RISBECKI ou RIESBECK (GASPARD), né en 1750, à Hoechst près de Francfort, eut pour père un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette dernière ville pour s'y appliquer au droit ; mais une imagination brûlante et un caractère impétueux rendirent le jeune Risbecki peu propre à l'étude des lois. A cette époque régnait en Allemagne une secte dont les principes dangereux n'ont formé que trop de prosélytes : elle s'appelait la *Secte des génies par excellence* (Das Genie-Vesen). Ses principes fondamentaux étaient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardaient comme au-dessous d'eux les emplois, les engagements politiques, les fonctions qui exigent un travail suivi ; enfin la liberté était l'idole chimérique qu'ils encensaient, et à laquelle ils sacrifiaient toutes les réalités : espèce de *sans-culottisme* qui préludait à celui de France. Risbecki ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Dieux ; mais il dissipa en peu de temps le bien dont il avait hérité, et se vit réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les moines*, telles qu'un homme passionné et fanatique pouvait en écrire ; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres et les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en français, Paris, 1788, 5 vol. in-8°. « Qu'on se représente, dit un bibliographe, un jeune homme empreint de tous les délires du philosophisme, et, de plus, d'une forte dose de préjugés protestans, qui parcourt l'Allemagne à pied, dans un état à ne pouvoir guère fréquenter que les dernières classes de la société, et qui dans sa course prononce définitivement sur la politique, la religion, les mœurs, les cours et les princes ; et l'on aura une idée juste de ce voyageur. Sa grande règle est de trouver affreux tout ce qui est catholique, et de porter justice aux nœuds tout ce qui tient ou à l'esprit de secte ou à l'impiété dominante du siècle. » Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Arau en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, et où il mou-

rut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné le titre de *baron* ; mais il est certain qu'il n'était ni baron ni noble. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1^{er} avril 1788, pag. 478.) Le prince Boris de Galitzin a publié, dans le *Mercur* d'août 1788, une *Notice* fort intéressante sur cet auteur.

RISCALTA (PIERRE), historien, naquit à Pavie vers 1510, et fut un des hommes les plus éclairés de son temps. Il occupa plusieurs places, soit à Milan, soit dans d'autres villes de la Lombardie ; et mourut en 1574. On lui doit une *Histoire de Pavie* jusqu'à l'année de la mort de l'auteur, publiée par Christophe Poggiali, en 1577, 42 vol. in-4°, avec un grand nombre d'additions faites par Jacques de Mois.

RISIUS (SERGIUS), savant maronite, archevêque de Damas, florissait dans le 17^e siècle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius qu'a été publiée la *Bible arabe*, Rome, 1671. *Voyez* GOLIUS, PIERRE.

RIST (JEAN), né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales *Oeuvres* sont : *| Hortus poeticus ; | Theatrum poeticum ; | Parnassus poeticus ; | Vindiciæ linguæ germanicæ ; | Musa teutonica ;* | un poème allemand, intitulé : *Galatée et Florabelle*, etc.

RISTAUD (SOPHIE). *Voyez* COTTIN.

* RISTEAU (FRANÇOIS), négociant de Bordeaux, où il naquit en 1714, fut directeur de la compagnie des Indes. Le roi le chargea en 1771 de négociations importantes auprès du gouvernement anglais, et il s'en acquitta avec honneur. Ami intime de Montesquieu, il ne put endurer avec patience les critiques assez sévères qu'on publia contre ce dernier, au sujet de l'ouvrage auquel il doit principalement sa réputation. Risteau fit paraître à son tour une défense énergique qui a pour titre : *Réponse aux observations sur l'Esprit des lois*, 1781, in-12. On trouve dans cet écrit des pensées justes, de l'éloquence et une logique pressante, qui parfois persuade et accable les adversaires de Montesquieu ; mais il n'est pas partout victorieux. Risteau mourut en 1784.

* RITCHIE (JOSEPH), voyageur anglais, né en 1790 à Olley dans le York-

shire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsqu'il apprit que son gouvernement, sur l'invitation du dey de Tripoli, se proposait d'envoyer un agent dans l'intérieur de l'Afrique. Passionné pour les voyages lointains, il sollicita cet emploi, fut accepté, et s'embarqua à la fin de 1818, avec un jeune Français fort habile dans l'art de préparer et de conserver les objets d'histoire naturelle. Ils s'étaient revêtus du costume maure, pour pénétrer plus facilement dans le pays; mais Ritchie se ressentit bientôt de l'influence maligne du climat, et après plusieurs mois de souffrance, il succomba le 20 novembre 1819. Le capitaine Lyon, officier de marine avec lequel il s'était embarqué à Malte, et qui lui-même avait été fort incommodé de ce voyage, revint en Europe, et publia à Londres en 1821, in-4°, le récit de cette expédition, qui a servi à mieux faire connaître le Fezzan. Cette relation a été traduite en français, mais beaucoup abrégée par Edme Gaultier, Paris, 1821, 2 vol. in-18. On y trouve des détails intéressans sur les aventures du voyage et sur les contrées qui ont été visitées.

RITHOVIVS. Voyez BALDUIN.

* RITSON (JOSEPH), jurisconsulte et écrivain anglais, naquit à Stockton-Upon-Tees dans le comté de Durham en 1752. Il étudia les lois, fut notaire au collège de justice de Gray. Il acheta en 1783 la charge de bailli des immunités de Savoie et dans l'un et l'autre emploi il se fit peu aimer par son caractère caustique et turbulent. Outre cette humeur irascible et peu endurante, c'était un homme des plus faux et des plus dissimulés. Il avait cependant une instruction peu commune, cultiva la poésie avec assez de succès, et se distingua surtout par une critique parfois mordante, mais profonde. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans, savoir : | *Observations sur Johnson, et sur la septième édition de Shakespeare*; | *Examen rapide de l'édition de Shakespeare, de Malone*; | *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton, 1785*; | *Décadence de la couronne d'Angleterre*; | *Manuel lacédémonien*; | *Anthologie anglaise*; | *Bibliographie poétique*. Ces ouvrages sont fort bons et les meilleurs qui soient sortis de la plume de Ritson. | *Anthologie anglaise, 1792-95, 5 vol.*; | *Chansons écossaises, 1794, in-8°, 2 vol.*; | *Romances, 3 vol.*; | *Traité de l'abstinence de la chair des*

animaux. Ritson écrivait d'un style assez pur, mais souvent trop concis, et on trouve parfois dans ses productions des idées bizarres et dignes de son caractère difficile et original. Il avait entre autres singularités celle de vouloir corriger l'orthographe anglaise, en retranchant plusieurs diphthongues très nombreuses dans cette langue, mais sans lesquelles elle deviendrait inintelligible; heureusement sa méthode n'a pas été adoptée. Il mourut en 1805.

RITTANGELIUS (JEAN-ETIENNE), de Forcheim, au diocèse de Bamberg, de catholique romain était devenu juif, et de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirath* (voyez ABRAHAM), où il soutient que la Paraphrase chaldaïque fournit des arguments contre les Juifs et contre les antirinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien Guillaume-Henri Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Irenopolita*. Rittangelius se défendit par un traité qu'il intitula *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Königsberg. Nous avons de lui : | un traité de *Veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699; | des *Lettres*; | une *Traduction* allemande des prières que les Juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

RITTENHOUSE (DAVID) fameux mathématicien, et mécanicien, né en 1732 à Germantown dans la Pensylvanie, mort en 1796 dans la 65^e année de son âge, succéda à Francklin dans la présidence de la société américaine; depuis l'indépendance de l'Amérique il exerça la charge de trésorier de l'état. Il a imaginé un planisphère qui représentait les révolutions des corps célestes, plus exactement qu'aucun n'avait fait jusqu'alors. Ses instrumens de mathématiques étaient regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportait de l'Europe. Il fut chargé en 1769 d'observer dans la ville de Norton un passage de Vénus, annoncé pour le 3 juin 1769. Il constata aussi le passage de Mercure le 9 novembre suivant, et fut nommé en 1775 l'un des commissaires pour juger la dispute élevée entre la Pensylvanie et la Virginie, à l'occasion de la fixation des limites. Les travaux de ce savant sont insérés dans les *transactions de la société américaine*: son *Eloge*

a été publié par Rusch, Philadelphie, 1797, in-8°.

* RITTER (JEAN-GUILLAUME), physicien allemand, né le 16 décembre 1776 à Samitz en Silésie, d'une famille obscure et peu riche, se consacra néanmoins à l'étude avec une ardeur peu commune, et malgré son peu de moyens pécuniaires, parvint à se faire recevoir médecin à Iéna; mais il s'occupa spécialement des phénomènes dits *galvaniques*, et de l'électricité développée par le contact des métaux et d'autres substances, il a fait à ce sujet plusieurs expériences ingénieuses, qui lui ont ouvert en 1804 les portes de l'académie de Munich. Sa mort prématurée, arrivée le 23 janvier 1810, et qui fut la suite, dit-on, de son intempérance, laissa un vaste champ aux physiciens qui continuèrent les recherches où il avait apporté une vivacité d'imagination qui le fit souvent conclure au-delà de ce que les expériences prouvaient réellement. Ritter a publié les ouvrages suivans : | *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798 ; | *Contributions à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8°; | *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1806, 3 vol. in-8°; | *Fragmens tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8°; c'est une espèce d'autobiographie qu'il fit vers ses dernières années, et où il fait connaître diverses circonstances de sa vie et la manière dont il se jugeait lui-même.

Un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations*, etc., dans le *Magasin d'histoire naturelle* de Voigt, dans les *Annales de physique* de Gilbert, dans le *Journal de physique et de chimie* de Gehlen, et autres ouvrages périodiques. — Il y a un autre médecin et chimiste allemand, JÉRÉMIE-BENJAMIN RITTER, né aussi en Silésie, à Hirshberg, en 1762 mort en 1807, qui fut directeur de la société pharmaceutique de Berlin, et attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville. Celui-ci a publié : | *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslaw, 1791-1802, 2 cahiers in-8°; | *Elémens de la stœchiométrie*, ou l'Art de mesurer les élémens chimiques, Breslaw, 1792-94, 3 vol. in-8°. Il a aussi rédigé les tomes 3 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et il a coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie.

RITTERSHUYS (CONRAD), *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est au-

teur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altorf, l'an 1613, où il était professeur en droit. — Son fils, NICOLAS RITTERSHUYS, né à Altorf, en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur de droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogie imperatorum, regum, ducum, comitum*, etc. Tubingen, 1664, 7 tomes in-fol.

RIUPÉROUX (THEODORE de), né à Montauban, en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet et obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris, 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulans, mais sans force et sans chaleur. On a aussi de Riupéroux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Épître*, le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différens recueils. Il était secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avait conservé 4,000 louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riupéroux les alla jouer, et les perdit. C'était cependant l'homme qui avait fait le *Portrait du sage*.

* RIVALS (JEAN-PIERRE), peintre et architecte, né à la Bastide d'Anjou, en 1625, fut élève d'Ambroise Frédeau, religieux domicilié à Toulouse. Après la mort de ce maître, il passa en Italie, fixa son séjour à Rome, où il étudia les bons modèles, et revint à Toulouse au bout de neuf ans. Il y fut nommé peintre et architecte de l'hôtel de-ville, dans lequel il travailla plusieurs années; mais on n'y trouve plus de ses ouvrages. Ils ont été presque tous détruits par les Vandales de 1793. Rivals fut nommé par le roi surintendant des chemins, ponts et chaussées de la province. Il enrichit de plusieurs de ses productions, alors assez estimées, différens cabinets de la ville de Toulouse, où l'on remarque surtout de cet artiste le beau palais de Malte, où résidait le grand prieur de Toulouse. Il est mort en 1706; son fils Antoine, La Fage, Marc Arcis, furent ses élèves.

RIVALS (ANTOINE), peintre, né à Toulouse, en 1667, mort dans la même

ville, le 7 décembre 1735, âgé de 68 ans, eut pour maître son père Jean-Pierre (voyez l'article précédent). Antoine vint à Paris, et partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc, à Rome, et le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut appelé à Toulouse, où il remplit avec distinction les places de son père. Il avait une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct, ses compositions ingénieuses.

RIVARD (DOMINIQUE-FRANÇOIS), mathématicien, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, et y obtint une chaire de philosophie au collège de Beauvais, qu'il quitta en 1749 à la mort de Coffin, principal de ce collège. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'était entièrement dévoué à sa profession; tels sont : | *Institutiones philosophicae*, 1778, 4 vol. in-12; | *Elémens de mathématiques*, Paris, 1740, in-8°, 5^e édition, revue et corrigée, ibid., aussi in-8°; | *Elémens de géométrie*, in-8°; | *Traité de la sphère*, in-8°; | une *Gnomonique*, in-8°; *Table des sinus*, in-8°; | *Trigonométrie rectiligne*, in-8°. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

* RIVAROL (ANTOINE, comte de), écrivain spirituel, naquit le 17 avril 1757 d'une famille pauvre et obscure, à Bagnols, en Languedoc. Son père, ne trouvant d'autres moyens d'existence, se fit aubergiste. Le jeune Rivarol, destiné à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Avignon et plus tard au collège de Sainte-Barbe; mais son caractère, naturellement inquiet, léger et satirique, ne pouvait guère s'accommoder d'études sérieuses, ni d'un état si peu fait pour ses inclinations. Il quitta la soutane, vint vers 1775 à Versailles, et fut pendant quelque temps précepteur des enfans de M. Honorati. Il avait la manie des grandeurs; et, pour faire oublier ou cacher son origine, il se faisait appeler l'abbé de Parcieux, et cherchait à faire croire qu'il était de la famille du célèbre savant de ce nom, mort en 1766; mais un neveu de celui-ci le força bientôt de reprendre son véritable nom. Il se rendit à Paris en 1784. Plusieurs *Lettres* qu'il publia sur les *aérostats*, les *têtes parlantes* de l'abbé Mical (voyez MICAL), etc., lui acquirent de la réputation et le portèrent à la rédaction du *Mercure*. Son *Discours sur l'universalité de la langue fran-*

çaise fut couronné, en 1785, par l'académie de Berlin, où il fut reçu comme membre quelque temps après. C'est à cette occasion qu'il publia son *Epître* au roi de Prusse, épître qui obtint beaucoup de succès. Se livrant ensuite à son goût naturel pour la satire, il fit la guerre aux écrivains de son temps, dans un ouvrage intitulé : *Le petit almanach de nos grands hommes*, 1788, in-12. Ce livre fut plusieurs fois réimprimé et toujours avec un nouveau succès. Il n'épargnait dans ses paroles, comme dans ses écrits, ni ses collègues, ni même ses amis les plus intimes. Il s'avisait de ridiculiser Garat, avec lequel il travaillait au journal que publiait Panckoucke; Garat fut le plus fort, et parvint à faire chasser son satirique adversaire. Rivarol s'amusa à faire une critique en vers sur le poème des *Jardins* de l'abbé Delille, qu'il publia sous la forme d'un *dialogue entre un chou et un navet*. En France et à Paris surtout, on aime à rire, et quelque éloge qu'eût mérité le poème de Delille, le *Dialogue du chou et du navet* fut trouvé assez plaisant, et eut une vogue prodigieuse. L'humour mordante de Rivarol lui avait fait beaucoup d'ennemis; il ne pouvait vivre en paix avec personne. Il s'ennuya bientôt de sa femme, fille d'un Anglais établi à Paris. Cette union n'avait pas été heureuse, et Rivarol s'en dédommagea en se déchainant contre l'hymen. Il fut cependant attaché aux bons principes; lors de la révolution, il se déclara hautement pour la monarchie, et rédigea, conjointement avec Peltier et autres, le journal intitulé : *Les Actes des apôtres*. On crut d'abord que ce dévouement de sa part n'était pas désintéressé; mais l'expérience prouva dans la suite la fausseté de cette opinion. Trouvant le sol de la France trop dangereux pour ceux qui ne suivaient pas les maximes du jour, il essaya d'émigrer; mais il fut arrêté à Abbeville par la garde nationale. Il publia alors une *Relation* assez piquante de son voyage, dans laquelle il lançait plusieurs traits contre la révolution, contre différens démagogues qui y figuraient, et surtout contre M. de La Fayette. Il fut plus heureux dans sa fuite en 1792, et se réfugia à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire, qui le reçut chez lui et pourvut à toutes ses dépenses. Rivarol lui avait promis de s'acquitter envers lui par des ouvrages dont sa réputation devait assurer le succès. Mais le libraire voyant qu'il ne remplis-

ne sait pas cette promesse, lui témoigna son mécontentement. Rivarol partit, lui laissant pour paiement quelques ouvrages ébauchés peu propres à voir le jour. De là il se rendit à Berlin, et fut bien accueilli du monarque et du prince Henri. Il vivait dans cette capitale, sinon au milieu des richesses, au moins dans une honnête aisance. Il regrettait cependant sa patrie, et il écrivait à un de ses amis : » La vraie terre promise est en effet la terre où vous êtes ; je la vois de loin ; je désire y revenir, et je n'y rentrerai peut-être jamais. » Sa prédiction s'accomplit ; il mourut à Berlin le 11 avril 1801, laissant les productions suivantes : | *Discours sur l'universalité de la langue française*. Si l'auteur, dans cet ouvrage, s'était contenté de prouver l'universalité de cette langue par les chefs-d'œuvre que la littérature a produits, et par le juste éloge des écrivains illustres qui l'ont répandue par leurs talens dans toute l'Europe, on n'aurait trouvé dans l'opinion de Rivarol rien qui ne fût vrai et fondé sur l'avis général de toutes les nations policées ; mais il a voulu critiquer les littératures des nations étrangères, qu'il ne possédait pas assez, et il n'en parle par conséquent que d'une manière très superficielle ; il fonde en outre le mérite de la langue française sur les défauts des autres langues, qu'il ne connaissait pas non plus, l'italienne exceptée. L'immense variété de la langue allemande, la concision énergique de l'anglaise, la majesté de l'espagnole, la vigueur, la douceur et l'harmonie de l'italienne, sont des qualités qui disparaissent à ses yeux pour n'y trouver que des raisons de critique. Il rabaisse aussi les noms justement célèbres de Klopstock, Hume, Robertson, Milton, Mariana, Ferreras, Ercilla, Machiavel, Guicciardini, Davila, l'Arioste, le Tasse, etc. A part cette prévention souvent injuste de la part de Rivarol, le reste de son ouvrage prouve en lui l'homme de goût, doué d'un talent peu ordinaire. | *L'Enfer*, imité du Dante, Londres (Paris), 1788, in-8°. Il faut une connaissance très approfondie de la langue italienne pour traduire la poésie dans un autre idiome, et encore davantage pour comprendre plusieurs passages du poète toscan ; les divers commentaires qu'on trouve dans les éditions multipliées de ce poème ne suffisent pas toujours pour les éclaircir. Il n'est donc pas étonnant que Rivarol, même dans une simple imitation, ait commis

plusieurs contre-sens, et ait altéré parfois le véritable esprit du poème italien. Quant à l'ouvrage français, nous le jugeons bien écrit et digne de la plume facile de Rivarol, qui sait peindre et intéresser. | *Lettre à M. Necker sur l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787. Cette petite brochure fait honneur aux principes de l'auteur ; | *Lettre à M. Necker sur la morale*, etc., même année. Ces deux *Lettres* ont été réimprimées dans le tome 2 des *Chefs-d'œuvre littéraires et politiques de la fin du 18^e siècle* 1788, 3 vol. in-8° ; | *Petit almanach des grands hommes*, 1788, in-12. C'est une satire violente, et trop longue pour qu'elle puisse amuser, contre les poètes médiocres de cette époque. Ceux-ci s'en vengèrent sur Rivarol, non seulement, dit-on, par des injures, mais par des voies de fait, qui n'empêchèrent cependant pas que son almanach n'eût un grand nombre d'éditions ; | *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8°, dans laquelle l'auteur se montre éminemment royaliste ; | *Vie politique de M. de La Fayette*, 1792 ; | *Prospectus d'un nouveau dictionnaire de la langue française, suivi d'un discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1797, in-8°. Cet ouvrage, chargé de métaphores et d'images souvent peu justes, finit par fatiguer le lecteur, ainsi qu'il arrive dans bien d'autres productions de Rivarol, qui ont ces mêmes défauts. On raconte que le libraire aux gages duquel il était, pour l'obliger à finir cet ouvrage, l'enferma chez lui et mit des sentinelles à sa porte. | *Lettre à M. le président de... sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes, et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris*, Londres et Paris, 1783, in-8° ; | *Parodie du songe d'Athalie*, 1787, in-8°, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'une porte le nom supposé de M. Grimod de la Reynière, conjointement avec son désaveu également supposé. L'ouvrage en lui-même, quoique fort bien versifié, ses notes et ce même désaveu sont tous ensemble une violente satire, où l'on remarque cependant des traits bien dirigés. Mesdames de Genlis et de Staël, MM. de la Reynière, Condorcet, d'Alembert, Buffon et ses continuateurs, Vicq-d'Azyr, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Lemierro et toute l'académie y sont en butte aux sarcasmes amers de l'auteur. | *Des Poésies*, qui ne manquent ni de verve ni de grâce. Rivarol était, en gé-

féral, plutôt un homme d'esprit qu'un homme à talens; et son esprit était même trop épigrammatique pour que sa conversation et ses ouvrages pussent plaire long-temps. Une grande opinion de lui-même, des saillies mordantes, une verbosité infatigable, et le titre de comte que Rivarol prit gratuitement en se faisant à lui seul sa généalogie, lui donnèrent d'abord entrée dans les principales maisons de Paris, où il se fit des protecteurs, mais où son humeur caustique lui fit beaucoup d'ennemis, et où il ne reçut pas toujours un bon accueil. La même impartialité qui nous porte à rappeler ses défauts, nous oblige en même temps à rendre justice aux opinions qu'il montra dans nos désordres politiques, et qui ne peuvent que faire honneur à sa mémoire. On publia sa *Vie*, à Paris, 1802, 2 vol. in-12. Ses différens ouvrages ont été recueillis en 1808, 5 vol. in-8°; ils sont précédés d'une *Notice* peu exacte sur la vie de l'auteur. On a publié récemment le recueil d'une *Correspondance* que Rivarol entretenait avec Louis XVI, par l'intermédiaire de M. de Laporte, intendant de la liste civile. Les *Mémoires* de Rivarol, insérés en 1824 dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, ne sont que la réimpression du *Tableau de l'Assemblée Constituante* que cet écrivain avait publié en 1798. On a imprimé en 1808 l'*Esprit de Rivarol*, 2 vol. in-12, avec son portrait. Ce livre avait déjà paru en 1802 sous le titre de *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, même format et même nombre de volumes. La lecture des différens écrits de Rivarol fait porter sur lui le jugement qu'a émis Dussault dans les *Annales littéraires*: « Rivarol n'eut peut-être » un vrai talent dans aucun genre; mais » son esprit actif et flexible se pliait à tous » les genres. »

* RIVAROL SAINT-ETIENNE (JEAN-BAPTISTE-AUGUSTE, vicomte de), capitaine adjudant-major du 4^e régiment de la garde royale, chevalier de Saint-Louis et de la légion d'honneur, mort à Paris, d'une inflammation cérébrale le 14 novembre 1825, âgé de 37 ans, était neveu du précédent. Le vicomte de Rivarol avait fait la guerre en Calabre, et il a publié sur ce pays un livre intitulé : *Notice historique sur la Calabre pendant les dernières révolutions de Naples*, Paris, 1817, in-8°. On connaît encore de lui un *Discours sur la vie et les ouvrages de Rollin*, Paris, 1819, in-8°. Il travaillait à une Histoire

de St Louis, que la mort ne lui a pas permis de terminer.

RIVAUT (DAVID), sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval. Après avoir voyagé en Italie, il accompagna en Hongrie le comte de Laval qui fut tué par les Turcs. Il revint en France, fut nommé gentilhomme du roi, sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII, et mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, et cela n'est pas étonnant, il était bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que faiblement leurs éloges. Les principaux sont : | des *Elémens d'artillerie*, 1608, in-8°, qui sont rares et assez curieux; | les *Etats, esquels il est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12; | une *Edition d'Archimède*, in-4°; | *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe : La sagesse de la personne embellit sa face (Sapientia hominis lucet in vultu ejus, et potentissimus faciem illius commutabit, Eccles. 8); étendu à toutes sortes de beautés, et des moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme*, 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimère, il est même le fondement vrai de la science physiognostique. « On croit, dit un philosophe (J. J. Rousseau), que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserais qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former et prendre de la physionomie, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables. » L'auteur des *Etudes de la nature* appuie ces observations et les porte même beaucoup plus loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui soit contraire. Après avoir parlé de la variété extrême et de la configuration très bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui ont été défigurés par les atteintes vicieuses de nos éducations et de nos habitudes, peuvent réformer leurs traits : et je dis ceci surtout pour nos femmes qui, pour en venir à bout, mettent du blanc et du rouge, et se font des physionomies de pou-

» pées, sans caractère. Au fond, elles ont
 » raison; car il vaut mieux le cacher que
 » de montrer celui des passions cruelles
 » qui souvent les dévorent. Elles ont un
 » moyen sûr de devenir des beautés d'une
 » expression touchante. C'est d'être inté-
 » rieurement bonnes, douces, compatis-
 » santes, sensibles, bienfaisantes et pieu-
 » ses. Ces affections d'une âme vertueuse
 » imprimeront dans leurs traits des ca-
 » ractères célestes, qui seront beaux jus-
 » que dans l'extrême vieillesse. » *Voyez*
 RICHTER.

RIVAZ (PIERRE-JOSEPH de), né à Saint-Gingoulph dans le Valais, en 1711, eut un goût et un talent décidé pour la mécanique. On lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, etc. Il discuta aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la légion thébénienne*, sur lequel il donna des *Eclaircissements*, Paris, 1779, in-8°. (*Voy.* MAURICE, saint.) On a encore de lui *L'Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut à Moutiers en 1772.

* RIVE (JEAN-JOSEPH), savant bibliographie, né à Apt, en Provence, le 19 janvier 1730, d'un orfèvre de cette ville. Il embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie au collège de Saint-Charles d'Avignon, et obtint la cure de Mollèges près d'Arles. On dit qu'il en remplit les fonctions d'une manière édifiante. Quoiqu'il en soit, il quitta sa cure en 1767, et vint à Paris, où le duc de La Vallière lui confia [1768] sa riche bibliothèque, que Rive augmenta de plusieurs livres précieux. Il s'était donné le surnom de *Bibliographe*, et son caractère, d'ailleurs plein d'amour-propre, était si irascible et si contrariant, que le duc, quand des savans disputaient sur des matières historiques ou bibliographiques, les menaçait, pour les mettre d'accord, de leur lâcher *son dogue*, qui n'était jamais de l'avis de personne. A la mort de M. de La Vallière, la bibliothèque tomba en héritage à la duchesse de Châtillon, laquelle chargea MM. Deburc et Vanpraet d'en dresser le catalogue (1). Ce qui blessa fortement Rive, et il s'en vengea par de mordantes critiques contre ces deux savans;

mais ces critiques ne méritèrent que le mépris des gens impartiaux. Le marquis de Méjanès ayant légué aux états de Provence une bibliothèque considérable, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, proposa à Rive, au nom de ses compatriotes les Provençaux, d'être leur bibliothécaire. Rive accepta cette place; ses prétentions exorbitantes donnèrent lieu à d'interminables disputes, que sa présence à Aix, où il s'était transporté, rendait encore plus difficiles à terminer. Sur ces entrefaites, la révolution éclata; et, quoiqu'intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les maximes, il se montra un des plus ardens démagogues. Il se déclara contre l'archevêque, qu'il appelait le *mitrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort. Lancé dans cette déplorable carrière, on ne sait pas quand il se serait arrêté, si une attaque d'apoplexie, dont il avait déjà été frappé trois ans auparavant, ne l'eût conduit au tombeau, en 1792, à l'âge de 62 ans (à Marseille). Rive a écrit un grand nombre d'ouvrages, savoir: 14 imprimés, 7 prêts à être livrés à l'impression, et 39 qu'il se proposait de publier. Nous nous bornerons à citer les suivans: | un *Dictionnaire sphéromatographique*, ou des *Erreurs littéraires*; | un *Dictionnaire des Troubadours*, où il critique Crescimbeni, Quadrio, Focemagne, Vaissette, Sainte-Palaye, Millot et Papon; | des *Bibliothèques française, italienne, comatographique, sotadique ou pornographique, pédagogique, etc.*; | *Eclaircissement sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12; ouvrage dans lequel il attribue l'invention des cartes aux Espagnols. *Voyez le journal des Savans*, août 1780, où Dupuy démontre le contraire. | Des *Mémoires sur l'imprimerie, tachygraphie, la sténographie, la calligraphie, etc.*

RIVE (La). *Voyez* LARIVE.

* RIVIER (CL.-FR. FÉLIX BOULANGER de). *Voyez* BOULANGER.

RIVET (ANDRÉ), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Bréda en 1651, à 78 ans. On a de lui: | un traité intitulé: *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8°;

(1) Ce catalogue qui parut en 1783, 3 vol. in-80, est un de nos meilleurs ouvrages de bibliographie générale. Six autres volumes, imprimés en 1788, et soigneusement rédigés par le libraire Nyon, contiennent le catalogue de tout le surplus des livres que La Vallière avait possédés.

| *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture; | *Instruction chrétienne touchant les spectacles publics, les comédies et tragédies, où est décidée la question s'ils doivent être permis par les magistrats, etc.*, La Haye, 1639, in-12, livre curieux et rare; | divers *Traité de controverse*, et d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-fol. — Son frère, GUILAUME RIVET, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre de la *liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8° : livres qui n'ont en cours que chez les protestans.

RIVET de la GRANGE (dom ANTOINE), de la même famille que les précédens, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de bénédictin à Mar-moutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des hommes illustres de Saint-Benoit*. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Il se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé toute sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Du-clou, dom Maurice Poncet et dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'Arnault et de Quesnel. Il fit imprimer, en 1723, à Amsterdam, in-4°, le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître le 1^{er} volume in-4° en 1755, et finissait le 9^e, qui renferme les premières années du 12^e siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrère, a fait son éloge à la tête du 9^e volume de l'*Histoire littéraire*, qui a été poussée jusqu'au 12^e. On souhaiterait que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style; qu'ils se fussent moins appesantis sur les écrivains inconnus, et qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensaient pas comme eux.

RIVET. Voyez PAPILLON.

RIVIERE (LAZARE), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, et mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui : | une *Pratique de médecine (Praxis medica)*, Lyon, 1657, in-fol., souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, et souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-même prouve qu'il pouvait se passer de secours étrangers. | *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4°.

RIVIERE (HENRI-FRANÇOIS de la), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664, au siège de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Après s'être distingué en plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait le comte de Bussy-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Rivière tâcha de la ramener; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : | des *Lettres*, en 2 vol. in-12, à Paris, en 1752, avec un *Abrégé de la vie* de l'auteur, et la *Relation de son procès*. Ces lettres sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien. | *Vie du chevalier Reynet*, 1706, in-8°; | *Vie de M. Courville*, 1719, in-8°.

RIVIERE (MATHIAS PONCET de la), VOYEZ PONCET.

* RIVIERE (N. MERCIER de la), célèbre économiste, né vers 1720 d'une famille attachée à la finance, acquit en 1747 la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut nommé peu après intendant de la Martinique. A son retour, il embrassa avec ardeur ses opinions de Quesnay. Il fut un des rédacteurs du

Journal d'agriculture. Il fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir ; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : | *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4°, ou 2 vol. in-12. C'est l'exposé des principes des économistes. | *L'intérêt général de l'état, ou la Liberté du commerce des blés*, démontrée conforme au droit naturel, etc., avec la réfutation d'un nouveau système, publié en forme de *Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-12 ; | *De l'instruction publique, ou Considérations morales et politiques, sur la nécessité, la nature et la source de cette instruction*, Paris, 1775, in-8° ; | *Lettres sur les économistes*, in-12, sans date (1787), in-8°. C'est une apologie de leurs principes. | *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8° ; il y adopte en partie le système de Necker ; | *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française, ou Canevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvrage intitulé, Les vœux d'un Français*, 1789, in-8° ; | *Palladium de la constitution politique, ou Régénération morale de la France*, 1790, in-8° ; | *L'heureuse nation ou Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages ont été quelquefois attribués par erreur à M. Henri de la Rivière, ainsi que la lettre à MM. les députés.

* RIVIERE (CHARLES-FRANÇOIS DE RIF-FARDEAU, marquis puis duc de), né à La Ferté-sur-Cher en 1765, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes dans les Gardes-Françaises. Il émigra au commencement des troubles, et alla rejoindre le comte d'Artois à Turin. Il devint son premier aide-de-camp, suivit ce prince dans tous ses voyages, et fut chargé par lui de plusieurs missions délicates auprès des chefs royalistes de la Bretagne et de la Vendée. Arrêté dans un de ces voyages, il fut conduit dans les prisons de Nantes, mais parvint à s'évader, et se rendit auprès de Charette. Il fut arrêté de nouveau en 1804 à Paris où il avait été envoyé, avec Georges et Pichegru : cette fois il fut mis en jugement et condamné à mort le 10 juin avec Jules de Polignac ; mais sa peine fut

commuée par l'intercession de Joséphine en celle de la déportation, après une détention préalable de 4 ans au fort de Joux. Rentré en France en 1814, il fut nommé, par Monsieur, maréchal-de-camp, et par le roi commandeur de Saint-Louis et commandant de la 21^e division militaire. Il venait d'être nommé à l'ambassade de Constantinople, et il se rendait à sa destination lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon. Alors il tenta, mais sans succès, d'insurger la population du midi, puis il s'embarqua avec le duc de Bruges pour se rendre à Barcelone auprès du duc d'Angoulême : il y arriva le 15 avril 1815, et y resta jusqu'au mois de juillet, époque où il monta sur l'escadre anglaise commandée par lord Exmouth, afin de s'approcher des côtes de France. Il débarqua à Marseille après la nouvelle des désastres de Waterloo. Ayant été élevé au grade de lieutenant-général pour cette division par le duc d'Angoulême, et ayant reçu la nouvelle du retour de Louis XVIII, il rassembla les officiers-généraux, provoqua leur soumission et fit arborer le drapeau blanc. Toulon tenait encore pour Bonaparte, il s'y rendit et fit connaître au maréchal Brune que les troupes étrangères s'engageaient à ne commettre aucune hostilité, s'il consentait à abandonner le commandement de l'armée du Var et à sortir de Toulon. Le maréchal accéda à cet arrangement, et prit la route d'Avignon, où il fut assassiné par la populace. Le marquis de Rivière, en rentrant à Paris, fut créé pair de France, et envoyé presque aussitôt en Corse pour commander la 25^e division militaire. Il y courut les plus grands dangers ; un jour se voyant menacé par 200 rebelles, et n'écoulant que son courage, il se précipita au-devant d'eux avec quelques personnes, au cri de *vive le roi*. Son intrépidité les désarma ; et son esprit conciliateur acheva de les soumettre. Informé que Murat, fugitif de la Provence, cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives que cet ancien roi parvint à se proscrire, quitta la Corse et alla tenter contre Naples sa folle expédition dans laquelle il perdit la vie. Remplacé en 1816 dans son commandement de l'île de Corse, le marquis de Rivière partit pour l'ambassade de Constantinople. Le commerce de Marseille se plaignit de ce que le nouvel ambassadeur avait souscrit un tarif qui assujétissait les négocians français dans les

Echelles du Levant à des droits deux fois et demie plus forts que ne les payaient les autres nations. On le dénonça dans la séance du 19 juin à la chambre des pairs, pour ce fait qui semblait annoncer au moins de la négligence ou de l'incapacité. Mandé à Paris par le général Dessole, alors ministre des affaires étrangères, il n'eut pas besoin de se justifier : ses anciens services attestaient la droiture de ses intentions. Le marquis de Rivière retourna à Constantinople et en fut rappelé en 1820. Quelque temps après il fut mis à la tête de la compagnie des gardes du corps de Monsieur, et il en conserva le commandement, lorsqu'elle fut devenue, par la mort de Louis XVIII, la 5^e compagnie des gardes du corps du roi. Il avait été créé duc et gouverneur du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut à Paris le 20 avril 1828, avec la réputation d'un homme vertueux. On a publié des *Mémoires posthumes touchant la vie et la mort de G.-F. duc de Rivière*, Paris, 1829, in-8°. Ils sont attribués à M. de Noyllies, alors officier supérieur des gardes du corps du roi. M. le comte de Marcellus a donné dans *l'Ami de la religion* du 30 avril 1828 une *Notice sur le duc de Rivière*, tome 53, p. 566.

* RIVIERE (PIERRE-FRANÇOIS-TOUSSAINT LA), ecclésiastique et professeur, né à Séez (Orne), le 13 octobre 1762, était vicaire-général en 1790. Quoiqu'il eût enseigné avec succès à l'école centrale du Calvados, il ne fut point employé dans l'université à l'époque de sa réorganisation, et il ne rentra dans ce corps qu'en 1818, époque à laquelle on lui donna une chaire de philosophie à Clermont. Appelé ensuite à Paris pour y remplacer M. de la Rominière, il devint plus tard professeur du collège royal d'Orléans, place qu'il remplit pendant sept ans, et fut nommé en 1827 inspecteur de l'académie de Strasbourg. L'abbé Rivière est mort à Montargis le 50 octobre 1829. Il avait été pendant 14 ans secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Caen, et il a publié en cette qualité, 3 vol. des *Mémoires* de cette société. On a encore de lui : | une *Grammaire élémentaire latine-française*; | une *Nouvelle logique classique*. Le *Lycée* et la *Revue encyclopédique* lui ont consacré une *Notice*.

RIVIERE (l'abbé de LA). Voyez BARBIER (LOUIS).

RIVIÈRE (la). Voyez BAILLI.

RIVINUS (ANDRÉ), dont le vrai nom

était *Bachmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de physiologie à Leipsick, et mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie, publiée à Leipsick, sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4°; et par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il a accompagnées de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de la Haye, 1712, in-8°, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : | *Veterum bonorum scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8°; | *Mysteria medico-physica*, 1681, in-12.

RIVINUS (AUGUSTUS-QUINUS), fils du précédent, né à Leipsick, professeur de médecine et de botanique en 1652, mourut en 1725 dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi qu'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : | *Introductio ad rem herbariam*, Leipsick, 1690-99, 3 parties, in-fol. avec fig.; ouvrage estimé dont les exemplaires sont peu communs; | *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690... *Tetrapetalo*, 1691...; *Pentapetalo*, 1699, in-fol., avec des figures qui rendent fidèlement les plantes : c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets; | *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4° : c'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles; | *Dissertationes medicæ*, 1710, in-4°; c'est le recueil de ses thèses; | *Manuductio ad chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8°; | *Notitia morborum*.

RIVIVS (JEAN), luthérien allemand, natif d'Aldorf, fut conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collège de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, et un traité de morale sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, à Bâle, 1547, in-8°, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec RIVIVS, médecin allemand, dont on a une *Introduction aux sciences nécessaires à un architecte*, Nuremberg, 1547; une *Traduction* de Vitruve, avec

des *Commentaires*, Nuremberg, 1548, et plusieurs ouvrages de médecine.

RIVIUS (JEAN), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1^{er} novembre 1665. On a de lui : | une *Vie de saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 549) de semi-pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu, depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisants pour faire son salut. L'*Index*, d'accord avec la raison et la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très fort qu'il ait réussi à prouver que saint Augustin savait le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion ; on y voit qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu. | *Rerum Francicarum decades quatuor, imperii Belgarum exordium, progressus ad annum 1500*, Louvain, 1651, in-4°. Il n'y flatte point les Français. | *Poemata*, Anvers, 1629 ; | *Diarium obsidionis lovaniensis, anno 1635*, Louvain, 1635, in-4°, etc.

RIVO (RAOUL), ou **DU RUISSEAU**, né à Brée, petite ville de la principauté de Liège, dans le 13^e siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui : | *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6^e, édition de Paris, et t. 14^e, édition de Cologne ; | *Histoire des évêques de Liège*, depuis l'an 1547, jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville ; | *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568 ; | *Martyrologe* en vers.

* **RIVOIRE (ANTOINE)**, savant jésuite, membre de l'académie de Lyon, où il était né le 15 mars 1709, rempli dans son ordre les chaires de physique et d'histoire naturelle, et a laissé les ouvrages suivans : | *Traité des aimans artificiels*, 1732, in-12 ; | *Nouveaux principes de la perspective linéaire*, traduits de l'anglais, 1757, in-8° ; | *Histoire métallique de l'Eu-*

rope, ou Catalogue des médailles modernes ou cabinet de M. Poulhartz, 1767, in-8° ; | *Vie de saint Castor*, 1768, in-12. Après la suppression des Pères de la compagnie, il se fixa à Lyon, où il mourut vers 1789. M. Jars a fait son *Eloge*.

RIZZIO ou **RICCIO (DAVID)**, né à Turin en Piémont, vers 1520, était fils d'un joueur d'instrumens, qui lui apprit la musique, et lui donna une éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Morello, nommé ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnait alors dans ce royaume. Morello le lui présenta comme un excellent musicien, et la reine fut charmée de son jeu et de son chant. Rizzio avait reçu une bonne éducation. Il servit Marie Stuart par ses talens, qui ne se bornaient pas à celui de la musique ; il entendait les affaires, et les conduisait avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnley, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse, éclairée par les bons avis de Rizzio, vit bien qu'on voulait lui enlever l'autorité, et que son mari, homme violent et ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisserait que le nom de reine ; elle s'opposa à cette prétention. Darnley, irrité contre Rizzio, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge et la figure de Rizzio mettaient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avait auprès d'elle que la comtesse d'Argille et Rizzio, qui lui parlait de quelque affaire ; le duc de Rothsay y entra avec Retwein, armé, et suivi de cinq personnes. Rizzio reçut plusieurs coups d'épée devant Marie elle-même, et ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement.

* **RJEVONSKI (le comte ADAM)**, sénateur de Pologne et de Russie, et écrivain distingué, né le 10 août 1760, à Néwige, ville du gouvernement de Minsk, fut élevé par le célèbre Narouschewicz, historien et poète dont s'honore la Pologne. Adam Rjevonski assista aux diètes de 1782, 1784 et 1786, et se fit remarquer autant par la sagesse de ses motions que par une véritable éloquence parlementaire.

taire. Nommé, en 1788, ambassadeur de la république de Pologne près du roi de Danemarck, il entra, quatre ans plus tard, au sénat de Pologne, puis, en 1817, au sénat de Russie. Ce diplomate est mort le 12(24) janvier 1825, près de la ville de Lipovetz, laissant un grand nombre d'ouvrages inédits, parmi lesquels on remarque des *Mémoires sur le règne de Stanislas-Auguste*, mémoires précieux, parce que l'auteur était à même, par sa position particulière, de pénétrer plus avant que tout autre dans les causes secrètes des révolutions qui ont agité son pays. Nous citerons encore une *Refutation des erreurs de Dumouriez*. Ce manuscrit contient un appendice très étendu sur la conférence de Bar. Le comte Rjevonski a laissé, en outre, des *Remarques sur les lois de Pologne*, une traduction des *Dialogues des morts*, des *Elegies de Tibulle*, des *Géorgiques polonaises*, une traduction en vers polonais du *Polyeucte* de Corneille et de la *Mort de César* de Voltaire et un grand nombre de poésies fugitives. La publication de ces divers écrits était vivement désirée.

* ROA (MARTIN de), né à Cordoue vers 1563, entra à l'âge de 15 ans dans la compagnie de Jésus et fit de grands progrès dans les études. Il professa successivement, dans le collège de Cordoue, la rhétorique et les saintes Ecritures, et remplit avec distinction les principaux emplois de son ordre. Il fut recteur de différents collèges, provincial à Séville, et procureur-général à Rome. De retour en Espagne, il se démit de tous ses emplois, et ne s'occupa plus que de l'étude de l'histoire et des antiquités. Il mourut à Montillob, le 5 avril 1637, âgé de 74 ans. Il a laissé : | *Singularium locorum et rerum S. Scripturæ libri VI, in duas partes distincti* : item, *de die natali sacro et profano, liber unus*, Lyon, 1667, in-8°, édit. recherchée ; | *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronunciatione* ; | *De Cordubæ principatu, et de auctoritate et antiquitate sanctorum martyrum cordubensium, ac de cordubensi breviario*, Lyon, 1617, in-4° : cet ouvrage fut traduit en espagnol par l'auteur. | *Santos Honorio, Eutichio, Esteoan, patronos de Xerès de la Frontera, nombre, sitio, antigüedad de ciudad, valor de ciudadanos*, Séville, 1617, in-4° ; | *Dei estado, etc.*, ou de l'état des âmes du purgatoire d'après le livre des Machabées, ibid., 1624, traduit en latin et en

italien ; ouvrage plus singulier qu'utile ; il y avance plusieurs choses qu'il eût mieux valu laisser dans les secrets de Dieu. | *Malaga, su fundacion, su antigüedad, etc.* Malaga, 1627 in-4° ; | *Historia de la muy antigua y noble ciudad de Ecija*, Seville, 1629, in-4°. — La liste de tous les ouvrages du père Roa est dans la *Bibliothèque* de Southwell.

ROALDES (FRANÇOIS), d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldes : | *Annotaciones in notitiam utramque, tum Orientis tum Occidentis* ; | un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*.

ROBBE (JACQUES), ingénieur et géographe du roi de France, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'était un homme d'un esprit cultivé, et savant dans les langues. On a de lui : | *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, en 2 vol. in-12 : assez bon ouvrage ; il y a des jugemens vrais et impartiaux sur les caractères des peuples, et autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitans de la Belgique : « C'est » assurément l'endroit de toute l'Europe » où la religion catholique soit professée avec plus de pureté et de sincérité ; » observation que l'événement confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposèrent à l'impiété des démocrates français, devenus les maîtres de leur pays ; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme et conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. | *Emblèmes sur la paix*, présentés au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBÉ DE BEAUVESET (PIERRE-HONORÉ), poète satirique et licencieux, né à Vendôme, en 1714, d'un marchand gantier, fit de bonnes études chez les oratoriens de sa ville natale, et se livra dès sa jeunesse à son goût pour la satire et la poésie érotique. Des vers mordans qu'il avait faits contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, lui attirèrent quelques coups de bâton : d'au-

tres inconséquences de sa part l'obligèrent de quitter son pays natal ; il vint à Paris, où il eut des démêlés avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans la préface de sa *Métromanie*. La muse caustique de Robbé n'épargna pas Louis XV ; mais il eut le temps de remplacer sa satire par une apologie ; ce qui fit croire à ce prince qu'on avait calomnié le poète. Au lieu de le faire mettre à la Bastille, il lui donna une pension. On dit qu'il se jeta dans le *jansénisme*, et même dans la secte des *convulsionnaires* : il leur adressa néanmoins quelques épigrammes. On dit encore qu'il se repentit de sa mauvaise conduite, et cependant il aimait à réciter des vers licencieux devant madame du Barry, qui le protégeait. Une autre dame, la duchesse d'Olonne, que ses vers avaient également amusée, lui laissa un legs de 15,000 francs. Robbé méprisé de tous les gens honnêtes, mourut à Saint-Germain, en 1794, âgé de quatre-vingts ans. Il a laissé les ouvrages suivans, dont la plupart sont écrits d'un style dur et barbare : | *Le Débauché converti*, satire, 1736, in-12 ; pièce dont la lecture est dégoûtante. | *Épître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette mémorable bataille), 1745, in-8° ; | *Satire sur le goût*, 1752, in-8° ; | *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en quatre chants, 1767, in-12 ; | *Satire au Comte de..* (Bissy), 1766, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabatier, etc. ; | *Les victimes du despotisme épiscopal*, poème en six chants, 1792, in-8°. Ces victimes sont des religieuses de Sainte-Claire d'Orléans, qui ne voulurent pas accepter la bulle *Unigenitus* ; | *Œuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-18, contenant des contes, des épigrammes, des satires, des épîtres, etc. | des *Odes*, des *Épîtres* diverses, publiées à différentes époques.

* ROBERJOT (CLAUDE), conventionnel, né à Mâcon en 1735, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de sa ville natale, où il se montra l'ami des pauvres et le consolateur des malheureux ; mais aussitôt que la révolution eut éclaté, il quitta l'habit ecclésiastique, se maria, et montra beaucoup de zèle à propager les maximes du jour. Pendant l'assemblée Constituante, il fut nommé président de l'administration de son département, et élu ensuite député suppléant du département de Saône-et-Loire à la Convention nationale, où il ne prit séance

qu'après la mort de Louis XVI. Peu de temps après il fut envoyé en mission auprès de l'armée de Sambre-et-Meuse commandée par Pichegru : il veilla à ses besoins, et réchauffa son zèle ; après la conquête de la Belgique, il y organisa les autorités publiques, rappela dans leurs domiciles les manufacturiers fugitifs, et chercha à y ranimer le travail par la confiance. A son retour, il fit plusieurs rapports sur l'utilité et la nécessité de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, ce qui le fit considérer comme diplomate. Après la session, il passa au conseil des Cinq-cents, d'où il sortit le 20 mai 1797. Il fut alors nommé ministre plénipotentiaire de la république à Hambourg, où il rédigea ses *mémoires* sur les établissemens de charité de cette ville, qui furent imprimés par ordre du ministre de l'intérieur de Hambourg. On l'envoya comme ambassadeur auprès de la république batave, et enfin à Rastadt, où il fut assassiné avec Bonnier et Jean Debry, le 28 avril 1799. On a de Roberjot des *lettres* sur l'agriculture imprimées dans différens recueils.

ROBERT (saint), premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, était fils de Gérard, descendant du saint Géraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans des vues de religion et de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, et fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque et du pape Léon IX. En peu de temps il fut chef de plus de 300 religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des saints, et mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROBERT, abbé de Molesme, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT, deuxième fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage, l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herlève, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa, en 1004, Olaf, roi de Norwège, appelé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égaremens et mourut en bon pasteur l'an

1057. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X et mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avait cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, le comté d'Evreux fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. *Voyez l'Histoire généalogique de France par le père Anselme, et l'Abrégé chronologique des grands fiefs.* in-8°.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage et le Dévot*, parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet son père. Il fut sacré à Orléans, où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe sa cousine, veuve d'Eudes 1^{er} comte de Blois; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux, qui pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre, qui avait la tête et le cou d'un canard. (Des auteurs rapportent que la reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde.) On ajoute que Robert fut si frappé de cette espèce de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles de Provence; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfans légitimes, laissant son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Nor-

mandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne. Il investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. (*Voyez HENRI 1^{er}, roi de France.*) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils Philippe le Hardi, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord, encore païens, qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires, et paya sur son propre trésor les sommes nécessaires pour congédier les deux princes du Nord, prévoyant combien il serait difficile de les chasser, dès qu'ils auraient été séduits par le pillage, récompense ordinaire de leurs services. Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrit l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa, et après avoir fait couronner à Reims son second fils Henri 1^{er}, il mourut à Melun en 1031, âgé de 60 ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle, que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageaient à leurs enfans; ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences, et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes* que l'on chante encore dans l'Eglise; et on lui a attribué l'hymne *Veni, sancte Spiritus*. Son règne fut heureux et tranquille. C'est sous ce même règne que la France éprouva en 1010 une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1030, jusqu'en 1033. Robert régna trente-cinq ans, et pendant près de trente ans la France jouit d'une tranquillité parfaite.

ROBERT 1^{er}, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui

avait fait donner. Il eut à réprimer, dans les commencemens, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'était emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfred et Edouard. L'an 1033 il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous et délicats philosophes, qui traitent les croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si endurante et si éclatante piété, dans un grand prince, qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit faible. A son retour, il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, et qu'il avait fait reconnaître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume le Conquérant, fut établi l'an 1087 duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume le Roux (voyez ce nom). Ce fut un des plus vaillans princes de son siècle dans les combats, et un des plus faibles hommes dans la conduite. A la croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut, en grande partie, les batailles qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frère, après la mort de Guillaume le Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris, l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

* ROBERT de LUZARCHES, architecte, né en Normandie vers l'an 1180, fut un de ceux qui firent adopter en France le goût de l'architecture gothique. Il eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et achevée en 1288 par Renault. Nous croyons devoir transcrire ici l'in-

scription suivante, que cet artiste fit graver sur le pavé de la nef, et qui atteste un fait historique :

En l'an de grâce mil deux cent
Et vingt, fut l'œuvre de *Chieus*
Premièrement encommencé.
Adont iest de chrest évêchié
Everard, évêque bénis,
Et le roi de France *Lays*,
Qui fust fils de *Philippe le Sage*.
Chil qui maistre étoit de l'ouvrage
Maistre Robert étoit nommé
Et de Luzarches surnommé.
Maistre Thomas fut après lui
De Cormon, et après cestui,
Son fils maistre *Renault*, qui mette
Fit à chrest point-chi cette lettre,
Que l'incarnation valoit
Treize cents ans, douze en falloit.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie et pour cela appelé *Robertus a Torineo*, abbé du mont Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la Continuation de la *Chronique de Sigebert*, et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *OEuvres* de Guilbert de Nogent; il mourut l'an 1186.

* ROBERT d'Auxerre ou de Saint-Marien (*Robertus autissiodorensis*), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, oublié par presque tous les biographes modernes (1), a pourtant des droits à la célébrité. Son nom de famille était *Abolant* ou *Abolanz*. Il florissait à la fin du 12^e et au commencement du 13^e siècle. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et revêtu du *personnat* (2) de *lecteur*, comme le prouvent plusieurs titres qui finissent par ces mots : *Datum per manum Roberti lectoris*. Pendant qu'il possédait cette charge, il fit écrire deux volumes d'*Actes des saints*, dont un seul reste, lequel était conservé à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Robert était passionné pour les livres, et lié d'intimité avec Milon, abbé de Saint-Marien, ordre de Prémontré, qui partageait ce goût et s'était formé une belle bibliothèque : *Insignem bibliothecam quasitis undequaque voluminibus cumulatam*. Robert, à la sollicitation de cet

(1) Moréri néanmoins a donné sur lui un article

(2) C'était une dignité capitulaire à laquelle était affecté le soin des manuscrits et des archives.

abbé, fit une compilation des *Chroniques de Sigebert* et autres écrivains. Il y inséra tout ce qu'il put trouver de faits intéressans dans les archives de l'église de Sens, et ce que put lui fournir le livre intitulé *Gesta pontificum antissiodorensium*. Avec ces matériaux, il conduisit d'abord son ouvrage jusqu'à l'an 1205. Il paraît que c'est vers ce temps qu'il prit l'habit de l'ordre de Prémontré dans l'abbaye de Saint-Marien, qu'il y continua sa chronique jusqu'en 1212, et qu'il mourut la même année. Ce qui en effet complète les sept ans qu'il est dit avoir passés à Saint-Marien. Son continuateur, que Casimir Oudin croit être un nommé Hugues, aussi chanoine régulier de Saint-Marien, reprit le travail de Robert, et le poussa jusqu'à l'an 1227. Cette chronique est l'une des plus estimées, et « d'un » meilleur goût que tant d'autres, » disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* (tome 9, page 127). Quoiqu'elle ne soit point entièrement exempte de fautes, on la consulte avec confiance. Robert était homme de mérite, et très instruit dans l'histoire pour son temps. Les règles d'une critique sage, si peu connues dans ces siècles reculés, ne lui étaient pas étrangères, et il en trace de fort judicieuses pour les légendes. Nicolas Camusat, savant chanoine de Troyes, fit imprimer la chronique de Robert sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi 1220, cum appendice ad annum 1223, 1608, in-4°*. L'ordre de Prémontré se proposait d'en donner une 2^e édition, et le manuscrit en avait été communiqué à de savans religieux de cet ordre en Lorraine. M. Le Venier, pénitencier d'Auxerre, mort en 1669, avait en le même projet; mais ni l'un ni l'autre ne furent exécutés. On peut voir à cet égard les *Mémoires de l'abbé le Bœuf*, concernant l'*Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, tome 2, p. 490. On y trouve aux preuves, page 56, le testament que fit Robert avant d'embrasser l'ordre de Prémontré. Il y a un autre ROBERT d'Auxerre, contemporain du précédent, aussi de l'ordre de Prémontré et profès de Saint-Marien. Il fut prieur de Notre-Dame-là-d'hors, cure de cette abbaye. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'église d'Auxerre*, imprimé en 1719.

ROBERT de COURTENAI, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenai sur la fin de l'an 11.

1220, et fut couronné à Sainte-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avait fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs chrétiens pour son secours. Ils passèrent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Montferrat; mais, ce général étant mort, ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avait été promise à un gentilhomme bourguignon, qui, outre de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avait aucun talent militaire: les divisions de ses ennemis l'appelaient aux conquêtes; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée, celui de Trébisonde et celui de Thessalonique. (Voyez COURTENAI.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II. On trouve la vie de ce prince par Ducange dans la 3^e partie de l'*Hist. de Constantinople*.

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre dans le pays de Suffolk, de parens pauvres. Ses talens lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1235 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différends avec les moines, et un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avait accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Outre son *Abrégé de la sphère*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, et quelques *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons ses ouvrages: | de Cessatione legalium, Londres, 1652; | Commentarius in Pseudo-Dionysii areopagite theologiam mysticam, Strasbourg, 1502; et son | Testamentum XII patriarcharum, filiorum Jacob, Haguenau, 1552, in-8°, très rare: ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur ou le traducteur du grec en latin. A l'an-

thenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les douze patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anachronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, et que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les dérèglemens des ecclésiastiques de son temps. Il y a une édition de plusieurs de ses ouvrages faite à Venise en 1514.

ROBERT de FRANCE, né en 1216, surnommé le *Bon*, le *Vaillant*, troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. C'était dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à saint Louis l'empire pour Robert; mais sur l'avis des seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée: exemple rare, car les princes profitaient volontiers de la jurisprudence établie dans ce temps-là, qui donnait au pape le droit de déposer les rois. (Voyez MARTIN IV.) Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé de pierres, bûches, et autres choses que l'on jetait par les fenêtres. C'était un prince intrépide, mais fougueux et opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé le *Bon* et le *Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les Vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles I^{er}, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défait les Aragonais en Sicile l'an 1289, les Anglais près de Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit la vie. Homme vaillant, et grand capitaine, mais emporté et violent, il n'était bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois,

et le porta en mariage à Othou, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles: Jeanne, femme de Philippe le Long, et Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud. Mais il perdit son procès, par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouvaient faux. Robert fut condamné pour la troisième fois, et banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asile auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France: source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siège de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils nommé *Charles*, mort en 1472, sans postérité.

ROBERT BRUCE, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillet, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre. Robert se trouvait prisonnier à Londres, tandis que Cumyn, l'ennemi implacable du malheureux et noble Wallace, gouvernait l'Ecosse au nom d'Edouard. Voyant la position critique de Bruce, un seigneur anglais nommé Glower, ami de sa famille, lui envoya une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce langage, fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ. Il se fit suivre de deux amis sûrs, arriva en Ecosse réunit ses partisans, fit mettre à mort Cumyn, et fut couronné roi à Sco-ne. Il secoua le joug des Anglais, les chassa, et rendit l'Ecosse très puissante et très florissante. C'était un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 53 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte, preuve attendrissante du motif religieux qui animait les braves de ce temps-là à arracher

ce pays, si intéressant pour les chrétiens. aux barbares qui l'avaient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT d'ANJOU, dit *le Sage*, troisième fils de Charles le Boiteux, succéda à son père, dans le royaume de Naples, en 1509, par la protection des papes et par le désir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 55 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1545 âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille, en 1539, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France, par inclination et par intérêt, et qui d'ailleurs détestait la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1519, sa sœur Alix donna le comté à Philippe Auguste, en 1520. Il a passé ensuite à différents princes qui en ont porté le nom. Voyez **FRANÇOIS de FRANCE**.

ROBERT ou RUPERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, électeur palatin, fils de Robert *le Tenace*, naquit en 1552, et fut élu empereur d'Allemagne en 1600, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais, que Wenceslas en avait détaché; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, et de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim, en 1610, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avaient conservé le droit de haute justice dans les terres de plusieurs seigneurs; mais il leur céda ce droit par des privilèges. Il est fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT (CLAUDE), né à Bar-sur-Aube, vers 1564, ou suivant Moréri, à Chéslai, près de Bar-sur-Seine, devint précepteur d'André Fremiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Os-

sat et Bellarmín lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia en 1625, en 1 vol. in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent, dans la suite, cet ouvrage utile, dont les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., et qui n'est pas achevée.

ROBERT de BAVILRE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince électeur palatin du Rhin, et d'Elizabeth, fille de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Ecosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles 1^{er}, son oncle, le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé, en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais, en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre, en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur, et mourut en 1682.

ROBERT (NICOLAS), peintre d'Orléans au 17^e siècle, excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit pour Gaston de France, en ce genre, une belle suite de miniatures, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 349 planches de plantes de l'académie des sciences de Paris: recueil parfaitement exécuté, et dont on recherche les anciennes épreuves. M. Anisson y a joint, vers 1780, un frontispice, un avertissement et une table en 20 pages, qu'il est bon de joindre aux exemplaires. G. Audran a publié: *Recueil d'oiseaux les plus rares, tirés de la ménagerie royale, dessinés et gravés par N. Robert*, Paris, 1676, in-fol. On a du même artiste *Divers oiseaux dessinés d'après le naturel*, Paris, 1773, in-fol. Il mourut en 1684, à 74 ans.

* **ROBERT de VAUGONDY (GILLES)**, géographe, né à Paris en 1688, fut nommé géographe ordinaire du roi Louis XV et mourut dans la même ville en 1766. Il a

beaucoup contribué aux progrès de la géographie en France. Indépendamment d'une *Géographie sacrée et historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1747, 3 tom. en 2 vol. in-12, dont le fonds est de l'avocat Férieux, et où Robert a inséré plusieurs dissertations de Nicolas Sanson son aïeul et de Guillaume Sanson son oncle; on a de lui un *Petit Atlas* contenant 203 cartes, 1748, 2 vol. in-8°; *Atlas portatif*, in-4°, oblong, de 3/4 cartes; un *Grand Atlas universel*, 1758, in-fol., contenant 108 cartes, parmi lesquelles on cite surtout celle de Bretagne. Les anciens exemplaires de cet ouvrage sont préférés aux derniers. (Voyez l'article, ROBERT, dans le Manuel du libraire de Brunet.) On cite encore de ce géographe, *Atlas complet des révolutions du globe, offrant en 66 cartes les distributions géographiques du monde civilisé à autant d'époques différentes*: la dernière répond à l'an 1640: cet ouvrage n'a pas été publié, et les cuivres n'existaient plus en 1773. On n'en connaît qu'un exemplaire; mais on croit que cet Atlas a servi de modèle à Picaud de Nantes pour ses *Révolutions de l'univers*, publiées en 1763.—ROBERT DE VAUGONDY (N...), fils du précédent, né à Paris en 1723, mort en 1786, fut associé de bonne heure aux travaux de son père, et n'avait que 19 ans quand il fit paraître une nouvelle édition des *Tables méthodiques* de Nicolas Sanson. Il obtint aussi la place de géographe ordinaire du roi, et reçut le même titre de Stanislas roi de Pologne qui le fit admettre à l'académie de Nancy. Il fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la cassette du roi. Outre plusieurs *Mémoires* lus à l'académie des sciences sur diverses questions géographiques, deux grands globes, l'un céleste, et l'autre terrestre, sur lesquels il ajouta successivement, de 1764 à 1774, les découvertes les plus récentes des navigateurs, et diverses cartes pour l'*Histoire naturelle* de Buffon, l'*Esprit des lois*, la Bible de Vence, l'*Histoire des terres australes* du président de Brosses, le *Mémoire sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite de Brotier*, etc., on cite de lui: | *Essai sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12: c'est la préface du grand *Atlas universel* publié par son père, auquel il eut beaucoup de part; | *Tablettes Parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, précédées d'une description abrégée

et historique, ib. 1760, in-8°; | *Cosmographie ou description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour* 1763, ibid. 1764, in-4°; | *Institutions géographiques*, ib., 1766, in-8°; | *Description et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, Paris, 1771, in-4°; | *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud*, ibid., 1774, in-4°, de 32 pages, avec une carte. Le but de l'auteur est de concilier les travaux de Delisle et de Buache. | *Mémoire sur une question de géographie pratique: Si l'appâtissement de la terre peut être rendu sensible sur les cartes, et si les géographes peuvent le négliger sans être taxés d'inexactitude*, Paris, 1775, in-4°. Bonne publia un examen de ce mémoire en 1777. Dès 1774, Robert de Vaugondy travaillait à une *Géographie ancienne* dont il avait terminé l'Europe et l'Asie, et qui devait former 4 volumes in-8°. On peut en voir le *Prospectus* dans le *Journal des savans* de septembre 1784, p. 629. Les deux premiers volumes ont été approuvés par Gibert censeur royal; mais Vaugondy en suspendit la publication, lorsque d'Anville annonça une *Géographie ancienne abrégée*. Puis ayant reconnu que le plan de ce géographe différait du sien, il reprit son travail.

* ROBERT (HUBERT), peintre d'architecture et de paysage, naquit à Paris, en 1735. Il fit ses études au collège de Navarre, et montra d'heureuses dispositions pour l'art qu'il embrassa. On le voyait toujours un crayon à la main reproduire les objets qui le frappaient davantage. Un jour, tandis que ses condisciples, répétaient leurs leçons, il fit un dessin sur le dos de la copie d'une composition en grec. L'abbé le Batteux, son professeur, en fut si étonné, qu'il s'écria: « Robert, » tu seras peintre ! » Il obtint le prix de sa composition en grec, et fit ses études avec succès. L'abbé le Batteux garda le dessin, le fit encadrer, et ne le renvoya à son élève que le jour où celui-ci fut reçu à l'académie de peinture. Quand il sortit du collège, il s'appliqua exclusivement au dessin, et en 1755 il se rendit à Rome, où il demeura douze ans. Il en dessina tous les monumens, les ruines, et cette riche collection lui servit beaucoup dans la composition de ses tableaux. Il était déjà favorablement connu à Rome lorsqu'il revint dans sa patrie en 1767. Il composa en peu de temps un tableau, le présenta à l'académie, mérita tous les

suffrages, et presque aussitôt, et contre l'usage ordinaire, il fut admis dans cette société. Panini et autres peintres italiens et flamands avaient déjà traité le genre de Robert; mais ce genre était nouveau en France, et cet artiste y réussit complètement. En effet, il faut tout l'art du pinceau et la magie des couleurs pour intéresser par des murs délabrés, des ruines entassées, des statues brisées, etc. Robert fut nommé garde des tableaux du roi, et occupa cette place jusqu'à la révolution. Enfermé alors à Ste-Pélagie, ce fut pendant son séjour dans cette prison qu'il dessina le portrait de Roucher que cet infortuné poète envoya à sa femme avant d'être traîné à l'échafaud. Rendu à la liberté après six mois de détention, il reprit ses pinceaux. Il a composé un grand nombre de tableaux, où l'on remarque outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tableaux. Parmi ceux-ci on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin au Vatican*, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc. Nommé, en 1800, conservateur du musée, il projeta la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries, et reproduisit cette idée dans un tableau. Son imagination se transportant à des siècles plus reculés, il présenta dans un autre tableau les ruines de ce monument, où, au milieu des débris d'édifices et d'arcs renversés, le seul *Apollon du Belvédère*, actuellement rendu au musée du Vatican, était conservé tout entier, comme si le peintre eût voulu indiquer par-là que le temps n'avait pas d'empire sur ce magnifique chef-d'œuvre des arts. Robert était d'un caractère doux et modeste; sa vie fut heureuse et paisible, et il la termina à Paris, le 15 avril 1808, à l'âge de 75 ans.

* ROBERT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe en 1780, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin et de l'institut de Bologne, né en 1737 à la Charmelle près de Châlons-sur-Saône, s'était fait connaître par quelques ouvrages utiles lorsque la révolution éclata. Il embrassa la cause, et après le 31 mai, il devint maire de la commune de Besnote, puis administrateur du département de la

Côte-d'Or, et député au conseil des Cinq-cents en mars 1797. Le 3 juin il publia une motion d'ordre sur la nécessité de rétablir la morale et la religion. Le 29 juillet il combattit l'aliénation des presbytères, en soutenant qu'ils appartenaient aux communes, et que l'idée de les vendre portait tous les caractères du prestige révolutionnaire. Son élection fut annulée le 18 fructidor; mais il ne fut point compris parmi les déportés de cette journée. Il est mort à Heiligenstadt en Saxe le 3 mai 1819, à 82 ans. On a de lui : | *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1777, 3 vol. in-8°; | *Géographie élémentaire à l'usage des colleges, avec un précis de la sphère et des cartes*, 2^e édition, 1817, in-12; | la *Partie géographique de l'Encyclopédie méthodique par ordre de matières*, 3 vol. in-4°, à l'exception de quelques articles fournis par Masson; | *Description historique, physique et géographique de la France*, 1790, in-4°; | *Traité de la sphère avec l'exposition des différens systèmes astronomiques du monde et un précis du système physique de Descartes et de Newton*, 2^e édition, 1801, in-12; | *Voyage dans les treize cantons Suisses, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-8°; | *Mélanges sur différens sujets d'économie politique*, in-8°; | *Dictionnaire Géographique, d'après le traité de Paris du 20 novembre 1815*, 2 vol. in-8°; Paris, 1818, 2^e édition, 1820.

* ROBERT (PIERRE-FRANÇOIS-JOSEPH), conventionnel, né le 21 janvier 1763, à Gimnée près de Givet, était épicier à Paris avant la révolution, et il en embrassa les principes avec chaleur; il se fit connaître par un journal intitulé : *Le Mercure national*, qu'il rédigea en commun avec sa femme, mademoiselle de Keralio, morte à Bruxelles en 1821. (Voyez KERALIO, LOUISE-FÉLICITÉ GUINEMENT de) Robert, d'abord secrétaire de Danton, et poussé par ce protecteur, entra au corps électoral, et fut nommé député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, en regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains. Il est difficile d'imaginer rien de plus sinistre que le discours qu'il prononça en cette occasion. Robert faisait encore le commerce d'épicerie en gros, et il fut dénoncé comme accapareur à la populace qui pilla sa maison et s'empara de plusieurs tonneaux de rhum. Depuis

ce temps, on l'accabla de sarcasmes, et il ne fut plus appelé que *Robert-Rhuni*. En 1795, il fut envoyé en mission à Liège; mais il fut rappelé presque aussitôt, comme entravant les opérations de l'administration de la Belgique. A la fin de la session il ne rentra pas dans le corps législatif, et ne s'occupa plus que d'opérations commerciales. Il avait fixé sa résidence à Bruxelles, où il est mort en 1826. Entr'autres ouvrages il a publié : | *Reconnaissance publique*, ode, 1787, in-8°; | *Mémoires sur le projet de rétablissement d'une société de jurisprudence*, de 1790, in-8°; | *Républicanisme adapté à la France*, 1790, in-8°; | *Le droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la nation*, 1790, in-8°; | *Opinion concernant le jugement de Louis XVI*, 1792, in-8°.

ROBERT de GENÈVE. Voy. GENÈVE.

ROBERT GUISCARD. Voy. GUISCARD.

ROBERT LINDET. Voyez LINDET.

ROBERT SORBON. Voy. SORBONNE.

ROBERTI (MICHEL), historien, naquit à Florence en 1382, occupa plusieurs places dans cette république, et fut lié avec les plus grands hommes de son temps. On a de lui une *Histoire générale* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1450. Elle fut imprimée après sa mort, arrivée vers 1450, et le manuscrit est conservé à Florence à la bibliothèque Magliabecchiana. Dans cette histoire, écrite en toscan très pur, Roberti prouve avec beaucoup de sagacité, et par des raisons qui semblent convaincantes, que tous les changemens, ainsi que la décadence et la chute des royaumes ont été le résultat inévitable des fautes des gouvernans.

ROBERTI (JEAN), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie et l'Ecriture sainte à Douai, à Trèves, à Würzburg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1631. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : | *Dissertatio de superstitione*, 1614; | *Quatuor Evangelia, historicarum et temporum serie vinculata, graece et latine*, Mayence, 1615, in-fol.; | *Tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le père Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. (Voyez GOCLENIUS.) Il fit suivre cette Dissertation de quatre

ou cinq autres aussi solides que la première. | Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélemy était le même que Nathanaël, Douai, 1649, in-4°; | *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4°. Cette histoire est très curieuse, et renferme plusieurs dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine, d'après les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratiques superstitieuses par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris et les médecins de la même université l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le père Pierre le Brun, dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non seulement par le père Roberti, mais encore par le père Marchant, par Jacques Boudart, et par un religieux de Saint-Hubert. (On trouve l'explication de ces cérémonies par ce religieux, dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du père le Brun.) Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre, 1690, et les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elies ont encore été approuvés en 1690 par les examinateurs synodaux de Liège, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis sur le tapis cette question dans le 3^e volume de son *Traité des dispenses*, où après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà tout ce que je puis dire au sujet » de la neuvaïne de Saint-Hubert; pour » moi, je n'aurais point de peine à la » faire. Son adversaire le plus déclaré, » Gillot, et tous ses Gillotins avouent » qu'elle n'est pas évidemment mauvaise : » *Aperta corruptela vacat*. Il dit de plus, » qu'au moyen de la bonne foi et de la » piété avec laquelle on la fait, on peut » obtenir (il aurait pu ajouter, et l'on obtient tous les jours de Dieu), par les mé- » rites de son saint le préservatif qu'on va » lui demander. » Il est vrai cependant qu'on attache à ce qu'on appelle le *répît* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récents et incontestables, et

qu'on ne saurait trop louer la prudence des religieux de Saint-Hubert, qui, dans ces dernières années, ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'était pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent recueil des *Vies des Pères, des martyrs*, etc., tom. 10, pag. 603. « On doit implorer les secours du ciel contre la rage, avec d'autant plus d'ardeur qu'on ne peut avoir guère de confiance » dans les bains de mer et dans les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un remède infailible. Cependant, comme la superstition se glisse facilement dans les pratiques les plus respectables par leur objet, il est du zèle des pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les pèlerinages à Saint-Hubert, et sur les autres dévotions semblables. » | *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra popolare commentum de solo Ivone, publicata*, Liège, 1632. On est surpris d'y trouver au nombre des saints avocats plusieurs patriarches de l'ancien Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'Eglise, etc. | *Vita sancti Lamberti, episcopi turgensis*, etc., ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita, Liège, 1633, in-42, peu commun.

ROBERTSON (GUILLAUME), théologien anglais, dont on a un *Dictionnaire hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1693. Ces deux ouvrages sont in-4°, et jouissent de l'estime des savans : l'auteur mourut en 1686.

* ROBERTSON (WILLIAM), historien anglais, né en 1721 à Borthwick en Ecosse, embrassa la carrière ecclésiastique au sortir de l'université d'Edimbourg, et se livra avec succès à la prédication. Chef d'une nombreuse famille dont il était resté l'unique soutien à la mort de son père, Robertson languit assez long-temps dans un état de gêne, presque voisin de la misère. Mais il vit ensuite son existence assurée, en devenant successivement chapelain ordinaire du roi, principal du collège d'Edimbourg et historiographe d'Ecosse. Il est mort le 11 juin 1793, après avoir publié : une *Histoire de Charles-Quint*, Londres, 1769, 13 vol. in-4°, où il y a des choses vraies et judicieusement dites, mêlées avec d'autres qui sentent la passion et les préjugés. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Suard, Paris,

1771, 2 vol. in-4°; 1778, 6 vol. in-12; 1822 et 1828, 4^e édition, 4 vol. in-4°; | Une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4°, remplie de faussetés et contenant les erreurs de la philosophie anti-chrétienne. Cet ouvrage a été traduit en français par MM. Suart et Jansen, Paris, 1768, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1827, avec des *Notes* de MM. Humboldt et de la Rochette. | Des *Recherches sur l'Inde*, 1790, 1799, in-4°; c'est le fruit d'une crédulité puérile et fanatique. *V. le Journ. hist. et littér.*, 1^{er} juin 1792, page 163. Ce livre a été traduit en français, Paris, 1792, in-8°. | *Histoire d'Ecosse sous les regnes de Marie Stuart et Jacques VI*, publiée pour la première fois à Londres, 1759, in-4°. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite en français par Bosset de la Chapelle, Paris, 1772, 1784, 3 vol. in-12, et par M. Campenon, ibid., 1821, 3 vol. in-8°.

ROBERTSON (JOSEPH), littérateur anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1728, embrassa l'état ecclésiastique, reçut le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé au vicariat de Herscard au comté d'Hamp. En 1752, il obtint une cure à Raleigh en Essex. Robertson était très versé dans les sciences sacrées; il étudia les antiquités, et cultiva avec honneur les belles-lettres. Il vint à Londres, où il travailla depuis 1764 à 1783 au journal intitulé *Critical Review*. Il devint en 1770 recteur de Sulton, dans le comté d'Essex, en 1793, vicaire de Horn-Castle, au comté de Lincoln, et y mourut le 19 janvier 1802. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : | *Introduction à l'étude de la belle littérature*, 1782, in-12 : ouvrage peu volumineux, mais très utile et fort bien écrit; | *Essai sur la ponctuation*, 1782, in-12, qui fut très bien accueilli; | *Dissertation sur la chronique de Paros*, 1788. On ne connut que quelques années après le mérite de cette dissertation. | *Télémaque*, nouvelle traduction du français, avec des notes et la vie de l'auteur, 1793, 3 vol. in-8°; | *Essai sur la nature de la poésie anglaise*, 1798. Cet essai est un des meilleurs ouvrages de Robertson; il s'y montre littérateur profond et sage critique.

ROBERVAL (GILLES PERSONE, sieur de), naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collège de Maître-Gervais à Paris; il disputa ensuite

la chaire de Ramus et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au Collège royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balances, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de mécanique* dans l'*Harmonie* du père Mersenne ; | une *Edition* d'Aristarchus Samius, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut en 1673, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, et même son savoir géométrique.

* ROBESPIERRE (FRANÇOIS-MAXIMILIEN-JOSEPH-ISIDORE), le chef des démagogues qui se signalèrent dans la révolution française, était fils d'un avocat d'Arras et naquit dans cette ville en 1759. Son père, après s'être ruiné par son inconduite, se réfugia à Cologne où il établit une école de langue française, et passa de là en Angleterre puis en Amérique d'où il ne revint pas. Sa mère, fille d'un brasseur, mourut jeune et laissa plusieurs enfans en bas âge. Robespierre l'aîné, qui devait acquérir un jour une si horrible célébrité, n'avait alors que neuf ans. Comme il annonçait de l'intelligence et des dispositions, M. de Conzié, évêque d'Arras, lui fit obtenir une bourse au collège de Louis-le-Grand à Paris, et pourvut à son entretien. L'abbé Proyart alors principal de ce collège, fut le dispensateur des secours du prélat. Ainsi l'homme qui devait couvrir la France d'échafauds, fut redevable à deux vertueux ecclésiastiques d'une éducation dont il devait si étrangement abuser. Maximilien fit d'assez bonnes études, et son nom fut proclamé dans les concours de 1772, 1774 et 1775. A peine initié aux secrets des lettres anciennes, il se montra animé d'un enthousiasme sans mesure pour les institutions de la Grèce et de Rome. Un de ses professeurs, nommé Hérivaux, l'appelait le *romain*, et vantait son amour pour l'indépendance et la liberté. Après être sorti du collège, il suivit les écoles de droit et vint exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Il commença à se faire connaître par des mémoires qu'il publia contre les échevins de Saint-Omer, qui s'étaient opposés à l'érection des paratonnerres. Robespierre gagna sa cause et

fit rétablir sur sa maison le paratonnerre que les magistrats de la ville avaient fait détruire. Son plaidoyer renfermait un éloge pompeux du malheureux monarque que dix ans plus tard il devait faire conduire à l'échafaud. En 1784, l'académie de Metz ayant mis au concours l'examen de l'opinion, qui faisait rejaillir sur toute une famille l'infamie d'une condamnation, Robespierre remporta le prix. Vers le même temps il fut nommé membre de l'académie d'Arras, dont il devint bientôt président. Lorsque s'ouvrit le grand drame de la révolution, il afficha le plus ardent patriotisme, et en se mêlant aux intrigues qui précéderent les élections des états-généraux, il vint à bout de se faire élire député du tiers-état. D'abord il se fit peu remarquer dans l'assemblée. Soit qu'il se défiât de ses forces, soit qu'il voulût observer avant de prendre un parti, il garda le silence jusqu'à la délibération du 17 juin 1789. Mais dès qu'il eut vu que toutes les chances de succès étaient pour les révolutionnaires, et que la royauté désarmée était infailliblement destinée à périr sous le choc des passions populaires dont chaque jour augmentait la violence, dès lors il prit place parmi les adversaires les plus acharnés de la monarchie. Le 27 juillet suivant on le voit commencer sa carrière politique par un discours sur le secret des lettres, où l'on remarque entre autres choses, le passage suivant, qui déjà trahissait des arrière-pensées de tyrannie : « La première de toutes les lois est le salut du peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les devoirs de venger l'attentat projeté contre les représentans de la nation, on doit se servir de tous les moyens possibles. Le secret des lettres est inviolable ; mais il est des circonstances où l'on doit le violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de Pompée qui brûla les lettres adressées à Sertorius ; Pompée était un tyran ennemi de la liberté publique ; et nous, nous en sommes les restaurateurs. » Mirabeau jouissait alors d'une grande popularité ; Robespierre devint un de ses plus assidus courtisans ; mais comme Mirabeau le méprisait et ne s'en cachait pas, Robespierre commença peu à peu à s'en éloigner, surtout quand il eut vu que l'influence de l'éloquent tribun déclinait, et qu'il crut avoir acquis pour son propre compte un peu de popularité. Pendant les séances de l'assemblée nationale, il prit part à

toutes les discussions, et prononça plusieurs discours, plus fougueux qu'éloquens, sur la liberté de la presse, sur les conspirations supposées du gouvernement, sur le droit qu'avait, selon lui, tout homme non propriétaire d'entrer dans les assemblées publiques, etc. Cependant, il soutint toujours jusqu'à la fin des sessions « que le régime monarchique » était le seul qui convint à un empire » aussi grand que la France; » ce qui ne l'empêcha pas de s'unir aux jacobins et de refuser au monarque le droit de paix et de guerre, et le privilège de l'inviolabilité. Il parla des prêtres et des émigrés avec une modération dont on ne le croyait pas capable, et lorsqu'on discuta le Code criminel, il demanda avec énergie l'abolition de la peine de mort, comme injuste et contraire à la nature, n'excluant du bénéfice de cette abolition ni les parricides ni les traîtres à la patrie. Ainsi l'homme qui devait deux ans plus tard envoyer à la mort tant de milliers d'innocens, débutait par proclamer les principes de philanthropie et de mansuétude judiciaire les plus absolus. Robespierre ne paraît pas avoir joui d'un grand crédit dans l'assemblée Constituante. Mais en revanche il en acquit un immense auprès du peuple dont il savait à propos flatter les passions. Souvent il lui arrivait de soutenir seul ses opinions. Peu lui importait d'être repoussé par ses collègues; c'était la populace qu'il voulait émuouvoir, et la populace lui savait gré de son opiniâtreté, et même de ses défaites. Bientôt il devint l'idole de la multitude qui lui décerna le titre d'*incorruptible*, en même temps qu'elle donnait à Péthion celui de *vertueux*. En mars 1791, il parla sur la législation des colonies, et combattit Barnave qui proposait de laisser l'initiative aux colons. Ce fut à cette occasion qu'il fit entendre cette horrible exclamation : *périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Robespierre qui avait levé le masque, demanda des couronnes civiques pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis ainsi que la reine, aux formes ordinaires de la justice, la reine comme *simple citoyenne*, le roi comme *fonctionnaire responsable envers la nation*. Il demande en outre que Monsieur frère du roi fût poursuivi, et essaya dès lors, mais sans succès, de faire adopter

cette monstrueuse maxime, que tout *citoyen peut être mis en accusation, sans preuve et sur de simples indices*. Il soutint avec une véritable fureur que le roi pouvait être mis en jugement, se répandit en invectives contre le vertueux Louis XVI, et le dénonça comme un traître et un tyran. Dans plusieurs occasions, on le vit encourager les tumultes et les insurrections populaires; il soutint que les soldats révoltés de Nancy étaient de bons patriotes et que leurs chefs seuls méritaient un châtiment; les mesures proposées pour réprimer les émeutes étaient qualifiées par lui d'attentat à la liberté et à la souveraineté du peuple. Toujours déchainé contre les ministres, quels qu'ils fussent, il demanda qu'aucun membre de l'assemblée ne pût faire partie du ministère, et, chose singulière, cette motion très applaudie fut décrétée comme article constitutionnel. Les discours anarchiques de Robespierre lui valaient les louanges des journaux démagogiques qui attisaient déjà le feu de la discorde civile, et lui conciliaient les suffrages de la populace. Aussi après la dernière séance de l'assemblée Constituante, se vit-il porté en triomphe par une troupe de forcenés qui placèrent sur sa tête une couronne de chêne, en l'appelant *l'ami du peuple, le défenseur de la liberté*. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine, et puissamment secondé par Péthion maire de Paris, et par Danton substitut du procureur de la commune, Robespierre se servit de son autorité pour remplir la capitale d'une foule d'aventuriers, et forcer les honnêtes gens à s'en éloigner. Les malfaiteurs, absous dès qu'ils étaient patriotes, trouvaient auprès de ce triumvirat asile et protection; et c'est ainsi que se forma cette cohorte d'assassins qui devaient bientôt faire couler le sang des victimes désignées à ses fureurs. Cependant la révolution française entraît dans une phase nouvelle. Les armées des puissances coalisées s'assemblaient, et la guerre allait s'allumer. Robespierre, qui en redoutait les conséquences, mit alors une sorte de retenue dans sa conduite, et exprima même des opinions presque modérées dans un journal intitulé *le Défenseur de la constitution*. Il prit peu de part aux apprêts de la journée du 10 août, et disparut au moment de l'attaque pour ne sortir de sa retraite que lorsque la victoire fut assurée. Trois jours après, il parut à la barre

de l'assemblée conduisant les sectionnaires de la place Vendôme, et demanda qu'on élevât un monument en l'honneur des héros morts à l'attaque du château. Nommé président de l'affreux tribunal du 17 août, il se récusa par la raison qu'ayant dénoncé les conspirateurs, il ne pouvait pas être leur juge. Il laissa à Danton, à Billaud-Varenne et à la commune l'horrible gloire des massacres de septembre, et se tint à l'écart dans cette journée sanglante comme au 10 août. Elu député de Paris à la Convention il ne tarda pas à la dominer. Voyant Louis XVI au pouvoir de ses ennemis, il ne dissimula plus sa haine et contre ce prince et contre la monarchie. Cependant ses projets ne pouvaient échapper aux yeux pénétrants de plusieurs députés de la Gironde, parmi lesquels on comptait de grands orateurs et des talents distingués. Appuyé sur cette partie de l'assemblée, Louvet le dénonça le 25 septembre, comme voulant s'élever à la dictature; il s'engagea alors entre Robespierre et ses accusateurs une lutte terrible qui donna lieu à plusieurs séances orageuses; mais secondé par les Jacobins, il l'emporta enfin sur ses adversaires. Les attaques des Girondins avaient ébranlé sa puissance. La victoire lui rendit toutes ses forces. Dès ce moment il jura la perte du parti qui l'avait menacé. Mais avant de l'abattre il voulut s'en servir pour faire tomber la tête de Louis XVI. Il s'efforça donc de réunir contre l'auguste prisonnier du Temple des calomnies et des accusations de tout genre. Il demanda que Louis Capet fût jugé sur-le-champ, que sa femme fût traduite au tribunal criminel, et que leur fils restât enfermé jusqu'à la paix. Enfin il poursuivit le malheureux roi avec un incroyable acharnement, et influa plus que tout autre sur sa condamnation. S'apercevant que plusieurs girondins cherchaient à sauver la vie du monarque, il parvint, uni à Danton, à les intimider par les cris et les menaces de son parti; il se déclara contre l'appel au peuple et le sursis, et dit, avec une ironie féroce « que c'était » une cruauté que de vouloir prolonger » l'agonie de Louis Capet... » Il ajouta ensuite, en se tournant vers les *girondins*; « Vous ne demandez un sursis que pour » le sauver... » Il est inutile de dire qu'il vota la mort de ce monarque. L'exécution du 21 janvier fut pour les révolutionnaires un signal de haines et de divisions. Une lutte nouvelle et plus acharnée s'en-

gagea entre les girondins et les montagnards. Secondé puissamment par Danton, ainsi que par les jacobins et la commune de Paris, Robespierre parvint à amener contre ses adversaires la plus vile populace, et fit proscrire tous les girondins dans la journée du 31 mai. Dès lors il se rendit maître de la Convention nationale, et fonda ce régime sanguinaire qui ne finit qu'avec sa vie. Il était encore, ou, pour mieux dire, il feignait d'être l'ami de Danton; aussi se joignit-il à lui pour proscrire les *fêtes* ridicules et impies dites *de la Raison*, inventées par Chaumette, qu'il envoya à l'échafaud, ainsi qu'Hébert, chef des athées, et plusieurs de ses partisans. Sa puissance augmentait de jour en jour en s'élevant sur les ruines des partis différents qu'il terrassait. Danton, qui craignait que son tour n'arrivât, disait: « Tout ira » bien tant qu'on dira Robespierre et » Danton; mais malheur à moi si l'on dit » Danton et Robespierre! » L'un et l'autre commencèrent enfin à se regarder avec méfiance; on chercha à les réunir; mais leur entrevue ne fit qu'accélérer leur rupture. Danton lui ayant représenté que, dans les nombreuses proscriptions qui désolaient la France, il ne fallait punir que les coupables: « Qui vous a dit, lui répondit Robespierre en fronçant le sourcil, qu'on ait » fait périr un innocent? » Ce fut comme son arrêt de mort contre son ancien collègue. Les amis de Danton lui conseillèrent de le prévenir; mais Danton temporisa et succomba sous les coups d'un adversaire plus actif. Robespierre, délivré de Marat, d'Hébert et de Danton, se trouva maître absolu. Ayant sous ses ordres le terrible comité *de salut public*, il couvrit la France d'échafauds. Par les assassinats juridiques auxquels il présidait, il répandit une terreur si générale, que tout Français craignit de se confier à un ami, à un parent. Ses proconsuls, Carrier, Couthon, Collot-d'Herbois, etc., allaient par ses ordres inonder de sang les principales villes de chaque département; la Vendée surtout fut le théâtre de leurs horribles expéditions. C'est alors que Robespierre s'écria dans l'assemblée, qu'il appelait sa *machine à décrets*, « que » la république s'était glissée en France » au milieu des cadavres et à l'insu des » partis. » Sur de la terreur qu'il avait inspirée à la France entière, on l'entendit, au club des jacobins, et même dans l'os-

semblée, dire sans cesse : *Je veux*. Souvent il semblait parler comme par inspiration, et prenait le ton d'un illuminé. Infatigable dans sa tyrannie, il poursuivait avec un cruel acharnement les émigrés et les prêtres, que jadis il avait feint de ménager. Cependant, la nécessité d'établir son pouvoir sur des fondemens solides lui suggéra l'idée de se faire le chef d'une religion, et pour y parvenir, il commença par instituer une fête en l'honneur de l'*Etre suprême*, auquel il daigna donner un *brevet d'existence* en le reconnaissant par un décret, et dont il se déclara le pontife. Cette fête fut célébrée au jardin des Tuileries; Robespierre la présida : il avait un habit bleu-violet, costume de deuil des rois de France, tandis que tous les membres de la Convention portaient des habits d'un bleu dit *de roi*. On afficha en même temps sur les portes de tous les temples cette inscription singulière : *Les Français croient en Dieu*. Après cette cérémonie, plus politique que religieuse, Robespierre prit la contenance d'un souverain. La France, suivant la remarque d'un historien, fatiguée de la lutte des factions, appelait de ses vœux le moment où un pouvoir fort s'élèverait sur les ruines des partis; et tel était l'excès de ses maux que la tyrannie d'un seul lui semblait un état digne d'envie. Mais, soupçonneux, lâche et perfide, craignant encore les restes du parti de Danton, il voulut continuer à répandre du sang et à proscrire. Il consigna dans sa funeste liste le nom de plusieurs de ses collègues, ce qui donna lieu à une dispute très violente entre lui et Billaud, qui avait quelque influence dans la Convention, et qui cette fois ne voulut pas lui abandonner des victimes. La menace d'un péril imminent donna du courage aux plus timides. Les mécontents se réunirent aux partisans de Danton, et ceux qui, fatigués de tant de discordes, se seraient peut-être bornés à commander sous Robespierre, formèrent pour se soustraire à la mort, un complot qui éclata dans une discussion inattendue le 9 thermidor de l'an 2 (27 juillet 1794), ce qui amena la chute de Robespierre et de ses affidés Couthon et Saint-Just. Robespierre, après s'être éloigné du comité de salut public, avait passé quarante jours dans la retraite, occupé à tracer des plans, à composer des discours. Il reparut le 8 thermidor à la Convention, et lut un long discours dans lequel il essayait de prou-

ver la nécessité de renouveler le comité de sûreté générale entièrement composé de ses adversaires, et d'épurer le comité de salut public. Il insista fortement pour le maintien du gouvernement révolutionnaire. Bourdon de l'Oise prit la parole après lui et s'opposa à l'impression du discours qui fut repoussée. Cependant le jour même Robespierre le lut à la société des jacobins où il fut vivement applaudi, et il reparut le lendemain à la Convention, décidé à braver l'orage. Tallien, après avoir fait décréter la permanence de l'assemblée, demanda dans un discours véhément que Robespierre et Henriot fussent décrétés d'accusation. Billaud-Varenne appuya cette proposition et interpelle Maximilien, lui reprochant sa conduite perfide envers ses collègues. Celui-ci monte à la tribune et tente à plusieurs reprises de se faire entendre, mais sa voix est étouffée par les cris : *à bas le tyran*? « Un mot, disait-il écumant de rage, un mot, président des assassins! » « Tu n'as pas la parole, s'écrie-t-on de toutes parts; tu l'as refusée à Danton, » tu l'as refusée à Lacroix, c'est le sang » de Danton qui t'étouffe! » Tallien déclare qu'il poignardera le nouveau Cromwell, s'il n'est pas à l'instant décrété d'arrestation. Le décret est en effet mis aux voix et adopté, contre Maximilien et son frère, puis contre Saint-Just, contre Couthon et contre Lebas. « Les brigands » triomphent! » s'écrie Robespierre, et assis sur son banc il parcourt des yeux toutes les parties de la salle et semble réclamer tour-à-tour l'appui de la montagne et celui des tribunes. Enfin les huissiers l'entourent et le poussent jusque dans l'enceinte de la barre. On le conduisit à la prison du Luxembourg; mais le concierge qui était un agent de la commune, lui ouvrit les portes dès que l'escorte fut partie, et il se rendit à l'hôtel-de-ville, où Fleuriot, Payan et d'autres amis jurèrent de le défendre. Ils firent sonner le tocsin, ordonnèrent de fermer les portes de la ville et se disposèrent à marcher contre la Convention, qui de son côté mettait hors la loi Robespierre et ses partisans, et nommait Barras et six autres commissaires pour diriger la force armée. Bientôt de nombreuses colonnes se dirigèrent sur la maison commune. Henriot commandant de la garde nationale qui était dans un état complet d'ivresse, réunit quelques canoniers pour leur résister. Mais les soldats refusèrent de faire

feu. Un détachement des troupes de la Convention pénétra dans l'hôtel de ville. Robespierre épouvanté se cacha dans un coin obscur ; puis voyant tous ses amis en fuite, il se fracassa la mâchoire d'un coup de pistolet qu'il plaça lui-même dans sa bouche. Transporté alors dans la salle du comité de salut public, il fut étendu sur la table où il avait signé tant d'arrêtés de mort. Le visage ensanglanté, en proie à d'horribles souffrances et ne pouvant prononcer un seul mot pour répondre aux outrages de ses ennemis, il rappela dans ce moment au peuple français qu'il avait opprimé, l'existence de cette justice providentielle qui apparaît au jour marqué pour apaiser la conscience publique en frappant les grands criminels par des coups terribles et inattendus. On le transporta dans les prisons de la Conciergerie, et le lendemain 10 thermidor (29 juillet 1794), à quatre heures du soir, il fut conduit à l'échafaud entre Couthon et Henriot. Son visage était méconnaissable, ses yeux entièrement fermés, et ses mâchoires étaient soutenues par un bandeau. Au moment où la charrette passait devant la maison qu'il habitait, la populace la fit arrêter, et des femmes dansèrent devant la voiture. Quand il fut sur l'échafaud, le bourreau ayant arraché brusquement l'appareil mis sur sa blessure, il jeta un cri douloureux ; les deux mâchoires se séparèrent ; le sang jaillit en abondance, et sa tête offrit le spectacle le plus hideux. Il fut exécuté à l'âge de trente-cinq ans. Ses vainqueurs prirent le surnom de *thermidoriens*. On lui fit l'épithaphe suivante :

Passant ne pleure pas son sort.
Car s'il vivait, tu serais mort.

Soixante-dix membres de la commune et du tribunal révolutionnaire, comme lui mis hors la loi, périrent les deux jours suivans. Il ne sera pas inutile de donner quelques détails sur la figure, le caractère et la politique de cet homme horriblement célèbre. Il était maigre, et sa taille était petite. Sa démarche était vive, ses yeux mornes et éteints, et il portait souvent des conserves. Des mouvemens brusques, quelquefois convulsifs, révélaient l'agitation de son âme ; son teint livide, sa voix aigre et criarde, son regard sombre et équivoque, tout en lui annonçait la haine et l'envie. Il avait un grand soin de son extérieur, et était sobre, non par vertu, mais par politique ou par tempérament. Orateur médiocre, il s'élevait parfois dans

les occasions importantes, et alors sa logique était plus adroite qu'éloquente ; sa diction, remplie d'antithèses, d'ironie, de lieux communs, était âpre, sans ordre et souvent obscure et triviale. Il sut apprécier la puissance de la multitude, profiter des talens et des crimes des autres, les flatter pour les asservir, et les sacrifier quand ils voulaient s'attirer la faveur du peuple, dont il prétendait jouir exclusivement. Lié aux partis qui avaient renversé le trône, il en devint l'ennemi quand ils voulurent entrer en partage de l'autorité ; c'est ce qui amena la proscription des girondins, ainsi que la mort de Danton, d'Hébert et de leurs satellites. Profondément dissimulé, et froidement cruel, il n'eut aucun confident de ses arrière-pensées, et son âme vivait solitaire et inébranlable au milieu de toutes les ruines qu'il accumulait, et de tout le sang qu'il faisait couler. Maître de la municipalité de Paris dont il dirigeait les opérations, ayant sous sa main le comité de salut public et commandant aux communes des départemens, il parvint avec ces secours à exterminer les chefs des divers partis qui lui faisaient ombrage. C'est ainsi que, scélérat lui-même, il put décourager l'ambition de tous les scélérats qu'il fit périr, ou qu'il contraignit à se tenir au second rang, et à n'être que des valets assassins. Doué d'une grande présomption, il méprisait Pitt, et prenait presque pour des éloges les sarcasmes piquans du duc d'York. Il fut au comble de la joie lorsqu'il apprit que les journaux anglais appelaient les armées françaises, *les troupes de Robespierre*. Tour à tour il protégea et opprima la Convention. Si un des membres faisait une proposition qui lui déplaisait, il le regardait d'un air menaçant, et souvent ce coup-d'œil suffisait pour le condamner au silence. Il ne s'environna que de gens nourris dans le crime, soumis aveuglément à ses volontés, parce que, d'un seul mot, il pouvait les livrer à l'échafaud. Irritable et vindicatif, fourbe et audacieux, il sut profiter des circonstances, mais non les maîtriser. Aussi fut-il terrassé presque sans résistance par la révolution du 9 thermidor. Il avait une loge distinguée au Théâtre-Français, et une autre, profonde et grillée, à l'opéra. Mais au spectacle et dans les autres endroits publics où il se trouvait, on n'osait parler ni rire dans son voisinage : « Paix, » paix ! disait-on, le voilà. » On cita dans le temps une correspondance de Robes-

Pierre avec l'étranger, qui révélait ses projets de dictature. On ajoutait même qu'il avait un parti à Londres disposé à reconnaître sa puissance absolue, à certaines conditions. Cette correspondance fut, dit-on, découverte par deux Genevois, nommés Comte et Videt, qui la dénoncèrent à Soult, résident de France et ennemi de Robespierre. Celui-ci s'étant emparé des lettres, les remit au député Meaulle, alors en mission à Genève, qui les expédia au comité de sûreté générale; mais Robespierre en ayant été averti, fit fusiller à Genève Comte et Videt, les désignant comme deux conspirateurs; le résident Soult fut arrêté, et un Allemand qui portait ce même nom fut guillotiné le 5 thermidor. Quoi qu'il en soit de ces assertions, il paraît certain que le représentant Vadier, devenu possesseur de ces lettres, les montra aux ennemis de Robespierre et qu'elles accélérèrent sa chute. Un biographe a fait observer qu'on aurait tort de croire que Robespierre fut l'auteur de tous les crimes dont on a chargé sa mémoire : parmi ses collègues des comités, et surtout parmi ceux qui furent envoyés dans les départemens, plusieurs portèrent la cruauté bien au-delà des instructions et des ordres qu'il leur avait donnés, et se hâtèrent de l'accuser de leurs crimes lorsqu'ils l'eurent renversé. On assure même que ce fut pendant qu'il s'éloigna des comités, quelques semaines avant sa mort que la terreur fut portée au plus haut degré, et que son intention alors était de mettre fin aux exécutions. Il n'en est pas moins vrai cependant que Robespierre fut le créateur de cet affreux système d'oppression et de massacres qui pesa trop long-temps sur la France, et qu'il sera regardé par la postérité, comme la personnification la plus complète de la révolution française, dans sa période la plus terrible et la plus sanglante (1). Les principaux ouvrages de Robespierre sont : *Plaidoyer pour le sieur Vissery* (pour les paratonnerres), 1783, in-8° (*Voyez le Journal des savans*, mars 1784, page 180.) | *Discours couronné par la société royale de Metz*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°. *Eloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'académie d'Amiens en 1785, Londres (Paris), 1785, in-8°. Cet écrit respire l'amour du roi et des institutions monarchiques et religieuses.

| *Eloge de M. Dupaty*, président à mortier au parlement de Bordeaux, 1789, in-8°. | *Discours sur l'organisation des gardes nationales*, 1790. | *Le Défenseur de la constitution*, in-8°, journal publié en 12 numéros, depuis avril jusqu'à la fin d'août 1792. | Un grand nombre d'écrits ont été publiés sur Robespierre; nous citerons les suivans : | *Conjuration de Robespierre*, par Montjoie, 1794, in-8°. | *La vie et les crimes de Robespierre*, par Désessarts, 1798, 2 vol. in-12. | *La mort de Robespierre*, tragédie en 3 actes et en vers (par Sériey), 1801, in-8° | Les renseignemens les plus exacts sur les crimes de Robespierre se trouvent dans le *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courtois, 1 vol. in-8°.

* **ROBESPIERRE le Jeune** (Augustin-Benoît-Joseph), frère du précédent, naquit à Arras en 1760, fut élevé au collège de Louis-le-Grand, et suivit le barreau; il était avocat dans sa patrie au commencement de la révolution. Nommé procureur de sa commune, et ensuite député à la Convention nationale, il ne s'y fit guère remarquer, si ce n'est en secondant tous les projets de son frère, qui l'appelaient cependant une bête. Il partagea sa haine contre Louis XVI, dont il vota la mort; il la partagea également contre les girondins, et il fut un des séides du tyran, sans pouvoir devenir un de ses principaux satellites. Il dénonça plusieurs fois le ministre Roland et les députés de la Gironde, et, le 6 avril 1793, il fit arrêter Laclos et Bonne-Carrère, comme agens de ce parti. Quand la Commune de Paris fut accusée par les députés de la Gironde, de vouloir renverser la Gironde pour se mettre à sa place, Robespierre proposa de décréter qu'elle avait au contraire bien mérité de la patrie. Il fut envoyé à l'armée que Cartaux commandait contre les Marseillais, et passa ensuite à Nice et à Toulon, avec Fréron et Barras, pour y faire exécuter des mesures révolutionnaires. A son retour dans la capitale, soit par les intrigues de Fouché, soit par les plaintes de Lebon, qu'il accusait de cruauté, il se brouilla avec son frère; il s'était réconcilié avec lui peu de jours avant leur chute commune. Le 27 juillet 1794, quand il le vit décrété d'accusation, il demanda à partager son sort comme il avait partagé ses vertus : cette demande lui fut accordée, et il fut mis à la barre avec son frère et ses autres com-

(1) Voyez le Précis de l'histoire de la révolution, au commencement du 1^{er} Volume.

plices. La Convention ayant appris que ceux-ci étaient maîtres de l'Hôtel-de-Ville, et en état d'insurrection, les mit *hors la loi*. Robespierre le Jeune, voyant la force armée pénétrer dans l'enceinte, et son frère blessé, s'élança par une fenêtre sur la place de Grève. Il avait voulu, par cet acte de désespoir, échapper à l'échafaud; mais il ne se cassa qu'une jambe, et périt le lendemain avec son frère et les autres coaccusés. Il avait 34 ans. Son admiration pour son frère aîné tenait de la stupidité et du délire.

ROBICHON. Voyez GUÉRINIÈRE.

* **ROBILANT** (ESPRIT-BENOÎT NICOLIS de), lieutenant - général d'infanterie, commandant en chef du corps royal du génie militaire du roi de Sardaigne, savant chimiste et minéralogiste, membre de l'académie des sciences de Turin, depuis sa fondation, etc., naquit dans cette capitale du Piémont en 1724. Son père, le comte Joseph Nicolis de Robilant, était un homme fort instruit dans toutes les parties de l'art militaire et de l'architecture civile, et est auteur d'un traité écrit en français, intitulé : *la Science de la guerre*, Turin, 1744, in-8°. Le jeune Robilant marcha de bonne heure sur les traces de son père. Elève du célèbre Bertola, le Vauban du Piémont, il apprit de lui l'architecture civile et militaire et fut instruit sous le commandeur de Vincenti dans la théorie et la pratique de l'artillerie. Il se distingua d'abord, en qualité d'officier d'artillerie dans la guerre que son souverain, Charles-Emmanuel, entreprit, en 1742, de concert avec la Hongrie, pour repousser les Espagnols qui voulaient envahir la Lombardie; il fut aussi employé avec succès à la défense de plusieurs places, notamment à celle de la forteresse de Demont, qui était assiégée (1744) par l'armée gallo-espagnole, et qu'il sauva, par son courage et par sa présence d'esprit, du danger imminent de l'explosion du magasin à poudre, menacé par l'embrasement d'un épaulement de fascines, dont l'incendie s'était communiqué aux bâtimens voisins. Il appliqua lui-même à la porte du magasin des peaux de mouton trempées dans l'eau. Echangé comme prisonnier de guerre, en 1748, il se distingua encore à différens sièges et combats; il alla ensuite recueillir en Allemagne les connaissances nécessaires à l'exploitation des mines du Piémont, dont il fut nommé à son retour inspecteur-général, et rendit en cette

qualité d'éminens services à sa patrie, en y devenant le créateur d'une nouvelle branche d'études, de recherches et de travaux qui exercèrent la plus heureuse influence sur le développement des richesses minérales. Clément XIV le chargea aussi de l'exploitation des mines dans les états romains. La refonte des monnaies d'or opérée en France par Calonne, ayant changé la proportion relative de l'or à l'argent, et ayant dû, en conséquence, influencer sur le système monétaire de tous les états de l'Europe, Robilant fut chargé, en 1786, de régulariser dans le Piémont une opération correspondante, et il y obtint un plein succès. L'hôtel des monnaies reçut de lui la forme qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Ce fut à cette occasion que le roi Victor-Amédée III lui conféra la décoration de la grand'croix de l'ordre religieux et militaire des saints Maurice et Lazare, avec une commanderie. En 1787, la mort du comte Pinto ayant laissé vacante la charge de premier ingénieur, le roi tira le chevalier Robilant de sa retraite, et le nomma lieutenant-général d'infanterie, commandant suprême du corps royal du génie militaire, premier ingénieur en chef du corps civil des édiles. Les faveurs dont il était l'objet ne ralentirent point son zèle. Accompagné de son neveu (voyez l'article suivant), il visita toutes les places fortes des états de terre-ferme, faisant le relevé de leur état, veillant à l'exécution de plusieurs ouvrages, et pourvoyant à la défense des frontières. Une paralysie aux jambes l'empêcha de prendre part à la dernière guerre si funeste au roi de Sardaigne (Voy. CHARLES-EMMANUEL IV); mais il continua d'envoyer de son cabinet des ordres et des instructions. Le chagrin de voir l'envahissement de sa patrie accéléra la fin de ses jours. Il mourut le 4^{er} mai 1801, dans les bras de sa famille et de son fils unique, fidèle aux sentimens religieux qu'il avait toujours professés. Voici la liste de ses Mémoires, qu'on trouve pour la plupart dans les volumes de l'académie des sciences de Turin : | *Essai géographique*, suivi d'une *Topographie souterraine minéralogique*, et d'une *Docimasie des états du roi en terre ferme*, avec une carte géographique et topographique bien détaillée (tome 6 des *Mémoires* de l'académie de Turin, page 191). | *Expériences sur le platine*, (ibid., tome 7, p. 123). | *Description du duché d'Aoste*, suivie d'un | *Essai sur deux minières des*

anciens Romains, et d'un *Supplément à la théorie des montagnes et des mines*, tome 7, page 245. | *Journaux des expériences et observations métallurgiques et docimastiques*, tome 6, page 50; | *Machinisme pour passer à la filière les lames d'épées, baïonnettes et couteaux*, tome 9, page 75. | *Sur les différens procédés qui ont été employés à l'hôtel des monnaies, pour améliorer les traitemens métallurgiques*; | *De l'utilité et de l'importance des voyages dans son propre pays*, avec des planches, un volume petit in-folio.

* **ROBILANT** (JEAN-BAPTISTE NICOLIS, comte de), neveu du précédent, ministre de la guerre et inspecteur-général du génie du roi de Sardaigne, entra au service, en 1775, dans la légion des campemens qu'avait créée et que commandait son père, et passa ensuite dans le corps royal du génie. Le duc de Montferrat, général en chef des armées piémontaises, le nomma successivement son aide-de-camp et son chef d'état-major, et il fit avec beaucoup de distinction les campagnes de 1792 à 1796. Ses services furent récompensés par la croix de l'ordre militaire de Savoie, à l'époque même de l'institution de cet ordre, par le grade de lieutenant-colonel, et par les charges de premier écuyer et de gentilhomme de la chambre du duc de Montferrat. Pendant l'occupation du Piémont, Robilant refusa tous les emplois qui lui furent offerts par le nouveau gouvernement, et occupa ses loisirs à l'étude des langues dont il connaissait un grand nombre. A l'époque de la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états, il fut successivement nommé colonel du régiment de Suse, et général-major d'infanterie. Pendant les cent-jours, il commanda le cordon d'observation en Savoie, et contribua beaucoup à la reddition de Grenoble, dont le gouvernement par intérim lui fut confié; Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis, et l'empereur d'Autriche lui envoya celle de l'ordre de Saint-Léopold. La même année (1815), le roi Victor-Emmanuel ayant rétabli l'académie royale militaire pour l'éducation de la jeune noblesse de ses états, le comte de Robilant fut mis à la tête de cette importante institution. Le portefeuille du ministère de la guerre lui fut confié, le 24 décembre 1817, et, en décembre 1820, il fut élevé aux grades de lieutenant-général, d'inspecteur général du corps du génie et de

l'état-major général de l'armée. Cet officier mourut, dans de grands sentimens de piété, le 20 janvier 1821.

* **ROBILLARD** (N.), né à Metz en 1722 d'un professeur de l'école d'artillerie, s'est rendu célèbre par ses talens précoces. A l'âge de 14 ans, il avait étudié le latin, les humanités, la philosophie et une grande partie des mathématiques. A peine avait-il atteint sa seizième année, qu'il adressa à l'académie des sciences un *Traité sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes*: cette académie en fit l'éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740, et l'ouvrage de Robillard fut imprimé à Paris, en 1755 avec 50 planches. Ce jeune savant, né avec une santé fragile et affaiblie par l'étude, mourut en 1742, à l'âge de 20 ans.

* **ROBIN** (JEAN), le plus célèbre des botanistes de son temps, suivant Tournefort, naquit en 1550. Il cultiva les sciences naturelles, et fut botaniste de Henri IV. Il établit à ses frais un jardin dans lequel il élevait des plantes rares, et les dames de la cour, qui faisaient leur passe-temps de la broderie, s'y procurèrent des modèles. Il enrichit de quelques plantes le jardin des Tuileries, et fut le premier qui introduisit en France la *keturie* ou grande mauve, plante qui a les couleurs vives et très variées; il naturalisa, en 1600, le faux acacia, des graines qu'on lui avait envoyées du Canada. Linnée, en mémoire de ce botaniste, a donné à cet arbre le nom de *robinia pseudo-acacia*. On a de Robin l'ouvrage suivant: *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-folio. Il mourut vers 1650.

* **ROBIN** (VINCENT), médecin du roi, naquit à Dijon, et vivait en 1633. Il acquit beaucoup de réputation dans son art, et cultiva aussi avec succès la poésie. Il a laissé deux ouvrages fort estimés dans le temps, savoir: | *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, avec choix de remèdes propres pour la préservation et guérison de cette maladie*, Dijon, 1628, in-12; | *Synopsis rationum Fieni et adversariorum, de tertia de fœtus animatione, ex quibus clare constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtus formatione deserendam, Fieni vero novam complectendam*, Dijon, 1632, in-4°.

ROBINET (URBAIN), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-

vicairé de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, qui (si on en excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1756. Il publia en 1744 : *Breviarium ecclesiasticum clero propositum*; ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans, et quelques autres. (Voyez QUIGNONES). On lui attribue les belles *Préfaces* pour la messe des morts, celle du Saint-Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avent, de la Toussaint, etc., qu'on chante dans la plupart des églises de France. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 4^{re} août 1786, page 490.)

* **ROBINET** (JEAN-BAPTISTE-RENÉ), écrivain, né à Rennes, le 23 juin 1735, mort dans sa patrie, le 24 mars 1820; embrassa d'abord la vie religieuse chez les jésuites; mais regrettant bientôt sa liberté, il rentra dans le monde, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et alla ensuite en Hollande faire imprimer un ouvrage intitulé : *De la nature*, et qui fit dans le temps quelque bruit, à cause des opinions singulières qu'il renferme. De retour à Paris en 1778, Robinet fut nommé censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. Il passa ensuite le reste de ses jours dans son lieu natal. Il avait été un des disciples des encyclopédistes, et s'était attaché, pendant la révolution, aux principes de l'Eglise constitutionnelle. Il eut le bonheur d'être ramené à la religion, et signa, avant sa mort, une rétractation de ses erreurs. Robinet a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de 1820. Nous citerons seulement : | *De la nature*, 1761, in-4°, 1766-68, 4 vol. in-8°. Une mauvaise physique, une métaphysique plus mauvaise encore, forment le fonds de ce livre, rempli de paradoxes sur Dieu et ses attributs, sur l'âme, sur la matière, sur les sensations, etc. Peu d'accord avec lui-même, il nie dans un endroit ce qu'il accorde dans l'autre, et accumule les contradictions, les hypothèses et les assertions les plus hardies. Le père Richard, dominicain, publia contre Robinet : *La nature en contraste avec la religion et la raison*, in-8°, 1773; et l'abbé Barruel a consacré plusieurs passages des *Helviennes* à réfuter les systèmes du livre de la Nature. | *Essais de morale, ou Recherches sur les principes de la morale*, traduit

de l'anglais de David Hume, Amsterdam, 1760, in-12. Ce volume fait partie de la collection des *OEuvres* philosophiques de Hume, traduites par Mérian. | *Considérations sur l'état présent des littératures en Europe*, trad. de l'anglais de Hume, Londres, 1762, in-12; cet ouvrage a été faussement attribué à l'abbé Aubry. | *Parallèle des conditions et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, Bouillon 1769, in-12; | *Paradoxes moraux et littéraires*, 1769, in-12; | *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, 1768, in-8°, figures. | *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, etc.*, 1783, 3 vol. in-8°; | *Considérations sur le sort et les révolutions du commerce d'Espagne*, 1761, in-8°; | *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens*, 1762, 3 vol. in-8°; | *Grammaire anglaise*, 1764, in-8°, 1774, in-12; | *L'homme d'état*, traduit de l'italien, in-4°, ou 3 vol. in-12. Robinet a aussi travaillé à divers recueils, et a traduit des romans et des livres anglais. Voyez l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mahul, tom. premier, et l'*Ami de la religion*, tom. 24, p. 357.

* **ROBINET** (le baron), né à Rennes le 5 avril 1769, embrassa d'abord la profession d'avocat; mais il la quitta après s'y être distingué pendant quatre ans, pour entrer dans l'administration militaire. Nommé commissaire des guerres en 1792 et ordonnateur en 1809, il avait exercé les fonctions de ce dernier grade long-temps avant d'en être le titulaire. Lorsqu'il était à la tête de l'administration militaire de la 24^e division, dont Bruxelles était le chef-lieu, et au fort de la révolution, malgré le danger dont pouvait être pour lui l'évidence où le plaçaient ses fonctions, il épousa une demoiselle dont la mère avait été une des victimes de 1793. Robinet servit sous les ordres du duc de Reggio, du duc d'Istrie, et fit la campagne de Russie sous ceux du roi de Naples, comme ordonnateur en chef de toute sa cavalerie. Après la funeste retraite qui suivit cette expédition, il fut nommé chevalier de la légion d'honneur, et reprit les fonctions d'ordonnateur de la 24^e division. Conservé dans son grade à la restauration, le roi lui confia l'administration de la 16^e division militaire à Lille, et il se conduisit avec beaucoup de modération pendant les cent-jours. Mis un instant en disponibilité en 1816, il fu

bientôt après replacé à Rennes en qualité d'ordonnateur. Après avoir rempli les mêmes fonctions pendant dix mois à Nantes, il fut nommé intendant militaire à la fusion du corps des inspecteurs aux revues et de celui des commissaires des guerres, et fut appelé, en 1822, à administrer l'hôtel des Invalides. Ses talens dans l'administration militaire, déjà avantageusement connus, purent être encore mieux appréciés pendant qu'il occupa ce dernier emploi. Robinet est mort au mois de février 1829.

* **ROBINS (BENJAMIN)**, savant mathématicien anglais, naquit à Bath en 1707 de parens qui suivaient la secte des quakers. Leur peu de fortune ne leur permit pas de donner au jeune Robins une éducation soignée ; mais il sut se la procurer lui-même, et, sans aide et sans secours, il acquit de vastes connaissances. Il cultiva plus particulièrement les mathématiques ; et ses amis, surtout le docteur Pemberton, lui donnèrent plusieurs problèmes qu'il parvint à résoudre avec succès. Ces mêmes amis l'engagèrent à venir à Londres. En même temps qu'il s'instruisait dans les langues modernes, il développait ses connaissances par la lecture des ouvrages d'Archimède, d'Apollonius, de Fermat, d'Huyghens, de Witt, de Husius, de J. Gregory, des docteurs Barow, Taylor, et de Newton. Il se fit connaître dès l'âge de 20 ans par une *Démonstration* de la dernière proposition du traité de Newton sur les *quadratures*, qui fut insérée dans les *Transactions philosophiques* de 1727, n° 597, et qui lui mérita son admission à la société royale. Robins concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, sur les lois du mouvement dans le choc des corps ; mais le prix fut remporté par Jean Bernoulli. Robins en appela au public en s'appuyant toujours sur l'opinion de Leibnitz, relative à la force des corps en mouvement calculée d'après les effets de leur choc contre des substances élastiques. Sa réponse, insérée dans les journaux du temps, parut si convaincante, que personne ne s'avisa d'y répliquer. Robins, se voyant en état d'enseigner, prit des élèves, renonça à son habit et à sa profession de quaker, soumit à son examen tous les arts qui pouvaient avoir rapport aux mathématiques et devenir l'objet de quelque amélioration. Il porta successivement ses vues sur la manière de construire les ponts, les moulins, sur

le dessèchement des marais, l'art de rendre les rivières navigables et de creuser les ports. Persuadé que la résistance de l'air a beaucoup plus d'influence qu'on ne le croit communément sur la vitesse des projectiles, il fit plusieurs expériences sur ce sujet. Il dirigea son attention sur la fortification des places, et vint plusieurs fois visiter les villes fortes de la Flandre française. De retour dans sa patrie, il prit part à une discussion sur la *Méthode des fluxions* de Newton, et défendit cette méthode avec succès. Robins était bon publiciste, et fut, en cette qualité, employé en plusieurs affaires importantes. Il devait venir à Paris comme l'un des commissaires nommés pour la fixation des limites de l'Acadie ; mais il aimait mieux se rendre aux Indes avec le titre d'ingénieur de la compagnie des Indes orientales. Son but était d'y rétablir les forts à demi-ruinés. S'étant embarqué en décembre 1749, il y arriva le 3 juillet 1750. Son premier soin fut de former des plans pour les réparations de Madras et du fort Saint-David ; mais il ne put les voir exécuter. Le changement de climat l'ayant fait tomber malade, il languit encore quelques mois, et mourut le 29 juillet 1751, âgé de 44 ans. On a de lui différents ouvrages très estimés, savoir : | *trois Ecrits* sur des matières politiques, publiés à Londres en 1759 ; | *Nouveaux principes d'artillerie*, 1742, qui renferment le fruit de ses expériences (répétées en 1747 devant la société royale, qui le gratifia d'une médaille d'or), et où il constate la force de la poudre à canon et la résistance de l'air, relativement à la force et à la vitesse des projectiles. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues : il l'a été par Euler lui-même, qui l'a enrichi d'un *commentaire* très étendu, Berlin, 1740. Nous en avons trois traductions en français, celle de Le Roi ; la seconde de Dupuy, Grenoble, 1774 ; la troisième, de Lombard, Auxonne, 1783, in-8°. | *Voyage de lord Anson autour du monde*, 1748, un vol. in-8°. Quoique ce livre porte le nom de Walter, la rédaction n'en est pas moins de Robins, auquel Walter, chapelain du vaisseau le *Centurion*, ne remit qu'une transcription littéraire du journal de navigation. Le *Voyage* de lord Anson fut traduit en différentes langues, et eut un succès prodigieux ; la 5^e édition, revue et corrigée par Robins, parut à Londres en 1749. D'après une lettre que lord Anson

écrivit à Robins, de Bath, le 22 octobre de cette même année, il paraît que le premier se disposait à ajouter un second volume à cette relation; mais il en fut empêché par son voyage aux Indes. Martin Folkey, président de la société royale, et Jacques Wilson, suivant les dernières volontés de Robins, publièrent ses *Ouvrages mathématiques* à Londres, 1761, 2 vol. in-8°, précédés d'une *Notice sur sa vie* par le D. Wilson.

* ROBINSON (MARIE DARBY), comédienne et auteur, surnommée la *Sapho anglaise*, naquit à Bristol en novembre 1758, d'une famille honnête, mais pauvre. A l'âge de quinze ans, elle épousa un M. Robinson, qui faisait ses études au collège de Lincoln. Leur union ne fut pas heureuse; le jeune Robinson, ayant une conduite peu régulière, fut déshérité par un oncle dont il attendait toute sa fortune, et elle contribua elle-même à le ruiner par ses dépenses frivoles. Réduite à prendre l'état de comédienne, elle réussit dans les grands rôles tragiques, comme dans ceux de *Perdita*, de *Rosalinda*, de *Macbeth*, de *Juliette*, etc. Elle attira, dans le premier de ces rôles, les regards du prince de Galles, et quitta le théâtre; mais se voyant délaissée au bout d'un an, mistriss Robinson se rendit en 1783 sur le continent. Elle demeura long-temps à Paris; et, s'il faut en croire ses *Mémoires*, sa maison fut fréquentée par les personnes les plus remarquables de cette capitale, où sa beauté et la renommée de ses grâces et de son esprit lui captivèrent l'amitié de la reine, qui lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avait faite elle-même. Au commencement de nos troubles, et après cinq ans d'absence, mistriss Robinson retourna dans sa patrie, et se livra entièrement aux lettres, qu'elle avait cultivées dès sa première jeunesse, et qui lui valurent des succès plus durables que ceux qu'elle avait dus à sa beauté. Elle mourut à Englefield-Green dans le comté de Surrey, le 25 décembre 1800, à l'âge de 42 ans. Elle a laissé: | des *Poésies* en 2 vol. qui ne manquent pas de chaleur et de facilité, mais qui pèchent parfois du côté du goût. L'ouvrage suivant est exempt de ce reproche: | *Sapho et Phaon*; c'est un recueil de sonnets, où l'on voit les écarts d'une imagination très enflammée; | huit *Romans*, dont les plus répandus sont *Vincenza*, *La Veuve*, *Angelina*; ils ont été traduits en français,

sous le titre de *Mémoires de mistriss Robinson*, écrits par elle-même, qui peuvent passer pour un roman assez ingénieux et bien écrit.—Elle a laissé une fille qui s'occupe aussi de romans, et qui a donné entre autres *Le sanctuaire de Berthe*.

ROBINSON CRUSOE. Voyez FOÉ et VAN-EFFEN.

* ROBINSON (JOHN), mathématicien écossais, né en 1759 à Boggall, dans le comté de Stirling, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 19 ans, il s'embarqua pour Québec, comme instituteur de mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles, suivit son élève sur le *Royal William*, et bientôt il fut nommé aspirant de marine. Il rendit des services importants pendant le siège de Québec. Il acquit des connaissances si étendues dans l'art de la navigation, qu'il put ensuite traiter cette partie dans l'*Encyclopédie britannique*. Après d'utiles et importantes observations sur les mouvements de l'aiguille magnétique, qu'il constata pendant l'apparition d'une aurore boréale, il fit de nouvelles courses dans l'intérêt des sciences. Il entreprit en 1762, toujours avec son élève, le voyage de la Jamaïque, pour faire l'essai des montres maritimes d'Harrison. Bientôt dégoûté de la carrière qu'il avait embrassée, par suite du chagrin que lui causa la mort du fils aîné de l'amiral Knowles, qui avait péri sur le vaisseau le *Pérégrin*, il renonça au service de mer, pour retourner (1767) dans sa patrie, où il accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow. En 1770 il suivit sir Charles Knowles en Russie, en qualité de secrétaire; il y obtint, par ses talens, l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets de la marine. Quelques dégoûts qu'il éprouva dans sa position l'engagèrent à revenir à Edimbourg, après 4 ans d'exercice, pour y occuper la chaire de philosophie qui lui avait été offerte par les magistrats de la ville. Robinson la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1805. Outre ses articles de marine, insérés dans l'*Encyclopédie britannique*, il a publié ceux de *mathématiques* et de *philosophie* qui ont été imprimés dans la 3^e édition du même ouvrage, et publiés séparément sous le titre de *System of mechanical philosophy*, nouv. édition, 1822, 4 vol. grand in-8°, ou petit in-4°. On a encore de lui un ouvrage contre la franc-maçonnerie, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abbé Barriel a tiré parti pour ses *Mémoires sur le*

jacobinisme. Il a aussi donné, en 1803, une édition des *Elémens de chimie*, de Black, 2 vol. in-4°.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père, l'an 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts dont son père les avait accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce temps, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avait été élevé, et ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Con- » duite, dit un politique, que les souve- » rains imprudens et orgueilleux ne cessent » d'imiter, et qui a toujours le même ef- » fet. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui lui restaient; et quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur pour suivre les penchans de son cœur corrompu. Il adora des idoles, et le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Egypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'était retiré avec les principaux de sa cour, allait être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part que, puisqu'ils l'avaient abandonné, il les abandonnait aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, et reconnurent la justice de ses jugemens. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant J.-C., après avoir régné 47 ans, laissant le royaume à Abias, un de ses fils.

ROBOREUS. Voyez ROVÈRE.

ROBORTELLO (FRANÇOIS), né en 1516 à Udine, dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue; il y remplit aussi les chaires

des langues grecque et latine, et mourut à Padoue en 1567. Robortello avait un grand savoir; mais il était d'un caractère irascible et envieux: il eut des querelles avec plusieurs hommes érudits de son temps, tels qu'Erasmus, Paul Manuce, Muret, Henri Estienne, etc., et surtout avec Sigonius. On a de lui: | un *Traité d'histoire (de historica facultate)*. Florence, 1548, in-8°, très superficiel, recueil devenu rare; | des *Editions*, avec des *Commentaires*, de plusieurs poètes grecs et latins; | *De vita et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, 1559, Bologne, in-fol.; | un grand nombre d'autres écrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean-Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardait un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI. Voyez TINTORET.

ROCARBERTI (JEAN-THOMAS de), né vers 1624, à Pérelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissaient ces places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | un traité estimé, *De romani pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage condamné par arrêt du parlement de Paris le 20 décembre 1695. | *Bibliotheca pontificia maxima*: c'est un recueil de tous les traités composés par différens auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 et années suivantes en 24 vol. in-fol.; | un livre intitulé: *Aliment spirituel*, etc. Il mourut à Madrid en 1699.

ROCCA (ANGE), né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancone, ermite de Saint-Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595, et enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il a fait diverses remarques sur l'Ecriture sainte et sur les Pères; mais on ne lit plus ses commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monumens

authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum ac caeremoniarum*, 2 vol. in-fol., Rome, 1745, est un recueil curieux. On estime aussi son traité *De campanis*, Rome, 1612, in-4°. On le trouve dans le 2^e vol. du *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Salengre. Le père Nicéron, dans le t. 21 de ses *Mémoires*, a donné les titres des ouvrages de Rocca, au nombre de quarante-un.

ROCH (saint), né en 1295 à Montpellier, d'une famille noble, portait en venant au monde une croix couleur de pourpre sur la poitrine. Il perdit son père et sa mère à l'âge de 20 ans; il alla à Rome en pèlerinage, y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et, à son retour, il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, et, contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin, nommé *Gothard*, lui apportait tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier. Sa patrie était alors en proie aux fureurs de la guerre : pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot où il mourut le 12 août 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et sur des légendes de peu d'autorité; mais l'incertitude des actes d'un saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus et de ses miracles. (*Voyez CATHERINE.*) Les altérateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir; ils eussent regardé comme une impiété l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir; ce n'est qu'en faveur des monumens et du culte déjà établi que ces impostures, qu'ils ont crues méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres ni suffisantes pour

fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes et dirigées en partie sur les mémoires de l'imagination. On a une *vie* de saint Roch par F. Diedo. Les curieux préfèrent sa *légende* publiée en latin au commencement du 16^e siècle par J. D. Pins, évêque de Rieux. *Voyez* aussi le Recueil des bollandistes et les *Vies des saints* de Butler et Baillet.

* **ROCHAMBEAU** (JEAN-BAPTISTE-DONATIEN de VIMEUR, comte de), maréchal de France sous Louis XVI, naquit à Vendôme, le 1^{er} juillet 1725 d'une famille distinguée. A l'âge de 16 ans, il entra comme cornette dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon, fit les campagnes de Bohême et Bavière, aux ordres du maréchal de Broglie; dans celles d'Alsace, il était à la tête d'une compagnie; il se distingua à l'attaque des lignes de Weissembourg et au siège de Fribourg. Peu de temps après, il devint aide-de-camp du duc d'Orléans et du comte de Clermont, et se trouva avec ce dernier aux sièges d'Anvers, de Naniur, et à la bataille de Rocoux. A 22 ans, il fut nommé colonel du régiment de la marche-infanterie, et servit en cette qualité à la bataille de Laufeldt où il se distingua, et reçut deux blessures graves. Louis XV lui accorda le grade de brigadier d'infanterie. Rochambeau se trouva au siège de Maëstricht, et fut chargé avec quatorze compagnies de grenadiers qu'il commandait d'investir cette place sur la rive gauche de la Meuse; après cette expédition, il obtint la croix de Saint-Louis. Il fit le siège de Mahon sous le maréchal de Richelieu, et donna une nouvelle preuve de sa bravoure en descendant dans les fossés malgré le feu des Anglais. En 1757 il fut envoyé avec 4000 hommes dans le pays d'Halberstadt, s'empara de la forteresse de Regenstein où il prit quatorze canons, et fit prisonnière la garnison prussienne. A la bataille de Crevelt, il résista avec sa brigade et deux autres de l'armée française à toutes les forces du prince Ferdinand. Il se couvrit de nouveaux lauriers dans les campagnes de 1758, 1759 et 1760. Il était colonel du régiment d'Auvergne lorsqu'à la tête des grenadiers de l'armée il força le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster. Après avoir serré l'arrière-garde du prince Ferdinand, lors de sa retraite de Saxenhausen à Cassel, il rejoignit le corps de M. Stainville. Par une attaque sagement combinée, il battit le général comte de

Fersen, détruisit son armée de 10,000 hommes, s'empara de leur artillerie, et contribua ensuite à la victoire de Closter-camp. Ces exploits lui méritèrent le grade de maréchal-de-camp et d'inspecteur-général d'infanterie. En 1761, il tint en échec le prince Ferdinand, et, à la bataille de Filenghausen, où il commandait la droite de l'armée, il fit sa retraite en bon ordre, et put tenir tête, pendant toute cette campagne, à l'ennemi qui était supérieur en nombre. Nommé lieutenant-général, il fut envoyé en 1780 dans l'Amérique septentrionale, et débarqua avec 5000 hommes à Rhode-Island, et, ayant pris une position favorable, il força le général Clinton à la respecter. Les recrues qu'il attendait de France étant arrivées, il rejoignit le général Washington devant New-York, et l'aida puissamment à s'emparer de cette ville et de celle de Gloucester. Secondé par les alliés, il obligea une armée de 8000 Anglais à mettre bas les armes, et leur prit 214 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée accéléra l'indépendance des Etats-Unis, et amena la paix qui fut signée le 1^{er} juin 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau en lui donnant deux des pièces prises sur l'armée anglaise. A son retour en France, Louis XVI le nomma commandant de Picardie, et lui conféra le titre de chevalier de ses ordres. Lorsque l'Alsace fut agitée en 1789 par les troubles populaires, le roi l'envoya dans cette province; Rochambeau y rétablit le calme, et mit les villes à l'abri du pillage des insurgés. Il obtint en 1790 le commandement de l'armée du Nord, rétablit toutes les fortifications de cette frontière, et forma à Dunkerque, à Maubeuge, à Sedan, trois camps retranchés qui tinrent en respect l'ennemi. Louis XVI l'éleva au grade de maréchal de France. Le comte de Rochambeau refusa en 1791 le ministère de la guerre que lui offrait, au nom de Louis XVI, M. de Montmorin. Après le départ du roi et son arrestation à Varennes, croyant la monarchie déjà détruite, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y prêter son serment d'obéissance. La guerre contre l'Allemagne ayant éclaté, le maréchal de Rochambeau présenta ses plans pour ouvrir la campagne; mais ils furent désapprouvés en grande partie, et on le contraignit de se soumettre à d'autres plans qu'il jugea aussi absurdes que dangereux. Pendant ce temps, Dumouriez

était parvenu au ministère; et comme il n'était pas ami du maréchal, il trouva le moyen de le laisser à Lille, tandis qu'il employait des généraux moins habiles et moins anciens. Ce vieux et illustre guerrier se démit du commandement, et, après 50 ans de service, il se retira dans sa terre natale. Emprisonné sous le règne de la terreur et mis sur la liste des condamnés, il allait monter dans la fatale charrette qui conduisait Malesherbes à l'échafaud, lorsque le bourreau, trouvant, dit-on, qu'elle était trop chargée, le repoussa en lui disant que son tour viendrait plus tard. La chute de Robespierre au 9 thermidor sauva Rochambeau; il fut mis en liberté, et alla achever tranquillement dans ses foyers son honorable carrière. Il mourut le 10 mai 1807. En 1803 il avait été honorablement accueilli par Bonaparte qui le nomma grand-officier de la légion d'honneur et lui fit une pension comme ancien maréchal. Dans les dernières années de sa vie, il s'était occupé de la rédaction de ses *Mémoires* qui ont paru en 1809, 2 vol. in-8°, avec une *préface* de Luce de Lancival. On trouve des détails curieux sur la campagne de Rochambeau aux Etats-Unis dans un *Voyage dans l'Amérique septentrionale* par l'abbé Robin, Paris, 1782, in-8°.

ROCHAMBEAU (DONATIEU - MARIE-JOSEPH DE VIMEUR, vicomte de), fils du précédent, né en 1750 au château du même nom, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, et fut nommé en 1779 colonel du régiment royal-Auvergne (infanterie); il suivit son père en Amérique et eut part aux succès de l'expédition. En 1791 il devint maréchal-de-camp, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1793, sous Biron. Après l'attaque sur Mons, il montra beaucoup de bravoure et d'intelligence dans la retraite du 23 avril. Vers la fin de cette même année, il passa en Amérique, et en février 1794 il défendit la Martinique contre les Anglais. Il revint en France l'année suivante, et en 1796 il fut nommé gouverneur général de Saint-Domingue, et arriva dans cette Ile avec 400 hommes. Il y trouva le Nord en insurrection, et eut à souffrir des contrariétés, soit de la part de ses généraux, soit de celle des commissaires civils. Le baron de Rochambeau ayant mis dans ses discussions un peu trop d'aigreur et de dureté, fut destitué par ceux-là même qu'il voulait dominer. Renvoyé prisonnier en France, il arriva à Bordeaux en sep-

tembre 1796, et fut enfermé au château de Ham. Mais il avait de puissans amis dans le Directoire, qui ordonna sa mise en liberté, en même temps qu'il lui enjoignit de se rendre à Paris. A l'aide de ses protecteurs, il put se justifier tant bien que mal ; mais il resta presque dans l'oubli jusqu'à la révolution du 18 brumaire, dont il se montra un des adhérens. En 1802, il fut employé dans l'expédition contre Saint-Domingue, et contribua aux succès du général Leclerc ; il mit en déroute complète Toussaint-Louverture le 17 février 1803, s'empara du Port-au-Prince, du fort Dauphin, et prit aux Noirs toute leur artillerie. Après la mort de Leclerc, il lui succéda dans le commandement, et ne pouvant, avec une armée épuisée, faire tête à Dessalines, il finit par lui abandonner l'île en 1803, après y avoir commis, dit-on, beaucoup de déprédations et de cruautés. S'étant mis à la disposition des Anglais, il fut conduit en Angleterre en février 1804, et il s'éleva contre lui sur sa conduite à St-Domingue des accusations assez graves, qu'il parvint à dissiper. Il resta cependant, et pour la seconde fois, sans service plus de huit ans, et il ne fut employé qu'après la désastreuse campagne de Moscou. Il obtint alors le commandement d'une division dans le 5^e corps, sous les ordres du général comte de Lauriston. Il se distingua à la bataille de Baulzen, et se surpassa à celle de Leipzig, où il fut tué les armes à la main le 18 octobre 1813.

ROCHE (JEAN de la), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55^e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, et des *Mystères*, en 6 vol. in-12 ; et 2 vol. in-12 de *Panegyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excellait. Ses *Panegyriques de saint Augustin* et de *saint Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance.

ROCHE (ANTOINE-MARTIN), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, et mourut à Paris en

1755, avant la 50^e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, contre le système de Locke et de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE (JACQUES FONTAINE de la), prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*. Il avait été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours ; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satirique et fanatique d'un *scélérat obscur*, selon l'expression d'un auteur très connu. Comme ce libelle a été continué, et qu'il a été longtemps la trompette du mensonge et de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des jésuites, des jansénistes, et de ceux qui se moquent des uns et des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette et du gazetier. Si l'on pouvait s'en rapporter aux jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. « Il est » impie dans sa morale, hérétique dans sa » doctrine, calomniateur dans ses imputa- » tions, séditieux dans ses plaintes, impos- » teur dans ses écrits, ridicule dans ses dé- » clamations, forcené dans ses invectives, » téméraire dans ses soupçons, absurde » dans ses raisonnemens, faussaire dans » ses citations, furieux dans ses satires, » fade dans ses éloges, insipide dans ses » plaisanteries... Son libelle périodique » est un trésor de mensonges grossiers, » de blasphèmes horribles, d'impostures » atroces, de falsifications palpables, de » contradictions sans nombre, de plati- » tudes pitoyables. C'est là que des con- » vulsions diaboliques sont mises sur le » compte du Tout-Puissant, et qu'on vomit » contre les vicaires de J.-C. et leurs déci- » sions, contre les premiers pasteurs et » leurs instructions, contre les gens de » bien et leur soumission à l'Eglise, les » calomnies les plus atroces, assaisonnées » de toutes les expressions indécentes que » peuvent suggérer la rage et la fureur à » un frénétique qui n'a ni âme ni éduca- » tion. L'infâmal gazetier, dans sa retraite » obscure, se nourrit de son infamie, il » s'enveloppe de sa noirceur, il s'ap- » plaudit de sa méchanceté. Il ne s'humana-

» nise que lorsqu'il faut faire l'oraison
 » funèbre de quelque maître d'école, de
 » quelque servante, qui auront eu le
 » bonheur de mourir en disant des in-
 » jures au pape, en faisant décréter leur
 » pasteur, en se faisant porter leur juge-
 » ment et leur condamnation en vertu
 » d'un exploit, et sous l'escorte des huis-
 » siers. » En un mot, si l'on en croit les
 » jésuites, la gazette ecclésiastique est con-
 » traire aux premiers principes de la foi, de
 » la raison, de la charité et de la probité. Si
 » l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont
 » ni jésuites, ni jansénistes, en particulier
 » à M. d'Alembert, « le gazetier est un *scé-
 » lérat obscur*, qui se rend tous les huit
 » jours criminel de lèse-majesté, par des
 » libelles méprisés; qui est tombé dans un
 » excès d'avilissement auprès des gens
 » sensés, en donnant le nom de miracles
 » à des tours de passe-passe dont les char-
 » latans de la foire rougiraient; en fai-
 » sant l'éloge de ces filles séduites que des
 » imposteurs ont dressées dès l'enfance
 » pour jouer, à prix d'argent, cette farce
 » abominable. C'est un blasphémateur
 » qui calomnie le vicaire de J.-C. en ci-
 » tant l'Evangile; qui ne parle que de la
 » charité dont il viole toutes les lois; qui
 » vend toutes les semaines un libelle qui
 » dégoûte aujourd'hui les lecteurs les
 » plus avides de satires; qui ne respecte
 » ni les oints du Seigneur, ni les premiers
 » pasteurs de l'Eglise, ni les ministres
 » des souverains; qui distille, en un mot,
 » son venin sur les talents et les vertus
 » qui honorent la religion, et que la reli-
 » gion consacre. » Si l'on consulte enfin
 » les jansénistes, dont il est le secrétaire
 » et l'entrepôt, ils n'en font point un por-
 » trait plus flatteur. Le célèbre et modéré
 » M. Duguet dit que l'auteur *inconnu des*
 » *Nouvelles ecclésiastiques se rend coupable*
 » *d'un attentat énorme*. M. Petitpied,
 » appelant, le caractérise ainsi : « L'auteur
 » insensé des *Nouvelles ecclésiastiques*,
 » abandonnant les voies de la charité n'a
 » point trouvé celles de la vérité. C'est
 » un impudent... qui n'a aucun disceer-
 » nement. C'est un historien partial... in-
 » digne de toute créance... C'est un in-
 » grat.... c'est un indocile.... c'est un re-
 » belle.... L'esprit de vertige s'est saisi de
 » lui... C'est un furieux qui attaque toutes
 » les puissances ecclésiastiques et sécu-
 » lières, tous les corps et tous les parti-
 » culiers. Abbés, évêques, archevêques,
 » cardinaux, papes, ordres religieux,
 » magistrats, ministres, princes, rois,

» rien n'est épargné par ce frénétique;
 » le fiel coule de sa plume, le noir sang
 » qui bout dans ses veines se répand...
 » sur les personnes de tout état, de tout
 » sexe, de toute condition. C'est un con-
 » vulsionniste... fanatique. En un mot,
 » c'est un enragé, qui déchire à belles
 » dents depuis le simple clerc jusqu'au
 » souverain pontife, depuis Neutelet jus-
 » qu'à Louis XV, et tout ce qui est entre
 » ces deux extrêmes. » De ces trois por-
 » traits, on pourra choisir celui qui paraî-
 » tra le plus ressemblant et le plus flatteur.
 » En voici un quatrième, tracé par une
 » main respectable à tous égards, par un
 » des plus grands prélats qu'il y ait eu en
 » France. M. de Montillet, archevêque
 » d'Auch, dans son Instruction vraiment
 » pastorale du 24 janvier 1764, apprend
 » ainsi à ses diocésains à se former une
 » juste idée du gazetier ecclésiastique. « C'est
 » un écrivain caché, inconnu : on ne
 » sait où il habite, cependant, du fond
 » de son repaire il lance incessamment
 » les traits les plus envenimés contre
 » tout ce qui lui déplaît; monstre déguisé
 » sous les dehors d'un défenseur du grand
 » précepte de la charité, il en viole tou-
 » tes les règles; c'est un fourbe, un im-
 » posteur, un calomniateur décidé; vertu,
 » mérite, puissance, autorité, tout est
 » en proie à la malignité de sa plume;
 » vrai ou faux, tout lui est égal, pourvu
 » qu'il nuise, qu'il déchire, qu'il mette
 » en pièces; rien ne le décide que l'inté-
 » rêt de la cause à qui il a vendus sa plume,
 » son honneur et son âme; il est connu
 » par les siens même sous ce caractère :
 » mais on a besoin d'un tel homme, on
 » le paie, on le méprise et on s'en sert. »
 » Ecoutons encore M. d'Alembert (*Dict.*
 » *encycl.*, art. *Nouvelles ecclésiast.*). « *Nou-
 » velles ecclésiastiques* est le titre très
 » impropre d'une feuille ou plutôt d'un
 » libelle périodique, sans esprit, sans
 » vérité sans charité et sans aveu, qui
 » s'imprime clandestinement depuis 1728,
 » et qui paraît régulièrement toutes les
 » semaines. L'auteur anonyme de cet ou-
 » vrage, qui vraisemblablement pourrait
 » se nommer sans être plus connu, in-
 » struit le public, quatre fois par mois,
 » des aventures de quelques clercs tonsu-
 » rés, de quelques sœurs converses, de
 » quelques prêtres de paroisse, de quel-
 » ques moines, de quelques convulsion-
 » naires, appelans et réappelans; de
 » quelques petites fièvres guéries par
 » l'intercession de M. Paris; de quel-

« ques malades qui se sont crus soulagés en avalant de la terre de son tombeau, parce que cette terre ne les a pas étouffés, comme bien d'autres. Quelques personnes paraissent surprises que le gouvernement qui réprime les fautes de libelles, et les magistrats qui sont exempts de partialité comme les lois, ne sévissent pas efficacement contre ce ramas insipide et scandaleux d'absurdités et de mensonges. Un profond mépris est sans doute la seule cause de cette indulgence : ce qui confirme cette idée, c'est que l'auteur du libelle périodique dont il s'agit est si malheureux, qu'on n'entend jamais citer aucun de ses traits; humiliation la plus grande qu'un écrivain satirique puisse recevoir, puisqu'elle suppose en lui la plus grande ineptie dans le genre d'écrire le plus facile de tous. » Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés et calomniés dans ce libelle peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*, Apolog., c. 5. Après avoir fait connaître l'ouvrage, ajoute ici un biographe continuateur de l'article de Feller, nous allons faire connaître l'auteur. Chassé de sa cure, il vint à Paris en 1728, et fut accueilli par les frères Dosessarts, dont la maison était ouverte à tous les appelans. Ils avaient commencé à envoyer dans les provinces des bulletins en faveur de l'appel; ils s'adjoignirent vers cette époque Fontaine, les frères Boucher, Troya, et quelques autres, qui travaillèrent à ces bulletins; mais Fontaine en demeura bientôt seul chargé. Il se condamna pour cet effet à une profonde retraite. Une dame Théodon, à ce que l'on croit, avait formé l'imprimerie secrète d'où partaient les écrits du parti, et c'était dans sa maison, près de la rue de la Parcheminerie, que s'imprimaient les *Nouvelles*, que le lieutenant de police de cette époque ne put jamais parvenir à arrêter. Fontaine mourut en 1761; mais sa mort ne fit point cesser le journal. Guénin, dit de Saint-Marc, lui succéda et continua les *Nouvelles* jusqu'en 1793. Il avait d'abord eu comme réviseurs, Gourlin, Mey, Maultrout, et dans les derniers temps, il était secondé par Larrière et Hauteffage. Depuis 1793, les *Nouvelles* furent continuées à Utrecht par Jean-Baptiste-Sylvain Mouton, prêtre, né à la Charité-sur-Loire. Elles ne paraissaient plus que tous les quinze jours, et elles cessèrent totalement

en 1803, l'abbé Mouton étant mort le 13 juin de la même année.

* ROCHE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS de la), docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, vivait dans le 18^e siècle. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui supposent un homme instruit, et un ecclésiastique pieux. Il a publié : | *Les Psaumes de David*, distribués pour tous les jours du mois, 1725, in-12; | *Office de saint Côme et de saint Damien*, 1728, in-12; | *OEuvres mêlées*, avec un discours sur le but que s'est proposé Virgile dans la composition de ses *Bucoliques*, et une traduction en vers français de ses *Eglogues*, « version faible et languissante, » au jugement d'un critique (1), Paris, 1732, in-12; | *Panégryrique de sainte Geneviève*, 1737, in-4^o; | *Pensées, maximes et réflexions morales de La Rochefoucauld*, avec des remarques, 1737, in-12; | *La belle vieillesse, ou les anciens quatrains des sieurs de Pibrac, Dufour et Matthieu, sur la vie, la mort, et la conduite des choses humaines*, nouvelle édition augmentée de remarques, 1746, in-12; | *Eloge funèbre de M. le duc d'Orléans*, 1753, in-4^o; | *Règles de la vie chrétienne*, 1753, 3 vol. in-12; | *Cosmographie pratique*, in-12; | *Année dominicale*, 8 vol. in-12; | *Heures nouvelles*, in-12; | *Lettres littéraires sur divers sujets*, 2 vol. in-12; | *Mémoires historiques et curieux*, 3 vol. in-12; | *Les OEuvres de la chair et les fruits de l'esprit*, in-12; | *Bréviaire de Cîteaux, à l'usage des religieux de la Trappe*, in-12; | *Mélanges de maximes, de réflexions et de sentences chrétiennes, politiques et morales, sur la religion, la morale et la nature*, 1769, in-12; | *Entretiens sur l'orthographe française et autres sujets analogues*, Nantes, 1778, in-8^o. Voyez sur quelques ouvrages qu'on lui attribue le *Dictionnaire des Anonymes*, 2^e édition. L'abbé de la Roche est mort à Paris en 1780, dans un âge fort avancé.

* ROCHE (SOPHIE GUTTERMANN, épouse LICHTENFELS, plus connue sous le nom de la), dame auteur, née le 6 décembre 1730, à Kaufbeuren en Souabe d'un médecin allemand, nommé Guttermann, fut instruite par son père dans la littérature, et épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, nommé Franck Lichtenfels, dont le nom avait été trans-

(1) Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, t. 1, page 90.

formé par le ministre Stadion, en celui de la Roche. Elle continua de se livrer à son goût pour les lettres, et se fit connaître par quelques romans parmi lesquels on cite *Mademoiselle de Sternheim*, Leipzig, 1771, 2 vol. in-8°, traduit de l'allemand en français par Mad. de Lafite, 1773, 2 vol. in-12; quelques relations de voyages, et plusieurs autres écrits littéraires, au nombre de 16, tant en prose qu'en vers, en allemand. Elle mourut le 18 février 1807.

ROCHEBLAVE (HENRI de), prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1663, fut ministre à Schaffhouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, et devint ministre de l'église française de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (CHARLES HOTMAN, dit la), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avaient distribué à seize d'entre eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étaient en général moins réfléchis : c'était une espèce de démocratie qui tenait aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU. Voyez CHANDIEU.

ROCHECHOUART (RENÉ de), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, était d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart, en Poitou, avait donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siège de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva à la défense de Metz, en 1552, et, après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'ainé, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART (FRANÇOIS de), chevalier de Jars. Voyez JARS.

ROCHECHOUART (LOUIS-VICTOR de), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc

de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal de-camp à la prise de Gigeri en Afrique, l'an 1664, à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siège de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *général de la sainte Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande, 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage, et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART (FRANÇOISE-ATHÉNAÏS de), marquise de Montespan, sœur du précédent, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçait sans cesse ce monarque, qui disait, en se moquant, à madame de la Vallière : « Elle voudrait bien que je l'aime, mais je n'en ferai rien. » Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle avait supplanté madame de la Vallière, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680, et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbonne, où elle avait été prendre les bains. A la fin de sa vie, elle se signala par de grandes aumônes, et tâcha de réparer les scandales qu'elle avait donnés. Elle fit plusieurs presens à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Ardennes de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa munificence. « Peu à peu, » dit le duc de Saint-Simon dans

ses *Mémoires*. « elle vint à donner tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et autres choses semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait; sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale; ses jeûnes furent fort multipliés; sa prière interrompait sa compagnie, et le plus petit jeu auquel elle s'amusait; et, à toutes les heures du jour, elle quittait tout pour aller prier Dieu dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous les draps et une chemise ordinaire. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui lui faisaient souvent des plaies; et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. » Ce qui a pu lui mériter ces grâces, c'est que dans le temps même de ses égaremens, « elle n'avait jamais, dit le même écrivain, perdu de vue la religion; rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni un jour maigre; elle fit tous les carêmes, et avec austérité; quant aux jeûnes, lorsqu'elle était à la cour, elle y ajoutait des aumônes abondantes; jamais rien qui approchât du doute et de l'impiété; mais impérieuse, altière, dominante, moqueuse, et tout ce que la beauté et la toute-puissance qu'elle en tirait, entraîne après soi. » La France parut lui pardonner ses torts, pour avoir introduit à la cour le grand Bossuet, le duc de Montausier et M^{me} de Maintenon.

* **ROCHECHOUART** (le comte de), né vers 1765, à Paris, d'une famille illustre, embrassa dans sa jeunesse la carrière des armes: il était parvenu au grade de maréchal-de-camp, lorsqu'il fut élu, en 1789, député de la noblesse de la capitale aux états-généraux. Dès les premières séances il se prononça pour le parti révolutionnaire, et fut un des sept membres de la noblesse qui abandonnèrent les premiers leur ordre, pour se réunir au tiers état. Il marqua très peu pendant le cours de cette session, et mourut dans les premiers jours de juillet 1791.

* **ROCHECOTTE** (FORTUNÉ - GUYON, comte de), général royaliste, né en 1769, au château de Rochecotte, près de Langeais, dans la Basse-Touraine, d'un officier au régiment d'Orléans-cavalerie, fut élevé à l'école militaire de Paris, en-

tra en 1786 comme officier dans le régiment du roi-infanterie, et fut témoin, en 1790, des troubles de Nancy. Son régiment ayant été licencié, il émigra, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792, 93 et 94 en qualité de garde-noble à cheval. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont qui allait se réunir aux royalistes de Bretagne. Il prit de son côté la route de Poitiers, afin de joindre Charette; mais ayant appris que ce chef royaliste venait d'entrer en accommodement avec le gouvernement républicain, il se rendit dans le Maine pour y former une nouvelle insurrection; et à cet effet il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agens du roi. Sur ces entrefaites la trêve fut rompue entre les royalistes insurgés et les républicains; alors il revint dans le Maine, et alla rejoindre Charette en 1796. Peu après il reçut une commission pour commander en chef dans le Maine, et, malgré l'opposition de quelques chefs qui ne tenaient que d'eux mêmes leur autorité, il nomma ses officiers et organisa une troupe, avec laquelle il tenta une diversion en faveur des Vendéens; mais il échoua et se jeta dans le Perche. Lors de la pacification de la Vendée, par le général Hoche, il refusa de déposer les armes, à l'exemple des autres chefs, et il reçut du roi un brevet de commandant en chef des provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Il s'occupa alors avec beaucoup d'activité de relever le parti royaliste; et, pour y parvenir plus sûrement, il entreprit d'établir une chaîne de correspondance dans les différens pays qui venaient de lui être assignés; il fit aussi plusieurs voyages à Paris pour se concerter avec les agens royalistes. Il se rendit aussi auprès de Louis XVIII qui était alors à Blankenbourg, en Allemagne. Dans l'un de ses voyages, il contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, détenu au Temple. Malgré toutes les précautions qu'il prenait pour dérouter la police sur ses démarches, il fut découvert et dénoncé dans son dernier séjour à Paris par un traître qui avait comblé de bienfaits, et qu'il venait d'admettre au nombre de ses officiers. Des agens apostés l'entourèrent sur le Pont-Royal le 29 juin 1798. Armé d'un poignard il en tua un, en blessa deux autres, et allait s'échapper, lorsque d'autres émissaires criant à l'assassin fondirent sur lui de nouveau, le blessèrent e-

parvinrent à l'arrêter dans la rue du Bac. Conduit à l'état-major, il refusa de répondre aux interrogatoires, et fut livré à une commission militaire qui le condamna à mort. On le fusilla peu de jours après, derrière le mur d'enceinte de Paris, près du Champ-de Mars. Alphonse de Beauchamp, auteur d'une *Histoire de la Vendée*, a publié les *Mémoires du comte F. Guyon de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelques-uns de ses officiers, Paris, 1819, in-8°. On en trouve une analyse dans l'ouvrage intitulé : *Victoires et conquêtes des Français*, publié chez Panckoucke, de 1817 à 1824.

ROCHE-FLAVIN (BERNARD de la), né en 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1727, à 76 ans. On a de lui un excellent *Recueil des arrêts notables du parlement de Toulouse*, imprimé en cette ville, 1720, in-4°. On y trouve : | un *Traité des droits seigneuriaux*, très consulté ; | un *Traité des parlemens*, 1617, in-fol. etc. plein de recherches et peu commun.

ROCHEFORT. Voyez MONTLHÉRI et RIEUX.

ROCHEFORT (Guy de), seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire du comté de Bourgogne, près de Dôle, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se distingua à la guerre dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan ; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. On trouve à la suite du recueil des lettres de Fauste Andrelin, un petit poème latin, à la louange de Guy de Rochefort. GUILLAUME de ROCHEFORT, son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, était mort en 1492.

Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

ROCHEFORT (HENRI-LOUIS D'ALOIGNI de), se signala dans la guerre contre les Espagnols, et après la paix des Pyrénées, il suivit La Feuillade en Hongrie, et n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT (GUILLAUME de), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Lyon en 1731, et mourut à Paris en 1788. Il est connu avantageusement, dans la littérature | par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, une *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur* ; | des *Poésies diverses contre le système des matérialistes* ; | un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse* ; | deux tragédies, *Electre* et *Pénélope*. Il réunissait plus d'un genre d'érudition. A la connaissance du grec et du latin il joignait celle de l'italien et de l'anglais. En général, il était plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivait avec plus de pureté que de chaleur, et plus de facilité que de force. Son style en prose a de la correction et même de l'élégance ; mais ses vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homère a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, et au courage constant et soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'honneur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la secte philosophique ; et qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. De là les éloges très flatteurs qu'il a reçus des critiques qui n'étaient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdard de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative ; encore s'est-il borné à l'*Iliade* (1).

(1) M. Bignon a donné plus récemment une nouvelle traduction de l'*Iliade* en vers français, 2 vol. in-8°.

* **ROCHEFORT (F.)**, né à Toulouse en 1747 d'une famille qui s'était distinguée dans le barreau, suivit la même carrière, et, après avoir fait son droit, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville. Ennemi déclaré de la révolution, il osa en 1790 protester contre les opérations politiques de l'Assemblée Constituante. Aussi pendant le règne de a terreur fut-il arrêté comme suspect, conduit à Paris, et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, comme conspirateur, le 14 juin 1794.

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS, comte de la), d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bien-faisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494 sur les fonts baptismaux François I^{er}. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS de la), évêque de Senlis et cardinal, né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connaître avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avait pour titre: *Jugement des cardinaux, archevêques et évêques sur les libelles diffamatoires* (ces libelles étaient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu était offensé). Le parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposait que c'était la véritable censure des prélats, comme M. Dupin l'a soutenu dans son *Histoire ecclé-*

siastique; mais les prélats assemblés désavouèrent, le 27 février 1626, cet ouvrage, comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé: *Raison pour le désaveu fait par les évêques, etc.*, et l'adressa au roi. Il y montra que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété et l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches et des injures des jansénistes, et surtout de l'abbé de Saint-Cyran; ils lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux jésuites, d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer. (*Voyez sa Vie*, 1646, par le père La Morinière, chanoine régulier, ou celle en latin du père Rouvière, jésuite.) Il était frère d'Alexandre de la Rochefoucauld. *Voyez BROSSIER.*

ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS, duc de la), prince de Marsillac, fils de François I^{er}, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour qui mélaient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avaient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvaient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchaient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, et mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentimens d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître, dans ses derniers momens, une fermeté et un courage héroïques. • J

« crains bien, dit madame de Sévigné, que nous ne perdions cette fois M. de la Rochefoucauld ; la fièvre a continué ; il reçut hier Notre-Seigneur ; mais son état est une chose digne d'admiration. Il est fort bien disposé ; pour sa conscience, voilà qui est fait : du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'en est pas effleuré, il n'en est pas troublé. Il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange et de l'Anglais, sans daigner quasi dire son avis... Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte ces derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. » On a de lui des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, 1662, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12, écrits avec l'énergie de Tacite : c'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avait été lui-même acteur ; cet ouvrage a été souvent réimprimé ; la 1^{re} partie qui sert d'introduction a paru pour la première fois dans l'édition publiée par M. Renouard, Paris, 1817. | Des *Réflexions* et des *Maximes*, reimprimées plusieurs fois. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, et quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendait par amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne saurait être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumières et retenu dans de justes bornes, son principe ne serait pas défectueux ; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil ; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne saurait pas, dit un critique judicieux, que ce petit livre est d'un homme de cour, on le devinerait sans peine en le lisant. L'auteur juge le cœur humain d'après celui des cour- tisans. Il croyait apparemment que la nature n'avait fait l'homme que pour être grand seigneur ou esclave des grands ; il a pris l'ouvrage de toutes les passions combinées dans la société corrompue, pour l'ouvrage de la nature. Son livre vret, qui peut être bon pour connaître l'esprit du monde, ne saurait plaire aux grandes âmes, et n'inspirera jamais une belle action. » Le re-

proche, que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, paraît également fondé. Une bonne édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédens. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triste et ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal ; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, et leur en ont substitué d'autres que l'auteur lui-même avait rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, dans l'édition de M. Suard, et s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier détentrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par La Rochefoucauld lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi. M. Aimé-Martin a aussi publié dans ces derniers temps une édition des *Maximes de la Rochefoucauld*, avec des notes et une introduction écrite dans les principes les plus purs. Les *Œuvres* de La Rochefoucauld ont été publiées chez Belin en 1818 avec une notice sur sa vie et ses ouvrages par M. Depping ; on a donné depuis ses *Œuvres complètes* précédées d'une notice biogr. et littér. par M. le comte Gaetan de La Rochefoucauld, 1825, 1 vol. in-8°.

ROCHEFOUCAULD (FRÉDÉRIC - JÉRÔME de ROYE de la), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, était fils de François de Roye de la Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens, telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avait paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, et surtout des indigens qui avaient besoin de sa générosité. Elu co-

adjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritait. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandril en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 et de 1755, et se servit de sa droiture et de ses lumières pour rétablir la paix dans l'église gallicane. Louis XV l'éleva en 1756 à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas long-temps; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il était le consolateur, et les indigens dont il était le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvrait de lui-même à la pitié, et les libéralités abondantes suivaient à l'instant les sentimens de compassion que l'indigence lui inspirait.

ROCHEFOUCAULD (ALEXANDRE-NICOLAS de la), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : | une comédie intitulée : *Ecole du monde*; | un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12; | un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Sérierys a publié, en 1804, *Oeuvres de la Rochefoucauld, marquis de Surgères*, contenant ses traités sur la guerre, sur le gouvernement, sur la morale, etc., 4 vol. in-8°.

* **ROCHEFOUCAULD** (LOUIS-ALEXANDRE de la), duc de la Roche-Guyon, pair de France, né à Paris vers 1735, était fils du duc d'Enville, et se montra de bonne heure le protecteur des sciences et des arts, qu'il cultiva lui-même. Sa maison, ainsi que celle de la duchesse d'Enville, sa mère, était ouverte aux savans et aux hommes les plus distingués de cette époque dans la littérature et l'économie politique. Il servit avec distinction dans les armées, jusqu'au commencement de la révolution : nommé alors successivement à l'assemblée des notables (en 1787), et député de la noblesse de la capitale (en 1789) aux états-généraux, il fut un des sept premiers membres de son ordre qui se réunirent le 25 juin au tiers-état. Le 27 juin de la même année, il demanda qu'on s'occupât de la question

sur la *liberté des Noirs*. Quand il s'agit de la formation du corps législatif, il proposa un amendement pour tempérer la trop grande autorité d'une assemblée unique, et qui consistait dans l'établissement d'un conseil examinateur, qui aurait le seul droit d'observation, et, en cas de *veto*, de faire décider la question par de nouveaux députés (ce qui aurait rendu les discussions et plus longues et plus embarrassantes). Il provoqua, le 30 octobre, le décret contre les biens du clergé, et le 25 novembre il fit un rapport sur l'adresse des *amis de la liberté* à Londres; il demanda alors qu'on chargeât le président d'écrire au lord Stanhope, pour lui témoigner la reconnaissance de l'assemblée. Le 26 janvier 1790, il s'éleva contre la proposition qui excluait les députés des places du gouvernement. Il vota ensuite l'abolition des ordres religieux, et appuya la proposition de dom Gerle, tendant à déclarer nationale la religion catholique. Quelques jours après, il demanda que l'assemblée approuvât la conduite du général Bouillé dans l'insurrection de Nancy. Dans le courant de l'année 1791, il fit plusieurs rapports sur les comités de contribution, et fit rendre sur cette matière un grand nombre de décrets. Il fut un de ceux qui réclamèrent avec plus d'instance la liberté indéfinie de la presse; et, dans la discussion relative au cas où le roi serait censé avoir abdiqué, il proposa qu'un délai serait fixé, dans lequel le monarque serait tenu de rentrer en France s'il s'en absentait. Devenu, après la session, membre et président du département de Paris, il se présenta le 7 octobre à la barre de l'assemblée Législative, et lui adressa un discours de félicitation. En novembre 1791, il signa l'arrêté du département par lequel le roi était prié d'opposer son *veto* au décret rendu contre les prêtres. Le 6 juillet 1792, il signa celui qui suspendait de leurs fonctions Péthion et Manuel, maire et procureur de la commune, pour avoir souffert ou autorisé les attentats commis contre le roi dans la journée du 20 juin. Si la première démarche lui avait attiré la faveur de la populace, excitée par les meneurs, la dernière le rendit l'objet de la haine et des persécutions de ce même peuple, auquel se joignirent les sections et les clubs de la capitale. Il crut, mais en vain, conjurer l'orage en donnant sa démission. A l'époque du 10 août 1792 la Rochefoucauld quitta la capitale dans le but d'aller aux eaux de Forges.

Un des députés de Paris avait averti madame de la Rochefoucauld que son époux serait assassiné en route, et qu'il ne pouvait sauver sa vie que moyennant une somme de 25,000 fr. Cette somme avait été donnée; mais il n'en fut pas moins arrêté à Gisors, où la populace l'ayant fait descendre de son cabriolet, le tua à coups de pierres, peu de jours après les horribles journées des 2 et 3 septembre 1792; il avait alors quatre-vingt-trois ans; c'était le 14 septembre 1792.

* **ROCHEFOUCAULD** (DOMINIQUE de la), cardinal et archevêque de Rouen, naquit à Saint-Elpis, près de Mende, en 1713. Il était d'une branche pauvre et ignorée de la maison illustre dont il portait le nom, et dut à une circonstance heureuse son changement de fortune. M. de Choiseul, évêque de Mende, en faisant la visite de son diocèse, découvrit cette famille, en parla à l'archevêque de Bourges, M. Frédéric-Guillaume de la Rochefoucauld, qui la reconnut, la combla de bienfaits, et appela auprès de lui le jeune Dominique. Après qu'il lui eut fait faire ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il le nomma son grand-vicaire. M. l'abbé de la Rochefoucauld en exerça les fonctions pendant plusieurs années, jusqu'à sa nomination, en 1747, à l'archevêché d'Albi. Il fut membre des assemblées du clergé de 1750 et 1755, où il soutint les privilèges de son corps; et dans la seconde de ces assemblées, il fit adopter, dans les questions qu'on discutait alors sur l'église de France, des mesures conciliatrices. En 1757, il eut la riche abbaye de Cluny, et passa, en 1759, au siège de Rouen. M. de la Rochefoucauld fut le premier qui adhéra aux actes de l'assemblée du clergé de 1765, et il présida celles de 1780 et 1782. Il avait été promu au cardinalat le 1^{er} juin 1778. La *Collection des Traités de théologie* de MM. Baston et Tuvache fut publiée sous ses auspices. Député aux états-généraux de 1789, il présida la chambre du clergé, et vota, ainsi que la majorité de son corps, pour la séparation des trois ordres, et ce ne fut qu'à l'invitation expresse de Louis XVI qu'il se réunit au tiers-état. Il déposa cependant sur le bureau une *protestation* pour la défense des droits de son corps. Il concourut à toutes les mesures que le clergé adopta, et présida les réunions tenues pour défendre ces mêmes droits, et dont le résultat fut l'écrit intitulé *Exposition des principes*, etc. Les maximes subversives de la révo-

lution ne pouvaient qu'indigner et affliger ce vertueux prélat, et il le témoignait dans les *lettres* qu'il écrivait à un de ses plus intimes amis. On interpréta une de ces lettres, dans laquelle il s'élevait contre les innovations, et il fut dénoncé en pleine assemblée; ce qui donna lieu à un grand tumulte. Mais M. de la Rochefoucauld n'en fut point intimidé. Il se leva, et dit, avec une fermeté calme..... « Oui, » Messieurs, j'ai écrit la lettre qu'on vous » dénonce, et j'ai dû l'écrire; elle renferme » mes véritables sentimens. » Le tumulte devint alors plus grand; il n'en résulta cependant rien de fâcheux pour le courageux prélat. Il refusa de prêter le serment civique, et on le remplaça suivant les formes *constitutionnelles*, quoiqu'il écrivit aux électeurs, le 23 janvier 1791, pour leur représenter combien leur opération était irrégulière, et qu'il publiât, le 20 février, une *Instruction pastorale* contre la *constitution civile du clergé*. Il se montra constamment à l'assemblée, et se soumit sans murmure aux privations que lui imposait la perte de ses revenus. M. le cardinal de la Rochefoucauld fut un des derniers à quitter la France. Il se rendit dans les Pays-Bas, en septembre 1793, et demeura successivement à Maëstricht, à Bruxelles et à Munster, et bien qu'il refusât, assure-t-on, les offres de sa famille et celles de Pie VI, il trouvait les moyens d'être utile aux malheureux. Après avoir parcouru une longue carrière, il mourut à Munster le 23 septembre 1800, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. L'abbé Jarry a prononcé son *Oraison funèbre*, où il a détaillé avec talent les vertus du cardinal, dont on trouve l'*épitaphe* à la fin de l'*Oraison*.

ROCHEFOUCAULD-MOMONT (FRANÇOIS-JOSEPH de la), et **ROCHEFOUCAULD BAYERS** (PIERRE-LOUIS de la), frères, tous deux évêques, éprouvèrent l'un et l'autre le même sort. *François-Joseph* naquit à Angoulême en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique, et portait le nom d'abbé de *Momont*. Après ses premières études il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit sa licence de 1762 à 1763, et s'attacha à la maison de Navarre. En 1772 il fut nommé évêque-comte de Beauvais, et sacré le 22 juin de la même année. Elu député aux états-généraux en 1789, par le clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis, il siégea dans l'assemblée Constituante, n'y parla pas, mais vota constamment avec le côté droit.

et resta attaché aux intérêts de la monarchie et de son ordre. Il fut, ainsi que son frère, du petit nombre des évêques qui n'émigrèrent point. Ayant été enfermé aux Carmes après le 10 août 1792, il y fut massacré avec son frère. — *Pierre Louis de la Rochefoucauld-Bayers* né dans le diocèse de Périgueux le 13 octobre 1744, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et avait été élevé à Saint-Sulpice. Il s'était attaché comme son frère à la maison de Navarre. Pendant son cours de licence, qui eut lieu de 1768 à 1770, il fut pourvu du prieuré commendataire de Nanteuil, sur la nomination de M. le cardinal de la Rochefoucauld, en sa qualité d'abbé de Cluny. Nommé à l'agence du clergé en 1775, il fit, pendant les cinq années que dura cette commission, divers rapports au conseil d'état, et la termina honorablement en 1780. L'année précédente il avait obtenu l'abbaye de Vauluisant. Il était d'usage que l'agence finie, les agens du clergé passassent à un évêché. L'abbé de la Rochefoucauld eut celui de Saintes, et fut sacré le 6 janvier 1782. Il gouverna sagement son diocèse et s'y fit aimer. Vers la fin de l'assemblée Constituante, il vint à Paris pour y concerter avec ses collègues les mesures à prendre relativement aux affaires de l'église de France. En 1792, dans la séance de l'assemblée Législative du 4 juin, l'évêque de Beauvais fut dénoncé par le capucin Chabot, comme prenant part au prétendu *comité autrichien*. Cette réunion, qu'on a toujours regardée comme imaginaire, eût-elle eu quelque réalité, ceux qui ont connu l'évêque de Beauvais savent que personne n'était moins propre à de pareilles affaires, et moins disposé à y entrer. Néanmoins, pour donner moins de prise à la malveillance, les deux frères résolurent de quitter Paris, et se retirèrent à Soissons chez leur sœur, abbesse de Notre-Dame. Un détachement de soldats révolutionnaires étant arrivé dans cette ville, ils surent que deux évêques étaient dans le couvent. Ils s'y présentèrent en force, et demandèrent qu'on les leur livrât. On parvint à dissiper cet attroupement; mais la nuit, MM. de la Rochefoucauld, pour ne point compromettre leur sœur et ses religieuses, quittèrent Soissons et revinrent à Paris. L'évêque de Beauvais ayant été arrêté, son frère demanda à partager sa prison, et ils furent conduits aux Carmes. Dans les derniers jours d'août, le valet-de-chambre de l'évêque de Saintes parvint à s'in-

troduire dans cette maison, et annonça à son maître qu'il avait le moyen de l'en faire sortir, déguisé avec des habits qu'il apportait. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvait aussi sauver son frère. Lui ayant été répondu que non, il refusa d'en faire usage. Tous deux furent massacrés, le 2 septembre 1792, et firent partie des victimes de cette horrible journée. « C'est, dit Mathon de la Varenne, un tailleur d'habits, nommé Berthelot, qui tua les évêques La Rochefoucauld, et Martin Froment se fit un atroce plaisir de mutiler leurs cadavres, en leur coupant le nez et les oreilles. »

* **ROCHEFOUCAULD** (MARIE-CHARLOTTE de la), religieuse bénédictine, abbesse de Notre-Dame de Soissons et sœur des précédens, naquit en 1732, et prit le voile fort jeune. Elle fut d'abord abbesse du Paraclet, maison fondée par Abailard, et dont Héloïse fut la première abbesse. Avant la révolution, les restes de ces deux amans y reposaient dans un même tombeau. Madame de la Rochefoucauld gouverna ce monastère pendant dix ans. En 1778, elle passa à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, l'une des premières de France par son ancienneté, sa riche dotation et la haute naissance de ses abbesses. Elle y faisait tout le bien que peuvent inspirer la religion et la charité chrétienne à un cœur naturellement généreux. Elle n'en eut pas moins sa part des persécutions dont les personnes de son état et de son rang furent l'objet. On a vu dans l'article qui précède, qu'on vint chez elle à main armée pour en arracher ses frères. On fit des visites et des perquisitions dans son couvent. Une petite imprimerie portative qu'on y trouva, qui servait aux passe-temps de l'évêque de Beauvais, et avec laquelle il avait imprimé quelques oraisons pour les religieuses, fut transformée par la société populaire en un instrument au moyen duquel on répandait des libelles. Madame de la Rochefoucauld, sortie de son abbaye avec une sœur infirme à sa charge, devenue elle-même aveugle, sans ressources, et livrée à des besoins de tout genre, fut un modèle de courage, de patience, de résignation chrétienne. Elle mourut le 27 mai 1806, âgée de 74 ans, après plus de quinze ans d'une pénible existence, dans le lieu même où elle avait fait un si saint et si noble usage de la richesse que la Providence avait mise entre ses mains.

* ROCHEFOUCAULD - LIANCOURT (FRANÇOIS - ALEXANDRE - FRÉDÉRIC, duc de la), long-temps connu sous le nom de duc de LIANCOURT, naquit le 11 janvier 1747. Il était fils du duc d'Estissac, auquel il succéda dans la charge de grand-maitre de la garde-robe du roi, et remplit ces fonctions auprès de Louis XV et de Louis XVI. Député par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvaisis aux états-généraux, il y parut assez enclin à adopter les principes du jour ; cependant il s'opposa à des mesures trop violentes, et il ne fut point du nombre des nobles qui se réunirent au tiers-état, avant l'ordre exprès de Louis XVI ; il n'avait même accepté la mission de député qu'avec l'agrément du roi. Le duc de Liancourt conseilla au monarque de rappeler Necker au ministère, et de se rendre à l'assemblée pour y annoncer cette concession qu'il faisait à l'opinion dominante : l'attachement au roi, dont il donna des preuves dans plus d'une occasion, et la loyauté de son caractère ne permettent pas d'élever à ce sujet le plus léger soupçon de perfidie de la part du duc, qui crut que cet acte de condescendance de la part du monarque, satisferait toutes les exigences. Il s'était laissé séduire par quelques-uns des principes de la philosophie moderne. Selon les bruits qui circulèrent à cette époque, ce fut dans un dîner que le duc de Liancourt donna aux membres les plus influens de l'assemblée nationale, que l'on décida l'abolition de *tous les privilèges* de la noblesse, abolition qui fut décrétée dans la mémorable nuit du 4 août ; quelques jours après, le même duc proposa de frapper une médaille en souvenir de cette trop fameuse séance : en même temps, il renvoya au roi son cordon bleu. Il est à croire que le duc de Liancourt, en agissant ainsi, croyait calmer l'effervescence populaire, et éloigner de plus grands dangers ; mais les factieux ne voulaient, par toutes ces concessions, que se frayer un chemin pour arriver jusqu'au trône et l'ébranler plus facilement. Le duc de Liancourt parut enfin s'en apercevoir, lorsque, dans un discours éloquent qu'il prononça dans l'assemblée, le 1^{er} septembre de la même année, il déclama le *veto absolu* du roi à tous les actes législatifs que le monarque jugerait contraires au bien de ses peuples ou à la sûreté de ses états : il voulait, en un mot, l'ancienne constitution améliorée, mais non renversée totalement. Le 24 octobre

suivant, il fit passer à l'ordre du jour la demande d'un député tendant à savoir les motifs du soudain départ du duc d'Orléans pour l'Angleterre. Il défendit avec Mallouet (le 16 janvier 1790) le chef d'escadre Albert, contre lequel le peuple de Toulon s'était soulevé, à cause de ses opinions royalistes. Il combattit, le 28 juin, les discours de MM. de Noailles et de Lameth, et soutint avec force que les militaires en activité devaient être exclus des clubs qui s'étaient répandus dans toutes les villes de la France. Le journal des *Actes des apôtres* annonça à cette même époque que le duc de Liancourt avait été le provocateur de la ridicule députation du *genre humain*, à l'assemblée nationale, et dont le prussien Cloatz était l'orateur ; mais cette assertion n'était qu'une calomnie. Depuis ce moment, le duc de Liancourt ne s'occupa plus que de lois militaires et d'objets philanthropiques. Dans l'année 1791, il fut nommé président du comité de mendicité, et on lui confia la surveillance des hôpitaux. Il remplit sa mission avec un honorable succès, et fit décréter, entre autres choses, que l'entretien des enfans-trouvés et des dépôts de mendicité ne serait plus aux frais des villes, mais à ceux du trésor public. D'après ces sages réformes, les pauvres et les enfans abandonnés ne s'en trouvèrent que mieux. Le duc de Liancourt fut un de ceux qui s'opposèrent, quoique inutilement, à la réunion d'Avignon et du comtat à la France. Mirabeau, raccommodé avec la cour, avait dit devant l'assemblée, peu de jours avant de mourir, qu'il *combattrait les factieux de toutes les couleurs* : c'est sur cette déclaration (un peu tardive) que le duc de Liancourt demanda, au mois d'avril, que l'assemblée assistât aux funérailles de cet orateur célèbre. Le 3 juin, il demanda qu'on supprimât le supplice de la corde ; et le 23, il réclama contre l'insertion de son nom parmi les signatures d'une déclaration de fidélité aux principaux articles de la constitution, « et déclara qu'il avait fait serment de la maintenir dans son intégralité entière. » Péthion ayant proposé, le 14 juillet, d'établir une distinction *entre l'inviolabilité constitutionnelle et l'inviolabilité de la personne du roi*, le duc de Liancourt la combattit victorieusement ; mais elle fut quelque temps après reproduite par Condorcet. Il défendit encore le roi, lors de son départ pour Montmédi, et il s'écria dans son discours...

« Disons la vérité : le roi n'est bravé que » par les factieux ; c'est à la royauté qu'on » en veut ; c'est le trône qu'on veut ren- » verser... » Il n'avait pas été mis dans la confiance du voyage. Ce fut le duc de Liancourt qui proposa de remplacer les anciennes académies par un institut, tel qu'on l'établit en 1795. Il voyait de jour en jour la sûreté du roi plus que jamais compromise, et l'attentat du 20 juin 1792 ne lui laissant plus de doute sur l'intention des jacobins, il conseilla au monarque de se retirer en Normandie, dans le château de Guillon, appartenant au cardinal de la Rochefoucauld, son oncle, et de passer, si le cas l'exigeait, à Rouen, où il y avait encore un grand nombre de royalistes ; le duc s'engageait en même temps d'assurer cette retraite. Alors le duc de Liancourt était commandant militaire de Rouen. Ce conseil ne fut pas agréé ; le 10 août arriva, et avec lui la chute du trône, et la perte inévitable du meilleur des rois. Le duc de Liancourt étant parvenu à s'embarquer au Havre, passa en Angleterre, où il séjourna pendant 18 mois, dans la petite ville de Bury, et se rendit ensuite aux Etats-Unis de l'Amérique. Il s'y occupa exclusivement des arts, de l'agriculture et surtout du commerce, et ne revint en Europe qu'en 1798. Il parcourut dans ce même but la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemarck. Il avait toujours protégé et favorisé l'industrie. Dès l'année 1780, il avait fondé dans sa propriété de Liancourt une petite école des arts et métiers qui devint le noyau de celle qui fut établie plus tard, et qui a été transférée successivement à Compiègne et à Châlons, avec une succursale à Angers, puis à Toulouse, et qui a été si florissante sous sa direction. Le duc de Liancourt rentra en France en 1799, après le 18 brumaire, époque où Bonaparte se déclara premier consul. Ses propriétés étaient presque toutes vendues ; mais son épouse, M^{me} de Liancourt, née Launion, avait pu sauver les siennes, en simulant un divorce. Ne voulant en aucune manière servir Bonaparte, il établit avec les débris de sa fortune, dans la partie non détruite de son château de Liancourt, une fabrique et une filature de coton qui répandit l'aisance dans le département de l'Oise. Il employait dans la manufacture, non-seulement un grand nombre d'ouvriers sans pain, mais des pauvres et même des enfans trouvés, qu'il allait lui-même chercher dans les hôpitaux. Ou

lui doit encore le bienfait de l'introduction de la vaccine, et c'est de son château qu'elle se répandit dans toute la France. On croit qu'à cette occasion Napoléon obligea presque le duc de Liancourt d'accepter la croix de la légion d'honneur. Lors de la restauration, il revint à Paris, et Louis XVIII le nomma pair du royaume, le 6 juin 1814. C'est aussi à cette époque qu'il prit le nom de duc de la Rochefoucauld, qu'avait laissé vacant la mort de son cousin le duc de la Rochefoucauld d'Enville, assassiné à Gisors, en 1792. Dans les cent-jours, et au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il accepta les fonctions de membre de la chambre des représentants pour le collège d'arrondissement de Clermont. A la seconde restauration, il rentra dans la chambre des pairs, où, en 1815, il vota contre la majorité de la chambre, et en 1816, il se réunit à cette même majorité, d'après la confiance qu'il avait dans les ministres. L'année suivante, il combattit le projet de loi sur les journaux. Le duc de la Rochefoucauld a été un des protecteurs de la méthode d'enseignement mutuel, dont il a fondé à Liancourt une école. Il faisait aussi partie de la société d'instruction élémentaire, et il était directeur de l'établissement des arts et métiers de Châlons. Il y introduisit d'utiles réformes, et les élèves le considéraient, à juste titre, comme leur meilleur ami, leur père et leur bienfaiteur. Le duc de la Rochefoucauld aimait à faire le bien, et toutes ses idées avaient, en général, un but philanthropique, ainsi que le prouvent ses ouvrages, dont voici la liste : | *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité, présenté à l'assemblée nationale, en conformité de son décret du 21 janvier 1790*, in-4° ; | *Travail des comités de mendicité*, 1790, in-8° ; | *Les prisons de Philadelphie*, 1796, in-8° ; | *Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique, faits en 1795-96-97*, et 98, Paris, 1800, 8 vol. in-8° ; | *Etat des pauvres, ou Histoire des classes travaillantes de la société, en Angleterre, depuis la conquête jusqu'à l'époque actuelle* ; extrait de l'ouvrage de Morton, publié en 1800 ; | *Note sur l'impôt territorial d'Angleterre*, 1801, in-8° ; | *Notes sur la législation anglaise des chemins*, 1801, in-8° ; | il a coopéré au *Recueil des mémoires sur les établissemens d'humanité*, traduit de l'anglais, 39 numéros, in-8°. Entre autres fonctions gratuites qu'il avait acceptées, était celle de membre du conseil spécial des prisons :

en 1823 le ministère avait été choqué de quelques représentations faites par les membres de ce conseil, lui donna une nouvelle organisation d'où fut exclu la Rochefoucauld. A cette occasion la Rochefoucauld publia dans les journaux de Paris une lettre qu'il avait adressée au préfet de police. A la suite de cette publication, il fut destitué de ses places également gratuites d'inspecteur-général du conservatoire des arts et métiers, de membre du conseil général des manufactures, du conseil d'agriculture, du conseil général des hospices de Paris, du conseil général du département de l'Oise, et du comité établi pour la propagation de la vaccine. Cette disgrâce, lancée *ab irato*, popularisa le duc de la Rochefoucauld, qui devint en quelque sorte le patriarche du libéralisme. Il est mort à Paris le 27 mars 1827, à l'âge de 80 ans, regretté de tous ceux qui ont eu part à ses bienfaits, et qui ont su apprécier ses qualités estimables. Ses funérailles ont été faites avec une grande pompe, et, comme certains journaux ont crié à la *profanation*, au *scandale*, sur un malheureux incident arrivé à cette occasion, nous croyons devoir rétablir les faits, qui sont de notoriété publique, et que d'ailleurs nous avons extraits de *L'Ami de la religion et du roi* (mois d'avril). Les parens et les amis du défunt étaient convenus avec l'autorité compétente de porter le cercueil à bras, depuis l'hôtel du duc jusqu'à l'église de l'Assomption. Tout se passa dans le plus grand ordre; mais au sortir de l'église, après l'office divin, une foule de jeunes gens arrachent le cercueil des mains des porteurs qui allaient le placer sur le char, et s'obstinent à vouloir le porter à bras jusqu'au lieu de la sépulture. La loi le défendait : elle veut que le riche et le pauvre, le noble et le roturier soient conduits de la même manière au dernier asile, où tous les rangs et les états disparaissent devant la faux de la mort. En vain les commissaires veulent faire entendre raison aux perturbateurs; ils persistent. En attendant, et pour éviter un plus grand tumulte, les parens du décédé et les commissaires tiennent une espèce de conseil dans la sacristie; et on y décide que, en se conformant à la loi, et attendu que le temps était pluvieux, on suivra le convoi en voiture. A cette décision, l'obstination des mutins redoubla : la force armée accourt; elle est repoussée, et dans ces débats, le cercueil tombe dans la rue, dans le

ruisseau. Enfin des soldats arrivent; ils dissipent la foule, et le cercueil est placé sur le char. La pairie des ducs de la Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric Gaëtan de la Rochefoucauld, siège à la chambre des députés : ce dernier a publié en 1827 une *Vie du duc de la Rochefoucauld-Liancourt*, un vol. in-8°.

ROCHE-GUYON (le duc de la). *Voy.* ROCHEFOUCAULD (LOUIS-ALEXANDRE de la).

ROCHEJAQUELEIN. *Voyez* LA ROCHEJAQUELEIN.

ROCHEMAILLET (GABRIEL-MICHEL de la), avocat de Paris, né à Angers en 1562, et mort en 1632, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, etc. et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

* ROCHER (PIERRE-JÉRÔME), prêtre et confesseur de Louis XVIII, né à Chinon, en septembre 1731, fut de bonne heure orphelin, et reçut d'abord les soins de deux ecclésiastiques. Il entra ensuite au collège de Chinon, d'où il passa au petit séminaire d'Angers, puis au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre en 1776. Rocher fut successivement vicaire des deux paroisses de Tours, puis à Chinon, où il devint chanoine de Saint-Mexmes. Il était aussi supérieur des communautés religieuses de cette ville, et le 24 avril 1790, il prit possession de la cure de Loches qu'il perdit sous la révolution, pour avoir refusé le serment. Néanmoins il resta dans son diocèse, et fut incarcéré avec les autres prêtres inséparmentés. Lorsqu'on rendit le décret de déportation, Rocher se retira dans l'île de Jersey, où beaucoup d'autres prêtres et d'émigrés avaient aussi cherché un refuge, y séjourna environ quatre ans, et se rendit à Londres où il resta à peu près une année. Dans le mois d'août 1797, l'évêque de Saint-Pol-de-Léon l'envoya à Yaxley, pour y servir d'aumônier aux prisonniers de guerre français, réunis au nombre de six à sept mille dans les prisons de Normancross. L'abbé Rocher en revint au bout de huit mois à Londres, et fut secrétaire de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon. En 1808, Louis XVIII le choisit pour son confesseur. Ces fonctions furent reprises par M. Asseline et M. l'évêque de Boulogne; mais il n'en était pas moins appelé de temps en temps auprès du roi qu'il accompagna lors de son retour en France. Pendant les cent-jours il se rendit à Gand.

Sous la seconde restauration, il continua de jouir de la confiance de Louis XVIII, et il assista ce prince dans ses derniers momens. Après la mort de ce monarque, il se retira sur la paroisse de Saint-Roch, où il expira le 1^{er} décembre 1828 à l'âge de 77 ans. L'abbé Rocher avait été aussi confesseur de madame la dauphine.

* **ROCHES** (FRANÇOIS de), ministre protestant, né à Genève en 1701, était en 1731 pasteur de l'église de cette ville, et y professait la théologie en 1749. C'était un homme instruit, et, dit-on, d'un mérite distingué. Aux connaissances théologiques il joignait beaucoup d'autres talens. Il était laborieux, éloquent, et avait le don de la parole. Ses mœurs étaient douces, et son caractère noble et sociable. On a de lui : | *Défense du christianisme, ou Préservatif contre un livre intitulé : Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, imprimé en 1739, 4 parties in-12. Ces lettres sont de Marie Hubert, protestante genevoise : on y enseigne le pur déisme. | Une édition du *Catéchisme d'Osterwald*, avec des notes, 1732 ; | une *Réponse à Mélines, dit Fléchier, sur son changement de religion*, 1733 ; | deux *Sermons* à l'occasion des divisions politiques de Genève, 1737. Il mourut en 1769.

ROCHES (JEAN des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique ; on y voit entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre, d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines.

ROCHES. Voyez **ANDIER** des **ROCHES**.

ROCHESTER (JEAN WILMOT, comte de), poète anglais, né à Ditchley, dans le comté d'Oxford en 1648, était fils de ce comte de Rochester, qui, toujours fidèle à la cause des Stuart, assura la fuite du

jeune Charles II, après la perte de la bataille de Worcester, et qui mourut avant la restauration de 1660. Un gouverneur habile cultiva les talens du jeune Rochester avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France et en Italie ; prit le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin, il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680 (voyez la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en français, in-8°). Le comte de Rochester s'était attiré les faveurs de son roi par son zèle ; il mérita son indignation par ses *Satires*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante ; cependant, dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes et hardies. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en français. De nombreux passages attestent qu'il fut loin de respecter toujours ce même monarque dont il avait chanté la restauration.

ROCHESTER (l'évêque de). Voyez **ATTERBURY**.

* **ROCHETTE DE LA MORLIÈRE** (CHARLES-JACQUES-LOUIS-AUGUSTE), littérateur plus que médiocre, naquit à Grenoble, en 1701, et fut mousquetaire. On ignore cependant à quel titre il était chevalier de l'ordre du Christ, en Portugal. La Morlière se fit une sorte de célébrité moins par le mérite ou le nombre de ses ouvrages, que par la dictature qu'il s'était arrogée au Théâtre-Français. Il existait déjà, avant lui, une espèce de tribunal dramatique, que présidait, vers l'an 1720, un certain comte de Fontenai ; celui-ci s'était acquis, par la modération et l'impartialité de ses critiques, la considération des auteurs, qui voyaient les jugemens du comte souvent ratifiés par le public. Le chevalier de la Morlière, peu content de prononcer ses arrêts dans les cafés, s'entoura d'une troupe de jeunes gens dévoués à ses caprices, et, établi au milieu du parterre, il faisait applaudir ou siffler à outrance toutes les nouveautés. Aussi se fit-il craindre et rechercher. Ambitionnant à son tour le titre de littérateur, il fit paraître en 1746, un petit roman licencieux, intitulé : *Angola, his-*

toire indienne, in-12, qui fut d'abord attribué à Crébillon le fils, et que suivirent d'autres ouvrages non moins coupables. Du reste, rien de plus lourd et de plus ennuyeux que les romans et les contes de la Morlière. Des essais malheureux sur les Théâtres-Français et Italien, et la maladresse qu'il eut d'oser entrer en lice avec Fréron, lui firent bientôt perdre le honteux crédit qu'il avait usurpé. Accusé de vendre ses suffrages, soupçonné de relations secrètes avec la police, il vécut ensuite tellement oublié, que sa mort arrivée à Paris, en février 1785, ne fut même mentionnée dans aucun journal. Son in-conduite le fit tomber dans la misère, et sur la demande de sa famille, il avait été enfermé à Saint-Lazare, où il passa quelques mois sans être corrigé. Nous citerons encore de lui : | *Milord Stanley ou Le criminel vertueux*, Cadix (Paris), 1747, in-12; | *Les Lauriers ecclésiastiques*, ouvrage où règne une grande obscénité, 1748, in-12; | *Mirza Nadir, où se trouve l'histoire des dernières expéditions de Thamas Kouli-Kan*, 1749, 4 vol. in-12; | *Très-humbles remontrances à la colue au sujet de la tragédie de Denys le Tyran* (1749), in-12; | *Réflexions sur la tragédie d'Oreste, où se trouve placé naturellement l'essai d'un parallèle de cette pièce avec l'Electre de M. de C...* (Crébillon), in-12, de 48 p.; | *Le Contre-pois des Feuilles ou Lettres sur Fréron*, 1754, in-12; | le *Fatalisme ou Collection d'anecdotes, pour prouver l'influence du sort sur l'histoire du cœur humain*, 1769, 2 vol. in-12, que l'auteur osa dédier à la Du Barry.

* **ROCHON DE CHABANNES** (MARCA-ANTOINE-JACQUES), auteur comique, né en 1730, mort à Paris le 15 mai 1800, débuta à la comédie italienne par le *Deuil anglais* (1757), comédie en deux actes qui n'eut que quelques représentations. Déjà il avait donné à l'opéra comique quelques pièces telles que la *Coupe enchanlée*, la *Péruienne*, et les *Filles*, pe-
tut opéra qui dut tout son succès à l'a-propos du titre. Saint-Foix venait de donner la comédie intitulée : les *Hommes*, et un auteur nommé Mailhol en avait donné une autre intitulée : les *Femmes*. Il fut plus heureux au Théâtre-Français dans la petite pièce intitulée *Heureusement*, jouée en 1762. Le dialogue en est agréable et les caractères sont bien tracés, mais le style est trop négligé. Il fit ensuite paraître successivement la *Manie des arts*, les

Valets maîtres, les *Amans généreux*, le *Jaloux*, comédie en cinq actes, dont le dénouement ne vaut rien, et dont les scènes sont presque toutes sans action; le *Seigneur bienfaisant*, *Alindor*, et les *Prétendus*, que l'excellente musique de Le Moine fait toujours entendre avec plaisir. Le *Théâtre de Rochon* a été imprimé en 1786, en 2 vol. in-8°. Labarpe a porté sur cet auteur un jugement très sévère. Voy. le *Cours de littérature*, t. 11. On a encore de Rochon de Chabannes : | *La Noblesse oisive*, 1756, in-12; opusculé composé lors de la discussion excitée par la *Noblesse commerçante*, de l'abbé Coyer (voyez COYER). | *Satire sur les hommes*, 1758, in-12; | *Discours philosophique et moral, en vers*, 1768, in-12; ces deux morceaux sont des imitations de Juvénal. | *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre-Français*, 1780, in-12, de 47 pages.

* **ROCHON** (ALEXIS-MARIE de), astronome et navigateur, naquit le 21 février 1741 au château de Brest, où son père était aide-major. Son frère aîné ayant embrassé la carrière des armes, il fut destiné à l'état ecclésiastique, et il y obtint un bénéfice; mais entraîné par son goût pour les sciences et les voyages, il resta clerc tonsuré, et fut nommé, en 1765, bibliothécaire de l'académie royale de marine établie à Brest, et l'année suivante, il obtint le titre d'astronome de la marine. Ce fut en cette qualité qu'il s'embarqua, en 1767, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, ainsi que le consul Chénier, qui allait y résider comme agent-général du gouvernement français. Dans ce voyage, il détermina plusieurs longitudes, et il observa les distances d'étoiles à la lune par de nouveaux moyens qu'il avait proposés. En 1768 il fut chargé par le gouvernement d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon, et il s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, il explora les rescifs, les écueils et les îles au nord de l'île de France, traversa les Maldives, longea la côte de Malabar, et lorsqu'il se trouva dans les parages de Ceylan, il prévint la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, en indiquant au pilote la position de la *petite basse*, et en faisant connaître au capitaine le danger qu'il courait. En revenant en

France, Rochon s'étant arrêté à la Corogne, reçut en présent du capitaine-général de la Galice un grand lingot de platine; ce qui le mit plus tard à même de s'occuper de ce métal utile pour la fabrication des miroirs de telescopes et d'autres instrumens nautiques. Enfin il accompagna, en 1771, M. de Kerguelen, qui avait été chargé d'examiner le projet d'une route directe de l'île de France à la côte de Coromandel; mais peu satisfait des procédés de ce commandant à son égard, il n'alla pas au-delà de l'île de France. De retour à Brest, il obtint, en 1772, la place de garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près de Paris; et, dans ce poste tranquille, il dirigea ses recherches sur les instrumens d'optique. L'étendue de ses connaissances lui fit confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernois. En 1787, il fut nommé à la place d'astronome-opticien de la marine. Envoyé en 1790 à Londres au sujet du nouveau système des poids et mesures qu'on voulait introduire en France, il fut chargé, en 1792, d'examiner les différens projets pour le dessèchement des eaux stagnantes de la commune de Neuilly. Privé de ses places à cette époque, il se retira dans sa ville natale, et consacra tous ses momens à des travaux d'utilité publique. La marine ne pouvait se procurer pour la construction des fanaux de soute, d'entrepont et de combat, les feuilles de corne à lanterne qu'on tirait d'Irlande: il inventa des gazes métalliques, en fil de laiton et de fer, recouvertes d'un enduit solide et transparent fait avec des matières qu'il était facile d'obtenir à bon marché. Ces gazes réunissaient à l'avantage d'être incombustibles celui de donner une clarté double, et de pouvoir être employées au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi en 1795 à Brest un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine. Lors de la création de l'institut, il fut compris au nombre de ses membres, et il ne passa pas une année sans adresser à ce corps des mémoires sur l'optique, la science nautique et autres objets d'utilité publique. Il mourut à Paris le 5 avril 1817. On a de lui: | *Opuscules mathématiques*, Brest, 1768, in-8°; renfermant un mémoire sur le pilotage, et un autre sur la manière de tailler et de polir les verres, et les miroirs des telescopes dioptriques et catoptriques, etc.; | *Recueil de mé-*

moires sur la mécanique et sur la physique, Paris, 1783, in-8°; | *Nouveau voyage à la mer du sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Crozet, 1783, in-8°. | *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, Paris, 1791, in-8°; 3^e édition, 1802, 3 vol. in-8°, nouvelle édition, sous le titre de *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique... avec une Dissertation sur les îles de Salomon*, Paris, Lhuillier, 1807, in-8°, où l'on a retranché tout ce qui concerne l'île de Madagascar. Ces voyages ont été traduits en allemand et en anglais. | *Aperçu..... des avantages qui peuvent résulter de la conversion du métal de cloches en monnaie moulée, pour faciliter l'échange des petits assignats*, Paris, 1791, in-8°, de 23 pages; | *Compte rendu des expériences sur la monnaie coulée et moulée en métal de cloches*, suite du précédent, in-8° de 17 pages; | *Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, Paris, 1792, in-8°, de 167 pages, avec six planches; bon ouvrage, réuni quelquefois avec les deux précédens; | *Sur la construction des verres lenticulaires brûlans à échelons*, mémoire lu à l'institut, dans le mois de janvier 1800; | *Sur les verres achromatiques adaptés à la mesure des angles, et sur les avantages que l'on peut retirer de la double réfraction pour la mesure des petits angles*, mémoire lu à l'institut en 1801, Paris, 1 volume in-4°; | *Observations sur les marées*; c'est le résultat des observations de Rochon pendant son séjour à Brest; | *Sur la navigation intérieure*. Ce mémoire communiqué à l'institut en 1803, ainsi que le précédent, parut sous ce titre: *Projet de navigation intérieure entre le port de Brest et la Loire à Nantes*, Paris, an 11 (1803), in-4°. L'auteur y montre comment on établirait une communication, qui serait de la plus grande utilité entre Nantes, Lorient et Brest, en faisant communiquer et en rendant navigables les rivières de l'Erdre, de l'Isac, de l'Ourt, du Blavet et du Chateaulin. | *Expérience sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande*, mémoire soumis à l'institut en 1803, et imprimé dans le *Moniteur* du 17 messidor an 11 (6 juillet 1803). Un Mémoire de Malus sur la théorie de la double réfraction, explique la manière dont Rochon faisait tailler son prisme et ses avantages. | *Sur la gaze de fil de fer*, mémoire soumis à l'institut en 1806. | *Expériences sur la formation de la double image et sur sa disparition dans le*

spath d'Islande et dans le cristal de roche, appliquées au perfectionnement de tous les micromètres composés de ces deux substances. Ce mémoire, lu à l'institut, le 1^{er} avril 1811, et imprimé dans le *Moniteur* du 10, fait suite à l'*Expérience sur une lunette*, etc. | *Sur l'art de multiplier les copies.* Camus en donne le précis dans son *Histoire du Polytypage*, p. 33-36. | *Sur la construction d'un micromètre prismatique*, mémoire inséré dans le *Moniteur* du 16 avril 1812; | *Théorie générale des instrumens servant à la mesure des angles*; | *Sur l'emploi des gazes métalliques pour rendre les édifices incombustibles*; | *Sur l'emploi du mica pour l'éclairage*; | *Procédé pour connaître, par la hauteur moyenne de l'homme, la distance à laquelle cet homme se trouve de l'observateur*; ce procédé a été mis en usage dans les opérations de tactique militaire; et le chef du gouvernement d'alors fit construire, par l'opticien Jæcker, un grand nombre de lunettes, sur ce principe, pour ses états-majors. | *Moyen de rendre potable l'eau de la mer.* Les sept derniers Mémoires que nous venons de mentionner ont été lus à l'institut en mars et avril 1812. | *Des miroirs et des verres ardents*, Paris, 1 volume in-4°; il n'est pas certain que cet ouvrage soit de Rochon. | *Exposition d'une méthode facile et à portée du commun des navigateurs, pour résoudre les plus utiles problèmes de la latitude et de la longitude*, 1 vol. in-4°; | *Dissertations qui peuvent être utiles ou nécessaires aux navigateurs*; tiré à très-peu d'exemplaires. L'auteur y démontre l'utilité dont peuvent être les prismes de cristal de roche pour reconnaître la distance à laquelle ils aperçoivent des bâtimens à la mer. | *Sur le nouvel art de naviguer sans voiles et sans rames au moyen de la force expansive de l'eau réduite en vapeur*; | *Recherches sur un nouveau moyen de remonter les fleuves et les rivières par des roues de moulin, mises en mouvement par la vapeur de l'eau bouillante*; | *Sur la tourbe carbonisée, mêlée au charbon de landes, pour suppléer au charbon de terre*, Paris, 25 floréal an 12 (15 mai 1804); | *Sur les moulins à blé*; | *Observations faites à MM. les commissaires chargés d'examiner la partie du rapport du jury sur les prix décennaux qui concernent la physique*, adressées à l'académie royale des sciences de Saint-Petersbourg. L'auteur s'y plaint

de ce qu'on y a entièrement oublié l'optique. M. Delambre a lu une *Notice* sur Rochon dans la séance publique de l'académie des sciences du 16 mars 1818.

* **ROCHOW** (FRÉDÉRIC-EVERARD de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Halberstadt, né à Berlin le 11 octobre 1734, suivit d'abord la carrière militaire. Il entra en 1749 dans la cavalerie prussienne, et fit, en qualité d'officier, les deux premières campagnes de la guerre de Sept ans; mais des blessures l'obligèrent de quitter le service en 1757: alors il se retira dans ses terres, et il se livra à l'étude qu'il avait négligée dans sa jeunesse. Il apprit sans maître, non seulement le latin et plusieurs langues modernes, mais encore l'économie politique et morale, l'histoire naturelle, et il s'occupa constamment du bonheur de ses vassaux. Il chercha à améliorer leur sort en les éclairant, et il fonda dans ses terres de nouvelles écoles. Il mourut d'une hydropisie de poitrine à Reckan, près de Postdam, le 16 mai 1803, et il légua une somme de 12,000 fr. pour l'entretien de ses écoles. Lui-même en a publié l'*Histoire*, Sleswig, 1795, in-8°. Rieman en a aussi donné une *Description*, 4^e édition, 1809, dans laquelle il a détaillé le mode d'instruction qu'il employait, et l'a comparé avec celui de Pestalozzi. Rochow a encore publié *Essai d'un livre d'école pour les enfans des paysans*, ou *Instructions pour les maîtres des classes inférieures*, Berlin, 1777. Il a composé plusieurs autres traités élémentaires, parmi lesquels on distingue l'*Ami des enfans*, traduit dans presque toutes les langues. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages sur les *pauvres*, le *crédit*, le *caractère national*, etc.

ROCHYSANA. Voyez ROQUESANNE.

ROCOLES (JEAN-BAPTISTE de), historien français au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg, né à Béziers, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, derechef protestant en Hollande, enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui: | *Description des empires du monde par Davity*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol.; in-fol. ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille; | *Introduction générale à l'Histoire*, 1664; | *Abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne, 1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher* | *Les impos-*

leurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereurs, Bruxelles, 1729, en 2 vol. in-8°; | *Histoire véritable du calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683; ouvrage dont les protestans, et en particulier Bayle, ont été peu contents, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire.

ROCQUES. Voyez MONTGAILLARD.

RODERIQUE (JEAN-IGNACE de), né à Malmédy en 1697, entra chez les jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, et alla s'établir à Cologne; il se distingua par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivaient. Il rédigea long-temps la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'était qu'un amusement pour lui. Ses vues portaient sur des objets plus graves; il fut employé et consulté par différens princes dans des affaires importantes, publia plusieurs dissertations savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmédy une très belle chapelle dont il ordonna la construction, et où l'on a placé un monument, avec son épitaphe très bien rédigée en latin.

RODNEY (GEORGES BRIDGE), chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, né à Londres en 1717, mort dans la même ville le 24 mai 1792, dans la 74^e année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défait entièrement la flotte espagnole à la hauteur de Cadix; Langara, qui la commandait, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Les 15, 17 et 19 avril de la même année, il combattit la flotte française, commandée par le comte de Guichen: dans ces trois actions, la victoire fut balancée; mais le 12 avril 1782 elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Martinique, où la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels *La Ville de Paris*, de 100 pièces de canon, montée par l'amiral, qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire jusqu'à la paix conclue l'année suivante. On l'appela l'*Heureux Rodney*.

* RODOERIO (JEAN-LÉONARD), célèbre jurisconsulte, né à Montecorvino, dans le royaume de Naples, en 1620, occupa plusieurs places distinguées dans la

magistrature, et a laissé : | *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Naples, 1666, in-fol. | *Consiliorum sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Naples, 1674, 1 vol. in-fol.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier, ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (voy. ce nom. Il y a eu d'autres princesses de ce nom. Voyez la pièce de P. Corneille qui porte ce titre.

RODOLPHE, comte de Rheinsfeld, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077 par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps, se déclarant tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE 1^{er} de HABSBURG, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, était fils d'Albert le Sage, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. Né en 1218, il fut élevé dans les camps de l'empereur Frédéric II dont il était le parent, et excella de bonne heure dans tous les exercices militaires. Son père étant mort dans la Palestine, en 1240, il hérita seul, comme aîné, du Landgraviat de la Haute-Alsace, du bourgraviat de Rheinsfeld, et, concurremment avec ses deux frères, de quelques domaines dans la Souabe et le Brisgau, et du comté de Habsbourg. Cet héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers avec lesquels il fit la guerre à plusieurs seigneurs ses voisins. Il servit ensuite sous Ottocare, roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités tant en Suisse qu'en Alsace. Plus tard les cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz le choisirent pour protecteur et pour chef. La réputation qu'il s'était acquise fixa le choix des électeurs de l'empire germanique, et il fut élu empereur le 29 septembre 1273, après un long interrègne et par décision de la diète de Francfort. Rodolphe ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens et

les privilèges de l'Eglise romaine. Son règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Gènes et Bologne 6,000. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291 à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers et des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte de Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade : il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, et ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux ermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espèce de prophétie consignée dans l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, par Maimbourg, tom. 2. p. 236. « Grand exemple (celui de » Rodolphe de Habsbourg), qui doit ap- » prendre aux princes de cette maison, que » comme les choses ne se conservent que » par les mêmes principes qui leur ont » donné l'être, aussi la grandeur à laquelle il » a plu à Dieu de les élever en ce monde en » récompense de la piété de l'empereur Ro- » dolphe leur chef ne durera que tandis

qu'ils auront un vrai zèle pour la religion; et que s'ils le perdent par une fausse politique, pour ne songer qu'à leur agrandissement temporel et à leur intérêt, en abandonnant celui de J.-C., ils périront. » Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suivant l'opinion du jésuite Barre (*Journal des sçavans*, mars 1752), la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe, existantes au milieu du 18^e siècle. Il y a un *Recueil* de 140 lettres de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. L'histoire de cet empereur a été bien éclaircie dans le *Recueil* publié par l'abbé de Saint-Blaise, Gerbert, sous ce titre : *De translatis Habsburgo austriacorum principum*, etc., Saint-Blaise, 1772, in-4°. Il existe un poème héroïque intitulé *Rodolphe de Habsbourg*, dont P. Mogenigo a donné l'explication, Padoue, 1827. Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, était fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche fille de Charles-Quint. Il prit les rênes de l'empire en 1576, après la mort de son père, et les tint d'une main faible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étaient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncés à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avaient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles qui à cette époque combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'était pas en état de repousser, était un composé de toutes sortes de nations, sans discipline et sans subordination, et dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Georgiewitz, dans un discours inséré par Lonicér dans sa *Chronique turque*, en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lucratur, Scotus helluatur; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias*. Le duc de Mercœur, accompagné d'un

grand nombre de Français, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère Mathias s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Tycho-Brahé, qui se mêlait de prédire, lui avait conseillé de se méfier de ses plus proches parens : conseil que la révolte de Mathias justifia, et que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parens de sa personne. Il est vrai qu'il en usait à peu près de même envers les étrangers : ceux qui voulaient le voir étaient obligés de se déguiser en palefreniers, pour l'attendre dans son écurie, quand il venait voir ses chevaux, dont il était fort curieux, et qu'il entretenait en grand nombre et d'un grand choix. C'était d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste et de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeait les savans et cultivait lui-même les sciences, particulièrement la physique, l'astronomie et la chimie. Il ne voulut jamais se marier. Il devait épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres. L'histoire de Rodolphe a été publiée par le père Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol. et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan (de 1555 à 1610), Francfort, 1619, in-fol., en 3 vol. in-8°

RODON (DAVID de), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui : | un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : *l'imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8°; | un livre peu commun, intitulé : *De supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en J.-C.; | un Traité de controverse, intitulé : *Le Tombeau de la messe*, Francfort, 1635, in-8° : c'est ce traité qui le fit bannir : | *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8°, assez rare; | divers autres ouvrages imprimés en partie à

Genève, 1668, 2 vol. in-4° Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

RODRIGUE. Voyez SANCIO.

RODRIGUEZ (SIMON), jésuite, né à Vossella dans l'évêché de Viseu en Portugal, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coïmbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentimens de religion.

RODRIGUE (ALPHONSE), jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna long-temps la théologie morale, et fut ensuite recteur du Monte-Rey en Galice, et instituteur des novices, parmi lesquels il eut l'honneur de compter le savant père Suarez. Il mourut à Séville, le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son *Traité* intitulé, *Pratique de la perfection chrétienne*, Séville, 1614, in-4°, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connaissance du cœur humain, et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Le père Rodriguez fait un admirable usage de l'Ecriture sainte et des Pères, et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels, au même degré. Ce *Traité* a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4°, et par l'abbé Regnier-Desmarais, 3 vol. in-4°, 4 in-8° et 6 in-12. La première de ces versions est très peu fidèle, et les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur espagnol leurs sentimens particuliers. Cette version devient très rare. On en avait conservé un exemplaire au collège de Louis-le-Grand, avec des notes de M. Regnier-Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4°. Cet exemplaire fut enlevé pour 5 francs, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. Il en existe quatre autres versions françaises moins bonnes. L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, serait encore meilleur, si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paraissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un abrégé en 2 vol. in-12. Cet abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumières ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ALPHONSE RODRIGUEZ,

aussi jésuite, né à Ségovie le 28 juillet 1531, et mort à Majorque, le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres et de mérites, et dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge. Il était fils d'un marchand, et exerça lui-même le négoce. Des malheurs de tout genre vinrent l'accabler : il perdit son épouse et ses deux enfans. Enfin des revers de fortune l'ayant obligé de quitter le commerce il se donna tout entier à la piété. Il entra en 1771 comme frère ou coadjuteur temporel, dans la compagnie de Jésus, fit son noviciat à Valence, et fut envoyé dans l'île de Majorque où il résida jusqu'à sa mort. Sa présence dans cette île fut un exemple continu des plus hautes vertus, de ferveur, d'humilité, d'esprit de pauvreté et de mortification; elles lui valurent une réputation de sainteté que des miracles sont venus confirmer depuis. Après plusieurs procédures et plusieurs minutieuses informations, deux décrets furent donnés, l'un par Clément XIII, le 20 mai 1706, qui atteste l'héroïsme des vertus d'Alphonse; l'autre de Léon XII, du 31 juillet 1824, qui reconnaît l'existence de deux miracles opérés par ce religieux. Enfin Alphonse Rodriguez a été déclaré *bienheureux* le 12 juin 1825. Plusieurs écrivains ont publié sa vie. Nous citerons celle du père de Boissieu, publiée à Lyon; celle du père Jannin, publiée aussi à Lyon en 1648 (en latin); enfin celle du père Archangeli, réimprimée à Rome en 1825. En 1828 il en a paru une nouvelle, sous le titre de *Vie du Bienheureux Alphonse Rodriguez, béatifié en 1825*, Paris et Lyon, 1828, in-12, dont on trouve un compte avantageux dans *L'ami de la religion* (N° 4460, 6 août 1828).

RODRIGUEZ (EMMANUEL), religieux franciscain, d'Estremosen Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : | une *Somme des cas de conscience*, 1595, 2 vol. in-4°; | *Questions régulières, et canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol.; | un *Recueil des Privilèges des réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., et d'autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du 11^e siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Tron au pays de Liège. Il en devint abbé; mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras, ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastère de

Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Tron, et y mourut l'an 1136. Nous avons de lui : | une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136; | *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai : ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7^e du *Spicilege* de dom d'Achéry; | un *Traité contre la simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

ROE (THOMAS) et non RHOE, ou ROWE, voyageur et diplomate anglais, né vers 1560 à Low-Layton dans le comté d'Essex, fut envoyé par la compagnie anglaise des Indes (en 1614) en ambassade auprès du Grand-Mogol. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et Jacques I^{er} le nomma ambassadeur à Constantinople en 1620. Il rapporta de ses voyages plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque Bodleyenne, Oxford. Il fut envoyé ensuite pour ménager la paix entre la Pologne et la Suède, et profita de cette occasion pour animer Gustave Alphonse à dévaster l'empire, pour soutenir les protestans. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis 1620 jusqu'en 1628*, Londres, 1740, in-fol., en anglais, et la *Relation* de sa mission près du Grand-Mogol, dans le tome 1^{er} du *Recueil de Purchas* : Thevenot en a inséré la traduction dans le 1^{er} vol. de sa collection.

* ROEDERER (JEAN-GEORGES), célèbre médecin, né à Strasbourg en 1726, acquit une grande réputation dans son art, et se consacra plus spécialement à la partie relative aux accouchemens, sur laquelle il a publié les ouvrages suivans : *Oratio de artis obstetricia præstantia*, Gœttingue 1751, in-4°; | *Elementa artis obstetricia in usum prælectionum academicarum*, Gœttingue, 1753, in-8° réimprimé en 1759, et à Cologne, 1763, in-8°, traduit par Leprieur en français, Paris, 1765, in-8°; | *Opuscula medica, sparsim prius edita, nunc demum collecta, aucta et recensita*, Gœttingue, 1764, in-4°, etc., etc. Rœderer fut pendant plusieurs années professeur de médecine à Gœttingue, et était membre des académies de Pétersbourg, et de chirurgie de Paris, d'Upsal et de Gœttingue. Il mourut à Strasbourg en 1763.

ROELL (HERMAN-ALEXANDRE), né en 1653 dans la terre de Doëlborg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Mark en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut

à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédait les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui : | un *Discours* et de savantes *Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées*, Franeker, 1700, in-8°; | des *Thèses*, 1689, in-4°; et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROEMER (OLAUS), astronome danois, né à Copenhague, en 1644, se rendit très habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand dauphin, et lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans les différentes parties des mathématiques. De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie, avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmers s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Il fut nommé bourguemestre de Copenhague, conseiller d'état sous le roi Frédéric IV, et mourut en 1710. C'était un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif et appliqué. Harrebow, son disciple, mais qui n'avait pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger et plus présomptueux que lui, fit imprimer à Copenhague en 1735, in-4°, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer, du même, sous le titre de *Basis astronomie*. Condorcet a publié l'*Eloge de Roëmer* dans le *recueil de ceux des membres de l'académie des sciences*, tom. 1^{er}, p. 167-177.

*ROENTGEN (DAVID), célèbre ébéniste et mécanicien allemand, naquit à Hernhut en 1745, d'une famille morale, et s'établit à Neuwied. Sa réputation le fit appeler en Russie par Catherine II, et on voit

encore, soit au palais impérial de Pétersbourg, soit à la maison de plaisance de l'Ermitage, plusieurs meubles et pendules de cet artiste. Par une invention particulière, il préparait et endurcissait les bois qu'il employait dans ses ouvrages, de manière qu'ils duraient un grand nombre d'années; l'œil le plus fin ne pouvait y apercevoir le moindre assemblage, et ils étaient d'un poli si parfait, qu'ils produisaient le même effet que les glaces les plus unies. Son chef-d'œuvre, d'après le rapport de M. Castéra, est un bureau dont Catherine II fit présent à l'académie des sciences de Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit d'abord un groupe en bronze, qui, lorsqu'on presse légèrement un ressort, disparaît, et une superbe écritoire le remplace, où sont incrustées des pierres précieuses. Le dessus de l'écritoire est destiné à renfermer des papiers ou de l'argent. La main téméraire qui voudrait se porter en cet endroit se trahirait bientôt elle-même; car, au moindre mouvement, un orgue caché sous le pupitre fait entendre une musique douce et plaintive, qui décèle l'agresseur. Par le moyen d'une planche qui sort en haut, on peut changer la table à écrire en un pupitre fort élégant et très commode pour lire. L'artiste ne demandait pour ce meuble précieux que 20,000 roubles; l'impératrice y ajouta un présent de 5,000 roubles. Roentgen amassa beaucoup de fortune, et revint à Neuwied où il mourut le 12 février 1807, et non en 1803, à Pétersbourg, comme le dit le *Dictionnaire de Prudhomme*. Plusieurs seigneurs possèdent à Pétersbourg différens ouvrages de cet artiste.

ROGAT (*Rogatus*), évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étaient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques; et les donatistes n'avaient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui était rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentimens particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER II, comte et premier roi de Si-

cile, né l'an 1097, était fils de Roger, dit le *grand comte*, conquérant de la Sicile, et neveu du fameux *Roger Guiscard*, petit-fils de Tancrede de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son père le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner ses états, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avait hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter : Roger dissipa les troupes qu'on lui opposait, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et obligea Robert, comte de Padoue, de se reconnaître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet; et celui-ci, en reconnaissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et du duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendants le royaume de Sicile, le duché de la Pouille, et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint Siège. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont, Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre de ses ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 57 ans. Il avait fait graver ce vers sur son épée :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

* **ROGER-DUCOS** (N. le comte), sénateur impérial, né près de Bordeaux en 1760, était avocat, lorsque le département des Landes le députa à la Convention. Ils'y montra l'un des ennemis les plus acharnés de Louis XVI, et, à l'époque de son procès, il vota pour la mort.

Peu après il fut envoyé dans la Belgique en qualité de commissaire, et à son retour il se prononça contre les girondins : en même temps il présida le club des jacobins. Après la session, il entra au conseil des anciens, et vota contre l'admission de Job Aymé; il défendit la loi du 3 brumaire, qui excluait les parens d'émigrés du corps législatif, et présida plusieurs fois ce conseil, dont il occupait le fauteuil le 18 fructidor an 5 (1797); il l'assembla en minorité à l'école de médecine, et décréta la déportation d'une partie de ses collègues. Peu de temps après, étant sorti de ce corps, il fut réélu par l'assemblée électorale de Paris; mais sa nomination fut aussitôt annulée, et il se retira dans son département, où il obtint la place de juge de paix, qu'il exerçait lorsqu'il fut nommé membre du Directoire dans la séance du 19 juin 1799. Le jour du 18 brumaire, il entra dans la salle du Directoire, où se trouvaient réunis Barras, Gohier et Moulin, auprès desquels il s'informa si les bruits qu'on répandait avaient quelque fondement. Ne pouvant recevoir de réponse positive, il se rendit à la salle des inspecteurs du conseil des Anciens, où il trouva Sieyès et Bonaparte. Il est à croire que Roger-Ducos avait adhéré d'avance à cette révolution, quoiqu'il eût feint d'en ignorer le véritable but, puisque aussitôt qu'il parut dans la salle des inspecteurs il reçut le titre de troisième consul. Il ne fit rien de remarquable dans cette place, et passa ensuite au sénat conservateur, dont il devint, après Sieyès, le second président. En 1804, on lui donna la sénatorerie d'Orléans, avec le titre de grand-officier de la légion-d'honneur. Il fut nommé ensuite grand-croix de la légion-d'honneur. En 1814, il vota, le 1^{er} avril, la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Bonaparte; il resta cependant sans emploi. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, il se rangea de son parti, et fut, le 2 juin 1815, nommé à la chambre des pairs. Il fut exilé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et alla se fixer près d'Ulm. Dans le mois de mars 1816, il fut tué près de cette ville, en se précipitant en bas de sa voiture au moment où elle versait. Roger-Ducos ne manquait pas de talens, et surtout de dissimulation et d'adresse. C'est par ces derniers moyens qu'il supplanta plusieurs de ses collègues, qui croyaient le diriger en se fiant à son apparente bonhomie.

* **ROGER** (MICHEL), dit *Loiseau*, né à Toul en 1770, émigra au commencement de la révolution, et servit d'abord dans l'armée des princes, ensuite dans l'armée autrichienne. Il se rendit dans la Vendée, et Georges Cadoudal lui donna le commandement de sa cavalerie. Après la pacification, il retourna en Angleterre; mais peu de temps après il revint en France, et ne fut pas étranger, dit-on, à l'affaire de la machine infernale dirigée contre le premier consul. Il s'enfuit alors en Bretagne; il se disposait même à passer en Amérique, lorsque Cadoudal l'engagea à rester à Londres, et le ramena avec lui en France en 1804. Il y fut arrêté, mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 24 juin de la même année à l'âge de 33 ans.

ROGER. Voyez SCHABOL.

* **ROGERS** (JEAN), ministre anglican, et docteur en théologie, naquit en 1679 à Ensham, dans le comté d'Oxford, et fit ses études au collège de *Corpus Christi*, dont il devint agrégé. Il prit part à la controverse de Bangor contre Hoadly, fut vicaire de Saint-Gilles, à Cripplegate, devint ensuite chanoine et sous-doyen de Wells, et enfin chapelain du prince de Galles. On a de lui : | *Défense de l'établissement civil de la religion, contre l'Examen des prophéties littérales de Collins* (voyez ce nom); | *La nécessité d'une révélation divine, et la vérité de la religion chrétienne démontrées*; | *Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ, dans lequel on montre que les pouvoirs que réclament les ministres de l'Eglise visible ne sont incompatibles ni avec la suprématie du Christ comme chef, ni avec les droits et la liberté des chrétiens comme membres de l'Eglise invisible*, 1719, in-8°. Cet ouvrage acquit, dit-on, une grande réputation à son auteur. | *Des Sermons*, 4 vol., qui ne furent imprimés qu'après la mort de Rogers, arrivée le 1^{er} mai 1729.

ROHAN (ANNE et CATHERINE de). Voyez PARTHENAY.

ROHAN (PIERRE de), chevalier de Glé et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal de Glé*, était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce

prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1515, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

ROHAN (HENRI, duc de), pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blain, en Bretagne, l'an 1579, de René II, vicomte de Rohan. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siège d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La première s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion catholique dans le Béarn; la deuxième à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant La Rochelle; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. (Voyez les articles de LOUIS XIII et de PLESSIS RICHELIEU.) Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchaient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti, et désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les Impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitans de la Valtelline, protégés par les Espagnols et les Impériaux, Rohan espérait de s'y forner un petit état; mais ce chimérique espoir ayant été déjoué, il se retira à Genève, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il

fut blessé le 28 février 1658, et mourut de ses blessures, le 15 avril suivant, dans sa 59^e année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre à Genève. — Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avait épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille mariée à Henri Chabot, qui prit le nom de Rohan), était protestante comme lui, et se rendit fameuse par son courage, quoique mal employé : elle défendit Castres contre le maréchal de Thémynes, en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; mais son esprit exalté et romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talens militaires inutiles ou dangereux. Il avait eu dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France et d'Allemagne. Le grand-seigneur devait la lui céder moyennant 200,000 écus, et un tribut annuel de 60,000 livres; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux protestans, auquel il avait confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : | *Les intérêts des princes*, livre imprimé à Cologne, en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe; | *Le parfait capitaine*, ou *l'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12 : il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes; | un *Traité de la corruption de la milice ancienne*; | un *Traité du gouvernement des 13 Cantons*; | des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1612 jusqu'en 1629. On pense bien que tout y prend le ton de son âme aigrie et vindicative. | *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'état*, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8°, Paris, 1644 - 1693 - 1755, avec les *Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Vallée*, 3 vol. in-12, Genève (Paris), 1757. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces *Mémoires*. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé

Péran, continuateur de d'Anvigny. Elle occupe les tom. 21 et 22 de l'*Histoire des hommes illustres de France*.

ROHAN (BENJAMIN de), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siège de Saint-Jean-d'Angely, 1621, contre l'armée que Louis XIII commandait en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, et il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et, après différens succès, il fut chassé, en 1626, de l'île de Ré, dont il s'était emparé, ensuite de celle d'Oleron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochelois; et, lorsque, malgré ces secours, cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN (MARIE-ELÉONORE de), fille de Hercule et de Rohan-Guéménée, duc de Montbazou, prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, à Paris, ayant adopté, en 1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent *Commentaire* de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère en 1681, à 55 ans. La religion, la droite raison, la douceur, formaient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : | la *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclesiastique et de la Sagesse; | *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent; | plusieurs *Exhortations* aux vœtures et aux professions des filles qu'elle recevait; | des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN (ARMAND-GASTON de), né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1715, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paraître beaucoup de zèle pour l'union de

l'Eglise et la soumission à ses jugemens. L'académie française et celle des sciences se l'associèrent, et le perdirent en 1749. C'était un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité, et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions pastorales*, et le *Rituel de Strasbourg*. — ARMAND de ROHAN, son petit-neveu, né en 1717, connu sous le nom d'abbé de Ventadour et de cardinal de Soubise, fut prieur et docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne, en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zèle, des mœurs douces et pures. Il avait fait d'excellentes études en Sorbonne, et profita de ses lumières pour sa conduite personnelle et celle de ses ouailles. Il marquait la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissaient leur devoir, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse. — ARMAND JULES de ROHAN, cousin du cardinal Armand-Gaston, né en 1693, fut nommé archevêque de Rheims en 1722, sacra Louis XV le 25 octobre de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et mourut en 1762. — LOUIS-CONSTANTIN de ROHAN, frère du précédent, fut d'abord chevalier de Malte, puis capitaine de vaisseau (1720). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint aumônier du roi, évêque de Strasbourg et cardinal (1761). Il mourut à Paris en 1779.

ROHAN (MARIE de), duchesse de Chevreuse. *Voyez* CHEVREUSE.

ROHAN (le chevalier Louis de). *Voyez* TRUAUMONT.

* ROHAN (N... le prince de), général et pair de France, suivit d'abord le parti de la révolution et devint aide-de-camp de La Fayette. Mais ayant bientôt reconnu quel était le but réel des novateurs, il abandonna leurs principes pour ne plus songer qu'au salut de la monarchie. On le vit, le 10 août 1793, voler auprès de Louis XVI, se rendre avec lui à l'assemblée, et demeurer en faction à sa porte le 11 et le 12 jusqu'à ce que ce malheureux monarque fut transféré aux prisons du Temple avec sa famille. Si sa

rétractation des principes révolutionnaires l'avait déjà signalé comme suspect aux novateurs, son attachement pour son roi ne pouvait échapper à leur vengeance. Arrêté sans motif plausible, il fut enfermé à l'Abbaye, où il fut massacré dans l'affreuse journée du 2 septembre suivant, 21 jours après l'arrestation du roi.

* ROHAN - GUÉMENÉ (LOUIS - RENÉ-EDOUARD, prince de), cardinal-évêque de Strasbourg, naquit le 27 septembre 1734, et fut d'abord connu sous le nom de prince Louis. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il devint en 1760 coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg, et reçut dans la même année le titre d'évêque de Canope *in partibus*. Sa naissance, ses talens, une belle figure, un esprit facile et des manières aimables, le firent réussir à la cour. Nommé ambassadeur à Vienne, il fut froidement accueilli par Marie-Thérèse; et il crut effacer l'impression de cette défaveur en déployant à la cour d'Autriche un luxe extraordinaire : ce vain éclat, pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, n'imposa point à l'impératrice, qui demanda même son rappel; toutefois ce ne fut qu'après la mort de Louis XV que Rohan fut rappelé. On le nomma successivement grand-aumônier de France, abbé de Saint-Waast (bénéfice qui rapportait 300,000 livres de revenu), proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. Il obtint à la même époque sur la demande du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, le chapeau de cardinal. Le prince de Rohan eut le malheur de figurer dans la scandaleuse affaire du collier, qui compromit momentanément sa réputation. Le jour de la fête de la reine, le 15 août 1785, cette princesse vit se présenter chez elle deux joailliers, qui lui demandèrent 16,000,000 livres, prix, disaient-ils, convenu avec elle pour un collier de diamans qui avait dû lui être remis par une dame de la Motte. Marie-Antoinette, justement surprise de cette demande, assura, non-seulement n'avoir pas vu ce collier, mais n'avoir jamais songé à en faire l'acquisition. S. M. alla aussitôt porter ses plaintes au roi, et lui demander justice sur l'abus qu'on faisait de son nom dans une circonstance aussi délicate. Louis XVI, d'après l'avis du garde-des-sceaux et de M. de Breteuil, ordonna d'arrêter le cardinal, qui se trouvait alors

à Versailles exerçant sa charge de grand-aumônier. La reine obtint qu'elle pût l'interroger auparavant, et l'ayant admis en sa présence : « Avouez, lui dit-elle, si ce n'est pas, depuis quatre ans, la première fois que je vous parle. » Le cardinal répondit affirmativement, et convint qu'il avait été trompé par une intrigante appelée la Motte. En sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Le public, ou plutôt les malveillans, ayant appris cette détention, répandirent aussitôt que le cardinal avait adressé à l'empereur (Joseph II) les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais cette fausse alarme ne fut pas de longue durée, et le public ne tarda pas à se détromper. Le roi fit dire au cardinal qu'il prononçât lui-même son sort : celui-ci demanda à être jugé par le parlement. La femme la Motte fut également arrêtée : elle prenait le surnom de *Valois*, et prétendait descendre d'un fils naturel de Henri II. On la confronta avec le cardinal de Rohan; et, dans les interrogatoires qu'on lui fit subir, elle avoua n'avoir jamais été présentée à la reine. Voici ce qu'on put tirer de positif du fait dont on l'accusait : elle avait séduit une femme nommée d'Oliva, qui avait quelque ressemblance avec la reine, et qui, d'après ses instigations, en avait joué le personnage en paraissant à minuit dans le parc de Versailles. Là, cette même d'Oliva avait fait appeler le cardinal, auquel elle aurait donné la commission de lui procurer le collier. On prouva que le mari de la femme la Motte était subitement passé de l'indigence à un luxe extrême, et qu'il avait vendu à Londres des diamans pour des sommes considérables. Le parlement déchargea le cardinal de toute accusation, mit hors de cour la d'Oliva, et condamna la femme la Motte à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière : son mari fut envoyé aux galères. Quoique l'innocence du cardinal fût prouvée par ce jugement, sa présence ne pouvait plus être agréable à la cour ni auprès du roi et de la reine, qui dès lors se trouva en butte aux traits envenimés de la méchanceté. Le prélat fut privé de sa dignité de grand-aumônier et de sa décoration du St-Esprit. Exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, et ensuite à son évêché de Strasbourg, il y resta jusqu'en 1789, époque où le bailiage de Haguenau et de Weissembourg la nomma député du clergé aux états-

généraux, par l'influence des chefs du parti populaire. Il n'accepta pas d'abord; mais, l'assemblée nationale ayant fait lever son exil, il parut à la séance du 12 septembre, et l'assemblée le félicita sur ses travaux. Les intriguans se flattaient qu'il se jetterait dans leur parti par un esprit de vengeance contre la cour, et surtout contre la reine; sa modération déjoua tous leurs projets, et on ne put lui reprocher que son adhésion à prêter le serment civique, comme membre du clergé. Depuis ce moment, il s'éloigna à jamais de l'assemblée et se retira à sa principauté, dans la partie située sur la rive droite du Rhin. Il y accueillit tous les malheureux qui eurent recours à sa bienfaisance, et répandit ses secours même sur ceux dont il avait à se plaindre. Il vécut long-temps tranquille et oublié dans sa retraite, se démit de son évêché en 1801, et mourut à Eltenheim le 16 février 1805. Son abord était très prévenant, son air noble, sa conversation spirituelle et animée; il parlait avec grâce, même avec éloquence. Un grand nombre d'ouvrages ont été composés sur ce prélat. On peut consulter les *Mémoires de Besenval*, ceux de madame Campan, et ceux de l'abbé Georgel; l'*Histoire du 18^{me} siècle* par Lacretelle; et le *Recueil des pièces concernant l'affaire du fameux collier*.

* **ROHAN - MONTBAZON** (C.-A.-G., prince de), vice-amiral des armées navales de France, naquit à Paris en 1730. Il entra fort jeune au service dans la marine, et, de grade en grade, il parvint à celui de vice-amiral. Attaché à ses anciens principes, il se déclara contre la révolution, et fut en conséquence privé de son emploi. Il put cependant vivre ignoré jusqu'au régime de la terreur, époque où il fut arrêté comme suspect et renfermé dans la maison des Carmes. Au bout de quelques jours, on l'impliqua dans le complot supposé des prisons, et il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à la mort le 23 juillet 1794. Il périt quatre jours avant le supplice de Robespierre, âgé de 64 ans.

* **ROHAN-ROCHEFORT** (la princesse de), née à Paris en 1750, fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec Bertrand de Molleville, et décrétée le 9 novembre 1792. Cette accusation était d'autant plus mal fondée que madame de Rohan était sujette à des aliénations mentales pendant une grande partie de l'an-

née. Tallien et Chabot lui-même réclamèrent pour cette raison en sa faveur; elle fut néanmoins mise en jugement. Les juges s'étant aperçus de l'impossibilité physique où elle se trouvait de conspirer contre la république, la renvoyèrent absoute en 1793; mais l'année suivante on l'accusa de nouveau comme complice de l'admiral, assassin de Collot-d'Herbois. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y fut condamnée à mort le 14 juin 1794; elle périt trois jours après avec un de ses fils, âgé de vingt-quatre ans, également accusé de conspiration et de l'assassinat de Collot-d'Herbois; il fut, ainsi que sa mère, conduit à l'échafaud avec une chemise rouge. Son autre fils, qui avait émigré au commencement de nos troubles, entra imprudemment en France, et fut arrêté en 1794 à Grenoble, où il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé.

* **ROHAN-CHABOT** (LOUIS-FRANÇOIS-AUGUSTE de), duc de Rohan, prince de Léon, cardinal du titre de la Sainte-Trinité, au Mont-Pincius, archevêque de Besançon, naquit à Paris le 29 février 1788, d'une famille originaire de Bretagne et l'une des plus anciennes de la monarchie. On connaît la fière devise qu'avaient prise ses ancêtres alliés et parens de plusieurs souverains :

Duc je ne daigne
Roi je ne puis,
Prince de Bretagne
De Rohan je suis.

Celui dont nous écrivons la vie avait pour père Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot, duc de Rohan et de Porroët, et sa mère était Anne-Louise-Madeleine-Elizabeth de Montmorency. Né la veille d'une révolution, il eut à pleurer aussitôt qu'il put se connaître, sur la ruine de la monarchie, et sur les malheurs de sa propre famille. Il suivit pendant la terreur ses parens en Angleterre, et il en revint avec eux aussitôt que des jours plus calmes se levèrent pour la France. Le jeune de Rohan se distingua dès son enfance, par d'heureuses dispositions jointes à une douce piété. Une facilité étonnante et une application soutenue lui firent faire des progrès rapides dans ses études qui furent dirigées par M. Laperche. Après l'érection du trône impérial, Bonaparte dont la politique habile tendait à donner pour soutiens à sa dynastie, les anciennes familles qui avaient entouré pendant des siècles le

trône des Bourbons, jeta les yeux sur le jeune de Rohan, qui après avoir été attaché à la princesse Borghèse, devint successivement chambellan de la reine de Naples, et de l'empereur. Au milieu d'une cour licencieuse et guerrière sa piété ne se démentit pas, et toutes les séductions de la jeunesse et du monde ne purent lui faire oublier ses devoirs religieux. La crainte de déplaire au pouvoir qui régissait la France ne l'empêcha jamais de suivre l'impulsion de sa conscience. Lorsque le duc de Polignac fut enfermé à Vincennes sous le poids d'une accusation capitale, on le vit presque chaque jour apporter à cet illustre détenu les consolations de l'amitié, et plus tard (1812), quand Pie VII vint expier à Fontainebleau sa courageuse résistance aux volontés despotiques de Bonaparte, le duc de Rohan plus chrétien que courtisan, alla déposer ses pieux hommages aux pieds du père commun des fidèles. Vers les derniers temps de l'empire, il fit un voyage en Italie d'où il ne revint qu'en 1814. La restauration ouvrit devant lui une carrière plus brillante. Chargé d'un commandement dans les compagnies rouges, il obtint, après la dissolution de ce corps, le grade de colonel. Une alliance digne de son rang, l'unit à M^{lle} de Serent, aussi distinguée par ses grâces que par ses vertus. Mais un événement affreux vint briser ces liens à peine formés, et plonger dans le deuil deux familles heureuses du bonheur des jeunes époux. La duchesse de Rohan, parée pour un bal que donnait le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche, s'étant imprudemment approchée du feu, la flamme prit à ses vêtements et elle périt consumée avant qu'on eût pu lui porter secours. Cet horrible accident, qui lui enlevait une femme chérie causa au duc de Rohan la plus profonde douleur, et le rapprocha encore de la religion qui seule pouvait adoucir une si cruelle blessure. Bientôt les malheurs de la monarchie vinrent le distraire de ses propres souffrances. L'invasion des cent-jours ayant dispersé la famille royale, M. de Rohan suivit le duc d'Angoulême dans le midi, puis en Espagne. Peu de temps après son retour en France, il eut la douleur de perdre son père qui mourut le 8 février 1816, et auquel il succéda dans son titre de duc et pair. Sa famille cherchait à lui faire contracter de nouveaux liens; Louis XVIII lui-même voulait l'unir à une princesse de Saxe. Mais déjà

une voix secrète lui révélait la carrière nouvelle qu'il devait embrasser. Sa modestie seule le détournait encore du sacerdoce, qu'il regardait comme une mission sublime. Cependant des conseils pieux et éclairés fixèrent peu à peu son irrésolution, et après avoir passé plusieurs jours en prières, il se décida malgré toutes les remontrances de sa famille, à suivre la nouvelle route que la providence ouvrait devant lui. Entré à Saint-Sulpice le 29 mai 1819, il s'y distingua par sa ferveur, sa régularité, et son application aux études théologiques. Elevé à la prêtrise le 1^{er} juin 1822, il fut nommé peu après grand-vicaire de Paris. En 1828 il fut appelé au siège archiepiscopal d'Auch, et passa en 1829 à celui de Besançon, où il pontifia pour la première fois le 2 février de la même année. Avant de venir prendre possession de son diocèse, il avait vendu le château de la Rocheguyon, habitation de ses ancêtres, afin de pouvoir, comme il le disait lui-même, faire plus de bien aux pauvres et à son église. Un de ses premiers soins fut d'embellir l'église métropolitaine, qu'il enrichit d'ornemens de bon goût et de vitraux peints dans le genre gothique, dont l'effet était favorable au recueillement de la prière. Le duc de Rohan s'acquitta de ses augustes fonctions avec le zèle le plus fervent et ne quitta son diocèse que pour aller siéger à la chambre des pairs en 1829 et en 1830. Décoré du *pallium* par Léon XII, il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. La révolution de juillet le surprit à Paris, où il fut arrêté et maltraité par des furieux qui le prirent pour l'archevêque de Reims. Douloureusement affecté de la chute du trône de Charles X, il se retira en Suisse, puis à Rome où il concourut à l'élection de Grégoire XVI, qui fut élevé au trône pontifical le 2 février 1831. Pendant le temps qu'il passa en Italie, il vécut dans la familiarité du souverain pontife, qui alla même, contre les usages suivis par ses prédécesseurs, le visiter dans la campagne qu'il habita pendant quelque temps à Albano. Le désir du cardinal de Rohan était de rentrer dans sa patrie, et lorsqu'il eut appris que le choléra menaçait d'envahir son diocèse, il n'hésita plus à y revenir. Il se flattait que le souvenir du bien qu'il y avait fait, apaiserait l'esprit de parti, dont son ancienne affection pour la branche aînée des Bourbons semblait devoir lui faire

craindre les attaques. Mais un concours de circonstances malheureuses lui prépara pour son retour à Besançon une épreuve cruelle. Sous prétexte que sa rentrée en France coïncidait avec l'apparition de la duchesse de Berry dans la Vendée, de jeunes exaltés vinrent sous ses fenêtres pendant les trois jours qui suivirent son arrivée, pousser des vociférations outrageantes, mêlées à des chants obscènes. L'autorité finit par réprimer ces désordres auxquels le prélat ne put demeurer insensible. Le soin de son diocèse lui offrit une distraction aux chagrins qui déchiraient son âme. Plus affable et plus simple, et demeurant étranger aux affaires du siècle, il se consacra avec un nouveau zèle à éclairer et à nourrir son troupeau. On le vit, uniquement occupé des devoirs de l'apostolat, encourager les institutions pieuses, visiter les hôpitaux et les prisons, parcourir les parties les plus reculées de son diocèse, et porter la parole évangélique jusque dans les plus obscurs villages. Ses pieux travaux altérèrent sa santé naturellement débile. Après avoir prêché en plein air dans le village de Chénecey, il fut atteint d'un rhumatisme inflammatoire qui le conduisit au tombeau. Il mourut après trois semaines de souffrances, le 8 février 1833. Sa charité, sa douceur et sa résignation chrétienne brillèrent d'un nouvel éclat dans ses derniers momens. L'avant-veille de sa mort il adressa à son clergé les plus touchans adieux, et comme s'il eût voulu expier par une humilité plus profonde sa magnificence passée, il répéta souvent sur son lit de mort : *Mes frères, priez-pour moi, je ne suis rien, moins que rien !* Par son testament qui est un monument de bienfaisance et de piété, le cardinal fit des dons considérables au séminaire de Besançon, à l'église métropolitaine, et aux pauvres, et il légua aux archevêques ses successeurs, tous ses ornemens pontificaux, son mobilier, sa chapelle évaluée à 150 mille francs, une riche bibliothèque, et des tableaux précieux. Le duc de Rohan a laissé de profonds souvenirs dans le diocèse de Besançon. Dans les temps qui précédèrent la révolution de juillet, son salon était devenu le rendez-vous de tout ce que la ville offrait de plus distingué. Les jeunes gens surtout étaient accueillis par le prélat avec une grâce affable qui les charmait. Plusieurs trouvèrent en lui un protecteur zélé, et quelques-uns qui

étaient sans fortune reçurent en secret de sa main de généreux secours. Nul ne sut jamais rendre la piété plus aimable par l'élégance de ses manières, la bienveillante aménité de ses mœurs, et la tolérance toute chrétienne qui le distinguait. Ami des arts, il encouragea puissamment les hommes qui les cultivaient. Zélé pour l'instruction du clergé, il s'appliqua à donner un nouvel essor aux études ecclésiastiques. L'enseignement du séminaire excita sa sollicitude, et il fonda une rente pour les améliorations qu'il avait projetées. Malgré l'influence des évènements politiques, sa mort causa dans tout le diocèse une sensation douloureuse et profonde; et l'on vit couler des larmes sincères à ses funérailles. Ajoutons toutefois que les projets conçus par le prélat ne furent pas toujours accueillis avec sympathie par une partie de son clergé, et qu'il eut à combattre de vives résistances, pour opérer les changemens qu'il avait jugés utiles. Le duc de Rohan a laissé des *mandemens* et des *Lettres pastorales*, et il a publié, sous le titre de *manuel*, un livre de prières qui est un véritable chef-d'œuvre d'oraison et de piété. M. l'abbé de Marguerye, chanoine, a composé une oraison funèbre de ce prélat, qui a été prononcée le 27 mars 1833 dans l'église métropolitaine de Besançon.

ROHAULT (JACQUES), physicien, né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, et s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, et mourut en 1675, à 55 ans. Rohault était tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont : | un *Traité de physique*, 1671, in-4°, et 1682, 2 vol. in-12 : il y fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques; | des *Elémens de mathématiques*; | un *Traité de mécanique*, dans ses *Oeuvres posthumes*, 1682, 2 vol. in-12; | des *Entretiens sur la philosophie*, 1671, 1673-1675, et d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

* **ROISSARD (N... l'abbé)**, prédicateur du roi, a publié un bon ouvrage intitulé : *La consolation du chrétien*, ou *Motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie*, 2 vol. in-12, imprimé pour la première fois en 1775, et depuis très souvent réimprimé en 1 et en 2 vol. in-12.

* **ROLAND** de la PLATIERE (**JEAN-MARIE**), ministre de l'intérieur sous Louis XVI et sous la république, né en 1732 à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la magistrature, mais peu favorisée par la fortune, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. N'ayant aucune vocation pour cet état, il saisit la première occasion qui se présenta d'éviter cette carrière. A la mort de son père, il quitta ses parens : âgé de 19 ans, seul, sans protecteurs, il parcourut plusieurs villes de France, et se rendit à Nantes dans l'intention de passer aux Indes, afin d'y chercher fortune. Roland était d'une santé faible, et un armateur qui l'avait employé dans ses vaisseaux, lui voyant cracher le sang le détourna de ce voyage. Il passa à Rouen, et parvint à entrer dans l'administration des manufactures, où son assiduité au travail, son intelligence et ses vues économiques lui méritèrent l'estime de ses chefs; il fut récompensé par la place d'inspecteur général à Amiens et puis à Lyon. Roland se mit à voyager en Italie, dans la Suisse, l'Allemagne, et sur les frontières de l'Espagne. Il acquit ainsi d'utiles connaissances sur les arts et les différentes branches d'industrie, et il sut en profiter en écrivant divers ouvrages qui le firent admettre dans plusieurs sociétés savantes. Sur ces entrefaites, la révolution éclata : Roland, qui avait une imagination extrêmement vive, un enthousiasme exagéré pour les Grecs et les Romains, et un grand mépris pour son siècle, ne tarda pas à se ranger du parti des innovateurs. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon, où il fonda un club qu'il associa à celui des jacobins de Paris. Il fut envoyé en 1790 par la première de ces villes aux états-généraux, pour solliciter un secours de 40 millions qu'elle devait. Arrivé dans la capitale, il y fit, par le moyen de sa femme (*voyez l'article suivant*), connaissance de Brissot, de Barbaroux, etc., dont il embrassa les projets et les opinions. De retour à Lyon après un séjour de sept mois à Paris, où il avait réussi dans sa mission, il continua de diriger le club de cette ville. Bientôt il revint dans la capitale, pour y faire valoir ses droits à une retraite, et travailler à la continuation du *Dictionnaire des manufactures*, faisant partie de la *Nouvelle Encyclopédie* de Panckoucke. Les manœuvres de ses amis le firent nommer ministre de l'intérieur en mars 1792, et il osa paraître à la cour le premier avec

des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles, et un chapeau rond. Ce costume alors sinistre et ses maximes républicaines déplurent justement à Louis XVI, et effrayèrent toute la cour. Son ton, ses manières peu respectueuses, sa conduite presque despotique à l'égard du monarque, l'ambition de Dumouriez, et surtout la lettre insolente du 10 juin, adressée au roi au sujet de la sanction qu'il voulait le forcer de donner au décret rendu contre les prêtres, et à la loi sur la formation d'un camp au-dessous de Paris, le firent congédier dans le mois de juin 1792, n'ayant gardé le portefeuille que trois mois. Depuis lors, il se consacra entièrement à servir les jacobins, et devint un des membres les plus actifs de leur comité de correspondance. Roland nourrissait la haine la plus profonde contre la cour, et surtout contre le malheureux Louis XVI; aussi peut-on le regarder comme ayant été, en secondant tantôt les projets des *girondins*, tantôt ceux de Danton, un des provocateurs des journées du 20 juin et du 10 août 1792. Après cette terrible journée, l'assemblée Législative le réintégra dans le ministère de l'intérieur, et il devint en conséquence membre du conseil exécutif provisoire. Il se fit alors remarquer par des innovations dont peut-être il ne prévît pas tous les résultats; mais ni ses lettres aux départemens, ni des mesures trop tardives, ne purent plus arrêter le sang qui coula les 2 et 3 septembre, ni réprimer une populace livrée aux fureurs des agitations politiques. Il demanda la destitution de la commune de Paris, qui avait immolé tant de victimes innocentes; mais cette demande le brouilla à jamais avec les *jacobins* ses anciens confrères. Entraîné par Péthion, Brissot, etc., il se jeta dans la faction de la *gironde*, et devint l'objet des accusations des *montagnards*. Il fut néanmoins élu par le département de la Somme député à la Convention, et parut d'abord vouloir s'éloigner du ministère: mais cette assemblée l'engagea à ne pas quitter le portefeuille. Cependant il avait perdu la faveur populaire; et, pour la reconquérir, il annonça la découverte de la fameuse armoire de fer dans un mur d'une des chambres du roi au château des Tuileries, et d'un grand nombre de lettres relatives à plusieurs *intrigues secrètes* de la cour. On dit que Roland en avait soustrait celles qui pouvaient compromettre Louis XVI; mais quoique dans ces pièces

on ne trouvât rien qui pût élever des soupçons contre la conduite de ce prince, elles servirent de prétexte pour le conduire à l'échafaud, et Roland eut à se reprocher d'être un des principaux complices de cet assassinat: il n'en obtint qu'une récompense bien funeste. Devenu odieux à Robespierre et à la *montagne*, les pamphlets et les dénonciations s'amoncelèrent sur lui. Pour conjurer l'orage, il s'empessa de donner sa démission; mais cette démarche tardive ne put le sauver de la persécution de ses ennemis, qui l'enveloppèrent dans la proscription des députés de la *Gironde*. Le 31 mai, jour de la chute de ce parti, des émissaires vinrent, pendant la nuit, pour l'arrêter dans sa maison: il trouva le moyen de s'évader, et se retira à Rouen auprès d'un ami qui consentit à le cacher. Mais ayant appris que sa femme avait péri sur l'échafaud, il résolut de ne pas lui survivre. Il rassembla ses amis, et d'après ce qu'en dit un écrivain, Roland discuta avec eux sur le genre de mort qu'il devait choisir; savoir, s'il devait se rendre à Paris, se présenter à la Convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire périr sur la place où l'on venait d'assassiner son épouse. L'autre projet était de s'éloigner de quelques lieues de Rouen, et de se suicider. Roland, considérant que son supplice entraînerait la confiscation de ses biens, et réduirait sa fille à la misère, choisit le second de ces deux projets. Il quitta donc son asile le 16 novembre 1795, à six heures du soir, suivit la route de Paris jusqu'au bourg de Beaudoin, entra dans une avenue qui conduit à une maison appartenant à M. Lenormand, s'assit contre un arbre, et se perça avec une épée à canne dont il s'était pourvu. On trouva sur lui le billet suivant: « Qui que » tu sois qui me trouves gisant, respecte » mes restes; ce sont ceux d'un homme » qui consacra toute sa vie à être utile, » et qui est mort comme il a vécu, ver- » tueux et honnête. Puissent mes conci- » toyens prendre des sentimens plus doux » et plus humains! L'indignation me » dicte cet avis: le sang qui coule par toi » rends dans ma patrie en indigne assez » la nécessité: je n'ai pas voulu rester » plus long-temps sur une terre souillée » de crimes. » Roland avait fait de bonnes études, était très instruit, possédait plusieurs langues modernes, était obligeant avec ses amis; mais un caractère roma-

nesque, opiniâtre et ambitieux, lui fit commettre plus que des fautes : il contribua puissamment à la mort de son souverain, et donna, par des innovations dangereuses, l'impulsion à de nouveaux crimes. On l'a présenté comme Janus, à double visage; et, en effet, on le vit tantôt employer tous ses moyens pour ébranler la monarchie, tantôt faire de vains efforts pour contenir la trop grande puissance des *jacobins*. Brissot l'appelait un *Caton*; mais un Caton de la façon de Brissot peut bien n'avoir été qu'un pauvre homme, n'ayant ni assez de force, ni assez de génie pour consolider la monarchie, ni assez de caractère pour établir la république. Ses ouvrages méritent bien plus d'éloges que ses opérations ministérielles et que sa conduite politique. En voici la liste : | *Mémoires sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines*, 1779-1783, in-4°; | *L'Art des imprimeurs d'étoffes en laine; du fabricant de velours, de coton, du tourbier*, 1780-1783; ces ouvrages recommandables font partie du *Recueil des arts et métiers* publié par l'académie des sciences; | *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-1778, Amsterdam, 1782 et 1801, 6 vol. in-12. Ces lettres auraient un double mérite, si elles n'étaient pas remplies d'une érudition souvent déplacée, et de citations sans nombre de poètes italiens. Elles contiennent cependant des vues et des notions intéressantes sur les manufactures des divers pays que l'auteur avait visités. Il les adressa à mademoiselle Philpon, qu'il épousa peu de temps après. | *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-4° : il renferme plusieurs détails curieux et des procédés nouveaux très utiles pour l'industrie, et on l'a inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*. | Plusieurs lettres, opuscules, rapports, etc. — ROLAND (DOMINIQUE), frère du précédent, chanoine et membre de l'académie de Villefranche, sa patrie, était, dit l'auteur des *Martyrs de la foi, aussi bon prêtre que son frère était impie*. Il fut guillotiné le 25 novembre 1793. Quoiqu'on présume qu'il ait été condamné en haine de la religion, ayant refusé le serment, l'arrêt porte comme contre-révolutionnaire et fédéraliste. Nous parlons du chanoine pour faire sentir que l'ex-ministre était un de ces philosophes égoïstes, sans religion et sans sentiment. Quoiqu'il eût

quatre frères dans l'état ecclésiastique, il ne poursuivit pas avec moins d'ardeur ceux qui se montraient rebelles à la constitution civile du clergé; et dans une lettre écrite d'un style de club, qu'il adressa à Louis XVI, il lui reproche de se servir d'un aumônier insermenté.

* ROLAND (MANON-JOSÈPHE PHILIPON, dame), femme du précédent, devenue fameuse par ses ouvrages et surtout par ses opinions, naquit à Paris en 1754 d'un graveur en taille-douce. Elle reçut une éducation soignée, fit des progrès rapides dans l'histoire et les beaux-arts, et montra de bonne heure un caractère décidé. Elevée au milieu des tableaux, des livres et de la musique, elle aspira dès son jeune âge à un rang que sa condition et son peu de fortune semblaient lui refuser. Une imagination vive et un cœur ardent donnèrent d'ailleurs à son caractère une tournure singulière, tandis que son esprit, nourri des lectures les plus propres à l'enflammer, la porta à cet amour pour la philosophie et pour l'indépendance qui ne furent pas l'une des moindres causes de sa perte et de celle de son époux. Elle se vante d'avoir voulu, dès l'âge de 9 ans, analyser Plutarque, et à 16 ans elle avait, dit-elle, une érudition assez étendue, se connaissait en peinture, et était une excellente musicienne. Les Vies de Plutarque lui avaient inspiré de son propre aveu des idées républicaines : des idées religieuses la dominèrent ensuite; et elle entra chez les dames de la congrégation au faubourg Saint-Marceau. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premiers exercices et étudia la physique et les mathématiques. Ayant perdu sa mère, elle se chargea à l'âge de 21 ans de tous les détails du ménage de son père, partageant son temps entre ces soins domestiques et la lecture des philosophes. Elle fit pour elle-même un petit recueil de ses essais, composa, par forme de passe-temps, un *Sermon* sur l'amour du prochain, une critique de Bourdaloue, et même un *Discours* pour l'académie de Besançon, qui avait mis au concours cette question : *Comment l'éducation des femmes peut-elle contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Roland de la Platière ayant fait sa connaissance, fut enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur la Suisse, l'Italie, etc., et l'épousa en 1780 : il était alors inspecteur des manufactures. Sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier

des plantes de la Picardie. Madame Roland fit ensuite des voyages en Suisse et en Angleterre, porta son attention sur ces deux gouvernemens, en analysa l'esprit, et se passionna dès lors pour les principes de liberté qui en formaient la base. La révolution arriva, et madame Roland crut y voir un moyen d'introduire en France ces mêmes principes qu'elle avait tant admirés. Elle ne tarda pas à faire partager ses opinions à son époux, sur lequel elle avait un empire absolu. Ils se trouvaient alors à Lyon. Elle prit part avec lui à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna entr'autres articles, la *Description de la fédération lyonnaise* du 30 mai 1790. Il fit vendre à plus de 60,000 exemplaires le n° où elle se trouvait insérée. Quoique madame Roland ne pût pas se dissimuler que les talens de son mari ne pouvaient guère s'étendre au-delà de ce qui concernait l'industrie commerciale, elle sut lui persuader qu'il pouvait prétendre à une place plus éminente dans la société; et lui-même crut agir par ses propres moyens, tandis qu'il n'agissait qu'en second, et par l'impulsion et les conseils de sa femme. Elle parvint à le faire nommer par la ville de Lyon député extraordinaire aux états-généraux, afin d'obtenir un secours pour le paiement des dettes de cette ville. Transportée sur le grand théâtre de la capitale, madame Roland s'empressa d'y jouer le rôle auquel elle aspirait depuis long-temps. Elle reçut dans sa maison tous les chefs du parti populaire, et les députés de la Gironde les plus en crédit, comme Brissot, Barbaroux, Louvet, Clavière, Vergniaud, etc. Ces législateurs orgueilleux, cédant à l'empire d'une femme, écoutaient avec déférence les avis de madame Roland, qui devint l'âme de leurs délibérations. Elle était le principal ressort qui les dirigeait, et la puissance secrète d'où émanaient les innovations qui préparèrent tant de maux à la France. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son époux au ministère de l'intérieur; mais elle trouva là un écueil où échouèrent ses talens, qui n'étaient pas ceux d'un diplomate et d'un publiciste. Roland, conduit par les conseils de sa femme, ne fit que des fautes : tout en humiliant la cour, il indisposa les *jacobins*, dont il avait été le collègue, et ne fit rien de remarquable pour le parti de la gironde. Il était connu que madame Ro-

land contribuait beaucoup à la rédaction de tous les actes et projets de ce ministre. Elle ne le dissimula pas dans ses *Mémoires* : « S'il eût fait des homélies, dit-elle, j'en aurais composé. » Quand il fut rappelé au ministère par l'assemblée Législative, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à monsieur, il en faut faire aussi une à madame..... Nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par les yeux de leurs femmes. » Son époux étant devenu ministre une seconde fois, madame Roland s'attacha exclusivement au parti des *girondins*, et fit commettre à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à relever. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion de faire briller son éloquence. Elle parut à la barre de la Convention le 7 décembre 1792, prononça un long discours, et triompha des dénonciations par les grâces de son éloquence. Cependant le parti que madame Roland suivait fut écrasé par les *jacobins*; et son mari, impliqué dans la proscription des députés de la gironde, le 31 mai 1793, fut contraint de se sauver en Normandie. Elle crut pouvoir rester dans la capitale, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que ses liaisons avec les *girondins*, son influence sur les députés, et plus particulièrement encore celle qu'elle exerçait sur son mari, étaient publiquement connues. Son imprudence lui devint funeste. Arrêtée et enfermée à Sainte-Pélagie, madame Roland réclama inutilement contre cet acte. Après cinq mois de captivité, elle fut transférée à la Conciergerie, le jour même de l'exécution de Brissot et des autres députés de la Gironde (1^{er} octobre 1793). Un avocat, M. Chauveau-la-Garde, étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau en lui disant : « Ne venez pas de main, ce serait vous perdre sans me sauver : acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir..... demain je n'existerai plus. » Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort, comme ayant conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république. Elle subit son interrogatoire, entendit son arrêt avec un courage stoïque, et marcha à la mort avec l'ironie et le dédain sur les lâches. Arrivée à la place Louis XV,

elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Sa gaieté sembla s'animer à la vue de son supplice, et fit même sourire une victime assise à ses côtés. Avant de recevoir le coup fatal, elle annonça que son mari ne pourrait pas lui survivre (voyez l'article précédent). Elle fut exécutée le 8 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. Madame Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures, et elle parle souvent de l'innocence de sa vie. Sa conversation était spirituelle, son caractère insinuant. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait ses idées d'indépendance jusqu'à l'exagération. Elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste; et son ambition la perdit, en perdant son époux, qui jouissait d'ailleurs d'une réputation bien acquise, dans une sphère plus étroite, mais moins dangereuse. Elle se jeta dans les partis, et ne vit dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit que madame Roland avait un cœur sensible; nous ne réfuterons pas cette opinion : cependant les malheurs de la famille royale, et de tant de victimes que fit la *gironde*, la laissèrent indifférente. Il n'y a pas un mot dans ses *Mémoires* sur le sort funeste de Louis XVI, et elle ne se plaignit que quand son parti commença à devenir victime de ses déplorables innovations. Madame Roland, sans être belle, avait une figure douce et pleine d'expression; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance dans ses *Mémoires*. Elle a laissé plusieurs écrits : | des *Opuscules* sur la *mélancolie*, sur l'*âme*, la *morale*, la *vieillesse*, l'*amitié*, l'*amour*, la *retraite*, et sur *Socrate*; | *Voyages en Angleterre* et en *Suisse*. Ces ouvrages ont été réunis à ses *Mémoires*, qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc. : ceux-ci furent publiés d'abord par M. Bosc, après la terreur, sous le titre d'*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1793, in-8°, et ensuite par M. Champagnoux, Paris, 1800, 3 vol. in-8°. En général, le style de madame Roland est in-

correct, quelquefois éloquent, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Ses *Mémoires* sont peut-être son ouvrage le moins bien écrit, à cause de la position difficile où elle se trouvait dans ce moment. Elle y parle en politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plaît surtout à parler d'elle-même, et à faire l'éloge autant de ses opinions que de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressans, ils laissent néanmoins une impression pénible par le ton qui y règne, l'exagération des sentimens, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément. Ses *mémoires* font partie de la *Collection* publiée par les frères Baudouin : on trouve en tête de cette édition une *Notice sur madame Roland*, par F. Barrière, qui reconnaît dans sa préface de voir à la bienveillance éclairée de MM. Van Praet et A.-A. Barbier plusieurs *documents historiques* sur cette dame, ainsi que les *Mémoires*, *rapports* et *discours de son mari* réimprimés à la suite de ses *Mémoires*.

* ROLAND (PHILIPPE-LAURENT), sculpteur, naquit le 14 août 1746, à Marcy dans les environs de Lille en Flandre, d'un négociant estimé. Son goût pour les arts l'empêcha de suivre le commerce. Il vint à Paris étudier le dessin, et il y fit de grands progrès. Ses maîtres, reconnaissant en lui beaucoup d'adresse pour modeler, lui conseillèrent de se livrer uniquement à la sculpture. Alors il entra dans l'atelier du célèbre Pajou, où il fut bientôt considéré comme le plus habile élève de ce maître : il fut employé alors dans les travaux d'ornement du Palais-Royal et de la salle de spectacle de Versailles. Roland fit ensuite un voyage à Rome, pour étudier les chefs-d'œuvre de cette capitale des beaux-arts; et, à son retour, il exécuta deux belles statues (Caton d'Utique et Samson), qui lui méritèrent l'honneur d'être agréé à l'académie royale de peinture et de sculpture, en 1779, et d'être reçu académicien en titre en 1781. Vers cette même époque, il fut chargé par le directeur général, M. d'Angivilliers, de la statue du *grand Condé*, et s'occupa ensuite de plusieurs autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, Roland exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de la *Loi* qui fut placé sous le péristyle du Panthéon. Lors de la création de l'institut, il en fut nommé

membre et chevalier de la légion d'honneur. Il venait d'être compris par le roi dans l'organisation de l'académie royale des beaux-arts, lorsqu'un catarrhe pulmonaire l'enleva presque subitement le 11 juillet 1816 à l'âge de 70 ans. Ses principaux ouvrages sont la statue en marbre du *grand Condé*, ouvrage plein de feu ; celles d'*Homère chantant* sur sa lyre (c'est son chef-d'œuvre), de *Solon*, de *Tronchet*, le buste de *Pajou*, et plusieurs autres portraits, où il avait eu l'art d'unir la noblesse du style à la ressemblance la plus frappante. Il était professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture.

* **ROLAND** ou plutôt **ROLLAND D'ERCEVILLE** (**BARTHÉLEMI-GABRIEL**), naquit à Paris en 1734. Issu d'une famille distinguée dans la magistrature, il suivit la même carrière, et fut successivement conseiller et président au parlement de Paris. Rolland cultiva en même temps la littérature, et publia plusieurs écrits sur différentes matières. En 1754, parurent ses *Lettres d'un magistrat à Morénas*, in-12, qu'il ne faut pas confondre avec les *Lettres d'Eusèbe Philalèthe à Morénas*, 1753, un gros vol. in-12 ; celles-ci sont de dom Clément. Deux des lettres dont nous parlons sont relatives aux procédures des parlements : l'auteur les désavoua, parce qu'on avait fait quelques changemens à son manuscrit. Lors de nos troubles politiques, il ne put les envisager sans en témoigner son indignation. En 1790, il protesta, comme plusieurs autres de ses collègues au parlement, contre les opérations de l'assemblée. Sa démarche n'eut d'abord aucun funeste résultat pour lui ; mais les factieux, qui avaient désigné d'avance leurs victimes, le dénoncèrent, pendant le règne de la terreur, comme *suspect et contre-révolutionnaire*. Il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 20 avril 1794, à l'âge de 64 ans. On a de lui : | *Lettre à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France*, 1756, in-12 ; | *Compte rendu des interrogatoires subis par devant M. d'Argenson, au commencement du 18^e siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes, et notamment de l'Histoire de l'abbé Blache, trouvée dans la Bibliothèque des jésuites*, 1766, in-4^o ; | *Lettre à M. l'abbé de Majainville*; etc., 1788. Le sujet de cette lettre nous force à remonter à la cause qui la fit écrire. Rolland avait joué un rôle très actif dans l'expulsion des jésuites, et en 1762 il fut chargé par le parlement de l'exécution des arrêts concernant la suppression de cet ordre, ainsi que d'installer l'université dans le collège de Louis le Grand. Sur ces entrefaites, un M. Rouillé des Filletières mourut, privant de ses biens ses parens, et les laissant à plusieurs légataires, parmi lesquels se trouvait un ex-jésuite. Les parens portèrent leurs plaintes au parlement ; un d'eux était Rolland d'Erceville, neveu de M. des Filletières, et c'est à cette occasion qu'il rédigea la lettre ci-dessus indiquée. Il y dit que le testament lui fait tort de deux cent mille livres ; que l'affaire seule des jésuites et des collèges lui coûtait de son argent plus de 600,000 livres ; et qu'en effet les travaux qu'il avait faits, et surtout relativement aux jésuites, qui n'auraient pas été éteints s'il n'eût consacré à cette œuvre son temps, sa santé et son argent, ne devaient pas lui attirer une exhérédition de son oncle. Il joignit à sa lettre les pièces du procès, que l'abbé de Majainville, principal légataire, gagna autant par la bonté de sa cause que par le talent de son avocat, le célèbre Gerbier. Rolland d'Erceville fit paraître un *Mémoire* en sa faveur, signe Constant, Dorival et Jadeau, procureur, imprimé en 1781, et où il s'explique contre sa partie adverse avec assez de modération ; ce qui ne l'empêcha pas de perdre sa cause. | *Dissertation si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-8^o : l'auteur se prononce pour la seconde de ces langues ; | *Recherches sur les prérogatives des femmes chez les Gaulois*, etc. 1787, in-12 ; | *Discours prononcé à l'académie d'Orléans*, 1788, in-4^o ; et un grand nombre de comptes rendus au parlement sur l'affaire des jésuites.

* **ROLDAN** (**LOUISE**), dame artiste, naquit à Séville en 1654, et était fille d'un sculpteur distingué dans son art. Elle suivit la profession de son père, et fit de si étonnans progrès, que le roi Philippe IV l'appela à sa cour et lui accorda une pension. Louise ne traita que des sujets religieux : l'on cite parmi ses ouvrages un superbe *crucifix*, que les connaisseurs admirent encore, et qu'on voit à Sisante, petite ville de la Manche, et une statue de la *Vierge éplorée à la vue de son fils crucifié*, morceau digne des plus habiles maîtres. Louise Roldan mourut à Madrid en 1704, âgée de 50 ans.

ROLEWINCK (**WERNER**), nommé quel-

quelquefois *Laerius* ou *Larenensis*, parce qu'il est né en 1425 à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1492, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste (1). Entre tous ses ouvrages on distingue : | *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, 1475, Louvain, 1486, traduit en français, par Pierre Farget, de l'ordre de Saint-Augustin, 1483, sous le titre de *fleurs des temps passés*. C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean-Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de saint Bruno. (Voyez DIOCRE.) | *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513; | *De regimine principum*, Munster, in-4°; | *Vita et miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472; | *Vita sancti Hugonis*; | *Dissertationes de martyrologio paschali quæ luna*, 1472, in-4°; | des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, etc. Quatre seulement des ouvrages de ce savant religieux subsistent dans nos bibliothèques, savoir : | *Paradisus conscientiarum*, in-fol., Cologne, 1475; | *Quæstiones theologice duodecim*, ib., 1475; | *De laude Westphaliarum, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum libri III*, in-4°, sans date; 2^e édition, Cologne, 1514; et *Fasciculus temporum*. Ce dernier ouvrage qui parut pour la première fois en 1474, comme il est indiqué ci-dessus, eut un grand nombre d'éditions. On en compte vingt-sept avant l'an 1501.

* **ROLIN (NICOLAS)**, chancelier de Bourgogne, né à Autun dans le 14^e siècle, et originaire de Poligny (voyez les *Mémoires* sur cette ville par Chevalier) fut créé maître des requêtes en 1449, et chargé par le duc Philippe-le-Bon, de poursuivre la punition des meurtriers de son père Jean-sans-Peur (voyez JEAN-SANS-PEUR et PHILIPPE le Bon). Le zèle qu'il mit dans cette affaire lui mérita la faveur de Philippe qui le fit chevalier, et lui confia, en 1422, les sceaux de Bourgogne. Le

chancelier qui devait son élévation à ses talens et à la culture des lettres, en devint le protecteur, et prit toutes les mesures qui devaient assurer l'établissement de l'université à Dôle. Rolin avait une érudition et une éloquence peu communes pour son temps, et il donna des preuves de sa fermeté en luttant contre les entreprises des grands vassaux : ce qui le rendit odieux à la noblesse. Jean de Granson, qui était d'une des plus grandes familles de la Bourgogne, ayant donné le signal de la révolte, le chancelier le fit arrêter, et malgré les instances des parens du coupable et du comte de Charolais lui-même, il fut mis à mort. Rolin eut part à tous les traités de son temps ainsi qu'à la rédaction de la coutume de Bourgogne, et se maintint pendant quarante années dans la plus haute faveur. Il mourut le 28 janvier 1461, à Autun, et y fut inhumé. Il amassa de grandes richesses dont il fit un noble usage : Autun lui dut la fondation de sa collégiale, et il dota celle de Poligny. En 1443, il établit à Beaune un hôpital pour les pauvres malades, et pourvut à leurs besoins (voyez l'*Histoire de Beaune*, par l'abbé Gandelot). Il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'on lit dans la relation d'un voyageur : « Mais de tout ce que j'ai vu, dit-il, rien ne m'avait plus étonné que le magnifique hôpital fondé en 1443 par Nicolas Rollin (Rolin) chancelier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Je ne sais si le fondateur avait réellement la conscience assez chargée pour mériter ce bon mot de Louis XI : *Il est juste qu'ayant fait tant de pauvres, il construise un hôpital pour les loger*. S'il en était ainsi, le chancelier aurait eu donc l'envie de ruiner et son maître et Louis XI; car il avait eu soin de y faire construire une chambre pour le roi de France, une pour le duc de Bourgogne et même des logemens pour des personnes de condition.... » Il vaut mieux s'en référer à ce que dit Paradin dans les *Annales de Bourgogne*, page 883 : « Rolin fut un digne exemple et archétype de tout savoir, piété et honneur, dont il fit miraculeuse preuve es affaires du bon duc Philippe, qui de tout en tout se reposoit sur la sagesse, savoir et conduite de ce prudent chancelier. »

ROLLAND. Voyez ROLAND.

ROLLE (MICHEL), né à Ambert en Auvergne, l'an 1632, mourut à Paris en

(1) La Biographie universelle de Michaud dit que W. Rolewinck mourut en l'année 1500, qui paraît être en effet la véritable époque de la mort de ce religieux.

1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des sciences. Son mérite, sa conduite paisible et régulière, la douceur de sa société et sa probité exacte, furent ses seuls sollicitateurs. Il a laissé un *Traité d'algèbre*, 1690, in-4°, qui mérita l'attention des mathématiciens; et une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*, 1699.

ROLLENHAGEN, allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il a aussi laissé quelques *Homélies* et *Traquédies*, etc.

ROLLER (JOSEPH), né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa surtout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra et profana in geminis tractatus distributa*, Olmutz, 1732, in-8°. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes et un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Wapozzan en 1767.

ROLLI (PAUL-ANTOINE), poète renommé, né à Todì, dans l'Ombrie, en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Un seigneur anglais (le lord Sembruck) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, se fixa à Rome et y mourut en 1767, laissant un cabinet très curieux, et une bibliothèque riche et bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, in-8°. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Elégies*, des *Chansons*, et des *Hendécasyllabes* dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8°, et précédé de sa *Vie*, par l'abbé Fondini; et le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8°.

ROLLIN. Voyez RAULIN et ROLIN.

ROLLIN (CHARLES), historien et recteur de l'université de Paris, où il naquit le 30 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçu maître dans la même profes-

sion dès son enfance. Un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collège du Plessis. Charles Gobinet en était principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et mériter son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collège du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au Collège royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit alors une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collège de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collège jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédait depuis 1701. Rollin mourut à Paris le 14 septembre 1741. Il était principalement estimable par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il était le premier à en parler. C'est de l'antre des Cyclopes, disait-il dans une épigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, que j'ai pris mon vol vers le Parnasse. C'en est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avaient donné une haute opinion. Il disait naïvement ce qu'il en pensait; et ses jugemens, quoique trop favorables, étaient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'était un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parlait bien; mais il avait plus de facilité à écrire qu'à parler, et on trouvait plus de plaisir

à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Frédéric I^{er}, roi de Prusse, étant encore prince-royal, entretenait une correspondance avec lui. Quant il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avènement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détaillait les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commençait à peu près ainsi : *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un bon ami*. Plus bas il disait : *Vos avis, mon cher et vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles que les complimens faux et souvent insipides des flatteurs*. Cette phrase dorait un peu la pillule ; mais Rollin ne put digérer la tendresse d'une nourrice. Il rompit toute correspondance avec le roi, et lui écrivit que, *comme il respectait ses occupations importantes, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire*. Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps, et on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont : | une *Edition* de Quintilien, en 2 vol. in-12, 1715, à l'usage des écoles, avec des notes, et une préface très instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu l'attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. | *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, 1726, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentimens de religion qu'il respire, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style : il ne peut être que très utile aux instituteurs, et servir à former d'excellens élèves : déjà par lui-même une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruits qu'il a produits et qu'il produira toujours quand on le prendra pour guide. | *L'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, etc.*, en 43 vol. in-12, publiés depuis 1750 jusqu'en 1758. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre humain avec des intentions plus pures et plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité et de cette bonhomie précieuse infiniment plus

attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposans dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie ; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits ; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens ; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 et 30 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions, mais elles sont répandues avec trop peu d'économie (1). | *L'Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actum*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que Crévier, son disciple, a continué depuis le 9^e volume. (*Voyez* CREVIER.) *L'Histoire romaine* eut moins de succès que *L'Histoire ancienne*. On trouva que c'était plutôt un discours moral et historique qu'une histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événemens considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. | *La Traduction latine de plusieurs écrits théologiques sur les querelles du temps*. L'auteur était un des plus zélés partisans du diacre Pâris ; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les convulsionnaires sur le cimetière de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses lettres. Il laissa par son testament 3,000 florins à la caisse destinée aux entreprises et à la dépense du parti. (*V. NICOLE*). | *Opuscules, contenant diverses lettres, harangues, discours, complimens, etc.*, Paris, 1771, 2 vol. in-12 ; recueil peu intéressant, et qui aurait eu besoin de plus de choix ; L'abbé Tailhé a donné un abrégé de *L'His-*

(1) L'auteur du *Génie du christianisme*, qui a consacré un chapitre de son ouvrage à la gloire de Rollin, le termine par ces paroles : « Rollin est le Fénelon de l'histoire, et comme lui il embellit l'Egypte et le Grèce. Les premiers volumes de *L'Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille ; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle, selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui remue plus doucement l'âme. »

toire ancienne, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève en 5 vol. in-12. *L'Histoire ancienne*, *L'Histoire romaine*, et le *Traité des études*, ont été réimprimés en 16 vol. in-4°, 1745. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liège, a donné au public une très belle édition de *L'Histoire romaine*, avec la continuation, 16 vol. in-8°. (Voyez BELLENGER.) M. Letronne a donné une nouvelle édition des *Œuvres de Rollin*, accompagnée de notes et d'observations historiques, Paris, 1821, 30 vol. in-8°, avec atlas. M. Lequien en a aussi publié une édition de 1820 à 1827, en 30 volumes in-8°, avec les notes sur les principales époques de *L'Histoire romaine* et de *L'Histoire ancienne* par M. Guizot. En 1818 l'académie française a donné à M. l'avocat Berville le prix qu'elle avait proposé pour l'éloge de Rollin; cet éloge se trouve à la tête de l'édition de M. Letronne. On a de M. Bousson de Mairret un *Essai sur la vie et les ouvrages de Rollin*, brochure, petit in-8°, imprimée à Lons-le-Saulnier. Cet essai se retrouve à la tête de *L'Histoire ancienne de Rollin*, Besançon, Gauthier, 1826, 16 vol. in-12. Ch. Coffin, professeur de l'université de Paris, connu par des productions latines estimées (voyez COFFIN), et successeur de notre historien dans le principalat du collège de Beauvais, fit ces vers pour être placés au bas de son portrait :

Ille est formandæ solers cupidusque juventa
Assiduus morum cultor et ingenii.
Vivus adhuc hominum voluit regnare per ora,
Famæ idem testis spretor et ipse suæ.
Unica pertentat generosum gloria pectus,
Spargere doctrinæ quas cumulavit opes.

ROLLON, ROLL, ROLF, ROU, RAOUL, ou **HAROUL**, ou **ROBERT**, premier duc de Normandie, était un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les 9^e et 10^e siècles. Il était fils de Rogvald, prince ou seigneur établi dans la Norvège septentrionale, que l'étendue de ses états, ses richesses, son caractère belliqueux et fier, avaient rendu redoutable aux rois de Danemarck. (Voyez les *Révolutions de Norvège* par Catteau Calleville, tome premier, page 48.) Après plusieurs courses dans la Baltique, en Angleterre et en France, il s'empara de Rouen, dont il fit rebâtir les murailles, puis vint assiéger Paris. Il vole ensuite en Angleterre secourir son ami, le roi Alfred, qui était alors en guerre avec ses propres sujets, revient en France, et partout où il passe il

laisse la mort et l'incendie. Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec lui, conclut à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque qu'il le fit tomber en arrière. La France était alors dans une si triste situation qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladresse dont il ne fallait que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avait fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisait la loi, et obligeait de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Harro*, qui était encore en usage dans la Normandie avant la révolution, et dont il est fait mention dans tous les édits et déclarations des rois de France. Il est cependant des savans qui dérivent le mot de *harro* du mot tudesque *har*, qui signifie cri ou clameur, et qui annonçait en général la réclamation et le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentimens se concilient, en disant que ce cri populaire prenait une force et une considération particulière, lorsqu'il avait le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'*echiquier*, ou parlement ambulator, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiège. C'est donc une erreur manifeste dans Orderic Vital, de placer sa mort, comme il fait, dans le courant de l'année 917.

ROLLWINCK (WERNERUS). Voyez **ROLEWINCK**.

ROMAIN (saint), diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyr sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenait publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, allaient dans les temples adorer

les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendaient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où était le feu. L'empereur, en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement; il fut ensuite mené en prison et étranglé quelque temps après. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROMAIN qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de saint Laurent, qui l'avait instruit et baptisé; ni avec deux autres martyrs du même nom.

* ROMAIN (saint), en latin *Romanus*, l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, né à Isernore dans le Bugey, au commencement du 5^e siècle, vécut d'abord long-temps dans le monastère d'Ainay, à Lyon, dans lequel il était entré de bonne heure, puis obtint la permission de se retirer dans un désert placé au milieu des gorges du mont Jura. Il y construisit une cellule, et défricha et cultiva un petit terrain. Son frère Lupicin l'étant venu rejoindre dans ce lieu quelques années après, la réputation de leur sainteté leur amena en peu de temps un si grand nombre de disciples, qu'ils bâtirent dans le voisinage trois monastères et d'autres établissemens, qui furent l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent conjointement ces divers monastères avec la plus grande union, quoique leur caractère assez différent portât Romain à adopter les voies les plus douces, et Lupicin les plus rigides. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de La Baume, couvent de femmes, où l'on observait la clôture la plus exacte, et qui devait également son origine à ces pieux solitaires. Le *Martyrologe romain* marque la fête de saint Romain au 28 février.

ROMAIN (saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 659. L'église de Rouen était dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouissait de temps immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilège qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que saint Romain avait

délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux. On sait que ces dragons tués sont souvent le symbole et l'expression des fléaux et des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VII, en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de l'année où il avait été élu. On a de lui une *Epître*. Il eut pour successeur Théodore II. Son nom était Gallesin.

ROMAIN I^{er}, surnommé *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès et sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de son avancement rapide. Il devint premier ministre de Constantin Porphyrogénète, successeur de Léon le Philosophe, qui avait lui-même succédé à Basile, et fit épouser à Constantin sa fille Hélène. Ce prince le déclara son collègue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talens, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites, qui s'étaient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, et dans un temps de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre par son testament, à Constantin X, son beau-père, le premier rang, dont il l'avait privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours, en 948.

ROMAIN II dit le *Jeune*, fils de Constantin Porphyrogénète, petit-fils du précédent, naquit en 939. Il succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène et ses sœurs, qui se prostituèrent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se serait rendu maître de toute l'île, s'il n'avait été obligé d'aller descendre à Lep contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livrait à des débauches dont il mourut en 965, après un règne de trois ans quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé le *Paphlagonien*, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain; et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un règne de cinq ans et quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogène*, était un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier; mais elle viola sa parole, et donna sa main à Romain IV. Les Sarrasins faisaient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux, et les vainquit. Mais en 1071, il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier, Romain lui répondit : *Je vous aurais fait percer de coups.*—*Je n'imiterai point*, répliqua Asan, plus humain que ne l'étaient pour l'ordinaire ces chefs de brigands arabes ou turcomans, *une cruauté si contraire à ce que J.-C., votre législateur, vous ordonne*; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes : Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après trois ans et huit mois de règne.

ROMAIN (le cardinal). *Voyez* BLANCHE et LOUIS IX.

ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était *Giulo Pippi*, né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut long-temps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout à coup à l'essor de son génie, il étonna par la har-

diessé de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies, de ne varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur; mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauve-garde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN de HOOQUE. *Voy.* HOOQUE.

ROMAIN (FRANÇOIS) ou le *Frère Romain*, architecte. *Voyez* FRANÇOIS ROMAIN.

* **ROMAN** (l'abbé JEAN-JOSEPH-THÉRÈSE), littérateur, né à Avignon en 1726, vint à Paris à l'âge de 25 ans, fut attaché comme desservant à la paroisse de Saint-Méri, et cultiva les lettres avec assez de succès. Nommé vicaire-général du diocèse de Vence, il demeura près de la fontaine de Vaucluse où il continua ses travaux littéraires. Il entreprit avec lord Fitz-William différens voyages en Italie, en Allemagne, en Suède et en Danemarck, etc., fut agréé à plusieurs sociétés savantes, et mourut dans sa patrie en 1787. Il a laissé: | *Essai sur l'art de traduire*; | *La mort d'Adam*, tragédie, traduite de l'allemand de Klopstock, avec un discours préliminaire, Paris, 1762, in-12; | *l'Inoculation* poème en 4 chants, Paris, 1773, in-8°, où l'on remarque de la grâce et de la facilité; | *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de ses plus belles poésies, précédées de la Vie de cet homme dont les actions et les écrits sont une des*

plus singulières époques de l'histoire et de la littérature moderne, Parme (Paris), 1778, in-8°. Cette édition a été contrefaite à Avignon, dans la même année, in-12. La *Vie* de Pétrarque qui est à la tête de cet ouvrage, avec la traduction de la lettre de ce poète à la postérité, par Tissot de Mornas, ont été imprimées à Avignon en 1804, in-12, par les soins de M. Fortia d'Urban, et sous les auspices de l'athénée de Vaucluse ; | *Les Echecs*, poème en 4 chants, Paris, 1807, 1 vol. in-8°. Ce poème est considéré comme supérieur à ceux qui ont été composés sur le même sujet par Vida, en latin ; par Ducci, en italien ; et par Cérutti en français. Les vers de l'abbé Roman ont peut-être moins d'élégance que ceux des auteurs ci-dessus énoncés : mais il a sur eux le mérite d'avoir traité cette matière avec plus de précision et de clarté. M. Aug. Couvret a fait précéder l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage de *Recherches historiques sur le jeu d'échecs*. Il a en outre laissé un autre manuscrit, qui, ainsi que le précédent, fut imprimé après sa mort, et qui a pour titre : | *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années 1770, 1771 et 1772, suivis d'anecdotes sur le pape Ganganelli et le conclave tenu après sa mort, et d'un récit historique sur l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne par feu l'abbé Roman, témoin oculaire et imprimé sur ses manuscrits autographes, ornés du portrait de Gustave*, 1807, in-8°. Quoique l'auteur n'ait pas été témoin oculaire de ces événemens, ainsi que l'annonce le titre, comme il arriva, trois ou quatre ans après, dans les contrées où les événemens eurent lieu, il put se procurer de bons renseignemens sur les révolutions qu'il a décrites, auprès des personnes qui en avaient été témoins, et des acteurs eux-mêmes. Cet ouvrage est très curieux ; mais l'auteur s'arrête un peu trop à peindre les scandales domestiques qui déshonorent quelquefois les palais des grands. La première de ces révolutions est celle qui, depuis 1770 jusqu'en 1772, éleva presque au rang suprême, en Danemarck, le médecin Struensee, qui périt ensuite sur un échafaud, et qui était le favori de Caroline-Mathilde, sœur de Georges III, roi d'Angleterre, et femme de Christian VII, prince livré aux plaisirs, dont l'abus le rendit incapable de gouverner ses peuples. L'autre révolution est celle de Suède où Gustave III, secondé par la France,

parvint, sans répandre une goutte de sang à se saisir du pouvoir que le sénat avait usurpé depuis la mort de Charles XII, et pendant le règne d'Ulrique, sœur de ce monarque. Ce même sujet avait été traité par l'abbé Micchelesi, Sheridan, et le comte de Hordt. L'abbé Roman parle ensuite de l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Ces *Mémoires* sont écrits d'un style concis, rapide et plein de chaleur. Les anecdotes sur le pape Ganganelli n'offrent pas beaucoup d'intérêt, et semblent même déplacées dans cet ouvrage. L'abbé Roman a écrit aussi : | plusieurs *Discours* sur la littérature, des *Poésies fugitives*, pour les journaux et l'almanach des Muses. Son caractère était doux, et il eut le bonheur de se faire, par sa conduite et par ses ouvrages, beaucoup de partisans et presque aucun ennemi.

* ROMANA (don PÉDRO CARO Y SUREDA, marquis de la), général espagnol, naquit le 3 octobre 1761 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille illustre de cette île, et d'un père qui était né dans le même lieu, et qui avait obtenu un rang élevé dans les troupes espagnoles, lorsqu'il mourut en 1775 dans la guerre contre Alger. A l'âge de 10 ans, il fut envoyé au collège de l'Oratoire à Lyon pour y faire ses premières études, qu'il alla continuer à l'université de Salamanque, et ensuite au séminaire des nobles à Madrid. Entré en 1775, dans le corps royal des gardes-marines, ce ne fut qu'en 1778 qu'il commença d'en remplir les fonctions, et qu'il se rendit à cet effet, à Carthagène, où se trouve une de leurs académies. Nommé officier en 1779, don Pedro devint, l'année suivante, adjudant ou aide-de-camp du général don Ventura Moreno. Lors du siège de Gibraltar, en 1782, il se distingua sur les chaloupes canonnières et sur les batteries flottantes, et ne retourna à Valence qu'en 1783, lorsque la paix fut conclue. Il se lia d'amitié avec le comte de Lumiarès, et ils se livrèrent ensemble à l'étude des langues modernes, de l'histoire et des antiquités. Le marquis de la Romana forma chez lui une riche bibliothèque et un cabinet d'instrumens de physique, par le moyen desquels il faisait, de concert, avec Lumiarès, diverses expériences devant plusieurs de leurs amis. Le marquis, doué d'une mémoire prodigieuse, avait parcouru ou au moins effleuré presque toutes les sciences et les littératures de l'Eu-

rope, dont il parlait les langues avec facilité. Il parcourut, en 1785, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta quelques mois à Berlin pour acquérir de nouvelles connaissances dans l'art militaire. De retour en Espagne, il servit sous l'amiral Gravina, et, en 1790, il fut nommé capitaine de frégate; mais il n'aimait pas, comme il le disait lui-même, le service de la marine, dans lequel il n'était entré que pour obéir aux ordres de son père. Aussi, lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à la France (en 1793), il demanda et obtint d'être employé dans les armées de terre, sous les ordres de son oncle, don Ventura Caro, qui commandait l'armée du Nord. Ce général le mit à la tête d'un corps de 2000 hommes, avec lequel la Romana contribua, le 30 avril, à la prise du camp de Sare, et se distingua à la bataille de Château-Pignon, où l'on fit prisonnier le général français le Gentièrre. Muller, ayant remplacé celui-ci, battit les Espagnols, et menaçait Pampe-lune. Caro réunit sur la Bidassoa 42,000 hommes, partagés en quatre colonnes, dont la deuxième était commandée par la Romana, qui chassa les Français du mont Diamant et du mont Vert, et s'y établit; mais deux de ces colonnes ayant été repoussées, se replièrent sur celles de la Romana et d'Escalante, qui commandait la première avec un succès égal à celui de la Romana. Le désordre s'étant mis dans toute l'armée, les Espagnols repassèrent la Bidassoa, furent défaits à Saint-Martial, et les Français s'emparèrent de Pontarabie. Caro fut rappelé, et la Romana passa à l'armée de Catalogne, sous les ordres du comte de la Union. Malgré des prodiges de valeur, la Romana ne put empêcher la déroute des Espagnols à Monte-Negro; son corps cependant couvrit leur retraite, et fut le seul qui se retira en bon ordre. La Union ayant trouvé la mort dans la mêlée, le marquis des Amarillas lui succéda, par *interim*, jusqu'à ce que don Josef Urrutia vint le remplacer. La Romana avait été élevé au grade de maréchal-de-camp. Urrutia trouva une entière désorganisation dans l'armée, et le fort de Figuières au pouvoir des Français. Il ne se découragea pas, établit une discipline sévère, et forma le projet de surprendre l'ennemi. La Romana se porta, d'après les ordres d'Urrutia, au-delà de Crispia, attaqua vivement les Français, et les culbuta. Mais l'imprudence d'un caporal, qui avait crié *Qui*

vive? avait déjà donné l'alarme dans le camp des Français, qui se rallièrent, et la Romana se replia en bon ordre vers Besalu. Aux combats sanglans des 28 mars et 5 mai, où les deux armées s'attribuèrent la victoire, il déploya la même intelligence et la même valeur. La Romana contribua à l'occupation de la Cerdagne française, exécutée par Urrutia; mais cette expédition ne fut pas poussée plus loin, la paix ayant été conclue à Bâle, le 22 juillet 1795, entre la république française et l'Espagne. La Romana se retira à Alicante avec le grade de lieutenant-général. Les Anglais s'étant emparés de l'île Minorque en 1798, il fut chargé de la reprendre; mais cette expédition n'eut point lieu par suite de la défaite éprouvée par la flotte espagnole, à la hauteur du cap Trafalgar. En 1800, il fut nommé par *interim* capitaine général de la Catalogne, où il se fit aimer et respecter à la fois. Il était membre du conseil suprême de la guerre, lorsqu'on lui donna le commandement en chef d'une armée de 45,000 hommes, que le roi d'Espagne envoyait, à la demande de Bonaparte, dans le Hanovre, pour fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe (1807), 5000 Espagnols que Charles IV avait accordés à sa fille Marie-Louise (*voyez ce nom*), reine d'Etrurie, partirent de Toscane, pour rejoindre les autres troupes destinées pour le Nord. Elles devancèrent celles-ci, et montrèrent un grand courage à la prise de Stralsund. La meilleure intelligence régna d'abord entre Bernadotte (actuellement Charles XIV, roi de Suède), général en chef des armées françaises et espagnoles, et le marquis de la Romana. Celui-ci agit de concert avec le général français dans l'attaque contre la Poméranie suédoise, où ses troupes se distinguèrent par leur courage et leur discipline. Après la paix de Tilsitt, en juillet 1807, époque à laquelle la Grande-Bretagne était en guerre avec le Danemarck, Napoléon ayant résolu d'envahir la Suède, les troupes espagnoles, qui devaient former l'avant-garde de Bernadotte, furent cantonnées dans le Julland, et les îles de Seelande et de Fionie. La Romana était dans cette dernière île, lorsque le général français lui intima l'ordre de prêter serment à Joseph Bonaparte, que Napoléon avait placé sur le trône de Charles IV, après en avoir chassé ce monarque et sa famille. La Romana se trouvait dans une position délicate qui

le forçait de dissimuler : sans se soumettre positivement à l'ordre de Bernadotte, il l'éluéda en quelque sorte, en protestant qu'il suivrait, dans cette circonstance, les vœux de sa nation. Sur ces entrefaites, un ecclésiastique espagnol étant parvenu jusqu'à lui, lui fit connaître la véritable situation de l'Espagne. Peu après, il reçut des détails plus circonstanciés. D. Vincente Lobo, officier envoyé par la junte de Séville, et une lettre du général Moria, l'instruisirent de l'invasion des Français et de l'insurrection des Espagnols contre Bonaparte, qui leur avait imposé un roi par la force. En attendant, la Romana répondait évasivement aux reproches que lui faisait Bernadotte de n'avoir prêté qu'un serment conditionnel, et adressait en secret aux divers chefs des corps espagnols une circulaire énergique, par laquelle, leur dévoilant l'état véritable de l'Espagne, il les invitait tous à se réunir dans les îles de Fionie et de Langeland. Une flotte anglaise, sur laquelle était D. Vincente Lobo, croisait dans la Baltique; la Romana, après s'être entendu avec le contre-amiral Keats, vit avec plaisir arriver au rendez-vous indiqué les troupes fidèles. Il manquait cependant près de 4000 hommes stationnés à Roeskilde et les environs, et appartenant aux régimens des Asturies et de Guadalajara, et deux escadrons de celui d'Almanza, cantonnés dans le Jutland. Ils avaient refusé obstinément de prêter serment à Joseph Bonaparte, et s'étaient mis en insurrection. Contraints de céder au nombre, ils furent désarmés et renfermés dans l'arsenal de Copenhague. Pour écarter tous les obstacles, la Romana, supposant un ordre de Bernadotte, fit retirer trois compagnies danoises qui étaient à Nyborg, dans l'île de Fionie, et l'occupa malgré la résistance du gouverneur danois. Il fit embarquer dans les chaloupes canonnières et les bâtimens caboteurs danois qui se trouvaient à Nybord et à Langeland, ses troupes, montant à 10,000 hommes, et les plaça sous les ordres du comte de San-Roman. Il les rejoignit à Gothenbourg, d'où elles passèrent sur des vaisseaux anglais, qui les ramenèrent en Espagne. La Romana se rendit à Londres pour réclamer des secours, et arriva en Espagne après la bataille d'Espinosa (11 novembre 1808), perdue par le général Blake. Il fut nommé commandant en chef de la Biscaye, de la Galice et des Asturies. Il obtint, en 1809, des succès à Villa-

Franca, Vigo, Lugo, San-Iago, San-Payo, et força les armées de Ney et de Soult d'évacuer les provinces septentrionales de l'Espagne. Croyant ne pas voir dans la junte des Asturies assez de zèle pour la défense du pays, il la remplaça par une autre. Cet acte d'autorité déplut à la junte suprême, qui lui ordonna de se rendre auprès d'elle. La Romana obéit pour éviter la guerre civile. Il se déclara contre le système démocratique, que paraissait suivre la junte jusqu'à la réunion des *cortès*, et proposa de créer un conseil de régence, composé de trois ou cinq personnes; mais on n'eut point égard à cet avis. Après la défaite de Ballesteros, à Alba-de-Tormes, il fut mis, en 1810, à la tête de 25,000 hommes. Dans la crainte que Badajoz ne fût attaquée, il se porta sur l'Estramadure; mais, au moment qu'il espérait d'en chasser les Français, le duc de Wellington l'appela en Portugal, pour agir de concert avec lui contre les Français commandés par Masséna. Arrivé à Cartajo, en juillet 1811, il y tomba dangereusement malade, et il mourut le 23 du même mois à l'âge de 52 ans. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce général se trouve dans le passage suivant de la dépêche que lord Wellington adressa au comte de Liverpool, le 26 janvier 1811. « Ses vertus (dit-il en parlant de la Romana), ses talens et son patriotisme » étaient très connus du gouvernement » de Sa Majesté britannique. En lui, l'armée espagnole a perdu son plus bel ornement; son pays, le patriotisme le plus pur; et le monde, le plus brave et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle nous combattons. Je reconnaitrai toujours avec gratitude l'assistance que j'en ai reçue, tant par ses opérations que par ses conseils, depuis qu'il a joint cette armée. » On trouve dans la *Collection complémentaire des mémoires relatifs à la révolution* (Paris, 1824, 3^e livraison, tome 2, in-8°), le *Journal de la Romana* depuis le commencement d'août jusqu'au 5 septembre 1808, et la *Correspondance officielle* du contre-amiral Kents avec la Romana, l'amiral Saumarez, le gouverneur danois de Langeland, etc.

ROMANELLI (JEAN-FRANÇOIS), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin et Filomarino le recommandèrent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu

prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal Barberin, ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir, et lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et lui fit de grands présens. L'amour de sa patrie, et les sollicitations de sa famille avaient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparait à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il était grand dessinateur, bon coloriste; il avait des pensées nobles et élevées, qu'il rendait avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Le Musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce grand peintre.

* ROMANELLI (l'abbé DOMINIQUE), ecclésiastique et antiquaire italien, né à Fossaseca, près de Lanciano, dans les Abruzzes, en 1756, entra dans l'état ecclésiastique, sans avoir, dit-on, beaucoup de goût pour cette carrière. On prétend que ce fut pour remplir le vide qu'il éprouvait par suite de son indifférence religieuse, qu'il s'occupa d'archéologie. En 1805, il se rendit à Naples, pour l'impression de son premier ouvrage intitulé : *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Frentana*, Naples, 1805, 2 vol. in-8°, qui le fit connaître avantageusement. L'archevêque de Tarente, directeur du ministère de l'intérieur, lui procura la place de conservateur d'une nouvelle bibliothèque que l'on fondait pour le service de son département, et qui, un peu plus tard, appartenait au prince. L'abbé Romanelli se livra alors librement à son goût pour les antiquités, et recueillit de nombreux matériaux pour rédiger des *Guides de voyageurs*, qui sont fort utiles aux étrangers qui viennent en foule à Naples. Le succès qu'ils obtinrent fut pour lui un encouragement à entreprendre de plus grands travaux. Mais un ouvrage qu'il donna en 1815, échoua, parce qu'il exigeait des connaissances plus étendues que celles que possédait l'auteur; cet ouvrage a pour titre : *Antica topografia istorica del regno di Napoli*, Naples, 1815 et ann. suiv., 3 vol. in-4°, qui furent imprimés aux frais du gouvernement napolitain. Ses *Variétés* insérées dans les feuilles périodiques du temps offrent cependant une certaine érudition qui ne nuit point à l'intérêt. Romanelli est mort à Naples, en 1819, à 63 ans,

laissant, outre les ouvrages déjà cités, les productions suivantes : *Memoria sopra alcuni porti antichi nella regione Frentana* (l'Abruzzi citérieure), Naples, 1807, in-8°; *Voyage à Pompéi, à Pæstum, et à Herculanium*, Naples, 1811, in-8°; 2^e édition, augmentée d'un *Voyage à Pouzzoles*, Naples, 1817, 2 vol. in-8°; *Ricerche sulla letteratura bibliografica de' tempi barbari nelle provincie del regno di Napoli*, Naples, 1811, in-8°; *Delle celle, de' vasi vinari, e del torcure usato degli antichi*, Naples, 1812, fig.; *Napoli antica e moderna*, Naples, 1815, 5 vol. in-12, figures; *Isola di Capri*, Naples, 1816, in-8°, figures; *Viaggio da Napoli a Monte-Casino ed alla cascata d'acqua nell' isola di Sora*, Naples, 1819, 1 vol. in-12, avec figures.

ROMANOWITSCH (GABRIEL DERJAVIN). Voyez DERJAVIN.

ROMANS Voyez HUMBERT.

* ROMANZOFF (PIERRE-ALEXANDROWITSCH comte de), célèbre général russe, né à St.-Petersbourg vers 1730, d'une ancienne et illustre maison, embrassa fort jeune la carrière des armes, et débuta en 1761 par la prise de Colberg. Après avoir eu ensuite plusieurs armées sous ses ordres, il commandait en 1770 celle de l'Ukraine, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller s'opposer aux Turcs, qui venaient de remporter plusieurs avantages sur les Russes. Il les rencontra sur les rives du Pruth, là où Pierre le Grand fut sur le point de perdre la liberté, et l'aurait peut-être perdue, ainsi que l'empire, sans la présence d'esprit de son épouse Catherine 1^{re}. Romanzoff leur livra bataille, et quoique les Turcs, commandés par le kan de Crimée, fussent au nombre de 80,000 hommes, il les battit, et les força à se replier sur le Danube. Il les poursuivit jusqu'à Kagoul; mais, s'étant trop avancé, il se vit enveloppé par leur armée, forte de 150,000 hommes. Quoiqu'il n'eût que 18,000 combattans, il ne se découragea pas : comptant sur sa bonne tactique, il les attaqua avec intrépidité, malgré le feu de leur nombreuse artillerie. La baïonnette et l'exacte discipline triomphèrent du nombre, et les Turcs, à leur tour, pressés de toutes parts par les bataillons carrés des Russes, abandonnèrent leur camp. Catherine II consacra le souvenir de cette mémorable victoire par un obélisque en marbre qu'elle fit élever à Tzar-sko-Zélo. La reddition de Bender et d'autres places importantes, ainsi que la pos-

session de la route sur la rive gauche du Danube, furent les résultats de la journée de Kagoul. L'année suivante, Romanzoff assiégea et prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772 et pendant les trois premiers mois de 1773. Pendant ce temps-là on entama des négociations, et Romanzoff eut plusieurs conférences avec le grand visir Musseim Oglou. Mais les prétentions de l'impératrice étant trop onéreuses pour la Porte, les hostilités recommencèrent avec un égal acharnement de part et d'autre. Après quelques légers succès, les Turcs furent continuellement battus par Romanzoff, qui, ayant passé le Danube, s'avança vers Schumla, où il trouva le grand visir séparé du gros de son armée, et dans une position désavantageuse. Il lui coupa la communication avec ses magasins et les restes de ses troupes, et le contraignit ainsi à demander la paix. Les préliminaires furent signés sur un tambour dans la tente même de Romanzoff, le 21 juillet 1774 : la Porte ottomane accorda à la Russie l'indépendance de la Crimée, la possession d'Azof, la libre navigation sur la mer Noire, et le passage par le canal des Dardanelles. Catherine II invita Romanzoff à partager avec elle les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avait préparée à Moscou ; mais le modeste général se borna à se présenter devant l'impératrice en habit de simple soldat, pour lui rendre compte des opérations de ses brillantes campagnes. La czarine lui fit don d'une épulette de diamans, et de la plaque de l'ordre de Saint-Georges, avec un chapeau portant une branche de laurier en pierres précieuses, évaluées à 30,000 roubles, d'un magnifique bâton de feld-maréchal, et d'une terre contenant 5000 paysans, et elle voulut qu'il prit le surnom de *Zadonaiskoi* (transdaniubien). Après cette entrevue, Romanzoff partit pour son gouvernement d'Ukraine. Il n'y demeura pas long-temps ; Catherine II le fit revenir pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Pétrowitch (depuis Paul I^{er}), qui allait épouser la princesse de Wurtemberg. Elle lui adressa à cette occasion la lettre la plus flatteuse : « Ce n'est, lui écrivait-elle, qu'au zèle du plus illustre appui de mon trône que je puis me résoudre à confier mon fils. » En Prusse, Romanzoff reçut les honneurs les plus distingués. Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, et lui dit du ton le plus affable : « Vainqueur des Ottomans, soyez le bien-

venu : je suis charmé de voir celui dont le nom doit passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, le roi de Prusse n'oublia pas Romanzoff ; et, dans la manœuvre de la garnison de Potsdam, il fit ranger ses soldats en bataillons carrés, à l'imitation des Russes dans la bataille de Kagoul. Cependant son influence auprès de la czarine sembla diminuer, ainsi que la reconnaissance de cette princesse, lorsqu'elle accorda sa faveur tout entière à Potemkin ; c'était au commencement d'une nouvelle guerre avec les Turcs (1787). On osa offrir à leur vainqueur, couvert de lauriers et de cicatrices, de commander en second sous le favori, plus expérimenté alors dans les intrigues de cour que dans l'art militaire. Romanzoff s'excusa sur son âge, et demanda en même temps sa retraite, qu'on lui accorda aussitôt. Il mourut en 1796. Paul I^{er} fit élever une pyramide en son honneur, sur la place du palais de marbre à St.-Petersbourg, et l'empereur Alexandre lui a fait ériger une statue, avec cette inscription, *Aux victoires de Romanzoff*. On trouve des détails intéressans sur cet illustre maréchal, dans les *Mémoires secrets sur la Russie* par Charles-François-Philippe Masson. Romanzoff fut un des plus grands généraux de son siècle : il obtint l'amour et le respect de ses compatriotes et de ses soldats, et l'estime de tous les souverains de l'Europe.

* ROMANZOFF (le comte NICOLAS de), fils du célèbre général de ce nom, qui illustra le règne de Catherine II, suivit la carrière de l'administration publique, et devint ministre du commerce. Il bâta l'exécution des vues d'agrandissement et de prospérité que l'empereur Alexandre avait sur les établissemens russes d'Odessa et des côtes adjacentes, dont l'administration fut confiée à M. de Richelieu. Plus tard il parut adopter le système continental proposé par Bonaparte, qui, de son côté, lui donna plusieurs témoignages de son estime, et lui envoya la décoration de grande-aigle de la légion d'honneur. Le comte de Romanzoff fut chargé, à la retraite du comte de Kotschoubey, du portefeuille des affaires étrangères, et réunit ce travail à celui du ministère de la guerre dont il était déjà chargé. Le cabinet anglais mit tout en œuvre pour faire perdre à ce ministre la confiance d'Alexandre ; mais pendant long-temps l'influence britannique ne put l'emporter

sur celle de la France. Lorsque enfin cet empereur se décida à se déclarer contre cette puissance, le comte Romanzoff, sous prétexte de santé, demanda à se retirer des affaires ; cette permission lui fut accordée, accompagnée d'une lettre très flatteuse d'Alexandre. Romanzoff s'occupait alors uniquement des arts et des sciences, et fit, en 1817 et 1818, divers voyages dans l'empire russe, pour acheter des manuscrits et autres documens pour l'histoire de son pays. Il est mort à Saint-Petersbourg le 26 janvier 1826. Il mérita à juste titre le nom de *Mécène* russe. Il avait formé de nombreuses collections qui renferment des objets précieux de toute espèce, et il permettait l'usage de sa collection aux savans qu'il protégeait. Il leur fournissait même des fonds pour l'impression des ouvrages qu'il jugeait utiles. C'est à sa libéralité qu'on doit la publication de la relation du *Voyage du capitaine Kotzebue*, du *Voyage d'un Allemand en Russie*, et plusieurs autres entreprises. Il fit publier à ses frais, à Paris, comme premier échantillon de la collection des Historiens bizantins, *Leo Diaconus*, dont le savant professeur, M. Hase, a été l'éditeur. Cette collection devait paraître dans la capitale de la Russie. Peu de jours avant sa mort, il avait remis à M. Krug, académicien, le complément de 25,000 roubles, qu'il avait destinées à la publication d'anciennes chroniques russes, sous la surveillance et au choix de l'académie. Cette somme a été déposée à la banque de Russie, pour être employée suivant l'intention du testateur. Comme diplomate, il a concouru à plusieurs actes importants et notamment à l'acte par lequel le grand duché de Varsovie fut reconnu royaume de Pologne.

ROMAS (**** de), physicien, né vers les premières années du dix-huitième siècle, à Nérac, petite ville de Gascogne, annonçait, dans sa jeunesse, des dispositions remarquables pour les sciences exactes ; la jurisprudence fut l'objet de ses études, et il devint présidial de sa ville natale. Les sciences, principalement la physique, n'en étaient pas moins cultivées par Romas qui fit à Nérac, en mai 1753, l'essai du cerf volant électrique. Il rendit compte à l'académie des sciences, dans un mémoire très intéressant, de cette expérience, qui était la première de ce genre exécutée en France, et il ignorait que, l'année précédente, Franklin en avait fait une semblable à Philadelphie. Son ex-

périence avait en d'ailleurs de plus grands effets, parce qu'il avait garni la corde de son cerf-volant d'un fil de métal. L'académie de Bordeaux l'admit dans son sein, et celle des sciences de Paris le nomma son associé correspondant. Romas mourut, en 1776, étant lieutenant-asseesseur du présidial de Nérac. On a de lui : | *Mémoire dans lequel on démontre que plus un corps électrisable, isolé, est élevé au-dessus de la terre, plus le feu de l'électricité est abondant* ; dans le Recueil de l'académie des sciences, tome 2 des ouvrages des savans étrangers. C'est celui dans lequel Romas rend compte de l'expérience du cerf-volant. | *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons* ; suivi d'une *Lettre sur l'invention des cerfs-volans électriques*, Bordeaux, 1776, in-12, où l'on trouve beaucoup d'observations curieuses. Dans la Lettre sur les cerfs-volans, Romas établit ses droits à cette découverte contre Priestley et les autres physiciens qui en voulaient attribuer tout l'honneur à Franklin. Il a encore laissé plusieurs mémoires inédits sur différens objets de physique. Quelques-uns ont été publiés par extrait dans les Recueils de l'académie de Bordeaux.

ROMBAUD (saint). Voyez ROMUALD.

ROMBOUTS (THÉODORE), peintre, né à Anvers en 1597, possédait très bien la partie du coloris ; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il aurait dû prudemment éviter, ne pouvait pas être à son avantage. Il fit le voyage de Rome, où il fut bientôt connu avantageusement. Appelé par le grand-duc de Toscane, il passa à Florence, où il peignit plusieurs tableaux historiques. Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassait à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc. Il mourut à Anvers en 1637, suivant Houbraken ; en 1640, selon Weyermans. Ses tableaux les plus remarquables sont : *Saint François recevant les stigmates*, *Le Sacrifice d'Abraham*, et *Thémis avec ses attributs*, qui est dans la salle de justice de Gand, et qui frappa d'admiration Rubens lui-même.

ROME (ESPRIT-JEAN de), sieur d'AR-DENE, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nancy, et après un assez long séjour à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a pu-

blié en 1767 ses *OEuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, et le Discours judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de La Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auraient pu rester dans le portefeuille de l'éditeur.

ROMÉ DE LISLE (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), physicien et minéralogiste, né à Gray en Franche-Comté, le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations et les recherches. Après avoir fait ses études à Paris, il partit pour les Indes, et fut fait prisonnier à Pondichéry par les Anglais. De retour en France en 1764, il étudia sous M. Sage l'histoire naturelle, et s'appliqua spécialement à la minéralogie dont il ouvrit ensuite un cours que suivirent de nombreux élèves. Romé de l'Isle publia sur cette science un grand nombre d'*Essais* et de *Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Cristallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse ou métallique, avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus*. Paris, 4 vol. in-8°. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation et attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la cristallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du règne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante et déterminée dans chaque espèce; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature, et l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes et séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre et à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière et constante*. Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500

figures : tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre et la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect les recherches immenses et pénibles de l'auteur, son assiduité et sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits et plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée et invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens et des yeux, plus propres à convaincre, surtout en physique, que les raisonnemens les plus lumineux. Cependant, et l'auteur ne se le dissimule pas, son système, ou, si l'on veut, sa découverte, est combattue par de grands adversaires, et ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres, qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de l'Isle. | L'année suivante, il donna son traité *Des caractères extérieurs des minéraux*, Paris, 1784, 1 vol. in-8° : espèce de supplément à l'ouvrage précédent. (*Voyez le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1785, p. 349.) On a encore de lui : | *Métrologie ou Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines, d'après leur rapport avec les poids*; | *Lettre à M. Bertrand sur les polytypes d'eau douce*, 1776, in-12; | *L'Action du feu central bannie de la surface du globe, et le soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8°. L'auteur s'écarte dans cet ouvrage de l'opinion de Buffon relativement au feu central. Il appuie la sienne sur des faits incontestables, sans cependant manquer au respect qu'on doit aux grands hommes : il combat Buffon, mais il ne lui refuse pas la justice dont ses talens sont dignes. | Différens *Catalogues raisonnés* de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores, parmi lesquels on distingue celui du cabinet de Davila; le tout 3 vol. in-8°. C'était un de ces savans modestes et appliqués, pour lesquels l'étude a plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

ROMILLON (ELIZABETH), de Lisle au comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée *Françoise*, née en 1873, qui se joignit à elle pour établir des religieuses, sous la règle du tiers-ordre de Saint-Fran-

gois. Elle mourut en 1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, Françoise de Barthelier, y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma *Religieuses de sainte Elizabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvents de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

ROMILLY (JEAN-EDME), pasteur, né en 1759 à Genève, mort dans la petite paroisse de Sacconai le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation *encyclopédique*, entre autres les articles *tolérance* et *vertu*. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*. Les grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur, qui prétend en faire le manuel des catholiques : 1° parce que nous avons en ce genre des discours très supérieurs, discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé et de celui-ci; discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, et parfaitement d'accord avec lui; 2° parce que, se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le style, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentimens, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du style de M. Romilly n'ira pas jusque là. Sa manière négligée et froide présente en même temps, par un constraste assez singulier, des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit.

* **ROMILLY (sir SAMUEL)**, jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, descendait d'une famille protestante qui, étant sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes alla s'établir à Genève en Suisse. Le père de Samuel s'était fixé en Angleterre vers l'année 1740, pour y exercer la profession de joaillier, et il fut, pendant plusieurs années, celui de la cour. Après avoir achevé ses études à Londres, le jeune Romilly se fit recevoir avocat, et s'acquitt bientôt par ses talens et sa bonne conduite une nombreuse clientèle. La faiblesse de sa santé le déterminait à voyager sur le continent; il se trouvait en France au commencement de la révolution, et se lia particulièrement avec Mirabeau. Après avoir parcouru la Suisse, il revint en Angleterre, pour reprendre ses occupations de juriscôn-

sulte; il acquit une fortune considérable, et se fit remarquer par son attachement aux principes des whigs. Lorsque Fox et le lord Grenville furent mis en 1806 à la tête du ministère, Romilly fut choisi pour occuper le poste de *Solicitor* ou d'avocat général de la commune, puis nommé membre de la chambre des communes et créé peu après chevalier. La mort de Fox, arrivée la même année, ayant entraîné la dissolution du ministère dont il faisait partie, Romilly perdit sa charge, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Il s'occupa surtout de la réforme du code criminel, et dans la session de 1808, il proposa quelques changemens dans les dispositions relatives aux vols ordinaires: il voulait aussi qu'on prit de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Depuis cette époque, il parla dans un grand nombre de circonstances, notamment dans les débats qui eurent lieu sur la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande, en faveur de laquelle il se prononça fortement, ainsi que pour une réforme parlementaire, et il s'éleva plusieurs fois contre l'*Alien-bill*. Il publia en 1810 un ouvrage sur les lois criminelles de l'Angleterre, qui fit une vive sensation. En 1815, lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes, Romilly prononça plusieurs discours dans la chambre des communes pour engager le gouvernement anglais à intervenir en faveur des protestans du midi de la France; mais ces motions furent écartées par la majorité. Ayant perdu sa femme en 1818 il ne put résister à la vive affliction que lui causa cet événement; trois jours après (le 2 novembre) il se donna la mort. Sir Samuel Romilly a publié: | *Observations sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8°; | *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, ibid., 1812, in-8° (sans nom d'auteur); | *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, ibid. 1814, in-8°. M. Benjamin Constant a publié *Eloge de sir Samuel Romilly*, Paris, 1819, in-8°, qu'il avait prononcé le 26 décembre 1818, à l'Athénée de Paris.

* **ROMME (CHARLES)**, géomètre, né à Riom vers 1744, termina ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. En 1771 il imagina une méthode

pour mesurer les longitudes en mer. Les observations intéressantes qu'il fit, lui méritèrent les suffrages de l'académie des sciences qui le nomma en 1778 son correspondant; plus tard il devint membre associé de l'institut et membre de la légion d'honneur. Il mourut en 1803 à Rochefort. Romme avait débuté avec succès par l'ouvrage suivant: | *Méthode pour trouver les longitudes en mer*, La Rochelle, 1777, in-8°. Il donna ensuite successivement: | *L'Art de la mûture des vaisseaux*, avec Perrin, 1778, in-fol., inséré dans la *Description des arts et métiers*; | *L'Art de la voiture*, 1781, in-fol.; | *L'Art de la marine, ou Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4°, avec figures; | *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique, en 1765 et 1771, pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, traduites de l'anglais de Guillaume de Brahm, 1787; | *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792, in-8°; Paris, 1813, même format; | *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°; | *Tableaux des vents, des marées, etc.*, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Ces trois ouvrages firent beaucoup d'honneur à Romme, ainsi que son *Modèle des calculs pour trouver en mer la longitude et la latitude*, 1800, in-4°. Il combat la méthode établie par Borda, et en prouve les inconvénients dans plusieurs circonstances. Delambre, dans son ouvrage de la *Connaissance des temps* de l'an 12 (1804), se range de son avis. L'académie ayant proposé, en 1789, d'expliquer les expériences faites sur la résistance des fluides en France, en Italie, en Suède et ailleurs, et le même sujet ayant été remis pour 1791, Romme se présenta dans la lice, et partagea le prix avec M. Gerlach, professeur de philosophie à l'académie des ingénieurs à Vienne. Lalande a publié l'analyse et le résultat des expériences de Romme, dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, tom. 4, page 434 et suiv.

* ROMME (GILBERT), frère du précédent, naquit à Riom en 1750, et s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques. Après avoir professé pendant plusieurs années et avoir été instituteur dans la maison du comte Stroganoff, il revint en France, et il s'était retiré à Gineaux, où il s'occupait à faire valoir ses terres, lora-

que nos troubles politiques éveillèrent son ambition. Il se déclara en faveur des innovations, et devint un des jacobins les plus ardents. En 1791, il fut élu par le département du Puy-de-Dôme député à la législature et puis à la Convention nationale. Dans ces deux assemblées, il se montra l'ennemi déclaré des prêtres et de la monarchie, vota la mort de Louis XVI, et saisit toutes les occasions de défendre et de propager les principes de la *montagne*. Sa voix rude, sa figure, ses formes grossières, ses manières brusques, le firent appeler par Mercier, dans son *Nouveau Paris*, le *Mulet d'Auvergne*. Le 19 mai 1792, il dénonça le juge de paix Larivière, qui, au sujet du comité autrichien, avait ordonné l'arrestation de Bazire, Merlin et Chabot, accusateurs de ce comité imaginaire. Le 31 mai 1793, il se prononça contre les *Girondins*, et fut envoyé à Cherbourg pour les surveiller; mais ils l'arrêtèrent en juin, et le firent enfermer à Caen comme otage des députés frappés de proscription le 2 de ce même mois (voyez PRIEUR-DUVERNOIS). Son parti triomphant lui rendit la liberté, et en septembre il présenta et fit adopter le *Calendrier républicain*, qu'il avait rédigé d'après le plan de l'astronome Lalande et avec Fabre d'Eglantine. Ce fut lui qui fit supprimer la place de directeur de l'académie de France à Rome, et la maison d'éducation de Saint-Cyr. Au mois de novembre, il présida la Convention, où il avait fait quelque temps auparavant le rapport sur l'invention de Chappe (voyez CHAPPE), ainsi que plusieurs autres sur l'instruction publique. Romme provoqua la dissolution de l'école normale, qu'il accusa de charlatanisme. La chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794), et celle de la *montagne*, l'obligèrent à cacher pendant quelque temps ses véritables opinions; mais dans l'affaire de Carrier, il ne put les dissimuler davantage: il essaya d'entreprendre la défense de cet homme sanguinaire, et se prononça contre le système de *réaction* qui dominait alors en France. Il avait été nommé en novembre un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite de Carrier, et dans le rapport qu'il en fit, il pencha en sa faveur, et s'efforça même d'excuser ses crimes. La Convention l'envoya parcourir les ports de Normandie, pour visiter les marchandises étrangères qu'on y avait confisquées. De retour à Paris, il se rattacha aux *jacobins*.

appuya leurs projets contre la Convention, et se montra à la tête des faubourgs insurgés qui allèrent l'attaquer le 1^{er} prairial an 3, 20 mai (1795). Son parti ayant succombé pour la seconde fois, il fut le même jour décrété d'arrestation; on le livra à une commission militaire, qui le condamna à mort. Lorsqu'on lui lut son jugement, il se poignarda; ses cinq collègues, Duquesnoy, Goujon, Bourbotte, Duroy et Soubrany en firent autant : trois seulement périrent sur-le-champ, et Romme fut de ce nombre; les trois autres furent traînés tout sanglans à l'échafaud. C'était le 18 juin 1795. On connaît de Gilbert Romme l'*Annuaire du cultivateur*, Paris, an 3 (1795), in-8°.

* ROMNEY (GEORGES), célèbre peintre anglais, né le 26 décembre 1734, à Dalton dans le comté de Lancastre, était fils d'un fermier, et eut pour maître un peintre ambulant; mais il dut plus à ses dispositions naturelles qu'aux leçons de son professeur. Ayant composé, fort jeune, un tableau représentant *la mort du général Wolf*, il vint à Londres, se présenta à l'académie de peinture, et obtint le second prix. Il vendit ce tableau très cher, et en consacra le prix à faire des voyages en Italie : il résida plus particulièrement à Florence et à Rome, où il étudia les grands modèles et se perfectionna dans son art. De retour à Londres, il se distinguait dans les portraits, et surtout dans ceux qu'il fit pour miss Haste, depuis lady Hamilton. (*Voyez* ce nom.) Lorsqu'elle parut en déesse de la santé sur les tréteaux du charlatan Graham, Romney l'en retira, et elle l'abandonna ensuite pour le neveu du lord Hamilton. Outre un grand nombre de portraits, on cite encore de cet artiste plusieurs tableaux d'histoire très estimés des connaisseurs. On cite avec éloge son *nauffrage* tiré de la *tempête* de Shakespeare, *Cassandre* d'après le *Troilus* et *Cressida* du même poète, etc. Romney avait montré dès son enfance un grand talent pour les arts industriels : il imitait tous les objets qui tombaient sous sa main, et c'est ainsi qu'il fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie. Il mourut à Kendal le 15 novembre 1802.

ROMUALD (saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les charmes trompeurs du monde. La grâce le

toucha enfin, et il se renferma dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un ermite, nommé *Marin*, qui demeurait aux environs de Venise. Ce solitaire récitait tous les jours le Psautier; et comme Romuald savait à peine lire, Marin, pour le rendre attentif et hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnait des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir long-temps souffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendait presque plus de l'oreille gauche*. Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane; c'est de là que son ordre a pris le nom de *camaldule*. Le saint fondateur rendit son âme à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avaient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'appela à sa cour en 1022, mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; « mais ce goût, » dit un auteur sage et équitable, que » Dieu a inspiré à des personnalités très » vertueux, n'a pas été inutile au monde. » Ils ont défriché et rendu habitables des » lieux qui étaient sauvages; la renommée de leurs vertus a souvent tiré du » désordre des hommes qui seraient morts » impénitents; la solitude est nécessaire à » ceux pour lesquels le monde est un séjour » dangereux, et il y aurait de l'injustice à gêner leur inclination. » Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. Jean-Benoît Mittarelli et Anselme Constadini, religieux camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755—1773. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage et pittoresque au haut de l'Apennin (*voyez* RADOSSANYI).

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de

Rhœa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyait l'empêcher d'avoir des enfans; mais elle se trouva bientôt enceinte, et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant dans les bergers du roi, les trouva, et les fit élever par Laurentia son épouse. C'était une femme à qui sa lubricité avait mérité le nom de *Louve*. De là la fable qu'ils avaient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J.-C. Comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra des jeux, pendant lesquels il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort: c'était vers l'an 713 avant J.-C. Le fondateur de Rome avait fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, et environ 500 cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire romain. Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation* dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paraît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent; et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites*. On peut consulter sur Romulus l'*Histoire grecque* de Hüllmann et son traité de *Consulibus*, l'*Histoire de*

la république romaine par Ferguson; l'*Histoire romaine* de Niebuhr, traduite en français par M. de Golbery; la *Chronologie des anciens royaumes* corrigée par Newton; *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome* par M. Hooke, traduits et publiés en français par son fils, sous la fausse initiale C. Les *Vies de Romulus et de Numa*, de Plutarque, l'*Essai sur la durée des règnes des rois de Rome* par Algarotti; l'*Incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* par L. de Beaufort, etc.

* RONCAGLIA (CONSTANTIN), théologien italien, né à Lucques, en 1677, entra, jeune encore, dans la congrégation de la Mère de Dieu, et y acheva ses études, avec tant de succès, qu'une chaire de philosophie et de théologie lui fut bientôt confiée. Après avoir passé par les places les plus importantes de l'ordre, il fut élevé à celle de vicaire-général, qui en était la plus éminente. Il mourut à Lucques, le 24 février 1737, aussi recommandable par sa vertu que par son instruction. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons: | *Natalis Alexandri Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata, operâ et studio Const. Roncaglia*, Lucques, 1734, 9 vol. in-fol. Ce commentaire de l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre eut un tel succès que le père Mansi, en donna dans la même ville une seconde édition. L'ouvrage fut aussi réimprimé à Naples et à Paris (Venise), 1740, 18 vol. in-4°. | *Is-toria delle variazioni delle chiese protestanti* (Histoire des variations de l'église protestante), Lucques, 1712, in-8°. | *Universa moralis theologia*, Lucques, 1750, 2 vol. in-fol., et Venise, 1736. On trouve à la tête de la seconde édition du *Natalis Alexandri*, etc., une Notice sur la vie de l'auteur, ainsi que dans l'ouvrage intitulé: *De scriptoribus congregationis clericorum regularium*, de Sarteschi, page 278.

RONDEL (JACQUES de), écrivain protestant, enseigna long-temps les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisait cas de son savoir, et qui lui adressa le projet de son Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui: | une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12; | un *Discours* sur le chapitre

de Théophraste, qui traite de la *superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, etc., etc.; deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET (GUILLAUME), né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le théâtre anatomique de sa patrie. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans : opération digne d'un cannibale, et qui porterait à croire que l'anatomie peut quelquefois rendre inhumain, surtout si l'on combine cette scène avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfans en vie, des pauvres et des étrangers. Ce père dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui : une *Histoire des poisons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. | Plusieurs ouvrages de médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les *OEuvres* de Laurent Joubert son élève.

* **RONDELET (JEAN)**, architecte, né à Lyon en 1743, fit ses études au collège des jésuites de sa ville natale. Les leçons de M. Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint ensuite l'un des élèves les plus distingués du célèbre Soufflot. Chargé d'abord de l'inspection des travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné par son maître pour les continuer : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice : après sa mort, qui eut lieu en 1780, Rondelet commença le dôme. Les critiques du temps avaient décidé que l'exécution en était impossible. Rondelet mit le comble à la gloire de Soufflot en démontrant le contraire par la construction elle-même, et l'on vit s'élever par ses soins la double colonnade et la triple coupole qui couronnent si élégamment ce monument qui avait été consacré primitivement à être la basilique de la patronne de Paris. En 1783, Rondelet fit sous les auspices du gouvernement un voyage en Italie dans le but

de faire des recherches dans la partie de son art relative à la construction. Les observations qu'il fit pendant les deux ans que dura ce voyage, servirent à la composition d'un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*. Il publia ensuite divers *Mémoires* sur la *reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, sur la *marine des anciens*, ses *commentaires sur Troutin* et son *ouvrage sur les aqueducs de Rome*. Il remplissait en même temps plusieurs fonctions importantes : ainsi il participa à la direction de tout ce qui s'exécutait en France sous la surveillance de la commission des travaux publics en 1794 et 1795 : à cette époque il contribua à la formation de l'école polytechnique, et particulièrement à l'organisation de toute la partie relative aux travaux civils et aux écoles d'application. Il était professeur à l'école royale des beaux-arts et membre de l'institut. Rondelet est mort à Paris, le 25 septembre 1829 : MM. Vaudoyer et Baltard ont prononcé des discours sur sa tombe. On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* un grand nombre d'articles de cet architecte.

* **RONDELLI (GEMINIANO)**, célèbre mathématicien, naquit le 2 août 1651, à Ronco di Scaglia, dans les états de Modène. Il fit ses études dans l'université de Bologne, où il occupa les chaires de mathématique et de philosophie, fit d'excellens élèves, qui furent ensuite maîtres, de Zanotti, Canterzani, Halcani, etc. On a de lui dix différens ouvrages dont on cite les suivans : | *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4°; | *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1693, in-4°; | *Universalis trigonometria lineare o logarithmica*, ibid., 1705, in-4°. Il est mort en 1735, âgé de 83 ans.

RONDET (LAURENT-ETIENNE), fils d'un imprimeur de Paris et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un dictionnaire latin-français très connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1^{er} avril 1783. Il s'est distingué particulièrement dans l'étude de la langue hébraïque, et a donné une édition de la *Grammaire hébraïque* de Fleury, professeur royal, sous le titre de *Grammatica hebraica compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. Rondet est principalement connu par l'édition de la Bible, qu'il publia sous le titre de *Sainte Bible, en latin et en français*,

avec des notes, des préfaces et des dissertations, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4°, et qui est vulgairement connue sous le nom de *Bible* de l'abbé de Vence, quoiqu'il n'y ait eu aucune part, et que l'éditeur n'ait pris dans les ouvrages de ce savant docteur qu'un très petit nombre de dissertations. Le plus grand nombre des préfaces et des dissertations sont de dom Calmet; elles sont conservées entièrement, mais revues, corrigées, et quelquefois plus développées. La traduction, avec une paraphrase littérale, en caractères italiques, intercalée dans la traduction, est, à peu de chose près, la même que celle du père de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-74, en 17 vol. in-4°; il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du père Houbigant, et ajouta beaucoup de dissertations, qui sont le fruit de son travail. Cette édition a été réimprimée à Nîmes en 17 vol. in-8°. Enfin il a paru une 4^e édition, en 25 vol. in-8°, avec atlas in-4°, à Paris, en 1828, chez Méquignon Havard. | Rondet a publié le premier volume d'un *Dictionnaire historique et critique de la Bible*. | Il a encore donné une seconde édition de la Bible traduite sur les textes originaux par l'abbé Le Gros, 1756, 5 vol. in-42; | une autre édition du nouveau Testament traduit par Mésenguy, 1754, in-42; | deux éditions de la Bible traduite par de Sacy, 1758 et 1776; | des éditions du bréviaire de Carcassonne, du bréviaire de Cahors, du bréviaire du Mans, du rituel de Soissons, etc. Toutes ces éditions et les notes qui les accompagnent prouvent l'application, les recherches et le goût de Rondet pour les sciences ecclésiastiques; il est fâcheux que, dans plus d'un endroit, on découvre des vues de parti, et des traces de ses liaisons avec les agens d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même temps qu'elle essaie de détruire la hiérarchie et l'union catholique. | Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, et la plus propre à nourrir des impressions désavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée sur les sauterelles de l'Apocalypse est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien et même d'un homme sensé. (Voy. le Journ. hist. et litt. 4^{er} juin 1784, p. 173.) On l'a refondue dans *Les Annales de l'Eglise, ou Conjectures sur*

les prédictions de l'Apocalypse de saint Jean, 1783, 2 vol. in-42. | On remarque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, par Fabre. (Voy. ce mot.) Ce n'est d'ailleurs qu'une esquisse informe qui n'est bonne à rien. | Son *Précis de l'Histoire ecclésiastique* est peu estimé. Rondet a donné encore : | la *Vie de M. Besogne*, panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti. On peut consulter sur les ouvrages qu'il a publiés le *Journal ecclésiastique* de 1786, la *France littéraire* d'Ersch, et le *Dictionnaire des Anonymes*, tome 4, page 460.

RONCARD (PIERRE de), poète français, né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collège de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collège, et devint page du duc d'Orléans, fils de François I^{er}, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine. Roncard demeura en Ecosse, auprès de ce prince, plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Daurat avec le fils de Baïf, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le *Prince des poètes* de son temps. (V. SAINT-GELAIS.) Henri II, François II, Charles IX et Henri III le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Roncard ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense qui était promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poète. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclarait Roncard le *Poète français par excellence*. Marie-Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel était un Pégase avec cette inscription :

A Roncard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poète a joui, et qu'il

soutint jusqu'au temps de Malherbe (1). Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages; mais son affectation à mettre partout de l'érudition, et à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu sa versification dure, et souvent intelligible. « Ronsard, dit Boileau,

Par une autre méthode

Reglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Le poète a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poème intitulé *la Franciade*, des *Eloges*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Il mourut au prieuré Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1565, à 61 ans. Il était singulièrement vain, ne parlait que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il était né l'année que François I^{er} fut défait devant Pavie; comme si le ciel, disait-il, avait voulu par-là dédommager la France de ses pertes. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4^o, et en 1604, 10 vol. in-12. De tous ces volumes les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueillir que trois petites pièces où il y aurait encore à retrancher.

* RONSIN (CHARLES-PHILIPPE), général républicain, né en 1752 à Soissons, vint à Paris de bonne heure, où il cultiva la littérature. Il débuta, dans les premières années de la révolution dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, par donner plusieurs *Tragédies* composées dans l'esprit du temps, et qui n'eurent qu'un succès éphémère, dû aux principes politiques qu'il y proclama: ce sont *Louis XII*, *la Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Aréthophile ou le Tyran de Cyrène*, pièce horrible qui fut néan-

moins applaudie au Théâtre Français où elle fut jouée en octobre 1793. On en cite encore quelques vers que l'on n'a retenus que parce qu'ils sont ridicules. Dès l'année 1791, Ronsin se lia avec Danton, Marat, et autres chefs du parti populaire, dont il seconda les projets. Après le 10 août 1792, les protestans le firent nommer commissaire ordonnateur à l'armée des Pays-Bas. Quoiqu'il s'acquittât fort mal de cette mission, il fut néanmoins sous-Bouchotte adjoint au ministère de la guerre, où il montra la même incapacité. Il avait embrassé l'état militaire, dans lequel il n'avait pour tout talent que de l'audace et de la férocité. Elevé en moins de deux ans au grade de général de l'armée révolutionnaire, il se rendit à Meaux, et présida en quelque sorte aux massacres des prisons. On l'envoya ensuite à Lyon, lors du siège de cette ville, d'où il écrivit au club des cordeliers: « Nous allons employer des moyens prompts pour nous débarrasser en masse des contre-révolutionnaires; et le Rhône, teint de leur sang, ira annoncer aux fédéralistes du midi leur destruction. » Il fut peu de temps après employé dans la guerre de la Vendée, où il se montra aussi habile général qu'il avait été bon poète et sage administrateur. Pendant tout le temps qu'il y commanda, il ne compta que des déroutes, fit la guerre en bourreau, et son nom le rendit digne de figurer à côté de ceux de Westermann et de Rossignol. Quelqu'un lui ayant porté des plaintes contre les vexations de son état-major et de ses soldats, qui ravageaient le pays, pillaient les habitans et les massacraient ensuite, il répondit: « Que voulez-vous que j'y fasse! je sais comme vous que c'est un ramas de brigands; mais il me faut de ces coquins-là pour mon armée: trouvez-moi des honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » C'était le métier qu'il faisait lui-même, et où il donnait le premier exemple du brigandage. Revenu à Paris, il vint rendre compte de sa mission à la barre de la Convention: alors il déclara que depuis que cette assemblée avait mis la terreur à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolution, et en même temps il fit un récit succinct des horreurs qu'il avait ordonnées lui-même. Ces révélations produisirent un tout autre effet que celui qu'il en attendait: il fut mis en arrestation avec Vincent, autre adjoint du ministre de la guerre, et ne recon-

(1) Charles IX adressa à Ronsard les vers suivans. On trouverait difficilement dans les œuvres du poète des vers meilleurs que ceux-ci du monarque:

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes:
Mais roi, je les reçois; poète, tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

vra la liberté que quelque temps après, sur les sollicitations de ses amis Collot-d'Herbois, Carrier et Danton. Cependant, il se détacha ensuite du parti de ce dernier, et se fit un des chefs des hébertistes, qu'il voulait élever au-dessus de la commune et de la Convention elle-même. En agissant ainsi, il pensait favoriser ses vues particulières plutôt que cette faction d'athées. Privé de tous les moyens qui font parvenir aux grandes places, Ronsin avait une ambition démesurée, et avait pris, dit-on, pour modèle Cromwell, dont il imitait l'audace et se proposa d'égaliser la fortune. Mais d'autres factieux plus adroits surent déjouer ses projets ; Robespierre le fit arrêter de nouveau sur l'accusation qu'il avait voulu donner un tyran à la France. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, et livré au farouche Fouquier-Tainville, il fut condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans. Plusieurs des pièces dramatiques de Ronsin ont été réunies sous le titre de *Théâtre de Ronsin*, Paris, 1796, in-12; M. A.-A. Barbier lui attribue encore dans son *Dictionnaire des Anonymes*, la traduction de la *Chute de Rufin*, 1780, in-8°.

* ROOKE (LAURENT), astronome et géomètre anglais, naquit à Deptford, dans le comté de Kent, en 1623. Il fit ses cours à Cambridge et étudia l'astronomie à Oxford, dans le collège de Wadham, où il eut pour maître M. Seth-Ward, auquel il fut adjoint pendant quelque temps. Il avait aussi cultivé la chimie, et il aida M. Boyle dans ses expériences. Il obtint en 1652 la chaire d'astronomie au collège de Gresham; il la changea contre celle de géométrie. Laurent Rooke se donna un soin particulier pour perfectionner les statuts de la société royale de Londres, dont il forma le premier noyau en 1660. Il était un des hommes les plus silencieux de l'Angleterre; il évitait les discussions et les conversations un peu longues: afin de ne pas trop parler, il ne voulut pas même faire son testament par écrit, et fit son légataire universel le docteur Ward, évêque d'Exeter, en lui disant devant un notaire et des témoins ce peu de mots: « Je vous laisse tout ce que j'ai. » Il mourut le 27 juin 1662 à l'âge de quarante ans. On a de lui: | *Description d'une expérience*, faite avec un long tube rempli d'huile, dans lequel ce liquide baisse lorsque le soleil brille, et dans lequel il monte lorsqu'il est obscurci par quelque nuage

ou qu'il incline vers son couchant; | *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales*; | *Observations sur la comète de 1652*; | *Méthode pour observer les éclipses de lune*; | *Discours sur l'Observation sur les éclipses des satellites du soleil*, etc.

* ROOKE (sir GEORGES), vice-amiral anglais, né en 1650 à Kent, était très jeune lorsqu'il entra dans la marine; il ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur. Il vécut sous les règnes de Guillaume et d'Anne, et fut chargé de plusieurs expéditions où il donna des preuves de courage et d'intelligence. Il était commodore lorsqu'il conduisit en Irlande l'escadre destinée à soumettre cette île. La flotte de Smyrne étant tombée au pouvoir des Français, il parvint à leur enlever une partie après un combat sanglant. Dans les guerres de la succession du trône d'Espagne, il se trouva à la prise, ou plutôt à l'occupation de Gibraltar, que le commandant de cette place livra aux Anglais moyennant une forte somme. A la bataille de la Hogue et à celle de Malaga, il se fit remarquer par une intrépidité peu commune. La ville de Portsmouth l'appela au parlement; mais né d'un caractère indépendant, il ne pouvait plaire aux ministres: ceux-ci cherchèrent à le desservir auprès du roi Guillaume, et on insinua à ce prince de l'éloigner du bureau de l'amirauté; mais il leur répondit: « Je ne le ferai jamais; Rooke m'a servi sur mer avec fidélité; je ne le déplacerai pas, pour agir d'après ses propres lumières en faveur de son pays dans la chambre des communes. » Ayant voté en 1701 pour l'admission de M. Harley aux fonctions d'orateur de la chambre, il s'attira l'inimitié du parti des whigs, qui, à force de persécutions, parvinrent à le forcer de se retirer. Telle fut la récompense qu'obtint ce brave officier après ses longs services. Il termina sa carrière dans la retraite le 24 août 1708, âgé de 58 ans. On ne lui trouva qu'une très modique fortune. « Je laisse peu, disait-il à ceux de ses amis qui avaient assisté à son testament, je laisse peu; mais le peu que j'ai n'a coûté ni une larme à mes matelots, ni un denier à mon pays. » Ces sentimens étaient dignes de son caractère, dont la probité ne se démentit jamais. Il avait été marié trois fois; mais il n'eut qu'un seul fils que lui donna sa seconde femme.

'**ROPER** (MARGUERITE MORE, dame), fille de Thomas More ou Morus, naquit en 1508, et épousa en 1518, William Roper, avocat-général du roi Henri VIII, et auteur d'une *Vie* de Thomas More. S'étant livrée de bonne heure à l'étude, elle avait acquis des connaissances étendues dans les langues latine et grecque; et savait en outre la rhétorique, la logique, la philosophie, la géométrie, l'algèbre, l'histoire, la musique, etc. Aussi la regardait-on comme un prodige. Ses occupations littéraires ne la détournèrent pas de ses devoirs domestiques. Mistriess Roper était aussi bonne épouse que tendre fille, et, lorsque son père fut enfermé dans la tour de Londres, elle mit tout en usage pour le déterminer à prêter le serment que le roi exigeait de lui; mais Thomas Morus s'y refusa constamment. Bientôt on lui ôta tout moyen de correspondance, et il lui écrivit avec du charbon. Sa fille l'attendit dans les rues publiques au moment où on le conduisait au supplice, se fraya un passage parmi la foule, et le tint long-temps serré dans ses bras. Thomas lui adressa quelques mots, la regarda en pleurant, sans cependant perdre de sa fermeté, et lui donna enfin le dernier adieu. Elle fit inhumer le corps de son père; sa tête devant rester quinze jours exposée sur le pont de Londres, sa fille l'acheta du bourreau. Mandée devant le conseil à ce sujet, elle dit qu'elle avait acheté la tête de son père, pour qu'elle ne fût pas dévorée par les poissons. Arrêtée et mise en prison, elle recouvra sa liberté sur les instances de son mari, qui parvint à désarmer la colère du roi. La mort de son père lui avait causé la plus profonde douleur et miné sa santé. Elle en gardait la tête dans une boîte de plomb, qu'elle visitait plusieurs fois par jour. Ses regrets douloureux et continuels la conduisirent bientôt au tombeau, et elle mourut en 1544, âgée de 36 ans. Elle fut enterrée, d'après ses dernières dispositions, tenant dans ses bras la tête de son père. Mistriess Roper a laissé les ouvrages suivans en latin: | *Épître*; | *Discours et poèmes*; | *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs vénéneuses plantées dans son jardin*; | *Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, traduite du grec; | *Traité des quatre dernières heures de l'homme*. Thomas Morus avait entrepris d'écrire sur le même sujet, qu'il abandonna, lorsque

ayant vu le traité de sa fille, il le trouva supérieur au sien. Tous les ouvrages de mistriess Roper sont écrits avec profondeur, et d'un style énergique et correct.

ROQUE (GILLES-ANDRÉ de la), sieur de la Lontière, gentilhomme normand, savant héraldiste, né en 1597 dans le village de Cormelles, près de Caen, mort à Paris, en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont: | *un Traité curieux de la noblesse*, et ses diverses espèces, in-4°, Rouen, 1754; | *Traité du ban*, in-12, qui est bon; | *la Généalogie de la maison d'Harcourt*, in-fol., 4 vol., 1662, curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte; | *Traité des noms et surnoms*, in-12, superficiel; | *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avait une mémoire prodigieuse; il connaissait toutes les fraudes généalogiques dont on s'était servi pour illustrer certaines familles, et il se faisait un plaisir de les dévoiler.

ROQUE (ANTOINE de la), poète français, né à Marseille, en 1672, mort à Paris, en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé, durant 25 années, de la composition du *Mercur*. JEAN de la ROQUE, son frère, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avait fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercur* avec son frère, dont il partageait le goût et les talens. L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéras, *Médée* et *Jason*, et *Théonée*, tragédie, dont la musique est de Salomon; et du second: | *Voyage de l'Arabie heureuse*, in-12; | *Voyage de la Palestine*, in-12; | *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un *Abrégé de la vie de du Chasteuil*, 2 vol. in-12.

ROQUE. Voyez **ROQUES**.

ROQUE. Voyez **LARROQUE**.

ROQUELAURE (ANTOINE, baron de), né d'une maison noble et ancienne en Armagnac, connue dans l'histoire depuis le 12^e siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour prendre l'état militaire, lors de la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et

sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit, en 1595, et par divers gouvernemens, dont le plus considérable était celui de la Guyenne. Roquelaure osa l'un des premiers conseiller à Henri IV de se séparer de Gabrielle d'Estrées. Il se trouva dans le carrosse du roi quand ce grand prince fut assassiné par Ravallac. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France, en 1615. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers, remit dans le devoir Nérac, Clairac, et quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure, en 1625, dans sa 82^e année.

ROQUELAURE (GASTON-JEAN-BAPTISTE, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, se signala dans divers sièges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siège de Gravelines, en 1644, et à celui de Courtrai, en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siège de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut en 1683 à 66 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus français*, Cologne, 1727, in-12, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils ANTOINE GASTON, duc de ROQUELAURE, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, et fut élevé à la dignité de maréchal de France, en 1724. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons, et la princesse de Léon.

***ROQUELAURE** (JEAN-ARNAND de BES-SUEJOLS de), archevêque de Malines, né à Roquelaure, diocèse de Rodez, en 1721, n'était point de la famille des Roquelaure d'Armagnac (voyez les articles précédens), mais d'une famille noble du Rouergue qui possédait une terre du même nom dans cette province. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur en théologie en 1744; il fut ensuite nommé évêque de Senlis en 1754, et sacré le 26 juin de la même année. La charge de premier aumônier du roi ayant vaqué,

ses amis lui conseillaient de l'acheter. Elle lui convenait; mais la finance était de 400,000 écus, qu'il n'avait pas. Louis XV ayant été informé des motifs qui l'empêchaient de la rechercher, lui fit donner 400,000 francs, en lui conseillant de traiter, et ajoutant qu'il trouverait bien le reste dans la bourse de ses amis; il fut revêtu de cette charge en 1764. Une commission pour la réforme des ordres religieux ayant été formée en 1767, M. l'évêque de Senlis en fut nommé membre, et eut dans ses attributions l'ordre de Cîteaux. Il assista au chapitre général tenu à cette occasion. Les supérieurs et membres de cet ordre se louaient beaucoup de la bienveillance avec laquelle il s'y était comporté à leur égard. Peu de temps après, il fut appelé au conseil d'état en qualité de conseiller ordinaire (1767). L'académie française se l'associa en 1770, à la place de Moncrif, et le roi le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1779. Il était resté le seul prélat commandeur de l'ordre, reçu suivant les formes anciennes. A la révolution il refusa le serment avec la presque totalité des évêques ses collègues. Il fut cependant au petit nombre de ceux qui ne quittèrent point la France. On ignore quels motifs le portèrent à y rester; mais il y eut de grands dangers à courir. Il s'était retiré à Arras, patrie de l'abbé Bertoud, son grand-vicaire, ancien jésuite, et le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Il y fut mis en arrestation par Joseph Lebon, et destiné par ce révolutionnaire à être une des victimes des fureurs de cette désastreuse époque. En attendant, il était chaque jour amené devant le féroce proconsul, qui publiquement le chargeait d'outrages. La réaction qui eut lieu à la mort de Robespierre arracha Roquelaure à une mort certaine. Rendu à la liberté, il vint s'établir à Crépy en Valois, petite ville de son diocèse. Il y vivait dans une profonde retraite avec une nièce et un petit-neveu, qu'il prenait lui-même la peine d'instruire. En 1797, il fit un voyage à Senlis, y officia et y donna la confirmation. Le 4 septembre 1801, il envoya la démission de son siège, et fut nommé en 1802 archevêque de Malines. Il s'appliqua à rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique dans ce diocèse, et le gouverna jusqu'en 1808, époque où il fut remplacé par l'abbé de Pradt. Nommé vers cette époque chanoine de St-Denis, il vécut à Paris avec

l'abbé Bertoud, jusqu'à ce que celui-ci, qui ne l'avait jamais quitté, vint à mourir. Roquelaure fréquentait assidûment l'académie, jusque dans ses dernières années, quoiqu'il fût devenu extrêmement sourd. Sa vue aussi avait baissé au point de reconnaître difficilement les personnes avec lesquelles il avait eu des relations. Il mourut sans maladie ni douleur, comme on s'endort, le 24 avril 1818, à l'âge de 97 ans accomplis. Ses obsèques eurent lieu le 27 du même mois à St.-Sulpice. Sa dépouille mortelle fut portée à Senlis, où il avait désiré d'être inhumé. Il avait gouverné ce diocèse pendant 47 ans, et comptait à sa mort 64 ans d'épiscopat. On a de Roquelaure : | *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*, 1761, in-4°; | *Sermon pour la profession de madame Louise aux Carmélites de Saint-Denys*, 1774, in-4°; | *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à Saint-Denys, 1774, in-4°; | *Discours de réception à l'académie française*. Il y a en outre de lui, étant archevêque de Malines, une *lettre* à son clergé, par laquelle il ordonnait la signature d'une formule conforme aux termes d'un *rescrit* du souverain pontife, au sujet du serment de haine à la royauté. Ce *rescrit* commandait à ceux qui l'avaient prêté de se soumettre au jugement du saint Siège, qui condamnait ce serment et blâmait ceux qui, ne l'ayant pas prêté, regardaient les premiers comme schismatiques. Le *Discours* prononcé à ses funérailles par M. Daru, chancelier de l'académie française, est inséré dans *les Annales encyclopédiques* de juin 1818, tom. 3, pag. 327.

ROQUES (PIERRE), théologien protestant, né à la Caune, petite ville du Haut-Languedoc, en 1685, de parens calvinistes, devint en 1710 ministre de l'église française à Bâle, où il s'acquitt l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé; les principaux sont : | *Le Tableau de la conduite du chrétien*; | *le Pasteur évangélique*, in-8°, ouvrage estimé des protestans, et traduit en diverses langues; | *Les élémens des vérités historiques, dogmatiques et morales que les écrits sacrés renferment*; | *Le vrai piétisme*; | des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique et ne se ressent pas

de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité tout entière (voyez KEMPIS); | *Les Devoirs des sujets*; | *Traité des tribunaux de judicature*; | une édition augmentée du *Dictionnaire de Moréri*. Bâle, 1751, 6 vol. in-fol.; | la première *Continuation des Discours de Saurin sur la Bible*; | la nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4°; | diverses pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*. Si on excepte ce qui, dans ces divers ouvrages, tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge. La vie de Pierre Roques a été écrite par Frey, Bâle, 1784, in-4°.

ROQUESANE (JEAN), ou plutôt ROCKYSANA, sectateur des hussites et chef des calixtins, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Huss. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces; le concile y consentit, et le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour dans cette ville, il affecta tant de vanité et de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint Siège. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort, arrivée vers 1471.

RORARIO (JÉRÔME), littérateur, né en 1485, à Pordenone, dans le Frioul, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie, s'est fait un nom par un traité, intitulé : *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infailible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorario se prenaient à la lettre, elles seraient d'une absurdité repoussante; elles prouveraient que les astres, qui circulent avec une régularité si géométrique,

que et si constante ; que les plantes , qui s'arrangent avec tant de symétrie , qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles , sont remplis d'intelligence. Son livre , du reste , n'est pas mal écrit , et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer sur les rats* , imprimé dans le pays des Grisons , en 1648. On pouvait l'appeler l'*Avocat des bêtes*.

ROSALBA . Voyez CARRIERA.

* ROSA (SALVATOR) , peintre , graveur et poète , né le 20 juin 1615 , à l'Arenella , charmant village situé dans les environs de Naples , était fils d'un pauvre arpenteur qui le destina à la carrière du barreau. Placé chez les pères Somasques pour y acquérir les premiers élémens de l'instruction , le jeune Salvator ne tarda pas à manifester un penchant irrésistible pour la peinture. Son père ayant laissé , en mourant , une nombreuse famille dans l'indigence , il suivit sa vocation , mais sous les plus fâcheux auspices. Il n'avait reçu que quelques leçons d'un oncle maternel , nommé Gréco , artiste très médiocre ; il fut employé ensuite par Ribera , Fr. Fracanzano et Aniello Falcone , et reçut d'utiles conseils de l'Espagnolet. L'état de gêne où il voyait sa mère et ses sœurs , et dont il ne pouvait les faire sortir , explique peut-être cette sombre mélancolie qu'il conserva depuis et qui guida toujours ses pinceaux. Il travaillait depuis quelque temps pour les brocanteurs de Naples , lorsque Lanfranc , appelé dans cette ville par les jésuites pour décorer l'église de *Gesù nuovo* , vit , avec surprise , en traversant une des places de la ville , des tableaux qu'on y avait étalés , et qui , signés , au pied , d'un nom inconnu , dénotaient un talent rare. Il ne fut avare ni d'encouragemens , ni de récompenses. Salvator , flatté du suffrage de cet illustre élève des Carraches , se porta avec plus d'ardeur à l'étude. D'après les conseils de Lanfranc , il vint à Rome en 1635 ; les fatigues et les privations auxquelles il fut soumis lui causèrent une maladie qui l'obligea de revenir respirer l'air natal. Quelques années se passèrent avant qu'il pût retrouver l'occasion de revoir la capitale des beaux-arts : il employa tout ce temps , à peindre des batailles , genre qu'il aimait de prédilection , et qui convenait à son imagination ardente et chagrine. Une place lui ayant été promise dans la maison du cardinal

Brancaccio , il se rendit à Rome , avec un talent déjà mûri ; lorsque son patron fut appelé au siège épiscopal de Viterbe , il le suivit dans cette ville où , entre autres ouvrages , il exécuta pour l'église de la Mort le tableau de *saint Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur*. Bientôt las de sa condition trop dépendante , le peintre reparut à Naples , d'où il revint presque aussitôt à Rome. Ne s'étant point fait encore un nom et ne pouvant espérer d'attirer sur lui les suffrages du public , occupé exclusivement par le Dominiquin , le Guide , L'Albane , Lanfranc , et le Guerchin , élèves distingués de l'école de Bologne ; par Piètro de Cortone , l'unique et digne représentant de l'école de Florence ; par le Poussin , Vouet , Rubens , Van Dick , Claude Lorrain , etc. , Salvator résolut de tirer parti des divertissemens du carnaval (1639) pour se faire connaître sous le déguisement d'un charlatan. Il parcourut les divers quartiers de Rome , sous le nom de *Formica* et sous le masque de *Coviello* , distribuant aux curieux , incessamment attroupés autour de lui pour entendre ses lazzi , les différens remèdes contre les infirmités de tout genre ; c'est-à-dire , des préceptes de morale et le plus souvent de mordantes satires contre les différens travers qui subsistent dans la société. Il ne s'arrêta pas là ; ayant réuni quelques jeunes gens , il débuta avec eux sur un petit théâtre de société , à quelque distance de la ville , et en peu de temps ses représentations attirèrent ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Lorsqu'il put être assuré des suffrages du public , il osa , dans un prologue qu'il avait composé pour une de ses meilleures pièces , mêler à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne de ce temps , quelques sorties acerbes contre d'assez mauvaises farces représentées au Vatican , sous la direction du Bernin , alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator Rosa s'exposait ainsi à de grands périls : on répliqua par de violentes injures à ses saillies , et le zèle seul de ses admirateurs le put soustraire à la vengeance des hommes puissans qu'il avait risqué d'irriter ; mais dès lors il fut connu comme poète , musicien , acteur , et aussi comme peintre ; il se vit recherché de toutes parts , et sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation. Bientôt , il lui prit fantaisie d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère , obscur

associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouvelle toile. C'est pendant ce séjour à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle le pêcheur Masaniello fut porté au pouvoir suprême. La chute de ce monarque éphémère força Salvator, qui s'était montré l'un de ses chauds partisans, à retourner à Rome. Encore sous l'influence de l'irritation que lui causèrent les événements dont il était une victime, il composa son fameux tableau de la *Fortune distribuant aveuglément ses faveurs* (aujourd'hui chez le duc de Beaufort, en Angleterre). La nécessité de se dérober aux persécutions des ennemis qu'il s'était faits encore par ses compositions l'amena à Florence, où le cardinal Jean-Charles de Médicis l'accueillit favorablement. Il en revint quelque temps après se fixer à Rome où il mourut le 15 mars 1673. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et très spirituelle; son paysage, et surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignait avec une telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, un talent qu'il s'était créé lui-même, des figures gigantesques, et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable; C. Antonini a gravé une autre collection de ses tableaux, Rome, 1780, in-folio. Salvator unissait le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires* (Amsterdam, 1719, in-8°, et Florence, 1770, aussi in-8°), dans lesquelles il y a de la finesse et des saillies très spirituelles (sur la *Musique*, la *Peinture*, la *Poésie* et la *Guerre*). Elles ont été souvent réimprimées, ainsi que son beau poème sur l'*Envie*. Un grand nombre de biographes italiens (Baldinucci, Passeri, Salvini, Pascoli, etc.) ont consacré des *Notices* à Salvator. On a *Vie et siècle de Salvator Rosa* par lady Morgan, 1824, 2 vol. in-8°, traduit en français par M^{lle} Sobry, Paris, Eymery, 1825, 2 volumes in-8° ou in-12. L'auteur a placé à la fin de son livre des *lettres* familières de ce grand peintre. Mais ce dernier ouvrage est plutôt un roman qu'une histoire, ainsi que lady Morgan en convient elle-même dans sa préface.

ROSALIE (ANGE de SAINTE-). *Voyez* ANGE.

ROSAMONDE. *Voyez* ROSEMONDE.

ROSCÉLIN de COMPIÈGNE, ainsi nommé, parce qu'il était chanoine de Saint-Corneille de cette ville (le *Dictionnaire des hérésies* l'appelle simplement clerc de Compiègne, quoique breton de naissance), était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie. Il fut un grand partisan, et, selon quelques auteurs, un chef zélé de la secte des nominaux, combattus par les réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité. Saint Anselme, malgré sa modération naturelle, disait qu'ils étaient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin, voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions qui produit d'une manière nouvelle et inadmissible le mystère de la sainte Trinité. Condamné au concile de Soissons vers 1093, il se retira en Angleterre, revint en France, habita Paris, et dogmatisa de nouveau. Ramené à la foi catholique, à ce qu'il paraît, par la charité d'Yves de Chartres, il mourut vers 1107 chanoine de Saint-Martin de Tours. C'est du moins ce que semblent croire les bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire* de France, tome 9.

ROSCIUS (QUINTUS), Gaulois de nation, né dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisait tant sur le théâtre, qu'il n'aurait jamais dû en descendre; et qu'il avait tant de vertu et de probité, qu'il n'aurait jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius Chérea, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisait une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avait selon Pline un revenu annuel qui équivalait à environ 150,000 livres. Roscius aurait pu se procurer un bien autre revenu, s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'il pouvait gagner tous les ans près de 1,650,000 liv.

anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté et la frivolité étaient montées chez les derniers Romains. « Les histrions et autres baladins, dit un auteur moderne, prétendaient partager la gloire des empereurs. Tout le monde sait l'aventure du flûteur *Princeps*, qui, s'appliquant les éloges donnés à Auguste, en remerciait le parterre avec des protestations dignes de la plus profonde modestie. » (*Voyez* Phèdre, liv. 5, fab. 7.) Une espèce de frénésie incompréhensible, mais dont la reproduction se prépare, transportait dans les coulisses les matrones les plus graves pour y baisser, dans l'ivresse d'une luxurieuse folie, les masques et les habits des farceurs. Ce paroxysme d'une passion peu différente d'une rage décidée ne se calma que lorsque le christianisme étendit sur la terre l'empire de l'innocence et des mœurs. » (*Voyez* BARON, FRESNE, ESOPUS, GARRICK.) C'est à tort qu'on a avancé que Roscius était le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avait les yeux un peu de travers ; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir bonne grâce en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 avant J.-C. Il avait composé un *Parallèle des mouvemens du théâtre et de ceux de l'éloquence* ; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. *Voyez* au tome 4 des *Mémoires de l'académie des inscriptions* les recherches qu'a faites l'abbé Fragner sur la *Vie de Roscius*. — Il ne faut pas le confondre avec SEXTUS ROSCIUS AMÉRINUS, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense, et pour qui il fit la belle harangue *pro Sexto Roscio Amerino*.

ROSCOMMON (WENTWORTH DILLON, comte de), d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, où il naquit vers 1653. Pendant les troubles qui agitaient l'Angleterre, le comte de Strafford, son oncle, ayant été mis en accusation, Roscommon se rendit, en 1642, en France, et fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour ; mais une discussion d'intérêt qu'il eut avec le lord du sceau privé l'obligea de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'York, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui con-

cilièrent l'amitié de Dryden et des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : | une *Traduction*, en vers anglais, de l'*Art poétique* d'Horace ; | un poème intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son *Essai sur la critique*, parle de lui avec éloge :

Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
Égalait la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE (sainte), née à Viterbe, fut célèbre dans le 13^e siècle par ses vertus et par les grâces dont le ciel la combla. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et y passa sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie et un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE (sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née en 1586 à Lima dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissements, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême ; elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait : sa douceur, son humilité, sa charité, et ses autres vertus ne laissèrent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeait dans ses austérités. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 31 ans, et fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le père Hausen, dominicain. Le père Paul Oliva prononça son panégyrique à l'occasion de sa canonisation (par Clément X).

ROSE (GUILLAUME), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis et le plus fameux ligueur qui fût en France, naquit en 1542 à Chaumont en Bassigny d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il poussa jusqu'au dernier point envers ce prince, l'oubli du respect dont la personne royale doit toujours être entourée, surtout dans les solennités publiques. Lors du carême de 1583, Henri ne répondit que par un présent de 500 écus et une réprimande légère, aux rudes sorties de son prédicateur. Rose fut nommé grand maître du collège de Navarre, et l'année

sui-vante évêque de Senlis. Il paraît que la rigidité du prélat ne s'exerça pas toujours sur ses propres mœurs. Quoi qu'il en soit, Rose contribua à maintenir la population de Paris dans la révolte contre Henri IV, et il fut du nombre de ceux auxquels ce prince fit enjoindre de sortir de cette capitale. Ses nouvelles menées pour ranimer la Ligue provoquèrent contre lui une enquête juridique, par suite de laquelle il fut condamné le 25 septembre 1598, à faire amende honorable à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8°. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satire Ménippée* mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue. Il mourut en 1602.

* ROSE (Louis), littérateur, né à Lille en 1704, et mort dans ce pays en 1776, a laissé deux ouvrages intitulés : | *Le bon Fermier*, ou *l'Ami des laboureurs*, in-12. La France littéraire, qui le désigne comme ancien échevin de Béthune, lui attribue aussi *La bonne Fermière*, ou *Elémens économiques*; | *Eraste*, ou *L'ami de la jeunesse* (avec Filassier), in-8°. Ce dernier ouvrage fait honneur aux talens des auteurs; le style est pur, élégant, clair, et la partie qui concerne l'histoire de France est fort bien rédigée.

* ROSE (JEAN-BAPTISTE), ecclésiastique et littérateur, né en 1714 à Quingey, petite ville de Franche-Comté, se livra à l'étude de la théologie, et fut reçu docteur. Il embrassa en outre dans ses études l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Sa vie longue et studieuse ne fut point troublée par les orages de la révolution. Il avait remporté en 1766 le prix proposé par l'académie de Dijon sur un *Traité élémentaire de morale* qu'il a fait ensuite imprimer, 1767, 2 vol. in-12. Dom Grappin, chanoine de Besançon, a lu en 1810 à l'académie de cette ville l'*Eloge* de l'abbé Rose, qui était mort à Quingey le 12 août 1805. On a de lui : | *La morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et des philosophes*, 1772, 2 vol. in-12; | *Traité sur la providence*; | *Esprit des Pères, comparés aux plus célèbres écrivains sur les matières intéressantes de la philosophie et de la religion*, 1790, 3 vol. in-12; | *Opuscule sur l'organisation du clergé*, même année; | *Mémoire sur les états généraux*

des Franks et Bourguignons sous les différentes races de leurs souverains, 1788, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur; | *Mémoire sur une courbe à double courbure*, Besançon, 1779, in-4°. On dit que l'abbé Rose était attaché aux sentimens de Port-Royal : il prêta le serment à la constitution civile du clergé.

ROSELLI ou mieux ROSSELLI (Come), religieux dominicain né à Florence vers 1540, fut, après l'Espagnol Ponce, le premier, parmi les modernes, qui fixa des règles à l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appelaient *digitatio*. Il acquit en Italie beaucoup de réputation pour cette découverte, dont il parle fort au long dans son ouvrage intitulé : *Thesaurus artificiosæ memoriæ*. Venise, 1579, in-4°. Ce livre est très rare, et on ne le trouve que dans les principales bibliothèques d'Italie. La méthode qu'il y donne pour exercer la mémoire est claire et ingénieuse. Fabricius a oublié cet auteur dans le *Catalogue* qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

* ROSELLI (JOSEPH), aventurier napolitain, naquit en 1652 de parens pauvres et obscurs. Un oncle maternel qui eut soin de son éducation, lui fit faire des études; et comme il voulait l'attacher à son couvent, il lui fit apprendre les sciences sacrées; mais les inclinations de Roselli étaient bien loin d'être celles que désirait son bienfaiteur. Il s'enfuit du couvent, parcourut l'Europe, en faisant tous les métiers, s'agrégea aux principales loges maçonniques, et fut élevé aux premiers grades de l'ordre; c'est avec sa patente de franc-maçon qu'il voyagea aux dépens de ses confrères. Il avait l'audace et l'éloquence verbeuse que montra ensuite le fameux Cagliostro. Ainsi que l'aventurier de Palerme, le Napolitain se vantait de posséder des secrets merveilleux, tous appartenant à la science maçonnique; mais il n'eut et ne chercha que peu d'occasions pour en donner des expériences, aimant mieux passer pour savant et pour un homme qui avait couru des aventures extraordinaires. Après avoir mené une vie errante pendant plusieurs années, il se rendit en Hollande, se fixa à la Haye, où il demanda aux magistrats une chaire de langues orientales et occidentales mortes et vivantes, ou celles d'histoire, de philosophie et de théologie, ou bien la permission d'ouvrir un café. Cette dernière demande lui fut accordée, et il

vit son établissement fréquenté par des oisifs sans nombre et des personnages distingués, soit par leurs emplois, soit par leurs talens. Ceux-ci voulant connaître jusqu'où allait le savoir que Roselli affichait, eurent avec lui plusieurs discussions savantes, dont il se tirait presque toujours avec honneur. Il était curieux de voir ce même homme qui servait la tasse de café, l'orgeat et la limonade, disputer en même temps sur une thèse de philosophie, sur un problème, et sur un passage des Epîtres de saint Paul. Il conserva son goût pour les choses bizarres jusque dans son lit de mort. Il ordonna par son testament qu'on enfermerait son corps dans un cercueil de plomb, couvert de planches de chênes; qu'on le porterait à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiterait dans les flots. Cette disposition semble prouver que Roselli, quoique catholique, ne tenait à aucune religion; on assure qu'il était pythagoricien, et croyait à la métempsycose; il espérait ressusciter, au bout de quelques années, transformé en poisson, oiseau marin, ou sous toute autre forme quelconque. Il mourut en 1719 à la Haye, où il avait amassé dans son café beaucoup de richesses, quoiqu'il se plût à les attribuer à ses secrets magiques. On a de lui *Lo sfortunato Napoletano*, l'infortuné Napolitain, 1722 4 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, est faux comme la plupart des aventures qu'il y raconte. Un homme qui pendant toute sa vie a contenté toutes ses passions, qui a existé aux frais des bonnes gens, qui savait soutenir le rôle de savant, et celui d'un être extraordinaire, et qui est mort laissant beaucoup de richesses, n'était certainement pas infortuné. Son histoire romanesque est écrite d'un style parfois éloquent, mais plus souvent affecté et monotone; les mœurs n'y sont guère respectées, et l'auteur n'a même aucun égard sous ce rapport, pour ses parens les plus proches, et il y représente sa sœur (Rosalie) vivant dans un lieu de prostitution et livrée au public.

* **ROSEMONDE, ROSAMONDE** ou **ROSMONDE**, reine des Lombards, était fille de Cunimond, roi des Gépides, et avait reçu le jour vers l'an 560. Son père ayant été défait par Alboin, et mis à mort par ordre de ce monarque, elle fut élevée dans le palais du vainqueur. Alboin l'épousa malgré la résistance qu'elle ap-

porta long-temps à cette union. Elle ne pouvait oublier les malheurs ni la fin tragique de son père; Alboin s'en aperçut, et voulut l'en punir d'une manière digne de son cœur farouche. Il donnait un jour à Vérone une fête magnifique à ses officiers, lorsqu'il fit apporter un crâne, qu'il dit à Rosmonde être celui de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Ce trait d'atrocité inouïe réveilla la vengeance de Rosmonde, qui résolut d'ôter la vie à son époux. A cet effet, elle fixa les yeux sur Almachilde, gentilhomme lombard, auquel elle promit, en récompense de ce funeste service, sa main et la couronne des Lombards, dont elle devait hériter. Après bien des instances, Almachilde céda enfin; mais il demanda un complice pour assurer le coup. Rosmonde lui donna Périclès, soldat de fortune qu'elle gagna en sacrifiant son propre honneur. Un jour qu'Alboin dormait dans ses appartemens après son repas, Almachilde et Périclès envoyèrent des assassins prévenus d'avance, qui, introduits par la reine auprès de son époux, le poignardèrent. Rosmonde donna aussitôt sa main à Almachilde et, après s'être emparée des trésors d'Alboin, s'enfuit à Ravenne avec sa fille Albisvinde et son nouveau mari. Soit que celui-ci voulût régner en maître absolu, soit que la reine ne l'eût jamais considéré que comme l'instrument de sa vengeance, elle écouta les offres de Longin, gouverneur romain, qui à son tour promit de l'épouser si elle trouvait le moyen de faire périr Almachilde. L'exercice de Ravenne, qui venait d'être créé en faveur de Longin, flattait la vanité de Rosmonde. L'ambition, jointe au dégoût qu'elle avait conçu pour son époux, la décida à s'en défaire: elle avait commis un premier crime, un second ne pouvait guère l'arrêter. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Almachilde lorsqu'il sortait du bain. Ce breuvage eut un effet trop subit pour qu'il n'y reconnût pas une nouvelle trahison de la part de Rosmonde; voulant qu'elle l'accompagnât au tombeau, il s'élança sur elle, et lui appuyant son épée sur le cœur, il la força d'avaler ce qui restait du poison, et tous les deux expirèrent dans d'horribles douleurs (573). Les trésors du roi d'Italie avec la princesse Albisvinde et Périclès furent envoyés à Constantinople par Longin. Les faits rapportés dans cet article ont été plusieurs fois reproduits sur la scène

tragique, notamment par Alfieri, et chez nous par Baro, par Chrét. Descroix, par Taconnet, et plus récemment par M. Ampère-fils.

ROSEN (CONRAD de), comte de Bollwiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, et servit d'abord comme simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal de France en 1705. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'était un homme de tête et d'une bravoure reconnue.

* ROSEN DE ROSENSTEIN (NICOLAS), médecin suédois, naquit en 1706 près de Gothenbourg; destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia ensuite la médecine à Lund, puis à Upsal, et après avoir voyagé en Allemagne, en France et en Hollande, il reçut le grade de docteur à Harderwyck. Adjoint à la faculté de médecine d'Upsal, en 1751, il obtint trois ans après le titre de médecin du roi, et devint professeur d'anatomie en 1740, en remplacement de Rudbeck. Les honneurs s'accumulèrent sur lui. Le roi de Suède lui accorda, en 1762, des lettres de noblesse, le nomma archidiacre de sa chapelle et chevalier de l'Etoile-Polaire; il devint membre des académies d'Upsal, de Stockholm et autres sociétés savantes, et mourut dans la première de ces villes le 16 juillet 1773. On a de lui : | *Pharmacie domestique*, Stockholm, 1765, in-8°, qu'il composa par ordre de la reine veuve; | *Manuel d'anatomie*, 1756; | *Traité des maladies des enfans*, Stockholm, 1764, 1771, in-8°, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; il l'a été en français par J. B. Lefèvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8°. Rosen contribua à propager en Suède la pratique de l'insémination.

* ROSENMULLER (JEAN-GEORGES), premier professeur de théologie et surintendant à Leipsick, né le 18 décembre 1736, à Ummerstadt, petite ville de la principauté d'Hildburghausen, où son père était fabricant de draps, devint instituteur à Hildburghausen, et fut nommé, en 1772, prédicateur à Kœnigsberg. En 1775, il reçut le titre de professeur de théologie à Erlangen, où il fut revêtu du

grade de docteur. Rosenmuller se rendit, en 1785, à Giessen, pour y remplir la place de premier professeur de théologie et de directeur des écoles; il alla en 1785, à Leipsick, où il fut pasteur de l'église Saint-Thomas, surintendant et quatrième professeur de théologie, puis premier professeur de cette faculté. Il mourut le 14 mars 1815, doyen de tous les professeurs en théologie des universités allemandes, et fut à Leipsick, l'auteur d'une réforme dans la liturgie, par la suppression de l'exorcisme, et par l'introduction de la confirmation faite publiquement. Rosenmuller a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart destinés à l'instruction de la jeunesse. Nous citerons : | *Quelques consolations pour le temps présent*, Leipsick, 1786; | *Instructions pastorales*, 1788; | *Reflexions sur les énémens les plus remarquables du dix-huitième siècle, sous le rapport de la religion et des mœurs*, 1801; | *Examen des vérités les plus importantes de la religion*, 4 vol., 1801; | *Historia interpretationis librorum sacrorum in Eccles. Christ.*, Leipsick, 1795, 1814, 5 vol. in-8°, ouvrage estimé des protestans; | *Instruction sur la sagesse d'après Sénèque*, Leipsick, 1816, avec une préface de Doly. | *Histoire de la religion à l'usage des enfans*, 1804.

* ROSENMULLER (JEAN-CHRÉTIEN), célèbre anatomiste, fils du précédent, et frère d'un orientaliste distingué (Ernest-Frédéric-Charles), qui figure aujourd'hui parmi les plus savans littérateurs allemands, naquit en 1771, à Hessberg, près de Hildburghausen, et reçut une éducation très soignée. Il termina ses études à Giessen et à Leipsick, et cultiva de bonne heure l'art du dessin avec un succès qu'attestent les figures dont ses ouvrages sont ornés, et qui pour la plupart, ont été dessinées par lui-même. Après avoir pris à Leipsick le grade de maître-ès-arts, il alla étudier la médecine à Erlangen, où il passa deux années, s'occupant aussi beaucoup d'histoire naturelle. C'est à cette époque qu'il découvrit, près du village de Muggendorf, la caverne naturelle qui a conservé son nom. Attaché comme procureur, en 1794, au théâtre anatomique de Leipsick, il obtint, en 1797, le grade de docteur, et fut nommé, deux ans plus tard, médecin de la garnison. Devenu, en 1802, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université, il conserva cette place jusqu'à sa mort,

arrivée le 28 février 1820. On cite de lui : | *Quædam de ossibus fossilibus animalis cujusdam, historiam ejus et cognitionem accuratorem illustrantia*, Leipsick, 1794, in-4°; trad. en allemand par l'auteur lui-même, Leipsick, 1795, in-8°; | *Dessins et description des cavernes remarquables aux environs de Muggendorf, dans le haut pays de Bayreuth*, Erlangen, 1796, in-folio; | *Organorum lachrymalium partiumque externarum oculi humani descriptio anatomica* (avec Isenflam), Leipsick, 1797, in-4°; | *Supplément à l'histoire physique de la terre*, Leipsick, 1799-1805, in-8°; | *Quædam de ovariis embryonum et fœtum humanorum*, Leipsick, 1800, in-4°; | *Programma de nonnullis musculorum corporis humani varietatibus*, Leipsick, 1804, in-4°; | *Dissertatio de singularibus et nativis ossium corporis humani varietatibus*, Leipsick, 1804, in-4°; | *Objets remarquables des environs de Muggendorf*, Berlin, 1804, in-folio; | *Dessins et description des os fossiles de la Caverne aux Ours*, Weimar, 1804, in-folio; | *Planches anatomico-chirurgicales pour les médecins et les chirurgiens*, Weimar, 1803-1812, in-folio, en trois parties. Cet ouvrage a été publié aussi en latin sous le titre de : *Icones chirurgico-anatomicæ*. Les planches dessinées par l'auteur ont été gravées par Schroeter, et le texte qui les accompagne en augmente encore le mérite. | *Manuel d'anatomie*, Leipsick, 1808, in-8°, ib., 1813, in-8°; et 1819, aussi in-8°. | *Partium externarum oculi humani, imprimis organorum lachrymalium, descriptio anatomica*, Leipsick, 1809, in-4°; | *Nervi obturatorii monographia*, Leipsick, 1814, in-folio. | *De viris quibusdam qui in academiâ Lipsiensi anatomes peritid inclaruerunt*, Leipsick, 1815-1819, in-4°; etc. Rosenmüller a traduit en allemand le *Traité des bourses muqueuses* de Monro, Leipsick, 1800, in-folio; et le *Traité d'anatomie* de Jean Bell, Leipsick, 1806-1807, 2 vol. in-8°, traité qu'il a refondu entièrement de concert avec J.-C.-A. Heinroth. Enfin il a donné plusieurs articles dans le Dictionnaire de Pierer, les Mémoires de la société médicale d'Erlangen, et dans divers recueils périodiques de l'Allemagne.

ROSENROTH (CHRISTIAN KNORR de). Voyez KNORR.

* ROSER (MATHIAS BARTHÉLEMI), peintre, né le 24 août 1757, à Heidelberg dans le palatinat du Rhin, eut pour maître

Loutherbourg : s'étant ensuite rendu à Rome, il y apprit l'art de restaurer les tableaux, art déjà connu en Italie dès le commencement du dix-huitième siècle. De retour dans sa patrie où il séjourna peu de temps, il vint à Paris en 1765, et s'y occupa exclusivement de la restauration des peintures endommagées. Il était si habile qu'il a souvent ajouté à des tableaux de grands maîtres des portions entières que l'on aurait dit appartenir à l'original : c'est ce qu'il fit pour plusieurs grandes compositions du Corrège, du Titien, etc. C'est au musée que l'on admire les talens de Roser dans ce genre, et qu'il a exercés avec tant de bonheur dans les tableaux de la *Transfiguration*, de la *Vierge dite de Folligno*, de Raphaël. Il excellait également dans les copies, et il en a fait de plusieurs maîtres, comme de David Teniers, et Philippe Wouwermans, etc., qui ont circulé, comme tableaux originaux, sans cependant que Roser y eût adhéré. Cet artiste est mort à Paris le 6 avril 1804, âgé de 67 ans.

* ROSILY-MESROS (le comte FRANÇOIS-ÉTIENNE de), vice-amiral, naquit le 13 janvier 1748, à Brest, où son père commandait avec le titre de chef d'escadre. Il entra à l'âge de quatorze ans dans le corps des gardes de la marine, parcourut rapidement les grades d'enseigne, de lieutenant, de capitaine de vaisseau, fut nommé contre-amiral le 1^{er} janvier 1795, et obtint le 22 septembre 1796 le grade de vice-amiral. Son premier fait d'armes remonte à l'année 1778, et il suffirait seul pour placer son nom avec honneur parmi ceux des officiers qui illustrèrent la marine française pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Lorsque M. de la Clocheterie commandait la frégate, la *Belle-Poule*, soutint contre la frégate anglaise, l'*Aréthuse*, le mémorable combat qui fut le commencement des hostilités, Rosily-Mesros commandait sous ses ordres le lougre le *Coureur*, armé seulement de huit pierriers de deux. Avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer le cutter anglais l'*Alerte*, armé de 14 canons de six, qui allait se joindre à l'*Aréthuse* pour accabler la *Belle-Poule*. Malgré l'inégalité des forces, il attaque son ennemi à l'abordage, l'arrête, et par cet acte de dévouement sauve la *Belle-Poule* des dangers d'une double lutte à laquelle elle eût certainement succombé. Cette action

vraiment héroïque le couvrit de gloire et lui valut, quoique jeune encore, la croix de St.-Louis (1779). De Rosily prit le commandement de la frégate la *Cléopâtre* à l'Île-de-France vers la fin de 1782, et alla se réunir à l'armée commandée par M. de Suffren, qui, juste appréciateur du mérite militaire, plaça de Rosily au poste difficile d'éclaireur de l'armée, dans lequel il le maintint jusqu'à la paix. Rosily revint en France avec M. de Suffren; mais désireux de faire tourner les loisirs de la paix au profit des sciences, il ne tarda pas à prendre le commandement de la frégate la *Vénus*, avec laquelle il alla explorer les côtes de la mer des Indes. Il avait pour principal but dans cette expédition de corriger les cartes du *Neptune oriental*, sur lesquelles il avait été, plus que personne, à même de reconnaître de graves erreurs. Ce fut pendant ce voyage, qui dura sept années, que ce marin infatigable recueillit les précieux matériaux d'après lesquels il rédigea l'ouvrage qu'il livra plus tard au public, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental*. Cet ouvrage est remarquable pour l'époque à laquelle il a été exécuté. Dans le cours de ce travail il a fait un emploi fort judicieux des horloges marines de Ferdinand Berthoud, pour déterminer les longitudes des principaux points des côtes de la mer des Indes et de la mer de Chine, et il a prouvé que si les méthodes employées aujourd'hui dans les travaux de ce genre avaient été connues de son temps, il aurait fourni les documens les plus complets sur les côtes qu'il a parcourues. Lorsque les premières nouvelles des événemens de la révolution française arrivèrent dans l'Inde, il eut peine à maintenir la discipline à son bord; il revint dans sa patrie avec la frégate la *Méduse* qu'il commandait alors, et enrichit le dépôt de la marine des documens hydrographiques qu'il rapportait de son expédition. En 1795 il fut nommé directeur du dépôt général de la marine, et il remplit sans interruption les fonctions de cette place importante jusqu'en 1827. C'est à lui qu'est due l'organisation définitive des ingénieurs hydrographes de la marine, et ce fut sur sa proposition que l'on fit commencer en 1816, par les ingénieurs de ce corps, la reconnaissance des côtes de France, vaste travail, dont le *Pilote français*, déjà publié en partie, doit être le principal résultat. De Rosily remplit, depuis 1795, plusieurs missions

d'une grande importance; en 1805, il fut choisi pour aller prendre à Cadix le commandement de la flotte combinée de France et d'Espagne. La conduite courageuse qu'il tint dans cette circonstance fut hautement approuvée par Napoléon. En 1812, Rosily présida le conseil de guerre qui condamna le capitaine St.-Cricq à 5 ans de détention, et le 5 février 1813 il fut nommé président du conseil des constructions navales. En 1814, il donna son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Et lors de la restauration il devint un des membres de la commission créée par l'ordonnance du mois de mai 1814, pour vérifier les titres des anciens officiers de marine qui demandaient de l'emploi ou des pensions. Mis au cadre de réserve le 1^{er} mai 1831, et à la retraite le 1^{er} mai de l'année suivante, Rosily-Mesros est mort à Paris, d'une apoplexie foudroyante, le 14 novembre 1832. Il était membre de l'académie des sciences, de l'institut et du bureau des longitudes, grand-croix des ordres de Saint-Louis et de la légion-d'honneur, et de l'ordre danois de Danebrog.

ROSIN (JEAN), en allemand *Roszfeld*, antiquaire, né à Eisenach en Thuringe, en 1551, fut ministre à Naumbourg, et mourut de la peste à Aschersleben, en 1626. Il est connu par son *Traité des Antiquités romaines*, en latin. La première édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1643, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le père André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin, la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. Rosin donna en outre des éditions des *Opuscules* de Luther, de la *Chronique* de Wolfg. Dreschler. La *Vie* de Rosina été écrite en allemand par J.-G. Fischer à la suite de celle de J. Avenarius, Naumbourg, 1708, in-8°.

ROSMONDE. Voyez ROSEMONDE.

* ROSMINI (JEAN-CHARLES-JULES, chevalier de), littérateur religieux, né le 28 octobre 1758 à Rovérédo dans le Tyrol sur les confins de l'état vénitien, d'une famille noble, fit ses études, partie à Inspruck, et partie dans la maison paternelle où on lui inspira des sentimens de religion auxquels il demeura constamment fidèle. Aux sa première jeunesse il s'était lié avec son compatriote

Vannetti qui lui donna le goût des lettres, et à l'âge de 15 ans, il écrivit sur l'opéra de Rezzonico intitulé : *Alessandro e Timoleo*, une *Lettre à Vannetti* dans laquelle il fit preuve de grandes connaissances sur la musique ancienne et moderne. En 1786 Rosmini publia à Rovérédó des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert relatives à la poésie*. Cette production d'un jeune homme annonçait une vigueur de pensée qui donnait les plus grandes espérances. Les troubles qui divisèrent l'Italie à la suite de la révolution française, et l'invasion de nos armées dans les états de Venise et dans le Tyrol, interrompirent ses travaux; il les reprit, dès que les temps furent devenus plus calmes, et en 1803, il quitta Rovérédó pour aller se fixer à Milan où il trouvait plus de ressources pour ses recherches historiques. Rosmini vit avec joie les événemens de 1814. Cet estimable auteur est mort le 9 juin 1826 à l'âge de 68 ans, laissant, outre les ouvrages que nous avons indiqués, diverses productions: | la *Vie d'Ovide*, 1789, 2 vol. in-8°, réimprimée en 1821; | la *Vie de Sénèque*, Rovérédó, 1793, in-8°; | les *Vies de Guarini de Vérone et de ses disciples*, 1805, 3 vol. in-8°; | *Idée d'un bon précepteur dans la vie et les principes de Victorin de Feltre et de ses disciples*, 1801, in-8°; | *Vie de Franc. Philadelphé d'Ontenot*, Milan, 1808, 3 vol. in-8°; | *Les entreprises militaires et la vie de J. J. Trioulce dit le Grand*, 1815, 2 vol. in-4°; | *Vie de Guide Ubalde, duc d'Urbino*, 1821, 2 vol. in-8°; | *Histoire de Milan*, 1820, Milan, 4 vol. in-4°. Rosmini a aussi publié, sous le voile de l'anonyme, *La vie et la mort exemplaire de Marie-Joseph Repette*, Venise, 1815. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches, de critique, de jugement et de sagesse, et quand l'auteur est amené à parler de la religion, c'est toujours dans des termes dignes d'un écrivain qui se faisait gloire de la respecter et de la pratiquer. M. l'abbé Baraldi a inséré dans les *Mémoires de la religion* qui s'impriment à Modène une *Notice* intéressante sur le chevalier Rosmini. L'*Ami de la religion* en a donné un extrait, tome 62, page 68, et on a une *Vie* du même écrivain par le savant Labus.

* ROSNY (ANTOINE-JOSEPH-NICOLAS de), romancier et auteur dramatique, membre de plusieurs académies et sociétés littéraires, naquit à Paris en 1771, et

commença ses études à l'école militaire de Rebaix. Il suivit ensuite pendant quelque temps la carrière des armes, se retira jeune encore avec le grade de capitaine, et obtint un emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Avidé à l'excès d'une célébrité pour laquelle il s'épuisa en vains efforts, il composa un grand nombre d'ouvrages dont il a donné lui-même la *Notice* et dont on trouve le *catalogue*, au nombre de 80 volumes au moins dans la *France littéraire* de Ersch. Rosny ne fut point riche, quoiqu'il se fût fait successivement libraire pour vendre ses livres, et directeur d'un théâtre de boulevard pour faire jouer ses pièces. Nous nous bornerons à citer les *Infortunes de la Galetière pendant le régime décemviral*, Paris, 1796, in-8°; 4^e édit. 1800, 2 vol. in-48; | *Vie de Florian*, 1797, in-48; | *le tribunal d'Apollon*, an VIII (1800), 2 vol. in-48, ouvrage faiblement calqué sur le *Petit almanach des grands hommes* de Rivarol; | *le Bonheur rural ou Tableau de la vie champêtre* en 12 liv. Paris, 1801, in-8°; | *Histoire de la ville d'Autun*, Autun, 1802, in-4°, avec 8 planches; | *Tableau littéraire de la France pendant le treizième siècle*, Paris, 1809, in-8°. Rosny mourut en 1814.

ROSNY. Voyez SULLY.

ROSSELLI (MATTHIEU), peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1630. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur, et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées. La *Naissance de J.-C.*, que possède l'église de Saint-Gaetan, passe pour son chef-d'œuvre. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux: la *Vierge et les anges apportant des fleurs et des fruits à l'enfant Jésus, assis sur les genoux de saint Joseph*; et le *Triomphe de David sur Goliath*.

ROSSELLI. Voyez ROSELLI.

ROSSET (François de), poète et romancier, né en 1570, en Provence, d'une famille noble. Presque au sortir de l'enfance, il composa un grand nombre de *sonnets*, en l'honneur d'une dame qu'il nommait Phyllis. Plus tard il vint à Paris,

croquant y faire une grande sensation ; mais il ne fut guère remarqué, et il adressa vainement une *Eptre* à Malherbe pour lui demander son amitié. Rosset se servit des connaissances qu'il avait dans les langues italienne et espagnole pour faire passer dans la française quelques ouvrages écrits dans les premières ; entre autres, *Roland le furieux* et *Don Quichotte* ; mais les versions qui sont venues après ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre temps* ont long-temps fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses romans on distingue : | *Les Chevaliers de la gloire*, Paris, 1613, in-4° ; | *L'Admirable histoire de chevalier du soleil*, traduite du castillan par cet auteur et par Louis Donet, imprimée à Paris en 1620 et années suivantes, en 8 vol. in-8°.

ROSSET du PONT (JOSEPH), sculpteur, né en 1706 à Saint-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à l'âge de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, et lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disait : *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté*. Falconet, admirant un *saint Jérôme* sorti de ses mains, faisait observer que l'auteur avait certainement fait son tour d'Italie, et qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres : il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville. Rosset maniait avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre, l'ivoire, si cassant et si dur, devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. M. de Villette a consacré à ce sculpteur une *Notice* que l'on trouve dans le *Journal de Paris* du 5 janvier 1787.

* ROSSET (PIERRE-FULCRAN de), juriconsulte, naquit à Montpellier en 1722, et cultiva la poésie avec assez de succès. On a de lui un poème sur l'*Agriculture*, 1774-1783, en deux parties in-4°, dont la première est fort estimée. Il a été réimprimé. L'auteur y décrit toutes les opérations champêtres ; et quoique ce travail difficile et monotone par lui-même fournisse peu à la poésie, on trouve dans ce poème des vers heureux, comme, par exemple, les deux suivans, relatifs à l'application de l'astronomie à l'agriculture,

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

Nous citerons encore cette peinture du coq :

En amour, en fertié, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son col superbe et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Un des plus beaux chants est celui sur la *vigne*, qui commence par la description du déluge, et finit par le carnaval. Le style de Rosset est correct, mais ses vers manquent parfois d'élégance et d'harmonie. En général, il a su embellir son sujet par des images neuves et brillantes ; mais dans la plus grande partie de son poème, sa verve semble être épuisée. Rosset y imile un peu trop le père Vanière, et il s'arrête la plupart du temps à de simples nomenclatures qu'on ne saurait lire sans ennui. Aussi son ouvrage est-il tombé dans l'oubli. Après un séjour de quelques années à Paris, il est mort dans cette ville en 1788.

* ROSSETTI (DOMINIQUE), graveur, né à Venise vers 1630, mérita par ses succès d'être nommé directeur des coins des monnaies de la république. Il était aussi très habile dans la gravure en taille-douce sur le cuivre et sur le bois ; l'électeur palatin le retint à son service pendant douze ans, et ce fut d'après les ordres de ce prince qu'il grava les *victoires d'Alexandre le Grand*, en douze feuilles. Plus tard il grava pour l'histoire de l'*ancien* et du *nouveau Testament* 55 planches en cuivre, représentant les principaux événements des annales sacrées ; cet ouvrage a été traduit en français, Venise, 1676. Cet artiste s'occupait aussi d'architecture ; il donna plusieurs dessins pour des bâtimens, et l'entente de ses diverses compo-

sitions fut généralement louée : Rossetti mourut à Venise en 1697.

* **ROSSETTI (DONAT)**, mathématicien, né à Livourne en 1634, fut successivement professeur de philosophie à l'université de Pise, et de mathématiques à l'académie de Piémont. Il a donné un grand nombre de plans de fortifications pour l'hydraulique, et se fit remarquer autant par ses talens que par ses disputes avec Géminiano Montanari, auteur de l'ouvrage intitulé *Pensées Physico-mathématiques* (Bologne, 1667). Rossetti, qui, malgré ses connaissances, s'était toujours montré partisan des idées les plus nouvelles et souvent même les plus bizarres, combattit les opinions sages de Montanari dans son *Antignome fisico-matematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, Pise, 1668, où l'on trouve beaucoup de profondeur, mais où Rossetti se livre parfois à une imagination trop vive, et qui nuit à ses savantes observations. Il mourut à Pise vers 1680.

* **ROSSETTI (JEAN-BAPTISTE)**, artiste distingué, né à Padoue en 1697, fut dès sa première jeunesse attaché à l'imprimerie du séminaire de cette ville. Il y exerça pendant plusieurs années l'emploi de compositeur, se livra ensuite à l'étude du dessin et de la gravure au burin, et laissa plusieurs ouvrages assez estimés. Rossetti avait le goût des beaux-arts et acquit des connaissances très étendues dans l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi qu'il le prouve dans son ouvrage qui a pour titre *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture di Padova, con alcune osservazioni intorno adesse, ed altre curiose notizie*, Padoue, 1776; ouvrage qui a eu plusieurs éditions, et que Lalande cite avec éloge dans son *Voyage en Italie*. Rossetti est mort dans sa patrie, en 1780, âgé de 83 ans.

* **ROSSI (JEAN-BAPTISTE)**, général de l'ordre des carmes, naquit à Ravenne le 4 octobre 1507, de la noble famille des Rossi de Parme. Il avait été baptisé sous le nom de *Barthélemi*; il le changea, à sa profession, pour celui de *Jean-Baptiste*. Son éducation fut soignée; et il ne négligea ni les saintes lettres ni les sciences profanes. Le père Rossi embrassa la carrière de la prédication, et il s'y fit une grande célébrité. Paul III qui occupait alors le trône pontifical, et qui s'était fait souvent un plaisir d'aller entendre le père Rossi, le nomma en 1564 professeur à l'archigymnase de la Sapience. Le père

Nicolas Audetti, général des carmes, étant mort en 1564, le père Rossi fut élu pour le remplacer. Il résolut dès lors de faire la visite de tous les couvens de son ordre. Il commença par l'Italie, d'où il se rendit en Espagne. Il y vit sainte Thérèse, et eut avec elle plusieurs entretiens. Elle méditait la réforme des religieuses carmélites, et fit part au père Rossi de son projet, pour faire refleurir, parmi ces pieuses filles, la rigueur de la première observance. Ces deux illustres personnages se quittèrent avec regret, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Le père Rossi passa en Portugal, et reçut du souverain, ainsi que de la première noblesse de ce royaume, l'accueil le plus distingué. Il était de retour à Rome en mai 1568. Pie V, qui régnait alors, l'adjoignit aux cardinaux Jean Morone, Marc-Antoine Amulio et Guillaume Sirleti, chargés de revoir et de confronter la Vulgate avec les textes originaux hébraïques et grecs, pour en faire, s'il y avait lieu, disparaître toute altération, et en assurer la pureté. Cet ouvrage fini, Grégoire XIII envoya le père Rossi au duc de Ferrare, en qualité de nonce. Il s'acquitta de cette mission à la satisfaction du pontife. Ce célèbre religieux mourut à Rome en 1578, âgé de 71 ans. Il avait vécu sous douze papes, dont la plupart l'avaient honoré de leur bienveillance. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : | *Thomæ waldensis doctrinale cum scholiis*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol.; | *Compendium constitutionum B. Mariæ de Monte Carmelo*, Venise, 1568; | *Breviarium Carmelitarum*, etc., Venise, 1568.

ROSSI (JEAN-VICTOR), *Janus Nicius Erythræus*, noble Romain, né en 1577, mort en 1647, septuagénaire, avait été gentilhomme du cardinal Peretti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont : | *Pinacotheca imaginum illustrium virorum*, ouvrage plusieurs fois réimprimé in-8°, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme. | *Epistolæ*, in-8°; | *Dialogi*, in-8°; | *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8°. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nicius Erythræus*, que l'auteur avait pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain

avait des sentimens d'honneur et de bonne philosophie; mais il se prévenait facilement pour ou contre, sa bile s'enflammait contre le vice et le ridicule.

ROSSI ou RUBEUS ou de RUBEIS (JÉRÔME), né en 1559 à Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'était un homme d'une profonde érudition, comme il paraît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, Alde, 1572, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : *De distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4°; *De Melanibus*, 1607, in-4°; *Annotaticiones in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN-ANTOINE ROSSI ou RUBEUS, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur de droit en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI. Voyez SALVIATI (FRANÇOIS de) et PROPERTIA.

* ROSSI (JEAN-ANTOINE), célèbre architecte, né à Rome en 1616, excella dans son art et rivalisa d'une manière heureuse avec les plus habiles maîtres de son temps, quoiqu'il n'eût jamais appris le dessin. Il acquit une si grande célébrité que tous ses ouvrages étaient mis à un haut prix et qu'en peu de temps il se fit une fortune considérable : il la consacra à des œuvres de piété, dota des églises, des monastères et des hôpitaux. Parmi les nombreux monumens qu'a laissés cet artiste, on cite à Rome le palais *Assalti*, et celui de *Rinuccini*. Un goût noble et mâle règne dans son architecture, sans qu'elle manque pour cela de grâce et d'élégance. Il mourut en 1695, à l'âge de 79 ans. — Il y eut plusieurs artistes de ce nom, comme ANGELO de ROSSI, sculpteur génois, né à Gênes en 1671, mort à Rome en 1745, qui fut chargé par le cardinal Ottoboni de la sculpture du magnifique tombeau d'Alexandre VIII, dans l'église de Saint-Pierre. Il exécuta ensuite les bas-reliefs du maître-autel de l'église de Saint-Ignace, et qui représentent la vie de J.-C. — JÉRÔME ROSSI, peintre et graveur né à Bologne en 1649. Ses ouvrages les plus estimés sont plusieurs planches gravées à l'eau-forte d'après les dessins du Guerchin, de Carrache et des plus fameux peintres de Bologne. Jérôme a laissé également de petits tableaux, où il n'y a de remarquable que la pureté du dessin.

* ROSSI (NICOLAS), savant bibliophile, et poète, né en 1711 à Florence,

d'une famille ancienne et estimée, vint à Rome à l'âge de vingt ans; il y fut secrétaire du cardinal Falconieri qui lui fit embrasser l'état ecclésiastique, et obtint ensuite une riche chapelle qui était à la nomination de la famille Corsini, sous le patronage de laquelle il s'était placé. L'abbé Nicolas possédait les langues anciennes; ses vastes connaissances lui méritèrent d'occuper à la cour de Rome plusieurs places importantes. Il en employa les revenus et une grande partie de sa fortune à réunir une bibliothèque riche de livres rares et de manuscrits précieux. Après sa mort, survenue le 3 mai 1785, cette bibliothèque fut achetée pour la somme de 13,000 écus romains par le duc Barthélemi Corsini qui la réunit à celle du cardinal Neri son oncle, pour en faire jouir le public. L'abbé Rossi a laissé un *Recueil de Poésies* contenant des *sonnets*, des *tercets*, des *élégies*, etc., remarquables par la correction du style, la grâce et l'harmonie des vers. Huit de ses *élégies* furent imprimées séparément à Rome en 1786. On lui doit encore une bonne édition des *OEuvres de Jean de la Casa*, Rome, 1759-63, 2 volumes in-8°, avec deux *préfaces* et *diverses pièces* jusque-là inédites; il avait aussi préparé des matériaux pour une édition de *l'Amitié* du Tasse. Il était membre de différentes académies, entre autres des *Appatisti* de Florence, des *Arcades* de Rome, etc. La vie de l'abbé Rossi se trouve en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque qu'a publiée en latin, P. Palcarini, Rome, 1786, in-8°.

* ROSSI (VINCENT), avocat célèbre, né en 1755 à Palmi près de Naples, d'une famille pauvre et obscure, dut à ses talens et à son travail la place distinguée qu'il occupa dans le barreau napolitain. Ses talens lui valurent une grande réputation et lui procurèrent une fortune considérable dont il usa noblement. Rossi jouissait d'une grande considération, lorsque la révolution française éclata. Il s'en montra un des plus chauds partisans. Après l'entrée des Français à Naples, il fut un des premiers moteurs de la révolte qui s'opéra dans cette ville. Il haranguait le peuple dans les rues et les places publiques, réunissait chez lui les hommes les plus exaltés, pour délibérer, disait-il, sur la *liberté de la patrie*. Rossi fut nommé membre du corps législatif, dans lequel il figura comme le plus zélé défenseur du nouvel ordre de choses. Il affecta des vertus républicaines, quitta sa

maison et se confina dans une chétive retraite, abandonna la toge et parut sous l'habit d'un simple soldat. On le voyait manger dans les rues un morceau de pain, se mêler parmi le peuple, et partager ses jeux et ses amusemens. Quand le cardinal Ruffo, ayant battu les Français, s'approcha de Naples, Rossi fit tous ses efforts pour disposer ses concitoyens à une vigoureuse défense. Mais le cardinal ayant repris cette capitale, tous les révolutionnaires furent frappés de proscription. Arrêté et mis en prison avec plusieurs de ses adhérens, il fut condamné à mort. Lorsqu'on le conduisit au supplice, on l'entendit plaisanter avec ses compagnons d'infortune, et même avec l'ecclésiastique qui était chargé de l'accompagner dans ses derniers momens. Avant de mourir, il s'adressa aux nombreux spectateurs, et leur dit d'une voix forte : « Citoyens, » vengez-moi, je meurs pour la patrie ! » La populace, dont il avait été l'idole, se jeta sur son cadavre, et le déchira en mille morceaux. Il fut exécuté en 1799, à l'âge de quarante-quatre ans.

ROSSI (JEAN-BAPTISTE), ecclésiastique italien, célèbre par sa piété et la sainteté de sa vie, était chanoine de Sainte-Marie in Cosmedin, à Rome, où il pratiquait avec une grande édification toutes les vertus de son état. Il ne se présentait aucune œuvre de charité à faire qu'il n'en saisis l'occasion avec empressement. C'est à ses sollicitations que l'hospice de Saint-Louis de Gonzague fut ouvert aux enfans abandonnés. Il mourut à Rome le 23 mai 1764, en odeur de sainteté; et déjà l'on a fait des informations pour sa béatification.

*ROSSI (IGNACE de), jésuite, né à Viterbe le 3 février 1740, entra dans la société de Jésus en 1753. Il enseigna d'abord les humanités et la rhétorique à Spolette, à Macerata et à Florence, jusqu'à la suppression de ce corps. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut nommé professeur d'hébreu dans l'université grégorienne où il resta 30 ans, et il continua à s'occuper de travaux littéraires, et surtout de la langue copte. Lors du rétablissement des jésuites par le pape Pie VII, il s'empressa de se réunir à ses frères, et il est mort au milieu d'eux le 25 novembre 1824, au collège romain. On lui doit : | *Commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8° : | *Etymologiae Aegyptiacæ*, Rome, 1808, in-4°, et beaucoup de petites pièces en vers et en prose.

Il a laissé en manuscrit des corrections et éclaircissemens sur la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, sur des inscriptions antiques, sur beaucoup d'auteurs anciens grecs et latins, et une interprétation latine d'un manuscrit en langue copte, tiré de la bibliothèque angélique à Rome, contenant les petits prophètes, à laquelle il a ajouté des fragmens de ces mêmes prophètes, en dialectes hébraïques, qu'il traduisit en latin et enrichit de notes. On trouve sur lui une *Notice* détaillée au tome 43, page 309 de l'*Ami de la religion et du roi*.

ROSSI (ADELAÏDE-HÉLÈNE-SOPHIE-CHARLOTTE CELLIEZ, comtesse de). *Voy.* CELLIEZ.

ROSSIGNOL (ANTOINE), maître des comptes, naquit à Alby le 1^{er} jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et se distingua par les connaissances des chiffres, qu'il devinait avec une rare facilité. En 1626, au siège de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestans, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siège de la Rochelle, où il servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; et le second lui fit une pension considérable, et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé, en 1736, fut employé, du temps de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce calligraphe, un des premiers et peut-être le premier de son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche était toujours réglée; ses exemples étaient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grâce, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français, trop indifférens pour le bel art

d'écrire, ne marquaient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL (JEAN-JOSEPH), jésuite, né en 1726, à Val-Louise, diocèse d'Embrun, se distingua par des connaissances profondes et variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. Il enseigna successivement à Marseille, à Wilna, à Milan, à Turin, et revint occuper quelque temps l'observatoire de Wilna, ville où il aida le père Boscovich dans la publication de ses *Œuvres*. Jeune encore, il soutint à Varsovie, où il se rendit après la destruction des jésuites en France, des thèses de *omni scibili*, avec un applaudissement extraordinaire : mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étaient jamais sans quelque charlatanerie, et ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonais, étonnés de son savoir. (Voyez PIC.) Il se rendit plus tard à Milan, y professa pendant dix ans les mathématiques et la physique au collège des nobles, et revint ensuite dans sa patrie ; mais la vive opposition qu'il montra contre la constitution civile du clergé le força de quitter de nouveau la France ; revenu en Italie, il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi, son ancien élève, depuis vice-président de la république italienne. L'abbé Rossignol, ne s'occupant plus que d'écrire, vécut dès lors tranquille jusqu'à sa mort arrivée à Embrun en 1807 : le nombre de ses *opuscules* s'élevait à plus de 400. On a de lui un petit *Traité de botanique*, estimé, et réimprimé à Liège en 1784, chez Lemarié ; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manières de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique ; des *Vues sur le mouvement* ; un *Traité de l'Usure*, etc.

* ROSSIGNOL (JEAN-ANTOINE), général des armées de la république française, né à Paris en 1759, y était ouvrier orfèvre avant la révolution, et n'avait aucune espèce d'instruction ; se laissant emporter à ses passions, il parut dans les rassemblemens populaires, et se donna quelque importance parmi les insurgés des faubourgs, en se proclamant un des vainqueurs de la Bastille où il n'avait figuré qu'après que cette forteresse eut été envahie. Dévoté à la faction des jacobins, il figura dans tous les clubs, était à la tête de toutes les émeutes, et se fit remarquer notamment dans la journée du

10 août. Ce fut lui qui réitéra le signal du meurtre de Mandat, commandant de la garde nationale, meurtre qui fut le prélude de l'attaque du château des Tuileries. Il fut porté aux grades supérieurs de l'armée, sans jamais avoir servi ; il est moins avéré qu'il prit part aux massacres de septembre. Mais toute son énergie révolutionnaire éclata de nouveau dans la journée du 31 mai 1793, qui plaça le pouvoir dans les mains des jacobins les plus forcenés. Nommé en récompense colonel de la 33^e division de gendarmerie à pied, établie à Niort, il marcha contre la Vendée, et y commit tant de concussions et d'atrocités, que le général Biron, commandant en chef de l'armée républicaine, le fit incarcérer à Niort, en juin 1793. Biron ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme qui était placé si haut dans la faveur des anarchistes. (Voyez BIRON.) Les protecteurs de Rossignol, les jacobins, le firent relâcher et lui obtinrent la direction de l'armée républicaine, et le commandement d'une division, qui portait le nom d'*armée des côtes de La Rochelle*. Ses rapines, ses vexations, et la crapule dégoûtante à laquelle il s'abandonnait, éveillèrent contre lui l'animadversion même des commissaires de la Convention, qui le destituèrent ; mais les jacobins le firent réintégrer. Il reprit le commandement, et continua la guerre de la Vendée, où il se signala par des massacres plutôt que par des victoires. Presque constamment battu par les royalistes, il fut défait en dernier lieu à Martigné (le 10 septembre 1793). Il s'en vengea d'une manière digne de lui, en portant le fer et la flamme partout où il passait. Malgré tous ces échecs et son impéritie reconnue, il obtint à la fin de septembre le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest ; alors sa cruauté ne connut plus de bornes, et surpassa même celle des généraux Westermann et Ronsin, ses collègues. Il poussa la barbarie à un tel point, qu'il fit mettre à l'ordre du jour « qu'il » paierait 10 francs par chaque paire d'oreilles de chouans qu'on lui apporterait. » Rien n'était sacré pour lui, ni les paistbles cabanes, ni les villages où l'on ne se défendait pas, ni les églises, ni leurs ministres, auxquels il avait juré une haine implacable et forcenée. Ses mesures barbares, dignes de son incapacité, le rendaient méprisable à son armée, tandis que ses vols et ses profanations ir-

ritaient les républicains eux-mêmes, si l'on en excepte les jacobins les plus acharnés. Tant de réclamations s'élevèrent contre lui ; qu'il fut enfin contraint de quitter le commandement après le 9 thermidor, jour de la chute du parti qui le soutenait. De retour à Paris, il prit une part très active à l'insurrection du 12 germinal an 3 (premier avril 1795), et fut en conséquence décrété d'accusation et incarcéré. Peu de jours avant le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il obtint son élargissement, et combattit en faveur de la Convention contre les sections de Paris. Passant d'un complot à un autre, mais tenant toujours au parti auquel il devait son élévation, il se jeta en 1796 dans la faction de Babeuf et de Drouet. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai, dans le lieu où se rassemblaient les conjurés, il put encore échapper à l'échafaud, quoique Grisel, dans ses dépositions, l'eût désigné comme le plus sanguinaire de ces conspirateurs. Il figura ensuite au 18 fructidor an 5 (septembre 1797) à la tête des troupes chargées d'arrêter Pichegru et les autres membres pros crits des deux conseils. Jacobin ardent, il se déclara contre la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut désigné dans la liste de proscription qui parut à la suite de cette journée. Comme un mauvais génie semblait le défendre contre toutes les punitions lancées sur lui, et par la justice et par la politique, il put de nouveau jouir de sa liberté. Enfin, il ne fut arrêté qu'après l'explosion de la machine infernale dont on le crut sans fondement un des complices. Compris dans le décret de déportation qui fut lancé par le consul, il fut transporté d'abord aux îles Séchelles, puis à l'île d'Anjouan, où il mourut en avril 1802, déroba nt ainsi à la justice des hommes sa tête qui avait été tant de fois digne de tomber sous le glaive du bourreau. Il se faisait gloire de sa férocité, et Danican assure dans ses *Mémoires* qu'un jour dans un souper à Saumur, il l'entendit dire : *Regardez ce bras, il a égorgé 63 prêtres aux Carmes de Paris.* Un autre jour en donnant ses instructions à Grignon, général employé sous ses ordres : *Ah ça ! général de brigade ; lui dit-il, te v'a prêt à passer la Loire ; tue tout ce que tu rencontreras ; c'est comme ça qu'on fait une révolution.* Dans la conjuration de Babeuf, et selon le rapport de Grisel, son accusateur, il avait dit dans le comité des conspirateurs : *Je ne veux*

point me mêler de votre insurrection, et les têtes ne tombent comme la grêle, si le pavé n'est pas rougi de sang, et enfin si nous n'imprimons pas une terreur qui fasse frémir l'univers entier. Ce seul trait peut achever le portrait de Rossignol, un des monstres les plus sanguinaires qu'ait enfantés la révolution.

ROSSIGNOLI (BERNARDIN), jésuite piémontais, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Historia di San Maurizio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion thébéenne. Voyez MAURICE.

* **ROSSIGNOLI** (CHARLES-GRÉGOIRE), jésuite, né à Borgo-Manero, en 1631, dans le diocèse de Novare, mort le 5 janvier 1707, est particulièrement connu par son ouvrage du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8^e édition publiée à Venise en 1731. Il a aussi composé une *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, divisée en deux parties, ne formant qu'un volume, et plusieurs autres *Ouvrages ascétiques* réunis par Baglioni en un recueil, précédé de la *Vie* de l'auteur, et publié à Venise, 1723, 3 volumes in-4^o.

* **ROSSLYN** (ALEXANDRE WEDDERBURN, comte de), jurisconsulte écossais et grand chancelier d'Angleterre, naquit en 1733 à Edimbourg d'une ancienne famille qui lui donna une excellente éducation. Reçu avocat en 1752, il vint l'année suivante à Londres et parut avec éclat au barreau de cette capitale, en 1757. Six ans après il fut admis au conseil du roi. Rosslyn avait des connaissances aussi profondes qu'étendues, était d'une application infatigable, et devint un des plus beaux ornemens du parlement anglais, auquel il fut nommé par le comte de Richemont. Ancien ami de M. Georges Grenville, il se rangea avec lui du parti de l'opposition, auquel il fut d'une grande utilité, et par son éloquence et par son zèle à en soutenir la cause. Après avoir marché pendant cinq ans avec ce parti, il se décida à embrasser la cause du ministère, et accepta en 1771 la place d'avocat-général. Il fut ensuite, et successivement, nommé procureur-général (1778), premier juge des plaids communs (1780), baron de Loughborough, et président de la commission pour le procès des insurgés à Soutwark. On l'accusa, peut-être avec assez de justice, d'avoir impliqué dans ce procès plusieurs personnes

qui y étaient étrangères, mais qui figuraient dans le parti anti-ministériel. Rosslyn sembla presque toujours balancer entre deux opinions, et les faveurs du monarque étaient souvent d'un grand poids pour sa conduite. A la cour des papiers communs, il se montra parfois l'ami du peuple, et surtout des marins qui avaient à se plaindre de leurs officiers; il favorisa l'administration de lord North et de Fox, vota avec eux dans l'opposition; mais ayant été appelé à la place de chancelier, il s'éloigna de Fox, se déclara contre ses avis sur la révolution française. En 1793, il soutint vigoureusement les ministres et tous les opinans pour la guerre contre la France. Il fut créé, en 1801, comte de Rosslyn : ayant eu à souffrir quelques désagrémens de la part de plusieurs membres du parti de l'opposition, il se démit, dans cette même année, de sa charge de chancelier. Il vécut depuis lors dans la retraite, et mourut subitement en 1805, à l'âge de 72 ans. On cite de lui des *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer*, 1793, in-8°. Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les *Lettres de Junius*, il est un de ceux auxquels on a attribué ce fameux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), nommé ordinairement *Maitre Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. François 1^{er}, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourmens qu'il avait soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maitre Roux mettait beaucoup de génie dans ses compositions, réussissait parfaitement à exprimer les passions de l'âme, et donnait un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'a-

grémens aux figures des femmes qu'il représentait; il possédait bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique savante, avait quelque chose de sauvage : il travaillait de caprice, consultait peu la nature, paraissait aimer ce qui avait un caractère bizarre et extraordinaire. Vasari a écrit sa *Vie*. Le musée de Paris conserve de ce peintre un excellent tableau représentant la *Vierge qui reçoit les hommages de sainte Elisabeth*, un *Christ au tombeau*, etc. (voyez PRIMA-TICE).

ROSTAING (JUSTE-ANTOINE-HENRI-MARIE GERMAIN, marquis de). Voyez GERMAIN.

* **ROSTOPCHIN** (le comte THÉODORE), gouverneur de Moskow, né en 1763 à Livna dans le gouvernement d'Orel, d'une famille ancienne, prit de bonne heure le parti des armes, et était parvenu à 21 ans au grade de lieutenant de la garde impériale; il quitta peu après le service pour voyager, et séjourna quelque temps à Berlin, où il se concilia l'affection du comte Romanzoff, frère du ministre des affaires étrangères, et alors ambassadeur à la cour de Prusse. Porté à un haut degré de faveur au commencement du règne de Paul 1^{er}, il subit dans la suite des disgrâces de courte durée, à cause de la hardiesse avec laquelle il ne craignait pas d'émettre ses opinions. Ce ne fut que depuis l'avènement d'Alexandre que le comte Rostopchin resta tout-à-fait comme exilé dans ses terres. Cependant à l'époque de l'invasion des Français en 1812, il vint à Moskow et fut nommé commandant de cette ville. On sait que cette capitale fut brûlée, lorsque les Français étaient sur le point de s'en emparer; et que ce fut le comte Rostopchin qui suggéra ce moyen comme unique voie de salut. Le 11 septembre 1812, il avait adressé aux Moskowites une proclamation dans laquelle il les engageait au nom de la religion et de la patrie à quitter cette ville et à se réunir sur les trois montagnes. Le lendemain 12, le gouverneur quitta Moskow, et deux jours après les Français entrèrent dans cette cité que les flammes avaient presque entièrement détruite. Le comte Rostopchin se démit de ses fonctions en 1814, et ne prit depuis aucune part aux affaires publiques. En 1817, il vint à Paris, d'où il retourna, au bout de quelques années, à Moskow; c'est dans cette ville qu'il est mort le 12 février 1826. Dans l'écrit qu'il

a publié en 1825, et qui a pour titre : *La vérité sur l'incendie de Moskow*, Paris, 1825, in-8°, il attribue à des soldats ivres l'incendie qui arrêta l'armée française.

ROSWEYDE (HERIBERT), jésuite, et savant agiographe, né à Utrecht, le 22 janvier 1569, enseigna à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : | une *Édition* de saint Paulin, avec des notes, 1621; | une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol., estimée; | une *édition* du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers, 1615, in-fol., estimée; | *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8° : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des bollandistes. (Voyez BOLLANDUS.) | Une *Édition* de l'Imitation de J.-C., avec la *Vie de Thomas à Kempis*, et les *raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur*, etc. Anvers, 1617; | *Disputatio de fide hæreticis servanda*, 1610, in-8°; | une *édition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615 in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres : | *Vies des saints*, Anvers, 1641, 2 vol.; | *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise belge*, 1623, 2 vol. in-fol; | *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8°. Voy. ZYPEUS.*

ROSWITA de GANDESHEIM, ainsi nommée parce qu'elle était religieuse dans le monastère de ce nom, ordre de Saint-Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle : | six *Drames* en prose, sur des sujets pieux; | *Poème héroïque* sur la vie de l'empereur Othon 1^{er}; | deux *Poèmes* à la louange de la Mère de Dieu; | des *Élégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denys, de saint Pélage de Cordoue, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, et par Henri Schurffleisch, Wittemberg, 1707, in-8°. Roswita florissait vers l'an 970.

* **ROTA** (MARTIN), graveur célèbre du 16^e siècle, naquit dans la province de Sabine, ou, selon d'autres, à Sebenico en Dalmatie, vers l'an 1520, vint à Venise,

y étudia son art, et, jeune encore, il y acquit une réputation méritée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages très estimés encore de nos jours, et qui figurent dans les collections les mieux choisies. Les principaux sont : le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, chef-d'œuvre admirable qui fut copié depuis par Michel Gaultier. L'une et l'autre gravure sont ornées du portrait de Michel-Ange; on peut néanmoins aisément les distinguer, soit par la différence du mérite, soit parce que dans la première on voit le visage du portrait tourné vers la gauche du spectateur, et dans celle de Gaultier, vers la droite. Deux autres *Jugemens derniers*, l'un dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de Rota; le second, terminé par Anselme de Boodt, est inférieur au premier, mais cependant remarquable par deux figures de femmes qui se tiennent embrassées, et qui sont du fini le plus parfait. *La Madeleine pénitente*; *Le Martyre de saint Pierre*, d'après le Titien; *Prométhée déchiré par le vautour*; *différens morceaux* d'après Raphaël, Jules-Romain, etc. Rota mourut à Venise vers l'an 1580.

* **ROTA** (l'abbé JOSEPH), naquit à Bassano le 7 mai 1720. Il embrassa l'état ecclésiastique, et en 1760 il obtint la cure de Saint-Sauveur à Bergame, ville dont il était originaire. Il était très versé dans les sciences sacrées, se distingua dans la prédication, et cultiva en même temps et avec succès la littérature. Indépendamment de plusieurs *lettres critiques*, de *poésies fugitives*, de *différens discours académiques*, et de quelques ouvrages de controverse, on a de lui : | *Poetica d'Orazio, esposta in ottava rima*, Bergame, 1752, in-8°. Cette traduction est très estimée, autant par la beauté du style que par la fidélité avec laquelle l'auteur a su rendre le texte original. | *Adamo, poema, in canti VI*, Bergame, 1778, qui pourrait servir de pendant à *La Mort d'Abel* de Gessner. Le poème de l'abbé Rota est écrit en octaves de vers de onze syllabes, mètre usité par les Italiens dans la poésie épique. Cet ouvrage, qui établit à jamais la réputation de l'auteur comme bon poète, est rempli d'images neuves, de belles pensées, d'un intérêt toujours croissant, de sentimens tendres et profonds, et il est en outre écrit d'un style aussi élégant que correct. L'abbé Rota fut estimé par ses vertus, comme par ses talens, et mourut à Ber-

game le 5 mai 1792, âgé de soixante-douze ans.

* ROTARIO, en latin *Rotarius* (SÉBASTIEN), médecin, né à Vérone en 1678, eut beaucoup de bonheur dans ses cures, dans lesquelles il adopta la méthode la plus simple. Il se déclara contre l'usage de la saignée, et fut un de ceux qui introduisirent celui du mercure dans le traitement de presque toutes les maladies. La plupart de ses ouvrages, qui trouvèrent beaucoup de partisans, roulent sur ces deux objets. Les plus remarquables sont : | *Il Medico padre*, Vérone, 1719-1720, in-4°, où il est parlé particulièrement de la pleurésie ; | *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, Vérone, 1722, in-8°. Rotario chercha à prouver dans ce livre l'utilité des frictions mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Il mourut en 1742, et tous ses ouvrages furent imprimés in-fol. deux ans après.

ROTGANS (LUC), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poètes qui l'avaient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande, en 1672 ; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Vight, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite vérole, en 1740, à 65 ans. On a de lui : la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poème épique en huit livres, estimé des Hollandais ; mais qui ne sera jamais mis, par les autres nations, au rang des ouvrages d'Homère, de Virgile, ni même de Lucain ; d'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4°.

ROTH (MICHEL), né en 1721, à Illuxta, bourg de Courlande, entra chez les jésuites en 1737, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, et fit ensuite des missions dans la Lithuanie et la Livonie polonaise, aujourd'hui russe. Après de longs travaux couronnés d'éclatans succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 3 décembre 1783, jour de saint François-Xavier, dont il avait constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le peuple d'une manière plus suivie et plus solide : il n'admettait personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession pascalle, qu'il n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisait pendant le carême. Les éta-

blissemens utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, surtout pour l'instruction du peuple, sont en très grand nombre, et sont devenus une source abondante des fruits subsistans que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs continuent à recueillir.

ROTHARIS, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, régna depuis 636. Il donna le premier des lois écrites à ses sujets, en 643. Ses successeurs l'imitèrent, et de leurs édits se forma insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*. Ces lois, publiées par Lindembrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharis était arien ; mais il aimait la justice, et la rendait avec soin.

ROTHELIN (CHARLES D'ORLÉANS de), ecclésiastique, né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, descendait du brave Dunois. Charles accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, et former une nombreuse bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53^e année. Il était de l'académie française, et membre honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrèce* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, et le fit paraître avec une préface d'une latinité riche et harmonieuse, digne de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes. Il a laissé plusieurs manuscrits sur la théologie, une suite de *Dissertations* sur les différends entre l'église grecque et l'église latine aussi en manuscrit, et a publié : *Observations et détails sur la Collection des grands et petits voyages*, Paris, 1742, in-8° de 42 pages, et 1768, dans la *Méthode pour étudier la géographie* de Lenglet-Dufresnoy, t. 1^{er}, p. 324, 361. L'*Eloge* de Rothelin par Fréret se trouve dans le tome 18 du recueil de l'académie des inscriptions.

ROTHMANN (CHRISTOPHE), célèbre

astronome de Wilhelm, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les comètes*, et quelques *Lettres* écrites à Tycho, qu'on voit dans le tome 1^{er} des *Épîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann, en défendant l'hypothèse de Copernic, et en l'employant pour expliquer les phénomènes célestes, disait que le défaut de parallaxe annuelle ne permettait pas de la regarder comme réalisée dans le fait. *Voyez TYCHO*.

* ROTIGNI (dom CONSTANTIN), savant bénédictin, né d'une famille noble à Trescorio, dans le pays de Bergame, le 23 mars 1696, après avoir fait ses études dans cette dernière ville, prit l'habit religieux dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue, congrégation du Mont-Cassin, et y fit profession. Il avait l'esprit vif, et d'heureuses dispositions pour réussir dans les sciences. Il s'appliqua aux saintes lettres, sous la direction du célèbre père Benoît Bacchini, de la même congrégation, alors abbé du monastère de Reggio. Le père Rotigni devint un savant du premier ordre. D'abord il enseigna la philosophie au monastère de Sainte-Justine, et ensuite à Averse et à Florence. Il professa ensuite le droit canon à Ravenne et à Rome, fut chargé du soin des novices dans divers monastères, et nommé à différentes supériorités, jusqu'à ce qu'enfin, en 1762, il fut fait abbé et visiteur-général des provinces cisalpines. C'était le temps où s'agitait avec feu la question du *probabilisme*. Dom Rotigni intervint dans cette dispute, et s'y distingua par sa science et son zèle contre la morale relâchée. On a de lui : | *De canonibus vulgo apostolicis...*, *epistola critica ad reverendum P. Raymondum Missorium*, Venise, 1754; | *Lo Spirito della Chiesa nell' uso de salmi, o ampia parafrasi di essi, in forma d'orazione e di esortazione*, 2 vol. in-12, plusieurs éditions; la 4^e, Padoue, 1750, revue et améliorée. On a prétendu que l'auteur dans cet ouvrage n'avait point évité les répétitions; mais il écrivait pour les gens simples et sans lettres, à qui il faut de longues explications. | *Trattato della confidenza christiana e dell' uso legitimo della verite che riguardano la grazia di Giesu Christo*, etc., Venise, 1751: c'est le *Traité de la confiance* de Fourquevaux; | *Parafrasi de cantici, colla spiegazione del Pater noster*, Padoue, 1766; | *Parafrasi degl' Inni secondo la loro letterale, mistica e morale*

intelligenza, etc., Padoue, 1752; | *Della necessita dell' amor di Dio per essere con lui riconciliati nel sacramento della penitenza*, etc., Roveredo, 1750. Ce livre essuya une critique de la part du père Zaccaria, jésuite. Dom Rotigni y répondit. | *La Concordia della passione di N. S. con annotazioni*, Brescia, 1756. Ce savant bénédictin est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, ou imprimés ou restés inédits. Il a écrit contre le père Berruyer; il a traduit la *Genèse* de Duquet, et l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Tours, sur la *justice chrétienne*; il a donné un recueil d'opuscules spirituels, etc. Dom Rotigni eut le malheur d'embrasser la doctrine de Port-Royal, et de ternir ses rares qualités par l'esprit de secte. On ne peut lui refuser beaucoup de science, le mérite d'une vie austère, les qualités d'un bon religieux. Le bruit courut qu'avant de mourir il avait rétracté quelques-unes de ses opinions, en présence de son supérieur, qu'il pria d'en instruire son évêque; on en publia même une relation. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses derniers momens furent ceux d'un religieux édifiant et rempli de la piété la plus exemplaire. Il expira dans ces sentimens, le 20 avril 1776, âgé de 80 ans. Il avait un frère (JOSEPH ROTIGNI), chanoine, non moins savant théologien et canoniste que prédicateur distingué. Il fut vicaire-général de l'évêque de Bergame, et mourut vers 1780.

ROTROU (JEAN de), poète dramatique, un des créateurs du théâtre français régulier, naquit à Dreux, en 1609, d'une ancienne et honorable famille de Normandie. Il acheta la charge de lieutenant particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juin 1650. Dès l'âge de 49 ans, il avait obtenu deux succès sur la scène dramatique. Rotrou s'était proposé dans ses pièces un but moral qu'il n'atteignit point dans l'exécution: il voulait purger le théâtre des situations hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence des mœurs qui régnait alors dans toutes les compositions dramatiques; mais sans le vouloir et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur les errements de ses devanciers. Le cardinal de Richelieu ayant eu l'occasion de connaître le talent naissant de ce jeune poète, voulut associer Rotrou aux écrivains qui étaient chargés de sa gloire littéraire: dans cette

société était Corneille ; le poète de Dreux ne tarda pas à reconnaître sa supériorité. A l'époque où parut *le Cid*, Rotrou était déjà connu par quelques pièces imitées de l'espagnol, par une tragédie imitée de Sophocle, et par trois comédies imitées de Plaute. Corneille, éminemment modeste, né trois ans avant Rotrou, l'appela *son père*; et cependant les chefs-d'œuvre de ce dernier, *Chosroès* et *Venceslas* furent précédés par les représentations du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou, plus noble que le poète Mairet, eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille, dans une tirade épisodique et de hors-d'œuvre de sa tragédie de *Saint-Genest*. Il se distingua de la foule des rimaillers de son temps, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères, par la force du style. Il ne lui manquait que la correction du langage et la régularité des plans. Rotrou a composé trente-six pièces de théâtre, tragédies ou comédies. Une seule est demeurée au théâtre, c'est *Venceslas*. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajouter cette tragédie; mais le premier a eu tort de remplacer le dénouement par un autre qui est loin d'être dramatique. On se procure difficilement toutes les productions de Rotrou, qui n'ont jamais été réimprimées en collection. Quelques-unes de ses pièces se trouvent dans le *Théâtre français*, Paris, 1757, 12 vol. in-12. Rotrou mourut victime de son devoir. Une épidémie terrible affligeait la ville de Dreux; en sa qualité de magistrat, il y crut sa présence nécessaire; et, malgré les instances de ses amis, il se rendit à Dreux, où quatre jours après il cessa de vivre, à l'âge de 41 ans. Il n'existe qu'une édition in-8°, de ses *OEuvres* Paris, 1820-1822, 5 vol. On regrette que M. Viollet-Leduc, de qui sont les *Notices historiques et littéraires* placées en tête de chaque pièce dans cette édition, ait supprimé les *argumens* de l'auteur ainsi que les *Epîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le texte de l'auteur. En 1811 l'institut a décerné à Millevoye le prix de poésie pour une ode qui a pour titre, la *Mort de Rotrou*.

ROTTIGNI. Voyez ROTIGNI.

* ROUARIE (ARMAND TAFFIN, marquis de la), gentilhomme breton, né en 1756 au château de la Rouarie entre Saint-

Malo et Rennes, entra au service en qualité d'officier dans les gardes françaises et s'y montra frondeur de la cour. Il se battit en duel au sujet d'une actrice dont il s'était épris, et qu'il voulait épouser, et ces violences, qui le mirent dans la disgrâce du roi, le firent renvoyer des gardes. Il se retira au monastère de la Trappe, puis en sortit pour reprendre les armes, et fit avec distinction la guerre d'Amérique, sous le général Richambeau. De retour en France, peu avant la révolution, il fut un des douze députés bretons qui vinrent auprès de Louis XVI en 1787, pour réclamer la conservation des privilèges de la province. Sa résistance aux décisions du ministre le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit ensuite entouré d'une sorte de popularité. L'année suivante il se mit à la tête de la noblesse bretonne, et fut le premier qui s'opposa à la double représentation du tiers état aux états généraux. Il prévoyait d'avance la destruction de la monarchie, par les innovations qu'on projetait, et il s'occupa des moyens d'opérer une contre-révolution. Il se rendit à Coblenz en 1791, et communiqua ses projets aux princes, frères de Louis XVI, qui les approuvèrent. De retour en Bretagne, il conçut l'idée de se rendre maître des deux rives de la Loire, en insurgeant la Bretagne, l'Anjou et le Poitou. Le marquis de la Rouarie se fit bientôt un grand nombre de partisans, et fut comme l'âme et le chef de la confédération bretonne. Après avoir fait des réglemens militaires et civils, il réunit ses partisans dans son château, leur fit part de ses plans, et distribua parmi eux les différentes commissions des princes. Les alliés ayant attaqué les frontières du nord de la France, la Rouarie crut ce moment favorable pour faire éclater la contre-révolution; mais ses démarches avaient été épiées et dévoilées au comité de sûreté générale, et il fut contraint de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Il erra long-temps de village en village, et de château en château, faisant partout de nouveaux prosélytes. La funeste journée du 10 août, les mauvais succès des troupes alliées, vinrent encore déranger ses projets. La Rouarie, ne se laissant pas abattre, se décida à les ajourner. Il passa l'hiver dans l'inaction, et errant de nouveau d'asile en asile, la fatigue l'obligea enfin de se réfugier au château de la Guyomarais, à une lieue de Lamballe, où il fut atta-

qué d'une grave maladie, qui, en quatorze jours, le conduisit au tombeau, le 30 janvier 1793. Le commissaire Morillon, qui avait été envoyé en Bretagne pour arrêter la Rouarie, fit exhumier son cadavre pour s'assurer si la nouvelle de sa mort était vraie : peu de temps après, il découvrit dans le jardin de la Fosse-Engant tous les papiers de ce chef, enfermés et ensevelis dans un vase de terre. Cette découverte donna lieu à plusieurs arrestations. Cependant les efforts de la Rouarie ne furent pas sans effet, et dans le mois de mars de la même année éclata dans une grande partie de la Bretagne, de l'Anjou et du Poitou, une insurrection en faveur de la royauté. (Voyez les articles CHARETTE, LA ROCHEJAQUELEIN, etc.) On peut consulter, sur la conjuration de la Rouarie, l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par M. Alph. Beauchamp, tom. 1^{er}, liv. 2, 4^e édition.

ROUAULT. Voyez GAMACHE.

* ROUBAUD (PIERRE-JOSEPH-ANDRÉ), littérateur et ecclésiastique, né à Avignon en 1750, est surtout connu par l'ouvrage intitulé : *Nouveaux synonymes français*, 1785, 4 vol. in-8°, qui n'est pas inférieur à celui que publia l'abbé Girard sur le même sujet. On blâme cependant dans l'ouvrage de Roubaud quelques rapprochemens un peu forcés, et des explications parfois obscures. Il a publié avec le Camusle *Journal du commerce depuis 1759 jusqu'à la fin de 1762*, Bruxelles, 24 volumes in-12; et avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau et autres, le *Journal de l'Agriculture, du commerce et des finances*, depuis 1764 jusqu'en 1774; il le reprit avec Ameilhon sous le titre de *Journal d'Agriculture, commerce, arts et finances*, depuis janvier 1779 jusqu'à la fin de 1783, 13 vol. in-12. On lui doit en outre | le *Politique indien ou Considérations sur les colonies des Indes occidentales*, Amsterdam, 1768, in-8°; | *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8°; | *Récréations économiques, ou Lettres au chevalier Zanobi*, 1770, in-8° : c'est une réfutation du *Dialogue sur le commerce des blés* par l'abbé Galiani; | *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 13 vol. in-12, ou 5 vol. in-4°. Ses *Synonymes français*, obtinrent, en 1786, le prix d'utilité fondé à l'Académie française. Ils ont été depuis plusieurs fois réimprimés. Comme on l'a vu par la liste de ses ouvrages,

Roubaud était attaché au système des économistes; il devint un des chefs les plus zélés de cette secte politique dont il partagea les succès et les disgrâces. Recherché et repoussé tour-à-tour par le gouvernement, il fut exilé en 1775 avec l'abbé Baudeau, fut rappelé l'année suivante, et obtint une pension de 3,000 liv. sur les économats. Après s'être livré depuis cette époque à plusieurs travaux littéraires et économiques, il mourut à Paris en 1792.

* ROUBO (JACQUES-ANDRÉ), savant et habile menuisier, né à Paris en 1739, étudia avec succès le dessin et la géométrie qu'il sut appliquer utilement à l'art qu'il avait embrassé, et que professait aussi son père. En 1769 il présenta à l'Académie des sciences un *Traité de l'art du menuisier*; et, sur le rapport des commissaires chargés d'examiner cet ouvrage, l'Académie décida qu'il ferait partie du recueil de la *Description des arts et métiers*. A l'époque de la formation de la garde nationale, Roubo fut nommé lieutenant; mais sa santé déjà altérée, se ressentit gravement des fatigues qu'il eut à subir en assistant à la fête de la confédération au Champ-de-Mars, avec sa compagnie, (juillet 1790), et il mourut au commencement de 1791 à l'âge de 52 ans. Un décret de la Convention du 4 septembre 1795 accorda à sa veuve un secours de 3,000 francs. Les ouvrages les plus remarquables de Roubo sont la *coupole de la halle aux blés*, le *berceau* qui sert de couverture à la halle aux draps, et le *grand escalier* de l'hôtel de Marbœuf : ils sont exécutés avec autant de précision que de délicatesse. Outre l'*Art du menuisier*, 1769-73, 4 vol. in-folio, précédé d'*Elémens de géométrie* mis à la portée des ouvriers et accompagnés de planches d'après les dessins de l'auteur, on a encore de lui un *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, Paris, 1777, in-folio de 67 pages et 10 planches, et l'*Art du layetier*, ibid. 1782, in-folio, avec sept planches dessinées et gravées par l'auteur.

* ROUCHER (JEAN-ANTOINE), poète, né à Montpellier le 22 février 1745, fit ses études chez les jésuites, et songea d'abord à embrasser l'état ecclésiastique. Etant venu à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, le goût de la poésie, l'amour de l'indépendance et les séductions du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plusieurs littérateurs, Berquin Dussieux, Imbert, etc. et se fit connaître par quelques pièces fugitives qui eurent

du succès. Un poème qu'il composa à l'occasion du mariage du dauphin depuis Louis XVI avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, lui valut la protection du ministre Turgot; il en obtint une place de receveur des gabelles à Montfort l'Amaury. Le poète se montra digne de ce bienfait, par son tendre attachement pour son protecteur, auquel, après la disgrâce du ministre, il adressait ces vers dans son poème des *Mois* :

Ton éloge en ce jour me doit être permis :
Quand la faveur des rois te faisait des amis,
Je me suis tu : mon vers, suspect de flatterie,
Eût été vainement l'écho de la patrie;
Mais lorsque tu n'as plus d'autre état que le tien,
Lorsque de ton pouvoir mon sort n'attend plus rien,
Je puis, libre de crainte ainsi que d'espérance,
Bénir mon bienfaiteur et l'ami de la France.

Roucher employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition de quelques ouvrages littéraires. A l'époque de la révolution, il en adopta d'abord les principes, avec réserve toutefois : mais, témoin des excès de 1792 et de 1793, il n'hésita point à manifester hautement son opposition. Persécuté, et obligé de se cacher sous le régime de la terreur, il fut arrêté; mais cette fois un de ses amis obtint son élargissement. Plus tard lorsque son domicile fut violé pendant la nuit par les agents révolutionnaires, Roucher aurait pu s'enfuir; mais il aurait compromis l'ami qui avait répondu de lui et il se laissa conduire à Sainte-Pélagie où il fut détenu pendant plus de sept mois. Il conserva toujours le même calme sous les verroux, et continua à travailler à une nouvelle édition de sa *Traduction* de l'ouvrage d'A. Smith intitulé : *De la richesse des nations*, qu'il avait publiée en 1790. Le 6 juillet 1794, ayant appris que son nom était inscrit sur les rôles du tribunal révolutionnaire, et qu'il allait passer en jugement, comme impliqué dans la prétendue conspiration des prisons, il renvoya à sa femme son fils, encore enfant, qu'il avait obtenu d'avoir auprès de lui, brûla ses papiers inutiles, recueillit les lettres de sa fille, et les remit aux mains d'un ami sûr, son compagnon de captivité. Le 26, il fit faire, par un artiste, détenu comme lui (Leroy, élève de Suvée), son portrait au bas duquel il écrivit ces vers, en l'adressant à sa femme, à ses enfans et à ses amis :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous

Condamné à mort le lendemain dans la matinée, il fut exécuté avec trente-sept autres victimes, à cinq heures du soir; il avait alors 49 ans. Avec lui sur la fatale charrette on remarquait André Chénier, MM. de Montalembert, Créquy de Montmorency, le baron de Trenck, et le généreux Loizerolles, touchante victime de l'amour paternel (*Voyez LOIZEROLLES*). On a de Roucher : | *Les Mois*, poème, en douze chants, 1779, 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, prôné avec enthousiasme quand il était encore en manuscrit, subit, lors de sa publication, les critiques les plus sévères. Laharpe y trouve tous les défauts qui peuvent caractériser le livre le plus mal fait. Il n'a, selon lui, ni sujet, ni marche, ni intérêt, l'auteur est dénué d'idées et de goût; les vers sont prosaïques, remplis de solécismes et d'une enflure monotone. Tout en déferant à l'avis de ce critique, on remarque cependant dans ce poème de belles descriptions, des images bien tracées, soit sur les plaisirs champêtres, soit sur les phénomènes de la nature, etc. Les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, la veillée de village, le dégel, etc. seraient dignes de la plume la plus habile; mais ces beautés ne peuvent, il est vrai, racheter les principaux défauts, qui consistent dans une longueur excessive, que rend plus ennuyeuse encore la monotonie du sujet, dans un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, et dans un vide de pensées et de sentimens. On a donné une nouvelle édition des *Mois* en 1826, avec une *Notice* par M. Brissot Thivars, 2 vol. in-12, et en 1827, 2 vol. in-32; les lacunes qui se trouvaient dans les anciennes éditions sont en partie remplies dans les nouvelles. *Voyez la note* du n° 1174 de la *Bibliographie de France*, année 1827. | *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais de Smith : cette traduction peu estimée, a eu plusieurs éditions; la 4^e parut en 1794, en 4 vol. in-8°, dont un de *notes*, par Condorcet; | *Poésies fugitives et lettres*, 1797, 2 vol. in-8°. Roucher a laissé en manuscrit, plusieurs chants d'un poème dont le sujet est *Gustave Wasa*. En général, Roucher avait plus de facilité que d'inspiration, et toutes ses compositions poétiques, trop diffuses, manquent d'ordre et de chaleur. On trouve une *Notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin*

de la société des sciences, arts et lettres de Montpellier, par M. Carrion de Nisas.

ROUELLE (GUILLAUME-FRANÇOIS), né en 1705 à Matthieu près de Caen, lieu natal du père du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie, science dont il étendit les bornes, et qu'il aimait avec passion. Les *Mémoires de l'académie des sciences* renferment divers écrits de lui; et il a laissé en manuscrit des *Leçons de chimie*. Sa société était douce et agréable, et son caractère franc et décidé. — Son frère puîné, HILAIRE-MABIN ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connaissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi. Il mourut le 1^{er} avril 1779.

* **ROUGANE** (l'abbé), ancien curé d'Auvergne, se retira au Mont-Valérien, et fut une des victimes des massacres de septembre 1792. Il a laissé plusieurs écrits contre les mesures prises, lors de la révolution, sur les matières ecclésiastiques, tels que : | *Observations réfléchies sur différentes motions de M. d'Autun et ses confrères*; | *Le Décret du 15 avril mal justifié par l'évêque d'Autun*, dans sa réponse au chapitre; | *Le Masque levé contre le rapport de Durand de Maillane, sur les empêchemens et les mariages*; 25 pages in-8°; | *Réflexions sur le Rapport de Massieu, touchant les congrégations séculières*, 8 pages, in-8°; | *Lettre à M. de Condorcet, écrite par son ordre*, 48 pages in-8°; elle a rapport à son *Adresse aux Français*, et au *Rapport de M. Neufchâteau contre les prêtres*, en novembre 1791; | *Difficultés proposées à M.M. Barruel et Fontenay*, 24 pages in-8°. Ces écrits sont signés Rougane, ancien curé d'Auvergne. On en cite d'autres, publiés pour établir son opinion, que les intrus n'étaient pas schismatiques, et que l'on pouvait communiquer avec eux. Rougane a écrit aussi le livre intitulé : *Les nouveaux patrons de l'usure refutés, y compris le dernier défenseur de Calvin sur le même sujet, dédié aux états-généraux*, Paris, 1789, in-12, de 66 pages. L'auteur répond à La Forêt, à Rulicé, à Ruel, à Beurrey. La réfutation de l'écrit de Beurrey avait déjà paru en 1787 : Rougane la publia de nouveau, en 1789, avec une réponse à des reproches qu'on lui avait adressés. L'abbé

Rougane eut le courage, même après le 10 août, de ne pas vouloir quitter son habit ecclésiastique. Il avait de la vivacité, du zèle; mais on remarque dans ses ouvrages un style souvent incorrect.

ROUGEMONT (FRANÇOIS), né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire, animé d'un saint zèle, ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; christianæ religionis prospera adversaque*, etc. Louvain, 1673, in-12. Cette *Histoire*, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise : il vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le père Sébastien Magalhaens sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°. Le père Rougemont a composé en outre deux ouvrages moraux et religieux en langue chinoise, et a eu part à la *Paraphrase latine des ouvrages de morale de Confucius*, publiée par le père Couplet.

* **ROUGET** (le maréchal-de-camp), né à Lons-le-Saulnier le 3 avril 1770, d'une famille honorable, était frère de Rouget de l'Isle. La loi de la première réquisition l'atteignit au moment où il allait entrer dans une carrière vers laquelle il se dirigeait par de fortes études. Le 6^e bataillon de Paris dit de la *Butte des moulins* s'étant formé et élisant ses officiers conformément à la loi, nomma Rouget lieutenant. Les représentans du peuple près l'armée du maréchal Jourdan furent frappés, à l'arrivée de ce bataillon devant Arlon, de la tenue et de l'instruction qu'il avait acquises pendant six mois de garnison; le bataillon fut incorporé dans la 181^e demi-brigade. Une circonstance particulière fit retomber entre les mains de Rouget, devenu brigadier, une réquisition qui appelait un de ses camarades près des représentans du peuple de l'armée de

Pichegru, qui préparait alors l'expédition de Hollande. Il partit pour cette destination, et c'est là qu'il se lia avec le général Daendels. En 1807, il était général-major au service de Hollande, et il accompagna le général Daendels dans sa mission à Batavia. Il fut rétabli en 1810, sur le tableau des généraux de brigade français, et fit avec distinction les campagnes de 1811, 1812, 1813 et 1814 en Espagne. Après les évènements de 1814, il fut constamment chargé du commandement de subdivisions militaires dans les départemens de la Vendée, de la Loire-Inférieure, de la Côte-d'Or et du Rhône; et partout il s'était concilié l'estime de ses supérieurs et l'affection des habitans. Il est mort au mois d'octobre 1853, dans la 65^e année de son âge.

* ROUGNON (NICOLAS-FRANÇOIS), médecin distingué, né en 1727 à Morteau, petite ville de Franche-Comté, prit ses degrés à la faculté de Besançon, et se rendit ensuite à Paris pour y suivre les cours des professeurs les plus habiles. Son zèle et son application lui méritèrent d'être admis parmi les élèves de l'Hôtel-Dieu. Il se lia avec Macquer et Lorry ses condisciples, et à leur exemple, il cultiva dans ses loisirs, non sans faire de rapides progrès, l'anatomie et les sciences physiques. Ses études terminées, il alla exercer pendant quelque temps la médecine à Noyon, et revint à Besançon en 1752 : après s'être fait recevoir docteur dans cette ville, il obtint une des chaires de la faculté, en 1759, après la mort de Billerey, et eut aussi la place de médecin en chef des hôpitaux. Sa réputation comme professeur et comme praticien se répandit en peu de temps en Allemagne et jusqu'en Angleterre, et attira auprès de lui des élèves de tous les pays. L'estime générale ne put le mettre à l'abri des fureurs du parti révolutionnaire : privé de la chaire qu'il honorait depuis plus de trente ans, il fut également destitué de sa place de médecin des hôpitaux. Après le 9 thermidor, il fut réintégré dans ses fonctions, et il mourut à Besançon d'une fièvre contagieuse, le 15 juin 1799, à l'âge de 73 ans. Outre plusieurs *Mémoires* que l'on conserve dans les recueils de l'académie de Besançon, on a de lui | une *Lettre du docteur Lorry*, contenant des observations sur les causes de la mort de M. Charles, ancien capitaine de cavalerie, Besançon, 1768, in-8°; | *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8°, qui n'est plus au niveau

de nos connaissances; | *Considerationes pathologico-semanticæ de omnibus corporis humani functionibus*, ibid., 1786-87, 2 vol. in-4°; ce traité peut être regardé comme un excellent commentaire des principales sentences d'Hippocrate.

Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre, ibid., 1794, in-8°; | *Médecine préservatrice et curative générale et particulière, ou traité d'hygiène et de médecine pratique*, ibid. 1799, 2 vol. in-8°. M. le docteur Marchant de Besançon qui fut son élève, a publié sur lui une *Notice historique*, Besançon, in-4°; elle est insérée dans le tome 7 des *Mémoires de médecine militaire*, page 366.

ROUILLÉ (GUILLAUME le), juriconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connaître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation; il publia entre autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., et réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, et qui donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers, 1546, in-8°, réimprimé à Paris, en 1551; et une pièce de vers, qui a pour titre : *Les Rossignols du parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

ROUILLÉ (PIERRE-JULIEN), jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire ro-*

maine du père Catrou, en 21 vol. in-4°, à laquelle le père Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (voyez CATROU). Il eut aussi part, avec le père Brumoi, à la révision et à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le père d'Orléans avait laissées imparfaites. Il avait travaillé au journal de Trévoux, depuis 1755 jusqu'en 1757. La 2^e lettre de *L'Examen du Poème de Racine sur la Grâce* est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé et estimé.

ROULLET (JEAN-LOUIS), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talents lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Rouillet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et partout il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talents ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages, surtout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699. On voit au musée du Louvre une gravure de cet artiste, *Les trois Mariés au tombeau de J.-C.*, d'après Annibal Carrache; elle est considérée comme son chef-d'œuvre.

ROULLIARD (SÉBASTIEN), avocat de Paris, né à Melun, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans et singuliers. Les principaux sont : | *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°; | *Histoire de l'église de Chartres*, in-8°; | *La Magnifique doxologie du festin*, in-8°; | *Les Gymnopes*, ou de la Nudité des pieds, in-4°; | *Li Huns en Sang-ters*, in-4°; | *Histoire de Melun*, in-4°; | *Privi-lèges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8°; | *Le Lumbifrage de Nicodème Aubier, scribe, soi-disant le cinquième évangéliste et noble de quatre races*; | des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut à Paris en 1659.

ROUMANZOFF. Voyez ROMANZOFF.

ROUSSEAU (JACQUES), peintre, né à Paris en 1650, se distingua par son art à peindre l'architecture, et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talents, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea

des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où l'on représentait les opéras du célèbre Lulli. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat, l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE), le premier de nos poètes lyriques, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1670. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs collèges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine 20 ans, qu'il était déjà recherché par des personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremond, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent était alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Motte et Rousseau étaient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* de Danchet vit le jour en 1708. Il parut, sur un air du prologue de cet opéra, cinq couplets contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croyait être de Rousseau, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau; cependant ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il fût l'auteur des couplets. Mais, non content de vouloir paraître innocent, il voulut que le

géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusait. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit faible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avait remis les couplets, et les avait donnés à un petit décroleur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau voulait accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avait donné de l'argent. Les preuves de cette surbournation parurent évidentes; et le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau se retira en Suisse, où le comte de Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. A la paix de Bade, conclue, en 1714, le prince Eugène demanda Rousseau au comte, qui l'avait mené avec lui, et ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète français passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de trois ans. Enveloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, et obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avait connu ce poète naissant au collège de Louis le Grand, et avait admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Aronnet cultivait une connaissance qui pouvait lui être si utile; il lui faisait hommage de ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voyaient souvent à Bruxelles; Aronnet lut à Rousseau son *Épître à Julie*, aujourd'hui à *Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci qui lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avait faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvait oublier Paris. Le duc d'Orléans, regent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant que d'en profiter, demanda qu'on revit son procès; il voulait être rappelé non à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se

mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses OEuvres*, en 2 vol. in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Arenberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier, dans un journal, que Voltaire l'avait accusé, auprès du duc d'Arenberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avait été banni de France. Voltaire, qui aurait dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte de Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de trois mois; mais ses protecteurs n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut à Gnelte, hameau entre Mons et Bruxelles, le 17 mars 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le saint viatique, il protesta qu'il n'était pas l'auteur des Couplets qui avaient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, imprudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un ami fidèle et reconnaissant, comme un chré-

lien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Il paraît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. La plus grande noblesse d'un poète est de descendre d'Homère, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin aurait eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevait son mérite, et il avait trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *OEuvres*, conformémensaux intentions que le poète lui avait marquées. Cette édition, publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme | quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'*Odes sacrées*, tirées des *Psaumes*. « Rousseau, dit Fréron, sait » retracer à propos le beau désordre de » Pindare, les grâces d'Anacréon, la » saine raison d'Horace et la pompeuse » majesté de Malherbe. » Quel feu ! quel génie ! quels éclairs d'imagination ! quelle rapidité de pinceau ! quelle abondance de traits frappans ! quelle foule de brillantes comparaisons ! quelle richesse de rimes ! quelle heureuse versification ! mais surtout quelle expression inimitable ! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes ; mais l'enthousiasme du poète, qui passe dans l'âme du lecteur, fait qu'on ne les remarque guère. | Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fond de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs ; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animaient. La colère le jette dans le paradoxe. | Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces grâces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. | Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paraissent forcées ; des *Epigrammes* qui l'ont mis au-dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que

la licence et la débauche lui avaient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. | Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse ; | quatre *Comédies* en vers, et deux en prose. Le théâtre n'était pas son talent principal. Cependant, sa comédie intitulée *Le Café* fut représentée neuf fois ; une autre, le *Flatteur*, fut jouée dix fois en 1696, et a été reprise avec succès. | Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a en 3 vol. un recueil plus considérable, qui a fait tout à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paraît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une âme élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve quelques anecdotes, et des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui ferait plus de tort, si les auteurs devaient répondre des sottises qu'on met sous leur nom : c'est son *Portefeuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil, plusieurs pièces qui sont de Rousseau ; mais il faut moins l'en blâmer que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avait condamnés. On a donné, en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *OEuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses *Odes* et son éminente supériorité dans la poésie lyrique qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné pour le distinguer des autres écrivains du même nom. Les *OEuvres choisies* de J. B. Rousseau, accompagnées des notes de Fontanes et de Lebrun, et publiées par Bouchardat avec de nouvelles observations littéraires, ont été rangées parmi les livres classiques par l'université (23 juillet 1830). Ecouchard-Lebrun a tâché de rabaisser la réputation de Rousseau, dans l'édition qu'il a donnée de ce poète ; Laharpe nous semble l'avoir jugé avec beaucoup d'impartialité. On peut consulter sur le mérite de cet écrivain *Rousseau vengé*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1772. in-12. La première édition avouée par l'auteur est celle de Soleure, 1712. 1 vol. in-12. Les *Odes*, *Cantates* et *Poésies diverses* ont été publiées par M. Didot l'aîné, pour l'éducation du dauphin, 1790, gr. in-4°. Les 40°

et 44^e volumes de la *Collection des meilleurs écrivains français*, par le même éditeur, se composent des *OEuvres choisies de J. B. Rousseau*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°. Les *OEuvres choisies* du même poète ont paru en 1808 avec des *Notes* du poète Lebrun. (Voyez ci-dessus.) M. Amar a publié en 1820 les *OEuvres complètes de Jean-Baptiste Rousseau avec un commentaire historique et littéraire précédé d'un nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, Paris, 5 vol. in-8°; cette édition renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau. Le même critique a donné les *OEuvres poétiques de J. B. Rousseau avec un Commentaire*, Paris, 1824, 2 vol. in-8°, qui font partie de la *Collection des classiques français*, publiés chez Lefèvre. — Un des frères utérins de Jean-Baptiste Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de Père Léon de Saint-Joseph, s'acquitta de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris en 1750.

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES), né à Genève le 28 juin 1712, d'un horloger, coûta en naissant la vie à sa mère. Son enfance n'en fut pas moins, dit-il, environnée des plus tendres soins : son père, homme simple et bon, songea moins à cultiver les dispositions dont il le voyait doué, qu'à lui épargner les contrariétés de son âge, et Rousseau ne se rappelait pas comment il avait appris à lire; mais il se souvenait que ses premières lectures avaient été des *Romans*; et que les émotions que son enfance y puisa lui « donnèrent sur la vie humaine des notions » bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion ne purent jamais « bien le guérir. » Il lut néanmoins ensuite quelques bons livres, tels que les *Vies de Plutarque*. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossey, chez le ministre Lambercier, d'où il sortit au bout de deux ans à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Un oncle maternel qui s'était chargé de lui, l'envoya copier des actes dans l'étude d'un greffier de Genève. Le peu de succès qu'il obtint l'ayant fait passer pour inepte et bon tout au plus pour pousser la lime, il fut placé dans l'atelier d'un graveur qui le maltraita et d'où il sortit bientôt. Il alla chercher un asile chez l'abbé de Pont-verre, curé de Confignon, en Savoie : cet ecclésiastique l'envoya à Annecy où il vit pour la première fois madame Warens qui devint sa bienfaitrice, et dont

il paya les bienfaits par l'ingratitude la plus noire. Ce fut par la médiation de cette dame et aux frais de l'évêque d'Annecy que Rousseau fut envoyé à Turin pour y être instruit dans la religion catholique. Après deux mois de séjour dans la maison des catéchumènes, il abjura le protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que 20 francs, il entra chez la comtesse de Vercellis, en qualité de laquais : il commit alors une faute honteuse, en volant un ruban, ou, comme d'autres que lui l'ont affirmé avec plus de vraisemblance, un diamant, et en chargeant de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui. Bientôt il trouva une nouvelle place; il devint secrétaire du comte Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne; son inconstance naturelle l'éloigna peu de temps après de cette maison. Il alla trouver madame de Warens qui réveilla dans son âme quelques sentiments honnêtes. D'après ses conseils il entra au séminaire, avec le désir de se faire prêtre; mais il fut renvoyé comme n'étant propre à rien : toutefois sa bienfaitrice lui donna quelques soins; elle dirigea ses lectures et lui fit apprendre la musique. Séparé ensuite de sa seconde mère, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le St.-Sépulchre, et auquel il servait d'interprète; mais ils furent arrêtés tous deux à Soleure. L'ambassadeur de France, à qui il raconta sa position, lui donna les moyens d'aller à Paris rejoindre celle qu'il appelle sa *chère maman*. Arrivé dans la capitale, il apprit que madame de Warens était partie : aussitôt il se rendit à Lyon où il sentit toutes les horreurs de la misère; enfin il rejoignit sa bienfaitrice. Son séjour près d'elle fut consacré à des lectures sérieuses; mais obligé d'aller à Montpellier pour cause de maladie, il trouva à son retour madame de Warens engagée dans des liens indignes d'elle. Il alla prendre à Lyon une place de précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de cette ville. Après avoir fait ce métier pendant un an, il retourna à Paris où il arriva dans l'automne de 1741, avec 45 louis et l'espoir d'une rapide fortune fondée sur une nouvelle méthode de noter la musique. Cette méthode n'ayant pas réussi, il accepta l'emploi de secrétaire de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise. Pendant son séjour en Italie, il se fortifia dans la musique. Il était de retour à Paris, lorsque, dans l'été de 1749, il

allait visiter Diderot détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les aveugles*. Il avait emporté avec lui le *Mercur de France*, en le lisant, pour se distraire pendant la route, il y vit que l'académie de Dijon proposait un prix sur cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?* Il concourut, et son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750, et il devait l'être, non seulement a raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoiqu'il l'exagère alors, comme il le fait si souvent. Plusieurs adversaires se présentèrent pour l'attaquer: Rousseau se défendit; il avait de son côté l'expérience des siècles et les lumières de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui. « S'il » est faux, dit un critique judicieux, que » les lettres cultivées selon les règles et » les précautions que le bien commun » exige, soient capables de nuire à la so- » ciété, il est du moins très certain qu'à » en juger par les désordres qui règnent » aujourd'hui parmi les littérateurs, elles » sont sujettes à de grands inconvéniens. » Quelle idée avantageuse peut-on s'en » former, quels fruits peut-on s'en pro- » mettre pour la culture de l'esprit et la » perfection des mœurs, quand on voit les » vrais principes attaqués, les règles mé- » connues, les bienséances violées, l'a- » narchie et la confusion établies sur les » débris du goût et de la raison; quand » la religion, la morale, les devoirs, la » vertu, deviennent la proie d'une philo- » sophie extravagante, qui outrage l'une, » corrompt l'autre, prononce sur ceux- » ci, et défigure celle-là au gré de ses » caprices ou de ses intérêts? Quelle es- » time peut-on avoir pour les littérateurs, » à la vue des divisions qui les aigrissent » et les déshonorent? Est-ce en les voyant » se déchirer, se calomnier, se décrier » les uns les autres, intriguer dans les so- » ciétés, pour persécuter leurs rivaux ou » prôner leurs admirateurs et leurs dis- » ciples; employer, pour se faire une ré- » putation, un temps et des soins qui » seraient plus utilement consacrés à per- » fectionner leurs ouvrages; se révolter » contre les critiques, et négliger des avis » utiles; repaître leur vanité de suffrages » mendés, sans s'occuper à en mériter » de plus justes et de plus solides; sub-

stituer à l'élévation des sentimens qui » devraient être leur partage, les bas- » seses de l'artifice et de la flatterie, pour » donner des appuis à leur vanité! Est-ce » enfin au milieu d'une dégradation sen- » sible et journalière, qu'ils pourront pré- » tendre au respect et à la gloire destinés » à payer les travaux d'génie et des talens? » Il n'est donc que trop tristement démon- » tré par l'expérience que l'abus des con- » naissances littéraires est le plus dange- » reux de tous les maux qu'un état puisse » éprouver. Depuis ces prétendues lu- » mières qu'on se vante de nous avoir » communiquées, la société est-elle de- » venue plus heureuse et mieux réglée? » La mauvaise foi, les perfidies, les » haines, les mensonges, les calomnies, » les atrocités, les crimes, ont-ils disparu » parmi nous? Y a-t-on vu renaître la » franchise, la droiture, la générosité, le » bonheur et la paix; ou plutôt, malgré » ces cris hypocrites d'humanité, de bien- » faisance les cœurs ne paraissent-ils » pas s'être rétrécis, desséchés, et avoir » perdu leur énergie? Tout ce que nous » avons gagné en devenant plus instruits, » c'est d'avoir appris à être méchants » avec art, et à conserver dans le mal » une sorte de décence qui le rend plus » épidémique et plus dangereux. S'il » est vrai que les hommes aient été mé- » chans dans tous les siècles, on ne peut » nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être » dans les siècles éclairés. Les ressources » de l'esprit se tournent alors du côté de » l'intérêt des passions. Plus un méchant » a de lumières, plus il est habile à mal » faire avec impunité. » (*Voyez FRÉ- » DÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, » GIRALDI, LILIO-GREGORIO.*) Ce premier » succès l'enivra et fixa sa destinée: il ré- » solut d'être libre, de briser les fers de l'o- » pinion; et, pour préluder à ce nouveau » rôle, il retrancha de sa table et de sa » mise le peu de luxe qu'il s'était permis » jusque là. Renonçant à l'emploi de cais- » sier qu'il avait obtenu chez M. Francueil, » fils de M. Dupin, parce que la garde d'un » trésor troublerait son sommeil, il se fit » annoncer comme copiste de musique à dix » sous la page. Son *Discours sur les causes » de l'inégalité parmi les hommes et sur » l'origine des sociétés*, plein de maximes » fausses et d'idées bizarres, fut fait pour » prouver que les hommes sont égaux, » qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et » qu'ils ont perverti l'ordre de la nature » en se rassemblant. L'auteur, panégyriste

éternel de l'homme sauvage, déprime l'homme social; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête et raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, et en général ceux que nous connaissons sur ce globe? « C'est, » répond l'auteur du *Système social*, qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, « c'est un » enfant vigoureux, privé de ressources, » d'expérience, de raison, d'industrie; » qui souffre continuellement la faim et » la misère, qui se voit à chaque instant » forcé de lutter contre les bêtes, qui » d'ailleurs ne connaît d'autres lois que » son caprice, d'autres règles que les » passions du moment, d'autre droit que » la force, d'autre vertu que la témé- » rité; c'est un être fougueux, inconsi- » déré, cruel, vindicatif, injuste, qui » ne veut point de frein, qui ne prévoit » pas le lendemain, qui est à tout moment » exposé à devenir la victime, ou de sa » propre folie, ou de la férocité des stu- » pides qui lui ressemblent. La vie du sau- » vage à laquelle des spéculateurs cha- » grins ont voulu ramener les hommes, » l'âge d'or si vanté par les poètes, ne » sont dans le vrai que des états de mi- » sère, d'imbécillité, de déraison. » Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette lettre, si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua, et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvait de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait imprimer une comédie, et qu'il avait donné au théâtre une pastorale, le *Devin du village*, qui certainement n'était pas faite pour produire des impressions de vertu. Il en fit lui-même la musique : car il avait cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre; mais on s'aperçoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Brossard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas; et cette réticence fait croire qu'il n'était point en ce genre aussi riche de son propre fonds qu'on le

croyait communément. La *Nouvelle Héloïse* 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés et de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltants, et toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fautive et inconséquente. Quelques-unes de ces lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression, mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes et à la manie d'ergoter contre les notions reçues; de là ces froides digressions, ces critiques insipides, et ces paradoxes révoltants. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le pour et le contre, de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, en 4 v. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, et qu'on laisse germer et prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus temps, l'impression des vérités religieuses, de la loi et de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Il semble même en avoir la manière et le style. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les honnêtes et les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le style de Rousseau n'était ni dans son cœur ni dans son génie, et que tandis que l'honnête homme médiocrement lettré, parle et écrit avec énergie et un enthousiasme éloquent des droits de la justice et de la vertu, Rousseau ne pouvait former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. « Je méditais, » dit-il lui-même, dans mon lit, les yeux » fermés, et je tournais et retournais » dans ma pensée mes périodes avec des » peines incroyables : puis, quand j'étais » parvenu à en être content, je les dépo- » sais dans ma mémoire, jusqu'à ce que » je pusse les mettre sur le papier. Sou- » vent j'oubliais tout en m'habillant. Les » quatre lettres à M. de Malesherbes sont » peut-être la seule chose que j'aie écrite » avec facilité dans toute ma vie. » Voilà, sans doute, ceux qui jugeaient de la force de l'âme de Rousseau par celle

de ses expressions, bien loin de leur compte ; et puis, la sublime philosophie qui achète par de telles contorsions la réputation de beau parleur ! Quoi qu'il en soit du style, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3^e tome est rempli d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile, et un portrait touchant de son divin auteur ; mais les miracles, les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagance, d'esprit et de puérilité, de religion et d'impénétrabilité, de philanthropie et de causticité. Il habitait depuis 1756 une petite maison de campagne près Montmorency, connue sous le nom de l'Ermitage ; solitude qu'il devait à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'était retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses et qui en pervertit l'usage. Il aurait été heureux dans cette retraite, s'il avait pu oublier ce public qu'il affectait de dédaigner ; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnait son amour-propre, et c'est ce désir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables, et qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avait donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neuchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de M. l'archevêque de Paris, qui avait anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre* où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence et une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après ; mais ce livre, bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestants, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avait abandonné solennellement cette dernière religion dans un voyage qu'il avait fait à Genève en 1753 ; ce qu'il y a d'étrange,

c'est qu'il était résolu d'aller vivre en France, dans un pays catholique. Les pasteurs protestants ne lui surent aucun gré de ce changement ; et la protection du roi de Prusse, à qui appartenait la principauté de Neuchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que lui suscita le pasteur de Motiers-Travers, village où il s'était retiré. Il alla chercher un nouvel asile dans une saison rigoureuse et dans l'île de Saint-Pierre située au milieu du lac de Bienne ; mais au bout de quelques semaines, un ordre du sénat de Berne vint l'arracher à cette solitude. Il prit le parti de passer en Angleterre, et il se brouilla bientôt avec le fameux Hume, qui l'avait amené avec lui dans cette île. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle ; elle prouve, ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauraient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid chrétien aurait honte de ne pas réprimer. Hume appela Rousseau un *serpent réchauffé dans le sein de l'amitié* ; celui-ci ne manqua pas de termes pour lui riposter. Le philosophe de Genève retourna en France, en 1767. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes ; il se contenta de lui répondre : « Vous avez en l'art » de faire parler un perroquet ; mais » vous ne sauriez faire parler un ours (1). » Le prince de Conti lui ayant offert un asile à son château de Trye près de Gisors, Jean-Jacques y vécut quelque temps, sous le nom de *Renou* ; mais comme il s'y crut environné d'espions, il le quitta pour aller herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéry, et parut enfin vouloir se fixer à Monquin près de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Ses protecteurs obtinrent en 1770 qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écrit ni sur les matières de religion ni sur celles du gouvernement : il tint parole, il n'écrivit plus. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paraissant détrompé, sans pourtant l'être, de ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le

(1) M. de Sévelinges prétend que c'est à tort qu'on attribue cette réponse à Jean-Jacques. Suivant cet estimable écrivain, voici ce qu'il aurait répondu à l'auteur de *Ver-Vert* : « Vous qui faites si bien parler les perroquets, il n'est pas étonnant qu'il vous sachiez apprivoiser les ours. »

marquis de Girardin , à 40 lieues de Paris , le 3 juillet 1778 , non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. Un de ses amis , Corancez , a donné à cet égard des renseignemens qui semblent exacts. Sa brochure est curieuse , et démontre l'état d'aliénation dans lequel le sage tombait parfois. La relation que MM. de Presle et Magellan ont donnée de sa mort pour dissiper ce soupçon , n'a fait que le fortifier : ils conviennent que la *vie lui était à charge* , et rapportent diverses circonstances , qui annoncent que le philosophe , sans aucun mal apparent , était instruit de sa fin prochaine. Tout cela est confirmé dans les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau* , publiées en 1789 par madame la baronne de Staël. « On sera peut-être étonné , dit-elle , de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort , qui semblait annoncer ce dessein. De puis , s'étant informé avec un soin extrême de ses derniers momens , il a su que le matin du jour où Rousseau mourut , il se leva en parfaite santé , mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour la dernière fois , et prit , avant de sortir , du café qu'il fit lui-même. Il resta quelques heures après , et commençant alors à souffrir horriblement , il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertisse personne. Peu de jours avant ce triste jour , il s'était aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas ; il parut accablé de cette découverte , et resta huit heures de suite sur le bord de l'eau , dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunissait ces détails à sa tristesse habituelle , à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances , il n'est plus permis de douter que ce malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie. » Et dans une réponse à madame de Vassy , elle ajoute : « Un Genevois , secrétaire de mon père (M. Necker) , et qui a passé la plus grande partie de sa vie avec Rousseau ; un autre , nommé Mouton , homme de beaucoup d'esprit , et confident de ses dernières pensées , m'ont assuré ce que j'ai écrit ; et des lettres que j'ai vues de lui , peu de temps avant sa mort , annonçaient le dessein de terminer sa vie. » On voit par-là , comme par bien d'au-

tres anecdotes de ce fameux égoïste , ce que c'est que la prétendue force d'esprit dont font parade les hommes dont l'idole est l'opinion publique , et qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères , souvent même parfaitement imaginaires. Le caractère de Rousseau , ainsi que ses opinions , était certainement original ; mais la nature ne lui en avait donné que le germe , et l'art avait beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimait à ressembler à personne , et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avait fait un nom , il manifesta beaucoup de bizarrerie , soit dans sa conduite , soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. De là ces raisonnemens pour et contre le duel , l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie ; la facilité à pallier le crime de l'adultère , et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là l'existence de Dieu attaquée par des sophismes , et les athées confondus par des argumens invincibles ; la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses , et célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté , quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disait et ne le sentait , et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il était charitable , bienfaisant , sobre , se contentant du pur nécessaire , et refusant les moyens qui lui auraient procuré ou des richesses ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie , il n'aimait par les philosophes ; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire , il les détesta dès qu'il les connut. « Je regardais , dit-il , tous ces graves écrivains comme des hommes modestes , sages , vertueux , irréprochables. Je me formais de leur commerce des idées angéliques , et je n'aurais approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puéril s'est dissipé , et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri. » — « Fuyez , dit-il ailleurs , ceux qui , sous prétexte d'expliquer la nature , sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines , et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclair-

» rés, vrais, de bonne foi, ils nous sou-
 » mettent impérieusement à leurs déci-
 » sions tranchantes, et prétendent nous
 » donner, pour les vrais principes des
 » choses, les inintelligibles systèmes qu'ils
 » ont bâtis dans leur imagination. Du
 » reste, renversant, détruisant, foulant
 » aux pieds tout ce que les hommes res-
 » pectent, ils ôtent aux affligés la der-
 » nière consolation de leur misère, aux
 » puissans et aux riches le seul frein de
 » leurs passions; ils arrachent du fond
 » des cœurs les remords du crime, l'es-
 » poir de la vertu, et se vantent encore
 » d'être les bienfaiteurs du genre humain.
 » Jamais, disent-ils, la vérité n'est
 » nuisible aux hommes; je le crois comme
 » eux; et c'est, à mon avis, une preuve
 » que ce qu'ils enseignent n'est pas la
 » vérité.» (*Voyez* LUCIEN.) On ne peut
 l'accuser, comme tant d'autres sophistes,
 d'avoir souvent répété avec une emphase
 étudiée le mot de *vertu*, sans en inspirer
 le sentiment. Quand il parle des devoirs
 de l'homme, des principes essentiels à
 notre bonheur, du respect que nous nous
 devons à nous-mêmes et à nos sembla-
 bles; c'est avec une abondance, un char-
 me, une force qui semble ne pouvoir
 venir que du cœur. Mais tout cela est
 mêlé d'assertions si contradictoires dans
 leurs principes ou dans leurs conséquen-
 ces, que si elles pouvaient étre vraies,
 toute idée de devoir serait anéantie. Ses
 idées sur la politique étaient presque aussi
 extraordinaires que ses paradoxes sur la
 religion. Son *Contrat social*, que Vol-
 taire appela le *Contrat insocial de l'in-
 sociable J. J. Rousseau*, est plein de
 sophismes, d'erreurs et de traits dignes
 d'un pinceau cynique; il est d'ailleurs
 obscur, mal digéré, et tellement rempli
 de contradictions, que les auteurs de la
 nouvelle constitution de la France en ont
 fait la base de leurs opérations, en même
 temps qu'elles y sont condamnées en cent
 endroits différens. On a encore de lui
 quelques autres petits ouvrages, qu'on
 trouve dans le recueil de ses *OEuvres*,
 publié tant de fois et en tant de formats.
 On a rassemblé les vérités les plus utiles
 et les plus importantes de cette collection
 dans ses *Pensées*, 1 vol. in-12, où l'on a fait
 disparaître le sophiste hardi et l'auteur im-
 pie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent
 et le moraliste penseur. M. le comte de
 Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789,
 amphigouri philosophique, rempli de
 faits romanesques, dont quelques-uns ne

peuvent avoir été imaginés que par l'au-
 teur. Il convient cependant que le philo-
 sophe s'est donné la mort lui-même.
 Rousseau avait laissé dans son porte-
 feuille des *Mémoires de sa vie*, dont
 on a publié une partie en 1782, sous le
 titre de *Confessions*. C'est le détail le plus
 circonstancié, non seulement des plus
 petits événemens de sa vie, mais encore
 de ses crimes et de ses bassesses. Extra-
 vagance inouïe, où la manie de faire parler
 de soi a conduit cet homme de génie,
 devenu, selon l'expression de saint Paul,
 réellement fou, en se croyant parfaite-
 ment sage. Il était parvenu à se persua-
 der que les moindres détails de sa vie
 étaient des choses importantes et bien
 dignes d'occuper les regards de la posté-
 rité. Heureux si, au lieu de vivre un mo-
 ment dans la pensée et les discours des
 hommes, il avait su se renfermer dans ce
 sentiment précieux que produit la vertu,
 jouir en lui même des fruits de la sagesse,
 faire le bien sans ostentation, l'enseigner
 sans prétention, substituer à une philo-
 sophie arbitraire et contradictoire l'inva-
 riable lumière de la religion! Beaucoup
 d'écrivains se sont attachés à réfuter les
 paradoxes de Rousseau. Nous nous con-
 tenterons de citer Bergier, le cardinal
 Gerdil, l'analyse des principaux ouvrages
 de Jean-Jacques, par M. de Barante,
 dans son ouvrage de la *Littérature fran-
 çaise au 18^e siècle*, trois articles de M. de
 Boulogne, insérés dans les *Mélanges de
 philosophie*, etc. Les restes de J. J. Rous-
 seau qui avaient été déposés dans l'île
 des Peupliers, à Ermenonville, en furent
 retirés le 11 octobre 1794, pour être trans-
 portés au Panthéon.

* ROUSSEAU (PIERRE), écrivain mé-
 diocre, naquit à Toulouse en 1725 et prit
 d'abord le petit collet qu'il quitta pour
 cultiver la littérature. Il vint à Paris, où
 il donna à différens théâtres les pièces
 suivantes, dont la plupart n'eurent qu'un
 succès éphémère. Les plus connues sont
 le *Berceau*, les *Méprises*, la *Coquette
 sans le savoir*, l'*Etourdi corrigé*, l'*Es-
 prit du jour*, la *mort de Bucéphale*, tra-
 gédie burlesque, etc. En 1756, il établit
 le *Journal encyclopédique*, qui se ré-
 pandit dans toute la France, et par lequel
 il put amasser une grande fortune. Rous-
 seau mourut à Paris en novembre 1785
 âgé de 65 ans.

* ROUSSEAU (JEAN-FRANÇOIS-XAVIER),
 diplomate français, naquit le 16 octobre
 1738, à Ispahan, de Jacques Rousseau,

joaillier genevois, cousin-germain de Jean-Jacques Rousseau, qui ayant passé en Asie, en 1705, à la suite de l'ambassade française, y était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans la religion catholique par les jésuites d'Ispahan, le jeune Rousseau fit de bonnes études, et se familiarisa de bonne heure avec les diverses langues de l'Orient ; il apprit également la plupart de celles de l'Europe, se livra ensuite à des opérations de commerce très-importantes, puis se rendit d'Ispahan à Bassora, pour s'y attacher au service de la nation française, en qualité de sous-chef du comptoir de la compagnie des Indes. Par ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait dans l'Orient, il se rendit doublement utile. Chargé, en 1773, des affaires de France en Perse et dans le Pachalik de Bagdad, Rousseau paya les dettes de Pyrault, son prédécesseur, secourut les malheureux Français venus de l'Inde, envoya, à ses propres frais, des vivres à la colonie de Mahé, rendit de grands services aux missions d'Ispahan, de Bassora et de Bagdad, et fut créé, en récompense de sa belle conduite, par le pape Clément XIV, chevalier de l'Eperon d'or. Lorsque la ville de Bassora fut tombée au pouvoir de Sadek-khan, frère du régent de Perse, Rousseau parvint, par son crédit et les présents qu'il offrit à propos au vainqueur, à maintenir la tranquillité des Français, à protéger également la liberté des habitans et à sauver la vie au gouverneur turc. Mais obligé enfin de quitter une ville qui était livrée successivement à tous les fléaux, il se détermina à passer en France où il arriva dans le mois de décembre 1780, et il y fut accueilli avec beaucoup de distinction. Sa parenté avec le philosophe de Genève, qui venait de descendre dans la tombe, et le costume oriental qu'il portait ainsi que sa femme, attirèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans toutes les sociétés. En 1782, il repartit pour l'Asie, et fut chargé des consulats réunis de Bassora et de Bagdad. Dans ces doubles fonctions que la révolution française ne lui fit point perdre, il donna de nouvelles preuves d'un zèle efficace. L'invasion de l'Egypte ayant allumé la guerre, en 1798, entre la France et la Porte-Ottomane, Rousseau fut retenu pendant onze mois dans la plus dure captivité. Rendu à la liberté, il fut nommé par le gouvernement consulaire agent-

général et diplomate à Bagdad (1802). En 1804, il ouvrit des communications avec la Perse, et prépara à la cour de Téhéran la mission de MM. Jaubert et Romieu. Rousseau était le doyen des consuls au Levant, lorsqu'il mourut en 1808. On lui doit divers *Mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora ; sur la peste de cette ville ; sur sa prise par les Persans ; sur les révolutions de Perse ; sur les Wahabis*, etc. On a de lui plusieurs *Lettres* adressées à M. A.-A. Barbier. Voyez la *Revue encyclop.* 1828, t. 2, n° 515. Son fils, qui a embrassé la même carrière que son père, a fait son *Eloge historique*, 1810, in-8°, dans lequel il cite dix-sept ouvrages que Rousseau a laissés manuscrits. Dans cette liste, on remarque une *Traduction des chefs-d'œuvre de Racine*, en arménien.

* ROUSSEAU (JEAN, Comte), sénateur sous le gouvernement impérial, naquit en 1740, et était fils d'un riche cultivateur de vignobles en Champagne. Après avoir fait ses études, il fut admis dans la congrégation de l'Oratoire, puis fut précepteur des enfans du duc d'Aiguillon, et du comte de Chabillant, à Nantes, et écrivit dans le *Journal de Genève*. En 1792, élu député suppléant de Paris à la Convention, il n'y prit séance qu'après le procès de Louis XVI, et s'opposa, le 25 octobre 1793, à la mise en liberté de Rossignol et de Daubigny, que réclamait Legendre. Après la session de la Convention, Rousseau passa au conseil des Cinq-cents, fit plusieurs rapports sur les finances, et fut chargé, en qualité de commissaire, de surveiller la comptabilité nationale. Nommé secrétaire de cette assemblée, le 21 novembre 1796, il combattit les élections de Saint-Domingue qu'il fit annuler. Le 27 novembre de l'année suivante, il appuya les motions contre les nobles et les anoblis ; c'est lui qui est l'auteur de la lettre, insérée dans le *Moniteur* du 30 germinal an 6, faisant suite à la pièce trouvée chez Durand de Mailane, et insérée dans le *Moniteur* du 20 germinal an 6. Ces pièces ont été qualifiées d'*horribles* par des biographes. Sorti du conseil au mois de mai 1798, Rousseau y fut réélu la même année par les électeurs de Paris. Il se prononça pour la révolution du 18 brumaire, devint successivement sénateur, comte et commandant de la légion d'honneur, et mourut le 7 novembre 1815, à l'âge de 73 ans, à Châtillon près de Paris.

ROUSSEAU. Voyez PARISIÈRE.

ROUSSEL (GUILLAUME), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, et son talent pour la chaire lui promettait des succès dans cette capitale; mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer: il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui: | une bonne *Traduction française des Lettres* de saint Jérôme réimprimée en 1715, en 3 vol. in-8°; | un *Eloge* du père Mabillon; | il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France*; mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

* ROUSSEL (PIERRE), écrivain distingué, naquit à Dax (ou plutôt Aqs) dans les Landes en 1742. Il étudia la médecine à Montpellier, prit le bonnet en 1770, et vint peu de temps après à Paris, où il se livra à la théorie de son art. Sa modestie était extrême. On disait de lui qu'il tremblait autant d'être illustre que les autres de rester obscurs; on lui entendait souvent répéter ces mots: « Deux » siècles de renommée ne valent pas deux » jours de repos. » Il fut comparé à La Fontaine dont il avait l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions et l'innocente malice. Roussel s'était retiré depuis quelque temps à Châteaudun, où il est mort en 1802, âgé de 60 ans. On a de lui: | *Eloge de Bordeu*, 1772, et réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce médecin célèbre; | différens *Mémoires* insérés dans les journaux littéraires; | *Système physique et moral de la femme*, 1777, in-12, ouvrage qui a établi la réputation de Pierre Roussel. Il prouve que le tempérament des femmes a beaucoup d'analogie avec celui des enfans; d'où il s'ensuit qu'ils ont les uns et les autres la même inquiétude, la même vivacité, et la même inconstance dans les goûts, dans l'humeur, et la même promptitude à s'affliger et à se consoler, à désirer et à se dégoûter. Voici ce que dit Laharpe de ce livre, dans sa *Correspondance littéraire*: « L'auteur (Roussel) » écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses » observations sont profondes; et son » style est à la fois celui d'un écrivain » sage et d'un homme paisible. Quoique » le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire

» partout avec agrément. » On assure qu'il a laissé en manuscrit un *Système physique et moral de l'homme*, lequel n'est pas inférieur à l'ouvrage que nous venons de citer. La révolution l'ayant ruiné, le ministre Chaptal lui obtint une modique pension de 800 francs. Blin de Saintmoreau consacra une *Epttre* à l'éloge de Roussel, qui avait délivré son épouse d'une maladie grave. M. Alibert a fait son *Eloge* qui se trouve en tête de presque toutes les éditions de ses *Oeuvres*.

* ROUSSEL (PIERRE-JOSEPH-ALEXIS), avocat et littérateur, né à Epinal vers 1740, vint de bonne heure à Paris où il suivit le barreau pendant plusieurs années: il embrassa les principes de la révolution; mais il ne paraît pas qu'il y ait joué un rôle important. Il fut depuis commis principal de la grande chancellerie de la légion d'honneur; on a de lui deux ouvrages: | *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1793, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est assez bien écrit; mais le sujet qu'il traite est au-dessus des talens de l'auteur, et la politique dont il parle est moins celle que pouvaient avoir alors les cabinets de l'Europe à l'égard de la France, que celle qu'il croyait la plus convenable pour autoriser les opinions de ces temps calamiteux. | *Correspondance de Fabre d'Eglantine avec un Précis historique* sur ce poète révolutionnaire, sur ses ouvrages dramatiques, et un fragment de sa vie écrite par lui-même, auquel l'auteur a joint une *Satire* sur les spectacles de Lyon, etc., Paris, 1796, 3 vol. in-12; | *Correspondance du duc d'Orléans*, ibid. 1800, in-8°, qui serait intéressante, si plusieurs lettres n'étaient pas apocryphes; | *Le Château des Tuileries*, ibid. 1800, 1802, 1804; | *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du 18^e siècle* 1802, in-8°; | avec Plancher, *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des causes célèbres anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*, 1813, 20 vol. in-12. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, qui pourraient former 8 vol. in-8°. Roussel est mort à Paris en mars 1815. Plusieurs biographes le font mourir en 1802 ou 1803 et donnent comme initiales de son prénom les lettres L. C.; lui-même explique dans une lettre insérée dans le *Journal de l'empire* du 28 septembre 1812, que ces initiales veulent dire le *Citoyen*.

* **ROUSSEL** de **BERARDIERE** (J.-H.) juriconsulte, né à Saint-Bomer, fut professeur en droit à l'université de Caen, et mourut dans sa terre de la Bérardière en décembre 1801, laissant les ouvrages suivans : | *sur les crimes et les moyens de les détruire*, Dissertation qui remporta le prix à l'académie de Caen en 1775; | *sur quelques questions proposées par l'impératrice de Russie* (Catherine II): cette dissertation, avec trois autres sur le même sujet, fut imprimée l'année suivante en italien et en hollandais; | *Institution au droit de Normandie*, 1782; | *Plan de législation criminelle*, 1788, qui eut un succès mérité. Roussel de Bérardière a laissé en manuscrit : | *Institution générale au droit français, et en particulier au droit de Normandie*; | *Traduction du Traité de la vieillesse de Cicéron*; | *Traduction des Epigrammes de Jean Osvéro*; | plusieurs Dissertations sur divers sujets, lues à l'académie de Caen, dont il était membre.

* **ROUSSELET** (FRANÇOIS), médecin du 16^e siècle, né à Vesoul, y exerça son art avec honneur; mais il s'appliqua plus particulièrement à l'alchimie, et a laissé l'ouvrage suivant, qui est devenu très rare, *Chrysospagyrie ou de l'Usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8°. Lenglet du Fresnoy fait mention de cet ouvrage dans la *Bibliothèque des alchimistes*; Lacroix du Maine et Leverdier le citent aussi avec éloge. « L'or, dit Rousselet » dans son livre, est un corps doué de » toute perfection, composé d'une égalité » de substance, proportionnellement mé- » langé, compris sur un tempérament » égal, recevant l'union et l'admirable » texture de toutes les vertus tant supé- » rieures qu'inférieures, auquel nul mixte » ne peut être comparé. »

* **ROUSSELET** (GILLES), graveur renommé, né à Paris en 1614, fut un des premiers qui commencèrent à établir le bon goût et l'exactitude dans la gravure; il se distingua dans les draperies, et a laissé un grand nombre d'estampes. Nous en citerons les plus remarquables, comme : *La Sainte Famille*, *La Victoire de saint Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Eliezer abordant Rébecca*; *Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin; *l'annonciation*; *Quatre travaux d'Hercule*, *David terrassant Goliath*, sur les dessins de Guide; *Le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun, et différens morceaux excellens

d'après les plus fameux peintres anciens et modernes. Michel Huber et Rost dans leur *Manuel des amateurs de l'art* ont donné une liste des ouvrages les plus remarquables de Rousselet dont on fait monter l'*OEuvre* à plus de 354 pièces. Cet artiste est mort en 1686.

* **ROUSSET** de **MISSY** (JEAN), publiciste, historien et compilateur, né à Laon le 26 août 1686, partagea dans son enfance les malheurs de sa famille atteinte par la révocation de l'édit de Nantes. Il commença ses études à Laon, et les continua à Paris au collège du Plessis, où il eut pour maîtres Viel, Billet et Montempuis. Son père s'étant remarié, quelques désagrémens qu'il eut à essayer de sa belle-mère lui firent prendre la détermination de passer en Hollande. Il entra dans la compagnie des cadets français, à la suite des régimens des gardes des états-généraux. Rousset servit avec honneur, se trouva à plusieurs batailles, et après celle de Malplaquet l'amour de l'étude lui fit quitter la carrière des armes. Il établit à La Haye pour la jeune noblesse une pension, qu'il tint près de 45 ans, et compta parmi ses élèves plus de cinquante seigneurs, qui occupèrent ensuite des emplois distingués. En 1723, il ferma sa pension et se livra à l'étude de l'histoire et de la politique. Il rédigea quelque temps après plusieurs journaux littéraires, entre autres le *Mercurie historique et politique*, se faisant aider de préférence dans ses travaux par des Français, aux quels il accordait toujours un parfait accueil dans sa maison. Il donna aussi, e pendant plusieurs mois, asile à La Barre de Beaumarchais, qui le paya d'ingratitude. Cet auteur eut la lâcheté d'insulter son bienfaiteur dans ses *Lettres sérieuses et badines*, qu'il ne publia même qu'à cet effet. Rousset avait parfois un esprit piquant et satirique. Naturalisé en Hollande et voulant prendre part aux affaires publiques, il se déclara pour le prince d'Orange, et publia plusieurs pamphlets contre les magistrats hollandais, qui le firent arrêter à Amsterdam et transférer à La Haye, où il fut incarcéré. Il avait subi quelques jours de détention, lorsque le prince d'Orange, ayant été proclamé stathouder, lui fit obtenir sa liberté, le nomma conseiller ordinaire, et son historiographe. Mais Rousset était naturellement d'un caractère inquiet et turbulent; à peine fût-il rentré à Amsterdam, en 1748, qu'il se mit à la tête d'une associa-

tion appelée des *doelisten*, de Doel, nom d'un hôtel garni où ils s'assemblaient. Cette même association était aussi nommée *achtenvertigers* ou gens de 48. Ils causèrent dans la ville et les provinces quelques troubles, par le moyen desquels ils parvinrent à obtenir ce qu'ils demandaient. Mais quoique le stathouder désirât, pour rétablir le calme, réunir tous les partis, celui des *doelisten* était si odieux à tous les gens sages, qu'il ôta l'année suivante à Rousset toutes ses charges et pensions. Il venait de publier un ouvrage contre la France : cet ouvrage fut défendu, et l'auteur décrété d'arrestation. Ayant été averti à temps, Rousset s'enfuit à Bruxelles, où sa plume fut sa principale ressource. Il mourut en 1762, à l'âge de 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12; | *Histoire du cardinal Albéroni, depuis sa naissance jusqu'en 1716*, trad. de l'espagnol, La Haye, 1719, in-8°, édition augmentée, 1720, 2 vol. in-12; | *Mercurie historique et politique*, depuis le mois d'août 1724 jusqu'en juillet 1749, 15 vol.; | *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborough, et du prince d'Orange*, La Haye, 1729, 1747, 3 vol. in-fol., le premier volume, publié en 1725, est de J. Dumont : cet ouvrage n'a pas un grand mérite, et il n'est recherché que pour les plans et les estampes. | *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, continué par Rousset, et contenant en outre le *Cérémonial des cours de l'Europe*, ou *Collection d'actes, de mémoires et relations*, recueillis en partie par Dumont, mis en ordre et augmentés par Rousset, Amsterdam et La Haye, 1739, 3 vol. in-fol. Dans le *Traité sur le cérémonial*, Rousset n'a fait qu'augmenter de plusieurs morceaux les traités déjà connus de Marcelli, de Théod. Godefroy, et de Chr. Lunig, etc., dont il n'offre qu'un extrait. | *Intérêt des puissances de l'Europe*, d'après le traité conclu depuis le traité d'Utrecht (1713), La Haye, 1733, 2 vol. in-4°; 1734, 9 vol. in-12; nouvelle édition, augmentée, 1735, 3 vol. in-4°; Trévoux, 1736, 14 vol. in-12, avec des mutilations; | *Recueil historique d'actes et de négociations depuis la paix d'Utrecht*, La Haye, 1728; Amsterdam, 1755, 21 vol. in-12; on le trouve en 25 vol. Les quatre premiers volumes contiennent les ouvrages suivans, du même auteur, sa-

voir : | *Histoire de la succession de Charles, Berg, Juliers, etc.*; | *Procès entre la Grande-Bretagne et l'Espagne*; | *Recherches sur les alliances entre la France et la Suède*; | *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial, sur les droits des électeurs*, sous le nom supposé du baron de D... : cet ouvrage (ainsi que les trois autres) avait été imprimé séparément à Amsterdam, 1741, 1 vol. in-8°; 1740, 2 petits vol. in-8°; | *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec remarques, Amsterdam, 1742, 2 vol.; nouvelle édition augmentée, 1748, 6 vol. in-12; | *Mémoires sur les rangs et la préséance entre les souverains de l'Europe, et de leurs ministres, leurs différens caractères*, etc., 1747, in-4°; | *Mémoires du règne de Pierre le Grand empereur de Russie*, sous le nom du baron Iwan Nesterusanoï. Ces mémoires ont eu plusieurs éditions; la plus recherchée est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 5 vol. in-12; elle est augmentée des *Mémoires de Catherine I^{re}*; | *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies en 1747, avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau*, Amsterdam (sans date). Rousset a été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il serait trop long de citer. Il se vantait d'être un homme impartial, mais il détruit lui-même cette opinion dans ses écrits; il ne garde aucune mesure, ni envers la France, ni envers ceux qui ne sont pas de sa religion. Rousset naquit et mourut dans le protestantisme. Il ne se piquait, comme auteur, d'aucune loyauté littéraire, faisait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations, et devenait ainsi son propre plagiaire aux dépens des libraires et du public. Il avait des connaissances très variées; mais son humeur turbulente et sa fécondité nuisirent également à sa fortune et à sa gloire.

* ROUSSIER (PIERRE-JOSEPH), chanoine d'Ecoulis en Normandie, et correspondant de l'académie royale des inscriptions, né à Marseille en 1716, et mort vers 1790. à Ecoulis, est connu par un *Mémoire sur la musique des anciens*, 1776, plein d'érudition et de recherches satisfaisantes. On a encore de lui : | *Nouvelle manière de chiffrer la basse continue*, 1786; | *Traité des accords et de leur succession selon le système de la basse fondamentale*, 1766, in-8°; | *Observations sur différens*

points d'harmonie, 1765, in-8°, deux lettres à l'auteur du *Journal des beaux-arts*, touchant la division du zodiaque et l'institution de la semaine planétaire, in-12; | *Harmonie pratique*, 1776, in-4°; | *Mémoires sur la nouvelle harpe de M. Cousineau*, 1782, in-8°; | *Notes et observations sur le mémoire de M. Amiot, sur la musique des Chinois et sur les pierres sonores de la Chine*.

* ROUSTAN (ANTOINE-JACQUES), ministre protestant, né à Genève en 1734, mort dans la même ville en 1808, fut successivement régent d'une des premières classes du collège de cette ville, et pasteur de l'église helvétique à Londres. On a de lui : | *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne*, Londres, 1776, 9 v. in-8°; Genève, 9 vol. in-12, qui n'a pas eu de succès; | *Défense du christianisme considéré du côté politique*, où il réfute quelques-uns des nombreux paradoxes de J.-J. Rousseau dont il était néanmoins l'admirateur et l'ami. | *Discours sur les moyens de réformer les mœurs; Examen des quatre beaux siècles de Voltaire; Dialogues entre Brutus et César aux Champs Elysées*: ces 4 opuscules furent réunis en 1764, sous le titre d'*Offrande aux autels et à la patrie*; | *Examen critique de la 2^e partie de la profession de foi du vicaire savoyard*, ouvrage publié en 1776: ce fut surtout à cause de cet examen que Rousseau fut persifflé par Voltaire dans ses *Remontrances du pasteur du Gévaudan*, etc.

ROUTH (BERNARD), jésuite irlandais, né le 11 février 1693, s'est distingué par les ouvrages suivans : *Vers sur le mariage du roi; Lettres sur les Voyages de Cyrus; Lettres sur le Paradis perdu; Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Sêthos; Recherches sur la manière d'inhumer chez les anciens*. Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, et a donné un volume de l'*Histoire romaine*, après la mort des pères Catrou et Rouillé. Comme prêtre et directeur des âmes, il jouissait de la confiance de beaucoup de monde; Montesquieu et d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

* ROUVIÈRE (ARMAND), avocat au parlement d'Aix, où il naquit en 1669, se distingua par son savoir et son éloquence,

et donna les ouvrages suivans : | *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfans, etc.*, Paris, 1737, 1 vol. in-fol.; | *Traité du droit de retour*, etc. Paris, 1737, 2 vol. in-12, dédié à M. de Thou, premier président du parlement, etc.; | *De la révocation des donations, legs, etc. par l'ingratitude et l'incapacité des légataires*, dédié au duc de Villars, gouverneur de Provence, Toulouse, 1738, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Rouvière a laissé en manuscrit un *Traité de la simonie et de la confidence, de l'aliénation des biens de l'Eglise, etc.* Il est mort en 1742, à l'âge de 73 ans.

* ROUVIÈRE (JOSEPH-MARIE AUDIN), médecin, né à Carpentras, dans le comtat Venaissin, en 1764, était fils puîné d'un négociant chargé d'une nombreuse famille, et fit d'excellentes études au collège de sa ville natale. Il alla ensuite étudier la médecine à Montpellier, et, après avoir obtenu le grade de licencié dans cette faculté, vint, en 1789, à Paris, dans l'intention de s'y faire recevoir docteur-régent de la faculté de médecine. Il suivit les cours des professeurs Louis, Lassus, Portal et Pelletan; mais la révolution l'empêcha de parvenir au but qu'il s'était proposé. Cependant Audin Rouvière avait concouru pour le prix que la société royale de médecine avait offert, dans sa dernière année d'existence, pour une *Topographie physique et médicale de Paris*, et il reçut, le 14 septembre 1793, une réponse honorable de Vicq-d'Azir, secrétaire perpétuel de cette société, qui subit le sort des autres sociétés scientifiques. D'après un rapport de Hallé et de Fourcroy, le comité d'instruction publique de la Convention nationale accorda douze cents francs à l'auteur pour faire imprimer son manuscrit. A la fin de 1794, il partit pour l'Italie comme officier de santé, et devint ensuite médecin de l'hôpital militaire de Milan, où il se lia avec les savans Moscati, Spallanzani, etc. Audin-Rouvière revint à Paris, après le traité de Campo-Formio (1797), et, en 1798, il était membre du lycée des étrangers, qui tenait ses séances à l'hôtel Marboeuf, où il professa un cours d'hygiène. En 1800, il fit, comme médecin, la campagne d'Italie, et revint se fixer à Paris, après la paix de Lunéville. Ce fut dans la Lombardie qu'il se lia avec le docteur Franck, qui lui signala dans son ouvrage intitulé : *Ratio instituti clinici Turinen-*

sis, le mode de composition d'un médicament connu sous le nom de *Grains de santé*, dont il lui vendit la propriété. En 1807, Audin-Rouvière professa encore l'hygiène au lycée de Paris (aujourd'hui Athénée royal), dont il est un des fondateurs. Depuis ce temps il résida dans la capitale où il donnait chez lui des consultations; il était membre du bureau des consultations médicales, et mourut du choléra-morbus, à Chaillot, le 23 avril 1852, sans s'être jamais fait recevoir docteur. Les ouvrages de ce médecin sont : | *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, ou *Dissertation sur les substances qui peuvent influer sur la santé des habitans de cette cité*, avec une description de ses hospices, Paris, an 2 (1794), in-8°; cet ouvrage estimé a paru à Berlin, traduit en allemand. | *La médecine sans le médecin*, ou *Manuel de santé*, qui parut pour la première fois en 1794; l'auteur a successivement revu, corrigé et augmenté les diverses éditions de ce livre, qui en a eu jusqu'à ce jour (1854) plus de douze. Il s'en est vendu plus de trente mille exemplaires, et il a été traduit en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Russie et aux Etats-Unis. Cette production suscita à son auteur une foule d'ennemis parmi les membres des facultés et des académies de médecine. On sait que Rouvière avait adopté pour base à peu près universelle des traitemens à suivre pour combattre ou prévenir les maladies, le *Toni-purgatif*. M. Alphonse Le Roy, auteur de la *Médecine curative*, qui a aussi obtenu un grand nombre d'éditions, a prétendu que M. Audin-Rouvière s'était emparé de quelques-unes des idées fondamentales de sa méthode, pour les retourner à son profit. (Voyez la *Gazette des Malades*, publiée en 1826, et ann. suiv.) | *Plus de sangsues*, Paris, 1826 et 1827, in-8°. Cette brochure, dans laquelle l'auteur attaquait l'abus qu'on fait des sangsues et le système du docteur Broussais, donna lieu à deux procès en police correctionnelle entre l'auteur et le docteur Frappart, à qui Audin-Rouvière reprochait d'avoir appliqué dix-huit cents sangsues au général Foy, dans sa dernière maladie. Dans le premier, l'auteur de la brochure fut condamné aux dépens seulement. M. Frappart ayant publié ensuite dans l'*Hygie* et dans le *Mentor*, le plaidoyer qu'il n'avait pu lire devant le tribunal, et qui contenait des diffamations contre Rouvière,

celui-ci porta plainte à son tour, et son adversaire fut condamné à 600 francs d'amende et aux dépens. La sentence fut confirmée par la cour royale. | *Hygiène abrégée*, ou *Préceptes généraux pour conserver la santé et prolonger la vie*, 2^e édition, 1827, in-8°; | *Chronique médicale de Paris*; ces trois dernières brochures sont extraites de la neuvième édition de la *Médecine sans le médecin*. | *L'Oracle de la santé*, ou *l'Art de se bien porter*, 1829, in-8°; c'est encore l'*Hygiène abrégée*, mais refondue et augmentée d'un grand nombre de nouveaux préceptes. Audin-Rouvière a aussi écrit quelques mémoires qui ont obtenu des mentions honorables à l'institut.

ROUVRE. Voyez ROVÈRE.

ROUX. Voyez ROSSO et LEROUX.

ROUX (AUGUSTIN), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, docteur régent à Paris, naquit en 1726, et mourut en 1776. Son caractère doux et honnête lui avait fait des amis, et ses connaissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de médecine*, commencé par Vander Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui : | *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; | la *Traduction* de l'Essai sur l'eau de chaux de Whytt, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12; | *Annales typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762 : ce journal était bien fait et utile; | *Traité de la culture et de la plantation des arbres à ouvrir*, Paris, 1750, in-12; | *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12; | *Mémoire de chimie*, extrait de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avait entrepris une histoire des trois règnes de la nature, qui n'était pas achevée à sa mort : on n'a publié que les *pierres et les minéraux*, 1781, in-4°. *L'éloge de Roux* par Darcet, parut dans le *Journal de médecine*, cahier de janv. 1777, et a été tiré à part à un très grand nombre d'exemplaires.

* ROUX (JACQUES), membre de la commune de Paris, était, avant la révolution, prêtre et capucin, et fréquentait la paroisse Saint-Nicolas. Il fut un des premiers à apostasier, et se qualifiait lui-même de *prédicateur des sans-culottes*. Nommé officier de la commune, il se distingua, parmi ses confrères, par sa haine et sa fureur contre la cour et les prêtres.

insermentés. Il fut un des commissaires chargés de la police du Temple, et en cette qualité il fit souffrir à Louis XVI et à sa famille toutes sortes de vexations. Un jour ce monarque, qui éprouvait un grand mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste : *Ce n'est pas la peine*, lui répondit Roux, en lui faisant un geste qui indiquait la guillotine, *dans peu vos dents seront réparées*. Louis ayant ajouté : *Monsieur, si vous éprouviez les douleurs que je ressens, vous me plaindriez* : *Bah ! bah !* reprit le farouche municipal, *il faut s'accoutumer à tout*. Ayant été choisi, quelque temps après, sur sa demande, pour conduire le roi au supplice, ce prince le pria de remettre une bague à la reine ; mais Roux, avec sa férocité ordinaire : *Je ne suis chargé*, répondit-il, *que de vous conduire à la mort* ; et il vint ensuite se vanter à la Convention de *n'avoir pas quitté Capet des yeux jusqu'à ce qu'il eût vu tomber sa tête*. Marat, pour gagner de plus en plus la faveur du peuple, l'avait excité à piller les épiciers de Paris, le 25 février 1793. Roux applaudit aux excès de cette journée, se vanta d'être le *Marat* de la municipalité ; et comme digne prédicateur des *sans-culottes*, il prêchait le libertinage et le vol, qui étaient déjà devenus les vertus démagogiques du jour. La section des Piques lui retira sa confiance, et engagea celle des Gravilliers, dont il était membre, à censurer sa conduite. Cependant Roux parut encore à la barre de la Convention, pour y déclamer au nom de la section des Gravilliers, un discours rempli des principes les plus odieux, et des préceptes de l'anarchie la plus complète. Il fut désapprouvé par les autres membres de la députation ; Robespierre lui-même sembla être indigné du discours de Roux, et l'orateur fut chassé de la barre. Ce forcené révolutionnaire, tout en prêchant le désordre, n'oublia pas sa fortune, qu'il augmentait tous les jours par des vexations et des friponneries. Ses collègues le dénoncèrent ; n'ayant pu se justifier, il fut expulsé de la commune le 9 septembre 1793. Chacun alors se déclina contre lui, et il devint odieux à toutes les factions. Accusé de nouveau d'avoir commis d'autres crimes, il fut traduit le 25 janvier 1794 devant le tribunal de police correctionnelle ; mais les juges déclarèrent que les délits de l'accusé passaient leur compétence, et le renvoyèrent au tribunal révolutionnaire. A peine Roux eut-il en-

tendu cette décision, que ne pouvant pas ignorer le sort qui l'attendait, il se frappa de cinq coups de couteau. On le transporta, tout couvert de sang, aux prisons de Bicêtre, où il expira.

* ROUX (Louis), député de la Haute-Marne à la Convention, naquit en Champagne en 1753, prit l'état ecclésiastique, et fut curé dans le diocèse de Langres. Ayant embrassé les principes de la révolution et prêté le serment civique, il devint vicaire épiscopal du département de la Haute-Marne, qui le nomma député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, quitta ses habits ecclésiastiques, et, pour compléter son apostasie, il se maria. Zélé jacobin, il travailla aux divers comités établis à cette époque, et notamment à celui de la *constitution*, et défendit avec énergie l'atroce comité dit de *salut public*. Il fit décréter, le 31 mai 1793, les articles constitutionnels, et le 15 septembre il provoqua la destitution et l'arrestation de Lecoulteux-Ouvraye et de deux autres administrateurs de l'Oise. On les accusait de s'opposer à la réquisition des grains. Envoyé peu de temps après dans ce département, il y fit exécuter les lois sur les subsistances. Sa mission embrassant aussi le département des Ardennes, il voulut entraver les opérations de son collègue Massieu. C'est dans ce département, et à Sedan surtout, qu'il se signala par sa haine contre la religion. Tour-à-tour dénoncé et défendu par les jacobins dans ses discussions avec Massieu, elles se terminèrent le 9 thermidor avec la chute de Robespierre. Changeant de parti suivant les circonstances, il se rangea du côté de celui des *thermidoriens*, et, parvenu aux comités du gouvernement, il songea à se venger de Massieu et de ses partisans. Après le 1^{er} prairial (20 mai 1795), jour où les jacobins conjurés avaient essayé de reprendre leur prépondérance, Roux fit décréter Massieu d'arrestation, et traduire ses partisans au tribunal criminel des Ardennes, qui les condamna à mort. Cependant, comme les sections de la capitale semblaient pencher vers le *royalisme*, il changea encore d'avis et se rangea du côté des montagnards. Le 13 vendémiaire arriva, et les sections furent vaincues. Roux fut après cette époque nommé membre de la commission des cinq. Elle avait été formée pour présenter des moyens propres à assurer la tranquillité publique : il

fut souvent rapporteur de cette commission, que Thibaudeau fit dissoudre. Roux passa au conseil des Cinq-cents, et se dévoua au Directoire. Ici se termina sa puissance révolutionnaire, et lorsqu'il sortit du conseil, le 20 mars 1797, il obtint, par grâce spéciale, un emploi de sous-chef au ministère de l'intérieur, sous Quinette; mais celui-ci ayant été destitué, Roux demeura quelque temps sans place. Employé à la commission des émigrés, il passa aux archives du ministère de la police, ou la démission de Fouché entraîna la sienne. Il ne reparut qu'à l'époque du champ de mai en 1815, et fut compris, la même année, dans la loi contre les régicides. Il se retira à Huy, près de Namur. Etant tombé malade, une femme qui avait soin de lui fit venir un ecclésiastique, qui l'exhorta à recourir aux secours de la religion... « Ah! Monsieur, répondit le » malade, je m'en occupe plus qu'on ne » pense. » Le repentir se faisant sentir dans son cœur, Roux témoigna le désir de revoir l'ecclésiastique, qui, loin de se rebuter quand il apprit ce qu'était Roux, redoubla au contraire de zèle. Enfin le pécheur converti se confessa, et, avant que les derniers sacrements lui fussent administrés, il demanda, d'après l'exhortation de son confesseur, pardon des scandales qu'il avait donnés. Il mourut en chrétien le 22 septembre 1817, âgé de 64 ans. La rétractation de ses crimes a été rendue publique.

* ROUX - FAZILLAC (PIERRE), embrassa la carrière des armes, et était chevalier de Saint-Louis avant la révolution de 1789. Il dut à ses principes qui étaient conformes aux idées des novateurs de l'époque, d'être nommé administrateur du département de la Dordogne, et il fut ensuite élu à l'assemblée Législative et à la Convention. Dans ces deux assemblées, il fit plusieurs rapports sur l'éducation, sur les postes et sur l'état des armées, et dans le procès de Louis XVI, vota pour la mort sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans son département, il en devint administrateur sous le gouvernement directorial. Roux - Fazillac fut destitué en l'an 6, devint plus tard chef de division au ministère de l'intérieur, et se retira ensuite des affaires. Il vécut à Périgueux dans l'obscurité jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut atteint par la loi contre les régicides. Il se réfugia en Suisse pour ne rentrer en France qu'après la révolution de juillet 1830, et mourut à Nanterre près

de Paris dans le mois de février 1833. Roux-Fazillac a publié : | *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier.* 1801; | *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suivantes entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés.* 1803, 2 vol. in-8°. Cet histoire a été en partie traduite de l'anglais de Lloyd, et en partie composée sur la correspondance originale de plusieurs officiers français qui ont fait la guerre de la succession, notamment sur celle de M. de Montazet, lieutenant-général.

ROUXEL. Voyez GRANCEY.

* ROUZET de FOLMON (JACQUES-MARIE), né à Toulouse en 1743, exerça longtemps avec distinction l'état d'avocat dans sa ville natale. Nommé à l'assemblée Législative, il s'y montra modéré, et chercha même, par des voies conciliatrices, à calmer l'effervescence des esprits. Il était alors commandant de la garde nationale de trente-deux départemens. Sa modération lui ayant fait des ennemis, on lui retira son commandement; mais on respecta sa personne. Elu député à la Convention, il se prononça toujours contre les mesures tyranniques que les démagogues y décrétaient. Lors du procès de Louis XVI, il parut vouloir défendre ce monarque, et, quoiqu'il se vît comme entraîné à dire que *Louis Capet* lui paraissait *bien coupable*, il soutint cependant « que les principes constitutionnels » plaçaient Louis XVI hors de la justice » ordinaire, et que la Convention n'avait » pas le droit de le punir. » Conséquent, autant qu'il le pouvait, avec lui-même, quand on allait prononcer le jugement du roi, il vota pour l'appel au peuple, le sursis et la détention. Etranger aux violences révolutionnaires, Rouzet osa s'établir le défenseur de ceux qu'on proscrivait; il arracha plusieurs victimes à l'échafaud. Lavergne de Champ-Laurier, commandant de Longwi, ayant été mis en arrestation, comme accusé d'avoir mal défendu cette place, Rouzet, dans le rapport qu'il fit sur cette affaire le 21 février 1793, prit sa défense, et conclut à la mise en liberté de Lavergne. Cet officier resta néanmoins en prison, d'où il ne sortit que pour être conduit à l'échafaud, avec sa malheureuse femme, le 24 juillet 1794, trois jours avant la chute de Robespierre le 9 thermidor (27 juillet). Rouzet fut chargé avec le maître des postes Drouet, celui qui

avait reconnu et fait arrêter le roi à Ste.-Ménéhould, lors du voyage de Varennes, d'aller recevoir les déclarations du général polonais Miaczinski, détenu en prison pour ses rapports avec Gensonné, Dumouriez et Péthion. Ce fut Rouzet qui dressa, sur les réponses de Miaczinski, le procès-verbal et le lut à la Convention. Les *Montagnards* étaient enfin parvenus à faire proscrire, le 31 mai 1793, les *Girondins*. Rouzet protesta, avec d'autres députés, le 6 juin, contre cette journée, fut arrêté avec eux, et enfermé au Luxembourg, où il connut madame la duchesse d'Orléans (voyez ce nom), à laquelle il rendit ensuite d'importants services. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il obtint que cette princesse fût transférée dans une maison de santé. Rappelé à la Convention en 1793, il fit lever le séquestre sur tous les biens meubles des condamnés par le tribunal révolutionnaire, et ils furent rendus aux héritiers. Lors de la punition à infliger à Barrère, Collot d'Herbois, etc. il se déclara pour un exil de cinq ans, sans qu'on les privât néanmoins (ni tous ceux qui seraient bannis) de la jouissance de leurs propriétés. On rejeta cette demande parce qu'elle aurait mis un terme aux spoliations des gens avides, qui achetaient les biens nationaux à terme, et ne les payaient qu'avec des assignats, lesquels n'avaient presque plus de valeur. Rouzet demanda, en outre, qu'on mît en réserve une partie de ces biens dont les intérêts seraient au profit du domaine public. La déclaration des *droits de l'homme*, publiée par l'assemblée Constituante, et que Mirabeau lui-même avait repoussée, fut encore reproduite et adoptée malgré les efforts de Rouzet, qui, dans un discours éloquent, développa les maux qu'elle avait causés. En 1797, il fut élu membre du conseil des Cinq-cents, où il se rangea du parti royaliste. Ce corps législatif ayant été vaincu par le Directoire dans la journée du 48 fructidor (4 septembre 1797), Rouzet eut le bonheur de n'être point compris dans les listes de proscription. Par suite de cette révolution, tous les membres de la maison de Bourbon furent exilés, et M^{me} la duchesse d'Orléans fut de ce nombre. Elle partit pour l'Espagne, où Rouzet qui avait toute la confiance de la princesse et qui était devenu son chancelier, s'empressa d'aller la rejoindre. Ayant été arrêté dans le département des Pyrénées-Orientales, une lettre du président du conseil des Cinq-cents, qu'il produisit, lui fit ob-

tenir sa liberté. Il trouva madame la duchesse d'Orléans à Barcelone, et ne s'en sépara plus. Revenu en France avec la princesse, en 1815, il continua de regir ses biens, et mourut à Paris, le 25 octobre 1820, âgé de 77 ans. Madame la duchesse fit transporter son corps à Dreux, et on le déposa dans l'église qu'elle avait fait bâtir pour la sépulture de son père, ainsi que de toute sa famille. On a de Rouzet : un ouvrage sur les domaines de la couronne, 1787 ; | explication de l'énigme du roman intitulé : *Histoire de la Conjuraction de L. P. J. d'Orléans*, Veredisthael, sans date, 4 vol. in-8°, en réponse à l'ouvrage de Montjoie : cet ouvrage très rare a été imprimé aux frais de M^{me} la duchesse d'Orléans ; mais il n'a pas été mis en circulation ni en vente ; | *Analyse de la conduite d'un des membres de la célèbre Convention nationale*, Paris, 1814, brochure de 12 pages. Ce membre de la Convention est Rouzet lui-même. Sur la fin de sa vie Rouzet portait le titre de comte que lui avait donné le roi d'Espagne.

ROVÈRE (JÉRÔME de la), archevêque et cardinal, ou du ROUVRE, en latin *Ruoverus*, ou *Roboreus*, était de la famille de la Rovère de Turin, où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine, en 1564. Il n'avait que 10 ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil de ses *Poésies* latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8°. Ses vers respirent la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pièces de galanterie qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

* ROVÈRE (STANISLAS JOSEPH-FRANÇOIS-XAVIER), membre de la Convention né le 17 juillet 1744, à Bonniex, village du comtat Venaissin, était fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une éducation honnête. Il paraît que son nom primitif était *Royères*, qu'il transforma en celui de *Rovère* ; et il se prétendit issu de la famille des *Rovère* qui avait donné un pape à l'Eglise. Il prit aussi le titre de *Marquis de Fonvielle*, qu'il tira du nom d'un pré où son aïeul faisait paître des moutons ; et ainsi qualifié, il vint à Aix où il acheta la charge de capitaine des gardes-suisse du vice-légat d'Avignon ;

mais il la revendit bientôt après pour payer ses dettes. En 1789, il cabala, mais sans succès pour se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-généraux. Ce ne fut qu'à la fin de 1790, qu'il vint à Avignon, siéger, avec son frère l'abbé, à la soi-disant assemblée électorale de Vaucluse, dont la commune de Bonniex les avait nommés membres. Il devint bientôt lieutenant de Jourdan Coupette qui commandait l'armée vauclusienne occupée à faire le siège de Carpentras, et fut un des députés de l'armée des *braves brigands de Vaucluse* qui signèrent, en 1791, la paix à Orange, avec les commissaires médiateurs de la France. Ceux-ci n'ayant pu rétablir la tranquillité dans Avignon, Rovère vint à Paris et parut à la barre de l'assemblée Législative, pour y faire l'apologie du massacre de la Glacière : ce fut à ses démarches que les assassins durent l'amnistie qui leur fut accordée. Le marquis de Fonvielle ayant renoncé à ses titres de noblesse, et prouvé qu'il était fils d'un artisan et petit-fils d'un boucher, se fit nommer député à la Convention nationale par le département des Bouches-du-Rhône : il siégea constamment dans cette assemblée à côté de Marat. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis et fut nommé ensuite membre du comité de sûreté générale. Il se prononça vivement contre les Girondins et prit part à la révolution du 31 mai. Envoyé en mission à Lyon, puis à Vaucluse et à Nîmes, il organisa révolutionnairement avec son collègue Poulitier, le tribunal criminel du département de Vaucluse, et voulut faire condamner une centaine de Marseillais qui avaient été faits prisonniers par les troupes républicaines. N'ayant pu y parvenir, il ordonna l'arrestation de M. Moureau leur défenseur, et l'envoya à Paris pour y être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Jusque là, Rovère avait été zélé partisan de Robespierre; lorsque ce chef des montagnards fut tombé, Rovère se déclara contre lui avec véhémence. Nommé successivement secrétaire et président de la Convention, il passa ensuite au conseil des anciens, se montra toujours en opposition avec le Directoire, et fut dénoncé comme provocateur des réactions qui avaient eu lieu à Lyon et dans le midi. On l'accusa ensuite de s'être vendu aux puissances étrangères, et il fut compris sous ce prétexte dans les proscriptions du 18 fructi-

dor. Déporté à la Guiane française, il mourut en septembre 1793 dans les déserts de Sinamari. Rovère avait un esprit souple, adroit et ambitieux. Sans aucun respect pour les lois de la morale, il épousa une femme divorcée, et ruina les enfans du premier lit. — Son frère, François Régis ROVÈRE, né à Bonniex en 1756, qu'il avait fait nommer évêque constitutionnel d'Avignon, est mort en 1820 dans un état complet de démence. Avant le règne de la terreur, il avait été consul de France à Livourne.

ROVIGO. Voyez SAVARY.

ROWE (NICOLAS), poète anglais, né l'an 1673 à Listle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, fut créé poète lauréat, à l'avènement de Georges 1^{er}, et quelque-temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il est mort à Londres en 1718, après avoir donné une *Traduction* de Lucain, des *Comédies* et des *Tragédies* assez estimées en Angleterre. Ses *OEuvres* parurent à Londres, en 1733, 3. vol. in-12. — ROWE, THOMAS, de la même famille que le précédent, né à Londres en 1687, mort en 1715, qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies anglaises* avait entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, et en avait déjà composé huit lorsqu'il mourut. L'abbé Bellenger les a traduites de l'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. Rowe avait ajouté celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason. publiées à Londres en 1728, in-8°. — ELISABETH ROWE, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, née à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et morte à Frome en 1737, réussissait dans la musique et dans le dessin; mais l'étude des langues et de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, et surtout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : | *l'Histoire de Joseph*, en vers anglais; | *l'Amitié après la mort*; | des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers.

* ROWIN (JEAN), célèbre vieillard, né à Zodova dans le district de Karansébès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mourut en chemin. Il était âgé de 172 ans, et sa femme Sara

qui mourut dans le même voyage, en avait 164. Il y avait 161 ans qu'ils étaient mariés. C'étaient de pauvres paysans qui s'étaient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou blé de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les temps voisins du déluge ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 183 ans : mais ce fait est moins bien constaté que le premier. Naucclerus, Cramer et d'autres écrivains font mention d'un soldat de Charlemagne, nommé Jean, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans; mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire (*voyez DESTEMPS*). Le nommé Drachenberg est mort à Aarbus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans. (*Voy. DRACHENBERG*).

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant la laissa enceinte d'un fils, que l'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère. Roxane est le sujet d'une *tragi-comédie*, imprimée sous le nom de Desmarests de Saint-Sorlin; mais à laquelle on croit que le cardinal de Richelieu eut beaucoup de part.

*ROXBURGH (WILLIAM), surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes orientales au Bengale, naquit à Underwood en Ecosse, le 29 juin 1739, et mourut à Edimbourg le 10 avril 1815. On lui doit une *Description des plantes de Coromandel*, en anglais, Londres, 1795 et années suivantes, 3 vol. grand in-folio, figures coloriées, ouvrage parfaitement exécuté; *Description botanique d'une nouvelle espèce de Swietenia ou Mahogany* dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4°; | *Essai sur l'ordre naturel des Scitamineæ*, Calcutta, in-4°. Alexandre Beatson a inséré dans sa *Description de l'île Sainte-Hélène* une liste alphabétique des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, était Russe d'origine, et joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, né d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Bajazet et de plusieurs autres enfans. C'était un obstacle au désir qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hô-

pital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présens, ayant déclaré que ce dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Bajazet, son fils aîné. Elle avait contribué, en 1548, à la mort du grand-visir Ibrahim; mais elle ne put jamais parvenir à faire disgracier l'inflexible Achmet, (successeur d'Ibrahim, Roxelane mourut en 1537.

ROY (PIERRE-CHARLES), parisien, né en 1683, employa son talent pour la poésie à faire des *Opéras*, et travailla en concurrence avec la Mothe et Danchet. Il a composé ainsi un grand nombre de ces *Brevets de calotte* dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaquale corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps, qui a effectivement beaucoup dégénéré, et qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit et du but de son institution, s'en venge à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préférerait aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talens étaient inférieurs, mais qui avait peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de la musique française est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1764. Outre ses *Opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies*, et d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8°. Tout n'y est pas bon; mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connaît son *poème* sur la maladie du roi de France, qui fit naître cette jolie épi-gramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Était à Metz attaqué d'insomnie :

Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
 Roy, le poëte, à Paris versifie.
 La pièce arrive, on la lit, le roi dort....
 De Saint-Michel la muse soit bénie.

Roy composa en outre deux comédies : les *Captifs*, imitée de Plaute, et *Les anonymes*, qui eurent du succès. Parmi ses opéras, Laharpe loue beaucoup *Callirhoé* et *Sémiramis*, qui furent représentés le premier en 1712, et le second en 1718. Le recueil de ses *Oeuvres* a été publié à Paris en 1727, 2 vol. grand in-8°. Le *Nécrologe* de 1766, contient l'*Eloge* de Roy par Palissot.

ROY (Louis le), *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avait succédé en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professeur en langue grecque au collège royal à Paris. C'était un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivait assez bien en latin. Ses ouvrages sont : | la *Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4° ; | la *Traduction* française du *Timée* de Platon, in-4°, et de plusieurs autres ouvrages grecs ; | des *Lettres*, 1560, in-4°, etc.

ROY (Pierre le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia, en 1593, *La vertu du catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal à propos, pour ingénieux lorsqu'il parut ; sans le discrédit où tomba la ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée d'autres écrits qui composent la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8°. Voy. CHRÉTIEN (FLORENT), DUCHAT, GILLOT (JACQUES), RAPIN (NICOLAS), PITHOU (PIERRE).

ROY (le). Voyez GOMBERVILLE et LOBINEAU.

ROY (GUILLAUME le), né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il était ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Chatéau. On a de lui : | des *Instructions recueillies des Sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12 ; | *La Solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12 ; | un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages.

ROY (JACQUES le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Liège en

1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivans : | *Notitia marchionatus Sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district) ; | *Topographia Brabantiae*, 1692, in-fol. ; | *Castella et praetoria nobilitum*, 1696, in-fol. ; | le *Théâtre profane du Brabant*, 1750, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY (JULIEN le), né à Tours en 1686, fit paraître dès son enfance tant de goût pour la mécanique, que, dès l'âge de 13 ans, il faisait de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris, où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers, en 1713. Les Anglais excellaient alors dans ce bel art ; Julien le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Cet artiste mourut à Paris, en 1759. — Son fils aîné s'est distingué dans l'horlogerie, et a donné, dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de son père. Il mourut à Paris, le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, CHARLES le ROY, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, et y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : | *Mélanges de physique et de médecine*, 1771, in-8° ; c'est le recueil des Mémoires qu'il avait donnés à l'académie des sciences ; | *Usage et effet de l'écorce du garou*, 1767, in-12 ; | *De aquarum mineralium natura et usu*, 1762, in-8°. — JEAN-DAVID le ROY, frère des précédens, se livra à l'architecture et contribua à en faire disparaître le mauvais goût. On lui doit : | *Les ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, Paris, 1758, 2 tomes en un vol. in-folio ; 2^e édition, 1770, contenant des changemens et des augmentations considérables ; | *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont données à leurs temples*, 1764, in-8° ; | *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8° ; | *La marine des anciens peuples expliquée et considérée par rapport aux lumières qu'on peut en tirer pour perfectionner la marine moderne*, 1777, in-8° ; | *Les navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on pourrait en faire dans notre marine*, 1783, in-8° ; | *Recherches sur les vaisseaux longs des anciens, sur les voiles latines et sur les moyens de*

diminuer les dangers que courent les navigateurs, 1785, in-8°; | *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mûture dans les Pyrénées*, 1773, in-4°; | *Canaux de la Manche à Paris pour ouvrir deux débouchés à la mer, et faire de la capitale une ville maritime*, 1791, in-8°; | *Nouvelle voiture proposée pour les vaisseaux de toute grandeur, et particulièrement pour ceux qui seraient employés au commerce*, 1800, in-8°; | plusieurs *Mémoires* insérés dans ceux de l'institut. Jean-David le Roy mourut à Paris le 28 janvier 1803.

* ROY (NICOLAS), naquit le 12 mars 1726 du mariage de Claude Roy, avocat à Langres, et depuis conseiller du roi, juge garde de la juridiction des monnaies en Bourgogne, avec M^{lle} Marguerite Tardy. Le jeune Roy fut, pendant le cours de ses études, un modèle de piété et d'application. Il était continuellement dominé par la pensée que Dieu le destinait à porter le flambeau de la foi aux nations infidèles. C'est dans cette vue qu'il entra dans la compagnie de Jésus, en l'année 1743. Il s'y concilia du premier abord le respect, l'estime, l'amour et la confiance. Il avait, dit un de ses panégyristes, un esprit excellent, capable de toutes les sciences, aisé, pénétrant et étendu, un cœur droit, généreux et compatissant. Des manières douces et engageantes, un air de politesse simple et naturel, un abord gracieux, un maintien tout angélique, prévenaient aisément et gagnaient à l'instant tous ceux qui l'abordaient. Avait-il un moment au milieu des affaires et des conversations, on le voyait aussitôt recueilli, jouir dans une paix profonde de ses entretiens avec Dieu. Aussi pesait-il dans le sanctuaire de la divinité les réponses qu'il rendait si à propos, les avis et les conseils salutaires qu'il donnait avec tant de sagesse, qu'on les regardait avec raison comme des oracles dictés par l'esprit de Dieu. Quel discernement plus exquis que le sien pour pénétrer jusqu'au fond des consciences, pour discerner les divers momens de la grâce dans ceux qu'il consultait ! Car devenu maître presque en même temps qu'il fut disciple, la Providence lui adressa des âmes de choix éprouvées en diverses manières, à qui il rendit des services qui ne pouvaient venir que d'un directeur très expérimenté. D'autres déjà à demi-gagnés par les exemples frappans de modestie, de

régularité et de recueillement qui paraissaient jusque sur son visage tout angélique, vinrent avec empressement se livrer à sa conduite; et quel avantage n'en ont-ils pas retiré ! Le père Roy s'embarqua pour la Chine le 29 décembre 1753. Il passa 14 ans dans les fonctions les plus périlleuses et les plus pénibles de l'apostolat, et y termina sa vie le 8 janvier 1767, à l'âge de 40 ans et 10 mois. Les *Lettres* de ce pieux jésuite ont été imprimées pour la première fois à Lyon en 1822, chez Périsse frères, 2 vol. in-12. Jusque-là elles étaient demeurées en manuscrit entre les mains des parens du saint missionnaire. La publication de ces précieuses lettres est un vrai service rendu à la piété. Aussi ont-elles été accueillies avec une sorte d'enthousiasme par les personnes qui aspirent à la perfection. Tout y respire l'amour le plus pur envers Dieu, le zèle le plus héroïque pour le salut du prochain et l'abnégation la plus entière et la plus parfaite à l'égard de soi-même. Ces lettres écrites à différentes personnes rendent l'ouvrage intéressant à toutes les conditions, à tous les sexes, et même à tous les âges.

* ROY (ALPHONSE-VINCENT-LOUIS le), professeur d'accouchement à la faculté de Paris, né à Rouen, le 25 août 1741, obtint beaucoup de succès dans le traitement des maladies des femmes et des enfans; néanmoins il y avait dans ses idées quelque chose de paradoxal, qui se fait trop apercevoir dans les nombreuses productions de sa plume. Les principales sont : | *Maladies des femmes et des enfans*, 1768, 2 v. in-8°; | *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans*, 1772, in-12; | *La pratique de l'art des accouchemens*, 1776, in-8°; | *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8°; | *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse*, 1801-1803, in-8°; | *Manuel des gouteux*, 1805, in-18 : 2^e édition, augmentée, 1805, in-8°; | *Médecine maternelle, ou l'Art d'élever et de conserver les enfans*, 1805, in-8°; | *Manuel de la saignée*, 1807, in-12; | *De la conservation des femmes*, 1801, in-8°. Alphonse le Roy fut assassiné dans son logement le 16 janvier 1816.

ROY. *Voyez* REGIUS.

* ROYARAN (N. de), né d'une famille noble du Poitou, fut un des premiers chefs vendéens. Dès le mois de mars 1793 il forma l'armée insurrectionnelle du centre, et se réunit ensuite à d'Elbée, gé-

néral en chef. Il contribua à la victoire de Fontenay, et fut nommé après l'expédition de Nantes membre du conseil militaire. Au commencement d'août il dirigea la première attaque contre la ville de Luçon ; mais les Vendéens furent repoussés. Il se signala à Mortagne, à Cholet, et dans toutes les batailles qui eurent lieu pendant cette guerre malheureuse. A la déroute du Mans, il périt les armes à la main, après avoir reçu plusieurs blessures.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha au parti de Clément VII et de Pierre de Lune, autrement Benoît XII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Lens, et enfin archevêque de Reims, en 1391. Il fonda le collège de Reims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Gènes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte ; mais en descendant il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitans, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de *Doctrinale de la sapience*, in-4°, en lettres gothiques. Le traducteur y a ajouté des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales. Il laissa sa bibliothèque, précieuse pour le temps, à son chapitre de Reims, auquel il fit plusieurs autres dons, ainsi qu'aux églises de Verdun, Dol, Tours et Sens.

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Angers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure patronatus*, Angers, 1667, in-4°, et celui *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4°, Leipsick, 1744, Venise, 1772, in-8°, prouve beaucoup de recherches et de savoir. Non seulement Roye se distingua comme écri-

vain, mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER (JOSEPH-NICOLAS-PANCRACE), musicien célèbre, né en Savoie, en 1705. Il était fils d'un gentilhomme, capitaine d'artillerie de la régente de Savoie. Il alla s'établir à Paris, vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. En 1755, Louis XV l'avait nommé inspecteur général de l'Opéra : il était en même temps chef de l'orchestre ; il établit à Paris les *Concerts spirituels*, pendant le carême. Il mourut dans cette capitale, le 11 janvier 1755, dans la cinquantième année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin estimées ; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, et même un troisième.

* ROYER (N.), curé de Chavannes à l'époque de la révolution, fut élu en 1789 député-suppléant du clergé du bailliage d'Arras aux états-généraux. Il y suivit le parti révolutionnaire, prêta le serment civique, et devint peu de temps après évêque constitutionnel du département de l'Ain. Elu par ce département député à la Convention nationale, il y vota la détention de Louis XVI pendant la guerre, et son bannissement à la paix. Il signa aussi la protestation du 6 juin 1793 contre les événemens du 31 mai, et fut un des 73 députés qui furent mis en arrestation sous Robespierre, et réintégrés après la chute de ce tyran. Il passa au conseil des Cinq-cents, et dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire. Il invoqua aussi la liberté des cultes, et sortit du conseil le 21 mai 1798. Il fut alors nommé évêque constitutionnel de Paris, et il en exerça les fonctions jusqu'au concordat de 1802. Il mourut quelques années après.

* ROYER-COLLARD (ANTOINE-ATHANASE), professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'académie royale de médecine, etc., né en 1768 à Sompuis, près de Vitry-le-Français, termina ses études au grand collège de Lyon, et entra ensuite dans la congrégation libre de l'oratoire à Lyon, où il professa les humanités jusqu'en 1792. En 1791 et 1792 il publia dans cette ville un journal politique intitulé le *Surveillant*, qui obtint un grand succès, et dans lequel il combattait les excès de la révolution. A l'époque où les massacres de septembre

furent répétés à Lyon, Royer-Collard, dont les jours étaient en péril se réfugia à l'armée des Alpes, et il y reçut dans l'administration des vivres un emploi qu'il quitta en 1797. Il avait alors 29 ans, et était père de famille : ce fut seulement à cette époque qu'il vint suivre les cours de médecine de l'école de Paris, et il reçut le grade de docteur en 1802. En 1803, il fonda, sous le titre de *Bibliothèque médicale*, un recueil qui, au jugement de M. F.-G. Boisseau (tom. 7, p. 66 de la *Biogr. médicale*), a été le meilleur journal de médecine, tant qu'il y fournit des articles. Au mois de janvier 1806, Royer-Collard fut nommé médecin en chef de la maison des aliénés de Charenton : on sait quelles importantes améliorations il apporta à cet établissement qui, sous sa direction, est devenu le plus beau et le plus utile qui existe dans ce genre. Nommé en 1808 inspecteur-général de l'université, il fut chargé de plusieurs missions graves et difficiles, qui avaient pour objet l'enseignement de la médecine en France. En 1816 le vœu unanime des professeurs de la faculté de médecine de Paris l'appela à occuper la chaire de médecine légale ; et il fit ce cours pendant trois ans. En 1819 il fut chargé d'un cours de médecine mentale considérée principalement dans ses rapports avec les établissemens publics consacrés à l'aliénation, cours qui fut bientôt interrompu par suite de la suppression de la faculté de médecine en 1823. Mais les leçons qu'il donna furent suivies avec empressement ; elles avaient pour objet de considérer la psychologie dans ses rapports avec la physiologie, de substituer les notions d'une saine philosophie à la philosophie mensongère qui avait régné jusqu'alors, et d'attaquer le matérialisme jusque dans ses fondemens. Par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine, Royer-Collard fut privé de sa place d'inspecteur-général de l'université qu'il occupait depuis plus de 14 ans. Cet habile professeur est mort à Paris le 27 novembre 1825. Outre les deux *Journaux* qu'il créa et sa *Thèse* inaugurale, imprimée sous le titre d'*Essai sur l'aménorrhée*, 1802, in-8°, il a donné un grand nombre d'articles dans le *Bulletin de l'Athénée de médecine de Paris*, dans le *Grand Dictionnaire des sciences médicales* et dans le *Journal des Débats*. On a encore de lui un *Rapport au ministère de l'intérieur* sur les ouvrages envoyés au concours sur le Croup, Paris, 1812, in-4°,

réimprimé dans le *Précis analytique du Croup* par le docteur Bricheteau, Paris, 1825, in-8°, et traduit en allemand par le docteur Albert de Brême, l'un des auteurs qui partagèrent le prix de douze mille francs au concours ouvert par le gouvernement impérial, à l'occasion de la mort du fils de Louis Bonaparte que Napoléon avait désigné pour son successeur, et qui fut enlevé par le croup en 1807. Le *Journal des Débats* du 6 décembre 1825 a donné une *Notice nécrologique* sur Royer-Collard. On peut encore consulter les différens discours qui ont été prononcés sur sa tombe par M. de Lens, au nom de l'académie royale de médecine ; par M. Adelon, au nom de la section de médecine, et les *Paroles de regrets...*, au nom de l'athénée de médecine de Paris, par M. le docteur Jolly, son secrétaire général. Le docteur Royer Collard était le frère de Pierre-Paul Royer Collard connu comme professeur de philosophie, et comme député.

ROYER. *Voyez* PROST de ROYER. ROYER (JEANNE le) sœur de la Nativité. *Voyez* NATIVITÉ.

* ROYÈRE (JEAN-MARC de), évêque de Castres, naquit le premier octobre 1727, au château de Bad, en Périgord, d'une famille noble, mais peu riche. L'abbé de Bonneguise, grand-vicaire de Cambrai et aumônier de la Dauphine, se chargea de son éducation et dirigea ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique. Lorsque l'abbé de Bonneguise fut nommé évêque de Cambrai en 1752, il emmena le jeune de Royère avec lui, le fit grand-vicaire et ensuite archidiacre. En 1766 l'abbé de Royère fut promu à l'évêché de Tréguier où il se concilia l'estime et la vénération publiques par son zèle et par sa piété. Il établit dans son diocèse la dévotion au sacré Cœur de Jésus, et fit un nouveau *Propre des saints*. Transféré sur le siège de Castres vacant en 1773 par la mort de M. de Barral, il y donna de nombreuses marques de l'esprit de charité qui l'animait. Membre des assemblées du clergé de 1772 et de 1780, il prononça dans la première le discours d'ouverture, dans lequel il traita de l'union de l'Eglise avec l'autorité civile. Il fut député aux états-généraux par son clergé, signa les actes de la minorité, puis revint à Castres où il fut chassé de son palais ; bientôt même il fut obligé de quitter cette ville. Après deux mois de séjour à Ax, il fut l'objet

d'un mandat d'amener, et treize gendarmes se présentèrent pour l'exécuter. Un de ses amis le sauva. Ce prélat se rendit à Urgel, puis à Vich; deux ans après il fut contraint de quitter ce séjour à l'approche des troupes françaises. Royère se rendit à Lisbonne, et résida dans l'abbaye d'Alcobaga où il mourut le 24 mai 1802, après avoir envoyé au pape sa démission qui lui avait été demandée. On trouve dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 60, p. 125, une *Notice sur ce prélat*, écrite par le supérieur du séminaire de Castres.

ROYOU (THOMAS-MARIE), chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de 20 ans la philosophie au collège de Louis le Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'*Année littéraire*, et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1783. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changemens et des innovations, et commença, en 1790, le journal l'*Ami du roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : | *Le monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de Buffon. | *Mémoire pour madame de Valory*, 1785. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur. | *Etrennes aux beaux-esprits*, 1783, in-12.

* ROYOU (JACQUES CORENTIN), avocat, et littérateur, frère du célèbre abbé et journaliste de ce nom (voyez l'article précédent), naquit à Quimper vers 1745. Attiré à Paris par son frère, il y vint en 1791 pour coopérer à la rédaction de l'*Ami du roi*, journal destiné à combattre les principes de la révolution et qui fut supprimé en 1792. Il avait avec son frère une telle conformité de style et de façon de penser que le public ne s'aperçut pas de cette coopération; aussi il ne fut point poursuivi et il échappa aux proscriptions révolutionnaires. En 1796, il fit paraître un autre journal intitulé : le *Véridique*, puis l'*Invariable*, qui fut pros crit au 18

fructidor, et le fit déporter à l'île de Ré. Rendu à la liberté par le Directoire, il se fit recevoir avocat en 1798, remplit avec zèle ses fonctions de jurisconsulte, et contribua à la défense de Brothier et de Lavillehurnois : c'est lui qui fit les deux péroraisons si touchantes, prononcées par Lebon, qui tirèrent des larmes de tout l'auditoire, et sauvèrent les accusés de la mort qui les menaçait. A la restauration, il fut nommé censeur dramatique, et obtint en 1821 une pension du roi. Il est mort le 1^{er} décembre 1828. On a de lui : | *Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8°, 5^e édition, 1826; | *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8°; 2^e édition 1826; | *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol. in-8°; 2^e édition, 1824; | *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol. in-8°; 2^e édition, 1814, écrite dans un mauvais esprit. Sous prétexte d'abrégé Lebeau, il le rend méconnaissable; il se moque de l'apparition de la croix à Constantin, et de son invention par sainte Hélène. On dirait qu'il en veut à Constantin d'avoir embrassé le christianisme, et partout il s'attache à faire disparaître la couleur religieuse que Lebeau avait mise à son ouvrage. Voyez les *Mélanges de philosophie, suite des Annales catholiques*, t. 6, p. 289; | *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la 25^e année du règne de Louis XI^{er}*, 1819, 6 vol. in-8°. Cette histoire, dit l'*Ami de la religion et du roi* (voyez les nos 536, 1380 et 1485) n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens sur la religion et le clergé. Royou ne laisse passer aucune occasion de grossir les abus qui avaient pu s'introduire dans le clergé. Tous les événemens qui ont trait à la religion, son culte, ses miracles, ses pratiques, ses saints les plus révéérés, ses ministres les plus recommandables, tout est pour l'historien l'objet de remarques aigres, de censures déplacées, d'expressions méprisantes ou satiriques; il se plaît à signaler les torts des papes, des évêques et des prêtres : la justice exigeait qu'en disant le mal il racontât aussi le bien, et c'est ce qu'il ne fait guère; il ne dit rien des grandes vertus de saint Bernard, et des services qu'il rendit à son siècle. Sous le rapport littéraire, les faits de cette histoire sont présentés sans ordre et racontés d'une manière sèche. L'auteur

ne paraît pas s'être occupé de mettre de l'intérêt et de la variété dans ses récits; il est fort négligé dans son style. Il y a des expressions et des tournures familières jusqu'à l'excès; enfin, il est habituellement dépourvu de grâce, d'ornement, d'élégance et de mouvement. | *Phocion*, tragédie représentée avec quelque succès en 1817 sur le Théâtre-Français; | *le Frondeur*, comédie en 1 acte et en vers, représentée sur le Théâtre-Français; | *Développement des principales causes et des principaux événements de la révolution, pouvant servir de suite et d'additions à l'Histoire de France, précédé d'un choix des apophthegmes des anciens, etc.*, 1823, in-8°; | *la Mort de César*, tragédie en 5 actes, représentée sur le théâtre de l'Odéon en 1823, qui fut très mal accueillie. Royou a encore travaillé à *l'Observateur des colonies*, journal publié en 1819 et 1820, et qui parut d'abord sous le titre de *Défenseur des Colonies*. La *Biographie universelle et portative des contemporains* dit qu'il se distingue des écrivains qui, comme lui, se sont consacrés à la défense des doctrines du pouvoir absolu, par sa haine pour toute suprématie sacerdotale.

* ROZIER (JEAN), agronome distingué, né à Lyon le 24 janvier 1734, embrassa l'état ecclésiastique et fut néanmoins porté par un goût décidé à étudier les différentes branches de l'agriculture. La protection du roi de Pologne Stanislas-Auguste, qui ne put le décider à venir dans ses états, lui valut le riche prieuré de Nanteuil-le-Haudouin. L'abbé Rozier dut la célébrité dont il jouit à ses études agronomiques. Il avait étudié les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres, et il avait pris pour guide La Tourette, son compatriote et son ami. Il s'appliqua à la botanique, et publia, de concert avec ce dernier, les *Démonstrations élémentaires de botanique, à l'usage des écoles vétérinaires*, Lyon, 1766, 2 v. in-8°, ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions (voyez GILBERT). Il le destinait à l'instruction des élèves de l'école vétérinaire fondée par Bourgelat, et où il venait d'être nommé professeur en remplacement de ce savant. L'abbé Rozier ayant perdu sa place fit ensuite un voyage à Paris, et y devint d'abord collaborateur au *Journal de Physique* d'Arn.-El. Gautier Dagoty (Voyez DAGOTY), puis propriétaire du même journal qu'il intitula : *Observations sur*

la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts, et qui obtint sous sa direction un plein succès. C'est dans son prieuré de Nanteuil-le-Haudouin qu'il s'occupa du projet de donner un cours complet sur les travaux champêtres, et il le publia sous le titre de *Cours d'agriculture*, 1781-1796, en 10 volumes in-4°, dont le dernier a paru après la mort de l'auteur, 1798. On pourrait considérer ce livre comme classique, s'il était moins diffus et moins surchargé de détails qui n'ont pas de rapport avec le sujet principal. Don Juan Alvares Guetra en a fait un extrait en espagnol. En 1788, Rozier revint dans sa ville natale, et le gouvernement lui accorda la direction de la pépinière de la généralité : l'académie de Lyon l'admit dans son sein l'année suivante. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de lui : | *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4°; | *Nouvelle Table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770, 1775, et 1776*, 4 vol. in-4°; | *Manuel du jardinier, mis en pratique pour chaque jour de l'année*, 1795, 2 vol. in-18; et plusieurs *Mémoires* sur la manière de brûler et de disuiller les vins, sur la culture de la navette, du colza, sur les moulins et les pressoirs à huile d'olive, enfin sur le rouissage du chanvre. Ce dernier, couronné par l'académie de Lyon, a été réimprimé dans le recueil de mémoires sur le même objet, publié en 1788, par le chevalier de Perthuis. M. Barbier lui attribue une *Dissertation sur les aérostats des anciens et des modernes*, par A.-G. Ros....., Genève et Paris, Serrière, 1784, in-12. Dans tout le cours de sa vie, il avait montré des principes sages; mais sous la révolution il prêta le serment civique, et fut nommé curé constitutionnel de la paroisse des Feuillans. Sa fin fut des plus malheureuses : pendant le siège de Lyon une bombe tomba sur son lit lorsqu'il dormait, mit en lambeaux son corps, qu'on trouva dispersé dans les débris de son appartement, le 29 septembre 1793.

* ROZIERE (LOUIS-FRANÇOIS CARLET, marquis de la), naquit le 10 octobre 1753, au Pont-d'Arche, près de Charleville, sortait d'une illustre famille originaire de Piémont. A l'âge de 14 ans, il embrassa la carrière des armes, et en 1748,

il était lieutenant au régiment de Touraine (infanterie) : il fit ses premières armes en Italie et en Flandre, et se trouva au siège de Maëstricht. Il quitta le régiment de Conti, où il était entré pour passer à l'école du génie de Mézières, en qualité d'officier supérieur. Le marquis de la Rozière était très instruit dans les sciences, et en 1752 il accompagna l'abbé la Caille aux Indes orientales, comme ingénieur dans la brigade destinée pour ces colonies. Nommé à son retour en Europe (1756) aide-de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-général-des-logis, il suivit l'armée en Bohême en 1757 ; il commença la guerre de Sept ans, et se fit remarquer par ses talens et son courage, dont il donna des preuves non équivoques à la malheureuse bataille de Rosbach. En 1761, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et élevé au grade de lieutenant-colonel au régiment du roi, fut ensuite fait prisonnier dans une reconnaissance par les Ecossais dans la forêt de Sababord. Ayant été conduit devant le roi de Prusse, ce prince lui dit : « Je désirerais vous renvoyer à l'armée française ; mais lorsqu'on a pris un officier aussi distingué que vous, on le garde le plus long-temps possible : j'ai des raisons pour que vous ne soyez pas échangé dans les circonstances présentes ; ainsi vous resterez avec nous sur votre parole. » Pendant trois semaines que le marquis de la Rozière resta au quartier de Frédéric II, il reçut, et de ce monarque et du prince Ferdinand de Brunswick, des témoignages de leur bonté et de leur estime. Ce dernier dit un jour, en le montrant et rappelant l'attaque de Frauenberg, où il manqua d'être fait prisonnier : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, » et même je crois la lui devoir. » Il fut échangé en 1762, et l'année suivante il fut employé dans le ministère secret du comte de Broglie. D'après les ordres de Louis XV, il alla en 1763, en Angleterre, puis en 1765, il parcourut les côtes de la France pour en reconnaître les côtes et les ports, mission qu'il remplit avec autant de zèle que de talent, et dont le résultat fut le projet de bâtir un port à Cherbourg, et un plan de défense pour celui de Rochefort et le pays d'Aunis. Ce plan ne fut exécuté que 25 ans après, c'est-à-dire au mois de mai 1791. En 1778, il dressa un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal-de-camp

en 1781. Après la conclusion de la paix avec l'Angleterre, en 1783, Rozière commanda, jusqu'en 1787, six bataillons employés aux travaux de la navigation intérieure de la Bretagne. Dès le moment où éclata la révolution, il se prononça contre les principes qu'elle proclamait, et il émigra avec son fils aîné, qui était capitaine de dragons. S'étant rendu à Coblenz, les princes frères de Louis XVI lui donnèrent la direction des bureaux de la guerre, qu'ils avaient établis dans cette ville. Ils lui conservèrent, en 1792, le grade de maréchal général des logis de l'armée royale, et il fut nommé dans la même année commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. M. le comte d'Artois (depuis Charles X), alors résidant à Pétersbourg, le fit passer en Angleterre, d'où il se rendit bientôt après à Dusseldorf, où l'appelait le maréchal de Broglie. Dans l'expédition à l'île Noirmoutier et à l'île Dieu, il était quartier-maître général des émigrés et des troupes anglaises ; mais cette malheureuse expédition fut comme le prélude de celle de Quiberon. Lors de la dissolution de l'armée royaliste, il entra au service de la Russie, en qualité de maréchal-de-camp ; il quitta ce pays pour se rendre en Portugal, où il servit avec le grade de quartier-maître général et de lieutenant-général. Il fut nommé commandeur de l'ordre du Christ et inspecteur-général des frontières et côtes du royaume. Il resta en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1807, époque à laquelle l'armée française y entra. On dit que le marquis de la Rozière se proposait de revenir en France, lorsqu'il mourut le 17 avril 1808. Il a laissé : | *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1756, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse ; | *Campagne du maréchal de Créquien en Lorraine et en Alsace*, en 1677, Paris, 1764, in-12 ; | *Campagnes de Louis, prince de Condé, en Flandre*, en 1674, ibid., 1765 ; | *Campagne du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne*, en 1703, Paris, 1766, in-12 ; | *Campagne du duc de Rohan dans la Vallée en 1633, précédées d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte ; | *Traité des armes en général*, ibid., 1764, 1 vol. in-12. On a encore de la Rozière trois *cartes* très estimées ; savoir, 1^o de la Hesse, 2^o des Pays-Bas catholiques, 3^o de la bataille de Senef. Plusieurs de ses manuscrits sont au dépôt de la guerre ; ils contiennent des *Notices* très intéressantes sur l'art militaire.

RUAR (MARTIN), socinien, né à Kremppe, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir, où les sociniens avaient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collège, passa de là à Straszin, près de Dantzick, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire des sociniens ou ariens; (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. On a de lui : | des *Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680; | un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8°. Joachim et David, ses fils, imbus des sentimens de leur père, ont publié un *Recueil de lettres des chefs de leur parti*, Amsterdam, 1677.

* **RUBBI (ANDRÉ)**, jésuite, né en 1739 à Venise, professa les belles-lettres au collège des nobles à Brescia, et, après la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires, et où il mourut en 1810. On a de lui : | *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome, 1765, in-4°; | *Rodi presa*, Venise, 1773, in-8°, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; | *Elogi italiani*, Venise, 1781, et ann. suiv., 12 vol. in-8°. C'est un choix d'éloges de différens auteurs modernes, parini lesquels il y en a six de lui : ceux de *Pétrarque, Léonard de Vinci, Galilée, Castiglione, Métastase et Ginanni*; | *Ugolino*, tragédie, insérée sans nom d'auteur dans le tome 5 du *Teatro italiano del secolo XVIII*, Florence, 1784, in-8°. | *Parnaso italiano*, Venise, 1784-91, 56 vol. in-8°. C'est un choix des poètes italiens les plus célèbres depuis la renaissance des lettres jusqu'au commencement du 18^e siècle, auquel il a ajouté des notices critiques sur le caractère de chaque ouvrage, et un *Précis de la vie de l'auteur*. On reproche à cette collection de manquer de proportion dans les différens genres, et à ses *Notices* d'être écrites d'un style si coupé, que la lecture en est pénible; ce qui lui a valu le sobriquet de *Stile a singhiozzo* (style à hoquet); | *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1793 et suiv. 41 vol. in-8°. Cette seconde collection contient

un recueil des poètes anciens, traduits en italien, avec des *Notices* sur la vie et les ouvrages de chaque auteur dont le style a le même défaut que dans l'ouvrage précédent. | *Il Genio nautico e militare, canti due*, in-4°, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien qui bombarda Tunis en 1774; | *la Vainiglia, poemetto latino*, in-4°. Compileur infatigable, il a publié en outre quelques *Dissertations sur des questions d'antiquité*. On lui doit aussi un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1793, in-8°, un recueil périodique sous le titre suivant : *Il genio lett. d'Europa*; un *Epistolario* ou *Choix de lettres inédites de divers auteurs*, 1795-96, 2 vol. in-4°. Rubbi a surveillé des éditions des *Oeuvres de Muratori et de Maffei*, publiées à Venise. On peut consulter, pour plus de détails, le *Supplément à la bibliothèque des écrivains de la société de Jésus*, du père Caballero; *Lettatura Veneziana del Secolo XVIII*, et le tome 56 du *Parnaso italiano*, de Rubbi, où il a lui-même consigné les renseignemens qui le concernent.

* **RUBEIS (JEAN-BERNARD-MARIE)**, célèbre dominicain, né vers 1686 d'une famille distinguée de Cividale-del-Friuli, entra à l'âge de 16 ans dans la congrégation des frères prêcheurs dite de *Salomoni*, et vint étudier au couvent de San-Miniato en Toscane la philosophie qu'il alla ensuite professer à Venise au monastère des *Zattere* où il fit d'illustres élèves. Rubéis suivit peu après, en qualité de théologien, une mission extraordinaire près de la cour de France. De retour à Venise il reprit ses études. Il passa dès lors le reste de sa vie à enseigner et à travailler sur des objets d'érudition. Il avait en outre la direction de la rare et nombreuse bibliothèque de cette maison, que lui-même enrichit encore. Il n'était guère de sciences qu'il ne cultivât, et dans lesquelles il n'eût fait de grands progrès. On lui doit la découverte de manuscrits précieux, de diplômes, de médailles et autres monumens historiques importants. Il était en correspondance avec les savans les plus renommés de l'Italie, tels que Lami, Muratori, Maffei, etc. Le père Rubéis pratiquait en même temps toutes les vertus de son état. Il eût pu aspirer aux hautes dignités de l'Eglise; il leur préféra son cloître, son humble cellule, ses livres, et la tranquillité de la retraite. Ayant été désigné par le cardinal Del-

ano, pour aller soutenir à Rome les droits du patriarchat d'Aquilée que ce cardinal possédait alors et que l'on voulait abolir, le père Rubeis ne put consentir à s'arracher à sa douce solitude. C'est à Venise qu'il termina sa longue vie le 2 février 1775; il était âgé de 88 ans, dont il en avait passé 72 en religion. Outre ses ouvrages restés *manuscrits*, ceux qu'il a publiés se montent au moins à 40 vol. Les principaux sont : | *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, Venise, 1724; une 2^e édition augmentée, Venise, 1726, in-8°; | *De una sententia damnationis in Acacium episcopum constantinopolitanum, lata in synodo romana Felicis papæ III.*, dissertatio, etc., Venise, 1729; | *De schismate Ecclesiæ aquileiensis dissertatio historica; accedunt acta synodi mantuanæ, pro causa sanctæ aquileiensis Ecclesiæ*, etc., Venise, 1752; | *Monumenta ecclesiæ aquileiensis, commentario historico-chronologico-critico illustrata*, etc., Strasbourg (Venise), 1740; | *Divi Thomæ Aquinatis opera theologica*, etc., 28 vol. in-4°, Venise, depuis 1745 jusqu'en 1760; | *De nummis patriarcharum aquileiensis Ecclesiæ*, Venise, 1747 et 1749; | *De sectis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis dissertationes criticæ et apologeticæ*, Venise, 1750; | *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi Salomonii, commentarius historicus*, Venise, 1751; | *Georgii seu Gregorii Cyprii, patriarchæ constantinopolitani, vita*, etc.; *accedunt dissertationes duæ historicæ, cum binis epistolis ejusdem Cyprii*, etc., Venise, 1753; | *De Theophylacti Bulgarici archiepiscopi gestis, scriptis et doctrina*, etc., dans le 1^{er} tome des Œuvres de cet archevêque, Venise, 1754; | *De peccato originali ejusque natura*, etc., *tractatus theologicus*, etc., Venise, 1757; | *Dissertationes varæ eruditionis*, etc., Venise, 1762; | *De charitate, virtute theologica, ejusque natura*, Venise, 1758; | *Vita beate Benvenutæ Bojanæ, de civitate Austria, in provincia Forijulii*, etc., Venise, 1757. Monsignor Fabroni a publié la *Vie* du père Rubeis, et l'a insérée dans le tome 2 des *Vitæ Italarum*, page 99, avec une nomenclature exacte de tous ses ouvrages. Voyez aussi le *Giornale de Letterati d'Italia*, Modène, 1776.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob était dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, et abusa de

Bala sa concubine; ce qui le priva du droit d'aînesse, lequel fut transporté à Juda. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne : il avait dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime, et lui dit que parce qu'il « avait souillé le lit de son père, il ne croîtrait pas en autorité. » La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrents d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J.-C., à 124 ans.

RUBENS (PHILIPPE), originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574 d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascarne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 37 ans. Il est connu, | par des *Poésies* en latin, adressées à Juste-Lipse; | *Electorum libri II in quibus ritus et censuræ*; | *B. Asterii, Amasiæ episcopi Homeliæ*; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4°.

RUBENS (PIERRE-PAUL), frère du précédent, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Son père le mit page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le porta à la peinture : il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Olhon van Veen. (Voyez VENIUS.) Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut là que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût, qui tenait de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gènes. Enfin il fut rappelé en Flandre par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade. Ce fit vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et alla à Paris en 1628 pour les mettre en place. Il devait y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV : Rubens en avait même

déjà commencé plusieurs tableaux ; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'une sorte de mérite qui le faisait rechercher des grands lorsqu'ils avaient besoin de ses talents. Le duc de Buckingham, lui ayant fait connaître tout le chagrin que lui causait la mesintelligence des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra en cette occasion qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avait fait ; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique ; enfin la paix fut conclue, au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles I^{er}, le fit aussi chevalier ; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avait à son côté pour la donner à Rubens ; il lui fit encore présent du diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamans. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin, comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Froment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageait son temps entre les affaires et la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération ; il réunissait en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étaient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs souverains, et les étrangers venaient le voir comme un homme rare. Son génie le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventait facilement ; et s'il fallait recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magni-

ficence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur ; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches, et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'était fait des principes certains et lumineux qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd et quelques incorrections dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignait peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, qui ne se rencontre point dans les ouvrages qu'il a travaillés avec soin. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante ; la belle couleur et l'intelligence de tout l'ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre ; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622, et l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avait donné aux jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même : on le voyait encore dans la bibliothèque de la maison professe en 1773 (nous ignorons ce qu'il est devenu). On lisait au bas ce distique :

Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,
Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

La vie de Rubens a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8°.

RUBENS (ALBERT), savant archéologue, l'un des fils du précédent, né à Anvers, en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas ; il la mérita par ses connaissances, et plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657, après avoir perdu son fils unique et ensuite sa femme. On a de lui : | *De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo, libri II*, Anvers, 1663, in-4°. publié par Grævius ; | *Diatribæ de gemma tiberiana...* ; *de gemma augustæa...* ; *de urbis Necropolis... de natali ac Caesaris Augusti*, etc. : ces dis-

sertations se trouvent dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, tom. 6 et 11; | *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. : c'est une description enrichie de notes au cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Béger; | *De vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS (JEAN-BAPTISTE), né à Ravenne d'une famille noble, se fit carme, et se signala tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collège de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, et prieur-général l'an 1564. Etant allé visiter les couvens de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit saint Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avait commencée à introduire dans son monastère, et entretenit ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvens d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvens. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les *OEuvres* de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 3 v. in-fol., etc.

RUBEUS. Voyez ROSSI.

* **RUBINI** (PIERRE), médecin, naquit en 1760 à Parme, et fut d'abord destiné à l'état de forgeron qu'exerçait son père. Mais résistant à la volonté paternelle, il se décida pour la médecine qu'il étudia avec ardeur et fut reçu docteur à l'université de sa ville natale; il se forma au traitement des malades dans le grand hôpital de Parme, et accepta la place de médecin pensionné d'un petit village nommé Compiano. Le duc de Parme ayant entendu parler avantageusement des talens de Rubini, le chargea d'aller visiter aux frais de son gouvernement les principales universités de l'Europe. Rubini se rendit d'abord à Pavie où il suivit les leçons du célèbre Frank, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Edimbourg, et se mit en relation avec les plus savans professeurs de l'époque. Nommé, à son retour dans sa patrie, professeur de clinique médicale à l'université de Parme, c'est dans cette chaire fondée pour lui qu'il développa son système, qui est

une modification de ceux de Brown et de Rasori. En 1804, il concourut puissamment à la fondation de la société de médecine et de chirurgie instituée dans cette ville sur le plan de celle d'Edimbourg. Rubini mourut d'une inflammation aux poudrons, le 15 mai 1819, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns se trouvent dans les *Mémoires* de la société italienne : nous citerons | ses *Riflessioni sulle febbri chiamate gialle e su contagj in genere*, Parme, 1805, in-8°; | *Riflessioni sulla malattia comunemente denominata crup*, 1813, in-8°; | *Discours sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro*, en 1812, inséré dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, 1813, in-8°. Il existe aussi de Rubini plusieurs ouvrages manuscrits parmi lesquels on cite des *Lezioni di clinica medica*; *De studiorum commodis atque periculis*, etc. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et en 1816 l'archiduchesse Marie-Louise l'avait nommé son médecin consultant et archiâtre de Parme. L'*Eloge historique* de Rubini par M. Pezzana, bibliothécaire à Parme, 1822, in-8°, se trouve dans le tome 49^e des *Mémoires* de la société italienne des sciences.

RUBRUQUIS (GUILLAUME de RUYSBROECK, dit), cordelier du 13^e siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font anglais, les autres brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par saint Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à saint Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Hakluyt en a publié une partie dans son *Recueil des navigations des Anglais*. Pierre Bergeron l'a donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634; et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, la Haye, 1735, 2 vol. in-4°.

RUBUS. Voyez BUISSON.

RUCCELLAI (BERNARD), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connaissait parfaitement les finesses de la langue latine et l'écrivait avec une grande pureté; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le père Mabilon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII en Italie, dans son *De Bello italico*,

Londres, 1724, in-4°. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité; car cette guerre, était peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCCELLAI (JEAN), appartenait à l'une des premières familles de Florence. Il naquit dans cette ville en 1473. Il était neveu; du côté de sa mère, de Laurent de Médicis dit le *Magnifique*; il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François I^{er} lui marqua beaucoup de bienveillance; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Rucellai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma protonotaire apostolique, gouverneur du château Saint-Ange. On s'attendait à le voir honoré de la pourpre, lorsqu'il mourut d'une fièvre ardente en 1525. Rucellai cultiva avec succès les muses italiennes. On a de lui: | *la Rose-monde*, in-8°, 1525, tragédie représentée conjointement avec la *Sôphonisbe* du Trissin devant le pape Léon X. Lorsqu'il passa en 1512 à Florence, ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Cette tragédie a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections. | *Les Abeilles*, 1539, in-8°, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, Florence, 1590, in-8°; | *Oreste*, tragédie long-temps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1^{er} volume du *Théâtre italien*, Vérone, 1723, in-8°.

RUCHAT (ABRAHAM), né dans le canton de Berne, vers 1680, a été long-temps professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui: | *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom *Gottlieb Kypselier*; ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement et sans goût: tout plein des préjugés les plus grossiers de sa secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. | *Histoire de la réformation en Suisse*, Genève, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8°. Sa *Grammaire hébraïque* et sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations. On trouve dans le Jour-

nal helvétique, mai 1751, un *Éloge de Ruchat*, par J. Alph. Rosset, recteur de l'académie de Lausanne, avec une notice incomplète de ses ouvrages.

* **RUCHS (N.)**, historiographe du roi de Prusse, né en 1780 à Greifswald dans la Pomeranie suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il était allé pour rétablir sa santé, fut long-temps professeur d'histoire à l'université de Berlin et était membre de l'académie de cette ville. Il est particulièrement connu par son *Histoire de Suède*, 4 vol. in-8°, publiée à Greifswald, et qui a fondé sa réputation comme historien. On a encore de lui: *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne de Scandinavie*, 1801; *de la Finlande et de ses habitants*, 1809; des *Lettres sur la Suède*, 1814. A l'époque de sa mort, il travaillait à une *Histoire de Byzance*, d'après les anciens auteurs byzantins.

RUDBECK (OLAUS), né à Arosen, dans la Westmanie, en 1630, d'une famille noble, fut professeur d'anatomie et de botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 75^e année. Ses principaux ouvrages sont: | *Exercitatio anatomica*, Leyde, 1654, in-8°. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin l'a lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Joliffe avait aperçu ces vaisseaux en Angleterre. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier | *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 3 vol. in-fol. Il devait y avoir un 4^e tome, qui est resté manuscrit. On y joint pour 4^e tome un *Atlas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des descendants de Japhet; qu'elle est la véritable *Atlantide* de Platon et que c'est de la Suède que les Grecs, les Romains et autres peuples sont sortis. Un deses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique et critique sur les Atlantides*, a mieux prouvé que l'*Atlantide* était la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbek beaucoup d'érudition, et des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avaient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs et les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions et de mots.

Voyez GORUPIUS, STEVIN.) | *Leges Väst-Gothicæ*, Upsal, in-fol. rare ; | une *Description des plantes*, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol. : il devait y en avoir 12 ; | un *Traité sur la Comète de 1667* ; | *Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4°. Il n'y donne que la description de l'Uplande ; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. | *Dissertation sur l'Oiseau Selai, de la Bible*, 1703, in-4°, ouvrage que quelques auteurs attribuent au fils. — Son fils, OLAUS RUDBECK, a donné : | *Dissertatio de hederæ*, 1716 ; | *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1693, dans les *Actes* de l'académie de Suède de l'an 1720, etc. ; | *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4°.

RUDIUS (EUSTACHE), médecin célèbre dans le 16^e siècle, né dans la Dalmatie, professa son art à Venise et puis à Padoue, où il fit des cures merveilleuses. Consulté dans les cas graves par les habiles médecins de l'Italie, il ne se trompait jamais, dit-on, sur le genre des maladies, quelque compliqués qu'en fussent les symptômes, et son pronostic était toujours certain ; ce qui fit naître le proverbe : « Dieu te garde du pronostic de » Rudius. » Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont Van der Linden a donné le catalogue. Le premier qu'il fit paraître est un traité de *Virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1587, 1600, in-4°. Rudius mourut en 1612.

RUE (CHARLES de la), né à Paris en 1643, entra chez les jésuites, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poème latin sur les conquêtes de Louis XIV.*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poète un éloge, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le père de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada ; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire ; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan : « Mon Père, lui » dit-il, continuez à prêcher comme vous » faites ; nous vous écouterons toujours

» avec plaisir, tant que vous nous présenterez la raison, mais point d'esprit. Tel » de nous en mettra plus dans un couplet » de chansons, que la plupart des prédicateurs dans tout un carême. » Le père de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux ; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. (*Voyez* MASSILLON. Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestans, et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le père de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : | des *Panegyriques* et des *Oraisons funèbres*, 5 vol. in-12, et des *Sermons* de morale, qui forment un *Avent* et un *Carême*, en 4 vol. in-8°, Paris : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du style et les grâces de la facilité, brillent dans ses ouvrages. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son *Avent* que dans son *Carême*. Son chef-d'œuvre est le *Sermon des Calamités publiques*. Parmi ses *Oraisons funèbres*, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. | Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de Pierre Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce ; mais le père de la Rue, en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. On était persuadé, de son temps, que l'*Andrienne*, imitée de Térence, et jouée le 16 novembre 1703,

était de lui, et non de Baron, et l'on est porté à le croire, quand on a comparé cette pièce à celles de cet auteur. | Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1668, 1680, in-12, et Anvers, 1693 : ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin; | une édition de *Virgile*, avec des notes claires et précises, à l'usage du dauphin, 1682, en 1 vol. in-4°, et en 4 in-12; et une édition d'*Horace* avec des notes et une interprétation. On s'en servait pour l'ordinaire dans les collèges des jésuites.

RUE (D. CHARLES de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle édition d'*Origène*. Il en donna les deux premiers volumes, et il était prêt à publier le 3^e, lorsqu'il mourut à Paris en 1759, à 55 ans. — Dom VINCENT de la RUE, son neveu, bénédictin de la même congrégation, acheva, en 1752, cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avait partagé les travaux de son oncle, et mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version latine de la Bible* que l'on nomme *italique*, Reims, 1745-49, 3 vol. in-fol.

RUEL (JEAN), de Soissons, chanoine de l'église de Paris, et médecin de François 1^{er}, mort en 1559, à 60 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : | *De natura stirpium*, Paris, 1556, in-fol. ce n'est qu'une compilation; | *Veterinariae medicinae scriptores graeci*, Paris, 1550, in-fol.

* RUELE (JOSEPH-RENÉ), habile teneur de livres, né à Lyon en 1742, fut admis en 1801 à l'athénée de commerce, et forma un grand nombre d'élèves qui excellèrent dans cet art. Il mourut en 1805. On a de lui les ouvrages suivans : | *Traité des arbitrages en France*, 1769, in-8°, 1792; | *Nouvelles méthodes pour opérer les changes de France avec toutes les places de la correspondance*, 1777, in-8°; | *L'art de tenir les livres en parties doubles*, 1799, in-4°.

RUEUS (FRANÇOIS), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé : *De gemmis, iis praesertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547; on le trouve aussi avec le traité : *De oculis naturae miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude parti-

culière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUF (saint), Romain de naissance, florissait dans le troisième siècle, et fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu; mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les chrétiens. Il est nommé, sous le 12 novembre, dans le martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom; mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI (ANTOINE de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, où il naquit en 1607, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : | une *Histoire de Marseille*, 1642, 1 vol. in-fol. Son fils en a publié une deuxième édition, revue et augmentée, et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, 1696, 2 vol. in-fol. | *La Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de *chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12; | *Histoire curieuse des généraux des galères*, dans le *Père Anselme*; | une *Histoire des comtes de Provence*, in-fol. 1655 : ouvrage aussi exact que savant; | *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse*. Le style de ses ouvrages est sec et décharné.

* RUFFIN (PIERRE-JEAN-MARIE), diplomate français, né en 1742 à Salonique où son père exerçait les fonctions de premier drogman de la nation française, vint de bonne heure à Paris où il étudia les langues orientales sous Petis de la Croix, Cardonne, Legrand, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, par M. de Massiac, ministre de la marine, il y gagna bientôt l'estime du comte de Vergennes, alors ambassadeur, qui le recommanda vivement au ministère. Ruffin fut placé en qualité d'interprète à la suite du baron de Tott, chargé d'une mission auprès du Khan de Crimée, Crym-Guerai. Ce prince tartare étant mort en 1770, Tott laissa la direction des affaires à son interprète qui suivit le nouveau khan dans son expédition contre la Russie. Ruffin ayant été fait prisonnier, fut détenu pendant quelque temps à la citadelle de Saint-Petersbourg. Renvoyé après son élargissement à Constantinople avec le titre d'inter-

Prête du roi auprès de la Porte, il fut appelé ensuite à Paris en 1774 pour y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et jusqu'en 1779, il fut chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régentes de Barbarie et les puissances de l'Inde. La chaire de turc et de persan qui lui fut accordée au collège royal en 1784, et des lettres d'anoblissement qui lui furent données en 1787, furent la récompense de ses importants services. En 1788, Ruffin fut chargé de négocier avec les ambassadeurs de Tippto-Saïb. En 1794 il retourna à Constantinople comme premier secrétaire d'ambassade et premier secrétaire interprète. En l'an 6, il avait le titre de chargé d'affaires. L'Egypte ayant été envahie par les armées françaises, il fut mis aux Sept-tours par ordre du divan, et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Quoiqu'il restât sans caractère public jusqu'en 1804, il rendit de grands services à ses compatriotes qu'il parvint à protéger par son seul crédit; il fut même utile au colonel Sébastiani et au général Brune dans les négociations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Ruffin fut nommé en 1804 conseiller d'ambassade, et en 1805 premier secrétaire de légation: il contribua à obtenir du Reis-Effendi que les titres de *Padischah* et d'*imperator* fussent employés par le divan à l'égard de Bonaparte; il défendit dans toutes les circonstances avec beaucoup d'ardeur les intérêts de la France. Ruffin n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés à Constantinople par le gouvernement impérial; Il se trouvait chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe; il fit arborer le drapeau tricolore à l'hôtel de l'ambassade. On lui en fit un crime, et cet acte fut la cause de sa disgrâce qui dura jusqu'en 1818, époque où ses anciens titres lui furent rendus. Pendant le temps qu'il avait été éloigné des affaires, il était resté à Constantinople. Il mourut dans cette ville en 1824, après 66 ans de services diplomatiques. Pour avoir une idée complète de ses travaux, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle. On ne connaît de lui qu'une Traduction en arabe d'une adresse de la Convention au peuple français du 18 vendémiaire an 3, Paris, 1795, in-folio, de 24

pages: on sait néanmoins qu'il existe de lui au dépôt des affaires étrangères plusieurs *Mémoires* sur des sujets importants. M. Bianchi a publié une *Notice historique* sur M. Ruffin, Paris, 1825, in-8°, de trois feuilles et demie.

* RUFFINI (PAUL), médecin et mathématicien, né en 1765 à Valentano dans le duché de Castro, où son père exerçait la profession de médecin, s'adonna lui-même à la médecine, et fit ses cours à Modène, où il reçut le grade de docteur. L'étude de la médecine ne l'empêcha pas de s'appliquer aux sciences exactes, aux quelles il dut principalement sa célébrité. Lorsque son maître, Cassiani, affaibli par l'âge, éprouva le besoin d'un suppléant, ce fut sur lui que le choix tomba, et on lui donna la chaire d'analyse et celle des élémens de mathématiques. En 1797, lors de l'invasion des Français en Italie, il refusa de faire partie du conseil des *Juniori*, du corps législatif; il refusa également de prêter le serment civique qui répugnait à ses opinions et à ses sentimens religieux, et perdit pour cette raison ses places dans l'enseignement, qu'il ne reprit qu'en 1799, lors du retour des Autrichiens. Il les garda à leur départ et en 1806, il devint professeur de mathématiques appliquées, à l'école militaire. Le duc de Modène, en recouvrant ses états, le nomma recteur de l'université, où il occupa en même temps les chaires de clinique médicale, de médecine pratique, et de mathématiques appliquées. Médecin de la cour, et président de la société italienne des sciences, il fut en outre associé à presque toutes les académies savantes et littéraires de l'Italie, et autres contrées de l'Europe. Le typhus, qui se répandit en Italie, et notamment à Modène, mit à l'épreuve le zèle de Ruffini. Bravant tous les dangers, il semblait se multiplier pour voler au secours des malades; atteint lui-même de cette horrible maladie, il n'en fut guéri que pour trainer quelque temps encore une pénible existence, et mourut dans des sentimens vraiment chrétiens, le 10 mai 1822, âgé de 57 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Sainte-Marie de Pomposa, où on lui éleva un tombeau entre ceux de Sigonio et de Muratori. On a de lui (en italien): | *Théorie générale des équations*, où l'on démontre l'impossibilité de la solution algébrique des équations générales au-dessus du quatrième degré. Bologne, 1798, 2 vol. in-8°; | *De la*

*solution des équations algébriques déterminées, et au-dessus du quatrième degré; ce mémoire remporta le prix proposé par l'institut de Milan; | Réflexion sur la rectification de la quadrature du cercle; | De l'insolubilité des équations algébriques générales au-dessus du quatrième degré, en réponse aux objections faites par le comte Abati au premier ouvrage de l'auteur; | Mémoires sur la détermination des racines dans les équations numériques de tous les degrés, Modène, 1804, in-4°, couronné par l'institut de Milan; | Réponse aux doutes proposés par Malfatti sur l'insolubilité algébrique des équations au-dessus du quatrième degré; | Réflexions sur la méthode proposée par Malfatti pour la solution des équations du cinquième degré; | De l'immatérialité de l'âme, Modène, 1806, in-8°. Dans cet ouvrage, recommandable sous tous les rapports, l'auteur prouve mathématiquement l'immatérialité de l'âme, et combat le système métaphysique de Darwin. Il l'adressa à l'académie de la Religion catholique, à Rome, et le dédia à Pie VII, qui fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. | Réponse à la méthode générale, proposée par M. Wronski, pour résoudre les équations de tous les degrés; | Mémoires sur le typhus contagieux; | Deux opuscules sur la classification des courbes algébriques à simples courbures; | Réflexions critiques sur l'Essai philosophique des probabilités, par M. La Place, Modène, 1824, in-8°. Ce livre est partagé en quatre parties : dans la première, l'auteur examine les principes que M. La Place établit pour le calcul des probabilités, tant par rapport aux actions morales et volontaires, que par rapport aux phénomènes physiques; dans la seconde, il parle des lois de probabilité proposées par M. La Place sur les rapports des causes et des effets; dans la troisième partie, il discute son système sur l'origine des planètes et des comètes; et enfin dans la quatrième, il réfute les principes sur les probabilités des témoignages. Ruffini n'oublie pas de combattre en passant M. La Croix, auteur du *Traité élémentaire du calcul des probabilités*, non moins contraire à la religion que celui de M. La Place. Une grande partie des écrits de Ruffini sur les sciences exactes ont été insérés dans les *Mémoires* de l'institut de Milan. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, qui méritent autant que les autres d'être mis au jour.*

* RUFFO (FABRICE), cardinal, surnommé en Italie le *Général-cardinal*, naquit à Naples le 16 septembre 1744 d'une famille ancienne dont le chef porte le titre de Baranello. Destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome, plut à Pie VI qui le nomma son trésorier-général, et s'occupa avec succès de plusieurs parties de l'administration. Devenu cardinal-diacre de Sainte-Marie in Cosmedino, le 21 février 1784, il retourna à Naples, et le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Il s'y livra d'abord à l'agriculture; mais l'armée française s'étant emparée des états du pape, et ayant forcé le roi de Naples à se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Acton, alors premier ministre, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine et du roi, chercha à l'éloigner, et le proposa comme propre à déterminer une insurrection en Calabre, préparée depuis quelque temps par le parti royaliste, afin de forcer les Français à évacuer le royaume de Naples. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton; mais, doué de beaucoup d'énergie et d'un caractère belliqueux, il osa se charger de cette périlleuse mission, dans l'espoir de rétablir le roi son maître sur le trône de ses ancêtres. Muni de pleins pouvoirs, il partit avec cinq hommes d'escorte, bientôt il en eut cent; enfin, il parvint à former une armée de 25,000 hommes bien déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monteleone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville fut attaquée avec vigueur et défendue avec courage; néanmoins elle fut forcée de se rendre à discrétion et livrée au pillage. Cet exemple de sévérité remplit de terreur tout le pays, et le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir couru les plus grands dangers, et conclu avec la junte napolitaine une capitulation d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués et envoyés à Marseille; il écrivit à la cour pour l'engager à des sentimens de modération envers des ennemis qui n'étaient plus à craindre; mais on l'accusa de trop d'indulgence pour les républicains, et même d'avoir déployé peu de zèle pour relever la couronne. La capitulation ne fut point

observée par les Anglais débarqués avec le général Nelson, et il périt un grand nombre de personnes, victimes de vengeances et de haines politiques. Le cardinal voulut vainement s'opposer à ces exécutions; il tomba dans la disgrâce, et Ferdinand lui donna un successeur. Cependant, ce prince revint bientôt de son erreur, et nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du Saint-Père, Bonaparte le fit venir à Paris, lui donna la croix d'honneur, et sembla le distinguer des autres cardinaux. Ne s'étant pas montré assez docile aux volontés du despote, il fut exilé à Bagneux, près de Sceaux; il assista néanmoins au mariage de l'empereur, et ne partagea point les nouvelles rigueurs dont furent frappés les cardinaux. A la restauration de 1814, il retourna à Rome, et Pie VII l'accueillit avec bienveillance; il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi qui lui devait sa couronne. Le cardinal Ruffo rentra dans ses possessions, s'y livra à des plantations et autres opérations agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu à Naples. Il est mort dans cette ville le 13 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Il était très instruit, et sa conversation était aimable et spirituelle. Il ne fut toujours que cardinal-clerc, et jamais il ne reçut l'ordre de prêtrise. On lui a reproché des exécutions cruelles dans sa conquête du royaume de Naples; mais il faut plutôt les attribuer à la horde de brigands qu'il avait été obligé d'admettre dans son armée; ce qui le prouve, c'est que depuis il s'est toujours fait remarquer par la modération de ses opinions. On a de lui plusieurs ouvrages en italien sur les manœuvres des troupes et les équipements de la cavalerie; sur les fontaines, les canaux, et sur les mœurs de différentes sortes de pigeons.

RUFIN, ministre des empereurs Théodose et Arcadius, né de parens obscurs, vers le milieu du 4^e siècle, à Eluse (aujourd'hui Eause), capitale de cette partie de l'Aquitaine qu'on nommait alors Novempopulanie et aujourd'hui dans l'Armagnac (Gascogne), reçut de la nature un esprit rusé, souple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en

peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand maître de son palais, le fit entrer dans ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son propre fils Arcadius, à l'amitié duquel Rufin devait sa fortune. Cet adroit courtisan se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste, en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et autres barbares dans l'empire, afin que, pendant cette désolation, il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine goth, nommé *Gaynas*, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étaient pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnait. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte. On peut consulter sur Rufin les *lettres* de Symmaque et de saint Ambroise, Suidas, le livre 5 de Zozime, le livre 15 de Nicéphore, etc.

RUFIN (TYRANNIUS), prêtre d'Aquilée, né vers le milieu du 14^e siècle, à Concorde, petite ville d'Italie. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres et surtout de l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et se retira dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme revenant de Rome passa par Aquilée, et se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de

l'éloignement de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Les ariens, qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Saint Jérôme, croyant que Rufin irait aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeurerait, pour le féliciter du bonheur qu'il allait avoir de posséder un homme d'un si grand mérite. « Vous verrez, dit-il, briller en la personne de Rufin des caractères de sainteté, au lieu que je ne suis que poussière. C'est assez pour moi de soutenir avec mes faibles yeux l'éclat de ses vertus. Il vient de se purifier encore dans le creuset de la persécution, et il est maintenant plus blanc que la neige, tandis que je suis souillé de toutes sortes de péchés. » Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il les animait à la vertu par ses exhortations; et outre ce travail, il était encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples; car il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs macédoniens et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit de cette langue en latin divers ouvrages. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non seulement rétracta les éloges qu'il lui avait donnés, mais l'accabla de repro-

ches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les faibles. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin, ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origène, fut cité par le pape Anastase; mais il alléguait quelques prétextes pour se dispenser de paraître, et se contenta d'envoyer, en 400, à Anastase son Apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les erreurs que l'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des *Principes*, et Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses erreurs. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix, que la conduite indiscrete de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase; mais dom Ceillier, dom Coustant et Fontanini paraissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la Lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation: ce passage contredit le reste de la Lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome; mais l'année suivante, cette ville ayant été menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui: | une *Traduction des OEuvres* de l'historien Josèphe; | celle de plusieurs écrits d'Origène; | une *Version latine* de dix Discours de saint Grégoire de Nazianze et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. | Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, Utrecht, 1474, in-fol. édition *princeps*. Rome, 1746, in-fol. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la 20^e année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires: il en a omis d'autres très importants; mais on

doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'Histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. | Un *Ecrit* pour la défense d'Origène; | deux *Apologies contre saint Jérôme*; | des *Commentaires sur les bénédictions de Jacob*, sur *Osée*, *Joël* et *Amos*; | plusieurs *Vies* des pères du désert : elles forment le second et le troisième livre des *Vies* des pères du désert, publiées par Roswilde; | une *Explication du Symbole* : c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de la Barre (*voyez sa Vie* et son *Apologie* en 2 vol. in-12, par dom Gervais, Paris, 1724). Dom Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son *Histoire littéraire d'Aquilée*, et Cave, ont peint Rufin d'une manière fort intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec RUFIN, qui, étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grâce à Pélagie et à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de foi* dans les dissertations du père Garnier sur *Marius Mercator*. Il avait été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier père du pélagianisme.

RUFUS, d'Ephèse, médecin de Cléopâtre, suivant Tzetzés, ou contemporain de Trajan, selon Suidas, se fit une haute réputation par ses talens. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms grecs des parties du corps*, Venise, 1552, in-4°; un autre *des maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8°; et *Fragmens* sur les médicamens purgatifs. Guillaume Rinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4°.

* RUGENDAS (GEORGES-PHILIPPE), célèbre peintre et graveur, né à Augsbourg en 1666, est considéré comme un des meilleurs peintres de batailles qui aient paru jusqu'à nos jours. L'amour pour son art lui faisait braver tous les périls; et, pendant le siège de sa ville natale, il manqua plusieurs fois de perdre la vie pour aller examiner les effets du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, la confusion d'un assaut, et les horreurs du carnage. Ses tableaux sont très estimés, ainsi que ses gravures, dont la plupart représentent des marches, des escarmouches et des bivouacs, où on trouve

beaucoup de variété et de chaleur. Il mourut en 1742.

RUGGERI (COME), astrologue florentin, se rendit en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604, espèce d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait eu l'impudence de déclarer qu'il mourait en athée. On publia, en l'an 1515, l'*Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le Diable*. Ruggeri était le premier, et un nommé César le second.

* RUHL (PHILIPPE-JACQUES), conventionnel, né dans le département du Bas-Rhin, étudia la théologie à Strasbourg, et occupa une place de recteur à Durkheim. Ayant eu l'occasion de faire un travail utile pour le comte-régnant de Linange (Leiningen-Dachsbourg), il devint conseiller aulique, fut chargé de l'administration de ses finances et mis à la tête de sa chancellerie; mais il ne put être retenu par ces faveurs sur un aussi petit théâtre. Lorsque la révolution éclata, il vint en France, embrassa la cause avec chaleur, et devint en 1790 administrateur de son département. Il fut ensuite député à l'assemblée Législative, puis à la Convention, et il figura dans ces deux assemblées parmi les jacobins les plus exaltés. S'il ne vota pas dans le procès de Louis XVI, c'est qu'il se trouvait en mission à l'époque du scrutin. Il y fut envoyé à diverses reprises, et partout il se conduisit de la manière la plus révolutionnaire, commettant toutes sortes d'impiétés. A Reims, il brisa la sainte ampoule, destinée au sacre des rois, et en envoya les débris à la Convention. De retour à Paris, il se mit à la tête de l'insurrection du 1^{er} prairial (20 mai 1795), fut décrété d'arrestation, et se poignarda pour ne pas périr sur l'échafaud.

* RUHNEKEN (DAVID), en latin *Ruhnkenius*, célèbre philologue et critique allemand, né le 2 janvier 1723, à Stolpe, dans la Poméranie prussienne, fréquenta d'abord l'université de Wittenberg où il étudia le droit, l'histoire, l'éloquence, et les antiquités; puis celle de Leyde, où il

se fortifia dans la langue grecque sous le célèbre Tibère Hemsterhuys, un des meilleurs philologues qui aient paru depuis la renaissance des lettres. Ce professeur, dont il devint l'ami, le fit nommer plus tard son adjoint à la chaire de grec. Ruhnezen, qui était parti pour visiter les principales bibliothèques de l'Europe, en examiner et collationner les manuscrits, s'empessa de reprendre le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757; il le continua pendant quatre ans avec beaucoup de succès, et après la mort d'Oudendorp survenue en 1761, il fut élu à sa place professeur d'éloquence et d'histoire. La même année, les curateurs de l'académie de Gottingue le pressant d'accepter la chaire que Gessner laissait vacante, il la refusa par modestie, en désignant Heyne (voyez HEYNE) qui l'obtint en effet. Nommé bibliothécaire de l'université en 1774, il réunit à ses frais une collection complète des auteurs classiques et antiques, et un grand nombre de manuscrits précieux, dans lesquels on espérait trouver les copies de différens ouvrages consumés dans le dernier incendie de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Ruhneken mourut à Leyde en 1798, âgé de 75 ans, après avoir rempli pendant plus de 41 ans plusieurs chaires dans la même université. Il avait dépensé toute sa fortune dans l'acquisition de sa riche bibliothèque; aussi il laissa une fille et une nièce dans l'indigence, et toutes les deux aveugles. La république batave vint à leur secours, en achetant la bibliothèque de Ruhneken, pour une pension viagère à leur profit. La *Vie* de ce savant a été écrite par le professeur Wyttenbach, Leyde, 1799, in-8°, de 295 pages: on y trouve, entre autres choses, une *Notice* exacte de tous les ouvrages qu'il a publiés, et des éditions qu'il a données. Parmi les premiers, on cite les suivans: *Epistolæ criticae in Homeridarum hymnos, Hesiodum, Callimachum et Apollonium Rhodium*, dont la première édition parut en 1749, et la seconde en 1781; elles furent réimprimées peu d'années après; | *Timæi sophistæ Lexicon vocum platoniarum*, Leyde, 1754, in-8°; Lyon, 1789, enrichi de nouvelles notes. Le chanoine Henri Gallis, Anglais, procura à l'auteur une copie faite par Jean Capponier, du manuscrit de ce lexique, qui appartenait alors à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés; | *De Græciæ artium ac doctrinarum inventrice*, 1757;

il prononça ce discours le 46 mai de la même année, et lors de son installation comme professeur à l'université de Leyde. Il y rend hommage à son illustre maître Hemsterhuys, dont il écrivit ensuite l'éloge. | *Elogium Tiberii Hemsterhusii*, 1768, in-8°. Il a aussi donné plusieurs éditions d'auteurs classiques, savoir: | *Rutilius Lupus, de figuris sententiarum et electionis*, suivi des petits traités d'*Aquila Romanus*, et de *Julius Rufinianus*, sur le même sujet, Leyde, 1768, in-8°, avec différens morceaux de Ruhneken; | *Historia critica oratorum graecorum*, 1 v. in-8°; | *Notes* sur Callimaque, jointes à l'édition d'Ernesti, 1782, in-8°; | *Homeri hymnus in Cererem*, 1782, in-8°; | *De vita et scriptis Longini*, in-8°; | *Velleius Paterculus*, etc.; | le 1^{er} vol. des *OEuvres* d'Apulée, et qui contient les onze livres des *Métamorphoses*, Leyde, 1788, in-4°. La révolution française ayant ébranlé toute l'Europe, les lettres en souffrirent, et Ruhneken ne put continuer les *OEuvres* d'Apulée, sur lesquelles le savant Oudendorp avait fait un travail de trente ans, et il mourut sans avoir trouvé un libraire qui voulût se charger de l'impression.

RUINART (dom THIERRY), savant bénédictin, né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le père Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. De là les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont: | *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*, Paris, in-4°, 1689; Amsterdam, 1713, in-fol.; Vérone, 1731, in-fol. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avait avancé dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du christianisme, cette *nuée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste anglais, un coup d'œil sur

l'histoire ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de J.-C., et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle, les chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de penser de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps ; et ces cruelles boucheries durèrent plusieurs années de suite sans interruption ; il cite une ville d'Asie, où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitans ; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal, ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux (*multitudo ingens*) ; qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*), etc. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités ; si on considère qu'il y avait parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au christianisme ; que les premiers martyrs étaient témoins oculaires des faits pour lesquels il mouraient, etc., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta* ont été traduits en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, et publiés pour la 1^{re} fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8° ; 1739, 2 vol. in-12, et 1823, 3 vol. in-8°. | *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vito en Afrique, 4694, in-4°. Dom Ruinart a orné cette édition d'un commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que

solides, et de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire ; | une nouvelle *Edition* des ouvrages de saint Grégoire de Tours, avec une excellente *Préface*, 1699, in-fol. ; | *Abrégé de la Vie* du père Mabillon, 1709, in-12 ; | une longue *Vie latine du pape Urbain II*, imprimée dans les *OEuvres posthumes* de Mabillon et de dom Ruinart, publiées par dom Vincent Thuillier, 3 vol. in-4° ; | une *Dissertation sur le pallium*, en latin ; | *Iter litterarium in Alsatiam et Lotharingiam* ; | un ouvrage contre le père Germon, pour prouver la sincérité des diplômes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal à propos : *Ecclesia parisiensis vindicata*, et dans lequel il paraît avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses : ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire. (*Voyez GERMON et RAGUET.*) Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Haut-Villiers en Champagne.

RUISCH. *Voyez* RUYSCH.

RUISDAEL ou RUISDAAL (JACQUES), peintre, né à Harlem en 1636, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux ; les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Vanden Velde, ou Wouwermans. Le Musée du Louvre conserve de ce peintre quatre tableaux : un *Coup de soleil*, un paysage dans lequel on voit un *Village situé près d'un bois*, une *Forêt coupée par une rivière* dans laquelle les bestiaux viennent s'abreuver, une *Tempête*.—SALOMON, son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.

* RULHIÈRE (CLAUDE-CARLOMAN de), historien et poète, naquit à Bondi, près de Paris, en 1733, d'une famille distinguée. Au sortir du collège il entra au service et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guienne. Il s'adonna aussi à l'étude de la diplomatie, et accompagna en 1760 à Pétersbourg le baron de Breteuil comme secrétaire d'ambassade. Témoin de la révolution (1762) qui arracha le sceptre à Pierre III (étranglé ensuite dans sa prison par Orloff), et qui plaça Catherine

sur le trône, il écrivit en peu de pages, et dans un style digne de Salluste, l'*Histoire* de cette sanglante catastrophe. Catherine II n'y est nullement flattée, et elle ne méritait pas de l'être. Rulhière n'osa pas publier son ouvrage, qui ne parut qu'après sa mort, en 1797. Il avait été déposé entre les mains de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. Quoique inédite, cette histoire fut connue : elle alarma l'impératrice qui ne put obtenir ni par les séductions, ni par les menaces, la suppression de ce livre dont elle redoutait la publication. En 1768 on le chargea d'écrire pour l'instruction du dauphin (depuis Louis XVI), l'histoire des troubles qui agitaient la république de Pologne, et en 1771 on attacha à ce travail une pension de 6000 livres dont il a joui jusqu'à sa mort. Il parcourut plusieurs cours de l'Europe, et accompagna le maréchal de Richelieu dans son gouvernement. Rulhière débuta à cette époque dans la carrière de la littérature, par deux *Épîtres* qui établirent sa réputation. En 1787 il fut reçu à l'académie française, quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage important. Son discours de réception fut très applaudi, et parut justifier le choix de l'académie. Rulhière était imbu de principes philosophiques; mais il tenait beaucoup aussi aux faveurs des grands. Lors de la révolution, il sembla se déclarer pour son parti, sans adopter néanmoins les mesures du nouveau régime : c'est-à-dire qu'il aimait la révolution comme philosophe, et les grands comme ambitieux. Il mourut le 30 janvier 1791. Voici le portrait que fait de lui son ami Chamfort : « Rulhière cachait un esprit » très délié sous un extérieur assez épais, » très malicieux avec le ton de l'aménité, » très intrigant sous le masque de l'innocence, » souciance et du désintéressement. Réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel-esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprecier, il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès des femmes, qui ne doutaient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitait dans son manège que la bassesse, qui l'aurait empêché de se faire valoir; souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe

avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielieux que pour exprimer sa haine et ses prétentions. Superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité, quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous les petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des étincelles, et ne voyait dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites sociétés, etc. Si ce portrait est véritable, ainsi que tout le fait croire, il ne semble cependant pas fait par la plume d'un ami. On a de Rulhière : | *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, où se laissent facilement remarquer les principes philosophiques de l'auteur, est parfois écrit d'un style assez clair et rapide. Il y embrasse ouvertement la défense des protestans et ne ménage pas les catholiques. Il possédait le manuscrit de l'abbé de Mably sur l'*Histoire de France*, qu'il termina; il en rédigea en entier la seconde partie. | *Discours* (en vers) *sur les disputes*; | *Épître sur le renversement de ma fortune*; | *Histoire de la révolution de Russie en 1762*, Paris, 1797, in-8°; | *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république, suivie d'anecdotes sur la révolution de Russie*, Paris, 1807, 4 vol. in-8° et in-12. Cette histoire ne contient que le premier partage de la Pologne, Rulhière étant mort avant l'entier démembrement de ce royaume. En même temps qu'il peint les malheurs du roi Poniatowski, et la courageuse quoique inutile défense des Polonois, il met en usage tous les moyens d'exciter l'indignation de ses lecteurs contre cette injuste oppression, et notamment contre l'ambitieuse Catherine II. Il tâche en outre de dévoiler les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, et semble pronostiquer l'anarchie qui désola la France quelques années après. Le style est correct et élégant; mais on y reconnaît toujours la plume d'un philosophe du 18^e siècle. | *Les Jeux de mains*, poème en trois chants, avec l'*Épître sur les disputes*, l'*A-propos*, des *Epigrammes*, etc., Paris, 1808, 1 vol. in-8°. On a publié les *OEuvres posthumes* de Rulhière en 1791, in-12, où l'on ne

reconnait cependant le style de cet auteur que dans les anecdotes du maréchal de Richelieu. Rulhière avait du talent poétique; et quand son Epître sur les disputes parut, Voltaire dit à ses amis : « Lisez cela, c'est du bon temps. » Et Laharpe, en parlant de lui, s'est exprimé en ces termes : « Bon plaisant dans les vers, il était loin d'être gai dans la société; il y était au contraire lourd et important. » On a réimprimé en 1849 les *OEuvres diverses* de Rulhière en 2 vol. in-8°, et sous le titre d'*OEuvres posthumes*, l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* et des *Anecdotes sur la révolution de Russie*. M. Daunou a fait précéder une des éditions de Rulhière d'une *Notice* sur cet auteur.

* RULHIÈRE (A.-J.-A.), frère du précédent, et officier de la gendarmerie nationale de Paris. Il commandait ce corps au 10 août 1792, et voulut l'employer à défendre le malheureux Louis XVI; mais ses soldats s'y refusèrent : il se vit contraint de se retirer avant l'attaque du château. Ses bonnes dispositions en faveur du roi ne purent pas être ignorées des factieux, qui le firent arrêter, enfermer dans les prisons de l'Abbaye, où il périt dans les massacres des 2 et 3 septembre.

RULLAND ou RULAND (MARTIN), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : | *Medicina practica*, Francfort, 1623, in-12. C'est un dictionnaire des maladies, avec des remèdes. | Un petit livre de la scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen. Bâle, 1596, in-8°; | *Appendix de dosibus, seu justa quantitate et proportionem medicamentorum*; | *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ X*; | *Thesaurus rullandinus*, Rouen, 1630. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. | *Lexicon alchemiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°; | *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8° : c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

RULLAND (MARTIN), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague l'an 1611. Il a donné : | *Histoire d'une dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prou-

ver sa crédulité. | *De perniciosæ luis hungariæ tecmarsî et curatione*, Francfort, 1600, in-8°; | *Propugnaculum chymiatricæ*, Leipsick, 1608, in-4°.

RULMAN (AULNÈ). Voyez l'article FLÉCHIER.

* RUMFORD (sir BENJAMIN THOMPSON, plus connu sous le nom de comte de), physicien célèbre, né en 1733 dans un petit canton des Etats-Unis d'Amérique, nommé autrefois Rumford et maintenant Concord, dans l'état de New-Hampshire, manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes; mais il appartenait à une famille pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocation était alors bien stérile en Amérique. Ayant épousé à l'âge de 19 ans une riche veuve, il put suivre ses goûts; mais la guerre de l'indépendance vint interrompre ses travaux, et l'obliger de prendre un parti; il se déclara pour la métropole. Nommé en 1772 major de la milice du district qu'il habitait, il partagea les revers de l'armée anglaise et se retira avec elle à Boston, et, lorsque cette ville assiégée par les indépendans fut évacuée dans le mois de mars 1776, Thompson fut chargé d'aller porter à Londres cette fâcheuse nouvelle. Lord Georges Germain lui donna un emploi dans ses bureaux, et en 1780, il fut investi des importantes fonctions de sous-secrétaire d'état. Son séjour à Londres ne fut pas perdu pour les sciences, et il fut reçu en 1778 membre de la société royale, à laquelle il avait communiqué des expériences sur la force de la poudre à canon. Il revint en 1782 en Amérique avec le grade de chef d'escadron, parvint à réorganiser la cavalerie alors confiée à Charlestown, et mérita le grade de colonel. La paix, qu'amena la défaite du comte de Grasse (voyez GRASSE), le rendit à la vie civile; il résolut alors d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, dans la guerre contre les Turcs. A son passage à Munich, Thompson alla voir l'électeur régnant, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degrés au rang de conseiller d'état, de lieutenant-général dans ses armées, et enfin de ministre de la guerre et de directeur de la police. Thompson introduisit d'utiles réformes dans l'armée, et rendit son nom à jamais recommandable, par le noble usage qu'il a fait de la science. Il établit des manufactures pour des enfans pauvres, fit interdire la men-

dicté, introduisit la culture de la pomme de terre, fit exécuter des cheminées propres à accroître l'intensité de la chaleur et à diminuer la consommation du bois, et on lui doit le premier établissement des soupes économiques. L'électeur de Bavière ne fut point ingrat; il le créa comte de Rumford, et le nomma son ambassadeur à la cour de Londres (1798). D'anciens usages dont le ministère anglais ne voulut point se départir, ne lui permirent pas d'occuper le poste qu'il avait ambitionné; mais pendant son séjour à Londres, il fit connaître ses inventions économiques, contribua beaucoup à fonder l'institution royale de cette ville, et fit les fonds de deux prix, l'un en Angleterre, l'autre en Amérique, pour encourager de nouvelles recherches sur la chaleur. A la mort de l'électeur de Bavière, il retourna à Munich pour régler ses affaires et rendre compte de son administration, puis il vint, en 1799, se fixer en France, où il épousa la veuve du célèbre et infortuné Lavoisier. Rumford était depuis long-temps veuf lui-même. Il mourut dans sa maison d'Auteuil, le 21 août 1814, âgé de 61 ans. Il avait publié le résultat de ses travaux et de ses recherches dans un ouvrage très répandu, intitulé *Essais politiques, économiques et philosophiques*, Genève, Manget, 1798, 2 vol. in-8°, avec fig. Ce recueil contient neuf *Mémoires ou Essais*; on y en ajoute un dixième publié en 1799 et cinq autres qui ont paru en 1806, traduits, comme les précédens, par le marquis de Courtivron. Les travaux et découvertes de Rumford, publiés en anglais soit séparément soit dans les *Transactions philosophiques*, ont été pour la plupart traduits en français par M. Pictet dans la *Bibliothèque britannique*. Nous citerons encore de Rumford : *Mémoires sur la chaleur*, Paris, F. Didot, 1804, in-8°; *Recherches sur les bois et le charbon*, Paris, Everat, 1812, in-4°, de 60 pages (lu à l'institut, le 30 décembre 1811). *Recherches sur la chaleur développée dans la combustion, et dans la condensation des vapeurs*, Paris, 1812, in-8°, de 104 pag. (lues les 24 février et 30 novembre 1812). Ses autres ouvrages se trouvent dans la collection des *Mémoires de l'institut* et d'autres sociétés savantes. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumford.

RUMOLD (saint), communément saint Rombaud, Rumoldus, patron de l'église

de Malines, est un de ces zélés religieux anglo-saxons, établis en Angleterre et en Irlande, qui, dans le 8^e siècle, quittèrent leur solitude pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrod, et fut sacré évêque *régional*, c'est-à-dire sans avoir de siège fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Liège et d'Anvers, et mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 775. Son corps, jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, et enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPF ou RUMPHIUS (GEORGES-EVE-RARD), né en 1626 à Solm en Allemagne, docteur en médecine dans l'université de Hanau, devint consul, puis marchand à Amboine, l'une des îles Moluques, où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons dans cette science, il s'y rendit très habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savait parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un supplément, par les soins de Jean Burman, en 6 vol. in-fol., sous le titre d'*Herbarium amboinense*, en 1758. On a encore de lui : *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, la Haye, 1759, in-fol. : la première édition est recherchée pour les figures. Rumpf avait composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour : on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette île d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam. Rumpf est mort en 1693.

* RUNG (PHILIPPE), anglais de naissance, est mort le 11 février 1823, âgé de soixante-dix ans, à Halle, où il professait la langue anglaise, à l'université. Rung a publié plusieurs écrits, entre autres : un *Dictionnaire Biographique des Juifs et des Juives qui se sont distingués dans la carrière des lettres, en y comprenant les patriarches, les pro-*

phètes et les rabbins célèbres, Leipsick, 1847. En 1820 il avait fait paraître une traduction anglaise d'une comédie allemande de Hell.

RUNGIUS (DAVID), luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittenberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Épître de saint Jacques, etc.

RUNGIUS (JEAN-CONRAD), savant littérateur protestant, né à Cappel, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les éléments des langues latine, grecque, hébraïque, etc. Il s'appliqua aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714, on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Francker: il y mourut le 17 janvier 1725, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du père Petau, avec une Continuation depuis 1653 jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs *Oraisons* académiques, imprimées séparément. Il y en a une entre autres pleine d'une excellente morale, d'une saine politique, et resplendissante des lumières de l'histoire: *Oratio de Romanorum luxuria et corruptissimis moribus, quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessum dederunt*, Harderwick, 1718, in-4°.

RUPEL MONDE (N. comtesse de), carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur Marie-Thérèse-Thaïs-Félicité de la Miséricorde, donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. *Voyez le Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1787, p. 403.

RUPERT (saint), évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du 7^e siècle, et y con-

vertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Evangile à Lorch et à Juvave, et établit son siège dans cette dernière ville, qui, presque ruinée, se releva par la religion qui vivifia tout; elle prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche et en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liège. Il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg, près d'Utrecht, et n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Écriture sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liège, où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1138. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol. et à Venise, 7 vol. in-folio, 1748 à 1752. On y trouve: | des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Écriture sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, et d'avoir parlé peu correctement de l'eucharistie dans un endroit de cet ouvrage; mais dans plusieurs autres, et en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe et la plus exacte. | Un *Traité des offices divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, et en rend des raisons mystiques; | un *de la Trinité*, et plusieurs autres; | des *Lettres*; | *Histoire de l'incendie de Deutz*; | *La Vie de saint Héribert*, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liège et des abbés du monastère de Saint-Laurent a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des bénédictins de Saint-Maur, tomes 4 et 9.

RUPERT (CHRISTOPHE-ADAM), né à Allorf en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647. On a de lui: | des *Commentaires* sur Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc.; | *Mercurius epistolicus et oratorius*; | *Orator historicus*, etc.

RUPERT. *Voyez* ROBERT et ROBERT de BAVIÈRE.

RUREMONDE (JEAN-GUILLAUME de), fanatique allemand, né vers 1540, se crut inspiré de Dieu pour renouveler dans Munster, sa patrie, la *pure doctrine*, en rétablissant l'anabaptisme, dont il appelait les sectaires le peuple de Dieu. Il commença à prêcher ses fausses opinions en 1580, et assurait, entre autres choses extravagantes, que le royaume de la nouvelle Jérusalem serait bientôt fondé, et que les anabaptistes s'empareraient des pays de ceux qui ne partageraient pas leurs opinions sur la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Chananéens. Il composa un livre dans lequel il s'efforçait de prouver « qu'à l'exemple » de Mahomet, on devait accorder la pluralité des femmes; et, afin qu'on pût les nourrir, il permettait les vols et les larcins, s'appuyant sur ce que tous les biens de la terre appartenaient à J.-C. et à ses disciples; que c'était lui que Dieu avait envoyé pour en faire une répartition égale, et qu'il lui avait confié pour cela l'épée de Gédéon. Cette morale relâchée et ces principes de brigandage ne manquèrent pas de lui attirer beaucoup de prosélytes, qui pillèrent, sous ses ordres, les maisons des nobles et des riches, et devinrent sinom-breux et si terribles, qu'ils portèrent la terreur dans plusieurs parties de l'Allemagne, dont les princes particuliers n'eurent pas assez de résolution ou de force pour arrêter leurs désordres, qui durèrent plus de cinq ans. Enfin on mit des troupes à la poursuite de Ruremonde, qui, se trouvant un jour avec ses femmes écarté des siens, fut pris et enfermé dans la forteresse de Durren au pays de Juliers. Il avait amassé, par ses vols, de grandes richesses dont il portait toujours sur lui la plus grande partie. Il put donc, à force de présents, corrompre ses gardes, qui lui permirent de communiquer avec ses femmes, et il vécut pendant longtemps dans le vice et l'abondance. Le duc de Clèves (Guillaume), l'ayant appris, fit resserrer plus étroitement Ruremonde, et ordonna qu'on instruisît son procès : il fut condamné au dernier supplice. Selon l'usage de ces temps, il fut brûlé à petit feu comme hérétique, et ses cendres dispersées au vent. Il ne donna aucune marque de repentir; deux de ses femmes subirent le même sort : les autres abjurèrent leurs erreurs et obtinrent leur pardon. Peu à peu on vint à bout d'ex-

terminer ou de disperser les partisans de ce fanatique, qui était plutôt chef de voleurs et d'assassins, qu'il ne l'était d'une secte.

RUSBROCH ou **RUSBROECH** (JEAN), né vers l'an 1294, dans le lieu dont il porte le nom, et qui est placé entre Bruxelles et Halle, fut le premier prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Grunendal (*vallis viridis*) dans la forêt de Soignies, près de Bruxelles, et y mourut en 1381, honnoré des titres de *très excellent contemplatif* et de *docteur divin*. Sa réputation attira chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un et de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant dominicain l'avait en grande vénération : et quoiqu'il fût bien plus grand théologien que Rusbroch, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *OEuvres* de Rusbroch au monastère de Grunendal, en manuscrit, 3 vol., sur vélin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de Pomère. Ces *OEuvres* ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet et Fleury; mais Denys le Chartreux, Sixte de Sienné, Lessius et plusieurs autres en ont fait l'apologie. Surius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, et d'autres de ce genre, le *Traité* de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'âmes. On peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que *ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs*. Voyez ARMELE, JEAN de la CROIX, FÉNELON, MALAVAL, TAULÈRE, etc.

RUSCA (NICOLAS), natif de Bedano,

fut élevé dans le collège des jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589 il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la 24^e année de son âge. Il se signala aussitôt par son zèle contre les erreurs de Calvin et de Zuingle, et fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestans, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 et 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valteline, tandis que Rusca y combattait leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne et d'autres crimes imaginaires, et le firent mourir à Tunis en 1618, dans des tourmens affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la prétendue réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, et rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes, irrités de la tyrannie des Grisons, secoururent leur joug, chassèrent les protestans, et ont constamment conservé depuis la religion catholique.

RUSCA (ANTOINE), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius, Visconti et Ferrari, dans la bibliothèque ambrosienne, par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupait, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4^o, divisé en 5 livres. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De inferno, et statu demonum, ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun.

* RUSCA (F.-DOMINIQUE), général au service de France, né en 1761 à Dolce-Acqua dans les états du roi de Sardaigne, où il était propriétaire et médecin, se déclara hautement en faveur de la révolution française, et fut bientôt banni de son pays. Il se réfugia alors en France, où il obtint du service, et parvint bientôt par son courage et son intelligence au grade de général. Il se signala particulièrement dans l'affaire qui eut lieu en Espagne sur les bords de la Fluvia, le 14 juin 1795, et par la prise de la redoute de St.-Jean de Muriatte, à l'ouverture de la campagne d'Italie, en 1796. On lui donna en 1802 le gouvernement de l'île d'Elbe, d'où il fut rappelé en 1805. Il

resta quelques années sans destination, commanda ensuite dans l'intérieur, et fut tué en 1814 en défendant la ville de Soissons contre les alliés.

RUSCONI (JEAN-ANTOINE), célèbre architecte du 16^e siècle, né en Lombardie. On a de lui un ouvrage très estimé, et qui a pour titre : *Regole di architettura, libri dieci*, Venise, 1590-1660, in-fol. L'auteur suit dans cet ouvrage les principes de Vitruve, et il s'y montre très instruit dans la théorie de son art. Plusieurs biographes italiens assurent qu'il donna les plans pour un grand nombre d'édifices, qu'il dirigea la construction de plusieurs autres, mais ils ne les détaillent pas ; cependant le nom de Rusconi est encore cité avec éloge parmi les artistes italiens.

* RUSCONI (CAMILLE), sculpteur, naquit à Milan vers 1670 : il se rendit dès sa première jeunesse à Rome, où il eut pour maîtres Hercule Ferrata et Charles Maratte. Rusconi ne négligea pas l'étude de l'antique, qui lui donna ce style sévère, expressif et délicat qu'on remarque dans ses ouvrages. Les principaux sont le *Tombeau de Grégoire XIII*, dans l'église de Saint-Pierre; celui de *Sobieski*, aux Capucins; *Les Anges de la chapelle de Saint-Ignace*, dans l'église de Jésus, etc. Le pape Clément XI faisait beaucoup de cas de cet artiste et le combla de bienfaits. Il mourut à Rome en 1728.

RUSHWORTH (JEAN), compilateur, d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1643 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois ; mais, après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et mourut en 1690, à 83 ans, en prison, où il avait été renfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 volumes in-folio.

RUSSEL (JEAN), comte de Bedford, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Théroutanne et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils.

Edouard VI étant monté sur le trône, envoya Russel contre les rebelles de Devon qu'il défit au pont de Fennyton; il se courut Excester, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedford. Il mourut en 1555.—Il y a eu un RUSSEL, évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Cantorum*; *De potestate pontificis et imperatoris*. — RUSSEL célèbre amiral anglais, se distingua par plusieurs actions d'éclat, et surtout par la victoire signalée remportée à La Hogue en 1692, sur la flotte de France commandée par M. de Tourville.

RUST (GEORGES) fut élevé au collège du Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Down en Irlande, et mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, traités suivant les maximes anglicanes; un *Traité sur la préexistence des âmes*, et un autre *de la vérité*, qu'il méconnaissait cependant lui-même, Londres, 1682, in-8°.

RUSTICI (JEAN-FRANÇOIS), sculpteur florentin, vint en 1528 à Paris, où François I^{er} l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation, ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talens. Ses statues sont la plupart en bronze. Il est mort à ce qu'on croit, à Paris vers 1540.

RUSTIQUE (saint), *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne dans le cinquième siècle, fut en correspondance avec saint Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avait embrassée. Tiré de son monastère par son évêque, qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siège de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, et ce pontife satisfait à ses doutes dans une lettre où il le dissuade en même temps de quitter son évêché, comme il avait résolu de le faire par humilité et par amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec saint RUSTIQUE, évêque d'Auvergne, en 423, qui mourut vers la fin du règne de Valentinien III.

RUTGERS (JANUS), littérateur, né à Dordrecht en 1589, mort à la Haye en 1625, est connu : | par des *Poésies* latines, imprimées avec celles d'Heinsius son

neveu, Elzévir 1653, in-12, et 1618, in-8°; | par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels qu'Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, etc.; | par ses *Variae lectiones*, 1628, in-4°; | par sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4°. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

RUTH, femme moabite, qui épousa Nahalon, un des enfans de Noémi et d'Elimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J.-C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï et aïeul de David. Le livre de Ruth qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* et le premier des *Rois*, comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jésus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth, qui était étrangère, aurait pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur, en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre, et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des *Rois*. On n'est pas d'accord non plus sur l'auteur de ce livre qui est la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. Jahn, dans son *Introduct. ad lib. sacr. vet. fœd.* p. 238, place la composition du livre de Ruth sous les derniers rois de Juda; et Richard Bernard a écrit sur les événemens racontés dans ce livre un traité curieux, intitulé : *la Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12. M. l'abbé La Boderie a fait imprimer à Paris, en 1824, in-8°, une traduction en patois auvergnat du livre de Ruth, avec le texte hébreu en regard. M. de Florian a donné en 1784, *Ruth*, églogue sainte, qui a remporté le prix de poésie de l'académie française. Voyez NOÉMI. On trouve dans la *Grammaire celtique* de M. Legonidec, une traduction du livre de Ruth en bas-breton.

RUTH D'ANS (PAUL-ERNEST), ecclésiastique, né à Verviers, ville du pays

de Liège, en 1655, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet, en 1704, se retira dans les Pays-Bas. Précipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connaissant le tort qu'il pouvait faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner. Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentimens, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII : mais Clément XI l'ayant mieux connu, le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant, à force d'intrigues, à être chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles, en 1728, en vahit la dignité de doyen de l'église de Tournai, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Le chapitre, qui refusa de le reconnaître et de l'admettre, fut l'objet de sa haine et de ses persécutions : l'illustre Fénélon prit part à la douleur des chanoines de Tournai ; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet est rapportée dans l'*Histoire de Tournai*, in-4°, par Poultrain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plus tôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée ; il sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison, et ne put l'obtenir. Ruth mourut en 1728, sans avoir reçu les sacremens de l'Eglise. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie dans un écrit imprimé sur les lieux, avec approbation, l'année même de sa mort. Voyez aussi *Flandria illustrata* de Sanderus, dernière édition, où il est parlé des doyens de Tournai.

RUTHERFORTH (THOMAS), ministre anglais, né en 1712 à Papworth-Everard, dans le comté de Cambridge, fut élevé au collège de Saint-Jean à Cambridge, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint recteur de Schenfield, en Essex, et de Barley, dans le comté d'Hertford : Il s'était occupé de philosophie, de théo-

logie, et même de mathématiques, et avait beaucoup d'instruction. On a de Rutherford : | *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle impose*, etc., 1744, in-8° ; | *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4° ; | *Lettres à Middleton, en faveur de Sherlock, sur les Prophéties*, 1750, in-8° ; | *Discours sur les miracles*, 1751, in-8° ; | *Adresse au clergé d'Essex* ; | deux *Lettres à Kennicott* ; | *Preuve du droit des églises protestantes, d'exiger du clergé une profession de foi et de doctrine* ; | *Lettre à Blackburne, sur le même sujet* ; | des *Sermons*. Il est auteur d'une correction curieuse d'un passage de Plutarque, où cet écrivain décrit les instrumens mis en usage pour renouveler le feu de la déesse Vesta. Rutherford mourut en 1771.

RUTILIUS RUFUS (PUBLIUS), consul romain, l'an 105 avant J.-C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains, par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat, et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Sylla voulut le rappeler ; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome*, en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'était un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte ; c'est ainsi que le peint Cicéron. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je te demande ? — Et, » répondit Rutilius, qu'ai-je besoin de la » tienne, s'il faut que je fasse quelque » chose contre l'honnêteté pour l'amour » de toi ? »

RUTILIUS-NUMATIANUS (CLAUDIUS), fils de Lachanius, né à Toulouse ou à Poitiers, à ce qu'on croit, florissait dans le 5^e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome ; mais il quitta cette capitale pour voler, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer, par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les barbares venaient d'y causer. Il était païen, et ennemi ardent des chrétiens. On a de lui, en vers élégiaques, un *Itinéraire* qui ne donne que des lumières

médiocres sur la géographie, mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, et où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avaient eu à souffrir; il parle aussi des austérités des pieux solitaires de l'île de Capraia et de celle de Gorgone, lesquelles il condamne en bon épicurien. Cet Itinéraire, qui est de l'an 446, a été imprimé à Bologne, 1520, à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1734, 2 vol. in-12. On cite encore les éditions de Damm, Brandebourg, 1760, de Kapp Erlang, 1786, de J.-G. Gruber, Nuremberg, 1804, in-8°. M. Le Franc l'a traduit en français, avec des notes.

* RUTLIGE, ou RUTLEDGE (le chevalier JAMES de), anglais, né vers 1750, fut élevé à Paris, et possédait le français comme sa propre langue. Il cultiva la littérature avec assez de succès, et était lié avec les plus beaux esprits de la capitale. Rempli d'idées philosophiques, il embrassa les principes de la révolution, et figura parmi les démagogues les plus exaltés. Son occupation favorite était de parcourir les rues et les places publiques, de rassembler le peuple, et de le haranguer. On le voyait presque toujours au milieu des groupes séditieux. Il était ennemi déclaré du général La Fayette, et ne l'épargnait pas dans ses discours. Ce général, ayant ordonné un jour de dissiper un rassemblement où Rutlige se trouvait, lui demanda son nom. Celui-ci répondit : « Je m'appelle moitié l'un et moitié l'autre, » faisant allusion au nom du premier, qui s'appelle *Motier la Fayette*. Il fut arrêté, mais il obtint son élargissement. Poursuivi sous le règne de la terreur, comme ayant pris part à un complot contre la Convention, il fut incarcéré en 1795, et mourut dans les prisons l'année suivante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, savoir : | *Le Retour du philosophe*, ou *Le Village abandonné*, poème imité de l'anglais, d'Oliviers Goldsmith, Bruxelles, 1772, in-8°; | *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparés à ceux des Anglais*, Londres, 1776, in-12; | *La Quinzaine anglaise à Paris*, ou *l'Art de s'y ruiner en peu de temps*, traduit de Sterne, Londres, 1776, in-12; | *Essai politique sur l'état de quelques puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8°; | *Premier et second Voyage de my-*

*lord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise*, Yverdon, 1777, 2 vol. in-12; Londres, 1787, 2 vol. in-8°; | *Supplément à la Quinzaine anglaise, ou Mémoire de M. de Provence* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; nous citerons celle de Paris, 1787, 2 vol. in-12. | *Le Babillard*, journal littéraire commencé en janvier, 1778, jusqu'au 30 août de la même année, Paris, 4 vol. in-8° : on y trouve quelques bons morceaux; | *Le Vice et la Faiblesse, ou Mémoire de deux provinciales* Lausanne et Paris, 1785, 2 vol. in-12; | *Alphonsine, ou Les Dangers du grand monde*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; | *La Vie de M. Neckér, directeur général des finances*, ib., 1789, in-8°; | *Aventures de mylord Johnson, ou Les Dangers de Paris*, 1798, 2 vol. in-12, etc. Rutlige a donné en outre deux comédies, *Le Bureau d'esprit*, en cinq actes, Londres, 1777, in-8°; | *Les Comédiens, ou Le Foyer*, en un acte, représenté à Paris. Cet auteur ne manquait pas d'instruction; ses ouvrages sont bien écrits, et l'on s'étonne parfois d'y trouver des idées saines et une morale assez pure; on ne peut cependant pas dire la même chose de quelques-uns de ses romans. L'*Essai* sur le caractère des Français et des Anglais, quelques *Essais politiques*, etc., et la *Vie* de Neckér, sont ses meilleurs ouvrages.

* RUTY (CHARLES-ETIENNE-FRANÇOIS, lieutenant-général comte), naquit à Besançon, le 4 novembre 1774, d'une famille honorable, et fit ses études avec la plus grande distinction au collège de cette ville. Le jeune Ruty fut placé le 6 octobre 1792 à l'école d'artillerie de Châlons. Après s'être fait remarquer par ses succès, il en sortit le 17 mai 1793 pour entrer comme lieutenant en second dans le 2^e régiment d'artillerie à pied, et dès le mois de ventôse an 2 (1794), sa belle conduite lui valut le grade de capitaine dans le même corps. Il fit partie en cette qualité de l'expédition d'Egypte, pendant laquelle il mérita un sabre d'honneur et le grade de chef de bataillon au combat de Lesbeh. Colonel en l'an 10, général de brigade en 1807, il prit part à toutes les campagnes de la grande armée. Envoyé en Espagne pour commander l'artillerie du 7^e corps de l'armée du midi, il sut par son habileté créer avec les ressources locales un matériel et des moyens d'approvisionnement considérables. C'est à cette époque qu'il donna l'idée d'un nouveau genre d'obusier désigné sous le nom d'*obusier*

Ruty, et qui a été employé avec succès dans la guerre de montagnes. Nommé général de division le 9 janvier 1813, Ruty fit la campagne de Saxe : les services qu'il y rendit lui valurent le titre de comte de l'empire. En 1814 il commandait en chef l'artillerie de la grande armée. A la même époque il fut chargé de l'une des missions les plus délicates que l'on pût confier à un homme d'état : c'est lui qu'on associa aux chefs de la Vendée pour réunir sous un même drapeau les guerriers qui avaient servi la cause du prince et ceux qui lui avaient conservé la France. Le succès qu'il obtint dans cette difficile négociation le désigna dès-lors à la confiance du roi. Nommé en 1817 directeur général du service des poudres et salpêtres, il y introduisit les plus heureuses améliorations, et fut créé pair de France en 1819. Il devint aussi conseiller d'état, vice-président du comité de la guerre, et président de la commission chargée de vérifier les écritures du trésor, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Nommé sur la fin de sa vie membre du conseil supérieur de la guerre, il n'a pu prendre part à ses importants travaux. Le comte Ruty est mort le 24 avril 1828. Il était grand-officier de la légion d'honneur, et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

RUVIGNY (HENRI, marquis de), gentilhomme français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Galloway, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de la Gudiana en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Graston, et mourut en 1720, à 73 ans.

RUYSBROECK. Voyez **RUSBROCH**.

RUYSBROECK. Voyez **RUBRUQUIS**. **RUYSCH** (FRÉDÉRIC), célèbre anatomiste, né à la Haye en 1658, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisait entrer une liqueur colorée jusque dans les ramifications des artères et des veines les plus petites. Il préparait les plantes avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1665, Ruysch avait été professeur de médecine et d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il était aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février 1731, âgé de près de 93 ans, et n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Outre l'édition de la *Description du jardin des plantes d'Amsterdam*, par Commerlin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol., on a de lui divers ouvrages recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4°. Les principaux sont : | *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis*; | *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°, avec figures; | *Epistolæ problematicæ sexdecim*; | *Responsio ad Godefredi Bidloo libellum vindictarum adversariorum anatomico-medico-chirurgicarum, decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4°; | *Thesaurus animalium primus*; | *Thesauri anatomici decem*; | *Musæum anatomicum*; | *Cura posteriores, seu Thesaurus omnium maximus*; | *Responsio de glandulis ad Cl. Boerhaave*; | *De musculo in fundo uteri observato, et a nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Plusieurs médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, **HENRI RUYSCH**, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, et a donné une édition des traités de Jean Jonston, sur les poissons, les oiseaux, etc., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum animalium*, 1728, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1717.

RUYTER (MICHEL-ADRIEN), célèbre amiral hollandais, né en 1607 à Flessingue, ville de Zélande, n'avait que onze ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer.

Il s'y signala dans divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maitre et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil, lui méritèrent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée l'an 1655, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Amand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'abolit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée, qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée, il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes françaises et anglaises. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral

des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas long-temps : il fut blessé devant la ville d'Agousta en Sicile dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après, à Syracuse, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les états-généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique ; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les catholiques offraient à Dieu le sacrifice éternel, « Ce qui n'a cependant rien d'étonnant, » dit un voyageur, pour ceux qui ont vu « à Schevelinge une tête de baleine, et à Sardam le tableau d'une femme qui s'accouche, occuper la même place, pour « vérifier sans doute le mot de Saumaise : « *Nostri resecuerant religionem usque ad vivum.* »

RUZANTE (le). Voyez BEOLCO

RUZE. Voyez EFFIAT.

RYCKEL. Voyez DENYS le CHAR-TREUX.

RYCKIUS (THÉODORE), philologue, né en 1640, à Arnheim, capitale de la Gueldre, fut avocat à la Haye, puis professeur d'histoire à Leyde. Il a donné : [une *Edition* de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très estimée ;] ... de Stephanus Byzantinus, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa dissertation *De primis Italiae colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCKE ou RYCCQUIUS (JUST), né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a publié un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *Il Capitolio romano*, Gand, 1617 in-4°, montre qu'il était très versé dans les antiquités profanes. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

* RYE (FERDINAND de LONGWI, plus connu sous le nom de), archevêque de Besançon, né en 1556, descendait d'une ancienne maison de Bourgogne. Il avait

embrassé d'abord la carrière militaire, servit quelque temps dans les Pays-Bas, puis quitta la profession des armes, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il se rendit à Rome et fut pourvu par Sixte-Quint de l'archevêché de Besançon après la mort du cardinal de Granvelle. Le diocèse lui dut beaucoup d'établissements utiles. Chargé de concert avec le parlement de Dôle, du gouvernement du comté de Bourgogne, il contribua à la défense de Dôle assiégée en 1656 par le prince de Condé, et mourut le 2 août de la même année, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siège.

RYER (ANDRÉ du), sieur de Malezair, né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et chevalier du Saint-Sépulchre, séjourna long-temps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du 17^e siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui : | une *Grammaire turque*, Paris, 1650, in-4°; | une *Traduction française de l'Alcoran*, Elzévir, 1649, in-12; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à celles de Sale et de Savari (voyez ces noms), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porier, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de » du Ryer, dit-il, est peut-être infidèle » quant à l'idiome; mais elle est assez » exacte quant à la doctrine. » Observations sur les Turcs, t. 1, p. 123 : | une *Version française du Gulistan*, ou l'empire des roses, composé par Saadi, prince des poètes turcs et persans, Paris, 1634, in-8°. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER (PIERRE du), historiographe de France, né à Paris l'an 1603, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux déranger sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit

de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a composé 18 pièces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* parait emporter le prix sur les autres. Le style de du Ryer est assez coulant; il écrivait avec facilité en vers et en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père ISAAC du RYER, mort vers 1631, avait fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues.

RYMER (THOMAS), savant anglais du 17^e siècle, né vers 1650 dans le nord de l'Angleterre, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, et elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, et lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, conventiones, et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., et contrefait avec des augmentations à la Haye, 1759, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition originale. On en a donné un abrégé sous le titre d'*Abrégé historique de 20 volumes des Actes de Rymer*, 1 vol. in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSEN (LÉONARD), théologien hollandais du 17^e siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités*, sur les matières qui la concernent. Le meilleur que l'on connaisse de lui est contre celui de Béverland : *De peccato originali*. Ce traité de Ryssen n'est pas commun; il est intitulé : *Iusta detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali*, in-8°, 1680. C'est une bonne réfutation de

l'indécence et absurde paradoxe que Bévérland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine (voyez AGRIPPA HENRI-CORNEILLE), mais à la croyance constante de l'Eglise catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genèse* nous apprend de la prévarication du premier homme; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion: *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut inde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

RZACINSKI (GABRIEL), historien polonais du 18^e siècle, et que ses compatriotes considèrent comme leur Plin, était issu d'une noble famille, et est au-

teur d'une *Histoire naturelle de la Pologne*, écrite en latin et estimée, Sandomir, 1721, in-4°. Il donna une addition à son ouvrage, sous le titre d'*Auctuarium historice naturalis regni Poloniae*, 1758, 1742, in-4°. Son histoire renferme des détails très curieux. Il y appelle sa patrie le *grenier de l'Europe*, et elle mérite ce nom d'après les faits suivans. La Pologne fournit en 1792 du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre; en 1415 elle en approvisionna les états d'Allemagne; en 1491, elle ncurrit Gènes, Rome et la Toscane; enfin, en 1626, l'ambassadeur d'Espagne s'offrit à acheter tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Les révolutions, les partis, les guerres, l'invasion des puissances alliées, et surtout le démembrement de ce royaume en 1793, ont beaucoup nui à sa fertilité et au progrès de son agriculture.

SA

SA ou SAA (EMMANUEL), jésuite, né en 1530 à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de saint Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut en 1596, dans sa 66^e année, à Arone, au diocèse de Milan, où il s'était rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui: [*Scholia in quatuor Evangelia*, Anvers, 1596, in-4°; Lyon, 1610; Cologne, 1620; | *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598, in-4°; Cologne, 1610. Ses notes sur la Bible sont courtes et littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, et terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. | *Aphorismi confessoriorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609; Douai, 1627, édition corrigée; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617. On assure qu'il fut 40 ans à composer ce livre, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. Les confesseurs y trouvent d'excellentes règles, fruits de l'expérience, du jugement, et de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maître du sacré palais en

SAA

ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paraissaient s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA (CORRÉA de). Voyez CORRÉA.

SAA do MIRANDA (FRANÇOIS), célèbre poète portugais, chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'était adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il l'eut perdue, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Après un voyage fait en Espagne et en Italie, il retourna en Portugal avec des connaissances très étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Saa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 63 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Eptres*, en *Sonnets*, en *Pastorales* et en *Chansons*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4°. Saa do Miranda est le premier poète de sa nation qui ait eu un nom. « Dans ses pastorales, dit un biographe, » Miranda se rapproche par le ton et par » le rythme tantôt de la *Canzone* italienne, » tantôt de l'ode latine, et même de l'é-

popée. Malgré ce défaut, on y trouve des tableaux pleins de grâce et de naturel et des descriptions ravissantes. Mais plus soigneux de réformer les vices du cœur que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachait à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prétaient pas toujours à la poésie; la sienne offre de saines leçons utiles.

SAADI ou **SADI**, surnommé *Mostih-Eddin*, célèbre poète persan, naquit dans une ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1194 de Jésus-Christ. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, et travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta pour le prix de dix écus d'or, et lui en donna cent autres pour la dot de sa fille, qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connaître son chagrin dans ses ouvrages, et principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers et en prose l'an 1258. Quelque temps après, il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie en langue persane un jardin ou parterre de fleurs, et celui de *Bostan* se prend pour un jardin de fruits; celui de *Molamâat* signifie en arabe des étincelles, des rayons, des échantillons. Il mourut l'an 1296, à l'âge de 102 ans. Voltaire faisait peu de cas de ses poésies; mais comme il ignorait la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le poète persan beaucoup d'énergie et d'élevation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau : de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide :
Qu'il parle, et l'univers repasse, en un instant,
De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.

On peut remarquer aisément combien étaient justes les idées du poète persan sur la Divinité. (Voyez KANG-HI.) *Gulistan* a été traduit en français par l'abbé

Gaudin, 1791, et plus anciennement par du Ryer. (Voyez ce nom.)

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, né en 892, mort en 942 à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : | un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs; | une *Explication du livre Jézira*; | un *Commentaire* sur Daniel; | une *Traduction*, en arabe, de l'ancien Testament, et d'autres ouvrages.

SAAS (JEAN), né 1703, à Saint-Pierre de Franqueville au diocèse de Rouen, fut membre de l'académie de cette ville et mourut en 1774 âgé de près de 72 ans. Après avoir été secrétaire de l'archevêque, et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat à la métropole en 1751. Une application constante à l'étude lui acquit des connaissances étendues dans la littérature et le rendit un des plus habiles bibliographes de son temps. Mais, plus jaloux de la gloire des lettres que de la sienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorsqu'ils s'agit d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom ou sous des noms empruntés, entre autres : | *Catéchisme de Rouen*; | *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°; | *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-42; | *Lettre sur le catalogue de la bibliothèque du roi*, 1749, in-12; | plusieurs *Lettres critiques* sur le *Supplément* de Moréri, 1735; sur l'*Encyclopédie*, sur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douai, 1762, in-8°. Ces lettres sont remplies d'observations sages, de corrections importantes, et décèlent beaucoup de jugement et de savoir; l'auteur est un des premiers qui aient apprécié avec justesse la massive compilation de l'*Encyclopédie*: il montre non-seulement les erreurs grossières, mais la mauvaise foi et les vues sinistres des rédacteurs. Voyez DIDEROT. L'éloge de Saas par Cotton Deshoussayes a été imprimé à Paris, 1776, in-8° de 35 pages.

SAAVEDRA. Voyez CERVANTES.

SAAVEDRA FAXARDO (Diégo de), littérateur et diplomate, d'une famille noble du royaume de Murcie en Espagne, naquit en 1584, à Algezarès bourg de Murcie. Après avoir été secrétaire de

chiffres du cardinal Borgia, vice-roi de Naples, il devint ambassadeur à Rome, et fut employé pendant trente-quatre ans en différentes négociations, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Nommé au conseil suprême des Indes en 1646, il se retira ensuite dans le couvent des augustins et mourut en 1648. On a de lui : | *l'Idée d'un prince politique*; | *la Couronne gothique*, etc., Anvers, in-fol.; | *la République littéraire*, ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaisanteries. Il a été traduit en français, à Lausanne, 1770, in-12. Saavedra était chevalier de l'ordre de St.-Jacques.

SABADINO DEGLI ARIENTI (JEAN), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses contes à la fois frivoles et lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il composa soixante-dix *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché qu'elles ne fussent imprimées d'abord à Bologne, in-fol. 1483, et ensuite à Venise en 1504 et 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara dit-on, de l'Egypte, et fut père de Tharaca qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au quatrième livre des Rois, chapitre 19. Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paraît que c'est un roman fabriqué sur l'histoire de Salomon, mal entendue et ridiculement défigurée par ce Grec, ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de *l'Histoire des temps fabuleux*, et celui d'*Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*.

SABAS (saint), Goth de nation, né sous le règne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage et sa vie chrétienne. Les Goths ayant embrassé l'arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui était païen, ayant donné un édit contre les chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, et noyé après plusieurs traitements cruels.

SABAS (saint), abbé et supérieur-général des monastères de Palestine, naquit en 439 à Mutallosque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoutèrent du monde; Il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, et il en fut l'ornement. Il défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus

et de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, et publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même saint, donnée par Métaphraste, est interpolée.

SABATAIL-SEVI. Voyez ZABATHAI.

* **SABATIER (ANDRÉ - HYACINTHE)**, littérateur, né en 1726 à Cavaillon (Vaucluse), termina ses études à Paris. Il fut chargé d'abord de l'éducation d'un fils du prince de Soubise et professa l'éloquence au collège de Tournon après la suppression des jésuites. Il vint ensuite à Paris, où il obtint une pension du roi. En 1789, il se laissa entraîner par les opinions du jour, et il accepta la chaire de professeur de belles-lettres à l'école centrale du département du Var, lors de sa formation. Après la réunion d'Avignon et du comtat à la France, il fut nommé professeur de l'école centrale de Carpentras : mais n'ayant pu conserver cette place au milieu des orages révolutionnaires, il se retira dans sa famille, à Avignon, et y mourut le 14 août 1806, âgé de 80 ans. Sabatier était membre de l'académie de Marseille. Il a publié un grand nombre d'ouvrages qui ont eu du succès : mais ils n'ont placé leur auteur que parmi les écrivains médiocres. Leurs titres sont : | *Lettre sur le grand Rousseau*, où il ne pargne pas les éloges; | *Eptre à l'abbé Poulle sur la méthode de diviser les discours*, 1754, in-8°; | *Conseils d'un vieil auteur à un jeune, ou l'Art de parvenir dans la république des lettres*, 1758, in-8°; | *Poème sur la bataille de Lutzelbourg*, 1758, in-8°; | *L'Enthousiasme*, ode, 1767, in-8° : plusieurs strophes de cette ode ne seraient pas indignes de la plume de J. B. Rousseau. | *La beauté et la population*, ode, 1764; | *Le bonheur des peuples*, ode, 1766, in-4°; | *Odes nouvelles et autres poésies*, 1766, in-12; | *Discours sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces*, Lyon, 1768, in-4° : ce discours est très bien pensé et écrit d'un fort bon style; | *Discours sur le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés, avec une lettre sur l'éloquence*, Lyon, 1769, in-4°; | *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-8°; | *La mort de Trajan*, ode, 1774, in-8°; | *Eloge de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné*, Avignon, 1777, in-8°; | *Ode à la ville de Marseille, au sujet de la statue équestre du roi (Louis XVI)*, 1781; | *Ode à Pie VI, pour réunir les princes chrétiens dans une ligue contre les puissances*

barbaresques, 1783, in-8°. Sabatier est également auteur de *Humbert II, ou La Réunion du Dauphiné à la France*, tragédie en 5 actes et en vers, 1774, in-8°; d'une comédie en un acte, *Le Couronnement de Pétrarque*, 1782, in-8°; et de plusieurs discours imprimés au nom de l'école centrale, où il était professeur. Le style de cet auteur est en général correct et ne manque ni de chaleur ni d'élégance. Son discours sur le préjugé qui note d'infamie les parents des suppliciés est rempli d'une logique profonde et d'arguments d'une précision qui écarte toute critique; on trouve dans ses odes de la verve, de la facilité, des vers heureux, et souvent le véritable charme poétique. L'édition la plus complète de ses ouvrages est celle d'Avignon, 1779, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Siècles littéraires* de Desessarts, t. 6 et 7, et la *France littéraire* d'Ersch.

* **SABATIER (RAPHAËL-BIENVENU)**, habile chirurgien, né à Paris dans le mois d'octobre 1732, fut reçu maître chirurgien à l'âge de 17 ans, membre de l'académie de chirurgie à 20, et à 25 chirurgien en chef adjoint des invalides sous le célèbre Morand, dont il devint le successeur et le gendre. Il ne tarda pas à se faire une réputation, à laquelle contribua encore une éducation excellente: il avait fait son cours d'études, possédait les langues grecque, latine, italienne et allemande. Son affabilité et sa politesse le faisaient aimer de ceux qui le connaissaient; ses talents l'appelèrent à des places honorables qu'il occupa avec succès, comme celles de censeur royal de l'académie des sciences, de professeur et de démonstrateur aux écoles de chirurgie, de commissaire pour les correspondances, de chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, après Morand. Outre ses leçons publiques, Sabatier donnait aussi des leçons particulières, et il faisait oublier la faiblesse de son organe par des idées claires, une sage méthode, et une diction concise et pure. Sa vie était simple, et uniquement consacrée à ses travaux. Il était humain, compatissant avec ses malades, et notamment avec les soldats blessés; lorsqu'ils devaient souffrir une opération douloureuse, on l'entendait leur dire souvent: « Pleurez, épanchez votre cœur; plus vous me ferez connaître vos souffrances, et plus je me rendrai attentif à les abrégées. » Dans sa dernière maladie, il tomba une fois éva-

noui entre les bras de son fils; on le crut expiré, mais étant revenu à lui: « Contemplez, mon cher enfant, dit-il à son fils, l'état d'anéantissement où je viens d'être plongé, et apprenez à mourir. » Après avoir languï plusieurs mois, il mourut à Paris, le 21 juillet 1811, à l'âge de 79 ans; il était décoré de la croix de la légion-d'honneur. Il a laissé: | *Theses anatomico-chirurgicæ*, 1758, in-4°; | *De variis cataractam extrahendi modis*, 1759, in-4°; | *Abrégé d'anatomie du corps*, par César Verdier, avec des augmentations, 1768, 2 vol. in-12; | *Traité complet de chirurgie*, par Mauquest de la Motte, 3^e édition, augmentée, avec des notes; | *Traité complet d'anatomie* Paris, 1775, 2 vol. in-8°; 3^e édition, 1791, 3 vol. in-8°. En publiant l'*Abrégé d'anatomie*, il y avait mis par reconnaissance le nom de Verdier; mais, aux instances de ses amis, il donna sous le sien le *Traité complet* que nous venons d'indiquer. | *De la médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8°; | *De la médecine opératoire ou des Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, 1796, 3 vol. in-8°, 1798, 3 vol. in-8°, etc., etc. Sabatier faisait partie de l'institut depuis la création de ce corps, et Bonaparte se l'était attaché comme chirurgien consultant. On trouve une *Notice nécrologique* par Suard dans le n° 221 du *Moniteur* de 1811, ainsi que le *Discours* prononcé sur sa tombe par M. Pellelan. Le baron Perey a fait aussi l'*Eloge historique de Sabatier*. Paris, 1812, in-4° et in-8°.

* **SABATIER** de Castres (l'abbé ANTOINE), littérateur, né à Castres, en 1742, termina ses études à Paris et prit l'habit ecclésiastique; mais il ne fut jamais que clerc tonsuré. Il le quitta pour se ranger, sous la protection d'Helvétius, parmi les philosophes. Il abandonna ensuite leur parti et obtint plusieurs pensions du ministère. A l'époque de la révolution, il émigra, et habita successivement l'Angleterre et l'Allemagne où il publia quelques écrits. S'il faut en croire quelques biographes, les profits qu'il retirait de ses ouvrages auprès des libraires, n'auraient pas tous été avoués par l'honneur. Il n'obtint rien de Bonaparte auquel il adressa ses flatteries, et ne put rentrer en France qu'en 1814. Une pension de 3500 fr. qui lui fut accordée lui paraissant trop modique, il se mit à déclamer contre ses anciens maîtres. Sabatier de Castres est mort à Paris, le 15 juin 1817, chez les sœurs de la Charité de la pa-

roisse Saint-Etienne, dans un état voisin de la misère, et dans un oubli auquel ne devait pas s'attendre un auteur qui avait quelque temps occupé la renommée. On reconnaît en lui du savoir, de l'esprit et une prodigieuse facilité pour le travail. Sa polémique et ses autres écrits formeraient une collection considérable. Le *Journal de la librairie* (1817) a donné une *Notice* très étendue et très intéressante de ses écrits, qui comprennent 31 articles. Nous allons en citer quelques-uns : les *Trois siècles de la littérature française*, ou *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François I^{er} jusqu'en 1772*. La dernière édition porte jusqu'en 1801, quoiqu'il y ait très peu d'articles nouveaux, 3 vol. in-8° et 4 vol. in-12, sixième édition. Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître un ouvrage si connu, qui eut d'abord de grands succès, et qui en fut digne sous certains rapports. Sabatier n'y ménage pas les coryphées du parti philosophiste, et les juge avec vérité. Il saisit toutes les occasions de les combattre, et manie quelquefois avec avantage l'arme du ridicule; mais son ton est trop déclamatoire, son style recherché, plein d'afféterie, et semé d'antithèses qui fatiguent le lecteur. Plusieurs articles semblent avoir été dictés par la passion; hors ces cas-là, ses jugemens littéraires sont en général conformes aux lois du bon goût. Quand l'abbé Sabatier fit paraître les *Trois siècles littéraires*, on publia qu'ils n'étaient pas de lui, mais d'un abbé Martin, vicaire de Saint-André-des-Arcs, et quelques biographes ont persévéré dans ce sentiment. | *Les Eaux de Bagnères*, comédie en prose, 1763, in-8°; | *Lettres d'une dame de province à une dame de la cour*, 1763; | *L'école des pères et des mères, ou les trois infortunés*, 1767 et 1769, in-12; | les *Quarts-d'heure d'un joyeux solitaire ou contes de M^{me}*; | *La Ratomanie ou le Songe moral et critique d'un jeune philosophe*, 1767, in-8°; | *Betsi ou les Bizarries du destin*, 1769 et 1788, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, ou *Recueil des meilleurs morceaux de morale pratique*, 1769, 2 vol. in-12; | *Dictionnaire de littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres*, 1770, 3 vol. in-8°; | *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, et de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°; | *Der-*

niers sentimens des plus illustres personnalités condamnés à mort, 1775, 2 vol. in-12; | les *Siècles païens*, 9 vol. in-12; | des *Lettres* dans les journaux sur différens sujets. On lui attribue encore *Le Tocsin des politiques sur la révolution française : Pensées et observations morales et politiques*. Voyez pour ses autres écrits, dont quelques-uns sont condamnés par le bon goût comme par la morale, tels que sa traduction des contes infâmes de Boccace, le *Journal de la librairie*, année 1817, p. 429 et 535.

* SABBATHIER (dom PIERRE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Poitiers en 1682 d'une famille originaire de Languedoc, et vint faire ses études à Paris, au collège des Quatre-Nations. Après les avoir achevées, se sentant du goût pour la vie religieuse, il prit l'habit de Saint-Benoît, dans l'abbaye de Saint-Faron, diocèse de Meaux, et se lia à la congrégation de Saint-Maur, par des vœux solennels, le 30 juin 1700. Il avait alors 18 ans. Ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Germain-des-Prés faire ses cours de philosophie et de théologie. Les dispositions qu'il annonçait, et les succès qu'il avait eus dans ses études, le faisant paraître propre aux travaux dont on s'occupait dans la congrégation, dom Ruinart se chargea de l'y initier. Ce savant religieux était alors occupé à mettre la dernière main au cinquième tome des *Annales bénédictines*. Il y employa dom Sabbathier, et lui fit faire ainsi son apprentissage. Dom Ruinart étant mort en 1709, dom Massuet fut chargé d'achever ce tome, et dom Sabbathier travailla pendant quelque temps avec lui. Un plus grand projet l'occupait : il souhaitait mettre au jour l'ancienne *Version* de l'Ecriture sainte, appelée *italique* ou commune, que saint Augustin préférait à toutes les autres. Il y donna tout son temps, et l'annonça au public en 1724. Il comptait l'achever à Paris, lorsque les querelles du jansénisme le firent exiler à Sainte-Nicaise de Reims. Il y continua son travail, et le mit en état d'être imprimé. Ce ne fut néanmoins que long-temps après, et par la générosité du duc d'Orléans, retiré alors à Sainte-Geneviève, que le public put en jouir. L'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi, parla avantageusement et de l'ouvrage et de l'auteur à ce prince pieux et éclairé, qui voulut bien donner à un libraire de Reims une somme considérable pour en commencer l'impression. Dom Sabbathier

n'eut point la satisfaction de la voir achevée. Le second volume était près de paraître, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie aiguë, suite d'un travail forcé, et peut-être des austérités auxquelles il se livrait. Il expira après quinze jours de souffrances, dans de grands sentimens de piété, à l'abbaye de Saint-Nicaise, le 24 mars 1742, à l'âge de 60 ans. Il avait travaillé à la Bible pendant plus de vingt ans. La congrégation envoya à Reims dom Vincent de la Rue, qui, aidé de dom Charles-François Ballard d'Inville, acheva l'ouvrage, et le fit paraître sous ce titre : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Italica et cæteræ quæcumque in codicibus manuscriptis et antiquorum libris reperiri potuerunt, quæ cum Vulgatâ latinâ ac cum textu græco comparantur : accedunt præfationes, observationes et notæ, indexque novus ad Vulgatam e regione editam, idemque locupletissimus, opera et studio domini Petri Sabbathier, ordinis Sancti Benedicti e congregatione Sancti Mauri*. Reims, apud Reginaldum Florentini 1743, 3 vol. in-fol. L'ouvrage, comme il était juste, est dédié à S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans, à la munificence duquel la publication en était due. L'Épître dédicatoire est de la composition de dom Clémentine. Les deux premiers volumes contiennent l'ancien Testament; le nouveau Testament se trouve dans le 5^e volume. On doit à dom Sabbathier un autre travail qui mérite d'être mentionné : c'est le *Catologue* de la bibliothèque de Saint-Nicaise de Reims, qu'il dressa avec un soin particulier, de concert avec dom Loyau, son confrère. On y trouvait non seulement les différens articles rangés par ordre alphabétique, mais encore le nom des auteurs, une liste chronologique de leurs ouvrages, et le dépouillement général de toutes les matières qui y étaient traitées; en sorte que, quelle que fût celle sur laquelle on voulait travailler, on avait pour ainsi dire, sous la main, et dans le plus grand détail, tout ce qui y avait rapport.

* **SABBATHIER** (dom JEAN), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né vers 1670 à Montpellier, fit sa profession dans le monastère de Daurade à Toulouse en 1691. Ce n'est point par l'érudition qu'il se distingua, mais par un autre genre de mérite que la science et le travail ne sauraient pas toujours donner. Nous voulons parler du courage vraiment chrétien avec lequel, pendant la peste

qui ravageait la Provence, en 1721, il alla avec dom Raymond de la Gorée, et quelques autres bénédictins, offrir ses services à M. de Vintimille, archevêque d'Aix, pour prendre soin des pestiférés. Ce prélat leur fit ouvrir les infirmeries, où ils se livrèrent à ces dangereuses fonctions avec un zèle que la religion et la charité peuvent seules inspirer. Dom de la Gorée et deux autres religieux en furent victimes : dom Sabbathier échappa. Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, frappée d'admiration pour cet héroïque dévouement, désira voir dom Sabbathier. Il fit le voyage de Paris pour satisfaire cette princesse. Elle entendit avec intérêt le récit de tout ce qui s'était passé pendant cette désastreuse époque, et exigea de dom Sabbathier qu'il en dressât la relation. Elle fut imprimée à Aix, en Provence, 1722, in-12, et à Paris, chez J. B. Samson, 1723. On y lit que, le 21 mars, fête de Saint-Benoît, fut le seul jour depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin, que ce fléau cessa, où il ne mourut aucun malade dans les infirmeries, et où l'on n'y en apporta point de la ville. Ce n'est pas pour un miracle que dom Sabbathier donne ce fait, mais comme une chose qui lui a paru singulière et digne de remarque, et c'est sous le même rapport que nous en faisons l'observation. Ce charitable et pieux religieux mourut le 9 janvier 1734, à Nîmes où il était prieur du monastère de Saint-Bauzill.

* **SABBATHIER** (François), littérateur, né en 1735 à Condom, fut professeur pendant 16 ans au collège de Châlons-sur-Marne. Cette ville lui doit la création de son académie, dont il fut le secrétaire pendant trente ans. Cet écrivain avait des idées philosophiques, ce qui lui attira la bienveillance du roi de Prusse. Il mourut en 1807, dans les environs de Châlons. Il était associé de l'institut et membre de plusieurs académies. On a de lui les ouvrages suivans : | *Essai historique et critique sur l'origine de la puissance temporelle des papes*, 1764, in-12. Cette première production de Sabbathier fut couronnée par l'académie de Prusse, autant sans doute à cause des principes de l'auteur que du mérite de l'ouvrage. | *Manuel des enfans, ou Les Maximes des Vies des hommes illustres de Plutarque*, 1769, in-12 ; | *Recueil de dissertations sur divers sujets de l'histoire de France*, 1770, in-12 ; | *Les Mœurs*.

coutumes et usages des anciens peuples, pour servir à l'éducation de la jeunesse, Châlons, 1770, in-4°; 1771, 3 vol. in-12; traduit en allemand, Prague, 1777, 2 vol. in-8°; | *Les Exercices du corps chez les anciens*, Paris, 1772, 2 vol. in-8°; cette compilation est assez recherchée; | *Recueil de planches pour l'intelligence des auteurs classiques*; | *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités*, Châlons, de 1766 à 1814, 57 vol. in-8° et 2 vol. de planches. Cette grande collection est surchargée de beaucoup d'articles inutiles, et est très peu étendue dans les derniers articles. La révolution a suspendu l'exécution de l'entreprise; on en resta au 36^e volume, qui n'allait qu'à la lettre B. Sabatier de Castres, qui d'abord avait loué cette compilation, la censura dans la suite, et en fit paraître une critique raisonnée dans ses *Siècles païens*.

* SABBATI (LIBERATO), botaniste italien du 18^e siècle, dont on ignore le lieu et la date de la naissance, ainsi que l'époque de la mort, exerçait la chirurgie à Rome lorsqu'il fut nommé conservateur du jardin botanique de cette ville. On a de lui: | *Synopsis plantarum quæ in agro romano luxuriantur*, 1745, in-4° de 50 pages, reproduit à Rome sous ce titre: *Collectio plantarum quæ luxuriantur in agro romano*, Rome, 1754, in-4°. Ce catalogue est rangé d'après la méthode de Tournefort, avec quelques changemens; | avec Bonelli, médecin: *Hortus romanus juxta systema Tournefortianum*, 7 vol. grand in-folio, contenant chacun environ 30 pages de texte et 100 figures, 1772 à de 1784. Les deux derniers volumes sont d'un autre Sabbati, et l'ouvrage n'est pas terminé: il n'est qu'aux deux tiers d'après Tournefort. Il est d'ailleurs des plus médiocres. Le papier et l'impression du texte sont très communs, les planches d'une médiocre exécution, sans aucun détail de fructification, et d'un format plus petit que celui du volume; le texte est encore plus imparfait. On y trouve cependant quelques remarques de Bonelli, sur la classification de Tournefort, qui sont assez justes; et l'auteur a placé, dans le discours préliminaire du premier volume, une *Notice abrégée du jardin de Rome*, qui est curieuse.

* SABBATINI (JULIEN), évêque de Modène, naquit à Fano le 7 janvier 1684,

et fit ses études chez les jésuites. Il sortit des mains de ses maîtres pourvu d'une instruction solide, et avec un goût déjà formé pour la bonne littérature. Étant entré à Florence chez les clercs réguliers des écoles pies, il s'y distingua par sa piété, son assiduité à l'étude, et l'étendue de ses connaissances. Il y fut chargé de divers emplois importants, et la manière dont il les remplit lui fit une réputation de sagesse et d'expérience qui lui valut l'estime d'illustres personnages, parmi lesquels on compte le grand duc de Toscane. Il avait le talent de la parole, et prêcha avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. Il ne réussissait pas moins dans la poésie, de sorte que les plus célèbres académies de Rome s'empressèrent de se l'associer sous le double titre de poète et d'orateur. En 1723, Renaud 1^{er}, duc de Modène, l'envoya à Vienne en Autriche avec le caractère de conseiller du prince Jean Frédéric, son fils puîné, qui se rendait dans cette ville. Sabbatini sut si bien s'y concilier les bonnes grâces de l'empereur Charles VI, que le duc le déclara son ministre près de cette cour. Benoît XIV, en 1726, le nomma évêque d'Apollonie. En 1739, François III, qui avait succédé au duc Renaud son père, rappela Sabbatini à Modène, et le fit son conseiller privé. En 1741, il l'envoya en ambassade en France. Sabbatini y resta jusqu'en 1745. Cette même année, il fut nommé évêque de Modène. Pendant douze ans qu'il gouverna cette Eglise, il y donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut le 3 juin 1757 (1), avec la réputation d'un pasteur aussi sage et aussi pieux qu'il était savant. Il a laissé des *Sermons*, des *Panegyriques*, des *Homélies*, et divers *Opuscules* en vers et en prose, qui ont été imprimés en divers lieux, et recueillis après sa mort en 3 vol. in-4°. On trouve dans les *Annali letterari d'Italia*, un long éloge de cet évêque, en langue latine. Une copie en fut enfermée dans son cercueil.

* SABBATINI (JOSEPH), savant religieux augustin, né à Ravenne, professa la théologie dans les principaux couvens de son ordre, et fut bibliothécaire à Rome de la bibliothèque Saint-Ange. Il mourut vers la fin du 17^e siècle, laissant: | *Mona-*

(1) Le *Dictionnaire universel* (Prudhomme) dit en 1767. On a préféré la date du *Dizionario storico di Bassano*.

chatus D. Aurelii Augustini, et originis familiæ eremitarum vindiciæ, Vienne en Autriche, 1650; | *Requesenius ad examen, seu contritio et attritio, pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilæ, 1673, sous le nom d'*Anania Cainen*; | *Vita Christiani Lupi*, Louvain, 1682, et à la tête des *OEuvres* de cet écrivain, Venise, 1724.

* **SABBATINI** (le père LOUIS ANTOINE), dit *Sabbatini de Padoue*, franciscain et musicien célèbre, fut élève du père Martini pour le contre-point, et devint maître de chapelle de Saint-Antoine de Padoue; il mourut à Rome le 29 janvier 1809. Sa musique sacrée, dont il reste un grand nombre de morceaux en manuscrits, a un caractère noble et sublime. Il a publié plusieurs ouvrages sur la théorie de la musique, qui sont estimés, quoiqu'ils aient eu beaucoup de contradicteurs: | *Vera idea delle musicali numeriche signature*, Venise, 1799, in-4°; | *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome, 1790, in-4°; | *Trattato delle fughe musicali*, Venise, 1802, 2 vol. in-4°, fig. Il a aussi dirigé l'édition des *psaumes de Marcello*, donnée par le père Valle en 1801: c'est la plus belle et la plus exacte.

SABELLICUS (MARCUS-ANTONIUS-COCCEIUS), historien né à Vicovaro, sur le Teverone, en 1436, d'une famille honnête. Lorsqu'il fut couronné poète, il prit le nom de *Sabellicus*, de ce qu'il était né sur l'ancien pays des Sabins. Il alla à Rome fort jeune, s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savans maîtres, et en particulier sous Pomponius-Laetus et sous Domitius de Vérone. Ses talens lui procurèrent la chaire de professeur des belles lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut en 1508, à 72 ans. Comme il n'avait pas suivi les maximes de sagesse qu'il étalait dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disait:

Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,
Si fugienda facis, si facienda fugis?

On a de lui: | une *Histoire universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, en latin, sous le titre de *Rhapsodiæ historiarum enneades*, 1498 et 1504, en quatre-vingt-douze livres, in-fol.; | l'*Histoire de la république de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487; et dans le recueil des historiens

de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. Il y a bien des exagérations et des éloges outrés. La traduction en italien par Matthieu Visconti de San Canciano, est rare; | *Epistolæ familiares, nec non orationes et poemata*, Venise, 1502, in-fol.; | *De Venetis magistratibus*, Venise, 1488, in-4°. Le recueil complet de ses ouvrages en vers et en prose fut imprimé à Venise en 1560, en 4 volumes in-fol.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 3^e siècle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, était aussi entêté que son maître. Il ne mettait d'autre différence entre les personnes de la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose: lorsqu'il considérait Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardait comme père; lorsque ce même Dieu descendait sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffrait et mourait sur la croix, il l'appelait Fils; enfin, lorsqu'il considérait Dieu comme déployant son efficace dans l'âme des pécheurs, il l'appelait Saint-Esprit. Selon cette hypothèse, il n'y avait aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de Père, de Fils et de Saint-Esprit n'étaient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avait produites pour le salut des hommes. Saint Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie, ainsi que celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jésus-Christ: *Ego et Pater unum sumus*. « Non dicit, *Ego et Pater unum sum*; sed *Ego et Pater unum sumus*. Quod dico unum, audiat Arianus; quod dico sumus, audiat Sabellianus: non dividat Arianus unum, non delect Sabellianus sumus. » Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans plusieurs conciles, et en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denys d'Alexandrie composa d'excellens *Traité*s contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés *Sabelliens*. Saint Jérôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses épîtres à Marcelle: *Nos Patrem et Filium et Spiritum sanctum in sua unumquemque persona ponimus; illi Trinitatem in unius personæ angustias cogunt*. Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelque temps après l'hérésie des trithéistes, dia-

métralement opposée à celle de Sabellius. Voyez FAYDIT et JEAN PHILOPONOS.

SABEO (FAUSTE), *Sabæus*, né près de Brescia dans l'état de Venise, se fit connaître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua à l'étude des Pères, et ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un *Recueil d'épigrammes latines*, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'*Edition d'Arnobé*, Rome, 1542, in-fol. : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses épigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut vers l'an 1558, âgé de 80 ans.

SABIN (GEORGES), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son poème intitulé *Res gestæ Caesarum germanicorum*, qu'il mit au jour âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans et la protection des princes. Il devint professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Koenigsberg, et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli, à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1560. On a de lui diverses poésies latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*.

SABINE (JULIA SABINA), femme de l'empereur Adrien, était petite nièce de Trajan et fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisait Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avait des grâces et de la dignité; mais elle mettait trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisait à son époux. Elle se vanta de n'avoir pas voulu lui donner des enfans dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La méintelligence augmenta tellement, qu'Adrien frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna

l'an 138 de J.-C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'église romaine et nonce de saint Grégoire le Grand à Constantinople auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 15 septembre 604, et mourut le 22 février 606. Il avait, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches; mais il paraît qu'ils se trompent, et que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie. (Voyez NOLE, dans le *Dict. géogr.*) Cependant les grandes cloches ne sont guère plus anciennes; car en 610 Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens lorsque Clotaire assiégeait cette ville, répandit la terreur dans le camp et mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de Saint-Etienne : ce qui prouve que ce n'était pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabinien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, et qu'on appelât le peuple à l'église par le son des cloches.

* **SABINIUS** (FRANCISCUS-FLORIDUS), savant du 10^e siècle, florissait après la restauration des lettres en Occident. D'après l'assertion de Vossius et de ses contemporains, c'était un écrivain sage, laborieux, doué d'une érudition peu commune, de beaucoup de goût et d'un discernement exquis. On a de lui différens ouvrages, dont les principaux sont : | *In calumniatores Plauti et aliorum linguæ latinæ scriptorum apologia*, Basileæ, 1540; | *Lectionum successivorum libri III*, Francfort, 1602, in-8°. Il est mort en 1547.

SABINUS (TITURIUS), lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. Voyez COTTA.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode le Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor fut pillé. Les vaincus s'étant rassemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut pour éviter la punition qu'il méritait.

* **SABINUS** (AULUS), poète latin, ami

d'Ovide, suivant lequel il aurait fait différens ouvrages que sa mort précoce ne lui permit pas d'achever. C'est ainsi qu'en parle l'auteur des *Métamorphoses* :

Quinque suam Troezen, imperfectumque diurnum
Deservit celeri morte Sabinus opus.

Cependant plusieurs savans attribuent à Sabinus, au moins en partie, les six héroïdes suivantes, qu'on trouve parmi celles d'Ovide, c'est-à-dire *Paris à Hélène*, *Léandre à Héro*, *Aconitus à Cydippe*, avec leurs réponses. Il mourut avant d'être parvenu à l'âge de 25 ans.

SABINUS. Voyez JULIE et AQUILIUS.

SABINUS (JULIUS), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de César au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avait confiance. Ensuite il mit le feu à la maison et se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avait déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome, chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfans. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds et lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus: c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectait d'ailleurs de montrer des sentimens humains. La tendre union et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes; mais il a été traité sans un grand succès.

* SABLIER (CHARLES), littérateur, naquit à Paris en 1693. Son père, Charles Sablier, contrôleur des trésoriers de la maison du roi, le destinait au barreau; mais il interrompit ses cours de juris-

prudence pour un emploi qu'il prit dans la compagnie des Indes, et qu'il quitta peu de temps après pour se consacrer entièrement à la littérature. Il se fit connaître dans cette carrière par une critique des fables de la Motte, intitulée *Lettres de madame la marquise de****, critique qu'il composa avec son ami Lachaussée, Paris, 1719. Sablier travailla pour le théâtre, et donna quelques comédies qui n'ont pas eu de succès. Nous connaissons encore de cet auteur des *Variétés sérieuses et amusantes*, 2 vol. in-12, 1764, et 4 vol. in-12, 1769; | un *Essai sur les langues*, Paris, 1779 ou 1781, in-8°, qu'on estime, quoique l'auteur l'ait publié à 82 ans; | et une traduction des *Lettres choisies de Sénèque*. Il a donné une édition des *Oeuvres* de Lachaussée son ami, précédée d'une *Vie* de l'auteur, 1763, 3 vol. in-12. Il fut en 1744 précepteur du duc de Mazarin, fils du duc d'Aumont, dont il fit un bon élève. Sablier est mort le 10 mars 1786, à l'âge de 93 ans.

SABLIÈRE (ANTOINE RAMBOUILLET de la), secrétaire du roi de France, était fils d'un riche financier nommé seulement *Rambouillet*, et n'appartient pas à la famille des d'Angennes de Rambouillet. Il est mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de soixante-cinq ans. La Sablière se distingua par un esprit aisé, naturel et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, après sa mort, par son fils. Ils ont été réimprimés souvent notamment, en 1823, in-12, dans la *Collection des petits classiques français*, publiée chez Delangle. On trouve dans cette édition une *Notice* sur l'auteur par Ch. Nodier. Ces petits poèmes lui ont fait beaucoup d'honneur par la finesse des pensées et par la délicate nouveauté du style: on peut les proposer pour modèles en ce genre. Son épouse, HASSELIN de la SABLIÈRE, était en liaison avec les beaux-esprits de son temps. La Fontaine, qui, pendant près de vingt ans, trouva dans sa maison un asile paisible, l'a célébrée dans ses vers. Quelques *Pensées chrétiennes* qu'elle avait écrites ont été imprimées plusieurs fois à la suite des *Pensées* de La Rochefoucauld.

* SABOUREUX de la BONNETERIE (CHARLES-FRANÇOIS, ou, suivant la Bibliothèque historique de la France, CHARLES-LOUIS), avocat, né vers 1725, exerça peu cette profession, et s'occupa plus particulièrement de littérature. Il a donné de bonnes traductions des an-

ciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture, à la médecine vétérinaire, et les a enrichies de notes, 1771-75, 1783, 6 vol. in-8°, et a publié à part la traduction de l'excellent livre de Columelle sur l'économie rurale. On a en outre de lui deux autres traductions, savoir des *Constitutions des jésuites*, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-8° et in-12, et du livre *Institutum societatis Jesu*, imprimé à Prague, 1757. C'est par erreur que quelques biographes lui attribuent le *Manuel des inquisiteurs*, avec des notes, 1762, in-12, qui est de l'abbé Morellet. Saboureux mourut à Paris en 1781.

* **SABUCO** (OLIVA NAUTEZ de), savante espagnole, née à Alcalá de Henarès vers l'an 1560, était fille d'un médecin peu renommé, de qui elle prit du goût pour toutes les sciences relatives à la médecine. Elle étudia sous les meilleurs maîtres de l'université d'Alcalá, alors l'une des plus florissantes de l'Europe, et acquit des connaissances très étendues. Plusieurs années avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siège de l'âme; mais elle ne la renferma pas précisément dans la glande pinéale. Son système sur le sang fut généralement adopté par les médecins anglais. Suivant Oliva, ce n'est pas ce fluide qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation : c'est le fluide qui passe du cerveau aux parties nerveuses. D'après ces principes, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine qu'on enseignait dans les écoles étaient pleines d'erreurs; elle condamnait surtout les saignées trop fréquentes, qui en effet étaient devenues un abus de l'art, notamment en Espagne. Le bruit de sa réputation arriva jusqu'à Philippe II, qui voulut la connaître et lui fit un bon accueil, ce qui ne lui arrivait pas souvent, même avec ceux qui le méritaient le mieux. Ce monarque lui accorda une pension. Elle a composé plusieurs ouvrages en latin, dont la plupart sont restés en manuscrits. Elle mourut en 1622.

* **SACCHERI** (JÉRÔME), mathématicien, né à Saint-Remi vers 1670, entra chez les jésuites à l'âge de 12 ans, et y fit ses études avec éclat. Ce qui paraît extraordinaire, c'est qu'à neuf ans il connaissait l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie. On le voyait toujours un Euclide à la main, lors même qu'il s'amusait des jeux propres à l'enfance. S'étant perfectionné sous d'habiles maîtres, il remplit

la chaire des mathématiques dans plusieurs maisons de son ordre, et ensuite à Pavie, où il demeura plusieurs années. Il avait une mémoire si claire et un esprit si actif, qu'on raconte de lui le fait suivant : il disposait en même temps trois jeux d'échecs, et, sans même voir les échiquiers, il dirigeait ses jeux avec une telle adresse qu'il donnait, dit-on, en même temps échec et mat à ses trois adversaires : le père Saccheri renouvela plusieurs fois cette épreuve et toujours avec succès. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite plus particulièrement : *Neostatica*, Milan, 1708; *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid., 1733, in-4°. Il mourut à Milan dans un âge très avancé.

SACCHETTI (FRANÇOIS de BENCI), né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce et remplit plusieurs charges dans sa république. Il écrivait facilement en vers et en prose; ses *Nouvelles* (*Novelle*), publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8°, prouvent qu'il avait une partie du génie de son compatriote Boccace, et qu'il n'en faisait pas un meilleur usage. Il mourut en 1408. La vie de Sacchetti se trouve en tête de la 1^{re} édition de ses *Novelle*, publiée par Bottari.

SACCHETTI (JEAN-BAPTISTE), célèbre architecte, né à Turin au commencement du 18^e siècle, a laissé différents ouvrages où l'on remarque du goût et un style mâle et sévère. Le palais royal de Madrid ayant été consumé par les flammes, il en continua la reconstruction, qui avait été commencée par Juvara, dont il était élève. Il suivit exactement les plans de son maître, et ce palais est un des plus magnifiques de l'Europe, soit par son étendue, soit par la beauté de l'architecture; mais par malheur les deux artistes oublièrent de choisir un lieu convenable pour y pratiquer l'escalier principal. Il a été reconstruit quatre fois, deux sous Ferdinand VI, et successivement sous Charles III et Charles IV.

SACCHI (ANDRÉ), peintre, né à Rome en 1598, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages les grâces et la tendresse de coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées

sont nobles, et sa touche finie, sans être peignée. Il a réussi surtout dans les sujets simples; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

* **SACCHI** (JUVÉNAL), savant italien et religieux barnabite, né à Milan le 22 novembre 1726, était très versé dans les belles-lettres, les langues anciennes, les mathématiques, et possédait à fond la théorie de la musique. Jeune encore, il fut nommé professeur de rhétorique à Lodi, ensuite à Bologne, et enfin il occupa la chaire des mathématiques au collège des nobles de Milan, où il professa pendant 40 ans. Il devint membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Italie, et jouit d'une grande réputation que ses talens et ses vertus lui avaient justement acquise. On a de lui : | *Del numero e delle misure*, etc., ou *Du nombre, de la mesure, et de la correspondance des cordes musicales*, Milan, 1761, in-8°; | *Della natura e perfezione dell' antica musica de' Greci, e dell' utilità che ci potremmo promettere della nostra, applicandola all' educazione de' giovani*, Milan, 1778, in-8°; | *Delle quinte successive nel contrappunto, e delle regole degli accompagnamenti*, Milan, 1780, in-8°; | *Vita di Farinelli*, Venise, 1784, in-8°; | *Dialogo, ove cercasi se lo studio della musica al religioso convenga, o disconvenga*, Pise, 1786, in-8°; | *Vita di Benedetto Marcello*, Venise, 1789, traduite du latin de Fontana, avec quelques observations, etc. Le père Sacchi mourut à Milan le 27 septembre 1789. On a placé son buste dans la galerie de l'institut (*La Specola*) de Bologne, et on a gravé dessous les vers suivans :

En tibi, quem sacre extinctum flaveris Camæna,
Ille animo Saccus purus ut eloquio.

SACCHI. Voyez PLATINE.

SACCHINI (FRANÇOIS), jésuite, né en 1570 à Paciono près de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années, et pendant sept ans secrétaire de son général Vitteleschi. Ses principaux ouvrages sont : | la *Continuation de l'Histoire de la société des jésuites*, en 4 vol. in-fol. écrite avec une grande pureté de langage, un style noble, élevé et sonore, plein de vivacité et d'intérêt : elle reprend sur celle d'Orlandin, en poursuivant le généralat de saint Fran-

çois de Borgia, et comprend celui d'Evarard Mercurien, et une partie de celui de Claude Aquaviva, achevé par Jouvençy (voyez ce nom). | *De ratione librorum cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitanda librorum moribus noxiorum lectione*, que le père Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603. Ces deux traités offrent des réflexions sensées et utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, bien propres à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu; moins étendue que le traité du père Jouvençy sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité et de nerf.

SACCHINI (ANTOINE-MARIE-GASPARD), compositeur de musique, né à Naples en 1735, a fait plus de bruit dans ce siècle que les Scipion et les Marcellus dans le leur. Après avoir parcouru l'Europe et charmé toutes les oreilles, il mourut à Paris le 7 octobre 1786. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome, avec une inscription amphigourique. « Cette espèce de paga » nisme, dit un auteur chrétien, qui place » dans les églises des monumens qui n'ont » aucun rapport avec la sépulture, n'a » fait que trop de progrès en Italie; mais » ce sont pour l'ordinaire de grands per- » sonnages dont on veut conserver la » mémoire (encore c'est un abus), comme » on voit à Padoue le buste du cardinal » Bembo; et non pas des castrats ou des » joueurs de violon. » On joue encore avec avec applaudissement l'*OEdipe à Colonne* de Sacchini. Il ne se distinguait pas moins dans la musique sacrée, et l'on conserve de lui des *messes*, des *oratorios* et des *motets* du plus grand mérite. Son *Eloge* par Framery a été inséré dans le journal encyclopédique de Bouillon, 15 décembre 1786; il contient une notice sur ses partitions.

SACCO (JOSEPH-POMPÉE), professeur de médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappela en 1702 dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur; il pratiqua et écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : | *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol.; | *Novum systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum et recentium*, 1693, in-4°; | *Medicina rationalis practica Hippocratica*; | *Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1703,

in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alcali, avait établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans. et mourut en 1718.

* **SACHEWEREL (HENRI)**, théologien anglais, né à Marlborough, vers 1672, fit ses études sur les mêmes bancs qu'Addison à Oxford, au collège de la Madeleine, où il fut agrégé et où il prit le bonnet de docteur, en 1709. Placé en qualité de ministre dans le comté de Strafford, et nommé prédicateur de Saint-Sauveur, dans Southwark, il prêcha deux *Sermons* qui firent du bruit. On prétend qu'il y attaquait lord Godolphin, sous le nom de Volpone. Quoiqu'il en soit, ils donnèrent lieu de la part de la chambre des communes à une accusation contre lui, dont le résultat, pour Sachewerell, fut la suspension de ses fonctions pendant trois ans, outre que ses deux discours furent condamnés au feu. Il subit la punition qui lui était infligée, et employa le temps de sa suspension à se faire des partisans, et à acquérir de la popularité. Les trois ans étaient à peine expirés, qu'il fut nommé à un bénéfice près de Shrewsbury, et presque aussitôt au riche rectorat de Saint-André, à Holborn. Le premier sermon qu'il prêcha après avoir été rendu à ses fonctions lui valut, dit-on, cent livres sterling, et il s'en vendit quarante mille exemplaires. Voici le portrait que fait de Sachewerell le docteur Burnet, au jugement duquel on peut s'en rapporter : « C'était, dit-il, un homme audacieux et insolent, sans instruction, sans bon sens, également dépourvu de piété et de religion; ses railleries contre les dissidens et le clergé du second ordre, dans des libelles sans pudeur, lui procurèrent une popularité passagère et une grande fortune. » Sachewerell mourut le 5 juin 1724.

SACHS (PHILIPPE-JACQUES), médecin de Breslau, de l'académie des curieux de la nature, se fit un nom de son temps par divers ouvrages savans et singuliers : | *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsick, 1661, in-8° ; | *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgo cancrorum, consideratio*, 1665, in-8° ; | *Oceanus macro-micro-cosmicus, seu Dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex et ad oceanum, sanguinis ex et ad cor*, Breslau, 1664, in-8° ; | *De miranda lapidum na-*

tura, ibid. Saches mourut en 1671, à 44 ans.

SACHS (JEAN), de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un traité contre Herman Coringius, sous le nom de *François Marinus*. Il est intitulé : *De scopo reipublicæ polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 50 ans, vers l'an 1670, comme il se préparait à passer dans l'île de Ceylan, par où il voulait commencer ses voyages qui faisaient toute sa passion.

SACHSE. Voyez HANS-SACHSE.

SACKVILLE. Voyez DORSET.

SACRATO (PAUL), *Sacratu*s, chanoine de Ferrare, sa patrie, et neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du 16^e siècle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres latines*, écrites avec élégance et dans le style cicéronien.

SACROBOSCO (JEAN de), appelé aussi *Hollywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui était le lieu de sa naissance, dans la province d'York, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, surtout dans son siècle ; l'un, *de Sphæra munda*, l'autre, *de Anni ratione, sive de Computo ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris, 1560.

SACY. Voyez MAISTRE (le).

SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris et l'un des quarante de l'académie française, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1727 à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : | une bonne *Traduction française des Lettres de Pline le jeune*, 1699-1701, 2 vol. in-12, réimprimée par les soins de M. Jules Pierrot qui l'a revue en 1826, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, et celle du *Panegyrique de Trajan*, 1709, en 1 vol. in-12 ; | un *Traité de l'amitié*, in-12 ; | un *Traité de la gloire*, in-12 ; | enfin, un *Recueil de factums* et d'autres pièces, 2 vol. in-4°. Son style est pur et élégant, il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse ; mais ce défaut du siècle est bien allié en croissant depuis, et c'est le caractère de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence.

* **SADE** (HUGUES de), dit *le vieux*, chef d'une ancienne famille de Provence, n'est connu que par la beauté de sa première femme, LAURE de NOVES, et par son opulence qui lui permit de donner, en 1555, 200 florins d'or pour la réparation du pont que Saint-Bénézet avait fait construire à Avignon en l'an 1177. — Son fils PAUL de SADE, fut ministre de la reine Yolande d'Aragon et évêque de Marseille, et mourut en 1433. HUGUES III ou HUGONIN de SADE, 5^e fils de Hugues le vieux, est la souche des trois branches de la maison de Sade connues sous le nom de *Mazan*, d'*Eguières* et *Tarascon*. — JEAN de SADE, fils de Hugues III, fut un habile jurisconsulte et vivait dans la première moitié du 15^e siècle; — PIERRE de SADE, exerça le premier l'emploi important de viguier triennal de Marseille (1565-1568); celui qui l'occupait marchait escorté de vingt archers. — JEAN-BAPTISTE de SADE-MAZAN, mort en 1707, à 75 ans, évêque de Cavaillon, a laissé entre autres ouvrages *pieux des Réflexions chrétiennes sur les Psaumes*, Avignon, 1698, in-8°. — HIPPOLYTE, comte de SADE-TARASCON, marin, se distingua au combat d'Ouessant, et mourut sur mer, en revenant de la guerre d'Amérique, qu'il avait faite comme chef d'escadre.

* **SADE** (JACQUES-FRANÇOIS-PAUL-ALPHONSE de), de la même famille que les précédens, né en 1705, embrassa l'état ecclésiastique, obtint l'abbaye d'Ebreuil, et fut vicaire-général de l'archevêque de Toulouse, puis de celui de Narbonne. Les états de Languedoc le chargèrent d'une mission à la cour, ce qui fut l'occasion de son séjour de plusieurs années à Paris. Il se retira ensuite à Saumane près de l'Aucluse, où il mourut en 1778. Il cultiva la littérature, et est plus particulièrement connu par ses *Remarques sur les premiers poètes français et les troubadours*, et par les *Œuvres choisies de Fr. Pétrarque*, traduit de l'italien et du latin en français, avec d'excellens *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, 1764, 3 vol. in-4°. Outre ses *Notices* relatives au poète italien, on en trouve de très curieuses et très intéressantes; à proprement parler, l'ouvrage de l'abbé de Sade est un *tableau* exact de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du 14^e siècle. Il n'y a oublié aucun événement important, et parfois il les développe avec autant de précision que de clarté; il y rappelle aussi les hommes les plus célèbres qui fleurirent

dans ce siècle; et en critique habile il rectifie plusieurs fautes dans lesquelles sont tombés ses prédécesseurs. Son livre serait parfait s'il n'eût souvent interrompu sa narration par différentes pièces galantes de Pétrarque, traduites en assez médiocres vers, et qui s'éloignent souvent du vrai sens de l'original. Son frère aîné JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS-JOSEPH, comte de SADE, gouverneur héréditaire des villes et château de Vaison pour le pape, fut chargé par le cardinal de Fleury de plusieurs missions diplomatiques. Il abandonna les charges qui l'attachaient au pape pour se fixer en France, et fut nommé lieutenant-général des provinces de Bresse, Gex, Bugey, etc. Il mourut en 1767 laissant un recueil d'anecdotes curieuses et de documens précieux sur la guerre de 1741 à 1746.

* **SADE** (DONATIEN-ALPHONSE-FRANÇOIS, marquis de), fils du comte de SADE dont il est question à la fin de l'article précédent, entra dès l'âge de 14 ans dans les chevaux-légers, d'où il passa comme sous-lieutenant au régiment du roi, puis comme lieutenant dans les carabiniers, et fut enfin capitaine de cavalerie. Il fit dans ces différens corps la guerre de Sept-ans, et revint en 1766 à Paris, où il épousa une demoiselle de Montreuil, fille d'un président à la cour des aides. Il n'est connu que par les désordres les plus affreux et les écrits les plus dépravés que puisse enfanter le libertinage. Le parlement d'Aix informa contre lui, et le condamna à mort, avec son valet-de-chambre compagnon de ses débauches; mais il se sauva à Gènes, puis à Chambéry, où une lettre de cachet du roi de Sardaigne le fit enfermer à Miolans, mais il trouva moyen de s'évader. Il erra long-temps en France et en Italie, fut arrêté de nouveau, et passa 29 années dans onze prisons différentes. Au commencement de la révolution, il recouvra momentanément sa liberté, parvint à se faire nommer à Paris secrétaire de la section des Piques; et quoique très révolutionnaire, fut dénoncé comme *modéré*: d'ailleurs, suspect comme noble, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté générale, et ne recouvra sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Il en fut privé de nouveau le 5 mars 1801, pour avoir donné une nouvelle édition de ses infâmes écrits. Nous nous abstenons d'en citer les titres. Il est mort à Charenton le 2 décembre 1814. — L'aîné de ses fils, LOUIS-MARIE de

SADE, qui avait énuigré et embrassé la carrière des armes, donna des preuves d'honneur et d'humanité; il rentra en France en 1794, exerça quelque temps l'état de graveur pour vivre avec sécurité, rentra au service en 1806, et se trouvait lieutenant au régiment d'Isenbourg, lorsqu'il fut assassiné par des brigands sur une grande route, le 9 juin 1809. Il avait publié le 1^{er} vol. de l'*Histoire de la nation française*, Paris, 1805, in-8°, comprenant la première race, et renfermant des recherches neuves et curieuses, qui ouvrirent à l'auteur l'entrée de l'académie celtique.

SADELER (JEAN), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur, que son père exerçait; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au dessin et à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. L'électeur de Bavière répandit ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnaissance, fit pour son protecteur des ouvrages qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et perfectionna ses talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il présenta quelques-unes de ses gravures à Clément VIII; mais ce pape ne paraissant pas disposé à remplir ses espérances, Sadeler se retira à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée, en 1610. Il eut un fils, nommé *Juste* ou *Justin*, dont on a aussi quelques estampes qui ne sont pas sans mérite. — Son frère et son disciple, **RAFAEL SADELER**, né à Bruxelles en 1555, mort à Venise en 1616, se distingua par la correction du dessin, et par le naturel qu'il répandait dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette ville. On trouve des estampes de lui dans un traité *De opificio mundi*, 1617, in-8°.

SADELER (GILLES), graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Les empereurs Mathias et Ferdinand II, successeurs de Rodolphe, continuèrent d'honorer ses talens. Ses *Vestigi delle antichità di Roma*, Rome, 1660, in-fol. sont recherchés.

SADI. Voyez SAADI.

SADLER ou **SADELER (JEAN)**, d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, se livra à l'étude du droit, et eut des emplois considérables sous le ministère de Cromwell. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé *Les Droits du royaume*, et un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions essentielles du pontificat tour-à-tour d'année en année avec Achimélech fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ithamar. Lorsque Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'unction royale à Salomon. Ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J.-C. et dépouilla Abiathar III de sa dignité et le relégua à Anathot. (Voyez ABIATHAR.) — Il ne faut pas le confondre avec **SADOC II**, grand-prêtre des Juifs, vers l'an 670 avant J.-C. du temps du roi Manassés.

SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des saducéens, vivait, suivant le Talmud, vers l'an 248 avant J.-C., et eut pour maître Antigone, qui enseignait « qu'il fallait pratiquer la vertu pour elle-même, et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avait ni récompenses à espérer ni peines à craindre dans une autre vie; comme si dans cette hypothèse il pouvait y avoir des vertus. (Voyez EPICURE.) Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *saducéens*, formèrent une des principales sectes des Juifs. Ils niaient la résurrection et l'immortalité de l'âme, et ne reconnaissaient ni anges ni esprits; ils rejetaient aussi toutes les traditions, et ne s'attachaient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils niaient les prophéties et les miracles, puisqu'ils admettaient par une inconséquence inconcevable et une contradiction manifeste avec leurs dogmes, les livres de l'ancien Testament; qu'ils pratiquaient la loi de Moïse et le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étaient sévères; mais il est à croire que dans la pratique ils suivaient des principes qui les mettaient fort à l'aise. Il est vrai que Jésus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs,

au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens ; mais c'est que ces derniers , qui défendaient les vrais principes , affichaient la vertu et prétendaient être irréprochables , au lieu que les désordres des saducéens découlaient naturellement de leur croyance. La mauvaïse doctrine des saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois , et même à la souveraine sacrificature ; et c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose à quel point de corruption et d'abandon le peuple juif et la synagogue étaient enfin parvenus. La secte de ces juifs épicuriens subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

SADOLET ou **SADOLETO** (**JACQUES**) , cardinal , né à Modène en 1477 , d'un savant professeur en droit à Ferrare , eut son père pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec et le latin , il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicène. Pour multiplier ses connaissances , il se rendit à Rome , où le cardinal Olivier Caffarelli , protecteur des gens de lettres , le prit chez lui. Léon X , non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer , le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtait à toutes les matières : théologie , philosophie , éloquence , poésie. Il joignait à un rare savoir une modération et une modestie plus rares encore : il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife , il se rendit dans son diocèse , où il partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Clément VII le rappela à Rome ; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retournerait dans son évêché au bout de 5 ans. Il y retourna en effet , mais Paul III l'ayant fait revenir à Rome en 1558 , il accompagna le pape à Nice , où devait s'effectuer une entrevue entre le roi de France et l'empereur. Quelque temps après , ce même pontife l'envoya nonce en France , pour engager François I^{er} à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque français goûta beaucoup les charmes de son esprit , et le pontife romain , non moins satisfait de sa négociation , l'honora de la pourpre en 1556. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547 , à 70 ans , également regretté des catholiques et des protestans. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun ; mais il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style

en vers et en prose , respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'était formé sur Cicéron ; on pourrait même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15^e siècle la belle latinité , il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 5 vol. in-4^o ; le 1^{er} en 1737 , le 2^e en 1758 , et le 3^e en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont : | divers *Discours* , dont tout le mérite est dans le style ; | dix-sept livres d'*Epîtres* , les unes intéressantes , les autres moins agréables ; | une *Interprétation* des Psaumes et des Epîtres de saint Paul , et d'autres ouvrages de théologie écrits avec plus d'élégance que de profondeur ; | des *Traités* de morale philosophique sur l'éducation des enfans , sur les consolations dans les malheurs , et quelques autres écrits de ce genre dont on fait cas , quoique ses raisonnemens soient quelquefois trop subtils et embarrassés ; | plusieurs *Poèmes* , parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile , ainsi que dans sa prose celles de Cicéron ; mais , à travers cette imitation , il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui était l'expression de son caractère. Il avait quelques sentimens particuliers , mais il tenait fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle manière , en écrivant au cardinal Contarini , il s'est justifié de n'être pas en tout du sentiment de saint Augustin , qu'il croyait avoir poussé quelquefois trop vivement et trop loin la défense de la vérité : *Nec tamen , si non cum Augustino , idcirco ab Ecclesia catholica dissentio , quæ , tribus tantum Pelagii capitibus improbat , cætera libera ingenii disputationibusque reliquit*. Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet , il faut ajouter aux trois volumes déjà cités ses *Lettres* et celles des savans avec lesquels il était en correspondance , publiées à Rome en 1764 , in-12 , 3 vol. ; ainsi qu'un autre *Recueil* imprimé en 1759 , in-12 , qui contient ses *Lettres* écrites au nom de Léon X , Clément VII et Paul III , avec un abrégé de la *Vie* de l'auteur , écrite par Fiordbello son contemporain.

SAENREDAM (**JEAN**) , célèbre graveur , vivait à la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Les estampes de ce maître sont très goûtées des curieux. Il a surtout

travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désirerait plus de correction dans ses dessins ; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI ou **SÉGAREL** (**GÉRARD**), né à Parme, fut le fondateur de la secte des *apostoliques*, qui fit grand bruit dans le 15^e siècle. Il exigeait que ses disciples allaient de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars et la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que Jésus-Christ avait donnée à saint Pierre et à ses successeurs avait pris fin, et qu'il en avait hérité ; que Dieu étant partout, il n'y avait pas besoin d'église ni de service divin ; qu'il ne fallait point faire de vœux, et que l'attachement à sa doctrine sanctifiait les actions les plus criminelles. Cette doctrine fanatique et impie le fit condamner au feu à Parme en 1300. « Lorsque les protestans, dit l'abbé Bergier, déclament contre les sup-
plices que l'on fait subir à ces sectaires, ils devraient faire attention qu'on ne les a pas punis pour leurs erreurs, mais parce qu'ils troublaient la tranquillité publique et l'ordre de la société. Une erreur innocente, qui ne peut porter préjudice à personne, est gracieuse sans doute ; mais une doctrine séditieuse, qui échauffe les esprits, corrompt les mœurs, alarme les gouvernemens, et qui est suivie d'émotion parmi le peuple, est un crime d'état ; on a droit d'en punir les auteurs et les sectateurs opiniâtres. »

SAGAX LANDULPHUS. Voyez **PAUL**, diacre d'Aquilée.

SAGE (**DAVID** le) de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées et quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé *Les Folies du sieur Le Sage*, 1650, in-8°. Ce sont des *sonnets*, des *élégies*, des *satires* et des *épigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE (**ALAIN-RENÉ** le), célèbre écrivain français, né à Sarzeau, près de Vannes, le 8 mai 1668, étudia chez les jésuites de Vannes, et occupa ensuite pendant plusieurs années une place dans les fermes en Bretagne. Étant venu à Paris en 1692, il s'y fit recevoir avocat au parlement ; bientôt il abandonna cette carrière pour se livrer uniquement à la littérature : c'est ainsi qu'il vécut pendant 45 ans du produit de ses ouvrages et d'une pension de 600 livres qui lui fut assurée par l'abbé

de Lyonne, son ami ; en 1743 il se retira à Boulogne-sur-mer, où il mourut le 17 novembre 1747, âgé de 79 ans, chez son second fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristote*, auteur grec. 2 vol. in-12. Il apprit aussi l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : | *Gusman d'Alfarache*, 1752, en 2 vol. in-12 : ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine ; | *Le Bachelier de Salamance*, 1758, 2 vol. in-12 : roman bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du siècle ; | *Gil-Blas de Santillane*, 1715-1724-1735, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaieté dans les récits. C'est un tableau fidèle de toutes les conditions et le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues. On a donné une édition de *Gil-Blas*, Lyon, chez Rusand, où l'on ne trouve plus quelques détails de mœurs un peu libres, qui rendaient la lecture de ce livre dangereuse à la jeunesse. (Voyez les articles **ISLA** et **LLORENTE**.) | *Nouvelles aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien ; il y a pourtant quelques plaisanteries agréables. | *Le Diable boiteux*, Paris, 1707, 2 vol. in-12 ; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs. (Voyez **GUEVARA**.) Il eut d'abord un si grand débit que l'on rapporte que deux seigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2^e édit. | *Mélanges amusans de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans*, in-12 : ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais ; | *Roland l'anoureux*, 2 vol. in-12 ; | *Estévanille, ou le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de *Gil-Blas*. On a encore de Le Sage des Comédies et des opéra-comiques. Parmi les premières, on cite *Turcaret*, pièce du premier ordre, et *Crispin rival de son maître* ; on les joue encore au Théâtre-Français. Ses *Opéras* sont tout-à-fait oubliés. Cet auteur

avait peu d'invention; mais il avait de l'esprit et du goût, et l'art d'embellir les idées des autres, et de se les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1783, ses *OEuvres choisies*, en 15 vol. in-8°, avec figures, et en 1810, 16 vol. in-8°. Une des meilleures éditions des Œuvres de Le Sage est celle qui a été publiée par M. Renouard, Paris, 1821-22, 12 vol. in-8°, avec *fac simile*. On trouve en tête du premier volume une *Notice sur Le Sage* par M. Audiffret. Son *Eloge* a été mis au concours en 1821 par l'académie française, et le prix a été décerné en 1822 à MM Patin et Malitourne. — Le Sage eut deux fils qui embrassèrent la carrière du théâtre, et qui ont laissé quelques comédies. L'aîné, connu sous le nom de *Montménil*, excellait dans les rôles de valet, de paysan, de financier, etc.

* SAGE (GEORGES-LOUIS Le) littérateur, naquit en 1676 à Couches, en Bourgogne. Il alla établir à Genève une pension où il fit de bons élèves. Pendant toute sa vie il consacra ses talens à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il publia différens ouvrages qui furent bien accueillis du public. Les principaux sont : | *Le mécanisme de l'esprit*, ou *La morale naturelle dans ses sources*; | *Aphorismata philosophica*; | *Pensées hasardées sur les études*, etc. Il mourut à Genève, en 1759, à l'âge de 83 ans. — Georges-Louis Le Sage eut un fils qui a porté les mêmes prénoms, qui est né à Genève en 1724 et mort dans la même ville en 1803, dans sa 80^e année. Ce fut un savant naturaliste, qui a joui d'une grande réputation, quoiqu'il ne nous reste de lui que quelques mémoires ou ouvrages de peu d'étendue, indiqués dans une *Notice* publiée à Genève, en 1805. Il était membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris; il est connu surtout par des découvertes sur la pesanteur et par sa théorie des fluides élastiques.

* SAGE (BERNARD-MARIE Le), député du département d'Eure-et-Loir à la Convention en 1792, s'attacha au parti des Girondins, et en défendit toujours la cause avec ardeur. Le Sage se montra d'abord un des moins exaltés parmi les républicains, et le 14 décembre, afin de ne pas multiplier le nombre des proscriptions, il s'opposa à l'impression, ordonnée par la municipalité de Paris, des listes dites des huit mille et vingt mille, ainsi que de celles des membres des différens clubs

qui s'étaient prononcés en faveur du roi. Il fut élu secrétaire le 10 janvier 1793, et le 10 mars suivant, il présenta un projet de décret pour l'organisation d'un tribunal révolutionnaire. Il ne s'attendait pas alors que, dans le mois de juin, il serait lui-même menacé d'en devenir une des victimes. Fidèle au parti des Girondins, il fut compris dans leur chute le 51 mai, et mis hors la loi le 2 juin. Il put cependant se soustraire aux poursuites des jacobins et rentra dans le sein de la Convention, après le 9 thermidor. Il avait constamment été l'ennemi de Robespierre, et, après sa mort, il ne cessa de s'élever contre les terroristes. Lorsqu'on dénonça à la Convention un placard intitulé le *Tocsin national*, il déclara cette dénonciation injuste, et provoqua en même temps la liberté de la presse. Peu de jours après, il attaqua la loi du 17 nivôse, relative au partage des successions, et prouva qu'elle était contraire à la déclaration des droits. Ayant été nommé membre du comité de salut public et de la commission chargée de la rédaction des lois organiques de la constitution, il combattit, le 30 avril 1795, le projet tendant à supprimer le comité de sûreté générale, et à former celui du salut public de vingt-quatre membres, en disant qu'il regardait ce projet comme le tombeau de la liberté. Il proposa le 20 mai, à la suite de l'insurrection du 1^{er} prairial, de ne faire juger par la commission militaire que les délits militaires; de renvoyer par conséquent Romme et ses complices au tribunal criminel. Il insista sur ce qu'on créât une commission qui devrait présenter un rapport sur les députés qui, dans leur mission, avaient répandu le sang innocent ou dilapidé les deniers de la république. Le 23 juin il présenta le projet de la nouvelle constitution. Réelu membre du comité de salut public, il fit décréter d'accusation le représentant Dupin, à cause de son rapport violent sur les fermiers généraux. Il s'opposa, quoique en vain, en septembre, à la réunion de la Belgique à la France; et, pour prémunir les Parisiens contre les mouvemens qui se préparaient, il fit adopter, le 25 de ce mois, une proclamation qui leur était adressée, et décréter qu'ils étaient garans envers la nation de la conservation de la représentation nationale. Depuis cette époque, il n'eut que peu d'occasions de se faire remarquer. Il fut réelu au conseil des Cinq cents, et mourut le 9 juin 1796.

* SAGE (BALTHASAR-GEORGES), chimiste, né à Paris le 7 mai 1740, était fils d'un apothicaire de cette ville, qui lui fit faire ses études au collège des Quatre-Nations. Il suivit ensuite le cours de physique de l'abbé Nollet, ainsi que ceux de chimie de Rouelle, et devint bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours publics et gratuits, qui lui obtinrent des protecteurs riches et puissans. En 1770 il fut appelé à l'académie des sciences pour remplacer son maître Rouelle; en 1778, une chaire de minéralogie expérimentale fut créée pour lui près la Monnaie de Paris, et en 1783 il fut encore nommé, par le ministre de Calonne, directeur des mines, dont il avait sollicité la création; mais il perdit ces places au commencement de la révolution, parce qu'il refusa d'adopter les nouvelles nomenclatures chimiques. Il se montra aussi l'ennemi prononcé de la révolution; ce qui le fit jeter dans les prisons à l'époque où l'infortuné Lavoisier perdit la vie sur un échafaud. Sous le Directoire il fut replacé à la tête du cabinet minéralogique de l'hôtel des Mines, dont il était le fondateur; et il montra pour les nouvelles théories de Haüy, les mêmes dédains que pour les découvertes de la chimie. Sage avait employé pendant dix ans une grande partie de sa fortune à former la première collection de minéraux pour l'instruction publique. Son riche cabinet, conservé dans la plus belle salle de l'hôtel des Monnaies, et estimé plus de cent mille livres, est un des plus beaux monumens de ce genre. On remarquait à ses cours une grande affluence d'auditeurs parmi lesquels venait se placer ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville et à la cour. En 1808, il perdit la vue par l'effet d'une opération chimique; mais cette perte ne l'empêcha pas de continuer ses leçons, ni de s'occuper de ses ouvrages. Les inspecteurs des mines firent distribuer en 1816, à la chambre des députés, un *Mémoire* dans lequel ils prétendaient que Sage avait été porté depuis 1788 sur le budget des mines pour 20,000 fr. de traitement. Sage, en ayant été instruit, réclama contre cette assertion, par la voie des journaux, et déclara « que depuis 1783 » il n'avait jamais touché que 5,000 fr., » qu'il lui-avaient été accordés par un arrêt » du conseil. » Il fit remarquer en passant, » que, quoique créateur du corps des » mines, il n'avait eu depuis 25 ans au- » cune relation avec ceux qui le compo- » saient actuellement, parce qu'ils lui

» avaient donné des preuves d'une insigne » malveillance. » C'était précisément depuis 25 ans que l'on suivait le système de Lavoisier. Le 8 janvier 1817, le roi Louis XVIII le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Sage est mort après plus de 50 ans de professorat, le 9 septembre 1824. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ou opuscules, dont on trouve la liste dans le *Journal de la librairie* et dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul de 1824. Les principaux sont : | *Examen chimique de différentes substances minérales*, 1769, in-12, traduit en allemand, 1769, in-12, avec des notes; | *Elémens de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777, 2 vol. in-8°, traduits aussi en allemand avec des notes, et en italien; | *Mémoires de chimie*, 1773, in-8°; | *Analyse des blés et expériences propres à faire connaître la qualité du froment et principalement celle du son de ce grain*, 1776, in-8°; | *Expériences propres à faire connaître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 1777, in-8°; 5^e édit. 1778, traduit en allemand, en espagnol et en anglais; | avec Perthuis, l'*Art de fabriquer le salin et la potasse, suivi des expériences sur les moyens de multiplier la potasse*, 1777 et 1794, in-8°, traduit en allemand; | l'*Art d'imiter les pierres précieuses*, 1778; l'*Art d'essayer l'or et l'argent*, 1780, in-8°, traduit en allemand; | *Analyse chimique de la concordance des trois règnes de la nature*, 1786, 3 vol. in-8°; | *Précis historique sur les différens genres de peintures, suivi de l'examen physique des couleurs et de la manière de les préparer*, in-8°; | *de la Terre végétale et de ses engrais*, 1802; | *des mortiers ou cimens*, 1808, nouvelle édition, avec des additions, 1809; | *Théorie de l'origine des montagnes et de l'accrétion quotidienne de la masse solide du globe, avec des conjectures sur la cause des subversions qu'il a éprouvées*, 1809, in-8°; | *Moyens de remédier aux poisons végétaux*, 1811, in-8°, 2^e édition; | *Institutions de physique*, Paris, Didot, 1811, 3 vol. in-8°; | *Supplément aux institutions de physique*, 1812, in-8°; | *Opuscules de physique*, Paris Didot, 1813, in-4°; | *Traité des pierres précieuses*, 1814, in-8°. Il a fourni des articles au *Journal de physique* et des *Mémoires* dans les recueils de l'académie des sciences et de l'institut. Il avait fait sur lui-même plusieurs *Notices biographiques* fort détaillées, Paris, 1818, 1820, 1824, in-8°.

* **SAGE** (HERVÉ-JULIEN le), ancien religieux prémontré, et en dernier lieu chanoine de Saint-Brieuc, naquit en 1757, à Usel (arrondissement de Loudéac, dans les Côtes-du-Nord), et entra à l'âge de 20 ans dans l'abbaye de Beauport, de l'ordre de Prémontré, située dans le diocèse de Saint-Brieuc. M. Le Mintier, évêque de Tréguier, le nomma, en 1783, prieur-curé de Boqueho près de Chateaulaudren. Pendant la révolution, Le Sage publia, à l'occasion du serment exigé des ecclésiastiques, une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*, adressée à M. Delaunay, prieur-curé de Chateaulaudren, qui était membre de l'assemblée Constituante, et appartenait aussi à l'ordre de Prémontré. Obligé, comme prêtre insermenté, de quitter la France, Le Sage s'embarqua et passa en Belgique, où il trouva un refuge parmi ses confrères de la célèbre abbaye de Tongerlo, à neuf lieues d'Anvers. Les victoires des armées françaises le contraignirent de fuir en Allemagne, et il alla jusqu'en Silésie, où existaient plusieurs maisons de son ordre. Il y passa le reste du temps de l'émigration, s'occupant d'études utiles, en même temps que d'exercices de piété, et il y entreprit une traduction d'un ouvrage allemand, qu'il donna plus tard sous le titre d'*Exposition de la morale chrétienne*. Le Sage, rentré en France en 1802, reprit la direction de son ancienne paroisse de Chateaulaudren, et fut ensuite nommé chanoine de Saint-Brieuc. Il prêcha avec succès à Saint-Brieuc, à Nantes, et dans la plupart des villes les plus importantes de la Bretagne, notamment à Quimper où il prêcha quatre carêmes. Le vénérable M. Sanzay d'Aviau l'appela aussi en 1808, pour faire entendre la parole de Dieu à Bordeaux. Le Sage est mort en 1832, du choléra morbus, qui, à cette époque, ravageait une grande partie de la France. Il avait fait imprimer en 1805, un *Discours* pour l'établissement du séminaire de Saint-Brieuc. Son *Exposition de la morale chrétienne*, parut en 1817, sans nom d'auteur, en 2 vol. in-12, trad. de l'allemand du père Hammer, bénédictin, et par l'ordre de l'archevêque de Saltzbourg. Cette exposition ne formait que la suite d'un ouvrage dogmatique qui devait avoir pour titre : *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*, et se composer de cinq volumes (voyez l'Ami de la Religion, t. 43, n° 333). Un

passage du livre publié en faveur du prêt de commerce excita des réclamations, et fut attaqué par M. l'abbé Pagès dans sa *Dissertation sur le prêt*. Le Sage adressa au journal que nous venons de citer, une lettre qui y fut insérée (tom. 27, n° 680). Peu après, il voulut rendre son apologie plus complète, en publiant une *Lettre à M. Pagès*, ou *Observations modestes*, Saint-Brieuc, in-8°, de 19 pages, où l'on regrette de ne pas trouver la gravité que semblait commander l'importance du sujet. Il fit paraître, en 1850, une *Notice sur M. Le Clec'h*, curé de Plouha, son ami, et a laissé en manuscrit des *mémoires* sur l'état du diocèse de Saint-Brieuc, mémoires auxquels le ton satirique qui y règne fait perdre une grande partie de l'intérêt qu'ils pourraient offrir. On cite encore de lui un manuscrit, se composant de *Lettres* qui renferment des réflexions sur la révolution et ses causes avec des détails sur l'émigration de l'auteur. Ces lettres pourraient, dit-on, former deux volumes.

SAGITTARIUS (GASPARD), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, et mourut en 1694. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étaient très familières. Sa mémoire était un vaste dépôt, où s'étaient rassemblées les connaissances les plus étendues; mais elles n'y étaient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages sont : | des *Dissertations* sur les oracles, sur les *soutiers*, in-4°, et sur les *portes* des anciens, in-8°; | *La succession des princes d'Orange jusqu'à Guillaume III*; | *l'Histoire de la ville d'Harderwick*, in-4°; | *l'Histoire de saint Norbert*, qu'il publia en 1683; | *Historia antiqua Noribergæ*, savante et judicieuse; | les *Origines des ducs de Brunswick*, in-4°; | *Histoire de Lubeck*, in-4°; | *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4° : ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut avoir la liste dans sa *Vie*, composée en latin, par Schindius, Iéna, 1717, in-8°; | une *Histoire des marquis et des électeurs de Brandebourg*, in-4°; et un grand nombre d'autres.

SAGREDO (JEAN), historien, né à Venise vers 1616, fut ambassadeur en Angleterre sous Cromwell, en France sous Louis XIV, et en Allemagne; de retour à Venise, il devint procureur de Saint-Marc. Il était d'une des plus anciennes

familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes. Il fut élu doge de la république en 1675; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1791, il fut provvediteur général dans les mers du Levant. Cet habile homme publia, 1677, in-4°, à Venise, une histoire de l'empire ottoman, sous ce titre : *Memorie istoriche de monarchi ottomani*. L'auteur commence à l'an 1500, et continue son histoire jusqu'en 1644, sous le règne de Ibrahim I^{er}, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien est sage, impartial, et très instruit de la matière qu'il avait entrepris de traiter. Son style est serré, dans le genre de Tacite; et l'auteur sème, selon les circonstances, des réflexions solides et judicieuses. Nous n'avons pas de meilleure histoire de l'empire ottoman, relativement à l'espace du temps embrassé par l'auteur : elle a été traduite en français par Laurent, et imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort de Sagredo.

* **SAGUNDINO (NICOLAS)**, célèbre littérateur grec, né à Négrepont vers 1590, était instruit dans presque toutes les sciences, et possédait les langues orientales. L'empereur Jean Paléologue l'appela à sa cour; Sagundino l'accompagna à Ferrare, avec Joseph, patriarche de Constantinople, et servit d'interprète aux Pères de l'Eglise, dans le concile commencé dans cette ville l'an 1438, et transféré à Florence à cause de la peste qui se fit sentir à Ferrare. Il se rendit ensuite à Venise, où il fut nommé secrétaire ducal. Dans un voyage qu'il fit à Négrepont, il eut le malheur de voir engloutir dans les flots, sa femme, ses enfans et toute sa fortune. De retour à Venise, cette république, pour l'indemniser de ses pertes, lui fit présent de 600 ducats, somme alors assez considérable, et le réintégra dans la place de secrétaire dont il s'était démis. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome le 23 mars 1463. Il a écrit | des *Lettres* sur différentes matières scientifiques; | diverses *Traductions* des classiques grecs et des Pères de l'Eglise; | une excellente *Généalogie* des princes turcs.

* **SAHUC (N. le baron de)**, né dans le département de l'Oise, entra dans le 1^{er} régiment de chasseurs au commencement de la révolution, et parvint bientôt au grade de colonel dans le même corps. Il se distingua dans les campagnes de 1794

et 1795, et fut nommé général de brigade en 1798. Il continua de servir sur le Rhin jusqu'en 1802, époque où il fut admis au tribunat. Il vota en 1804 pour que Bonaparte fût proclamé empereur. En 1805 il obtint le commandement d'un corps de cavalerie, passa le Rhin avec Augereau, et contribua par sa bravoure au succès de cette campagne. Après la bataille d'Austerlitz il fut nommé général de division. En 1809 il se rendit en Italie; de là il passa en Allemagne, pénétra en Hongrie et donna des preuves d'un grand courage à la bataille de Raab et à celle de Wagram, où il fut blessé; enfin il fut élu membre du corps législatif par le département du Rhône, et y siégea jusqu'à sa mort, arrivée en 1815. Le général Sahuc était brave et possédait de véritables talens militaires.

SAHUGUET. Voyez ESPAGNAC (d')

* **SAILLANT (N. le comte du)**, né dans le Gévaudan, d'une famille noble, fut d'abord page du roi; il entra ensuite dans le service militaire, et s'y distingua. Fidèle à son roi et prévoyant le sort qui le menaçait, il essaya en 1790 d'opérer une contre-révolution; pour cet effet, il se rendit au château de Jalès, près de Mende, où, sous prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler 20,000 gardes nationaux dévoués à la cause royale, qui se campèrent près du château. C'est cette armée qui fut connue sous le nom de *camp de Jalès*. Du Saillant voulait marcher sur Paris avec sa troupe; mais, au moment où il était près d'exécuter ce projet, une partie des fédérés l'abandonnèrent. Manquant d'argent et d'armes, il fut battu peu de temps après par le régiment de Hainaut, et fait prisonnier avec quatre personnes de sa suite. Conduit aux Baux, Du Saillant et ses compagnons furent impitoyablement massacrés sur la place publique.

SAILLY (THOMAS), jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le père Posseyin en Russie. De retour dans sa patrie, il jeta les fondemens d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats et dans les hôpitaux, et mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété.

SAINCTES (CLAUDE de), *Sanctesius*, né en 1525 dans le Perche, se fit cha-

noine régulier dans l'abbaye de St.-Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le collège de Navarre où il fit ses humanités, sa philosophie et sa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra dans la maison du cardinal son bienfaiteur qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. 'C'est lui' et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, et de Saintes fit imprimer, deux ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ses sermons, et son zèle contre les hérétiques lui méritèrent l'évêché d'Evreux en 1575. Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Son zèle pour la ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris à Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ses papiers un écrit où il justifiait l'assassinat de Henri III, et excitait à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations, intentées par les calvinistes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il aurait souffert le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût enfermé dans le château de Crèvecœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, et qui irrita particulièrement les ministres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgie Jacobi Apostoli*, *Basilii Magni*, *Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers chez Plantin, 1560, in-8°, et la même année à Paris, in-fol. ; ouvrage recherché à cause des choses curieuses et importantes qu'il contient touchant la messe : on le joint ordinairement à la *Missa latina antiqua* de Francowitz (voyez ce nom).

SAINJURE. Voyez SAINT-JURE.

* SAINT-ADON (FRANÇOIS PICARD de), docteur de Sorbonne et prêtre du diocèse de Rhodéz, né dans la ville de Saint-Côme en Rouergue, devint doyen du chapitre royal de Sainte-Croix et de la chrétienté d'Etampes, diocèse de Sens,

c'était un ecclésiastique pieux et savant, que M. Languet, son archevêque, avait en grande estime. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Vérités sensibles de la religion*, opuscule de 180 pages ; | *Maximes d'un philosophe chrétien*, de 40 pages ; | *Gémissemens d'une jeune solitaire sur les désordres de la plupart des chrétiens*, id., Paris, Butard, 1763, in-12. Le 5^e de ces opuscules a cela de particulier, que les lettres initiales des phrases indiquent le nom et les qualités de l'auteur, qui ne s'était distingué que par celle d'un *théologien orthodoxe* ; on y trouve de plus cette phrase : *Priez Dieu pour la conversion de H. S. P. E. A. U. R. S.* Voyez le Dict. des anonymes, tom. 4, page 54 ; | *Traité des moyens de reconnaître la vérité dans l'Ecriture*, 1759 ; ouvrage que M. Languet recommanda par un mandement à ses diocésains ; | *Lettre d'un chanoine à un prieur* ; elle est signée F. P. D. S. A. (François Picard de Saint-Adon). Il mourut en 1775. La liste des ouvrages de cet écrivain est presque entièrement différente dans le Dictionnaire de Chaudon et Delandine.

* SAINT-AIGNAN (CHARLES-PAUL-FRANÇOIS de BEAUVILLIER, comte de BUZANÇOIS, duc de), pair de France, grand d'Espagne de première classe, né en 1746, est mort le 49 décembre 1828, âgé de 82 ans. Capitaine au régiment de royal-Piémont, colonel en second du régiment d'Hainault, colonel aux grenadiers de France ; enfin, colonel commandant le régiment de Poitou, il fut fait maréchal-de-camp en 1788, et lieutenant-général et chevalier des ordres depuis la restauration. Eloigné de Paris pendant l'année 1792, si le duc de Saint-Aignan ne fut pas dans la position de montrer personnellement à Louis XVI, le dévouement de famille que lui avaient légué ses ancêtres, son cœur sut apprécier la conduite de sa sœur, la marquise de la Roche-Aignan, dame du palais de Marie-Antoinette, qui se chargea d'acquitter cette dette de la reconnaissance et de l'honneur. Il s'était marié, en 1765, avec M^{lle} de Mailly ; le seul enfant qui naquit de cette union étant mort fort jeune, la famille de Beauvilliers est éteinte.

SAINT-AMAND. Voyez TRISTAN (JEAN).

SAINT-AMANT (MARC-ANTOINE GÉ-RARD de), fils d'un chef d'escadre, naquit en 1594 à Rouen. Il passa sa vie à

voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en trois vol. in-12. La plus fameuse est son *Moyse sauvé*, poème que Boileau avait en vue dans ces vers de son *Art poétique* :

N'imitex pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, des poissons aux fenêtres,
Peint le petit enfant, qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.

Il ne faut cependant pas juger absolument tout ce poème d'après la censure sévère du poète satirique. La meilleure pièce de Saint-Amant est son ode intitulée *la Solitude* ; il y a des images et du sentiment. Il mourut en 1660, âgé de 67 ans, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de son poème de *la Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager ; mais il est au moins douteux que cette aventure ait influé sur sa mort.

SAINT-AMOUR. Voyez AMOUR.

SAINT-ANDRÉ. Voyez JEAN-BON-SAINTE-ANDRÉ (le baron).

* SAINT-ANGE (ANGE-FRANÇOIS FARRIAU de), poète, né le 13 octobre 1747, à Blois, d'un conseiller du roi, ancien officier de l'élection de cette ville, commença ses études à Blois, au collège des jésuites. Cette société ayant été supprimée, le jeune de Saint-Ange, obtint une bourse au collège de Sainte-Barbe à Paris, et, en 1768, pendant le séjour du roi de Danemark dans la capitale, il offrit à ce prince une Ode française où se révélaient d'heureuses dispositions. Ovide fut l'auteur sur lequel il s'exerça d'abord, au sortir du collège, et ses premiers essais furent loués par Laharpe. Turgot devint son protecteur, et de Saint-Ange obtint bientôt au contrôle général une place qui fut ensuite changée en une pension sur l'Almanach royal. A l'époque de la révolution dont il repoussa les principes, il se trouva sans ressource et sans appui, et il dut peut-être à son dénuement de n'être point enveloppé dans les proscriptions. Après le 9 thermidor, il fut nommé à un emploi de deux mille francs, dans l'agence de l'habillement des troupes. Plus tard il fut professeur de grammaire générale, puis de belles-lettres, à l'école centrale de la rue Saint-Antoine (aujourd'hui collège Charlemagne). La faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis d'occuper long-temps sa chaire, il obtint un sup-

pléant, en conservant ses honoraires. Lors de l'établissement de l'université impériale, Fontanes s'empessa de joindre son nom à ceux de Delille, de Larcher, etc., sur le tableau des professeurs de l'académie de Paris. Il remplaça Domergue à l'académie française, le 5 septembre 1810, et mourut à Paris, le 8 décembre de la même année, des suites d'une chute qui porta le dernier coup à sa constitution déjà altérée. On a de lui : | *Eptre à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'académie française, 1774, in-8° ; | commencement de l'*Iliade*, en vers, qui concourut aussi pour le prix de 1776, Paris, 1776, in-8° ; | *L'Homme sensible*, traduit de l'anglais, de Brook, Paris, 1776, in-12, | *L'Homme du monde*, roman moral, traduit de l'anglais, 1776, in-12 ; | *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers français, tome 1, 1778 et années suivantes ; nouvelle édition, 1785 ; livre 4°, 1787, livre 6°, 1789 ; édition complète, avec des commentaires, 1803, 2 vol. in-8°. Cette traduction est son véritable titre de gloire ; | *les Fastes et l'Art d'aimer*, du même auteur, trad. aussi en vers français, le premier, 1804, 2 vol. in-8°, et le second, 1808, 1 vol. in-12 ; | le *Remède d'amour*, idem, 1811, in-12 ; avec un choix d'*Héroïdes* et d'*Elégies* aussi trad. en vers français ; | l'*Ecole des pères*, comédie en trois actes et en vers, 1782, in-8° ; | différentes pièces pour l'*Almanach des Muses*, des articles dans le *Journal encyclopédique* et dans le *Mercur de France*, etc. On a publié en 1823, une édition des *OEuvres complètes de Saint-Ange* corrigée sur les manuscrits de l'auteur, Paris, Michaud, 9 vol. in-12. Saint-Ange fut l'éditeur des *Mémoires de Chabanon* son ami, imprimées en 1793 sous le titre de *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, in-8°.

* SAINT-AUBIN (AUGUSTIN de), graveur, naquit à Paris en 1736, et fut un des derniers élèves de Laurent Cars. Il acquit une grande réputation dans le genre des portraits ; on remarque ceux de *Necker*, de *Lekain*, d'*Helvétius*, de *Fénelon*. Il avait du goût et une grande finesse de touche. On a aussi de lui beaucoup de vignettes traitées avec goût et esprit, et la *Collection des pierres gravées* du cabinet d'Orléans. L'ancienne académie de peinture l'avait reçu parmi ses membres en 1771 ; il fut nommé, vers 1804, graveur de la bibliothèque nationale. Il mourut à Paris en 1807.

SAINT-AULAIRE (FRANÇOIS-JOSEPH de BEAUPOIL, marquis de), né dans le Limousin, en 1645, porta les armes pendant sa jeunesse et les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit l'amusement pendant 40 ans, par son esprit et sa conversation. Nous citerons, comme témoignage de la grâce qu'il mettait dans ses réparties, l'impromptu suivant par lequel il éluda l'explication du système de Newton, que lui demandait un jour la princesse, zélée cartésienne :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes ;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes
Des cartes
Des cartes.

Ce poète fut reçu à l'académie française en 1706, et mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien d'une manière assez dure. Il fondait son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O muse légère et facile ,.....

Il répondit à ceux qui lui représentaient qu'il fallait avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui » dispute pas ses lettres de noblesse ; mais » je lui dispute ses titres du Parnasse. » Les poésies de cet Anacréon nonagénaire sont répandues dans différens recueils, et n'ont jamais été réunies.

* **SAINT-CLOST** (PERROS de), ou *Pierre de Saint-Cloud*, vivait au commencement du 15^e siècle et s'est rendu célèbre par son *Roman du renard*, poème allégorique et critique, composé d'environ 2000 vers et traduit en presque toutes les langues de l'Europe. Legrand d'Aussy, dans sa *Notice des manuscrits*, MM. Debure et Van Praët dans le *Catalogue de la Vallière*, tome 2, donnent l'historique et l'analyse de ce roman fameux. La traduction la plus récente du *Roman du renard* a été publiée à Bruxelles en 1739, in-8°, avec figures ; on l'a reproduite à Paris sous le titre des *Intrigues du cabinet des rats*, 1786, in-8°, avec 22 planches. Jacquemars Gielée a donné une suite ou une imitation de ce roman : d'autres écrivains y ont fait des additions sous le nom de *Branches*.

SAINT-CYR (TANNEUR du BOUCHET, dit), gentilhomme poitevin, et l'un des

plus fameux capitaines des calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Montcontour, en 1569, à 85 ans.

* **SAINT-CYR** (ODET-JOSEPH de VAUX-DU-GIRY de), sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI, naquit en 1694 à Bagnols. Il entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de bonne heure d'un canonicat dans la collégiale de Saint-Just à Lyon, ce qui ne l'empêcha pas de venir à Paris terminer ses études théologiques. Il passa deux ans au grand séminaire de Saint-Sulpice, et fit son cours de licence dans la maison de Navarre. Ayant été reçu docteur en théologie, il s'attacha à M. de Rastignac, archevêque de Tours, qui le fit son grand-vicaire et chanoine de sa cathédrale. L'abbé de Saint-Cyr montra son zèle en plusieurs occasions lors des disputes élevées par les opposans aux décisions du saint Siège, et il adhéra, le 1^{er} juin 1730, au décret de la faculté de théologie de Paris du 15 décembre 1729, pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*. Son mérite lui procura un emploi aussi honorable que difficile. En décembre 1735, il fut nommé sous-précepteur du dauphin, fils de Louis XV ; le jeune prince était dans sa septième année. C'est le 15 janvier 1736 qu'il fut mis entre les mains de ses maîtres (1). L'abbé de Saint-Cyr paraît avoir eu la principale part à son éducation ; il gagna la confiance de son élève, non en flattant ses caprices, mais en lui parlant toujours le langage de la raison et de la vérité. Il joignait, dit Proyart, à une âme solidement vertueuse un esprit orné de toutes les connaissances utiles. Le même historien a recueilli quelques détails sur les rapports du maître et de l'élève. Ferme et bon, l'abbé de Saint-Cyr était surtout uniforme dans sa conduite avec l'enfant ; il l'accoutumait à raisonner juste, et en lui prescrivant le travail, il savait le lui rendre plus facile. Quand son éducation fut terminée, le dauphin voulant acquérir de nouvelles connaissances conserva l'abbé de Saint-Cyr, qui eut alors plus de peine à modérer son ardeur qu'il n'en avait eu au-

(1) Le comte, puis duc de Châtillon, était gouverneur ; l'évêque de Mirepoix, Boyer, précepteur ; les comtes de May et de Polastron, sous-gouverneurs, et l'abbé de Marbeuf, lecteur.

refois à l'exciter. Il l'admettait à sa familiarité la plus intime, et son cabinet lui était toujours ouvert. L'abbé Proyart nous a conservé quelques-unes de leurs lettres; celles du prince sont sur le ton de la confiance et de l'amitié, et celles de l'abbé de Saint-Cyr sont pleines de sagesse et de sens. Quoiqu'il aimât et cultivât les lettres, il fut le premier à faire observer au dauphin qu'il ne devait point s'attacher trop à la littérature, et qu'il est des connaissances plus nécessaires à un roi. Il lui inspira surtout le respect et l'amour de la religion et un grand éloignement pour les systèmes des incrédules. Il avait su apprécier les écrivains qui avaient pris à cette époque le titre de philosophes, et avait essayé de faire connaître leur doctrine et leur morale dans le *Catéchisme et décisions de cas de conscience, à l'usage des Cacouacs*, Cacopolis, 1738, in-8° de 107 pages; c'est un recueil de maximes et de pensées tirées des livres des modernes incrédules. L'abbé de Saint-Cyr n'y mit pas son nom, et il paraît que c'est la seule chose qu'il ait publiée. Cet homme estimable mourut le 13 janvier 1761, à l'âge de 67 ans. Il était conseiller d'état et aumônier ordinaire de la dauphine. Il avait été nommé abbé de Val-Benoîte en 1726, de la Clarté-Dieu en 1733, et de Saint-Martin de Rouen en 1741. En 1749, il remit ces abbayes, et eut celle de Troarn, au diocèse de Bayeux. Il avait été reçu à l'académie française, en 1742, à la place du cardinal de Polignac. Son discours de réception, qui fut prononcé le 10 mars, est aussi sage que modeste. L'orateur y amène naturellement l'éloge du prince son élève, et quelques détails sur son heureux caractère. Il termina ainsi son discours : « Mais, quelque autorité que les lettres aient sur les esprits et sur les mœurs, c'est d'un principe plus sublime que nous attendons l'accomplissement d'un si grand ouvrage. Vous le savez, messieurs, c'est à la religion seule qu'il appartient de donner au monde des rois selon le cœur de Dieu, et selon le cœur des hommes. Puissent ces salutaires maximes, jusqu'à présent reçues avec docilité, s'imprimer de plus en plus, et ne s'effacer jamais ! » Ce fut Destouches qui répondit comme directeur; il loua dans le récipiendaire la douceur de son caractère, la délicatesse de son esprit, sa vaste érudition et sa profonde connaissance des lettres grecques et romaines.

L'abbé de Saint-Cyr fut remplacé dans le même corps par l'abbé le Battenx, dont le discours de réception est du 9 avril 1761. Il fit sentir combien la philosophie de son prédécesseur avait été sage, raisonnable et religieuse, et le duc de Nivernais, dans sa réponse, dit que l'éloge le plus frappant de l'abbé de Saint-Cyr était le succès de ses soins auprès de son auguste élève, et il parle des vifs et honorables regrets de l'académie. L'abbé de Saint-Cyr a sa place dans l'*Histoire des membres de l'académie, morts depuis 1700 jusqu'en 1771*, qui fait suite aux *Eloges des académiciens*, par d'Alembert. Mais le secrétaire perpétuel s'est bien gardé de louer un homme qui avait apprécié à leur juste valeur les vues des philosophes : son article est tout entier une critique et un persiflage; il suppose que l'abbé de Saint-Cyr n'avait pas cherché à inspirer au dauphin de l'éloignement pour la philosophie, *cette sauvegarde la plus assurée des rois*, dit-il : la suite a montré si cette sauvegarde était bien sûre. D'Alembert prétend que le dauphin se plaignait souvent d'avoir été mal élevé; et en effet un prince élevé par un prêtre attaché à la religion, un prince qui lui-même faisait profession de piété, et qui n'avait pas dissimulé son peu de penchant pour les principes de d'Alembert et de ses amis, ne pouvait à leurs yeux qu'avoir été mal élevé. D'ailleurs le propos qu'on prête au dauphin est suffisamment démenti par la confiance, l'estime et l'amitié qu'il témoigna toujours à son ancien maître. Il lui rendait compte de ses lectures et lui demandait ses conseils. Le suffrage d'un prince si solide, si vertueux, si juste appréciateur du mérite, doit avoir au moins autant de poids que celui du partial académicien. Les *Mémoires de Trévoux*, dans le peu de mots qu'ils consacrent à l'abbé de Saint-Cyr, disent de lui « qu'il cultiva les lettres et la philosophie, comme s'il avait voulu que personne ne lui sût gré de son mérite, de ses talents et de ses travaux, et qu'il conserva dans le tourbillon même de la cour cette égalité de mœurs, d'études, de procédés, qui exclut les désirs et condamne les prétentions. »

SAINT-CYRAN. Voyez VERGER de HAURANNE.

SAINT-ÈVREMONT (CHARLES MARQUETEL de SAINT-DENYS, seigneur de), né à Saint-Denis-le-Guast, à 3 lieues de

Coutances, en 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, et servit au siège d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Le prince de Condé, charmé de sa conversation, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Des propos imprudens lui firent perdre cette place et les bonnes grâces du prince. Continuant à donner l'essor à son humeur caustique, il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se reconcilia hientôt après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremont fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut à beaucoup de gens : Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créquy, et sa lettre était la satire de ce traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mit à la Bastille (1662). Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employèrent à obtenir son rappel ; mais leurs sollicitations n'eurent aucun succès. La duchesse de Mazarin s'étant brouillée avec son mari quitta la cour de France, et passa en Angleterre. Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, et fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive et une mémoire heureuse. Il était très sensible aux plaisirs de la table, et il se distingua par son raffinement dans la bonne chère ; mais il cherchait moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquait point d'une morale rigide ; cependant il avait des qualités estimables. Il était équitable, généreux, reconnaissant, plein de douceur et d'humanité. Quant à ses sentimens sur la religion, il a toujours fait profession de la religion romaine, dans laquelle il était né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que, dans sa dernière maladie, ne se croyant

peut-être pas en danger, il avait refusé de voir des prêtres. Mais si l'on peut juger de sa façon de penser sur une matière de cette importance par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paraîtra pas admissible. Il ne lui échappait jamais rien de licencieux contre la religion, et il ne pouvait souffrir qu'on en fit un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très peu favorables à l'incrédulité, et sa réponse à la critique de Cotelendi (*voyez* ce nom) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par système ; ce qui nous porte à croire que c'est par erreur qu'on lui attribua un livre peu religieux qui a pour titre : *Examen de la religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement*. On voit par ses ouvrages qu'il avait de l'érudition ; mais c'était une érudition légère, peu approfondie et d'un résultat fort indécis. Cet auteur n'avait que de l'esprit ; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte Deleyre, rédacteur de l'*Esprit de Saint-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avaient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payait des auteurs pour lui *faire du Saint-Evremont*. Ses *Poésies* consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies, ainsi que ses comédies, ses Lettres, etc., à Londres, 1705, en 3 vol. in-4° ; à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. Desessarts a publié : *Oeuvres choisies de St. Evremont*, 1804, in-12.

SAINT-FARGEAU. *Voyez* LEPELLETIER.

* **SAINT-FÉLIX** (GASPARD de), ancien supérieur du séminaire de Toulouse, naquit dans cette ville le 25 mars 1741 d'une famille de magistrature, et embrassa l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice, et après avoir été directeur et professeur de théologie dans plusieurs séminaires, notamment à Lyon, il devint supérieur de la communauté des Robertins à Paris, puis du séminaire Saint-Charles à Toulouse qui avait été établi pour les clercs des différens diocèses voisins étudiant à l'université de cette ville. La révolution vint l'enlever à ses fonctions et le força de se retirer en Espagne. De retour en France, il fut mis, après le concordat, à la tête du séminaire diocésain de Toulouse

qu'il dirigea jusqu'en 1811, époque où Bonaparte chassa MM. de Saint-Sulpice des séminaires dont ils étaient chargés. L'abbé de Saint-Félix se retira à Paris où il se fixa, et où il est mort le 1^{er} janvier 1852 à l'âge de près de 91 ans, après avoir été jusqu'au dernier moment l'exemple de la communauté, par sa piété et par son assiduité à tous les exercices du séminaire.

SAINT ou **SAINT-FOIX** (**GERMAIN-FRANÇOIS** **POULLAIN** de), gentilhomme breton, né à Rennes en 1698 ou 1705, mort à Paris en 1776, avait la vivacité et la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il vint cultiver les muses dans la capitale, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps l'histoire de France, et ses connaissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8°, Paris, 1778, avec un *Eloge historique*. Ils contiennent : | les *Lettres turques*, 4 vol. in-12 : espèce de roman épistolaire dans le goût des Lettres persanes, qui a donné matière à plus d'un genre de critique ; | *Essais historiques sur Paris*, 4 vol. in-12 : ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées et fausses, et d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Saint-Foix n'ignorait pas combien peu de vérités se trouvaient dans ses *Essais* ; mais par une bravoure gasconne il effrayait les critiques qui osaient relever ses bévues ou ses impostures ; il les menaçait, les citait devant les tribunaux civils, et faisait enfin tout ce qu'il fallait pour rester en paisible possession de bavarder impunément ; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth : ses preuves ne sont pas démonstratives. (*Voyez* **MASQUE DE FER**.) Ces *Essais* ont été continués en 1786, par le chevalier du Coudray. Les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains ; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. | *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit* : compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre ; | quatre vol. in-12 de Co-

médies, remplies des prestiges de la féerie. L'*Oracle* seul a été joué pendant quelque temps ; il est réimprimé dans le *répertoire du Théâtre français*, avec une *Notice* de M. Fiévée sur l'auteur. Saint-Foix était d'un caractère droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne fallait pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimait point ; et quand ces éloges auraient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'aurait pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres turques*, et quelques passages de ses autres écrits, ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'était pas un égarement de système, et qu'il n'a pas tardé à connaître et à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits aigles, dit-il, qui planez si dédaigneusement au-dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, et je crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre votre nation, et d'un vernis d'irréligion.. Ne serait-il pas plaisant, qu'en blutant, ressasant et commentant des ouvrages méprisables de toute façon, on s'imaginât que la philosophie des mœurs fait, depuis quelques années, de grands progrès parmi nous.... ? Il me semble que la vieille morale de l'Évangile vaut bien celle de la nouvelle philosophie. » *Essais sur Paris*, tome 4.

SAINT-FOND (**BARTHELEMI** **FAUJAS** de). *Voyez* **FAUJAS**.

SAINT-GELAIS (**OCTAVIEN** de), évêque d'Angoulême, né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Mont-Lieu et de Saint-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il acquit les bonnes grâces du roi Charles VIII, qui le fit nommer, par le pape Alexandre VI, à l'évêché d'Angoulême, en 1494. Octavien de Saint-Gelais alla résider dans son diocèse, en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, et de l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° et in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une traduction des six comédies de Térence vit le jour en 1538, in-

sol. ; et les *Héroïdes* d'Ovide , aussi traduites , furent insérées dans le *Vergier d'honneur*. — MELLIN de SAINT-GELAIS , que quelques-uns disent être son fils naturel , né en 1491 , mort à Paris , l'an 1558 , abbé de Péclus , aumônier et bibliothécaire du roi , se fit un nom parmi les poètes , et fut appelé , assez mal à propos , l'*Ovide français*. Ses *Poésies* sont des *Elégies* , des *Epîtres* , des *Rondeaux* , des *Quatrains* , des *Chansons* , des *Sonnets* et des *Epigrammes*. Il a aussi composé *Sophonisbe* , tragédie en prose. La dernière édition de ces différens ouvrages est celle de Paris , in-12 , en 1719.

SAINT-GENIEZ (JEAN de) , né à Avignon en 1607 , d'une famille noble , cultivait de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris , et s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon , il fut élevé au sacerdoce , et obtint un canonicat à Orange , où il mourut en 1663 , à 56 ans. On a de lui des poésies pleines de feu et de génie , et remplies d'excellens vers. Elles ont été recueillies à Paris , in-4° , 1654. On y trouve : | quatre *Idylles* , dont la 3^e la 4^e contiennent une défense de la poésie ; | huit *Satires* , remplies d'excellens avis , et d'une critique judicieuse , sans fiel et sans passion ; | sept *Elégies* , toutes sur des sujets utiles ; | un livre d'*Epigrammes* ; | un livre de *Poésies diverses*.

* SAINT-GEORGE (** , dit le chevalier de) , mulâtre , né en 1745 à la Guadeloupe d'un fermier-général de Boulogne et d'une négresse , fut mené très jeune à Paris , où il fit preuve de beaucoup de disposition pour les arts d'agrément , qu'il cultivait sans négliger les études sérieuses. Il entra dans les mousquetaires noirs , et devint écuyer de M^{me} de Montesson , duchesse d'Orléans , puis capitaine des gardes du duc de Chartres. Ses talens pour la musique , et son adresse dans l'art de l'escrime lui firent une grande réputation. Il embrassa avec transport la cause de la révolution , et participa à toutes les intrigues politiques , dont le Palais-Royal était le foyer. Lorsque la France s'armait de toute part , il leva un corps de chasseurs à cheval , dont il fut nommé colonel , et fut envoyé à l'armée du Nord sous Dumouriez. Il y donna , dit-on , des preuves de lâcheté , dénonça ce général après sa défection , et étant revenu à Paris , il y fut arrêté comme suspect. Remis en liberté après le 9 thermidor , il vécut depuis dans l'oubli , et

mourut en 1801 , d'un ulcère vésical négligé , dans un état voisin de l'indigence. Il avait composé les partitions de plusieurs opéras comiques qui n'ont pas eu de succès : on y remarquait de la délicatesse , mais point d'imagination. Il a été plus heureux dans ses *Oeuvres légères* et détachées : plusieurs ont eu de la vogue , entr'autres le *Menuet* qui porte son nom. La Boessière le fils a donné une *Notice historique sur Saint-George* , en tête de son *Traité de l'art des armes*. On peut consulter aussi la *Correspondance de Grimm* , années 1776 , 1777 et 1778.

SAINT-GERAN. Voyez GUICHE.

SAINT-GERMAIN (CLAUDE-LOUIS de). Voyez GERMAIN , comte de saint).

* SAINT-GERMAIN (N. , comte de) , charlatan , qui , de même que le fameux Cagliostro , son contemporain , en imposa aux gens crédules par ses secrets et ses impostures. Ainsi que l'adepte italien , il avait de l'éloquence et une mémoire prodigieuse , qui lui tenait lieu d'instruction. Il parlait plusieurs langues anciennes et modernes , et prétendait avoir vécu deux mille ans. C'est pourquoi il ne voulut jamais avouer à personne ni son origine , ni sa patrie , ni son âge. Il poussa son effronterie à ce point que , voyant un jour l'image du Sauveur dans une maison : « De qui est ce portrait-là ? demanda-t-il. » De Jésus-Christ , lui répondit-on. Ce n'est pas possible , ajouta-t-il , il n'a aucune ressemblance avec Jésus de Nazareth que j'ai connu aux noces de Cana. » Avec la même impudence , il détaillait les traits d'Hérode , de Pilate , de Titus , fils de Vespasien , de l'historien Josèphe ; il décrivait la destruction de Jérusalem et celle du temple , comme témoin oculaire. Il était très habile dans la *fantasmagorie* , à l'aide de laquelle il faisait accroire à ceux qui avaient la faiblesse de se fier à ses paroles , que les ombres qui paraissaient par un effet de catoptrique étaient leurs parens défunts , qu'il évoquait des tombeaux. Presque en même temps , Cagliostro donnait le même spectacle à Londres , à Amsterdam et à Paris. Comme lui , il connaissait plusieurs simples propres à guérir certaines maladies , ce qui lui gagnait facilement la faveur du peuple. Il amassa beaucoup de richesses , compta pour protecteurs et amis les personnes les plus illustres , et passa les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel. Plus heureux que Balsamo (voyez CAGLIOSTRO) , qui termina sa

carrière au fort Saint-Leo, près de Rome, Saint-Germain mourut tranquille, et au milieu de ses admirateurs, à Sleswig, en février 1784. Les *Mémoires* de madame du Hausset, ceux du baron de Gleichen, Grosley dans ses *Oeuvres inédites*, donnent des détails curieux sur ce personnage. On croit que ce qui procura à cet aventurier assez d'argent pour en imposer au vulgaire par ses richesses et par son luxe, c'est qu'il fut employé comme espion par différens ministres.

SAINT-GERMAIN. *Voy.* MOURGUES et VERGNE.

SAINT-GILLES. *Voyez* GILLES.

SAINT-HAOUEN. *Voyez* LECOAT.

SAINT-HEREM (le comte MONTMORIN.) *Voyez* MONTMORIN.

* **SAINT-HILAIRE** (N... LEBLOND, comte de), général de division, était officier de hussards à l'époque de la révolution, et fut envoyé, en 1791, dans le comtat Venaissin pour arrêter Jourdan *Coupe-tête*. Il s'en empara à quelques lieues d'Avignon. Nommé général de brigade, il se fit remarquer à l'affaire de Gibraltar et à celle de Pinal, à laquelle il fut blessé. En 1799, il fut élevé au grade de général de division, et commandait à Marseille au commencement de 1800. Dans la campagne d'Autriche, il se distingua en plusieurs occasions, notamment à la bataille d'Austerlitz. Quoique blessé, il resta toute la journée sur le champ de bataille, et contribua à la défaite de l'aile gauche de l'armée ennemie. Il soutint sa réputation à Iéna, Eylau, Heilsberg, et se signala de nouveau dans les batailles de Tann, d'Essling. Il fut blessé mortellement dans la dernière, après avoir fait des prodiges de valeur. Un décret ordonna que sa statue serait placée sur le pont Louis XV; mais il n'a point été exécuté.

* **SAINT-HILAIRE** (N... BARAUD de), officier vendéen, né d'une famille noble, était officier dans un régiment d'infanterie au commencement de la révolution et resta fidèle à la cause des Bourbons. En 1793, il alla rejoindre les Vendéens, devint officier supérieur, et montra dans toutes les occasions autant de zèle que de bravoure. Ayant passé à l'île de Noirmoutier, à la tête d'un détachement, il tomba entre les mains des républicains, et fut mis à mort le 7 janvier 1794.

* **SAINT-HUBERT** (Dominique de), avocat, né à Béziers le 5 août 1699, et mort vers l'an 1786, a publié : | une *Histoire*

abrégée de Montpellier, écrite d'un bon style, et contenant des notices très intéressantes ; | *Relation du voyage de Mesdames en Lorraine*. | Plusieurs *Mémoires* sur la nécessité d'augmenter les portions-congrues. Ces mémoires, qui sont remplis de vues sages, eurent beaucoup de succès. Il a travaillé aussi à un *Dictionnaire topographique et historique de la France*.

* **SAINT-HURUGE** (N... le marquis de), agent révolutionnaire, né en 1750, dans le Maconnais, d'une famille noble, suivit d'abord la carrière militaire et voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe. Il dissipa bientôt une fortune honnête dont il avait hérité, et donna une preuve non équivoque du dérèglement de ses mœurs en épousant une fille publique, qui, fatiguée de son inconduite et des mauvais traitemens qu'elle éprouvait chaque jour, sollicita et obtint une lettre de cachet pour le renfermer à Vincennes, puis à Charenton. Relâché en 1784, il se réfugia en Angleterre, où il fit éclater sa haine contre le gouvernement de son pays. Au moment des troubles de 1789, il revint dans sa patrie, et devint un des principaux chefs d'émeutes du Palais-Royal. Il figura aussi le 5 octobre à Versailles, et dirigea avec Santerre, le 20 juin 1792, la troupe armée qui alla insulter le roi et la reine aux Tuileries. Bientôt après il fut arrêté et détenu quelque temps à Péronne pour avoir prêché le meurtre et l'incendie. Il se berna depuis à pérorer dans les cafés, et mourut vers 1810, méprisé de tous les partis.

SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne Marie Mathé. D'autres donnent à son père le nom d'*Hyacinthe de Saint-Gelais*, et le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque temps chez lui, la calomnie répandit qu'il était fils de son oncle le grand Bossuet; mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir été militaire, il parcourut une partie de l'Europe; puis il se fixa à Bréda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit du biribi (*Lettres secrètes, lettre 50^e*)... « Il n'a guère vécu à Londres, » dit-il ailleurs, que de mes aumônes et

» de ses libelles. » On sait que les injures les plus grossières, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment fait l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avait mortifié; mais on doit convenir que Saint-Hyacinthe fut un aventurier qui avait l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui : | *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, la Haye, 1714, en 2 vol. in-8° et in-12. C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est elle-même très ennuyante, et ne forme qu'une espèce de commentaire bouffon d'une petite chanson qui n'est point décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu obtenir le succès dont il a joui. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assomant par sa prolixité, pétri de grossièretés, de licence. La *Déification du docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie*; c'est plutôt une platitude. | *Mathanasiana*, la Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des mémoires littéraires et historiques, d'un faible intérêt. | Plusieurs *Romans* très médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre* sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe. 1 vol. in-8°, 1780. La matière y est discutée avec candeur et impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanasius*. « Il est entré avec moi, dit M. de Burigny, dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été exagérés. Quoi qu'il en soit, » Saint-Hyacinthe fit dire à Voltaire que » s'il ne changeait de conduite, il ne pourrait s'empêcher de témoigner publiquement qu'il la désapprouvait : ce qu'il » croyait devoir faire pour l'honneur de » la nation française, afin que les Anglais » ne s'imaginassent pas que les Français étaient ses complices, et dignes du » blâme qu'il méritait. On peut bien s'imaginer que Voltaire fût très mécontent » d'une pareille correction. Il ne fit réponse à Saint-Hyacinthe que par des » mépris; et celui-ci de son côté blâma publiquement et sans aucun ménagement la conduite de Voltaire. »

SAINT-IGNACE (HENRI), religieux carme, né à Ath, au comté de Hainaut, professa pendant plusieurs années la théo-

logie dans les couvens de son ordre; il est connu par un livre intitulé *Ethica amoris*, ou *Cours complet de théologie morale*, qui fut prohibé à Rome en 1714 et 1722. Il est aussi auteur de quelques pamphlets, notamment du *Molinisme renversé*, dans lequel il se déclara contre les jésuites. En général, ses ouvrages ne se recommandent ni par le fond ni par la forme. Ce religieux, né dans le 17^e siècle, termina sa carrière vers 1720.

* **SAINT-JEAN** (N.), ecclésiastique, mort à Toulouse, le 12 mai 1828, dans sa 80^e année, était professeur émérite de l'université. Il est auteur du *Nouveau Manuel ecclésiastique*, un vol. in-12. Voyez le n° 4377 de l'*Ami de la Religion*. L'année même de sa mort il y donna une suite sous ce titre : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12, de 20 pages. L'abbé Saint-Jean était membre de l'*Académie des jeux floraux*, et de celle des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il avait fondé une bourse au séminaire diocésain de cette ville, et il a laissé par son testament 4000 fr. aux pauvres de l'hôpital Saint-Joseph de la Grave.

SAINT-JOSEPH. Voyez JOSEPH (PIERRE de Saint), et ANGE de Saint-Joseph (le Père).

SAINT-JULIEN de BALEURRE (PIERRE de), né en 1520 aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : | *De l'Origine des Bourguignons*, Paris, 1581, in-folio; | *Mélanges historiques*, 1589, in-8°. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées : il en est de même de la suivante : | *Histoire des antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1595.

SAINT-JURE, ou, selon Prudhomme, SANJURE, et, suivant dom Calmet, SAINJURE (JEAN-BAPTISTE). Voyez JURE.

* **SAINT-JUST** (ANTOINE-LOUIS-LÉON), membre de la Convention, né en 1768, à Blerancourt près de Noyon, d'une famille noble, venait à peine de terminer ses études lorsque la révolution française éclata. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et s'étant fait remarquer par son ardeur révolutionnaire dans le département de l'Aisne, où résidait son père, ancien officier, il fut nommé, ayant à peine 24 ans, par ce

département, député à la Convention nationale. Robespierre, qui connut de quelle utilité pouvait lui être un tel homme, se l'associa, le fit son principal confident, et leur intimité dura jusqu'à l'échafaud. Aussitôt qu'on eut entamé le procès de Louis XVI, Saint-Just prononça, le 13 novembre 1792, un discours violent contre ce malheureux prince, et demanda la prompte et sanglante punition » de ce qu'il appelait ses crimes. » Il prétendit que le roi devait être jugé non comme *citoyen*, mais comme *ennemi*, comme *rebelle*, et que tout Français avait sur lui le droit que Brutus avait eu sur César. Pendant toutes les discussions de ce funeste procès il montra le même acharnement à l'égard de l'auguste prisonnier, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Par une inconséquence qu'on ne pourrait pas expliquer, on l'entendit s'opposer avec chaleur à l'expulsion des Bourbons, en fondant sur ce « qu'il » existait un projet de leur substituer d'autres Tarquins. » Il proposa et appuya les mesures les plus violentes, et ne montait presque à la tribune que pour annoncer des conspirations, pour envoyer des victimes au supplice. Sans avoir fait d'études préalables sur la matière, quelquefois il discutait à la tribune les questions les plus importantes et les plus difficiles de la politique et de l'administration. Il avait un plan formé comme on le voit par ses discours ; il voulait concentrer le pouvoir dans la Convention, et l'imposer à l'Europe par la terreur. C'est lui qui proposa aux membres de l'assemblée, de diriger eux-mêmes les opérations militaires, ou du moins de s'en faire rendre compte par le ministre de la guerre, et il appuya le projet présenté par Dubois de Crancé sur l'organisation de l'armée, en s'efforçant toutefois de soumettre les troupes au pouvoir législatif. Ce fut encore lui qui présenta le fameux rapport contre les députés de la Gironde, dont il était l'un des plus opiniâtres ennemis. Après la chute de ce parti, il fut souvent envoyé en mission, et comme un digne lieutenant de Robespierre, il répandit des flots de sang dans les départements confiés à sa rage démagogique. L'Alsace surtout fut couverte d'échafauds, et il y continua les proscriptions commencées par Guyardin, Baudot et autres. Plus tard (1794) il passa avec Lebas, à l'armée du Nord, où, d'après les ordres de l'orgueilleux proconsul,

les plus légères fautes étaient punies de mort. Robespierre, en rendant compte de la mission de Saint-Just, disait : « Saint-Just a rendu les services les plus éminents, en créant une commission populaire qui s'est élevée à la hauteur des circonstances, en envoyant à l'échafaud tous les aristocrates, municipaux, judiciaires et militaires : ses opérations patriotiques ont réveillé la force révolutionnaire. » De retour à Paris, son influence devint encore plus grande auprès de la Convention. Nommé président le 19 février 1794, il acquit dès lors une puissance immense dans le gouvernement. *Osez*, dit-il un jour dans un rapport qu'il faisait au nom du comité du salut public, *osez : ce mot renferme toute la politique de notre révolution. Ceux qui font des révolutions à moitié, ne font que se creuser des tombeaux.* Voyant le parti de Danton s'élever et menacer par sa puissance celui de Robespierre, il aida ce dernier à l'abattre par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Ce fut lui qui présenta le rapport où était dénoncé Danton, et qui, de concert avec son protecteur, lui porta les coups les plus terribles, jusqu'à ce qu'ils l'eurent fait périr sur l'échafaud avec plusieurs de ses partisans. Il montra la même animosité, et fit des rapports à peu près semblables, contre Héroult de Séchelles, Philippeaux et Camille Desmoulins. Il haïssait particulièrement celui-ci, parce que dans sa feuille périodique, *Le Vieux Cordelier*, en faisant usage d'une comparaison peu respectueuse, il avait dit que *Saint-Just portait sa tête comme un Saint-Sacrement* ; à quoi le cruel décein vir répondit : *Je lui ferai porter la même comme saint Denys.* Tout enflé d'une érudition mal digérée, il débitait à la tribune des maximes politiques, des sentences morales à profusion, et qui souvent embarrassaient sa diction et la rendaient obscure et pédantesque. D'après ses principes, on aurait dû bannir de la France toutes les bienséances sociales, les mœurs, ce qui distinguait enfin l'homme civilisé du sauvage ou de la brute, disant que tout cela n'était favorable qu'à l'aristocratie. Un de ses projets favoris était celui d'anéantir les arts et le commerce, en disant « que » ce n'est pas le bonheur de Persépolis, » mais celui de Sparte, qu'il doit donner » à la France. » Il se plaisait à prophétiser que la France serait un jour heureuse, » et que chacun de ses fils n'ayant qu'une » chaumière et sa charue, n'envierait

« plus les jouissances de la richesse et ne poserait dans les seuls besoins de la nature. » Selon lui, « une foi privée était inutile, et il lui suffisait d'une foi publique dont la nation serait le garant. » Il condamnait la sensibilité quand elle n'était pas mue par le patriotisme. « C'était conspérer de ne pas pleurer en public, et c'était un crime de verser des larmes sur la tombe d'un père, d'un époux ou d'un fils. » Après le supplice de Danton, on l'éleva au triumvirat, et depuis lors il fut initié dans tous les secrets ambitieux de Robespierre, et partagea avec lui la surveillance de la police générale. Voyant qu'un complot se préparait pour terrasser son ami, il lui conseilla à plusieurs reprises de prévenir ses adversaires; mais sur ces entrefaites le 9 thermidor (27 juillet) arriva. Saint-Just fut le premier qui monta à la tribune pour demander de nouvelles victimes parmi ses propres collègues, et, au milieu de plusieurs voix qui voulaient lui imposer silence, il commença son discours par ces mots : « La tribune dût-elle devenir pour moi la roche Tarpéienne, je n'en dirai pas moins mon opinion : je ne suis d'aucune faction. Je viens vous dire que les membres du gouvernement ont quitté la route de la justice. Les comités de salut public et de sûreté générale m'avaient chargé de faire un rapport sur les causes qui, depuis quelque temps, semblent tourmenter l'opinion publique... mais je ne m'adresse qu'à vous... On a voulu répandre que le gouvernement était divisé... Il ne l'est pas... » Les cris alors redoublèrent, et ne lui permirent pas de continuer. Pendant que Robespierre, de son côté, cherchait à se faire entendre, mais inutilement, Saint-Just se tint constamment dans un coin de la tribune tout le temps que dura la grande lutte, qui finit par la chute du tyran et de ses complices. Il paraissait insensible aux scènes qui se passaient autour de lui, et dont il était le premier moteur, et se bornait, dans le plus profond silence, à jeter des regards de mépris sur ceux qui invectivaient Robespierre. Décrété d'accusation, il put néanmoins s'échapper et se rendre à l'hôtel-de-ville, où, s'étant constitué le chef du comité d'exécution, il se préparait à envoyer à la mort les auteurs de la révolution qui avait abattu son protecteur; mais il fut arrêté en même temps que Robespierre. Il n'opposa aucune résistance, ne perdit jamais son

sang-froid, et pria seulement ceux qui se saisirent de sa personne de ne lui pas faire de mal, n'ayant pas l'intention de s'évader. Le jour suivant 10 thermidor (28 juillet 1794), il fut mis sur la fatale charrette, où il devint l'objet des malédictions d'une populace immense. Il ne perdit pas un instant son impassibilité ordinaire; et on eut la douleur de voir un l'homme coupable et tout dégoûtant du sang de ses victimes, mourir avec le calme de l'homme bienfaisant et vertueux. Il avait alors 26 ans. On a de lui : | *Organt*, poème en vers, en vingt chants, 1789, 2 vol. in-8°; quelques exemplaires renferment une clef du sujet et des personnages de cet ouvrage infâme; | un grand nombre de *Rapports* faits à la Convention nationale; | *Mes passe-temps*, ou *le Nouvel Organt* de 1792, poème licencieux en 20 chants, digne imitation de la Pucelle, 1792, 2 parties in-8° : | ses *Œuvres posthumes*, 1800, in-12, sont un travail incomplet et diffus sur les *Institutions*, auquel il s'occupait encore peu de temps avant sa mort. Les frères Baudouin ont publié en 1828, *Papiers saisis chez Robespierre, Saint-Just et autres*, 4 vol. in-8°. — Un autre SAINT-JUST (Louis-Léon), qui prenait le titre de marquis de Fontvieille, a publié : *Esprit de la révolution et de la Constitution en France*, sans date. On ignore l'époque de sa mort.

SAINT-JUST. Voyez DUGAS DE BOIS-SAINT-JUST.

* **SAINT-LAMBERT** (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de), poète français, né à Nancy le 16 décembre 1717, fut élevé au collège des jésuites de Pont-à-Mousson, et y fit de très bonnes études. Son éducation étant terminée, il entra dans le corps des gardes lorraines, servit plusieurs années, et à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il donna sa démission pour s'attacher à la cour que Stanislas, roi de Pologne, avait formée à Lunéville, et où ce monarque s'était plu à réunir les personnages les plus spirituels de son temps. Saint-Lambert se lia intimement avec madame du Châtelet, une des dames les plus distinguées de la cour de Stanislas. Il était aussi en correspondance avec Voltaire, dont il s'attira les éloges en le déclarant

Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène : vers ridicule dans lequel il ose élever l'auteur de *Zaire* au-dessus des deux

génies qui ont écrit *Polyeucte* et *Athalie*. Ayant perdu madame du Châtelet, il vint à Paris, et noua des relations avec les philosophes et les écrivains du jour, Duclos, Diderot, Grimm, Jean-Jacques Rousseau, etc. Après la mort du roi Stanislas, il vendit la charge d'exempt des gardes de corps qu'il exerçait près de ce monarque, obtint un brevet de colonel au service de France, et fit en cette qualité, les campagnes de 1756 et 1757. Après avoir renoncé ensuite à l'état militaire, il se consacra exclusivement aux lettres et aux plaisirs du grand monde. Il lut dans plusieurs cercles quelques-unes de ses *poésies*, fut un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, et publia en 1769 son poème des *Saisons*, quelques *Contes*, des *Fables orientales*, qui furent accueillies avec enthousiasme par le parti philosophique, et ouvrirent à leur auteur les portes de l'académie française (23 juin 1770). Jusqu'en 1793, époque de la destruction de ce corps littéraire, il se montra fort assidu à ses séances. Il ne s'immisça point dans les affaires politiques, et la révolution respecta ses jours. Il s'était retiré à Euabonne, dans la vallée de Montmorency, où il possédait une habitation voisine de celle de madame d'Houdetot, avec laquelle il avait contracté depuis long-temps une liaison intime. En 1800 il sortit de cette retraite pour assister aux réunions qui eurent lieu à Paris, dans le but de reconstituer l'académie française. Il fut nommé membre de l'institut, lors de sa création, et mourut, dans un état voisin de l'enfance, le 9 février 1805, deux jours avant Laharpe. Il eut pour successeur à l'académie, M. Maret, duc de Bassano. Saint-Lambert a laissé les ouvrages suivans : | *Essai sur le luxe*, 1764, in-8°; | *Le Matin et le Soir*, poème, 1769, in-8°, qui eut du succès; | *Les Saisons*, poème dont on a donné un grand nombre d'éditions; la première est de 1769; on en a aussi publié une magnifique en 1795. Voltaire accorda à ce poème la préférence sur celui de Thompson; c'est tout ce qu'il pouvait faire pour un ami qui, le premier, lui avait accordé cette préférence sur Corneille et sur Racine. Le poème de de Saint-Lambert brille sans doute par un grand nombre de beautés; mais ceux qui aiment le véritable charme de la poésie, la verve, la chaleur, les peintures naïves et touchantes, un style à la fois énergique, concis, élégant, des images variées

et des pensées neuves et sublimes, se prononceront toujours pour le poème anglais. | *Fables orientales*, 1772, in-12. Elles sont fort bien écrites, et font honneur au talent de l'auteur. Il en a extrait une partie de la *Bibliothèque* de d'Hérbelot. | *Discours de réception à l'académie française*, 1770, in-4°; | *Memoires de la vie de milord Bolingbroke*, Paris, 1796, in-8°. Les littérateurs et les politiques anglais, sous le règne de la reine Anne, y sont fort bien peints, et tout l'ouvrage est curieux et intéressant. | Plusieurs articles dans l'*Encyclopédie*, comme ceux de *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*; | des *Pièces fugitives*, insérées dans l'*Almanach des Muses* et les journaux. La dernière, qui a pour titre *Les Consolations de la vieillesse*, est bien pensée et pleine d'images gracieuses, quoique Saint-Lambert l'eût écrite lorsqu'il avait près de 80 ans. Il a aussi donné des contes en prose, *Ziméo*, l'*Abénaki*, *Sara*, qui respirent une sensibilité touchante. Cependant l'ouvrage qui lui coûta le plus de travail, dont il s'est occupé pendant plusieurs années, et qu'il finit en 1788, est celui qu'il intitula *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*; il ne fut publié, par parties successives, que de 1798 à 1801 sous le titre d'*OEuvres philosophiques*, 5 vol. in-8°; ce livre n'eut qu'un fort médiocre succès, et le public ne fit que lui rendre justice. On y trouve quelques bonnes maximes sur l'honneur et l'équité; mais il y domine un esprit de philosophisme, un système paradoxal, et des expressions hardies, qui font oublier ce qu'il y a de louable et fatiguent l'attention du lecteur. Gaillard fait un grand éloge de cet auteur, et en effet il aurait été un littérateur recommandable, et par ses talens, et par ses mœurs, s'il n'eût pas laissé corrompre ses idées par cette philosophie du jour dont il était un zélé partisan. Les *OEuvres philosophiques* de Saint-Lambert furent jugées dignes du grand prix de morale par le juri nommé en 1806 pour adjuger les prix décennaux, et ce choix ne contribua pas peu à jeter du ridicule sur cette distribution de prix à laquelle l'empereur renonça.

• SAINT-LAURENT (le lieutenant-général baron de), né à Dunkerque, le 29 juin 1765, appartenait à une famille qui a rendu des services distingués dans la marine. Après avoir été successivement nommé directeur du dépôt central d'artillerie, lieutenant-colonel, général de

brigade, il fut élevé, en 1807, au rang de général divisionnaire. En Espagne il fut chargé de services importants dans les tristes mais immortelles campagnes qui marquèrent la chute de l'empire. Commandant en chef le parc d'artillerie de l'armée d'Italie, il conserva à la France un matériel d'une valeur de plusieurs millions, qui eût été perdu sans son habileté et son courage. Pendant la glorieuse campagne qui conduisit les Français à Berlin, il fit différentes fois des prêts considérables à des officiers prussiens, employant ainsi tout son traitement et le produit de ses épargnes à soulager la misère des vaincus. Le baron de Saint-Laurent, lieutenant-général d'artillerie, grand-officier de l'ordre royal de la légion d'honneur, commandant de l'ordre de la couronne de fer, et décoré de divers ordres étrangers, est mort à sa maison de Saint Mandé le 4^{er} septembre 1832.

SAINT-MARC (CHARLES-HUGUES le FEBVRE de), né à Paris en 1698, embrassa le parti des armes; mais en 1718 il prit le petit collet, et s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier, et débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735 (voyez DESMARES, TOUSSAINT); il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aléth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondait sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17^e et 18^e tomes du *Pour et contre*, et partie du 19^e, sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agréments des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, et un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie*, dont le 1^{er} volume parut en 1761, in-8°, et qu'il a continué jusqu'au 6^e, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur arrivée à Paris en 1769. Cette histoire est d'une lecture fatigante, par la singularité de l'orthographe, le grand nombre de colonnes dont elle est chargée, enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite église. On a aussi de lui quelques pièces de poésie française.

SAINT-MARC (l'abbé de). Voyez GUENIN.

SAINT-MARD. Voyez REMOND.

* **SAINT-MARTIN** (JOSEPH), savant jurisconsulte, né vers l'an 1710 à Bordeaux, où il exerça sa profession avec honneur; il était très versé dans le droit romain, et il en occupa la chaire pendant plusieurs années. Il composa un excellent *Cours de jurisprudence*, à l'usage des étudiants de l'université, qu'il publia sous le titre de *Scholastico-forenses Justiniani institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4°. Il a été éditeur de l'ouvrage de *Lapeyrère*, 1749, où il a inséré plusieurs de ses *Mémoires*, qui ne font que rehausser le mérite de ce livre. Il donna aussi d'autres *Mémoires* sur des questions importantes, et mourut dans sa patrie en 1780.

* **SAINT-MARTIN** (LOUIS-CLAUDE de), surnommé le *Philosophe inconnu*, né à Amboise le 18 janvier 1743, appartenait à une famille distinguée dans les armes, fit de bonnes études, et possédait plusieurs langues anciennes et modernes. Il avait lu de bonne heure le livre du théologien protestant Abbadie, sur l'*Art de se connaître soi-même*, et c'est là qu'il puisa les principes de philosophie, de morale et de religion qu'il professa toute sa vie. Destiné par ses parents à la magistrature, il étudia le droit; mais ensuite, préférant la carrière des armes, qui lui laissait plus de loisir pour s'occuper de ses méditations philosophiques, il entra, à l'âge de 22 ans, dans le régiment de Foix en qualité de lieutenant. Il fut initié alors, par des formules, des rites et des pratiques, à la secte dite des *Martinistes*, du nom de Martinez-Pasqualis qui en était le chef. Il n'adopta point entièrement les doctrines de cette secte. Mais ce fut par là qu'il entra dans les voies du spiritualisme. L'état militaire n'étant guère conforme à ses inclinations, il le quitta au bout de six ans. Saint-Martin doué d'un caractère tranquille, aimait l'étude et le recueillement, où il se plongeait dans ses idées métaphysiques. Après avoir voyagé en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en Italie, il revint à Lyon, où il demeura trois ans, presque inconnu, dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis. Il mena la même vie obscure et paisible à Paris, où il s'était rendu après cette époque; impassible au milieu des événements de la révolution, il put en éviter les suites. Il ne blâmait ni ne louait rien avec excès, et son âme, concentrée en elle-même, ne se nourrissait que d'idées philosophiques, ne regardant

les affreuses scènes qui se passaient autour de lui que comme des maux inévitables ou mérités. Il n'émigra point à l'époque de la révolution dans laquelle il reconnaissait les *desseins terribles de la Providence*, comme il vit plus tard un *grand instrument temporel* dans Bonaparte. Expulsé de Paris en 1794 comme noble, il fut arrêté peu de temps après dans la retraite qu'ils s'était choisie, comme faisant partie de la prétendue conjuration de la *Mère de Dieu*. Catherine Théos. Le 9 thermidor le rendit à la liberté, et vers la fin de la même année (1794), il fut désigné par le district d'Amboise, sa patrie, comme un des élèves de l'école normale. Il publia successivement à Paris, un grand nombre d'ouvrages qui ont été commentés et traduits en partie, principalement dans les langues du nord de l'Europe. Saint-Martin mourut d'une attaque d'apoplexie, à Aunay, village près de Paris, le 13 octobre 1803, chez son ami le sénateur Lenoir La Roche. Parmi ses écrits, nous citerons les suivans : | *Des Erreurs et de la Vérité*, ou les *hommes rappelés au principe universel de la science*, par un philosophe inconnu, Edimbourg (Lyon), 1775, in-8°. Ce livre fit beaucoup de bruit dans le temps; quoiqu'il soit et peut-être parce qu'il est inintelligible. Quelle est la *science*? Selon lui, c'est la révélation naturelle; et cette même révélation, qu'est-elle en substance? C'est ce que Saint-Martin, n'a pas su concevoir, ou ce qu'il a mal expliqué. « Son système, dit M. Toulet, a pour but d'expliquer tout par l'homme. L'homme, selon Saint-Martin, est la clef de toute énigme et l'image de toute vérité : prenant ensuite à la lettre le fameux oracle de Delphes, *nosce te ipsum*, il soutient que pour ne pas se méprendre sur l'existence et l'harmonie des êtres composant l'univers, il suffit à l'homme de se bien connaître lui-même, parce que le corps de l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce qui est visible, et que son esprit est le type de tout ce qui est invisible; que l'homme doit étudier, et ses facultés physiques dépendantes de l'organisation de son corps, et ses facultés intellectuelles, dont l'exercice est souvent influencé par les sens ou par les objets extérieurs, et ses facultés morales ou sa conscience, qui suppose en lui une volonté libre; c'est dans cette étude qu'il doit chercher la vérité, et il trouvera en lui-même tous les moyens

» nécessaires pour y arriver. Voilà ce que
» Saint-Martin appelle la *révélation naturelle*. Par exemple, la plus légère attention suffit, dit-il, pour nous apprendre que nous ne communiquons, et que nous ne formons même aucune idée, qu'elle ne soit précédée d'un tableau ou d'une image engendrée par notre intelligence; c'est ainsi que nous créons le plan d'un édifice ou d'un ouvrage quelconque. Notre faculté créatrice est vaste, active, inépuisable; mais en l'examinant de près, nous voyons qu'elle est secondaire, temporelle, dépendante, c'est-à-dire qu'elle doit son origine à une faculté créatrice, supérieure, indépendante, universelle, dont la nôtre n'est qu'une faible copie. L'homme est donc un *type* qui doit avoir son *prototype*; c'est une effigie, une monnaie qui suppose une matrice, et le *Créateur ne pouvant puiser que dans son-propre fonds*, a dû se peindre dans ses œuvres, et retracer en nous son image et sa ressemblance, base essentielle de toute réalité. Malgré le rapport et la tendance que nous conservons vers ce centre commun, nous avons pu, en vertu de notre libre arbitre, nous en approcher ou nous en éloigner. La loi naturelle nous ramène constamment à notre première origine, et tend à conserver en nous l'empreinte de l'image primitive; mais notre volonté peut refuser d'obéir à cette loi; et alors la chaîne naturelle étant interrompue, notre type ne se rapporte plus à son modèle, il n'en dépend plus, et le place sous l'influence des êtres corporels qui ne doivent servir qu'à exercer nos facultés créatrices, et par lesquelles nous devons naturellement remonter à la source de tout bien et de toute jouissance. Cette disposition vicieuse, une fois contractée par notre faute, peut, comme les autres facultés organiques, se transmettre par la voie de la génération : ainsi nous héritons des vices de nos parens. Mais la vertu, mais l'étude et la bonne volonté pourront toujours diminuer ou détruire ces affections dépravées, et corriger en nous ces altérations faites à l'image de la Divinité; nous pouvons en un mot nous régénérer, et seconder ainsi les vues réparatrices de l'*Homme-Dieu*. » Malgré cette analyse que nous avons rapportée en entier, on ne voit pas bien-clairement quelle était la doctrine de Saint-Martin. « Je me

» suis permis, disait-il, d'user de réserve, dans cet écrit, et de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parais traiter. » Avec une pareille explication on peut être obscur et intelligible tout à son aise. Toutefois, au milieu d'un grand nombre de maximes erronées, on en trouve quelques-unes de vraies. Telle est celle-ci : *Il est bon de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède.* Le livre de Saint-Martin a trouvé beaucoup de partisans en Angleterre, et on en a imprimé à Londres une suite en anglais, 1784, en 2 volumes in-8°; mais l'auteur français n'y a eu aucune part, et elle s'éloigne des principes de son système; | *Le ministère de l'homme-esprit*, Paris, an 11 (1802), 5 part. in-8°; | *Eclair sur l'association humaine*, an 5 (1797), in-8°. Il y cherche les fondemens du pacte social dans le régime théocratique; et les communications entre Dieu et l'homme; | *Le Livre rouge; Ecce Homo*, Paris, an 4 (1796), in-12; | *L'Homme de désir*, Lyon, 1790, in-8°, nouv. édit., Metz, an 10 (1802), in-12; | *Le cimetière d'Amboise*; | *Le Crocodile ou La Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV*, poème épico-magique en 102 chants, Paris, 1799, in-8°. C'est l'ouvrage le plus obscur qu'ait enfanté l'imagination ténébreuse de l'auteur, et qui ne fait nul honneur à ses talens poétiques. On y voit figurer un *Jof* (la foi), un *Sédur* (le désir), et un *Ourdeck* (le jeu), qui sont la clef de tout le poème; sans que cela le rende ni moins ennuyeux, ni plus intelligible; | *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, deux parties, Edimbourg, (Lyon, 1782, in-8°), traduit en allemand, ainsi que le livre des *Erreurs*; | *Le Nouvel Homme*, 1796, in-8°; | *De l'esprit des choses ou Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*, etc., Paris, an 8 (1800), 2 vol. in-8°; | *Lettre à un ami, ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la révolution française*, Paris, an 3 (1795), in-8°; | *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'institut : Quelles sont les*

institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple, an 6 (1798), in-8°; | *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales, sur l'existence d'un sens moral*, etc., imprimé dans la *Collection des Débats*, des écoles normales, an 1801, tome 3; | *Essai sur cette question proposée par l'institut : Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*, an 7 (1799), in-8° de 80 pages. Saint-Martin a traduit de l'allemand de Boehm les *Trois Principes, de l'Essence divine*, 1802, 2 vol. in-8°; et *L'Aurore naissante ou la Racine de la philosophie*, etc., 1800, in-8°. Il avait, dit-on, un caractère doux, bienfaisant; ses connaissances étaient très variées; il aimait les arts, et surtout la musique. Ses auteurs favoris étaient Burlamaqui et Rabelais; il lisait le premier pour s'instruire, et c'est de lui, dit-il, qu'il prit le goût de la méditation; il lisait le second pour son amusement. Cependant on convient qu'il y a assez de ces deux écrivains pour se gâter l'esprit et se rompre le cœur. Les *OEuvres posthumes* de Saint-Martin ont été publiées à Tours, 1807, 2 vol. in-8°; on y trouve un *Journal* depuis 1782, dans lequel l'auteur a rapporté les entretiens, les relations, etc. qu'il avait eus; ce morceau est intitulé : *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même*. Plusieurs biographes ont confondu Saint-Martin avec Martinez-Pasqualis (1) qui fut son maître. M. Gence a fait paraître, en 1824, chez Migneret, une *Notice biographique* sur Saint-Martin, in-8°, de 28 pages.

* SAINT-MARTIN (JEAN-DIDIER de), missionnaire, né à Paris, en 1743, embrassa l'état ecclésiastique, et devint directeur du séminaire de Saint-Louis. Reçu docteur en théologie, en 1772, il

(1) Martinez Pasqualis, chef de la secte des Martinistes, était à ce qu'on présume, portugais de naissance, et même juif. En 1784, ce personnage s'annonça par l'institution d'un rite cabalistique d'élus, dits *choens*, en hébreu *prêtres*, qu'il introduisit dans quelques loges maçonniques de France, notamment à Marseille, à Bordeaux et à Toulouse. Il prêcha aussi sa doctrine à Paris, puis quitta soudain cette ville, et s'embarqua, vers 1778, pour Saint-Domingue, où il termina, en 1779, au Port-au-Prince, sa carrière théurgique. — On a lieu de croire, d'après ses écrits et ceux de ses élèves, que sa doctrine est cette cabale de Juifs, qui n'est autre que leur métaphysique, ou la science de l'être, comprenant les notions de Dieu, des esprits et de l'homme dans ses divers états.

partit la même année pour la mission de la Chine, et dès qu'il fut arrivé à Macao, il fut employé par ses supérieurs dans la province de See-Tchouan où il apprit assez bien la langue du pays pour pouvoir prêcher et publier des traductions. En 1704, l'abbé Saint-Martin fut nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la province, et sacré évêque de Caradre *in partibus*. Après avoir partagé l'année suivante la persécution qu'essuyèrent différents missionnaires, et qui le força de se retirer quelque temps à Manille, il revint en 1789 dans la province de See-Tchouan dont il fut nommé, trois ans après, vicaire apostolique. C'est dans ce poste difficile que ce savant et vertueux missionnaire a terminé sa vie, en 1801. Il a composé ou traduit en chinois plus de trente ouvrages de piété, entre autres *l'Imitation de Jésus-Christ* et le *Catéchisme de Montpellier*. On trouve dix-huit lettres de lui dans les trois premiers volumes des *Nouvelles lettres édifiantes*, et M. l'abbé Labouderie en a publié 23 autres sous ce titre : *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin*, etc., avec une *Notice biographique* et des *Notes*, Paris, 1822, in-8°. On y a joint un *Essai sur la législation chinoise* par M. Dellac, avocat.

* SAINT-MARTIN (LOUIS-PIERRE), d'abord ecclésiastique, puis magistrat, né à Paris le 10 janvier 1753, devint, en 1781 conseiller-clerc au Châtelet, et prêcha, cinq ans après, le *Panégyrique* de Saint-Louis devant l'académie française. Entraîné par le torrent de la révolution, il oublia ses sermens, se maria avec une femme divorcée, dont il se sépara lui-même plus tard par le divorce. Il se livra ensuite à l'étude des lois, et fut successivement juge au tribunal de cassation, membre du tribunal de révision à Trèves, pour les quatre départemens de la rive gauche du Rhin, juge à la cour d'appel, et enfin conseiller à la cour supérieure de justice à Liège. Quand on voulut dépouiller Rome et l'Italie de ses précieux monumens des arts, Saint-Martin fut un des membres de la commission qui devait les recueillir. Il fut continué, à l'époque de la restauration, par le roi des Pays-Bas, dans sa place de conseiller à la cour d'appel de Liège, et il mourut dans cette ville le 13 janvier 1819, âgé de 66 ans. Il avait recommandé qu'on l'enterât dans le jardin de la loge maçonnique

de cette ville, dont il faisait partie. Cependant ses collègues réclamèrent pour lui la sépulture ecclésiastique; n'ayant pu l'obtenir, ils rendirent au défunt des honneurs extraordinaires, avec toutes les cérémonies pratiquées par les franc-maçons. On publia à cette occasion une brochure intitulée : *Honneurs funèbres rendus dans la loge de la Parfaite-Intelligence, à la mémoire du vénérable frère de Saint-Martin*, Liège, 1818, in-8°. Saint-Martin a laissé des *Reflexions en réponses à celles de l'abbé d'Espagnac, touchant Suger et les établissemens de Saint-Louis*, avec des notes, 1786, in-8°.

* SAINT-MARTIN (JEAN-ANTOINE), orientaliste, né à Paris, le 17 janvier 1791, s'appliqua, dès sa sortie du collège, à l'étude des langues orientales, et, après avoir suivi les cours d'arabe de M. Silvestre de Sacy, s'attacha spécialement aux langues arménienne et géorgienne, qui lui offraient moins de concurrens. En 1814, lorsque l'académie celtique de Paris se réorganisa, et prit le nom de société royale des antiquaires, Saint-Martin en fut nommé secrétaire; mais il donna sa démission au bout de quelques mois. Le courage qu'il montra, en 1815, en refusant de signer l'acte additionnel, l'aurait peut-être obligé de quitter la France, sans le retour des Bourbons. Il avait fait imprimer les motifs de son vote négatif. Quelques fragmens d'histoire et de géographie arménienne, qu'il traduisit et publia en 1818, en les dédiant à M. Silvestre de Sacy, lui ouvrirent, en septembre 1820, les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et en janvier 1824, il fut nommé sous-conservateur de la bibliothèque de Monsieur (l'arsenal); il obtint aussi l'inspection de la typographie orientale à l'imprimerie royale (1825), et la décoration de la légion-d'honneur. Dès la fondation de la société asiatique, en 1822, Saint-Martin fit partie du conseil, et il fut chargé de la rédaction du journal mensuel publié par elle. Après la révolution de 1830, il perdit sa place à la bibliothèque de l'arsenal, ainsi qu'une pension dont il jouissait, et se vit repoussé de la chaire d'histoire du collège de France, laissée vacante par la mort de son ami Abel Rémusat (*voyez ce nom*), et pour laquelle il avait été présenté par le collège même et l'institut. Ce savant orientaliste est mort, victime du choléra-morbus, le 10 juillet 1832. Saint-Martin aimait à obliger;

lorsque, sous les premières années de la restauration, MM. Daunou, Andrieux et Thurot étaient sur le point de se voir privés de leurs chaires, il plaida si bien leur cause auprès du ministre de l'instruction publique, que M. Thurot fut seul l'objet d'une suspension momentanée. Parmi les nombreux écrits de Saint-Martin, nous citerons : | *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, etc., 1818-1819, 2 vol. grand in-8°. Cet ouvrage est le plus important de l'auteur. Le premier volume contient la description de l'Arménie, d'après les auteurs grecs, latins et orientaux, un précis de son histoire, et des tables chronologiques. Le second renferme la traduction, avec le texte en regard, de l'Histoire des Orpéliens, de la Géographie attribuée à Moïse de Khoren, de celle de Vartan, etc., et des tables géographiques. M. Silvestre de Sacy en a rendu un compte très avantageux dans le *Journal des Savans*. | *Nouvelles recherches sur l'époque de la mort d'Alexandre et sur l'ère des Ptolémées*, imprimerie royale, 1820, in-8°. C'est un mémoire critique de l'ouvrage de M. Champollion-Figeac, intitulé : *Annales des Lagides*. | *Notice sur le Zodiaque de Denderah*, lue à l'Académie des inscriptions, 1822, in-8°. Dans cet écrit on trouve beaucoup de sagesse et une critique lumineuse ; l'auteur réfute les conjectures de Dupuis. | *Notice sur la vie et les ouvrages de Tochon d'Annecy* (qu'il remplaça à l'Académie des inscriptions), 1822, in-8° ; | *Histoire de Palmyre*, où l'on discute tout ce que les auteurs orientaux nous ont transmis sur cette cité fameuse, 1823, in-8°, avec une carte ; | *Choix de fables de Vartan* (en arménien et en français), 1823, grand in-8° ; | *Relation d'un voyage fait en Europe et dans l'Océan atlantique à la fin du quinzième siècle, sous le règne de Charles VIII, par Martyr, évêque d'Arzendjan*, traduit de l'arménien, avec le texte original, 1827, in-8° ; | *Histoire du Bas-Empire de Lebeau*, nouvelle édition, entièrement corrigée et augmentée d'après les auteurs orientaux, environ 20 vol. in-8°, et atlas ; on y trouve des recherches neuves. Outre un assez grand nombre d'articles insérés dans divers recueils scientifiques, Saint-Martin a encore donné à la Biographie universelle de Michaud, plusieurs notices, parmi lesquelles nous mentionnerons celles de Hormisdas, Iezdedjerd, Mazoudy, Mithridate. Le

Moniteur contient aussi de lui quelques articles littéraires. M. Silvestre de Sacy prononça l'éloge de Saint-Martin sur la tombe de son élève et ami.

SAINT-MARTIN (LÉANDRE de). Voy. JONES (JOHN).

SAINT-MARTIN. Voy. JUGE-SAINT-MARTIN (JACQUES-JOSEPH).

SAINT-MAURICE. Voy. MONTBARREY (le prince de).

* **SAINT-MAURIS** et non MAURICE, comme l'écrivent Moreri et quelques autres bibliographes (JEAN de), juriconsulte, né à Dôle sur la fin du 13^e siècle, d'une famille dont M. l'abbé de Billy a donné la généalogie dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, professa le droit dans sa ville natale, et fut appelé au conseil d'état de Bruxelles par Charles-Quint qui le nomma en 1544, ambassadeur en France. Les *Mémoires de son ambassade* se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque de Besançon. Saint-Mauris mourut à Dôle en 1555. On a de lui : | *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unice, Cod., quo loco mulieres munera subire soleant*, Lyon, 1538, in-4° ; | *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4°. Dunod a donné son *Eloge* dans la Préface du *Traité des prescriptions*.

SAINT-MEARD. Voy. JOURGNIAC.

SAINT-MÉRY. V. MOREAU-SAINT-MÉRY.

* **SAINT-MICHEL** (ALEXIS de), né à Lorient le 14 décembre 1795, débuta dans la carrière des lettres par une pièce de vers couronnée à l'Académie d'Orléans, et fit paraître en 1816 un petit poème intitulé : *La guerre de Rhura* ; en 1820, il donna un autre petit poème intitulé : *Fingal*, dont quelques fragmens ont été insérés dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : *la Vierge de Groa*, autre poème, publié en 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Son principal ouvrage est une traduction complète en vers des *Poésies d'Ossian* ; mais elle est restée manuscrite. Saint-Michel est mort à la fleur de l'âge vers 1827.

* **SAINT-MORYS** (ÉTIENNE BOURGEOIS VIALART comte de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1772 d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigration, prit du service dans l'armée de Condé, et après le licenciement, voyagea en Suède et en Angleterre, et s'occupa des sciences naturelles. De retour à Paris en

1803, il fut compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal, à cause de ses liaisons avec MM. de Polignac, et renfermé à la Force; cependant il fut mis en liberté. Le 31 mars 1814, il contribua de tous ses efforts à la restauration, et obtint du service dans la maison militaire du roi. Il suivit Louis XVIII à Gand, avec un détachement des gardes-du-corps qu'il commandait. A son retour, il eut, avec un colonel de l'ancienne armée qui avait acheté une partie de ses biens, diverses contestations, qui se terminèrent par un duel dans lequel M. de Saint-Morys succomba le 21 juillet 1817. Sa veuve a publié, dans cette affaire, un *Mémoire en consultation*, qui a fait beaucoup de bruit, sans toutefois donner lieu à des poursuites judiciaires. Le comte de Saint-Morys a publié : | *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4°; | *Tableau littéraire de la France au 18^e siècle*, 1809, in-8°, production fort médiocre, où il se montre partisan exalté de la philosophie du siècle; | *Description d'un monument romain trouvé à Paris, rue Vivienne*, en 1806, et quelques autres morceaux insérés dans le tome 2 des *Mémoires de l'académie celtique*; | *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII, fonctionnaire public dans le département de l'Oise*, 1814, in-8°; | *Aperçu sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8°, où il montre une grande admiration pour la constitution anglaise; | *Proposition d'une seule mesure pour dégrèver la dette de l'état et réduire les impôts en 1817, 1816*, in-8°; | *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810. Il a aussi fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

* SAINT-NON (JEAN-CLAUDE-RICHARD, abbé de), amateur zélé des beaux-arts, naquit à Paris en 1727 d'un receveur-général des finances. Il embrassa l'état ecclésiastique, étudia le droit, et devint conseiller-clerc au parlement de cette ville. Ayant partagé la disgrâce de cette cour souveraine, lors de l'affaire de la bulle *Unigenitus*, l'abbé de Saint-Non fut exilé à Poitiers. Il charma les ennuis de sa retraite en cultivant la musique, le dessin, la peinture et la gravure. Devenu libre par sa démission de la place de conseiller, il voyagea en Angleterre, puis en Italie, et plus particulièrement dans les états de Naples et en Sicile, où il fit un

séjour de plusieurs mois, employés à visiter avec Robert et Fragonard les monumens et les vues de ces deux royaumes. L'abbé de Saint-Non publia le fruit de ses observations dans un ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, Paris, 1781 86, 5 vol. in-fol., renfermant un grand nombre de planches. L'ouvrage complet doit contenir, dans le 2^e vol., l'estampe des *Phallum*, et, dans la seconde partie du 3^e, les 14 planches des médailles des anciennes villes de Sicile. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, fit recevoir l'auteur à l'académie de peinture et de sculpture. Il a aussi donné une comédie, *Julie ou Le Bon Père*, en 5 actes et en prose, qui fut assez applaudie. Il mourut à Paris le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans. On trouve dans le *Manuel des curieux* par Huber et Rost le *Catalogue des eaux fortes*, gravées par l'abbé de Saint-Non, et de ses estampes d'après Robert, au lavis, en noir et en brun. Une *Notice sur Saint-Non* a été donnée par M. Brizard, Paris, 1792, in-8° de 36 pag. : elle n'a jamais été dans le commerce et est assez rare.

* SAINT-OURS (N.), peintre renommé, naquit à Genève en 1752, reçut dans son art les premières leçons de son père, excellent dessinateur. A l'âge de 16 ans, il vint à Paris, et eut pour maître Vien. Il remporta en 1772 la première médaille à l'académie, et en 1780, le grand prix de peinture pour le tableau de l'*Enlèvement des Sabines*, sujet traité par David et autres habiles maîtres. Il alla à Rome pour se perfectionner, étudia les chefs-d'œuvre dont abonde cette capitale, et exécuta divers ouvrages qui tous firent honneur à ses talens; le plus remarquable est *Le Combat de la lutte aux jeux olympiques*, composition riche, et qui obtint les suffrages de tous les connaisseurs. Après avoir demeuré longtemps à Rome il revint en France, se fixa dans sa patrie en 1792, et fit de nouveaux ouvrages. Le tableau d'histoire où il déploya toute la fécondité de son imagination, toute la vigueur et l'expression de son pinceau, est celui qui représente un *Tremblement de terre*, et que l'on a placé au rang des plus beaux tableaux de l'école moderne. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1805, âgé de 64 ans.

* SAINT-PARD (PIERRE-NICOLAS Van BLOTAQUE, plus connu sous le nom emprunté de), jésuite, né le 9 février 1734 à Givet-Saint-Hilaire, dans le diocèse de

Liège, entra dès l'âge de 10 ans au collège de cet ordre à Dinant, et en voyant sur le portail de l'église des jésuites une inscription qui annonçait que cet institut était destiné à travailler au salut des âmes, il conçut l'idée d'entrer dans leur compagnie. Il vint à Paris pour y faire son noviciat, et fut envoyé, suivant l'usage, dans plusieurs collèges comme professeur; il se trouvait à Vannes lors des arrêts du parlement contre la société, et il revint aussitôt à Paris, où il prit, pour pouvoir exercer son ministère, le nom de Saint-Pard, que depuis il a toujours conservé. M. de Beaumont le plaça dans la paroisse de Saint-Germain-en-Laye, et il y échappa aux arrêts de proscription et de bannissement. Vers 1775 il fut nommé directeur des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Pendant la révolution il ne sortit point de France, et se tint caché dans divers asiles, toujours prêt cependant à remplir les fonctions de son ministère; ce qui le fit renfermer pendant six mois dans les prisons de Versailles sous le Directoire, et peu après à Paris pendant le même temps. A l'époque du concordat (1801), M. de Belloy, archevêque de Paris, le nomma chanoine honoraire; il se fixa sur la paroisse de Saint-Jacques, où il exerça son zèle, confessant et prêchant, soit dans la capitale, soit dans les provinces. Il est mort le 1^{er} décembre 1824. On lui doit : | *le Livre des élus ou Jésus crucifié, par le père de Saint-Jure*, revu et corrigé, Paris, 1771, in-12, avec une préface de l'éditeur qui contient l'éloge du père de Saint-Jure, et une liste de ses ouvrages, nouvelle édition, 1825, augmentée d'une notice sur l'abbé de Saint-Pard, extraite de l'*Ami de la religion et du roi*, tome 42, page 198; | *de la Connaissance et de l'Amour de J.-C. pour servir de suite au Livre des élus*, par le père de Saint-Jure, revue et corrigée; | *Retraite de 10 jours à l'usage des ecclésiastiques et des religieux d'après l'Ecriture sainte et les Pères de l'Eglise*, 1773, in-12; | *L'Amc chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile, ouvrage de piété en faveur des personnes qui aspirent à la perfection*, 1774, in-12; | *la Vie et la doctrine de J.-C., rédigées en méditations pour tous les jours de l'année*, traduites du latin du père Avancin, Paris, 1775, 2 vol. in-12; | *le Jour de communion, ou J.-C. considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'âme fidèle dans l'Eucha-*

ristie, suivi de sentimens affectueux, 1778, in-12; nouv. édit., 1819; | *Conduite intérieure du chrétien*, 1779, in-24; revue et mise dans un nouvel ordre, Paris, Ruisand, 1819, in-32; | *Exercice de l'amour pénitent, suivi d'un essai sur l'ordre considéré comme vertu*, 1819, in-16. Il a laissé en manuscrit des *Lettres spirituelles* et des *Lectures pieuses tirées des psaumes*.

SAINT-PAVIN (DENYS SANGUIN de), poète français né à Paris au commencement du 17^e siècle, était fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse où il faisait ce qu'il voulait et disait ce qu'il pensait. Il poussait la liberté de l'esprit jusque sur les matières les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles :

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint-Pavin, indigné contre le satirique, lui répondit par un sonnet qui finissait ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Méditant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi;
Je ris de ses discours frivoles;
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'était converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avait cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée le 8 avril 1670, dans un âge avancé. Nous avons de Saint-Pavin plusieurs pièces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des sonnets, des épigrammes, des épitres, des rondeaux, la plupart fruits de la licence et de la débauche. Il était parent de Claude Sanguin. Voyez ce nom.

* **SAINT-PERNE** (J.-B.-M.-B. de), naquit à Rennes d'une famille qui se montra toujours attachée à la cause des Bourbons. Il avait à peine atteint sa seizième année, qu'il fut arrêté pendant le règne de la terreur, « comme ennemi du peuple et de la liberté, et comme complice » des attentats de Louis XVI contre la

• nation française, dans la journée du 10 août. « C'est sur cette accusation, aussi absurde que perfide, qu'après plusieurs mois de détention, il fut livré, avec sa mère et sa sœur, accusées du même crime, au tribunal révolutionnaire, qui les condamna tous les trois à mort, et ils furent exécutés le 19 juillet 1794, huit jours avant la chute de Robespierre. Le jeune Saint-Perne n'avait pas encore 17 ans.

SAINT-PHILIPPE (le marquis de).
Voyez BACCALAR.

SAINT-PIERRE (EUSTACHE de), le plus notable bourgeois de Calais, mort en 1571, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut, en 1547, assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne voulait point les recevoir à composition, si on ne lui en livrait six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairait. Comme leur conseil ne savait que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeurerait exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemises, porter les clefs à Edouard. Ce prince voulait absolument les faire mourir; il avait déjà fait mander le bourreau pour l'exécution, et il fallut toutes les larmes et les prières répétées de son épouse pour les arracher à sa fureur. Du Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée : *Le Siège de Calais*. « Nos historiens, dit Voltaire, s'extasient sur la grandeur d'âme des six habitants » qui se dévouèrent à la mort. Mais au » fond ils devaient bien se douter que si » Edouard III voulait qu'ils eussent la » corde au cou, ce n'était pas pour la » faire serrer. Il les traita très humainement, et leur fit présent à chacun de » six écus d'or, qu'on appelait *Nobles à la rose*. » Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme et le courage. Voilà ce qu'on lit dans la *Chronique de Froissard*: des biographes de nos jours regardent cette histoire comme une fable, et prétendent que cet Eustache ne fut qu'un homme au moins pusillanime, qui s'opposa de toute son influence à une dernière défense de la ville: on ne peut, disent-ils, se refuser de croire à ses intelligences secrètes avec le roi d'Angleterre, Edouard, qui le combla de biens et d'honneurs, jusqu'à le

déléguer comme surveillant de ses intérêts auprès des Calaisiens fidèles à la France. Hume et Lévêque avaient déjà élevé des doutes sur le dévouement d'Eustache. Le président Hénault a gardé sur ce fait un silence qui a été expliqué par M. Walkenaer dans la dernière édition de cet historien. *Voy.* sur ce sujet les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. 57. Quoi qu'il en soit, le gouvernement a envoyé en 1819 à la ville de Calais le buste d'Eustache de Saint-Pierre par Cortot.

SAINT-PIERRE (CHARLES IRÉNÉE CASTEL de), né au château de Saint-Pierre-Eglise, en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame et l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avait eu une place à l'académie française. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut exclu de l'académie française, pour avoir exalté dans sa *Polysynodie* la manière de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, et pour quelques autres raisons plus dignes encore d'animadversion. Cette exclusion fut unanime, il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'était pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de Saint-Pierre n'était pas brillant dans la conversation; mais il se rendait justice et ne s'empressait pas de parler. Il craignait d'ennuyer, et il aurait voulu plaire. Ses principaux ouvrages sont : | *Projet de paix perpétuelle entre les potentats de l'Europe*, Utrecht, 1715, en 3 vol. in-12; projet dont le fameux citoyen de Genève a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diète européenne qu'il voulait établir pour pacifier les différends avait été approuvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet; mais cet artifice n'eut point le suffrage d'un homme délicat, puisqu'il tendait à faire passer un prince sage et judicieux, s'il en fut jamais, pour

un esprit visionnaire et exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entre autres choses : « Vous avez oublié, monsieur, pour article préliminaire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires, pour disposer le cœur et l'esprit des princes. » | *Mémoires pour perfectionner la police des grands chemins*; | *Mémoires pour perfectionner la police contre le duel*; | *Mémoire sur les billets de l'état*; | *Mémoires sur l'établissement de la taille proportionnelle*, in-4° : ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; | *Mémoire sur les pauvres mendiants*, 1724, in-8°; | *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe qu'il suivait lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages insoutenable. | *Réflexions critiques sur les travaux de l'académie française*; | un très grand nombre d'autres *Ecrits*, parmi lesquels un traité de *l'Anéantissement futur du mahométisme*, où il y a plusieurs traits contre cette fausse religion, que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur la véritable; et les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 et in-8°, 1757, dans lesquelles l'auteur déchire de la manière la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux sans doute et trop zélé contre toutes sortes d'erreurs pour avoir le suffrage de la froide philosophie. L'abbé de Saint-Pierre faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étaient en état de contribuer à la réussite de ses projets. Il affectait la singularité en tout. Sa manière d'écrire était aussi extraordinaire que sa manière de penser. Il écrivait *négligence, sonjer, enquire, diccionnaire, péizan, Fransès*, etc. « On dirait, » dit un auteur, que ses systèmes politiques ayant été sifflés, son courroux est tombé sur l'orthographe. » On a publié un extrait des différens écrits de l'abbé de St-Pierre, sous le titre de : *Rêves d'un homme de bien*, in-12. On connaît ces vers de Voltaire au sujet d'un busto fort ressemblant de cet abbé :

N'a pas long-temps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tant parfait,
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait !
Si que restai perplez et stupéfait,
S'aignant bien fort de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait !
L'original dirait quelque sottise.

Tous ses contemporains ont loué sa *bienfaisance*, mot qu'il mit en usage ainsi que celui de *gloriole*, et qui était oublié depuis Balzac. Quoique d'abord il n'eût qu'un revenu de 18,000 fr., il en céda 300, par contrat, en faveur du mathématicien Varignon, son ami... « Riche, » avec une fortune médiocre (dit un biographe), parce qu'il n'avait pas de besoins, il employait presque tous ses revenus à soulager les malheureux, et à faire apprendre à des orphelins des métiers vraiment utiles.... Il ne connaissait d'autre passion que celle du bien public. »

* SAINT-PIERRE (JACQUES - HENRI BERNARDIN, de), appelé communément *Bernardin de Saint-Pierre*, célèbre écrivain français, né au Havre en 1737 d'une famille distinguée, qui descendait, dit-on, d'Eustache de Saint-Pierre. Il avait entrepris ses premières études à Caen, lorsqu'un oncle, capitaine de navire marchand, l'entraîna à l'âge de douze ans à la Martinique. Sa santé délicate ne pouvant résister aux influences du climat, il revint en France, et reprit ses études au collège des jésuites de Caen. Il y fit des progrès si rapides, et montra tant d'application et des dispositions si heureuses, que les pères jésuites, qui se connaissaient en gens de mérite, firent tous leurs efforts pour acquérir un sujet aussi distingué. Leur élève aurait volontiers cédé à leurs instances; mais son père s'y opposa : et, en le retirant du collège, il le fit entrer dans l'administration des ponts-et-chaussées. Réformé à l'âge de 20 ans, il prit du service comme ingénieur sous M. de Saint-Germain, et se rendit à Malte, que les Turcs menaçaient. Il en revint bientôt, abreuvé de dégoûts, et il se rendit en Russie, étant alors âgé de vingt-deux ans. Il fut présenté à Catherine II, qui lui fit un accueil gracieux, lui donna une gratification et une lieutenance dans le génie. Bernardin de Saint-Pierre pénétra les desseins du cabinet de Pétersbourg sur la Pologne; il envoya même en France, aux bureaux des affaires étrangères, un *Mémoire* sur ces projets, dans lequel il annonçait le futur partage de la Pologne. Cependant, d'après ce qu'il dit lui-même dans ses *Études*, ce travail ne fut pas apprécié. Ennuagé du service de la Russie, il demanda et obtint sa démission. En partant pour la Pologne, il vit le baron de Breteuil, ministre de

France à Pétersbourg. Ce seigneur l'engagea, dit-on, à consacrer ses talens à la cause de la Pologne; idée que Bernardin de Saint-Pierre embrassa aussitôt: pour l'effectuer, il allait se rendre, en 1765, au camp du prince Radziwill; mais il fut fait prisonnier par les Russes. Ceux-ci connaissaient les rapports secrets qu'il avait eus pendant qu'il était dans les armées de la czarine et ils n'ignoraient pas ses relations avec les ministres de France et d'Autriche; ils pouvaient le traiter en transfuge. Il sut se tirer de ce mauvais pas, se rendit en Prusse, et offrit ses services au grand Frédéric; mais la sévérité de la discipline prussienne l'indigna. Il revint en France, et le baron de Breteuil lui obtint la place de capitaine-ingénieur à l'Ile-de-France. C'est dans ces heureux climats qu'il imagina son charmant ouvrage de *Paul et Virginie*. Mais dans aucune contrée son caractère ne lui permettait de trouver de repos. Cette colonie semblait propre à devenir une station militaire, et un point d'appui destiné à protéger le commerce des Indes. Il se déclara contre cette opinion, plaignit le sort des esclaves, heurta des intérêts privés, et multiplia ainsi le nombre de ses ennemis. De retour en France on ne l'indemnisait pas même des pertes qu'il avait éprouvées en échouant sur l'Ile-de-Bourbon. Il publia, en 1773, la *Relation de son voyage à l'Ile-de-France*. Ce fut son coup d'essai dans la carrière littéraire: on y reconnaît le germe d'un talent qui devait bientôt se développer. Il n'avait pas mis son nom à cet ouvrage, qui était en 2 vol. in-8°, avec figures. D'Alembert le produisit, vers cette époque, chez M^{me} de l'Espinasse, dont la maison était le rendez-vous des beaux-esprits et des philosophes du temps; mais sa courageuse fermeté à combattre les systèmes irréligieux que l'on y proclamait, lui attira bientôt l'animadversion et les sarcasmes de cette société où il n'avait fait que paraître; il se lia avec Rousseau et vécut dans la retraite. Consacré entièrement à ses occupations littéraires, il composa les *Etudes de la Nature*, qui parurent en 1784, eurent cinq éditions, et lui méritèrent du gouvernement une pension de 4000 fr. Il ne s'en réserva que 600, céda 300 fr. à sa sœur, 400 à une vieille domestique, et continua à mener une vie studieuse et retirée. En 1792, Louis XVI le nomma intendant du Jardin des Plantes, en lui disant: « J'ai lu

vos ouvrages, ils sont d'un honnête homme, et je donne en vous un digne successeur à M. de Buffon. » En 1789, à l'époque des états-généraux, il partagea d'abord les principes des novateurs, croyant qu'il ne s'agissait que de corriger certains abus. Il émit ses opinions dans un ouvrage intitulé *Vœux d'un Solitaire*, où cependant il se montre l'ami de l'ordre et des lois. Lors de la fuite de Louis XVI il fit connaître de nouveau ses opinions sous le même titre, et il s'y déclare partisan de la monarchie. On l'avait nommé président du district de Paris, où il demeurerait; mais il refusa cette fonction, et ne voulut jamais accepter aucun emploi public. Privé de sa place et de ses pensions, il vécut du produit de ses ouvrages, jusqu'à ce qu'il fut nommé professeur de morale à l'école normale. Il fut compris parmi les membres de l'institut lors de la formation de ce corps. Sa position devint plus heureuse. Il habita la jolie campagne d'Eragny près de Pontoise. Sous le régime impérial, il obtint la croix d'honneur et une pension de 2000 fr.; Joseph Bonaparte lui fit, sur sa cassette, une autre pension de 6000 fr. Il publia par souscription, en 1806, une magnifique édition de *Paul et Virginie*. On sait que cet ouvrage, qui établit sa réputation littéraire, est un épisode de ses *Etudes de la Nature*, où l'on trouve aussi l'*Arcadie*, les *Vœux d'un Solitaire*, le *Café de Surate*, la *Chaumière indienne*. Bernardin de Saint-Pierre fut marié deux fois, la première à cinquante-quatre ans, avec mademoiselle Didot, qui le laissa veuf avec deux enfans en bas âge; la seconde à soixante-quatre ans, avec M^{lle} de Pelleport. Il avait une assez faible santé, et était sujet à des affections nerveuses, qui accompagnées d'une imagination vive, augmentaient souvent ses chagrins, quand ils n'étaient pas tous l'effet de son imagination. Les dernières années de sa vie furent cependant heureuses, et il mourut, dans sa maison d'Eragny, le 21 janvier 1814, à l'âge de 76 ans. Ses ouvrages ont eu un grand nombre d'éditions. M. Aimé Martin, épousa sa veuve, et publia en 1813, une fort belle édition des *Harmonies de la Nature*. Le même éditeur a aussi donné 1818-1820, une édition des *Oeuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre*, en 12 vol. in-8°, chez Méquignon-Marvis, en 19 vol. in-18, toutes deux enrichies de notes et de la *Vie* de l'auteur. Voici la liste de ses ouvrages.

| *Voyage à l'Île-de-France*, avec des *Observations* inédites sur la Hollande, la Prusse, la Pologne et la Russie; | *Etudes de la Nature*, 1784, qui, outre les ouvrages indiqués, contiennent un *fragment* inédit de l'*Arcadie*, un autre *Fragment* inédit du roman de l'*Amazone*; | l'*Eloge de mon ami*, le *Voyage de Codrus* et *Le Paysan polonais*, également inédits; | *Harmonies de la Nature*, publiées pour la première fois en 1848 (*voyez* ci-dessus); | *Vœux d'un Solitaire*, 1789; et *Suite des Vœux d'un Solitaire*; | *Essai sur J. J. Rousseau*; suivi du *Parallèle du philosophe genevois et de Voltaire*; | *Discours sur l'éducation des femmes*, inédit; | *Dialogues philosophiques*, renfermant la *Mort de Socrate*, *Empsael*, la *Pierre d'Abraham*, inédit; | *Mélanges*, où l'on trouve : *Fragments de Morale*, *Théorie de l'univers*, *Mémoire sur les Marées*, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin du Roi*, différens *Opuscules*. On a comparé le style de Bernardin de Saint-Pierre à celui de Jean-Jacques Rousseau, mais il a plus de rapport avec Fénelon, par ce caractère tendre et affectueux que l'on remarque dans tous ses écrits, qui réunissent l'élégance et l'harmonie de ceux de l'archevêque de Cambrai. On ne peut s'empêcher d'aimer l'auteur des *Etudes de la Nature* de la même manière que l'on s'attache à l'auteur de *Télémaque*.

SAINT-POL. *Voyez* CHATILLON. FRANÇOIS, LUXEMBOURG et LOUIS XI.

SAINT-PREUIL (FRANÇOIS de JUSSAC D'EMBLEVILLE, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal de camp, était un seigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorency, à la journée de Castelnaudary. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu et les récompenses de la cour. Il signala son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols; et il facilita en 1649 la prise d'Arras, dont il fut gouverneur. L'année suivante, il rencontra la garnison espagnole qui sortait de Bapaume par capitulation, et allait à Douai. Il l'attaqua sans la connaître, à ce qu'il prétendit, et la pilla; cette démarche odieuse le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences : entre autres, d'avoir enlevé une jeune maunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'A-

mien, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès, et le condamnèrent à être décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641 : il était dans sa 40^e année.

*SAINT-PRIEST (FRANÇOIS-EMMANUEL GUIGNARD, comte de), ministre de Louis XVI, pair de France sous Louis XVIII, né à Grenoble en 1735, entra très jeune, dans la maison militaire du roi, et commença ses campagnes en 1760. Il servit en Allemagne sous les maréchaux de Broglie et de Soubise, en Espagne sous le prince de Beauveau, et devint ensuite ministre plénipotentiaire à Lisbonne. En 1768 il passa à l'ambassade de Constantinople où il resta 15 ans, et où il se distingua par l'habileté de ses négociations. Pendant son séjour en Turquie, Saint-Priest conçut, rédigea et envoya en France le projet d'une expédition en Egypte, qui a été, dit-on, fort utile au Directoire et à Bonaparte. Remplacé par le comte de Choiseul-Gouffier, il fut pendant quelque temps chargé de l'ambassade de Hollande. Il revint ensuite siéger dans les conseils du roi, et après la prise de la Bastille, Louis XVI lui confia le ministère de l'intérieur. Ce choix fut approuvé d'abord, et Saint-Priest fut proclamé le *ministre patriote*. Mais les mesures qu'il conseilla dans le but de déjouer les efforts des factieux firent changer à son égard l'opinion publique, alors si mobile, et elle se prononça contre lui. Lafayette lui ayant écrit pour annoncer les projets hostiles de la populace de Paris, il fit venir à Versailles le régiment de Flandre, et engagea le roi à repousser la force par la force. Il conseilla aussi d'envoyer la famille royale à Rambouillet. Son avis ne fut point écouté; dès lors sans influence au conseil, il n'en était pas moins accusé d'être un des chefs du parti de la cour. Des attaques étaient même dirigées contre lui dans l'assemblée constituante. Il brava l'orage jusqu'en 1790, époque où il donna sa démission et se retira à l'étranger. Depuis on le vit, toujours fidèle à la cause de ses maîtres, solliciter tour à tour en Prusse, en Suède, en Russie, en Autriche, des secours pour les Bourbons, et travailler au succès de leurs armes. Saint Priest accompagna Louis XVIII à Vérone, à Blankenbourg, à Mittau et ce fut lui qui suivit la correspondance politique de ce monarque et rédigea le contrat de mariage de la fille de Louis XVI avec le duc d'Angoulême. Il accepta une pension de la Russie, et ses

trois fils ont été au service de cette puissance. Il ne rentra en France qu'avec les princes en 1814, et en 1815 il fut créé pair de France. Saint-Priest est mort octogénaire dans une terre aux environs de Lyon en 1821, laissant des *Mémoires* manuscrits que l'on dit très importants. Son *Eloge*, prononcé à la chambre des pairs par le comte de Sèze, se trouve dans le *Moniteur* du 14 juin 1821.

SAINT-RAMBERT (GABRIEL de.)
Voyez RAMBERT.

SAINT-RÉAL. Voyez RÉAL.

SAINT-SIMON (Louis de ROUVROY, duc de), naquit à Paris le 16 juin 1675. Il descendait des comtes de Vermandois, et fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et la reine son épouse. Ayant embrassé la carrière militaire, il servit en 1692 sous le maréchal de Luxembourg, et montra beaucoup de courage au siège de Namur, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde. Il fut nommé l'année suivante capitaine de cavalerie, puis colonel et enfin mestre de camp. Son père étant mort dans l'année 1693, Louis de Rouvroy hérita de ses titres de duc et pair, et de son gouvernement de Blaye. Le duc de Saint-Simon se livra ensuite à la diplomatie, pour laquelle il avait des talens distingués. Le régent faisait beaucoup de cas de lui, le consultait dans les affaires les plus difficiles; mais n'ayant pas la fermeté de caractère du duc de Saint-Simon, il ne suivit pas toujours ses conseils. En 1721, ce prince le nomma ambassadeur auprès de la cour d'Espagne, où il alla faire la demande de la main de l'infante pour Louis XV, alors dans sa minorité. De retour à Paris, il demeura encore quelques années à la cour de Philippe d'Orléans; mais, dégoûté du spectacle scandaleux qu'elle offrait, il se retira dans ses terres, où il ne s'occupa que de l'étude et du bonheur de ses vassaux, et mourut dans un âge assez avancé, vers l'an 1755. Il composa dans la retraite ses *Mémoires*, connus dans toute l'Europe. Ils restèrent longtemps manuscrits, et on en publia un abrégé incomplet en 1783, 3 vol. in-8°, qui fut suivi, l'année d'après, d'un supplément en 4 vol., un peu moins tronqué. Enfin, le véritable original parut avec le titre d'*Œuvres complètes de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi, publiées par l'abbé Soulaire l'aîné*, Strasbourg, 1791, 13 vol. in-8°, et renfermant : | les *Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*; | *Mémoires se-*

crets de la régence de Philippe d'Orléans;

| *Histoire des hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur; | *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cet ouvrage est écrit d'un style mâle, concis, mais souvent obscur et incorrect. On y remarque cette sévérité de mœurs et de morale et enfin ce fond de jansénisme qui caractérisent l'auteur. Le duc de Saint-Simon voyait tout en noir; sa méfiance naturelle lui faisait regarder les hommes comme des méchants, astucieux, prompts à tout sacrifier pour satisfaire leur avidité ou leur ambition. La cour dans laquelle il avait vécu ne servit qu'à le raffermir dans cette opinion, et il ne le cache pas dans tout le cours de son ouvrage. Il n'y met aucune modération, n'épargne aucun des personnages dont il trace le portrait, et va jusqu'à accuser d'artifice le vertueux Fénelon. Extrêmement jaloux de la pairie et de la noblesse de sa race, il conserve cette jalousie même dans sa retraite. D'un esprit ombrageux, il voit des empoisonnements dans des morts naturelles, des motifs d'ambition et de cupidité dans des intentions honnêtes, et de la dissimulation et de la fausseté dans ce qui n'était que réserve et prudence. Marmontel lui-même, quoiqu'il n'ait guère fait que copier Saint-Simon en le mettant en meilleur français, avoue que la haine dans ses *Mémoires* distille le plus noir venin. Il le peint « avec cette partialité qui exagère tout à » ses yeux et lui fait tout louer ou blâmer » sans mesure, avec cette vanité si faible, » avec ce caractère souvent si passionné, » avec cette bile envenimée qu'il répand à » grands flois sur tous les objets de sa » haine ou des ses fiers ressentiments, avec » cet intérêt personnel qui le domine, etc. » L'éditeur des *Mémoires* n'en fait pas un grand éloge; il convient « qu'il ne faut pas adopter toutes les ré- » flexions de Saint-Simon; que ce duc » était né avec un caractère jaloux, soup- » çonneux, plein d'ambition, porté à la » critique et même à la satire la plus » amère, que ses écrits portent l'empreinte » de la passion, et que si sa plume distille » le fiel, ce qu'elle a de trop hardi, de trop » douteux, de faux même, oblige de ne » croire le reste qu'avec beaucoup de pré- » caution. » Un biographe impartial s'exprime en ces termes sur ces *Mémoires* : « que Saint-Simon a dit de l'élève de Fé- » nelon (le duc de Bourgogne), la manière » touchante dont il a raconté sa mort et

» celle de la dauphine, n'est pas moins remarquable par le sentiment, l'énergie
 » des traits et surtout par une admiration,
 » un enthousiasme pour la vertu, que l'on
 » ne trouverait pas dans les moralistes
 » les plus sévères. Les portraits qu'il a
 » tracés de Catinat, de Vauban, de Saint-
 » Aignan et de tous les hommes vertueux
 » de ce temps-là ne sont pas moins exacts
 » et moins ressemblans, et ils témoignent
 » du même zèle, du même respect pour
 » la morale et la vérité. Mais quand il s'a-
 » git de faire connaître les ridicules de Vil-
 » leroi, les concussions de Villars; quand
 » il est question de peindre les vices hon-
 » teux de Vendôme et de Dubois, les scan-
 » daleuses débauches du duc d'Orléans et
 » de la duchesse de Berri, ces mémoires
 » deviennent sans doute plus sombres,
 » mais ils ne cessent d'être vrais. » Une
 nouvelle édition plus méthodique, mieux
 ordonnée, mais incomplète, a été publiée
 par M. F. Laurent, Paris, 1818, 6 vol. in-8°.
Les mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la régence, ont été publiés à Paris, pour la première fois par le marquis de Saint-Simon en 1829. A cette époque parurent 4 vol. in-8°; l'ouvrage s'est composé de 21 volumes dont le dernier qui contient la table des matières a paru en 1830, in-8°.

* SAINT-SIMON (CLAUDE-FRANÇOIS VERMANDOIS DE ROUVROY SANDRICOURT de), parent du précédent, évêque d'Agde, né à Paris en 1727, fut d'abord grand-vicaire de l'évêque de Metz, et voyagea ensuite en Italie pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises dans ses études. A son retour il fut nommé évêque d'Agde (1759). C'est dans cette résidence qu'il rassembla la collection la plus complète de livres ecclésiastiques, les meilleures éditions des auteurs grecs et latins, et une suite nombreuse d'ouvrages d'antiquités, principalement sur les peuples du Nord. Son érudition le fit admettre en 1785 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Au commencement de la révolution il vint chercher à Paris un asile contre les persécutions dont il était l'objet; mais il ne put échapper aux proscriptions. Arrêté et détenu pendant plusieurs mois, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort le 23 juillet 1794. Sa bibliothèque, qui fut rendue à sa famille, a été acquise par le médecin Barthez, et celui-ci l'a léguée à l'école de médecine de

Montpellier. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, année 1808, tome 8, page 377-84, une *Notice* sur ce prélat.

* SAINT-SIMON (MAXIMILIEN - HENRI marquis de), écrivain estimable mais peu connu, né en 1730, suivit la carrière des armes, et devint aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie. Il se livra ensuite à son goût pour les lettres, se retira, en 1758, dans une terre près d'Utrecht, et mourut dans ce lieu, en 1799. On a de lui les ouvrages suivans : | *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4° : l'auteur en avait réuni deux mille variétés; | *Histoire de la guerre des Alpes, ou Campagne de 1744*, Amsterdam, 1769, in-folio; et 1770, in-4°; | *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains, d'après César, Tacite, etc.*, 1770, grand in-fol. avec fig.; | *Essai de traduction littéraire et énergique de l'Essai sur l'homme*, d'Alexandre Pope, Harlem, 1771, in-8°. Il y a dans cette traduction des morceaux fort bien rendus; | *Temora*, poème épique d'Ossian, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8°; | les *Nyctologies de Platon*, Utrecht (1784), 2 part. in-4°, ouvrage tiré à un petit nombre d'exemplaires pour être donné en présent; | *Absurdités spéculatives*, (sans date) grand in-4°, faisant suite au précédent; | *Pharsale de Lucain, pars libri II*, Amsterdam, 1793, in-8°. Le style de cet auteur est facile et parfois élégant; il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits.

* SAINT-SIMON (CLAUDE-HENRI, comte de), fondateur de l'école politico-philosophique dite des *industriels*, né à Paris en 1760 de la même famille que les précédens, était le plus proche parent du duc de Saint-Simon, et se montra de bonne heure partisan des idées libérales qui avaient pénétré jusque dans la cour de Louis XVI. D'Alembert fut son précepteur. Entré au service en 1777, il fit deux ans après la guerre d'Amérique, sous M. de Bouillé, puis sous Washington, fut fait prisonnier en 1782 avec M. de Grasse, et reçut des Américains la décoration républicaine de Cincinnatus. De retour en France l'année suivante, il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine. En 1789 il quitta la carrière militaire et se jeta dans des spéculations considérables, sur les domaines nationaux. Pendant la révolution il ne prit aucune part aux évé-

nemens politiques. Cependant, par suite d'une ressemblance de nom, un mandat d'amener fut lancé contre lui, et pour ne pas compromettre son hôte, il se constitua lui-même prisonnier; il ne recouvra la liberté qu'après onze mois de détention, à l'époque du 9 thermidor (le 27 juillet 1794). C'est en 1807 qu'après avoir liquidé ses opérations commerciales, Saint-Simon forma la résolution de prêcher une nouvelle doctrine sociale: il exposa, cette même année, dans son *Introduction aux travaux scientifiques du 19^e siècle*, 2 vol. in-4^e, les idées fondamentales de son système. La destinée de l'homme, selon ce nouvel apôtre, étant sur la terre de produire par le travail, cette théorie qui, dans l'application, est circonscrite nécessairement dans le cercle matériel de l'utile, proclame l'industrie comme le but définitif de la société humaine, et les *industriels* comme la classe supérieure de la société: en d'autres termes son système n'est qu'un quakérisme sans spiritualité et sans pratiques extérieures. Après avoir réalisé les débris de sa fortune, Saint-Simon voulut refaire, comme il le disait, son éducation, et passa dix ans à se mettre au courant des diverses branches de la science, nouant dans ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie de nombreuses relations avec les savans les plus renommés de ces pays. En 1810 il fit paraître le prospectus d'une *Nouvelle Encyclopédie*, ouvrage dont la bizarrerie a fait croire à quelques critiques que l'auteur n'était pas exempt de folie: il prétend descendre de Charlemagne qu'il dit avoir vu en songe. On peut consulter sur cet écrit l'*Ami de la religion*, tome 63, page 274. Sa doctrine fut peu goûtée, et Saint-Simon en ressentit un dépit difficile à exprimer. C'est sans doute à une cause semblable qu'il faut attribuer le parti désespéré qu'il prit de se tirer un coup de pistolet, mais il ne réussit qu'à perdre un œil. En 1817 il publia un recueil intitulé *l'Industrie*. Voyez l'*Ami de la religion*, n° 336, tome 43. Saint-Simon y déclarait la guerre à la monarchie comme à la religion: aussi fut-il désavoué par ceux qui avaient mis leurs noms sur la liste des souscripteurs. Après s'être vu plusieurs fois poursuivi pour ses publications qui étaient d'une hardiesse que l'on peut difficilement concevoir, Saint-Simon est mort à Paris le 19 mai 1825; son corps ne fut point présenté à l'église, et ce fut un de ses disciples qui

fit les frais de ses funérailles. Nous recommandons à ceux qui voudront connaître la doctrine Saint-Simonienne qui, malgré la date récente de son établissement, a subi déjà bien des révolutions, les n° déjà cités de l'*Ami de la religion* et ceux du même recueil, tome 63, page 339; tome 66, page 209; tome 68, page 257, etc. L'amélioration du sort des basses classes de la société paraît être l'objet particulier de la sollicitude des Saint-Simoniens; la hiérarchie sociale, suivant ce qu'ils prêchent, serait basée sur les capacités respectives; les sentimens de famille, les idées de propriété sont détruits par eux, etc. Nous renvoyons pour plus ample connaissance de leurs doctrines au journal le *Globe*, qui, après avoir été le dépositaire des *Doctrinaires politiques*, est devenu avant de cesser tout-à-fait de paraître, celui de l'*Ecole industrielle de St.-Simon*. On trouvera aussi quelques détails dans la *Revue encyclopédique*, t. 30, avril 1826, p. 284, et dans le t. 6 de l'*Annuaire nécrologique de Mahul*. St.-Simon a publié: | *Lettres de Saint-Simon*, 1803, en plusieurs livraisons; | *Introduction aux travaux scientifiques du 19^e siècle*, 1808, 2 vol. in-4^e; | (avec M. Augustin Thierry, son élève et son fils adoptif) *De la réorganisation de la société européenne, ou de la Nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique*, en conservant à chacun son indépendance nationale, 1814, 2^e édition, in-8°; | (aussi avec M. Augustin Thierry) *l'Industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques, dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendans*, 1817 et 1818, 4 vol. in-8°; | *Le Défenseur des propriétaires de domaines nationaux, ou Recherches sur les causes du discrédit dans lequel sont tombées les propriétés nationales, et sur les moyens d'élever ces propriétés à la même valeur que les propriétés patrimoniales*, 1815, in-8° (il n'en a paru que des prospectus); | *Profession de foi des auteurs du Défenseur des propriétaires de domaines nationaux, au sujet de l'invasion du territoire français par N. Bonaparte*, 1815, in-8°; | (avec M. Augustin Thierry) *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815*, Paris, 1818, in-8°; | *Du système industriel*, 1821-22, 3 parties in-8°; | *Ca-téchisme des industriels*, ibid. 1824, 3 cahiers formant 1 vol. in-8°; le 3^e cahier est

de M. Auguste Comte; | le *Nouveau christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, 1825, in-8°. Dans tous ces écrits, on voit briller quelques idées bien conçues, avec des paradoxes, des opinions exagérées, sans ordre et sans suite. Il paraît que M. de Saint-Simon écrivait de *première inspiration*; mais, en ce cas, elle n'était pas heureuse.

SAINT-SORLIN (JEAN DESMARETS de). *Voyez* MARETS.

SAINT-VINCENS ou **SAINT-VINCENT**. *Voyez* FAURIS.

* **SAINT-VINCENT** (le vicomte JOHN JERVIS de), amiral anglais, membre de la chambre haute, conseiller privé, général des troupes de la marine, grand-cordon de l'ordre du Bain, etc., était fils du conseiller de l'amirauté sir John Jervis, et naquit le 7 juin 1734 à Medford. Il entra dans la marine dès l'âge de 10 ans, fit ses premières armes sous lord Hawke, et quitta en 1748 le service pour venir passer quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie en 1756, lorsque les hostilités recommencèrent, il rentra dans la marine, fut nommé capitaine de vaisseau en 1760, et employé en cette qualité dans les Indes-Occidentales. Il commandait le *Foudroyant* au combat d'Ouessant (27 juillet 1778), qui fut perdu par les Anglais, et il prit hautement la défense de l'amiral Keppel, traduit par suite de cette affaire devant un conseil de guerre. En avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortait une flotte française, et cette action lui valut le collier de l'ordre du Bain. En 1787, il obtint le grade de contre-amiral; peu après il fut nommé membre du parlement, et il se rangea du côté de l'opposition; mais la guerre ayant éclaté de nouveau, il reprit du service, et le 16 mars 1794, il s'empara de la Martinique et des autres colonies françaises, malgré la résistance la plus opiniâtre du général Rochambeau. Les fatigues de cette campagne l'obligèrent de retourner en Angleterre pour rétablir sa santé. Il se remit bientôt en mer, et remplaça l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée composée de 15 vaisseaux de ligne et de quelques frégates. Après quelques croisières, il remporta, le 14 février 1797, un victoire signalée sur l'amiral Cordova qui avait 27 vaisseaux de ligne, et il lui en enleva quatre. La ville de Londres lui fit, en cette occasion, présent d'une épée de la valeur de 200 guineés, et le roi lui donna

le titre de baron Jervis de Medford, lieu de sa naissance, et de comte de Saint-Vincent, du cap de ce nom qui avait été le théâtre de son triomphe, avec une médaille d'or et une pension annuelle de 3,000 livres-sterling. Lord Saint-Vincent bombarda ensuite le port de Cadix dans l'espoir de détruire la flotte; mais ce bombardement n'eut aucun succès par la belle défense de l'amiral Massaredo. Ce fut lui qui détacha, en 1798, Nelson, avec une grande partie de ses forces, pour aller détruire à Aboukir la flotte française qui venait de conduire en Egypte le général Bonaparte. Il continua de commander en 1799 et 1800 dans la Méditerranée ou dans l'Océan; cependant il remit le commandement à diverses reprises à d'autres amiraux, sous le prétexte du mauvais état de sa santé. En 1801 il fut nommé premier lord de l'amirauté: une insurrection ayant éclaté sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima par sa fermeté, en faisant saisir, juger et exécuter les séditeux dans le plus bref délai. Lorsque Pitt reprit la direction du ministère en 1805, il résigna le poste d'amiral; mais l'année suivante il remplaça lord Cornwallis dans le commandement de la flotte du canal. Peu après il fut accusé de négligence dans ses fonctions de premier lord; mais l'accusation fut rejetée, et il en sortit comblé de témoignages d'approbation. En 1810, il blâma ouvertement l'expédition dirigée contre le Danemarck par l'amiral sir John Moore, et il conclut en annonçant que l'Angleterre était dans une situation qui rendait la paix avec la France inévitable. Il mourut le 15 mai 1823, entouré de la considération que lui avaient méritée les brillants services qu'il avait rendus à son pays.

SAINT-YVES (CHARLES), habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près de Rocroy, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des maladies des yeux*, 1722, in-8°, Amsterdam, 1736, in-8°, était très estimé. Saint-Yves mourut en 1756. Le traité de Saint-Yves fut attaqué par Mauchard, qui fit paraître dans le Mercure une *Lettre critique* de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALBINE. *Voyez* REMOND de SAINTE-ALBINE.

SAINTÉ-ALDEGONDE. *Voyez* MAR-NIX.

* **SAINTÉ-AMARANTE** (J.-F.-L. DEMIER de) fut une des nombreuses victimes de la révolution. Cette dame était née à Saintes, et domiciliée à Crécy. Son attachement pour la cause royale l'avait rendue *suspecte*; et lors du régime de la terreur, elle fut arrêtée et traînée en prison avec ses deux enfans. Transportée à Paris et enfermée à la Force, un scélérat nommé Arnaud se présenta à elle, et madame de Sainte-Amarante feignit de ne pas le connaître. Il se vengea de ce dédain d'une manière bien cruelle, et la fit comprendre avec ses deux enfans dans la liste des prétendus assassins de Collot-d'Herbois. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort. Tous les détenus pleurèrent cette famille intéressante, et les deux enfans surtout arrachèrent les larmes des cœurs les moins sensibles, lorsque, ayant appris qu'ils partageraient le sort de leur mère, ils s'écrièrent avec des transports de joie, et la serrant dans leurs bras : « Ah, maman ! nous allons mourir avec toi ! » Un de ces enfans était une demoiselle ; et le farouche Fouquier-Tainville, qui voulut être témoin de leur départ, indigné de la fermeté de deux femmes : « Voyez, dit-il, comme elles sont effrontées ! Il faut que je les voie monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront ce caractère, dussé-je me passer de dîner. » Le 17 juillet 1794, dix jours avant la chute de Robespierre, et jusqu'au dernier moment ils montrèrent le plus grand courage.

SAINTÉ-AULAIRE. *Voyez* SAINT-AULAIRE.

SAINTÉ-BEUVE (JACQUES de), né à Paris, en 1613, fut en 1638 reçu docteur en théologie. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne : place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnaud, et parce que sa doctrine avait beaucoup d'affinité avec celle du parti. En 1656, on lui défendit de prêcher ; mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, et ayant souscrit au formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, et obtint 4000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture ou occupé à répondre aux consultations qui lui étaient faites

sur les tas de conscience, de morale ou de discipline. Son frère Jérôme, appelé le *Prieur de Sainte-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans, ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° et in-8°. Cette collection décèle beaucoup de savoir, de jugement et de droiture. On a encore de lui deux *Traité*s en latin, l'un de la *confirmation*, et l'autre de l'*extrême onction*, imprimés en 1686, in-4°, par les soins de son frère. *Voyez* la fin de l'article RICHIER.

* **SAINTÉ-CROIX** (GUILLAUME-ENNAUEL-JOSEPH GUILHEM de CLERMONT LODEVE, baron de), savant critique, né à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, le 5 janvier 1746, d'une famille noble et très ancienne. Après avoir fait ses études dans le collège des jésuites de Grenoble, il obtint, en considération des services qu'avait rendus un de ses oncles, le chevalier de Sainte-Croix, en défendant Belle-Ile, un brevet de capitaine. Il partit, en cette qualité, en 1761, pour Saint-Domingue, d'où il revint dans sa patrie, et entra dans le corps des grenadiers de France, où il servit près de sept ans. Son amour pour l'étude lui fit quitter le métier des armes où tout lui faisait espérer de réussir et il obtint successivement plusieurs prix aux concours de l'académie des inscriptions et belles-lettres. En 1777 cette société l'admit au nombre de ses associés libres étrangers. Les événemens survenus dans le comtat Venaissin pendant la révolution le déterminèrent à venir se fixer à Paris, et il y fut reçu en 1802 membre de l'institut. Sainte-Croix mourut le 11 mars 1809. C'est dans les classiques grecs et latins, et dans la lecture de l'histoire, qu'il puisa cette vaste érudition qu'on remarque dans ses ouvrages. En remontant jusqu'à la plus haute antiquité, il en examina toutes les branches, et les éclaircit par une critique aussi profonde qu'impartiale. Ses écrits sont répandus dans presque toute l'Europe, où les gens instruits rendent justice aux talens peu communs de l'auteur. Les principaux sont : | *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, Paris, 1775, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage avait été couronné, en 1772, par l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'auteur ne s'y attache pas seulement à examiner les divers historiens d'Alexandre, mais il devient lui-même historien de cette fameuse époque, sur laquelle il répand un jour lumineux. Son jugement est fin et pro-

fond, et il se montre très versé dans la géographie et la chronologie. L'auteur en a donné une édition nouvelle en 1804, et cet ouvrage revu et refondu est le principal monument de son érudition. | *L'E-ZOUR-VEDAM*, ou *Ancien commentaire du VEDAM*, contenant l'exposition des *opinions religieuses et philosophiques des Indiens*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant ce livre, et en mettant à la tête des observations préliminaires, s'était proposé de montrer combien était douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux et des livres sacrés des Indiens. | *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie, (Paris), 1779, 1 vol. in-8°; | *Observations sur le traité de paix conclu en 1773 entre la France et l'Angleterre*, Amsterdam, 1780, 1 vol. in-12; | *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, ou *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, 1 vol. in-8°. Ce traité fut composé pour un concours proposé par l'académie des belles-lettres, et fut traduit en allemand en 1790, avec la suppression des additions que d'Ansse de Villoison, éditeur de cet ouvrage, s'était permis d'insérer sans la participation du baron de Sainte-Croix, 2^e édit. corrigée et augmentée, 1817, 2 vol. in-8°. | *Des anciens gouvernemens fédératifs, et de la législation de la Crète*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°. Ce sont deux *Mémoires* réunis que Sainte-Croix lut à l'académie des belles-lettres. Le premier sert à prouver que la Grèce n'eut pas de constitution fédérative avant la ligue des Achéens; et le second traite de l'origine des Crétois, de leur législation, et du rapport de leurs institutions avec celles de Sparte. | *Des Dissertations* insérées dans le Recueil de l'académie des belles-lettres, dans le *Magasin encyclopédique*; | enfin le baron de Sainte-Croix publia un *Eloge historique de l'abbé Poulle*, celui du cardinal de Bernis dans les *Annales catholiques*, auxquelles il a fourni plusieurs morceaux intéressans; et une édition du *Traité de l'Evidence de la religion chrétienne*, de Jennyns. Il a aussi publié une édition des *OEuvres diverses de J. J. Barthélemi*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°. On peut consulter la *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Silvestre de Sacy, et celle que M. Boissonnade lui a consacrée dans le *Journal de l'empire*, 6 avril 1809. Cet académicien était sincèrement religieux; il ne manque pas l'occa-

sion de rendre hommage au christianisme dans plusieurs de ses productions.

SAINTE-CROIX (baronne de Mandelot. Voyez MANDELLOT.

* **SAINTE-MARIE** (FRANÇOIS ANNET de MIOMANDRE de), royaliste et officier fidèle, naquit dans la Marche, et entra dans la compagnie de Luxembourg des gardes du corps de Louis XVI. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, il se signala par son dévouement. Une foule de forcenés étaient parvenus à pénétrer dans le château de Versailles, cherchaient la reine dans tous les appartemens, et poussaient des cris de mort. Déjà un garde qui était à la porte de cette princesse (M. Durepaire) était tombé sous les coups des factieux. Sainte-Marie prend sa place et barre avec son mousqueton la porte de la chambre où ils voulaient entrer; en même temps il entr'ouvre un des battans et s'écrie : *Sauvez la Reine*. Ils se jetèrent aussitôt sur lui et le terrassèrent. « L'un » d'eux, dit M. Hue, écartant la foule, et » mesurant froidement la distance, dé- » chargea sur ce garde du corps un coup » de crosse si violent, que le chien du fu- » sil resta enfoncé dans sa tête. Il demeura » sans connaissance. Les bandits le cru- » rent mort, et l'abandonnèrent après » l'avoir volé. » Sainte-Marie avait sauvé la reine : aucune de ses blessures n'était mortelle; lorsque ce généreux officier fut guéri, il fut reçu de la manière la plus distinguée par le roi, qui détacha de son habit la croix de Saint-Louis pour l'en décorer. Il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 dans les gardes du roi, et, après le licenciement de ce corps, passa comme officier dans le régiment de Castries, à la solde de l'Angleterre, et en garnison à Jersey : il mourut des suites de ses blessures en 1796. — Son frère, M. de MIOMANDRE de Saint-Pardoux, émigra pendant la révolution, retourna en France comme agent des princes de la maison de Bourbon, et devint en 1811 conseiller à la cour royale d'Angers : il occupa encore cette place en 1828.

SAINTE-MARIE. Voyez HONORÉ de SAINTE-MARIE.

SAINTE-MARTHE, nom d'une famille illustre par le grand nombre de ses membres, qui ont marqué dans la théologie, les sciences, les lettres et tous les emplois publics. Dreux du Radier, dans sa *Bibliothèque du Poitou*, en mentionne 45. Voici les principaux : Sainte-Marthe (Gaucher de), trésorier de France dans la généralité

de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Sainte-Marthe*, naquit en 1536 d'une famille féconde en hommes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant de l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux états de Blois, en 1588, où Henri III l'avait appelé. Ce prince l'envoya en Poitou, pour y désarmer la ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier prononça son oraison funèbre; le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de Scévole de Sainte-Marthe : | des éloges intitulés : *Gallorum doctrina illustrium, qui sua patrumque memoria floruerunt, elogia*; Isenaci, 1622, in-8°. Colletet les traduisit assez plateusement en français, 1644, in-4°. | Un grand nombre de *Poésies latines*; 3 livres de la *Pædotrophie*, ou de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mamelle. 2 livres de poésies lyriques; 2 de sylves, 1 d'épigrammes; 2 d'épigrammes; des poésies sacrées; | plusieurs *Pièces de vers français*, qui sont fort au dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages; sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avait quelque chose de la pureté et de l'élégance de son style. Ses *OEuvres* furent recueillies en 1632 et 1633, in-4°.

SAINTE-MARTHE (ABEL de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état, et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1632, à quatre-vingt-deux ans, avait un génie facile et heureux pour la poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi salique*, des élégies, des odes, des épigrammes, des poésies sacrées, des hymnes; elles ont été imprimées in-4°, avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. Il a laissé un fils nommé ABEL comme lui, qui donna, en 1698, une traduction française de la *Pædotrophie*, et mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE (GAUCHER de, plus connu, ainsi que son père, sous le nom de *Scévole*, et LOUIS de), frères ju-

meaux, fils de Gaucher de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressemblaient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parens et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Méré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans; et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grellay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savans : | *L'Histoire généalogique de la maison de France*, 1647, en 2 vol. in-folio; | une continuation de la *Gallia christiana*, qui avait été entreprise par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol.; | *L'Histoire généalogique de la maison de Beauveau*, in-fol., etc.

SAINTE-MARTHE (CLAUDE de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut pendant long-temps directeur des religieuses de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut en 1690. On a de lui : | une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Pérefixe, où il exprime son attachement au parti de Jansénius; | *Traité de piété*, en 2 vol. in-12; | un *Recueil de lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère; | un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, etc.; | deux *Défenses des religieuses de Port-Royal*.

SAINTE-MARTHE (DENYS de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il était entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu et par ses ouvrages. Les principaux sont : | un *Traité de la confession auriculaire*; | *Réponse aux plaintes des protestans*, qui se disaient persécutés en France; | *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*; quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé; | la *Vie de Cassiodore*, in-12, 1703; | *L'Histoire de saint Grégoire le Grand*, in-4° : ces deux ouvrages sont savans et curieux; | une *Édition des OEuvres* de saint Grégoire, 4 vol. in-fol. Il avait entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édi-

tion de la *Gallia christiana*, in-fol., et il en fit paraître 3 vol. Cet ouvrage fut continué après sa mort, et le 13^e volume parut en 1785. Il manque quatre métropoles, Tours, Vienne, Besançon et Utrecht; beaucoup de matériaux avaient été rassemblés pour terminer cet important ouvrage, quand la révolution vint les disperser. *Voyez* D. BRICE et ROBERT (CLAUDE).

SAINTE-MARTHE (ABEL-LOUIS de), général des pères de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année d'après à 77 ans, à St-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il a laissé divers ouvrages manuscrits de théologie et de littérature. Ce père peut être regardé comme une des principales causes de la décadence de la congrégation de l'Oratoire, par son adhésion aux sentimens de Jansénius et d'Arnauld, et par la confiance qu'il avait dans le père Quesnel. Il était fils de Scévole de Sainte-Marthe, mort en 1650. — Son frère aîné, **PIERRE SCÉVOLE de SAINTE-MARTHE**, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui : | un livre peu exact, intitulé : *l'Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12; | un *Traité historique des armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches; | *l'Histoire de la maison de la Trimoüille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE (CHARLES de), duc de MONTAUSIER, pair de France, chevalier des ordres du roi et gouverneur de Louis, dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur et par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge et l'Angoumois, dont il était gouverneur. Son austère probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien et en homme vertueux, qui sacrifiait tout à la vérité et à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin : « Monseigneur, si vous » êtes honnête homme, vous m'aimerez ; » si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et » je m'en consolerais. » Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit : « Monseigneur, je ne vous fais pas de » compliment sur la prise de Philisbourg ; » vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne

vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure » et d'intrépidité, ce sont des vertus héréditaires dans votre maison. Mais je » me réjouis avec vous de ce que vous » êtes libéral, généreux, humain, faisant » valoir les services d'autrui et oubliant » les vôtres. C'est sur quoi je vous fais » mon compliment. » Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il était le modèle. On a donné sa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

SAINTE-PALAYE. *Voyez* PALAYE.

SAINTE-SOPHIE (MARSILE de), célèbre médecin, naquit à Padoue, vers l'an 1340, d'une famille distinguée. Il avait été élève de son père, Nicolas, qui avait professé avec distinction dans l'université de Padoue, depuis 1311 jusqu'à sa mort arrivée en 1350. Marsile fut aussi pendant plusieurs années professeur de l'université de Paris, d'où Jean Galéas, premier duc de Milan, l'appela en Lombardie ; et il enseigna successivement à Plaisance, et ensuite à Bologne, où il mourut en 1403. On a de lui un *Traité des fièvres*, Venise, 1454 ; Lyon, 1517. — **JEAN de SAINTE-SOPHIE**, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne : il laissa une *Pratique de médecine*, et des *Commentaires* sur Avicenne. — **SAINTE-SOPHIE** (GALÉAS de), fils de Jean, médecin ; il occupa la chaire de logique à Bologne, et fut ensuite appelé à Vienne, en Autriche, pour y professer la médecine. Il enseigna quelques années après à Padoue, sa patrie, où il mourut vers l'an 1440.

SAINTRAILLES (JEAN-POTON de), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay, et le comte d'Arondel, à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui enlevèrent la Normandie et la Guyenne aux Anglais. Il eut le bâton de maréchal de France, en 1434. Il en fut destitué en 1461 par Louis XI. et mourut deux mois après au Château-Trompette, dont il avait le gouvernement. Son courage était, comme son caractère, franc, noble et décidé.

SAJANELLI (JEAN-BAPTISTE), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise, était né à Crémone, le 5 octobre 1700. Après avoir fait ses humanités chez

les jésuites, il embrassa, à Venise, en avril 1716, l'institut des hiéronymites. Cet ordre avait toujours été fécond en grands hommes ; et le père Sajanelli était destiné à en augmenter le nombre. Il n'avait que 22 ans lorsque ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la philosophie à Venise. Son bon esprit lui fit apercevoir que les cours qu'on lui avait donnés jusqu'alors étaient chargés de questions oiseuses et inutiles, et il fut le premier qui osa les écarter de ses leçons. Il passa, en 1729, à Padoue, pour y professer la théologie, emploi qu'il exerça pendant neuf ans, et où il acquit beaucoup de réputation. Il prêchait en même temps avec succès. Ses occupations ne nuisaient point à ses études particulières. Les supérieurs de l'ordre cherchèrent à tirer parti de ses veilles laborieuses, pour la gloire de leur institut. Jusque-là, on n'avait point songé à en écrire l'histoire ; ils crurent que personne ne s'en acquitterait mieux que le père Sajanelli. Il s'en chargea, et il réussit. En 1758, il fut élu général de sa congrégation. Il se servit de l'autorité que lui donnait cette place, pour faire exécuter divers travaux littéraires honorables à son ordre. Le père Augustin Bajomez recueillit tout ce qui concernait le bienheureux Pierre de Pise, et composa l'*Histoire de sa vie*, publiée depuis en français (1772) ; et le père Jean-Baptiste Gobatti rassembla en un corps les bulles, brefs, diplômes et privilèges accordés à la congrégation, par les papes, et les publia à Padoue, en 1775. Le père Sajanelli se retira à Ferrare, en 1772, et mourut le 28 avril, à l'âge de 77 ans. On a de lui : | *Historica monumenta ordinis Sancti Hieronymi*, B. Petri de Pisis documentis nunc primum editis illustrata, Venise, 1758 et 1762, 3 vol. in-fol. Il a laissé inédit : | *Cronica di tutti i dogi e delle famiglie patrizie di Venezia, colla loro origine, e nomi celebri usciti dalle medesime* ; | *Biblioteca del teatro italiano profano non musicale* ; | *Biblioteca del teatro italiano sacro non musicale*. On trouve son éloge dans le *Giornale di Modena*, tome 14, p. 66.

* **SALA (ANGE)**, médecin et chimiste du 17^e siècle, né à Vicence vers l'an 1570, et mort à Gustrow vers l'an 1645, fut un des premiers qui étudièrent la chimie et la médecine. Il quitta sa patrie pour cause de religion, et pratiqua son art successivement à Zurich, à la Haye et à Hambourg. Bien supérieur à la plupart des

médecins de son temps, il attaqua avec les armes de l'ironie les adeptes de la science occulte aussi-bien que les galénistes. La chimie avait alors pour objet principal la transmutation des métaux, et la recherche d'une panacée universelle. Néanmoins Sala fit des observations pleines d'intérêt, et il a enrichi cette science de plusieurs remarques importantes. Il adoptait de préférence dans le traitement des maladies l'usage des simples. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe, et les plus habiles médecins le consultèrent dans les cas les plus graves. Boerhaave fait de grands éloges de lui, et le cite comme fort instruit et très exact dans le choix et la préparation des médicaments. Le duc de Mecklenbourg appela Sala à Gustrow, et le nomma son médecin. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés avec le titre d'*Opera medico-chimica quæ extant omnia*, Francfort, 1647, 1680, 1712, in-4° ; Rotterdam, 1650, in-4°.

* **SALA (JEAN-DOMINIQUE)**, médecin célèbre du 17^e siècle, naquit à Padoue en 1583, et professa avec distinction la médecine dans sa ville natale, de l'an 1607 à l'an 1644, époque de sa mort. Les trois ouvrages que nous allons citer prouvent l'étendue de ses connaissances dans la médecine : on les consulte encore en Italie ; ils ont pour titre : | *Ars medica, in qua methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Padoue, 1614, 1641, 1659, in-4° ; Venise, 1620, in-8° ; | *De natura medicinæ libellus*, Padoue, 1628, in-8° ; | *De alimentis et eorum recta administratione liber*, ibid., 1628, in-4°.

SALA (l'abbé MANUEL la). Voyez LAS-SALA.

SALABERGE ou **SALEBERGE** (sainte), abbesse de Saint-Jean de Laon, dans le 17^e siècle, était née en Champagne. Mariée contre son inclination, et ayant perdu son mari au bout de deux mois, elle épousa Blandin, avec lequel elle vécut d'une manière très édifiante, consacra ses enfans à Dieu, et, du consentement de son mari, se retira dans un monastère qu'elle avait fondé dans les Vosges ; mais ce lieu étant trop exposé aux courses des gens de guerre, elle transporta son monastère à Laon, en 640, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 655. Ce monastère fut donné en 1112, aux religieux de St-Benoît. Voy. sa Vie, par un auteur contemporain, avec les notes du père Clé, dans les *Acta sanctorum*, septembre, t. 6.

SALADIN ou **SALAH-EDDYN** (**MALEK-NASSER-YOUSSEUF**), sultan d'Égypte et de Syrie, Curde d'origine, naquit à Tekrit sur le Tigre, l'an 1137 de J.-C. (532 de l'hégire) d'une famille de guerriers au service des princes de Mésopotamie et d'Alep. Ses premières années se passèrent dans une vie licencieuse, et il ne se distingua que vers l'âge de 30 ans. Alors il était gouverneur de sa ville natale, et se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils se signalèrent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimes en Égypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyait en Égypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général des armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Égypte, et fut le chef de la dynastie des Mamelucks qui régna dans ce pays. Il se fit ensuite déclarer tuteur du fils de Noradin, qui ne survécut pas longtemps à Adad. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et conçut le projet d'expulser de la Palestine tous les Francs. Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, avait enlevé une riche caravane musulmane, qui passait en pleine paix sur ses terres. Saladin demanda satisfaction, et ne fut pas écouté; et comme il n'attendait qu'un prétexte pour reprendre les armes, il se dirigea contre Jérusalem, et livra bataille aux chrétiens, dont le nombre s'élevait à plus de cinquante mille (1187), auprès du lac de Tibériade. Il eut la gloire de vaincre et de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels était Gui de Luzignan, roi de Jérusalem. Le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et même le bois de la vraie croix, tombèrent au pouvoir des infidèles. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur, qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchissante dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon, Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qu'il se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Luzignan de se retirer où elle voudrait. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuraient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem,

plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères qui étaient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avait pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité et son fanatisme le dominaient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains mêmes des chrétiens, la mosquée qui avait été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, sultan d'Alep, avait travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre; mais il voulut en même temps que les pèlerins y vissent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Le bruit de ses victoires avait répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les chrétiens qui s'étaient retirés à Tyr, ayant reçu des secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean-d'Acre; battirent les musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposaient à mettre le siège devant Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard 1^{er}, roi d'Angleterre, fut contraint en 1192 de conclure avec le sultan une trêve de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin s'obligea de laisser jouir les chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas longtemps à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Égypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa dix-sept fils, qui partagèrent entre eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevait devant sa porte, le drap qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* M. Marín a donné, en 1738, en 2 vol. in-12, une *Histoire* de Saladin, où ce guerrier est peint avec des couleurs un peu romanesques, l'admiration et l'enthousiasme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avait plus d'humanité, de justice et de lumières qu'aucun

conquérant de la secte de Mahomet. On peut consulter sur ce prince, à la vie duquel les historiens de son époque ont donné les couleurs brillantes du roman, l'ouvrage de Reynaud, *Extraits d'auteurs arabes*, etc., insérés dans le 2^e vol. de la *Bibliothèque des Croisades*.

SALAMON (LOUIS-SIFFREN-JOSEPH), évêque de Saint-Flour, naquit d'une famille noble à Carpentras, le 22 octobre 1759, et vint très jeune à Paris, où il acheta une charge de conseiller-clerc au parlement. Devenu, en 1791, correspondant du cabinet de Sa Sainteté à Paris, il remplit ces fonctions jusqu'au mois de juillet 1792, époque à laquelle il fut arrêté et conduit à l'abbaye. Son éloquence et son sang-froid le sauvèrent des massacres de septembre. Remis en liberté, il continua sa correspondance avec le Saint-Père. Poursuivi de nouveau par les terroristes, il vécut long-temps caché dans les environs de Paris. Il fut même réduit à se réfugier dans le bois de Boulogne, où quelques feuilles lui servaient de lit. Arrêté sous le Directoire et menacé de la déportation, il fut néanmoins acquitté. Le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie, et le roi lui donna, en 1814, la place d'auditeur de rote. Mais le souverain pontife, pensant que Mgr. d'Isoard, qui en était pourvu, ne pouvait être renvoyé, ne l'accepta pas. Après un séjour de 3 ans à Rome, Salamon revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêque de Belley, et en 1820, évêque de Saint-Flour. Ce prélat est mort le 11 juin 1829. On a publié, en 1815, des *Lettres de Rome*, attribuées à ce prélat et adressées à M. de Talleyrand-Périgord, grand aumônier : elles sont curieuses par les détails qu'elles contiennent sur la disposition des esprits à Rome, lors de la première nouvelle du débarquement de Bonaparte.

SALAS (GRÉGOIRE-FRANÇOIS de), poète espagnol, né en 1738 à Badajoz, fit ses études à Salamanque et s'appliqua surtout au droit civil et canonique. Il reçut les ordres en 1765. Son esprit caustique nuisit à son avancement dans la carrière ecclésiastique. Son érudition était très étendue, et il acquit une grande réputation comme poète et comme jurisconsulte. Ayant obtenu en 1780 la chaire du droit des gens à l'université de Salamanque, il y professa des principes d'indépendance qui déplurent au gouvernement. La chaire fut supprimée, et Salas

fut appelé à Madrid, où on lui fit son procès. Détenu pendant quelque temps, il sortit de prison, à condition qu'il ne quitterait pas la capitale, et ne donnerait pas de leçons particulières. Ses traits satiriques, lancés sur quelques personnages en faveur, éveillèrent de nouveau l'attention des magistrats : quelques propos libres, et peu convenables à son état, lui attirèrent en même temps de justes réprimandes de la part des chefs de l'inquisition. Appelé devant ce tribunal, il s'avisait de faire sa défense en vers impromptu ; mais, malgré leur mérite, le grand inquisiteur fit enfermer l'auteur dans ses prisons, où il resta pendant plusieurs mois. On eût cependant pour lui toutes sortes d'égards, et on ne lui imposait pour tout châtiment que sa rétractation : Salas y consentit ; mais il la fit encore en vers ; ce qui lui valut une nouvelle détention de quelques mois. Enfin, plusieurs seigneurs puissans s'étant intéressés en sa faveur, il obtint sa liberté, après avoir rétracté ses erreurs, non plus en vers, mais en prose. Il menait à Madrid une vie aussi originale que solitaire et pauvre. La nourriture la plus grossière prise tantôt à une heure tantôt à une autre, la conversation avec ce qu'il y avait de plus bas dans le peuple, une promenade continuelle, telles étaient ses habitudes : c'est en marchant qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Un des plus piquans est celui où il peint, en *dizains*, les mœurs de Madrid, depuis la haute société jusqu'à la plus basse. Il donne à chaque quartier de cette ville des mœurs et des habitudes particulières, et il les renferme souvent dans le court espace de dix vers, sans qu'il manque rien à l'exactitude et à l'énergie du portrait. Ces compositions furent son dernier ouvrage ; on en conserve plusieurs manuscrits ; mais elles ne furent jamais imprimées, à cause de quelques passages où trop mordans ou trop libres. Plusieurs personnes distinguées avaient voulu venir au devant des besoins de Salas ; mais il refusa toujours le moindre service, en disant : « Quand on vit pour mourir, il suffit de végéter. » Un grand parvint à l'attirer dans sa maison, où il lui céda un appartement ; mais il en sortit au bout de quelques jours, « parce que, disait-il, son lit soimp-tueux, son bel appartement, et surtout son excellente table, le maigrissaient à vue d'œil. » Il retourna à sa vie favorite, et on le voyait dans les rues de Ma-

dril, un vieux chapeau sur la tête, des habits presque déchirés, toujours rêveur, prêt à lancer un trait piquant à la moindre interrogation, et mangeant un morceau de pain ou quelques fruits. Ce nouveau cynique avait cependant une conversation très animée, un abord distingué, et des manières polies. L'évêque de Madrid le manda plusieurs fois pour le faire dissiper d'une vie aussi peu convenable à son caractère de prêtre : « Monseigneur, » lui répondit-il, je vous l'ai déjà dit, je ne puis sans altérer ma santé, renoncer à mes habitudes : puisqu'elles vous déplaisent, faites-moi enfermer, et avec du pain, des légumes ou des fruits, une cour pour me promener, et ce qu'il faut pour écrire, je vivrai et je mourrai content. » Vers la fin de ses jours, il corrigea sa causticité, renonça aux vers, et sortait rarement de sa maison. Il mourut dans des sentimens religieux dans le mois de septembre 1808, âgé de 70 ans. On ne lui trouva pour tout argent qu'un réal et demi (sept sous à peu près) : il était très charitable, et donnait tout aux pauvres. Salas était membre de l'académie de Madrid, et correspondant de plusieurs sociétés savantes. Avant d'être nommé professeur à Salamanque, il avait passé quelque temps à la campagne, où il composa les deux ouvrages suivans : | *Observatoire rustique, ou Description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772 ; Valence, 1773 ; Madrid, 1777, 1779. Cet ouvrage est un peu trop didactique. | *Dalmire et Silvain*, églogue en faveur de la vie de la campagne, Madrid, 1780, in-8°. Cette églogue ne serait pas désavouée par Méléndez lui-même. Ses autres ouvrages sont : | *Songes poétiques adressés aux académies royales et des beaux-arts*, ibid., 1778, in-8° ; | *Poésies nouvelles, contenant les éloges des grands hommes espagnols, morts dans le siècle présent*, Madrid, 1776, 1779 ; | *Hymne à la Paix*, 1783, in-8°. L'auteur le composa à l'occasion de la paix conclue entre l'Espagne et l'Angleterre, après le siège de Gibraltar. Salas y prend un vol tout-à-fait pindarique, et il se soutient du commencement jusqu'au bout. En général, ses poésies réunissent à la fois la pureté et l'élégance du style ; on y trouve partout de la force, de la chaleur, beaucoup de coloris, une verve inépuisable, qualité qui le place à côté des meilleurs poètes de son époque, et l'égalent souvent aux classiques anciens de sa nation.

SALATHIEL, fils de Jéchonias et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, présida au rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN (GUILLAUME), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celles de la Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont : | *Otia theologica*, in-4° ; ce sont des dissertations sur différens sujets de l'ancien et du nouveau Testament ; | *Concionator sacer*, in-12 ; | *De libris, variorum eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avait du jugement et du savoir.

SALE. Voyez **SALLE**.

SALE (GEORGES), savant littérateur anglais, né vers 1680, était un des principaux membres de la société qui a entrepris de nous donner une *Histoire universelle*, sur laquelle on peut voir diverses observations dans le *Journal historique et littéraire*, 15 janvier 1781, p. 95. Il mourut à Londres en 1736. On a de lui une *Traduction anglaise de l'Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette version une *Introduction* qui a été traduite en français, in-8° : on la trouve aussi dans l'édition de l'*Alcoran* en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. (Voyez **MAHOMET** et **MARACCI**.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il était membre, beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de précision, et souvent de droiture et de franchise. C'est de Maracci qu'il a emprunté toute son érudition arabe ; et, pour déguiser son plagiat, il entreprend, selon la coutume des savans modernes, de le critiquer ; ce qu'il fait toujours très gauchement. On croit même que sa traduction est faite sur la version latine de Maracci, à cela près des fautes et des infidélités qu'elle présente.

SALEL (HUGUES), de Casals dans le Quercy, s'acquit l'estime du roi François I^{er}, et fit, par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers français des douze premiers livres de l'Iliade d'Homère, 1574, in-8° ; il mourut à Saint-Chéron, près de Chartres, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de poésies qui ont été beaucoup louées par ses contemporains. Son style est cependant embarrassé, louche et traînant.

* **SALEON** (JEAN D'YSE de), archevê-

que de Vienne, né en 1669, se distingua par son attachement à la bulle *Unigenitus*. M. de Soanen, évêque de Senez, ayant été déclaré suspens au concile d'Embrun en 1727, l'abbé de Saléon, qui n'était point encore évêque, fut nommé par le concile vicaire-général et administrateur de ce diocèse. C'était une commission d'autant plus pénible et difficile à remplir, que l'évêque de Senez ne manquait point de partisans, et que le nouveau grand-vicaire eut à résister à bien des oppositions. Il n'eut pas long-temps à soutenir cette lutte. Il fut nommé, en 1728, à l'évêché de Digne, puis transféré, sans avoir pris possession de ce siège, à celui d'Aggen, et sacré le 16 avril 1729. En 1735, une nouvelle translation le porta à celui de Rhodéz. Il trouva dans cette ville l'occasion d'exercer son zèle pour la constitution. Le père Vion, dominicain, professait la théologie à Rhodéz, dans le couvent de son ordre. L'évêque, par un *mandement*, condamna les cahiers que dictait ce religieux, comme contenant les erreurs de Jansénius. Vion, avant la condamnation, avait remis au prélat, pour sa défense, un *Mémoire* qui n'avait pas été trouvé satisfaisant. Il crut qu'il se défendrait avec moins de risque et plus d'avantages sur un terrain qui ne serait point soumis à la juridiction de son adversaire. Il quitta Rhodéz et se retira au Puy, d'où il lança contre le mandement de l'évêque un *écrit*, sans doute peu mesuré et répréhensible, puisqu'il fut supprimé comme injurieux à l'épiscopat. Le père Vion fit plus, il porta sa cause à Rome. De son côté, l'évêque de Rhodéz écrivit au pape. Sa lettre est du 25 avril 1742. Benoît XIV, qui occupait alors le siège pontifical, lui répondit par un bref du 5 juillet suivant. Ce pontife prudent, sans traiter le fond de la question, se contenta de tracer quelques règles à suivre dans de pareilles circonstances, et en donnant des éloges au zèle de l'évêque, il lui recommandait pourtant la réserve et la circonspection. La conduite du père Vion n'en parut pas moins blâmable à ses supérieurs. Un décret du 15 mars 1743, émané de leur autorité, l'exclut pour toujours de l'ordre, et défendit qu'on le reçût dans aucun couvent. Il en appela au parlement, qui jugea que pour le présent il n'y avait pas lieu à l'appel. Cependant, M. de Saléon poursuivait le jansénisme partout où il croyait l'apercevoir. Il publia et adressa au souverain pontife

deux écrits intitulés : *Le baïanisme et le jansénisme ressuscités*, contre les pères Beilelli et Berti, augustins italiens, et théologiens distingués. Il avait joint à cet envoi une lettre par laquelle il pressait le pape de condamner les ouvrages de ces pères. A Rome, on ne jugea pas à propos de déférer à cette demande. Il paraît que M. de Saléon confondait la doctrine de Jansénius avec le système *augustinien*, qui en est très différent, et qui se concilie parfaitement avec la doctrine de la bulle *Unigenitus*; système soutenu de l'aveu de l'Eglise par l'école de saint Thomas, et par les écoles de tous les ordres religieux qui vivaient sous la règle de saint Augustin. M. de Saléon fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1746, et mourut le 1^{er} février 1754. Outre les écrits cités ci-dessus, on a de lui une *Instruction pastorale sur l'usure* : il y soutient l'ancienne doctrine contre l'opinion nouvelle qui s'est introduite depuis sur le prêt à intérêt.

SALERNE (FRANÇOIS), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroi. Ils donnèrent le *Règne animal*, ensuite l'*Histoire naturelle des animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'histoire naturelle des oiseaux*, ou *Traduction du Synopsis avium de Ray, augmenté de recherches critiques et d'observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

* **SALES** (LOUIS, comte de), frère aîné de saint FRANÇOIS de SALES, né le 3 juillet 1577, au château de Brens, dans le Chablais, fut envoyé au collège d'Annecy, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes. Il accompagna en Italie le président Antoine Favre, chargé d'une négociation avec le saint Siège; à son retour il fut désigné par le duc de Savoie pour veiller sur la frontière menacée à chaque instant par les troupes espagnoles stationnées en Franche-Comté, et il préserva la ville d'Annecy d'une surprise. Le prince Thomas de Savoie s'empressa de l'appeler dans son conseil de guerre, et il y obtint une grande influence. Le duc de Nemours l'avait aussi nommé chevalier du

conseil de Genevois, et dans cette place il rendit d'importans services à son pays. Il força les Espagnols d'évacuer plusieurs villages dont ils s'étaient emparés sans déclaration de guerre, et il négocia le traité de Dôle qui mit fin aux troubles. Il fit aussi réparer à ses frais les fortifications d'Annecy, et défendit cette ville, en 1630, contre Louis XIII qui vint l'assiéger en personne. La paix lui ayant permis de retourner dans sa retraite, il passa le reste de sa vie dans la prière et dans les exercices de la piété. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie française, et ses essais ont reçu les applaudissemens des connaisseurs; mais il renonça de bonne heure à cette occupation, qui pouvait le détourner des études sérieuses qu'il faisait sur les mathématiques, et en particulier sur la fortification. Après avoir partagé lui-même ses biens entre ses enfans, il mourut le 24 novembre 1654. Sa vie forme la seconde partie de la *Maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicolas de Hauteville, Paris, 1669. Elle a été aussi écrite par le père Buffier, Paris, 1718 et 1737, in-12. Elle a été traduite en italien par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8°.—Son fils, CHARLES de SALES, né à Thorens en 1625, qui joignait la bravoure d'un guerrier à la simplicité de mœurs d'un chrétien, entra dans l'ordre de Malte, et se signala dans plusieurs guerres contre les Turcs et les pirates barbaresques. Il contribua à la défense de Candie en 1650; ensuite il fut nommé par son ordre gouverneur de Saint-Christophe, l'une des Antilles. Ces îles ayant été cédées à la France, Louis XIV lui en continua le commandement, en 1655, avec le titre de vice-roi, et il fut tué l'année suivante après avoir repoussé les Anglais dans plusieurs combats particuliers. *Voyez* FRANÇOIS de SALES (saint).

SALES. *Voyez* ISOARD DELISLE de SALES.

* SALFI (FRANÇOIS), littérateur italien né le 1^{er} janvier 1759, à Cosenza, dans la Calabre inférieure, s'appliqua de bonne heure et sans maître à l'étude de la philosophie et des belles lettres, et débuta par un *Essai de phénomènes anthropologiques*, relatifs aux tremblemens de terre qui désolèrent la Calabre en 1783. L'auteur s'était proposé dans cet écrit de faire connaître l'histoire de l'homme pris sous l'influence de ces événemens terribles. La hardiesse de ses opinions faillit lui attirer des persécutions. Cette brochure l'ayant

mis en rapport avec quelques savans de Naples, Salfi se rendit dans cette capitale, où il publia, en 1788, un *Mémoire économique*, pour rectifier l'administration de l'hôpital de Cozenza. Il publia en outre une *Allocution* adressée au pape, sous le nom d'un de ses cardinaux, et relative aux démêlés de la cour de Naples avec le pape au sujet du droit de la haquenée, que réclamait le Saint-Père; | des *Réflexions sur la cour de Rome*, sous la rubrique de Londres, et les *Vœux d'un citoyen*, adressés à son roi, qui furent imprimés à Florence, et à l'occasion desquels le gouvernement le gratifia d'une commanderie. Salfi écrivit aussi des pièces de théâtre dont quelques-unes eurent du succès. Lorsque la révolution française eut éclaté, Salfi jugea prudent de quitter Naples pour se retirer à Gènes d'où plus tard il se rendit à Milan. Il fut nommé successivement secrétaire du comité de législation par le gouvernement de Brescia, secrétaire de l'instruction publique par le gouvernement Cisalpin, et enfin membre et secrétaire-général du gouvernement napolitain, en 1799. En 1800, lors de la seconde rentrée des Français en Italie, il revint à Milan, et voulant s'occuper exclusivement d'études littéraires, il refusa tous les emplois administratifs qu'on lui offrit. Il fut seulement nommé, en 1801, inspecteur des grands-théâtres à Milan, et professeur d'idéologie et d'histoire à l'université de Brera. La chaire de diplomatie lui fut donnée en 1807, et en 1809, celle de droit public. A cette époque, Salfi publia quelques opuscules, tels que l'*Eloge d'Antoine Serra*, des *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, et un *Discours* sur la maçonnerie, envisagée, d'après Lessing, sous le rapport de la perfectibilité humaine; c'est une satire de la maçonnerie moderne. Il fit paraître ensuite une traduction de Pausanias, une autre en vers italiens du *Tibère* de Chénier, et des *Templiers* de Raynouard; enfin un petit poème en trois chants, intitulé : *Iramo*. Lors de la dissolution du royaume d'Italie, en 1814, Salfi fut rappelé dans sa patrie, et y reçut une pension et un emploi dans l'université; mais craignant de nouveaux bouleversemens, il vint se fixer à Paris, où il s'occupa exclusivement de littérature. C'est dans cette ville qu'il est mort au mois de septembre 1832, victime du choléra-morbus. Outre quelques articles fournis à la Biographie Universelle de Michaud, on a de lui : | *Su la Storia dei Greci*, di-

corso...., Paris, 1817, trad. en français par madame *** , Paris, 1822, in-8°; | *Eloge de Filangieri*, en tête des Œuvres de cet auteur, publiées à Paris, 1822, 6 vol. in-8°; | *Histoire littéraire d'Italie de M. Ginguené*, continuée par F. Salfi, tome dixième, Paris, 1825, in-8°; | *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, Paris, 1828, 2 vol. in-18, etc. Salfi a aussi donné des soins à la *Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°, et a coopéré à la *Revue encyclopédique* depuis son origine en 1819. Enfin il est auteur de la *Préface italienne* qui précède le recueil des Fables russes de M. Kriloff, Paris, 1825, in-8°.

SALIAN ou SALLAN (JACQUES), jésuite d'Avignon, né en 1557, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du collège de Besançon, et mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, et des *Annales de l'ancien Testament*, Paris, 1625, 1641, 6 vol. in-fol. en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

* SALICET (GUILLAUME), en latin de *Saliceto* ou *Placentinus*, médecin, né à Plaisance, au commencement du 13^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et la carrière médicale. Il professa son art à Bologne, à Milan et à Venise. Il est regardé comme le premier praticien qui se soit servi, pour les malades, de remèdes tirés de la chimie, science dans laquelle il était très versé. Il professa aussi la chirurgie, et l'exerça de préférence à la médecine. Ses connaissances physiologiques, anatomiques et chimiques le placent bien au-dessus de ses contemporains. A l'exemple des Grecs et des Arabes, il employa le fer et le feu dans les cas de chirurgie, au lieu des topiques que l'on mettait en usage de son temps. Il trouva une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre, et décrivit le premier la maladie des enfans, connue sous le nom de *lactescence* ou *croûte lactée*; | *Liber in scientiâ medicinali, et specialiter perfectis, qui Summa conservationis et curationis appellatur*, Plaisance, 1475, Venise, 1476, in-fol.; | *Cyurgia*, ibid., 1476 in-fol., première édition très rare, 1502, in-4°. Ces ouvrages sont écrits d'un style original et parfois barbare; mais on y remarque des vues sages et une méthode préférable à celle des auteurs qui ont précédé Salicet. Il mourut, à ce qu'on croit, à Vérone l'an 1280.

* SALICETI (CHRISTOPHE), ministre de la police à Naples, sous Joseph Bonaparte, naquit en 1757 à Bastia, d'une des premières familles de cette ville. Il fit ses études à l'université de Pise, où il reçut le grade de docteur en droit, et devint avocat au conseil supérieur de Corse. En 1789, sa province le nomma député aux états-généraux. Il sollicita et obtint la réunion de sa patrie à la France. Après avoir été membre du comité d'administration et d'aliénation des domaines nationaux, il occupa la place de procureur général-syndic de son département. Saliceti était un des admirateurs enthousiastes de la révolution. Ayant été nommé, en 1793, par son département député à la Convention nationale, il se montra parmi les ennemis les plus violens de la famille royale, et vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé, à plusieurs reprises, en mission dans la Corse et dans le Midi, il contribua de tous ses moyens aux mesures révolutionnaires prises dans ces pays par Barras, Fréron, et les autres proconsuls de la *terreur*. Le 9 thermidor (27 juillet 1794) ayant conduit à l'échafaud Robespierre et ses complices, Saliceti fut rappelé dans la capitale; mais il paraît qu'on ne lui demanda pas un compte bien rigoureux de sa conduite. Il se réunit aux jacobins, et seconda les efforts qu'ils firent pour acquérir de nouveau la puissance; mais, ceux-ci ayant échoué dans leur complot contre la Convention, lequel éclata le 1^{er} prairial an 3 (1795), il fut décrété d'arrestation, et parvint à se sauver. Amnistié par la loi du 3 brumaire an 4 (1795), il devint commissaire du gouvernement près l'armée d'Italie, et il s'attacha au général Bonaparte. Ce fut lui qui négocia un armistice avec le pape. Il fut élu, en 1797, député au conseil des Cinq-cents, où il ne se prononça ouvertement pour aucun parti; néanmoins, dans la journée du 18 brumaire, il sembla pencher pour le Directoire et contre la révolution qui élevait au consulat son compatriote Bonaparte. Quelque faible que fût la part qu'il prit à l'opposition qui se manifesta dans la législature, que les armes de ce général détruisirent à Saint-Cloud, Saliceti fut porté au nombre des proscrits; mais il dut au premier consul d'être rayé de cette liste, et d'être employé presque sur-le-champ par le gouvernement consulaire. Il fut envoyé en 1800 dans la Corse, et deux ans après il se rendit à

Lucques, comme ministre extraordinaire, pour présider à l'établissement d'une nouvelle constitution. De là il passa à Gènes dans la même qualité, et peu après il devint commandant de la légion d'honneur. Avant la réunion de cet état à l'empire français, il revint à Paris, et en passant par les Alpes il fut dépouillé par des brigands. Napoléon l'envoya en 1806, à Naples, où Joseph le nomma ministre de la police générale de ce royaume. Il fut aussi chargé, pendant quelque temps, du portefeuille de la guerre. Murat ne voulut point se soumettre à l'influence qu'il exerçait sur son prédécesseur, et le laissa sans emploi. Mais Bonaparte le fit conserver dans les conseils de son beau-frère, qu'il ne pouvait diriger à son gré, et auprès duquel Saliceti lui servait de surveillant. Saliceti s'était fait à Naples un si grand nombre d'ennemis, qu'une conjuration se forma pour faire sauter son hôtel, et ce fut une circonstance fortuite qui le fit échapper à l'explosion. Il mourut à Naples, le 23 décembre 1809; on crut alors qu'il avait été empoisonné, mais l'ouverture de son corps prouva que ces soupçons n'étaient pas fondés.

SALIER (JACQUES), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définitiveur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur : | *Historia scolastica de speciebus eucharisticis*, Lyon, 1687, 3 vol. in-4°; Dijon, 1692 et 1704; | *Cacocephalus sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12; | des *Pensées sur l'âme raisonnable*, in-8°. Il y a dans tous ces écrits du savoir et de la métaphysique.

* **SALIERI (ANTOINE)**, célèbre compositeur, né le 29 août 1750, à Legnano dans les états de Venise, obtint, en 1775, la place de maître de musique de la chapelle de la chambre impériale et du théâtre de Vienne. Il vint en 1784 en France, où il fit représenter plusieurs opéras qui obtinrent le plus grand succès. De retour à Vienne en 1788, il donna *Assur, roi d'Ormus*, pièce qui plut beaucoup à l'empereur Joseph II, lequel fit présent à son auteur de 200 ducats, et lui assura une pension de 500. Peu de temps après, Salieri fit un riche mariage, et il devint directeur de l'école de chant à Vienne, associé étranger de l'institut de France et correspondant du conservatoire de musique de Paris. Il est mort à Vienne le 7 mai 1825. Il a composé un assez grand

nombre d'opéras en italien, en allemand et en français. Parmi ces derniers, ceux qui ont eu le plus de vogue sont les *Danaïdes*, opéra en 5 actes joué à l'académie royale de musique en 1784, remis avec des changemens en 1817; *Tarare*, en 5 actes, aussi représenté à l'opéra en 1787, et remis au théâtre à diverses reprises et avec différens changemens. Il a composé en outre un grand nombre d'airs détachés, de sérénades, symphonies, concerto pour le forte-piano et autres instrumens, et plusieurs morceaux de musique d'église.

* **SALIG (CHRÉTIEN-AUGUSTE)**, théologien protestant, et fils d'un ministre de ce culte, naquit en 1692 à Domesleben, village près de Magdebourg. Elevé sous les yeux de son père, homme savant, il fit de rapides progrès dans les lettres. On dit qu'à l'âge de 12 ans il était déjà exercé dans les langues grecque et hébraïque, et qu'il entendait les originaux de l'ancien et du nouveau Testament. Après avoir achevé ses études à Halle et à Iéna, il passa à Wolfenbutel, où il continua de travailler à son instruction, et trouva d'utiles ressources dans la bibliothèque du duc. Bientôt se trouvant en état d'écrire, il donna des articles à divers journaux allemands, et publia une dissertation sur les sentimens des anciens et des modernes, au sujet de l'immortalité de l'âme. Il se proposait de donner une *Histoire de l'eutychianisme*; il y préluda par un traité intitulé *de l'eutychianisme plus ancien qu'Eutychès*. Il entreprenait d'y prouver que le nestorianisme et l'eutychianisme étaient des opinions indifférentes, de vraies disputes de mots, où l'on n'est point du même avis, faute de s'entendre; d'où l'on devait conclure qu'en combattant ces deux hérésies, l'Eglise n'avait poursuivi que des chimères: cette opinion fit perdre à Salig les bonnes grâces du duc de Brunswick. Jablonski le fils partageait le même sentiment, et le consigna dans un ouvrage sur le nestorianisme. Salig et lui furent combattus par Hoffmann, dans une dissertation académique. Il paraît que Salig travailla à son *Histoire de l'eutychianisme* et même qu'il l'acheva, mais il ne la publia point. Il a donné au public : | un ouvrage sur les diptiques des anciens : | une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, en allemand, 3 vol. in-4°. Il en a depuis paru deux autres. | *Nodus predestinationis solutus*, ouvrage posthume. Salig mourut en 1759.

* **SALIN (MAURICE)**, sculpteur renommé, né dans la Savoie en 1760, quitta très jeune sa patrie, vint à Lyon, où il exerçait le métier de ramoneur. Né avec un goût décidé pour les arts, il commença à s'essayer dans le dessin. Quelqu'un ayant vu ses premiers ouvrages, l'encouragea à en tirer profit. Salin embrassa l'état de fondeur, et entra chez un maître de sculpture; il apprit en même temps à lire, à écrire, et étudia la langue latine et même la langue grecque; admirateur de l'antiquité, il apprit par cœur Homère, Plinie, Hérodote, Strabon, Virgile, Ovide, etc., et parvint à se faire remarquer par ses talens dans la sculpture. Il travaillait avec une grande vitesse, et conservait de son premier état le goût pour une vie frugale et pour l'économie. Il acquit quelque fortune, se fit aimer par sa bonne conduite, et mourut à Lyon en 1809, à l'âge de 49 ans.

SALINAS ou **SALINES** (FRANÇOIS de), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de 10 ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : | un excellent *Traité de musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-fol.; | une *Traduction*, en vers espagnols, de quelques épigrammes de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare, l'an 1195. Il devint si puissant qu'il méprisa l'autorité du légat du pape et du marquis Azzon d'Est, chef des Guelfes, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étaient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec ceux qui l'avaient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra, chassé à son tour, trahi par Ramberti, son lieutenant, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

* **SALIO (JOSEPH)**, littérateur, né à Padoue d'une famille noble, en 1700, a laissé les ouvrages suivans : | *Pénélope*, tragédie, Padoue, 1724; | *Othon*, tragédie, ibid., 1750; | *Examen critique de quelques écrivains*, ibid., 1758; | *Dieu rédempteur*, poème en six chants. Quoi-

que ses deux tragédies aient eu beaucoup de succès, c'est à son poème qu'il dut sa réputation : il est écrit en *octaves*, d'un style pur, éminemment poétique, plein d'onction et d'images neuves et brillantes. Quoique les beautés de ce poème soient, en général, inférieures à celles de la *Messiede* de Klopstock, l'ouvrage de Salio l'emporte sur l'allemand, par le plan, l'ordre et l'ensemble de toutes ses parties. Salio était secrétaire perpétuel de l'académie des réfugiés de Padoue, et il mourut en 1757.

* **SALIS**, nom d'une ancienne famille de la Suisse, qui jouissait autrefois de quelque droit de souveraineté dans le pays des Grisons, et dont on a la généalogie, sous ce titre : *Stemmatographia rhaeticoe familiae salicorum*, vulgo A SALIS ex authenticis documentis deducta, Coire, 1782, in-folio, tirée seulement à 36 exemplaires. Cette maison a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et dans les armes. Nous en citerons quelques-uns. — **ULYSSE**, baron de SALIS, surnommé par Haller (*Bibl. helv.*) le *Polybe des Grisons*, né en 1594, obtint dans les troubles de la Valteline, le grade de colonel, et se fit remarquer en plusieurs occasions par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Il se distingua au siège de La Rochelle en France, et à l'armée des Pays-Bas, où il reçut le brevet de maréchal-de-camp, et fut ensuite employé en Italie. Nommé gouverneur de Coni, par le comte d'Harcourt, qui venait de prendre cette forteresse sur les troupes du prince Thomas-François de Savoie, Ulysse de Salis assura ses communications par la réduction des places voisines, et quoique malade, il se signala encore aux sièges de Nice, Tortone, etc. Il obtint sa retraite en 1643, et mourut en 1674. Ses *Mémoires*, écrits en italien, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-folio. — **CHARLES-ULYSSE** de SALIS, né à Marschlins, canton des Grisons. En 1728, obtint d'abord une place de podestat ou maire à Tirano dans la Valteline, et se fit ensuite nommer chargé d'affaires de France auprès des Grisons, place qu'il occupa pendant 24 ans avec une grande autorité. Il accueillit avec chaleur le nouveau système d'éducation de Basedow, et essaya de former un établissement semblable dans son château de Marschlins; mais il fut obligé de l'abandonner après avoir dissipé une partie de sa fortune. Cette ten-

tative d'innovation lui attira beaucoup d'ennemis, dont la révolution française grossit encore le nombre. Il fut accusé d'avoir fait arrêter M. de Sémonville, ambassadeur de France, et de l'avoir livré aux Autrichiens. On fit son procès, et il fut condamné à mort; mais il s'était retiré à Vienne, et il y mourut le 6 octobre 1800. Il a publié : | *Mémoires pour servir à la connaissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich, 1790, 2 vol. in-8°; | *Fragmens de l'histoire politique de la Valteline*, etc., 1792, 4 vol. in-8°; | *Voyages en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793. L'auteur s'y étend beaucoup sur l'agriculture et l'histoire naturelle, et compare les écrits des agriculteurs anciens avec la pratique d'aujourd'hui. | *Journal pour les ligues des Grisons*, principalement aussi pour l'histoire naturelle et l'agriculture, 6 cahiers, formant 1 v. in-8°, 1799; | *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8°; | *Œuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8°; | *Galerie des malades souffrant du heimweh* (mal du pays), 2^e édition, 1804, 5 v. — RODOLPHE-ANTOINE-HUBERT baron de SALIS, né en 1732, entra au service de France, fut créé maréchal-de-camp en 1780, et obtint la grand-croix du mérite militaire. Le ministre Acton l'ayant déterminé à passer au service de Naples, Rodolphe-Antoine y organisa l'armée sur un meilleur pied, et se retira dans sa patrie, en 1790; il leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et il mourut en 1807. — RODOLPHE de SALIS, baron de Zitzers, aide-major du régiment des gardes suisses au service de France, naquit en 1736. Se trouvant aux Tuileries à la fatale journée du 10 août, il accompagna Louis XVI à l'assemblée Législative, fut arrêté, conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre de la même année. — JEAN-GAUDENCE baron de SALIS, parvint au grade de capitaine dans les Suisses de la garde à Versailles, et passa ensuite dans la ligne comme officier-général. Il fit la campagne de 1792 sous le général Montesquiou, et se retira l'année suivante dans sa patrie. Il y fut nommé inspecteur-général de la milice de la Suisse; mais il se fit peu remarquer dans les événements militaires de cette époque. Jean-Gaudence retourna dans son pays natal, et y mourut vers 1804. On a de lui des *Poésies* estimées, Zu-

rich, 1793, souvent réimprimées. La dernière édition, Vienne, 1813, contient plusieurs pièces nouvelles et de nombreuses améliorations. — Le baron de SALIS SAMADE, né vers 1755, se trouvait major du régiment de Château-Vieux, au commencement de la révolution; il avait su maintenir l'ordre et la discipline parmi ses soldats, qui se trouvaient en garnison à Nancy. Le départ de M. Malseigne en 1790, qui allait joindre les carabiniers de Lunéville, déplut aux soldats, qui se mirent en état d'insurrection, et vinrent arrêter leurs officiers. Les ayant amenés à la place Royale, ils se jetèrent sur eux pour les désarmer. Un d'entre eux s'avança près du major, qui se mit en défense, et dit : — « N'approche pas; ce n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon » épée. » Sa contenance ferme étonna d'abord les soldats; mais, excités par les agitateurs, ils allaient désarmer M. de Salis, lorsque le lieutenant-colonel lui cria : « que faites-vous, major? nous » sommes ici tous prisonniers; rendez » votre épée. — Vous êtes mon chef, ré- » pondit Salis; vous me le commandez, » mais je ne la remettrai qu'à vous. » Au moment où il allait la remettre, mille voix s'écrièrent : « Il est trop brave, qu'il » garde son épée! » En effet, il fut le seul qui la conserva. Une conduite si courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, qui était en garnison à Lille, et il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté, à l'époque du massacre du général Théobald Dillon. Les régimens suisses au service de France ayant été licenciés il se retira dans son pays. Il revint en France en 1805, pour y recueillir les débris de sa fortune et il mourut la même année, à Montargis, d'une maladie épidémique.

SALISBURI. Voyez SARISBÉRY.

SALLE (JEAN-BAPTISTE de la), fondateur des écoles chrétiennes, né à Reims en 1651, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie, à Paris, et se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit, en 1679, des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages réglemens. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs villes s'empresèrent de demander de ses instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, puis à Paris, ensuite à Rouen. En 1684, il dis-

tribuna son patrimoine aux pauvres, et se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen, en 1719. L'abbé de la Salle a laissé plusieurs ouvrages à l'usage des écoles et des frères. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen, en 1733, 2 vol. in-4°. Le père Garreau et M. l'abbé de Montis en ont donné une autre, Paris, 1760, et 1785, chacune en 1 volume in-12. L'abbé Carron en avait laissé une manuscrite; nous ignorons si elle a été imprimée.

SALLE (SIMON-PHILIBERT de l'Etang de la) naquit à Reims vers 1700, fut député par le conseil de ville à Paris, et y mourut le 30 mars 1765. On a de lui : | *Des Prairies artificielles*, Paris, 1756, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé plusieurs fois, 1758, 1762, etc. | *Manuel d'agriculture pour le laboureur, le propriétaire et le gouvernement*, Paris, 1764, in-8° : ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années. Delamarre a essayé de le réfuter dans l'écrit qui a pour titre : *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture, ou Réponse au livre intitulé : Manuel d'agriculture, etc.* — Il ne faut pas le confondre avec un M. de la SALLE, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, et en même temps de pensées fausses et hasardées, intitulés : *Le Désordre régulier, et La Balance naturelle*. Dans le dernier surtout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paraît çà et là lui fournir des armes. Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 février 1789, pag. 245.

* SALLE (J.-B.), né à Véselize, y était médecin à l'époque de la révolution. Le tiers-état de Nancy le nomma, en 1789, député aux états-généraux, où il se montra partisan modéré des réformes. Au mois d'août de cette même année, il s'opposa à ce qu'on accordât au monarque le veto absolu, et proposa le mois suivant de déterminer par une loi les cas et le mode dans lesquels l'assemblée nationale pourrait être dissoute. Pendant cette session, il parut peu à la tribune; ses opinions semblèrent même fort équivoques, et on l'accusa d'être un des auteurs de l'insurrection de Nancy. En mai 1790, il fit un rapport sur les troubles d'Alsace, et accusa

MM. Dietrich, l'abbé d'Eymar et autres, d'y exciter un esprit d'opposition aux décrets. Le 13 décembre, il défendit la société populaire de Dax, accusée par la municipalité de cette ville, et le 26 février 1791 il fut élu secrétaire. Il combattit en mai le projet de partager le corps législatif en quatre sections, et provoqua le décret contre les auteurs des troubles religieux suscités à Colmar. En juin, il prononça un discours énergique contre ceux qui voulaient enlever à Louis XVI l'inviolabilité : on y remarque cette phrase : « On me poignardera plutôt que de me faire souffrir que le gouvernement passe entre les mains de plusieurs. » Dans son rapport du 22 juillet, il s'éleva contre les pétitionnaires du Champ-de-Mars. Il les présenta comme des ennemis de la patrie, approuva la conduite de la municipalité et de La Fayette, qui les avaient dispersés. Il proposa la création de tribunaux extraordinaires pour poursuivre et juger les adversaires de la royauté. Pendant les travaux de la révision, il parla toujours d'après les mêmes principes, et fit tous ses efforts pour qu'on retranchât de la constitution ce qu'il y avait de révolutionnaire. Il conserva cet esprit de modération, même après le 10 août, jour de l'anéantissement de la monarchie. Nommé en septembre 1792 à la Convention nationale par le département de la Meurthe, il employa tous ses moyens pour faire rapporter le décret par lequel la Convention se constituait juge de Louis XVI : n'y pouvant réussir, il demanda que la ratification du jugement fût renvoyée par devant les assemblées primaires. Dans le mois de septembre 1792, il accusa Marat d'avoir demandé un dictateur; et le 26 février 1793, il le dénonça comme ayant, dans son journal, invité le peuple à pendre les accapareurs à la porte de leurs magasins, et comme excitant sans cesse la multitude au pillage et au meurtre. Le 8 février, il s'opposa vivement à la suspension des poursuites contre les auteurs et les agents des massacres de septembre. Salle s'était rangé du parti des *Girondins*, et se montra constamment ennemi de la *Montagne*. Compris dans la chute des premiers le 31 mai 1793, décrété d'arrestation le 2 juin, et mis hors la loi le 28 juillet, il s'enfuit à Evreux avec Guadet et autres députés de la Gironde. Poursuivi dans cette ville, et contraint de la quitter, il passa en Bretagne, où, s'étant embarqué à Quimper, il se rendit à Bordeaux.

Se croyant peu en sûreté dans cette ville, il erra long-temps de retraite en retraite, et de caverne en caverne : il se réfugia enfin chez le père de Guadet. Il y fut découvert et arrêté le 19 juin 1794, condamné à mort le même jour, et exécuté le lendemain. Il avait 34 ans.

* **SALLE** (PHILIPPE de la), dessinateur et machiniste, né en 1723 à Seissel, apprit le dessin à l'école d'un peintre lyonnais, nommé Sarrabat, et prit ensuite des leçons de François Boucher. Il se fixa à Lyon, et porta dans les manufactures de cette ville de nombreux perfectionnemens. Il réussissait particulièrement à peindre les fleurs et à les exécuter sur étoffe. Il faisait aussi à la navette d'admirables tableaux d'animaux ; il réussissait même à faire le portrait en broché, et ses ouvrages étaient d'une grande ressemblance : on cite surtout les portraits de Louis XV et de l'impératrice de Russie. C'est à lui qu'on doit l'idée des étoffes en soie pour meubles. C'est lui qui inventa la navette volante, pour la fabrique des gazes et autres étoffes de toute grandeur, et il en fit l'essai au château des Tuileries en présence de Louis XVI. Turgot lui fit accorder en 1775 le cordon de Saint-Michel, avec une pension de six mille livres, et en 1783 il reçut la grande médaille d'or, destinée à récompenser les découvertes les plus utiles au commerce. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siège de Lyon, il vendit ses meubles et ses effets précieux pour reconstruire ses machines. Dans les dernières années de sa vie, il perfectionna le tour et le moulin à soie. Salle mourut à Lyon le 27 février 1804. On trouve une *Notice* sur lui dans le *Moniteur* du 2 avril.

SALLE. Voyez **SALE**.

* **SALLÉ** (JACQUES-ANTOINE), né le 4 juin 1712 à Paris, de parens qui avaient acquis quelque fortune dans le commerce, fut reçu avocat en 1736. Une trop grande timidité l'empêchant de parler en public, il se vit forcé de renoncer à la plaidoirie, et il s'adonna dans le silence du cabinet à l'étude des lois. A 26 ans il avait déjà terminé ses *Commentaires sur les ordonnances de 1751 et 1755, touchant les donations et testamens* ; il continua le même travail sur les Ordonnances qui parurent successivement, sans négliger les autres occupations de la profession d'avocat. Ses différens ouvrages lui ont fait un nom dans la jurisprudence. Il s'occupait en outre de travaux littéraires, et il a eu part

à plusieurs rapports et à quelques ouvrages critiques, sur la peinture et la sculpture, qui parurent en 1749. Il mourut d'une hydropisie, le 14 octobre 1778. On a de lui : | *l'Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 1759, 3 vol. in-12 ou 1 vol. in-4°, ouvrage qui fut placé aussitôt au rang des livres classiques de notre droit français ; | *l'Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris, 1758, 2 vol. in-4° ; | *Traité des fonctions des commissaires du Châtelet*, Paris, 1760, 2 vol. in-4° ; | *Nouveau code des curés*, Paris, 1780, 4 vol. in-12 ; dans le 4° se trouve l'*Eloge* de Sallé. On remarque dans tous ces ouvrages un ordre méthodique et lumineux qui était propre à l'auteur. Il a encore donné, mais sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs autres ouvrages de droit qu'il a enrichis de ses observations, entr'autres du *Recueil de jurisprudence* de Lacombe.

* **SALLÉ** de **CHOU** (le baron ETIENNE-FRANÇOIS), doyen de la magistrature française, ancien premier président de la cour de Bourges, et conseiller d'état en service extraordinaire, était avant la révolution avocat du roi, et fut député du tiers-état du Berri aux états-généraux en 1789. Il proposa, le 26 janvier 1790, de priver les religieux du droit de cité : sa proposition, combattue par Regnaud de St.-Jean-d'Angely, ne fut point adoptée. Peu de jours après, Sallé écrivit une satire contre les brigands qui incendiaient les châteaux ; il demanda qu'on les poursuivît, et que toutes les procédures de ce genre fussent soumises à l'assemblée avant l'exécution des jugemens. Il remonta encore une fois à la tribune pour parler des troubles de Hesdin, et, après la session, il rentra dans la vie privée. Il vit ses opinions tournées en ridicule et les auteurs des *Actes des apôtres* ne manquèrent pas d'insérer dans leur recueil les plaisanteries qui furent faites à son occasion. Nommé en 1800 président du tribunal d'appel du Cher, il devint en 1814 premier président de la cour impériale de Bourges, place qu'il a occupée jusqu'au moment où il fut élevé à la dignité de conseiller d'état. Sallé de Chou est mort dans cette ville le 29 décembre 1832.

SALLENRE (ALBERT-HENRI de), conseiller du prince d'Orange, né à la Haye, en 1694, d'une famille française de protestans réfugiés. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit et soutint publiquement

une thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes; thèse à laquelle on peut applaudir, s'il s'agit de la question donnée pour compléter les preuves, mais qu'il faut rejeter, quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, etc. (Voyez diverses observations et traités sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.*, 45 mars 1786.) Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1749. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut à l'âge de 29 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont : | *l'Histoire de Montmaur, professeur royal de langue grecque à Paris*, 1743, 2 vol. in-8° : c'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite; | *Mémoires de littérature*, 1715-17, 2 vol. in-12, continués depuis par le père Desmolets; | *Novus thesaurus antiquitatum romanarum*, 1716-1719, 3 volumes in-fol. : recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avaient échappé aux recherches de Grævius; | *l'Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12; jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs, réimprimé en 1798, avec des additions et des changemens qui en font un nouveau livre, Paris, an 6, in-12, par M. Miger; | une *Édition* des poésies de La Monnoye.

SALLIER (CLAUDE), prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né en 1683 à Saulieu, diocèse d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 76 ans. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Paris et y fit une éducation particulière. En même temps il chercha à se rendre familière la connaissance des langues anciennes de l'Europe et de l'Asie, sans toutefois négliger les langues modernes. Membre de l'académie des inscriptions en 1715, professeur d'hébreu au collège royal en 1719, secrétaire-interprète du duc d'Orléans, pour l'hébreu et le syriaque, il remplaça, en 1724, Boivin dans la place de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut élu en 1729 membre de l'académie française. On a de

lui : | *l'Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-fol., en société avec Melot; | *Examen critique de la Vie de Castruccio par Machiavel* : il y dévoile les mensonges et les faux principes de cet écrivain, et montre que son héros n'était qu'un détestable brigand; | de savantes *Dissertations* qui enrichissent les *Mémoires de l'académie des belles-lettres*; des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides; ornées d'un style convenable au sujet : voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé aussi au *Catalogue raisonné* de la bibliothèque du roi, dont nous avons 40 vol. in-fol.; 4 sur les manuscrits, 3 des ouvrages théologiques, 2 des belles-lettres, 1 pour la jurisprudence. On trouve dans le t. 31 du *Recueil* de l'académie des inscript. *l'Eloge de Sallier* par Le Beau.

SALLO (DENYS de), seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conseiller au parlement de Paris en 1652, est l'inventeur des journaux littéraires. Il conçut le projet du *Journal des savans*, qu'il donna au public en 1665, sous le nom du sieur d'Hédouville, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proscrire le journal. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans. Outre son *Journal* dont il n'a publié que 45 n^{os}, on a encore de lui : | *Traité des légats à latere*, 1665, 1669, in-12; | *Traité des noms et surnoms*; | *Mémoire sur la question de savoir si l'on doit nommer la reine Marie-Thérèse d'Espagne, ou bien Marie-Thérèse d'Autriche*, inséré au tome 3 du *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, par Granet. Sallo a laissé un recueil manuscrit de notes et d'extraits, formant 9 volumes in-fol., dont 7 sur l'histoire et 2 de mélanges. Nous rapporterons le trait suivant qui prouve la bonté de cœur de ce conseiller. Attaqué pendant la famine de Paris, en 1662, dans une rue détournée, par un malheureux qui lui demanda sa bourse, Sallo la lui donna; mais il fit suivre le voleur par son laquais qui le vit acheter un pain chez un boulanger et le porter ensuite à ses enfans affamés : le lendemain Sallo se présente au domicile de cet homme qui, en le voyant, se croit

perdu : c'était un pauvre cordonnier sans ouvrage, chargé d'une nombreuse famille. *Rassurez-vous*, lui dit Sallo, *je ne viens pas pour votre perte : voilà 50 pistoles, que je vous donne; achetez du cuir et travaillez pour donner du pain à vos enfans.*

SALLUSTE (CAIUS-SALLUSTIUS-CRISPUS), historien latin, était né l'an de Rome 668, 82 avant J.-C., sous le 7^e consulat de Marius et le 2^e de Cornélius Cinna : il était d'Amiterne, ville du pays des Sabins, nommée aujourd'hui *San Vitorino*, dans l'Abruzze. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premières dignités. Ses mœurs étaient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie et dégradé du rang de sénateur. Surpris par Milon en adultère avec Fausta, sa femme, fille du dictateur Sylla, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; mais sa vertu ne répondait pas à la justesse de sa censure. « Salluste, dit M. de Brosse, fut élevé dans une capitale où le luxe triomphait; son cœur en prit toute la mollesse; les exemples de corruption dont sa jeunesse fut entourée le séduisirent sans l'aveugler. Il eut tous les jours des lumières très justes sur le bien et sur le mal; réservant toute sa sévérité pour ses discours, il mit une entière licence dans ses mœurs; censeur impitoyable des vices d'autrui, il se permettait à lui-même des choses très malhonnêtes. » Telle était l'inconséquence de tous ces anciens moralistes, dont la philosophie moderne a entrepris de faire l'apothéose, convaincue qu'elle n'avait comme eux, de la vertu, que son nom souvent répété et son emphatique éloge. Il mourut l'an 58 avant J.-C., haï et méprisé. Salluste avait composé une *Histoire romaine* qui commençait à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens, que M. de Brosse a publiés, en liant ces fragmens, et les suppléant de manière à faire un corps d'ouvrage, Paris, 1777, 4 volumes in-4^e. Nous

avons de lui deux ouvrages entiers : l'*Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie*. Ce sont deux chefs-d'œuvre; Martial les goûtait tant, qu'il appelait l'auteur le *premier des historiens romains*. Il composa aussi des *lettres à César sur le gouvernement de l'Etat*; tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. Eusèbe Salluste les a publiées séparément avec une traduction, 4 vol. in-18. Son style est concis, plein de dignité et d'énergie. « Il pense fortement et noblement, » dit Rollin, et il écrit comme il pense. » On peut le comparer à ces fleuves qui ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes. » Les meilleures éditions de Salluste sont celle d'Elzévir, 1634, in-12, *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8^e; *ad usum Delphini*, 1679, in-4^e; Cambridge, 1710, in-8^e; Paris, Barbou, 1744 et 1761, in-12; celle de la *collection* de M. Lemaire, soignée par M. Burnouf, avec une *Notice littéraire sur les principales éditions et traductions de Salluste en diverses langues*, par M. A.-A. Barbier, Paris, 1821, in-8^e; enfin celle de M. Planche, Paris, 1825. Le père Dotteville de l'Oratoire, M. Beaulieu de l'académie française, et M. l'abbé Paul, l'ont traduit en français, in-12. Plus récemment, Dureau de la Malle (1808), M. Mollevaut et M. Lebrun, juge en la cour d'appel de Paris, ont publié des traductions de cet auteur classique. — Il avait un neveu nommé aussi Salluste, auquel Horace adressa la seconde *Ode* de son deuxième livre.

SALLUSTE (SECUNDUS-SALLUSTIUS-PROMOTUS), capitaine gaulois, se distingua par sa valeur. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules, et en 363, le prit pour collègue dans le consulat. On ne sait en quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux et du monde*. Rome, 1638, in-12, grec et latin, Leyde, 1639, in-12, et dans les *Opuscula mythologica-physics*, de Th. Gale, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8^e. M. Formey en a donné une traduction dans son *Philosophe païen*, 1759, 3 vol. in-12.

SALMANASAR, fils de Teglat-Phalasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 728 ou 730 avant J.-C. Ce prince détruisit Samarie jusque dans ses fondemens, chargea Osée, roi d'Israël, de chaînes, et l'envoya en prison. (Voyez OSÉE.) Après cette expédition, le roi

l'Assyrie entreprit la guerre contre les Tyriens et s'empara de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et y mourut l'année d'après, 714 avant J.-C.

SALMERON (ALPHONSE), théologien, né à Tolède, en 1515, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron fut chargé par plusieurs souverains pontifes d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint Siège; et il contribua beaucoup à l'établissement du collège de Naples, où il mourut en 1585, à 69 ans. Ce jésuite laissa un nom célèbre par son zèle et par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les Évangiles, sur les Actes des apôtres et sur les Épîtres canoniques, imprimées en 16 vol. in-fol. dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 et 1602, et les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des sacrements. *Voyez* CAYHARINUS.

* **SALM-KIRBOURG** (FRÉDÉRIC III, wild, et rhingrave de), personnage singulier, né vers 1746, à Limbourg dans la Belgique, de l'ancienne maison des comtes du Rhin, se fixa de bonne heure à Paris, où il se fit construire un hôtel magnifique qui est devenu le palais de la légion d'honneur. A l'époque de la révolution de la Hollande en 1787, il se rangea du côté des patriotes. Dans un voyage qu'il fit en France il se présenta à M. de Calonne, vanta le crédit dont il jouissait à la Haye, et se montra dévoué aux intérêts de la France. Ce ministre lui fit obtenir un brevet de maréchal-de-camp avec 40,000 livres d'appointemens; il eut l'attention de faire réaliser aussitôt le capital, et on eut la faiblesse de lui donner 400,000 livres. De retour en Hollande, il rendit bientôt sa conduite suspecte aux yeux de tous les partis. La défense d'Utrecht lui avait été confiée; mais quoiqu'il eût 8,000 hommes à ses ordres, il rendit cette place aux Prussiens sans coup férir, ce qui semble assez d'accord avec ce qu'en

dit dans sa *Correspondance* M^{me} du Defant, qui l'accuse de lâcheté, et qui donne une idée peu favorable de la jeunesse de ce prince. S'étant réfugié à Paris, il demeura dans le bel hôtel qu'il avait construit, embrassa les principes révolutionnaires, et fut nommé commandant de la garde nationale; mais pendant la terreur il fut impliqué dans la prétendue conspiration ourdie dans la maison d'arrêt des Carmes où il était enfermé. Traduit au tribunal de Coffinhal, il y fut condamné à mort, et exécuté le 23 juillet 1794, à l'âge de 48 ans. Ses biens furent rendus à sa famille, en vertu d'un décret du 17 septembre 1795. Sa sœur, la princesse Amélie de Hohenzollern, fit faire des recherches pour retrouver son corps : cette circonstance a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégiaque intitulé : *Amélie ou l'Héroïsme de la piété fraternelle*, Paris, 1807 et 1808.

SALMON (FRANÇOIS), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né en 1677 à Paris, d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes et surtout dans l'hébreu, et mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'étude des conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un allemand, et imprimé en cette langue à Leipsick en 1729. On a le *catalogue* de la bibliothèque de Salmon, 1737, in-12 : en tête se trouve son *Eloge*.

SALMON (THOMAS), historien anglais, mort à Londres en 1743, est auteur de l'*Examen désintéressé sur l'Histoire du temps de G. Burnet*, Londres, 1724, 2 vol, in-8°. Il y prouve que Burnet hasardait souvent en histoire et altérait la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole et indigeste de l'*Histoire universelle*. (*Voyez* SALE). — Il ne faut pas le confondre avec NATHANAEL SALMON, son frère aîné, qui a donné : | *Les stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8°; | *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol.; | *Les Antiquités de Surrey*, 1736.

* **SALMON** (JEAN), savant géographe français, né à Paris vers l'an 1720, fut un des hommes qui répandirent le plus de lumières sur la géographie, science peu cultivée de son temps. Il publia un ouvrage où l'on puise encore des renseignemens utiles, et qui a pour titre :

Histoire moderne géographique, avec cartes et fig., Paris, 1767, 28 vol. in-8°.

* **SALMON (ROBERT)**, mécanicien anglais, naquit en 1763 à Stratford-sur-Avon dans le comté de Warwick, d'un charpentier entrepreneur de bâtimens. Il ne reçut qu'une éducation très imparfaite, et commença par être copiste d'un homme de loi. Employé ensuite par M. Holland, entrepreneur de bâtimens, à la restauration du palais de Carlton-House, il fut aussi chargé des grandes réparations et embellissemens pleins de goût que le duc de Bedford fit exécuter à Woburn-Abbey, et ce seigneur l'attacha à cette résidence en qualité d'architecte et de mécanicien. M. Holland avait fait venir à Woburn un ouvrier de France, pour pratiquer, dans ce pays qui manque de pierres, le mode de construction usité en certaines parties du continent, et qui consiste en un mélange de terre et de paille hachée. Salmon s'empara de cette méthode, la perfectionna, et parvint, au moyen d'un peu de chaux détrempée et étendue à l'intérieur, à égaliser, en solidité et en belle apparence, les constructions faites avec la meilleure pierre. On trouve un exposé de sa méthode dans le 27^e vol. du *Recueil de la société des arts*. Le duc de Bedford fut si charmé de son travail, qu'il lui donna la direction de ses vastes domaines. Salmon, qui s'occupait constamment de nouvelles améliorations, constata, contre un préjugé fort accrédité qui portait à ne point élaguer les hautes futaies, qu'une élagation bien entendue est favorable aux intérêts du propriétaire, et qu'elle améliore et embellit la qualité du bois par les nœuds qu'elle y multiplie. Il a publié, dans le recueil de la société des arts, un *Mémoire* sur ce sujet, enrichi de gravures. Salmon est mort à Woburn-Abbey le 9 octobre 1821. Ses principales inventions sont : un *piège à homme* pour prendre les braconniers et autres déprédateurs des bois sans les maltraiter grièvement ; un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou les boiseries endommagées : ce procédé est décrit dans les *Transactions de la société des arts* ; une balance qui marque les degrés de poids sur un cadran semblable à celui des montres ; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes ; un nouveau bandage pour les hernies, pour lequel il obtint un brevet d'invention, et au sujet duquel il a publié : *Analysis of*

the general construction of trusses, 1807, in-8°. L'agriculture lui doit encore un bache-paille, dont les lames sont droites au lieu d'être recourbées, ce qui lui donne une force uniforme ; un semoir qui suit toujours la ligne directe, quelles que soient les déviations du cheval qui le traîne, et plusieurs autres inventions ingénieuses. Quelques-unes de ses machines sont dessinées dans l'*Encyclopédie de Rees*.

SALNOVE (ROBERT de), page de Henri IV et de Louis XIII, né sur la fin du 16^e siècle, fut lieutenant de la grande louverie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie ; il devint aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénérerie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4°, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage (1670).

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne sa femme, qu'il aimait passionnément, et les deux fils qu'il en avait eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph et Costobare, que ce prince barbare avait immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frère. — Il ne faut pas la confondre avec **SALOMÉ** sa nièce, qu'Hérode avait eue d'Elpide, sa neuvième femme.

SALOMÉ (MARIE), femme de Zébédée, mère de saint Jacques le Majeur et de saint Jean l'Évangéliste, avait coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages, et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il serait arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna point à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent le dimanche dès le matin au sépulchre. C'est tout ce que l'Évangile nous apprend de Salomé ; et ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

SALOMON ou le *Pacifique*, fils de David et de Bathsabée, naquit l'an 1033

avant J.-C. Le Seigneur l'aima, et lui fit donner par le prophète Nathan le nom de *Jedidiah*, c'est-à-dire *aimé de Dieu*. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermir sur le trône par la mort d'Adonias, qui ne cessait d'y aspirer, et de Joab, esprit inquiet et turbulent, qui regardait ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille d'un Pharaon d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paraît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, et l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu et pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le 5^e livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangères que Salomon épousa contre la loi; mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la première, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de temps après, Dieu apparut à Salomon en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitait. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connaître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle était la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputaient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins, nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de deux cent cinquante mille hommes à la construction de ce temple, qui surpassait en beauté et en magnificence tous ceux qui avaient été élevés jusqu'alors à l'Etre suprême. Après sept ans de travail, l'ouvrage fut achevé, et Salomon en fit la dédicace avec solennité. Les anciens d'Israël et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui et pour ses femmes; il restaura les murs de Jérusalem; il agrandit la place de Mello,

qui était entre le palais royal et le temple; il embellit plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréseens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer le tribut. Il étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa à Asiongaber une flotte qu'il envoya à Ophir, d'où elle rapporta une grande quantité d'or. Son empire s'étendait sur tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montaient à 666 talents d'or sans compter les subsides que fournissaient les Israélites, et les droits que payaient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'était acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Pères croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'explique clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclesiaste* (*Cohélet*) pour être un monument éternel de sa conversion: il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit et son cœur ont pu s'engager, et qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant, dans le dernier chapitre, il parle si formellement de la faiblesse et des dangers de l'homme dans sa vieillesse, de la chute des forts, de l'inconstance des chefs et des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même: il indique la crainte de Dieu comme le seul moyen de se garantir de tout cela: *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ antequam veniant dies afflictionis et appropinquent anni de quibus dicas: Non mihi placent. Quando com-*

movebuntur custodes domus et nutabunt viri fortissimi (1). On peut consulter la

(1) On dit que la jeunesse est l'âge des passions, surtout de celle qui s'attache à la fois au corps et à l'âme. Mais l'observation nous apprend que celle-là même est plus redoutable encore à la vieillesse. Si alors elle est moins violente, si elle est moins environnée de ses appareils et de ses moyens, elle est d'une impression plus assidue, plus exclusive et plus fatigante. La jeunesse a pour elle la docilité, la dissipation, la multitude, la variété, l'instabilité de ses mouvemens et de ses objets; cet orgueil de la vertu qui se déploie tout autrement quand elle est attaquée ou dans le cas de l'être, que lorsque inquiétée dans elle-même elle n'a plus de sacrifice à faire au-dehors, et que sa victoire n'aboutit qu'à des privations nécessaires. Le vieillard isolé, inactif, n'ayant plus que la compagnie de son imagination, humilié de voir réduire en nécessité une vertu longtemps volontaire, est réellement dans une situation plus critique. Fort de réflexions, d'expérience, et du respect qu'il se doit, il serait encore très faible, si la religion n'avait jeté dans son cœur des racines profondes, et qu'il ne pût en rappeler les pensées et produire les sentimens avec promptitude et vivacité; si dans l'âge de la force et de la jouissance, il ne s'était préparé des armes contre un monde plus dangereux encore lorsqu'il fait que lorsqu'il vient au-devant de nous. Ajoutons que le physique subjugué les vieillards quand ils n'ont pas bien appris à se faire la loi, jusqu'à devenir crapuleux, et à s'abréger les jours par l'intempérance du manger, et que dans cet état ils ne sont guère propres aux combats de la vertu. Ils deviennent présomptueux, altiers, difficiles, indociles, négligens dans les devoirs religieux, se reposant, pour ainsi dire, sur leurs œuvres et leur vie passée; tout cela ouvre bien des portes au tentateur. Ils repoussent l'idée de la mort, et luttent contre cette raisonnable nécessité avec une dureté que la jeunesse ignore dans la brillante saison de la vie. Un ancien a bien eu raison de dire : *Multa senem circumveniunt incommoda*. C'est la vieillesse qui présente l'exemple des grandes chutes, chutes étonnantes et inexplicables dans des hommes nourris si long-temps de toutes les lumières de la religion, et des doux sentimens de la vertu. Oui, c'est l'âge fatal où l'on a vu tomber un Salomon, un Tertullien, un Osius, un Libère, et, s'il faut un exemple de notre siècle, un Pompiignan. Il ne faut pas être surpris si des philosophes chrétiens ont redouté cette période de la vie, et désiré bien sincèrement de ne pas l'atteindre. « Je commençais dès-lors, dit l'un d'eux, à craindre tout cela; et, jeune encore, je désirais mourir avant cette époque, où les forces de tout genre me manqueraient peut-être. Mais me reposant de cette inquiétude, comme de toutes les autres, sur la divine bonté, je répétais la prière de ce roi que la même crainte tourmentait : *Ne proijcias me in tempore senectutis, cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Et usque in senectam et senium, Deus, non derelinquas me*. psal. 70. Avec cela je m'affligeais de voir ma carrière se prolonger, et de ne pouvoir la finir au temps, où tout entier encore, revêtu de mes forces et de mes moyens, je pouvais éprouver, en raisonnant à la vie, le plaisir d'un sacrifice volontaire, et sortir de ce monde avec droit et puissance d'en user encore. Mais outre que la divine volonté me faisait la loi,

dissertation de dom Calmet sur le salut de Salomon, et un petit ouvrage latin du père Gilles Martin, prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance : *Salomon penitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans contrarier, dit un auteur ascétique, des idées consolantes, il faut convenir que la conversion d'un homme qui, avec d'aussi grandes lumières et de si prodigieuses grâces, a fait une chute si profonde et si durable, marquée par tant d'abominations publiques et contagieuses, n'est pas dans l'ordre ordinaire de la Providence, quoiqu'elle soit toujours au dessous de sa miséricorde, et qu'elle semble tenir à cette grande difficulté que saint Paul consi- dérait comme une espèce d'impossibilité, non pas quant à la divine clémence, mais quant à la corruption, l'aveuglement et l'incorrigibilité d'un cœur rassasié, pour ainsi dire, blasé et dégoûté des sentimens et des pensées qui peuvent le ramener à Dieu : *Impossible est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cælestis, et participes facti sunt Spiritûs sancti, gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt, rursum renovari ad penitentiam*. » Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il allait diviser son royaume, et qu'il donnerait dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J.-C. à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'Ecclésiaste dont nous venons de parler, et qui est en 12 chapitres, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques : les *Proverbes* (*Misla*) en 31 chapitres, recueil des plus excellentes maximes de religion et de morale, auquel quelques auteurs joignent le livre de la *Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon et l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les *Proverbes*, une force et une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. En lisant légèrement, dit un théologue, les maximes du livre de la *Sagesse*, les *Proverbes*, l'Ecclésiaste, on serait porté à les considérer précisément comme des moralités judicieuses et utiles, pour

je me consolais de devenir *ut Paulus senex*, et disais avec David : *Juvenes et virgines, senex cum junioribus laudent nomen Domini*. »

» lesquelles l'inspiration n'est pas requise, » et qui sont le fruit naturel d'un esprit » droit. Mais en les approfondissant, » en les appréciant dans les replis du » cœur avec la lumière de l'expérience, » et surtout en les comparant avec les » sèches et superficielles maximes des » philosophes, on comprend sans peine » qu'elles viennent de plus haut. » Le *Cantique des cantiques* (*Sir Hasirim*), en 8 chapitres, ouvrage mystérieux, rempli d'expressions tendres, naïves et touchantes, qui sous le voile de la métaphore, présente selon quelques Pères l'union de J.-C. avec son Eglise, et selon d'autres l'union de l'âme juste avec Dieu. Parmi le grand nombre de commentaires qu'il a produits, il faut distinguer celui de Bossuet, de Pierre Nanni, et un ouvrage allemand publié à Brême en 1776, par M. Runge, d'après les manuscrits d'un protestant célèbre. Chez les Hébreux, la lecture de ce livre n'était permise qu'à ceux qui avaient atteint l'âge de 30 ans. La luxurieuse imagination des libertins en a souvent abusé; mais de quoi n'abuse pas la corruption de l'esprit et du cœur? « Ce livre, dit un auteur, » exprime les sentimens d'une âme sainte » pour l'auteur de son être; ces sentimens » ne sauraient être ni trop vifs, ni trop » tendres : ceux qui en ont l'expérience ne » sont pas offensés de cette lecture; et » ceux qui n'y connaissent rien peuvent » se dispenser de la faire. » Une des meilleures preuves que l'on puisse apporter en faveur de ce livre, c'est que les Juifs, si disposés dans tous les siècles de leur existence à donner des interprétations charnelles aux divines Ecritures (témoin leurs pensées sur le Messie), conviennent avec nous de la spiritualité du *Cantique des cantiques*. Il faut ajouter que les expressions qui, dans les langues modernes, paraissent répréhensibles, ne le sont pas dans les anciennes, et que c'est l'imagination, comme dit le président de Brosses, qui a corrompu les langues. (Voyez EZÉCHIEL.) L'Ecriture marque que Salomon avait aussi composé 3000 *Paraboles* et 1003 *Cantiques* (1), et qu'il avait fait des *Traité*s sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. On regarde comme

étant de Salomon une *Prière* dans le 3^e livre des Rois, ch. 3, vers. 23-33, et les *Psaumes* 72 et 127. Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom, sont : | les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens; | *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de Rhemanus, Francfort, 1625, in-8°; | *Les Dits de Salomon avec les Réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, en sept feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi si sage. De savans critiques pensent que le fameux Locman des Arabes n'est autre que Salomon, et leurs preuves sont de nature à ne laisser guère de doute sur cet article. (Voyez LOCMAN.) On a de l'abbé de Choisy une *vie de Salomon*, tant soit peu romanesque, Paris, 1687, in-8°. Parmi les *histoires* ou plutôt les *romans*, tant en prose qu'en vers, qu'on a trouvés chez les Orientaux, sur ce prince, le type de la sagesse asiatique, nous citerons le fameux livre composé par Ferdoucy, et intitulé *Soliman-Nameh*. On pourra consulter avec fruit le *Tableau général de l'empire ottoman*, par M. d'Ohsson, t. 1, p. 184, si l'on veut avoir une idée de la vénération de toute l'Asie pour celui qu'ils appellent le glorieux *Soleïmam* ou *Soliman ben-Daoud*.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol et savant médecin, au commencement du 16^e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé : *Schebet Juda*. On y trouve une *Histoire des Juifs*, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'est fait plusieurs éditions de cette histoire des Juifs à Mantoue, à Venise, à Constantinople, à Salonichi et à Amsterdam; *item*, en allemand à Cracovie, en 1591; à Prague, en 1619; et à Amsterdam, en 1640; et enfin en portugais à Amsterdam, en 1656. Gentius en a donné une traduction latine imprimée à Amsterdam, en 1651, in-4°. et Basnage en a fait usage dans sa savante *Histoire des Juifs*.

SALOMONI (PIERRE-MARIE), savant physicien, né à Verzo, le 29 avril 1606, entra chez les pères de la compagnie de Jésus, où il se consacra particulièrement

(1) Les Septante portent 5000; mais les textes hébreu et chaldéen sont conformes à la Vulgate.

aux sciences naturelles. Il enseigna la philosophie à Pistoie, à Florence et à Prato, où il mourut en 1763, âgé de 67 ans. Il a laissé : | *Dissertationum compendia de fontium origine*, Florence, 1747; | *Selectæ thesæ ex logica et physica*, ibid., 1748; | *Compendiaria dissertatio de coloribus*, ibid., 1740; | *Selecta problemata ex cosmographiæ elementis*, ibid., 1753; | un grand nombre de *Dissertationes* sur l'astronomie et les mathématiques.

SALONIN (**PUBLIUS-LICINIUS-CORNELIUS-SALONIUS**), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans ces provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume, à la tête d'une armée victorieuse, s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitants de Cologne à lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avait qu'environ 40 ans.

SALONINE (**PUBLIA-LICINIA-JULIA-CORNELIA**), femme de l'empereur Gallien, vers l'an 243, accompagnait ce prince dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée auprès de Milan, où le tyran Auréole avait levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et elle périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'esprit romanesque saisissait avec ardeur les projets philosophiques, avait obtenu à Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouvernerait selon les lois de Platon. Elle devait s'appeler *Platonopolis*. Ce projet eut le succès qu'il devait avoir.

SALONIUS, fils de saint Eucher, qui devint évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins, avec son frère Vêran, et la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Vêran le fut de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius; on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange, en 441. Nous avons de cet illustre évêque deux ouvrages : | une *Explication* morale sur les Proverbes, en forme de dialogue entre les deux frères; | un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*; l'un et l'autre imprimés

à Haguenau, 1552, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALVAGIO. Voyez PORCHETTI.

SALVAN DE SALIEZ (**ANTOINETTE** de), née à Albi en 1638, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, morte à 91 ans en 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les belles-lettres, dont elle n'abusa point. On a d'elle des *Paraphrases* sur les psaumes de la pénitence, diverses *Lettres* et *Poésies*, dont une grande partie est imprimée dans la *Nouvelle Pandore* ou les *Femmes illustres du règne de Louis le Grand*. Nous avons encore de cette muse l'*Histoire de la comtesse d'Issembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR ROSA. Voyez ROSA.

SALVEMINI de CASTILLON (**JEAN-FRANÇOIS**). Voyez CASTILLON.

SALVI (**NICOLAS**), né à Rome, en 1690, étudia l'art de l'architecture, sous Antoine Cannevari, et le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monumens de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trévi*, faite par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble et le plus grand de Rome. Salvi mourut en 1751.

SALVIANI (**HIPPOLYTE**), né en 1514 à Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572. On a de lui un *Traité latin des Poissons*, avec des figures, Rome, 1554, 1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous ce titre : | *De aquatiliū animalium curandorum formis*, 1600. 1602, in-fol.; | un autre intitulé : *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1658, in-8°; et 1589, in-4°; on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs *Poèmes* et des *Comédies italiennes*.

SALVIATI (**FRANÇOIS** ou **CECCO ROSSI** de), peintre, né à Florence, en 1610, mort à Rome en 1663, s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventait facilement et mettait beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignait de pratique : l'on désirerait que ses contours fussent plus coulans. Ses meilleurs ouvrages sont : *Les Batailles* et *le triomphe de Camille*, dans le salon du Palais Vieux, à Florence; *La dépo-*

sition de la Croix, dans l'église de ce nom de la même ville, etc.

SALVIATI (BERNARD), cardinal, d'une des plus illustres familles de Florence, où il naquit vers la fin du 15^e siècle, fut chevalier de Malte, et devint prier de Capoue, puis grand-prier de Rome, et amiral de son ordre. Il signala son courage, et rendit son nom redoutable à l'empire ottoman. Il ruina le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, et brûla l'île de Scio. Paul Jove dit que le grand prier Salviati était *constanti composito ingenio, vir militiæ maritimæ assuetus*. Salviati embrassa l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de St.-Papoul en France, et celui de Clermont, en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand aumônier, et lui procura le chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome, en 1568. Il avait été un des députés du clergé aux états-généraux de 1567. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens et par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

* **SALVIATI (LÉONARD)**, philologue et orateur italien, né en 1540, à Florence, de la famille illustre à laquelle appartiennent les précédens, mort au mois de septembre 1589, se livra en même temps à la culture des lettres et à la politique. Ce fut lui qui poursuivit le Tasse. (Voyez le TASSE.) Les services importants qu'il rendit à son pays lui méritèrent, en 1569, la croix de Saint-Etienne, et ses talens littéraires le firent nommer consul de l'académie de la Crusca. Il parlait souvent en public, et s'exprimait avec facilité et éloquence. Il a beaucoup écrit; nous citerons : | *Dialogue sur l'amitié*, Florence, 1564; | *Discours académiques*, ibid., 1566; | *Avis sur le Décaméron*, 1584-86, 2 vol. in-4°; | deux *Comédies* qui ne sont pas ses meilleurs ouvrages; | *l'Infarinato*, nom académique, sous lequel il a fait une critique sévère de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. La *Traduction des Annales de Tacite*, par G. Dati, Florence, 1582, in-4°, contient un de ses discours, intitulé : *Pourquoi fut-il facile à Rome de devenir libre*, et

lui fut-il impossible de recouvrer la liberté quand elle l'eut perdue, etc.? L'Orazione que lui a consacré Pier Francesco Cambi, 1590, in-4°, Florence, contient tous les détails que l'on peut désirer sur sa vie et ses ouvrages.

SALVIEN (Salvianus), prêtre de Marseille, devait le jour à des parens illustres de Cologne, ou de Trèves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise et la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce, vers 430, il déplora avec tant de douleur les dérèglemens de son temps, qu'on l'appela le *Jérémie du 5^e siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maitre des évêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : | un *Traité de la providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées touchantes et vraies; | un autre *contre l'avarice*; | quelques *Epiques* : ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné un grand nombre d'éditions; parmi les dernières, on distingue celle du père Mareuil, Paris, 1734, in-12. Nous en avons une bonne traduction française par le père Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12. Il ne paraît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI (l'abbé ANTOINE-MARIE), professeur célèbre de grec à Florence, où il naquit en 1653, était un homme de condition, poli, et extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence, en 1729, après avoir rempli une carrière de 76 ans. Il a traduit en vers italiens : | *L'Iliade, l'Odyssée, la Batrachomyomachie* et les *Hymnes* d'Homère, Florence, 1723, 2 vol. in-8°; | *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8°; et un grand nombre de poètes anciens et modernes, en tout ou en partie. Outre ces traductions, nous avons du même : | un vol. in-4° de *Sonnets*; | un autre de *Proses sacrées* et de *Proses toscanes*, Florence, 1715, 2 vol. in-4°; | cent *Discours académiques* sur diverses questions proposées par l'académie des Apatisti; | l'*Oraison funèbre d'Antoine Magliabecchi*, prononcée dans l'académie de Florence, et imprimée dans la même ville, en 1715, in-fol.; une *traduction* en prose de la *Vie* de saint François de Sales, par Massollier. L'abbé Salvini était de l'académie de la

Crusca (supprimée par ordre du grand-duc Léopold, en 1783, et remplacée par l'*Académie Florentine*), et il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire de la Crusca*, Florence, 1729, 6 vol. in-fol. Lami, *Memorabilia Ital.*, t. 1^{er}, donne des détails sur sa vie et sur ses ouvrages.

SALVINI (SALVINO), né à Florence en 1667, fit de grands progrès dans les belles-lettres et dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini, son frère aîné. L'an 1743, il fut fait archi-consul de l'académie de Florence, titre qui avait été donné au cardinal Quirini et au célèbre Muratori. Il mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. L'ouvrage qui lui fait le plus de réputation, est intitulé : *Fasti consolari dell' academia fiorentina*. On a encore de lui *La Vita di Lorenzo Magalotti*, et de *Benedetto Migliorucci*, dans le *Journal de littérature d'Italie*; un *Eloge de Côme I^{er}*, grand-duc de Toscane. (Voyez le tom. des *Elogi degli uomini illustri toscani*.)

* **SALVINO DEGLI ARMATI**, inventeur des lunettes, né en 1245 à Florence, mort en 1515, appartenait à une famille distinguée dans les emplois publics. Il étudia avec succès la physique, et se livra spécialement à la dioptrique et à la catoptrique. Il aimait l'étude, et son application assidue lui affaiblit les yeux dans un âge peu avancé. En cherchant à remédier à cet inconvénient, il parvint à trouver, en 1292, deux verres, qui d'après un certain degré d'épaisseur, grossissaient les lettres et reposaient la vue; mais il voulait garder le secret. Alexandre Spina, son compatriote et son ami, à qui il ne voulut pas le confier, le devina et le rendit public. Les myopes et les vieillards recouvrèrent ainsi un sens indispensable et pour l'étude et pour le bonheur de la vie. Les anciens ne connaissaient pas l'usage des lunettes, et l'on peut seulement inférer de certains passages, qu'ils se servaient pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau, ou d'un morceau de sphère de verre ou de cristal qu'on plaçait sur les lettres pour les agrandir. C'est ce que proposa de faire l'ingénieur Roger Bacon, auquel on fit injustement l'honneur de la découverte de Salvino. L'abbé de Fontenai prétend aussi que, dès la fin du 11^e siècle, les lunettes étaient connues en France; mais il n'apporte pas

des preuves bien convaincantes à l'appui de cette assertion. La découverte qui a fait la célébrité de Salvino lui ayant été contestée, plusieurs dissertations ont été publiées à ce sujet; nous citerons : *Trattato degli occhiali da naso*, par Manni, Florence, 1738, in-4^o, et *Lettera intorno all' invenzione degli occhiali*, t. 2, des *Oeuvres* de Redi, Venise, 1742, in-4^o.

* **SAMANIEGO (dom FÉLIX-MARIA)**, poète espagnol, né à Bilbao en 1742, mort à Madrid en 1806, à 65 ans, cultiva avec succès la littérature. Il s'était fait connaître par quelques poésies légères, lorsqu'il publia ses *Fables* en vers, à l'usage du royal séminaire Bassongado; d'abord imprimées à Bilbao, puis à Madrid, en 1787, 2 volumes in-8^o. Ce recueil où l'on trouve une morale simple et à la portée des enfans, lui mérita le nom de *La Fontaine espagnol*. Plusieurs de ses fables sont tirées d'Esope, de Phèdre, La Fontaine, Moore et Gay. Beaucoup sont de son invention, et celles-là ont un mérite réel.

SAMARITAINE (la) : c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J.-C. demanda à boire, comme il passait par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisait de l'eau. Étonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyaient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J.-C. en eut pitié; il l'éclaira par sa grâce vivifiante, et la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en saint Jean, ch. 4.

SAMBUCUS (JEAN), médecin, né l'an 1531, à Tirnau en Hongrie, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agréments à la cour des empereurs Maximilien II et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut d'apoplexie à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui : | les *Vies des empereurs romains*; | des *Traductions* latines d'Hésiode, de Théophraste, et d'une partie des *Oeuvres* de Platon, de Xénophon et de Thucydide. Elles sont plus fidèles qu'élégantes; | des *Commentaires* sur

l'Art poétique de Horace , et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins ; | une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragmens considérables. Elle est exacte et écrite d'une manière intéressante ; Istuanfi l'a continuée ; *Emblemata*, 1576, in-16 ; | *Icones medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'était fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'était donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnaît l'homme savant et l'homme de bien, le littérateur sage et chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire littéraire de Hongrie*, par le père Alexis Horanyi, tom. 3, p. 196, Presbourg, 1777. Sa manière de voyager était singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues, dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (HENRI), jésuite, né près de Marche dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie-Stuart puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il était très versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : *Chronologia sacra ab orbis condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

SAMOSATE (PAUL de). Voyez PAUL.

*SAMPIERI (DOMINIQUE), savant prélat romain, naquit à Bologne, le 23 avril 1739 d'une famille noble, qui depuis le 12^e siècle s'était illustrée par ses connaissances dans la science des lois, et par les places honorables qu'elle avoit occupées. Sampieri commença ses études dans sa ville natale. Après avoir fini son cours de philosophie et commencé ses cours de droit dans les écoles de Bologne, il vint à Rome achever son éducation, et se livra surtout à la jurisprudence sous les professeurs Pisoni et Antomari. En 1764, il fut nommé avocat consistorial, et prit l'habit de la prélature. Ganganelli, parvenu au souverain pontificat, sous le nom de Clément XIV, frappé de son mérite, le nomma promoteur de la foi. Sampieri mourut le 12 janvier 1784, n'ayant que 45 ans. On a de lui : | *Dissertatio de emancipatione liberorum*, Rome, 1767, in-4° ; | *Allocu-*

zione detta nel teatro anatomico di San-Spirito, Rome, 1781 ; | *Animadversioni nella causa del venerabile De Giovanni di Palafox*, Rome, 1772. Le père Faure, jésuite, a ajouté à ces *Animadversioni* quatre vol. de *Supplémens*, imprimés en 1774. Sampieri a laissé *manuscripts* plusieurs volumes concernant les affaires qu'il avoit eues à traiter pendant qu'il était promoteur de la foi. Ces écrits sont conservés dans la bibliothèque de l'institut de Bologne. Le comte Fantuzzi fait mention de ce célèbre prélat dans ses *Scrittori bolognesi*.

SAMSON, c'est-à-dire *Soleil*, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord était stérile, vers l'an 1155 avant J.-C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur d'une manière particulière à la manière des Nazaréens. Il n'avait que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et il pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme, après s'être opposés à son dessein, allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson, qui était un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitait ; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avait tué, et il y trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort*. Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidèle l'alla sur-le-champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros juif. Aussitôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avaient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avait promis. Il continua à fatiguer cette nation inquiète, perfide et féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie était toujours couronnée du succès, et dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la bonté infinie de Dieu, leur laissait en même temps l'impression salutaire de sa puis-

sance et des effets redoutables de sa colère. « Ces actions, dit un théologien, nous paraissent bien extraordinaires; mais il fallait qu'elles le fussent pour frapper les yeux d'un peuple grossier. Dieu, pour confondre l'orgueil des Philistins, jugea à propos de s'opposer à un peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua d'une force surnaturelle : c'était dans les circonstances le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, et à faire éclater sa providence particulière à l'égard de ce même peuple. » (*Voyez GÉDÉON et la fin de l'article LOTH.*) Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il était allé dans la ville de Gaza qui leur appartenait, les habitants fermèrent les portes et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva au milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avait pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimait éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormait, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, et on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenaient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J.-C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti et d'erreurs, on a vu des philosophes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, et ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes et destitués de témoignages dignes de confiance. (*Voyez ATHANATUS MILON.*) On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, dessinées par François Verdier.

* **SAMSON** (saint), évêque de Dol en Bretagne, était né vers l'an 490 de parens nobles, dans la partie de Souht-Wales, connue aujourd'hui sous le nom de comté de Glamorgan. Dès l'âge de 7 ans, il fut mis sous la conduite d'un saint abbé nommé Illut ou Hellut (1), que l'on croit

avoir été disciple de saint Germain d'Auxerre, lorsque celui-ci passa dans la Grande-Bretagne. Le jeune Samson fit de grands progrès dans la piété et dans les lettres, et fut ordonné prêtre par saint Dubrice, sacré évêque de Landaff par saint Germain, et ensuite, évêque de Caërléon. En 512, Samson se retira dans une île où il mena la vie érémitique, sous la direction d'un saint prêtre nommé *Pyron*. Il devint abbé d'un monastère que saint Germain avait fondé. En 516, il fit un voyage en Irlande, pour y visiter de saints personnages qui habitaient cette île, et s'y édifier par leur exemple. On dit qu'à son retour il se retira dans une caverne, pour s'y livrer plus librement à la prière et aux austérités d'une vie pénitente. Saint Dubrice l'ayant appelé à un synode qui se tint à Caërléon en 520, l'y sacra évêque, sans toutefois l'attacher à aucune église. Son zèle pour la conversion des âmes l'engagea à passer dans l'Armorique (la Bretagne française), où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il en convertit un grand nombre, et bâtit un monastère auprès d'un château nommé *Dol*, à l'entour duquel s'est formée par la suite la ville de ce nom. Pélagé I^{er}, du consentement des évêques de Bretagne, érigea le monastère en évêché; et, à la prière de Jutwal, roi du pays, à qui Samson avait rendu des services signalés, envoya le *pallium* au nouvel évêque de Dol (1). Samson assista au deuxième concile de Paris, tenu en 537, et en souscrivit les actes. Après avoir gouverné pendant quelques années l'église de Dol, et y avoir été un modèle de piété et de pénitence, il mourut saintement vers l'an 564 ou 565. On lui attribue divers miracles. Moréri fixe sa mort à l'an 607, et dit qu'il était âgé de 112 ans, ce qui mettrait sa naissance à l'année 495. Les dates de l'abbé Fleury nous ont paru préférables. Le Martyrologe romain fait mention de saint Samson au 28 juillet. Au 9^e siècle, lors de l'irruption des Normands en France par la Bretagne, les

il est mentionné dans les calendriers de France, d'Allemagne, et de l'ordre de St-Benoît. Saint Hildulphe fut archevêque de Trèves, fondateur et abbé du monastère de Moyon-Montier dans les Vosges. Il ne peut avoir rien de commun avec saint Samson. *Voyez HILDEPHRE, Dict.*

(1) Quelques écrivains, suivis par Moréri, font de saint Samson un archevêque d'York, avant son passage dans la Bretagne, et expliquent par-là pourquoi il avait le *pallium* réservé aux archevêques; mais Fleury et d'autres biographes se taisent sur cette circonstance, qui aurait valu la peine d'être rapportée.

(1) Moréri le nomme Hildulphe. Le martyrologe romain ne cite aucun saint du nom d'Hildulphe; mais

évêque de Dol et de Saint-Malo vinrent se réfugier à Paris, et y apportèrent les reliques de saint Samson, de saint Maclou ou Malo, et de saint Magloire. Elles furent déposées dans l'église de Saint-Barthélemi, alors chapelle du Palais. Hugues le Grand ayant fondé un monastère de bénédictins, dont cette chapelle était devenue l'église, et les religieux qui la desservaient ayant passé successivement dans la rue Saint-Denys et dans la rue Saint-Jacques, les reliques de ces saints, qu'ils emportèrent avec eux, se sont définitivement trouvées déposées à Saint-Magloire, où elles sont restées jusqu'à la révolution.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, naquit dans la petite ville de Ramatha sur la montagne d'Ephraïm. Il fut prophète et juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne, sa mère, était stérile depuis long-temps, lorsque, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J.-C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu : il avait alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il allait de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Ce saint homme, étant devenu vieux, établit Joël et Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçaient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha, pour lui demander un roi; Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir qu'ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. *Voici*, leur dit-il, *le roi qui régnera sur vous : il prendra vos enfans, et les emploiera à son service; il se saisira de vos terres et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, etc. Sur quoi Bossuet reprend : « Est-ce qu'il aura le droit de faire tout cela licitement? A Dieu ne plaise, car Dieu ne donne pas de tels pouvoirs; mais il aura le droit de le faire impuné-

ment à l'égard de la justice humaine. » Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormit pas sur le nouveau roi. Les désobéissances de ce prince irritèrent le Seigneur, qui le rejeta du trône, et commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, et lui apparut long-temps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J.-C. à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre : il lui prédit qu'il mourrait avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans ce discours de Samuel un artifice de ventriloque : moyen d'explication trop semblable à ceux qu'on a employés en diverses occasions pour rendre compte des événemens surnaturels, et qui est ici absolument insoutenable, non-seulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il est formellement en opposition avec l'historien sacré, qui nous apprend que Samuel apparut en personne, non pas sans doute par quelque effet de l'art magique, mais par une volonté particulière de Dieu. Ceux qui croient que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, sont également contraires au récit des livres saints. Quand même on pourrait éluder la force de ces paroles du premier livre des rois : *Cum autem vidisset mulier Samuelem... Dixit autem Samuel ad Saül* (c. 28), on ne pourrait répondre à ce passage de l'Ecclesiastique (c. 46) : *Et post hoc dormivit : et notum fecit regi finem vitæ suæ, et exaltavit vocem suam de terra in prophetia delere iniquitatem gentis*. Le gouvernement de Samuel fut celui de la justice et de la sagesse, de la modération et du désintéressement : rien de plus touchant que l'espèce d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappelant tout ce qu'il avait fait, et donnant le défi à tous de l'inculper d'un seul fait qui supposât de l'ambition ou de l'intérêt. « Voyez, disait-il, si vous avez quelque chose à me reprocher depuis que je suis avec vous ; dites hautement devant le Dieu qui nous écoute, si je vous ai fait quelque dommage, si j'ai lésé l'honneur de quelqu'un, si j'ai opprimé le faible, si j'ai accepté quelques présens des riches : que celui qui m'a donné quelque chose parle, et je le lui restitue sur l'heure. » Les cris et les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de son admi-

nistration, qui fut la dernière de cette admirable théocratie sous laquelle les Hébreux avaient vécu jusque là. On attribue assez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* et le *premier des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paraissent y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée, ainsi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON (NOËL-ÉTIENNE), jésuite, né à Rouen en 1676, professa avec distinction les humanités à Caen. Ce fut là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature et de la poésie l'unit étroitement. Le père Sanadon fut chargé de la rhétorique au collège de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le père du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 57 ans. La douceur et la pureté de ses mœurs le firent rechercher et estimer. Il joignait aux qualités d'un bon religieux celles d'un littérateur aimable. On a de lui : | des *Poésies latines*, 1715, in-12, et réimprimées à Paris, 1754, in-8°. Le père Sanadon a fait revivre dans ses vers le goût des plus célèbres poètes qui ont paru dans le beau siècle d'Auguste. Ses poésies n'auraient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force et la pureté de l'expression, le tour et l'harmonie du vers, le choix et la délicatesse des pensées; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes et d'autres poésies sur différents sujets : | une *Traduction des Oeuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, Paris, 1728. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés; il y en a une édition en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savaux ont blâmé la liberté qu'il a prise de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière, et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait : ces innovations ne peuvent avoir de bons ef-

fets, et ne servent qu'à entraver les belles lettres et les sciences; | des *Discours* prononcés en différens temps, et dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'était pas moins orateur que poète. | On lui attribue *Prières et Instructions chrétiennes*. Lyon, 1752, in-12 et in-8°, remplies d'onction et d'une piété solide; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, jésuite de la maison professe de Paris. On trouve son *Eloge* dans le *Mercur* de décembre 1733.

* SAN-CARLOS (dom JOSEPH-MICHEL de CARVAJAL Y VARGAS, duc de), grand d'Espagne de première classe, né à Lima en 1771, descendait en ligne directe de l'illustre famille de Carvajal à qui Charles-Quint accorda tant d'honneurs. Il fit de bonnes études, vint à l'âge de 14 ans en Espagne où il entra au service comme colonel en second du régiment de Majorque, et se distingua au siège d'Oran; il fit en 1793 la guerre de Catalogne, et partit ensuite comme volontaire avec l'escadre dirigée sur Toulon. Le courage qu'il déploya dans plusieurs attaques lui valut le grade de colonel titulaire de son régiment, et le brevet de brigadier. San-Carlos fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon, et servit sous les ordres du comte de La Union son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Créé maréchal-de-camp, et chambellan du prince des Asturies, il fut nommé ensuite à l'âge de 25 ans, gouverneur de ce prince et des infans. Plus tard il devint major-dome de la reine, grand maître de la maison du roi Charles IV (1805), et à l'époque du mariage du prince des Asturies, il reçut le grand cordon des ordres de Saint-Janvier et de St-Ferdinand. En 1807 on lui conféra la dignité de vice-roi de Navarre. Il ne resta que trois mois dans ce royaume, fut exilé après le procès de l'Escorial, et se retira à Alfaro jusqu'au moment où le prince Ferdinand monta sur le trône. Celui-ci le fit grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé, et il accompagna son prince à Bayonne, puis à Valençay; mais les voyages fréquens que fit alors San-Carlos à Paris alarmèrent la police impériale, et il fut envoyé dans la petite ville de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté, où, pendant cinq ans, il charma les ennuis de son exil par l'étude, qui déjà lui avait ouvert les portes de l'académie de Madrid. Ce fut lui qui annonça le premier à Ferdinand VII qu'il était libre, et il reçut, à cette occasion, les insignes de la

Toison d'or que le roi portait alors. A son arrivée en Espagne le duc de San-Carlos fut fait premier ministre-secrétaire d'état. Son administration ne fut pas en harmonie avec les désirs de quelques conseillers, et quoiqu'il eût fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'état, qu'il eût ordonné la continuation des travaux commencés, et le rétablissement des académies et de la banque St.-Charles, il se vit contraint de donner sa démission; il fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Le duc de San-Carlos se réfugia à Bordeaux, puis à Genève pendant les troubles qui agitérent l'Espagne en 1821. Après les triomphes de l'armée française, il entra en Espagne, fut ambassadeur en France, puis ambassadeur extraordinaire en Russie, pour assister au sacre de l'empereur Nicolas. Le duc avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsque la perte qu'il fit d'une de ses filles, M^{me} la comtesse de L'Espine, lui donna le coup de la mort (1828). La sienne fut celle d'un chrétien.

SANCASSANI (DENYS-ANDRÉ), né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, et en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolète, et mourut à Comacchio l'an 1759. On a de ce médecin : | *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1734-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. | *Aphorismes généraux de la manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8°, en italien; et plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zèle pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus. Eloy, dans son *Dictionnaire de médecine*, et Mazzuchelli, dans les *scritt. d'Italia*, ont donné le catalogue des ouvrages de ce médecin, et sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en Italie.

SANCERRE (LOUIS de CHAMPAGNE, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1568, et connétable en 1597, naquit vers 1542 d'une illustre maison; il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosbeck; et mourut en 1602, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du règne de Charles V : les deux

autres étaient du Guesclin et Clisson. On a remarqué que Sancerre était borgne, ainsi que ce dernier.

SANCHIA (Dona) V. OGNA SANCHIA

SANCHE II, dit le Fort, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine, sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias était roi de Galice, et Alphonse roi de Léon : l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il enleva la ville de Toro, à Elvire, la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il faisait le siège de cette ville.

SANCHE d'Avila. Voy. THOMAS DE JÉSUS, carme.

SANCHEZ (FRANÇOIS), *Sanctius*, de Las-Brozas, en Espagne, fut regardé comme le père de la langue latine, et le docteur de tous les gens de lettres. C'étaient les titres dont les exagérateurs l'honoraient dans son pays. On a de lui : | un excellent traité, intitulé : *Minerva sive de causis linguæ latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8°. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la langue latine* (voyez GARCIA et LANCELOT); il a été réimprimé à Leipsick, 1801-1804, 2 vol. in-8°. | *L'Art de parler, et de la manière d'interpréter les auteurs*; | plusieurs autres savans ouvrages sur la grammaire. Tous ces ouvrages, excepté le premier, ont été recueillis en 4 vol. in-8°, Genève, 1766, avec une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grég. Mayans. Sanchez mourut en 1604, à 78 ans. — Il doit être distingué d'un autre FRANÇOIS SANCHEZ, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1652. Ce dernier, successivement professeur en philosophie et en médecine à Toulouse, était chrétien et né à Brague de parens juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica. His juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. Son traité intitulé : *Quod nihil scitur liber*, Francfort, 1618, in-8°.

Rotterdam, 1649, est le seul fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne réfutation, Leipsick, 1661.

SANCHEZ (GASPARD) ou *Sanctius*, jésuite, né en 1544, à Cienpoquelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur d'écriture sainte à Alcalá et en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellens sur Job, Isaïe, sur les Livres des Rois et les Paralipomènes, les Actes des Apôtres, etc. Le sens littéral y est solidement développé, en même temps que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni le sens allégorique. Son commentaire sur Isaïe est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophète.

SANCHEZ (THOMAS), né à Cordoue en 1551, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austères. On a de lui : | quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse ; | un traité *De matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-fol. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matières scabreuses ; il n'écrivait que pour les confesseurs et les directeurs des âmes, et, sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable, quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé et dans les détails et dans les décisions. (Voy. BUSENBAUM, ESCOBAR, PASCAL.) Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent par expérience l'effet d'une intention pure et d'un saint zèle, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du crucifix qu'il écrivait ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zèle factice que le crime et le vice affichaient pour la vertu, ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le jésuite espagnol par des gens dont la corruption de l'âme a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures et des estampes où les raffinemens de la plus brutale lubricité

sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

* **SANCHEZ** (ANTOINE-NUNEZ RIBEIRO Y), médecin célèbre, né le 9 mars 1699, à Pegnamecor, en Portugal, fit ses cours de médecine à Coimbre et à Salammanque, et fut reçu docteur dans cette dernière université, en 1724. Il se rendit à Londres, où il demeura deux ans, puis à Leyde où il suivit les leçons de Boërhaave. Anne, impératrice de Russie, ayant demandé à cet illustre médecin trois sujets distingués dans son art, il choisit en premier lieu Sanchez, qui, à son arrivée à Pétersbourg, fut placé à l'hôpital de Moscou par le docteur Bidloo, premier médecin de l'impératrice. Il y resta jusqu'en 1734, époque à laquelle il fut nommé médecin de l'armée. Il se trouva au siège d'Azof. Il parlait toutes les langues de l'Europe avec autant de facilité que sa langue maternelle. Désigné en 1740 pour être médecin de la cour, on le consulta sur une maladie chronique de l'impératrice, et Sanchez donna son opinion au premier ministre sur cette maladie, qu'il attribuait à une pierre dans les reins. L'impératrice étant morte six mois après, on fit la dissection du cadavre, et on y trouva vérifiée l'opinion de Sanchez. Il obtint bientôt après du régent le titre de premier médecin, dont il ne jouit que peu de mois, la révolution de 1742, en faveur d'Elizabeth Pétrowna, l'ayant privé de toutes ses places. On croit que Sanchez s'était montré contraire à cet événement, mais qu'il eut assez de prudence pour ne pas se compromettre. Plusieurs de ses amis périrent sur l'échafaud ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on lui accorda la permission de s'éloigner de la Russie. Il donna sa bibliothèque à l'académie de Pétersbourg, dont il était membre honoraire. Sanchez retourna en Portugal ; il y demeura trois années, et en 1747 il vint se fixer à Paris. Il fut admis comme associé étranger, à la société royale de médecine établie à cette époque. L'impératrice Catherine II, se rappela les services que Sanchez avait rendus en Russie pendant 16 ans, et lui fit une pension de 4,000 roubles ; la cour de Portugal lui en accorda une autre de 800 cruzades (près de 4,000 francs), et il en obtint une autre du prince Gallitzin. Il mourut à Paris le 11 septembre 1783. Sanchez était doué d'une vaste érudition : il a laissé plusieurs ouvrages de médecine.

cine, très estimés. Pendant son séjour en Russie, il fut en correspondance avec les jésuites de sanation qui étaient à la Chine, et auxquels il envoyait des livres d'astronomie; il recevait, en échange, des graines et d'autres objets d'histoire naturelle, dont il avait formé un cabinet fort curieux. Sanchez a répandu en Europe les premières semences de la vraie rhubarbe: il les avait envoyées à Pierre Col-linson.

* SANCHEZ (don THOMAS-ANTOINE), savant biographe espagnol, né à Burgos en 1732, mort à Madrid en 1798, fut bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV. On lui doit la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens qu'il a enrichis de notes curieuses et instructives, et plusieurs écrits sur l'*Histoire littéraire d'Espagne* parmi lesquels on distingue la *Collection de poésies castillanes antérieures au 15^e siècle*, précédées de mémoires relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, et à sa lettre adressée au connétable de Portugal sur l'origine de la poésie espagnole, avec des notes remplies d'érudition sur l'*Histoire littéraire* de la nation dans les siècles les plus obscurs de la langue, Madrid, 1775-90, 5 vol. in-8°.

* SANCHEZ (PIERRE-ANTOINE), chanoine de St.-Jacques de Compostelle, né à Vigo en Galice en 1740, se fit une réputation comme prédicateur, ainsi que par ses écrits. Les principaux sont : | *Traité sur la tolérance en matière de religion*, 1785, 5 vol. in-4°; | *Recueil de sermons*, Madrid, 3 vol., ils furent traduits et publiés à Venise; | *Somme de théologie sacrée*, 1789, 4 volumes in-4°; | *L'Histoire de l'Eglise d'Afrique*, Madrid, 1784, in-8°; ce livre est rempli de savantes recherches; | *Annales sacri*, Madrid, 1784, 5 vol. in-4°; | *Discours sur l'éloquence sacrée en Espagne*, Madrid, 1788, in-8°. Il est mort en 1806.

SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Béryste, vivait sous le règne de Sémiramis, selon les uns; peu de temps après Moïse, selon les autres; du temps de la guerre de Troie ou peu auparavant, suivant d'autres encore. M. de St.-Martin a cru trouver, dans le petit nombre de fragmens qui nous sont restés de cet historien, des raisons suffisantes d'affirmer qu'il vivait au 14^e siècle avant notre ère. Il écrivit en phénicien une *Histoire* dans laquelle il rendait compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit,

dit-on, une version grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe. Dodwel et Rupin rejettent ces fragmens comme supposés; mais Fourmont et quelques autres les adoptent comme authentiques. « Un grand nombre de savans, dit l'abbé Para du Phan-jas, pensent que l'historien Sanchoniaton est un être fictif et supposé, qui n'a pas plus existé que don Quichotte et Sancho Pança; et que son Histoire phénicienne, qui était totalement inconnue avant le temps où l'irréligieux philosophe Porphyre commença à la citer et à l'accréditer, est un ouvrage fabriqué par les partisans de l'idolâtrie et de l'irréligion, dans les premiers siècles du christianisme. Mais sans nous donner la peine d'examiner si Sanchoniaton est ou n'est pas un auteur supposé, il est certain que l'ouvrage qu'on lui attribue, et que l'on suppose tire des livres de Thaut et des archives sacrées des Egyptiens et des Phéniciens, vers le temps de Josué ou de David, est une spéculation digne des petites maisons. » Cette opinion de l'abbé Para, paraîtra assez hasardée, si l'on s'en rapporte à ce que dit Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (l. 1^{re}, c. 9 et 10, et l. 10.) Il croit Sanchoniaton le plus ancien écrivain après Moïse.

SANCIO ou plutôt SANCHE (RODRIGUE), né à Santa-Maria da Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404, se fit connaître de bonne heure par son goût pour la piété et pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, à celui de Calahorra et à celui de Palencia; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : | *Historia hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusque vers le milieu du 15^e siècle. On l'a mise dans la *Collection des historiens d'Espagne* de Schot, 4 vol. in-fol. | *Speculum vitæ humanæ*, in-fol., Rome, 1568. C'est un des premiers monumens de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort cher et rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec la *Speculum humanæ salvationis*, in-fol., sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux traductions françaises, l'une de Julien

Macho, Lyon, 1477, in-folio; l'autre du père Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTES-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de Saint-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zèle et ses sermons tirèrent beaucoup de pécheurs et d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui : | *Thesaurus linguae sanctae*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; et Genève, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, et d'Antoine Cavallerius. Cette dernière édition n'est pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle est à l'*Index* des livres défendus. | *Veteris et novi Testamenti translatio*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet. M. Constant de la Molette, dans le savant *Discours sur la littérature orientale*, inséré dans le premier tome de son *Explication de Lévitique*, préfère la version de Sanctes-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres versions qui ont paru depuis. | Plusieurs autres ouvrages sur la Bible.

* SAND (CHARLES-LOUIS), l'assassin de Kotzebue, né le 5 octobre 1795 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth (cercle du-Haut-Mein, Bavière), était fils d'un ancien conseiller de justice prussien, et fit ses études à l'école de Hof, puis au gymnase de Ratisbonne. En 1815, il faisait ses cours de théologie à l'université de Tübingen; le retour de Bonaparte à Paris le fit enrôler avec tous les autres étudiants dans un corps de volontaires. Au rétablissement de la paix, il alla continuer ses études à Erlangen. Jusqu'alors il s'était montré doux, studieux et rangé; mais fortement préoccupé par les idées politiques qu'il avait adoptées, il s'était senti ému d'indignation, à la lecture des ouvrages de Kotzebue : il accusait cet écrivain allemand de donner sur la Germanie des notes odieuses, à la suite desquelles le cabinet de Saint-Petersbourg conseillait au gouvernement germanique des mesures sévères. On a pensé qu'il faisait partie d'une de ces associations secrètes si communes dans les universités d'Allemagne, et que la mort de Kotzebue lui fut imposée comme un acte de patriotisme. Quoi qu'il en soit, Sand considérait ce dernier comme son ennemi personnel : son imagination faible lui fit en-

visager un crime comme une vengeance de l'honneur national. D'Iéna il se rendit à Manheim, et le 23 mars 1819 il exécuta son horrible dessein. L'assassin se frappa ensuite lui-même à plusieurs reprises avec l'arme encore fumante du sang de Kotzebue. On eut d'abord l'espoir de connaître ses complices et son procès se fit avec lenteur. Mais les longues informations qui furent prises restèrent sans résultat. Un arrêt du 5 mai 1820, rendu par le tribunal supérieur de Manheim, le condamna à avoir la tête tranchée, et la sentence reçut son exécution le 20 du même mois. Sand marcha au supplice avec fermeté, et ses restes furent inhumés à côté de ceux de sa victime. On trouvera de curieux détails dans les *Annales biographiques* faisant suite à l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, année 1826, 2^e partie, p. 278 et suivantes.

SANDÆUS (MAXIMILIEN), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On estime ce qu'il a écrit contre les calvinistes. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-4^o.

SANDE (FRÉDÉRIC), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à la Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : | *Commentarius in Gelricæ et Zutphanicæ consuetudines feudales*, 1637, in-4^o; | *Commentatio in consuetudinem Gelricæ de effestuatione*, Arnheim, 1638. Son frère, JEAN SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Lelwarden, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avaient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'histoire belgeque*, en flamand, Amsterdam, 1650; traduit en latin, Utrecht, 1682, in-12. Il serait plus estimé, si l'auteur s'était plus constam-

ment tenu en garde contre les préventions et les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurisprudence sont jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

* **SANDEN** (BERNARD de), théologien luthérien, né le 4 octobre 1636 à Interbourg, en Prusse, étudia dans diverses universités d'Allemagne, et prit des grades dans celle de Königsberg. Il voyagea en Suisse, en Hollande, en France et en Angleterre, toujours occupé du soin d'acquiescer des connaissances nouvelles, et de perfectionner son instruction. De retour dans sa patrie, il fut fait doyen dans le Lobenicht, et se mit à prêcher. Il le fit avec talent et commença ainsi sa réputation. Il était en 1667 chapelain de la Vieille-Ville, et en 1682 professeur ordinaire en théologie. Devenu en 1688 premier professeur, premier pasteur de la cour, et suprême surintendant en Prusse, en cette qualité, et conjointement avec l'évêque Ursinus, il fit, le 25 février 1701, la cérémonie du couronnement de Frédéric, premier roi de Prusse. On lui donna à cette occasion le titre d'évêque, et on lui envoya de Berlin des habits épiscopaux ; mais il ne les reçut point, étant mort la même année, avant qu'ils arrivassent. Il avait eu le plaisir, en 1696, de voir ses trois fils reçus le même jour docteurs dans les trois facultés. Il a laissé :

| *Theologia homilitica* ; | *Theologia symbolica* ; | *Theologia positiva* ; | *Formula catechisandi* ; | *Des Dissertations* en latin, et divers ouvrages en allemand.

— **SANDEN** (BERNARD de), théologien luthérien ; et l'un des fils du précédent, naquit à Lobnitz, en Prusse, en 1666. Il étudia à Königsberg et à Leipsick, où il prit le degré de maître-ès-arts en 1687. Il voyagea en Allemagne, en Italie, fut associé à l'académie des *Ricovrati* à Padoue, revint par la Hollande et l'Angleterre, et arriva dans sa patrie après avoir visité dix-sept universités. Il reçut le bonnet de docteur en théologie, en 1696, des mains de son père, devint pasteur de Lobnitz, prédicateur de la cour, et premier professeur en théologie. Il est auteur de plusieurs ouvrages en allemand et en latin. Parmi ceux-ci, les principaux sont : | *Theologia controversa spicilegium*, Königsberg, 1706, in-4° ; | *Instructio ministrorum verbi, illustrata et aucta*, 1707, in-4°. L'ouvrage est de son père. Il y fit des augmentations. | *Disputationum anti-papisticarum fasciculus*,

in-4° ; | *Prima fundamenta theologiae positivae*, 1713, in-4° ; | *Quaestionum biblicarum e Genesi illustrium fasciculi*, 1716, in-4° ; | *Præjudicia contra bullam Clementis XI Unigenitus dictam*, 1719, in-4° ; | *Theologia positiva auctior et plenior*, 1720, in-4°. C'est l'ouvrage de son père, cité ci-dessus, qu'il revit et auquel il fit des augmentations. Il mourut en 1721.

* **SANDERS** (ROBERT), littérateur anglais, né en 1727, à Breadalbane en Ecosse, d'une famille pauvre et obscure, reçut une éducation soignée. Son premier état fut celui de fabricant de peignes ; mais ayant essuyé beaucoup de pertes, il tâcha de mettre à profit sa bonne éducation. Après avoir parcouru une partie de l'Angleterre, il vint s'établir à Londres, et se lia avec les gens de lettres. Devenu littérateur lui-même, il publia différens ouvrages ; mais il vécut la plupart du temps aux gages des libraires, dont il recevait à peine quatre guinées par mois. Il travailla souvent aux ouvrages des autres, et voyait les siens se publier avec succès sous d'autres noms. Il vécut dans la pauvreté, et succomba à une longue maladie, au mois de mars 1783. Il a laissé : | *Le complet voyageur anglais*, Londres, 1761, 1 vol. in-fol. C'est le résultat de son voyage dans le nord de l'Angleterre. Ce livre, écrit d'un style un peu négligé, renferme des détails assez intéressans, plusieurs personnes se sont attribué cet ouvrage. | *Calendrier de Newgate, ou Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dontils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays*, 1764, en 3 vol. in-8°, avec fig. Cet ouvrage indigeste ne saurait être supporté à la lecture que par le peu de gens qui se plaindraient au long récit des crimes les plus bas et les plus odieux. On y trouve cependant quelques observations d'une morale très pure. | *Histoire romaine, en forme de lettres d'un père à son fils*, 2 vol. in-12. C'est un abrégé exact ; le style en est naturel, soigné, et ne manque ni de précision ni d'éloquence. | *Gaffer Grey-Bear*, 4 vol. in-12. Cette satire, dirigée contre les théologiens non-conformistes, est l'ouvrage le plus important de l'auteur, et celui qui lui donna de la réputation, sans cependant le tirer de la misère. Obligé de travailler pour vivre, il vendit, pour cent guinées, ses notes sur la Bible à Henri Southwell, avec la faculté à celui-ci d'y mettre son nom. Sanders fut le véritable compilateur des

productions volumineuses de Guthrie, et l'on connaît de lui deux Histoires d'Angleterre, l'une in-fol. l'autre in-4°, imprimées sous divers noms. Il avait formé le plan d'une chronologie générale de toutes les nations, mais la mort l'empêcha de mettre à exécution ce vaste projet.

SANDERSON (ROBERT), théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'York, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles I^{er}, chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, et eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de temps après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère et par la modération de son esprit, avait lu les Pères et les scolastiques, et était détrompé de la plupart des erreurs des protestans, quoiqu'il n'ait point entièrement ouvert les yeux à la vérité. Il savait l'histoire de sa nation, était bon antiquaire, et passait surtout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : | *Logica artis compendium*, Oxford, 1618, in-8°; | des *Sermons*, in-fol.; | neuf cas de conscience, *De juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-4°; | *Physica scientia compendium*, Oxford, 1671, in-8°; | *pax Ecclesiae*, etc.; | *L'Histoire de Charles I^{er}*, in-fol., en anglais, etc. Il ne faut pas le confondre avec un autre ROBERT SANDERSON, huiquier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741. Celui-ci a continué le *recueil des Actes de Rymer*. Voyez ce nom.

SANDERSON. Voyez SAUNDERSON.

SANDERUS ou **SANDERS** ou **SAUNDERS** (NICOLAS), théologien, né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elisabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour consoler les catholiques qui, dans leur désespoir, avaient pris les armes. La crainte de tomber entre les

maines des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut, en 1583, de faim et de misère. Ses principaux ouvrages sont : | *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'eucharistie*, en anglais, imprimé à Louvain en 1566, in-4°; | *Traité des images*, contre les iconoclastes, sous ce titre : *De typica et honoraria imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8°; | *De schis nate anglicano*, Cologne, 1628, in-8° : triste et trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12. | *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol.; | *De martyrio quorundam sub Elisabeth regina*, in-4°; | *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8°; | *De visibili monarchia Ecclesiæ*, Wurtzbourg, 1592, in-fol., dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises et assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité et l'infailibilité de l'Eglise; | trois *Oraisons latines*, sur la transsubstantiation, les langues liturgiques, et la pluralité des messes à célébrer dans la même église, dédiées au cardinal Hosius, et imprimées à Anvers, 1566, in-12.

SANDERUS ou **SANDER** (ANTOINE), historien belge, naquit en 1586, à Anvers où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étaient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écôlâtre et pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1637, pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Aftlighem en 1664, à 78 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : | *Fundria illustrata*, Cologne (Amsterdam), 2 vol. in-fol., 1641 à 1644, reimprimée à la Haye en 1730 ou 1735, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Blaeu : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ*; *De Gandavensibus...*; *De Brugensibus eruditionis fama claris*; *De scriptoribus Flandriæ*; ouvrages de Sanderus qui avaient été imprimés séparément. | *Chorographia sacra Brabantia*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol., et augmenté, la Haye, 1726, 3 vol. in fol; | *Bibliotheca belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1643, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues

des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et du pays de Liège. | *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses poésies, oraisons, etc.; | *Elogia cardinalium*, Louvain, 1626, in-4°; | *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4°. Ces ouvrages prouvent que Sandérus était très laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, et était bon poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur a fait imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruiné sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDEUS (FELINUS), jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, et d'un traité *De jure patronatus*.

SANDHAGEN (GASPARD), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'histoire de J.-C. et des apôtres*, tirée des quatre Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse : ouvrage rempli d'érudition et de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI (ANTOINE), né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1754. Il était très estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque, et depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : *Vitæ pontificum romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare, 1748; l'évêque d'Augsbourg l'a fait réimprimer la même année sous le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches; | *Historia familiæ sacræ; Historia sanctorum apostolorum*; dans la seconde édition de ces ouvrages, il refute le père Serry, qui les avait attaqués; | *Disputationes XX ex Historia ecclesiastica ad vitas pontificum romanorum*; ouvrage qui finit à l'année 3^e du pontificat de Benoît XIV; continué par un écrivain fanatique et ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS (CHRISTOPHE), fameux socinien, né en 1644 à Königsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, était plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres antitrinitaires, et

abusa de ses connaissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : | la *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8° : livre recherché par ceux qui veulent connaître les erreurs des disciples de Socin; | *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopolis, 1669, in-8°; c'est-à-dire Amsterdam, et *ibidem* en 1676, in-4°, augmenté. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Pères des trois premiers siècles ont cru que le Verbe n'était point consubstantiel à Dieu, ni éternel, etc. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (voyez ce nom), le docte Bull, et par le père Petau, qu'il avait osé associer à son erreur. | *Interpretationes paradoxæ quatuor evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un socinien, Amsterdam, 1670, in-12; | *De origine animæ*, réfuté par Balthasar Bebellus; | *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*; | *Notæ et animadversiones in Gerardi Vossii libros De Historicis latinis*, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse; mais la plupart sont parasites et pédantesques.

SANDRART (JOACHIM), peintre, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1606, mourut à Nuremberg en 1685. Il est plus connu par les *Vies des plus célèbres artistes* qu'il a données, et par l'académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paraît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissaient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin et le Poussin. On connaît de ce peintre, les 12 mois de l'année, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, JACOB SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très gracieux. Joachim eut une fille nommée SUSANNE SANDRART, qui s'est distinguée par le même

talent que son père. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession, sont : | *Académie d'architecture, de sculpture et de peinture*, en allemand, 2 parties in-fol.; Nuremberg, 1675 et 1679; | *Academia artis pictoriæ*, etc., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol.; | *Admiranda sculpturæ veteris*, 1680, in-fol.; | *Romæ antiquæ et novæ theatrum...*, 1684, in-fol.; | *Romanorum fontinalia*, 1685, in-fol.; | *Iconologie des dieux et des Métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avait étudié les principes de son art; ils sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connaissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS. Voyez COURTILZ.

SANDYS (GEORGES), poète anglais, second fils d'Edwin Sandys, archevêque d'York, naquit à Worchester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques I^{er} dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement; et Jacques I^{er} lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1643, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. On a de lui : | *Europæ speculum*, ou *Description de l'état de la religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avaient fait éclore. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4^o. — **GEORGES SANDYS**, le plus jeune de ses frères, mort en 1641, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglais, in-fol., et d'autres ouvrages en vers et en prose. Il publia encore une *traduction*, en vers, des *métamorphoses d'Ovide*. | *Paraphrase des psaumes de David, et des cantiques de l'ancien et du nouveau Testament*, 1636, qui eut une grande vogue; | *la Passion du Christ* (traduite du latin, de Grotius), 1640, in-12; 1688, in-8^o; | *Paraphrase métrique du Cantique des cantiques*, 1641, in-12; 1648. Dryden dit que Sandys fut le meilleur versificateur de son temps.

SANGALLO (ANTOINE), né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avait dans cette ville, il

s'appliqua sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII et Paul III l'employèrent. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre après le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendait très bien. Cet artiste se distinguait par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modèle en bois qu'il avait fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4,184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

* **SAN-GIORGIO (BENVENUTO da)**, chevalier de Malte, né en Montferrat vers l'an 1450, fut très versé dans la jurisprudence, et devint vicaire-général de l'évêque de Casal, qu'il quitta pour suivre, pendant quelque temps, la carrière des armes. Il se distingua au siège de Rhodes, et entra au service du marquis de Montferrat, qui l'envoya à Rome complimenter Alexandre VI lors de son élévation au pontificat; il se fit remarquer dans son ambassade auprès de Maximilien I^{er}. Le marquis de Montferrat étant mort, San-Giorgio devint tuteur de ses enfans, et président du sénat de Casal. Il est mort le 8 septembre 1527. On a de lui : | une *Généalogie des marquis de Montferrat*, 1486; | *Discours au pape Alexandre VI*, Rome, 1493; | *De origine Guelphorum et Gibelinorum*, Basilée, 1519; c'est son meilleur ouvrage.

SANGUIN (ANTOINE), dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il était seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, naquit vers la fin du 15^e siècle, fut évêque d'Orléans et archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), et enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François I^{er}, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN (CLAUDE), natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification française à la religion, et fit paraître des *Heures en vers français*, Paris, 1660, in-4^o. Tout le Psautier y est traduit et assez mal. Il mourut à la fin du 17^e siècle.

SANLECQUE (LOUIS de), fils de Jacques de Sanlecque, très habile dans l'ar-

de graver des poinçons, et petit-fils de Jacques de Sanlecque, qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1682, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collège de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses poésies, et surtout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, et y mourut en 1714, à 66 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux épîtres au roi, cinq satires, trois autres épîtres, un poème sur les mauvais gestes des prédicateurs; plusieurs épigrammes, des placets et des madrigaux; et un poème latin sur la mort du père Lallemand, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Les vers du père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, et le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses poésies à la fin des *Oeuvres* de Boileau, Paris, 1765, in-8°.

SANNAZAR (JACQUES), célèbre poète latin et italien, né à Naples en 1558, tirait son origine d'une famille espagnole établie à Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tésin. Les grâces de son caractère plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna et demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son temps entre la volupté et la poésie. Son caractère le portait tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisait sous les habits, et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avait ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avait fait placer son tombeau derrière l'autel, quoique orné des statues d'Apol-

lon et de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on mit au-dessus de la statue d'Apollon le nom de David, et au-dessus de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des *Poesies latines et italiennes*. Les latines ont été imprimées par les Aldes, à Venise, en 1555, in-8°. On trouve dans ce recueil : | trois livres d'*Elégies*; | une *Lamentation sur la mort de J.-C.*; | des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8°; | un poème, *De partu Virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre : *Couches sacrées de la sainte Vierge*, etc. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poète latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet par le mélange monstrueux des extravagances du paganisme avec les mystères augustes de notre religion. Tout y est rempli de dryades et de néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les psaumes, mais les vers des Sibylles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystère de l'incarnation. Le nom de JÉSUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, et la Vierge Marie y est appelée *l'Espoir des dieux*. Voilà le défaut capital de ce poème, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes et de belles pensées; et c'est sous ce rapport qu'il lui mérita les éloges des savans, et même des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en français par Pecquet, 1737, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et par la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, et réimprimé avec ses autres poésies italiennes, à Padoue en 1725, et à Naples, in-4°, 1720, in-12. Le Duchat dit que Sannazar était Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque, comme la plupart de celles de cet écrivain. Elle est suffisamment réfutée par la couleur de Sannazar, qu'on n'a jamais dite être celle d'un nègre. Sa *Vie* a été écrite par Crispo, Volpi, etc., et l'on trouve de très amples détails bibliographiques sur ses ouvrages dans le *Manuel du libraire*, de Brunet.

SANPIETRO, ou SAMPIÉTRO, dit BASTELICA, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de François I^{er} et Henri II. naquit à

Bastelica vers 1501. Il se fit connaître par divers exploits, et plus encore par les troubles qu'il excita en Corse et par sa haine contre les Génois. Son caractère romanesque et féroce le porta à des scènes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avait sollicité sa grâce à Gènes, où il avait été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 65 ans.

SANREY (ANGE-BÉNIGNE), né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposait à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de Saint-Martin de Langres, il quitta Beaune, où il était théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il était habile, non seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avait lu tous les saints Pères, et fait une étude particulière de saint Augustin, qu'il savait presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un traité curieux et rare, intitulé : *Paracletus, seu de recta illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot, est *Paracletus*, fut attaqué en 1669 par M. Thiers, qui voulait que ce fût *Paracletus*. Il paraît néanmoins que Sanrey a raison, et les grammairiens exacts prononcent suivant son sentiment. Voyez à ce sujet *Fragmens d'histoire*, in-12, pag. 49, etc. « Cet ouvrage est curieux, dit M. Brunet, quoique son titre semble n'annoncer qu'une dissertation d'un intérêt bien faible. »

SANSAC (LOUIS PREVOT, baron de), d'une maison noble de l'Angoumois, naquit à Cognac en 1486. Après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, il commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, et se trouva, en 1523, à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier ; mais il eut l'adresse de s'échapper, et revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois par la reine mère en Espagne, où François 1^{er} était prisonnier. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre

les Espagnols et les troupes du pape. Il soutint un siège de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier par Henri, II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Sur la fin de ses jours, il quitta la cour, et mourut en 1566 à Cognac, âgé de 80 ans. Il s'était trouvé à 15 sièges et à 11 batailles rangées.

SANSON (JACQUES), né à Abbeville, en 1596, se fit carme-déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jesus-Maria*. Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de Madame royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 12 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, et de celle des *comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol.; ouvrages savans, mais mal écrits.

SANSON (NICOLAS), de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais ayant fait des pertes considérables, il quitta les affaires, et alla à Paris, en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2000 livres d'appointemens. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, de peur d'affaiblir, disait-il, l'amour de l'étude dans ses enfans. Il était regardé à la cour de France comme un grand homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimait, allait souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le père Labbe, qui l'avait attaqué dans son *Pharus Galliae antiquae*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones geographicae in Pharus Galliae*, etc., 1647 et 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de *Cartes*. On peut voir la liste de ses différens ouvrages dans la *Méthode pour étudier la géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils : l'aîné, Ni-

COLAS, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, GUILLAUME et ADRIEN, mirent au jour un grand nombre de cartes. Guillaume mourut en 1703, et Adrien en 1718. « La géographie, dit dom Vaissette, a de grandes obligations aux Sanson, qui ont commencé à la débrouiller, et à fixer les positions sur des règles plus assurées que celles que leurs prédécesseurs avaient suivies; mais elle a fait de grands progrès depuis leur mort. »

SANSOVINO (JACQUES TATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talents. La *Monnaie*, la *bibliothèque de Saint-Marc*, le *palais Cornaro* et l'*église de Saint-Sauveur*, à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissait dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale, imposée par le gouvernement, le Titien et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. Vasari a fait l'*Eloge* de cet artiste.

SANSOVINO (FRANÇOIS), fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit ses degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et établit une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens sont : | *Traduction de Plutarque*; | *Chronologie du monde* jusqu'à l'an 1582; | *Annales de l'empire ottoman*; | *Orthographe italienne*; | *le Secrétaire*; | *Les principales familles d'Italie*; | *Description de Venise*; | *Abrégé de l'histoire de Guichardin*, avec la *Vie* de cet auteur; | *Description du gouvernement des républiques de Gènes, de Lucques et de Raguse*; | *des Lettres*; | *de l'Art oratoire*; | *Concetti politici*; | *des Notes* assez inutiles sur le *Décameron* de Boccace, l'*Arioste*, le *Dante*, etc.; et des *Nouvelles* où des lecteurs sages ne trouvent rien à recueillir. Sansovino mourut à Venise en 1586.

SANTACILIA. Voyez JUAN (don GEORGES).

SANTA-CRUZ de MARZENADO (don ALVARO de NAVIA-OSORIO, vicomte de Puerio, marquis de), chef de la maison

de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y signala et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avait été laissé, lui coupèrent la tête, et mirent le reste de son corps en pièces. On a de lui des *Réflexions politiques et militaires*, en 14 vol. in-4°, en espagnol. M. de Vergi a donné une traduction française de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

* **SANTANDER** (CHARLES-ANTOINE LASSERNA de), savant bibliographe, né le 1^{er} février 1752, à Colindres en Biscaye, d'une famille ancienne et distinguée, dans laquelle on doit remarquer don Simon de Santander, son oncle, autre bibliographe très érudit, qui, après avoir été bibliothécaire du roi d'Espagne, s'était établi à Bruxelles, et qui lui légua sa bibliothèque, l'une des plus riches et des plus nombreuses des Pays-Bas. A l'âge de 20 ans, il vint rejoindre cet oncle, qui habitait Bruxelles, et se fixa à son tour dans la même ville. Charles Santander fut nommé, en 1795, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles, qu'il a considérablement enrichie, et qui est devenue entre ses mains une des plus belles de l'Europe. Il a aussi contribué à l'établissement d'un jardin botanique, d'un musée de tableaux, et il est mort à Bruxelles en 1845. L'institut de France l'avait admis au nombre de ses correspondans. On a de lui : | *Catalogue des livres de la bibliothèque de don Simon de Santander*, Bruxelles, 1792, 4 vol. in-8°, avec de nouveaux frontispices et un supplément, 1805; | *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, 1794, in-8°; | *Dictionnaire bibliographique et alphabétique des éditions les plus recherchées du 15^e siècle*, Paris, 1805-7, 3 vol. in-8°, où l'on trouve un *Essai sur l'origine de l'imprimé*.

merie (*Histoire critique de l'imprimerie*), ouvrage considéré comme classique.

SANTAREL, *Sanctarellus* (ANTOINE), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4°, un traité *De hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ; et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, selon la jurisprudence alors communément reçue en Italie et ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend jusque sur le trône des souverains. La Sorbonne censura son ouvrage en 1626, et le parlement de Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé. Les jésuites de France donnèrent une déclaration formellement opposée au sentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui était cependant alors occupé à dénaturer et à démocratiser toutes les puissances) publia en 1629, in-4°, la *Relation* et le *Recueil* des pièces que cette affaire produisit. « Si quelques théologiens, dit » un auteur équitable, ont soumis à quel- » ques égards les rois au pape, les philo- » sophes les soumettent aux caprices et » aux fureurs d'un peuple mutiné. C'est » ce que je lis dans les écrits, et ce que je » vois dans les scènes horribles ourdies et » dirigées par eux. Il paraît après cela » que le zèle qu'ont montré les philo- » sophes contre la doctrine de ces théo- » logiens avait un tout autre objet que la » dignité et l'indépendance des trônes. » Voyez JOUENCY.

* **SANTARELLI** (JEAN-ANTOINE), artiste distingué, né dans le royaume de Naples, mort à Florence en 1826, avait un talent supérieur pour tailler les pierres précieuses, et acquit dans son art une réputation qu'il étendit encore à Rome, puis à Florence.

* **SANTA-ROSA** (SANTORRE, comte de), ministre de la guerre des états sardes, pendant l'insurrection populaire qui éclata en Italie en 1821, était né à Savillano, le 18 septembre 1785. Soldat dès l'âge de 11 ans, il parvint en peu de temps à un grade supérieur, auquel il renonça ensuite pour embrasser la carrière de l'administration, et il occupa des emplois distingués. Il fit partie de la conjuration qui éclata en 1821 dans le Piémont et dans les bouleversements qu'elle amena, il fut nommé ministre de la guerre. Le gouvernement fondé sur la constitution des

cortez ne put tenir devant l'arrivée des Autrichiens dans ce pays, et Santa-Rosa fut obligé de s'expatrier : une sentence de mort le frappa, lui et toute sa famille; il s'évada, et alla combattre pour la cause des Grecs; il mourut, sur un champ de bataille, le 9 mai 1825, dans l'île de Sphactérie, près de Navarin. On a de lui un ouvrage intitulé : *La Révolution piémontaise*.

SANTE (GILLES-ANNE-XAVIER de la), jésuite, né près de Redon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collège de Louis le Grand. Nous avons de lui des *Harangues latines*, 1741, 1 vol. in-12, où il y a de très beaux morceaux, et un recueil de vers intitulé *Musæ rhetorices*, en 2 vol. in-12; réimprimés plusieurs fois et notamment en 1805, édit. de M. Amar, in-12. « On y voit partout, dit M. l'abbé des Fontaines, le savant et ingénieux père » de la Sante. C'est toujours sa précision » épigrammatique, sa vivacité antithétique, ses peintures, quelquefois burlesques, et toujours spirituelles. Ceux » qui aiment encore les vers latins modernes, liront ceux-ci avec plaisir. Ils y » trouveront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus souvent la facilité d'Ovide. »

SANTEN (LAURENT van), poète latin moderne, naquit à Amsterdam en 1746. Il était fils d'un riche négociant de cette ville, et eut pour maître Burmann qui dirigea son goût pour la poésie latine. Son talent dans ce genre fut très précoce, et dès son plus jeune âge il composait déjà, à l'imitation d'Ovide et de Virgile, des vers, qui décelaient en lui un latiniste consommé. On imprima à Paris un recueil de ses poésies, avec le titre de *Laurentii Santenii Batavi carmina juvenilia*, auquel l'auteur ajouta plusieurs *Épigrammes*, où l'on admire autant la pureté du style que l'harmonie et la concision des vers. Il se disposait à donner une édition de Térentius Maurus, lorsqu'il fut surpris par la mort à Leyde en 1798.

SANTERRE (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Magny, près de Pontoise, en 1681, mort à Paris en 1717, s'est acquis une réputation distinguée. Il n'a point fait de grandes compositions, son imagination n'était point assez vive pour ce genre de travail; il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Il

avait un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche finie, et donnait à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité : le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages.

* **SANTERRE (CLAUDE)**, maître-brasseur du faubourg Saint-Antoine de Paris, et commandant de la garde nationale de cette ville pendant la révolution, était né en 1743 d'une famille obscure. Une jactance naturelle et une honnête fortune lui avaient donné quelque prépondérance dans son quartier. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra un des plus chauds partisans, et joua dans les émeutes le même rôle que le marquis de Saint-Hurugue, le boucher Legendre, etc., prêchant à la populace la haine contre la cour et tout ce qu'il y avait de respectable. La faction d'Orléans s'empressa de gagner un tel homme, qui pouvait devenir utile à ses projets; ainsi Santerre fut accueilli au Palais-Royal et à Mousseaux. Il commença à figurer plus particulièrement à la prise de la Bastille, où il fut un des principaux acteurs, et devint bientôt après commandant de bataillon de la garde nationale parisienne. Il dirigea l'émeute dans laquelle le peuple se porta au château de Vincennes pour le démolir; et La Fayette l'accusa d'avoir tiré, dans cette occasion, sur un de ses aides-de-camp. Santerre fut ensuite toujours en opposition avec ce général, et dans le rassemblement du Champ-de-Mars, il fut un de ceux qui excitèrent la populace à demander la déchéance du roi. Décrété de prise de corps, il parvint à s'échapper, et reparut bientôt au milieu des factieux. Le 20 juin 1792, il marcha à la tête d'une partie de son faubourg au château des Tuileries, où trouvant la grille fermée, et la garde du roi sous les armes dans la cour du château, il excita la populace à triompher de tous les obstacles. La multitude se saisit d'une poutre qui était sur la place du Carrousel, abattit la grille, et se répandit dans les appartemens, après avoir monté une pièce de canon dans la grande galerie. Santerre permit que cette populace effrénée abreuvât d'outrages Louis XVI et sa famille. Cependant il avait dit à S. M. : « Sire, » soyez tranquille; vous êtes au milieu de vos enfans, qui se sacrifieraient tous pour vous; mais je dois vous prévenir

» que ceux qui composent votre cour » vous trompent, et vous abandonneront » comme des lâches; vous ne serez en » sûreté qu'avec le peuple. » Il excita également aux Champs-Élysées une querelle entre les Marseillais et des grenadiers du bataillon des Filles-Saint-Thomas, signalés comme attachés à Louis XVI. Après le 10 août, la commune le nomma commandant général de la garde nationale. Elevé à ce poste par les jacobins, il se dévoua entièrement à leur parti, et le seconda de tout son pouvoir. Il conduisit le roi au Temple avec sa famille. La commune de Paris l'ayant chargé, le 31 août, d'aller passer une revue à Versailles, il ne revint que le 4 septembre, et ne put ainsi assister aux assassinats commis à cette époque, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes. Il parut néanmoins, le 18 de ce même mois, à la barre de l'assemblée Législative, et dit que « ces mesures rigoureuses provenaient des derniers efforts de l'aristocratie expirante. » Il conduisit, le 11 décembre 1792, Louis XVI à la barre de la Convention, et, le 21 janvier 1793, il était à la tête des troupes qui protégèrent son exécution. Quand l'auguste victime voulut essayer de parler au peuple, Santerre fit couvrir sa voix par un roulement de tambours. Quelqu'un lui reprochant cette action inhumaine : « Ma foi, répondit-il, je commence à perdre courage. » Ce personnage, se croyant des talens militaires, voulut figurer dans les armées, et remit le 4^{er} juin un plan de campagne contre la Vendée à la Convention, qui eut la faiblesse de lui confier 14,000 hommes. Au lieu de vaincre les royalistes, comme il s'en était vanté, il fut continuellement battu, et on répandit même qu'il avait été tué dans une bataille; c'est alors qu'on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le général Santerre,
Qui n'avait de Mars que la bière.

Ces échecs lui valurent, parmi les jacobins, le titre de *modéré*, et comme tel il fut mis en prison. Il recouvra sa liberté après le 9 thermidor (27 juillet 1794); mais il n'obtint plus d'emploi. Soupçonné de *modérantisme*, il ne pouvait manquer de devenir *suspect*. La section des Marchés l'accusa, en juin 1795, d'être l'homme de tous les partis, et plus particulièrement de celui d'Orléans. Cette accusation n'eut pas de suites, et le 18 fructidor an 3 (4 septembre 1795), jour du triomphe

du Directoire sur les *terroristes*, Santeul, conduisant un grand nombre d'habitans du faubourg Saint-Antoine, se présenta au Luxembourg pour offrir ses services; mais le Directoire n'en avait plus besoin. Ayant désapprouvé hautement la révolution du 18 brumaire, il fut sur le point d'être arrêté; enfin il put, lors du consulat, obtenir sa retraite et le grade de général de division. Cependant son républicanisme, au lieu de l'enrichir, lui avait fait perdre presque toute sa fortune; et des débris qu'il en put sauver, il acheta le terrain de l'enclos du Temple pour y faire bâtir. Mais cette spéculation eut le même mauvais effet que celle qu'il avait entreprise sur les bâtimens de la cathédrale de Reims. Vers les dernières années de sa vie, il tomba presque dans un état de démence, et mourut obscur en 1808, regrettant, non l'heureuse tranquillité de son premier métier, mais ses grandeurs passées.

SANTEUL (JEAN de), généralement appelé *Jean-Baptiste Santeul*, né à Paris le 12 mai 1630, fit ses études d'abord au collège de Sainte-Barbe, et ensuite à celui de Louis-le-Grand. Quand il fut en rhétorique, l'illustre père Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendrait un des plus grands poètes de son siècle : il jugeait surtout de ses talens par une pièce qu'il fit dès lors sur la *Bulle de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt parmi les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et il enrichit la ville de Paris de quantité d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur, et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation, et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût consacré ses talens à des sujets sacrés, il ne pouvait s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné son livre intitulé *Instructions pour les jardins*, Santeul l'orna d'un poème, dans lequel les divinités du paganisme jouaient le principal rôle. Bossuet, à qui

il avait promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une pièce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyait à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poème satisfît le grand Bossuet; mais le poète eut dans une autre occasion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, plusieurs poètes s'empresèrent de faire son épitaphe; et Santeul ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étaient pas du parti, et surtout les jésuites, en parurent mécontents. Pour se réconcilier avec eux, il adressa une lettre au père Jouvençy, dans laquelle il donnait de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avait donnés à Arnauld. Cela ne satisfît point; il lui fallut donner une nouvelle pièce, qui parut renfermer encore quelque ambiguïté. L'incertitude et la légèreté du poète firent naître plusieurs pièces contre lui. Le père Commire donna son *Linguarium*; un janséniste, dans son *Santolius poenitens*, ne l'épargna pas davantage. Malgré ces petites humiliations, Santeul jouit de la gloire dont les muses latines étaient environnées, dans un temps où les bonnes études et les langues savantes étaient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, père et fils, étaient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoraient de leur estime, et Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne, en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menait ordinairement aux états de cette province. Santeul y trouva la mort, le 3 août 1697, à 67 ans. « Un soir, dit le duc de Saint-Simon, à l'un de ces soupers, » on se divertit à pousser Santeul de vin » de Champagne; et de gaieté en gaieté, » on trouva plaisant de verser une tabatière pleine de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le faire boire » à Santeul, pour voir ce qui en arriverait. On ne fut pas long-temps à en être » éclairci. Les vomissemens et la fièvre » le prirent : en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux mourut dans des douleurs horribles; mais les sentimens d'une grande pénitence, avec lesquels il reçut les sacrements, édifiè-

rent autant qu'il fut regretté d'une compagnie peu susceptible d'édification, mais qui détesta une aussi cruelle expérience. » Son corps fut transporté de Dijon à Paris dans l'abbaye de Saint-Victor, où l'on voyait son tombeau dans le cloître, avec cette épitaphe composée par Rollin :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam

Religio, latet hoc marmore Santolius.

Ille etiam heros fontæque et flumina et hortos

Dixerat : at cineres quid juvat iste labor?

Fama hominum merces fit versibus æqua profanis;

Morcedem poscunt carmina sacra Deum.

Lorsqu'en 1800, l'on démolit l'abbaye Saint-Victor, les restes de Santeul renfermés dans un cercueil de plomb, furent portés aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, et déposés dans un bûcher où on les avait laissés. Ils furent transportés, le 16 février 1818, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où on lit cette épitaphe : *Hic jacet J.-B. Santeul, qui sacros hymnos piis æque ac politis versibus ad usum Ecclesie concinnavit*. On a tant dit de mal et de bien de Santeul, qu'il est difficile de le peindre au naturel ; la Bruyère en a fait ce portrait : « Voulez-vous quelque autre prodige ? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable ; et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu ; quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne ? me direz-vous. Oui, du même, de Théodas, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme un fou, et pense comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables. On est surpris de voir éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit, et il fait mieux qu'il ne sait. Cesont en lui comme deux âmes qui ne se connaissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui

ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliais de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leurs censures. Jecommence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens ; il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas, car il est bon-homme. » Le duc de Saint-Simon le peint d'une manière plus simple, mais également juste : « Plein de feu, d'esprit, de caprices les plus plaisans, qui le rendaient de la plus excellente compagnie, bon convive, surtout aimant le vin et la bonne chère, mais sans débauche ; et qui, avec un esprit et des talens aussi peu propres au cloître, étoit pourtant dans le fond aussi bon religieux, qu'avec un tel esprit il pouvoit l'être. » Santeul ne recevoit pas toujours les avis avec docilité, et y répondoit quelquefois avec emportement. Bossuet, lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : « Votre vie est peu édifiante ; et si j'étais votre supérieur, je vous enverrais dans un petit couvent dire votre bréviaire. — Et moi, reprit Santeul, si j'étais roi de France, je vous ferais sortir de votre Germigny, et vous enverrais dans l'île de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse. » Santeul n'attendoit pas qu'on louât ses vers ; il en étoit toujours le premier admirateur. Il répétoit souvent dans son enthousiasme : « Je ne suis qu'un atome, je ne suis rien ; mais si je savais avoir fait un mauvais vers, j'irais tout à l'heure me pendre à la Grève. » Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'invention de ses poésies n'étoit point riche ; que l'ordre y manquait, que le fond en étoit sec, le style quelquefois rampant ; qu'il y avoit beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et surtout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeul est vraiment poète suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentimens, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. Dans son enthousiasme, il saisissoit d'une manière heureuse et sublime les vérités de la religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une

belle architecture gothique , et y voyant partout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux*. — Un page étant venu , dans ses derniers momens, s'informer de son état, de la part de son ALTESSE monseigneur le duc de Bourbon , Santeul levant les yeux au ciel , s'écria : *Tu solus ALTIS-SIMUS !* Il a fait des poésies profanes et sacrées. Ses poésies profanes renferment des *inscriptions* , des *épigrammes* , et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Ses poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*hymnes* , dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de poésie. Plusieurs de ces pièces ont été mises en vers français. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses *OEuvres*, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses *Hymnes* forment un 4^e vol. in-12 , qui se vend à part. L'abbé Dinouart a publié , sous le nom de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. La Monnoye a fait aussi un recueil du même genre. Les religieux de Saint-Victor se sont récriés contre cet ouvrage, qui met sur le compte de Santeul plusieurs anecdotes scandaleuses et ridicules , auxquelles il n'a pas eu la moindre part. Il refusa de se faire ordonner prêtre , demeura toute sa vie sous-diacre. Son frère, CLAUDE SANTEUL, né à Paris en 1628 , et mort en 1684 , demeura long-temps au séminaire de Saint-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier , ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*. Il a fait aussi des *Hymnes*, que l'on conserve en manuscrit dans sa famille , en 2 vol. in-8^o , et une pièce de vers , imprimée avec les ouvrages de son frère. — Un autre CLAUDE SANTEUL, parent des précédens, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris , 1723, in-8^o.

SANTHONAX. Voyez SONTONAX.

*SANTI (CHARLES), que le Dictionnaire historique par une société de gens de lettres appelle *Santini*, savant jésuite italien, naquit au château de Lama , en Corse, le 29 mai 1708. Il entra, dès sa première jeunesse, au collège des pères de la compagnie, passa à Rome, où il termina ses études. Il était très versé dans les sciences sacrées et profanes ; il professa la rhétorique au séminaire de Sobiaco , à Florence , à Rome , où il fut préfet des exercices spirituels au collège Germanique, et puis au collège Romain. Le père

Santi était nourri de la lecture des poètes classiques latins et italiens , et avait un talent distingué pour les vers. Il publia à l'âge de 22 ans, à l'imitation de la *Jérusalem* du Tasse, un poème épique intitulé *Constantin* ; et quoique sans doute bien inférieur à celui de l'immortel chantre de Bouillon, on y remarque un plan sage, beaucoup d'ensemble et d'intérêt, un style correct et plein de chaleur, de la sublimité dans les pensées, et une verve toujours soutenue. Il a en outre laissé plusieurs *compositions lyriques* , et des *poésies latines* fort estimées. Il mourut à Rome, le 5 mai 1762 , à l'âge de 54 ans.

*SANTI (GEORGES), naturaliste italien, fut, sous le gouvernement impérial, inspecteur des études et chef du jury médical à Florence, et avait été professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'université de Pavie. Il est mort à Pienza, sa patrie, le 22 décembre 1822. On a de lui : | un *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*, en Italie, Pise, 1795, in-8^o, traduit en français par Bodard. Lyon, 1802, 2 vol. in-8^o ; | un traité estimé sur le *Laurus nobilis* ; | une *Analyse chimique des eaux thermales de Santo-Juliano*, près de Pise.

*SANTINELLI (STANISLAS), illustre religieux de la congrégation des Somasques, naquit à Venise le 12 mai 1672, et se distingua par son savoir et sa rare érudition. Il avait été agrégé à l'académie des Arcades, sous le nom pastoral d'*Opalga*. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et d'opuscules, dont plusieurs se trouvent insérés dans le grand *Giornale d'Italia* et dans le supplément de ce journal, et d'autres dans le *Raccolta* du père Calogera. Ce qui a été imprimé à part consiste principalement : | dans deux volumes de *Sermons*, publiés en 1739 ; | une savante *Dissertatio de veterum Romanorum nobilitate*, Venise, 1717 ; | dans un recueil de *Dissertations*, de *Discours* ou *Harangues*, d'*Epîtres* et de *Pièces de poésie*, Venise, 1734 ; quelques-unes sont restées manuscrites. Le père Jacques-Marie Paitoni, neveu du père Santinelli, a écrit la *vie* de son oncle, sous ce titre : *Memorie storiche per la vita del P. D. Stanislao Santinelli, chierico regolare Somasco*, Venise, 1749. Le père Santinelli mourut à Venise le 8 novembre 1748. Les *Novelle di Venezia*, 1748, p. 324, et la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 1, page 310, parlent de lui avec éloge.

SANTIS. Voyez DOMINICO.

* **SANTONINI** (le comte CÉSAR), célèbre avocat de Venise, où il naquit le 23 décembre 1714, était profondément versé dans les lois, doué d'une éloquence mâle et concise; et dans un pays fécond en excellens orateurs, il fut un de ceux qui occupaient le premier rang dans le barreau. Il s'exprimait en outre avec une facilité rare, et avec une pureté qu'on aurait admirée dans les ouvrages des meilleurs écrivains. On remarque qu'il n'entreprit jamais que les causes les plus justes, où il restait presque toujours vainqueur. On cite de lui les *Constitutions judiciaires*, qu'on consulte encore en Italie avec succès. Ce savant avocat mourut à Venise le 26 mai 1774, à l'âge de 60 ans.

SANTORINI (JEAN-DOMINIQUE), né à Venise vers 1680, fut professeur de médecine et démonstrateur d'anatomie dans cette ville. Il s'est distingué au commencement du 18^e siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, surtout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : | *Opuscula medica de structura et motu fibræ, de nutritione animalis*, etc., 1705, réimprimé à Venise, 1740, in-8°; | *Observationes anatomicæ*, Venise, 1724, in-4°; Leyde, 1739, in-4°; avec figures. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ses observations *minutas, doctas et divites*. Il mourut à Venise le 7 mai 1736. Un de ses fils a inséré sa vie dans le *Diarium* du père Orteschi.

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, était né à Capo-d'Istria en 1561. Après avoir longtemps étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, produisait une foule de maladies : vérité incontestable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettait dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenait, et par ce moyen il crut pouvoir déterminer le poids et la quantité de transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats et des températures, des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration in-

sensible; et par-là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions très remarquables; par exemple, qu'un corps est plus léger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la matière est compensée et effacée par un accroissement d'activité et de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, et n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès de nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité intitulé *de medicina statica aphorismi*. Venise, 1614, in-12. On en a donné un très grand nombre d'éditions; mais on estime principalement celle de Padoue, 1713, in-12, avec les commentaires de Lister et de Baglivi, et celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en français par le Breton, sous ce titre : *La Médecine statique de Santorius, ou l'Art de conserver la santé par la transpiration*, et imprimé à Paris en 1722 in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglais et en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in arte medica contingunt*, etc., Venise, 1630, in-4°, et plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4°. Cet auteur mourut à Venise en 1636, après avoir légué un revenu considérable au collège des médecins de Venise, qui, par reconnaissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

* **SANUTO** (MARIN), dit *Torsello* ou *l'Ancien*, était de Venise et florissait au commencement du 14^e siècle. Après plusieurs voyages dans la Palestine et en Orient, il présenta au pape Jean XXII, en 1321, 4 *Cartes géographiques*, l'une de la Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, et la quatrième de l'Égypte. Il présenta en même temps un ouvrage intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione*, publié par Bongars en 1611, Hanau, in-fol. : il est compris aussi dans le 2^e vol. des *Gesta Dei per Francos*. Sanuto y expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-Sainte, et fait une description de ce pays. Il était zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux chrétiens. On a encore les

Lettres qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats ; elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'Eglise de Rome, et intéressantes pour l'histoire de ce temps. *Voyez* Fleury, liv. 92 et 93.

SANUTO (MARIN), dit le *Jeune*, de la même famille que le précédent, était fils d'un sénateur de Venise et naquit en 1466 dans cette ville. Il fut chargé d'affaires importantes dans sa république, et s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont : | une *Histoire des magistrats vénitiens*, en latin ; | une *Histoire ou Relation de Bello gallico*, en latin et en italien ; | les *Vies des doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22^e tome de la Collection de Muratori, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du 16^e siècle (1535).

***SANUTO (LIVIO)**, géographe et gentilhomme vénitien, né vers l'an 1650, et fils du sénateur Sanuto, qui l'envoya étudier aux plus célèbres universités d'Italie et d'Allemagne, y apprit avec succès la philosophie, le droit et les mathématiques, et remplit plusieurs charges importantes dans sa patrie. Il a laissé : | *Géographie divisée en douze livres, dans lesquels outre les éclaircissements sur beaucoup d'endroits de Ptolémée, sur la boussole, sur l'aiguille aimantée, on fait connaître les provinces, les peuples, les royaumes, les villes, les ports, les montagnes, les fleuves, les lacs, et les usages de l'Afrique*, avec douze cartes gravées sur cuivre, ouvrage auquel on a ajouté trois index, composés par Jean-Ch. Saraceni, Venise, 1588, in-fol. ; | une bonne *Traduction*, en vers libres, de l'*Enlèvement de Proserpine*, par Claudien, ibid., 1551. Le comte Sanuto mourut dans sa patrie à l'âge de 56 ans. C'est à tort qu'on lui a attribué une *Histoire d'Afrique*, qui ne serait autre que le livre que nous avons annoncé plus haut.

SANVITALI (FRÉDÉRIC), savant mathématicien, né le 19 mai 1704 à Parme, étudia chez les jésuites, chez lesquels il entra. Il a écrit ou improvisé des discours très éloquentes sur les points les plus difficiles des sciences sacrées et profanes, et s'est distingué surtout par son savoir dans toutes les branches relatives à la philosophie et aux mathématiques. Il était en outre un des meilleurs poètes de son temps, écrivait avec facilité en prose

ou en vers, en italien comme en latin, et passait pour un excellent helléniste. Après avoir occupé la chaire de mathématiques au collège de Sainte-Marie, à Brescia, il fut nommé bibliothécaire de l'institut de la compagnie, dont il remplit ensuite les premières dignités. Parmi ses nombreux ouvrages on cite les suivants : | *Arithmetica elementa, adolescentium matheseos studium ingredientium commodo, explicata et demonstrata*, Brescia, 1750, in-8° ; | *Compendiaria arithmetica et geometria elementa*, ib., 1756, in-8° ; | *Angeli Mariae Quirini S. R. E. cardinalis, bibliothecarii, etc., Epistola tres ad nobilem virum Andream Quirinum, senatorem venetum, ex italico sermone in latinum conversa*, Brescia, 1753. Ces lettres ont pour objet le savant ouvrage du procureur Marco Foscarini sur la littérature vénitienne.

| *Oraison funèbre de S. Em. le cardinal Angelo Maria Quirini*, Brescia, 1755 ; | *Dissertazione sopra il modo d'insegnare ai multi il parlare* ; | *Elementi d'architettura civile*, Brescia, 1763, in-4°. Le père Sanvitali mourut à Brescia en 1761. Son père, Louis SANVITALI, ayant perdu son épouse en 1697, prit l'habit de jésuite en 1729, et mourut en 1753. — **SANVITALI (JACQUES)**, autre jésuite, né à Parme en 1688, est auteur de *Vies des saints* et de divers ouvrages de théologie et de spiritualité. Il mourut en 1763.

SANZ (N....), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 19 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le père Sanz se retira à Macao ; il sortit de sa retraite en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres dominicains, et, après avoir été maltraités d'une manière inouïe par une nation dont les ignorans ne cessent de vanter la civilisation et l'humanité, ils furent condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV a fait un discours touchant sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

* **SANZAY (le comte CLAUDE-FRANÇOIS D'AVIAU DUBOIS de)**, archevêque de Bordeaux, pair de France, et officier de la légion-d'honneur, naquit, le 7 août 1736, au château de Sanzay, d'une famille

noble du Poitou. Il était vicaire-général en 1790, lorsque M. Le Franc de Pompiignan, archevêque de Vienne, voulant désormais vivre dans la retraite, se démit de son siège, en le désignant à Louis XVI pour son successeur. Mandé à Paris, le respectable abbé de Sanzay s'y rendit à pied, et dès qu'il eut appris de la bouche du monarque le choix qu'on avait fait de lui, il s'y refusa, par une sainte modestie. Des ordres réitérés purent seuls le déterminer à accepter, et pendant le peu de temps qu'il put occuper le siège de Vienne, il donna l'exemple de toutes les vertus. En 1792, ce prélat quitta la France pour n'y rentrer qu'à l'époque du concordat, et, le 9 avril 1802, il fut promu à l'archevêché de Bordeaux où toutes ses vertus apostoliques brillèrent d'un nouvel éclat. De nombreux établissemens furent fondés par ses soins, tels que des séminaires et des maisons consacrés à la réforme des mœurs, et ces fondations absorbèrent sa fortune particulière. Il faisait à pied les courses pastorales de son diocèse, et sa charité, qui ne connaissait point de bornes, s'étendait indistinctement sur tous. A l'époque de la restauration, au moment où le duc d'Angoulême se disposait à entrer à Bordeaux, le vénérable prélat se rendit au devant du prince, et il prêta, le premier, entre ses mains, le serment d'obéissance. Il accompagna ensuite le duc à la cathédrale, où un *Te Deum* fut chanté en action de grâces. M. de Sanzay continua encore pendant douze ans sa carrière de bienfaisance, et mourut à Bordeaux, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le 11 juillet 1826. *Voyez* sur ce prélat l'*Ami de la Religion*, tome 48, nos 1501, 1503, et 1505.

SANZIO. *Voyez* RAPHAEL.

SAPHIRA. *Voyez* ANANIAS.

SAPHO ou SAPPHO de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, et fut surnommée la *Dixième Muse*. D'un assez grand nombre de pièces qu'elle avait composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, et qui ont paru séparément à Hambourg, 1733, in-4°, avec les *notes* de Chrétien Wolfius, et à Leipsick, 1810, in-8°, par H.-F.-M. Vogler. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses desirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son

nom. Ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avaient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnaie. Sapho a été accusée d'avoir porté l'immoralité à un excès à peine concevable, et c'est vainement que madame Dacier a voulu la justifier. Il a paru en 1829 un *Recueil de compositions* tirées de Sapho, Bion et Moschus, dessinées par Girodet et gravées par M. Châtillon son élève : elles sont accompagnées de la traduction du texte par Girodet, de quelques-unes des poésies de Sapho et de Moschus, avec une *Notice* sur la vie et les *Oeuvres* de Sapho, par M. P.-A. Coupin, 4 livres in-fol.

* SAPINAUD (CHARLES-HENRI, comte de), lieutenant-général, qu'on a appelé le *Nestor des preux de la Vendée*, naquit en 1760, au château de Sourdy, en Bas-Poitou, et était officier au régiment de Foix à l'époque de la révolution. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé. Charles-Henri de Sapinaud prit part un des premiers à l'insurrection de la Vendée et combattit sous les ordres de son oncle le chevalier de Sapinaud de la Verrie. Ils prirent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1793, et Mortagne le 24. Le chevalier de la Verrie, qui le 29 du même mois avait gagné sur le général Marée la bataille de Saint-Vincent, périt quatre mois après à la tête de son avant-garde, près le Pont-Charron, et fut remplacé par son neveu qu'il avait désigné lui-même pour son successeur. Le jeune de Sapinaud, nommé général par ses compagnons, et investi du commandement à Savenay, lutta avec habileté contre toutes les difficultés de sa position et vit périr son père à ses côtés. Il reçut de Monsieur, frère de Louis XVIII, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieutenant-général. Confirmé dans son grade en 1814, il réunit une seconde fois, en 1815, les Vendéens, combattit avec eux et entra dans sa retraite après le retour des Bourbons. Quoique Sapinaud n'eût jamais rien sollicité, il fut cependant membre du conseil-général de son département (Vendée), puis membre de la chambre des députés, et enfin pair de France. Il est mort le 10 août 1829 à son château de Sourdy, après avoir reçu les consolations de la religion. On trouve une *Notice* sur lui dans le *Moniteur* du 20 août 1829. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains, officiers

avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un d'eux, **SAPINAUD** de Bois-Huguet, est avantageusement connu aujourd'hui dans la littérature, par plusieurs productions : | *Les Psaumes*, traduits en vers français, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; 4^e édition, 1823, in-8°; | *Élégie sur la mort du duc de Berry*, le Mans, 1820, in-4°; | *Élégies Vendéennes*, dédiées à M^{me} la marquise de Larochejacquelein, 1820; 2^e édition, 1823, in-8°; | *In exitu Israël*, en vers français, 1822, in-8°; | *Dies iræ*, 1822, Paris, in-8°; | *A l'auteur du poème des Plantes*, Paris, 1822, in-8°; | *Le Cimetière* et le *Printemps* de Gray, Paris, 1822, in-8°; | plus des *Notices* sur les généraux Vendéens et un *Voyage dans la Vendée*, imprimés à la suite des *Mémoires historiques sur la Vendée*, par M^{me} de Sapinaud de Bois-Huguet, sa mère, Paris, 3^e édition, 1824, in-12.

SAPOR ou **SCHAPOUR I^{er}**, roi de Perse, successeur d'Artaxerxès son père, l'an 238 de Jésus-Christ, ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et, sans la vigoureuse résistance d'Odénat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se serait rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial après avoir assassiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui, et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier, en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. (*Voyez VALÉRIEN*.) Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes et plusieurs autres places sur Sapor qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cette défaite. Il fut assassiné par les satrapes, en 269, après un règne de 32 ans, laissant une mémoire odieuse. Son fils Hormisdas lui succéda.

SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormisdas II, fut déclaré en 310 son successeur avant que de naître. Il fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide, en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les

mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étaient ennemis de l'état; et, sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faisait toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constant arrêta ses progrès. Julien l'Apostat le poursuivit imprudemment jusque dans le centre de ses états, et y périt misérablement. Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie, et défit l'empereur Valens; enfin il mourut sous l'empire de Gratien, en 380, redouté et détesté. Son frère Artaxerxès ou Ardezebir lui succéda.

SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384 à son oncle Artaxerxès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose le Grand, pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années et 4 mois de règne.

SAPRICE. *Voyez* NICÉPHORE.

SARA, était nièce d'Abraham et petite-fille de Tharé. Elle naquit vers l'an 2000 avant J.-C. Son oncle l'épousa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre de Gêrare; mais Dieu la protégea, et ne permit pas que ses deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler ses promesses, ils lui dirent que Sara aurait un fils : cette promesse s'accomplit; quoique elle fût âgée de 90 ans elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle était âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avait dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara était demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens que c'était sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur et une proche parente, une nièce ou une cousine; les Hébreux n'avaient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté. Dans le temps où vivait Abraham, de pareils mariages

étaient déjà censés incestueux ; ils ne pouvaient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre humain était déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui, pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivait ne croyaient pas qu'un frère pût épouser sa sœur. Abraham a sans doute pu dire : *Filia patris mei, sed non filia matris meæ* : Sara était effectivement fille de son père, puisqu'elle en était petite-fille. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, page 1055. D'Herbelot a recueilli, dans sa *Bibliothèque orientale*, les traditions des Musulmans sur Sara.

SARA, fille de Raguel et d'Anne, de la tribu de Nephtali, avait été mariée successivement à sept maris, que le démon avait tués l'un après l'autre, lorsqu'ils allaient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, et le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent sicut equus et mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos*. Ce mariage fut heureux, et suivi d'une nombreuse postérité. Voyez TOBIE.

SARASA (ALPHONSE-ANTOINE de), né à Nieupoort, en Flandre, d'une famille espagnole, en 1618, jésuite en 1633, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie et de sentiment, intitulés : | *Ars semper gaudendi, demonstrata ex sola consideratione divinæ Providentiæ*, Anvers, 1664-67, in-4° ; | *De lætitiæ perfectæ artificio in conscientia recta invento*, Anvers, 1667, in-4°.

SARASIN ou plutôt SARRASIN (JEAN-FRANÇOIS), poète et littérateur, né vers 1605 à Hermanville sur la mer, dans le voisinage de Caen, avait une imagination brillante et beaucoup de facilité. Il gagna les bonnes grâces du prince de Conti, qui le fit son secrétaire ; mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrâce. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pézénas, en 1654, à 51 ans. On a de lui des *Odes*, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque ; des *Eglo-*

ques, des *Élégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres* ; un *Poème* en 4 chants, intitulé : *La défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture*, production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paraît aujourd'hui que bizarre. En général, il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse ; mais elles manquent de correction, de goût et de décence. Aussi Laharpe le met bien au-dessous de Racan et de Maynard. Quelques-unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le curé*, etc., respirent la licence et la débauche. Il faut convenir que les fragmens de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : | l'*Histoire de la conspiration de Walstein* ; production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique ; | un *Traité du nom et du jeu des échecs*, dans lequel on trouve des recherches ; | *Histoire du siège de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses *Oeuvres* ont été recueillies par Ménage, en 1657, Paris, in-4°, et 1685, 2 vol. in-12. Le discours préliminaire est de Pellisson. Les *Oeuvres choisies* de Sarasin ont été publiées en 1826, 1 petit in-12, avec une *Notice* par M. Ch. Nodier, dans sa collection des *petits classiques français de Delangle*. On a publié aussi en 1824, in-8°, à Caen, une édition de ses poésies.

SARAVIA (ADRIEN), né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises belgiques, à laquelle il ne croyait cependant pas trop, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Jean Uytenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avait trempé, ayant été découverte, il n'eut que le temps de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentimens de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin et Bèze, et reçut en récompense de la cour d'Angleterre un canonicat de

Cantorbéry, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume in-fol., Londres, 1611, sous ce titre : *Diversi tractatus theologici*. Il y a bien de l'animosité et de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs et des préventions de l'auteur ; mais il y a aussi des observations saines et justes, surtout dans son traité de *Locis theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu justice. Pierre Burman, ardent calviniste, le représente comme un homme avare, ambitieux, inconstant et brouillon ; mais son témoignage est fort suspect ; si Saravia fût resté dans la secte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN (JACQUES), sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris et ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'occupa dans sa Villa de Frascati, et c'est pour lui que Sarazin exécuta les deux belles statues colossales d'*Atlas* et de *Polypème* qui jettent une prodigieuse quantité d'eau. Il y connut le Dominiquin qui l'aïda de ses avis et de ses modèles. De retour en France, il décora plusieurs églises de Paris des fruits de sa palette et de son ciseau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, on cite le magnifique groupe de Rémus et de Romulus, allaités par une chèvre, et celui qu'on voyait à Marly, qui représente deux enfans qui jouent avec une chèvre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI (MATHIAS - CASIMIR), *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1593 de parens illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques odes latines qu'il présenta à Urbain VIII le firent choisir pour corriger les hymnes que le saint Père voulait employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisait faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui y assistait, tira l'anneau qu'il avait au doigt, pour le lui donner, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce prince prenait tant de plaisir à sa conversation, qu'il le mettait de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*, Anvers, 1634, in-8°. On voit à la fin une collection de vers faits par plu-

sieurs poètes à la louange de Sarbiewski. On a donné une édition élégante des Poésies de ce Père, Paris, 1759, in-12. On y trouve 4 livres d'Odes, un livre d'Épodes, un de Vers dithyrambiques, un autre de Poésies diverses, et un d'Épigrammes. On estime surtout ses vers lyriques, pleins d'élévation et de chaleur, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Le célèbre Grotius trouvait Sarbiewski quelquefois supérieur à Horace : *Horatium assecutus est, imo aliquando superavit*. Il avait commencé un poème épique, modelé sur Virgile ; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Une Notice sur sa vie et ses ouvrages par L.-G. Langhein, a été publiée à Dresde, 1753 in-8°, et 1754, in-4°.

SARCER (ERASME), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui : | des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament ; | Un *Corps du droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits. — GUILLAUME SARCER, son fils, pasteur à Eisleben, et REINIER SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un et l'autre de quelques ouvrages oubliés, doivent être distingués d'Erasmus Sarcér.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Écriture sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une foule d'eunuques ou de femmes débauchées, habillé et paré lui-même comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infâme spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles ; il fut enfin vaincu et se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps, les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, l'an 817 avant J.-C., après

une règne de vingt années. Voilà à peu près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connaît ces vers de Juvénal, et la bonne morale qu'ils renferment :

Nesciat irasci, cupiat nibil, et potiores
Herculis ærummas credat ævoque labores
Et venere, et cœnis et plumis Sardanapali.

Quelques savans modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur intitulée : *Apologia Sardanapali*; cette apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne, de réhabiliter la mémoire des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands hommes qui paraissent avoir brillé par trop de religion et de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes des Mèdes, de Ninive et de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne, très obscure, sont défigurées par des fables et des contradictions.

* **SARDI** (GASPARD), né à Ferrare, en 1480, fut attaché à la cour des ducs de cet état, et y remplit plusieurs emplois honorables. Il se livra à l'étude de l'antiquité, de l'histoire, écrivit sur diverses matières avec un égal succès. Parmi différents ouvrages, on cite de lui : | *Epistolarum liber, variâ reconditâque historiarum cognitione refertus*, Florence, Torrentino, 1549, in-8°, dont le style est aussi pur qu'élégant; | *De triplici philosophia commentariolus*; | une excellente *Histoire de Ferrare* en 12 livres (en italien) Ferrare, 1556, in-4°, et réimprimée en 1646. On y trouve des détails intéressans sur différentes guerres d'Italie. Il a laissé en outre un ouvrage manuscrit, intitulé *Toponomasie ou Lexicon de la géographie ancienne*, en 18 livres. On le conserve dans la bibliothèque de Modène, et l'on devait l'imprimer dans ces dernières années. Cet écrivain mourut en 1564.

* **SARDI** (ALEXANDRE), un des littérateurs les plus érudits du seizième siècle, fils du précédent, naquit à Ferrare en 1520; il étudia le grec dans l'université de cette ville, sous Marc-Antoine Antimache de Mantoue; il fut versé dans presque toutes les sciences, et a laissé : | *Numinum et heroum origines*, Rome, 1775; | *De moribus ac ritibus gentium*,

Venise, 1755; | *De inventoriis rerum*, Mayence, 1577; | *De nummis tractatus*, ibid., 1579; | *Sei Discorsi*, ou six *Discours sur la beauté et la noblesse de la poésie du Dante*, qui ont en plusieurs éditions; et autres ouvrages en manuscrits, parmi lesquels on trouve quelques *Poésies*, uniquement remarquables par la correction du style. Il mourut le 28 mars 1588.

SARISBÉRY, **SALISBURI** ou **SARISBURI** (JEAN de), *Sarisberiensis*, né en Angleterre, vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célèbre Thomas Becquet, grand chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéry, Jean le suivit et l'accompagna dans ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église, l'an 1170, Sarisbéry, voulant parer un coup qu'un des assassins portait sur la tête du prélat le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et sa science, et y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé. *Polycraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage, plein de réflexions sages et vraiment philosophiques, a été traduit en français, in-4°, sous le titre de *Vanités de la cour* par Mézeray. Sarisbéry était un des plus beaux esprits de son siècle, et de plus c'était un homme sage, érudit et judicieux. Il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légèrement d'après quelques écrivains ignorans ou mal intentionnés. Voyez la fin de l'article GRÉGOIRE LE GRAND.

* **SARIUS** ou **SARIO** (dom GRÉGOIRE), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, naquit en Angleterre, et florissait vers la fin du seizième siècle. Il portait le nom de *Robert* avant d'entrer en religion. Après avoir fait ses études à Rome avec beaucoup de succès, ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la théologie dans le monastère du Mont-Cassin; il se retira ensuite dans le monastère de St-Georges à Venise. Un grand nombre de savans écrits furent le fruit de sa retraite et de ses veilles. Parmi ceux qui ont été imprimés, on distingue : | *De sacramentis in communi*, opus theologicum tripartitum, ac

plane aureum; | *Casuum conscientie, sive theologia moralis thesauri, tomus primus*; | *Flores decisionum, seu casuum conscientie ex doctrina conciliorum Navarri, collecti libri V*; | *Epitome conciliorum Navarri*; | *Clavis regia sacerdotum*; | *Summa sacramenti penitentiae ex Navarra*, etc. Dom Sarius mourut à Venise, dans le monastère de Saint-Georges, le 30 octobre 1602.

SARLOVÈSE (FRANÇOIS-FOURNIER). Voyez FOURNIER.

* SARMIENTO (le père MARTIN), savant espagnol, naquit à Ségovie en 1692, étudia quelques années à Salamanque, d'où il passa à Madrid, et entra chez les pères bénédictins; il se rendit ensuite à Alcalá de Hénarès, et y fut reçu docteur dans les deux droits. De retour dans la capitale, il occupa successivement les chaires de philosophie, de morale et de théologie, se distingua en même temps dans la prédication, et on peut dire de lui qu'il était un orateur vraiment évangélique. Le père Sarmiento avait des connaissances très étendues, et a écrit sur *l'histoire, les belles-lettres, la philosophie, la théologie*, etc. Au moment où l'ouvrage du père Feijoo, intitulé *Théâtre critique*, qui embrasse toutes sortes de matières, avait excité une espèce de tumulte parmi les littérateurs ennemis ou partisans de cet ouvrage, le gouvernement choisit le père Sarmiento pour l'examiner. Il eut le courage de lui donner son approbation, et en publia même une *apologie*. Les adversaires du père Feijoo se déchaînèrent alors contre son apologiste, et il se vit en butte aux critiques et même aux injures dont étaient remplis les pamphlets d'auteurs presque tous sans aveu. Dans une *réponse* que le père Sarmiento leur adressa, et dans laquelle il réitéra ses éloges en faveur du savant Feijoo, il les confondit, et parvint à leur imposer silence. Cela n'était cependant pas facile à obtenir, puisque l'auteur asturien dévot dans son *Théâtre critique* le charlatanisme des gens de toutes les professions, et rectifie surtout les erreurs qu'on suivait dans les écoles d'Espagne, par l'ignorance de quelques professeurs, et par l'attachement à une ancienne routine. L'ouvrage du père Feijoo, et l'apologie de son approuvateur parvinrent enfin à introduire en Espagne le bon goût et la saine critique dans l'étude de différentes sciences, et on en éprouva bientôt les heureux résultats. Le père

Sarmiento a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont restés inédits. Un littérateur estimable, Jacques Faënz, en donna la liste dans un journal espagnol, rédigé à Murcie, et intitulé le *Courrier littéraire d'Europe*. Plusieurs extraits de ses ouvrages imprimés ont paru dans le Journal de Madrid, et autres feuilles périodiques d'Espagne. Les plus connus sont : | *Apologia ou Apologie du Théâtre critique du R. P. Feijoo*, Madrid, 1752; | *Mémoires pour l'histoire de la poésie espagnole*, Madrid, 1775; | *Oeuvres posthumes du père Sarmiento*, ibid., 1775, 4 vol. in-8°. Ce savant bénédictin mourut à Madrid en 1770, âgé de 78 ans.

SARNELLI (POMPÉE), né à Polignano dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit et en théologie, protonotaire apostolique, abbé de Saint-Homobon, évêque de Bisceglia, s'est fait un nom par des ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques et les titres, écrits en italien, tels sont : | *Le clergé séculier dans sa splendeur, ou de la vie commune des clercs*, Rome, 1688; | *Lettres ecclésiastiques*, 3 vol. in-4°, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut en 1724.

SARON (J.-B.-G. BOCHART de). Voyez BOCHART.

SARPI (PIERRE-PAUL), plus connu sous le nom de *Fra-Paolo* ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un religieux servite le fit entrer en 1564 dans son ordre, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans, et qu'il eût des dispositions de cœur et d'esprit qui auraient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V fournirent l'occasion au père Sarpi de faire éclater ses sentimens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, et, sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençait à se croire un grand homme, parce que les grands s'occupaient de lui, et qui, tandis qu'il morguait le pape, irritait pas son insolence et sa vanité des citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de Saint-Marc par cinq assassins qui le percèrent de trois coups de stylet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée ou réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, et semblent ignorer que par ses emportemens, par son caractère caustique et dangereux, ce

moine apostat s'était fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. La populace, excitée contre la cour romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint. Il est certain cependant que, loin d'être saint, il n'était pas même chrétien catholique. Quand on ne serait pas convaincu par ses propres lettres qu'il cachait sous son habit de servite la façon de penser des ministres de Genève, on l'apprendrait par la lecture de son *Histoire du concile de Trente*, publiée d'abord à Londres en 1619, par de Dominis, sous le nom de *Pietro Soave Polano*. On y voit à découvert tout le fanatisme des protestans. Ce moine ambitieux et fanatique se réjouissait, à ce qu'il disait, de voir à Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande), laquelle soutenait avec lui que le pape était l'antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, et peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y aurait réussi. Ce prince, sincèrement attaché à la religion catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine et de son ami Fra-Fulgenzio, par une lettre qu'un ministre de Genève écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandait à son ami que « dans » peu d'années on recueillerait les fruits » des peines que lui et Fra-Fulgenzio prenaient pour introduire l'évangile à Venise, où plusieurs sénateurs et le doge » même, successeurs de Donato, avaient » ouvert les yeux à la vérité; qu'il ne restait désormais qu'à prier Dieu que le » pape fit quelque nouvelle querelle aux » Vénitiens, pour avoir lieu d'introduire » la réformation dans toutes les terres de » la république. » Henri IV intercepta cette lettre, et par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savait être bien intentionnés pour la religion de leurs pères, et ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat remercia le roi de l'avis important qu'il avait bien voulu lui donner; Fra-Fulgenzio eut défense de prêcher, et Fra-Paolo, plus homme d'esprit, et aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Marhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prévenus réformés : *Spargebatur fama*

quod abitum ad reformatos meditareetur, quæ non omnino de nihilo est : scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum, quibus sollicitat ipsum de gratia regis Angliæ ipsi concilianda, si forte illuc fortuna iniquior ipsum abigeret. Le père le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses pères, a traduit en français sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4°, réimprimés en 5, et y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même temps l'*Histoire* de ce concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Le style ne vaut pas mieux que les choses : un de ses plus zélés partisans (Ant. Landi dans ses notes sur l'*Histoire de la littérature ital.* par Tiraboschi), avoue qu'il est dur, embrouillé, vicieux, et que l'auteur n'a jamais su bien écrire même dans sa propre langue. Après cela il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre partout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther et de Calvin. On a encore de ce servite : | *Opinione del Padre Paolo servita, come debba governarsi la repubblica*, etc., Venise, sans date (1681), in-12, réimprimé à Londres, 1788, in-8°, et traduit par l'abbé de Marsy sous ce titre : *le prince de Fra-Paolo, ou Conseils politiques*, etc., Berlin, 1731, in-12. Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquait d'entendre la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve, » dit-il, parmi les habitans de terre-ferme » des chefs de parti, qu'on les extermine; » mais s'ils sont puissans, qu'on ne se » serve point de la justice ordinaire, et » que le poison fasse plutôt l'office du » glaive. » Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnait de telles leçons? | *Considérations sur les censures du pape Paul V contre la république de Venise*; | *Traité de l'Interdit*, Venise, 1606, in-4°, trad. en français par Amelot de la Houssaie dans son *Hist. du gouvernement de Venise*; | l'*Histoire* de ce même différend. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. | *De jure asylosum*; | *Traité de l'inquisition*, 1638, in-4°, etc.; | un *Traité des bénéfices*, qui

a été traduit en français, in-12. On y trouve la proposition suivante : « Les » plus grandes persécutions suscitées à » l'Eglise sont venues uniquement de ce » que les princes ayant besoin d'argent, » voulurent s'emparer de ses biens. » On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat ne soit remarquable, et ne justifie pleinement l'Eglise catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées. Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux Héliodores, dit-il, si ce » sont les biens de l'Eglise qu'il vous faut, » prenez-les sans détour et sans prétexte. » N'avez-vous pas assez de satellites pour » exécuter sans raisonnement vos plus » absurdes caprices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la rapine, puis- » que personne ne vous dispute la puissance de vous souiller de nouveaux » crimes? Si ce n'est que de l'argent qu'il » vous faut pour multiplier vos soldats, » vos chiens, vos chevaux et vos maîtres- » ses, pilliez le sanctuaire; mais laissez là » la doctrine, les rites, les usages et la » discipline de l'Eglise; votre ignorance » impie travaillerait vainement à y substituer quelque chose de mieux. » | Des *Lettres*, au nombre de 123, imprimées à Helmstadt, sous le titre de Vérone; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin : c'est sa correspondance avec les protestans. C'est fausement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérées; elles rendent parfaitement les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général, presque tous recueillis à Helmstadt (Vérone), 1761 à 1768, 8 vol. in-4°, et à Naples, 1790, 24 vol. in-8°, donnent une idée avantageuse de ses connaissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux et faux, sur son cœur et sur son caractère plein d'aigreur et de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siècle, où l'on fouille avec tant de soin dans tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros et le garant de cette fourmilière d'écrivains qui s'élèvent contre le siège de Rome, et surtout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare et dégoûtant, composé de lambeaux tirés des vicélistes, hussites, lu-

thériens, calvinistes, jansénistes, et dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties et d'indécences? (*Voyez* HONTHEIM.) Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appella *Osorem papatus ac pontificum, qui Lutherum et Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. I, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte et de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connaissances astronomiques et physiques qu'il n'eut jamais, et des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appela *le Père et le maître universel*, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avaient mortifié lui-même. Sa *Vie* attribuée au frère Fulgence Micanzio, son compagnon, a été publiée en latin, Leyde, 1646, in-12, traduite en français, Leyde, Elzévir, 1662, et Amsterdam, 1664, in-12.

* SARRABAT (NICOLAS), jésuite, professeur royal de mathématiques à Marseille, né le 9 février 1698 à Lyon, remporta trois prix à l'académie de Bordeaux : en 1727 pour une *Nouvelle hypothèse sur les variations de l'aiguille aimantée*; et les deux années suivantes, pour un mémoire *sur la cause de la salure de la mer*, et pour une *Dissertation sur la cause de la variation des vents*. Invité après ces trois triomphes à ne plus paraître dans la lice, afin de ne pas décourager les autres concurrents, il adressa à la même académie, sous le nom supposé de *La Baisse*, une *Dissertation sur la Circulation de la sève dans les plantes*, Bordeaux, 1733, in-12, et cette société en reconnut, dit-on, à son mérite, le véritable auteur. Cependant on rencontre quelques erreurs dans cet ouvrage; ainsi, l'auteur avance : « qu'une » branche d'oranger, entée en fente sur » un pied de jasmin, porte des fleurs qui » tiennent plus de la fleur du jasmin que » de celle de l'oranger. » Le père Sarrabat mourut le 27 avril 1737, à Paris, où il était venu pour les affaires de sa compagnie. Ce fut lui qui découvrit le premier à Nîmes la comète de 1729.

SARRASIN. *Voyez* SARAZIN.

* SARTI (MAUR), savant religieux italien, de l'institut de saint Romuald, né à Bologne, le 4 décembre 1709, prit l'habit de camaldule à Ravenne, le 29 avril 1728, et changea dans cette occasion son nom de baptême de *Grégoire* contre celui de *Maur*. Il continua ses

études qu'il porta en même temps sur la théologie, le droit canonique, les langues savantes, l'histoire et même la poésie, et fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie dans différens monastères de son ordre. Rappelé en 1749 à Ravenne pour professer la théologie, il remplit quatre ans après, à Faenza, les fonctions de chancelier de sa congrégation. Dom Sarti fut nommé, en 1755, abbé du monastère de Saint-Grégoire à Rome, et fut chargé par Benoît XIV, puis par Clément XIII, qui le déclara en 1764 consultant des rites, de composer l'*Histoire de l'université de Bologne*. Cet ouvrage était livré à l'impression; mais il n'avait point encore paru, lorsque le père Sarti fut enlevé subitement le 25 août 1766. Il avait enrichi la bibliothèque de son monastère de livres précieux, et d'un recueil considérable d'inscriptions grecques et latines, que le père Gaspard Oderico, jésuite, publia avec des notes et des explications. On a du père Sarti : | *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus, a sæculo XI ad sæculum XII*, Bologne, 1769 et 1771, 2 vol. in-fol. Le père Maur Fattorini, aussi camaldule, acheva cet ouvrage, dont Tiraboschi fait un grand éloge. | *De antiqua Picentum civitate Cupra Montana, deque Massatio oppido agri Esini, Epistola ad V. C. Joannem-Felicem Garatonum*, Pesaro, 1748; | *La Vita di san Giovanni di Lodi¹, vescovo di-Gubbio, scritta da un monaco anonimo del monasterio di Santa-Croce dell'Avellana, tratta ora per la prima volta da un antichissimo codice, volgarizzata ed illustrata*, etc., Iesi, 1748; | *De veteri capsula diptica dissertatio*, Faenza, 1755; | *De episcopis Eugubinis. Præcedit de civitate et ecclesia Eugubina dissertatio*, Pérsaro, 1757, in-4°, figures. Fabroni a fait un bel *Eloge* du père Sarti, dans la *Vie du père Mittarelli*, insérée dans les *Vite Italorum*, etc., t. 5, p. 387.

* SARTI (GIUSEPPE), célèbre compositeur italien, né à Faenza en 1730, devint en 1782 maître de chapelle du dôme à Milan, et fut appelé en Russie par Catherine II, qui témoigna à l'artiste l'admiration que lui causait sa composition d'*Armide*, en le nommant directeur du conservatoire de musique à Ekatherinosslaw. Il mourut à Saint-Petersbourg en 1802. Ses nombreuses compositions, remarquables par un style tour-à-tour énergique et tendre, furent très applaudies en Italie; mais les Allemands, à l'excepti-

tion de Haydn, en faisaient peu de cas. Parmi ses opéras, on distingue celui intitulé *Giulio Sabino*, qu'il composa en 1781, pour le théâtre de Venise, et qui fut imprimé à Vienne en 1784. Cette pièce démontra cependant aux vrais connaisseurs que Sarti, avec une harmonie faible et défectueuse, n'avait alors d'autre art que celui de donner aux chanteurs, une mélodie agréable.

* SARTIGES (BERTRAND de), né vers 1260, au château de ce nom, près de Mauriac en Auvergne, se consacra de bonne heure à la défense de la Terre-Sainte, fut reçu chevalier de l'ordre du Temple en 1279, par Adhémar de Peyrusse, qui en avait la mission du grand-maître, Guillaume de Beaujeu, et se distingua dans plusieurs guerres contre les infidèles. Pour prix de ses services, il obtint une riche commanderie de sa province, celle de Carlat, qui était en outre une place très forte. Lors du procès de son ordre, sous Philippe le Bel, il fut arrêté avec soixante-huit templiers de sa province. Interrogé par Aubert Ayselin, évêque de Clermont, le 4 juin 1309, Bertrand qualifia de faux et controuvés tous les faits de l'accusation. Conduit à Paris, il fut élu par les templiers réunis, le 28 mars 1310, l'un des quatre principaux députés pour représenter et défendre l'ordre devant la commission nommée par le pape Clément V; il assista, en cette qualité, à toutes les séances de ladite commission, ne se désista de la défense qu'après avoir été abandonné de la plupart de ses collègues, et renouvelé l'appel précédemment fait au pape et au saint Siège. Aucune charge ne pesant sur lui personnellement il ne put être condamné. On croit qu'il passa en Allemagne, et qu'il y fut reçu dans l'ordre teutonique, où il termina sa carrière.

* SARTIGES (CHARLES-GABRIEL-EGÈNE, vicomte de), de la même famille que le précédent, né au château de Sourniac, près de Mauriac, département du Cantal, le 26 décembre 1772, entra fort jeune à l'école royale militaire d'Effiat, d'où il sortit en septembre 1786. Reçu élève de la marine le 15 avril 1787, il fit, sur la frégate la *Méduse*, les campagnes d'observation sur les côtes de Malabar, de Coromandel, d'Afrique, Philippines, Chine, Cochinchine, etc., etc. Revenu en France le 9 octobre 1791, le vicomte de Sartiges n'y séjourna que jusqu'au 30 du même mois, époque à laquelle il se rembarqua

sur la frégate *la Fidèle*, en qualité d'enseigne de vaisseau. Il se trouvait à Pondichéry le 10 juin 1793, lorsqu'il reçut du gouverneur-général l'ordre de prendre le commandement des canonnières et des matelots débarqués, destinés à être employés pendant le siège dont cette ville était menacée. Le 15 juin la place fut effectivement investie, et ne se rendit que le 23 août. Trois jours auparavant, c'est-à-dire le 20 août, le gouverneur-général, satisfait de la conduite de Sartiges, l'avait breveté capitaine. Prisonnier de guerre depuis cette époque, il fut successivement détenu dans plusieurs forts, et conduit à l'Ile-de-France où il resta jusqu'en 1803. Il revint en France, et se démit du service de la marine le 17 octobre 1805. Nommé sous-préfet de Gannat, le 23 mars 1807, il reçut l'ordre de la Réunion le 8 août 1812. Le 16 juin 1814, le roi le nomma à la préfecture de la Haute-Loire; le 23 juillet suivant il reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de capitaine de vaisseau honoraire. La nouvelle du débarquement de Bonaparte, au mois de mars 1815, surprit le vicomte de Sartiges au milieu des préparatifs qu'il faisait pour recevoir au Puy le duc d'Angoulême, qui visitait alors les départemens méridionaux. Dans des circonstances aussi graves, le préfet ne perdit pas un instant pour donner des preuves de son attachement aux Bourbons, et mettre son département à l'abri de l'usurpation. Il parvint à réunir 2500 volontaires bien organisés et bien armés, qui campèrent aux limites du département, sur la route de Lyon, et résistèrent aux promesses comme aux menaces des agens de Napoléon, jusqu'à ce qu'on eût appris le départ de Louis XVIII de sa capitale. Alors le vicomte de Sartiges se retira à Clermont, où il fut mis en surveillance; ce qui ne l'empêcha pas de conserver avec ses administrés des relations dirigées dans l'intérêt de la légitimité. Au second retour du roi, il reprit les fonctions, le 14 juillet 1815, et reçut en cette occasion, de la part des habitants, des démonstrations non équivoques de leur attachement pour lui, et de la joie que leur causait le rétablissement de l'autorité légitime. Quelques mois plus tard, le département de la Haute-Loire dut à la prudence et à la fermeté de son premier magistrat, de n'être pas imposé à une somme énorme qu'exigeait le commandant des troupes autrichiennes

qui y stationnaient. En 1816 et 1817, la franchise de son caractère ne lui permit pas de dissimuler qu'il ne partageait pas entièrement l'opinion du ministère d'alors, et le système de M. Decazes ayant prévalu, le vicomte de Sartiges fut révoqué le 2 juillet 1817. Rentré dans la vie privée, le vicomte de Sartiges jouissait paisiblement de sa retraite, lorsqu'une maladie grave le força de quitter son château de la Prugne, près de Clermont, pour se rendre aux bains de Balaruc. Il ne put aller que jusqu'à Lyon, où il expira dans les bras de sa famille, le 9 juillet 1827, à l'âge de 55 ans. Il mourut comme il avait vécu, avec le courage d'un loyal chevalier, et les sentimens d'un vrai chrétien.

* SARTINE (ANTOINE-RAYMOND-JEAN-GUALBERT - GABRIEL de), magistrat et ministre sous Louis XVI, naquit à Barcelone en 1729, d'une famille française. Il devint conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant-criminel et maître des requêtes, et fut appelé en 1759 à remplacer Bertin comme lieutenant-général de police. Sartine se fit aimer par sa prudence et son humanité, ses vues d'intérêt public; et plus d'une fois par l'emploi intelligent des moyens qui étaient à sa disposition, il sauva l'honneur des familles. On lui doit l'établissement du mode d'éclairage par réverbères (1768), en remplacement d'ignobles lanternes. Il fit construire la halle au blé, et son nom a été donné à une des rues qui environnent ce monument. Il fonda une école gratuite de dessin en faveur des ouvriers. Ce fut avec des intentions droites qu'il laissa s'établir des maisons de jeu publiques, que la police pouvait surveiller plus facilement que les maisons clandestines, et ainsi il croyait pouvoir plus sûrement prévenir les crimes que fait commettre la passion du jeu. Enfin l'assainissement et la salubrité de la capitale furent l'objet de la sollicitude constante de ce magistrat. Au bout de quinze ans de fonctions, il fut nommé conseiller d'état, et l'année suivante (1774), le portefeuille de la marine lui fut confié. Ce fut Lenoir (*voyez* LENOIR) qui lui succéda dans son emploi. Sartine avait de la probité et de l'ordre; mais il n'avait peut-être pas les qualités propres à remplir son nouveau poste, dont une disgrâce de cour le fit descendre, et en 1780 le marquis de Castries lui succéda. Il vivait dans la retraite, lorsque la révolution éclata : il se retira alors en Espagne,

et mourut en 1801 à Tarragone. Outre les *Discours* qu'il prononça comme magistrat, il a laissé son nom au *Règlement* de 1780 sur la salubrité des vaisseaux. — Son fils était maître des requêtes avant la révolution; il périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 34 ans.

SARTO (VANNUCCHI dit ANDRÉ del), peintre célèbre, naquit à Florence en 1488 d'un tailleur d'habits. François 1^{er}, sous le règne duquel il vint en France, voulut s'attacher cet artiste qu'il visitait souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelait en Italie. François 1^{er} lui fit promesse de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André, l'ayant dissipé, n'osa plus reparaitre. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; on lui reproche seulement un air froid et uniforme. Il mourut en 1530, âgé de 42 ans. Un des principaux talens d'André del Sarto était de copier si fidèlement les tableaux des grands maîtres que tout le monde s'y trompait. La copie du portrait de Léon X par Raphaël fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies.

SAS (CORNEILLE), né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine-official et vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : | un traité très instructif, intitulé : *OEcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. | *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, etc., Rome, 1632, in-12.

SASEOUTH (ADAM), cordelier, né à Delft, en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, était savant dans la théologie et dans les langues grecque et hébraïque, et les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., et 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur Isaïe et sur les Epîtres de saint Paul. Michel Vosmerus, son neveu,

a écrit la *Vie* de ce savant et pieux religieux, et a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés sont les leçons qu'avait dictées Jean Hasselius, son professeur.

SASSI. Voyez SAXI.

SATIRUS et PHENIX, architectes, florissaient sous Ptolémée-Philadelphie, et ils construisirent un canal en pierre pour transporter à Alexandrie un obélisque qui avait été exécuté par l'ordre de Necténabo, roi d'Egypte.

SATIRUS et PITTÉE, célèbres architectes grecs, qui florissaient 360 ans avant J.-C., se rendirent fameux par le tombeau qu'ils élevèrent, par ordre de la reine Artémise, à Mausole, son époux. Au-dessus de l'édifice, Pittée éleva une pyramide de 14 marches, surmontée du char du soleil.

SATURNIN (saint), premier évêque de Toulouse, appelé vulgairement *saint Sernin*, fut envoyé avec saint Denys pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siège de Toulouse, en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumières et ses miracles, et engendra le plus d'enfans qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, et par celle de son sang, qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIN (PUBLIUS-SEMPRONIUS-SATURNINUS), empereur, était d'une famille ignorée; il embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. Il était un des trente tyrans qui disputèrent l'empire à Gallien, successeur de Valérien. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, Saturnin fut proclamé empereur vers la fin de l'an 265. Comme il traitait ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

SATURNIN (SEXTUS-JULIUS-SATURNINUS), empereur, Gaulois d'origine, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardait comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie salua Saturnin empereur en 280; la 4^e année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué, peu de temps après son élection.

SATURNIUS, LAZARONEUS, auteur du 16^e siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de *Mercur*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle, en 1546, et à Lyon, en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avait donné en six livres les *Elégances de la langue latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserrait dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feraient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assurait, et que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du 9^e siècle, cherchait à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercur* dans sa *Méthode latine*.

SAUBERT (JEAN), savant critique bon antiquaire du 17^e siècle, est auteur d'un *Traité* latin, assez estimé, sur les *Sacrifices des anciens*, et d'un autre sur les *prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux *Traités* offrent des recherches et de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre : *De sacrificiis veterum, et de sacerdotibus Hebræorum, commentarium*, Leyde, 1699, in-8^e.

SAUCEROTTE. Voyez RAUCOURT.

SAUL, premier roi d'Israël, fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant J.-C., suivant l'ordre que ce prophète avait reçu de Dieu. Sa taille et sa bonne mine le rendirent respectable au peuple, et prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitants. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces, et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui, deux ans après, marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avait eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 50,000 chariots, 6,000 chevaux, et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux

et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples ; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et il conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle serait l'issue du combat qu'il allait livrer aux Philistins, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. (Voyez SAMUEL.) Peu après, son armée fut taillée en pièces : croyant alors la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer ; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée ; et s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J.-C. Les Philistins, ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et en dirent ses armes dans le temple d'Astaroth. Son histoire, qui est racontée dans le premier livre des Rois, a été le sujet d'un grand nombre de compositions dramatiques, parmi lesquelles on cite la tragédie de M. Soumet.

***SAULI** (le bienheureux ALEXANDRE), supérieur-général de la congrégation de Saint-Paul, appelé vulgairement la société des *Barnabites*, naquit le 15 février 1535, à Milan d'une famille patricienne originaire de Gènes. La tendre piété dont il fit profession dès sa jeunesse fut loin de contrarier son goût pour l'étude des sciences. Après avoir reçu la prêtrise, on le nomma président des études théologiques de l'ordre de la congrégation de St.-Paul. Il n'avait pas encore trente-trois ans lorsqu'il fut élu supérieur-général de son ordre. Sauli avait assisté en 1565 au synode de Milan, et il mérita que saint Charles Borromée le choisit pour son confesseur. Il devint, en 1567, supérieur-général de sa congrégation. Nommé en 1570 évêque d'Aleria en Corse, il se trouva au milieu d'une population ignorante et sauvage ; il y prêcha l'évangile avec un zèle et une charité qui lui méritèrent le titre d'*Apôtre de la Corse*. En 1591, il fut transféré dans l'évêché de Pavie. Il mourut à

Cazzoli l'année suivante. Brûlant de zèle pour le salut des âmes; c'était surtout la conversion des pécheurs qu'il avait en vue. Il usait de toutes sortes de moyens pour les ramener à Dieu. Il allait les chercher, les exhortait, les priait. Son éloquence était si persuasive, la charité animait tellement ses paroles, que rarement elles étaient sans fruit. Il avait établi des réunions ou congrégations, auxquelles un grand nombre de fidèles assistaient. Il les instruisait, les engageait à la fréquentation des sacrements, et les y préparait. Ces exercices parurent si utiles à plusieurs prélats, qu'ils les adoptèrent pour leurs diocèses. Benoît XIV mit Sauli en 1741 au rang des *bienheureux*. Moréri n'a point consacré d'article à ce saint religieux; mais il en fait mention au mot *BARNABITES*. Le père Branda, de la même congrégation, a écrit sa *Vie*, Milan, 1748. Les *Lettres pastorales* de Sauli, ses *statuts synodaux*, ses *Opusculs mystiques*, imprimés ou manuscrits, sont mentionnés dans la *Bibliothèque* des écrivains de Milan, d'Argellati.

* SAULNIER (CHARLES), chanoine régulier de l'observance réformée de l'ordre de Prémontré, naquit à Nancy en 1690. Il entra dans la congrégation le 6 février 1707, et fit profession dans l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, le 10 mars 1709. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie pendant plusieurs années, et avoir occupé divers autres emplois, il fut nommé, par le chapitre de son observance, prieur d'Estival, sous le savant abbé Hugo, qui en 1735 le fit élire son coadjuteur. Une mort prématurée l'enleva le 4 janvier 1738, avant celui à qui il devait succéder : il était à peine âgé de 48 ans. Il avait partagé les travaux littéraires que l'abbé Hugo avait établis dans son abbaye. On a de lui : | une très belle édition des statuts de l'ordre de Prémontré, sous ce titre : *Statuta candidi et canonici ordinis Præmonstratensis renovata ab anno 1630, a capitulo generali plane resoluta*; édit. 2, *variis generalium et provincialium capitulorum decretis illustrata, notis et commentariis adornata* à R. P. Carolo Saulnier, *Stivagii priore et tractatus stivagiensis officiale*; quibus accesserunt regula sancti Augustini nec non articuli reformationis seu communitatis antiqui rigoris nuncupatæ, Stivagii, typis Martini Heller, in-4°. A la tête, se trouvent les bulles confirmatives de l'ordre de Prémontré et la

règle de saint Augustin, qui régit tant d'associations religieuses de l'un et de l'autre sexe. Cette règle n'est que l'*Epître* 211 de ce Père, de laquelle le commencement est retranché, et où l'on a mis au masculin ce qui se trouve au féminin pour les religieuses auxquelles elle est adressée. | *Scripturum ordinis Præmonstratensis series chronologica, cum notis criticis et dissertationibus, ab exordio ordinis ad annum 1630*. Cette biographie contient plus de 370 écrivains. Le père Saulnier se proposait de la continuer jusqu'à son temps. Prévenu par la mort, avant que ce dessein pût s'effectuer, il a laissé inédit cet ouvrage qu'on assure être digne de la presse, et qui se conserve, dit-on, au séminaire de Nancy.

* SAULT (JEAN-PAUL du), ou SAUDT selon M. Picot dans ses *Mémoires*, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né l'an 1650 d'une famille noble, à Saint-Sever-Cap-de-Gascogne, fut élevé chez les bénédictins et fit sa profession le 21 novembre 1667. Nommé professeur de théologie, il s'acquitta de cet emploi avec le plus grand zèle et un succès extraordinaire. Il était à Saint-André d'Avignon, lorsqu'il lui vint à l'esprit de faire son testament spirituel. Il s'y donnait entièrement à Dieu, lui consacrait ses desirs, ses pensées, ses actions. Il en dressa acte, le signa de son sang et le déposa sur l'autel le jour de l'Epiphanie, auquel, dans la congrégation, se fait la cérémonie du renouvellement des vœux. Du Sault fut nommé directeur du noviciat : après avoir exercé ces fonctions pendant 9 ans, il fut prieur dans plusieurs établissements : partout il entretenait ou ranimait le goût des bonnes études et l'amour de la discipline : le monastère de la Daurade lui fut redevable d'une riche bibliothèque. Elu visiteur de sa province, il n'épargna ni peines ni fatigues pour remplir ses importantes fonctions. Il mourut exténué de jeûnes et épuisé de travail, au monastère de St.-André de Villeneuve-lès-Avignon, le 16 janvier 1724, âgé de 74 ans. Il a laissé : | *Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1701 et 1703, 3 vol. in-12; il y en a eu six éditions. Le père d'Authon, jésuite, en a fait une critique et en a relevé quelques propositions. | *Abrégé des Entretiens avec Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement de l'autel*, Toulouse, 1706, un vol. in-12; c'est le précis du précédent; | *Avis et réflexions sur les devoirs*

de l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé, Toulouse, 1708; 2^e édition, revue et perfectionnée par l'auteur, Avignon, 1711, 2 vol. in-8°. Il y en eut encore deux autres éditions. | *Le Religieux mourant, ou Préparation à la mort, pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, Avignon, 1718, 2 vol. in-8°; | *Abrégé du Traité de la préparation à la mort*, Toulouse, 1725, in-12.

SAULX de TAVANES. Voyez TAVANES.

SAUMAISE (CLAUDE de), savant littérateur, naquit le 15 avril 1588, à Semur, en Auxois, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée et presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, dit un de ses » froids panégyristes, fut un présage de » ses vastes lumières, de même que l'incendie du temple d'Ephèse l'avait été » du courage d'Alexandre. » Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Antoine Clément, son plus ancien biographe, dit qu'à l'âge de dix ans le jeune élève expliquait Pindare, et faisait des vers dans l'une et l'autre langue, genre d'exercice par lequel il se délassa souvent de travaux plus graves. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant particulier au bailliage de Semur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisait du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avait été élevé dans cette religion par sa mère, et s'y était affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris, en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel; et depuis, étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6,000 livres. Saumaise se signala en 1646, par son *Apologie de Charles I^{er}, roi d'Angleterre*. Il soutenait une cause excellente; mais il l'affaiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence : « Anglais, qui vous ren- » voyez les têtes des rois comme des bal- » les de paume, qui jouez à la boule avec » les couronnes, et qui vous servez des » sceptres comme de marottes. » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la

reine Christine l'appelait depuis longtemps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa, en 1683. On l'enterra sans cérémonie et sans épitaphe dans l'église de Saint-Jean à Maestricht, qui appartient aux calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle; mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition était immense, mais elle était mal dirigée. Quoique Saumaise ait écrit avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il était doux et modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, livre 1, page 247) : « Vous autres puritains, vous vous mettez peu en » peine de ce qui regarde l'office ecclé- » siastique. Cependant permettez-moi de » vous dire que vos gens ont si fort raf- » finé pour épurer la religion chrétienne, » qu'ils en ont fait un squelette. Et c'est ce » que témoignait autrefois Saumaise à la » Peyrère, auteur des préadamites. Ce- » lui-ci, comme je l'ai appris de lui-même, » ayant marqué à Saumaise que, dans le » livre qu'il (Saumaise) avait composé, » touchant la transsubstantiation contre » Grotius, il avait trouvé bien des cho- » ses qui établissaient l'antiquité des cé- » rémonies de l'Eglise romaine, ou plutôt » de toutes les églises du monde : *Nostri*, » répondit Saumaise, *rescuerunt reli-* » *gionem usque ad rivum.* » Ses princi- » paux ouvrages sont : | *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri II*, avec des remarques qui décèlent son enthousiasme de secte, Hanneau, 1608, in-8°; Heidelberg, 1608 et 1612; Leyde, 1643, in-4°. Ce Nil était un Grec aussi zélé pour le schisme de Photius, que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un et les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, Paris, 1648, in-4°. | *Flori rerum romanarum libri IV, cum notis Gruteri; nunc primum accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8°; et 1656; in-8°; | *Historia Augustæ scriptores VI*, Paris, 1620, in-fol., et depuis à Leyde, en 1670 et 1671, in-8°; | *Plinianæ exercitationes in Cuii Julii Solini Polyhistor. Item Cuii Julii Solini Polyhistor, ex*

veteribus libris emendatus, Paris, 1629, 2 vol. in-fol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.; | *De usuris*, Leyde, 1636, in-8°. Ce livre, dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburg, Heinsius et Fabrot. | *Dissertatio de fanore trepezetico, in III libros divisa*, Leyde, 1640, in-8°, qui, au jugement de Grotius fut pulvérisée par Petau; | *Dissertationum ecclesiasticarum libri II*, Paris, 1641, in-8°; | *Simplicii commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus*; | *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, 1637, in-4°; | *De hellenistica*, Leyde, 1643, in-8°; | plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE (CLAUDE de), parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'*Histoire de sa congrégation*. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait: le père Saumaise mourut à Paris avant de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction française des *Directions pastorales* de don Jean de Palafox, 1671, in-12, et quelques pièces de vers latins et français.

SAUMERY (PIERRE-LAMBERT de), français de nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, et partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour s'embarquer pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais, manquant de témoignages, il fut rejeté. Après cela, il vint à Liège, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il retourna en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui: | *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liège, 1731, 3 vol. in-12; | l'*Anti-Chrétien*, ou l'*Esprit du calvinisme opposé à JÉSUS-CHRIST et à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12, dédié à messieurs les bourgmestres et conseil de Liège; | *Réplique à la lettre d'un soi-disant officier de la garnison de Namur*, contre le livre précédent. La lettre de ce prétendu officier a reparu avec quatre

autres, sous le titre de *Quatre lettres à Messieurs les bourgmestres et conseil de Liège, au sujet du livre de M. Saumery* .., avec une lettre à M. le baron de H^{ro}, sur les susdites lettres, etc., Amsterdam, 1745, in-12; | les *Délices du pays de Liège*, 1738-1754, 3 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains qui avaient aussi besoin de jugement que de pain. On n'en estime que les figures.

SAUNDERSON (NICOLAS), aveugle célèbre, né en 1682, à Thurlston dans la province d'York, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite-vérole, l'usage de la vue et les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très bien ses humanités. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de succès, qu's'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, et même les traités que ce philosophe a publiés sur la lumière et sur les couleurs. Ce fait pourrait paraître incroyable, si l'on ne considérait que l'optique et toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des lignes, et qu'elle est soumise aux règles de la géométrie. Whiston ayant abdicqué sa chaire de professeur en mathématiques dans l'université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739, à 57 ans. Ses mœurs ne répondaient pas à ses talens; il aimait passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années surtout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchirait cruellement ses ennemis et même ses amis. Des jurépens affreux souillaient tout ce qu'il disait. La haine qu'il avait vouée à la religion ne pouvait qu'être un nouvel argument en faveur de la sagesse des maximes de l'Evangile. Il prétendait ne pas devoir connaître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyait pas ses ouvrages. *Mettez la main sur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes; *l'organisation de votre corps dissiperait une erreur si grossière*. Or a de lui des *Elémens d'algèbre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4°. Ils ont été traduits en français par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4°. Il avait inventé pour son usage une

Arithmétique palpable, c'est-à-dire une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'était une table dont les bords étaient divisés par des entailles, etc.; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Elémens d'algèbre*.

SAURIN (ELIE), ministre de l'église wallonne d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva avec soin, et le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il était sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église wallonne de Delft. Il y eut des démêlés très vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui : | *Examen de la Théologie de Jurieu*, la Haye, 1694, 2 vol. in-8°, dans lequel il discute diverses questions de théologie; | des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8°, contre Jurieu, et contre le *Commentaire philosophique* de Bayle; | un *Traité de l'amour de Dieu*, ibid., 1704, in-8°, dans lequel il soutient l'amour désintéressé; | un *Traité de l'amour du prochain*, ibid., 1704, in-8°, etc.

SAURIN (JACQUES), né à Nîmes en 1677 d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servait en Piémont; mais le duc de Savoie ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève, et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla l'an 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après il retourna à la Haye. Il s'y fixa, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Il avait de grands talens extérieurs, un air prévenant, une physionomie gracieuse, un ton de voix net et insinuant. Son élocution n'était pas exactement pure; mais comme il prêchait dans un pays étranger, on y faisait peu d'attention, et son auditoire était toujours

fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des calvinistes, qui ne lui trouvaient pas assez de zèle ou d'emportement contre les catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'est démentie. Les ouvrages de ce ministre sont : | des *Sermons*, en 12 vol. in-8° et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et faibles. On n'y trouve point ces imprécations et ces fureurs que les calvinistes font ordinairement paraître dans leurs sermons contre l'Eglise romaine; mais il ne laisse pas d'en combattre les dogmes d'une manière insidieuse, quoique sa logique ne soit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la présence réelle par des raisons qui se tournent également contre le mystère de la Trinité, qu'il défend dans ce même endroit. (*Voyez le Catéch. philos.* t. 3, n° 447.) Il avait publié les 5 premiers vol. pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort; | des *Discours sur l'ancien Testament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage et l'ont augmenté de 4 vol., 1720 et années suivantes. Une *Dissertation* du 2^e volume qui traite du mensonge officieux, fut vivement attaquée par la Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin; | un livre intitulé : *L'Etat du christianisme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame la Fosse à Paris; | *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8°. Saurin publia, deux ans après, un *Abrégé* de cet *Abrégé*; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ils ne peuvent servir qu'aux protestans. On a publié plusieurs compilations sous les titres d'*Esprit de Saurin*, etc., *Principes*, etc., *Extraits*, etc.; la plus récente est intitulée *Chefs-d'œuvre ou sermons choisis de Saurin, recueillis par J.-J. Chenevière*, Genève, 1824, 4 vol. in-8°.

SAURIN (JOSEPH), membre de l'académie des sciences, frère d'Elie Saurin, né en 1689, à Courtaison, dans la principauté d'Orange, fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté, dans un de ses Sermons, contre la religion et le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, et se retira

à Genève, d'où il passa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdon. Il était bien établi dans ce poste, lorsqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit passer en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de l'illustre Bossuet, qui lui fit faire son abjuration en 1690. On douta toujours de la sincérité de cette conversion. L'*Histoire* qu'il en a donnée est une espèce de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisait son occupation et son plaisir. Il enrichit de plusieurs extraits le *Journal des sçavans*, auquel il travaillait, et les *Mémoires de l'académie des sciences*, de quelques morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages que l'on connaisse de lui. On lui a attribué le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*; mais ce *Factum* est de Houdart de la Motte, auquel il avait eu recours. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin allait tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venaient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau était banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Saurin. Richer, dans un des volumes des *Causes célèbres*, tâche de prouver que Saurin et la Motte fabriquèrent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y insérèrent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur. Cependant, quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'était point dans son caractère, et il paraît certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum* dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1757 d'une fièvre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avait été pendant sa vie. On fit imprimer, dans le *Mercurie suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouait coupable de plusieurs crimes qui auraient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre

avait existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire; cependant ce poète philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de « Bossuet, qui » crut avoir converti un ministre et qui » ne fit que servir à la petite fortune d'un » philosophe! » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN (BERNARD-JOSEPH), fils du précédent, poète dramatique, avocat, et membre de l'académie française, né en 1706 à Paris, mort dans la même ville en 1781, est connu surtout par des drames dont le succès, si l'on excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées et du goût du 18^e siècle. Dans un autre temps on eût rejeté avec horreur ces caractères outrés et démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir et de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter. (Voyez BELLOY.) Ses *OEuvres complètes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8^o. Ce n'est pas une réimpression; c'est un recueil de différens exemplaires que le libraire avait encore en grand nombre dans sa boutique, et qu'il a réunis sans même retrancher le frontispice de chaque pièce. On y trouve, outre ses ouvrages dramatiques, quelques *Epîtres*, en vers guindés, à la manière académique; un conte de fées pour servir à l'instruction des rois et des reines, et par conséquent tout bouffi de grande morale et d'axiomes philosophiques, dont il n'y a guère de profit à espérer; plusieurs poésies légères sans légèreté et sans poésie; enfin des chansons bachiques où la bonhomie tient lieu de verve et de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriverait point à la célébrité par ses ouvrages, il prit le parti de se jeter dans la cabale philosophique pour s'assurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres disent qu'il y fut entraîné contre son gré, par reconnaissance pour Helvétius, qui lui faisait une pension de mille écus, et qui, par le droit de bienfaiteur, le jeta au milieu de ce *tripot*, selon l'expression de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cette initiation. Il avait eu long-temps des liaisons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une aversion cordiale; mais la vanité et l'in-

térêt sont des choses auxquelles, dans un siècle d'égoïsme, on ne résiste guère. On a conservé au théâtre les pièces suivantes de Saurin : *Spartacus*, *Blanche et Guiscard*, tragédies, *Beverley*, et la comédie intitulée les *Mœurs du Temps*. Ses *Oeuvres choisies* ont été publiées avec une *Notice* par M. Fayolle, 1812, un vol. in-18.

* SAURINE (JEAN-PIERRE), évêque constitutionnel des Landes, puis de Strasbourg, naquit à Saint-Pierre d'Eysus, département des Basses-Pyrénées, le 10 mars 1733. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint vicaire à Sainte-Marie d'Oléron, et il occupait encore cette place, lorsqu'il fut élu, en 1789, député aux états-généraux par le clergé du Béarn. Partisan des principes de la révolution, il fit partie de la coalition des curés qui se réunirent au tiers-état, adhéra aux mesures prises dans la nuit du 4 août, et applaudit à la vente des biens ecclésiastiques. Le 27 septembre 1790 il prêta le serment à la constitution civile du clergé; et peu de temps après il fut élu évêque des Landes. Appelé en 1792 à la Convention nationale, il y vota pour la détention de Louis XVI et de sa famille jusqu'à la paix, pour le sursis et pour l'appel au peuple. Par suite de son opposition à la journée du 31 mai 1793, et pour avoir signé la protestation du 6 juin suivant, il fut un des soixante-treize députés mis en arrestation; mais, sur la motion de Merlin de Douai, il rentra avec eux, le 10 décembre 1794, dans le sein de la Convention: plus tard il fit partie du conseil des Cinq-cents. Dès le commencement de 1795, quelques prélats constitutionnels s'étant décidés à travailler à l'organisation de leur église, Saurine et trois d'entre eux formèrent à Paris un comité sous le titre d'*évêques réunis*. Il s'agissait de rassembler les membres dispersés (*membra disiecta*) du clergé constitutionnel. Ils adressèrent, le 15 mars, une *lettre encyclique* aux autres évêques leurs collègues. Cette lettre fut suivie d'une autre du 13 décembre. Saurine prit part à l'une et à l'autre. Il coopéra aux *Annales de la religion*, de Desbois, et défendit dans quelques articles l'ancienne discipline contre les innovations de plusieurs de ses collègues. Saurine assista aux deux conciles des constitutionnels, qui s'ouvrirent le 15 août 1797, et le 29 juin 1801; mais il ne s'y fit pas remarquer. Après le concordat Saurine obtint l'évêché de Strasbourg. Les *Mémoires historiques* sur les affaires

ecclésiastiques de France disent que cette nomination inattendue excita des plaintes, et que le début de l'évêque dans son diocèse ne fut pas heureux. A Colmar, il logea chez Rewbell et Rapinat, et adressa une instruction menaçante à son clergé. On cite de lui des décisions d'une morale très relâchée, et on prétend que son secrétariat se permettait des taxes arbitraires. Il appela de tous les côtés les prêtres assermentés, et força plusieurs ecclésiastiques respectables à quitter le diocèse. Il mourut subitement le 8 mars 1815 *V.* l'*Ami de la Religion*, tom. 33, p. 91, où l'on trouve une excellente *Notice* sur cet évêque constitutionnel. Les *Annales de la Religion*, tom. 6, 7 et 10, contiennent plusieurs de ses *Opuscules*.

SAUSSAY (ANDRÉ du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris, sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, naquit vers 1589 de parens pauvres, qui le firent élever dans un établissement de charité. Il s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1647. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et du *Martyrologium gallicanum*, 1658, 2 vol. in-fol. dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas assez de critique et d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. Une *Notice* lui a été consacrée dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. 40.

SAUSSAYE (CHARLES de la), né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, sa patrie, jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut en 1681, à 56 ans. On a de lui : *Annales Ecclesiae avelanensis*, Paris, 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches savantes.

* SAUSSOIS (N. du), ou plutôt DUSAUSSOIS (quelques-uns écrivent *Dusaussouir*), né vers 1687, était curé de Haucourt diocèse de Rouen. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *La Vérité rendue sensible à tout le monde ou Entretien familier d'un curé avec un marchand, sur les contestations dont l'Eglise est agitée, et en particulier sur la constitution Unigenitus*, 1719, in-12. Ce livre, en faveur de l'appel, eut plusieurs éditions. La 5^e

est de 1724 , avec une 2^e partie qui commence à l'art. 6. Il y en eut une autre édit. en 1743, 2 vol. in-12, donnée par Jean-Joseph Grillot, chanoine de Chablais (1). Ce Grillot, simple clerc tonsuré, élevé au séminaire d'Auxerre sous M. de Caylus, et ensuite au collège de Sainte-Barbe, avait été imbu dès sa jeunesse des principes de Port-Royal. Pieux d'ailleurs et menant une vie austère, il avait cru méritoire de se vouer entièrement au service du parti, et de s'exposer à tous les dangers pour le faire prévaloir. Sachant qu'on recherchait et qu'on punissait sévèrement ceux qui contribuaient à répandre les écrits jansénistes, il ne craignit pas de se livrer à cette œuvre dangereuse. Il fut découvert, et on le condamna au carcan. Il souffrit cette humiliation avec une résignation digne d'une meilleure cause. Errant et banni du royaume, il se retira en Hollande près des réfugiés. Il lui fut cependant permis de revenir en France, où il mourut en 1749. La nouvelle édition de l'ouvrage du curé Dusaussais fut un des fruits de ce zèle mal entendu. Ce curé mourut dans sa paroisse au mois d'octobre 1727, âgé d'environ 40 ans.

* SAUSSURE (NICOLAS de), agronome, naquit à Genève en 1709, fut membre du conseil des Cinq-cents. Il passa presque toute sa vie à la campagne, et se fit connaître par les ouvrages suivans, tous relatifs à l'agriculture : | *Manière de propager la vigne sans engrais*, 1775, in-8° ; | *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776 ; | *Essai sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780 ; | *Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1783, in-8° ; | *Mémoire sur la manière de cultiver les terres*, qui remporta un prix à la société économique d'Auch, etc. Il est mort en 1789.

* SAUSSURE (HORACE-BÉNÉDICT de), célèbre naturaliste, fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, montra des dispositions si heureuses dans ses études, que, dès l'âge de vingt ans, il fut en état de concourir pour une chaire de mathématiques, à l'académie de Genève, et qu'il y obtint, à l'âge de 22 ans, une chaire de philosophie ; il l'occupait pendant 25 ans avec la plus grande distinction. Ami et compagnon de Haller, il fournit de bonne heure à la botanique d'impor-

tautes recherches. Mais ce sont ses voyages en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie, et surtout ses divers et courageux séjours sur les sommets glacés des hautes montagnes de l'Europe, dont il a décrit d'une manière exacte l'ordre et la nature, qui ont amené d'utiles rectifications au système de Buffon, et fait faire d'immenses progrès à la minéralogie. Ses observations atmosphériques l'ont amené à inventer ou rectifier des instrumens de physique dont le secours est inappréciable. Vingt-trois fois il est venu en France pour visiter les volcans éteints du Vivarais, du Forez, de l'Auvergne. Il était à Paris en 1768, et il parcourut ensuite la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. Il se rendit en 1772 en Italie, alla voir les mines célèbres de fer dans l'île d'Elbe, et passa à Naples, où il fit la connaissance de lord Hamilton, avec lequel il monta jusqu'au cratère du Vésuve ; il parcourut tous les environs de cette capitale, et vit, avec le plaisir d'un voyageur savant, les *Piscines, la Solfatare, Herculanum, Pompeïa*, etc. Il traversa la Calabre, la Pouille et tout ce que les anciens connaissaient sous le nom de *Magna Græcia* ; de Reggio il passa à Palerme, visita les parties les plus intéressantes de la Sicile, où il fit des découvertes importantes en botanique, et notamment à Catane, et il eut le courage de gravir le mont Etna jusqu'à son sommet le plus élevé. Il le mesura le 5 juin 1773, et par le moyen du baromètre il le fixa à 1713 toises. C'est à 1500 toises que commencent à paraître ces neiges éternelles qui, comme des glaçons impénétrables, résistent à la chaleur brûlante du climat, aux feux réitérés et à la lave du volcan. On découvre actuellement à 300 toises au-dessus du niveau de la mer ses productions pétrifiées. C'est dans la géologie et la connaissance des montagnes que Saussure montra la supériorité de ses talens. S'étant rendu aux glaciers de Chamouni, regardés comme inaccessibles, et pour cela appelés *Montagnes maudites*, il les visita en surmontant mille obstacles et mille dangers. Tant que sa santé le lui permit, il fit chaque année un voyage dans les Alpes, suivit leur chaîne dans toute la direction des bords de la mer. Il gravit le premier, en 1774, le Mont-Carmont, et en fixa la hauteur à 1500 toises : il observa près du Mont-Blanc que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent en couche régulière. En 1786, le docteur Paccard, et Jac-

(1) Voyez *Dictionnaire des anonymes*, vol. 3, p. 304, n° 10974.

ques Balmat, encouragés par Saussure, gravirent le Mont-Blanc, et lui-même, au mois d'août de l'année suivante, parvint à la crête la plus haute, où il demeura trois heures et demie. Saussure y respira avec beaucoup de peine, et forcé de boucler son soulier, il ne put le faire qu'après bien des efforts. Il gravit aussi, en 1789, le Mont-Rosa, dans les Alpes Pennines, dont la cime la plus élevée n'est inférieure à celle du Mont-Blanc que de 20 toises. Il demeura dix-sept jours avec son fils sur la cime du Mont-Géant, qu'il atteignit en juillet 1788, et se trouva élevé au-dessus du niveau de la mer de 1763 toises. Il y détermina l'âge et l'accroissement chronologique des rochers primitifs, des masses de glace, des couches successives de neiges. Il enrichit par ses excursions la lithologie de plusieurs pierres inconnues, comme la byssolithe, qu'il trouva en 1777. Il était en correspondance avec les plus illustres savans de l'Europe, et particulièrement avec le célèbre anatomiste Spallanzani. On doit aussi à de Saussure plusieurs instrumens utiles aux sciences et aux arts, comme : | le *Cyanomètre* et le *Diaphanomètre*, destinés à graduer la transparence de l'atmosphère, passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, en fixant ainsi l'influence des matières célestes qui troublent cette transparence ; | un *instrument* qui a pour objet de mesurer la force de l'action du vent ; | un *autre* propre à déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures ; | un *nouveau plan* de moulin, à l'abri des variations subites des vents ; | l'*Electromètre*, qui détermine la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Saussure démontra, par le moyen de cet instrument, que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence du fluide électrique ; | un *autre instrument* qui fait découvrir le fer dans les minéraux, et procure aux minéralogistes une espèce de boussole portative ; | l'*Héliothermomètre*, qu'il inventa en 1767 : Buffon en publia la description quelque temps après. Il sert à augmenter la chaleur en la concentrant. Saussure fit construire cinq caisses carrées de verre plat qui s'emboîtaient les unes dans les autres, et parvint, dans la dernière, à élever le thermomètre au 88° de degré. Ce procédé était le résultat d'une observation aussi juste que facile, c'est-à-dire, qu'on a plus chaud dans une chambre ou une

voiture, où le soleil pénètre au travers des carreaux et des glaces, que lorsqu'il y entre directement. Il crut d'abord pouvoir ainsi remplacer le feu de nos foyers par la chaleur du soleil ; | l'*Hygromètre à cheveu*, qui sert à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, obtint les éloges des physiciens, et par son moyen Saussure mesura la quantité d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger. Ces glorieux travaux méritèrent à Saussure l'estime générale de l'Europe savante. Les voyageurs les plus distingués venaient à Genève pour le voir, et l'empereur Joseph II, auquel il rendit une visite lors du passage de ce prince par cette ville en 1778, le reçut très favorablement. Il était associé de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres assemblées savantes ; il fut le fondateur de la société des arts dans sa patrie, où on le nomma membre du conseil des deux-cents. Lorsque Genève fut réunie à la république française, son département l'élut député au corps législatif. Privé de presque toute sa fortune par les orages politiques, au moment où il devait jouir tranquille du fruit de ses longs travaux, sa santé s'altéra, le chagrin mina ses forces, et il mourut le 22 janvier 1799, âgé de 59 ans. On a de lui : | *Eloge de Bonnet*, in-8°. L'auteur le publia lorsque Genève érigea un monument à cet homme célèbre, dont il était neveu. | *Dissertatio physica de igne*, 1759. L'auteur prouve, dans cette dissertation, que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil, qu'ils sont plus noirs ; d'où il déduit que le véritable moyen pour hâter les Alpes la fonte des neiges, est de les couvrir de terre noire. | *Observations sur l'écorce des feuilles et des pétales*, 1762, in-12. Il dédia ce livre à Haller. | *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8°. Il s'y prononce en faveur de la théorie de Franklin, et contre celle de Nollet. | *Exposition abrégée de l'utilité des conducteurs électriques*, 1771, in-4°. De Saussure eut pour but dans cet écrit de tranquilliser le peuple, effrayé par cette innovation : il avait fait élever un paratonnerre à Genève ; | *Projet de réforme pour le collège de Genève*, 1774, in-8°. L'auteur croit qu'on instruit les enfans plutôt par les sens que par tout autre moyen, c'est-à-dire qu'on doit leur apprendre l'histoire naturelle par la vue des échantillons ; l'histoire,

par la peinture des événemens, et par celle des positions géographiques. | *Description des effets électriques du tonnerre, observés à Naples, dans la maison de milord Telney, 1773, in-8°*; | *Essais sur l'hygrométrie, 1783, in-4°*. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs, décrit les phénomènes de l'évaporation, présente la source des rosées, des brouillards, des neiges et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère. Saussure fut, pour ainsi dire, le créateur de la science dont il traite, et qui est une des principales branches de la météorologie. | *Défense de l'hygromètre à cheveu, 1788, in-8°*; | *Voyages dans les Alpes, 4 vol. in-4°*, avec figures, dont les deux derniers parurent en 1796. L'auteur est d'avis qu'il n'a jamais encore existé de volcans dans les Alpes et les plaines qui les avoisinent, et il fonde cette opinion sur ce qu'elles ne renferment pas, dans leur sein, l'aliment qui en nourrit les feux, ou parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé; | un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les recueils des sociétés savantes et dans les journaux, savoir: | sur la constitution physique et la géographie physique de l'Italie; | sur les lagoni di monte Cerboli; | l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier, 1784; | les tourmalines du mont Saint-Gothard; | sur les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé, dans les lieux fermés; | sur la mine de fer de Saint-Georges de Maurienne; | sur les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève; | les collines volcaniques de Brisgau; | les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve; | le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens des minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie. Ce dernier mémoire fut inséré dans le *Journal de physique*, de 1795. La société de Genève a placé le portrait de Saussure dans la salle de ses séances; et M. Sénèbier a écrit son *Eloge* où il détaille tous les ouvrages de ce savant, Genève, an 9 (1801), in-8°. De Saussure s'acquitt, par ses longs travaux, la reconnaissance de l'Europe, et il y fut justement apprécié. Il ne redouta jamais ni dépenses ni fatigues pour faire d'utiles découvertes, et, ainsi que le dit un écrivain recommandable, «il conquît les monts célèbres qu'il parcourut, et pénétra,

avec autant d'intelligence que de courage, dans ces grands ateliers de la nature, où, au milieu des neiges, des torrens, des brouillards, et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la fécondation, et l'origine des fleuves et des mers. »

SAUTEL (PIERRE-JUST), jésuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1662, poète latin. Cet auteur rend les petits sujets intéressans par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Il suffit pour s'en convaincre de lire la première élégie de ses *Jeux allégoriques* sur une mouche tombée dans une terrine de lait. Les autres sujets de ces *jeux allégoriques* sont : un *Essaim d'abeilles distillant du miel dans le carquois de l'amour*; la *Querelle des mouches*; un *Oiseau mis en cage*; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacerpoeticus*; ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16, Cologne, 1741, 2 vol. in-8°. Ces épigrammes, fort inférieures aux autres poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, et contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* avaient été imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Madeleine*. La latinité en est pure; mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE (JEAN), ou WILT ou FERUS, cordelier, natif de Souabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, et mourut en 1554, à soixante ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, et un *Commentaire* sur saint Jean, imprimé à Anvers et à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Solo et Corneille Loos. Le père Sauvage, ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'était accoutumé peu à peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce *Commentaire*, de même que celui sur saint Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome. Ses *Commentaires* ont été mis à l'index, et ont trouvé un apologiste dans Dupin.

SAUVAGE (DENYS), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le *sieur du Parc*, était Champenois et historiographe du roi Henri II. Il a traduit en français les *Histoires* de Paul Jove, et a donné les *Editions* d'un grand nombre

d'histoires et de chroniques, entr'autres les *mémoires* de Philippe de Comines, 1552; cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Son édition de Froissart à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol. et celle de Monstrelet, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol. sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *chronique* de Flandre qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1583. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son style est barbare, et il était plus propre à compiler qu'à écrire. Comme historiographe, il n'a laissé que le projet d'un traité sur la manière d'écrire l'histoire; comme grammairien, il tenta quelques innovations de peu d'importance. On prétend que la langue lui doit le mot *jurisconsulte*. Il mourut vers 1587.

SAUVAGES de LA CROIX (FRANÇOIS BOISSIER de), né en 1706, à Alais dans le Bas-Languedoc, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, et membre de plusieurs académies. Il était consulté de toutes parts, et on le regardait comme le Boerhaave de Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale, s'il avait eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'âme sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans les opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'âme pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On » conviendra, dit Zimmermann, que le » corps est subordonné à l'empire de l'âme » dans tous les mouvemens que nous ap- » pelons communément volontaires; mais » l'âme paraît, au contraire, lui être sub- » ordonnée dans ceux où elle est dans un » état de passibilité : c'est ce que l'expé- » rience journalière peut prouver à un » homme qui ne prend pas les mots pour » les choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également

la manière absolue avec laquelle il la soutient, et avec laquelle son adversaire la nie. (Voyez STAHL). Sauvages était profond dans les mathématiques; mais il en fit un usage ridicule et dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve de travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, surtout quand on y attache trop d'importance. (Voyez WOLFF). Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; et sa *Nosologia methodica*, Amsterdam, 1763, 8 vol. in-8°. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville, en 1768, 2 vol. in-4°, enrichie de nouvelles Descriptions de maladies, que Sauvages avait recueillies dans les trois dernières années de sa vie. Ce dernier livre a été traduit en français par M. Nicolas, Paris, 1771, en 3 vol. in-8°, sous ce titre : *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham et l'ordre des botanistes*, avec un éloge historique de Sauvages. M. Gouviou, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, 1772, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritait cet honneur. On y trouve tout à la fois un *Dictionnaire* universel et raisonné des maladies, et une introduction générale à la manière de les connaître et de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : | *Physiologia mechanica elementa*, Amsterdam, 1755, in-12; | *Methodus foliorum*, etc. la Haye, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspeliense*, publié par Magnol; | un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12; | *Traduction de la Statique des animaux* de Halles, Genève, 1744, in-4° (celle des végétaux a été traduite par M. de Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier, en 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très étendue, une grande simplicité de mœurs. Il fut aimé de ses disciples; et mérita de l'être. Il leur communiquait avec plaisir

ce qu'il savait; ses connaissances passaient sans faste et sans effort dans ses conversations. Son *Eloge* par de Ratte a eu plusieurs éditions.

SAUVAL (HENRI), historien et avocat au parlement de Paris, né dans cette ville vers 1620, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-fol. intitulé : *Histoire des antiquités de la ville de Paris*. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi, et l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724. On le réimprima en 1733.

* SAUVEBOEUF (LOUIS-FRANÇOIS, comte de Ferrières, voyageur, né le 29 juin 1762 d'une famille distinguée du Limousin, embrassa la carrière militaire, et était parvenu au grade de capitaine de cavalerie, lorsqu'il fut envoyé en Perse en 1782, pour démêler les vues de la Russie sur cet empire. Il y fut témoin des désordres affreux qui suivirent la mort imprévue d'Aly-Mourad, et qui facilitèrent à Aga Mehéméd l'établissement de sa dynastie. Connue par la promptitude de ses voyages, il fut encore chargé, par le ministre des affaires étrangères, de porter des dépêches au comte de Choiseul alors à Constantinople, dont le silence inquiétait dans les circonstances de la guerre qui allait éclater; mais il eut plusieurs altercations avec cet ambassadeur; et ayant voulu partir à son insu et sans réponse, il fut arrêté sur la route et faillit plusieurs fois perdre la vie. Enfin il rentra en France en 1789; son enthousiasme pour la révolution ne l'empêcha pas d'être arrêté pendant le régime de la terreur, et il ne dut la vie, dit-on, qu'à ses liaisons avec Robespierre. Il n'a été employé sous aucun des gouvernements qui se sont succédés en France. Il mourut assassiné dans sa terre de Montmort, près Epernai, où il s'était retiré. Il a publié des *Mémoires historiques, politiques et géographiques de ses voyages en Turquie, en Perse et en Arabie*, depuis 1782 jusqu'en 1789, 2 vol. in-8°, qui ne sont guère qu'un long factum contre le comte de Choiseul-Gouffier, et où tous les événements dont il a été le témoin, se trouvent confondus avec les récits et les descriptions qu'il a pris dans différents ouvrages.

SAUVEUR (JOSEPH), célèbre géomètre, né à la Flèche en 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les or-

ganes de sa voix ne se débarrassèrent qu'à cet âge lentement et par degrés, et ils ne furent jamais bien libres. Il se consacra tout entier aux mathématiques, enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé *la basset* était alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfait si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre lui-même l'explication de son calcul. En 1680, il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui faisait beaucoup de cas du talent de Sauveur. Le grand Condé prit aussi du goût pour lui, et ce goût fut bientôt suivi de l'amitié. Le dessein de travailler à un *Traité de fortifications* l'engagea d'aller, en 1691, au siège de Mons, où il monta tous les jours à la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et, à son retour, il devint le *Mathématicien ordinaire de la cour*. Il avait déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collège royal, et il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban ayant été fait maréchal de France, en 1703, le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'*examineur des ingénieurs*; le roi l'agréa et l'honora d'une pension. Sauveur en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1716, à 63 ans. Ce savant était officieux, doux et sans humeur, même dans l'intérieur de son domestique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, sa simplicité et son ingénuité naturelles n'en avaient point été altérées. Il était sans présomption, et il disait souvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi*. On a de lui plusieurs ouvrages dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Les principaux sont : | des *Méthodes abrégées des grands calculs*; | des *Tables pour la dépense des jets d'eau*; | le *Rapport des poids et des mesures de différents pays*; | une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux*; | un *Calendrier universel et perpétuel*. On a encore de lui les *Cartes des côtes de France*, qui forment le premier volume du *Neptune français*; une *Géométrie*, in-4°, et plusieurs manuscrits concernant les mathématiques.

* SAUVIGNY (EDME-LOUIS BILLARDON de), littérateur né près d'Auxerre, vers 1730, fit quelques études, embrassa

l'état militaire, et obtint, à l'âge de 20 ans, une lieutenance dans un régiment de cavalerie. Reçu ensuite dans les gardes du corps du roi de Pologne, Stanislas, alors duc de Lorraine, il vint à Paris, après la mort de ce prince, et la bienveillance de madame la duchesse de Chartres lui fit obtenir une place de censeur royal. Ce fut lui, dit-on, qui le premier enseigna la littérature à madame de Genlis. Après avoir déclaré la guerre aux philosophes, il s'attacha ensuite à leur phalange; et le même homme qui avait, en 1757, publié une *Critique de la Religion naturelle*, de Voltaire (voyez plus bas), et qui fit représenter, en 1763, la *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, où, sous le nom d'Aristophane, il prodigua des injures à Palissot, permit, comme censeur, en 1788, la publication de l'*Almanach des honnêtes gens*, de Silvain Maréchal; ouvrage impie, que l'avocat-général Séguier dénonça au parlement. Une lettre de cachet exila Sauvigny à 40 lieues de la capitale, et peu de temps après son emploi fut supprimé. Il adopta les principes de la révolution; mais il s'y montra assez modéré, et n'y joua aucun rôle important. Après la terreur, il fut employé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, fit partie du lycée républicain et on n'entendit plus parler de lui qu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1809. Il était âgé de près de 80 ans. On a de lui, outre quelques petites pièces en un acte, et les ouvrages que nous avons cités : | *Hirza ou les Illinois*, tragédie en 3 actes, 1767; | *Le Persiffler*, comédie en 3 actes et en vers, 1771; | *Gabrielle d'Estrées*, tragédie en 3 actes, 1778, reproduite en 4 actes; | *Péronne sauvée*, opéra en 4 actes, 1783; | *Abdir*, drame en 4 actes, 1785 : c'est le sujet d'Asgill tiré de l'histoire de la révolution américaine; | *Washington*, ou *La Liberté du nouveau Monde*, tragédie en 4 actes, 1791. L'auteur, pour ne rien oublier, y met en scène jusqu'au serment exigé des prêtres. | *Scipion l'Africain*, en un acte, janvier 1797 : c'est une allégorie à la louange de Bonaparte, qu'on venait de nommer généralissime de l'armée contre l'Angleterre : on n'en a retenu que ce vers assez bizarre :

Capoue a sauvé Rome, et Carthage est malade.

La plupart de ses pièces de théâtre n'eurent aucun succès, excepté la *Mort de Socrate*. Ses autres ouvrages sont : | *Lettres philosophiques*, en vers, Bristol (Paris),

1756, in-12; | *l'Une et l'Autre*, ou *La Noblesse commerçante et militaire*, Mahou (Paris), 1756, in-8°; | *la France vengée*, Paris, 1757, in-8° : c'est un poème au sujet de l'attentat de Damiens | *La Religion révélée, en réponse au poème de la Religion naturelle*, par Voltaire, avec un poème sur la cabale Anti-encyclopédique au sujet du dessein qu'ont eu les encyclopédistes de discontinuer leurs travaux, Genève (Paris), 1758, in-8°; | *La Prussade*, poème en quatre chants, Francfort (Paris), 1758, in-8°; | *Voyage de mesdames de France en Lorraine* (mesdames Adélaïde et Victoire), 1761, in-12; | *Odes anacréontiques*, Paris, 1762, in-12 : elles ont eu plusieurs éditions; | *Apologues orientaux d'Amed Ben Mahomet*, Paris, 1764, in-12, traduits en allemand et en anglais; | *Histoire de Pierre le Long et de sa très honorée dame Blanche Bazu*, Londres (Paris), 1765, in-8°; nouvelle édition, ibid., 1768; troisième édition, avec le titre de *l'Innocence du premier âge en France, etc.*, précédée d'un *Discours* sur la langue française, ibid., 1778, in-8°; — 1795, in-12. Cet ouvrage eut un grand succès. | *Le Parnasse des dames*, ou *Choix de poésies des femmes de toutes les nations*, Paris, 1773, 10 vol. in-8°. Les cinq premiers volumes renferment les poésies anciennes, en commençant par celles de Sapho, que Sauvigny publia séparément (en 1777 et en 1792, in-12). Les cinq autres contiennent les pièces de théâtre des dames françaises, anglaises, allemandes et danoises. On trouve dans le premier tome trois comédies en vers, sans nom d'auteur; mais on sait qu'elles sortirent de la plume de madame de Genlis; ces pièces sont : la *Mère rivale*, l'*Amant anonyme*, et *Les Fausses délicatesses*. Dans le second volume, l'auteur donne des *Notices* sur les dames qui ont écrit pour le théâtre, avec l'*Analyse* de leurs meilleures pièces. | *Les après-soupers de société, poët. théâtre lyrique et moral sur les aventures du jour*, Paris, 1755, 24 cahiers qui se relient en 6 vol. in-18; | *Essais historiques sur les mœurs des Français*, ibid., 1785-92, 10 vol. grand in-8° et in-4°, fig. coloriées. Cet ouvrage se distribuait par cahiers. Le premier volume renferme la vie de saint Grégoire de Tours, extraite de ses écrits, avec l'examen de Lévêque de la Ravallière; la division des Gaules; la généalogie des rois de France; l'épilogue de l'histoire des Francs. Le second et le

troisième volumes contiennent la traduction de l'histoire de Grégoire de Tours, et sa continuation par Frédégaire. *Le quatrième et le cinquième*, les gestes des rois de France; ceux de Dagobert; des extraits d'Aimoin et de Roricon; la Chronique de Saint-Denis, avec l'analyse comparée de cinquante autres chroniques et de deux cent cinquante-cinq vies de saints, avec une table raisonnée de tout l'ouvrage. *Le sixième et le septième volumes* renferment la traduction des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire. *Le huitième et le neuvième*, les lettres des rois, reines, papes, évêques, se rapportant à l'histoire de la première race. *Le dixième*, enfin, contient les constitutions des rois de France, première dynastie, les lois des ripuaires, avec leur traduction. Sauvigny montra plus de talent dans ces derniers ouvrages que dans ses productions théâtrales, pour lesquelles, néanmoins, il eut toujours, en dépit du public, une prédilection toute particulière.

SAUVIGNY (BERTHIER de). Voyez BERTHIER.

SAVARON (JEAN), historien et magistrat, naquit vers 1550 à Clermont-Ferrand en Auvergne. Il sortait d'une bonne famille de cette province. Il fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siège présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1616, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec zèle et avec fermeté les droits du tiers-état, qu'on semblait ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits, dont la liste se trouve dans les *Mémoires de Nicéron*, t. 47. Les principaux sont : | *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4°, avec des notes; | *les Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8°. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. | *Traité contre les duels*, etc. 1610, in-8°; | *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°, ouvrage curieux et peu commun; | *Chronologie des états-généraux, depuis 422 jusqu'en 1605*, Paris, 1605, in-8°, réimprimée en 1788, in-8°. L'auteur a eu pour but de montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le

roi aux états-généraux, et y a eu entrée, séance et voix opinante.

SAVARY (JACQUES), natif de Caen, mort, en 1670, âgé de 63 ans, poète latin, a fait quatre poèmes : | sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12; | du *renard et de la fouine*, 1658, in-12; | du *cerf*, etc., 1659, in-12; | sur le *manège*, 1662, in-4°, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui l'*Odyssée* en vers latins; les *Triumphes de Louis XIV*, depuis son avènement à la couronne, et un volume de *Poésies mêlées*, dans lequel il y a plusieurs pièces faibles.

SAVARY (JACQUES), négociant célèbre, né à Doué, en Anjou, l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le commerce à Paris. Il avait dessein d'acheter une charge de secrétaire du roi; mais Fouquet lui donna la ferme des domaines de la couronne; la déchéance de son protecteur entraîna la sienne. Il fut cependant nommé en 1670, pour travailler au *Code marchand*, qui parut en 1675, et eut beaucoup de part à ces ouvrages. On a aussi de lui : | *le Parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 vol. in-4°, dans lesquels on a fait entrer les *Avis et conseils sur les plus importantes matières du commerce*. Cet habile négociant mourut en 1690, à 68 ans.

SAVARY (JACQUES), sieur des Brulons, fils du précédent, né en 1657, fut inspecteur-général de la douane de Paris, et travailla conjointement avec PHÉLÉMON-LOUIS SAVARY, l'un de ses frères, chanoine de l'église de Saint-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 59 ans, et son frère en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3^e vol. imprimé en 1729, pour servir de supplément au *Dictionnaire du commerce*, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matière. Il a été réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol.

SAVARY (NICOLAS), voyageur et antiquaire, né en 1750 à Vitry en Bretagne, est connu par une *Traduction du Koran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Égypte*, et des *Lettres sur la Grèce*. Auteur facile et fécond, quelquefois éloquent, mais dominé par son imagination, par l'attrait des paradoxes, par le désir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu

jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journal hist. et litt.* du 1^{er} août 1785, pag. 507; 15 février 1787, pag. 248; 15 octobre 1787, pag. 238. Sa traduction de l'*Alcoran* est faite sur celle de Sale, et aussi infidèle que la sienne. Il y a à la tête une *Vie de Mahomet*, où cet imposteur n'est pas faiblement flatté. On y fait un grand éloge de son courage et de sa prétendue politique, et on glisse sur ses fourberies et ses superstitions, sur son fanatisme féroce et sanguinaire. Cette traduction a été réimprimée en 1826, 2 vol. in-18. Quant aux *Lettres sur la Grèce* qui ont paru vers le temps de sa mort, à Paris, 1788, 1 vol. in-8°, et réimprimées en 1798, nous n'y avons vu qu'une chose de remarquable; c'est que M. Savary y prêche avec beaucoup de courage la croisade contre les Turcs, non pas pour rétablir le christianisme dans les vastes contrées qu'ils ont usurpées, moins encore pour reconquérir les lieux saints, oh non! la philosophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs; mais précisément pour remédier à la peste, au despotisme, au mépris des arts. « A la vue de ces tristes » spectacles, dit-il, mon cœur s'indigne » et gémit, ma bile s'allume; et je vou- » drai conjurer toute l'Europe contre » ces Turcs qui, descendus des monts de » l'Arménie, ont écrasé les nations sur » leur passage, et se sont frayé, à travers » des flots de sang, une route jusqu'au » trône de Constantinople. Les beaux » pays qu'ils habitent n'ont point adouci » la férocité de leur caractère; la force » est leur loi, le sabre leur justice. » Malheureusement, un ou deux ans après la publication de ces Lettres, les Français à qui tout cela s'adressait particulièrement, sont devenus, à l'égard des sciences et des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont chagriné M. Savary. On a publié après sa mort, arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avait laissé presque achevé. C'est un conte, dit-on, traduit de l'arabe, où il n'y a rien de solide à recueillir. Savary a encore laissé une *Grammaire* arabe, qui ne peut être comparée à celle qu'a donnée depuis M. de Sacy. Il s'était aussi occupé d'un *Dictionnaire* arabe qui n'a jamais vu le jour.

* SAVARY (ANNE-JEAN-MARIE-RENÉ),

duc de Rovigo, lieutenant-général, né en 1774, au village de Marc, en Champagne, embrassa de bonne heure la carrière militaire. A peine âgé de seize ans, il fut nommé, en 1790, sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, et en 1794 il faisait partie de l'état-major de l'armée du Rhin. Déjà capitaine à l'armée de Moreau, il commanda un bataillon dont les mouvemens assurèrent le passage du fleuve à nos soldats. A la bataille de Friedberg, à la tête de la colonne de droite de notre infanterie, il tourna la gauche de l'ennemi et contribua puissamment au succès de cette journée. Un nouveau passage du Rhin lui offrit encore l'année suivante une nouvelle occasion de mériter l'estime de ses chefs. Le général Desaix lui donna à conduire les troupes de sa division; le passage eut lieu de vive force et en plein jour, et la valeur de Savary fut récompensée par le grade de lieutenant-colonel. Il suivit bientôt en Egypte le général Desaix en qualité d'aide-de-camp, acquit dans cette campagne de nouveaux titres à sa confiance, et l'accompagna, en qualité de colonel, en Italie. A la bataille de Marengo, Napoléon le nomma son aide-de-camp. Appelé peu de temps après au commandement d'une légion de gendarmerie d'élite, Savary fut spécialement chargé de la garde du premier consul, et il était officier-général à l'époque de l'avènement de Napoléon à l'empire. En 1805, ce monarque l'envoya à l'empereur Alexandre, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, Savary l'accompagna en Prusse, et fit capituler en rase campagne, à la tête d'un corps de flanqueurs, une forte division prussienne défendue par une artillerie formidable. Dans cette même campagne, il reçut la soumission des places d'Hamelner, de Vineburg sur le Weser, et 13,000 hommes furent faits prisonniers de guerre. Après cette importante expédition, il rejoignit l'empereur à Varsovie, et, en 1807, après la bataille d'Eylau, il eut le commandement du 5^e corps d'armée, en remplacement du maréchal Lannes, alors malade. Le 16 février, la victoire d'Oshtrolenka gagnée sur les Russes lui valut le grand-cordon de la légion d'honneur, la même année il combattit aux batailles d'Heilsberg et de Friedland, à la tête d'une brigade de la garde impériale; et ses importants services lui valurent le titre de duc de Rovigo, ainsi que le gouvernement de la Vieille-Prusse, à

Kœnigsberg. Après la paix de Tilsitt, Savary fut chargé des intérêts politiques de la France à Petersbourg, et sa mission dura sept mois; le duc de Rovigo quitta Saint-Petersbourg, où le duc de Vienne le remplaça comme ambassadeur, pour se rendre en Espagne, où après l'avènement du roi Joseph il commanda en chef l'armée française et présida à Madrid la junte espagnole. Après l'installation du nouveau roi, il accompagna l'empereur aux conférences d'Erfurt, retourna avec lui en Espagne, et le suivit encore pour l'ouverture de la guerre d'Autriche en 1809. Dans cette campagne il fut choisi pour remplir une mission militaire aussi périlleuse qu'elle était importante. Malgré les corps ennemis, il eut l'audace et le bonheur, à la tête de 100 cavaliers, de porter au maréchal Davoust des ordres d'où dépendait le succès des opérations de l'empereur, et la bataille d'Eckmühl fut gagnée. La paix de Vienne ayant ramené l'armée à Paris, en 1810, le ministère de la police fut confié au duc de Rovigo, et il conserva ces hautes fonctions jusqu'en 1814. Au retour de Napoléon, de l'île d'Elbe, il fut nommé pair et premier inspecteur de la gendarmerie. Après les cent-jours, il partit avec Bonaparte, qu'il voulait suivre à Sainte-Hélène; mais il en fut séparé par ordre du gouvernement britannique, et conduit prisonnier à Malte. Rovigo s'évada de Malte après sept mois de captivité, et se réfugia à Smyrne, où il apprit que le gouvernement l'avait condamné à mort: inquiété dans cette ville, il crut pouvoir chercher un asyle en Autriche, qu'il dut encore quitter pour retourner à Smyrne, d'où il se rendit enfin en Angleterre en 1819. A la fin de cette même année, fort de la résolution qu'il avait prise, et dont il n'avait confié le secret à personne, il débarqua à Ostende, et vint à Paris offrir sa tête. L'Abbaye lui fut donnée pour prison; il fut mis en jugement, et acquitté à l'unanimité, le 27 décembre par le 1^{er} conseil de guerre, et rentra dans la vie privée. A la fin de 1831, il fut nommé par le gouvernement sorti de la révolution de 1830, commandant en chef de l'armée française en Afrique; son administration politique et militaire a laissé dans cette colonie des souvenirs honorables. Atteint à Alger d'un ulcère à la langue, il revint à Paris où il est mort au mois de juin 1833 à l'âge de 59 ans, après avoir rempli avec ferveur les derniers devoirs que la religion nous com-

mande. Il avait publié, en 1824, un *Mémoire* sur la mort du duc d'Enghien.

SAVERIEN (ALEXANDRE), mathématicien, né à Arles le 16 juillet 1720, fut d'abord garde de l'étendard à Marseille, et devint à vingt ans, ingénieur de la marine. Il consacra toute sa vie à des travaux utiles qui sont restés sans récompense et mourut presque inconnu à Paris, le 28 mai 1805, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses principaux ouvrages sont: | *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, 1742, in-4° | *Nouvelle théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1743, in-4°; | *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des anciens*, 1747, in-4°; | *L'Art de mesurer sur mer le sillage des vaisseaux*, 1750, in-8°; | *Description et usage des globes célestes et terrestres*, 1752, in-8°; | *Traité des instrumens pour observer les astres sur mer*, 1752, in-8°; | *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-4°; | *Histoire critique du calcul des infinités petits*, 1753, in-4°; | *Dictionnaire d'architecture*, par d'Aviler, avec des augmentations, 1755; | *Lettre sur la pesanteur*, 1757, in-12; | *Dictionnaire historique, théorique et pratique de la marine*, 1758 et 1781, 2 vol. in-8°; | *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, etc; 1775, à 1778, 4 vol. in-8°; | *Histoire des philosophes modernes, avec leurs portraits, ou allégories*, 1762-1769, 8 vol. in-4°; | *Histoire des philosophes anciens jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs portraits*, 1771, 3 vol. in-12, etc. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans les *Siècles* de Desessarts.

SAVERY (ROLAND), peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1659, fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le paysage; et, comme il était patient et laborieux, il mettait beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connaisseur, occupa long-temps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées que les montagnes du Tyrol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Les figures sont

agréables, et sa touche est spirituelle, quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres son *saint Jérôme dans le désert; une forêt remplie de chevaux sauvages; Adam et Eve dans le Paradis terrestre; un paysage avec des scènes de bois; la Création; des sites, des rochers, des chutes d'eau*, etc.

* SAVI (PIERRE), jésuite, naquit dans le Piémont en 1728, cultiva les lettres, et a laissé les traductions suivantes du latin en italien; | *De institutione adolescentis*, du père Ferrari, Milan, 1750; | *Conjuration de Catilina*, de Salluste, Turin, 1763; | *De rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia bello italico et bello pannonico*, du père Ferrari, Milan, 1754. Le style du père Savi est aussi correct qu'élégant. Il mourut à Milan vers l'an 1782.

* SAVIGNY (CHRISTOPHE de), savant du 16^e siècle, né vers 1540, au château de Savigny, dans le Rhétois (*Ardennes*), est regardé par un grand nombre de critiques comme le premier auteur *encyclopédique*. L'ouvrage qui lui a mérité cet honneur est intitulé: *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant une partition desdits arts, amassés et réunis en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse*, Paris, Libert, 1619, in-fol. de 37 pages; dix-huit sont imprimées et les dix-neuf autres sont, avec les dessins de J. Cousin, des tableaux gravés en bois, qui en les réunissant ensemble, ne forment qu'un seul tableau. D'après les recherches les plus exactes, la première édition de ce volume rare est de 1587, in-fol. *Les arts*, comme les appelle Savigny et dont il donne l'explication, sont la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'optique, la musique, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la physique, la médecine, l'éthique, la jurisprudence, l'histoire et la théologie. Papillon et Delisle de Sales ont prétendu que les tableaux de Savigny, considérés comme un système encyclopédique, sont antérieurs à l'arbre encyclopédique de Bacon. Cependant, d'après l'avis de Brunet, c'est à Nicolas Bergeron, mort en 1584, que l'on devrait cette invention, puisqu'il a laissé en mourant l'*Arbre universel de la suite et liaison de tous les arts et sciences*, dont Sa-

vigny a tiré ses *Tableaux*, qui d'ailleurs ne parurent qu'en 1587, trois ans après la mort de Bergeron. Mercier de Saint-Léger assure même que Bergeron revit l'ouvrage de Savigny et en composa la table concernant la théologie. Brunet y exposa la polémique à laquelle cet ouvrage a donné lieu. La bibliothèque du roi possède un exemplaire curieux des *Tableaux* de Savigny. Le bibliothécaire La croix du Maine assure que « Savigny » avait composé plusieurs beaux et doctes » livres touchant l'instruction de la noblesse, lesquels s'imprimèrent à Paris, » selon que je l'ai vu en commencer et tail- » ler les figures d'iceux. » Il cite de cet auteur l'*Onomasticon des mots, et dictionnaire de chacune chose, mis par lieux communs*; ouvrage qui n'a pas été publié. La troisième édition du *Manuel du libraire* contient une note curieuse sur Savigny. Il existe aussi un portrait de cet encyclopédiste, qui est représenté debout, présentant son livre au duc de Nevers, au service duquel il était, en qualité de maître de la garde-robe. On ignore l'époque de sa mort.

SAVILE (HENRI), théologien anglais, né à Bradley, dans la province d'York, le 30 novembre 1549, chevalier peu avantagé de la fortune, prévôt du collège d'Eaton près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur Euclide et sur Tacite, et une *Edition* en grec des *Oeuvres de saint Jean Chrysostôme*, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle et exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce père de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement d'Angleterre; mais il serait pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Savile donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissait furtivement de France. On a encore de lui : *Rerum anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol.; ouvrage savant et plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618 le *Traité* de Bradwardin contre les pélagiens. Voy. BRADWARDIN.

SAVINE (CHARLES la FONT de). Voyez FONT de SAVINES.

SAVOIE (JACQUES et HENRI de). Voy. NEMOURS.

SAVOIE (THOMAS - FRANÇOIS de), prince de CARIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoie, et de Catherine

d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, et montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avait pour sa maison l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il prit Trèves en 1634, sur l'archevêque-électeur, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la bataille d'Avent (*Alventum*; voyez *Dict. géographique*, édition de 1791), contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siège de Bréda aux Hollandais, en 1636, et entra en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanais pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoie sa belle-sœur. Il emporta Chivas, et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoie en 1642, et un autre avec Louis XIII. Il fut déclaré généralissime des armées de Savoie et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin, en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugène-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut père du fameux prince Eugène, qu'il eut d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOIE (le prince Eugène de). Voyez EUGÈNE et TENDE, AMEDÉE, VICTOR-AMÉDÉE.

SAVOIE-CARIGNAN. Voyez LAMBALLE.

SAVOIE-ROLLIN. Voyez SAVOYE-ROLLIN.

SAVONAROLA (JEAN-MICHEL), médecin italien, naquit à Padoue en 1384 d'une famille illustre. Il entra dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; mais son amour pour l'étude lui fit abandonner cette carrière. De retour dans sa patrie, il se livra à la médecine, et fut reçu docteur. Savonarola voyagea en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. Il fut nommé lecteur à

l'université de Padoue, et il y expliquait, en 1436, les ouvrages d'Avicenne, le seul auteur qui servit alors de base à l'enseignement médical. Vers la fin de ses jours il se fixa à Ferrare, où il occupa la chaire de médecine pratique; il y mourut en 1462. On a de lui : | *De balneis et thermis naturalibus omnibus Italiae, sicque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1483, in-fol.; Venise, 1592, in-4°; | *Practica de agilitudinibus a capite usque ad pedes*, Pavie, 1486, in-fol.; réimprimé avec ce titre : *Practica major*, Venise, 1498, et 1500, in-8°; | *Speculum physiognomiae*; | *De magnificis ornamentis Paduae*; | *In medicinam practicam introductio*, 1555, in-4°.

SAVONAROLA (FRANÇOIS), né à Padoue, de la même famille que le précédent, fut un des meilleurs poètes latins modernes, et a laissé un livre d'*épigrammes* latines qui ont eu plusieurs impressions. Scaldéon en fait beaucoup d'éloges dans son ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patavii*. François Savonarola mourut en 1539.

SAVONAROLA (JÉRÔME), petit-fils de Jean-Michel Savonarola, né à Ferrare en 1452 d'une famille noble, prit l'habit de Saint-Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchait, il confessait, il écrivait; et dans une ville libre, pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui était pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise serait renouvelée; et en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia et lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent contre Savonarola des mêmes armes qu'il employait; ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étaient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchainèrent l'un contre l'autre. Après bien des scènes peu raisonnables et peu édifiantes, le peuple soulevé contre Savonarola, se jeta dans son monastère : on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais

ils y mirent le feu, et se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat se vit obligé de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il était à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'était vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, et qu'il l'avait persuadé à ses confrères. Il prétendait aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean-François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestaient le couvent des dominicains, tremblaient à la vue de frère Jérôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Romolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice, et surtout un supplice cruel et infâme. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la *Vie* dont nous venons de parler (publiée par le père Quetif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12), en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère qu'il a éprouvé qu'elle guérit les maladies et qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célèbres sont, après le père Quetif, Ambroise Catharin, Bzovius, Baron, Alexandre, Néri, religieux dominicains, auxquels on doit joindre Marsile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminus, etc. Il a laissé des *Sermons* en italien, un *Traité intitulé Triumphus crucis*, des *Commentaires sur l'oraison dominicale* et sur quelques *psaumes*, un *traité De simplicitate christiana*, publiés par Balesdans, Leyde, 1633, 6 vol. in-12.

SAVORGNANO (MARIUS), comte de Belgrado, florissait vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, et fut honoré par la république de Ve-

nise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui : | *L'Art militaire terrestre et maritime, selon la raison et l'usage des vaillans capitaines anciens et modernes*; ouvrage écrit en italien, et divisé en 4 parties; | *Traduction de l'Histoire de Polybe* en italien.

SAVOT (LOUIS), né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut dans cette ville médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'était un homme respectable par sa vertu, et dont l'air était simple et mélancolique. Ses principaux ouvrages sont : | un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, 4 vol. in-4°, ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans; | *L'Architecture française des bâtimens particuliers*. Les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1673 et 1685, in-8°. | Le livre de Gallien, *De l'art de guérir par la saignée*, traduit du grec, 1603, in-12; | *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité et d'érudition.

* **SAVOYE-ROLLIN** (JACQUES-FORTUNAT, baron de), administrateur et député, né à Grenoble vers 1763, d'une famille de magistrature, était au commencement de la révolution avocat-général au parlement de cette ville, et il s'était fait une grande popularité par sa résistance aux édits de Brienne. A l'époque du renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée populaire qui s'était formée dans cette ville. Il échappa aux orages de la révolution, et fut appelé au tribunal en décembre 1799. Il appuya, en 1800, le projet de fermer la liste des émigrés, fut nommé secrétaire dans le mois de mars, et vota, en 1801, pour l'établissement des tribunaux spéciaux; il se prononça aussi pour le nouveau mode d'élection accordé au peuple par le projet sur la formation des listes de notabilité. En 1802, il parla contre l'institution de la légion d'honneur, dont il devint ensuite un des membres. Savoye fut encore élu secrétaire en 1804, et il opina en mai pour que Bonaparte fût proclamé empereur. Plus tard, il fut nommé l'un des substitués du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement

préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Privé de son emploi par la remise de la Belgique aux puissances alliées, il resta sans fonction à la première restauration, et se tint volontairement éloigné pendant les cent-jours. A la fin de 1815, il fut élu membre de la chambre des députés par le département de l'Isère, et il y garda le silence le plus absolu. Réélu à la session suivante, il vota avec la majorité libérale, et mourut à Paris le 31 juillet 1823. Outre ses *opinions législatives*, notamment sur le *projet de loi concernant la légion d'honneur* (séance du vingt-huit floréal an 10), on a imprimé quelque chose de lui dans le volume intitulé : *Recueil intéressant de plaidoyers dans la cause d'une femme protestante*, par Jolly, Falconet et Savoye fils, Genève, 1778, in-8°.

SAX ou **SAXIUS** (CHRISTOPHE), savant allemand, naquit à Eppendorf en 1714. Il avait une érudition aussi vaste que profonde, et fut, pendant plusieurs années, professeur d'histoire et d'antiquités à l'université d'Utrecht. On a de lui les ouvrages suivans : | *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculi quod vivimus tempora digestus, editio nova*, Trajecti ad Rhenum, 1775, 1803, 8 vol. in-8°. Le dernier volume est un *Supplément* et un abrégé des deux premiers volumes, sous le titre d'*Epitome onomastici litterarii* jusqu'en 1449, *ibid.*, 1792, in-8°. L'ouvrage entier eut un grand succès, et il est encore très estimé; | *Museum nummarium Milano-Viscuntianum*, avec le père Bondam, *ibid.*, 1786, in-8°; | *Dionysii Catonis Disticha, melius digesta et ad communium quorundam locorum vitæque humanæ disciplinam accommodata*, *ibid.*, 1778, enrichi d'une excellente préface, par Saxius, etc. Il mourut à Utrecht, le 3 mai 1806, à l'âge de 92 ans.

SAXE (ducs de). Voyez **ALBERT** et **WEIMAR**.

SAXE (électeurs de). Voyez **FRÉDÉRIC** et **MAURICE**.

SAXE (**MAURICE**, comte de), fameux général, naquit à Dresde le 49 octobre 1696. Il était fils naturel de Frédéric Auguste I^{er}, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Kœnigsmarck, suédoise. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Il servit en 1709 et 1710 dans

l'armée des alliés commandée par le prince Eugène et par Marlborough, fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siège de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte servit à ce siège, et y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gadebusch, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandait alors. Après cette campagne, la comtesse de Kœnigsmarck le maria à la comtesse de Lobin; mais cette union ne dura pas. Le comte, inconstant et capricieux dans ses amours, comme dans le reste de sa conduite, fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avait quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ses regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après; les luthériens, depuis la fameuse décision de leur fondateur, ne faisaient point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'était rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avait alors une armée de 100.000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le guerrier saxon se trouva au siège de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe, pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au comte aucune occasion de se signaler, il se détermina en 1720 à passer en France, où le duc d'Orléans le fita par un brevet de maréchal-de-camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma et l'exerça suivant une méthode qu'il avait imaginée lui-même dans sa jeunesse. Tandis que la France croyait se l'être attaché, le comte, travaillé par l'ambition d'être souverain autant que par son inconstance naturelle, intriguait pour se faire choisir duc de Courlande, et il se forma dans les états du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne et la Russie se déclarèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier qui, de garçon pâtissier, était devenu général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya

à Mittau 800 Russes, qui investirent le palais du comte et l'y assiégèrent. Le comte, qui n'avait que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siège fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armait de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowna (2^e fille du czar Ivan Alexiowitz, frère de Pierre le Grand), qui l'avait soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance et l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Il se retira de nouveau en France, et y composa ses *Réveries*, 1737, 3 vol. in-4°, avec figures, ouvrage où, parmi des observations instructives pour le général et pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, et que sans doute ce guerrier célèbre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte : on les appellerait plutôt des *Rêves*, encore ne pourraient-ils être que les rêves d'un homme dont l'imagination, même durant la veille, ne serait pas bien réglée. « Ce livre, dit un critique, a eu un grand cours par la perversité du cœur humain, qui s'attache à tous les genres de romans où la religion et la morale sont compromises. Les idées creuses dont il est rempli ont fait plus d'un mauvais singe parmi les princes dont quelques-uns ont payé cher cet essai d'imitation. » La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe, l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement-général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général sur le point d'attaquer les ennemis à Ettingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. *Comte*, lui dit-il aussitôt, *j'allais faire venir 3000 hommes ; mais vous me valez seul ce renfort*. Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intré-

pide au siège de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avait éteintes. Après les désastres essuyés par les Français en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, il y établit différens postes, et s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoy, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Les batailles de Rocoux et de Lawfeld augmentèrent sa gloire militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, et commandant-général des Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maëstricht, et la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avait donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie que des hommes sévères regardèrent comme un sibaritisme, et mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortellement dans un duel), le 30 novembre 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve : *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe*. Effectivement ce n'était pas autre chose : de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, et aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avait été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, dit une grande princesse en apprenant sa mort, qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum* ! » Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigalle, fut placé dans cette église en 1777 : on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes âmes, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en

Mars) dans la place même où les catholiques offraient autrefois le sacrifice éternel. (*Voyez le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} octobre 1778, p. 182.) On a l'*Eloge du comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8°; et son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette histoire tienne beaucoup de la nature des éloges, l'auteur ne manque pas d'observer, que dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talens militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut convenir que jamais général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Honoré de la confiance du roi, il n'était gêné dans aucun de ses projets. Il avait toujours sous ses ordres des armées nombreuses, des troupes bien tenues, et des officiers d'un grand mérite; aidé, pour la conduite des marches et des détails, par des sujets d'une expérience et d'une habileté consommée; ayant les vivres dirigés par des hommes uniques, etc. » A cela, M. d'Espagnac pouvait ajouter que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations et de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendans les uns des autres, avaient des vues et des ordres très différens; que le maréchal combattait sur les frontières de la France, et que les alliés, si on excepte les Hollandais, combattaient dans les pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoy, la présence du roi ranima le courage du soldat qui commençait à fuir. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires et des vainqueurs.

* **SAXE-GOTHA et ALTENBOURG**, branche de la famille de Saxe, dont plusieurs princes se sont rendus recommandables par un beau caractère, des vertus fortes et un grand savoir. Nous nous bornerons à citer ceux dont les noms suivent : **ERNEST II**, Louis, duc de SAXE-GOTHA. Né le 30 janvier 1745, il succéda en 1772 à son père, et gouverna avec sagesse son petit état composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin fut de restaurer ses finances, qui se trouvaient dans l'état le plus déplorable par suite de la guerre de Sept-ans, et il trouva moyen, par une sage économie, de faire face à tout sans augmentation d'impôts. Lors de

la guerre d'Amérique, il refusa l'appât des énormes subsides que lui offrait le roi d'Angleterre pour la levée d'un corps de Saxons; il préféra tenir ses peuples en paix, et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique pour agir contre la France, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états et diminuer les fléaux qu'elle entraîne après elle. Il se montra aussi le protecteur des sciences, et prit sur ses économies personnelles pour fonder, dans son château de Seeberg, un observatoire astronomique regardé par Lalande comme le plus beau et le plus utile de l'Allemagne. Le duc de Saxe-Gotha est mort le 20 avril 1804. Son fils, **EMILE-LÉOPOLD-AUGUSTE**, duc de SAXE-GOTHA, né à Gotha en 1772, succéda en 1804 au duc Ernest II, son père, et suivit son sage système de politique. Il refusa d'entrer dans la ligue de l'Autriche et de la Prusse contre la France, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes d'Allemagne lors de l'invasion de Bonaparte. Ami des arts et des lettres, il les cultiva avec succès, et fit diverses compositions littéraires et musicales, qui font honneur à son goût et à ses talens. On cite particulièrement son livre intitulé : *Kyllenion*, contenant 12 idylles et d'autres petites poésies. Quelques-unes ont été mises en musique par lui-même, d'autres par Himmel et Weber. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit. On dit qu'il réussissait surtout dans le style épistolaire, et qu'il a écrit sous cette forme plusieurs romans. Il mourut à Gotha le 18 mai 1822. Marié deux fois, ce prince n'eut qu'une fille du premier lit, Louise, femme de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar : sa succession a passé à Frédéric IV, son frère.

* **SAXE-WEIMAR et EISENACH** (**CHARLES-AUGUSTE**, grand-duc de), né en 1757, mort au mois de juin 1828 à Gralitz près de Torgau, avait d'abord succédé à son père Ernest-Auguste en 1758, sous la régence de sa mère. Ce prince prit seulement en 1815 le titre de grand duc. Son administration paternelle fut occupée à rendre ses états florissans, et Weimar, lieu de sa résidence, devint le rendez-vous des hommes de lettres et des savans les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence et les honorables distinctions qu'il leur accordait. Ce prince a eu pour successeur son fils

Charles-Frédéric, auparavant lieutenant-général au service de Russie.

SAXE-WEIMAR. *Voyez* WEIMAR.

SAXI (PIERRE), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres : *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiae*, Aix, 1629, in-4°; *Entrée du roi (Louis XIII) dans la ville d'Arles*, le 9 octobre 1622, Avignon, 1623, in-fol. recherchée à cause des faits historiques.

SAXI ou **SASSI** (JOSEPH-ANTOINE), né à Milan en 1675, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zèle les fonctions de missionnaire, fut fait docteur au collège Ambrosien en 1703, et huit ans après directeur de ce collège et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut le 21 avril 1754, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre à Milan. On a de lui : *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1749, et Milan, 1721, in-4°. Cette Dissertation est contre le père Papebroch, qui avait soutenu que les corps de saint Gervais et de saint Protas avaient été transférés à Brisach en Alsace. Le père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le père Janning son confrère, et se rétracta dans le *Supplément* de juin des *Acta sanctorum*; *Vie de saint Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien; *Epistola apologetica pro identitate corporis sancti Augustini reperti in Confessione Sancti Petri in caelo aureo Papiae*, année 1695, Milan, in-folio; *De studiis Mediolanensium antiquis et novis prodromus ad historiam litterariotypographicam*, Milan, 1729; *Epistola pro vindicanda formula in ambrosiano canone ad missae sacrum praescripta*: *Corpus tuum frangitur*, Christie; *Epistola ad card. Quirinum, de litteratura Mediolanensium*, in-4°; *Sancti Caroli Borromei Homiliae, praefatione et notis J. A. Saxi illustratae*, Milan, 1747, 3 vol. in-fol.; *Noctes vaticanae, seu Sermones habiti in academia a sancto Carolo Borromeo Romae in palatio vaticano instituta, cum notis et praefatione J. A. Saxii*, in-fol.; *Vindiciae de adventu Mediolanum sancti Barnabae apostoli*; *Archiepiscoporum mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1736, in-4°; *des Editions de divers auteurs, qu'il a enrichies de notes, entre autres* : de l'*His-*

toria Gothorum de Jordanès ou Jornandès; *les Actes du Concile de Pavie* de l'an 876; *de l'Historia mediolanensis* de Landulphe; *de l'Historia rerum Lothensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération et de sagesse que d'érudition. Il n'a jamais le ton d'un homme qui, à tout prix, veut avoir raison, mais bien celui que donne un désir sincère de trouver et de dire ce qui est vrai.

SAXIUS. *Voyez* SAX.

SAXO, surnommé, à cause de la pureté de son style, *le Grammairien* (*Saxo grammaticus*), Danois, né dans l'île de Séeland, prévôt de l'église de Rothschild en Danemarck, dans le 12^e siècle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par Axel ou Absalon, archevêque de Lund, pour en emmener des religieux de Sainte-Geneviève en Danemarck. Il mourut en 1204, laissant, jusqu'en 1486 et divisée en 42 livres, une *Histoire* en latin *des anciens peuples du Nord*, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux; mais il est écrit d'un style vif et élégant, entremêlé de poésies, et qui étonne dans un auteur de son siècle. Stéphanus en a donné une très bonne édition à Soroë en 1644, in-fol., avec des notes où règne une grande profusion de savoir. Stéphanus publia encore à Soroë, en 1645, 1 vol. in-fol. de notes sur cette *Histoire*: *Notae uberiores*, ouvrages peu commun et fort estimé. Il a été traduit plusieurs fois en danois; la dernière traduction est de 1819, in-4°. Nyerup a fait de cette bibliographie l'objet d'une longue notice insérée dans le tome 2 de son *Tableau historique et statistique de l'Etat du Danemarck*, etc.

* **SAXONIA** (HERCULE), médecin célèbre, naquit à Padoue en 1551. Après avoir exercé avec succès sa profession à Venise, il fut nommé, en 1590, professeur de médecine pratique dans sa ville natale, où il mourut en 1607. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite celui intitulé *Pantheon medicinae*, Francfort, 1603, in-fol. Il jouit d'une grande réputation de son vivant, et on grava sur son tombeau l'épithaphe suivante :

Herculis ossa jacent, qui nomen, ab arte medendi
Ante omnes clarum, apparuit in orbe suum.
Et quis erit qui non doleat, Morsque improba dicat
Durius heu! saxo, Saxonium abripuit?

*SAY (JEAN-BAPTISTE), né à Lyon, en 1767, d'une famille honorablement connue dans le commerce, fut d'abord destiné à suivre la même carrière; mais son esprit méditatif l'en détourna, et de bonne heure il cultiva les lettres et la poésie. Au commencement de la révolution, Mira-beau en fit son collaborateur dans la rédaction du *Courrier de Provence*. Quelques années plus tard, Clavières, devenu ministre des finances, le choisit pour son secrétaire. Sous le régime de la terreur, Say rentra dans la vie privée et commença de concert avec Chamfort et Ginguené, la *Décade philosophique et littéraire*. Le succès de cette entreprise fut attesté par une preuve qui caractérisait cette époque de tyrannie, par la proscription des deux collaborateurs alors les plus connus. Say resta seul, ne déserta pas sa mission périlleuse; il remplaça Ginguené par Amaury Duval, et Chamfort par Andrieux. La terreur ayant cessé, et le Directoire ayant été institué, Bonaparte choisit Say pour former une bibliothèque qui devait accompagner l'expédition d'Egypte. De retour en France, il fut nommé membre du tribunal. Fidèle à ses convictions politiques, il vota contre l'empire et mérita avec Andrieux, Carnot, Chénier et Benjamin Constant d'être éliminé par un coup d'état en 1804. Say avait bien mieux mérité cet ostracisme impérial par la publication de son *Traité d'économie politique*, imprimé dès 1803. Cet ouvrage est aujourd'hui son plus grand titre de gloire. Deux élèves de Say qui s'étaient formés par la lecture de son livre, MM. Comte et Dunoyer, reproduisirent les doctrines de leur maître dans la publication du *Censeur européen*. En 1800, Say avait publié *Olbie*, ou *Essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*. Cet ouvrage avait été composé pour un concours au prix proposé par l'institut, pour cette question : *Quels sont les moyens les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* « Ce prix était une affaire de parti, dit l'*Ami de la religion*, dans la *Notice* qu'il a consacrée le 24 novembre 1822, à Jean-Baptiste Say. L'école philosophique voulait absolument trouver quelque belle théorie propre à remplacer la religion. Mais les efforts mêmes qui furent faits ne prouvèrent que l'impossibilité de réussir. Seize Mémoires furent envoyés sur la question proposée; aucun ne parut digne du prix. Alors l'institut changea

un peu la question qui fut ainsi posée : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple?* Sur cette question, il y eut huit Mémoires, dont cinq furent mis au rebut, comme ne méritant aucune attention. Say était l'auteur de l'un des trois autres Mémoires, et il publia le plan de son travail dans la brochure intitulée *Olbie*. Il supposait que le peuple olbie, ne connaissait d'autre code que des monumens, des jeux moraux, des fêtes nationales, des récompenses patriotiques. un tribunal de vieillards, etc., et il ne voulait point pour son peuple de religion, ni même de lois. Il demandait plaisamment *ce que sont ces nations que la religion a si bien endoctrinées*, sans penser que l'on aurait pu lui demander aussi ce qu'étaient ces nations, avant que la religion les eût endoctrinées, et ce qu'elles deviendraient si la religion cessait de les endoctriner. On aurait pu lui demander encore ce qu'était devenue la nation que la philosophie avait si bien endoctrinée, et ce qu'elle avait gagné à tous les efforts faits pour détruire la religion. Nous nous sommes arrêtés un instant sur *Olbie*, parce qu'il fait connaître l'esprit qui animait l'auteur et le but où il tendait. C'étaient de ces philosophes spéculatifs qui s'épuisent à résoudre un problème, déjà résolu d'avance, mais qui repoussent une solution admise par tous les peuples, et qui aiment mieux manquer de base pour l'édifice social que d'admettre la base de la religion. Sous la restauration Say ne resta point oisif; il publia successivement un mémoire sur les *Canaux de navigation* et sur leurs conséquences relatives à la richesse publique; [des *Observations* neuves et piquantes sur l'*Angleterre et les Anglais*; un autre ouvrage plus remarquable encore, intitulé : *Petit volume contenant quelques aperçus des hommes et de la société*; et son *Petit catéchisme d'économie politique*, rédigé par demandes et par réponses. Non content d'avoir atteint le premier rang parmi les économistes, Say suivait d'un œil attentif le progrès de sa science chérie chez les peuples qui la cultivaient avec plus de succès; il analysait les ouvrages nouveaux publiés par les auteurs les plus distingués, combattait leurs doctrines et publiait ses réfutations ou dans la *Revue encyclopédique*, ou sous forme de notes pour enrichir les traductions des meilleurs écrits sur

l'économie politique. En 1820 il publia ses lettres à M. Malthus, qu'avait rendu célèbre son austère Théorie de la population. Ce fut à la fin de la même année que Say commença avec M. Charles Dupin, au conservatoire des arts et métiers, l'enseignement des sciences : géométrie, chimie, économie sociale, appliquées à l'industrie. Après huit années de professorat, il fit paraître le résultat de ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique pratique*. Say était membre de la légion-d'honneur, mais il ne faisait point partie de l'institut. Il est mort le 14 novembre 1832. Say a donné une traduction du *Nouveau voyage en Suisse*, de Hélène-Marie William, 1785, 2 vol. in-8°.

* SBARAGLIA (JEAN-JÉRÔME), anatomiste et médecin distingué du 17^e siècle, naquit à Bologne le 28 octobre 1641. Reçu docteur en médecine le 28 février 1665, il fut d'abord professeur de philosophie ; puis il obtint une chaire de médecine qu'il remplit pendant 40 ans. Il était professeur émérite, et avait conservé une partie de ses appointemens, lorsqu'il mourut à Bologne le 8 juin 1710. Sbaraglia a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Oculorum et mentis vigilie ad distinguendum studium anatomicum et ad praxim medic. dirigendam*, etc. Bologne, 1714, in-4°. Cet écrit est dirigé contre Malpighi, fameux médecin, dont il attaque la doctrine. | *Entelechia, seu anima sensitiva brutorum demonstrata contra Cartesium*. — SBARAGLIA (le père JEAN-HYACINTHE), des mineurs conventuels, né également à Bologne, et mort en 1770, a laissé *Disputatio de sacris pravorum ordinationibus*, Florence, 1750.

SCACCHI. Voyez SCHACCHI.

SC. EVOLA. Voyez MUTIUS.

SCALA (BARTHELEMI), homme d'état et littérateur, né à Colle de Valdelsa en Toscane l'an 1450, d'une famille de meuniers, se distingua dans les belles-lettres et dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entre autres de Côme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, et du pape Innocent VII. Il fut fait gonfalonier, sénateur et chevalier dans sa patrie. On avait tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant vingt ans. Il mourut en 1495. On a de lui : | des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son temps ; | *Apologi centum ad Laurentium Medicem* ;

| *De Florentina historia ab origine ejusdem urbis*, dans le *Thesaurus Antiquit.* de Burman, tome 8. et Rome, 1677, in-4° ; | *Vita Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus* ; | *Eclogæ III.*

SCALA. Voyez ESCALE.

SCALCKEN (GODEFROI), peintre, né en 1643 à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excellait à faire des portraits en petit et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de la lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken était de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que, faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, et de souffrir patiemment que le suif dégoutât sur ses doigts.

SCALIGER (JULES-CÉSAR), célèbre philologue, né en 1484, au château de Riva, dans le territoire de Vérone, se disait descendu des princes de la Scala, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente : il prétend qu'il était fils d'un maître d'école appelé Benoit Burden ou Bordoni. Ce maître d'école, étant allé demeurer à Venise, y changea le nom de Burden contre celui de Scaliger, parce qu'il avait une échelle pour enseigner, ou parce qu'il habitait la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il était né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* sous un chirurgien, puis cordelier ; qu'il quitta ensuite le froc pour se faire médecin. Quoi qu'il en soit, Scaliger porta les armes avec honneur dans sa jeunesse et s'acquit ensuite une grande réputation dans les belles-lettres et dans les sciences. Il exerça long-temps la médecine avec succès dans la Guyenne, et mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui : | un traité de l'*Art poétique*, 1561, in-fol. ; | un livre des *Causes de la langue latine*, Lyon, 1540, in-4° ; | *De subtilitate libri XXI*, Paris, 1557, in-4° ; | *Exercitationum exotericarum libri XV. de subtilitate ad Caridandum*, Paris, 1557, in-8° ; | *In libros II Aristotelis qui inscribuntur*, De plantis, *commentarii*, Amsterdam, 1644, in-fol. ; | *Aristotelis*

historia de animalibus, cum commentariis, Toulouse, 1619; | *Commentarii et animadversiones in VII libros Theophrasti de causis plantarum*, Genève, 1556, in-fol.; | *Animadversiones in historias Theophrasti*, Amsterdam, 1644, in-fol.; | des *Problèmes* sur Aulu-Gelle; | des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8°; | des *Harangues*; | des *Poésies*, in-8°, et d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différents ouvrages de l'esprit, beaucoup de critique et d'érudition; mais sa vanité et son esprit satirique lui attirèrent un grand nombre d'adversaires, parmi lesquels Augustin Niphus et Cardan se signalèrent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs; mais plusieurs prétendent que ce reproche est mal fondé, que les calvinistes ont interpolé ses écrits, et qu'ils ont supprimé des poèmes qu'il avait faits à l'honneur des saints. Il est certain qu'il est mort en bon catholique. Sa vie écrite par son fils, Leyde, 1594, in-4°, n'est qu'un tissu de fables. En 1806, M. Briquet a remporté le prix d'un *Eloge* de Scaliger, proposé par l'académie d'Agen.

SCALIGER (JOSEPH - JUSTE), célèbre philologue, dixième fils du précédent, et d'Audiette de Roques-Lobejac, né à Agen, l'an 1540, embrassa le calvinisme à l'âge de 22 ans, et vint achever ses études dans l'université de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, sans même négliger la langue hébraïque. Appelé à Leyde, il s'y occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, et y finit ses jours en 1609, à 69 ans. Il légua à l'université de Leyde sa bibliothèque, dont la plupart des ouvrages grecs et latins sont commentés et enrichis de notes de sa main. Joseph Scaliger, semblable à son père, avait la vanité la plus déplacée et l'humeur la plus caustique et la plus insupportable. Ses écrits sont un amas de choses futiles, et d'invectives grossières contre tous ceux qui ne le déclaraient point le phénix des auteurs. Ebloui par la sottise de quelques compilateurs qui l'appelaient *abîme d'érudition*, *océan de science*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*, il s'imaginait bonnement qu'elle s'était épuisée en sa faveur. C'était un tyran dans la littérature. Il se glorifiait de parler treize langues, c'est-à-dire qu'il n'en savait aucune à fond; mais il les connaissait assez pour y trouver des termes insultans et grossiers. Auteurs morts et vivans,

tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithètes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *miserable esprit*, de *rustique*, de *niechant*, de *pendant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *fripouille*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les luthériens *barbares*, et tous les jésuites *ânes*... Origène n'est qu'un *rêveur*, selon lui; saint Justin, un *imbécile*; saint Jérôme, un *ignorant*; Rufin, un *vilain maraud*; saint Chrysostôme, un *orgueilleux vilain*; saint Basile, un *superbe*; et saint Thomas, un *pendant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisait dire: « qu'assurément le diable était auteur de son érudition. » Il méritait de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on désirait se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une *Lettre sur l'ancienneté et sur la splendeur de la race scaligérienne* (*De origine gentis scaligeræ*, in-4°), Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenait, publia les bassesses et les infamies, vraies ou prétendues, de sa famille, et on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius. (Voyez ce nom.) On peut voir aussi les *Menagiana*, p. 526, t. 2, édition de Paris, 1715. Scaliger se mêla de poésie, comme son père; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, et des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont: | des *Notes* sur les tragédies de Sénèque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompéius Festus, etc. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, et en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit; | des *Poésies*, 1607, in-12; | un traité *De emendatione temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Genève, 1609, in-fol. Le père Petau le redresse souvent dans son livre *De doctrina temporum*. | La *Chronique* d'Eusèbe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol.; | *Canones isagogici*; | *De tribus sectis Judæorum*, Delft, 1705, 2 vol. in-4°; édition augmentée par Trigland; | *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8°, publiées par Daniel Heinsius; | *Annotationes in Evangelia*, etc., dans les criti-

ques sacrées de Pearson; | *De veteri anno Romanorum*, dans le *Trésor des antiquités romaines* de Grævius, t. 8; | *De re nummaria*, dans les *Antiquités grecques* de Gronovius; | *De notitia Galliarum*, avec les *Commentaires de César*, Amsterdam, 1661, et dans le *Recueil des écrivains français* de du Chesne; | divers autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avait beaucoup plus d'étude, de critique et d'érudition, que Jules-César Scaliger son père, mais moins d'esprit. Les *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *Ana*, Amsterdam, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER de LIKA (PAUL), marquis de Vérone, Croate de nation, descendait, si on l'en croit, des princes de la Scala. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque temps aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, et réfuta lui-même ce qu'il avait écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes grâces d'Albert, duc de Prusse, et s'étant emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frère du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, et Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de manière qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui: | plusieurs Opuscules contre la religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4°; | *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne; | *Miscellaneorum tomus II, sive catholici Epitemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avait fait étant protestant, intitulé: *Encyclopediam, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quam profanarum Epitemon*; | *Satyra philosoph. et genealogie præcipuorum regum et principum Europæ*, Königsberg, 1565, in-8°. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCALIGER (PACIFIQUE), de l'ordre des mineurs conventuels, né vers l'an 1640, passa comme missionnaire en Orient, d'où il rapporta le *Diplôme testamentaire* de Mahomet, c'est-à-dire, dit-on, il accor-

daît aux chrétiens établis dans ses états la liberté de conscience, et l'entière jouissance de leurs possessions et de leurs avantages temporels. On éleva des doutes, peut-être bien fondés, sur ce fameux *diplôme*. Il fut publié en arabe et en latin, à Paris, 1630; en latin, par Habneiry, en 1658; et par Hinckelman en 1669. Cette version est très estimée, et elle passe pour exacte.

SCAMOZZI (VINCENT), né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellents architectes et des plus employés de son temps. Il voyagea beaucoup, non seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens et ses connaissances. Il travailla à Vicence, sa patrie, à Padoue, à Gènes, à Florence, et fit pour différens pays quantité de dessins, qui lui furent demandés par des princes ou de grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma-Nova, dans le Frioul vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la dernière main à un grand ouvrage qu'il avait entrepris, sous le titre d'*Idea dell' architettura universale*, qui devait contenir dix livres, mais dont il n'a publié que six, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6^e, qui traite des différens ordres d'architecture, et qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par Daviller.

* SCANDELLARI (IGNACE-AUGUSTIN), général des barnabites, né vers 1757, à Bologne, avait pris l'habit de son ordre à 17 ans, et professa tour à tour la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte; il devint général de sa congrégation. Il était également estimé des savans pour ses connaissances, cher à ses amis pour ses excellentes qualités, et à l'Eglise pour ses grandes vertus. L'amour de la retraite et de l'étude lui faisant désirer de quitter le poste de général, le souverain Pontife y consentit, et le père Scandellari se retira à Bologne, où il partagea dès lors son temps entre les exercices de piété et des travaux littéraires. Il est mort dans cette ville, à 75 ans, le 19 décembre 1832.

SCANDER-BEG ou BEY c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *Georges Castriot*, roi d'Albanie, appelé par M. de Pouqueville le *dernier des héros de la Macédoine*. Il naquit en 1404, et fut donné en otage, par son père, Jean Castriot, au sultan Amurat II, avec ses

trois frères, Ropose, Stonise et Constantin. Ces trois princes périrent d'un poison lent, que le sultan leur fit donner. Georges dut la vie à sa jeunesse, à son esprit et à sa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec soin, et lui donna le commandement de quelques troupes, avec le titre de *sangiac*. Scanderbeg devint en peu de temps le premier capitaine parmi les Turcs. Son père étant mort, en 1432, il forma le dessein de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, et de secouer le joug musulman. L'empereur, ayant envoyé une puissante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il se lia secrètement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire ottoman. Il assura ce général qu'à la première bataille il chargerait les Turcs, et se tournerait du côté des Hongrois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, et il en demeura 50,000 sur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du désordre où étaient les ennemis, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, et le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale de l'Albanie, de remettre la ville et la citadelle à celui qui porterait cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait massacrer le secrétaire et tous ceux qui avaient été présents à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connaissance. Il se transporte aussitôt à Croie, et après s'être emparé de la place, il se fait reconnaître à ses peuples qui le proclament leur souverain. Il remonta ainsi sur le trône de ses pères, en 1443, et s'y soutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, et mit deux fois le siège devant Croie ; il fut obligé de le lever. Scanderbeg sut tirer tant d'avantage de l'assiette d'un terrain âpre et montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ses généraux, qui furent souvent battus, sans que leurs pertes fussent compensées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix, et l'obtint en 1461. Le héros albanais alla aussitôt en Italie, à la prière du pape Pie II, pour secourir Ferdinand d'Aragon, assiégé dans Bari. Il fit lever le siège, et contribua beau-

coup à la victoire que ce prince remporta sur le comte d'Anjou. L'empereur turc ne tarda pas à recommencer la guerre ; mais ses généraux étant toujours repoussés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore assiégée deux fois en deux campagnes consécutives, et deux fois aussi le siège fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ses enfans sous la protection des Vénitiens. Les musulmans le regardaient comme un perfide ; mais il ne trompa que ses ennemis, et des ennemis qui avaient détrôné son père, et tué ses frères avec autant de perfidie que d'injustice et de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la chrétienté, dont il avait été le rempart. Les Albanois, trop faibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque, s'étant trouvé à vingt-deux batailles, et ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. Sa force était si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portait, lui fit demander son cimetière, s'imaginant qu'il y avait quelque chose de surnaturel ; mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire qu'en lui envoyant le cimetière, il avait gardé le bras qui savait s'en servir. *Marinus Barletius*, ou *Barlesio*, prêtre d'Épire, qui était contemporain, a donné sa *Vie* en latin, Strasbourg, 1537, in-fol. ; elle a été traduite en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8°, *ibid*, 1621, in-4°, et en allemand par Pincianus, 1561, in-4°, avec figures en bois. Le père du Poncet, jésuite, publia aussi, en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme ; elle est curieuse, intéressante, et judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particulièrement pour réfuter, par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvelé depuis par Helvétius, que l'esprit du christianisme étouffe la vertu des héros, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. Voy. FÉNÉLON, GABRIEL, saint FERDINAND, GUSTAVE-ADOLPHE, LAUDON, TILLI.

SCANTILLA (MANLIA), femme de Didius-Julianus. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats romains, qui avaient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julianus fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du règne orageux de son époux dans des alarmes continuelles; et elle le vit au bout de ce temps exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévère la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avait donné. Toute la grâce qu'elle obtint fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans la vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs et celui de ses infortunes n'avaient point troublé sa tranquillité.

* **SCAPINELLI** (Louis), poète et philologue italien, naquit en 1585, à Modène. Privé de la vue en naissant, il ne se livra pas moins à l'étude: il possédait une mémoire heureuse et une facilité très grande pour le travail; aussi fit-il des progrès étonnans, et il acquit des connaissances très étendues dans les belles-lettres, la philosophie, l'éloquence, la poésie latine et italienne. Scapinelli soutint plusieurs thèses de physique et de morale avec succès: le duc de Modène n'hésita pas à lui confier l'éducation de son fils. En 1609, Scapinelli devint professeur d'éloquence à l'université de Bologne, et fut nommé à différentes chaires de plusieurs universités d'Italie, où il figura parmi les premiers littérateurs de son temps. Il était à peine âgé de 49 ans, lorsqu'il mourut, à Modène, en 1634. Ses *Poésies* italiennes furent d'abord imprimées séparément; elles renferment des sonnets, des odes, des *canzoni*, qui ne manquent pas de mérite, mais qui sont cependant inférieurs à ses *Poésies* latines, où l'on remarque autant de correction dans le style que de sublimité dans les idées. Le savant docteur Pozzetti écrivit la vie de Scapinelli, qu'on trouve à la tête des *OEuvres* de ce dernier, imprimées sous le titre d'*Opere del dottore Scapinelli*, Parme, Bodoni, 1801, 2 vol. in-8°. Elles contiennent, outre les poésies déjà citées, plusieurs discours et dissertations sur différens sujets philosophiques.

* **SCAPPI** (ANTOINE), célèbre jurisconsulte, né à Bologne vers l'an 1540, d'une famille noble dont les aînés étaient

encore sénateurs en 1800, sous le nom de *Quaranta*. Scappi fit ses cours de droit à Ferrare, où il reçut le bonnet de docteur, et exerça pendant quelques années sa profession à Bologne. Appelé à Rome: il y enseigna les lois, et se concilia la bienveillance du cardinal Boncompagni, qui le chargea, en 1577, d'aller prendre possession du marquisat de Vignola, que le duc de Ferrare venait de céder au saint Siège. Il y demeura plusieurs années en qualité de gouverneur. Il revint à Rome, et fut auditeur de Jérôme Melchior, évêque de Macerata. Scappi occupa plusieurs places importantes à la cour pontificale, et jouit constamment de la protection des papes sous lesquels il vécut. L'excès du travail lui causa une maladie grave, et après avoir langué long-temps, il succomba vers l'an 1610. On a de lui: | *Tractatus juris non scripti*. Venise, 1585, in-fol.; | *De personis et rebus ecclesiasticis*, ibid., 1586; | *Tractatus de bireto rubeo dando cardinalibus regularibus*, Rome, 1572, 1604, in-4°.

SCAPULA (JEAN), après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimait son excellent *Trésor de la langue grecque*, son correcteur en faisait en secret un abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudiants, et en composa un *Dictionnaire grec*, qu'il publia en 1580. Ce *lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzéviros, 1652, in-fol., empêcha la vente du grand *Trésor*, et causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

* **SCARAMUCCI** (JEAN-BAPTISTE), médecin célèbre, naquit dans le château de Lapidio, dans la Marche d'Ancone, le 27 mars 1650, apprit la médecine à l'université de Ferrare, où il exerça son art, voyagea dans plusieurs villes d'Italie, et acquit une grande réputation. Scaramucci cultiva aussi d'autres sciences, et fut en correspondance avec les hommes les plus savans de son époque, comme Magliabecchi, Malpighi, Ramazini, etc. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires d'Italie, entre autres de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Phaëton*. Il mourut en 1716, âgé de 66 ans. Il a laissé: | *Observatio de flagri funiculo*, etc., Todi, 1681; | *De motu et circuitu sanguinis*, Ferrme, 1677; | *De motu cordis mechanicum theorema*, Siennne, 1689; | *Del scheletro elephantino*, Urbin, 1696; | *Theoremata fami-*

liaria de physico-medicis lucubrationibus juxta leges mechanicas, Urbin, 1693, in-4°. Cet ouvrage contient vingt théorèmes dans lesquels il a recueilli tout ce qu'il a observé dans sa pratique et dans celle d'autres médecins renommés ; | *Lettera sopra un' idrofobo*, Macerata, 1702. Il y parle d'un malade qu'il traita, auquel il survint une rage après un violent excès de colère. On cite encore de Scaramucci quelques poésies italiennes, où l'on ne remarque qu'un style assez correct.

* SCARAMUCCIA (LOUIS-PELLEGRINI), peintre italien, fils de Jean-Antoine Scaramuccia, naquit à Pérouse en 1616, prit de son père les premières leçons de cet art, et se perfectionna à Rome sous le Guide. Il existe à Milan beaucoup de ses tableaux, et entre autres une *sainte Barbe entourée de saints*, où l'on remarque la hardiesse du pinceau de Jean-Antoine ; mais il le surpasse dans le coloris : celui de Louis est plus brillant et mieux partagé. Il a gravé à l'eau-forte des dessins de Titien et de Louis Carrache, et a laissé un ouvrage qui a pour titre : *l'Excellence des pinceaux italiens*, Pavie, 1674. Il est mort à Milan en 1680, à l'âge de 64 ans.

* SCARDEONE (BERNARDIN), célèbre Italien, né à Padoue en 1478, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de cette ville. Il avait du goût pour les recherches historiques, et il en fit le principal objet de ses études. Il composa un ouvrage intitulé : *De antiquitate urbis Patavinae, et claris ejus civibus ; Appendix de sepulcris insignibus exterorum Patavii jacentium*, Bâle, 1560, in-fol. : livre curieux, plein de recherches érudites, quoique non exempt de fables, comme tous les ouvrages qui traitent de l'origine des peuples et des villes. Malheureusement il ne fut point imprimé sous les yeux de l'auteur, ce qui fait qu'il est plein d'incorrections et de fautes, et exécuté avec des caractères usés. Malgré ces défauts, ce livre, devenu rare, est très recherché et d'un prix élevé. Van-der-Aa l'a réimprimé en Hollande, et inséré dans son célèbre recueil intitulé *Corpo degli scrittori delle cose italiane*. On a en outre de Scardeone : | *De castitate libri VII*, Venise, 1542, in-4° ; | *la Nave evangelica*, Venise, 1551 ; | *Lettera colla traduzione del Dies iræ, dies illa, etc., indirizzata alle monache del monastero di San-Stefano di Padova*. Scardeone était le directeur de ces religieuses. | *Avvertimenti monacali dello*

Scardeone e d'altri, Venise, 1576. Scardeone mourut en 1574, à l'âge de 96 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Etienne. Les écrivains italiens parlent de lui avec éloge.

SCARELLA (JEAN-BAPTISTE), théatin, né à Brescia, mort en 1779, fut un des premiers partisans de Newton en Italie, et publia : | *Physica generalis methodo mathematica tractata*, Brescia, 1734-1737, 3 vol. in-4° ; | *Commentarii XII de rebus ad scienciam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4° ; | *De Magnete lib. IV*, 1759, in-4°, etc.

* SCARFANTONI (JEAN-JACQUES), ecclésiastique et jurisconsulte célèbre, naquit à Pistoie le 12 septembre 1674. Il fit ses premières études dans sa ville natale, d'où il passa à Pise, pour y faire ses cours de droit civil et canonique. Après avoir reçu le bonnet de docteur, il se rendit à Lucques et à Florence, pour y conférer avec les savans de ces deux villes, qui passaient pour les plus habiles et les plus consommés dans la science des lois. Il se montra lui-même, pendant son séjour à Florence, si profondément versé dans les matières canoniques, que les personnages qui approchaient du grand-duc. Côme III, crurent devoir parler de lui à ce prince, comme d'un des ecclésiastiques de ses états les plus propres à remplir un siège épiscopal en Toscane. Ce n'est pas la seule fois qu'il fut question de lui pour l'élever à cette haute dignité ; et que sa modestie, ou la crainte d'un fardeau qui n'est pas sans une grande responsabilité, lui fit décliner ces offres. Revenu à Pistoie, il y fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, et, peu de temps après, de la dignité de prévôt. Le désir, toujours croissant, d'acquérir de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il s'y rendit en 1702, et y passa cinq ans dans la société des hommes les plus instruits, qui eux-mêmes admirèrent son savoir. Il revint dans sa patrie, où l'évêque Cortigiani l'employa dans le gouvernement du diocèse, en qualité de chanoine-visiteur, dignité qu'il conserva, avec celle de vicaire-général, sous les prélats successeurs de cet évêque. Il mourut le 27 décembre 1748, à l'âge de 74 ans. On a de lui : | *Dissertatio, an cuncti regulares non habentes indultum sedis apostolicæ, post editionem sacri concilii Tridentini, possint, extra tempora à jure statuta, sacris ordinibus initiari*, Lucques, 1716 ; | *Animadversiones ad lucu-*

brationes canonicales Francisci Ceccoperrii, Lucques, 1737, 3 vol., ouvrage important et regardé comme capital. Il fut réimprimé à Venise, et Benoît XIV le cite avec éloge dans son bel ouvrage *De Synodo*. | *Apologia dissertationis*, etc., Pistoie, 1747. L'abbé Scarfantonio a laissé d'autres ouvrages inédits, que la *Storia letteraria d'Italia*, tome 3, page 312, a mentionnés honorablement.

* SCARFO (JEAN-CHRYSOSTOME), moine de l'ordre de Saint-Basile, florissait vers 1730. Il était bon théologien, avait de l'érudition et des connaissances étendues en philosophie et en antiquités. Heureux s'il s'en fût tenu à cela, et s'il eût su se borner à se faire, par ses propres écrits, une réputation qu'il aurait pu obtenir. Il voulut plus : il désira de passer pour poète; et, trouvant plus commode de s'approprier l'ouvrage d'autrui que de tirer quelque chose de son propre fonds, il se rendit coupable du plus insigne plagiat. Se persuadant que les tragédies et les comédies latines de Martirano de Cosenza, imprimées à Naples en 1556, et devenues fort rares, étaient oubliées, il les fit réimprimer à Venise sous ce titre : *Poesie latine e volgari, con in fine alcune notizie storiche*, 1737, in-4°, et les publia comme étant de lui. Il y joignit quelques autres poésies dérobées au Navagero, au Flaminio, et à d'autres bons poètes, avec la seule précaution d'en changer l'ordre et quelques vers, et il eut l'audace ou la maladresse, d'en envoyer un exemplaire au célèbre Antoine Volpi. Ce savant s'aperçut bientôt du vol, et n'en garda pas le secret. Il eut soin même de faire prévenir Scarfo de la découverte qu'il avait faite. Ce larcin n'échappa point à d'autres savans, en sorte que bientôt il fut connu de tout le monde. On a de Scarfo, à lui appartenant légitimement : | *il Neosofo, dialogo ove vien stabilito un nuovo sistema filosofico*, Venise, 1740, in-4°; | *Lettera in cui vengono dilucidati varj antichi monumenti*, Venise, 1739, in-4°, fig.; | *Due opuscoli, l'uno de SS. Basiliani, l'altro e la chronichetta della chiesa regina*, Naples, 1721, in-8°; | *Sermones geographici* : on les trouve dans la *Prima raccolta calogeriana*, t. 14, p. 141.

SCARGA (PIERRE), jésuite polonais, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du collège de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, et un grand nombre d'ou-

vrages théologiques imprimés en 4 vol. in-fol.

* SCARPA (ANTOINE), anatomiste et chirurgien célèbre, né en Lombardie; vers 1750, commença de bonne heure sa réputation par des cours de clinique et d'opération chirurgicale. C'était un praticien habile, et ses travaux et ses expériences ont puissamment contribué aux progrès de la chirurgie. C'est lui qui a remis en honneur l'opération de la cataracte par la méthode de l'abaissement, qu'il tira, pour ainsi dire, de l'oubli. On lui doit aussi des remarques importantes sur les causes, le développement et la thérapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupille anormale; des descriptions anatomiques très fidèles de diverses espèces de hernies, qui ont fait connaître plusieurs dispositions jusquelà inconnues ou inexplicables; l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement; enfin, il a contribué à accréditer la méthode d'Anel, improprement dite de Hunter, dans le traitement des anévrysmes. Lors de l'établissement de la république cisalpine, il refusa le serment exigé de tous les fonctionnaires publics, ce qui le priva de la chaire qu'il occupait à l'université de Pavie; mais Bonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, en disant : « Hé, qu'importe le refus du serment et les opinions politiques : le docteur Scarpa honore l'université et mes états ! » Il continua à se livrer à ses fonctions avec le plus grand zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 31 octobre 1832. Ses nombreux ouvrages, dans lesquels on regrette de rencontrer un style trop négligé, ont été néanmoins répandus dans toute l'Europe, et leur utilité les a rendus classiques. Nous citerons les principaux : | *Anatomicae disquisitiones de auditu et olfactu*, Pavie, 1789, in-folio; | *Commentarius de penitiori ossium structura*, Leipsick, 1779, in-4°, traduit en français par Lèveillé, sous le titre de *Mémoire de physiologie et chirurgie pratique*, Paris, 1804, in-8°; | *Tabulae neurologicae ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum*, Pavie, 1794, in-folio; | *Trattato delle principali malattie degli occhi*, Pavie, 1810, 5^e édition, in-4°, traduit en français par Lèveillé, sous le titre de *Traité-pratique des maladies des yeux, ou Expériences et observations sur les maladies qui affectent ces organes*, Paris, 1802, 2

vol. in-8° : depuis il s'en est fait deux traductions d'après la 5^e édition, l'une par MM. Bousquet et Bellanger ; l'autre par M. Fournier-Pescay et M. Begin, Paris, 1821, 2 vol. in-8° ; | *Riflessioni ed osservazioni anatomico chirurgiche sull' aneurisma*. Pavie, 1804, in-folio, traduit en français par M. Delpech, sous ce titre : *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anéurisme*, Paris, 1809, in-8°, avec atlas petit in-folio. Ce traité est remarquable par l'exactitude des descriptions anatomiques. | *Sull' hernie memorie anatomico-chirurgiche*, Milan, 1809-1810, in-folio : ouvrage devenu classique et traduit en français par M. Cayol, avec le titre de *Traité pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*, Paris, 1812, in-8°, et atlas in-folio. Il faut y joindre : *Supplément au Traité pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*, suivis d'un nouveau mémoire sur la hernie du périmée, Paris, 1823, in-8°, traduits d'après la nouvelle édition publiée par Scarpa, à laquelle il avait ajouté un grand nombre de faits recueillis depuis sa première édition. | *Sul taglio ipogastrico per l'estrazione della pietra della vesica originaria*, Milan, 1820, in-4° ; | *Sullo sciro e sul cancro*, Milan, 1821, in-4° ; | *Memoria sull'idrocele del cordone spermatico*, Pavie, 1823, in-4° avec planches ; | *Saggio di osservazioni sul taglio retto-vesicale, etc.*, Paris, 1825, in-8° ; les objections que présente l'auteur ont été combattues avec avantage en France par plusieurs praticiens, et en Italie par Vacca Berlingieri. Cet ouvrage est une des dernières productions de l'auteur, qui, bien que fort âgé, et devenu entièrement aveugle, ne voulut pas rester indifférent au milieu de la querelle qui s'était élevée, en Italie, au sujet de l'opération de la taille : adversaire violent de la méthode recto-vésicale, il se fit le défenseur de la taille latéralisée.

SCARRON (PAUL), poète français, fils d'un conseiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son père, marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit, et vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il se livra à tous les plaisirs. De retour à Paris, il continua la même vie ; mais des maladies longues et douloureuses l'avertirent de l'affaiblissement de sa complexion. Enfin

une partie de plaisir lui ôta subitement, à l'âge de 27 ans, ces jambes qui avaient bien dansé, ces mains qui avaient su peindre et jouer du luth. Il était allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il était chanoine. Un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines, une lymphé acre se jeta sur ses nerfs et le rendit (comme il le disait lui-même) un raccourci de la misère humaine. Gai en dépit des souffrances, il se fixa à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus distinguées et les plus ingénieuses de la cour et de la ville. La perte de sa santé fut suivie de celle de sa fortune. Son père étant mort, il eut des procès à soutenir contre sa marâtre. Il plaida burlesquement une cause où il s'agissait de tout son bien, et il la perdit. Madame d'Hautefort, son amie, sensible à ses malheurs, lui obtint une audience de la reine Anne d'Autriche. Le poète lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. Cette princesse sourit, et Scarron prit ce sourire pour un brevet ; depuis il prit le titre de *Scarron*, par la grâce de Dieu, malade indigne de la reine. Il tâcha de se rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une pension de 500 écus ; mais ce ministre ayant reçu dédaigneusement la dédicace de son *Typhon*, et le poète ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la pension fut supprimée. Il s'attacha au prince de Condé, dont il célébra les victoires, et au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la 1^{re} partie du *Roman comique*. Son mariage, en 1651, avec mademoiselle d'Aubigné, connue depuis sous le nom de madame de Maintenon, n'augmenta pas sa fortune, mais lui donna une compagne vertueuse. Madame de Neuillant lui présenta mademoiselle d'Aubigné qui devait alors son existence à une dame charitable, mais dont l'humeur acariâtre lui faisait payer cher ses faveurs. Scarron, en compatissant à sa situation pénible, lui tint un discours fort sage, qu'il termina par ces mots... « Si vous voulez être religieuse, je vous payerai votre dot : si vous voulez vous marier, je n'ai à vous offrir qu'une très-laide figure » et une fortune excessivement bornée. Mademoiselle d'Aubigné accepta ce dernier parti. Scarron n'avait alors de mouvement libre, que celui de la main, de la

langue et des yeux. La bonne compagnie n'en fut que plus ardente à se rassembler chez lui ; mais elle changea de ton. Scarron réforma ses mœurs et ses saillies indécentes, et peu à peu la société s'habitua à une bienséance qui, sans bannir la gaieté excessive du maître de la maison, en adoucissait les traits. Cependant Scarron vivait avec si peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viagères, et à son *marquisat de Quinet* (c'était ainsi qu'il appelait le revenu de ses livres, du nom du libraire qu'ils imprimaient). Il demandait des gratifications à ses supérieurs, avec la liberté et l'assurance d'un poète burlesque. Dans l'abondance, Scarron dédiait ses livres à la levrette de sa sœur ; et dans le besoin, à quelque monseigneur qu'il louait autant, et qu'il n'estimait pas davantage. Une charge d'historiographe vint à vaquer ; il la demanda, et ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une pension de 1600 livres. La reine Christine passant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous permets, » lui dit-elle, d'être amoureux de moi ; la reine de France vous a fait son malade, » et moi, je vous crée mon Roland.... » Scarron ne jouit pas long-temps de ce titre : il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martinière, en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1737, et en 7 vol. in-8°, Paris, 1786. On y trouve : | *L'Énéide travestie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique et joviale imagination de l'auteur ; mais il est difficile d'en lire quelques pages de suite sans sentir l'ennui et le dégoût : elle a été continuée depuis par Moreau de Brazey. | *Typhon, ou la Gigantomachie* ; | plusieurs *Comédies*, et quelques petites pièces de vers ; | son *Roman comique*, ouvrage en prose, sur la vanité, la ridicule importance des histrions et leur vie corrompue ; | des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français ; | un volume de *Lettres, des Poésies diverses, des Chansons, des Epîtres, des Stances, des Odes, des Epigrammes*. Tout respire dans ce recueil l'enjouement et une gaieté pleine de vivacité et de feu. Scarron trouve à rire dans les sujets les plus sérieux ; mais il tombe presque toujours dans le bas et le trivial. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida regna petens non exorabilis Orcl,
Venerat ad stygias Scarro facetus aquas.
Solvuntur risu maestissima turba silentium ;
Hic Jocus et Rixus, hic lacrymant Veneres.

De nos jours, MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intitulée : *le Mariage de Scarron*.

SCARUFFI (GASPARD), écrivain italien du 16^e siècle, est peu connu, quoiqu'il ait composé un ouvrage très rare sur les monnaies, intitulé : *l'Alitinofo, per far ragione e concordanza d'oro e d'argento*, etc., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver ensuite 10 feuillets qui ont pour titre : *Breve istruzione sopra il discorso di Scaruffi*. Ce livre est recherché par les curieux.

* SCATI (le père LÉOPOLD), naquit à Acqui, en 1750, de la famille des marquis Scati. Décidé à se consacrer à la vie religieuse, il entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, et se rendit à Monza, où il trouva le pieux Fontana, depuis cardinal. Tous deux du même âge, ils firent ensemble leur profession, en 1766. Le père Scati étudia la rhétorique et la philosophie à Milan, et la théologie à Rome ; il fut ensuite professeur de philosophie et de géométrie à Final et à Lodi, et passa à Novare, où il remplit pendant cinq ans la chaire d'Écriture-sainte. Victor-Amédée III l'appela à Turin, et le nomma, en 1791, recteur du collège des Nobles, que ce monarque confia aux barnabites. Son successeur, Charles-Emanuel IV, conféra au père Scati le titre de conseiller. D'après les vœux de ce prince, qui s'était retiré à Rome, il se présenta comme témoin des vertus de la reine Marie-Clotilde de France (*voyez* ce nom), dans les procédures pour la béatification de cette pieuse princesse. Devenu provincial des collèges de Piémont et de Savoie, il fut postulant dans les causes ayant pour objet la béatification du vénérable Antoine-Marie-Zacharie, fondateur des barnabites, et la canonisation du B. Alexandre Sauli, religieux du même ordre. En 1800, il fut nommé à l'évêché de Pignerol ; mais cette nomination n'eut pas d'effet, à cause de l'invasion du Piémont par les Français et de l'expulsion du roi. Il rendit les plus importants services au vertueux cardinal Gerdil (*voyez* ce nom), lorsque ce prélat fut contraint de se retirer en Piémont, après la prise de Rome, en 1798. Le cardinal accorda au père Scati toute sa confiance, le choisit pour son confesseur, l'emmena au conclave à Venise ; à sa mort, en 1802, il le fit son légataire, et lui confia ses manuscrits. C'est par les

soins du père Scati que parut à Venise, dans cette même année, l'appendix à l'*Examen des mariages*, qui avait déjà été publié à Venise et à Rome. L'année suivante, il fit imprimer, dans cette dernière ville le *Traité du mariage*, et, en 1805, la *vie du B. Alexandre Sauli*, précédée de l'éloquent *Discours sur la divinité de la religion de Jésus-Christ*. Il présida ensuite à l'édition complète des *Oeuvres du cardinal Gerdil*, commencée à Rome, en 1806, et dont il a été publié 15 volumes. L'occupation de Rome par les Français interrompit cette entreprise. Le père Scati rapporte dans cette édition, sur le cardinal Gerdil, plusieurs passages tirés de l'ouvrage français intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18^e siècle* : ces passages se trouvent plus particulièrement cités aux tomes 11, 12, 13 et 14, et il parle de l'auteur avec éloge. Il le confond cependant avec un évêque français qui a publié un ouvrage à peu près semblable, mais dont le sujet est différent. Quand le pape rentra à Rome, le père Scati retourna dans son couvent ; et le cardinal Fontana, qui avait conservé le titre de général des barnabites, le nomma son vicaire. Pie VII le choisit pour examinateur des évêques, sans que ces fonctions l'empêchassent d'assister avec assiduité au confessionnal. Le père Scati, après une vie aussi pieuse qu'active, mourut le 10 décembre 1816, âgé de près de 67 ans.

* SCAURUS (M. ÆMILIUS), consul romain, naquit d'une des familles les plus illustres de Rome, l'an 463 avant J.-C. Son père, quoique patricien, était si pauvre, qu'il s'était vu contraint, pour subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfans, de faire le métier de charbonnier. Ses collègues et le sénat ne l'ignoraient pas, et ils le laissaient languir dans la misère. M. Æmilius avait reçu une bonne éducation ; mais découragé par son manque de fortune, il n'osa, pendant quelque temps, prétendre à aucune charge dans la république. Il était naturellement éloquent, et commença à haranguer dans la place publique. Il se fit ainsi un renom ; il fut bientôt nommé édile, et dans cette place et les différentes fonctions qui y étaient attachées, il s'occupa exclusivement à rendre une exacte justice. Peu de temps après, on le nomma préteur, charge dont il s'acquitta avec un égal honneur, qu'il rendit digne d'être élevé au consulat, l'an 657 de Rome (115 ans avant J.-C.). Il

porta des lois somptuaires, et fit des réglemens pour les suffrages dans les assemblées. L'intégrité et la sagesse avec lesquelles il avait exercé ces différentes charges, lui acquirent une réputation honorable, et il fut, par le vœu public, élu chef de l'ambassade que les Romains envoyèrent à Jugurtha, qui faisait une guerre injuste contre Adherbal, roi de Numidie. Un seul instant ternit la gloire de Scaurus ; il se laissa corrompre, comme les autres, par l'or de Jugurtha, que son ambition poussait à s'emparer des états d'Adherbal, mais qui cependant ne voulait pas se compromettre avec le sénat romain. De retour à Rome, Scaurus trouva la punition de son avidité dans le mépris de ceux qui naguère avaient été les admirateurs de ses vertus. Néanmoins, il fut nommé censeur, et pour faire oublier sa faute, il fit bâtir le pont *Milvien*, et paver le chemin qu'on appelle encore de son nom la *voie émilienne*. Il composa l'*Histoire de sa vie*, et autres ouvrages que le temps a consumés. Il mourut dans un âge très avancé.

* SCAURUS (M. ÆMILIUS), fils du précédent, et beau-fils de Sylla, qui avait épousé Métella, sa mère, fut nommé édile peu de temps après la mort de son père. Il avait pour femme Murcie, répudiée par le grand Pompée. Il s'abandonna à tous les vices, et Plinie assure que son éditilité acheva le renversement des mœurs, et croit même qu'elle fut plus funeste à Rome que la sanglante proscription de Sylla. Scaurus accumula beaucoup de richesses aux dépens des Romains ; mais son nom serait oublié, sans le fameux théâtre qu'il fit construire, et qui est le premier *permanent* qui ait existé dans Rome, le sénat n'ayant permis jusqu'alors que des théâtres *mobiles* dressés uniquement dans les fêtes solennelles, pour être défaits aussitôt après. Celui de Scaurus passe pour avoir été le plus vaste et le plus magnifique qu'on ait connu : il pouvait contenir 80,000 personnes ; on y comptait 360 colonnes de marbre ; l'étage le plus bas était de colonnes qui soutenaient un plancher et un lambris doré ; celui du milieu était de verre, et le plus haut tout en marbre. Les colonnes d'en bas étaient toutes hautes de 38 pieds, ayant dans les intervalles 3,000 statues de bronze. Ce théâtre était en outre orné de riches tableaux ; l'appareil et tout ce qui servait aux acteurs était de toile d'or. Scaurus employa dans ce superbe et inu-

tile édifice une grande partie de l'argent que son père avait reçu de Jugurtha, et de celui qu'il avait retiré de ses concussions.

* **SCEPEAUX** (MARIE-PAUL-ALEXANDRE-CÉSAR de BOISGUIGNON, vicomte de), chef vendéen, né le 19 septembre 1769 d'une ancienne et noble famille de Poitou, était officier de cavalerie avant la révolution. Il ne partagea pas les principes nouveaux, et dès 1793 il se jeta parmi les royalistes de la Vendée. Il servit dans l'armée de M. de Bonchamp, son beau-frère, jusqu'à la mort de ce chef, et eut une grande part aux succès de Vihier et de Saumur. Après la défaite du Mans, il demeura quelque temps caché dans les environs de Segré, et s'occupa pendant ce temps de rallier les insurgés de la rive droite de la Loire, sous le nom de *Chouans*. Il fut le chef qui conserva le plus de consistance à la troupe qu'il commandait; cependant ne voyant plus les moyens de faire la guerre, il se soumit à la république, et en 1800 on arrêta des consuls le raya de la liste des émigrés et le rétablit dans ses propriétés. Il servit aussi dans l'armée impériale où il parvint au grade de général de brigade. Lors de la restauration il reparut à la cour, et fut nommé colonel de l'un des régimens des chasseurs royaux, et reconnu maréchal-de-camp le 11 janvier de la même année. Il se tint à l'écart pendant les cent-jours. Le gouvernement lui confia en 1820 le commandement du département de la Seine-Inférieure. Il est mort à Angers le 21 octobre 1821.

* **SCÉVOLA** (Louis), littérateur italien, né à Brescia en 1770, y professa la rhétorique depuis l'âge de 17 ans jusqu'en 1779. Alors il devint secrétaire d'un comité d'instruction publique. En 1807, il fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne; mais il perdit cette place après la mort de Murat. Il se retira à Milan, où il mourut en 1819. Scévola était entré dans la carrière ecclésiastique; cependant la vocation lui manquait. On a de lui plusieurs tragédies: *la Mort de Socrate*, *Annibal in Bitunia*, *Saffo*, *Erode*, *Aristodemo*, *Giulietta e Romeo*, imprimées à Milan en 4 vol. Les deux premières ont obtenu le prix de l'académie de Brescia. Elles ont été recueillies et imprimées en 1813 à Milan. Pendant les troubles qui agiterent sa ville natale, il lui rendit un grand service en empêchant la dispersion des livres appartenant aux bibliothèques, des couvens supprimés.

SCÉVOLA. Voyez **MUTIUS**

SCÉVOLE. Voyez **SAINTE-MARTHE**.

SCHAAF (CHARLES), né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, était fils d'un major dans les troupes du landgrave de Hesse-Cassel. Il perdit son père dès l'âge de huit ans. Sa mère l'accompagna à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appelé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il y mourut en 1719 à 73 ans d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont: | *Grammatica chaldaica et syriaca*, 1686, in-8°; | *Novum Testamentum syriacum*, Leyde, 1708, in-4°, avec une traduction latine; | *Lexicon syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708, in-4°; | *Epitome grammaticæ hebrææ*, 1716, in-8°.

SCHABOL (JEAN-ROGER), diacre du diocèse de Paris, licencié en Sorbonne, né en 1690, était fils d'un sculpteur qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avait donné une espèce de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses: | la *Théorie du jardinage*, Paris, 1774, in-12; | la *Pratique du même*, 1774, 2 vol. in-12; | le *Dictionnaire du jardinage*, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, ou **SCHACCHI** ou **SCACCHI** (FORTUNAT), religieux augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu et l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittait mal. Le père Schacci en conçut tant de chagrin qu'il vendit sa nombreuse bibliothèque, et se retira à Fano, où il mourut en 1653. On a de lui un livre intitulé *Mirothecium*, Rome, 1625, 1627 et 1637, en 3 vol. in-4°, et Amsterdam, 1701, 4 vol. in-fol.; ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte, comme de celles des rois, des prêtres, des prophètes, et des choses saintes, et même de l'huile des lampes et de l'huile des parfums. On a encore de lui: | une *Traduction latine de la Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante et la Paraphrase chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol.; | *De cultu sanctorum*, Rome, 1639, in-4°; | des *Sermons italiens*, Rome, 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée, il était naturel-

lement bilieux et inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre les abus qui régnaient dans son ordre, et le peu de ménagement avec lequel il reprenait la conduite de ses supérieurs, lui attirèrent des chagrins cuisans. Il avait d'autant plus mauvaise grâce de censurer les autres, que ses mœurs n'étaient point irréprochables.

SCHAEDER ou SKYTTE (JEAN), ministre d'état en Suède, né de parens obscurs à Nikoeping, mort à Stockholm en 1645, avait été précepteur de Gustave-Adolphe, qui le créa baron, et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* SCHAEFFER (JACOB-CHRISTIAN), savant très distingué du 18^e siècle, né à Querfurt le 30 mai 1718, mort à 72 ans à Ratisbonne le 5 janvier 1790, avait eu à lutter, pour faire ses études, contre tous les embarras que fait naître une excessive indigence. Son zèle et son désir de s'instruire lui firent tout surmonter, et il fut nommé successivement maître de la faculté de Tubingue, docteur à celle de Wittenberg et surintendant ou président du consistoire de Ratisbonne. Il composa beaucoup d'ouvrages utiles, multiplia les inventions profitables à la société, et se montra toujours dépourvu de toute ambition personnelle. Ses travaux les plus importants sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle et particulièrement sur les insectes, les zoophytes et les plantes. On peut diviser en trois classes les ouvrages qu'il publia sur ces diverses branches de la science : la première comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus ; tels sont les deux suivans : *Fungorum qui in Bavaria.... nascuntur icones*, Ratisbonne, 1762-1770, 4 tomes in-4° avec 350 planches coloriées : on y joint le commentaire de Persoon, Erlang, 1800, in-4° ; | *Icones insectorum circa Ratisbonam indigenorum*, ibidem, 1766, 5 tomes in-4°, avec 220 planches coloriées. La seconde se compose de dissertations particulières, avec des planches coloriées ; la liste en est très considérable ; elle se trouve dans la *Bibliographie de Coblès*, dans Boehmer, dans Meusel, etc. : la 3^e comprend les deux ouvrages dont voici les titres : *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-8°, latin et allemand ; | 3^e édit., ibid., 1780, in-4° et *Botanica expeditor*, ibid. 1762, 3 parties in-8°, avec figures. M. Walckenaer a

fait l'*Eloge* de ce savant observateur de la nature qui a été oublié dans la plupart des biographies. — Son frère JEAN-GOTTLIEB SCHAEFFER, né en 1720 à Querfurt, mort à Ratisbonne en 1793, fut un pharmacien distingué. C'est à lui que l'on doit un traité sur l'*usage des lavemens de fumée de tabac*. Il y a plusieurs médecins allemands du même nom. Voyez la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*, tome 7.

SCHAH-ABBAS, surnommé le Grand, et 7^e roi des Perses, de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs et les Tartares avaient enlevé plusieurs provinces à son père Kodabendi ; il se les fit rendre. Les Portugais s'étaient emparés depuis 1507 de l'île et de la ville d'Ormuz ; il les reprit en 1622. Il se préparait à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un règne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, et le bienfaiteur de la patrie par ses lois. Il commença par détruire une milice aussi insolente que celle des janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre ; il construisit des édifices publics ; il rebâtit des villes ; il fit des fondations utiles ; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse ; l'ordre fut rétabli partout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractère. Il existe à la bibliothèque du roi et à celle de l'arsenal une Histoire de ce prince, extrêmement curieuse, écrite en persan. Voyez SHIRLEY ANTOINE.

SCHAH-ABBAS, arrière-petit-fils du précédent, fut le 9^e roi de Perse de la race de Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, et reprit à 18 la ville de Candahar, que son père avait cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassait de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire ; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes. Il protégeait ouvertement le christianisme, convaincu que c'était la religion la plus assortie au bonheur des peuples et à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL. Voyez ISMAEL.

SCHAH-SOPHI. Voyez KARIE.

SCHALL de BELL (JEAN-ADAM), né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, et s'embarqua

pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des païens mêmes, dont il avait gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques, et fut appelé ensuite à la cour de Peking, pour travailler à corriger le calendrier chinois. Il mérita les bonnes grâces de l'empereur, et fut fait chef des mathématiciens, et mandarin, emploi qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du ciel*, et l'honora d'une telle confiance, que, contre les premières règles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, et lui rendit chaque année quatre visites. Le père Schall profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince, pour le bien de la religion. Il en obtint un édit par lequel il était permis aux missionnaires de bâtir des églises, et de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire; et, dans l'espace de 44 ans, les missionnaires firent plus de 100,000 prosélytes; mais après la mort de ce prince, les choses changèrent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avait joui, le firent jeter dans un affreux cachot, et condamner enfin, comme chef de ce qu'ils nommaient la *secte infâme*, et pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché et découpé par morceaux : sentence et genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise, tant exaltée par des philosophes ignorans ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, et des tremblemens de terre ayant renversé un grand nombre de maisons, le peuple regarda ces événemens comme des châtimens du ciel, et demanda l'élargissement du père Schall, et celui des autres pères qui étaient renfermés avec lui. Il sortit de prison; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, consumé de souffrances et de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de missionnaire. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages en langue chinoise sur l'astronomie, la géométrie et les mathématiques, faits en société avec le père Jacques Rho. Le père Prosper Intorcetta en a apporté quatorze vol. in-4°, qu'il présenta, en 1671 au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre les ouvrages déjà indiqués,

le père Schall a publié aussi en chinois les traités de Lessius : *De providentia Dei* et *De octo beatitudinibus*; une *Explication des images représentant la vie de Notre-Seigneur*. Maximilien, duc de Bavière, avait envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. C'est principalement sur ses Lettres qu'on a rédigé l'*Histoire de la mission de la Chine*, publiée en latin à Vienne en 1665, in-8°.

SCHANNAT (JEAN-FRÉDÉRIC), d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son *Histoire du comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg, en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Histoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère : *Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima*, Fulde et Leipsick, 1723, in-fol.; *Corpus traditionum fuldensium*, 1724; *Recueil d'anciens documens, pour servir à l'histoire du droit public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol.; *Diocesis fuldensis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses *Animadversiones historiciæ et criticae*, Wurtzbourg, 1727. Schannat opposa à cette critique, *Vindiciæ quorundam archivi fuldensis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'*Historia fuldensis in tres partes divisa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulde, François Georges, électeur de Trèves, et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schœnborn, invita Schannat à écrire l'*Histoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en 2 tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderschied-Blanckenheim, souhaita que Schannat écrivît sur l'histoire ancienne d'Effel, qui est en partie dans l'archevêché de Trèves, et en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche; et il aurait été en état de faire imprimer l'histoire de 22 familles de ce

pays, au printemps de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avait aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, et avait amassé des matériaux qui le conduisaient jusqu'au 5^e siècle. (Voyez HARTZEIM.) On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la maison palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat était lié avec les cardinaux Albani, Quirini et Passionei, et avec plusieurs autres personnes illustres. Il avait autant de modestie que d'érudition.

SCHARD ou SCHARDIUS (SIMON), né en Saxe l'an 1555, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut le 20 mai 1573. On doit à cet auteur : | un recueil des *Ecrivains de l'histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol. ; | l'*Idee d'un conseiller* ; | *Dictionnaire du droit civil et canonique* ; | des *Harangues*, des *Elégies*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATTEN (NICOLAS), jésuite, célèbre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du 17^e siècle, en 1676 à l'âge de 68 ans. On lui doit : | *Historia Westphaliae*, Neuhaus, 1690, in-fol. ; | *Annales Paderbornenses*, Neuhaus, 1693, in-fol. « Ouvrage, selon un critique » peu suspect, fort estimé, exact, plein » de grandes recherches. » | *Carolus Magnus romano-catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4^o ; Schatten réfute victorieusement Nifanuis, auteur luthérien, qui prétendait que Charlemagne avait établi dans l'Eglise des usages que Luther n'y fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG (ADOLPHE), comte de), d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liège, chanoine de celle de Cologne et coadjuteur d'Adolphe Herman de Wède, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg, élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, et de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zèle à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocèse en 1552, il raffermir dans la foi catholique trois de ses évêques suffragans, qui paraissaient chanceler, et mourut le 20 septembre

1556. On a les *Actes*, imprimés en 1544, de huit synodes qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avait causés dans son diocèse. Voyez GROPPER.

SCHEDIUS ou SCHEDE (ELIE), né en Bohême, le 12 juin 1615, figure au nombre des enfans célèbres. A l'âge de douze ans, il faisait des vers et des discours grecs et latins. Il mérita, n'étant encore âgé que de 18 ans (en 1633), la couronne de laurier que les empereurs avaient coutume de donner à ceux qui se distinguaient dans la poésie. Il fut aussi comblé d'honneurs dans les cours étrangères. Nous avons de lui : *De Diis germanicis, sive veteri germanorum religione Syntagmata IV*, 1648, Halle, 1728. Il mourut à Varsovie le 2 mars 1641. L'*Eloge* de Schedius se trouve dans le recueil de quelques enfans précoces par Goetze, Lubeck, 1708, in-8^o.

SCHEDONE Voyez SCHIDONE.

* SCHEELÉ (CHARLES-GUILLAUME), l'un des créateurs de la chimie moderne, et surtout de la chimie organique, né le 19 décembre 1742, à Stralsund, étudia la pharmacie dès l'âge de 14 ans, notamment chez l'apothicaire Bauch, à Gothenbourg où il resta six ans ; il travailla ensuite seul avec une persévérance soutenue, et fut employé dans diverses pharmacies à Malmö, à Stockholm et à Upsal ; en 1775 il fut chargé de celle de Pohler à Koeping, par le collège de médecine, après un brillant examen. Plus tard (1777) il devint propriétaire de cette pharmacie célèbre et il se maria en 1786 avec la veuve de Pohler qu'il institua son héritière. Il mourut le 24 mai 1786, âgé de 44 ans. Scheele s'était fait connaître d'abord par un *Mémoire sur le spathfluor*, qu'il présenta à l'académie des sciences de Stockholm, pendant son séjour dans cette ville. On lui doit la découverte de l'*oxygène*, du *chlore*, du *manganèse*, du *molybdène*, de l'*hydrogène arseniqué*, de l'*hydrure de soufre*, du *principe doux des huiles*, des *acides arsenique, urique, lactique, mucique, gallique, oxalique* (suivant Ehrhart, son intime ami), *hydrocyanique, et malique*, etc. et une foule d'autres travaux. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxygène et d'hydrogène, etc. L'académie royale de Stockholm, dont il était membre ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes, lui confiait la plupart de ses expériences chi-

miques et lui allouait, à cet effet, une somme considérable. Le ministère anglais avait cherché, mais sans succès, à l'attirer à Londres. On a de Scheele un excellent *Traité de l'air et du feu*, Upsal, 1777, traduit en français par Dietrich, 4 vol. in-12, et in-8°; divers *Traités et Mémoires*, insérés dans les *Recueils de l'académie royale de Stockholm*. Toutes ses *Oeuvres* ont été recueillies et publiées par Hermbsstaedt sous le titre de *Collection des recherches de C. G. Scheele sur la physique et la chimie*, Berlin, 1793, 2 vol. Vicq-d'Azir a fait son *Eloge* à l'académie royale de médecine en 1787.

SCHEELSTRATE (EMMANUEL), successivement chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliothèque du Vatican, chanoine de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la considération que méritaient ses talens et l'usage qu'il en faisait. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : | *Antiquitates Ecclesiae illustratae*, Rome, 1692 et 1697, 2 vol. in-fol. ; | *Ecclesia africana sub primatu Carthaginensi*, Anvers, 1679, in-4°; | *Acta constantiensis concilii*, in-4°; vigoureusement défendu contre Maimbourg et un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans sa *Dissertation historique et théologique* sur le concile de Constance; | *Acta Ecclesiae orientalis contra Calvinii et Lutheri haereseis*, Rome, 4 vol. in-fol. ; | *De disciplina arcani*; | *Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolitana*. Il avait une grande connaissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines et pures. Scheelstrate a aussi publié sur l'assemblée du clergé de France en 1682 un écrit dont la 2^e édition de 1740 est particulièrement recherchée.

SCHEFFER (JEAN), antiquaire, né à Strasbourg en 1621, fut appelé en Suède par la reine Christine, qui le fit professeur d'éloquence et de politique à Upsal. Il devint bibliothécaire de l'université de cette ville, où il mourut le 26 mars 1679. On a de lui : | un traité *De militia navali veterum libri IV*, 1654, in-4°, Upsal, 1659, in-4°; | *Upsalia antiqua*, 1666, in-8°, rare et curieux; | *Laponia*, Francfort, 1673, in-4°, avec figures, traduit en français par le père Lubin, Paris, 1678, in-4°; | *Succia litterata*, dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick, 1699, in-8°; | *De re vehiculari veterum*, Franc-

fort, 1671, in-4°, rare, et un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition. On peut voir la liste de ses thèses, *Harangues, Eloges, et Dissertations* dans Nicéron tome 59 de ses *Mémoires*. On doit aussi à Scheffer des éditions avec *Commentaires* de Phèdre, d'Arrien, d'Elie, de Pacatus. La société d'éducation d'Upsal proposa en 1781 pour l'Eloge de Scheffer un prix qui fut décerné au mémoire de Fant, Stockholm, 1783, in-8°.

SCHEFFMACHER (JEAN-JACQUES), jésuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alsace, de parens distingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverse fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par ses talens et le zèle qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Eglise grand nombre de luthériens. Les écrits qu'il publia successivement depuis 1716 jusqu'à sa mort, et surtout ses 12 savantes lettres, procurèrent la conversion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'université de Tübingen, et Armand de la Chapelle, pasteurs à la Haye, tâchèrent d'y répondre; mais il parait que leurs réponses ne firent point fortune. Celle du premier est moins mauvaise que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les lettres du père Scheffmacher parurent d'abord successivement et séparément; mais on les réunit, et on en fit trois éditions en 2 vol. in-4°; la 1^{re} en 1733, la 2^e en 1747, et la 3^e en 1750 et 1751. Il y en a aussi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à laquelle l'éditeur a ajouté une treizième lettre sur la présence réelle contre les calvinistes. On a donné un abrégé de ces lettres, 1 vol. in-8°. Le père Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du collège royal et de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1753.

SCHELSTRATE. V. SCHEELSTRATE.

SCHEGK ou SCHEGKIUS (JACQUES), né en 1511 à Schorndorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 13 ans la médecine à Tübingen, après y avoir enseigné pendant quelque temps la philosophie. Il devint aveugle, et fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paraissaient odieuses ou ridicules. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui : | un dialogue, *De animae principatu, an cordi, an cerebro tribuendo*, Tübingen, 1542,

in 8°; | un traité *De una persona et duabus naturis in Christo, adversus anti-trinitarios*; | *Refutatio errorum Simonii*. Tubingen, 1573, in-fol., et beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine et de théologie.

SCHEINER (CHRISTOPHE), astronome jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Souabe, mort à Nice le 8 juillet 1650, fut mathématicien et confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontanus, un système moyen entre celui de Copernic et de Tycho, et prétendit que la terre, par une révolution journalière, produisait le jour et la nuit, tandis que le soleil, par son cours annuel, causait la vicissitude des saisons. (Voy. LONGOMONTANUS, COPERNIC, TYCHO, etc.) Il observa le premier les taches du soleil. (Voyez son ouvrage, *ad M. Velsorum de maculis solaribus tres Epistolæ*, Augshourg, 1612, in-4°, réimprimé à Rome, 1613, in-4°.) Découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé : *Rosa ursina sive sol ex admirando facularum et macularum suarum phænomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particulièrement brillants qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence et de la lenteur dans la publication d'un écrit qui frondait les idées reçues; mais il ne tint pas le discours impertinent et imbécile qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè et pedetentim, donec phænomenum, ipsa aliorum quoque experientia accedente, corroboraretur, neque a tritis philosophorum semitis sine evidentiâ contraria recedendum*, Rosa Ursina, lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tint pendant quelque temps sa découverte secrète : il la communiqua cependant à Welser, qui la publia longtemps avant que Galilée en eût parlé; et lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua sa découverte, Welser eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce jésuite : *Oculus hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4°. Cette description de l'œil est exacte, surtout quant aux nerfs optiques. Le célèbre Wolf faisait grand cas de ces deux ouvrages de Schei-

ner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre : *Opus de maculis solaribus absolutissimum*; et il conseille la lecture du second à tout ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un conte de roman, que M. Bergier a inconsidérément répété. (Voyez le *Journal hist. et littér.*, 1^{er} mai 1762, pag. 52.) Le jésuite combattit le système de l'astronome florentin, comme les autres qu'il ne trouvait pas d'accord avec ses opinions, et faisait en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER (GONTHIER-CHRISTOPHE), né à Iéna, en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iéna et à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui plus de 50 ouvrages sur la médecine, dont Nicéron a donné le catalogue dans le tom. 53 de ses *Mémoires*. Nous citerons *Ars medendi universa*, Leipsick, 1752, 5 vol. in-4°; et un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. Voyez sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savaus, Wismar, 1727, in-8°.

SCHENCK (MARTIN) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, et tantôt pour les Hollandais : car rien de plus vénéral que ses talens et ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimègue. Il ne se battait jamais avec plus de prudence et de succès que lorsqu'il avait bien bu, et n'était jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il était ivre. *Arma nunquam accuratius tractabat quam cum effuse potus ac vino amens : imò ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt*. Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK (JEAN), dit de *Grassenberg*, né à Fribourg le 20 juin 1551, fut reçu docteur en médecine à Tubingen, en 1554, et obtint la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui : *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum volumen, tom. VII de toto homine institutum*, 1^{er}

vol. Bâle, 1584 ; 2^e, Fribourg, 1594 ; 3^e, ibid., 1595-6 ; 4^e et 5^e, ibid., 1596 ; 6^e et 7^e, ibid., 1597 : réimprimé depuis, Francfort 1600, 2 vol. in-8° ; 1609, in-fol. ; Fribourg 1604, in-8° ; Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, et Francfort, 1663, in-folio, par Laurent Strauss, avec des augmentations. — Son fils, JEAN-GEORGES SCHENCK, exerça la médecine à Haguenau avec succès, et publia plusieurs ouvrages, entre autres : | *De formandis medicinæ studiis*, Bâle, 1607, in-12 ; | *Hortus patavinus*, Francfort, 1608 ; | *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4°, etc.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (FRÉDÉRIC), archevêque, baron de Tautenburch, né dans les Pays-Bas, en 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine et prévôt du chapitre de Saint-Pierre à Utrecht, et enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocèse. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1563 : dans le second, il sollicita l'acceptation du concile de Trente ; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisait dans son diocèse abrégé ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On a de ce respectable prélat : | *De vetustissimo sacramentorum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-42, solide et savant ; | *Enchiridion veri præsulis*, Anvers ; | *Acta concilii provincialis trajectensis*, et plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHENCKIUS (JEAN-THÉODORE), savant professeur en médecine à Iéna, mort en 1671, dans sa 52^e année, enseigna et pratiqua avec succès. On a de lui : | *Medicinæ generalis novo antiquæ synopsis*, 1671, in-4° ; | *De sero sanguinis*, 1671, in-4° ; | le *Catalogue des plantes du jardin médicinal d'Iéna* 1669, in-42, etc. On a encore de lui plusieurs ouvrages ; mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différens auteurs. (Voyez la *Biographie du dictionnaire des sciences médicales*.)

* SCHERER (BARTHELEMI-LOUIS-JOSEPH), général français, ministre de la guerre pendant la révolution, né à Delle, près de Belfort, en 1735, était fils d'un boucher et reçut une éducation au-dessus de son état. Cependant il s'enfuit de la maison paternelle et alla prendre du ser-

vice en Autriche. Peu de temps après il déserta et vint de Mantoue, où il était en garnison, à Paris, où il mena une vie très dissipée. Son frère, maître d'hôtel du duc de Richelieu, lui fournit les moyens d'entrer dans l'armée française, et il obtint un avancement rapide, qu'il dut à son esprit d'intrigue et à un extérieur avantageux. Au commencement de la révolution, il était major dans la légion de Maillebois, et il devint successivement aide-de-camp des généraux Desprez-Crassier, Eikmeier et Beauharnais (1792-1793). Eloigné un instant de l'armée comme *aristocrate*, il y reparut en qualité d'adjudant-général, et en peu de temps il passa de ce grade à celui de général de brigade, puis à celui de général de division. Il fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, et commanda les blocus de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes et de Condé, qu'il reprit successivement. Il débûqua les Autrichiens du poste de la Chartreuse, (17 novembre 1794) ; contribua au succès du combat d'Aldenhoven (2 octobre), en forçant le passage de la Roër, et passa ensuite (1795) à l'armée des Pyrénées occidentales, où il obtint aussi des succès. Après la paix avec l'Espagne, Schérer revint en Italie, où il débuta par remporter la victoire de Loano ; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Bonaparte lui succéda et repoussa l'armée austro-sarde à Final et sur la rivière de Gènes. En 1797, le Directoire l'appela au ministère de la guerre. C'est pendant qu'il occupait cette place qu'il fut accusé de royalisme par le général Hoche, et de complicité avec Pichegru par le général Dutertre. Une autre accusation, mieux fondée, pesait encore sur lui, celle des dilapidations commises dans ses divers commandemens. Rewbell, quoique désigné comme son complice, le défendit avec vigueur. Schérer eut le bonheur de sortir triomphant de toutes ces attaques, et conserva le ministère jusqu'en 1799, c'est-à-dire pendant un an et demi. Appelé au commandement de l'armée d'Italie, il ne compta que des défaites avec une armée accoutumée à vaincre. Ses échecs, et de nouvelles dilapidations dont il se rendit coupable, lui attirèrent la haine, non seulement des Italiens, mais de toute l'armée, au ressentiment de laquelle il n'échappa que par une fuite secrète. Il s'était retiré d'abord à Lodi, puis à Milan. Il venait d'être destitué. Menacé d'un décret de mise en accusation, il put se tenir caché jusqu'après la révo-

lution du 18 brumaire, qui renversa la plupart de ses accusateurs. Il se retira alors dans sa terre de Chauny, où il est mort en 1804. Schérer, né pauvre, avait amassé de grandes richesses. On a de lui une espèce de mémoire justificatif intitulé : *Précis des opérations militaires du général Schérer en Italie*. 1798, in-8°.

SCHERTLIN (SÉBASTIEN), né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Wurtemberg, d'une famille honnête, fit ses premières armes en Hongrie et dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, et signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, et au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions; mais il aimait mieux s'attacher au service du sénat d'Augsbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la ligue de Smalkalde contre l'empereur, et servit ce parti de toutes ses forces. La ville d'Augsbourg, menacée d'un siège, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclu du traité, obligé d'abandonner Augsbourg et de se retirer à Constance. Il passa au service de France, et aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II et Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin et des Pays-Bas. Charles-Quint et son frère Ferdinand lui accordèrent sa grâce en 1553, et lui rendirent ses emplois. Il servit depuis avec zèle l'empereur Ferdinand I^{er}, fut anobli en 1562, et mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile et d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, SCHETZELON ou SCHATZELIUS, ermite célèbre, habitait au 12^e siècle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle on voit une grotte et une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de saint Athard, disciple de saint Bernard, en raconte des choses admirables, et plusieurs de ces singularités qui sortent des règles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui, dans l'ordre de la providence, tiennent aux circonstances et à la nature des temps. (Voyez saint PATRICE, saint SIMÉON STYLITE, etc.) Le Martyrologe belge en fait mention au 6 août sous le nom de Gisilain. Berth. *Hist. de Luxemb.*, tom. 4, p. 97.

SCHUCHZER (JEAN-JACQUES), docteur en médecine, et professeur de ma-

thématiques et de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, et y mourut en 1735. Le czar Pierre I^{er} avait voulu l'attirer en Russie; mais le conseil de Zurich le retint par sa générosité. Schuchzer laissa à sa famille une bibliothèque bien choisie, un beau médailler et un riche cabinet d'histoire naturelle. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée*, ou *Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol. qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La traduction en latin parut à Augsbourg, 1752-1753, en 4 ou 8 vol. in-fol.; elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version française à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves de 750 planches dont elle est ornée (voyez PFEFFEL); et l'édition latine est préférée à la française. Cet ouvrage savant, curieux et d'une lecture attachante, est trop diffus, et contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence; mais c'est blesser les règles d'une critique décente et raisonnable, que de dire, avec M. de Buffon, que ce livre n'est fait que pour amuser les enfans. On y trouve plus de faits constatés, et moins d'idées purement systématiques que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Giraud-Soulavie) a rendu plus de justice à Schuchzer : *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même*. On a encore de lui : | *Itinera alpina*, Leyde, 1725, 4 tom. en 2 vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. | *Piscium querelæ*, 1708, in-4°, fig; | *Herbarium diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol.; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. | *Musæum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8°; | *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge, et diverses observations qui détruisent le roman physique intitulé : *les Epoque de la nature*; | *Historiæ Helveticæ naturalis protogomèna*, 1700; | *Seiagraphia lithologica, seu lapidum figura-*

torum nomenclator, Dantzick, 1740, in-4°, avec fig. ; | *Nova litteraria helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. | Un ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse en allemand, Zurich, 1732, in-4°. C'était un homme modeste, paisible et droit, ami des catholiques, qui s'exprimait franchement sur plusieurs préjugés de sa secte, quoique ses yeux ne se soient jamais entièrement ouverts à la vérité. Nous citerons pour exemple la manière dont il s'exprime sur les cérémonies du culte catholique, d'abord si brusquement rejetées, et ensuite si sagement regrettées par les protestans. *Verbis et gestibus nullas esse vires persuasi sumus, et tamen legimus veteris Testamenti prophetas usos esse miris gesticulationibus, quas derideremus hodie et superstitionis adscriberemus ritibus. Hic in resuscitatione filii unici Sareptani admensus est sese Elias ad puerum ter. Ita et maximi prophetae maximus discipulus Eliseus Sunamitidis filium*, etc. Phys. Sac., tome 4, page 189.

—Son fils, JEAN-GASPARD SCHEUCHZER, mort assez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglais de l'*Histoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. L'oncle de celui-ci, frère de Jean-Jacques, JEAN SCHEUCHZER, premier médecin du canton de Zurich, mort dans cette ville en 1738, a publié *Agrostographia seu graminum, juncorum, etc., historia*, Zurich, 1719, in-4°, avec fig., recherché.

*SCHIARA ou SCIARA (PIE-THOMAS), savant dominicain, naquit à Alexandrie le 29 janvier 1691, se distingua dans son ordre par ses vertus et par son savoir. Il était bibliothécaire de la Casanate et secrétaire de l'Index. Pie VI, qui connaissait son mérite, l'éleva à la charge éminente de maître du sacré palais, dans laquelle il avait eu pour prédécesseurs le cardinal Orsi et le père Ricchini; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, n'y étant parvenu qu'à l'âge avancé de 88 ans. Il mourut en 1781, en ayant alors près de 91. Il avait dans ses dernières années perdu ses facultés mentales. On a de lui : *Parere sopra il libro intitolato : Vindiciæ Maupertuisianæ, diretto al padre Casto Innocente Ansaldi, dello stesso ordine de predicatori*, Venise, 1736, in-4°. Une contestation qui s'était élevée entre Zanotti et le père Ansaldi, sur un point de philosophie, donna lieu à cet ouvrage. Schiara s'y range du côté de Zanotti, contre Mauper-

tuis. Il y a du nom de SCHIARA un autre dominicain (ANTOINE-THOMAS). On a de lui : | *Theologia belgica, omnes fere difficultates ad militiam tum terrestrem, tum maritimam pertinentes complectens et dilucidans, atque in octo libros distributa*, Augsbourg, 1707, et Rome, 1713, 2 vol. in-fol. ; | *Romanus pontifex omnium jurium dispositione propugnandus christianæ reipublicæ exhibetur*, Rome, 1712, in-fol. ; | *Ragionamenti sacro-regali intorno al purgatorio*, Rome, 1706, in-4°.

*SCHIASSETTI (FORTUNÉ), général italien, né à Rome le 7 février 1776, entra à la fin de 1796 dans les troupes républicaines de Rome, et en 1799, époque de la retraite en France, il était capitaine de gendarmerie. Il fut ensuite nommé successivement capitaine des chasseurs italiens à cheval, chef d'escadron, colonel de dragons, enfin général de brigade (1812). Dans toutes les campagnes qu'il fit, il signala sa valeur et son courage, notamment à l'assaut de Macérata, à Tarragone, à Gironne et dans la retraite de Madrid. Les blessures qu'il avait reçues et les longues fatigues qu'il avait éprouvées altérèrent tellement sa santé qu'il mourut à Milan le 1^{er} novembre 1812, emportant avec lui les regrets universels de ses compagnons d'armes.

SCHIAVONE (ANDRÉ MEDULA, dit le), peintre, né l'an 1522, à Sébénico en Dalmatie, mourut à Venise (1) en 1582. La nécessité lui fit apprendre la peinture, et cette dure nécessité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de son art. Son dessin est incorrect ; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne soit mis au rang des plus célèbres artistes. Il avait un bon goût de draperie, une touche facile, spirituelle et gracieuse ; ses attitudes sont d'un beau choix et savamment contrastées. Le Tintoret avait toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorsqu'il peignait. Le musée du Louvre possède de cet artiste, une *Tête de saint Jean-Baptiste*, dont les yeux sont baissés. Tel est le mérite de ce tableau dont la forme est ovale que beaucoup de personnes l'ont attribué à Raphaël.

*SCHIAVONETTI (LOUIS), graveur, né à Bassano en 1765, fit, malgré la médiocrité de son premier maître, de grands progrès dans le dessin et entra dans l'é-

(1) La Biographie universelle de Michaud dit à Vicence.

tablissement chalcographique récemment fondé par le comte Rémondini dans sa ville natale. Il étudia sous Bartolozzi et Volpato, et suivit le premier de ces graveurs à Londres, où il acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 16 juin 1810. Il a exécuté un très grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Mater dolorosa*, d'après Vandick; *Juliette et Roméo*; quatre estampes représentant l'histoire de la dernière année de Louis XVI, d'après Benazec; l'*Apothéose* de ce monarque; la *Naissance de Jésus-Christ*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrège*; le *Fils du doge Foscare*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise; le *Pèlerinage de Cantorbéry*, gravé à l'eau forte, d'après Stothard; le *Débarquement des Anglais en Egypte*, d'après Louthembourg; le *Corps de Tipoo-Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. Cette dernière estampe est une des plus belles de Schiavonetti. On remarque dans tous ses ouvrages une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur. *Voyez*, pour plus de détails, l'*Eloge* de ce graveur dans le poème du *Tombeau*, par Blair, Londres, 1813, in-4°.

SCHICKARD (GUILLAUME), professeur d'hébreu dans l'université de Tubingen, né en 1592 à Herrenberg, mort de la peste en 1635, à 43 ans, est auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé: *Horologium Schickardi*, in-8°, et de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus estimés sont: *De jure regio Judæorum*, Leipsick, 1674, in-4°; et *Series regum Persiæ*, Tubingen, 1628, in-4°. (*Voyez* sur ce savant, Schnurrer, *Notice Biogr. sur les hébraïsmes de Tubingen*, Ulm, 1792.)

SCHIDONE ou SHEDONE (BARTHELEMY), peintre, né dans la ville de Modène vers l'an 1570, mort à Parme en 1615, s'attacha principalement à imiter le style du Corrège. Personne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit son premier peintre, et lui fournit plusieurs fois l'occasion de se procurer un état honnête; mais sa passion pour le jeu le réduisit au point de mourir de douleur et de honte de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux sont très rares. Ceux qu'on voit de lui sont précieux pour le fini, pour les grâces et la

délicatesse de sa touche, pour le choix et la beauté de ses airs de tête, pour la tendresse de son coloris et la force de son pinceau.

SCHILDER (Louis de), né à Bruges en 1606, entra chez les jésuites en 1636, enseigna à 19 ans la philosophie et la théologie, et mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un traité sur les sacremens, in-fol., et un petit ouvrage judicieux et utile, *De principiis formandæ conscientiæ*. Les auteurs de la compilation informelle et calomnieuse, intitulée *Extraits des assertions*, etc., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. *Voyez* ESCOBAR, LA CROIX, MEDINA, MOYA.

* SCHILLER (JEAN-FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE) un des poètes dramatiques les plus illustres de l'Allemagne, naquit à Marbach, dans le Wurtemberg, le 10 novembre 1759. Son père Jean-Gaspard Schiller, après avoir été capitaine dans un régiment de hussards, devint sur la fin de sa vie surintendant des jardins de la solitude, château de plaisance appartenant au duc de Wurtemberg, à une lieue de Stuttgart. Le jeune Schiller reçut sa première éducation chez un pasteur de village; et cette circonstance déterminait en lui un penchant très prononcé pour l'état ecclésiastique. Vers 1768, ses parents étant allés se fixer à Ludwigsburg, il y entra dans une école publique où il apprit la langue latine. Grave et réfléchi à un âge où l'on se livre d'ordinaire à la dissipation, il manifesta de bonne heure une indifférence marquée pour les jeux et les amusements de l'enfance. Il consacrait les jours de congé à des promenades qu'il faisait avec un ami de son choix, qui l'aidait à traduire les *Fastes d'Ovide*, les *Odes d'Horace* et l'*Enéide*. Ce dernier poème surtout et la *Messiad* faisaient ses délices. Il se nourrissait aussi de la lecture de la Bible dont le style oriental et les images sublimes exaltaient sa jeune imagination. Sa première pièce de vers écrite le jour où il allait recevoir la confirmation, et au moment où sa mère venait de lui adresser les plus touchantes exhortations, était empreinte d'un caractère religieux. La vocation de Schiller n'avait point changé. Il se croyait appelé par la providence à enseigner au peuple comme ministre de l'Evangile les grandes vérités de la religion et de la morale. Mais le sort en ordonna autrement; le duc

de Wurtemberg qui l'avait distingué, le fit entrer dans une école militaire qu'il venait d'établir au château de la solitude. Schiller se vit avec regret détourné de la carrière vers laquelle le portait son premier penchant, et tout ce qu'il put obtenir fut de ne point être forcé d'embrasser la profession des armes. Il étudia d'abord la jurisprudence à laquelle il renonça bientôt pour la chirurgie et la médecine, dont il fit à Stuttgart un cours de deux années. La bienveillance du duc le fit nommer, à peine âgé de vingt ans, chirurgien d'un régiment de grenadiers. Mais cette nouvelle carrière était peu propre à satisfaire une âme ardente exaltée par le double enthousiasme de la religion et de la poésie. Dès sa neuvième année une représentation théâtrale à laquelle il avait assisté, avait produit sur lui un effet prodigieux, et avait commencé à lui inspirer le goût de l'art dramatique. Les ouvrages de Lessing, de Shakespeare, l'*Ugolino*, tragédie de Gerstemberg, et surtout *Goetz de Bertlichingen* qu'il eut occasion de lire, dans le cours de ses dernières études, achevèrent de déterminer la direction quelque temps incertaine de son talent. Jusqu'en 1780, Schiller n'avait produit que des essais poétiques tellement médiocres qu'ils n'ont paru mériter d'être insérés dans aucune édition complète de ses œuvres, et le *Magazin de Souabe* conserve seul les pièces qui sortirent de sa plume avant cette époque. La tragédie des *Brigands* qu'il fit imprimer en 1781, à ses frais, parce qu'il n'avait point trouvé d'éditeur, révéla tout à coup la portée de son talent. Cette pièce jouée l'année suivante sur le théâtre de Manheim, avec quelques changemens demandés par le baron de Dalberg, et que l'auteur avait regardés lui-même comme nécessaires, obtint un succès éclatant. Toutefois la joie que ce premier triomphe causa au poète ne fut pas sans mélange. Ayant vainement sollicité du duc la permission d'assister aux deux représentations qui furent données de sa pièce en janvier et en mai, il se décida, malgré le refus qu'il avait essuyé, à aller voir la seconde, et il en fut puni à son retour par quinze jours d'arrêt, et par de vives réprimandes. Bientôt un habitant des Grisons s'étant plaint de ce que sa nation était représentée dans la pièce de Schiller, comme un peuple de brigands, le duc défendit au poète de publier autre chose que des ouvrages de médecine, et lui déclara qu'il

voulait voir d'avance tout ce qu'il aurait envie de faire imprimer. Schiller s'y refusa, et offrit sa démission qui ne fut point acceptée. Ravi de la manière dont sa pièce avait été représentée et transporté par le jeu de l'acteur Iffland dans le rôle de François, le poète se sentit décidé à braver tous les obstacles pour suivre la carrière dramatique. Ne pouvant se démettre de sa place, il quitta furtivement les états du duc, au mois d'octobre 1782, et se retira sous un nom emprunté dans les environs de Bauerbach, chez M^{me} de Wollzogen dont les fils avaient été ses condisciples à Stuttgart. Le succès prodigieux des *Brigands* l'encourageait à tenter dans le même genre des compositions nouvelles. Il est bon toutefois de remarquer que cette première pièce, quoiqu'écrite d'un style animé, et semée de scènes fortes, terribles et attendrissantes, n'était pas exempte de graves défauts. On y a censuré avec raison de nombreuses invraisemblances, l'obscurité de quelques situations, un langage tantôt prétentieux et quintessencié, tantôt rude jusqu'à la grossièreté, enfin des personnages et des mœurs du 18^e siècle transportés dans le 16^e. Mais ce qui doit surtout être réprouvé avec force, c'est la tendance morale de cette tragédie. Exciter l'intérêt pour des êtres dénaturés en lutte avec la société qu'ils accusent de leurs propres excès, représenter la résignation aux maux nécessaires de ce monde comme impossible, la vertu comme une chimère, et la vengeance comme une sainte mission, c'est faire du talent dont la vocation est d'éclairer les peuples, le plus déplorable abus. Les *Brigands* de Schiller ont occasioné de nombreux désordres, en bouleversant beaucoup de jeunes têtes, et ils ont fait naître dans quelques parties de l'Allemagne des associations dans le genre de celles que l'on trouve dans la pièce, et qui ont troublé momentanément la société. Schiller composa dans sa retraite la *Conjuration de Fiesque*, commencée à Stuttgart, pendant qu'il était aux arrêts, et *Cabale et amour*. On retrouve dans ces deux pièces à peu près toutes les qualités et tous les défauts des *Brigands*, appliqués à des genres différens. L'ignorance du monde politique se fait trop sentir dans la première, et les imperfections de la seconde tiennent surtout au défaut de connaissance pratique de la société. Schiller quitta sa retraite en septembre 1783, pour aller à

Manheim où il se proposait de suivre les représentations théâtrales. Il s'y lia avec plusieurs hommes distingués de l'Allemagne, dont la société exerça sur lui une heureuse influence. Le baron Dalberg alors coadjuteur de l'électorat de Mayence, et le fameux Iffland, le meilleur acteur de l'Allemagne, apprécièrent son mérite, et se réunirent pour lui offrir les secours dont il avait besoin, et diriger son génie naissant par les conseils de l'expérience et de l'amitié. La pratique du théâtre jointe à leurs avis lui fit sentir les défauts de ses premières compositions. Schiller accompagna le baron Dalberg à Mayence où il s'arrêta quelque temps. Il visita ensuite Iéna et Leipsick, et se lia particulièrement dans cette dernière ville avec Hubert et le célèbre libraire Goschen. Ce fut pendant son séjour en Saxe qu'il commença en 1785, la publication d'une feuille littéraire connue sous le nom de *Thalie du Rhin*, où il inséra des dissertations sur l'art théâtral, et des scènes entières de *don Carlos* qu'il venait de terminer. Il lut ces mêmes scènes à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, en présence du duc de Weimar qui témoigna sa satisfaction à l'auteur en lui donnant le titre de conseiller. Schiller se rendit à Dresde vers la fin de 1785, et passa toute l'année suivante dans cette ville où il acheva *don Carlos* qui fut imprimé à Leipsick en 1787. Il visita cette même année Weimar où Wieland et Herder lui firent un accueil très distingué, et vit l'année suivante à Rudolstadt le poète Goëthe, avec lequel il ne tarda pas à se lier, et qui obtint pour lui du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna. Schiller fit en 1788 à la pièce de *don Carlos* les changements nécessaires pour qu'elle pût être représentée et la publia sous sa nouvelle forme, peu de temps après l'apparition de *l'Iphigénie en Tauride* de Goëthe, qui passe pour son chef-d'œuvre. L'auteur de *don Carlos* avait à redouter la comparaison; cependant, quelle que fût la faveur dont la tragédie de Goëthe jouissait dans le monde littéraire, celle de Schiller ne laissa pas d'y faire la plus vive impression et de procurer à son auteur un haut degré de gloire. *Don Carlos* est en effet une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve un grand nombre de situations fortes; les caractères, à part celui de Posa et celui de Carlos, sont tracés

avec talent, et le langage a une noble simplicité dont les premiers essais de l'auteur ne donnaient pas l'idée. Toutefois c'est avec raison qu'on a reproché à cette pièce de nombreuses invraisemblances, et la faiblesse de quelques inventions. Les lettres que Schiller se crut obligé d'écrire pour expliquer la conduite étrange de Posa, prouvent assez que ce caractère était manqué. Pour composer *Don Carlos*, l'auteur avait fait une étude particulière de l'époque, et il se servit de ses recherches pour écrire *l'Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut en 1788, Leipsick, in-8°. Cet ouvrage dont le style a été critiqué, et où le talent de Schiller ne se révèle que par un certain nombre de réflexions judicieuses et de portraits bien tracés, n'a pas été achevé. En 1789, Schiller composa pour l'ouverture de son cours d'histoire à Iéna, un discours sur cette question: *Qu'est-ce que l'histoire universelle et quel est le but de cette étude?* Ce morceau qui parut d'abord dans le *Mercure allemand*, novembre 1789, puis séparément à Iéna, 1790, est écrit avec une grande force, et réunit à un style brillant, rapide et pur des pensées profondes et de nobles sentimens. Vers le même temps Schiller commença la collection générale de mémoires, depuis le douzième siècle jusqu'aux temps modernes, Iéna, 1790-1801, 12 vol. in-8°. Il ne traduisit lui-même que la moitié du premier volume; l'entreprise fut continuée sous son nom par Paulus et Woltmann. Au milieu de ses graves et nombreuses occupations, il trouvait encore du temps pour des compositions légères. Son roman du *visionnaire* qui parut en 1789 fut lu avec une avidité extraordinaire, quoiqu'il ne présente qu'une débauche d'esprit qui n'aurait pu tirer l'auteur de son obscurité, s'il l'avait publié dix ans plus tôt. A l'étude du théâtre et de l'histoire, Schiller avait joint celle de la philosophie. Il suivit alternativement les principes de Garve et de Kant, et adopta même pour un instant les erreurs de Spinoza. Rangé parmi les plus grands écrivains de l'Allemagne, il jouissait enfin d'une existence honorable et sûre; il trouva le bonheur domestique dans une union contractée en 1790, avec M^{lle} de Lengefeld, qu'il avait souvent vue à Rudolstadt. Cependant les études continues auxquelles il se livrait avaient déjà gravement altéré sa santé, lorsqu'en 1791, il fut atteint d'une maladie de poi-

trine dont il ne devait jamais se relever complètement. Dans l'*Histoire de la guerre de trente ans*, imprimée dans l'*Almanach historique des dames* pour 1791, Leipsick, in-18, on trouve à la fois des preuves frappantes de l'élévation toujours croissante du talent de Schiller et de l'affaiblissement de ses forces physiques. Il semble en effet qu'elles lui aient manqué pour achever cet ouvrage qu'il a poussé jusqu'au 4^e livre avec tant de verve, de chaleur et de vie. Il faut dire toutefois que l'auteur a montré un peu de partialité contre la France, en laissant dans l'ombre la gloire de Turenne et de Condé. C'est après cette publication et pendant qu'il se trouvait contraint de ralentir ses travaux que Schiller reçut presque simultanément du prince héréditaire, depuis duc régnant, de Holstein-Augustembourg, et du comte de Schimmelmann, ministre de Danemark, une double pension de mille thalers. (4,000 fr.) En se livrant à des recherches historiques sur l'époque si dramatique de la guerre de trente ans, Schiller avait conçu l'idée de faire de Gustave-Adolphe le héros d'un poème épique. Il y renonça pour s'occuper de Wallenstein dont il fit le sujet d'une tragédie représentée pour la première fois en octobre 1798. Cette pièce, divisée en trois parties, présente avec de grandes irrégularités, des beautés d'un ordre supérieur, et est peut-être celle dans laquelle le talent de Schiller brille avec le plus de variété. Elle produisit à la représentation un effet prodigieux (1). L'affaiblissement de Schiller l'avait forcé de renoncer à ses fonctions de professeur. Néanmoins plusieurs gouvernements se disputaient l'avantage de le posséder. En 1795, il fut appelé à l'université de Tübingen, et en 1804 à Berlin où des avantages considérables lui étaient offerts. De son côté le duc de Weimar lui prodiguait les marques de la plus flatteuse distinction. En 1802, l'empereur d'Autriche, à la recommandation de ce prince donna des lettres de noblesse à l'auteur de *Wallenstein*. Quelques années auparavant, la Convention lui avait par un décret solennel conféré le titre et les droits de citoyen Français. Ce qui honore le poète, c'est qu'il

reçut cette distinction malgré la noble déclaration de principes qu'il avait faite en écrivant, lors du procès de Louis XVI, un mémoire en faveur de l'infortuné monarque. Dès 1799, Schiller cédant à la reconnaissance et à l'amitié, avait irrévocablement fixé son séjour à Weimar, chez Goëthe, pour y jouir de la société de cet illustre écrivain, et se livrer sans distraction à des compositions dramatiques. On vit en effet sortir de sa plume et se succéder comme par enchantement une suite de tragédies admirables par la pureté du style, la fraîcheur du coloris et la force des situations. *Marie-Stuart* fut jouée pour la première fois à Weimar en 1800. On s'aperçoit en la lisant, combien l'âge et les réflexions sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Marie et Elisabeth sont habilement dessinées. La délibération entre Elisabeth, Shrewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouissance de la nature, l'entrevue des deux reines, les adieux de Marie, sont des scènes touchantes que M. Le Brun dans sa pièce imitée de Schiller a fait heureusement passer sur notre théâtre. La tragédie de *Jeanne-d'Arc* représentée à Weimar en 1801, avec un succès d'enthousiasme renferme un très-grand nombre de beautés de détail; mais il est à regretter que le poète ait cru devoir altérer, en y mêlant des ressorts étrangers, la simplicité, le caractère poétique et religieux de l'histoire de Jeanne-d'Arc. A cette tragédie, dont le sujet était pris dans les annales de la France, succéda la *Fiancée de Messine*, dont la première représentation eut lieu à Weimar en 1803, et qui a le grave défaut de présenter la doctrine de la fatalité alliée à un sujet moderne. *Guillaume Tell*, qui fut représenté pour la première fois à Weimar l'année suivante, obtint un succès qui rappela celui de *Jeanne-d'Arc*. Cette tragédie peut être critiquée sous le rapport de l'unité d'intérêt; la scène de la pomme n'est pas traitée avec le talent habituel de l'auteur, mais elle présente un tableau fidèle des mœurs de la Suisse, et la littérature allemande ne possède rien de plus naïf, de plus gracieux, que les chants du pêcheur, du berger et du chasseur qui ouvrent la pièce. Schiller jouissait de la gloire littéraire au sein de sa famille dont il faisait le charme par la douceur et la simplicité de son caractère. Sa santé seule mêlait quelques inquiétudes à son bon-

(1) Benjamin-Constant en a donné dans sa pièce de Wallstein une imitation quelquefois heureuse. L'ouvrage français est précédé d'une préface qui contient la littérature dramatique des allemands des aperçus très ingénieux.

heur. Après un voyage qu'il fit à Berlin, pour y diriger lui-même la représentation de *Guillaume Tell*, il se sentit plus faible que de coutume, et bientôt il fut attaqué d'une fièvre maligne dont il mourut le 9 mai 1805, dans la quarantième année de son âge. Il vit arriver sa fin avec le calme d'un sage et d'un homme de bien. Comme il avait expressément recommandé que ses obsèques fussent faites de la manière la plus simple, son corps fut porté dans la tombe au milieu du silence et de l'obscurité de la nuit. Sa mort causa un deuil universel dans sa patrie, et une souscription fut ouverte pour venir au secours de sa femme et de ses quatre enfans. Schiller était d'une taille élevée; sa figure était pâle et allongée, la mélancolie était l'expression habituelle de sa physionomie. Dans ses compositions dramatiques, il ne suivit aucune marche fixe. D'abord imitateur de Shakespeare, il essaya plus tard la tragédie historique et le drame bourgeois, se lança sans mesure dans l'idéal, essaya de se plier à la régularité française et à la simplicité grecque, fit un mélange bizarre de l'histoire, de l'idéal et du romanesque, et finit par revenir à l'histoire. La versification est la partie la plus défectueuse de ses tragédies. Cependant malgré ses défauts, Schiller est incontestablement à la tête du théâtre allemand. Ses ouvrages se font remarquer par une force et une chaleur que l'on trouve rarement ailleurs. Schiller est loin sans doute d'être un auteur parfait; aucune de ses tragédies ne mérite d'être offerte comme modèle; mais ses pièces présentent un vif intérêt; elle offrent aux gens du monde une lecture attachante et peuvent être étudiées avec fruit par les auteurs dramatiques. Ses pièces fugitives sont remarquables, par la verve et l'inspiration; le *Mérite des femmes* et la *Cloche* sont de la plus haute poésie. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Schiller enrichit le *Mercur allemand* de plusieurs pièces telles que les *Dieux de la Grèce*, les *artistes*. Il publia dans le *Horen*, recueil périodique rédigé par les principaux écrivains de l'Allemagne, une dissertation sur la poésie naïve et sentimentale, quelques autres morceaux de théorie littéraire, et plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles nous citerons : *l'empire des ombres*, *l'épique ou la promenade*, *l'idéal*, etc. Il publia de 1795 à 1804 l'*Almanach des muses*, recueil dans lequel

il inséra en 1797, les fameuses *Xénies*, distiques épigrammatiques composés en commun avec Goëthe et dirigés contre plusieurs écrivains de l'Allemagne. La liste complète des ouvrages de Schiller se trouve dans le *Lexicon* de Jordens. La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et des éditions complètes de ses œuvres ont été publiées, Tubingen, Cotta, 1812-15, 12 vol. in-8°; Vienne, Strauss, 1816, 26 vol. in-12; Carlsruhe, 1816-17, 18 volumes; Leipsick, 1824, 18 vol. in-18. *L'Histoire de la guerre de trente ans*, a été traduite en français par M. Champfeu, 1803, 2 vol. in-8°, et par M. Mailher de Chassat, 1820, 2 vol. in-8°. Celle des *soulèvemens des Pays-Bas* l'a été par M. Châteaugiron, 1827, 2 vol. in-8°. | Les *œuvres dramatiques de Schiller* ont été publiées en français par M. de Barante, Paris, Ladvocat, 1821, 6 vol. in-8°. Cette traduction est précédée d'une vie de l'auteur, pleine d'intérêt et de savoir. Le théâtre de Schiller a été aussi traduit par un anonyme dans le *répertoire des théâtres étrangers*, Paris, 1821-1822, 6 vol. in-8°. La tragédie de *Marie-Stuart* a été traduite par La Touche, et précédée de quelques réflexions sur Schiller, Marie-Stuart, et les deux pièces allemande et française, 1820, in-8°. Madame Morel a traduit en vers un choix de pièces fugitives de Schiller, 1825, in-8°.

SCHILLING (DIEBOLD), historien, né à Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15^e siècle. Il a laissé une *Histoire*, en allemand, de la *Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire*, duc de Bourgogne, publiée pour la première fois à Berne, en 1743, in-folio. L'auteur s'était trouvé à presque toutes les batailles et actions de guerre qu'il décrit.

SCHILTER (JEAN), jurisconsulte, né à Pégau en Misnie l'an 1652, exerça des emplois honorables à Iéna. Il obtint les places de conseiller et d'avocat de Strasbourg, et de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui : | *Codex juris germanici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°; | *The-saurus antiquitatum teutoniarum*, 1728, 3 vol. in-fol.; | des *Institutions canoniques*, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes; | *Analyse de la vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsick en 1654, in-4°; | *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°,

ouvrage savant et méthodique; [*De pace religiosa*, in-8°, petit traité judicieux, où il ne paraît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyait sans doute point enseigner l'unique et indivisible vérité.

* SCHIMMEL - PENNINCK (RUTGER-JEAN), ancien grand-pensionnaire de Hollande, puis sénateur de France sous Bonaparte, naquit à Deventer le 31 octobre 1761, de parens riches et considérés, originaires de la province d'Over-Yssel. Destiné de bonne heure au barreau, il fit ses cours de droit à l'université de Leyde sous les professeurs Pestel-Vander et Kessel. Pendant son séjour dans cette ville, ses condisciples le prirent pour leur chef en 1784, lorsqu'ils voulurent réprimer une émeute qui y venait d'éclater, et la régence lui décerna pour prix de sa conduite prudente et courageuse, une médaille d'honneur. Sa thèse qui fut une dissertation sur le *pouvoir populaire sage-ment dirigé (de imperio populari rite temperato)*, fut traduite en allemand par M. Swart avocat de Leyde. Schimmel-Penninck alla s'établir à Amsterdam, où il ne tarda pas à jouir, comme avocat, de la confiance générale. Pendant les troubles qui eurent lieu, dans les Provinces-Unies, en 1785 et 1786, Schimmel-Penninck se prononça pour un changement dans la forme du gouvernement, mais il s'opposa avec énergie aux exagérations des principes mêmes dont il était partisan. Aussi demeura-t-il à Amsterdam, après le triomphe du parti stathoudérien, et il continua à y exercer ses fonctions d'avocat. Lors de l'invasion des Français dans sa patrie en 1794, il fut appelé à des fonctions administratives, et devint président de la municipalité d'Amsterdam, d'où il passa à la Convention nationale batave. Dans ces divers postes, il se distingua par l'étendue de ses connaissances, ses talens oratoires, son zèle et sa fermeté à maintenir l'ordre et la tranquillité publique. En 1798, on lui donna l'ambassade de Hollande auprès du gouvernement français. Trois ans après, il représenta sa nation au congrès d'Amiens, et lors de la paix de 1802 il fut nommé ambassadeur en Angleterre. Prévoyant qu'une nouvelle guerre était imminente, il fit tous ses efforts pour obtenir que la république batave pût rester neutre; le gouvernement anglais non seulement y consentait, mais faisait de grands avantages à la Hollande; la France s'y

refusa, et obligea cette nation de prendre part à une guerre qui acheva de ruiner son commerce et sa marine. Rappelé de Londres et dégoûté de la carrière politique, il se retira dans ses terres situées dans la province d'Over-Yssel, avec l'espoir d'y mener une vie tranquille au sein de sa famille; mais une lettre du premier consul, qui ressemblait beaucoup à un ordre, l'engageait, en termes pressans, de se rendre à Bruxelles pour conférer avec lui sur des objets concernant les intérêts des deux républiques; son gouvernement l'engageait de son côté à obtempérer à l'invitation qui lui était faite: il se rendit donc à Bruxelles, et après plusieurs conférences sur les moyens de défense en cas de descente de la part des Anglais, il consentit à retourner à Paris comme ambassadeur de la république. A peine y fut-il arrivé que Bonaparte, proclamé empereur, lui déclara que la Hollande serait réunie à la France, ou qu'elle adopterait un gouvernement plus fort, concentré entre les mains d'un seul, et il ajouta qu'il désirait que le choix tomba sur lui. Schimmel-Penninck ne pouvant faire changer cette résolution qui était irrévocable, en fit part à son gouvernement, qui le chargea de tout accepter, excepté la réunion à la France; il fut donc nommé, en 1805, chef du gouvernement, sous le titre de *grand-pensionnaire*. Cette dignité devait être inamovible; cependant quinze mois après, au mépris de cet arrangement, Bonaparte vainqueur de l'Autriche, et voulant être le chef d'une famille de rois, érigea la Hollande en royaume, et mit à la tête Louis Bonaparte, son frère. Schimmel-Penninck refusa tout emploi, même la dignité de président à vie du corps législatif, et se retira dans ses terres, où il vécut comme simple particulier pendant tout le règne du roi Louis; enfin, lorsque ce trône fut renversé par celui qui l'avait élevé, pour réunir la Hollande au grand empire, il se vit encore comblé des faveurs impériales, et fut nommé à la fois comte de l'empire, membre du sénat-conservateur, grand-trésorier d'un nouvel ordre des *Trois-Toisons-d'Or*. Il eût préféré rester dans sa retraite, mais son fils approchait de l'époque de la conscription; il craignit d'irriter le chef de l'état par sa résistance: il ailla donc faire acte de présence au sénat; mais aussitôt que sa patrie eut reconqué son indépendance, il donna sa démission de sénateur, et se

retira de nouveau dans ses terres. Lors de la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux et grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique. Il est mort le 13 février 1825, regardé comme un des plus illustres citoyens dont puisse s'honorer la Hollande. Il était, depuis plusieurs années, privé de la vue, et, comme il aimait beaucoup les lettres et qu'il était doué d'une mémoire très étendue, il se plaisait à se rappeler, et à citer les morceaux classiques des poètes italiens, allemands, anglais, comme ceux de sa nation ou des anciens.

* SCHINDERHANNES (JEAN BUCKLER, dit), fameux chef de voleurs, dont le nom veut dire *écorcheur*, né en 1779 à Nastetten, dans le comté de Catzen-Elnhogen, se mit dès son jeune âge à la tête d'une bande nombreuse de jeunes garçons avec lesquels il enlevait, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, des vivres dans les fourgons de l'armée française, aux environs de Kreutznach; il entra ensuite au service du bourreau de Bærenbach. Ayant été puni de la bastonnade pour un vol qu'il avait commis, il alla s'enrôler dans la troupe des garotteurs ou chauffeurs qui désolaient les deux rives du Rhin. Son audace et l'adresse qu'il mit à s'échapper des prisons de Saarbruck et de Simmern où il avait été renfermé, lui acquit de la célébrité, et le fit nommer capitaine d'une troupe de brigands qui avaient déclaré la guerre aux juifs. Son nom était si redouté, qu'il lui suffisait souvent d'une sommation pour faire comparaître en sa présence de riches fermiers qu'il voulait mettre à contribution. On cite cependant de lui quelques traits de générosité. Satisfait de l'obéissance que quelques-uns de ces fermiers lui avaient montrée, on l'a vu quelquefois leur donner un passeport pour circuler librement dans le pays. Il avait choisi la rive gauche du Rhin pour le théâtre de ses exploits, et il dévasta des communes entières; plusieurs fois il osa se défendre contre les forces militaires envoyées contre lui; enfin l'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive française du Rhin le força de se rejeter en Allemagne. Il y fut arrêté le 31 mai 1802 par le grand bailli de Limbourg, conduit à Francfort, de là à Mayence, où il fut condamné à mort et exécuté le 21 novembre 1803. Il mourut avec courage ayant à peine 24 ans. Sa *Vie* a été écrite et pu-

bliée par M. de Sevelinges, Paris, 1810, 2 vol. in-12.

* SCHLEGEL, nom d'une famille allemande qui a fourni grand nombre de personnages célèbres dans la littérature et les sciences. Nous citerons PAUL-MARQUANT SCHLEGEL, médecin, né à Hambourg en 1605, qui fut reçu docteur à Padoue et professa la médecine à l'université d'Iéna de l'an 1658 à l'an 1642. Dix de ses dissertations sont citées dans la *Biographie du Dictionnaire des sciences médicales*, qui donne des détails sur d'autres médecins du même nom. Paul-Marquant mourut en 1653. — JEAN-CHRÉTIEN-TRATGOTT SCHLEGEL, médecin, né en 1746 à Langen-Eichstaedt, exerça son art à Langen-Salza, puis fut conseiller et médecin du prince de Schauenbourg-Waldenbourg. On lui doit plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : | *Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensam spectantium*, Iéna, 1791-93, 6 vol. in-8°; | et *Neue medic. Literatur* (avec Arnemann), 1787-94, 4 vol. in-8°. — JEAN-EMIE SCHLEGEL, poète allemand, né en 1718 à Meissen en Saxe, mort en 1749 à Soroé où il était professeur, était encore élève à la célèbre école de Pforte, lorsque ses condisciples représentèrent pour la première fois sa tragédie d'*Oreste et de Pylade*, et celle d'*Hécube*. Il fit plus tard des changements à cette dernière pièce qu'il publia sous le titre des *Troyennes*. Cependant le jeune Schlegel, obligé de choisir un état, embrassa la carrière du droit; il n'en continua pas moins à cultiver le théâtre et les lettres, et concourut à la rédaction de divers recueils, notamment de la *Bibliothèque de Gottsched* et les *Amusemens de l'esprit de Schwabe*. Il s'annonça aussi de bonne heure par des *Traductions des Géorgiques de Virgile, des Epîtres d'Horace, de la Cyropédie de Xénophon*, et enfin par des *imitations* de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide. En 1745 il accompagna Spener en Danemarck comme secrétaire d'ambassade. Pendant le séjour qu'il fit dans cette contrée, il étudia la langue et l'histoire danoise, et devint dès la même année un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragmens de Brême*. Comme à la même époque on établit à Copenhague un théâtre allemand et français, il s'occupa plus spécialement de compositions dramatiques, et en 1746 il fit imprimer le recueil de ses *OEuvres* en ce genre. Deux

ans après il accepta la place de professeur extraordinaire à l'université de Sorø qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Ses *OEuvres* ont été recueillies par son frère Jean-Henri Schlegel, Copenhague et Leipzig, 1766 à 1770, 5 vol. in-8°. — JEAN-HENRI SCHLEGEL, professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724 à Meissen, et mort à Copenhague en 1780, a publié une *Histoire des rois de Danemarck de la maison d'Oldenbourg jusqu'en 1729*, in-fol., et un *Recueil de traités sur l'histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague, 1771-76, 2 vol. in-8°, etc.

* SCHLEGEL (FRÉDÉRIC de), littérateur allemand, de la même famille que les précédents. Son père, qui était un des chefs du clergé de Hanovre, s'est fait une réputation par ses *sermons* et ses *poésies*. Frédéric Schlegel avait été destiné au commerce; mais il abandonna le comptoir pour aller étudier à Göttingue, et après s'être essayé par des morceaux de critique dans les journaux les plus répandus, et surtout dans le *Lycée des beaux-arts*, publié à Berlin en 1793, il débuta par un ouvrage remarquable, intitulé : *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur la *Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On regrette que ce traité, qui n'est pour ainsi dire qu'un fragment, ne soit pas achevé. Les productions des auteurs dont il est parlé sont parfaitement caractérisées, et l'on voit que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens. Frédéric Schlegel donna ensuite *Alarcos*, tragédie, jouée à Berlin et à Weymar, mais qui ne satisfait pas le public. Ses admirateurs mêmes la classèrent dans le genre romantique. Il quitta la capitale de la Prusse vers 1801, et alla s'établir à Iéna, où il ouvrit des cours particuliers. En 1804, il vint à Paris et s'y occupa de recherches sur les romans de chevalerie et les fabliaux du moyen âge. Il y fit aussi un ouvrage en français, intitulé : *Notices et extraits relatifs à Jeanne d'Arc*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poétique*, où l'on remarque un morceau sur l'architecture gothique, et un poème de *Roland*, divisé en romances à la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. En 1808, il fut attaché au quartier général de l'archiduc Charles comme secrétaire aulique, et il obtint à cette époque, de l'empereur, des lettres de noblesse.

Après la paix, -il ouvrit à Vienne des cours d'histoire et de littérature, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. On a encore de lui : *Essais sur la langue et la philosophie des Indiens*, qui prouve la variété de ses connaissances, et plusieurs écrits diplomatiques, qui lui ont valu le titre de conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique à Francfort. Il a aussi inséré quelques morceaux de poésie dans l'*Athénée*, journal publié par son frère Auguste-Guillaume Schlegel, connu par son *Cours de littérature dramatique*. On attribue à l'un et à l'autre une grande influence sur leurs contemporains; tous deux ont ramené le goût public à l'étude du beau chez les anciens et les modernes. Frédéric Schlegel est mort à Dresde le 12 janvier 1829. Il avait épousé la fille du célèbre Mendelssohn, israélite philosophe, qui avait fait profession avec sa fille, à Cologne, de la foi catholique.

* SCHLICHTEGROLL (ADOLPHE-HENRI-FRÉDÉRIC de), savant biographe allemand, né le 8 décembre 1764 à Gotha, où son père était conseiller à la cour féodale, fut d'abord (1789) professeur à Gotha, où il avait fait ses études. Il fut ensuite employé de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque particulière du duc d'Ernest, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et enfin (1807) secrétaire-général de cette même académie, dont il a publié les *Mémoires*. Sa retraite qu'il demanda en 1821 ne précéda que de quelque temps sa mort qui eut lieu le 4 décembre 1822. On a de lui : | le *Nécrologe des Allemands*, 54 vol. in-4°, 1790-1806, ouvrage utile pour ceux qui veulent connaître l'histoire politique et littéraire de ce temps, mais qui pèche souvent par les éloges de complaisance prodigués à des hommes qui venaient de mourir, et dont le nom, pour la plupart, fera peu de bruit dans la postérité; | *Choix des principales pierres gravées de la collection qui appartenait autrefois au baron de Stosch, qui se trouvent maintenant dans le cabinet du roi de Prusse, accompagné de notes et d'explications*, Nuremberg, 1798, 1^{er} vol. in-folio, fig.; | *Historia Numotheca gothanae*; | *Annales numismatiques*, qu'il commença en 1804, et dont il n'a paru qu'un premier volume et un cahier du deuxième. On trouve sous le titre de *Vénies*, dans l'*Almanach des muses* de Schiller, pour 1798, quelques épigrammes

de ce poète célèbre et de Goethe contre l'auteur trop complaisant du *Nécrologe des Allemands*.

SCHLICHTING (JONAS de Bukowiec), écrivain socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministère jusqu'à ce qu'il fut chassé en 1647 par la diète de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei christiana*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, et se fixa enfin à Zullichau, où il mourut en 1661 à 65 ans. C'était un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les catholiques et les protestans. Son attachement au socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Écriture sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., et ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*.

* **SCHLOETZER** ou **SCHLOEZER** (Auguste-Louis de), historien, né en 1737, à Jagstadt, fut orphelin à l'âge de 4 ans. Ses parens le placèrent dans le gymnase de Wahlheim, d'où il se rendit, en 1751, à Wittenberg pour y faire son cours de théologie. Il étudia ensuite deux ans à Göttingue les langues orientales et la philologie sacrée, et passa en Suède, où il fut pendant quelque temps instituteur. Après trois ans de séjour à Stockholm et à Upsal, il revint, en 1757, à Göttingue, pour y étudier l'arabe sous le célèbre Michaëlis, et la médecine sous Rœderer. Il allait se faire recevoir docteur, lorsque Muller, historiographe de Russie, le prit pour son secrétaire. Schloetzer apprit en peu de temps le russe, le slavon ou vieux russe, le polonais et le bohémien, et devint ainsi pour Muller, qui ne connaissait pas ces langues, un précieux collaborateur. Bientôt il se dégoûta du séjour de la Russie; et, quoiqu'il eût été nommé adjoint à l'académie de Saint-Petersbourg en 1762, avec un traitement de 360 roubles, il accepta, en 1764, une chaire sans appointemens à Göttingue; mais il lui fut défendu de sortir de l'empire, et ce ne fut qu'au bout de quelques mois que Catherine, jugeant qu'il était plus sage de gagner par des bienfaits un homme dont on redoutait les connaissances qu'il avait puisées dans les archives russes, lui confia une place de professeur à l'académie, et la rédaction de l'histoire ancienne de la Russie: en même temps elle lui accorda un congé de trois mois. Dès que Schloetzer fut de

retour, il travailla avec beaucoup de zèle jusqu'en 1767, époque où il obtint un nouveau congé. Arrivé en Allemagne, il forma le projet de ne plus reprendre la route du Nord, et resta à Göttingue, où il fut nommé professeur de philosophie et de politique. Sa tranquillité fut troublée diverses fois: en 1793, il eut l'imprudence d'accuser de concussion un fonctionnaire, qui le poursuivit en calomnie et le fit condamner à une amende pécuniaire. Il fut aussi astreint à faire examiner ses ouvrages par deux de ses collègues, avant de les livrer à l'impression. L'invasion de son pays par les armées françaises le fit encore souffrir cruellement. Ce grand écrivain est mort en 1809, à Göttingue. Ses principaux ouvrages sont: | *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4°; elle forme le 31^e vol. de l'*Histoire universelle* anglaise, traduite en allemand; | *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne*, en 1569, 1776; elle est insérée dans l'*Histoire universelle*, t. 50, 1785; | *Echantillon d'annales russes*, Brême, 1768, in-8°; | *Tableau de l'histoire de Russie*, en russe, français, allemand, 1768, in-12; | *La Russie nouvellement changée*, 1767, et années suivantes, 4 vol. in-8°, réimprimée en 1768 et 1777, pseudonyme; | *Oskoli et Dir*, Göttingue, 1775, in-8°; | *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, ibid., 1777, in-12; | *Histoire des monnaies et mines de la Russie*, de 1700 à 1789, Göttingue, 1791, in-8°; | *Louis-Ernest, duc de Brunswick et de Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. et du saint-empire*, Göttingue, 1786, in-8°; traduit en français, Gotha, 1788; | *Correspondance*, et | *Indicateur politique*, 60 et 72 cahiers, 1776-94, réunis en 28 vol. in-8°. Schloetzer a publié en outre *Les lois rendues dans le 11^e siècle par le grand duc de Jaroslaf et ses fils*; *Annales russes de Nikon*, 1 vol. *Chronique du moine Nestor*, texte russe, d'après dix-sept manuscrits traduits de l'allemand, avec *Commentaires* historiques et critiques. Schloetzer figure parmi les littérateurs et les historiens les plus distingués de son temps. Son style est loin d'être classique, ce qui d'ailleurs était peu compatible avec le nombre de ses ouvrages; mais la sagacité qui règne dans toutes les pages qu'il a écrites, dénote un écrivain du premier ordre. Sec, tranchant, bizarre, il subjugué néanmoins ses lecteurs par la force de ses raisonnemens, la lucidité de

son exposition et la sûreté de sa critique. C'est lui qui a créé l'histoire du Nord, jadis incomplète, et mêlée de fables qu'il a fait disparaître.

* SCHMALZ (***), conseiller intime de Prusse, mort en 1831, à Berlin, s'est rendu célèbre par les pamphlets qu'il publia depuis 1815, et lutta avec plus d'opiniâtreté que de succès contre plusieurs écrivains distingués de l'Allemagne. Son premier ouvrage intitulé : *la Ligue de la vertu et les Sociétés secrètes*, est dirigé contre le *Tugend-Bund* et autres associations pareilles. Selon lui, le feld-maréchal Blücher, Justus Gruner, et beaucoup d'autres personnages plus ou moins marquans qui en faisaient partie, n'étaient que des révolutionnaires. Le roi de Prusse, à qui l'auteur fit hommage de son écrit, le gratifia d'une décoration d'un ordre civil. Trois officiers, qui s'étaient crus offensés dans la production que nous venons de mentionner, et qui envoyèrent des cartels à Schmalz, furent arrêtés et punis. Mais cette brochure fit naître contre lui une foule d'autres brochures et de récriminations. Un M. Færster, docteur en philosophie, l'ayant sommé de se présenter, à un jour convenu, dans le grand auditoire, et d'y soutenir publiquement les thèses contenues dans ses écrits, il s'y refusa, et se contenta de répondre par de nouveaux pamphlets. Schmalz professa le droit à Rinteln, à Königsberg, à Halle, et à Berlin ; mais son enseignement avait le défaut d'être plus agréable que solide. Ses travaux d'économie politique qui n'ont pas été sans utilité pour l'Allemagne, reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le disciple constant. Nous citerons de lui les ouvrages suivans : | *Le droit des gens européen*, traduit par le comte Léopold de Bohm, Paris, 1823, in-8° ; | *Economie politique*, traduit par Henri Jouffroy, Paris, 1826, 2 vol. in-8° ; | enfin une *Collection* de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle.

SCHMEITZEL (MARTIN), historien, naquit en 1679 à Brassau, qu'on nomme aussi *Cronstadt*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord et en Hollande, il enseigna la philosophie à Iéna, et fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller aulique, et le fit professeur en droit et en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont : | *Com-*

mentatio de coronis tam antiquis quam modernis, 1712, in-4° ; | *Schediasma de electivis regni Hungariæ, et ritu inaugurandi reges Hungariæ*, 1715, in-4° ; | *Præcognita historiæ civilis*, Iéna, 1730, in-4° ; | *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4° ; | *Dissertatio de natura et indole artis heraldiæ*, Iéna, 1721 ; | un grand nombre d'ouvrages historiques et polémiques en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres : | *Bibliotheca hungarica* ; | *Anecdota ad Hungariæ et Transylvaniæ statum* ; | *Notitia principatus Transylvaniæ, geographice, historice et politice adornata* ; | *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus, nummisque antiquis Romanorum erutæ*, etc. Son *Eloge* fut prononcé par Maupertuis, à l'académie de Berlin, dont il était curateur.

SCHMID (ERASME), natif de Delitzsch en Misnie, professa avec distinction le grec et les mathématiques à Wittenberg, où il mourut le 22 septembre 1657, à 77 ans. On a de lui une édition de *Pindare*, 1616, in-4°, avec un commentaire chargé d'érudition.

SCHMID (SÉBASTIEN), professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec JEAN-ANDRÉ SCHMID, abbé de Mariendal, et professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un et l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier : | *Compendium historiæ ecclesiasticæ*, 1704, in-8° ; | *De bibliothecis*, 1703, in-4° ; | *Lexicon ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°.

SCHMID (GEORGES-FRÉDÉRIC), graveur, né en 1712 à Berlin, fut élève de Busch ; il vint ensuite à Paris pour se perfectionner dans son art, et eut pour maître le fameux Larmesin. Ses premières productions furent tellement applaudies que par une exception honorable il fut admis en 1742 à l'académie royale de peinture, quoiqu'il fût protestant. A la même époque Frédéric II, son souverain, le gratifia d'une pension de 1,000 écus. Schmid pour son morceau de réception, grava le portrait de Mignard, d'après Rigaud, et fit d'autres chefs-d'œuvre. Il voyagea successivement en Saxe, en Pologne, en Russie, etc., et il reçut partout l'accueil le plus honorable. Catherine II le retint à sa cour, lui assigna une pension de 1,500 roubles, et il y resta jusqu'à la mort de

cette impératrice. De retour à Berlin, le roi le chargea de graver les portraits de ses ancêtres, dont lui-même avait écrit l'histoire. Il mourut dans sa patrie en 1775, à l'âge de 63 ans. On cite parmi ses ouvrages le portrait du prince d'Anhalt, ceux de la Tour, de l'abbé Prévost, et un grand nombre d'autres chefs-d'œuvre qui font l'admiration des connaisseurs. Son *OEuvre diversifié* n'est pas moins digne d'éloges : il renferme une suite de 60 lessins, gravés à l'eau-forte, d'après les maîtres les plus célèbres. Le conseiller Crayen de Leipsick a donné le catalogue de son *OEuvre*.

* SCHMIDT, (MICHEL-IGNACE), historien allemand, né le 30 janvier 1736 à Arnstein, petite ville de l'évêché de Wurtzbourg, fut élevé chez les jésuites de ce lieu et embrassa la carrière ecclésiastique. Il administra quelque temps la cure de Rassfurth, puis se chargea de l'éducation du fils du baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg. Pendant la guerre de Sept-ans, il suivit ce seigneur dans les terres qu'il avait près de Stuttgart, et après la paix de Hubertsbourg, il retourna dans sa patrie où plusieurs fonctions importantes lui furent confiées. L'évêque de Wurtzbourg le nomma assesseur de la faculté de théologie, et professeur d'histoire de l'empire d'Allemagne. Sa conduite et ses talens lui gagnèrent la bienveillance de ce prince, qui lui accorda un bénéfice, et le titre de conseiller ecclésiastique, avec voix délibérative dans le collège des affaires spirituelles. Il était membre d'une commission établie pour réformer l'instruction publique et pour donner une meilleure éducation aux classes inférieures : c'est à ses conseils que l'on dut l'établissement d'un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école. Quelques membres de la cour du nouvel évêque ayant prévenu contre lui ce prélat, il perdit ces places. Schmidt venait de publier le 1^{er} volume de son *Histoire des Allemands*, ouvrage populaire dont le succès surpassa son espérance. Sur ces entrefaites l'empereur Joseph II l'engagea à venir à Vienne, où il lui assigna une pension. Cette protection de la part de ce prince, au moment où il se proposait de faire de dangereux changemens, ferait croire que Schmidt n'y fut pas tout-à-fait contraire, et que cette condescendance indisposait contre lui l'évêque de Wurtzbourg. Jusqu'à la mort de Joseph II, Schmidt jouit constamment des

bonnes grâces de ce prince. Il fut mis à la tête des archives de l'état avec le titre de conseiller aulique, et fut chargé de donner des leçons d'histoire à l'archiduc François, aujourd'hui empereur d'Autriche. Il continua dès lors son grand ouvrage qu'il poussa jusqu'au onzième volume, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1686. Ce volume parut en 1793. On trouva dans les papiers de Schmidt les matériaux des autres volumes ; et un écrivain distingué, Jos. Millbiller, se chargea de les mettre en ordre : le tome 2^e, allant jusqu'en 1806 et renfermant la table de tout l'ouvrage, a été publié en 1808. Une partie de cette histoire a été traduite en français par J. Ch. Thibault de Laveaux, 9 vol. in-8°, 1784 et années suivantes. Schmidt est mort le 1^{er} novembre 1794. Outre l'*Histoire des Allemands* il a laissé : | *Plan de réforme de l'instruction publique*, en latin, 1769 ; | *Plan d'étude*, 1774 ; | *Histoire du sentiment moral de l'homme*, 1772.

* SCHMIDT (CHRISTOPHE de), jurisconsulte et littérateur allemand, surnommé *Phiseldeck*, naquit à Nordheim, petite ville de la principauté de Gœttingue, le 11 mai 1740, d'une famille distinguée. Son père, qui était chambellan, l'envoya à l'université de cette dernière ville, où il apprit le droit. Il entra ensuite en qualité d'instituteur chez un conseiller intime de l'empereur de Russie, qui demeurait alors à Gœttingue. Il passa avec lui en 1762 à Saint-Petersbourg, où il resta quelques années, et revint ensuite à Gœttingue, où il reçut le grade de docteur. S'étant rendu à Helmstadt, il y professa pendant quelque temps la jurisprudence ; appelé à Brunswick, il y occupa successivement, dans le collège *Carolinum*, les chaires d'histoire, de droit public et de statistique. En 1779 il fut nommé conseiller et archiviste des grandes archives du duché, à Wolfenbuttel. Il remplit ces charges avec une telle distinction, que le duc le décora, en 1784, du titre de conseiller aulique, tout en lui laissant la direction des archives de Wolfenbuttel. Il mourut dans cette ville en décembre 1801. On a de lui : | *Lettres sur la Russie*, publiées en deux recueils, 1770 ; | *Matériaux pour servir à la connaissance de la constitution et du gouvernement de la Russie*, 1772 ; | *Essai d'une nouvelle introduction à l'histoire de la Russie*, 1787 ; | *des Matériaux pour servir à l'histoire de la Russie*, 1777 ; | *Mélanges historiques*, 1783-1784 ; | *Hermæa*, 1786 ; | *Manuel d.*

sciences historiques, 1782, in-8°, rempli d'érudition et d'une saine critique; | *Répertoire de l'histoire et de la constitution d'Allemagne*, depuis 1789 jusqu'en 1794, etc., etc.

SCHMITH (NICOLAS), né à Oedenbourg en Hongrie, se fit jésuite, enseigna les belles-lettres et la théologie avec distinction dans son ordre, et mourut recteur du collège de Tirnau en 1767, aimé et estimé pour l'égalité et la douceur de son caractère. On a de lui : | plusieurs *Traités de théologie*; | *Series archiepiscoporum strigoniensium*, Tirnau, 1754, 2 vol. in-8°; | *Episcopi Agrienses, fide diplomatica confirmati*, Tirnau, 1768, in-8°; | *Imperatores ottomanici a capta Constantino poli, cum epitome principum Turcarum, ad annum 1718*, Tirnau, 1760, 2 volumes in-fol. Ces ouvrages, pleins d'érudition, sont écrits d'un style pur, aisé et souvent élégant. On estime surtout son *Histoire des empereurs ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du père Kéri. (Voyez ce nom.) Nous n'avons pas encore une histoire turque complète. Celle de Canténir passe pour être assez exacte; mais elle est trop peu étendue pour l'espace de temps qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation. Ricaut en a donné une histoire en anglais; mais elle ne comprend que le 17^e siècle. L'histoire des Turcs ne peut être connue que par celles de leurs ennemis. Ces relations peuvent être suspectes; mais elles n'ont pas un caractère de fausseté comme les annales turques. Les Turcs, si on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte, dans ces actes, représente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'histoire, dans les diplômes turcs, le faste oriental, qui n'est qu'un étalage ridicule.

* SCHNEIDER (EULOGUE ou plus exactement JEAN-GEORGES), écrivain allemand, qui s'est plus fait connaître en France par ses excès démagogiques que par ses ouvrages, naquit le 20 octobre 1756 à Wipfeld, village de l'évêché de Wurtzbourg. Il eut, dès sa jeunesse, une mauvaise conduite, et passa ses premières années dans une misère extrême qu'il dut attribuer en grande partie à ses vices. Cependant il entra dans un cloître de récollets, où, après avoir pris l'habit religieux, il passa neuf ans. Ses supérieurs ayant cru remarquer en lui quelques talens pour

l'éloquence de la chaire l'envoyèrent comme prédicateur à Augsburg. Mais il y prêcha dans le sens des innovations que Joseph II venait d'exécuter, et qui avaient été réprouvées par la cour de Rome, et il finit par se séparer de ses chefs à l'occasion d'un sermon qu'il fit sur la tolérance. Schneider fut appelé dans la cour brillante de Stuttgart par le duc Charles de Wurtemberg, qui le nomma son prédicateur. Ce fut dans cette ville qu'on le fit d'abord entrer dans la maçonnerie, et qu'on l'initia ensuite dans les secrets du nouvel ordre dit des *Illuminés*, récemment établi par le professeur Weisshaupt, et qui tendait au bouleversement de l'Allemagne. Il se crut appelé dès lors à réformer le monde, et à la nouvelle de la révolution qui venait d'éclater en France, il quitta l'Allemagne pour venir s'établir à Strasbourg, où il fut d'abord vicaire général de Brendel, évêque constitutionnel de cette ville; mais cet emploi était bien loin de contenter son avidité et son ambition. Nommé commissaire civil près l'armée d'Allemagne, il fut élu ensuite maire d'Haguenau, puis accusateur public près le tribunal criminel du Bas-Rhin, et dans l'une et l'autre de ces fonctions il se proposa d'égaliser en scélératesse les monstres les plus cruels qui répandaient le deuil dans la France entière. A la tête d'une armée révolutionnaire, et suivi de la guillotine, il parcourait l'Alsace, et sur la déposition de deux de ses agens, il envoyait à la mort les personnes de tout âge, de tout sexe, pauvres et riches, suspects ou non suspects. Sous le règne de la terreur, c'est-à-dire dans une triste époque où tout était permis de la part des tyrans de la France, Schneider, ainsi que l'affreux Lebon, surpassa même ses pouvoirs par les concussions, les vexations, les abus les plus sanguinaires; et il se plut à opprimer, voler, assassiner, ravir l'honneur, la fortune et la vie à des familles paisibles qui étaient à l'abri de toute sorte d'accusations. Cependant on le laissa pendant toute une année exercer cet horrible ministère. Les traits qu'on rapporte de ce scélérat font frémir la nature. Nous nous bornerons à citer les suivans. Il entre un jour dans une commune, et fait ordonner à la municipalité de lui livrer cinq têtes à son choix. On eut beau lui représenter qu'on ne connaissait pas de coupables; il fallut lui abandonner cinq victimes, qui, dans l'instant même, furent livrées à la mort. Une autre fois,

étant arrivé au village d'Esig, il se rendit chez le juge de paix du canton, appelé Kuhn, et le trouva à table. Le maître de la maison l'invite à dîner, et les convives s'empressent de lui céder la place d'honneur, tandis que toute la maison était occupée à le servir. Au milieu de la bonne chère et des bouteilles, il parait s'égayer, et se livre bientôt à une joie bruyante; tout à coup se tournant vers le juge de paix, il lui demande avec sang-froid s'il avait beaucoup de vin pareil dans sa cave. Kuhn lui répond qu'il lui en reste quelques bouteilles, et que toutes sont à son service : « Eh bien, ajouta ce nouveau Néron, hâte-toi d'en faire servir une; car dans trois quarts d'heure tu n'en boiras plus. » Il ne manqua pas à sa parole, et un instant après il fit entrer la guillotine dans la cour de son hôte, et lui fit couper la tête, malgré les prières, les larmes, la désolation de sa femme, de ses enfans, de ses amis et de ses domestiques, qu'il contraignit d'assister à cet horrible spectacle. Après l'exécution il monta tranquillement dans sa voiture, et alla commettre ailleurs de nouveaux assassinats. L'exemple de Carrier lui fit venir dans l'idée de l'imiter, et, pour multiplier ses victimes, il faisait préparer à Strasbourg des *noyades* à l'instar de celles de Nantes. Mais Schneider était devenu trop riche : son opulence et son orgueil même lui avaient déjà fait de nombreux ennemis; il étalait en outre un luxe révoltant. Au retour d'une de ses courses, il entra à Strasbourg dans un carrosse à six chevaux, entouré de coureurs, et précédé de gardes le sabre nu. Saint-Just et Lebas étaient alors à Strasbourg en qualité de commissaires de la Convention. Jusqu'alors ils n'avaient point paru indignés des crimes de Schneider; mais ils le furent de son orgueil et de sa vanité. Ils le firent arrêter sur-le-champ, et le lendemain même (21 décembre 1793) il fut exposé en public sur un échafaud pendant plusieurs heures. Transféré à Paris, il resta en prison quelques mois, et traduit enfin devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 1^{er} avril 1794, convaincu d'être *prêtre autrichien de Wurtzbourg, émissaire de l'ennemi*, etc. On a de Schneider une Traduction allemande des *Homélies de Saint-Chrysostôme sur l'évangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786, 4 vol. in-8°, et une autre des *Homélies du même Père sur l'évangile de saint Jean*, ibid.,

1787, 3 vol. in-8°. Il a laissé en outre un volume de *Poésies* qui parut en 1790, et qui a été imprimé plusieurs fois; un autre volume de *Sermons*, Breslau, 1790, in-8°; et enfin une *Théorie des Beaux-Arts*, Bonn, 1790, in-8°.

* SCHNEIDER (JEAN-GOTTLÖB), célèbre philologue et naturaliste allemand, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, s'appliqua avec succès à l'étude des langues anciennes, et alla ensuite à l'âge de 18 ans étudier le droit à Leipsick; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à la littérature classique. Il se rendit d'abord à Gœttingue, où il vécut quelques années dans la détresse; en 1776, il y fit la connaissance de Brunck, qui l'emmena avec lui à Strasbourg, pour l'aider dans ses travaux philologiques, et il sut trouver du temps pour étudier l'histoire naturelle, surtout la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. En 1776, il fut nommé professeur de philologie à Francfort-sur-l'Oder. L'université de cette ville ayant été transférée à Breslau en 1811, il continua d'y occuper la même chaire, et il obtint en 1816 la place de premier bibliothécaire qui convenait mieux à ses goûts. Il mourut en 1822. On remarque dans ses ouvrages plus d'érudition et de talent que d'esprit et même de jugement. Outre un grand nombre de *Mémoires* qu'il a publiés dans différens recueils, il a donné beaucoup d'ouvrages et d'éditions dont on trouve la liste dans l'*Almanach littéraire* de Meusel, et parmi lesquels nous citerons : | un *Essai sur la vie et les écrits de Pindare*, 1774, in-8°, en allemand; | une édition des ouvrages de Plutarque sur l'éducation, avec les fragmens de Marcellus de Side, 1775; | *Démétrius de Phalère*, édition accompagnée d'un excellent Commentaire, Altembourg, 1779, in-8°; | *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex hist. nat. piscium sumpta*, Francfort-sur-l'Oder, 1782, in-4°; | *Ichthyologia veterum specimina*, 1782, in-4°; | *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8°; | *Analecta ad historiam metallicam veterum*, 1788, in-4°; | *Synonymia piscium græca et latina, sive historia piscium naturalis et literaria*, Leipsick, 1789, in-4°; | *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, 1794, 4 vol.

in-8°; | un *Dictionnaire critique*, grec-allemand, 1797, 2 vol. in-8°, destiné aux classes, le meilleur de tous les lexiques manuels qui existent en Allemagne; | *Eclogæ physicae*, 1801, 2 vol. in-8°; | une édition de *Vitruve*, Leipsick, 1807, 3 vol. in-8°; | une édition grecque-latine de la *Politique d'Aristote*, Francfort-sur-l'Oder, 1809, 2 vol. in-8°; | *Histoire des animaux d'Aristote*, Leipsick, 1811, 4 vol. in-8°, dédiée à M. Cuvier; | une édition des *Œuvres complètes de Théophraste*, Leipsick, 1818-1821, 6 vol. Ce qui constitue le mérite véritable de Schneider, c'est d'avoir remarqué que les ouvrages des anciens sur les sciences physiques sont précisément ceux dont la critique et l'interprétation ont été le plus négligées par les philologues et les critiques, et d'avoir réparé cette négligence en en donnant de bonnes éditions, accompagnées d'excellentes notes. Voyez pour plus de détails une *Notice nécrologique* par son collègue M. Manso : elle a été insérée dans la Gazette d'état de Berlin du 19 février 1822.

SCHNORRENBURG (ANNE), chanoine prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monastère de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-synodal à Cologne l'an 1707, et mourut le 11 décembre 1715. On a publié après sa mort : *Institutiones juris canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Cologne, 1720, in-4°. Mais les religieux de Steinfeld désavouèrent cet ouvrage, et dans une édition qu'ils donnèrent du véritable ouvrage de leur confrère, à Cologne en 1740, in-4°, ils montrèrent combien il avait été défiguré dans la première édition.

• **SCHNURRER (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC)**, théologien et orientaliste, chancelier de l'université de Tubingen, né le 28 octobre 1742 à Canstadt, dans le royaume de Wurtemberg, embrassa la carrière du ministère évangélique. Un vif besoin de s'instruire l'ayant déterminé à voyager, il quitta en 1766 le séminaire protestant de Tubingen, visita presque toute l'Europe et ne revint qu'au bout de 5 ans. Nommé à son retour professeur à l'université de Tubingen, il fut admis quelques années après à la faculté de philosophie avec le titre de professeur ordinaire, et placé en 1777 à la tête du séminaire de théologie. Schnurrer remplit ces dernières fonctions pendant 29 ans, après lesquels il devint chancelier de l'université de Tubingen (1806). La même année il fut

installé dans la première chaire de théologie et dans la prélature de Lorch. Au commencement des troubles politiques qui agitérent le Wurtemberg, il se prononça pour la monarchie; plus tard il changea d'opinion, et se déclara en faveur de la réforme. Il fit partie des états du royaume en 1815, et ayant déplu au nouveau souverain (1817), il fut privé de ses places. Schnurrer se retira à Stuttgart, et y mourut en 1822. Cet habile professeur a composé un assez grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Bibliotheca arabica*, imprimée à Halle en 1811, in-8°. Cet ouvrage bibliographique comprend la liste des livres publiés en langue arabe et de ceux qui ont été faits pour faciliter l'étude de cette langue, depuis la grammaire imprimée à Grenade en 1505, jusqu'à celle de M. Sylvestre de Sacy, 1810. On regrette de n'y pas trouver une table alphabétique des auteurs pour la facilité des recherches. Le même défaut existe dans l'ouvrage suivant : | *Eclaircissemens sur l'histoire de la réformation ecclésiastique et de la littérature dans le Wurtemberg*, 1798, in-8°, en allemand, ouvrage plein de recherches bibliographiques; | *Indicia veritatis christianæ revelata ab insultibus libelli*, 1765, in-4°; | de *Codicum hebræorum V. T. Mss. ætate difficulter determinanda*, Tubingen, 1772, in-4°; | plusieurs *Dissertations philologiques* sur les proverbes, sur Job, sur divers psaumes, etc., in-4°; | de *Pentateucho arabico-polyglotto*, 1780, in-4°; | *Dissertationes philologico-criticæ*, Gotha, 1790, in-8°; | *Notices biographiques et littéraires sur les hébraïsans de Tubingen*, Ulm, 1792, in-8°, en allemand, où l'on trouve des détails curieux sur Reuchlin et Schickard. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages aussi curieux que savans. Schnurrer était zélé partisan de la révélation, et en cela il était loin de partager les écarts de plusieurs de ses compatriotes. Comme orientaliste, il est au premier rang parmi ceux de l'Allemagne. Sa critique est d'une justesse et d'une sûreté qui peuvent servir de modèle. On trouve quelque chose de Schnurrer dans le *Répertoire de la littérature biblique et orientale* de M. Eichhorn, et dans le *nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de M. Paulus.

SCHODELER (WERNER), avoyer de la ville de Bremgarten en Suisse, engagea ses concitoyens, l'an 1832, à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. On a

de lui une *Chronique de Suisse*, en allemand, estimée pour son exactitude.

SCHOEFFER ou SCHOIFFER (PIERRE), de Gernsheim, dans le pays de Darmstadt, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg et Fust. (Voyez ces deux articles.) Le premier il imagina de remplacer les caractères en bois par d'autres en métal et mobiles, jetés dans des moules. Il perfectionna aussi l'encre d'imprimerie. Il avait exercé d'abord le métier de copiste à Paris, où il se trouvait encore en 1449. Il se rendit à Mayence vers 1450, et fut d'abord le subordonné puis l'associé et le gendre de Fust. On remarque son nom dans la souscription du *Psautier* de 1457. La société de Guttemberg et Fust se servait de lettres fondues qu'elle obtenait par le moyen de matrices fondues elles-mêmes. Ce fut Schoeffer qui inventa les poinçons et compléta ainsi la découverte de l'art typographique. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par ce procédé est le *Durandi Rationale divinarum officiorum*, 1459, in-folio. Son beau-père étant mort en 1466, Schoeffer devint seul possesseur de l'imprimerie qu'il continua d'exploiter jusqu'à sa mort arrivée en 1502.

* SCHOELL (FRÉDÉRIC), libraire et littérateur, naquit en Alsace en 1767, et après avoir fait de très bonnes études, se livra au commerce de la librairie. Il fixa d'abord son établissement à Berlin, le transporta ensuite en Suisse, et dirigea long-temps à Bâle une librairie de Decker. Revenu en France en 1804, il ouvrit à Paris une maison de librairie qui prospéra, et, en 1814, le roi de Prusse après l'avoir utilement employé dans la diplomatie, lui donna le titre de conseiller de la légation prussienne à Paris; en 1817 le même prince le décora de l'ordre de l'aigle-rouge. Schoell fut enlevé par une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'âge de 66 ans, dans le mois d'août 1835, aux lettres qu'il avait cultivées avec succès, et au commerce dans lequel il s'était acquis une juste réputation de probité. Il était très versé dans le droit public de l'Europe. On lui doit : | *Collection des actes, pièces officielles, réglemens et ordonnances, relatifs à la Confédération du Rhin*, 1808, in-8°; | *Répertoire de littérature ancienne ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 parties in-8°; | *Tableau des peuples de*

l'Europe classés d'après leur langue, 1810, in-18; 1812, in-8°; | *Précis de la révolution française*, 1810, in-18; | *Description abrégée de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig.; | *Elémens de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18; | *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1813, 2 vol. in-8°; | *Histoire abrégée de la littérature romaine*, 1813, 4 vol. in-8°; | *Bibliothèque latine, ou Collection des auteurs latins avec des commentaires dits perpétuels et des index*; | *Recueil de pièces officielles destinées à déromper les Français sur les événemens qui se sont passés depuis quelques années*, 1814-1816, 9 vol. in-8°; | *Congrès de Vienne*, Recueil de pièces officielles, 1816, 2 vol. in-8°; | *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du 20 novembre 1815*, ouvrage de Koch, entièrement refondu, augmenté et continué par Schoell, 1817-1818, 15 vol. in-8°; | *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789*: ce dernier ouvrage était celui pour lequel il sentait le plus de prédilection: il l'avait médité toute sa vie; et il y a déposé le fruit de ses immenses connaissances historiques. Schoell a aussi fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

SCHOENFELD (FRANÇOIS), né à Prague en 1747 d'une famille distinguée, entra chez les jésuites, y enseigna les sciences et les belles-lettres, et s'occupa en même temps de la composition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand et en français, où règnent la saine raison, l'esprit solide, quelquefois brillant, le zèle pour la religion et les sentimens d'une vraie piété. On distingue le traité *De amore veritatis et veritate amoris*, Prague, 1770; et quatre discours qui ont pour titre: *Religio catholica ferventer est prædicanda, propugnanda prudenter*, 1783. Parmi ses ouvrages allemands il se trouve des poésies où il y a de l'élevation et de la chaleur, et quelques dissertations théologiques et d'érudition, entre lesquelles l'*Influence des bons et des mauvais esprits sur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la destruction de la société, il devint doyen de Reichstadt, dans le cercle de Bunzlau. Il vivait encore en 1784. On ignore l'époque de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec MATTHIAS SCHOENFELD, jésuite de

la province de Bavière, écrivain aussi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, et joliment imprimés ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire, particulièrement son *Abrégé historique de la Bible, destiné à l'instruction publique*, avec des figures, très supérieur au sec et ennuyeux Royaumeont; *les Vérités fondamentales de la religion, exposées dans leur ordre naturel et leur dépendance réciproque*; le *Philosophe chrétien dans l'adversité*; la *Vraie parure de la jeunesse*, etc.; *Règles puisées dans la religion et la raison pour conserver la santé*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une manière naturelle et attachante, et tous empreints des beautés aimables et convaincantes de la vertu. Il vivait encore en 1786.

* SCHOENING ou SCHIENING (GERHARD), savant norvégien, né en 1722 dans le district de Lofoden, de la province de Northland, en Norvége, fit ses premières études au collège de Drontheim; et, comme il était pauvre, le recteur de ce collège, qui l'avait pris en amitié, lui fournit les moyens de les continuer à Copenhague. Ses progrès furent rapides, et il ne tarda pas à acquérir de la réputation. En 1751, il fut appelé à diriger l'école de Drontheim. Nommé en 1765 professeur d'histoire et d'éloquence à Sorø, il fit, par ordre du roi de Danemarck, un voyage littéraire en Norvége qu'il entreprit en 1773, et qu'il interrompit en 1775, ayant été rappelé à Copenhague, où ce monarque le nomma maître des archives secrètes. Il fut en 1776 membre de la société instituée pour publier les écrits islandais qu'avait recueillis Arnas Magnæus. De concert avec Gunner, évêque de Drontheim et Suhm, il fut le fondateur de l'académie de Drontheim, érigée en 1760, et qui prit, en 1767, le nom de *société royale de Norvége*. Plusieurs académies savantes, telles que celles de Copenhague, de Goettingue, etc., le reçurent dans leur sein. Il aimait les ouvrages de Grotius, d'Erasme, de Mélancthon, de Musée, de Leclerc; et son livre favori était la *Théodicée* de Leibnitz. On peut juger d'après cela quelles étaient les opinions de Schoening en matière de religion. Il mourut le 18 juillet 1780, âgé de 58 ans. On a de lui : | *Disputationes quatuor de origine philosophiæ orientalis*, Harnih, 1744—1747, in-8°. L'auteur y

suit l'histoire de la philosophie de Brucker; | *Oratio de antiquo jure succedendi*, Sorø, 1767, in-4°; | *Oratio de antiquissima reipublicæ constitutione regum, speciatim potentia et auctoritate apud gentes boreales*, Sorø, 1765, in-4°; | *Programma de omni ratione apud veteres septentrionales*, Sorø, 1766; | *Programma de festo post occidui solis reditum in septentrione olim celebrato*, Sorø, 1766, in-4°; | *Fundamenta narrationis Herodoti de Scythia, tribus programmatibus*, Sorø, 1768—1770, in-4°; | *Programma de sinu Codano et monte Savo*, Sorø, 1772, in-4°, etc. Il a écrit en danois : | un *Traité du mariage des anciens Septentrionaux*, Copenhague, 1756, in-4°; | *Essai d'une géographie de l'ancienne Norvége*, Copenhague, 1751, in-4°; il n'y parle que de la hiérarchie, l'ouvrage n'ayant pas été continué; | *Description de la cathédrale de Drontheim*, ibid., 1762, in-4°; | *Histoire d'Harald, Haardraade, rois de Norvége, et d'Augustin, archevêque de Drontheim, pour servir de supplément à l'histoire ancienne de Danemarck et de Norvége* (avec Suhm), Copenhague, 1757, in-4°; | un *Voyage en Norvége*, Copenhague, 1778, in-4°; | *Del'origine des Norvégiens et des autres peuples du Nord*, Sorø, 1761, in-4°; | *Histoire de Norvége, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'an 995, 4 v.* in-4°, Sorø et Copenhague, 1771—1781. Le dernier volume a été publié après la mort de l'auteur, par Suhm. Cette histoire, qui mériterait d'être continuée jusqu'à nos jours, passe pour être un chef-d'œuvre dans son genre, par les recherches, le style et une rare exactitude. Schoening a été l'éditeur d'une traduction de l'ouvrage de Snorro Sturleson, célèbre historien islandais du 13^e siècle, et se disposait à en publier la troisième partie, lorsqu'il fut surpris par la mort. Ce savant a écrit plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de la société royale de Danemarck. Schoening avait une vaste érudition, et était initié à presque toutes les sciences.

SCHOEPFLIN (JEAN-DANIEL), savant critique, né à Sultzbourg dans le Brisgau, en 1694, fut avant l'âge de 26 ans professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université luthérienne de Strasbourg. Quelques années après il obtint l'autorisation de faire aux frais de cette ville un voyage en France et en Italie. La 30^e année de son professorat fut célébrée en 1770, comme une fête publique, à Strasbourg. Il es

mort en 1771; il était conseiller et historiographe de France, associé des académies de Pétersbourg et de Florence, de la société royale de Londres, correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Indépendamment des *Mémoires* que cette dernière société conserve de lui dans les 9, 10, 13, 17, 18 et 25^e vol. de ses recueils, il s'est fait connaître par des ouvrages pleins de recherches : | *Alsatia illustrata, celtica, romana, francisca*, Colmar, 1751-62, 2 vol. in-fol. Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetait quelques faits d'une manière trop tranchante, tandis qu'il en adopte quelques autres trop légèrement. Cet ouvrage, qui semblait devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du père Laguille, n'a point eu cet effet. | *Alsatia diplomatica*, Manheim, 1 vol. in-fol. | *Vindiciæ celticæ* Strasbourg, 1756 et 1760, in-4°, sur l'origine et la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portaient le nom de Celtes. | *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg, 1750, in-4°. Il y fait tous ses efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg. (V. GUTTEMBERG.) | Divers autres ouvrages savans et des *Dissertations* réunies en 1 vol. in-4°. Ving a donné sa *Vie* en latin. On trouvera quelques détails sur sa vie dans les *Archives littéraires* et dans le *Moniteur* du 2 messidor an 12.

SCHOLARIUS (GEORGES), l'un des plus savans Grecs du 15^e siècle, fut juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople, et son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, et prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïque, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville de Constantinople se trouvait; mais Marc d'Ephèse l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs grecs, et lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans

espérance de pouvoir les apaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du père Labbe et dans la *Bibliothèque des Pères*) sont : | une *Lettre* adressée aux évêques grecs touchant l'union; | trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix; | un *Traité de la procession du Saint-Esprit contre Marc d'Ephèse*; | un de la *prédestination*, traduit en latin avec de bonnes notes, par Charles Libertinus, Prague, 1673, in-8°; et plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*. Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnaît la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu que Scholarius, patriarche et zélé schismatique, était différent de celui qui avait défendu si vivement l'union avec l'Eglise romaine.

SCHOLASTIQUE (sainte), vierge, sœur de saint Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du 5^e siècle, suivit la vie ascétique, et établit une communauté de religieuses. Elle allait visiter son frère tous les ans; la dernière année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant et d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait saint Grégoire d'une de ces entrevues de la sainte avec son frère, où Benoît fut obligé, par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHÖLL (HERMAN). Voyez HARTZHEIM.

SCHOMBERG (PIERRE), né à Wurtzbourg d'une ancienne et noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Augsbourg et cardinal en 1459. Le pape Eugène IV et l'empereur Frédéric III faisaient beaucoup de cas de ses lumières, et le consultaient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations qui avaient pour objet la paix entre l'Angleterre et la France, et la pacification des querelles élevées entre les princes allemands. Il mourut à Dillingen en 1467. — Il ne faut pas le confondre avec NICOLAS de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans

la Misnie. Ayant étudié le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siège de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambrai entre Charles-Quint et François I^{er}. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI et Clément VII. On a de lui cinq *Sermons* qu'il prononça devant Jules II en 1505, et quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG (HENRI de), de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1585, d'une branche qui s'était établie en France, et servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, et sous Louis XIII, en 1621 et 1622 contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut, en 1625, honoré du bâton de maréchal de France. Il prouva qu'il en était digne par la défaite des Anglais au combat de l'île de Ré en 1627, et en forçant le Pas de Suse en 1629. Dans cette dernière journée, il fut blessé d'un coup de mousquet aux reins; et dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1650, et secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna, en 1652, la victoire de Castelnaudary, où le duc de Montmorency fut blessé et fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut d'apoplexie à Bordeaux, le 17 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la guerre d'Italie*, expédition à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1650, in-4°, et réimprimée en 1669 et 1682.— Son fils, CHARLES de SCHOMBERG, était duc d'Halluin (et ordinairement désigné sous ce nom), par sa femme, Anne, duchesse d'Halluin. Il naquit en 1604 à Nanteuil, fut gouverneur du Languedoc, et reçut le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, et prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 55 ans. Le maréchal de Schomberg fut le premier protecteur de

Bossuet, et contribua beaucoup à le faire connaître à la cour.

SCHOMBERG (FRÉDÉRIC-ARMAND de), maréchal de France, né vers 1619 d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, et ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avait pénétré en France; il passa au service de cette monarchie, et obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes et des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, et y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, et de reconnaître la maison de Bragance légitime héritière du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec autant de succès en Catalogne l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les sièges de Maestricht et de Charleroi. En 1685, année de la révolution de l'édit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui allait s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande en 1689; et s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au delà de la rivière de la Boïne. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Ses descendans sont restés au service de l'Angleterre. On a l'*Abregé de la vie de Schomberg* par Lusancy (Matthieu, Beauchâteau), Amsterdam, 1690, in-12.

SCHOMBERG (JEANNE de), duchesse de Liancourt. Voyez LIANCOURT.

SCHOMER (JUST-CHRISTOPHE), né à Lubeck en 1648, mort en 1696, était professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avait essayées chez les protestans, et que l'auteur tâchait d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On a encore de Schomer des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul, en 3 vol. in-4°.

SCHONEUS ou de SCHOONE (CONNELLE), né en 1841 à Gouda en Hollande, poète latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a saisi le style de Térence; ouvrages plus estimables encore

par l'intention de l'auteur et la sagesse de ses vues, que par l'élégance et la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dégâts l'histronisme ancien et moderne a faits dans les mœurs ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit et au cœur des jeunes gens une espèce de change qui les attache à des objets innocens, et prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux. (*Voyez* CYGNE.) La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 25 novembre 1641, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses pères, dans un temps où les nouvelles hérésies agitaient toutes les têtes. Schonevus a été loué par les meilleurs écrivains de son temps. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, et Francfort, 1712, 2 vol. in-8°.

SCHONER (JEAN), mathématicien, né à Carlstadt en Franconie l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables astronomiques* (Wittenberg, 1588, in-4°), qu'il publia après celles de Régiomontanus, qui furent appelées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célèbre. On a encore de lui le recueil de ses *Oeuvres mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN (JEAN-LOUIS), né à Laybach en Carniole, étudia l'histoire avec succès, et mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorèrent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée : *Dissertatio de prima origine domus Hapsburgo-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays; il en fit l'histoire sous ce titre : *Carniola antiqua et nova*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18^e siècle.

SCHOOCKIUS (MARTIN), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur de langues, d'éloquence et d'histoire, de physique et de logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort sur l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philoso-

phie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8°, dans lesquels il n'a fait que compiler. Les principaux sont | *Exercitationes variae*, 1663 in-4°, qui ont reparu avec ce titre : *Martini Themi-dis exercitationes*, 1688, in-4°; | des *Traité's sur le beurre*; | sur l'aversion pour le fromage; | sur l'œuf et le poulet; | sur les inondations; | *De harengs, seu halecibus*; | *De signaturis sætus*; | *De ciconiis*; | *De scepticismo*; | *De sternutatione*; | *De cerevisia*; | *Tractatus de truffis*; | *De statu reipublicæ federati Belgii*; | *De imperio maritimo*; | *De natura soni*; | *De nihilo*; | *De lingua hellenistica*; | *Admiranda methodus novæ philosophiæ*, contre Descartes; | des écrits de controverse, qui prouvent qu'il entendait mieux les matières de beurre et de fromage que celles de la religion. Vossius, offensé de son humeur satirique, l'appelle *impudentissima bestia*.

SCHOONHOVIUS ou SCHOONHOVEN (FLORENT), né à Gouda en Hollande, en 1594, s'appliqua à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son pays lui ayant fait reconnaître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique et mourut vers 1648, après avoir publié : | *Pœmata*, Leyde, 1613; ce sont des pastorales et des odes; | *Emblemata*, Amsterdam, 1618, in-4°. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poètes de la classe moyenne.

SCHOPP. *Voyez* SCIOPIUS.

SCHOREL (JEAN), peintre, natif d'un village nommé Schorel, en Hollande, étudia quelque temps sous Albert Durer. Un religieux qui allait à Jérusalem engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ, et les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque temps en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment du Belvédère; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner dans sa patrie; et dans sa route il passa par la France, où François I^{er} voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connaissance de la poésie, de la musique, des langues, et par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suède, pour lequel il avait fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS (ANTOINE), grammairien, natif d'Hoogstraten en Brabant, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : | *Thesaurus ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4°; | *Phrases linguæ latinæ e Cicerone collectæ*, in-8°, Bâle, 1550, et Tubingen, 1728; | *Ratio discendæ, docendæque linguæ latinæ ac græcæ*, in-8°; | une comédie latine, intitulée : *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique il voulait prouver que les grands méconnaissent la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. — On croit que **HENRI SCHORUS**, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire, imprimés à Strasbourg, était le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT ou **SCOT** (RÉGINALD), gentil-homme anglais, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens et des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4°, et fut condamné au feu en Angleterre. Voyez **DELRIO**, de **HAEN**, **MEAD**.

SCHOTANUS (CHRISTIAN), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédisant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : | *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4°; | *Histoire de la Frise jusqu'en 1558*, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des catholiques avec la partialité si ordinaire aux protestans. | *Continuatio historicæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-42; | *Bibliotheca historicæ sacræ veteris Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les règles de la critique; et dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. — Schotanus eut un fils nommé JEAN, qui fut professeur de philosophie à Franeker, et qui mourut en 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en

lice avec le savant Huet, et attaque, mais bien faiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT (ANDRÉ), né à Anvers, en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbecq et plusieurs savans. Il alla en Espagne, et emporta au concours une chaire de langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, voulut l'avoir auprès de lui : il vécut quelque temps avec ce prélat, se fit jésuite en 1586, et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il retourna à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77^e année. C'était un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les hétérodoxes l'ont autant loué que les catholiques. On a de lui : | *Traduction* de Photius, imprimée à Paris, en 1606, in-folio; elle manque d'exactitude et de précision; | la première *Édition* de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579; | des *Éditions* de Cornélius-Népos, Francfort, 1600, in-fol.; de Pomponius Méla, Anvers, 1582, in-4°; de Sénèque l'orateur, avec des *Supplémens* où il y avait des lacunes, Paris, 1606, in-fol.; de saint Basile le Grand, avec des *notes*, 1616, in-fol.; des *Commentaires* sur le Pentateuque, de saint Cyrille, grec et latin; des *Épîtres* de saint Isidore de Peluse, grec et latin, Rome, 1629; première édition; des *Antiquités romaines*, de Rosin, avec des additions, Cologne, 1643, in-4°; des *Épîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624; des *Oeuvres* de Louis de Grenade, 1628; de la *Sicilia*, *Magna Græcia*, etc., de Hubert Goltzius, avec des *notes*, 1617, in-folio; des *Fasti romani*, du même auteur, 1618, in-fol.; des *Oeuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des *notes*, etc., Tournai, 1610; | *Vita comparatæ Aristotelis et Demosthenis*, Augsbourg, 1603, in-4°; | *Eloge funèbre* d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, 1586, avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des *notes* par Etienne Baluze; | *De bono silentii religionum et secularium*; | *De sacris et catholicis sanctæ Scripturæ interpretibus*, Cologne, 1618, in-4°; | *Adagia sacra novi Testamenti græce et latine*, Anvers, 1629, in-4°; | *Litteræ japonicæ*; | *Tabulæ rei nummarie*, 1615, in-8°. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola et Ciaconius. | *Hispania illustrata, seu rerum ubique Hispaniæ, Lusitanæ scriptores*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol.; | *De*

prisca religione ac diis gentium, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine-Augustin, Anvers, 1617, in-folio, etc. On lui attribue encore la *Bibliothèque d'Espagne*, in-4°, en latin; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. — FRANÇOIS SCHOTT, son frère, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiae, Germaniae, Galliae, Hispaniae*, Vienne, 1601, in-8°.

SCHOTT (GASPARD), physicien et jésuite, né à Koenigshofen, dans le diocèse de Wurzburg, en 1608, entra chez les jésuites en 1627, et fut envoyé pour enseigner la physique et les mathématiques à Palerme en Sicile; ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, et se lia avec le célèbre père Kircher, d'une amitié que la conformité des goûts pour les sciences rendait intime. Il retourna dans sa patrie, où après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont : | *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ et artis*. Cet ouvrage curieux est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres et sur les divers phénomènes où la nature semble s'écarter de ses lois. L'auteur montre dans quelques endroits autant de crédulité que de savoir; il dit que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis* est la plus estimée. | *Magia naturalis et artificialis*, 1677, 7 vol. in-4°, plein de recherches et de connaissances physiques et statiques; | *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4°; | *Machina hydraulico-pneumatica*, 1637, in-4°; | *Pantometrum kircherianum, sive instrumentum geometricum novum*, 1660; | *Itinerarium staticum kircherianum*, 1660; | *Encyclopædia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. | *Mathesis Casarea*, 1662, 2 vol. in-4°; | *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum*, 1663, in-8°; | *Arithmetica practica generalis et speculativa*, 1663, in-8°; | *Schola steganographica*, 1664, in-4°; | *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. La physique usuelle et expérimentale fut le principal objet de

ses recherches et de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'application dans les écrits du père Schott; cependant il n'est presque cité nulle part: on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de Saint-Léger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des ouvrages du père Schott*, Paris, 1785, 1 vol. in-8°. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit: telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds et muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, etc. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confians à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suffrages du public juste et impartial. Le célèbre Bayle, plus honnête et plus vrai que ces plagiaires, avoue que le père Schott lui a donné les premières idées de sa machine pneumatique. Voyez KIRCHER (ATHANASE).

* SCHOUWALOFF (JEAN, comte de), sénateur et général russe, était fils de Pierre-Jean, comte de Schouwloff, feld-maréchal au service de Russie, et l'un des premiers favoris d'Elizabéth. Cet officier supérieur, mort en 1762, inventa des obus qui portent son nom. — Son fils, le comte JEAN, naquit en 1727 à Moscou, et mourut en 1798. Il eut, comme son père, une grande part dans les faveurs d'Elizabéth dont il fut le chambellan. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe et faisait fort bien des vers dans notre langue. On trouve plusieurs pièces de sa composition dans différens recueils ou almanachs, notamment l'*Eptre à Ninon* et celle à *Voltaire*. Il avait fourni à cet écrivain des renseignemens pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*. La *Biographie universelle* lui donne par méprise le nom d'*André*, et fixe l'époque de sa mort à l'an 1789. — SCHOUWALOFF (PAUL, comte de), fils du précédent, entra de bonne heure dans la carrière des armes, servit d'abord sous les ordres de Souwarow, et reçut la croix de Saint-Georges à l'assaut de Praga. En 1799, il fit la campagne d'Italie sous le même général, et il eut le genou fracassé au passage du Saint-

Golhard; enfin, il fut nommé général à vingt-cinq ans, et se distingua en plusieurs circonstances dans la campagne de 1807. Il ne se signala pas moins en 1809. Après une marche habile et hardie à travers une foule d'obstacles, il pénétra sur le territoire suédois par Tornea, se rendit maître de Schelefta, prit 8,000 Suédois, 120 canons et 24 drapeaux. Cette brillante campagne lui valut le grade de lieutenant-général. Au commencement de la campagne de 1812, il commandait le 4^e corps d'armée; mais il fut forcé de l'abandonner pour cause de maladie. Dans la campagne suivante, il fut aide-de-camp de l'empereur Alexandre, et, après la prise de Paris, il fut chargé d'aller chercher à Blois Marie-Louise, ensuite de conduire Bonaparte à l'île d'Elbe. Il eut beaucoup de peine à le défendre de la fureur du peuple à Avignon et dans d'autres villes par où il passa avec son prisonnier. En 1817, il suivit son souverain au congrès d'Aix-la-Chapelle. Il mourut subitement à Saint-Petersbourg le 1^{er} décembre 1825 : l'empereur voulut honorer son convoi de sa présence. Le comte de Schouvaloff a laissé, sur la mission dont il fut chargé auprès de Bonaparte et sur d'autres événements politiques, des *Mémoires* qui n'ont pas été imprimés.

SCHRÆDER ou **SKYTTE**, (JEAN), ministre d'état en Suède, né de parens obscurs à Nicoping, mort Stockholm en 1643, avait été précepteur de Gustave-Adolphe qui le créa baron et l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* et d'autres ouvrages.

* **SCHREBER** (JEAN-CHRÉTIEN-DANIEL de), médecin et naturaliste allemand, né en 1739 à Weissensee en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués de Linnée, et contribua beaucoup à consolider les doctrines de son maître, et notamment l'emploi du système sexuel. Il fit d'abord des cours de médecine à l'école de Butzow, qu'il quitta en 1764 pour aller habiter Leipsick, où il venait d'être nommé membre de la société économique dont il fut bientôt secrétaire. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique; enfin il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, et il reçut de l'empereur des lettres de noblesse. Il mourut le 10 décembre 1810.

Peu de savans ont joui en Allemagne d'une aussi grande célébrité. Il était de 40 sociétés savantes, tant de sa patrie que des pays étrangers. On a de lui : | *Icones plantarum minus cognitarum decas*, in-folio, Halle, 1766; | *Beschreibung der Gräser*, Leipsick, 1769-1774, 2 parties in-folio, avec 54 planches offrant les dessins de 70 graminées coloriés; | *De phaseo observationes*, in-4°, Leipsick, 1770; | *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipsick, 1771, in-8°, ouvrage peu recherché; | *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, 1774, in-4°; | *Ueber die säugthiere*, ou sur les mammifères, Erlang, 1775-92, 15 cahiers in-4°, ouvrage accompagné de dessins empruntés, pour la plupart, d'autres auteurs. Il est estimé, quoique rédigé sans ordre systématique; | *Mantissa editionis 4^{ta} materiæ medicæ Linnæi*, 1782, in-8°; | *De persæa Egyptiorum*, 1, 2 et 3 diss. 1787-88, in-folio; | une 8^e édition du *Genera plantarum* de Linnée, Francfort, 1789, 1 vol. in-8°, qui a subi de grands changemens, et qui est très estimée en Allemagne; | un grand nombre de *Dissertations*, insérées dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

* **SCHREIBER** (JEAN-GODEFROI), naquit à Roberschau, près de Marienberg en Saxe, le 5 août 1746, d'un simple ouvrier mineur, père d'une nombreuse famille qui, malgré sa pauvreté, éleva assez bien ses enfans. Jean-Godefroi, qui était le neuvième, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans les travaux manuels des exploitations, fut jugé digne, à l'âge de 24 ans, d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg pour y perfectionner son instruction, et pour y acquérir les connaissances théoriques nécessaires à l'officier des mines. Il étudia pendant dix ans dans cette école, et il s'acquit l'estime et l'amitié de ses maîtres et des chefs de l'administration. Il fut d'abord chargé de diriger les travaux de plusieurs exploitations dans sa patrie; ensuite il fut envoyé en France, d'après la demande de Monsieur, comte de Provence, qui avait chargé l'ambassadeur à la cour de Saxe de demander un officier des mines très instruit, pour diriger les mines d'or et d'argent du Dauphiné qui lui étaient concédées. Schreiber vint en France avec un maître mineur en septembre 1771, et depuis il a été constamment employé, soit par Monsieur, soit par les chefs des di-

vers gouvernemens qui se sont succédé pendant la révolution. Depuis 1815 il avait le grade d'inspecteur-divisionnaire, et on le chargea, selon son désir, de l'inspection de la 4^e division minéralogique, dont le chef-lieu fut établi à Grenoble. Le roi le nomma chevalier de la légion-d'honneur en 1820, et lui accorda des lettres de naturalisation. Peu après, il fut envoyé dans le département de la Loire pour contribuer au développement de la nouvelle industrie minéralogique créée dans cette contrée par M. Gallot. Il fit encore plusieurs voyages en Savoie; enfin, affaibli par l'âge, il demanda sa retraite qui lui fut accordée avec le brevet d'inspecteur-général honoraire, et qui lui conservait voix délibérative au conseil général des mines. Il est mort à Grenoble le 10 mai 1827. Il était membre correspondant de l'institut; et en 1815 il fut conservé correspondant de l'académie royale des sciences; il était aussi affilié à plusieurs sociétés savantes de divers pays. On a de lui : *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, traduit de l'allemand de F. De-lius, 1778, 2 vol. in-4°, et plusieurs *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de physique* et dans le *Journal des mines*.

SCHREVELIUS (CORNEILLE), philologue, né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1664. Schrevelius a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques faites en Hollande, et connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles et correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût et de discernement. On a de lui un *Lexicon manuale græco-latinum*, Leyde, 1645, in-8°, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4°. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, et Dresde, 1762 : la dernière a été donnée à Paris par M. Fleury-Lécluse, 1820, in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Schrévelius; on s'en servait dans plusieurs collèges. On aurait bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire : mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise, même dans les ouvrages de grammaire. — Son père, THÉODORE SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des collèges d'humanités de Harlem et de Leyde, et donna une *Histoire*

de la ville de Harlem, en latin, Leyde, 1647, in-4°.

* SCHROECKH (JEAN MATHIAS), historien allemand, naquit à Vienne en 1733. Il était petit-fils de Mathias Bel, auteur de l'*Apparatus ad historiam Hungariæ*, et, comme lui, il se consacra exclusivement à l'étude de l'histoire. Après avoir fait ses études à Leipsick, il devint professeur surnuméraire de philosophie dans cette même ville : il obtint, en 1775, à Wittenberg, la chaire d'histoire qu'il remplit avec distinction pendant plusieurs années. Il mourut dans cette ville le 1^{er} août 1808. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : | *Biographie universelle*, où l'on distingue les vies de Sixte V et de la reine Christine; | *Histoire universelle à l'usage de la jeunesse*, 4 parties en 6 vol. 1779-1784-1796-1804 : cet ouvrage est très répandu; il a été traduit en français; | *Histoire ecclésiastique*; le premier volume parut en 1768, le trente-cinquième finit à la réformation, Leipsick, 1768-1805; | *Histoire de l'église chrétienne depuis la réformation*, 8 vol. Leipsick, 1804-1819. Le style de cet auteur est noble, simple, sans pédantisme et sans affectation.

SCHROEDER (JEAN), né en Westphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça sa profession dans les armées suédoises, et fut nommé physicien de la ville de Francfort, où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœa medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4°, et en allemand, Nuremberg, 1685, in-4°. Boërhaave parle avec éloge de cet ouvrage dans sa *Methodus studii medici*; mais Haller, dans ses notes sur le *Methodus*, en parle moins avantageusement.

* SCHROETER (JEAN-SAMUEL), ministre protestant, né le 25 février 1735 à Rastembourg en Thuringe, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et acquit une grande réputation d'habileté dans la minéralogie et la conchyliologie. On lui doit plusieurs ouvrages, écrits en allemand, sur les diverses branches de l'histoire naturelle. | *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 1772-88; 8 vol. in-8°; | *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 1773-80, 6 vol. in-8°; | *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenbourg, 1774-84, 4 vol. in-8°; | *Dissertation sur différens objets d'histoire naturelle*, Halle, 1776, 2 vol. in-8°; | *Introduction à la*

conchyliologie, d'après Linnée, Halle, 1783-86, 3 vol. in-8°; | *Remarques et observations sur l'histoire naturelle*, principalement sur les coquilles et les fossiles, Leipsick, 1784-87, 4 vol. in-8°, et un grand nombre d'articles dans différens recueils périodiques. On a encore de lui : | *La Vieillesse, ou Moyen infailible d'arriver à un âge avancé*, nouvelle édition, Berlin, 1805, in-8°, où l'on trouve des observations intéressantes et utiles. Schroeter est mort le 24 mars 1808 à Bukstaedt.

* SCHUTSCHERBATOF (le prince MICHEL MICHAELOVITSCH), homme d'état et littérateur russe, né en 1733, mort en 1792 à Moscou, suivit d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle de l'administration civile dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Sous Catherine II il eut beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Il est auteur d'une *Histoire de Russie*, 1770 et années suivantes, 5 vol. in-4°, qui ne va que jusqu'au règne du tsar Michel Theodorovitch. Cette histoire a été vivement critiquée sous le rapport du style et même de l'exactitude. On a encore de lui plusieurs opuscules imprimés séparément, ou dans différens recueils du temps, tels qu'un *Traité des anciens degrés de noblesse en Russie*, Moscou, 1784, et *Dissertation historique sur la généalogie des princes russes descendant de Rurik*, ibid., 1785. Il a aussi publié comme éditeur : *Histoire abrégée des usurpateurs russes*, Saint-Petersbourg, 1774 : les *Annales royales*, ibid., 1772 ; *Annales des troubles de la Russie*, ibid., 1771 ; *Vie de Pierre le Grand*, avec le texte original, imprimée à Venise, et des notes, ibid., 1771, 2 vol. ; *Journal de Pierre le Grand*, 2 vol., 1770-1771 ; *Cahiers et notes de Pierre le Grand*, pour les années 1704-5-6, ibid., 1774 ; le *Livre royal*, ibid., 1769 ; *Tableau du règne de Monomaque*, ibid., 1774, etc.

* SCHUBART DE KLEEFELD (JEAN-CHRÉTIEN), agronome distingué de l'Allemagne, né à Zeitz, en 1734, mort le 1^{er} mai 1787, fut d'abord domestique chez le ministre de Saxe, près la cour de Vienne. Après avoir passé par plusieurs autres emplois, il devint conseiller-aulique au service de Hesse-Darmstadt, et enfin conseiller intime de Sautfeld-Cobourg. Il s'adonna à la culture. Son système tendait à faire de la culture des herbes fourragères le but principal de l'agronomie.

C'est à son ardeur pour la culture du trèfle qu'il doit son nom de baron de Kleefeld (champ de trèfle). Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et domestique*, Leipsick, 1786, 6 vol. in-8°, et dans sa *Correspondance économique*, même date et même ville, 4 cahiers in-8°, figures.

* SCHUBERT (FRÉDÉRIC-THÉODORE), astronome, né le 30 octobre 1758 à Helmstedt, dans le duché de Brunswick, fit ses études à Greifswald près de Stralsund, puis à Göttingue et donna ensuite des leçons particulières à des jeunes gens. Il se livra particulièrement aux mathématiques, et se rendit, en 1785, à Saint-Petersbourg, où il fut attaché comme géographe, à l'académie des sciences, qui le reçut en 1789 au nombre de ses membres. Alors il ouvrit des cours d'astronomie pratique qui eurent beaucoup de succès. Il a publié chaque année le *Calendrier de l'académie*, un grand nombre d'articles remarquables dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, et plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : son *Astronomie théorique*, 1798, en allemand, qu'il traduisit lui-même en français à la prière de M. de La Place, Saint-Petersbourg, 1823, 3 vol. in-4°; | *Astronomie populaire*, 3 vol. in-8°, en allemand; | *Opuscules variés*, aussi en allemand, Stuttgart, 1823, in-8°. Il est mort dans le mois d'octobre 1825. L'empereur Alexandre l'avait décoré de plusieurs ordres, et il jouissait du rang de conseiller d'état.

* SCHUCHHARD (LOUIS-HENRI), professeur d'allemand, né le 24 septembre 1793, près d'Amorbach en Bavière, fit ses études en Saxe, et vint de bonne heure à Paris pour solliciter la place de professeur de langue allemande à l'école de La Flèche : elle lui fut accordée, et il fit ce cours avec le plus grand succès d'après une nouvelle méthode. Frappé de l'insuffisance des grammaires de Gottsched, Junker, Meidinger, alors en usage, il entreprit de donner, sur un nouveau plan, une grammaire dégagée des règles vagues et indistinctement entassées, qui offrit une division simple des élémens, fit connaître le mécanisme de l'idiome allemand, et des développemens clairs et précis sur la conformation et le génie de cette langue. Elle a été adoptée pour les écoles royales militaires, et publiée sous ce titre : *Grammaire allemande par feu M. L. H. Schuchhard*, Paris, 1825, in-8°. MM. Hase et Letronne, chargés de

l'examiner, ont placé cette grammaire bien au-dessus de toutes celles qu'on avait publiées jusqu'alors en France. Schuchhard mourut à la Flèche d'une maladie de poitrine le 26 janvier 1824.

* SCHUDT (JEAN-JACQUES), théologien et ministre protestant, né à Francfort-sur-le-Mein le 14 janvier 1664, était fils d'un pasteur de cette ville, qui ne négligea rien pour faire de lui un savant, et qui eut la satisfaction de le voir répondre à ses soins. Schudt étant à Wittenberg en 1680, y soutint des thèses avec beaucoup de succès. En 1684 il alla à Hambourg, où le célèbre Edgardi professait avec réputation les langues orientales. Schudt les étudia sous lui, et y devint fort habile. De retour à Francfort, il se livra à la prédication. En 1691 il fut nommé premier précepteur du collège, associé au rectorat en 1695, et enfin recteur en 1717. On a de lui : *Trifolium hebræo-philologicum*; *Compendium historiæ judaicæ*; *Deliciæ Hebræorum philologicæ*; *Vita Jephthæ*; *Funiculus græcus*; *Judæus Christicida*; *Genius et indoles linguæ sanctæ*; *Commentarius in psalmos*; *Memorabilia judaica*; *Monita paterna ad filium*; *De probabili mundorum pluralitate*; *Vita Hugonis Grotii*; *Elias corvarum in deserto alumnus*. On reconut, dans les ouvrages de ce célèbre savant, un homme habile dans les langues orientales et exercé dans l'art d'écrire. Il mourut le 14 février 1722, à 58 ans accomplis.

SCHULEMBERG (JEAN de), comte de Mondejeu, après avoir servi long-temps contre les Espagnols, fut fait gouverneur d'Arras, en 1652. Deux ans après, il en soutint le siège avec tant d'habileté, qu'il força les Espagnols de le lever, avec perte de leurs bagages, munitions et artillerie. Ce service lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, sans postérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi, en 1661.

SCHULEMBOURG (JEAN-MATHIAS, comte de), général habile, né en 1661 à Cendan, près de Magdebourg, se consacra à la guerre dès sa plus tendre jeunesse. Il fit ses premières campagnes sous les drapeaux du Danemarck; mais les exploits de Sobieski ayant excité son émulation, il entra en 1679 comme simple volontaire au service de la Pologne. Il se distingua dans la campagne pour la conquête de la Moldavie. Il obtint ensuite

un commandement sous le général Flemming, et lors de l'irruption de Charles XII dans la Livonie, il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne battue à la bataille de Riga. Cet exploit lui mérita le grade de lieutenant-général. Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, lui confia, en 1704, les troupes saxonnes dans la grande Pologne. Schulembourg, poursuivi par le roi Charles XII, et se voyant à la tête d'une armée découragée, songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec son petit corps le sept novembre de cette année, près de Plinitz, par le roi de Suède, fort de 4000 hommes de cavalerie, il sut se poster si avantageusement, qu'il déconcerta toutes ses mesures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de se retirer, laissant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, et Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus*. Ce héros fut battu l'année d'après, mais sans que ses défaites altérassent sa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguste donna à la solde des Hollandais, et il se trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugène, témoin de son courage, conçut pour lui l'estime la plus sincère. Schulembourg ayant quitté le service polonais en 1711, pour passer à celui de Venise, ce prince le recommanda en termes si forts, que la république lui donna 10,000 sequins par an, et le commandement de toutes ses forces de terre. Son courage fut bientôt nécessaire aux Vénitiens. Les Turcs tournèrent leurs regards, en 1716, sur l'île de Corfou, qui est comme l'avant-mur de Venise. Ils abordèrent dans cette île avec trente mille hommes, munis d'une nombreuse artillerie, et les firent avancer vers la forteresse, qu'ils commencèrent à assiéger vigoureusement. Schulembourg, qui s'y était renfermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, et fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siège de cette place. Ils abandonnèrent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles et de chameaux, et laissèrent un nombre considérable de morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir tout ce qui avait été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'île de Corfou, et mit une garnison dans

l'île de Maura, que les Turcs avaient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritait. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'île de Corfou, et un monument dans l'arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui était comtesse de Kendale; George I^{er} l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Vérone, où il mourut en 1747. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général au service de la république. Sa vie a été écrite par Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monumens biographiques*, 1824, in-8^o.

SCHULTENS (ALBERT), le restaurateur de la littérature orientale dans le 18^e siècle, né en 1686 à Groningue, montra beaucoup de goût pour la littérature arabe. Il devint ministre de Wassenaer, et deux ans après professeur des langues orientales à Franeker. Enfin on l'appela à Leyde, où il enseigna l'hébreu et les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, ou, selon d'autres, en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique que par la profondeur de l'érudition. Les principaux sont : | un *Commentaire* sur Job, 2 vol. in-4^o; | un *Commentaire* sur les Proverbes, in-4^o; | un livre intitulé : *Vetus et regia via hebraisandi*, in-4^o; | une *Traduction* latine du livre arabe d'Harriri; | un traité des *Origines hébraïques*; | plusieurs écrits contre le système de Gousset. Il y soutient que, pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. | *La Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol.; | *Animadversiones philologicae et criticae ad varia loca veteris Testamenti*; | une bonne *Grammaire hébraïque*; | *De palma ardente*, Franeker, 1729.

* SCHULTET (DANIEL-SEVERIN), fils de Joachim Schultet, ministre de l'Evangile à Hambourg, naquit dans cette ville vers 1643. Il y étudia les belles-lettres, et s'appliqua aux langues savantes, sous la direction du docte Esdras Edzardi, qui les professait dans cette ville. Après avoir donné trois ans à cette étude, il parcourut

les principales universités d'Allemagne, telles que celles de Wittenberg, de Leipsick, d'Iéna, de Giessen, de Strasbourg, et y suivit les leçons des célèbres professeurs qui y enseignaient la théologie. De retour à Hambourg, il refusa tout emploi pour se livrer plus librement aux sciences, et particulièrement à son goût pour la controverse. Il attaqua toutes les communions, écrivit contre les catholiques, les réformés, les anabaptistes, les sociniens, etc.; et eut affaire, en même temps, à Bossuet, à Jurieu, à Pictet de Genève, etc. Il avait aussi conçu l'idée d'un plan de réunion entre les églises luthériennes et réformées, projet qui s'est effectué de nos jours, pour quelques-unes, et qui vraisemblablement n'aurait pas eu lieu si l'on eût employé le moyen que Schultet proposait. C'était de soumettre les points controversés à une dispute publique, avec la condition que le vaincu embrasserait la croyance du vainqueur. L'expérience prouve qu'alors chacun se retire plus affermi dans sa propre opinion. On a de Schultet un grand nombre d'ouvrages, dont les suivans sont les principaux : | *Antididagma quo probatur doctrinam a Jacobo-Benigno Bossueto, episcopo Condomiensi, expositam, et ab Innocentio, pontifice romano, egregie laudatam, admitti non posse*, etc., 1684, in-4^o; | *Epicrisis ad articulos argentinenses nuperos unionem Ecclesiae evangelicae et romano-catholicae concernentes*, 1686, in-8^o; | *Diagraphice rerum fidei inter evangelicos reformatos et romano-catholicos controversarum*, 1686, in-8^o; | *Animadversiones ad nuperum scriptum Petri Juriæi theologi, professoris roterodamensis, unionem Ecclesiae evangelicae et reformatae concernentes*, 1687, in-8^o; | *Judicium supremum à Deo luculentissime atque uberrime factum in scripturis prophetarum atque apostolorum, de causa evangelicam inter reformatamque Ecclesiam disceptata, ad demonstrandam doctrinae evangelicae veritatem, et ad promovendam piam protestantium harmoniam ex hebraeo, graecoque fonte, exhibitum et D. Phil. Jac. Spenero inscriptum*, 1689, in-8^o; | *Panoptia sacra*, 1691; | *Stercoma doctrinae evangelicae*, 1692, in-8^o; | *Iterata Ecclesiae reformatae invitatio ad pium in doctrina fidei consensum*, 1697; | *Disceptatio amica cum Benedicto Picteto, theologo genevensi*, 1699; | *Assertio amplissima divinae gratiae*, 1701;

[*Universalissimi reformati discussio*, 1703; [*Paraphrasis continua in novum Testamentum*, a Ven. Mich. Borcholto, gymnastii lüneburgensis professore, cum observationibus, 1720, in-fol., etc. Schultet est auteur de beaucoup d'ouvrages en allemand. Il mourut à Hambourg le 29 décembre 1712, âgé de 68 ans. C'était un homme d'une vaste érudition.

SCHULTING (CORNEILLE), né à Steenwyck, dans l'Ober-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : [*Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol.]; [*Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione missalis et breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise, et combat les liturgies des protestants. Cet ouvrage, qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun.]; [*Bibliotheca catholica contra theologiam calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°]; [*Hierarchica anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des protestants ont tenus entre eux, et montre combien ils sont différens des synodes de l'Eglise catholique.

SCHULTZ D'ASSCHERADE (CHARLES-GUSTAVE), fut ambassadeur de Suède près la cour de Berlin, et mourut à Stockholm en 1799. Il est cité comme auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Res suo ævo gestas memoria tradidit*. C.-G. Schulz a Asscherade, Reg. Soc. litt., in-8°, de 295 pages.

SCHULZE (JEAN-HEURI), médecin célèbre, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Halle, et mourut en 1744. Il avait beaucoup de connaissances surtout dans l'anatomie, et possédait bien les langues grecque et arabe. On a de lui : [*Historia medicinarum a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsick, 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares et des Egyptiens. L'Histoire de la médecine de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité.]; [*Physiologia medica*, Halle, 1746, in-8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système.]; [*Pathologia generalis et*

specialis, 1747;]; [*De materia medica: Dissertationes medicæ et historicæ, etc.*

SCHULZE (GOTTLÖB-ERNEST), naquit en 1761, à Heldrungen en Thuringe. Depuis 1810 il enseignait à l'université de Göttingue, où il est mort le 14 janvier 1833. Philosophe indépendant, Schulze ne se mit sous la bannière d'aucune des philosophies dominantes de l'époque, et opposa à toutes une critique redoutable. Adversaire du dogmatisme, il le combattit avec les armes d'un savant scepticisme dans son *Enésidème*, 1792, et dans sa *Critique de la philosophie théorique*, 1801, deux volumes in-8°; cependant son scepticisme reconnaissait les faits de la conscience et s'adoucit avec le temps. Schulze se rapprocha même un peu de la philosophie de Jacobi. Son *Encyclopédie des sciences philosophiques* a eu trois éditions, succès rare en Allemagne pour ce genre d'ouvrage; la dernière édition est de 1824. On estime son *Anthropologie psychique* 3^{me} édition, 1826. En 1832, il a publié un dernier ouvrage sur la connaissance humaine (*Ueber die menschliche Erkenntniss*), Göttingen, in-8°, qui peut être regardé comme son testament philosophique.

SCHUPPACH (MICHEL), médecin né à Biglen, dans le canton de Berne, en 1707, mort en 1781, se rendit célèbre par l'usage qu'il fit des simples de son pays, et par le talent de juger des maladies à la vue des urines, ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa manière de raisonner sur les maladies était juste, qu'il en saisissait très bien les indications, que ses remèdes n'avaient rien d'inquiétant ni de hasardé, et qu'il parut rappeler la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche et du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit aussi une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connaître l'état des malades par un petit stratagème indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettait aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS (JEAN-BALTHASAR), né à Giessen en 1610, fit des voyages littéraires, et occupa différentes places, entre autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature et de philosophie imprimés à Franc-

fort en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime ses *Oraisons latines*, et un petit traité en allemand intitulé : *l'Ami au besoin*. Il avait de l'esprit, des connaissances, mais trop de penchant à la satire.

SCHURMANN (ANNE-MARIE de), née à Cologne en 1607 de parens calvinistes, montra un génie précoce. Ses parens allèrent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfans. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, et y réussit parfaitement. Elle était surtout habile à peindre en miniature, et à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu, lui étaient si familiers, que les plus habiles en étaient surpris. Elle parlait facilement le français, l'italien, l'anglais, et savait la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle était à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, et se retira à Wyvert, où elle mourut en 1678, à l'âge de 71 ans. Jamais les protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi, comme Luther et Calvin. Contre l'esprit de la secte dans laquelle elle avait été élevée, elle avait fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paraît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimait beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : | des *Opuscles*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8°; | deux *Lettres*, que madame de Zonteland a traduites du flamand en français, Paris, 1750, in-12 : l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né; | des *Poésies latines*; | une *Dissertation latine* sur cette question : *Si les femmes doivent étudier*, Leyde, 1644, in-8°, traduite en français par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative; mais sa conduite et l'état de sa tête sont une preuve de fait en faveur de la négative. Elle avait connu, à Wyvert, dans la Frise, le fameux Guillaume Penn, qui parcourait alors l'Europe, et lui inspira la plus grande admiration pour ses talens et ses pratiques religieuses, assez conformes à celles du quaker. Mademoiselle Schurmann sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses père et mère. Le peintre Hontorst offrit deux mille florins pour le

premier. Elle en fit un modèle en cire, au bas duquel on lisait ces vers :

Non mihi propositum est humanam cludere sortem
Aut vultus solido sculperè in ære meos :
Hæc nostra effigies, quam cera expressimus ecce
Materia fragili, mox peritura, damus.

SCHURTZFLEISCH (CONRAD-SAMUEL), né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldeck, docteur de Wittenberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, et enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêchèrent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Wittenberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller et bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, et mourut en 1708. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, etc. Les plus connus sont : | *Disputationes historice civiles*, Leipsick, 1699, 3 vol. in-4°; | trois vol. in-8° de *Lettres*; | une *continuation* de Sleidan jusqu'en 1678; | un grand nombre de *Dissertations* et d'*Opuscles* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivait avec facilité et avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frère, HENRI-LÉONARD SCHURTZFLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entre autres *Historia ensiferorum ordinis teutonici*, Wittenberg, 1701, in-12.

SCHUT (CORNEILLE), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec CORNEILLE SCHUT, son neveu peintre en portraits, mort à Séville en 1676.

* **SCHWAB** (JEAN-CHRISTOPHE), écrivain allemand, né à Ilsfeld dans le Wurtemberg le 10 décembre 1743, fit d'abord quelques éducations particulières, et fut ensuite attaché, comme professeur, au gymnase de Stuttgart. Après y avoir enseigné la philosophie, les mathématiques et le criticisme, il devint secrétaire intime du duc de Wurtemberg, puis conseiller aulique, et enfin président du conseil secret. Après la mort du duc son protecteur, il reprit ses travaux scientifiques, et reçut en 1816 la place de conseiller royal de l'instruction publique. Il mourut à Stuttgart, le 15 avril 1821, à l'âge de

soixante-dix-huit ans. Il était membre des académies de Saint-Petersbourg et de Berlin, et de la société des sciences de Harlem. Ses principaux ouvrages sont : | *Mélanges poétiques*, 2^e édition, 1782; | *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgart, 1784, traduit en français par Robelot, Paris, 1805, in-8°. L'académie de Berlin, qui avait mis ce sujet au concours, partagea le prix entre Schwab et Rivarol. Ce dernier est plus brillant, mais l'écrivain allemand est plus profond; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition. | *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788, couronné à la même académie; | des *Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796, qui partagea le prix double proposé par l'académie. Il a remporté plusieurs autres palmes dans les académies de Leyde et de Harlem, pour des dissertations latines, et il n'a pas craint de se déclarer l'adversaire de la philosophie de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue.

SCHWARTZ (BERTHOLD), fameux cordelier de la fin du 15^e siècle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon et des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger Bacon (voyez ce nom); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les sciences*, etc., 1752, page 40). M. Koch, dans son *Tableau des révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matière d'une manière leste et arbitraire. Les Vénitiens se servaient du canon dès 1300, les Anglais peu de temps après, et les Français dès 1338, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, et d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servaient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssait autrefois plus de monde dans les batailles; mais une bataille décidait du sort des peuples, au lieu que le genre de tactique que la poudre a produit multiplie les batailles, les sièges et toutes les opérations de la guerre.

immole durant une longue suite d'années les peuples, tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, et n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force et du génie des subalternes et du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer. Par la même raison elle a renversé les murs de la liberté; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses lois, parce qu'il possède seul les moyens de la mettre en action. (Voyez POLI, MARTIN.)

SCHWARTZ (CHRISTOPHE), peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talents le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, et l'étude particulière qu'il fit des ouvrages du Tintoret le porta à imiter la manière de cet illustre artiste. Schwartz réussissait dans les grandes compositions; il avait un bon coloris et un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Bavière le nomma son premier peintre, et l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ (Ignatius), né en Souabe en 1690, entra chez les jésuites, enseigna la morale et l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, et mourut à Augsbourg en 1763, après avoir publié : | *Collegia historica*, 1734-1737, 9 vol. in-8°; ouvrage très estimé, plein de recherches et de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'Histoire, abandonné depuis aux caprices et aux préjugés des petits écrivains qui s'en sont universellement emparés. | *Institutiones historicae*, 2 vol. in-8°, 1729; c'est comme l'introduction à l'ouvrage précédent; | *Institutiones juris universalis*, Augsbourg, 1743, etc.

* SCHWARZEL (CHARLES), théologien allemand, né en 1746, était fort attaché aux réformes de l'empereur Joseph II, et ayant été nommé successivement professeur de théologie à Inspruck et à Fribourg en Brisgau, où il était en même temps curé, il ne tint pas à lui de faire prévaloir la même doctrine dans son école. Il refusa le serment ordinaire sur l'immaculée Conception de la sainte Vierge et encourut le blâme des personnes sages et pieuses. Il était, au reste, alors soutenu par la cour de Vienne, qui

détrait et favorisait les nouveautés. En 1798 il donna, sur la validité des sacrements administrés en Alsace par des prêtres assermentés, une consultation qui fit du bruit. Elle favorisait les constitutionnels, et les mettait à l'aise. Il fallait bien néanmoins qu'on ne pût pas en tirer une conséquence fort avantageuse en leur faveur, puisque les *Nouvelles ecclésiastiques*, qu'ils avaient pour eux, y trouvèrent beaucoup à reprendre. Le gouvernement, de son côté, dont le système était bien changé depuis la mort de Joseph II, blâma la consultation, et fit réprimander Schwarzel. On a de cet ecclésiastique : | *Elenchus sanctorum Patrum*, 1779; | *Prælectiones theologico-polemicae*, 1781; | *Introduction à la théologie pastorale*; | une *Catéchétique*; | une *Traduction* des psaumes en vers allemands; | une *Traduction latine* des Actes de l'assemblée de Florence, en 1787, 6 vol. (voyez RICCI); | une *Traduction* de la lettre pastorale de l'archevêque de Tours, Rastignac, sur la justice chrétienne par rapport aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. (V. CHAPT. de RASTIGNAC.) Schwarzel mourut en 1812.

* **SCHWARZENBERG** (CHARLES-PHILIPPE, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne le 13 avril 1771, sortait d'une branche des barons, aujourd'hui comtes de Seinsheim, ancienne maison de Franconie. Le baron Erkin-gen prit le nom de Schwarzenberg, de celui d'une seigneurie qu'il acheta en 1420, et fut allié à l'empereur Sigismond, par son mariage avec une sœur de l'impératrice. Son descendant, Jean-Adolphe, fut créé en 1559 prince de l'Empire. Le prince Joseph, père de Charles-Philippe, lors de la confédération rhénane, en 1812, céda son landgraviat en Franconie au grand-duc de Bade. Sa famille est catholique. Les terres que le prince Joseph possédait en Autriche et en Bavière, ont 116 lieues carrées de surface, avec une population de 115,000 âmes, et un revenu de plus de 500,000 francs. Charles-Philippe, qui est le sujet de cet article, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et parvint au rang de lieutenant-colonel. Il parcourut rapidement tous les grades de l'armée, et devint aide-de-camp du général Clairfait. Il avait fait déjà deux campagnes contre les Turcs, et fut employé dès le commencement de la guerre contre la France : il se distingua en plusieurs rencontres, et notamment

le 1^{er} mai 1792, à la bataille de Quiévrain. En 1793, il commanda une partie de l'avant-garde sous le prince de Cobourg, se signala près de Valenciennes et dans toute cette campagne. Il pénétra vers Guise et Saint-Quentin, déploya un grand courage entre Bouchain et Courtrai, le 27 avril 1794, et reçut, sur le champ de bataille, l'ordre de Marie-Thérèse. Nommé colonel des cuirassiers de Zeschwitz, il servit en 1796, au Bas-Rhin, sous le général Wartensleben, et après la bataille de Wurzburg (3 septembre), il fut élevé au grade de major-général. Trois ans plus tard il était lieutenant-général. Après la mort du tsar, la cour de Vienne l'envoya à Saint-Petersbourg, pour féliciter Alexandre 1^{er} sur son avènement au trône impérial de Russie, et rétablir les relations amicales qui avaient été suspendues pendant deux années entre les deux gouvernemens. En 1805, il fut un des trois généraux nommés pour conférer avec le baron de Wintzingerode, sur le plan de campagne dans la nouvelle guerre contre Napoléon, et fut mis sous les ordres du général Mack. Il assista devant Ulm, à l'affaire du 11 octobre, et, après la perte de la bataille, il se retira avec l'archiduc Ferdinand et une partie de la cavalerie autrichienne dont il eut le commandement. Il combattit aussi à la bataille d'Austerlitz, livrée, dit-on, contre son avis. Nommé en 1809 de nouveau ambassadeur à Saint-Petersbourg, il quitta ce poste pour venir reprendre un commandement dans l'armée, et arriva peu de temps avant la bataille de Wagram. Choisi à la paix, comme ambassadeur auprès de Napoléon, il eut, dit-on, une grande part aux négociations qui amenèrent le mariage de ce guerrier heureux jusqu'alors avec l'archiduchesse Marie-Louise. Mais d'autres ont affirmé avec plus de vérité qu'il n'y fut pour rien. Il donna à cette occasion (en juillet 1810), une fête brillante dans son hôtel, où éclata un incendie au milieu duquel périt sa belle-sœur, la princesse Pauline d'Artemberg, victime de son amour maternel. En 1812, il fut mis à la tête d'une armée autrichienne de 50,000 hommes, qui devait agir contre la Russie, de concert avec Napoléon. Le prince Charles-Philippe poursuivit constamment les Russes, et s'empara de Pinsk, en Pologne; au mois d'août il commanda la droite et le septième corps, composé des troupes saxonnes, avec lesquelles il battit le général

Tormazow ; mais battu à son tour par Tormazow et Tschitchakoff, il se replia vers le duché de Varsovie, et remporta, les 16, 17 et 18 août, sur le général Sacken, plusieurs avantages, que démentirent néanmoins les bulletins russes en contradiction avec les journaux français. Pendant les derniers mois de cette année 1812, le prince de Schwarzenberg, se doutant peut-être des nouvelles dispositions de l'Autriche, se tint concentré dans le duché de Varsovie, où il occupait la position de Pultusk. Il y était encore après la désastreuse retraite de Moscou, et même en février 1813. Son souverain lui donna alors le bâton de feld-maréchal ; Bonaparte lui dit en souriant : *Vous avez fait une belle campagne, vous, vous....!!!* en appuyant sur ce dernier mot. Il se rendit à Vienne, et eut le commandement de l'armée qui se formait dans cette ville pour entrer dans la coalition européenne contre Napoléon : il marcha ensuite sur Dresde, se réunit aux armées russe et prussienne, et prit part aux combats des 26 et 27 août. Il suivit, le 28, le mouvement des alliés, et se posta dans des défilés entre la Saxe et la Bohême. Là, il attendit les généraux français Vandamme et Victor, qui avaient passé l'Elbe, ce qui donna lieu à la bataille de Culm, où le corps de Vandamme fut anéanti. Le 16 octobre, jour de la bataille de Leipsick, qui força les Français de quitter l'Allemagne, le prince de Schwarzenberg commanda en chef l'armée des alliés, et continua d'avoir le commandement supérieur de toutes les armées jusqu'à la fin de cette fameuse campagne, dans laquelle il déploya de grands talens militaires. Il entra en Suisse le 22 décembre, et, en janvier 1814, il adressa au *peuple français* une proclamation, où il annonçait qu'il ne venait que pour rétablir la paix dans l'Europe. Il envoya des corps détachés sur Genève, Huningue et Belfort, dépassa toutes les places fortes françaises ; et ayant fait sa jonction avec Blücher, général de l'armée prussienne, il coopéra, le 14 janvier, au combat de Brienne, et reçut à cette occasion, de l'empereur Alexandre, une riche épée. Le 5 mars, la ville de Troyes tomba en son pouvoir, et il poursuivit les Français sur la route de Nogent. Lors de l'attaque de Paris, le 30 mars, le prince de Schwarzenberg publia une nouvelle proclamation, par laquelle il invitait les Parisiens à imiter les Boréaliens et à secouer le joug de Napoléon.

Le gouvernement provisoire et le sénat déclarèrent le 5, avril, la déchéance de Bonaparte, et proclamèrent les Bourbons. Le prince de Schwarzenberg fit passer au maréchal Marmont tous les papiers publics et documens nécessaires, pour lui faire connaître le décret du sénat et du gouvernement provisoire. On sait que le maréchal français y ayant adhéré, décida en grande partie l'issue définitive des événemens. Comblé des faveurs de tous les souverains, et notamment de Louis XVIII, le prince de Schwarzenberg retourna à Vienne et reprit les armes en 1813, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Il passa le Rhin, le 15 juin 1815, à la tête des troupes russes, traversa la Lorraine et l'Alsace, précédé de l'armée bavaroise ; et, après la bataille de Waterloo, qui anéantit la puissance de Bonaparte, il se réunit sous les murs de Paris aux Anglais et aux Prussiens. Quoique dans cette campagne il n'eut pas l'occasion de déployer ses talens comme dans la précédente, chacun des souverains alliés le décora d'un des premiers ordres de son royaume. L'empereur d'Autriche lui avait donné une seigneurie héréditaire en Hongrie, et l'avait nommé président du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était à Leipsick, lors qu'un jour, se promenant à cheval, il fit une chute très violente, qui le conduisit au tombeau le 15 octobre 1820, âgé de 49 ans. Trois ans auparavant, il avait été frappé d'une apoplexie qui lui paralysa tout le côté droit. Il était marié avec Anne, comtesse de Hoenfeld, veuve du dernier prince d'Esterhazy, dont il a eu cinq enfans. M. Prokesch, officier autrichien, a publié en allemand une biographie de ce prince, Vienne, 1825.

SCHWEDENBORG. Voyez SWEDENBORG.

* **SCHWEDIAUR, SWEDIAUR**, ou plus exactement **SCHWEDIAUER** (FRANÇOIS-XAVIER), médecin, né le 24 mars 1748 à Steit, dans la Basse-Autriche, d'une famille originaire de Suède, étudia les diverses branches de la science médicale à Vienne et suivit pendant trois années la clinique du docteur Haen. Il parcourut ensuite une partie de l'Europe, séjourna quelque temps en Angleterre où il exerça son art avec un très grand succès, se rendit en Ecosse en 1784, et cinq ans plus tard il vint s'établir à Paris, où il se fit naturaliser. Il est mort dans cette capitale, le 27 août 1824. On a de lui : *une Disserta-*

tion latine, offrant la description des préparations anatomiques et des instrumens de chirurgie que possède la faculté de médecine de Vienne. Vienne, 1777, in-8°; | *Méthode médicale usitée aujourd'hui dans les hôpitaux de Londres.* Vienne, 1777, in-8°; | *Observations-pratiques sur les maladies vénériennes les plus opiniâtres et les plus invétérées,* en anglais, Londres, 1784, in-8°; 3^e édition, Edimbourg, 1788; traduites en allemand par l'auteur lui-même, Vienne, 1786; | *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques,* en français, Paris, 1798; 7^e édition, 1817, 2 vol. in-8°; | *Pharmacopée universelle du médecin-praticien,* 1803, in-12, en latin; | *Matière médicale,* aussi en latin, Paris, 2 vol. in-42; | *Nouveau système de nosologie méthodique,* Paris, 1811-12, 2 vol. in-8°, encore en latin. Schwediaur avait entrepris à Londres, de concert avec deux de ses condisciples de Vienne, les docteurs Nooth et Milman, la rédaction d'un journal médical (*Foreign med. Review*), dont il partagea deux ans après la rédaction avec le docteur Simmons, et qui prit alors le titre de *London medical journal*. Le docteur Schwediaur s'était occupé spécialement des maladies que le libertinage entraîne à sa suite, et il est triste d'ajouter que dans les divers pays où il exerça, sa clientèle fut très lucrative. Ce docteur était lié avec plusieurs personnes influentes du parti libéral, et il fut du nombre de celles qui s'inscrivirent comme caution pour MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur européen*, lors du premier procès politique qui leur fut intenté au sujet de leur recueil périodique.

* SCHWEIGHÆUSER (JEAN), ancien doyen et professeur honoraire de littérature grecque de l'académie de Strasbourg, professeur de littérature grecque et des langues orientales au séminaire protestant, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, chevalier de la légion d'honneur, etc., était né à Strasbourg, le 25 juin 1742. Son père, J. G. Schweighæuser, était pasteur et chanoine de Saint-Thomas. Dès l'âge de cinq ans, le jeune Schweighæuser suivit les leçons du gymnase, et s'y distingua par ses brillans succès. En 1755 il fut inscrit au nombre des étudiants de l'université. Il fréquenta d'abord les cours de latinité, de grec, d'hébreu et d'histoire. L'étude de l'histoire littéraire, des ma-

thématiques, de la physique et de la philosophie acheva de le préparer à celle de la théologie : il se destinait au ministère évangélique. Néanmoins entraîné par un goût décidé pour la botanique, il s'y livra avec ardeur; il suivit également des leçons de chimie, étudia la matière médicale, l'anatomie, l'astronomie. La philosophie, dans son alliance avec la religion, lui était principalement chère. Le premier fruit de ses études philosophiques et religieuses fut une dissertation latine sur le *Système moral de l'univers*; il la soutint en 1767, et elle obtint une telle approbation, qu'on lui décerna les honneurs universitaires réservés à ceux des élèves qui se distinguaient parmi tous les autres. Après la mort d'un père octogénaire, Schweighæuser put satisfaire une passion pour les voyages, à laquelle jusqu'alors la piété filiale ne lui avait pas permis de céder. Il se rendit d'abord à Paris, où il séjourna pendant dix mois, visitant avec soin les musées, faisant des recherches dans les bibliothèques, et entrant en relation avec plusieurs savans qui l'honorèrent de leur bienveillance. Il suivit les cours d'arabe et de syriaque que de Guignes professait au collège de France. Il était sur le point de passer en Angleterre, lorsqu'un élève de Michaelis de Gœttingue lui conseilla d'aller continuer l'étude des langues orientales sous les auspices de ce célèbre professeur. Schweighæuser partit pour Gœttingue en 1768. Il y fit connaissance avec plusieurs hommes distingués, parmi lesquels on peut citer Feder et Heyne. De là il se rendit en Saxe, et arriva à Halle, il profita des leçons des habiles philologues Reiske et Dathe; avec le premier il continua l'étude de l'arabe et du grec; avec le second celle du syriaque. Schweighæuser se rendit successivement à Leipsick, à Dresde, à Berlin; dans cette dernière ville il fut accueilli de la manière la plus honorable par les membres de l'académie, et passa la plus grande partie de son temps dans la société des Basedow, des Sulzer, des Büsching, des Mendessohn. Il revint ensuite à Leipsick; de là passa dans la basse Saxe, et vint à Brunswick l'illustre Lessing; enfin il s'embarqua sur l'Elbe, et arriva à Londres, où il trouva de quoi alimenter sa curiosité scientifique. Muni de recommandations pour Oxford, il trouva dans cette fameuse université un accueil aussi bienveillant qu'à Londres. Il y passa des momens précieux dans la société de plu-

sieurs hommes de mérite, entre autres l'évêque Lowth. La bibliothèque Bodléienne lui fut ouverte solennellement par le vice-chancelier de l'université. En 1769 il revint dans sa patrie, en traversant la Hollande, où il fit connaissance avec Ruhkenius. A son arrivée à Strasbourg, il se lia d'amitié avec le célèbre helléniste Brunck, qu'il aida plus tard dans son édition d'un choix de tragédies grecques. Schweighäuser était né pour la carrière de l'enseignement : il ne tarda pas à suivre sa vocation. Il commença par diriger plusieurs de ses amis dans l'étude des langues orientales. Il se remit avec ardeur à la philosophie, et en 1770 il fut nommé professeur adjoint de logique et de métaphysique à l'université de Strasbourg. Il prit possession de sa chaire par une dissertation dans laquelle il cherche à prouver que *l'homme a de son esprit une connaissance plus claire que des choses extérieures*. C'est à cette époque de sa vie qu'il faut placer ses dissertations sur le *Sens moral* et ses *Pensées philosophiques*, sur la *Théologie de Socrate*, et sur les *mœurs de ce philosophe*. Tous ces morceaux ont été plus tard recueillis par l'auteur, et publiés en 1806 dans ses *Opuscules philosophiques*. Il y a joint un *Appendice sur l'âme humaine*, traduit d'un livre de lecture allemand, qu'il n'avait pas dédaigné de composer pour le gymnase. Sa philosophie n'admet aucune opinion exclusive. Elle a par-dessus tout quelque chose de ce qui distingue l'école écossaise, avec une teinte bien prononcée de christianisme. Schweighäuser s'était marié en 1775. Il devint père de deux fils, dont l'un a suivi la même carrière, et marche avec honneur sur ses traces. En 1778 il fut appelé à la chaire de grec et des langues orientales. Il ouvrit son cours par un discours dans lequel il compara l'étude de la philosophie avec celle des langues, et s'attacha à prouver qu'elles diffèrent moins entre elles qu'on ne le pense communément. Schweighäuser fut mis en rapport, par Brunck, avec Samuel Musgrave, éditeur des tragédies d'*Euripide*. Musgrave avait formé le projet de donner une nouvelle édition d'*Appien*. Il prit pour collaborateur Schweighäuser. La mort, qui surprit le savant anglais, laissa à notre compatriote toute la gloire de l'édition. Elle parut à Leipsick en 1785. Plusieurs dissertations sur la personne et les écrits d'*Appien* ont été réimprimées dans les *Opus-*

cules académiques. Il publia en 1789 des corrections grammaticales et historiques à faire dans le lexique de *Suidas*. Cette même année vit paraître le 1^{er} volume d'une nouvelle édition de *Polybe*, qui fut terminée en 1793, malgré les persécutions auxquelles l'infatigable philologue fut exposé pendant la terreur. Après quelque temps d'exil, il rentra dans ses foyers, et publia successivement, à dater de 1798, ses éditions du *Manuel d'Epictète*, et des *Discours* de ce philosophe recueillis par Arrien, du *Commentaire de Simplicius*, et du *Tableau de Cébès*. De 1801 à 1807 parut son édition d'*Athénée*. Pendant la France avait retrouvé le calme, et le mérite prenait sa place. L'institut national avait reçu sa première organisation, et Schweighäuser y avait été compris en qualité de membre correspondant de la troisième classe. Lorsqu'en 1816 eut lieu la réorganisation des académies, il reçut le titre d'associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Il était encore membre de plusieurs autres sociétés savantes, et avait obtenu en récompense de ses travaux la croix de la légion d'honneur. Parmi tant de distinctions flatteuses, nous ne devons pas oublier la médaille d'or qui lui fut décernée en 1826 par la société royale littéraire de Londres. A l'époque de la formation des écoles centrales, Schweighäuser avait été nommé professeur de littérature ancienne à l'école centrale du Bas-Rhin. Lors de la création de l'université, il fut appelé à la chaire de littérature grecque, et nommé doyen de la faculté des lettres de l'académie de Strasbourg. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1814. Il avait également repris possession de la chaire de grec et des langues orientales, attachée autrefois à l'université, et qui le fut depuis au séminaire protestant. La publication de son édition d'*Hérodote*, dont le mérite égale celui des précédentes, commença en 1816, et le dernier volume parut en 1824. Ce volume serait à lui seul un monument suffisant pour placer Schweighäuser au rang des premiers hellénistes de l'Europe. C'est un lexique dans le genre de celui qu'il avait fait pour Polybe ; et ces deux ouvrages jettent un grand jour, non seulement sur les auteurs auxquels ils sont joints, mais sur une foule de points importants pour l'étude de la langue grecque. Il est mort à Strasbourg le 19 janvier 1830. M. Cuvier, professeur d'histoire à

la faculté des lettres de Strasbourg, prononça son Eloge historique dans la séance publique des cinq académies de cette ville, le 25 février de la même année.

SCHWENCKFELD (GASPARD de), né l'an 1490, dans son château d'Ossig, au duché de Lignitz en Silésie, soutint d'abord le parti des protestans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la sécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulières le firent également rejeter des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chassé de la Silésie, où il avait déjà fait un grand nombre de partisans. Il erra d'un endroit dans un autre, sans être presque nulle part en sûreté, et mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ses *Oeuvres* ont été recueillies et imprimées en 1564, in-fol., et en 1592 en 4 vol. in-4°. Luther disait que c'était le diable qui les avait vomies. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Silésie des schwenckfeldiens. Son traité *De statu, officio et cognitione Christi*, 1546, in-8° de 22 pages, est très rare et recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage, sur les erreurs de ces sectaires, et sur les moyens de les ramener, sous ce titre : *Quinque demonstrationes ex principiis a quolibet christiano admissis, neminem sanæ mentis et salutis amantem in secta schwenckfeldiana perseverare posse*, Neiss, 1720, in-8°, avec la *Défense* de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELT (GASPARD), médecin de Greiffenberg, en Silésie, exerça sa profession à Gorlitz, en 1609. On a de lui : | *Thesaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8°; | *Stirpium et fossilium Silesiæ catalogus*, Leipsick, 1600, in-4°; | *Theristropheium Silesiæ*, Lignitz, 1603, in-4°. C'est une description des quadrupèdes, oiseaux, reptiles, insectes, etc., de la Silésie. | *Descriptio et usus thermarum hirsbergensium*, Gorlitz, 1607, in-8°.

SCHWENTER (DANIEL), natif de Nuremberg, professa pendant 28 ans à Altdorf les mathématiques, jusqu'en 1636, époque à laquelle il mourut dans sa 51^e année. Sa femme l'avait devancé de quelques jours dans ce fatal passage, ainsi que deux jumeaux dont elle était nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter : | des *Récréations philosophiques et*

mathématiques, intitulées : *Deliciæ physico-mathematicæ*; | une *Géométrie pratique*, etc.

SCHWERIN (CHRISTOPHE, comte de), gouverneur de Neiss et de Brieg, général feld-maréchal au service du roi de Prusse, né le 26 octobre 1684, dans la Poméranie suédoise, s'éleva par son mérite, et gagna la bataille de Molwitz, le 40 avril 1741, dans le temps que les Prussiens la croyaient perdue. Frédéric II lui-même, dans son ouvrage intitulé : *L'Histoire de mon temps*, dit positivement que, dans son armée, il n'y avait alors que le maréchal Schwerin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. On sait que cette victoire assura aux Prussiens la possession de la Silésie. Schwerin se signala dans tous les combats qui se donnèrent depuis contre les Autrichiens, et fut tué à la bataille de Prague, en 1757. Le roi de Prusse lui fit dresser, en 1769, une statue de marbre sur la place Guillaume à Berlin, et l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né en 1774, à Schelestadt, de parens peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, entra, en 1793, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie; puis il suivit les cours de médecine à Strasbourg, et vint à Paris en 1797, pour y perfectionner ses études. Il dut à l'affection que lui portait Pinel, l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière, et, en 1802, il fut reçu médecin. Il donna ensuite des leçons de matière médicale, de nosographie interne, et se livra à des recherches d'anatomie pathologique. Une fièvre cérébrale ou ataxique l'enleva, dans le mois de février 1808, au moment où ses talens commençaient à être appréciés par le public. On a de lui : | *Essai sur le croup aigu des enfans*, Paris, 1802, in-8°, qui eut le plus grand succès : c'est la reproduction de sa thèse inaugurale; | un *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8°, où les médications des fonctions du système nerveux sont traitées d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avaient été précédemment; | un *Manuel médical*, 1807, in-8°, qui n'est plus au courant de la science.

SCIOPPIUS (GASPARD SCHOPP, plus connu sous le nom latin de), né dans le Haut-Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie, avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans, il avait déjà la

réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit; il était naturellement emporté et méchant. Il abjura la religion protestante, et se fit catholique vers l'an 1599, mais sans changer de caractère. Il devint l'Attila des écrivains; il avait tout ce qu'il fallait pour bien jouer ce rôle: de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, et une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étaient connus, et il les employait fréquemment. Il joignait à cette belle érudition une ignorance complète des usages du monde; il n'avait ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'était un frénétique d'une espèce nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut surtout l'objet de sa fureur et de ses satires. Cet homme vain ayant donné une prétendue histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes, Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle, intitulé: *La Vie et les parens de Gaspard Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbère de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius ne lui semblèrent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, et il en fit un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de collège, et d'un exécuteur de la haute-justice*. Personne n'entendait comme lui les repréailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Harbourg, 1611, in-4^o; et ses deux plus zélés partisans, Casaubon et du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avaient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, et porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. On sait que le roi d'Angleterre, que Henri IV appelait *maître Jacques*, aurait pardonné plus facilement un crime de lèse-majesté que la moindre attaque contre son savoir. Dans ses démêlés avec les jésuites, Scioppius publia contre la société plus de trente libelles diffamatoires dont on a la liste. Il

s'occupa sur la fin de ses jours de l'explication de l'*Apocalypse*, et mourut à Padoue en 1649, âgé de 73 ans. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature et quelque esprit. Les principaux sont: | *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8^o; | *Commentarius de arte critica*, 1662, in-8^o; | *De sua ad catholicos migratione*, 1600, in-8^o; | *Notationes criticae in Phædrum, in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8^o, qu'on peut joindre aux *Variarum*; | *Suspectarum lectionum libri V*, 1664, in-8^o; | *Classicum belli sacri*, 1619, in-4^o; | *Collyrium regium*, 1611, in-8^o, bon ouvrage, qui aurait pu effectivement dessiller les yeux du roi Jacques I^{er}, si l'humeur dogmatisante ne l'avait empêché de les ouvrir à la lumière; | *Grammatica philosophica*, 1664, in-8^o; | *Relatio ad reges et principes de stralagematibus, etc., societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas*. Il avait été d'abord très lié avec les jésuites; mais ces pères n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avait présentée à la diète de Ratisbonne en 1630, pour obtenir une pension, requête renvoyée aux jésuites, confesseurs de l'empereur et des électeurs, Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avait cependant loué en lui *Peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis hæreticorum, libertatem in Thuano reprehendendo*, etc.; mais Scioppius oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuait.

SCIPION (PUBLIUS CORNELIUS), surnommé l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion, consul l'an 218 avant J.-C., n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il sauva la vie à son père à la bataille du Tésin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse romaine d'abandonner Rome. Son père et son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, et prit Carthage en un seul jour. La femme de Mardonius et les enfans d'Indibilis, qui étaient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes

de pied et 4,000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J.-C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux carthaginois, et vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J.-C. Il surprit d'abord son camp pendant la nuit, y mit le feu, et ensuite il le défit en bataille rangée. Les suites de cette victoire furent étonnantes, et peut-être elles l'auraient été davantage, si Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paraissait favorable ; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le siège d'une capitale il fallait s'établir solidement. L'année suivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix ; mais ils se séparèrent sans convenir de rien, et ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée ; elle décida entre Rome et Carthage. Annibal, après avoir long-temps disputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois restèrent sur le champ de bataille, et autant furent faits prisonniers. Cette victoire produisit la paix la plus avantageuse pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe, et du surnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ses soldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avaient porté les armes en Espagne et en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie était encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant Jésus-Christ, il obtint une seconde fois le consulat ; mais les intrigues de ses concurrents affaiblirent son crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus, l'an 189 avant Jésus-Christ. Revenu à Rome après qu'Antiochus se fut soumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Pétilius. Ces tribuns l'accusèrent de péculat à la sollicitation de Caton, qui croyait que les victoires ne devaient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avait tiré de grandes sommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuse. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax et de Carthage, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits et de ses services. Cette défense fut reçue avec applaudissement. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui : « Tribuns du peuple, » dit-il, et vous, citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Car-

thaginois : venez, Romains, allons dans les temples rendre aux dieux de solennelles actions de grâces. » On le suivit en effet, et les tribuns restèrent seuls avec le crieur qu'ils avaient amené pour citer l'accusé. L'affaire fut agitée une troisième fois ; mais Scipion n'était plus à Rome, il s'était retiré à sa maison de campagne à Linterne, où il mourut peu de temps après, l'an 180 avant Jésus-Christ, avec la réputation d'un général qui joignait à de grandes vues une exécution prompte. On sait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Espagne. A la prise de Carthage, ses soldats lui amenèrent une jeune Espagnole trouvée dans la ville. Sa beauté surpassait l'éclat de sa naissance, et elle était éperdument aimée d'un prince celtibérien, nommé *Alutius* (voyez ce mot), auquel elle était fiancée. Scipion vit sa prisonnière, et la remit entre les mains de son père et de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration ; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle était représentée en bas-relief. Ce bouclier, retrouvé en 1656 dans le Rhône, près d'Avignon, se voit à la bibliothèque royale. Les autres nations, et les auteurs de tous les siècles suivans, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle était néanmoins dans Scipion une espèce d'inconséquence ; car ce Romain n'était rien moins que chaste. Il était extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, et n'y mettait pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume : soit que la gloire qu'il prévoyait devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagère et vulgaire, soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractère public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibentem accipissem si privatus neque cum imperio essem*. Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion et celle que ferait en pareil cas le dernier soldat chrétien le parallèle suivant. « Quelque grande que soit votre action, dit-il, en adressant la parole à ce Romain, quelque sublime que soit la vertu qui l'a produite, la vertu du chrétien est encore plus noble et plus pure. Les soins d'une guerre impor-

» tante dont vous étiez chargé ont pu distraire votre grande âme des plaisirs vulgaires ; les ennemis de votre nom qu'il fallait réduire au silence ; deux illustres rivaux ; un oncle et un père , qu'il fallait atteindre et surpasser ; des peuples qu'il fallait vaincre par les armes , gagner par les bienfaits , étonner du moins par votre générosité , étaient autant de motifs qui pouvaient vous animer à ce sacrifice. Mais ce chrétien obscur , ce soldat perdu dans les derniers rangs de sa légion , qui n'a rien à espérer ni à redouter de la part des hommes , qui ne sera ni puni de son crime ni loué de sa vertu , ne se montrera ni moins pur ni moins retenu dans le tumulte et le désordre qui favoriseront sa licence , dans le silence et les ténèbres qui cacheront sa retenue , que si l'univers avait les yeux fixés sur lui pour applaudir à sa réserve , et que la renommée se tint prête à la publier. » L'abbé Séran de la Tour a donné , en 1738 , une *Histoire* estimée de ce célèbre Romain , pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque , avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama , Paris , in-12. — PUBLIUS-CORNELIUS SCIPION , son fils , fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie , et adopta le fils de Paul Emile , qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain* , qui est le sujet de l'article qu'on lit ici après le suivant.

SCIPION (LUCIUS-CORNELIUS) , surnommé *l'Asiatique* , frère de Scipion l'Africain , le suivit en Espagne et en Afrique. Ses services lui méritèrent le consulat , l'an 190 avant J.-C. On lui donna la conduite de la guerre d'Asie contre Antiochus , auquel il livra , de concert avec son frère , une sanglante bataille dans les champs de Magnésie , près de Sardes , où les Asiatiques essayèrent une très grande perte. Le triomphe et le surnom d'*Asiatique* furent la récompense de sa victoire ; mais , à son retour à Rome , Caton le censeur fit porter une loi pour informer des sommes d'argent qu'il avait reçues d'Antiochus ; et Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat dont on avait accusé son frère. Ses biens furent vendus , et leur modicité parut le justifier ; cependant cette même accusation , intentée contre les deux frères , a laissé des impressions fâcheuses sur leur désintéressement.

SCIPION (PUBLIUS-ÆMILIANUS) , sur-

nommé *Scipion l'Africain le Jeune* , était fils de Paul Emile , et fut adopté par Scipion , fils de l'Africain. Après avoir porté les armes sous son père , il alla servir en Espagne en qualité de tribun légionnaire. Quoique âgé seulement de 30 ans , il annonça par ses vertus et par sa valeur ce qu'il serait un jour. Un Espagnol d'une taille gigantesque ayant donné le défi aux Romains , Scipion l'accepta et fut vainqueur. Cette victoire accéléra la prise d'Interactie. Le jeune héros monta le premier à l'assaut , et obtint une couronne murale. De l'Espagne il passa en Afrique , et y effaça tous ses concurrents. Phaméas , général de la cavalerie ennemie , le redoutait tellement , qu'il n'osait paraître quand c'était son tour d'aller en parti. Pénétré d'estime pour ce grand général , il passa enfin au camp des Romains pour vivre sous sa discipline. Le roi Massinissa ne lui donna pas une moindre marque de sa considération : il le pria , en mourant , de régler le partage de ses états entre ses trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile , on le désigna consul l'an 148 avant J.-C. , quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge ; mais Rome savait faire des exceptions , et certainement Scipion les méritait. Il eut , comme son aïeul adoptif , l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique , avec la permission de choisir son collègue ; et , par un nouveau trait de ressemblance entre eux , il se fit accompagner dans ces expéditions par Lélius , son intime ami , fils de cet autre Lélius qui avait autrefois si bien secondé la valeur du grand Scipion. Le général romain trouva le siège de Carthage moins avancé qu'il ne l'était à fin de la première campagne : les lignes des assiégeans n'étaient pas assez resserrées ; pour remédier à ce défaut , il établit son camp sur une langue qui formait une communication entre les terres et la presqu'île dans laquelle Carthage était située. Par ce moyen , il ôta aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là ; mais ils pouvaient en faire venir par mer , attendu que les vaisseaux romains n'osaient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre , qui les auraient accablés. Scipion leur enleva cette dernière ressource , en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue et large digue de pierre ; cette digue avait , dit-on , 24 pieds de large par le haut , et 92 par la base : travail immense et presque inconcevable. Les Carthaginois

cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenait (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens), 700,000 habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes et enfans, s'employèrent à creuser un nouveau port, et à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque, du milieu des dunes, ils virent sortir 50 galères qui s'avançaient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, et à soutenir les convois qu'on leur amènerait. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette première surprise; ils ne donnèrent bataille que 3 jours après, et elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominait la ville du côté de la mer, s'y retrancha, et y établit 4,000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ses manœuvres fut la prise de Carthage, qui fut livrée aux flammes. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe, et se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portait déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la deuxième fois l'an 434 avant J.-C. : il l'avait obtenu la première fois pour aller détruire Carthage; il l'eut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, et d'obtenir un second triomphe et le nom de *Numantin*. Quelque temps après, Scipion ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala, ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zèle pour la discipline militaire; mais qui ternit ces qualités par son ambition. Scipion avait senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeraient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solennel, lui dictait le vœu par lequel on conjurait les dieux de rendre les affaires du peuple romain meilleures et plus brillantes : « Elles le sont assez, dit-il, et je les prie de les conserver toujours en ce même état. » Il fit aussitôt changer le vœu de cette manière. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cnéius-Scipion-Calvus, et cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, et n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du

peuple romain. Il eut un fils non moins estimable, et qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOCCO (FERRAND le). Voyez CALA.

SCOPAS, architecte et sculpteur de l'île de Paros, où il naquit vers l'an 460 ou 462 avant J.-C., peu de temps après la mort de Phidias. Il construisit le temple de Minerve à Tégée, et le fameux mausolée qu'Artémise fit ériger à son mari dans la ville d'Halicarnasse, et qui était réputé pour l'une des sept merveilles du monde. Il fit aussi à Ephèse une colonne, célèbre par les beautés dont ce savant artiste l'avait enrichie. Mais, parmi ses ouvrages, on fait surtout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, et que Pline (*Hist. Nat.*, liv. 36, chap. 4) jugeait être supérieure à celle de Praxitèle, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chefs-d'œuvre que renfermait la capitale du monde; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel M. Falconet et M. de Lalande ont trop légèrement reproché une contradiction, et que le père Brotier et M. le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. Voyez le *Journal hist. et litt.*, 45 avril 1783, p. 591.

SCORZA (SINIBALDO), peintre et graveur de Voltaggio dans le territoire de Gènes, mourut dans cette dernière ville en 1651, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copiait à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une manière à tromper les connaisseurs, qui les croyaient gravées, ou qui les prenaient pour des originaux mêmes. Il excellait aussi à peindre des animaux, des fleurs et des paysages.

SCOT (JEAN). Voyez DUNS.

SCOT (JEAN), appelé aussi *Erigène*, du nom d'Erin que portait anciennement l'Irlande sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il passa en France sous le règne de Charles le Chauve; ce prince, qui aimait les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractère enjoué, au point de l'admettre à sa table, et de s'entretenir familièrement avec lui. Erigène, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour, que Charles lui demanda quelle était la distance qui se trouvait entre un Scot (Ecossois) et un sot : « Seigneur, répliqua-t-il, il n'y a entre eux d'autre distance que celle de la table. » C'était un esprit vif et

hardi, mais peu versé dans les matières de religion : malgré cela, il voulut se mêler de questions théologiques; et, en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Écriture et la tradition, et tomba dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tardèrent pas à soulever tous ceux qui étaient attachés à la religion. Le pape Nicolas I^{er} en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain : on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve; ce qui paraît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, et qu'il ait été tué l'an 885 à coups de canifs par ses écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il composa sur l'*Eucharistie contre Paschase Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenait, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la transsubstantiation et la présence réelle, fut proscrit par plusieurs conciles, et condamné au feu l'an 1059 par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la prédestination divine*, qu'il fit à la prière de Hincmar de Reims et de Pardule de Laon; il se trouve dans *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4°. Ceux qui voudront avoir des renseignements plus détaillés, et savoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta sanct. ord. S. Bened.*, in præfat., sect. 4, Paris, 1680.

SCOTT (sir WALTER). Voyez WALTER-SCOTT.

*SCOTT (JEAN), poète anglais, naquit à Londres, le 9 janvier 1730, d'un marchand de draps, de la secte des quakers, qui fit donner à son fils une éducation soignée. Celui-ci avait beaucoup de talent pour les vers, et ce fut à l'âge de dix-sept ans, au milieu des douceurs de la vie champêtre, qu'il sentit les premières impulsions de son génie poétique. Ce fut d'un maçon, homme de sens et de goût, qu'il reçut des avis sur ses premières compositions. Après être resté vingt ans à Amwel, dans le comté d'Hertford, où son père faisait le commerce de la drèche, il commença, en 1760, à faire de temps à autre de courtes visites à Londres, où il publia quatre *Élégies descriptives et morales*, qui furent assez bien accueillies. Il donna plusieurs autres ouvrages qui eurent aussi du succès, et mourut à Radcliff, près de Londres, le 12 décembre 1783, âgé de près de 54 ans. On a de lui : | *Obser-*

vations sur l'état présent des pauvres de paroisses et de ceux qui n'ont point de domicile fixe, Londres, 1773, in-8°, écrit qui fait honneur à Scott par l'humanité de son cœur et la sagesse de ses vues; | le *Code des voleurs de grands chemins et des filous*, qu'il composa pour réveiller l'attention du gouvernement sur les malfaiteurs; | *Pamphlet sur l'authenticité des poèmes de Rowley*; | *OEuvres de Scott*, 1782, un vol. in-8°, et qui contiennent ses poésies; savoir : des *Odes*, des *Idylles*, des *Élégies* ci-dessus citées, etc. Le style de ce poète est correct, harmonieux, et il mérite une place parmi les bons poètes anglais. Peu satisfait de quelques articles de Johnson sur les *Pies des poètes*, il avait recueilli des détails et des observations sur Denham, Milton, Pope, Dryden, Goldsmith et Thompson, et son travail a été publié, en 1785, par les soins de M. Hoole, sous le titre de *Critical-Essays*, avec une vie de l'auteur.

SCOTTI (JULES-CLÉMENT), ex-jésuite, quoique profès des quatre vœux, enseigna la philosophie et la jurisprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipsorum*, 1648, in-12; traduite en français par Restaut, 1721, in-12, sous le titre de la *Monarchie des Solipses*; livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché avant les jésuites. (Voyez IN-CHOFER.) Ses autres ouvrages sont : | *De potestate pontificis in societatem Jesu*, 1657, in-4°; | *De obligatione regularis*, etc., 1647, in-4°. Cet auteur mourut à Padoue, en 1669, âgé de soixante-sept ans.

*SCOTTI (N. l'abbé), né à Milan en 1752, n'était pas ecclésiastique; mais, selon l'usage ou l'abus établi en Italie, plusieurs juriconsultes, médecins et littérateurs adoptent le costume d'abbé; c'est sous ce dernier titre que Scotti le portait. Il ne manquait pas de talens pour la poésie lyrique et dramatique; mais il fut toujours poursuivi par la mauvaise fortune. On applaudissait à ses odes, à ses sonnets et à ses pièces de théâtre, et on le laissait languir dans la misère. Croyant améliorer son sort, il composa une ode en l'honneur de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne; on la reçut fort bien à la cour de ce prince, mais l'auteur n'en obtint que des éloges. Désabusé du monde, il parvint à être admis dans un couvent de mineurs franciscains, situé dans une solitude à quel

ques lieues de Milan : il y prit l'habit religieux, mena une vie exemplaire, et mourut vers la fin du 18^e siècle. Il a laissé : | des *Poésies* estimées pour l'harmonie des vers et la précision des idées ; | plusieurs *Tragédies*, dont la plus remarquable est celle qui est intitulée *les princes d'Este*, jouée à Milan en 1784, qui eut beaucoup de succès, et fut imprimée plusieurs fois. L'auteur en composant cette pièce avait pris pour modèles les classiques français. | *Lettres et Discours* sur divers sujets littéraires, où l'on trouve une saine critique et une érudition assez étendue.

SCOTTI ((CONE-GALEAS), littérateur italien, né en 1759, à Mérale, village du Milanais, se fit connaître d'abord par quelques poésies légères, et s'exerça ensuite avec succès dans l'art dramatique. A l'âge de 32 ans, il renonça à la carrière dans laquelle il avait débuté d'une manière si heureuse, pour entrer chez les barnabites, qui l'envoyèrent professer la rhétorique à Milan. Il y resta jusqu'en 1801, et fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence ; il la quitta pour celle d'histoire qu'on y avait nouvellement fondée et il la remplissait encore lorsqu'il mourut le 13 juillet 1821. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Giornate del Brembo, colle veglie di Belgiojoso*, Crémone, 1806, 6 vol. in-8° ; | *l'Accademia Borromea*, dont la première partie a été publiée seulement. Ces deux ouvrages renferment des contes qui sont estimés.

SCOUVILLE (PHILIPPE), jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruction des peuples de cette province et des pays voisins. Doué à un degré supérieur des lumières, du zèle et de la mortification nécessaires à cette importante fonction, sa maxime spéciale était que les prédicateurs et les pasteurs des âmes ne s'appliquaient pas assez à frapper les esprits et à pénétrer les cœurs de l'idée de la divinité ; que, faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction et de la sanctification des hommes portait à faux. « On se fatigue, disait-il, à inculquer que Dieu ordonne, que Dieu défend telle chose, qu'il faut craindre et apaiser son courroux par la pénitence ; et en même temps on oublie de donner au peuple une connaissance de Dieu, telle qu'il la faut pour rendre efficaces les leçons qui doivent le rendre meilleur. » C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse ré-

pétée et inculquée, gravée en traits vifs et profonds, imprimée par des images vastes et sublimes, qu'il faisait l'âme et le grand mobile de sa prédication, l'appui et la sanction des dogmes et de la morale chrétienne. (V. MOYSE.) Aussi ses succès furent-ils immenses, et l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étaient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues et des peines incroyables, avec plus de satisfaction et de véritable gloire que les conquérans des nations ; voyant, au lieu de ruines, le vice et l'ignorance bannis, des hommes instruits et devenus plus chrétiens. Ce qu'il avait de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifiants, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : | un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés. | *Abrégé du Catéchisme*, il fut long-temps le catéchisme du diocèse de Trèves, et il serait à souhaiter qu'il le fût encore, à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués ; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, et surtout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans et du peuple. On voudrait seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. | *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, etc. On a publié sa *Vie* en latin, Coblenz, 1703, in-4° ; elle est simplement mais bien écrite.

SCRIBANI (CHARLES), jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles et d'Anvers, et enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le collège et le noviciat de Malines, etc. Le père Scribani parlait avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entre autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert, lui donnèrent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit est son *Amphitheatrum honoris adversus calvinistas*, Namur, 1605, in-4°, qu'il publia sous le

nom de *Clarius Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices et les procédés des calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre aurait pu être intitulé : *Amphitheatrum horrois*; et cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendait. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avait écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation! On a encore de lui : | une *Histoire des guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°; | *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. | *Origines Antuerpiensium*, in-4°, bien écrit; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antuerpianæ* de Goropius. | *Orthodoxa fidei controversa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontifica*, tom. 7. | *Ars mentiendi calvinistica*. C'est la réfutation des calomnies des calvinistes contre la société, et de plus un tableau des maux causés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il est dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos, apud Belgas, sanguinis causas, auctores, initia, progressus*; | *Meditationes sacræ*, latin et flamand, 1615, 2 vol. in-8°; | *Medicus religiosus*, 1619. Il y parle des maladies de l'âme et de leur guérison. | *Superior religiosus*, 1619, in-12; | *Cænobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages offrent d'excellens avis, fruit d'une expérience longue et réfléchie, et devraient être le manuel des supérieurs religieux. | *Politico-Christianus*, 1624, in-4°, plein de vues sages qui rendraient les états et les particuliers heureux, si elles étaient suivies. | *Defensio Lipsii posthuma*, élégamment et judicieusement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du temps de l'empereur Claude, a donné au public un recueil de remèdes, qu'il dédia à Julius-Callistus, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contint que des formules de remèdes, la plupart vains et superstitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique, et M. Portal en a parlé dans le même sens. Ce recueil a été publié sous le titre : *De compositione medicamentorum liber*. Pa-

ris, 1529, et parmi les *Medicæ artis principes*, ibid., 1567, in-fol.; Padoue, 1635, in-4°, avec notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avait été écrit en grec, et que le latin que nous avons n'est qu'une traduction faite dans des temps postérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conservait du temps de Claude; mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin et qu'il est original.

SCRIMGER (HENRI), savant écossais, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Genève, en 1571, à 65 ans, passa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fuyger, bienfaiteur des gens de lettres, qui lui procura beaucoup de manuscrits grecs et latins. Il alla à Genève pour les faire imprimer par Henri Etienne, ainsi que les *Novelles* de Justinien. Après avoir professé la philosophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enseigna le droit. On a de lui une *Histoire d'Ecosse*, imprimée sous le nom de *Henri d'Ecosse*.

SCRIVERIUS ou SCHRYVER (PIERRE), poète, historien et philologue, né en 1576 à Harlem, mort en 1660, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, tels que : | *Batavia illustrata*, Leyde, 1609, in-4°; c'est un recueil d'écrits sur les Provinces-Unies. Il l'a donné, considérablement augmenté, sous le titre d'*Inferioris Germaniæ provinciarum unitarum antiquitates*, 1611, in-4°. | *Chronique de la Hollande*, etc. Amsterdam, 1663, in-4°, en hollandais; | *Des anciens Bataves*, Leyde, 1606, in-8°, sous le nom de *Saxon le grammairien*; | *Principes Hollandiæ*, avec figures, Harlem, 1650, in-fol. On lui doit aussi plusieurs *Editions* d'auteurs latins avec des *Notes*, et plusieurs *Poésies* latines, insérées dans le *Parnassus latino-belgicus*, Amsterdam, 1819, in-8°.

SCRODER (N...), orientaliste allemand, né vers l'an 1670, étudia les langues savantes, et s'appliqua surtout à l'arménienne, non moins difficile que l'arabe et l'hébraïque. Elle s'écrit, comme la première de ces langues, de gauche à droite, est composée de trente-huit lettres, et se divise en quatre sortes d'écriture, savoir : *erghatachir* (écriture de fer), *polovechir* (écriture ronde), *no-derchir* (écriture des notaires), et enfin la quatrième est uniquement composée de majuscules. Scroder publia une grammaire, encore estimée, de cette langue, avec le titre de *Thesaurus linguæ arme-*

nica antiquæ et hodiernæ, Amsterdam, 1711, 4 vol. in-8°.

SCUDÉRI (GEORGES de), écrivain, naquit au Havre-de-Grâce en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir passé quelque temps au Havre, il embrassa le parti des armes qu'il quitta vers 1630 pour venir cultiver les lettres dans la capitale, et travailla pour le théâtre. L'académie française lui donna une place dans son corps en 1630. Il était alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance; mais dont il faisait grand cas. Il en fit dans un poème une description magnifique, quoique, suivant Chappelle et Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scudéri. Il avait des travers sans doute, était beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, et ne rendait pas assez de justice à celui des autres; mais il avait aussi de bonnes qualités, et quoiqu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement et de générosité dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit, mais il abusa de sa facilité; et il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style et même du côté du jugement. Voici comment il parle de lui dans une de ses préfaces : « Tu couleras aisément, lecteur, sur les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre que j'ai employé la plus grande partie de l'âge que j'ai, à voir la plus grande partie de l'Europe, et que j'ai passé plus d'années dans les armes que d'heures dans mon cabinet, et beaucoup plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles; de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les phrases. » Ce poète mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont : | *Seize Pièces de théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, et aussi platement que maussagement écrites. | *Le Cabinet, ou les Mélanges de vers sur des tableaux, des estampes, etc.*; | *Recueil de Poésies diverses*, dans lequel, outre 101 sonnets et 30 épigrammes, on trouve des odes, des stances, des rondeaux, des élégies, etc.; | *Alaric* ou

Rome vaincue, poème héroïque en 40 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain; | *Le Temple*, poème, in-fol.; | des *Observations sur le Cid*, que Laharpe appelle d'une impudence extrême; | *Apologie du Théâtre*; | des *Discours politiques*; | des *Harangues* qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDÉRI (MADELEINE de), sœur du précédent, née, comme lui, au Havre-de-Grâce en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, et tout concourut à y faire parler d'elle : les agréments de son esprit, la difformité de son visage, et surtout les romans dont elle inonda le public, sous le nom de son frère, et que le satirique Despréaux appelait une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés ne sont que le tableau de ce qui se passait à la cour de France. Elle mourut en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. La reine Christine de Suède, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, et Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse et des agréments dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont : *Clélie*, histoire romaine, 10 vol. in-8°, 1636, 1638, 1660, 1666, 1731. Ce roman rappelle ces vers de Boileau :

Gardez-vous de donner, ainsi que dans *Clélie*,
L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait
Peindre Caton galant et Brutus dameret.

| *Artamène ou le grand Cyrus*, 1680, 1651, 1654, 1655, 1656, 1658, 10 vol. in-8°; | *La Promenade de Versailles*, 1698, in-12; | *Ibrahim, ou l'illustre Bassa*, 1641, 4 vol. in-8°; | *Almahide, ou l'Esclave reine*, 1660, 8 vol. in-8°; | *Celinte*, in-8°; | *Mathilde d'Aguilar*, in-8°; | des *Conversations* et des *Entretiens*, en 10 vol., etc. C'est ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les lisait pour se former aux belles manières et à la politesse; mais le ton de la société ayant bien changé depuis, on n'y apprendrait aujourd'hui qu'à se rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, l'*Esprit de mademoiselle de Scudéri*. Les princes et les princesses de la famille royale lui faisaient beaucoup d'amitié; et elle était très liée avec Pellisson, dont l'extrême laideur s'alliait bien avec la sienne: il paraît qu'elle convenait de la

difformité de ses traits, et on cite quelques vers où elle en parle avec grâce :

Nanteuil en faisait mon image,
A de son art divin signale le pouvoir :
Je bais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

SCULTET (**ABRAHAM**), né à Grumberg en Silésie, l'an 1566, se signala par son talent pour la chaire. Nommé professeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au synode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les protestans. Il était naturel que ceux qui avaient rejeté l'autorité de l'Eglise universelle, ne s'en tinssent point à la décision de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*, 1634, in-4°, et plusieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avait fait placer sur la porte de son cabinet cette inscription, qui était à la fois une invitation pour les savans et un épouvantail pour les oisifs :

Amice, quisquis huc venit,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva.

SCUPOLI (le père **LAURENT**), né à Otrante, dans le royaume de Naples, vers 1530, se distinguait dans la congrégation des clercs réguliers, dits vulgairement *théatins*, par sa régularité, sa mortification, son zèle et ses lumières, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue assez communément le *Combat spirituel*, excellent traité de la morale et de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg en Brisgau, et en français par le père Olympe Massotti, théatin, et le père Jean Brignon. (Voyez ce nom et le *Journ. hist. et litt.*, 15 avril, 1783, p. 578.) Il a été traduit de nouveau (1820) par M. de Saint-Victor : cette traduction fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-26. Voyez sur cette traduction le n° 2, 481 de la 2^e édition du *Dictionnaire des anonymes* de M. Barbier. Saint François de Sales portait continuellement sur lui ce livre, qui a cela de commun avec l'*Imitation de J.-C.* que l'on a beaucoup disputé pour en connaître l'auteur. Les bénédictins et les jésuites l'ont revendiqué. On peut voir sur ce démelé une Dissertation latine, par le père Contini, théatin, imprimée à Vérone en 1747. Quelques dévots ont cru

pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De imitatione Christi* ; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de discernement, ni témoigné le goût de la véritable piété ; car, quoique l'ouvrage du théatin soit solide et propre à former les âmes à la sainteté, il est très inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallèle qu'un écrivain impartial a fait des deux ouvrages : « L'un conduit à la vertu par la théorie des guerres et des combats, qui constituent, pour ainsi dire, la vie du chrétien sur la terre ; l'autre, par la contemplation du plus excellent modèle et les leçons du plus grand maître. L'un est plus raisonné, plus méthodique ; l'autre, par une impression lumineuse et rapide, prévient l'effet de tous les raisonnemens et de toutes les méthodes. L'un tient plus du travail et de l'art ; l'autre est l'ouvrage du cœur, de l'onction et de la lumière de Dieu, dont les mouvemens ne connaissent ni règles ni calculs. L'auteur de l'un a peut-être plus réfléchi, l'autre plus senti. »

Voyez **KEMPIS**.

SCYLAX, mathématicien et géographe de l'île de Cariande, dans la Carie, florissait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, vers l'an 522 avant J.-C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il voulait faire la conquête. Scylax, après un voyage de 50 mois, aborda en Egypte, et lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des *tables géographiques*. Nous avons, sous son nom, un *Périple*, publié par Hoeschelus avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4° : quelques critiques prouvent que cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent. On peut lire les *Observations géographiques et chronologiques sur le Périple de Scylax*, données par Sainte-Croix, dans le t. 42 du *Recueil de l'académie des inscriptions*, 550-80.)

SCYLITZES (**JEAN**), dit *Curopolate*, grand-maitre de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec, dans le 11^e siècle, l'*Histoire abrégée* de cet empire, depuis les premières années du 9^e siècle jusqu'à l'an 1081 auquel vivait cet écrivain. Cedrenus a copié, comme il l'avoue lui-même dans sa préface, une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647, 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut traduit en latin par P. J. B. Gabio, à Venise en 1570.

SEABURG (SAMUEL), premier évêque de l'église des Etats-Unis, mort en 1796, a laissé : | des *Sermons*, 3 vol., y compris un vol. publié en 1798; | le *Devoir de considérer les routes que nous suivons*; | un discours prononcé à Portsmouth, à l'ordination de Robert Fowle.

SÉBA, de la tribu de Benjamin, était un des complices de la révolte d'Absalon contre son père. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnaître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans alarmés lui coupèrent la tête vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne, et la jetèrent par dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussitôt le siège de cette ville.

SEBA (ALBERT), pharmacien, né en 1665 à Eetzel en Ost-Frise, membre de l'académie des Curieux de la nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*histoire naturelle*, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1734 et années suivantes, en 4 vol. in-folio, tom. 1^{er}, Amsterdam, 1734, 111 planches; tom. 2, ibid, 1735, 114 planches; t. 3, ibid., 1761, 116 planches; t. 4, ib. 1765, 108 planches. Les explications sont en latin et en français. L'ouvrage est intitulé : *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio, et iconibus artificiosissimis expressio, etc.* La plus grande partie du mérite de ce livre est dans les gravures, quoique on cite comme ayant travaillé au texte Gaubius, Musschenbroeck, le chevalier de Jaucourt, Mas-suet et Artedi. Séba avait fait son apprentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg des environs de son lieu natal. Il exerça ensuite son art dans les principales pharmacies d'Amsterdam, puis sur des vaisseaux de commerce, et fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes. Ces différentes courses lui fournirent l'occasion de faire une belle collection d'histoire naturelle qui fut achetée par Pierre le Grand. Séba en forma une nouvelle beaucoup plus riche, qui fut vendue après sa mort à l'enchère, et qui fut entièrement dispersée. Il était venu se fixer à Amsterdam où il fit une fortune considérable, et où il mourut en 1736. On a publié en 1827 les six premières livraisons de planches d'une nouvelle édition de l'ouvrage de Séba,

sous ce titre : *Planches de Séba, accompagnées d'un texte explicatif, etc., par une réunion de savans* (Cuvier, Geoffroy, Saint Hilaire, Audouin, etc.), par les soins de M. E. Guerin.

* **SÉBASTIANI - DELLA - PORTA** (LOUIS), doyen de l'épiscopat, né à la Porta-d'Ampugnani, en Corse, le 25 mars 1745, était curé avant la révolution et fut nommé en 1802, à l'évêché qui, d'après la bulle du concordat, comprenait toute l'île de Corse : la cérémonie de son sacre eut lieu le 24 juin de la même année. Il assista au concile de Paris en 1811 et mourut à Ajaccio dans le mois de décembre 1831. Le jour de ses obsèques, deux *Oraisons funèbres* furent prononcées : l'une par M. Ceratti, principal du collège, l'autre par M. Moltedo, curé de Vico. Ce prélat était oncle du général Sébastiani, qui a été porté par la révolution de juillet 1830, au ministère des affaires étrangères.

* **SÉBASTIAN-LATRE** (don THOMAS), conseiller-d'état espagnol, mort en 1804, à l'âge d'environ 64 ans, a publié : | une *Histoire du théâtre grec et romain*; | un *Essai sur le théâtre espagnol*; | une *Dissertation* sur la littérature arabe; | les *Vies de Lope de Vega, Caldéron et Moreto*, avec le jugement impartial de leurs ouvrages.

SÉBASTIEN (saint), se signala tellement par son zèle pour la foi chrétienne, et par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à J.-C., que s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de flèches et laissé pour mort; qu'il en guérit, et fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, et paraissent être du 4^e siècle. Bollandus les attribue à saint Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 405, puisqu'il y est parlé des gladiateurs, qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frère cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frère vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui était venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil concurrent. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux frères. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris et décapité à Narbonne en 413; et Jovin subit peu de temps après le même sort... Sébastien, l'un des plus puissans

seigneurs gaulois, vivait heureux; mais il perdit la félicité dont il jouissait, dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frère ambitieux. Les têtes des deux frères furent exposées comme celles des deux plus vils scélérats.

SÉBASTIEN del PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*, et de *Fra-Bastien*. Il naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Sa réputation naissante le fit appeler à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébastien travaillait difficilement, et son irrésolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, sans en terminer aucun. Le portrait est le genre qui lui convenait le mieux; aussi en a-t-il fait un grand nombre, qui sont tous excellents. Il employait quelquefois le marbre et autres pierres semblables, faisant servir leurs couleurs naturelles de fond à ses tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de scelleur dans la chancellerie, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, et le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les dessins de Sébastien, travaillés à la pierre noire, sont dans le goût de ceux de Michel-Ange. Le musée du Louvre possède trois de ses tableaux qui sont d'un grand prix : le *portrait de Baccio Bandinelli, sculpteur florentin*; la *Visitation de la Vierge*; des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'enfant Jésus*.

SÉBASTIEN (don), roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, et de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Son courage et son zèle pour la religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque temps après, Mulci-Mohammed, fils d'Abdalla, roi de Maroc, lui demanda du secours contre Moluc, son oncle, qui s'était emparé du royaume. Don Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, et aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la litière. Mohammed périt dans un marais, et Sébastien fut tué dans la 25^e année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, et qu'il s'était répandu un bruit qu'il s'était sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, la Portugal vit à la fois deux faux Sébastiens; celui

qui se donna pour tel à Venise a fait le plus de bruit, et il ne tient pas aux destructeurs de Philippe II, qu'on ne le considère encore aujourd'hui pour le vrai Sébastien. Pour en juger sainement, il n'y a qu'à entendre le récit qu'en fait Matthieu dans le 4^e livre de son *Histoire de Henri IV*. « Comme les fables, dit-il, » rencontrent volontiers plus de créance » et d'applaudissement que la vérité, les » Portugais donnèrent incontinent cours à » ce bruit, savoir que don Sébastien n'é- » tait pas mort. C'était athéisme entre eux » de ne le croire, inhumanité aux prin- » ces et républiques de l'Europe de ne le » secourir, et injustice de ne le traiter en » roi. Il y avait 20 ans que les amis et » créatures de ce jeune roi avaient pleu- » ré son malheur; les Maures s'en étaient » réjouis; le royaume de Portugal en » avait fait les funérailles, après la nou- » velle reçue que son corps ayant été » trouvé, il fut porté en la ville de Septe; » le roi d'Espagne avoit donné cent mille » écus pour le recouvrer; quatre rois » avaient régné depuis, en comptant l'é- » lection de don Antoine : et néanmoins » il se trouva un homme dont le front » était si rompu, qu'il voulut rompre la » tête à tout le monde pour lui faire ac- » croire qu'il était le vrai roi don Sébas- » tien. » Voyez, pour plus de détails, l'*hist. des Espagnes* de Vasconcellos; l'*Histoire de Portugal* de Herrera, et les *Mémoires* de Machado sur Sébastien.

SÉBASTIEN de SAINT-PAUL, né à Enghien; en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les bollandistes, qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes, qui ne paraissaient pas trop d'accord avec la saine critique. Le père Côme de Villiers, son confrère, dans sa *Bibliothèque*, convient qu'il a violé les règles de la modération et l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes. Voyez PAPEBROCH et saint ALBERT.

SÉBASTIEN (le père). Voyez TRUCHET.

SEBIZIUS ou **SEBISH** (MELCHIOR), né en 1578, fut professeur en médecine à Strasbourg, sa patrie, chanoine de Saint-Thomas dans la même ville; il devint ensuite doyen de son chapitre en 1657, et enfin prévôt en 1663. Sa réputation en qualité de médecin l'avait fait élever par l'empereur Ferdinand II à la

dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1674. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, si l'on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux sont : | *Exercitationes medicæ* ; | *Miscellanæ questiones medicæ* ; | *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8° ; | des *Commentaires* sur presque tous les ouvrages de Galien ; | un grand nombre de *Dissertations académiques*.

SERONDE (RAYMOND), philosophe espagnol du 15^e siècle, professeur en médecine, en théologie et en Ecriture sainte à Toulouse, où il enseignait en 1436, s'est fait connaître par un *Traité* latin, peu commun sur la *théologie naturelle*, Strasbourg 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient plusieurs erreurs qui plurent aux philosophes de ce temps, et furent répétées par ceux du siècle suivant. Montaigne le trouva en beaucoup d'endroits conforme à ses idées, et en fit une *Traduction*, imprimée à Paris, 1581, in-8°.

*SECCHI (NICOLAS), jurisconsulte et littérateur, né à Brescia, vers l'an 1600, fut profondément instruit dans les lois et dans la littérature latine et italienne. Ferdinand le Catholique l'appela à sa cour, et lui confia plusieurs missions difficiles, dont il s'acquitta avec succès. Après la mort de ce monarque, Charles-Quint, son petit-fils et son successeur le retint auprès de lui et l'admit dans son conseil et dans ses armées. Il suivit cet empereur dans ses premières campagnes d'Italie, où il parvint aux grades supérieurs. Charles-Quint l'employa auprès de différentes cours d'Allemagne, et en 1542 il le députa vers Soliman, empereur des Turcs. Il ne démentit pas sa réputation d'habileté dans cette fonction importante, et revint comblé des dons du grand-seigneur. Charles-Quint lui assigna une riche pension, et lui accorda en même temps les patentes de noble castillan. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Montechiaro ; et mourut à Rome vers la fin du 16^e siècle. Il a laissé : | un excellent *Dialogue sur l'honneur* ; | des *Comédies* très applaudies dans le temps ; | un bon *Poème* latin, intitulé *De origine Pila majoris*, et autres *Poésies latines*.

SECKENDORF (Gui-Louis de), né à Herzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maison ancienne, conseiller privé de l'électeur de Brandebourg, et chancelier de l'université de Halle, a publié : | une *Histoire du luthéranisme*,

Francfort, 1686-1692, 3 vol. in-fol., réimprimée en 1694, écrite en latin, d'une manière embarrassée, dans laquelle ce sujet est traité avec autant d'étendue que de prévention. C'est une prétendue réfutation de l'*Histoire du luthéranisme*, par le père Maimbourg. | *Etat des princes d'Allemagne*, in-8° ; | *Description de l'empire germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages sont en allemand, et passent pour être assez exacts. | Une *Dissertation contre la messe*, telle qu'on devait l'attendre d'un sacramentaire. Il aurait dû se souvenir que, de toutes les controverses, celles qui regardent la messe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Plessis-Mornay en avait fait une terrible expérience, qui consterna toute sa secte, et qui pouvait être un avis pour Seckendorf. On cite de lui plusieurs autres ouvrages, et entre autres son *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8°. Seckendorf mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF (FRÉDÉRIC-HENON, comte de), général des armées de l'empereur Charles VI, né en 1673 à Königsberg en Franconie, défait les Français à Clausen, en 1733, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuse guerre de 1757 contre les Turcs, et mourut quelque temps après. Il était luthérien, d'un caractère brusque et quelquefois emporté, qui nuisit beaucoup aux affaires de son maître. Une *Vie* de ce feld-maréchal, tirée de ses papiers, a été publiée par son petit-neveu, en 1790, sous le voile de l'anonyme, 4 vol. in-8°.

SECOND (JEAN), *Secundus*, poète latin, né à Cahaye en Hollande l'an 1511, d'une famille qui portait le nom d'*Everard* étudia en droit à Bourges, alla à Rome où il devint secrétaire de Paul IV, exerça ensuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal et archevêque de Tolède suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans sa patrie, eut la confiance de Georges Egmont, évêque d'Utrecht, abbé de Saint-Amand, qui le nomma son secrétaire ; charge qu'il ne remplit pas étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à Saint-Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de Saint-Amand, le fit rétablir. Second a laissé quantité d'ouvrages, où l'on remarque de la facilité et de la délicatesse. Nous avons de lui trois livres d'éloges, un d'épigrammes, deux d'épîtres,

un d'odes, un desylves, un de pièces funébres, et des poésies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ses mœurs et qui occasionèrent ces vers :

Non bene Johannem sequeris, lascive Secunde?
Tu veneris cultor, Virginis ille fuit.

Ces *Juvenilia* ont été recueillis dans la *Collection* de Barbou, et imprimés en un volume avec les *Poésies de Bèze, de Murret, etc.*, 1757. Le *recueil des poésies* de Jean Second parut à Leyde en 1612 et 1631, in-42; il a été réimprimé à Leyde en 1821, 2 vol. in-8°, par les soins de M. Bosscha fils. Ces poésies ont été traduites en français, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Second était frère de Nicolas Grudius et d'Adrien Marius, distingués l'un et l'autre par leurs poésies. (Voyez leurs articles.) Leur père, NICOLAS EVERARD, président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort à Malines, en 1532, à 70 ans, est auteur de deux ouvrages in-fol., intitulés, l'un *Topica juris*, Louvain, 1552; l'autre *Consilia*, Anvers, 1643.

SECONDAT (CHARLES de). Voyez MONTESQUIEU.

SECONDINS, *Secundini*, étaient une famille romaine établie dans la Gaule belgique, et qui n'est guère connue aujourd'hui que par le monument sépulcral qui existe dans le village d'Igel sur la Moselle, entre Luxembourg et Trèves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en-deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*), et l'auteur d'une dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est vrai que Pline le Jeune fait naître Caligula dans le pays de Trèves; mais Suétone réfute cette assertion, qui, si elle était vraie, ne prouverait rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument et à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journ. histor. et litt.*, décembre 1770, page 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé en l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 4^{er} janvier 1785, page 27. — L'histoire fait mention de plusieurs SECONDINS, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 514 de l'ère chrétienne, et d'un ambassadeur de Théodébert; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même fa-

mille que ceux dont la mémoire nous est transmise par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE (DENYS-FRANÇOIS), historien, né à Paris en 1691 d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célèbre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentait aucun goût, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein, en 1723, et le chancelier d'Aguesseau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des ordonnances des rois de France*, commencé par Laurière. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éteignit peu à peu, pendant les deux dernières années de sa vie, et il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. Ses ouvrages sont : | la *Suite du Recueil des ordonnances des rois de France*, depuis le 1^{er} vol. jusqu'au 9^e inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, et a donné une suite à cet ouvrage. | *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles le Mauvais*, 1755-58, 2 vol. in-4°; | plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. On y trouve des recherches, de la méthode et une élégante simplicité. Bougainville a fait son *Eloge*.

* SEDAINE (MICHEL-JEAN), auteur dramatique français, né à Paris, le 4 juillet 1749, d'un père architecte, qui, ayant dissipé toute sa fortune, se vit dans l'impossibilité de donner à son fils une éducation soignée. Celui-ci, réduit à l'indigence, et ayant à pourvoir à l'entretien de sa mère et de deux frères plus jeunes que lui, se vit contraint de se faire tailleur de pierres; et, à force d'application et de travail, il devint maître maçon. Sedaine aimait la lecture, et il continuait en même temps d'étudier. Buron (aïeul de David), architecte par qui il était employé, l'ayant surpris un livre à la main, le questionna, prit un vif intérêt à lui, l'admit au nombre de ses élèves et l'associa ensuite à ses travaux. Devenu plus libre, Sedaine s'adonna davantage à son goût pour la littérature et se lia avec plusieurs poètes. Il commença à se faire remarquer par quelques pièces de vers et surtout par une *Épître adres-*

sêe à son habit, qui eut un grand succès. Il débuta dans la carrière dramatique en 1756, par une pièce intitulée : *le Diable à quatre* ; il avait alors 37 ans ; il la lut à quelques-uns de ses amis, qui l'encouragèrent à la donner au théâtre. Le succès qu'elle obtint déterminait tout-à-fait la vocation de l'auteur. Cependant Sedaine n'avait aucune espèce d'instruction ; aussi ses écrits supportent rarement la lecture, son style est incorrect, mais il connaissait parfaitement les effets de l'illusion théâtrale, et c'est ce qui a contribué à la réussite de ses pièces, qui lui acquirent de la réputation et de l'argent. Il faut avouer qu'il n'en abusa jamais, et qu'il fut constamment le soutien de sa mère et de sa famille. Ses mœurs étaient simples, et quoiqu'il fût un peu vain, suivant Laharpe, il savait dissimuler l'amour-propre dont ses succès l'enflaient. Il mourut à Paris le 17 mai 1797, âgé de 78 ans. Il a laissé : | des *Poésies fugitives* ; | un *Poème* en quatre chants sur le *vau-deville*, Paris, 1756, in-8° ; réimprimé dans le recueil des poésies du même auteur, 2^e édit. 1760, 2 vol. in-12 ; | le *Philosophe sans le savoir*, comédie en cinq actes, dont les situations sont bien amenées, le fond moral, et qui a pour but de détruire l'usage barbare des duels. Albergati, auteur italien, écrivait à la même époque une comédie sur le même sujet ; mais il lui donna le titre des *Préjugés du faux honneur* : elle fut jouée en 1765. | *La Gageure imprévue*, en un acte, 1768. Ces pièces sont souvent jouées et applaudies. Parmi ses nombreux opéra-comiques, nous citerons : | *Aline, reine de Golconde* ; | *Amphitryon* ; | *Protogène* ; | le *Jardinier et son Seigneur* ; | le *Roi et le Fermier*, 1762, en trois actes, imité de l'anglais, qui tomba d'abord, et eut ensuite cent représentations ; | le *Déserteur*, en trois actes, 1769, eut cent représentations ; | le *Magnifique*, en trois actes, 1773 ; | *Félix ou l'Enfant trouvé*, en trois actes, 1773 ; | *Richard, Cœur de Lion*, 1784, en trois actes, fut représentée pour la 90^e fois, le 7 avril 1788 ; | le *comte d'Albert* ; la *Suite du comte d'Albert*, etc., etc., etc. La musique de ces pièces n'a été faite tour à tour par Duni, Philidor, Monsigni et Grétry. Sedaine était membre de l'académie française et secrétaire de celle d'architecture. Ses *Pièces dramatiques*, au nombre de 52, (tant pour le grand opéra, que pour l'opéra comique et le

Théâtre français) ont été imprimées séparément. Plusieurs de ses comédies sont insérées dans le *Répertoire du théâtre français*. Il a paru en 1813, une édit. stéréotype des *Oeuvres choisies de Sedaine* avec une *notice biographique* par M. Auger, Paris, 3 vol. in-18. On trouve une *Notice sur Sedaine*, dans les *Oeuvres de Ducis*, édit. in-8°, t. 3, p. 409. *L'Eloge de Sedaine* a été lu au *Lycée des arts* par madame la princesse Constance de Salm, 1797, in-8°.

* SÉDANO (don JUAN-JOSEPH LOPEZ de), chevalier de l'ordre royal de Charles III, et membre de l'académie d'histoire de Madrid, né à Alcalá de Hénarès en 1729, mort à Madrid en 1801, fit ses études à Salamanque, puis dans la capitale de l'Espagne où il fut employé à l'université de Saint-Isidore ; il le fut ensuite à la bibliothèque royale, où il eut la garde du cabinet des médailles. Il cultiva toute sa vie les lettres, et rédigea pendant plusieurs années le journal intitulé : *El Balianis literario*. On lui doit le *Parnasse espagnol*, ou collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes de cette nation, avec une *Notice* sur leur vie et sur leurs portraits, entreprise qui fit beaucoup d'honneur à son zèle et à son érudition. On a encore de lui une *dissertation* sur les médailles et les monumens anciens trouvés en Espagne, Madrid, 1789, in-4° ; et l'Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Carthagène et de Valence, ibid, 1794, in-8°.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathathias*, fils de Josias et d'Amithal. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J.-C. Ce prince avait alors 21 ans, et il en régna onze dans l'impiété et dans la débauche. Il méprisa les conseils de Jérémie, et oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaïse foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu et à sang ; et, après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, et les Chaldéens y entrèrent en foule. Sédécias, ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite ; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, et mené à Nabuchodonosor qui était à Réblatha, au pays d'Emath. Après qu'il eut vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, et il fut conduit

dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, et c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J.-C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophète de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat et lui voulaient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'était fait faire des cornes de fer, imitait l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophète de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avait prédit. — Il ne faut pas le confondre avec SÉDÉCIAS, fils de Maasias, faux prophète que Nabuchodonosor fit frire dans une poêle ardente. *Voyez* ACHAB, fils de Cholias.

* **SEDILLOT** (JEAN-JACQUES - ENMAGNEL), savant orientaliste et astronome, 1777, né à Montmorency, le 26 avril mort à Paris, le 9 août 1852, entra à l'école polytechnique et fut un des premiers élèves de l'école instituée en l'an 3 (1795) pour l'enseignement des langues orientales vivantes, de laquelle sont sortis tant d'hommes distingués. Sédillot se livra avec zèle à l'étude de l'arabe, du persan et du turc, et fut bientôt attaché à cette même école pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques. Plus tard il y devint professeur adjoint pour l'enseignement de la langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Dès l'année 1814, le bureau des longitudes avait senti la nécessité de recourir aux écrivains de l'Orient pour la connaissance des faits relatifs à l'histoire et aux progrès des sciences mathématiques et de l'astronomie, chez les peuples de l'Asie, et particulièrement chez les Arabes et les Persans. En conséquence une place d'adjoint à ce bureau fut créée pour l'histoire de l'astronomie chez les orientaux : Sédillot qui avait fait une étude spéciale des mathématiques et de leur application, obtint cet emploi. Ses travaux appréciés par les Delambre, les Laplace, ont contribué aux succès de leurs recherches. Un travail important de Sédillot, qui n'a pas été publié, mais qui, entrepris pour concourir aux prix décennaux, avait été jugé digne d'être couronné, c'est sa traduction de la *première partie du traité d'astronomie* d'Aboul-Hasan, qui a pour objet la construction des instrumens astronomiques.

La modestie de Sédillot a seule empêché cette publication tant désirée par les savans, et qui aurait déjà eu lieu, si cet ouvrage eût été présenté au comité des traductions de la société asiatique d'Angleterre. Sédillot a laissé d'autres manuscrits non moins intéressans. Il a donné : | *Notice de la partie littéraire des recherches asiatiques*, t. 1 et 2, *Moniteur* de 1807, n° 219, 220 et 315 ; | *Notice de la grammaire arabe* de M. Sylvestre de Sacy, ibid., 1810, n° 245 ; | *Notice de la relation d'Egypte*, par Abd-Abdallatif, dans le *Magasin encyclopédique*, 1812, tom. 1, pag. 175. Sédillot était, à l'époque de sa mort, secrétaire de l'école spéciale des langues orientales à la bibliothèque du roi. M. le baron Sylvestre de Sacy, dont il fut l'élève, lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le journal des *Débats* du 12 août 1852.

* **SEDLEY** (sir CHARLES), célèbre poète anglais, né vers 1639 à Aglesford, dans le comté de Kent, étudia dans l'université d'Oxford ; mais il n'y prit aucun degré. Sa famille s'étant rangée du parti royaliste, il vécut dans l'obscurité et ne se montra à Londres que lors de la restauration de Charles II. Ses premières productions, soit lyriques, soit dramatiques, lui acquirent tant de réputation, qu'aucun ouvrage n'avait de succès s'il n'obtenait l'approbation de Sedley. On le regardait comme un oracle parmi les poètes. Le célèbre lord Rochester le cite comme le meilleur juge de poésie qui existât de son temps, et il en fait dans ses vers le plus grand éloge. Le roi Charles II l'honorait de sa bienveillance, et l'appelait, en plaisantant, *le vice-roi d'Apollon*. Il obtint la même faveur de Jacques II. Cependant, malgré la munificence de ce monarque, le produit de ses *OEuvres*, et sa gloire littéraire qu'il avait à soutenir, il se trouvait toujours chargé de dettes et se livrait à la débâche la plus dégoûtante. Il était un jour avec lord Bockhurst, sir Thomas Ogle, et autres jeunes libertins, dans une orgie, où, ivres de vin et de liqueurs fortes, ils se mirent sur un balcon, et firent leurs ordures dans la rue. Sedley poussa l'indécence jusqu'à se déshabiller devant la populace, que ce spectacle révoltant avait ramassée sous les fenêtres, et, en cet état de nudité, il commença à la haranguer, en se servant des expressions les plus absurdes et les plus insolentes. Le peuple, indigné, voulait enfoncer les

portes; mais, ne pouvant y réussir, il cassa les vitres, jeta des pierres sur le poète lauréat, et l'obligea enfin à se retirer avec ses impudens compagnons. On porta plainte aux tribunaux, et Sedley fut condamné à une amende de 500 liv. sterling; mais il trouva le moyen d'être acquitté par une plaisanterie aussi indécente que la scène qu'il venait de donner. Malgré le bruit qu'elle avait fait dans Londres, Sedley siégea au parlement pour une petite ville du comté de Kent. Il avait quitté un instant la littérature pour s'adonner à la politique, et il se montra un des plus chauds partisans de la révolution. Son ingratitude envers Jacques II étonna même ceux de son parti; mais on ne tarda pas à en connaître la véritable origine. Ce roi aimait la fille de Sedley, et l'avait créée comtesse de Dorchester. Cette élévation parut à sir Charles un nouvel éclat donné à son déshonneur et à la faiblesse de sa fille, et il jura à Jacques II une vengeance implacable. En effet il n'oublia rien pour augmenter le nombre des ennemis de ce monarque. Quelqu'un lui ayant fait des remontrances sur sa conduite, il répondit froidement : « Je n'agis ainsi que par un sentiment de reconnaissance. Sa Majesté a fait ma fille comtesse, et il est juste qu'à mon tour je fasse mes efforts pour donner la couronne à la sienne. » Des amis du roi cherchèrent en vain à le rattacher à la cour; il refusa opiniâtrément de revoir sa fille, et ne voulut jamais lui pardonner une faute à laquelle l'exemple de ses vices avait beaucoup contribué. Il mourut en 1720. Il a laissé des *Poésies* et des *Comédies*, où, selon le duc de Buckingham, il a prêché de mauvais principes dans un style élégant et correct. Ses *Œuvres*, qui consistent en *poésies*, *pièces de théâtre* et *discours prononcés à la chambre des communes*, ont été publiées par M. Ayloff, Londres, 1722, in-8°.

SEDULIUS (CAIUS-CÆLIUS ou COECILIUS), prêtre et poète du 5^e siècle, n'est guère connu que par son poème latin de la *Vie de J.-C.* intitulé : *Paschale carmen*, publié d'abord sans date in-4°, puis à Leipsick, 1499, in-4°. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator et de plusieurs auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à

Halle, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliothèque Pauline à Leipsick, et des variantes que lui fournit Théodose Jansson van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

SEDULIUS (HENRI), savant récollet, né à Clèves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, et mourut à Anvers en 1621, après avoir publié : | *Historia sancti Francisci illustriumque virorum et feminarum*, etc., Anvers, 1613, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies de saints et de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de commentaires. | *Vie de saint François d'Assise*, par saint Bonaventure, avec des commentaires, Anvers, 1597, in-8°. | *Apologeticus adversus Alcoranum Franciscanorum, pro libro conformitatum*, Anvers, 1607, in-4°. Sedulius aurait mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie. (Voyez ALBIZI.) | *Præscriptiones adversus hæreses*, Anvers, 1606, in-4°. | *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, etc., Anvers, 1613, in-4°, avec fig. C'est l'histoire des religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siècles en Hollande. | *Imagines religiosorum ord. sancti Francisci in eis incisæ cum elogiis*, 1602; | *Commentarius in vitam sancti Ludovici, episcopi Tolosani*, 1602.

SEEDORFF (FRANÇOIS), né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, et ensuite de Charles-Théodore, électeur palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze *Lettres* de controverse, imprimées pour la deuxième fois à Mannheim en 1749, 2 vol. in-8°. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte palatin, avant qu'il se fût réuni à la religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des *Lettres* du père Scheffmacher. M. Pfaff, qui avait écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le père Sédorff, en latin, dans une thèse de théologie; et en français, dans un gros volume de *Réflexions*, imprimé à Tubingen, in-8°, en 1750. Le père Sédorff lui répondit, sous le nom d'un docteur en théologie de l'université d'Ingolstadt, par un volume d'égale grosseur, en 1752 et 1753, Man-

helm, in-8°. Les personnalités qui s'y trouvent en rendent la lecture moins utile que celle des 12 Lettres.

* SEE-MA-KOUANG, ou SSEMA-KOUANG, savant chinois, dont la réputation de sagesse et de vertu parvint jusqu'en Europe, était né vers l'an 1018 de notre ère, et était fils d'un ministre de l'empereur Yingsoung. Il devint lui-même ministre de ce souverain et de trois de ses successeurs, et mourut l'an 1086 de Jésus-Christ. On raconte de lui le trait suivant : à peine âgé de 4 ans, il s'amusa un jour avec ses jeunes camarades à voir nager des poissons dans un grand vase de terre cuite. Un de ces enfants tombe dans l'eau et allait se noyer, lorsqu'il eut la présence d'esprit, rare à son âge, de prendre un caillou aigu, et de frapper le vase jusqu'à ce qu'il fût brisé. L'eau s'écoula, et l'enfant fut sauvé. Ce trait a été souvent reproduit et célébré par les peintres et les poètes chinois. Jeune encore il possédait déjà de vastes connaissances ; et à l'âge de 25 ans il fut créé mandarin d'une grande province, où il se fit aimer, autant par sa justice que par sa bienfaisance. Il occupa ensuite d'autres charges honorables. Dans un âge avancé il se retira dans une solitude, d'où il ne sortait que lorsque l'empereur l'appelait pour écouter ses conseils, pour mettre la paix dans les familles, ou répandre des bienfaits. Les Chinois le considéraient comme un second Confucius, et avaient pour lui un respect sans bornes. C'est dans sa retraite qu'il employa 45 ans à composer une *Histoire de la Chine* qui renferme 14 siècles, et commence à l'an 403 de l'ère chrétienne. Cet ouvrage contient 294 livres de texte, 30 de tables et 30 de dissertations. Les Chinois font un grand cas de cet ouvrage, qui est le meilleur qu'ils possèdent en ce genre. On attribue encore à Sée-Ma-Kouang divers *Traité*s de morale, si nombreux d'ailleurs parmi les Chinois. Voici quelques-unes des maximes de ce savant : *Conseille, et ne commande pas. — Persuade, et ne décide point. — Qu'est-ce que la grandeur suprême ? la faculté de faire du bien. — Sois juste avant d'être libéral ; sois humain avant d'être juste. — L'orgueil peut quelquefois paraître modeste, jamais la vanité. — Le pauvre est l'homme réduit à sa valeur, dépouillé de tout ce qui le déguise. — La bienfaisance manque presque toujours d'adresse, et la reconnaissance de sincérité. — Les*

*larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre. — Il n'y a point d'étincelles à négliger. — Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère. — Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres. — Honore ton père dans un vieillard, et dans un enfant aime ton fils. — La religion est le premier frein de l'homme ; la sagesse n'est que le second, etc., etc. S'il est vrai que ces maximes appartiennent à Sée-Ma-Kouang, elles font sans doute l'éloge de ses talents et de son cœur. On trouvera des détails fort étendus sur la vie de cet historien, et sur son ouvrage dans la notice sur le Thoung-Kian, insérée dans l'ouvrage du lettré Ma-Touan-lin, qui a pour titre : *Wenhian-thoun-Khan (Recherche approfondie des anciens monumens)*, dont la bibliothèque royale possède deux exemplaires.*

SÉGAUD (GUILLAUME de), prédicateur, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au collège de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes et à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les jésuites balancèrent entre Porée et Ségaud. La premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Evangile aux infidèles. Ce fut à Rouen que le père Ségaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer. Appelé à la cour pendant trois carêmes, il satisfait tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le père Ségaud vivait d'une manière conforme à la morale de ses sermons : fidèle à tous ses exercices de piété, dur à lui-même, et ne connaissant point d'autres délassemens que ceux qui étaient prescrits par sa règle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il courait avec zèle faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manières douces, simples et unies, son air affable, lui attiraient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouraient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il était également recherché des grands et des petits, surtout aux approches de la mort : on s'estimait heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup

d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris en 1750 et 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du père Berruyer, si connu par son *Histoire du peuple de Dieu*. Le père Ségaud a aussi composé plusieurs petites *pièces de vers*, qui ont eu le suffrage des connaisseurs : la principale est son poème latin sur le camp de Compiègne, *Castra compendensia*.

SEGHERS (le père DANIEL), peintre, naquit à Anvers en 1590, et mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme son frère, un état de la peinture ; mais il la choisit comme un amusement : il était jésuite. Il excellait à peindre les fleurs ; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il saisissait le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche était d'une légèreté et d'une fraîcheur singulière. Ses ouvrages sont précieux, et ils étaient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvait se les procurer à prix d'argent.

SEGHERS (GÉRARD), frère du précédent, né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens et de Van-Dyck. Ses premiers tableaux sont d'un coloris vigoureux : les ombres y sont très fortes, et ses figures presque rondes. Il quitta ensuite cette manière pour en prendre une plus brillante et plus gracieuse. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres sont tous également estimés. Il a peint beaucoup de sujets de dévotion ; il a aussi représenté des assemblées de joueurs et de musiciens.

SEGLA (JEANNE de). *Voyez* MONTÉGUT.

SEGNERI (PAUL), prédicateur, né à Nettuno, dans la Campagne de Rome, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la société des jésuites, et y brilla par la sainteté de ses mœurs et par le succès de ses prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de missionnaire, et le remplit l'un et l'autre avec un zèle vraiment apostolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays ; mais il n'eut ni l'éloquence, ni le jugement du jésuite français. Ses discours sont plus remplis de paroles que de choses ; à des vérités graves et à d'excellens raisonnemens il mêle des réflexions tri-

viales et des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appela à Rome, pour y remplir les placés de son prédicateur ordinaire et de théologien de la pénitence ; mais il ne les exerça pas long-temps. Ce saint religieux, ce directeur infatigable, usé par ses travaux et par ses austérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ses ouvrages furent réunis après sa mort dans un Recueil en 3 vol. in-fol., outre ses *Sermons* traduits en français, Lyon, 1713, 7 vol. in-12, sous le titre du *Chrétien instruit dans sa loi*, traduit en latin, Augsburg, 1702. Nous avons de lui : | des *Méditations*, traduites en français en 5 volumes in-12 ; | *l'Incrédulité sans excuse* ; | *la Manne céleste, ou la Nourriture de l'âme*. C'est un cours de méditations, dont un de ses confrères a donné une traduction libre en 1737. | *La Pratique des devoirs des curés*, ouvrage important, plein d'onction, de zèle et de lumière, traduit par le père Buffier. Cette traduction a paru à Lyon en 1702 ; M. Delvincourt en a donné une nouvelle édition avec quelques légers changemens, en 1782. | *Le Confesseur instruit* ; | *le Pénitent instruit* ; | *l'Accord de l'action et du repos dans l'oraison* ; | les *Illusions des quietistes* ; | *le Serviteur de Marie* ; | *l'Exposition du Miserere*, traduite en français par l'abbé Laugier ; | divers autres *Opuscules* de piété. On en a traduit quelques-uns en français. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modène, in-8°.

* SEGNI (JEAN-BAPTISTE), Bolonais, et chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, vivait au 16^e siècle. Il était profond dans la théologie, science qu'il professa à Ferrare et à Urbin. Il avait aussi étudié avec soin les antiquités sacrées et profanes, et possédait un fonds d'érudition qui lui avait mérité l'estime des savans. Segni avait occupé dans sa congrégation divers emplois honorables. Il mourut à Ferrare en 1610. Il a laissé les ouvrages suivans : | *De ordine ac statu canonico libri quatuor*, Bologne, 1601 ; réimprimé dans la même ville, en 1611, par les soins du prieur général Biagio Bagni, de la même congrégation ; | *Pergrinatio bonorum spirituum ad impetrandam confirmationem veri status religiosi ac precipue canonici*, Ferrare, 1592 ; l'ouvrage est dédié à Clément VIII ; | *Reliquiarum, sive de reliquiis et veneratione sanctorum liber unus*, etc., Bologne, 1610 ; | *De optimo episcopo*, Holstan,

1606; | *Il vero studio christiano contra l'arte planetaria, cabalistica, lunaria, clavicola di Salomone, ed altre superstizioni*, Ferrare, 1592; | *Trattato de' sogni*, Urbin, 1591. Il faut ajouter à cela divers écrits restés inédits.

* **SEgni** (BERNARD), historien, naquit à Florence, d'une famille ancienne, vers 1500, fit ses études à l'université de Padoue, et se rendit très savant dans les langues grecque et latine. Il devint secrétaire des archives de la république de Florence, qui l'employa en diverses missions, à Rome, auprès de Charles-Quint, etc., et il s'en acquitta avec honneur. En 1545 Segni fut nommé consul de la célèbre académie de la *Crusca*, alors très florissante. Il mourut dans sa patrie en 1558. Outre plusieurs *Poésies* très estimées, et qui se trouvent dans plusieurs recueils de poètes toscans, il a laissé : | une *Traduction*, en italien, de différens traités d'Aristote, et l'*Oedipe* de Sophocle, en manuscrit; mais il dut plus particulièrement sa réputation à son *Histoire de Florence*, depuis 1527 jusqu'en 1535, livre remarquable par l'exactitude et la précision des faits, la correction et l'élégance du style. Cette histoire parut pour la première fois à Angsbourg, in-folio, et fut aussi imprimée à Palerme, 1778, 2 vol. in-4°.

SEGRAIS (JEAN REGNAULD ou RE-NAULD de), né l'an 1624, à Caen, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avait que 20 ans lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez mademoiselle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chautrerie de la collégiale de Mortain, et depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé le mariage de cette princesse avec Lauzun, fut obligé de la quitter. Il se retira chez madame de La Fayette, et prit part à la composition de *Zaïde* et des autres romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament, où sont empreints les sentimens de religion dont il était pénétré. Il s'est rendu célèbre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1725, in-12), dans lesquelles il a su conserver la douceur et la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergères des petites-mai-

tresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des Géorgiques et celle de l'Eneïde de Virgile en vers français, l'une et l'autre in-8°, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1661. Il y a des morceaux très bien rendus; mais sa versification est en général lâche et traînante. La traduction des Géorgiques, qui parut en 1712, in-8°, vaut mieux; mais elle a été effacée par celles de Pompignan et de Delille. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, et son poème pastoral d'*Athlis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont : | les *Nouvelles françaises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de mademoiselle de Montpensier. | *Segraisiana*, ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, in-8°, 1728, Paris, sous le titre de la Haye; et à Amsterdam, 1723, in-12 : cette dernière édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers et curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux et de faux.

SEGUENOT (CLAUDE), né à Avallon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon et à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8°, une *Traduction française* du livre de la Virginité de saint Augustin, avec des notes, la Sorbonne censura l'ouvrage, et l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, sape les fondemens de la vie religieuse, et en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu, comme si ce vœu n'était pas libre, et par conséquent ne rendait pas libre tout ce qui en est l'effet. Séguenot, ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, et mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgrâces qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SEGUI (JOSEPH), né à Rhodéz, en 1689, se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie française en 1732, et il remplit les chaires de la cour et de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié le recueil de ses *Panegyriques*, 2 volumes in-12; | ses *Sermons*, en 2 vol., et des *Discours académiques*, en 1 vol. L'aca-

démie française se l'était associé. L'abbé Ségui écrivait avec assez de noblesse et de pureté; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappants qu'on trouve dans Bossuet et dans Bourdaloue. Il était fait pour marcher dans les routes battues, et non pas pour se tracer une carrière nouvelle.

SÉGUIER (PIERRE), président à mortier au parlement de Paris, né en 1504, d'une ancienne famille illustre dans la magistrature et dans les armes, rendit des services importants aux rois François I^{er}, Henri II et Charles IX. Ces monarques l'employèrent dans diverses négociations : il fit briller dans toutes une éloquence et une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 76 ans, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui des *Harangues* et un traité sous le titre de *Rudimenta de cognitione Dei et sui*.

SÉGUIER (ANTOINE), fils du précédent, occupa successivement les places de maître des requêtes, de conseiller d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, et enfin de président à mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au faubourg Saint-Marcel à Paris.

SÉGUIER (PIERRE), né à Paris en 1588, de Jean Séguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier, et enfin de garde des sceaux et de chancelier de France en 1655. Des émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1659, et y ramena la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barri-cades, et il osa résister au parlement soulevé contre le gouvernement. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 et en 1652 : mais ils lui furent rendus en 1656, et il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles : Marie, qui épousa le marquis de Coislin, et ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; et Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres, entre autres, Antoine Séguier, avocat général au parlement de Paris (*voy. plus bas.*)

SÉGUIER (JEAN-FRANÇOIS), né à Nîmes, en 1703, s'appliqua d'abord à la jurisprudence; mais, en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, et réussit dans cette science, de manière que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliothèque. C'est en exécutant cette commission qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre : *Bibliotheca botanica*, la Haye, 1740, in-4^o, Leyde, 1769, in-4^o, publié par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un *Supplément*. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs et des ouvrages qui traitent de la botanique. Il avait fait plusieurs voyages pour augmenter ses connaissances. Le champ fertile du Véronèse fixa long-temps ses recherches, et lui fit publier : *Plantæ Veronenses*, 2 vol., Vérone, 1745, in-8^o. Il donna un troisième volume, *ibid.*, en 1754, in-8^o.

* SÉGUIER (ANTOINE-LOUIS), avocat-général au parlement de Paris, appartient à la famille du chancelier de ce nom. Né à Paris le 1^{er} décembre 1726 il fut élevé par les jésuites de La Flèche et du collège de Louis le Grand à Paris. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse : après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, il le rétablit tout entier dans l'espace d'une nuit. Il fut pourvu, dès l'an 1748, d'un office d'avocat du roi au Châtelet; et en 1751 il fut nommé avocat-général au grand-conseil, et en 1755 au parlement de Paris, où il resta jusqu'en 1790, époque de la dissolution de cette compagnie. Il avait remplacé le célèbre d'Aguesseau, et il se montra digne d'un tel prédécesseur par son éloquence et par ses vertus. Il lutta long-temps contre les philosophes et les novateurs politiques, et se fit beaucoup d'ennemis par son réquisitoire de 1770; monument de courage et de sagesse, formant 35 pages in-4^o, et qui fut imprimé par ordre exprès de Louis XV. Le magistrat y signalait l'origine de la fausse philosophie, la licence de la presse, et les efforts d'un parti puissant pour pervertir les esprits, affaiblir l'empire de la religion, tourner ses pratiques en ridicule, et soulever les peuples au lieu de les éclairer. Il analysait en même temps plusieurs écrits déferés, et il en faisait sentir le venin et le danger. Le parlement avait

hésité à en ordonner l'impression. Ce n'est pas la seule fois que cet avocat-général montra son zèle contre la licence de la presse ; en 1775, il dénonça un pamphlet de Voltaire ; en 1777, il s'éleva au sujet d'un écrit qui attaquait l'archevêque de Lyon, contre la *noirceur avec laquelle on tentait de semer la division dans le clergé et de soulever les ouailles contre le pasteur* ; son réquisitoire du 25 mai 1781, contre l'*Histoire philosophique* de Raynal, était une réclamation vigoureuse contre le scandale de cette publication audacieuse ; il y signalait le danger de ces déclamations emphatiques, de ces tableaux licencieux, de ces provocations insolentes dont le livre est rempli : il l'appelait un *amas de chimères et d'indécence, un dépôt de fiel et de corruption* ; il montrait que, sous prétexte d'attaquer les abus, Raynal tendait à rendre la religion et l'autorité odieuse, et sur ses conclusions, l'*Histoire philosophique* fut condamnée au feu et l'auteur décrété de prise de corps. Lorsque la guerre éclata entre la cour et le parlement, et que la nouvelle magistrature, appelée par dérision le parlement *Maupéou*, fut installée, Séguier donna sa démission et s'éloigna. Il rentra avec l'ancienne compagnie en 1774 ; et fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions nouvelles ; mais voyant ses efforts impuissans, au commencement de la révolution il se retira au sein de sa famille, et refusa la place de maire de Paris qui lui fut offerte par un parti puissant. Enfin, signalé par un libelle intitulé : *Séguier traité comme il le mérite*, il prit la détermination de quitter la France, et se retira à Tournay, où il mourut le 25 janvier 1792 d'une attaque d'apoplexie. Son fils aîné a fait graver sur sa tombe une épitaphe terminée ainsi : « Il fut juge intègre, magistrat éloquent, défenseur éclairé de la religion, sujet fidèle à son roi : *Non habebis ossa ejus, ingrata patria.* » Ce magistrat a laissé des *plaidoyers*, des *comptes rendus aux assemblées des chambres*, des *réquisitoires*, des *mercuriales* qui l'honoreront à jamais ; mais celles de ses productions qui ont été imprimées, sont éparses et difficiles à trouver. Son *Eloge* a été prononcé à l'institut le 2 janvier 1806 par le comte Portalis. En 1757 il avait été nommé membre de l'académie française pour remplir la place laissée vacante par Fontenelle. Parmi les nombreux réquisitoires, où la dignité du langage, la clarté,

le choix et l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse et la force des raisonnemens, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes et le tableau de la révolution de 1789 sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'événement. Voyez le *Journal. histor. et litt.*, 15 février 1791, page 264. On peut consulter sur ses autres discours, 1^{er} janvier 1778, page 55 ; — juillet 1781, page 582 ; — 1^{er} août 1781, page 541 ; — 15 juillet 1785, page 472 ; — 1^{er} octobre 1786, page 269 ; — 15 décembre 1786, page 617.

SÉGUIN (JOSEPH), avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4^e ; ouvrage savant, où les historiens et les antiquaires trouvent des lumières à recueillir, cette ville étant une des plus anciennes et des plus célèbres des Gaules.

* SÉGUIN (CHARLES-ANTOINE), juriconsulte, né à Vavres, près de Vesoul, le 20 mars 1708, devint professeur en droit à Besançon, où il demeura plusieurs années. Séguin avait beaucoup d'éloquence, et écrivait avec une égale pureté en français et en latin ; il mourut dans sa terre de Jallerange près de Dôle, le 19 septembre 1790. Il eut toujours une conduite estimable, et le célèbre Courvoisier termine l'*Eloge* de ce juriconsulte par ces mots : *Nemo in virtute colenda tempus illud felicius consumpsit, quod in virtute querenda philosophi terunt.* Il a laissé, sur les institutes de Justinien, | des *Commentaires* qui sont très estimés, Besançon, 1805, 1 vol. in-8^o, imprimés par les soins de M. Proudhon ; nouvelle édition, ibid., 1812 ; | une *Dissertation sur le nombre des rois Bourguignons antérieurs à Gondebaud*, 1752 ; | *Discours sur les avantages qu'on peut tirer de l'étude de l'histoire*, 1752 ; | *Dissertation sur le véritable auteur des lois des Bourguignons*, 1755. L'académie de Besançon conserve dans ses registres quelques *Dissertations* de Séguin sur des antiquités trouvées près de Jallerange ; et son éloge, lu dans une de ses séances, par M. Genisset, professeur d'éloquence, a été publié, Besançon, 1809, in-8^o.

SÉGUR (JEAN-CHARLES de), frère du suivant, vit le jour à Paris en 1695. Après avoir été quelque temps dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire et appela de la bulle *Unigenitus*. La grande faveur où était sa famille sous la régence du duc d'Orléans

lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, et fut pourvu de l'abbaye de Vertmand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de Saint-Albin, évêque de Laon, et enfin évêque de Saint-Papoul. Il édifia pendant quelque temps ses ouailles par sa piété et sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avait fait en faveur de la constitution, et donna la démission de son évêché. Il vécut 13 ans depuis son abdication, dans l'obscurité, et mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a donné l'*Abrégé de sa Vie*. Utrecht, 1749, in-12. Les jansénistes en font presque un saint. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, n° des 4, 18 et 25 décembre 1748.

* SÉGUR (HENRI-FRANÇOIS, comte de), officier-général, né en 1689, était fils du marquis de Ségur, colonel d'un régiment de son nom; il servit dans ce même corps et succéda à son père dans le grade de colonel. Il servit en Espagne, dans les Pays-Bas, en Italie, fut blessé à la bataille de Guastalla, combattit en Lorraine sous le comte de Belle-Isle, et commanda avec distinction en Allemagne et en Flandre. Après avoir été nommé successivement mestre-de-camp, brigadier, maréchal-de-camp, lieutenant-général, il mourut à Metz en 1754.

* SÉGUR (PHILIPPE-HENRI, marquis de), maréchal de France, fils et neveu des précédents, naquit le 20 janvier 1724, et entra de bonne heure au service; il se fit remarquer dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre. Ayant eu le bras fracassé à Laufeld, il continua de commander, de crainte que son éloignement ne ralentît l'ardeur des soldats; il força les retranchemens, et ne quitta son poste qu'après la victoire : alors il se soumit à une douloureuse amputation. Il parvint successivement aux grades de maréchal-de-camp et de lieutenant-général. Le marquis de Ségur se distingua également dans les campagnes de Hanovre, sauva un corps d'armée à Varburg, et fut fait prisonnier à Clostercamp. Nommé inspecteur d'infanterie à l'époque où fut signée la paix, il obtint, quelque temps après, le commandement de la Franche-Comté; en 1781 il reçut le porte-feuille du ministère de la guerre, et fut élevé presque en même temps à la dignité de maréchal de France. C'est à lui que les soldats durent de n'être plus couchés par trois dans les lits, et il apporta aussi des améliorations

au service des hôpitaux. Lorsque le cardinal Loménie de Brienne entra au ministère, Ségur en sortit. Il vécut dès lors dans la retraite et fut jeté plus tard dans les cachots où il resta plusieurs mois; mais il échappa aux proscriptions de la terreur. Il mourut à Paris, le 8 octobre 1804. Il est auteur d'un bon ouvrage sur *l'Art de la guerre*.

* SÉGUR (JOSEPH-ALEXANDRE, vicomte de), littérateur, 2^e fils du précédent, naquit à Paris en 1752. Il était frère de Louis-Philippe de Ségur, grand-maître des cérémonies. (*Voyez* plus bas son article.) Il suivit l'état militaire, et à quinze ans il entra dans le corps des gendarmes, passa ensuite comme colonel en second au régiment des dragons de Noailles, puis dans celui de Lorraine, et enfin il obtint le grade de colonel des dragons de son nom. Il était maréchal-de-camp au commencement de la révolution (1790); mais il quitta le service et se livra entièrement à la littérature. Il était doué d'un esprit pénétrant, d'un tact fin; sa conversation était très animée; il faisait d'assez jolis vers, et avait des réparties très piquantes. Dans ces malheureux temps où l'égalité était de vogue, un assez médiocre acteur s'avisa de lui parler d'une manière peu honnête. Ségur lui dit avec le plus grand calme : « Prenez donc garde, monsieur, vous me traitez fort mal; vous oubliez que depuis la révolution nous sommes égaux, et je suis autant que vous. » Il paraît qu'il ne joua aucun rôle, au moins bien important, pendant nos troubles politiques. Il était aux eaux de Bagnères, lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le conduisit au tombeau le 27 juillet 1805, âgé de 53 ans. On a de lui : | *Correspondance entre mademoiselle Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et madame de M...* (Maintenon), Paris, 1790, in-8°, ou 2 vol. in-12; | *Essai sur l'opinion, considérée comme une des principales causes de notre révolution de 1789*, Paris, 1790, brochure in-8°, bien écrite, et où l'on trouve des aperçus sages. On lit dans une note, à la page 46, ces mots remarquables : « La véritable cause de nos malheurs actuels est l'étonnante médiocrité qui égalise tous les individus. Si un homme de génie paraissait, il serait le maître. » | *La femme jalouse, ou la Baronne de Versac*, roman en lettres, Paris, 1790, in-8°; | *les Femmes*, roman historique, où les grâces du style ne dédommagent pas du défaut

du plan et du manque d'intérêt. Il a donné en outre plusieurs pièces au Théâtre-Français, à ceux de l'Odéon, des Italiens, de Feydeau et au Vaudeville, savoir : au 1^{er}, *Rosaline et Floricourt*, *le Retour du mari*; au 2^e, *Saint-Elmont et Verseuil*; au 3^e, *Roméo et Juliette*; au 4^e, *le Cabriolet jaune*, *la Dame voilée*, et *l'Opéra-comique*, avec M. Dupaty; au 5^e, *Nice*, *le Caveau*, *les Deux veuves*, *C'est la même*, *le Portrait de Fielding*, etc. En général, Ségur ne se fit pas beaucoup remarquer dans le genre dramatique. Ses pièces ne manquent pas d'intérêt, et le dialogue en est vif et naturel; mais elles pèchent toutes par le plan et la conduite. Ségur a été l'éditeur des *mémoires du baron de Besenval*.

* SÉGUR (LOUIS-PHILIPPE, comte de), fils de Philippe-Henri (voyez ci-dessus), qui fut appelé au ministère de la guerre en 1781, naquit à Paris le 11 décembre 1755. Ayant embrassé la carrière militaire, il fut d'abord sous-lieutenant, puis nommé capitaine en 1774, et, en 1776, sur la demande du duc d'Orléans, le roi le nomma colonel en second du régiment d'Orléans-dragons. Le jeune comte n'employa pas son temps, comme beaucoup d'autres jeunes seigneurs, à des amusemens frivoles, il alla suivre à Strasbourg un cours de droit public, et s'y forma à l'étude de la diplomatie. Le Kain lui apprit plus tard l'art de bien lire et de bien dire; il recherchait la société des savans et des hommes de lettres les plus distingués et fréquentait les réunions de mesdames Geoffrin et du Delfant. D'Alembert, Chamfort, Suard, l'abbé Arnaud, Rulhière, les chevaliers de Boufflers et de Chastelux, l'abbé Barthélemy, l'abbé Delille, etc. furent ses amis, et le comte d'Aranda l'aïda de ses conseils. Labarpe et Marmontel lui donnèrent aussi de sages avis, et il jouissait de la bienveillance de Malesherbes. Lorsque la guerre de l'indépendance américaine éclata, le comte de Ségur sollicita la permission d'aller combattre avec Lafayette et Noailles dans les rangs des insurgés; mais il ne l'obtint qu'en 1782, époque à laquelle il fut nommé colonel en second du régiment de Soissonnais, en remplacement du vicomte de Noailles, qui, après la prise d'Yorktown, avait été appelé à commander un régiment qui était en France. Le comte de Ségur, dès son retour d'Amérique, où il n'avait trouvé aucune occasion de se signaler, fut envoyé, sous le ministère

de M. Vergennes, en 1783, à la cour de Russie, en qualité de ministre plénipotentiaire. Sa mission eut pour résultat de rétablir l'harmonie qui depuis long-temps avait cessé de régner entre les deux puissances. Catherine donna au comte des témoignages de sa haute bienveillance, et elle lui proposa, en 1785, de l'accompagner dans un voyage qu'elle fit dans l'intérieur de l'empire, pour visiter les travaux ordonnés par elle, afin de surmonter les obstacles que des calaractes opposaient à la navigation d'un canal entrepris pour joindre la mer Caspienne à la mer Baltique par le lac Ladoga, le Wolchiff, le lac Ilmen, le Msta, la Tverza et le Wolga. En 1787, il accompagna encore cette princesse dans son voyage en Tauride. M. de Ségur avait eu la satisfaction de signer, cinq jours avant son départ (le 11 janvier 1787), un traité de commerce qui fut fort utile à la France, et il eut de plus l'adresse d'empêcher la Russie de conclure un nouveau traité de commerce avec l'Angleterre, qui fut réduite à renouveler son ancien traité bien moins avantageux que celui que la France venait d'obtenir. Lorsque la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, en 1789, il fit accepter la médiation de la France, et obtint la promesse de signer une quadruple alliance projetée entre la France, la Russie, la Prusse et l'Espagne. Rappelé en France, à la fin de la même année, il fut nommé maréchal-de-camp en 1790, et il allait se rendre à Rome comme ambassadeur, lorsque les différends qui s'élevèrent entre le saint Siège et le gouvernement français mirent obstacle à son voyage. Envoyé par Louis XVI à Berlin, à la fin de 1790, pour retarder la guerre, il accompplit avec succès sa mission. En 1792, le comité de sûreté générale le fit arrêter avec son père, qui, comme lui, avait refusé d'émigrer; mais ils parvinrent à éviter l'échafaud. Le comte de Ségur, que la révolution avait ruiné, se créa des ressources par ses travaux littéraires. Devenu plus tard membre du corps législatif, il vota pour le consulat à vie, fut appelé, en 1803, au conseil d'état et obtint, sous l'empire, la charge de grand-maitre des cérémonies. En 1813, il fut nommé sénateur, et en 1814, commissaire extraordinaire dans la 18^e division militaire. Louis XVIII le nomma la même année pair de France, titre qu'il perdit après les cent-jours, durant lesquels il avait repris les fonctions de grand-maitre

des cérémonies. Il rentra cependant à la chambre haute en 1815, et y vota avec l'opposition. Il était membre de l'institut depuis 1803, et il a été remplacé par M. Viennet, qui fit son éloge dans son discours de réception, prononcé le 5 mai 1831. Le comte de Ségur a terminé le 27 août 1830, une vie qui fut soumise à bien des vicissitudes. « Le hasard, dit-il lui-même, a voulu que je fusse successivement colonel, officier-général, voyageur, navigateur, courtisan, fils de ministre, ambassadeur, négociateur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poète, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, conseiller-d'état, sénateur, académicien et pair de France. » Le célèbre critique Dussault en faisant l'éloge de Ségur comme écrivain, ajoutait qu'il avait autant de pureté dans le jugement que de droiture dans le cœur. Sa femme ANTOINETTE-ELIZABETH-MARIE, comtesse de SÉGUR, née à Paris en 1756, morte dans la même ville, le 5 mars 1828, à 72 ans, était fille de M. d'Aguesseau, conseiller-d'état, et petite-fille du célèbre chancelier M. d'Aguesseau. Douée de toutes les vertus domestiques, elle se fit chérir de son époux dont elle était en quelque sorte secrétaire. Elle écrivit sous sa dictée, pour ménager la faiblesse de sa vue, plusieurs gros volumes de l'*Histoire universelle*, et le comte de Ségur a légué ce manuscrit à ses enfans, comme un legs pieux, honorable et sacré. On a de lui : *Pensées politiques*, in-8°; *Théâtre de l'Ermitage*, 1798, 2 vol. in-8°; *Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, et Tableau politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796*, 1801, 3 vol. in-12; 1803, 3 vol. in-8°; *Mémoire sur le pacte de famille* (dans la deuxième édition de l'ouvrage suivant) : *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 2^e édition, 1801, 5 vol. in-8°; *Contes, fables, chansons et vers*, 1801, in-8°; 1808, in-8°; *Histoire de l'Europe moderne*, 1816, in-8°; *Galerie morale et politique*, 1817-1823, 3 vol. in-8°; *Abrégé de l'histoire ancienne et moderne*, à l'usage de la jeunesse, 1817-1829, in-18; *Les quatre âges de la vie, Etrennes à tous les âges*, 1819, in-8°; *Romances et chansons*, 1819, in-18; *Le Premier jour de l'an*, chanson, 1820, in-8°; *Pensées, Maximes, Reflexions de M. le*

comte de Ségur, 1822, in-18; *Notice sur le chancelier d'Aguesseau*, 1822, in-8°; *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, formant les 3 premiers vol. des *Oeuvres complètes de M. le comte de Ségur*, 1824-1829, en 36 vol. in-8°. Ces mémoires contiennent des anecdotes intéressantes, la plupart peu connues, sur les personnages les plus illustres de la fin du dernier siècle. « Leur contemporain et ami, a dit un critique, M. de Ségur est resté au milieu de la génération présente, comme chargé de lui transmettre les exemples et les faits dont il est désormais l'unique témoin; la nature lui a laissé sous le poids des souffrances, la franchiseur de la pensée, la puissance de la mémoire, et la plénitude d'un talent brillant de raison, de grâce et de finesse. » *Recueil de famille*, dédié à madame la comtesse de Ségur, 1826, in-8°, et imprimé à un petit nombre d'exemplaires; *Histoire des Juifs*, 1827, in-32. M. le comte Ségur a fourni des articles à plusieurs journaux, tels que le *Mercur*, le *Journal de Paris*, la *Revue encyclopédique*; il a donné aussi plusieurs pièces de théâtre représentées au Vaudeville, à l'Opéra, etc. Le comte de Ségur, son fils, est honorablement connu dans la littérature par une *Histoire de la campagne de 1812*.

* SEID-MUSTAPHA, ingénieur turc, né vers le milieu du 18^e siècle, à Constantinople, montra, dès son enfance, les plus grandes dispositions pour les sciences et les arts. Il dévora les Elémens d'Euclide et tous les fragmens d'écrivains anciens traduits en arabe qu'il put se procurer, fréquenta ensuite les écoles des maîtres turcs, et apprit de l'un d'eux le calcul des logarithmes. Il résolut aussi d'étudier la langue française, comme étant celle qui le mètrait plus à portée d'approfondir les sciences auxquelles il consacrait son temps. Bientôt il put lire les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bêlidor et de plusieurs autres mathématiciens, et à force de travail, il se rendit familiers les élémens de l'algèbre. Le sultan Sélim III ayant fondé une nouvelle école de mathématiques, Seld-Mustapha, dont l'aptitude était déjà connue, y fut placé en qualité d'élève permanent et salarié, et devint un des plus habiles ingénieurs qui s'y formèrent. En 1803, il fit imprimer, en français, dans l'établissement typographique de Scutari, un ouvrage intitulé : *Diatribes de l'ingénieur*

Séid-Mustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople; réimprimée à Paris, en 1810, in-8°, d'après l'édition originale, par les soins de M. Langlès, qui y a joint une préface et des notes. « Les sciences et les arts, dit Séid-Mustapha, dans cette curieuse brochure, font le tour du monde : de : les nations de l'Europe, aujourd'hui si éclairées, ont eu pour maîtres les Latins; ceux-ci avaient été les disciples des Grecs; et c'est dans la Perse, l'Égypte et l'Inde qu'était autrefois le foyer des lumières. Dans les premiers temps, les Ottomans n'avaient pas besoin de connaître la trigonométrie pour vaincre des ennemis aussi ignorans qu'eux. Plus tard, les nations chrétiennes de l'Europe perfectionnèrent leur tactique et leurs armes, tandis que les Musulmans sont restés presque stationnaires, et ils ont éprouvé des revers. Le sultan Sélim a voulu faire cesser cet état de choses, et mettre ses sujets au niveau des autres nations. » On croit que Séid-Mustapha périt, en 1807, dans les combats qui se livrèrent entre les janissaires et les troupes de nouvelle levée, à l'époque de la révolution qui renversa Sélim III du trône.

* **SEILER** (GEORGES-FRÉDÉRIC), savant docteur allemand, né à Erlangen, le 24 octobre 1733, mort le 13 mai 1807, devint premier professeur à l'université d'Erlangen, et l'un des plus profonds théologiens de l'Allemagne. Il jouissait aussi d'une grande célébrité comme prédicateur. *L'Allemagne savante* donne une liste de ses ouvrages, qui se montent à 170, et quelques-uns ont été tirés à 500 mille exemplaires. Nous citerons seulement : *Religion des enfans*, 1778, qui a eu dix-huit éditions. | *Lectures pour l'habitant de ville et de campagne*. Elles ont eu jusqu'à quatorze éditions. Ces deux ouvrages qui sont en allemand, ont été traduits en diverses langues.

SEJAN (ÆLIUS), né à Bolsena (*Vulturnum*), en Toscane, d'un chevalier romain, suivit d'abord la fortune de Caius-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibère, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractère, et par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices et à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent et flatteur, modeste au dehors, mais dévoré au dedans de la soif de régner, il em-

ployait, dans cette vue, tantôt le luxe et les largesses, tantôt l'application et la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibère, que ce prince, caché pour tout le monde, était pour lui sans secret et sans défiance. Séjan abusa cruellement de son crédit : dès qu'il voulait faire périr quelqu'un qui lui faisait ombrage, il ne rougissait pas, dit Phèdre, de faire le rôle d'accusateur, de témoin et de juge :

Quod si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, si judex alius denique
Dignum existimarem me tantis malis.

Tibère l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant partout *le compagnon de ses travaux*, et souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres et dans les places publiques. Un péril que courut Tibère augmenta encore la faveur de Séjan. Il soupait avec l'empereur dans une grotte, lorsque l'entrée s'écroula et écrasa plusieurs domestiques. Séjan fit alors de son corps une voûte à Tibère, et le sauva d'une mort presque certaine; quant à lui, il ne reçut que des blessures fort légères. Séjan, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspirait au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils et tous les petits-fils de Tibère. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr, pour se venger, que de corrompre Livie, sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibère la lui refusa. Outré de colère, il se vanta « qu'il était empereur de Rome, et que Tibère n'était que prince de l'île de Caprée, où il était alors. » Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvait rester long-temps impunie. Tibère donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, et dans le même jour il fut arrêté et étranglé en prison, l'an 31 de J.-C. Le peuple déchira son cadavre, et en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, et Tibère enveloppa dans sa perte tous ceux qui lui étaient suspects, et dont il voulait se venger.

SELDEN (JEAN), publiciste anglais, né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, et s'y dévoua principalement à la connaissance du droit et de l'antiquité sacrée et profane. Après avoir mené une

vie douce et appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avait pris pour devise : *La liberté sur toutes choses*. Cette liberté, qu'il mettait dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois avec Jacques I^{er} et Charles I^{er}. Mais comme le zèle plutôt que l'esprit de satire animait ses discours, on les lui pardonnait plus facilement qu'à tout autre. On a de lui : | *De successionibus in bona defuncti, secundum Hebræos* ; | *De jure naturali et gentium, juxta disciplinam Hebræorum* ; ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc et Barbeyrac. Il paraît qu'il s'était un peu entêté des écrits des rabbins, et qu'il a voulu y puiser des connaissances qu'il aurait pu prendre ailleurs. | *De nuptiis et divortiis* ; | *De anno civili veterum Hebræorum* ; | *De nummis* ; | *De diis Syris*. Amsterdam, 1680, in-8° : ouvrage plein de recherches ; | *Uxor hebraica* ; | *De laudibus legum Angliæ* ; | *Jani Anglorum facies altera* ; | *Mare clausum*. L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum*. | *Analecton Anglo-britannicum*, etc., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre jusqu'au règne de Guillaume le conquérant ; | *De synedriis Hebræorum* ; traité savant et estimé ; | une *Explication des marbres d'Arundel*, in-4°, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique : elle a été continuée par Prideaux, qui en a expliqué le plus grand nombre (voyez ce nom) ; | un *Traité des dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre ; | un autre de *l'origine du duel*. C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutychius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglais, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglais un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana*.

SELEUCUS I^{er}, Nicanor (c'est à dire *Victorieux*), roi de Syrie, fils d'Antiochus, né vers l'an 334 avant Jésus-Christ, avait été l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone ; mais il en fut chassé par Antigone, et se retira en Egypte, près de Ptolémée. Pour se venger de son ennemi, il se

liga avec Ptolémée, Cassandre et Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué à la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J.-C. Séleucus ayant partagé avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appelé *le royaume des Séleucides*. Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Démétrius, arma contre Lysimachus, et le tua dans une bataille, l'an 282 avant Jésus-Christ. Il allait tomber sur la Thrace et sur la Macédoine, lorsque Ptolémée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui, et le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il avait régné 34. Ce prince aimait les sciences ; il renvoya aux Grecs les livres et les monumens précieux que Xerxès leur avait enlevés ; il leur rendit entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, ces ardens défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnaissance, placèrent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, et les peupla de colonies grecques, qui apportèrent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs et leur religion.

SELEUCUS IV, fils d'Antiochus le grand, succéda à son père l'an 187 avant J.-C., et fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le prêtre Onias, fournissait tous les ans ce qu'il fallait pour les sacrifices du temple ; mais comme c'était un prince faible, ses flatteurs l'engagèrent à envoyer Héliodore piller le temple de Jerusalem. Quelque temps après, le même Héliodore l'empoisonna. Son règne fut de 12 ans.

SELEUCUS V, qui ne fit que paraître sur le trône de la Syrie, était fils de Démétrius *Nicator*. Cléopâtre, sa belle-mère, femme ambitieuse et dénaturée, voulait régner seule, et une nuit, s'étant introduite dans les appartemens du jeune prince, elle le poignarda dans son lit, l'an 124 avant J.-C. Ce crime ne resta pas sans punition. Son autre beau-fils, Antiochus *Grypus*, l'empoisonna elle-même, quelque temps après, et rentra dans les droits de ses pères. — **SELEUCUS VI**, fils de ce monarque, auquel il succéda, s'étant attiré, à juste titre, la haine de ses sujets, ceux-ci le chassèrent du trône. Il erra long-temps inconnu, et se réfugia enfin en Cilicie ; mais l'animadversion générale le poursuivant partout, le peuple de cette contrée brûla le

palais qu'il avait choisi pour asile, et ce prince périt au milieu des flammes.

SELEUCUS, roi d'Égypte, dernier prince de la race des Séleucides, montra dès sa première jeunesse des inclinations basses, une extrême avarice, et beaucoup de penchant pour la cruauté. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'appropriä le cercueil d'or où était enfermé le corps d'Alexandre le Grand. Cette action commença à le rendre odieux à ses peuples; et, au lieu de la faire oullier par une sage administration et une conduite digne du rang qu'il occupait, Séleucus ne mit plus de frein à son avarice et se livra à tous les excès. Il accabla ses sujets d'impôts, exerça sur eux toutes sortes de vexations, et finit enfin par devenir l'objet de leur haine et de leur mépris; il mérita aussi ces sentimens de la part de sa femme Bérénice. Cette reine, entraînée par son ambition, punit les crimes de son époux par un autre non moins affreux : elle le fit étrangler l'an 55 avant l'ère chrétienne.

SELIM I^{er}, neuvième empereur des Turcs, 2^e fils de Bajazet II, naquit en 1467. Il voulut détrôner son père; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point : il revint à la charge, et Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet, son alné. Après s'être défait par le poison de ce père malheureux, il ôta la vie à Achmet, et à Korkud, son pulné, prince paisible et ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Égypte contre Kansou, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, et remporte une victoire long-temps disputée par le sultan qui périt dans le combat. Cependant les Mamelucks se préparèrent à résister aux Ottomans; mais Sélim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua, près du Caire, Touman-Bay, qu'ils avaient créé nouveau sultan, et le défüt successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné, ayant été trouvé dans un marais où les Arabes l'avaient caché, fut pendu par l'ordre de Sélim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, et de tout le reste de l'Égypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mamelucks en Égypte, où elle avait duré plus de 260 ans, à compter de la mort du sultan, qui avait fait saint Louis prisonnier. Quel-

que temps auparavant, Sélim avait remporté une victoire signalée à Tchaldéran contre les Persans, et leur avait enlevé Tauris. Il se préparait à faire la guerre aux chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétablirait; mais il mourut à Tchourlou, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le lieu même où il avait fait empoisonner son père. Il était dans sa 54^e année, et en avait régné huit. Ce prince était courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisait à la lecture de l'histoire, et faisait assez bien des vers dans sa langue; mais, malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son père, de ses frères, de huit de ses neveux, et d'autant de pachas qui l'avaient servi fidèlement. Il se signala encore par un autre acte de cruauté stupide. A peine monté sur le trône, deux grands visirs lui demandèrent de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire vers quelle contrée il voulait porter ses armes; il les fit mettre à mort. Un troisième visir fit dresser les tentes vers les quatre points du monde, et il devina la pensée du tyran, qui lui dit : « Voilà comme je veux être servi. »

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, et petit-fils de Sélim I^{er}, monta sur le trône après son père, en 1566. Il fit l'année suivante une trêve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même temps il confirma le traité de paix que son père avait fait avec les Vénitiens. Mais, en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, et leur prit l'île de Chypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouïes, surtout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 4^{er} août 1571. (*Voyez BRAGADIN.*) Il en fut bientôt puni : le 7 octobre suivant, il perdit la célèbre bataille de Lépante. (*Voyez don JUAN.*) Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, et hâta la paix avec Venise. Dès que Sélim l'eut conclue, il posa le glaive et le sceptre pour aller s'ensevelir au fond de son sérail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses frères, Mustapha et Bajazet, lui avait ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens et sans courage, il

n'aima que les femmes et le vin, et ne dut l'éclat passer de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

* **SÉLIM III**, 28^e empereur des Turcs, né en 1761 ou 1762, était fils unique de Mustapha III : Abdul-Hamid, frère de Mustapha, succéda à cet empereur en 1774. Le jeune Sélim, élevé dans le sérail, put voir de près la faiblesse de son oncle et la corruption des ministres ottomans, et il conçut dès cette époque le projet de régénérer son pays. Cherchant à acquérir les lumières qui lui manquaient, il entretenait du fond de sa retraite, une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha, avec plusieurs membres de l'administration d'Abdul-Hamid, et même avec Louis XVI, chose qui semblerait presque incroyable à ceux qui connaissent les usages de l'empire ottoman. Il monta sur le trône, le 7 avril 1789, après la mort de son oncle, et signala le 1^{er} jour de son règne par quelques mesures généreuses et d'une politique adroite, mais aussi par des actes d'une sévérité excessive, qui le rendirent bientôt un objet de terreur pour les habitants de Constantinople. Les circonstances étaient alors très critiques. Depuis deux ans, la Porte soutenait une guerre malheureuse contre l'Autriche et la Russie. Il refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède. Il ne parut pas à l'armée, quoiqu'il en eût manifesté l'intention avec beaucoup d'énergie. Les Turcs eurent d'abord, sous le commandement du visir Jussuf pacha, quelques avantages dans une rencontre; l'empereur Joseph II et son neveu, l'archiduc François (depuis François II), furent sur le point d'être faits prisonniers, et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Mais les Ottomans furent constamment battus dans la suite, et par terre et par mer, par les généraux autrichiens Laudon, Cobourg et Repnin, et par les Russes, commandés par Potemkin, Souwarow et Nassau. Sélim se vit contraint de faire une levée de 150,000 hommes, pour réparer les pertes considérables qu'avait souffertes son armée. Cette guerre fut très glorieuse pour les Austro-Russes. Le célèbre Laudon prit Belgrade et Orsowa; Souwarow s'empara d'Ismailow, où, après la plus opiniâtre résistance, 15,000 Turcs furent tués. Ils se battirent avec le même cou-

rage à Oczakow, conquise par Potemkin; et cette place ne se rendit qu'après la destruction presque totale de ses défenseurs : 25,000 Turcs périrent les armes à la main. Le vieux Hassan, capitain-pacha, le soutien de l'empire ottoman, s'étant laissé battre par le prince de Nassau, eut la tête tranchée par l'ordre de l'injuste et ingrat Sélim. Heureusement pour la Porte que Joseph II vint à mourir. Son successeur Léopold II signa avec elle en 1790 des préliminaires de paix qui furent convertis l'année suivante en un traité de paix. Catherine seule continua la guerre; les Russes furent toujours heureux. Enfin, après tous ces désastres, le sultan, par la médiation de l'Angleterre et de la Prusse, qu'il avait su faire entrer dans ses intérêts, conclut la paix par le traité d'Yassy, le 9 janvier 1792, et n'eut à souffrir d'autres sacrifices que la perte définitive d'Oczakow et du territoire entre le Bog et le Dniester. Trois ans après, il fit avec la Russie un nouveau traité, par lequel il accordait aux vaisseaux de guerre russes le libre passage des Dardanelles, ce qui auparavant n'était permis qu'aux navires marchands de cette nation. En 1805, on renouvela ce traité pour 10 ans. Sélim garda quelque temps une exacte neutralité entre la France révolutionnaire et les puissances coalisées contre elle : il est vrai qu'en 1792 il refusa de recevoir M. de Sémonville comme ambassadeur; mais plus tard il reçut M. Desorches comme envoyé extraordinaire, et fit venir de France des ouvriers, des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, des artistes de tout genre. Le Directoire français avait envoyé, en 1795, le général Aubert-Dubayet, comme ambassadeur à Constantinople : il y fut très honorablement reçu; et Sélim fit partir pour Paris, dans cette même qualité, Mehemet-Ali-Effendi, qui obtint à son tour un accueil distingué. La bonne intelligence qui régnait entre le Directoire et la Porte fut interrompue par l'invasion de l'Égypte, en 1799. Sélim fit arrêter tous les agens français; et son ambassadeur à Paris, qui, peut-être gagné par le Directoire, ne l'avait pas averti de cette expédition, encourut entièrement sa disgrâce. La conquête de l'Égypte par les Français força le sultan à s'allier avec les Anglais et les autres puissances. Bonaparte, pour retourner en France, avait abandonné l'armée. Il

en avait laissé le commandement à Kléber (voy. ce nom), qui, avec 10 à 12,000 hommes, fut attaqué par 80,000 Turcs, sous les ordres du grand visir. Le 24 janvier 1801, il signa le traité d'El-Arish, dont le principal article portait que les Français évacueraient l'Egypte et seraient transportés en France avec armes et bagages. Le refus que fit Sidney-Smith, ambassadeur à Constantinople, d'adhérer à ce traité, obligea Kléber à reprendre les armes. Il se vengea de cet affront par des victoires, battit le grand visir à Héliopolis, prit son camp d'El-Hanka, le poursuivit, et tout en s'emparant du fort de Belbeys, le força à se retirer dans le désert, laissant à Salabieh tous ses bagages et un butin immense. La mort tragique de Kléber mit fin à ces succès, et l'armée française, sous les ordres du général Menou, n'éprouva plus que des revers. Pendant ce temps Bonaparte, élevé au consulat, avait entamé des négociations avec la Porte, et le traité d'Amiens rendit aux Turcs l'Egypte. Sélim y envoya un gouverneur; mais, sous le règne de ce sultan, l'empire ottoman perdit beaucoup de sa puissance. Les beys d'Egypte se révoltèrent, tandis qu'en Asie les pachas de Bassora, de Bagdad, d'Alep, de Saint-Jean-d'Acre, se déclarèrent indépendans, et que les Wahabis se mirent dans un état alarmant d'insurrection. Paswan Oglou, en Europe, et Czerni-Georges, prince des Serviens, furent aussi en pleine révolte. Le soulèvement de la Morée n'était pas moins à craindre. C'est la Russie qui l'avait fomentée, en même temps que ses troupes envahissaient successivement la Géorgie, le mont Caucase, les bords du Phase et de la mer Noire. Bonaparte de son côté avait cherché à renouer les anciennes liaisons de la Porte avec la France; il réitéra envers elle ses invitations après qu'il fut proclamé empereur, et envoya le général Brune, en 1804, à Constantinople, en qualité d'ambassadeur. Il fut accueilli avec distinction; mais comme la Porte voulait terminer ses différends avec le cabinet de Pétersbourg, on n'eut aucun égard aux remontrances du général français sur le passage des troupes russes par le détroit des Dardanelles. On rapporta même beaucoup de résistance à reconnaître Napoléon comme empereur des Français. Brune fut obligé de revenir sans avoir retiré aucune utilité remarquable de sa mission. En 1805, Bona-

parte fit parvenir à Sélim III une copie du traité de Presbourg, et en février 1806, le divan fit paraître une déclaration, par laquelle la Porte reconnaissait l'empereur Napoléon, et fixait le protocole à suivre envers la cour de France. Sélim III devint alors un des enthousiastes de Bonaparte, et sous sa protection il chercha à secouer le joug de l'Angleterre et de la Russie. La malheureuse expédition de l'amiral Dukworth, qui osa passer les Dardanelles et se présenter devant Constantinople, sembla lui donner quelques espérances. Dans cette occasion, des artilleurs français et espagnols, qui se trouvaient dans cette capitale, rendirent aux Turcs d'importans services; et le feu continu de leurs batteries, dressées sur le port, força la flotte anglaise à quitter les Dardanelles. Cependant les pertes que les Turcs avaient essayées sous le règne de Sélim III leur rendirent ce sultan presque odieux. Une nouvelle tactique qu'il avait voulu introduire dans le corps des janissaires fit éclater contre lui la révolution qui se préparait déjà à Constantinople, suscitée, dit-on, par une puissance européenne. Le 29 mai 1807, les janissaires (aussi insolens que la garde prétorienne des Romains, qui ôtait et donnait l'empire) se portèrent en foule au sérail. On les vit observer, pendant leur marche, la plus exacte discipline. Un d'entre eux s'étant permis, en passant devant un marchand de comestibles, de prendre un fruit, fut aussitôt haché à coups de sabre par ses camarades. Les janissaires, maîtres du sérail, forcèrent Sélim à abdiquer et proclamèrent à sa place son cousin Mustapha IV, né le 7 septembre 1779 et fils d'Abdul-Hamid. Quelques ministres et d'autres chefs attachés à Sélim voulurent s'opposer à cette révolution; mais ils furent arrêtés et livrés à la fureur du peuple. L'ex-empereur, poursuivi lui-même par les révoltés, allait se poignarder avec son canjar; ce fut Mustapha qui arrêta le coup, en l'assurant qu'il aurait pour lui toutes sortes d'égards. Il le reléqua néanmoins au fond du palais, où quelques mois après, en 1808, il le fit étrangler: son corps fut jeté par-dessus les murs du sérail. Sélim III avait alors 47 ans. Le grand tort de Sélim fut d'avoir trop précipité les réformes auxquelles les esprits n'étaient point encore préparés, et de n'avoir pas employé à propos la sévérité nécessaire. On lui a aussi reproché de n'avoir pas eu, comme

Pierre I^{er} (*voyez* PIERRE I^{er}), cette persévérance qui se roidit contre les obstacles.

*SÉLIS (NICOLAS-JOSEPH), littérateur distingué, naquit à Paris le 27 avril 1737, et fit ses premières études comme boursier au collège Montaigu. S'étant rendu à Amiens, il y fit la connaissance du traducteur des *Géorgiques*. Il débuta dans la carrière littéraire par une pièce en vers, intitulée : *Les Prières de la légion fulminante*, 1760, in-12; et deux ans après il adressa une *Épître* à Gresset. En 1771, il composa son *Épître sur les péchés de société*; cette composition facile et spirituelle lui mérita les éloges de l'abbé Delille, qui l'engagea à revenir à Paris, où il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon. L'institut de France, lors de sa création, l'admit dans son sein. Il mourut le 9 février 1802. Sélis avait épousé à Amiens la nièce du poète Gresset. On a de Sélis : | *Traduction des Satires de Perse*, 1776, in-8°, enrichie d'une préface et de notes intéressantes; | *Laharpe en parle avec beaucoup de bienveillance*; | *Épîtres en vers sur divers sujets*, 1776; | *Dissertations sur Perse*, 1778; | *Petite guerre entre le Monnier et Sélis*, 1778, où l'on remarque une critique modérée et honnête, telle que devraient l'adopter dans leurs discussions tous les gens de lettres; | *Relation de la maladie, de la confession et de la mort de Voltaire*, 1778; elle eut trois éditions dans la même année; | *Lettre à M. de Laharpe sur le collège de France*, 1779; | *Lettre d'un père de famille sur les petits spectacles*, 1787; | *Lettre d'un grand vicaire à un évêque sur les curés de campagnes*, 1790; | *Lettres écrites de la Trappe, par un novice*, 1788, in-12; | *Discours sur les écoles centrales*, 1797, in-8°; | un grand nombre de *Dissertations littéraires*, qu'on trouve dans les *Mémoires* de l'institut. Sélis a eu aussi part à la révision du *Dictionnaire* de l'académie française, 2^e édition, Paris, 1798, 2 vol. in-4°. Le style de cet auteur est pur, élégant et concis, et ses vers ont beaucoup de grâce et d'harmonie.

SELKIRK (ALEXANDRE), né à Lasgo, dans la province de Fife, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques et à la navigation. Il remplissait en 1703 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut quelque différend. Celui-ci le déposa et l'abandonna

dans l'île de Juan-Fernandez, alors entièrement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, etc. Selkirk, dans une île fertile, peuplée de chèvres, et baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquait de rien d'essentiel, et réalisa le roman de Robinson Crusoé. Les sentimens de religion qu'il y avait portés, le temps qu'il donnait à la prière et aux cantiques chrétiens, le rendaient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709 le capitaine Woods-Rogers aborda à l'île, et le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain et isolé sont décrits, mais assez négligemment et avec quelques préjugés nationaux, à la fin du 4^e tome des *Aventures de Robinson Crusoé*, édition de Liège, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre. Depuis le départ de Selkirk, l'île de Fernandez se peupla insensiblement, et quand Anson la visita, il y trouva toutes les commodités nécessaires à la vie. Ce navigateur en a fait une description magnifique.

SELLIER (N. OSMONT du), capucin, nommé en religion le père *Tranquille de Bayeux*, embrassa les principes de Port-Royal. Son attachement à cette cause lui fit quitter son ordre en 1725, pour aller en Hollande se réunir aux appelans qui s'y étaient réfugiés, projet qu'il exécuta en 1727. Il est auteur de divers ouvrages, dont voici les titres : | *Instruction théologique, en forme de catéchisme, sur les promesses faites à l'Eglise*, Utrecht, 1733, in-12; | *Eclaircissement de plusieurs difficultés touchant les conciles généraux*, Amsterdam (Rouen), 1734, in-12. La France littéraire attribue cet ouvrage à du Sellier, l'abbé Ladvocat le donne au chanoine Legros. | *Justification des discours de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1736, 2 vol. in-12; | *Réponse à la bibliothèque janséniste, avec des remarques sur la réfutation des critiques de M. Bayle*, Nancy (Paris), 1740, in-12; | *Examen de l'instruction pastorale de M. l'archevêque de Cambrai*. Il mourut vers 1770.

SELLIUS (GODEFROI), né à Dantzick, membre de l'académie impériale et de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous en avons des traductions et d'autres ouvrages. Les plus connus sont : | *Description*

géographique du Brabant hollandais, in-12; | *Voyage de la baie d'Hudson*, in-8°; | *Dictionnaire des monogrammes*, in-8°; | *Histoire naturelle de l'Irlande*; | *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, in-12, pleine d'idées systématiques et romanesques; | *Traduction des Satires de Rabener*, avec M. du Jardin, 4 vol. in-12; | *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4°, avec le même, compilation assez mal rédigée.

* **SELLIUS** (ADAM-BURCKHARDT), connu sous le nom de *Nicomède Sellii*, moine du couvent de Saint-Alexandre-Nefski, à Saint-Petersbourg, était né en Danemarck, et étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Il vint, en 1722, à Saint-Petersbourg où il se fixa, et vingt-deux ans après, il embrassa la religion russe. Il mourut dans cette capitale en 1746. On cite de lui les ouvrages suivans : | *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-ecclesiast. Russiæ scriptis illustrant*, Revel, 1736, trad. en russe, Moscou, 1815 ? | *Miroir des souverains russes, depuis Rurick jusqu'à Elizabeth*, en vers; | *De Russorum hierarchia*, 3 vol.; c'est le meilleur ouvrage de Sellius.

SELLUM, meurtrier de Zacharie, roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 774 avant J.-C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

* **SELVES** (JEAN-BAPTISTE), magistrat, né en 1757 à Montauban, mort à Paris le 16 juillet 1823, fut reçu avocat au parlement de Toulouse, et remplit ensuite les fonctions de juge au présidial de sa ville natale. Vers 1793, il fut nommé président du tribunal criminel du département du Lot, place dans laquelle il se conduisit avec une grande modération, et rendit d'importants services à plusieurs proscrits, notamment au comte de Beaumont, neveu de l'archevêque de Paris, à madame de Fumel, etc. Selves raconte qu'il empêcha la vente d'un bien d'émigré produisant trente mille francs de revenu, et que l'émigré, à sa rentrée en France, a recouvré cette belle propriété. Elu, au mois de mars 1797, député du Lot au conseil des Cinq-cents, il y prit séance; mais son élection fut annulée après la révolution du 18 fructidor an 5 (4 novembre 1797). Bonaparte devenu premier consul nomma Selves juge au tribunal de première instance, puis au tribunal criminel de Paris; il siégea dans le procès de Pichegru,

Moreau, Georges Cadoudal, et fut un des cinq qui opinèrent pour la peine capitale contre le vainqueur de Hohenlinden. En 1811, Selves n'ayant pas été compris dans la réorganisation de la cour d'appel de Paris, cessa les fonctions de juge, et commença ses longs travaux de chicane qui lui ont valu une certaine célébrité. Il attaqua avec beaucoup d'emportement les avoués et les juges, dans un grand nombre d'écrits, où l'auteur n'a pas toujours tort. Il intenta des procès de toute espèce à ses fermiers, aux journalistes, aux agents du fisc, aux procureurs, aux juges, à tous ceux dont il était mécontent. Selves a déclaré, dans un *mémoire*, que ses procès lui coûtaient plus de 400,000 fr. Des amendes, et même l'emprisonnement furent le résultat de ses chicanes. Sa famille voulut l'interdire, mais il se défendit avec tant de talent que ses juges ne purent le condamner. Parmi ses écrits, qui roulent pour la plupart sur des matières personnelles, on remarque : | *Explication de l'origine et secret du vrai juri, et comparaison entre le juri anglais et le juri Français*, Paris, 1811, in-8°; | *Tableaux des désordres dans l'administration de la justice, et des moyens d'y remédier*, ibid., 1812, 1813, in-8°; | *Au roi : la vérité sur l'administration de la justice*, ibid., 1814, in-8°; | *Plan d'une nouvelle organisation judiciaire pour le criminel et le civil*, ibidem, 1818, in-8°. On lui attribue : *Opinions et réflexions d'un vieil étudiant en législation sur la procédure du maréchal Ney*, décembre, 1815. Voyez t. 4 de l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul, où se trouve la liste complète de ses ouvrages.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2476 avant J.-C., couvrit la nudité de son père. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particulière. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant cinq fils, Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe Salé, Héber, Phaleg, Reu, Sarug, Nachor, et Tharé père d'Abraham.

SÉMEI, parent du roi Saül, imita et servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce père infortuné contraint de s'enfuir par la rébellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, et lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. David ayant été vainqueur, Séméi se jeta à ses pieds, et demanda pardon. David réprimant

tout mouvement de vengeance, lui fit grâce; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvait produire des effets funestes à l'état. Ce prince, devenu roi, fit venir Séméi, et lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable, ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté et condamné à avoir la tête tranchée.

SÉMÉIAS, enthousiaste de la ville de Néhélè, voulut se mêler de composer des prophéties, et envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disait que Dieu ordonnait à Sophonias de prendre soin du peuple qui restait à Jérusalem. Le prophète Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en serait puni par une captivité éternelle pour lui et pour sa postérité.—Il ne faut par le confondre avec le prophète **SÉMÉIAS**, qui vivait sous Roboam roi de Juda, et qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étaient séparées de lui.— Il y a un 3^e **SÉMÉIAS**, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présents du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie, qui voulait rebâtir Jérusalem.

SEMÉLIER (**JEAN-LAURENT** le), prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1660, à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui méritèrent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui d'excellentes *Conférences sur le mariage*; l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue et corrigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne; | des *Conférences sur l'usure et sur la restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12; | des *Conférences sur les péchés*, 3 vol. in-12. Le père le Semélier s'était proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1753 et en 1759, et qui ont soutenu la réputation de ce savant et pieux doctrinaire. Il y en a six sur la Morale et quatre sur le Décalogue.

* **SEMERY** (**ANDRÉ**), jésuite, né à

Reims en 1630, entra dans la société à Rome en 1652, et après ses années de probation, y enseigna les humanités suivant l'usage de l'institut. Ce cours d'enseignement achevé, il fut chargé de professer la philosophie à Fermo, et ensuite dans le collège Romain. De là il passa à une chaire de théologie morale, qu'il remplit pendant 30 ans. Il devint ensuite censeur de livres pour l'assistance de France, et théologien du R. P. général. Il mourut au collège Romain le 25 janvier 1717, à l'âge de 87 ans. Il a laissé divers ouvrages, dont les principaux sont : | *Triennium philosophicum*, Rome, 1682. 3 vol. in-4^o, mis au jour par J. B. Passori, disciple du père Sémery, et Venise, 1723, avec des augmentations et des corrections. | *Difesa della vera religione contro il grosso volume di Giacomo Picenino, apologista dei pretesi riformatori e riformati*, Brescia, 1710, in-4^o. Cette défense a pour objet de réfuter une *Apologie des réformés*, par Picenini, ministre protestant de Suisse, en réponse à l'*Incredulo senza sensa* du père Paul Ségneri. Picenini répondit au père Sémery par un nouvel écrit, intitulé : *Il Trionfo della vera religione*, Genève, 1712.

SEMIRAMIS, reine d'Assyrie, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince, entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme et ses autres grandes qualités lui avaient inspirées, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, qui gouverna comme un grand homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, et le pont sur l'Euphrate, qui traversait la ville du nord au midi, et d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Sémiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua surtout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquaient, et à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa dernière expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avait de Ninus un fils nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspirait contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres

disent que Ninias lui donna la mort. Quelques savans prétendent, avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. (Voyez *Hérodote*, historien du peuple hébreu, sans le savoir, et l'*Histoire des temps fabuleux*, tome 3, page 564.) L'auteur de ce dernier ouvrage ayant observé que, dans les livres orientaux, RAHAM était le nom propre de Nabuchodonosor, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de celui de la fameuse SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor le règne de SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS; et ailleurs on la fait exister du temps de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Sémiramis ait régné tout à la fois à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; et comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les païens (voyez HÉRODOTE, LAVAUUR, OPHIONÉE, etc.). Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régnait à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, et trouvant dans l'Ecriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SÉMIRAM ou SÉMIRAMIS à Babylone et à Babel en même temps, quoique le règne de Nabuchodonosor et le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Cette double existence de Sémiramis suffirait pour faire croire que cette reine est un personnage travesti. « Ainsi, » dit un critique qui a impartialement pesé ces observations, « ainsi sera anéantie pour toujours l'existence, entre autres, de la célèbre Sémiramis. Toutes ses conquêtes, et ses jardins si renommés que l'art avait suspendus en l'air, seront restitués à Nabuchodonosor, véritable auteur de ces expéditions glorieuses et de ces monuments fastueux. »

SÉNAC (JEAN-BAPTISTE), né en 1695, dans le diocèse de Lombes en Gascogne, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller d'état, et de surintendant général des eaux minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués et par des ouvrages utiles. Les principaux sont : | la *Traduction* de l'*Anatomie* d'Heister, avec des *Essais de physique sur*

l'usage des parties du corps humain, Paris, année 1755, in-8°, avec fig.; 1755, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Sénac rendent cet ouvrage très intéressant. | *Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste*, 1744, in-4°; | *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1777 et 1783, avec les additions et corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin. (Voyez LOUVER.) | *De recondita febrium natura et curatione*, 1759, in-8°, plein de connaissances profondes et utiles. Tissot, dans une lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Sénac, ce que d'autres révoquent en doute. | *Réflexions sur les noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. | *Discours touchant l'opération de la taille*, 1727, in-12; | *Mémoire sur le diaphragme*.

* SÉNAC de MEILHAN (GABRIEL), fils du savant médecin Jean-Baptiste Sénac (voyez l'article précédent), naquit à Paris en 1756, y fit ses études avec succès, et fut destiné à la magistrature. Ses talens, plus encore que la faveur dont jouissait son père, premier médecin de Louis XV, lui firent obtenir la place de conseiller au grand conseil. Il fut ensuite nommé maître des requêtes, et puis envoyé comme intendant dans le pays d'Aunis, la Provence et le Hainaut. Ils'y distingua par ses talens dans l'administration, et fut même proposé pour le contrôle général des finances. En 1775, il avait été appelé par M. de Saint-Germain, à son avènement au ministère, et reçut de lui le titre d'intendant de la guerre; mais il occupa ce poste fort peu de temps. Ses occupations administratives ne l'empêchèrent pas de cultiver les lettres. Sénac se déclara contre les principes de la révolution, et émigra en 1790. Il parcourut diverses cours d'Allemagne, et y fut reçu avec distinction. A Pétersbourg, il fut présenté à Catherine II, qui le chargea d'écrire les annales de son empire, et lui fit une riche pension. Après la mort de cette impératrice, il quitta cette capitale et se fixa à Vienne où il mourut le 16 août 1803. Il a laissé : | *Considérations sur les richesses et le luxe*, Paris, 1786, in-8°; | *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris) 1787, in-8°; | *Nouvelle traduction des Annales de Tacite*, 1790, in-8°; | *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, et Saint-Petersbourg,

1792, in-8°; | *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8°, et Paris, 1814; | *OEuvres philosophiques et littéraires*, Hambourg, 1795, 2 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont écrits d'un bon style, qui est cependant parfois un peu trop maniéré; on y trouve en général plus d'agrément que de profondeur dans les idées. Sénac était un de ces observateurs qui s'arrêtent aux premières impressions, sans s'occuper à examiner les véritables causes d'où elles dérivent. Il a aussi laissé trois romans, qui ont de l'intérêt, savoir : | *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Londres et Paris, 1786, in-8° : c'est son premier ouvrage, 1789, 2^e édition; | *Les deux Cousins*; | *L'Emigré*, roman historique, 1797, Hambourg, 4 v. in-8°. On a tiré de ses manuscrits et publié à Paris en 1813, *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du 18^e siècle*, suivis de pièces sur l'histoire et la politique par M. Sénac de Meilhan, précédés d'une notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Levis. Voyez les *Essais sur la littérature française*, écrits pour l'usage d'une dame étrangère, par Craufurd, 1803; ils renferment une Notice sur Sénac de Meilhan.

SENAULT (JEAN-FRANÇOIS), né à Anvers en 1599 ou 1604 (l'abbé Fromentière, dans son *Oraison funèbre* le dit né à Douai, et Paquet, *Notio temporum*, à Paris, d'un secrétaire du roi de France, et zélé ligueur). Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en serait un jour la gloire par ses talents et par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias : il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de Saint-Magloire; et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris le 3 août 1672. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : | un traité de l'*Usage des passions*, Paris, 1641, imprimé

plusieurs fois in-4° et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol; ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'utilité et la nécessité des passions; mais il en montre en même temps la direction et l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seules peuvent leur donner une sanction et de la consistance. | Une *Paraphrase sur Job*, Rouen, 1667, 9^e édition qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés; | *L'Homme chrétien*, 1648, in-4°, et *L'Homme criminel*, 1644, aussi in-4°; | *le Monarque, ou les Devoirs du souverain*, in-12 : ouvrage estimé; | trois vol. in-8° de *Panegyriques des saints*, Paris, 1655, 1657 et 1658; | plusieurs *Vies des personnes illustres par leur piété*.

* SENEBIER (JEAN), naturaliste et bibliographe, naquit à Genève dans le mois de mai 1742, d'un riche négociant qui le destinait au commerce, mais qui lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique. Senebier fut ministre du saint évangile en 1765, et ensuite pasteur d'une église de campagne en 1769. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude de la botanique. Sa *Dissertation sur la polygamie* fut comme l'heureux prélude des autres ouvrages qui lui acquirent une réputation que la postérité ne lui refusera pas. Devenu en 1773 bibliothécaire de la république de Genève, il rédigea un catalogue par ordre de matières pour les livres imprimés, et publia une excellente Notice sur les manuscrits de ce dépôt. Lors de la révolution de Genève, il se retira dans le pays de Vaud, revint dans sa patrie en 1799, et y mourut en 1809, âgé de 67 ans. Senebier était membre associé de l'institut de France et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe. Il a laissé : | *Dissertatio de polygamia*, 1765, in-4°; | *Opusculum de physica animale et vegetale*, traduits de l'italien de Spallanzani, 1777, 2 vol. in-8°, à la tête desquels on trouve une introduction du traducteur, contenant les découvertes microscopiques dans les trois règnes, et leur influence sur la perfection de l'esprit humain; | *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal*, Genève, 1782, 3 vol. in-8°; | *Expériences sur la*

digestion de l'homme et des différentes espèces d'animaux, traduit de l'italien de Spallanzani, Genève, 1783, in-8°; | *Recherches sur l'influence de la lumière solaire pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation, avec des expériences et des considérations propres à faire connaître ces substances aëriiformes*, 1785, in-8°; | *Almanach météorologique, ou les Pronostics du temps, à l'usage de tous les hommes et surtout des cultivateurs*, 1784, in-46; | *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, 1784, in-8°; | *Physiologie végétale*, Paris, 1780, in-4°; ce volume fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*; le même ouvrage, augmenté par l'auteur, fut publié à Genève sous ce même titre en 1800, 5 v. in-8°; | *Voyages de Spallanzani dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins, avec des considérations générales sur les volcans*, traduit de l'italien, Berne, 1795-1797, 5 vol. in-8°; | *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1802, 3 vol. in-8°; | trois *Mémoires sur la respiration*, traduits de l'italien sur le manuscrit inédit de Spallanzani, *ibid.* 1802, in-8°; | *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*. Ce livre, tiré des Journaux d'observations et d'expériences de Spallanzani, renferme des *Mémoires* du traducteur sur le même sujet, *ibid.* 1807, 3 vol. in-8°; | *Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs*, etc., 1801, in-16. Sénénier a donné en outre: | *Contes moraux*, 1777; c'est son second ouvrage; | *Eloge historique de Haller*, 1778; | *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Genève*, 1802, 3 vol. in-8°; | *Histoire littéraire de Genève*, 1786, 3 vol. in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages sur divers objets de physique, d'agriculture, de météorologie; des *Eloges*, des *Notices* ou *Discours* sur quelques matières religieuses, etc. Son *Eloge* a été lu à la société des arts par M. Maunoir, le 19 décembre 1819.

SENECAI ou SENECE (ANTOINE BAUDERON de), poète et littérateur, né à Mâcon en 1643, était arrière-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une des plus anciennes *Pharmacopées*. Il suivit le barreau quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. Son humeur querelleuse lui ayant suscité de mauvaises affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, et

ensuite à Madrid. Il revint en France, et acheta, en 1673, la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. A la mort de cette princesse, arrivée en 1685, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle avec toute sa famille, qui était nombreuse. Cette princesse étant morte en 1715, Senecai retourna dans sa patrie, où il mourut le 1^{er} janvier 1757, à 94 ans. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12; des *Nouvelles* en vers, 1695, in-12; des *Satires*, 1695, in-12, etc. On distingue le poème intitulé: *les Travaux d'Apollon*, dont le poète Rousseau faisait cas. En 1805 on a publié les *OEuvres de Senecai*, 1 vol. in-12, avec une *Notice* curieuse et bien écrite sur l'auteur, par M. Auger. Cette notice a été reproduite en 1826 dans la *Collection des petits classiques français* de Delangle. « Senecai, dit Laharpe, écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités; » et Palissot prétend qu'il n'a pas une célébrité proportionnée à son mérite. »

SENEQUE, père (MARCUS-ANNAEUS-SENECA), orateur, né à Cordoue, en Espagne, vers l'an 58 avant J.-C., vint à Rome à l'âge de 15 ans, y professa la rhétorique pendant un grand nombre d'années, et retourna dans sa patrie à l'âge de 52 ans; il épousa Helvia, qui lui donna trois fils (Marcus Novatus, Lucius Annaeus, et Annaeus Mela), et revint à Rome, où il mourut l'an 32 de J.-C. Il nous reste de lui des *Déclamations*, que l'on a faussement attribuées à Sénèque le philosophe, son fils. Ce sont deux ouvrages intitulés: *Suasoriarum liber I*, et *Controversiarum libri X*; il y traite les questions d'école, que traitaient aussi les rhéteurs les plus célèbres, comme, par exemple: *Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan? Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille? Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine? Une vestale précipitée de la roche Tarpeïenne a conservé sa vie, sera-t-elle mise à mort?* etc. etc. Les défauts du style de Sénèque l'orateur sont les mêmes que ceux de Sénèque le philosophe, dont il est question dans l'article qui suit. Sénèque le père était lié avec les hommes de lettres les plus distingués de Rome, tels que Porcius Latio, Cassius Severus, Montanus, etc. Les *OEuvres* de Sénèque ont été souvent imprimées à la suite de celles de son fils le philosophe. On trouve, sur cet orateur, une *Notice* estimée dans les *Juagems des savans*

sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, par Gibert.

SENEQUE, le philosophe (LUCIUS-ANNÆUS-SENECA), fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an deux ou trois avant J.-C. Il fut formé à l'éloquence par son père, par Hygin, par Cestius, et par Asinius Gallus; et à la philosophie par Socio d'Alexandrie, et par Photin, célèbres stoiciens. Après avoir pratiqué pendant quelque temps les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspirait aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carrière si brillante et si dangereuse sous un prince basement envieux. Il brigua les charges publiques, et obtint celle de questeur. On croyait qu'il monterait plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie, sœur de Caligula, et non comme le dit gratuitement Saint-Evremond, avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, l'un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'île de Corse. C'est là qu'il écrivit ses livres *de la Consolation*, qu'il adressa à sa mère. Agrippine, ayant épousé l'empereur Claude, rappela Sénèque, pour lui confier l'éducation de son fils Néron, qu'elle voulait élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions et les conseils de son précepteur, il fut l'apôtre de Rome; mais après que Poppée et Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre humain. La vertu extérieure de Sénèque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé Cléonice, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Sénèque, qui ne vivait que de fruits et ne buvait que de l'eau, Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison (dont, selon quelques auteurs, il était réellement coupable): il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, et l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens; on le lui refusa. Alors il dit à ses amis: « Que, puis-je qu'il n'était pas en sa puissance de leur faire part de ce qu'il croyait posséder, » il laissait au moins sa vie pour modèle, » et qu'en l'imitant exactement, ils acquerraient, parmi les gens de bien, une gloire immortelle. » Paroles pleines de faste et de petitesse. L'horreur de la mort,

malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours, et de ses perfides conseils dans la mort d'Agrippine et de quelques autres Romains. Mais Dion et Xiphilin ne l'ont pas ménagé, et le portrait qu'ils en font, est assez conforme à ce qui paraît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une manière très opposée à ses écrits et à ses maximes, et dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J.-C. et la 12^e année du règne de Néron. Pompéia Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui: Sénèque, au lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, et ils se firent ouvrir les veines l'un et l'autre en même temps; mais Néron, qui aimait Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Sénèque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse était plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublements précieux, cette multitude de tables de cèdre soutenues sur des pieds d'ivoire, etc.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorèrent pendant qu'il était questeur? Que n'aurait-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus après la mort injuste de ce Romain! Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin il serait bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conspiration de Pison. Si on considère Sénèque comme auteur, il avait toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissait beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siècle le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens le fard et la parure de la cour de Néron; un style sentencieux semé de pointes et d'antithèses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neu-

ves, des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, et il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité et avec finesse. Mais pour profiter de cette lecture il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, et les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La première édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Ses principaux ouvrages de ce recueil, sont : | *De Ira*; | *De Consolatione*; | *De Providentia*; | *De Tranquillitate animi*; | *De Constantia sapientis*; | *De Clementia*; | *De Brevitate vite*; | *De Vita beata*; | *De Otio sapientis*; | *De Beneficiis*; | *Naturalium questionum libri VII*, et un grand nombre de *Lettres morales*. Ces divers traités contiennent d'excellentes choses : dans quelques endroits l'on s'aperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile, déjà répandues partout ne lui étaient pas inconnues ; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges et ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincèrement, et de la vertu sans la pratiquer, qui s'érigent en pédagogues par vanité, et donnent à l'ostentation ce que l'homme de bien se contente de faire et renferme dans le secret du cœur. Malherbe et du Ryer ont traduit en français ces différens ouvrages, 1659, in-fol. et en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur ; mais la seule traduction complète qu'on estime, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 6 vol. in-8°. Nous avons sous le nom de Sénèque dix *Tragédies* latines, *Médée*, *OEdipe*, *la Troade*, *Hippolyte*, *l'Octavie* et *la Thébaine*, *Agamemnon*, *les Troyennes*, *Hercule*, *Thyeste*. Mais quelques savans doutent avec raison qu'elles soient de lui. Ils les attribuent à un autre Sénèque ; et c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Sénèque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles et hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très utiles ; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, et ne

présente pas aux spectateurs des scènes voluptueuses et lubriques, comme quelques-uns des tragiques modernes. L'abbé de Marolles les a traduites en français. On a *Seneca sententiæ cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Sénèque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de *Flores utriusque Senecæ*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, 14 épîtres, tant de Sénèque à saint Paul, que de saint Paul à Sénèque, qui ont fait croire à quelques-uns que Sénèque avait été chrétien ; mais ces épîtres sont reconnues pour être des pièces supposées, et malgré le témoignage de saint Jérôme, personne ne croit aujourd'hui que Sénèque ait été chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir, il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il faisait ces libations à Jupiter le libérateur. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Paulina, pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un chrétien. « Quel chrétien, dit le continuateur de Rollin, qui mettrait son sage au-dessus de Dieu, par la raison que Dieu tire sa perfection de sa nature, et que le sage ne doit la sienne qu'à son choix libre et volontaire ! » *Est aliquid quo sapiens antecedit Deum : ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens*; épître 53. On trouve plusieurs passages de Sénèque, qui renferment la même impiété, recueillis par M. Duguet, *Jésus-Christ crucifié*, t. 2, ch. 5, page 106. M. Jennyns a eu raison de dire, dans son excellent *Traité de l'Evidence du christianisme*, que des criminels publics et avérés sont moins éloignés des lumières de l'Evangile, que ces hommes vains et présomptueux qui affectent le nom de sages. (*Voyez le Journ. hist. et litt.* 15 septembre 1779, page 105.) On a encore l'*Esprit de Sénèque* ; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie* de Sénèque (l'abbé Ponçol), qui est à la tête de la traduction de ses *Traités de la clémence et des bienfaits* (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc. La traduction des *OEuvres complètes de Sénèque*, avec le texte en regard par La-grange, a reparu en 1819, 15 vol. in-12, avec les *Notes* inédites de Naigeon ; et 14 vol. en y comprenant la *Vie* de Sénèque. Les *Tragédies* ont été traduites par Coupé, 1795, 2 vol. in-8°, et par M. Levée, Paris,

1822, 3 vol. in-8° dans sa *Collection* du théâtre des Latins. Il existe un *Abrégé des OEuvres et de la vie de ce philosophe*, par Vernier, Paris, 1812, 1 vol. in-8°. Tristan a composé une tragédie intitulée *la Mort de Sénèque*, 1645, in-4°.

* SENFFT-PILSACH (LOUISE-CLAIRE-JULIE-FÉLICITÉ), née en Saxe dans la religion luthérienne, rentra, à l'exemple de son père, dans le sein de l'Eglise, et habita long-temps la France, où son esprit vif et élevé, son caractère généreux, sa piété vraie l'avaient fait universellement estimer. Elle accompagna son père à Turin, lorsqu'étant entré au service d'Autriche, il fut nommé ambassadeur pour la cour de Sardaigne. Elle est morte en 1830, à Turin, à l'âge de 24 ans. Son éducation avait été très soignée; elle a fourni plusieurs articles aux *Mémoires de la religion*, de Modène, un entre autres, peu de temps avant sa mort, sur les derniers momens du comte de Stolberg.

SENKENBERG (HENRI-CHRÉTIEN, baron de), né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut fait, en 1730, chef du conseil du rhingrave Charles du Dauhn, professeur en droit et syndic de l'université de Göttingue en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commissions honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François I^{er} l'honora de la charge de conseiller aulique en 1745, le créa baron en 1751, et le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection et au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue : | *Voyage en Alsace* et pays circonvoisins; | *Dissertatio de montibus pietatis*, Giessen, 1739, in-4°; | *De restitutione in integrum*, Giessen, 1739, in-4°; | *Introduction à la jurisprudence de l'Allemagne*, en latin; | *Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis et Longobardicis et fontibus deductæ*; | *Methodus jurisprudentiæ*. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes romains et des catholiques : on ne dirait pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet*, dit-il, *ordinem aliquem esse inter christianos; oportet esse caput quod eum regat: non aliis huic regimini magis aptus quam Christi vicarius, beatum Petrum continuâ successionem referens. Is ab omni ævo ea*

fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur. Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes et les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari poterit, non exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversus eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum.* (Meth. jurisp. addit. 4 de libertate Ecclesiæ german., § 3.)

SENNACHERIB, appelé aussi SARGON dans le livre d'*Isaïe*, fils de Salmanasar, succéda à son père dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J.-C. Ezéchias, qui régnait alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Téglatphalassar avait soumis Achaz, Sennachérib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda, qu'il ruina, et dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense. (Voyez EZÉCHIAS.) Sennachérib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J.-C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNAMAR, architecte arabe, vivait dans le 5^e siècle, sous Noman-Alaouvar, 10^e roi des Arabes. Il construisit par ordre de ce prince, deux magnifiques palais, l'un appelé *Sédîr*, et l'autre *Khaovarnhack*. D'après le rapport des historiens arabes, la structure entière de ces édifices n'est enchaînée que par une seule pierre, et les murs, enduits d'une teinte ou plâtre composé par Sennamar, varient de couleur plusieurs fois par jour par l'action de la lumière progressive du soleil. Noman Alaouvar récompensa généreusement l'habile architecte, mais il le fit ensuite précipiter dans une basse fosse, craignant qu'il n'allât vendre son secret chez les autres peuples. Cet acte de froide barbarie est d'autant plus étonnant, qu'à cette époque les Arabes passaient pour être la nation la plus polie du monde, et que leurs souverains, en général, cultivaient et protégeaient les sciences et les arts.

SENNEL (JEAN-ANTOINE), Hongrois, de nation, naquit en 1622, et s'engagea de bonne heure dans l'ordre des capucins, où il prit le nom d'Éméric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services

incroyables au péril de sa propre vie, et convertit en 1651 près de quatre mille hérétiques. Vienne devint ensuite pendant 25 ans le théâtre de ses vertus et de son zèle; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour; et son successeur Léopold lui donna toute sa confiance : il le nomma à l'évêché de Vienne, et sollicitait pour lui un chapeau de cardinal, lorsque la mort l'enleva, en l'an 1685.

SENNERT (DANIEL), né l'an 1572, à Breslau, d'un cordonnier, devint docteur et professeur en médecine à Wittenberg. La manière nouvelle dont il enseignait et pratiquait son art, lui fit un nom célèbre; mais sa passion pour la chimie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutait quelques anciens, lui suscita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Venise en 1645, en 3 vol. in-fol., et réimprimés, en 1676, à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre et de solidité : il suit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y sont sagement établis, les maladies et leurs différences exactement décrites, et les indications pratiques très bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de subtilité dans la distinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le résultat de ce qu'il y avait de mieux dans ceux des anciens sur la cure des maladies; et, sous ce point de vue, ils doivent être considérés comme une bibliothèque complète dont un médecin ne saurait se passer : ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peste en 1637, à 65 ans, regardé, dit un auteur, comme le *Galénus de l'Allemagne*. On trouvera le détail de ses écrits dans les *Mémoires* de Nicéron, et dans le *Dictionnaire* d'Eloy.—**ANDRÉ SENNERT**, son fils, mort à Wittenberg, en 1689, à 84 ans, enseigna les langues orientales pendant 51 ans, et publia plusieurs livres sur la langue hébraïque.

* **SENS**, marquis de **MORSAN (ABDON-ANTOINE-ALEXANDRE de)**, lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis, né en 1771, était issu d'une des plus anciennes familles de la monarchie, et entra de bonne heure comme enseigne aux gardes françaises; il servit jusqu'à la réforme de ce corps, opérée en 1789. En 1790, voyant le trône entouré de factions qui ne cherchaient à lui ravir son autorité qu'afin

d'arriver elles-mêmes au plus odieux arbitraire, le marquis de Morsan quitta la France : il alla s'enrôler à Coblenz sous les bannières des princes, et fit sous leurs ordres la campagne de 1792. Plus tard, en 1795, il combattit vaillamment à Quiberon et en 1796, à l'île de Ré. Rentré en France lorsqu'il vit que ses services ne pouvaient plus rien pour la cause qu'il avait embrassée, il n'y retrouva plus ses biens qui étaient devenus la proie des fauteurs de l'anarchie. Sa famille s'empressa de partager avec lui ce qu'elle avait pu soustraire à l'avidité révolutionnaire. Mais telle fut toujours la force de son attachement à ses princes légitimes, que malgré la modicité de ses ressources, il refusa constamment les faveurs du gouvernement impérial. A la restauration, il fut reconnu et accueilli avec une bienveillance particulière par le roi, qui lui accorda une pension sur sa cassette, et lui confia pendant plusieurs années, le commandement de la place de La Fère, en qualité de lieutenant de roi. Il succomba au mois de mars 1828, âgé de 57 ans, à une maladie cruelle dont les atteintes l'avaient empêché de prendre le commandement du fort de Bellegarde et de celui de Brest, qui lui furent successivement destinés.

SENSARIC (JEAN-BERNARD), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prédicateur du roi de France, né à la Réole, diocèse de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756, se distingua autant par son éloquence et par ses talents, que par les qualités qui forment le religieux et le chrétien. On a de lui : | *des Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant : telles sont les qualités de dom Sensaric, à qui l'on pourrait désirer plus de nerf, de force et de profondeur; | *L'Art de peindre à l'esprit*, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français, en 3 vol. in-8°, Paris, 1758; 2^e édition, 1771, revue par Wailly.

* **SEPPHER (PIERRE-JACQUES)**, savant bibliophile, docteur de Sorbonne était né dans cette ville vers 1710, et y avait embrassé l'état ecclésiastique. Il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Saint-Etienne-des-Grès, et obtint le titre de vice-chancelier de l'université. L'abbé Sepher avait le goût des livres, poussé jusqu'à la bibliomanie. Les chambres qui

composaient son appartement étaient encombrées de volumes. Dans le grand nombre toutefois il s'en trouvait de curieux. Presque tous portaient, sur la page qui précédait le titre, des notes de sa main. Le *Catalogue* que l'on fit après sa mort était très considérable : il comprenait 30,000 volumes. La vente qui s'en fit dura long-temps, sans qu'il en résultât un grand produit. La plupart des articles retournèrent sur les quais ou dans les magasins d'où ils étaient sortis. L'abbé Sepher mourut le 12 octobre 1781. On a de lui : | une édition de la *Vie de saint Charles Borromée* de Godeau, corrigée pour le style, avec des notes, 1747, 2 vol. in-12 ; | de l'*Histoire de Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et d'Eléonore de Bourbon, sa femme*, avec des notes politiques, historiques et critiques, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1784, 2 vol. in-12 ; | une traduction de l'*Office pour la fête de saint Pierre*, 1747, in-12 ; | une édit. des *Histoires édifiantes* de Duché, 1756, in-12 ; | *Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, traduite de l'allemand par Sellius, revue et augmentée, 1752, in-12 ; | *Mémoires sur la vie de Pibrac*, par Lépine de Grainville, avec les pièces justificatives, ses lettres amoureuses et ses quatrains, Amsterdam (Paris), 1758, in-12 ; | *Maximes et libertés de l'Eglise gallicane*, avec plusieurs discours, la Haye, 1755, in-12 ; | *Madrigaux* de M. D. L. S. (de la Sablière), Paris, 1758, in-16 avec le nom de l'auteur. L'abbé Sepher a publié en outre : *Le joli Recueil*, 2 vol. in-12 ; les *Trois imposteurs* ou les *Faussees conspirations*, in-12 ; et il a travaillé à l'*Europe ecclésiastique*.

SEPHORA, fille de Jéthro, prêtre du pays de Madian. Moïse, obligé de se sauver d'Egypte, arriva au pays de Madian, où il se reposa près d'un puits. Les filles de Jéthro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur père, des bergers les en chassèrent ; mais Moïse les défendit. Jéthro l'envoya chercher, et lui donna en mariage Séphora une de ses sept filles, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer.

* **SEPMANVILLE** (LIEUDÉ-FRANÇOIS-CYPRIEN-ANTOINE, baron de), contre-amiral, naquit à Roman, en Normandie, l'an 1762. Il entra, à 17 ans, comme aspirant dans la marine royale à Brest, fit la campagne de Cadix en 1780, et l'année sui-

vante celles d'Europe et d'Amérique. En 1784, il fut chargé d'opérations géographiques, qu'il continua jusqu'à la révolution. Alors il émigra (1791), fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre, où il reçut la croix de Saint-Louis. Il rentra dans sa patrie en 1801, se retira dans une terre qu'il avait en Normandie, se livra à l'étude des sciences et de l'agriculture, et remplit diverses fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration, il fut nommé capitaine de vaisseau, et membre de la légion d'honneur ; peu après, admis à la retraite avec le grade de contre-amiral, il renonça à sa pension au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On lui doit : *Manuel des marins*, ouvrage élémentaire qui a été approuvé par le bureau des longitudes. Il a été publié un *Précis de la vie du baron Sepmanville*, par Aug. Gady, juge à Versailles, 1817, in-8°.

SEPTANTE. C'est sous ce nom qu'on désigne les soixante-dix ou soixante-douze interprètes qui traduisirent l'ancien Testament de l'hébreu en grec. Ptolémée-Philadelphie, roi d'Egypte (monté sur le trône l'an 285 avant Jésus-Christ), voulant composer la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, écrivit, disent les historiens grecs et Josèphe, au grand-prêtre Eléazar, le chargeant de lui envoyer le livre de la loi. Afin de l'obtenir plus facilement, il fit affranchir par un décret tous les esclaves qui étaient dans ses états. Les ambassadeurs dépêchés à Eléazar lui apportèrent de riches présens ; le grand-prêtre leur fit un bon accueil, choisit six Hébreux de chaque tribu et les fit partir pour Alexandrie avec une copie des lois de Moïse écrite en lettres d'or. Ptolémée s'étant assuré de leur capacité, les envoya dans un palais solitaire de l'île de Pharos, et l'ouvrage fut terminé en soixante-douze jours. On le remit à Démétrius, qui le fit lire dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, et qui reçut leur approbation. Cette traduction fut transcrite par des copistes grecs, et déposée dans la bibliothèque royale, qui renfermait, à la mort de Ptolémée, 200,000 volumes, et que ses successeurs portèrent au nombre de 700,000. Cette même traduction servit pour les synagogues d'Egypte, quand les Juifs de ces contrées n'entendirent plus leur propre langue. Le roi Ptolémée renvoya les interprètes comblés de dons pour eux-mêmes, pour

le grand-prêtre et pour le temple, et vécut toujours en bonne intelligence avec les Juifs.

* **SEPTCHÈNES** (LECLERC de), littérateur, né à Paris, fils d'un premier commis des finances, se livra par goût à des travaux d'érudition et à l'étude des langues. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse, et à son retour il fut employé comme secrétaire au cabinet de Louis XVI. Il mourut d'une maladie de poitrine au mois de juin 1788, à Plombières, où il se trouvait, se rendant en Italie. On lui doit : | un *Essai sur la religion des anciens Grecs*, avec des notes, Genève, 1787, 4 vol. in-8° ; | les trois premiers volumes de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, qui traduits de l'anglais de Gibbon, ont été publiés sous son nom en 1777 ; on a attribué cette traduction à Louis XVI. (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, n. 7489.) Le fait est que ce monarque, qui était très versé dans la langue anglaise, donnait au secrétaire de son cabinet des avis et même des corrections utiles. On lui doit aussi la publication des premiers volumes d'une édition incomplète et incorrecte des *Oeuvres de Fréret*.

SÉPULVEDA (JEAN GINÈS de), surnommé le *Tite-Live Espagnol*, né à Cordoue en 1491, devint théologien et historiographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très vif avec Barthélemy de Las-Casas, au sujet de la manière dont les Espagnols traitaient les Indiens. Sépulveda, trop affecté du récit qu'on faisait des vices monstrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'anthropophagie et des horribles superstitions des Américains, croyait qu'on pouvait les traiter comme les Chananéens ; mais il ne réfléchissait pas que ceux-ci avaient été anathématisés par Dieu même, et que les Juifs avaient un ordre de les détruire comme abominables et incorrigibles. D'ailleurs l'esprit du christianisme obligeait à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sépulveda, qu'il ne faut pas juger sur les injures de quelques enthousiastes, était, malgré cette erreur, un homme de mérite et d'une conduite irréprochable ; il est prouvé d'ailleurs que Las-Casas avait des torts dans cette contestation. Sépulveda mourut en 1573, dans sa 83^e année, à Salamanque, où il était chanoine. On a de lui plusieurs traités : | *De regno et regis officio* ; | *De appetenda gloria* ; | *De honestate rei militaris* ; | *De fato*

et libero arbitrio contra Lutherum ; | *des Lettres latines*. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne, en 1602, in-4°. | *Des Traductions d'Aristote*, avec des notes, que Naudé estimait, et dont Huet faisait peu de cas. Les membres de l'académie d'histoire ont donné une magnifique édition des *Oeuvres de Sépulveda*, Madrid, 1780, 4 vol. in-4° ; elle contient l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Histoire de la guerre des Indes*, et le *Commencement de celle de Philippe II*, les *Lettres de Ginez*, des traductions latines avec des *Commentaires* de plusieurs opusculs d'Aristote et d'autres écrits. Mylius et André Schott avaient donné auparavant à Cologne, en 1602, in-4°, une édition de Ginez, moins complète que celle de Madrid : celle de Cologne est accompagnée d'une *Notice* sur l'auteur, et celle de Madrid d'une *Dissertation* sur la vie et les ouvrages de Sépulveda.

* **SERAIN** (PIERRE-EUTROPE), médecin, né à Saintes, en 1748, mort au château de Canon, près de Croissanville, département du Calvados, au mois de février 1821, a publié plusieurs ouvrages d'agriculture, de médecine, d'économie domestique et d'utilité publique : | *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-12 ; 8^e édition, 1803, in-12 ; | *Nouvelles recherches sur la génération des êtres organisés*, Paris, 1788, in-12 ; | *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, 1802, in-8° ; | plusieurs *Mémoires* dans les journaux de médecine et de physique. Serain était membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen.

* **SERAN DE LA TOUR** (l'abbé), littérateur peu connu du 18^e siècle, parce qu'il a eu la modestie de ne pas mettre son nom à ses ouvrages, mourut vers 1800. On lui doit des *Histoires de Scipion*, d'*Epaminondas*, de *Philippe*, de *Catiline*, écrites avec noblesse et intérêt, et qui forment autant d'ouvrages séparés ; | *Les amusemens de la raison*, 1747, 2 vol. in-12 ; nouvelle édition, 1752, 2 vol. in-8° ; ouvrage supérieur encore à ses histoires ; | *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France, dans la guerre déclarée par ces deux puissances en 1756, 1757*, in-12 ; | *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, 1762, 2 vol. in-12 ; nouvelle édition, 1790. On y trouve des idées neuves ;

mais le style en est quelquefois obscur et tralnant

SERAO. Voyez SERRAO.

SERARIUS ou plutôt SERRARIUS (NICOLAS), savant jésuite, né à Ramber-villers, en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues savantes avec un succès peu commun. Il enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Wurtzbourg et à Mayence. C'est dans cette dernière ville qu'il finit ses jours, en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : | des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, Mayence, 1611, in-fol. ; | des *Prolegomènes* estimés sur l'Écriture sainte, Paris, 1704, in-fol. ; | *Opuscula theologica*, en 3 tomes in-fol. ; | un *Traité des trois plus fameuses sectes des Juifs* (les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens). On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les traités sur le même sujet de Drusius et de Scaliger ; un savant traité *De rebus Moguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ses ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décèlent un homme consommé dans l'érudition. Baronius, dans ses *Annales*, l'appelle la *Lumière de l'église d'Allemagne*.

SERBELLONI (GABRIEL), fameux général, chevalier de Malte, grand prieur de Hongrie, était d'une ancienne maison de Milan, où il naquit en 1508. Après avoir donné des preuves de sa valeur en défendant Strigonie, place forte en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorsque ce prince triompha du duc de Saxe, qui était à la tête des protestans d'Allemagne. Sous les Ordres du duc d'Albe, et à la tête d'une division, Serbelloni força le passage de l'Elbe, et décida la victoire qui fut gagnée le lendemain. S'étant rendu en Italie en 1549, il défit, secondé par le général Marignan, l'armée du rebelle Strozzi qui défendait Sienne ; et, après un siège mémorable, Serbelloni se rendit maître de cette ville. Il passa en 1560 au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, enleva Ascoli aux Plaisantins, et rebâtit Civita-Vecchia. Son courage éclata surtout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis : mais cette ville ayant été prise, et son défenseur fait prisonnier, il fallut rendre 36 officiers turcs pour obtenir sa liberté. Serbelloni gouverna ensuite le Milanais, en qualité de lieutenant-géné-

ral en 1576. Il avait pour l'architecture militaire de grands talens, dont il se servit pour fortifier plusieurs places importantes. Ce héros finit sa brillante carrière en 1580. On trouve une *Notice* étendue sur sa vie dans l'ouvrage de Gualdo Priorato, intitulé : *Scelta d'uomini illustri d'Italia*, 1639.

SERENUS SAMMONICUS (Q.), médecin du temps de l'empereur Sévère et de Caracalla, vers l'an 210 de J.-C., écrivit divers *Traités sur l'histoire naturelle*. Il ne nous est parvenu qu'un poème de la *médecine et des remèdes*, poème assez plat, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1662, in-8° ; Padoue, 1722 ; Leyde, 1751, in-4°. La plupart des remèdes qu'il propose sont superstitieux. On le trouve aussi dans le *Corps des poètes latins* de Maittaire, et dans les *Poeta latini minores*. Serenus périt dans un festin par ordre de Caracalla. Il avait une bibliothèque de 62,000 volumes. (On sait que ces volumes étaient des rouleaux qui tenaient beaucoup de place sans contenir beaucoup de choses. Voyez PTOLÉMÉE *Philadelphie*.) Il faut le distinguer de SERENUS *Antissensis*, qui a écrit sur les *sections coniques* un *Traité* en 2 livres, publié par le célèbre Halley. V. son article.

SERGARDI (LOUIS), patrice de Sienne, poète latin, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux succès aux belles-lettres, et lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ses bonnes grâces et son estime ; il se servait de sa plume lorsqu'il voulait écrire des lettres à des savans. Après la mort d'Alexandre, son Mécène, Sergardi fut chargé d'en faire l'éloge funèbre. Mabilion, Ruinart et d'autres savans entre-tinrent correspondance avec lui. Il fut lié aussi avec Jean-Vincent Gravina ; mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, et cette brouillerie produisit des *Satires* en vers latins, où Sergardi a su allier le badinage d'Horace à la sévérité de Juvénal et à la mordacité de Perse. Gravina y répondit ; mais Sergardi conserva toujours la supériorité dans ce combat. On fit plusieurs éditions de ces *Satires* ; la meilleure est celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8°, publiée par Léonard Jannelli, de la congrégation de la Mère de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardisc retira sur la fin de

ses jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

* **SERGEANT (JOHN)**, prêtre catholique anglais, né en 1621, à Barrow dans le comté de Lincoln, de parens protestans, avait été élevé lui-même dans les principes de la réformation. Il fit ses études à l'université de Cambridge, et devint ensuite secrétaire d'un évêque anglican. Ayant embrassé la religion catholique, il alla en 1642 à Lisbonne faire sa théologie au collège anglais établi dans cette ville, et y fut ordonné prêtre. Dix ans après, il revint dans sa patrie, et y travailla en qualité de missionnaire, sous différens noms. Il eut quelques différends avec Talbot, archevêque catholique de Dublin, qui l'accusa d'hétérodoxie. Mais Dodd, auteur de l'*Histoire de l'église d'Angleterre*, prononça en sa faveur. Il écrivit contre le protestantisme, et composa un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à ses controverses. L'histoire de ses controverses écrite par lui-même, à la prière de lord Pètre, a été imprimée en 1816 dans le Recueil intitulé *Catholicos*. Il mourut vers 1707, dans un âge très avancé.

SERGIUS-PAULUS, proconsul, et gouverneur de l'île de Chypre pour les Romains, fut converti par saint Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable et prudent, avait auprès de lui un magicien nommé *Bar-Jesu*, qui s'efforçait d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J.-C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire et à la prière de cet illustre prosélyte, que l'apôtre avait changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS I^{er}, pape, originaire d'Antioche, et né à Palerme, fut mis sur la chaire de saint Pierre après la mort de Conon, le 15 décembre 687. Son élection avait été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de bon gré à Sergius, et de celle de Théodore, qui se soumit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avait eu aucune part à sa convocation, et n'y avait assisté ni en personne ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le Jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanterait l'*Agnus Dei* à la messe, et c'est à lui que l'on doit l'institution de la procession le jour de l'Assomption et de la Présentation, qui était

autrefois la fête de saint Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie. Jean VI lui succéda.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, et mourut le 27 janvier 847. Léon IV succéda à Sergius II.

SERGIUS III, prêtre de l'église romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé, et se tint caché pendant sept ans. Il fut rappelé ensuite et mis à la place du pape Christophe, le 9 juin 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avait été préféré, et les trois autres qui avaient succédé à Jean: il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, et approuva la procédure d'Etienne VI, en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, et mourut comme il avait vécu, en 911. Flodoart, au contraire, fait l'éloge de son gouvernement. Il fut remplacé par Anastase III.

SERGIUS IV (appelé *Os Porci* ou *Bucca Porci*) succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il était alors évêque d'Albane. On le loue surtout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I^{er}, patriarche de Constantinople en 610, syrien d'origine, se déclara, l'an 626, chef du parti des monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistait à ne reconnaître qu'une volonté et qu'une opération en J.-C. Il persuada à l'empereur Héraclius que ce sentiment n'altérerait en rien la pureté de la foi, et le prince l'autorisa par un édit qu'on nomma *Ecthèse*, c'est-à-dire *Exposition de la foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, et en imposa même au pape Honorius (voyez ce nom). Cet homme artificieux mourut en 659, et fut anathématisé dans le 6^e concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le 11^e siècle, les schismes de Photius contre l'église romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

* **SERIEYS (ANTOINE)**, littérateur, né en 1755, à Pont-de-Cyran, dans le département de l'Aveyron, mort à Paris, le

7 août 1819, se consacra dès sa jeunesse à l'instruction publique. Sa famille l'avait envoyé à Paris, en 1779, pour y suivre la carrière du barreau; mais dès l'année suivante il y avait renoncé pour occuper une place de professeur de mathématiques que d'Alembert lui fit obtenir dans un pensionnat à Passy. Il quitta cet emploi pour faire un voyage en Italie, et à son retour, ayant tenté vainement de former à Paris un établissement d'instruction, il accepta de Bailly, maire de la capitale, une place dans un dépôt littéraire. Il fut nommé en 1794 bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale, à l'institution des boursiers, qui fut plus tard le Prytanée français. Sérieys devint ensuite censeur des études à Douai et à Cahors, perdit sa place dans cette dernière ville, et revint à Paris, où il publia une foule de livres, tantôt sous son nom, et tantôt sous des noms célèbres, ou sous le voile de l'anonyme en les annonçant comme ayant été revus et étant publiés par l'abbé Sicard. M. Beuchot en a recueilli les titres dans sa *Bibliographie de la France*, année 1825. Les principaux sont : | les *Décades républicaines*, ou *Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12, ou 7 vol. in-18; | *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8°; | *Anecdotes inédites de la fin du 18^e siècle*, 1801, in-8°; | *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1817, in-12, 5^e édit.; | *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'écriture sainte*, 1804, in-8°; | *Bibliothèque académique*, ou *Choix fait, par une société de gens de lettres, de différens mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8°; | *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8°. | *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; | *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; | *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18; | *Histoire de Marie-Charlotte-Louise, reine des deux Siciles*, 1816, in-8°; | *Le règne de Louis XVIII*, 1816, in-8°; | *Vie de madame la dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12; | *Laharpe peint par lui-même*, 1817, in-18; | *Lettres inédites de madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8°; | *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; | *Detilliana*,

ou *Recueil d'anecdotes concernant M. Delille*, 1813, in-18, etc. Sérieys a publié en outre plusieurs ouvrages à la louange de Bonaparte, et a laissé de nombreux manuscrits.

SERINI. Voyez ZRINI.

* SERIO ou SERIUS (MARCO), ecclésiastique sicilien, né à Palerme, était docteur en théologie, et protonotaire apostolique. Il est connu par les ouvrages suivans, qu'il a publiés : | *De Officio et parochi potestate*; | *De restitutionis onere*; | *In sanctæ cruciatæ bullam, tractatus*; | *In ecclesiæ censuras, tractatus*; | *In D. Thomæ Summam brevis expositio*, etc. Serio mourut en 1663.

SERIPANDO (JÉRÔME), cardinal et archevêque, né en 1493, à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Neapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie), ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Il devint ensuite docteur et professeur en théologie à Bologne, et général de son ordre en 1539. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, et de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1553, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : | un *Traité latin de la justification*; | des *Commentaires latins sur les Epîtres de saint Paul* et sur les Epîtres catholiques, Naples, 1604; | un *Abrégé* en latin des Chroniques de son ordre; | des *Sermons* en italien sur le Symbole, Rome, 1586.

* SERLIO (SÉBASTIEN), architecte, naquit à Bologne en 1475, et fut élève de Balthazar Perruzzi. Il quitta sa patrie à une époque où elle était agitée par des troubles intérieurs, visita plusieurs villes de l'Italie, les états de Venise, la Dalmatie, et se rendit à Rome : c'était sous le pontificat de Paul III. Serlio y étudia l'antiquité, et put ainsi perfectionner son style. Comme il avait acquis une grande réputation, François 1^{er}, qui voulait reconstruire le Louvre, le fit venir en France, et lui assigna de riches appointemens. Le vieux château du Louvre, bâti sous le règne de Philippe-Auguste, avait été réparé sous celui de Charles V, dit le Sage. Ce monarque avait aussi fait faire des réparations à une grosse tour ronde qui était placée au milieu de la cour, dans laquelle il avait fait déposer cinquante volumes qu'il possédait, et qui lui firent donner le nom de *Tour de la*

Librairie. Elle forma ainsi le noyau de la bibliothèque du roi. Serlio, en arrivant à Paris, se trouva en concurrence avec le fameux Pierre Lescot, chanoine de Notre-Dame, et habile architecte français. Serlio présenta des projets auxquels il eut la générosité de préférer ceux de Lescot. Après la démolition de l'ancien Louvre, en 1541, les travaux furent recommencés; ils furent repris encore en 1548, et on adopta alors les projets de Serlio, dont l'exécution est généralement admirée. Cet artiste, qui avait le titre d'architecte de Fontainebleau et de surintendant de la couronne, tomba dans la détresse après la mort de son protecteur : il se retira à Lyon, puis à Fontainebleau, où il mourut en 1552. Il a laissé un *Traité d'architecture*, et en qualité d'héritier des écrits et des dessins de Perruzzi, il les fit imprimer et graver. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées pour la première fois sous le titre de *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 19, in-4°, et 1663, in-folio, avec la traduction latine. *Voyez* sur Serlio et ses ouvrages les *Memorie degli architetti*, par Milizia, et les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. Le marquis Amorini a fait un *Eloge* de Serlio, Bologne, 1823, in-fol.

SERLON, moine bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Geoffroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célèbre abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, et en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit entre les mains de saint Bernard, en présence du pape Eugène III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, et la lui soumit, avec tous les autres monastères qui en dépendaient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, et encore plus par sa sagesse et sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, et vécut cinq ans en simple religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilège* de dom d'Achery, tome 48°; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6^e volume de la *Bibliothèque de Cîteaux*, et quelques autres ouvrages manuscrits.

SERMENT (LOUISE-ANASTASIE), femme poète, née à Grenoble en 1642, resta long-temps à Paris, où elle vivait au milieu des écrivains les plus distingués : elle devint membre de l'académie

des *Ricoprati* de Padoue, et fut surnommée la *Philosophe*. Elle mourut à Paris l'an 1692, âgée de 50 ans. Les beaux esprits de son temps, et surtout Pavillon, Corneille et Quinault, la consultaient sur leurs ouvrages. Elle a laissé quelques *Poésies françaises et latines*, insérées presque toutes dans le recueil des pièces académiques qui a pour titre *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. On y trouve de la facilité et du sentiment; mais elles manquent de force et de chaleur. Nous citerons un de ses meilleurs morceaux, qu'elle composa dans sa dernière maladie, et qui mériterait des éloges, si l'on y trouvait une foi plus vive à l'immortalité chrétienne.

Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,

Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil :

Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourmens de la vie.

O vous, qui commencez ici-bas votre cours,

Je ne vous porte point envie :

Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours

Viens, favorable mort, viens briser les liens

Qui malgré moi m'attachent à la vie.

Frappe, seconde mon envie :

Ne plus souffrir est le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre l'esprit tranquille.

Pourquoi ce dernier pas est-il tant redouté ?

Du maître des humains l'éternelle bonté

Des malheureux mortels est le plus sûr asile.

SERNA. *Voyez* SANTANDER.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Appollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança dans la Judée jusqu'à la hauteur de Béthoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avait qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa et mit en déroute, et après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS (GEORGES), né à Oedenbourg en Hongrie, l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, et mourut en cette ville vers l'an 1723. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entre autres : | *Catalogus bibliothecae ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. ; | *Epitaphia theologorum suavorum*, 1707, in-8° ; | *Personalia Mosis, Samuelis, Esdræ, Nehemiæ, Esther*, imprimés séparément ; | *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii et Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8° ; | *Carmina varia latina et germanica* ; | Plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, etc., en allemand. Si

on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition et de bonnes observations.

SERRA (MICHEL). Voyez **SERRE**.

* **SERRA (JEAN-ANGE)**, capucin italien, né à Césène, est connu par le nombre incroyable d'ouvrages qu'il publia dans tous les genres. Orateur, antiquaire, légiste, il professa aussi l'éloquence dans sa patrie. Il mourut à Césène vers 1775. Parmi la grande quantité d'ouvrages qu'il a laissés, nous nous bornerons à citer les suivans : | *Opera analitica sopra le orazioni di Marco Tullio Cicerone*, Faenza, 1739; Venise, 1749 et 1761; | *Cause civili agitate dal cardinale Giambattista di Lucca, ed esaminate dal P. Serra*, etc., Venise, 1762, 4 vol. in-4°; | *Prima et secunda risposta alle critiche riflessioni pubblicate dal dottor Francesco Tadini*, etc., Bologne, 1753; | *Controversie oratorie cheriguardano piu da vicino le materie legali*, Faenza, 1744; | *Lettere legali*, ibid., 1754; | *Fiume Rubicone difeso dalle ingiuste pretenzioni delle due comunità di Rimini e Sant Arcangelo*, ibid., 1753; | *Lettera d'un letterato bolognese (P. Serra), scritta all'autore delle Memorie letterarie stampate in Venezia*, etc., ibid., 1753; | *Lettere d'un letterato bolognese scritte al P. Zaccaria, autore della Storia letteraria d'Italia*, ibid., 1754 et 1758; | *Analisi sopra di alcune piu scelte prediche del P. Paolo Segneri*, ibid., 1755. Le père Serra y donne le catalogue de tous les écrits de ce père publiés jusqu'alors. | *Risposta del letterato bolognese, data alla lettera del dottor Domenico Vandelli di Modena, sopra il vero fiume Rubicone degli antichi*, ibid., 1756; | *Lettere d'un letterato bolognese, scritte al dottor Fiovani Lami*, ibid., 1757; | *Le controversie oratorie*, ibid., 1764; | *Compendio della retorica pubblicata da Gaetano Maradi*, ibid., 1760, etc.

* **SERRA-CAPRIOLA (ANTOINE-MARCESCA DONNORSO)**, duc de), diplomate italien né à Naples le 3 février 1750, fut confié, après la mort de ses parens, aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une femme étrangère, et débuta en 1782 dans la carrière diplomatique, en qualité de ministre de sa cour auprès de l'impératrice Catherine II : il sut gagner sa confiance, puis celle de Paul I^{er}. Il fut même le seul des ministres étrangers qui put se maintenir dans son poste auprès de ce dernier souverain, qui lui conféra le pre-

mier ordre de l'empire, celui de Saint-André. Privé de son épouse, il contracta de nouveaux engagements avec la fille du prince Wiasemski, ministre des finances et de la justice de l'empire : cette alliance et la droiture de son caractère furent les causes du crédit immense dont il jouissait à la cour de Russie. Louis XVIII habitait à cette époque Mittau : le duc Serra-Capriola crut qu'il était de son devoir de servir ce prince malheureux; il devint donc le conseil de ses agens et correspondit personnellement avec lui. Il en reçut plusieurs lettres très honorables, et l'on en trouve une insérée dans le tome 4 de l'*Annuaire* de MM. Mahul. Le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune par l'occupation de Naples; il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Bonaparte pour lui et son fils; et, quoique la paix de Tilsitt eût fait reconnaître Murat pour roi de Naples, et qu'il se trouvât sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le chef d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agens publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse; en même temps il entretenait des relations avec l'Angleterre et l'Autriche; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire alliance avec l'empire britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Il avait été chargé par l'empereur Alexandre de conduire cette négociation qui eut le plus heureux succès. Après le premier traité de Paris il défendit vivement au congrès de Vienne les droits de son maître, et il parvint à y ménager son rétablissement. Le duc de Serra-Capriola revint alors dans sa patrie qu'il n'avait pas vue depuis 32 ans, et chercha en vain à éclairer le gouvernement sur ses dangers et ses complicités sur leurs devoirs. Il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devait être livrée à de nouveaux troubles; effectivement ils se manifestèrent en 1820, et il fut appelé à prêter serment à la nouvelle constitution; alors il écrivit au roi qu'il ne reconnaissait que lui seul, et que ne pouvant juger de loin les événemens qui venaient de se passer à Naples, il lui envoyait sa signature pour en faire l'usage qu'il croirait convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola; mais il ne

profita de sa faveur que pour inviter tous les partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain. En même temps il usait de son crédit auprès du ministère russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère, et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvait. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts; mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut le 27 novembre 1822, vivement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et particulièrement de son roi, qui écrivit à son fils de la manière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre, qui adressa à sa veuve une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur: elle a été aussi insérée dans l'*Annuaire* de M. Mahul, déjà cité.

SERRANO (JOSEPH-FRANÇO), écrivain juif, professeur de langue hébraïque dans la synagogue portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud, et des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4°. Ce rabbin a beau protester, dans sa préface, qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible; sa mauvaise foi et son ignorance, qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

*SERRANO (THOMAS), savant jésuite espagnol, né en 1715, à Castalla, dans le royaume de Valence, entra très jeune dans la compagnie de Jésus, y fit ses études, et se distingua dans la prédication. Il occupa ensuite la chaire de belles-lettres à Valence, puis celle de philosophie à Madrid. A la suppression de son ordre, il se retira en Italie, et se fixa à Ferrare. L'ouvrage de Tiraboschi, sur la littérature italienne, et où il attribuait aux Espagnols la corruption du bon goût dans l'ancienne Rome, réveilla le patriotisme de plusieurs jésuites espagnols établis en Italie. L'abbé Lampillas y répondit par son *Essai apologétique*, etc. (voyez LAMPILLAS); l'abbé Andrés, par son ouvrage intitulé: *Origine de toutes les littératures*, et l'abbé Serrano, par une apologie intitulée: *Thomæ Serrani Valentini super judicio Hieronymi Tiraboschi de Valerio Martiale, L. Annæo Seneca, M. Antonio Lucano et aliis argentæ ætatis Hispanis, ad Clementinum Kænnetium epistolæ duæ*, Ferrare, 1776,

in-8°. Il mourut à Foligno, en 1784. Ses ouvrages furent publiés par l'abbé Michel Garcia, jésuite, avec ce titre: *Serrani Thomæ Valentini carminum libri IV, opus posthumum; accedit de ejusdem Serrani vita et litteris Michaelis Garciae commentarium*, Foligno, 1788. On y trouve, en outre, les discours suivans, qu'il avait déjà publiés en Espagne, savoir: | *De fœdere eloquentiæ et sapientiæ*; | *De fœdere sapientiæ sacra et profanæ*; | *De perfecta christiani doctoris forma in cl. viro Marcellino Siurio adumbrata*; | *De sacra critica*; | *de prima academici valentinæ gloria*. Il composa aussi une *Description des fêtes célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de saint Vincent-Ferrier*. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans le *Suppl. Biblioth. Soc. Jesu de Caballero*, pag. 259 et suiv. Serrano avait obtenu le titre d'historiographe du royaume de Valence, et le diplôme d'associé de l'académie de Rovérédo.

SERRAO (JEAN-ANDRÉ), évêque de Potenza, né en 1731 à Castel-Monardo, dans le royaume de Naples, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Naples; et lors de l'expulsion des jésuites, il obtint une chaire de morale au collège de Gesu-Vecchio. Il avait publié, vers 1765, le commencement d'un ouvrage qu'il ne parait pas avoir terminé, et qui était intitulé: *De Locis theologicis*, et peu d'années après il donna son écrit *De claris catechistis*, dans lequel on trouve des éloges pompeux des catéchismes jansénistes, et des déclamations contre les souverains pontifes. En 1782, le roi de Naples nomma Serrao à l'évêché de Potenza; mais la cour de Rome refusa des bulles tant que l'évêque nommé ne donnerait pas des explications satisfaisantes à la doctrine qu'il avait soutenue. Elle fit dresser onze questions, auxquelles on l'invita à répondre devant l'auditeur Campanelli: mais le chatouilleux oratorien ne voulut pas s'abaisser jusqu'à rendre compte de sa foi au saint Siège. Le premier ministre prit chaudement la défense de l'évêque nommé. Une commission de deux prêtres et de deux magistrats fut d'avis que les questions proposées étant insultantes, le roi pouvait remettre en vigueur l'ancien droit ecclésiastique, en faisant sacrer Serrao par le métropolitain. Cependant une congrégation de cardinaux, chargée de terminer cette affaire, proposa des ar-

rangemens, et il fut convenu que, sans entrer dans des questions particulières, Serrao signerait une lettre où il protesterait de son obéissance au pape, et de son attachement aux constitutions apostoliques; soumettrait ses écrits au saint-Siège, et déférerait au jugement qui en serait porté. Il voulut bien consentir à cet arrangement, et fut sacré en 1783. Mais les bienfaits de la cour de Naples ne rendirent pas Serrao plus dévoué à ses intérêts. Le général Championnet s'étant emparé de Naples, en 1798, il se déclara partisan de la révolution, excita le peuple à embrasser les mêmes sentimens, et abandonna les droits de son souverain; aussi, une armée de royalistes ayant forcé les Français à se retirer, et s'étant emparé de Potenza, l'évêque fut massacré dans son lit, comme républicain et traître à son roi, dans le courant de l'année 1799. M. M. F. D. (Mgr. Dominique Forges-Davanzati) a publié, à Paris, en 1806, in-8°, la *Vie*, ou plutôt le panégyrique de Serrao. Outre les écrits déjà cités, on lui en attribue quelques-uns où la cour de Rome est traitée avec la dernière inconvenance; nous nous contenterons de citer une *Dissertation sur l'autorité des métropolitains, de sacrer leurs suffragans; de la monarchie universelle des papes, discours adressé au roi Ferdinand et à tous les souverains*. Serrao s'était occupé de littérature, et pendant quelque temps il avait été secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie de Naples. On lui doit *Commentarius de vita et scriptis Jani Vincentii Gravinae*, Rome, 1758, in-4°; *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ Commentarius*, 1781, in-8°, etc.

SERRARIUS. Voyez SERARIUS.

SERRE (JEAN PUGET de la), né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique et se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers et en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connaissait lui-même : ayant un jour assisté à un mauvais discours, il alla, comme dans une espèce de transport, embrasser l'orateur en s'écriant : Ah ! monsieur, depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie. Ses livres sont au nombre de plus de 100 volumes; les plus connus sont : | le *Secrétaire de la cour*, qui a été imprimé plus de cinquante fois, et qui ne méritait pas de l'être une seule; | sa tra-

gédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le temps. Cet écrivain est bien plus connu aujourd'hui par les vers de Boileau, qui le tournent en ridicule, que par ses nombreux écrits. Lui-même avouait qu'il préférerait les pistoles qui le faisaient vivre dans l'aisance, à la chimère d'une vaine gloire qui le laisserait misérable. Sa fécondité lui valut en effet une honnête fortune, et même le titre d'historiographe de France et de conseiller d'état. Mais il ne put jamais obtenir l'une des pensions que Colbert faisait donner aux gens de lettres : on a supposé que Chapelain s'y était opposé, et tel a été le fondement de la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, qu'on trouve à la suite de presque toutes les éditions de Boileau.

SERRE ou plutôt SERRA (MICHEL), peintre espagnol, né en Catalogne en 1658, commençait à apprendre le dessin, sur les modèles du célèbre Joanès, lorsque les mauvais traitemens de son beau-père lui firent quitter sa patrie. Etant venu en France, où il se fit bientôt connaître par ses bonnes dispositions, il se fixa à Marseille; il fit ensuite un voyage à Rome, où il se perfectionna : il fut admis comme membre de l'académie royale. Serre fit plusieurs bons élèves, parmi lesquels on cite le père Imbert. Il se distingua par l'invention et le coloris. Ses plus beaux ouvrages sont à Valence, à Aix, à Marseille. Il mourut dans cette dernière ville en 1728.

* SERRE (JEAN-ANTOINE de la), prêtre de l'Oratoire et ensuite chanoine de Nuits, naquit à Paris en 1731. Il entra jeune à l'Oratoire et y professa les belles-lettres et la rhétorique avec éclat. Après avoir remporté plusieurs prix proposés par diverses académies, soit pour des pièces de poésie, comme ses *Odes sur la prise de Mahon*, et les *grands hommes de Dijon*, soit pour des discours en prose, comme l'*Eloge de Gassenadi*, celui de *Corneille*, etc., il sortit de l'Oratoire en 1770. L'abbé de la Serre mourut à Lyon, le 2 mars 1781. On a de lui : | *Discours sur cette question : Combien il serait dangereux de préférer les talens agréables aux talens utiles*, Paris, 1770, in-8°; | *Elite de poésies décentes*, avec M. Bérenger, Lyon, 1772, 3 vol. in-12; | *Nouveaux discours académiques*, Nîmes, 1769, in-8°; | *Poétique élémentaire*, Lyon, 1771, in-12; | *Quelles sont les sources de la decadence du goût?* Nîmes, 1768, in-8°; | *L'Eloquence*, poème en six chants : c'est

son meilleur ouvrage ; | des *Comédies* et des *Tragédies*, jouées dans la plupart des collèges. Il était de plusieurs académies, et il a travaillé à l'*Encyclopédie* de Genève.

* **SERRE** (le comte **HERCULE** de), ministre de la justice, président de la chambre des députés, ambassadeur, naquit d'une famille honorable de la Lorraine, et était bien jeune encore, lorsque la révolution éclata; néanmoins il émigra et servit dans l'armée du prince de Condé. L'amnistie de 1802 lui ayant permis de rentrer en France, il vint habiter Metz, où il se fit recevoir avocat, et bientôt il y acquit un rang distingué. Lors de la réorganisation des tribunaux, en 1811, comme il possédait parfaitement la langue allemande, il fut nommé premier président de la cour impériale de Hambourg, et il y gagna la considération de toutes les classes du pays, en allégeant autant qu'il le pouvait les nombreuses vexations dont les Hambourgeois eurent à gémir pendant l'occupation française. Après l'évacuation de cette ville par les Français, il obtint la place d'avocat-général près la cour impériale de Colmar, et à la restauration celle de premier président de la même cour. Les événements du 20 mars 1815 le trouvèrent fidèle à ses sermens; il se prononça très fortement contre Bonaparte, et même, selon quelques biographes, il quitta la France et suivit Louis XVIII à Gand. Elu député à la chambre de 1815, après la rentrée du roi, il y vota avec la minorité libérale, et forma des liaisons étroites avec MM. Camille Jordan et Royer-Collard. Il parut souvent à la tribune, et défendit le ministère dont les actes n'étaient point en harmonie avec les vœux de la majorité. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre eut amené des élections dans un sens opposé, il prit place dans la nouvelle majorité et se prononça fortement contre le rapport de M. de Kergorlay sur le clergé. Il fut porté à la présidence qu'il conserva l'année suivante, mais il la perdit à la session de 1818. Ce fut en 1817 qu'il développa une proposition très sévère de règlement pour la réforme de la chambre; mais son projet fut rejeté au milieu des murmures de l'assemblée. Lors de la retraite du duc de Richelieu et du triomphe accordé au système politique de M. Decazes, il entra dans l'administration renouvelée dans les rangs du centre gauche de la chambre des députés, et il eut les

sceaux en partage. Il débuta par défendre avec la plus grande énergie la loi des élections du 5 février 1817, que menaçait une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs, et présenta trois lois sur la police de la presse: une des dispositions proposées consistait à remettre au jury l'examen de tous les délits commis par voie de publication. Plus tard, dans la séance où fut traitée la question du rappel des bannis, le comte de Serre parla avec force contre les régicides, et l'ordre du jour fut adopté par la chambre. Le 20 novembre 1819, les membres du ministère qui voulaient conserver intacte la loi des élections, furent contraints d'abandonner leur portefeuille. Le comte de Serre conserva le sien, quoiqu'il se fût prononcé à son avènement au ministère avec chaleur en faveur de cette loi, contre laquelle il se prononça vigoureusement après l'attentat du 13 février 1820. En 1821, la demande qu'il fit de la continuation de la censure fut le prétexte ou l'occasion de sa chute. Les efforts réunis de la droite et de la gauche le firent éloigner du ministère. Le lendemain de sa disgrâce il alla s'asseoir au centre droit; il prit encore une fois la parole: ce fut pour défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. L'année suivante il fut nommé ambassadeur de France à Naples, et il mourut sur une terre étrangère le 21 juillet 1824. La nature l'avait formé pour devenir orateur. Sa méthode de discuter était nette, bien ordonnée; son style correct, sagement hardi, et il n'accordait rien à la période et à la déclamation.

* **SERRE** (le chevalier de La), né à Lille en 1762, fut destiné par sa famille au service de la marine, et montra de bonne heure les qualités qui font l'homme de mer. Il touchait à peine à sa quinzième année, lorsque la guerre de l'indépendance de l'Amérique éclata. Le jeune de La Serre fit ses premières armes dans cette mémorable campagne. L'intelligence dont il y fit preuve lui valut bientôt après l'honneur d'être désigné pour faire partie de l'armée qui fut envoyée dans l'Inde, sous les ordres de Suffren. Lorsque la paix avec l'Angleterre fut signée, de La Serre rentra en France, avec le grade de lieutenant de vaisseau. La révolution ayant éclaté, il se rendit à l'armée des princes d'où il passa en Angleterre. Il servit successivement dans l'armée anglaise, lors de l'expédition de Saint-Do-

mingue, et, plus tard, en Portugal. Il y commandait un régiment lorsque la restauration arriva; il retourna en France, et reçut de Louis XVIII le grade de contre-amiral. Nommé commissaire dans la Vendée pendant les cent-jours, il fut bientôt rappelé à Gand, où le roi lui confia la direction des affaires de la marine. A la seconde restauration, il fut chargé d'une mission diplomatique auprès du roi des Pays-Bas. Il fut nommé, à son retour, gouverneur de l'école de marine d'Angoulême, et présida à l'organisation de cette école. Le chevalier de La Serre est mort au mois de février 1826.

SERRES, *Serranus* (JEAN de), calviniste, né, vers 1540, à Villeneuve-de-Berg, se livra d'abord à l'étude de la philosophie et de la théologie, et devint pasteur. A l'époque de la St.-Barthélemy, il se retira à Lausanne. Plus tard il fut ministre à Nîmes, en 1582, et fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvait se sauver dans l'église romaine, il répondit qu'on le pouvait. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque temps après, contre les catholiques. Il entreprit ensuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *De fide catholica, sive de principiis religionis christianæ, communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratæ*, 1607, in-8°. Cet ouvrage fut méprisé par les catholiques, et reçu avec tant d'indignation par les calvinistes de Genève, que plusieurs auteurs les ont accusés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poison. On prétend qu'il en mourut, à Genève, en 1598, à 50 ans. Cet écrivain était d'un emportement insupportable dans la société et dans ses écrits. Tout ce qui nous reste de lui est rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles et triviales. Ses principaux ouvrages sont : | une édition de *Platon* en grec et en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette version, bien imprimée, était pleine de contre-sens; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. | Un traité de l'immortalité de l'âme, in-8°. | *Inventaire de l'histoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est en 2 vol. in-fol., 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retranchèrent les traits faux ou hasardés, l'aigreur et la partialité : il n'y reste plus que la platitude. | *De statu religio-*

nis et reip. in Francia; | *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France sous Charles IX*, en 4 livres, 3 vol. in-8°. | *Recueil des choses mémorables advenues en France sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III*, in-8°. Ce livre est connu sous le titre de l'*Histoire des cinq rois*, parce qu'il a été continué sous le règne de Henri IV, jusqu'en 1597, in-8°. | *Quatre Anti-jésuites*, 1594, in-8° et dans un recueil qu'il intitula *Doctrinæ jesuiticæ præcipua capita*. L'inexactitude, l'incorrection, la grossièreté, caractérisent non seulement son style, mais toute la teneur de sa narration. Dupleix a fait un gros volume de ses erreurs.

SERRES (OLIVIER de). Voyez OLIVIER.

SERRIE (FRANÇOIS-JOSEPH de la), amateur des lettres et des arts, né au château de La Serrie dans la Vendée, près de Nantes, le 20 août 1770, a publié successivement un grand nombre de petits ouvrages écrits d'un style naturel et facile, remarquables par une teinte douce et mélancolique. Il est mort le 6 février 1819. Ses *Oeuvres* se composent de 22 vol. petit in-48, imprimés sur papier vélin, et ornés de 120 sujets dessinés par l'auteur, et tirés à petit nombre pour donner à ses amis : ils n'ont pas été mis dans le commerce; | *Ode à l'Humanité*, ou *Pièces de vers à l'ordre du jour*, avec 2 gravures, 1794; | *Essai sur la Littérature*, 1793, 5 grav.; | *Essai sur la Philosophie morale*, 3 grav.; | *Jephthé, nouvelle orientale*, 4 gravures; | *Eulalie de Rochester, nouvelle vendéenne*, 1800, 2 grav.; | *les Arts et l'Amitié*, ou *Voyage sentimental du jeune comte de Lusignan*, 4 grav.; | *Lettres à Eugénie sur la Peinture et la Sculpture des anciens*, 4 grav.; | *Hommage à mon ami*, 4 grav.; | *Lettres familières et sentimentales*, 6 grav.; | *De la Consolation*, ou *Entretiens de Gustave et d'Adolphe*, 4 gravures; | *Marius et Sylla, ou les Malheurs de Rome*, 6 grav.; | *Lettres consolantes à un jeune Solitaire du mont St-Bernard*, 10 grav.; | *Odes*, 1806, 12 gr.; | *Marie Stuart, reine d'Ecosse* 10 grav.; | *Simple historique sur le passage de S. M. l'empereur et roi dans la Vendée*, en 1808, etc., 1810, 5 grav.; | *Tablettes pittoresques d'un ami des lettres et des arts*, 1812, 8 grav.; | *Odes sur les plus célèbres voyageurs*, ou *Suite à mes Oeuvres*, 8 grav.; | *Élégies*, ou *petits dithyrambes*, 5 grav.; | *Cécile et Valérius*, ou *les Ca-*

lacombes de Rome, 4 grav. ; | *les Trois petites Nouvelles*, précédées d'une *Epître en vers à un jeune médecin* ; | *les Sources du Nil*, ou *l'Abyssinie*, avec l'*Epître de vers adressée à miss Wilhelmine Fox*, 1817, 4 grav. ; | *Campagnes de 1816*, ou *Petite correspondance mêlée de vers*, 4 grav. Voyez le *Journal de la librairie* de 1819, n° 4748, et le *Recueil* de l'académie de Nantes, séance publique du 29 juillet (1819). Ce cahier contient quelques détails sur cet auteur.

SERRONI (HYACINTHE), premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de huit ans, de l'abbaye de Saint-Nicolas à Rome, où il était né en 1617. Il prit l'habit de dominicain, et lui fit honneur par sa vertu et par les progrès qu'il fit dans les sciences ecclésiastiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le père Michel Mazarin, frère du cardinal ministre, l'emmena en France pour lui servir de conseil. Ses talens le firent bientôt connaître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque temps après, le roi le fit intendant de la marine, et en 1648 il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il se signala dans ces différentes places ; mais son esprit parut surtout à la conférence de Saint-Jean-de-Luz. Ses services furent récompensés par l'évêché de Mende et par l'abbaye de la Chaise-Dieu ; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illustre prélat finit sa carrière à Paris ; le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Mende et Albi lui doivent des séminaires et d'autres établissemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'âme*, Paris, 1689, 3 vol. livre de piété aujourd'hui oublié ; et une *Oraison funèbre de la reine mère*, qui n'est pas du premier mérite.

SERRURIER. Voyez SERURIER.

SERRY (JACQUES-HYACINTHE), fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir achevé ses études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome, et enseigna la théologie au cardinal Altieri. Il devint consultant de la congrégation de l'*Index*, et professeur de théologie dans l'université de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages sont : | une grande *Histoire des congrégations de Auxiliis*, dont la plus ample édition est celle de 1709, in-fol., à Anvers. La première édition est

de 1699. On peut appeler son livre un *roman théologique*, tant il y a de faussetés, de calomnies et de mensonges débités avec une audace incroyable, dit l'auteur du *Dictionnaire des livres jansénistes* ; mais on sent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement si sévère. Ce fut le père Quesnel qui revit le manuscrit, et qui se chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut sous le nom d'*Augustin le Blanc*. Le père Germon a donné des *Lettres* remplies de questions intéressantes touchant cette *Histoire*, à laquelle le père Livinus Meyer (voyez ce nom) en a opposé une autre ; | *Divus Augustinus, summus prædestinationis et gratiæ doctor, a calumniâ vindicatus*, contre Launoy, Cologne, 1704, in-12 ; | *Schola thomistica vindicata*, contre le père Daniel, jésuite, Cologne, 1706, in-8° ; | un traité intitulé *Divus Augustinus divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition est celle de 1724, Padoue, in-12 ; | *De romano Pontifice*, etc., Padoue, 1732, in-8°, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733 ; | *Theologia supplex*, Cologne, 1736, in-12 ; traduite en français. 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la constitution *Unigenitus*. | *Exercitationes historicae, criticae, polemicae, de Christo ejusque Virgine Matre*, Venise, 1719, in-4°. Il y attaque particulièrement l'*Historia familiae sacrae*, de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des sentimens singuliers, et des choses injurieuses aux plus saints et plus célèbres écrivains de l'Eglise ; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia sacra*, dans des notes marginales. | *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, etc., pour prouver que saint Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Cassin, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, Venise, 1727, in-8°.

* SERTOR (l'abbé GAETANO), poète italien, naquit en 1744 à Cento, près de Bologne. Il avait des connaissances très étendues, et beaucoup de talent pour la poésie. Ayant fait ses études à Bologne avec éclat, il fut nommé professeur de philosophie dans sa ville natale. L'abbé Sertor était un excellent logicien, un bon métaphysicien, et obtint beaucoup de réputation par ses cours publics sur l'*analyse des idées*. Il quitta Cento pour passer à Rome, au moment où, le pape étant mort, on allait faire l'élection d'un autre pontife. L'abbé Sertor avait natu-

rellement l'esprit enclin à la satire et celle qu'il fit à cette occasion est une des plus virulentes. Il crut avoir pénétré les intentions des cours catholiques de l'Europe, qui concoururent, par leur adhésion particulière, à la nomination du pape; il pensa aussi avoir deviné les projets de différens cardinaux; soit pour être élevés au siège de saint Pierre, soit pour accorder leur vote à celui de leurs collègues qu'ils croyaient mériter le plus cet honneur. D'après cette opinion, assez mal fondée, il composa un opéra intitulé *le Conclave*, où il ne fait qu'emprunter les vers de divers opéras du célèbre Métafaste, et il les adapte à son sujet. La scène est dans les galeries du Vatican, où les cardinaux s'enferment sans communication au dehors, jusqu'à ce que le nouveau pontife soit élu. Les acteurs sont des cardinaux et des valets de chambre attachés à leur service. L'action consiste en des intrigues de coterie, qu'il attribue à ses personnages pour faire tomber l'élection plutôt sur l'un que sur l'autre des cardinaux, ou afin de se former chacun un parti pour soi-même, tant par la protection d'un souverain, que par les amis qu'il compte parmi les membres du sacré collège. Ce libelle indécent, lu avidement par les hommes sans principes, et hautement blâmé par les personnes sensées, est resté long-temps en manuscrit; il ne parut à Rome que sous le plus grand secret, et fut mis à l'*Index*. On en connut bientôt l'auteur, qui fut contraint d'éviter, par la fuite, les conséquences d'une pareille action. Il voyagea quelque temps en Italie, et écrivit plusieurs opéras pour différens théâtres. Ils obtinrent du succès, et Sertor fut appelé à Vienne et employé comme poète du théâtre impérial italien. Il y trouva le fameux abbé Casti qui marchait sur ses traces (*voyez* ce nom) dans la carrière satirique. Sertor composa pour le théâtre sous son inspection plusieurs opéras qui furent applaudis. Sa versification est facile, soutenue et poétique. Dans sa vieillesse, il revint en Italie, se fixa à Cento, où il mourut le 14 avril 1803. Sertor composa aussi des *Poésies lyriques* très estimées, et il est compté parmi les bons poètes italiens du 18^e siècle, comme Cesarotti, Parini, Alfieri, Monti, Savioli, Casti, etc., etc.

SERTORIUS (QUINTUS), capitaine romain, de la ville de Norcia dans le pays des Sabins, né vers l'an 421 avant J.-C., d'une famille plébéienne, se signala d'a-

bord dans le barreau, qu'il quitta pour suivre Marius dans les Gaules, où il fut questeur, et où il perdit un œil à la première bataille. Il rejoignit ensuite Marius, et prit Rome avec lui, l'an 87 avant J.-C. Il fit ensuite la guerre contre les Cimbres, fut nommé questeur dans la Gaule cisalpine; et quand il reparut à Rome il fut reçu par les acclamations du peuple qui honorait sa probité. Mais au retour de Sylla il se sauva en Espagne. On dit que dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les îles Fortunées pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée et tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas long-temps. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avait de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avaient obligé à s'expatrier. Il donnait des lois à presque toute l'Espagne, et il y avait formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, et des écoles publiques où il faisait instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs et des Romains. Le bas peuple lui était aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, et qu'ils lui donnaient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avait élevée, et qui le suivait partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyèrent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siège de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, et aussitôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Métellus, autre général romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée et le battit auprès de Ségontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnaient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui était inférieur en naissance, l'assas-

sina dans un repas l'an 75 avant J.-C. Sertorius, devenu voluptueux et cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupait plus que des plaisirs et de la vengeance, et avait perdu les qualités qui l'avaient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération. Sertorius a fourni à Corneille le sujet d'une *tragédie*.

*SÉRULLAS (GEORGES-SIMON), naquit en 1774, dans le département de l'Ain, à Poncin près Toisset. Fils d'un notaire estimé, il fut destiné par son père au notariat, et sa carrière semblait devoir s'écouler modeste et paisible dans le village même où il était né ; mais en 1793, menacée par une formidable coalition, la France tout entière fut appelée à prendre les armes. Sérullas voulut répondre à cet appel, et dans un rang qui utilisât ses premières études littéraires ; il suivit à Bourg quelques cours de pharmacie, et fut bientôt nommé pharmacien militaire. Il fit ainsi, dans le corps commandé par le maréchal Ney, toutes les guerres d'Italie et d'Allemagne, et plus tard, la malheureuse campagne de Russie. En sortant de Torgau (1814), où il était demeuré longtemps bloqué, Sérullas fut nommé pharmacien de l'hôpital militaire de Metz, et se trouva ainsi, après la paix, dans une position qui, si elle n'était pas des plus favorables aux recherches scientifiques, du moins ne les rendait pas tout-à-fait impossibles. Il se livra avec ardeur au genre de spéculations vers lesquelles il s'était toujours senti entraîné ; et tel était son zèle, qu'il eut à 42 ans le courage de commencer l'étude des mathématiques et de la langue grecque, et d'acquérir dans l'une et l'autre les connaissances utiles à la nouvelle carrière où il voulait s'engager. De tels efforts furent constamment récompensés par le succès. Aussi Sérullas, qui s'était déjà fait remarquer dans le corps de pharmacie de l'armée, s'éleva tout-à-coup à une hauteur que personne n'eût osé présager. Ses premiers travaux suffirent pour révéler en lui un talent qui rappelait celui de Vauquelin ; et bientôt les savans le placèrent au nombre des chimistes le plus distingués dont s'honore la France. En 1825, il fut nommé au Val-de-Grâce à Paris, avec le titre qu'il avait à Metz. Il venait d'être appelé, comme professeur de chimie, au jardin du roi, quand il fut emporté par le choléra morbus, le 24 mai 1832. Sérullas avait remplacé Vauquelin à l'institut et il y eut pour successeur dans cette assem-

blée M. Dumas. Nous donnerons une idée sommaire de ses travaux. Lorsque le système continental fut étendu à tous les pays où dominait la France, le prix du sucre fut très élevé : on proposa alors de le remplacer par le sirop de raisin : Sérullas fut un des premiers à en préparer, et ses produits furent si considérables qu'ils suffirent pendant plusieurs années à la consommation des hôpitaux d'Italie et d'autres contrées. Plus tard il répondit aux concours établis pour le perfectionnement des moyens d'obtenir la matière sucrée des végétaux indigènes, par deux *Mémoires* couronnés, l'un en 1810, par la société d'agriculture de la Seine, l'autre en 1815, par la société de pharmacie de Paris. En 1817, il publia dans les *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaire*, deux autres *Mémoires* : le 1^{er} sur la *Conversion du sirop de raisin en alcool* ; le 2^e sur les *fumigations chloriques*. En 1820 il donna un *Mémoire* qui a pour titre : *Observations physico-chimiques sur les alliages du potassium et du sodium avec d'autres métaux : propriétés nouvelles de ces alliages servant à expliquer le phénomène de l'inflammation spontanée du pyrophore et la cause des mouvemens du camphre sur l'eau ; antimoine arsenical dans le commerce*. Ce mémoire fut suivi en 1821 d'un autre *Mémoire* qui fut le développement du 1^{er}, et dans lequel il démontre l'existence de l'arsenic dans les préparations antimoniales usitées en médecine. Sérullas entreprit sur l'iode, découvert en 1814 par M. Courtois, et employé dès lors en médecine, soit seul, soit combiné, une série d'expériences d'un grand intérêt dont il fit part au public dans un *Mémoire* publié en 1821. La même année il fit un *Mémoire sur le moyen d'enflammer la poudre sous l'eau à toutes les profondeurs, avec des alliages divers de potassium*. En 1825, il continua ses travaux sur l'iode, et découvrit un nouveau composé résultant de la combinaison d'un atome d'iode et d'un atome de carbone : il le nomma *proto-iodure de carbone*. En 1824, il donna un moyen très économique d'obtenir le *per-iodure de carbone*. Dans la même année il découvrit un nouveau composé résultant de la combinaison de l'iode, de l'azote et du carbone, qu'il appela *iodure de cyanogène*. Sérullas mit autant de persévérance dans ses recherches sur le *brôme*, corps très rare et très cher, récemment décou-

vert par M. Balard : il a ajouté à ce que l'auteur de cette découverte avait fait connaître : 1° un composé de brôme et de cyanogène, bromure de cyanogène ; 2° un éther hydrobromique ; il a constaté, contrairement aux expériences de M. Balard, que le brôme se solidifie à 18 degrés, et que l'hydro-carbure de brôme reste concret à 7 : ce qu'on avait ignoré jusques alors. Dans une lettre insérée dans les *Annales de chimie et de physique*, t. 34, Sérullas expose ses expériences sur les mouvemens gyrotoires des alliages de potassium et les phénomènes électriques produits dans ce cas ; en octobre 1827, il présenta à l'académie des sciences un *Mémoire sur les combinaisons que le brôme forme avec l'arsenic, le bismuth et l'antimoine* : ces compositions sont cristallisées. Il lut à l'institut en 1827 un *Mémoire sur la combinaison du chlore et du cyanogène, ou chlorure de cyanogène* ; un autre sur le bromure de sélénium qu'il venait de découvrir. En juillet 1828 il avait présenté à ce corps savant le résultat de ses travaux sur un nouveau composé de chlore et de cyanogène, ou per-chlorure de cyanogène : ce composé est solide, d'une blancheur éclatante, et il est extrêmement délétère. Le 7 septembre suivant, il fit part à l'académie d'un *Mémoire sur l'acide cyanique*, substance que lui seul avait isolée jusque alors. Dans les séances des 15 et 22 octobre, il lut un *Mémoire* très important dans lequel il récapitula tous les travaux que les chimistes ont faits relativement à l'action de l'acide sulphurique sur l'alcool et les produits qui en résultent, et où il expose ceux qui lui sont particuliers, notamment sur l'éthérification. En 1829 ses confrères entendirent ses *Observations sur un nouveau moyen de préparer l'iode et le chlorure d'azote* ; son *Mémoire sur l'action des différens acides, sur l'iodate neutre de potasse, les iodates acides de cette base, ou bi-iodate et tri-iodate de potasse, et sur un nouveau moyen d'obtenir l'acide iodique*. Sérullas publia en 1830, dans les *Annales de chimie et de physique*, le résultat de ses recherches sur quelques composés d'iode, tels que le chlorure d'iode, sur l'action mutuelle de l'acide iodique et de la morphine, ou de ses sels, sur l'acide iodique cristallisé : la partie de ce *Mémoire* qui traite de l'action mutuelle de l'acide iodique et de la morphine, est d'une grande importance sous le rapport

de la médecine légale, puisqu'au moyen de l'acide iodique on peut constater la présence de la morphine et de ses sels, n'y en eût-il que la centième partie dans un liquide. En 1831 il donna dans les mêmes *Annales* trois *Mémoires sur la cristallisation de l'acide oxy-chlorique, per-chlorique, et sur quelques propriétés nouvelles de cet acide*. Dans cette même année 1831, il enrichit encore la science en indiquant le moyen propre à obtenir la séparation du chlore et du brôme contenus dans un mélange de chlorure et de bromure alcalins : ce moyen est d'une grande importance pour l'analyse des eaux minérales.

* SERURIER (JEAUME-MATTHIEU-PHILIBERT, comte), naquit en 1742, à Laon, d'une famille bourgeoise, et étant entré au service comme lieutenant de milice de sa ville natale, fut ensuite enseigne dans le régiment de Beauce. Il fit ses premières armes dans la guerre du Hanovre, et fut blessé à l'affaire de Warbourg ; plus tard il fit la campagne de Portugal (1762), et celle de Corse (1771) ; en 1789 il était major de régiment. Ayant adopté avec ardeur les principes qui avaient amené la révolution, il obtint un avancement rapide : après avoir passé successivement par les grades de colonel et de général de brigade, il était général de division en 1794, et combattit en cette qualité, sous les ordres de Kellermann et de Schérer ; en 1795, il était en Italie, sous ceux de Bonaparte. Il se signala en diverses occasions, et notamment à la bataille de Final, au succès de laquelle il contribua. L'année suivante il montra beaucoup de talent au blocus de Mantoue dont il fut chargé, au passage du Tagliamento, et à l'affaire de Gradiska. On lui confia ensuite le commandement de Venise, et il s'y conduisit avec adresse et fermeté dans des circonstances difficiles. Commandant une division de l'armée de Schérer, lors des défaites qu'elle éprouva, il fut enveloppé auprès de Peschiera, et il ne se tira de ce mauvais pas que par son habileté. Moins heureux en 1799 à Verdun, sa division fut obligée de mettre bas les armes après une défense opiniâtre, et il resta prisonnier des Austro-Russes. Souwarow lui fit un accueil distingué et lui permit de rentrer en France sur parole. Il se trouvait à Paris lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et il le seconda puissamment au 18 brumaire. Il entra alors au sénat conservateur, et obtint bientôt

après la place de gouverneur des Invalides et la dignité de maréchal de l'empire. La garde nationale parisienne ayant été organisée en 1799, il en reçut le commandement. En 1814 il vota la création d'un gouvernement provisoire, la déchéance de Bonaparte, et fut nommé par le roi pair de France et commandeur de l'ordre royal de St.-Louis. Il était déjà grand-officier de la légion-d'honneur. S'étant rendu l'année suivante au champ de mai, il fut remplacé, au second retour du roi, dans le gouvernement des Invalides, par le duc de Coigny. Il mourut à Paris le 21 décembre 1819.

SERVAGI, est le nom du fondateur de l'empire des Marattes, établi dans la presqu'île de l'Indostan. De l'audace, du courage et une certaine éloquence lui firent beaucoup de partisans, et il devint chef d'une horde guerrière d'Indiens. A cette époque, le farouche conquérant Aureng-Zeb portait la désolation dans l'Inde, où il s'efforçait de détruire les anciennes souverainetés de l'Asie. Servagi, à la tête de sa horde, eut d'abord sur lui divers avantages, et fut considéré par les Indiens comme le libérateur de sa patrie. Il prit le titre de roi, en 1674. Son discours inaugural contenait ces mots : « Je suis roi par la vertu de ce cimenterre, qu'Aureng-Zeb n'a pu briser. J'y joins le consentement de ces braves qui ont jusqu'à présent partagé mon sort. » Il consacra son couronnement par des cérémonies religieuses, afin de s'attirer le respect des peuples. Après avoir passé un mois à se faire purifier par les brames, il se fit peindre publiquement contre de l'or : on trouva qu'il pesait 16,000 pagodes qui furent aussitôt distribuées aux brames qui l'avaient purifié. Il continua la guerre avec Aureng-Zeb, et ne fit qu'étendre son empire ; aussi ce dernier disait : « Mes armes ont été employées contre Servagi pendant 49 ans, et ce pendant ses états ont toujours augmenté. » Il mourut vers 1700.

SERVAIS (saint), évêque de Tongres, transporta son siège épiscopal de cette ville en celle de Maëstricht, où ce siège resta jusqu'au 8^e siècle, qu'il fut transféré à Liège. Il assista, l'an 547, au concile de Sardique, où saint Athanase fut absous, et au concile de Rimini, en 559, où il soutint la foi de Nicée ; mais surpris par les ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques,

il détesta sa facilité (voyez PHÉBADE). Il mourut en 384. Il avait composé, dit-on, contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aélius, etc., un ouvrage que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siège de Tongres ne fut jamais transporté à Maëstricht, quoique, par diverses raisons, les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquière, dans ses *Acta sanctorum Belgii*, tome 1^{er}, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de saint Servais, jusqu'à saint Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maëstricht ou de Tongres.

* **SERVAN** (JOSEPH-MICHEL-ANTOINE), juriconsulte et littérateur célèbre, né à Romans, département de l'Isère, le 3 novembre 1737, fit ses études à Grenoble, et devint, à l'âge de 27 ans, avocat-général au parlement de cette ville ; il s'y distingua par son intégrité et son éloquence. Il s'était concilié une certaine popularité, à laquelle il ne craignit pas de renoncer pour suivre les inspirations de sa conscience. On le vit dans la cause d'un grand seigneur ruiné par une chanteuse, et dans laquelle l'opinion publiques s'était prononcée pour celle-ci, ainsi que les juges eux-mêmes, se déclarer pour le premier. Poursuivi par des calomnies et des couplets satiriques, interrompu à plusieurs reprises par les marques d'improbation de ce public dont il ne voulait pas payer les flatteries au prix de son honneur, il s'arrêta dans son plaidoyer en déclarant qu'il terminait son discours et sa carrière publique. Sa retraite lui épargna d'être compris dans les persécutions que le chancelier Maupeou fit essuyer à la magistrature. Servan écrivit des *Mémoires* où il s'appliqua à mettre au grand jour les abus de notre ancienne législation pénale, et il eut la gloire d'être le premier qui ait signalé les réformes qui depuis ont été faites dans l'administration de la justice. Servan fut nommé député aux états généraux par deux bailliages ; mais il s'excusa sur sa santé, et continua de se livrer à ses travaux de jurisprudence. Sous l'empire, il refusa de siéger au corps législatif dont il était membre. Il avait communiqué en 1800 ses vues aux législateurs chargés de la restauration de l'ordre judiciaire. Servan avait une instruction très étendue, et a laissé beaucoup

d'ouvrages, dont plusieurs, sont anonymes. Les principaux sont : | *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Grenoble, 1767, in-8°; | *Discours dans la cause d'une femme protestante*, ibid., in-12; | *Discours sur les mœurs, prononcé au parlement de Grenoble*, 1769, Lyon, 1772, in-8° et in-12; | *Discours d'un ancien avocat-général dans la cause du comte de *** (Suze) et de la demoiselle *** (Bon) actrice de l'Opéra*, Lyon, 1772, in-12 (anonyme); | *OEuvres diverses*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12; | *Réflexions sur quelques points de nos lois*, 1781, in-8°; | *Discours sur les progrès des connaissances humaines en général, de la morale et de la législation en particulier*, 1781, in-8°; | *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence sur l'opinion publique, enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12; | *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux Mémoires de Linguet sur la Bastille*, 1784, in-8° (anonyme); | *Questions du jeune Rhubarbini de Purgandis, adressées à MM. les docteurs régens de toutes les facultés de médecine de l'univers, au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*, Padoue, dans le cabinet du docteur, 1784, in-8°, 72 pages (anonyme); | *Idées sur le mandat des députés aux états-généraux*, 1789, in-8°; | *Essai sur la situation des finances de France et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8° (anonyme); | *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sycey, sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, de 24 pages (anonyme); | *Adresse aux amis de la paix*, 1789, in-8°, écrit particulièrement dirigé contre Mirabeau; | *Essais sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789, in-8°; | *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8°; | *Observations adressées aux représentants de la nation, sur le rapport du comité de constitution concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, 1799, in-8°, etc., etc., etc. Servan étant venu à Paris, y demeura quelque temps, et se retira ensuite dans sa terre de Rousseau près Saint-Remi, département des Bouches-du-Rhône, où il mourut le 4 novembre 1807, âgé de 70 ans.

SERVAN (JOSEPH), ministre de Louis XVI, général des armées républicaines, etc., frère puîné du précédent. naquit

en 1741 à Romans en Dauphiné. Ayant suivi la carrière des armes, d'abord il entra dans le corps du génie, et fut ensuite sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Malgré l'attachement qu'il devait, sous plusieurs rapports, à ce monarque, il embrassa les principes de la révolution, et fut successivement nommé colonel, maréchal-de-camp, et enfin ministre de la guerre en 1792. Il remplaça M. de Grave dans ce poste, qu'il ne conserva que jusqu'au 2 juin. Avec des connaissances peu étendues et une irrésolution naturelle, il ne pouvait remplir utilement cette place éminente, où, dans des circonstances aussi difficiles, il fallait un caractère ferme, et un véritable zèle, surtout pour sauver le roi et la monarchie. Mais ce n'était pas là le but que se proposait Servan, et il fut en conséquence réinstallé dans son ministère après la funeste journée du 10 août. Cependant son caractère demeura toujours le même, et lorsque les alliés eurent pénétré dans la Champagne, il montra son indécision accoutumée. Il se borna à provoquer la mise en arrestation des généraux Lanoue et Dubou, comme ayant refusé de marcher au secours de Lille. Il se rendit justice en demandant sa démission, et obtint peu de jours après le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, où il ne se fit guère remarquer. Accusé d'intelligence avec Dumouriez et les Girondins, du parti desquels il s'était rangé, il put se laver de toute accusation. Il fut néanmoins dénoncé de nouveau, et croyant se soustraire au coup qui le menaçait, il quitta le commandement. Il fut trompé dans son attente, et se vit arrêté dans sa propre demeure, traduit devant une commission militaire à Lyon, et transféré dans les prisons de l'Abbaye, à Paris. C'était l'époque affreuse du règne de la terreur, et chaque jour Servan s'attendait à être mis au nombre des victimes qu'on conduisait à l'échafaud. On l'oublia jusqu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il recouvra alors non-seulement sa liberté, mais son grade, ses biens et ses appointemens. Il n'eut cependant d'emploi actif qu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé inspecteur-général des troupes stationnées dans le Midi. Sous le gouvernement consulaire, il devint président du comité des revues et commandant de la légion d'honneur. Il est mort en 1808. Avant la révolution, il avait publié un ouvrage

qui était écrit dans les principes du jour, et qui avait pour titre *le Soldat citoyen*, 1780, 1 vol. in-8°; il publia en outre *Projet de constitution pour l'armée française* (avec Cessac), 1790, in-8°; *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, torn. 2 à 7, in-8°; le vol. qui sert d'*Introduction* est du général Jubé.

SERVANDONI (JEAN-JÉRÔME), peintre et architecte, né à Florence en 1695, s'est signalé par son goût pour les deux arts, et a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avait, pour la décoration, les fêtes et les bâtimens, un génie plein d'élévation et de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre et décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, et du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 49 janvier 1766. Indépendamment de plusieurs édifices particuliers, tels que le grand portail de l'église de St-Sulpice, à Paris, et une partie de la même église, on a de lui plus de soixante décorations aux théâtres de Paris, un grand nombre à ceux de Dresde et de Londres, etc., etc. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1731, sur un tableau représentant un *Temple et des ruines*. On a donné son nom à la rue qu'il habitait à Paris, près de Saint-Sulpice.

SERVET (MICHEL), antitrinitaire, né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition et lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne que Luther et Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1556, avec les médecins de Paris. Il fit son *Apologie*, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, et sa mésintelligence avec ses confrères, le dégoûtèrent du séjour de la capitale. Servet passa à Lyon, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, et fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paraître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 3 ans. Ses insolences et ses bizarreries l'obligèrent de quitter cette ville. Il trouva à

Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avait connu à Paris. Ce prélat aimait les savans et les encourageait par ses bienfaits : il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet aurait pu mener une vie douce et tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine et à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premières idées contre la religion, il ne laissait échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisait d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avait examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les réformés en faisaient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à Calvin. Elles roulaient sur la divinité de J.-C., sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, et des injures à la haine la plus implacable. Il eut par trahison les feuilles d'un ouvrage que Servet faisait imprimer secrètement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avait reçues de lui, et son adversaire fut arrêté. Servet, s'étant échappé peu de temps après de la prison, se sauva à Genève, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que *Dieu demandait le supplice de cet antitrinitaire*, il le fit brûler vif en 1553, âgé de 44 ans. « Comment les magistrats de Genève, dit l'auteur du *Dictionnaire des hérésies*, qui ne reconnaissent point de juge infailible » du sens de l'Ecriture, pouvaient-ils » condamner au feu Servet, parce qu'il y » trouvait un sens différent de Calvin? » Dès que chaque particulier est maître » d'expliquer l'Ecriture comme il lui plaît » sans recourir à l'Eglise, c'est une grande » injustice de condamner un homme qui » ne veut pas déférer au jugement d'un » enthousiaste, qui peut se tromper comme lui. » (V. LENTULUS SCIPION, MÉLANCHTHON.) Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il fallait faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage, traduit par Colladon, l'un des juges du téméraire Aragonais (Genève, 1560, in-8°),

a fourni aux catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne et Schaffhouse, consultés sur cette affaire, après la détention de Servet et avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritait la mort. Bèze, dans la vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet était un impie, et non pas simplement un hérétique : « Mais toute hérésie, dit l'abbé » Bérault, n'est-elle pas une impiété, en » ce qu'elle s'attaque à Dieu et aux choses » saintes ? Et, sans parler de bien des » articles où erre Calvin sur la Divinité » même, fut-il jamais hérésie plus fé- » conde que le calvinisme en impiétés, » en blasphèmes, en sacrilèges, en atten- » tats de toute énormité contre les mys- » tères les plus révéés dans tous les âges » de l'Eglise ? » Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystère de la Trinité ; mais ses livres, ayant été brûlés à Genève et ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve surtout très difficilement l'ouvrage publié sous le titre *De Trinitatis erroribus libri VII per Michaellem Servet, alias Reves, ab Aragonia Hispanum*. L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, en 1531, in-8°, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, et suit à peu près l'hérésie de Paul de Samosate, de Photin, etc., en distinguant J.-C. du Verbe divin ; mais il s'exprime là-dessus d'une manière obscure et embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caractères italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre : *Dialogorum de Trinitate libri II*, 1532, in-8° ; *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaellem Servetum, alias Reves, ab Aragonia Hispanum, anno 1532*, in-8°. Dans l'avertissement qu'il a mis au devant de ses *Dialogues*, il rétracte ce qu'il avait dit dans ses sept livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses *Dialogues* ; mais parce qu'ils étaient mal écrits, et qu'il s'y était expliqué d'une manière barbare. Servet paraît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies et la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui : | une Edition

de la Version de la Bible de Santès-Pagnin, avec une *Préface* et des *Scholies*, sous le nom de *Michael Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-folio, fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matières qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvait dans la 1^{re} édition à la tête de la douzième carte, forma un chef d'accusation contre lui dans le procès qui lui fut intenté à Genève. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine ; et cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité et d'abondance : comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes et incultes, devaient produire les mêmes richesses, et que les montagnes dépouillées du sol végétal pussent être autre chose que des masses de pierre. (*Voyez* une Dissertation sur cette matière dans le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} avril 1779, page 488 ; l'article JUDÉE dans le Dict. géog., et les *Lettres de quelques Juifs*, par l'abbé Guénée.) Ces progrès de l'erreur qui par degrés portèrent Servet à se soulever ouvertement contre les Livres saints, dont il avait réclamé l'autorité en faveur de ses premières opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont faite sur l'impossibilité de fixer ses idées en matière de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, et détaché du corps des fidèles. « La religion » catholique, apostolique et romaine est » incontestablement la seule bonne, la » seule sûre et la seule vraie. Mais cette » religion exige en même temps de ceux » qui l'embrassent la soumission la plu » entière de la raison. Lorsqu'il se trouve » dans cette communion un homme d'un » esprit inquiet, remuant et difficile à » contenter, il commence d'abord à s'éta- » blir juge de la vérité des dogmes qu'on » lui propose à croire ; et ne trouvant » point dans cet objet de la foi un degré » d'évidence que leur nature ne com- » porte pas, il se fait protestant. S'aperce- » vant bientôt de l'incohérence des prin- » cipes qui caractérisent le protestan- » tisme, il cherche dans le socinianisme » une solution à ses doutes et à ses diffi- » cultés, et il devient socinien. Du soci- » nianisme au déisme il n'y a qu'une » nuance très imperceptible, et un pas à » faire ; il le fait. Mais comme le déisme

» n'est lui-même qu'une religion inconsé-
 » quente, il se précipite insensiblement
 » dans le pyrrhonisme : état violent, et
 » aussi humiliant pour l'amour-propre
 » qu'incompatible avec la nature de l'es-
 » prit humain. Enfin il finit par tomber
 » dans l'athéisme. » *Dict. encyc.*, art. *Uni-
 taires*, t. 47, p. 200, édit. de Neuchâtel,
 1765. (V. MELANCHTHON, LENTULUS,
 SCIPION, VORSTIUS, CONRAD.) | *Christia-
 nismi restitutio*, Vienne, 1553, in-8°. Cet
 ouvrage rempli d'erreurs sur la Trinité,
 et dont on ne connaît qu'un exemplaire,
 qui était dans la bibliothèque de M. le
 duc de la Vallière, renferme les trois
 traités publiés en 1531 et 1532, avec quel-
 ques traités nouveaux. | Sa propre *Apo-
 logie* en latin, contre les médecins de Pa-
 ris, laquelle fut supprimée avec tant
 d'exactitude, qu'on n'en trouve plus
 d'exemplaires. Postel, aussi fanatique que
 lui, a pris sa défense dans un livre sin-
 gulier et peu commun, qui est resté ma-
 nuscrit, sous ce titre : *Apologia pro Ser-
 veto, de anima mundi*, etc. | *Ratio Syru-
 porum*, Paris, 1537, in-8°. Servet n'était
 pas sans mérite, considéré comme mé-
 decin. Il remarque, dans un des traités
 de sa *Christianismi restitutio*, que toute
 la masse du sang passe par les poumons,
 par le moyen de la veine et de l'artère
 pulmonaires. Cette observation fut le pre-
 mier pas vers la découverte de la circu-
 lation du sang, que quelques auteurs lui
 ont attribuée ; mais cette vérité confusé-
 ment connue par Servet, ne fut bien dé-
 veloppée que par le père Fabri et par
 Harvey. (Voyez ces noms.) Mosheim a
 écrit en latin l'*Histoire* de ses délires et
 de ses malheurs, in-4°, Helmstadt, 1728 ;
 elle se fait lire avec plaisir, par les dé-
 tails curieux qu'elle renferme. On trou-
 vera d'amples détails sur la vie et les
 écrits de Servet dans les ouvrages suivans :
Servetianismus, par Vigand, Koenigs-
 berg, 1575, in-8° ; *Bibliotheca antitrini-
 tarum*, de Sand, Freistadt (Amsterdam),
 1684, in-8° ; *Historia Serveti*, par Boysen,
 Wittenberg, 1712, in-4° ; *Hist. impartiale
 de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8°,
 en anglais ; *Historia Serveti*, par All-
 woerde, Helmstadt, 1727, in-4° ; *Essai
 d'une Histoire complète et impartiale des
 hérétiques*, par Mosheim, ibid., 1748, in-
 4°, en allemand ; *Recherches sur le célè-
 bre médecin espagnol Michel Servet*, par
 le même, ibid., 1750, in-4°, en allemand.
 réimprimé in-8°, avec plusieurs pièces.
 Voyez aussi *Bibliotheca Bunaviana*,

t. 1, partie 2, et l'*Histoire des sectes reli-
 gieuses* de l'abbé Grégoire.

* SERVI (CONSTANTIN de), célèbre in-
 génieur, architecte et peintre, né en 1554
 à Florence d'une ancienne et illustre fa-
 mille, se fit d'abord connaître dans sa
 patrie comme bon peintre, surtout dans
 le genre du portrait. Il parcourut ensuite
 toute l'Europe, et fut bien accueilli des
 souverains, qui le chargèrent de dif-
 férens ouvrages, et lui assignèrent de
 riches appointemens. Sa renommée ar-
 riva jusqu'aux oreilles du sopher de Perse,
 qui lui envoya des présens magnifiques,
 et l'invita à venir dans ses états. Servi
 s'y rendit, fit le portrait de ce jeune
 prince et de sa famille, et partit d'Is-
 pahan comblé de nouveaux dons. De retour
 dans sa patrie, il obtint la surintendance
 de la manufacture de mosaïque en pierres
 dures, fondée depuis quelques années
 par le grand-duc François I^{er}, avec la
 direction des travaux de la galerie et de
 la superbe chapelle, ou *Panthéon*, de
 Saint-Laurent. Servi fut ensuite attaché
 au service du grand-duc, en qualité de
 vicaire de la commune de Lucignano, et
 avec le titre de conseiller aulique de
 l'empereur. Il amassa d'immenses riches-
 ses, qui servirent ensuite à relever sa
 famille, qui avait à peine de quoi sou-
 tenir l'éclat de son rang. Il mourut à Lu-
 cignano en 1622 à l'âge de 68 ans. On trou-
 vera de plus amples détails sur lui dans
 les *Notizie de professori del disegno*, etc.
 par Baldinucci, Milan, 1812, in-8°.

SERVIEN (ABEL), marquis de Sablé,
 né en 1593, à Grenoble, d'une ancienne
 famille du Dauphiné, fut d'abord procu-
 reur-général au parlement de sa ville na-
 tale (1616). Appelé l'année suivante à l'as-
 semblée des notables qui se tint à Rouen,
 il obtint en 1618 la place de conseiller-
 d'état, et en 1624 celle de maître des re-
 quêtes de l'hôtel du roi. En 1627, il fut
 envoyé en Guyenne, en qualité d'inten-
 dant de justice, police et finances. Après
 l'avoir chargé de diverses missions dont
 il s'acquitta avec habileté, Louis XIII lui
 donna la place de secrétaire d'état de la
 guerre, après la mort de Beauclerc d'A-
 chères, et le chargea, avec le maréchal
 de Thoyras, de négocier avec l'empereur
 Ferdinand II le rétablissement de la paix
 en Italie. Dès que cette affaire fut ter-
 minée, il reprit les fonctions de sa charge ;
 mais, contrarié par le cardinal de Richelieu,
 il donna sa démission et se retira
 dans sa terre de Sablé en Anjou. A la

mort du cardinal, il fut rappelé pour régler quelques points en contestation dans les Provinces-Unies, fut envoyé à Munster avec le comte d'Avaux, et prépara le *traité de Westphalie*, qui fut signé en 1648. En 1649 on lui conféra le brevet de ministre, en 1661, le titre de trésorier et de chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Plus tard il obtint la charge de surintendant des finances qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée à Meudon en 1669 : Servien était âgé de 73 ans. Dans toutes ces négociations, il montra beaucoup de fermeté et de caractère. On lui reproche même d'avoir porté sa fermeté jusqu'à l'opiniâtreté. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8°. On trouvera de grands détails sur la dernière mission de Servien, dans les deux *Histoires des négociations de Westphalie*, dont l'une est du père Bougeant, français et catholique; l'autre de Schiller, protestant et allemand.

* **SERVILIUS-ISAURICUS**, consul romain, de l'ancienne famille des Servilius, originaire d'Albè, et établie à Rome sous le roi Numa, fut élevé au consulat l'an 78 avant J.-C., et l'année suivante il fit la guerre aux pirates, qui, depuis bien des années, infestaient les côtes de la république. Après les avoir battus sur mer, il rasa plusieurs de leurs forts et de leurs retraites en Asie, et, afin d'ôter à leurs alliés le moyen de les protéger, il pénétra dans leurs terres, s'empara des villes qui étaient sous leur domination, se rendit maître de la ville d'Isaure, et subjugué en peu de temps les Isauriens. C'est ce dernier exploit qui lui mérita le titre d'*Isauricus*. De retour à Rome, on lui accorda les honneurs du triomphe, et peu de temps après il fut nommé censeur. Il jouissait d'une grande considération, et sa présence inspirait le respect. Il paraît qu'il ne l'ignorait pas, et qu'il croyait même devoir l'exiger. Une anecdote que rapportent à ce sujet Dion et Valère-Maxime vient à l'appui de l'une et de l'autre assertion : il passait un jour sur la place publique, au moment où des juges entendaient les témoins contre un accusé qui se trouvait présent. Servilius s'avance et dit aux premiers : « Je ne » connais point cet homme, et j'ignore la » nature de son affaire; tout ce que je » sais de lui, c'est que je le rencontrai un » jour dans un chemin étroit, lui à che- » val, moi à pied, que non seulement il

ne descendit pas de cheval, mais qu'il » ne s'arrêta même point, et passa outre, » sans me donner le moindre signe d'at- » tention. C'est à vous à voir si ce fait » mérite quelque égard dans le jugement » que vous allez prononcer » Les juges alors daignèrent à peine entendre la défense de l'accusé : ils le condamnèrent d'une voix unanime, jugeant que celui qui avait manqué de respect à un magistrat aussi vénérable était capable de tout. Voilà un exemple des mœurs républicaines de Rome. Servilius mourut l'an 44 avant J.-C.; il avait 90 ans.

SERVILIUS, ou **KNAEP** (JEAN), grammairien du 16^e siècle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liège, se fixa à Anvers. Il vivait encore l'an 1545. Nous avons de lui : | *De mirandis antiquorum operibus*, Lubeck, 1600, in-4^e, ouvrage superficiel et d'un style pédantesque; | *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542, et dans les *Scriptores rer. germ.* de Freher; | *Dictionarium triglotton*, latin, grec et flamand, Amsterdam, 1600, in-12.

SERVIN (Louis), avocat-général au parlement de Paris, sous Henri IV, et conseiller d'état, se fit connaître de bonne heure par ses talens et par un zèle qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses *plaidoyers* et ses *harangues*, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix et sans but. On y trouve digressions sur digressions, et une foule de citations inutiles. Les injures et les calomnies dont ils sont farcis leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposait souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le » roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri » le Grand*, page 349) en ayant eu avis, le » manda au Louvre, le tança àprement » de son obstination, et lui commanda de » se comporter tout autrement, sous » peine d'encourir son indignation et sa » disgrâce. » Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat-général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les jésuites, objet de sa haine et de sa caustique éloquence. Ce morceau avait été annoncé avec bruit, et fixait l'attention de tout le monde : « Mais à » peine y fut-il, dit d'Avrigny, qu'on » cessa de l'entendre, tant sa langue em- » barrassée embrouillait la parole. Un » moment après il tomba aux pieds du

« procureur-général, frappé d'une apoplexie qui ne lui laissa que bien peu de momens pour se disposer à aller paraître devant celui qui juge les juges de la terre, si même il n'expira pas sur-le-champ, comme le marquent quelques relations. » Outre ses plaidoyers qui ont pour titre : *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*, 1631, in-4°, et 1640, in-fol. on a de lui : *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ, et Defensio regii status*, etc. (en faveur de Henri IV), Tours, 1590; Genève, 1593, in-8°; *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606, etc.

SERVIUS-TULLIUS, sixième roi des Romains, l'an 578 avant J.-C., était fils d'Ocrisia, esclave, qui sortait d'une bonne famille d'Ocriculum au pays latin. Ses talens donnèrent de bonne heure des espérances qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avait été élevé. Après la mort de son beau-père, il monta sur le trône, l'an 577 avant J.-C., et le nouveau monarque se signala comme guerrier et comme législateur. Il vainquit ensuite les Véiens et les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombremens sont exagérés). Il établit la distinction des rangs et des centuries entre les citoyens, régla la milice, et augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y enfermant les monts Quirinal, Viminal, et Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, et donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devait lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J.-C., et monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son père, encore sanglant et étendu au milieu de la rue : c'était la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate ou mieux du Crime. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avait toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnaie à un certain coin. Elle porta d'abord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on, (à pecude) le mot de *pecunia*. On voit encore à Rome, sur le penchant de la colline, un bâtiment qu'il avait fait construire pour prison, et qui sert mainte-

nant de chapelle souterraine à une petite église.

SERVIUS (HONORATUS MAURUS), grammairien latin du 6^e siècle, laissa de savans *Commentaires* sur Virgile imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1552, in-fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits. Il avait composé d'autres ouvrages moins importants.

SERVOIS (JEAN-PIERRE), vicaire-général du diocèse de Cambrai, né le 8 août 1764, à Coisne-sur-Loire (alors du diocèse d'Auxerre), étudia d'abord à Bourges, puis au collège de Mazarin à Paris; il prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice que lui résigna, dit-on, un commandeur de Malte. Ordonné prêtre en 1788, Servois était à l'époque de la révolution attaché, sans emploi, à la paroisse de St-Barthélemy-en-l'Île, à Paris. Il prêta le serment à la constitution civile du clergé en 1791, et devint vicaire de la paroisse des Petits-Pères (St.-Augustin). En 1795, le parti constitutionnel établit une imprimerie-librairie chrétienne, dans le but de propager les ouvrages de la secte, et fit paraître en même temps les *Annales de la Religion*. Servois coopéra au commerce de la librairie, et travailla aux *Annales* qu'il rédigea après l'abbé de St.-Marc (voyez GUENIN). Il obtint aussi un emploi dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Plus tard il quitta les fonctions ecclésiastiques; mais il continua de prendre part à tous les efforts faits par ceux de son parti pour relever leurs affaires en décadence, et assista au concile, dit *national*, de 1797, en qualité de procureur fondé de pouvoirs de Nogaret, évêque de la Lozère; au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2^e concile *national*, ouvert le 29 du même mois: il parut dans ces deux assemblées comme député du diocèse d'Orléans, et dans le concile métropolitain comme vicaire de Notre-Dame. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai, nomma Servois, chanoine, et l'année suivante vicaire-général. On assure que les prêtres qui rétractèrent le serment constitutionnel furent traités par lui avec la plus grande rigueur. En 1822, Servois perdit son influence; toutefois il conserva son titre de grand-vicaire. Il vint à Paris après la révolution de juillet 1830, et sollicita, dit-on, l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point

d'être vacant, par la nomination de M. Belmas, désigné pour l'archevêché d'Avignon, et qui refusa de sortir de son diocèse. De retour à Cambrai, Servois, qui était tombé malade à Paris, mourut le 6 juin 1831, après avoir fait une profession générale, où il déclarait seulement être dans la volonté de mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. On trouve une *Notice* sur Servois dans l'*Annuaire du département du Nord pour 1832* : mais elle renferme de nombreuses erreurs qui ont été relevées par l'*Ami de la Religion*. On connaît de Servois : | *Observations sur l'ostensoir donné par Fénélon à son église*, in-8°, 15 pages ; ce *Mémoire* qui a été lu à la société d'émulation de Cambrai, le 5 septembre 1816, fut réfuté (par M. l'abbé Gosselin), dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8° ; | *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, in-8° ; | *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration* : il prétend que c'est sur le Liban, et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797, comme ayant préparé une *Traduction de l'apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les objections de Payne : il est douteux que cet ouvrage ait vu le jour. Il fut l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, membre de la société des antiquaires et de la société de géographie. *Voyez l'Ami de la Religion* du 2 octobre 1832, n° 2003, page 428.

SESAC, roi d'Egypte donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyait devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam. (*Voyez* ce nom.) L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivait (à ce que l'on dit) quelques siècles avant la guerre de Troie. Son père ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent surtout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure et laborieuse. Ces enfans devinrent de bons ministres et d'excellens officiers ; ils accompagnèrent Sésostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, et cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Libye, et soumit la

plus grande partie de cette vaste région. Sésostris, ayant perdu son père, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connaissait le mérite et la fidélité. L'Ethiopie, située au midi l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la mer Rouge, et toutes les îles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourut et subjugué l'Asie avec une rapidité étonnante ; il pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanais, l'Arménie et la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide ; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace et l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armais, régent du royaume pendant son absence : mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix et de l'abondance, il s'occupait de travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de grâces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asile durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la mer, des canaux pour faciliter le commerce, et établit une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin, devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le temps où l'on place Sésostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer et de ne rien croire légèrement sur les établissemens et les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le règne de Sésostris de la vie de Jacob, père des Israélites, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. Il prouve, par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde et lumineuse, que ces deux noms désignent un seul et même homme, et que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*, Liège, 1790, in-42, et le *Journ. hist. et litt.*, 4^{er} décembre 1790, page 521, où l'on trouve un long parallèle com-

posé des rapprochemens les plus remarquables. Voyez LAFAUR. Fénelon, dans son *Télémaque*, et Bossuet, dans sa *Politique sacrée*, ont tracé les principaux traits du règne de Sésostri.

SESSA ou SHEHSA, philosophe indien, qu'on croit avoir vécu dans le 41^e siècle, passé pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux et savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifiait. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelque invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudièrent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourrait désirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de blé qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi, choqué, méprisa une demande qui semblait si peu digne de sa munificence. Sessa insista, et le roi ordonna qu'on le satisfît. On commença à compter les grains en doublant toujours ; mais on n'était pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de blé qu'on avait déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, et on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avait pas assez de blé dans ses états pour la finir. Vérité arithmétique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connaissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24 multiplié par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précède, et ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme suivante : 620,448,401,733,259,459,560,000. Voy. PRESTET.

* SESTINI (BARTHÉLEMY), improvisateur italien, naquit à Pistoie, en Toscane, vers 1792, et était compatriote de Corilla (et non *Corinna*) aussi célèbre par ses improvisations que par ses galanteries. Doué d'une imagination vive, et ayant des connaissances variées, Sestini improvisait avec facilité ; et ce qui fait son éloge, il n'encensait dans ses vers ni les richesses ni le pouvoir. Mais malheureusement, lors des derniers troubles de l'Italie, il voulut y jouer le rôle de Tyrthée, en en-

flammant les esprits par ses chants patriotiques. Il chercha un asile en France, et improvisa à Marseille et à Paris avec succès. Parmi les sujets qu'il a le mieux chantés, c'est celui de *Pythagore*, au moment où ce philosophe, en observant l'accord des coups de marteaux d'une forge, conçoit les lois de l'harmonie. Il mourut à Paris, le 11 novembre 1812, à peine âgé de 34 ans. Il a laissé *Pia leggenda romantica*, Rome, 1823, poème en trois chants et en octaves : le sujet est tiré du dernier tercet du cinquième chant du *Purgatoire* du Dante, qui parle de la Pia, comme d'une jeune et vertueuse femme qui périt en prison, victime de l'injuste jalousie de son époux.

SETH, 5^e fils d'Adam et d'Eve, naquit l'an 587 avant J.-C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, et vécut en tout 912 ans. On a débité sur ce saint patriarche bien des choses qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Joseph parle de ses enfans, qui se distinguèrent dans la science de l'astronomie, et qui gravèrent sur deux colonnes, l'une de brique et l'autre de pierre, des avis importants touchant les révolutions que la terre devait essayer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes ; mais le père Troilo (*Philos. Instit. Mutinæ*, 1774) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme incontestable. « Les anciens, dit-il, avaient appris d'Adam » que le monde périrait par l'eau et par » le feu ; la peur qu'ils eurent que cette » science ne se perdit avant que les » hommes en fussent instruits, les porta » à bâtir deux colonnes, sur lesquelles » ils gravèrent les connaissances qu'ils » avaient acquises, etc. » *Hist. de l'astron. anc.*, t. 1. — Il y a eu des hérétiques nommés *séthéens*, qui prétendaient que Seth était le Christ, et que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avait paru de nouveau d'une manière miraculeuse sous le nom de Jésus-Christ.

SETTALA (MANFRED), savant italien du 17^e siècle, fils de Louis *Septalius*, célèbre médecin, dont il nous reste quelques ouvrages, naquit à Milan en 1600. Il étudia successivement à Pavie, à Sienne et à Pise, et fit de si rapides progrès, qu'à sa 18^e année il passait déjà pour un prodige de savoir. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, voulut le connaître, lui accorda son estime, et lui offrit une place honorable et lucrative dans ses états. Settala, désirant voyager pour s'en-

richir de nouvelles connaissances, ne put accepter les offres de ce prince. Il visita la Sicile, Chypre, Candie, Constantinople, parcourut l'Égypte, l'Asie mineure, etc., et revint à Milan en 1630. Il reprit alors l'étude avec plus de chaleur, et à 31 ans il savait la philosophie, les mathématiques, les antiquités, la chimie, la musique, les langues latine, grecque, arménienne, le français, l'espagnol et l'anglais. Il embrassa l'état ecclésiastique, et le cardinal Borromée, qui le protégeait, le pourvut d'un canonicat dans l'église de Saint-Nazaire. Il mourut le 16 février 1680. Ce savant estimable avait un musée très curieux, enrichi de médailles rares, ainsi que d'instruments de physique, et de machines ingénieuses faites par lui-même. Il l'a laissé à la bibliothèque ambrosienne.

SEVE (MAURICE de), que le *Promptuaire des médailles* place parmi les plus illustres protecteurs des lettres, naquit à Lyon vers 1510. Ses compatriotes le choisirent pour diriger les fêtes données à Henri II : on en a imprimé la relation en 1548. Il a laissé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, et où l'on remarque beaucoup de grâce et de naturel. On connaît de lui : *Arion*, élogue sur le trépas du Dauphin ; *Eglogue sur la Vie solitaire* ; *Délie*, poème en vers ; *Le Microcosme*, ou le *petit Monde* ; *Le Blason du front et du sourcil*, etc.

* SEVELINGES (CHARLES-LOUIS de), naquit à Amiens en 1768, d'une famille originaire du Beaujolais. Après avoir étudié, jusqu'en 1782, au collège de Juilly, il entra dans le corps des gendarmes de la maison du roi. Au commencement de la révolution, il suivit les princes frères de Louis XVI, et servit dans leur armée. Rentré en France en 1802, il se livra désormais exclusivement à des travaux littéraires ; il est mort à Paris le 16 mai 1831, à l'âge de soixante-trois ans. Il serait trop long de donner la nomenclature complète de ses ouvrages ; on citera les principaux. Possédant presque toutes les langues de l'Europe, il a publié plusieurs traductions, entre autres celle de *Werther*, in-8°, seule édition complète ; *Soirées allemandes*, 3 vol. in-18 ; *Histoire de la campagne de 1800*, d'après Bulow ; contre l'usage des traducteurs, il a lui-même réfuté et discuté très judicieusement une partie du système militaire de l'auteur ; *Histoire de la guerre et de l'indépendance américaine*, trad. de

l'italien de Charles Botta, 4 vol. in-8°. On a également de lui des *Mémoires inédits et correspondance secrète du cardinal Dubois*, auxquels Sevelinges a joint plusieurs dissertations historiques d'un grand intérêt, telles qu'un *Precis de la paix d'Utrecht*, une *Notice sur le chevalier de Saint-Georges*, une *autre sur les Whigs et les torys* | *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands, dits Chauffeurs*, d'après les pièces authentiques de leur procès, 2 vol. in-12 ; | *Alfred*, imitateur du *Wilhelm Meister* de Goethe, 3 vol. in-12, avec romances et musique. Il a donné aussi l'*Histoire de la captivité de Louis XVI et de sa famille*, et un grand nombre d'autres écrits qui se recommandent par la sagesse des opinions, la facilité et la pureté du style ; il a enrichi la Biographie universelle de Michaud de plusieurs articles estimés, entre autres, ceux de Henri VIII, Jacques I^{er} et Jacques II, Haydn, etc. Sevelinges travailla au *Mercur de France*, au *Mercur étranger*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, etc. La constance de ses principes monarchiques lui attira la haine de plusieurs écrivains.

SEVERA (JULIA-AQUILIA), 2^e femme d'Héliogabale, était une vestale, qu'il épousa malgré les lois de la religion romaine. Son père, qui se nommait Quintus-Aquilius Sabinus, avait été deux fois consul. Quoique Severa fût d'une figure touchante et pleine de grâces, elle ne put fixer le cœur inconstant de son époux. Il la renvoya à sa famille, et, ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit et la garda jusqu'à sa mort, arrivée l'an 222 de l'ère chrétienne.

SEVERA (VALERIA), première femme de Valentinien I^{er} et mère de Gratien, se déshonora par son avarice. Elle mit à prix toutes les grâces de la cour. Valentinien, instruit de ses exactions, la répudia, et se maria. L'exil de Severa dura jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva en 375 de J.-C. Gratien, son fils, la rappela à la cour, et la rétablit dans les honneurs de son rang : il se fit un devoir de la consulter ; et comme elle avait de l'esprit et un jugement sain, ses avis lui furent salutaires. C'était d'après son conseil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de César, suivant l'usage observé par ses prédécesseurs, l'avait fait reconnaître

empereur, dès qu'il eut passé par d'autres dignités. Ainsi l'empire fut assuré à Gratien, qui le méritait d'ailleurs par ses talents et ses vertus.

SEVERE I^{er} (**LECIUS-SEPTIMIUS**), empereur romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de Jésus-Christ, d'une famille illustre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exercât avant que de parvenir au comble des honneurs : car il avait été questeur, tribun, proconsul et consul. Il s'était acquis une grande réputation à la guerre, et personne ne lui contestait la valeur et la capacité. On remarquait en lui un esprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, et porté aux grandes choses. Il était habile et adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux et plein de confiance : au reste fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colére et cruel. Sévère fut disgracié sous Commode, après la mort de Marc-Aurèle ; mais bientôt il fut élevé au consulat et eut le commandement des légions de l'Illyrie. Pertinax succéda à Commode : le premier, ayant été assassiné par les prétoriens, l'empire fut mis à l'encan ; le plus riche acheteur fut Didier-Julien, et il monta sur le trône. Sévère prétendit vouloir venger Pertinax, alors gouverneur de l'Illyrie ; il fit révolter ses troupes, l'an 193 de J.-C. Arrivé à Rome, il se défit de Julien et de Niger ses compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avaient suivi leur parti, en relégua d'autres, et confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Bysance par mer et par terre, et s'en étant rendu maître, il la livra au pillage ; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, et punit les peuples et les villes qui avaient embrassé le parti de Niger. Il se proposait d'attaquer les Parthes et les Arabes ; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandait dans la Grande-Bretagne, subsisterait, il ne serait pas maître absolu de Rome. Il le déclara ennemi de l'empire, marcha contre lui, et le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-temps indécise ; mais Sévère la remporta, l'an 197 de J.-C., et Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, et le fit fouler aux pieds par son cheval. Cet usage de la victoire prouve qu'il n'était pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme et les enfans d'Albin, et fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet

infortuné, et fit périr tous ceux qui avaient embrassé son parti. Les premiers personnages de Rome et quantité de dames de distinction furent enveloppés dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie et Babylone, et alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siège très long et très pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, et emmena prisonniers les femmes et les enfans. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie et la Palestine, et pardonna à ce qui restait de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les chrétiens ; c'est la cinquième dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire ; mais les progrès du christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étaient dans les temples, et les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vît dans la suite ni le corps de ce héros, ni ce que contenaient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 208, Sévère y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir, en 210, un grand mur, qui traversait l'île, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ces conquêtes. Les uns attribuèrent cette maladie aux fatigues qu'il avait essuyées ; les autres, au chagrin que lui avait causé son fils aîné Caracalla, qui, étant à cheval derrière lui, avait voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnaient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévère, poussèrent un cri qui l'effraya et l'empêcha de porter le coup. Sévère se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, et s'aperçut de son dessein ; mais il ne dit rien, et finit ce qu'il avait à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeait, il fit venir Caracalla dans sa chambre, et lui dit, en lui présentant une épée : « Si vous voulez me tuer, exécutez votre dessein, à présent que vous ne serez vu de personne. » Les légions ayant proclamé son fils peu de temps après, il fit tran-

cher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils; ensuite portant la main à son front, et regardant Caracalla d'un air impérieux : « Apprenez, lui dit-il, que c'est la tête qui gouverne et non pas les pieds; » faisant allusion à la goutte dont il était tourmenté. Comme sa mort approchait, il s'écria : « J'ai été tout ce qu'un homme peut-être; mais que me servent aujourd'hui ces honneurs? » Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à York, l'an 211, à 66 ans. Il avait écrit lui-même l'histoire de sa vie, dont il ne nous reste rien. Ce siècle était si déréglé, que sous le seul règne de cet empereur, on fit le procès à 5000 personnes accusées d'adultère. Caracalla et Géta, ses fils, lui succédèrent.

SEVÈRE II (FLAVIUS-VALERIUS-SEVERUS), empereur romain, d'une famille inconnue de l'Illyrie, était adonné au vin et aux femmes; sa passion pour le vin fut la cause de son élévation. Valère Maximilien, qui avait le même vice, le fit nommer César, en 305, par Maximien-Hercule. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome, en 307, Sévère marcha contre lui; ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximilien-Hercule, qui, après avoir abdiqué l'empire, l'avait repris, vint l'y assiéger. Sévère se rendit à lui, espérant qu'on lui conserverait la vie; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines, en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SEVÈRE III (LIVIVS SEVERUS), empereur romain, d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident, dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le général Ricimer, qui ne voulait pour maîtres que des princes qu'il pût gouverner, fit élire Sévère. Le sénat approuva cette élection, avant d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient; mais le nouveau César n'eut pas le temps de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui, pour régner sous son nom, lui avait fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévère ne fut qu'un fantôme qui viola la justice et les lois, et qui se plongeait dans la mollesse, tandis que Ricimer avait réellement l'autorité suprême.

SEVÈRE (LUCIUS-CORNÉLIUS), poète latin, sous le règne d'Auguste, l'an 24 avant J.-C., fut distingué de la foule des poètes médiocres. Il a paru, en 1715, Amsterdam, in-12, une belle édition du poème l'*Ætna* et de quelques fragmens. Elle avait été précédée par une autre in-8°, en 1703.

* **SEVERGUINE (N.)**, membre de l'académie des sciences de St.-Petersbourg, né vers 1764, mort dans cette ville le 17 novembre 1826, à l'âge de 62 ans, s'occupa spécialement de minéralogie, de chimie et de technologie, et a laissé les ouvrages suivans : | *Principes élémentaires de botanique*, S.-Petersbourg, 3 vol. 1791; | *Premiers principes de minéralogie* ibid., 1798, 2 vol.; | *Moyen d'éprouver les eaux minérales*, ibid., 1800; | *Principes chimiques des métiers et fabriques*, ibid., 1803, 2 vol.; | *Esquisse abrégée de minéralogie*, ibid., 1804; | *Dictionnaire détaillé de minéralogie*, ibid., 1807; | *Nouveau système de classement des minéraux*, ibid., 1816. Il a publié en outre en 3 vol. les *Résultats de ses voyages dans les parties occidentales de la Russie*, 1803-1805, et en 1 vol. ceux de son voyage en Finlande, 1804.

SEVERIN (saint), abbé et apôtre de la Norique, dans le 5^e siècle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié et éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eupigie, son disciple, qui avait été présent à sa mort.

SEVERIN (saint), abbé d'Agaune, ou de Saint-Maurice, en Valais, avait le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade, en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le saint l'ayant obtenue du ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, lui accorda la grâce de plusieurs criminels. Saint Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinais, le 14 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint SEVERIN, solitaire, et prêtre de Saint-Cloud.

SEVERIN (saint), évêque de Cologne se distingua par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse et des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étaient affermissées dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, et y mourut au commencement du 5^e siècle. Il connut, au rapport de saint Grégoire de Tours, par révélation, la mort de saint Martin, à

l'heure même où ce saint évêque entra en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que saint Severin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bordeaux ; cependant les deux églises en font la fête le même jour, 23 octobre, et les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SEVERIN, romain, élu pape après Honorius I^{er}, au mois de mai 640, ne tint le siège que 2 mois et 4 jours, étant mort le 1^{er} août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur et son amour pour les pauvres.

SEVERINE (ULPIA-SEVERINA), femme de l'empereur Aurélien, était fille d'Ulpian-Crinus, grand capitaine, qui descendait de Trajan, dont il avait la figure, la valeur et les talens. Sa fille avait, comme lui, les inclinations guerrières. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, et s'acquitta le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeait d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, et ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Severine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mère de Sévérien, sénateur distingué sous le règne de l'empereur Constantin.

* SEVERO-LOPEZ (don JOSEPH), professeur de médecine clinique à Madrid, médecin de Charles III, naquit à Madrid vers 1750. Il mourut en 1804 d'une attaque d'apoplexie. Severo passe pour avoir eu cet esprit observateur qui caractérise les grands médecins. Il avait entièrement réformé la médecine-pratique en Espagne, et substitué à l'esprit de système et à la routine, des principes sages et fondés sur l'expérience et la raison. Il s'exprimait avec éloquence. Ses talens soulevèrent contre lui des persécuteurs auxquels il n'opposa que le silence. M. Antoine Vallam a publié un *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* en 7 vol. ; ouvrage estimé, où l'on trouve les principes fondamentaux de la doctrine de Severo-Lopez.

SÉVIGNÉ (MARIE de RABUTIN, dame de CHANTAL et marquise de), fille de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, etc. chef de la branche aînée de Rabutin, et de Marie de Coulanges, naquit le 5 février 1627, et non pas 1626, au château de Bourbilly en Bourgogne suivant toute apparence. Elle perdit son père l'année suivante, à la descente des Anglais dans l'île de Ré, où il commandait l'escadre des gentilshommes volontaires.

Elle épousa en 1644 Henr marquis de Sévigné, qui fut tué en duel l'an 1651, par le chevalier d'Albret : elle en eut un fils et une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comté de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. Elle mourut le 18 avril 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres* ; elles ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage de cette espèce ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoique exprimée d'une manière très variée, n'y soit ramené jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matières qu'elle n'entend pas, que ses éloges et ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti ; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui dès lors portait le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes et l'absurde doctrine de la prédestination. « Je lis, dit-elle, dans une de ses lettres, l'Ecriture sainte, qui prend l'affaire depuis Adam. J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant : cela conduit jusqu'à près la mort de Notre-Seigneur ; c'est une belle suite. Pour moi, je vais plus loin que les jésuites, et voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu menace et afflige son peuple, je suis persuadée que nous avons notre liberté tout entière, que par conséquent nous sommes très coupables, et méritons bien le feu et l'eau dont Dieu se sert quand il lui plaît. » Nous allons citer les jugemens de quelques critiques sur madame de Sévigné. « Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui l'a été plus que les *Lettres de madame de Sévigné* ? Elles sont de toutes les heures ; à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse, et vous instruit presque sans demander aucune

attention? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne, personne ne l'a pleuré de si bonne foi, mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer (Laharpe). « Madame de Sévigné, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver; elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, et qui n'en ont que plus de grâce. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! comme sa joie est douce et sa tristesse a de charmes! comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse (Thomas)! » A ces jugemens, on peut ajouter ceux de Marmontel et de l'abbé de Vauxelles. La meilleure édition des *Lettres* de cette femme illustre est celle de Blaise, Paris, 1818, publiée par les soins de M. de Monmerqué, 40 v. in-8°, ou 12 v. in-12. Cette édition est précédée d'une *Notice bibliographique de toutes les éditions de cet ouvrage*, et d'une *Notice* sur madame de Sévigné, par M. de Saint-Saurin. Nous nous bornons à citer cette édition, parce que les précédentes sont moins complètes, et que celle qu'a donnée Grouvelle est parsemée de réflexions philosophiques. Il a été donné par le même éditeur en 1828, un *Supplément* en trois livraisons. Voyez l'*Ami de la religion*, t. 34, p. 138 : ce *supplément* est précieux par les nouvelles lettres que M. de Monmerqué y a ajoutées, et par les différentes autres additions qu'il a faites. L'abbé de Barral publia, en 1756, sous le titre de *Sevigniana*, un recueil des pensées ingénieuses, des anecdotes littéraires, historiques et morales qui se trouvent répandues dans ses *Lettres*, 4 vol. in-12, ce recueil, réimprimé en 1788, est fait sans choix et sans ordre. Il y a mis des notes satiriques, souvent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire et à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, » dit un auteur moderne, s'attache à tout; » théologie, histoire, poésie, lettres, ouvrages d'hommes, de femmes, de filles,

» tout lui est bon, dès qu'il dogmatise et » séduit. »

SEVIN (FRANÇOIS), philologue, né en 1682, à Villeneuve-le-Roi, dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, entreprit, avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y chercher des manuscrits; il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Ménès*, premier roi d'Egypte, in-12, et plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, qui le perdit en 1744. On a publié, en l'an 10, à Paris, les *Lettres de l'abbé Sevin sur son voyage*, dont on trouve la relation dans les *Mémoires* que nous venons d'indiquer. Son *Eloge* par de Boze, se trouve dans le seizième volume des *Mémoires* de l'académie des inscriptions.

SEVIN. Voyez QUINCY.

SEVOY (FRANÇOIS-HYACINTHE), naquit à Jugon en Bretagne, en 1707, entra, l'an 1750, dans la congrégation des eudistes, à l'âge de 23 ans, et s'y distingua par une grande application à l'étude. Après qu'il eut professé avec succès la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque temps. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec ses goûts, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, et préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entièrement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé : *Devoirs ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences et des instructions qu'il donnait de temps en temps aux jeunes ecclésiastiques. Le premier volume, 1760, est une introduction au sacerdoce, les 2^e et 3^e volumes, 1762, contiennent une retraite pour les prêtres; le 4^e traite des vices que les ministres doivent éviter, et des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée, au séminaire de Rennes, le 11 juin 1768. En général, les matières y sont traitées avec exactitude et solidité. Le style en est concis, nerveux et plein de chaleur.

* SEWEL (GUILLAUME), historien et lexicographe, naquit à Amsterdam en 1654, de parens quakers, originaires d'Angleterre. Il étudia la chirurgie, et l'exerça dans sa ville natale. Sewel avait en outre

un esprit très cultivé, possédait le latin et la plupart des langues de l'Europe. Il mourut à Amsterdam vers l'an 1720, et a laissé les ouvrages suivans : | *Dictionnaire anglais et hollandais*, 1691, in-4°, qui a eu plusieurs éditions; | *Grammaire hollandaise*; | *Grammaire anglaise et hollandaise*, in-12; | *Histoire des Juifs de Joseph*, traduite en hollandais, Amsterdam, 1704, in-fol.; | *Antiquités de Rome, de Denys d'Halicarnasse*, 1691, in-4°, traduite en hollandais, etc. Mais l'ouvrage qui eut le plus de vogue est son *Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers*, Amsterdam, 1717. Ce livre est très estimé par les quakers; on en a fait une traduction en anglais, imprimée à Londres en 1719, in-fol.

* SEWELL (GEORGES), poète et médecin anglais, naquit à Windsor vers l'an 1660, et passa jeune à Leyde, où il étudia la médecine sous Boerhaave. Il y fit des progrès, et exerça cet art à Londres et ensuite à Hampstead; mais songéant pour les belles-lettres et la poésie nuisit à ses succès dans l'état qu'il avait embrassé; aussi il vécut et mourut pauvre. Sewell n'avait pas d'habitation; il mangeait tous-jours chez ses amis et ses voisins, se souciait fort peu de son existence à venir, et ne songeait qu'à la gloire littéraire. Pendant son séjour à Londres, il fit connaissance avec Addison et Steele; ce dernier l'employa quelque temps dans la rédaction de son journal, *the-Tatler* (le Parleur); il coopéra aussi à celle du *Spectateur*, dirigé par ces deux célèbres écrivains. Il mourut à Hampstead en 1726. On a de lui : | *Vie de John Philips*; | *Défense du théâtre anglais*; | *Défense du Caton d'Addison*, 1716; | *Essai sur le gouvernement de la pensée et sur la mort*, ouvrage bien écrit et rempli de sages maximes; | *Poésies* contenant des odes, des chansons, etc.; | *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en anglais; | *Sir Walter Raleigh*, tragédie jouée à Londres en 1719, et qui eut beaucoup de succès. On a imprimé, en 1720, les fragmens d'une autre qu'il avait commencée et qui avait pour titre *Richard I^{er}*. Il a aussi écrit plusieurs autres pièces, des Pamphlets politiques, etc. Le style de Sewell était correct, et sa versification avait de l'élégance et de l'harmonie. Sa pièce de *Sir Walter* renferme des beautés et quelques beaux caractères; mais elle pèche du côté du plan et de l'intrigue.

* SEXTIUS-CALVINUS (CAÛS) est le fondateur de la ville d'Aix en Provence, qu'il fit bâtir l'an 629 de la fondation de Rome, ou 124 ans avant J.-C. Cette ville fut appelée de son nom *Aquæ Sextiæ*. Il fut envoyé au secours des Massiliens (Marseillais), battit leurs ennemis et se rendit maître de leurs places.

SEXTUS-EMPIRICUS, philosophe pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux; il était médecin de la secte des empiriques. On ignore l'histoire de sa vie. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, et un en trois livres qui contiennent les sentimens des pyrrhoniens; ce dernier a été traduit en français par Huart, sous le titre de *Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empiricus est celle de Fabricius, en grec et en latin, in-fol., Leipsick, 1718. La version est de Henri-Etienne. On lui attribue encore *Sexti Platici vel Platonici, de medicina animalium, bestiarum, pecorum et avium, liber*, Bâle, 1539, in-4°, avec les notes de Gabriel Humelberg; d'autres le donnent à SEXTUS de Chéronée, philosophe platonicien, neveu de Plutarque, et précepteur de Marc-Aurèle.

SEXTUS, XYSTUS ou SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le 2^e ou 3^e siècle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragmens grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, et les attribuait au pape saint Sixte II. Saint Jérôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem.* c. 22; item, *in Ezech.*, c. 13; item, *Epist. ad Ctesiphontem*. Saint Augustin avait d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations*. Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestadt, *Apud divam Fidem*, sous ce titre : *Xysti philosophi Enchiridion, seu sententiæ piæ et christianæ cum præfatione B. Rhenani*. Bâle, 1516, in-4°; on les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de Xystus, on ne peut guère douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que, comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes et du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit.

M Sieber en a donné une édition à Leipzig, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape et martyr, et soutient, comme Ruffin, qu'il en est le véritable auteur.

* SEYBOLD (DAVID-CHRISTOPHE), savant philologue, naquit à Brackenheim en Wurtemberg, le 26 mai 1747. Jeune encore, il obtint, en 1771, une place de professeur de belles-lettres à Iéna, et en 1774 il fut nommé recteur et professeur du gymnase de Spire. Il y demeura jusqu'en 1776, époque où il eut la même place au gymnase de Grünstadt, dans le comté de Leinengen. En 1779, le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela à Bouxwiller. Au commencement de la révolution française, cet établissement cessa d'exister, et alors Seybold se rendit à Tubingue, où il occupa la place de professeur de littérature ancienne; il y mourut le 16 février 1804. Outre plusieurs *Dissertations latines* sur Homère, des *Anthologies* et *Chrestomathies* grecque, latine et allemande, il a laissé : | *Achille Tatius*, traduit en allemand; | *Les OEuvres de Philostrate*, traduites en allemand; | *Introduction à la mythologie grecque et romaine des auteurs anciens, à l'usage des jeunes gens, avec des gravures d'après l'antique*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Il a perdu beaucoup de son mérite depuis ceux que publièrent M. Heyne et ses continuateurs. Seybold fut à la tête de deux journaux intitulés : *Variétés du Haut-Rhin* et le *Magasin des dames*.

* SEYDA, reine de Perse, et épouse de Magdeddaulat, fut, après la mort de son mari, régente du royaume, pendant la minorité de Rostan, son fils, et gouverna ses états avec gloire. Lorsque Rostan monta sur le trône, Seyda voulait le considérer encore comme un pupille, et ne lui laisser que le titre de roi; mais celui-ci désirant régner seul sur ses peuples, et se délivrer d'un joug qui lui devenait pesant, ôta à sa mère toute espèce d'autorité. Il lui permit cependant les honneurs dus à son rang. Seyda, ambitieuse et indignée, se retira de la cour et se réfugia dans le château de Taback dans le royaume de Lar. Elle y conspira contre son fils, et se fit des partisans, leva des troupes, se mit à leur tête, combattit Rostan, le fit prisonnier, et lui ravit la couronne. Cette usurpatrice ne se montrait jamais en public, et se tenait cachée derrière un rideau, pendant qu'elle donnait audience à ses ministres; elle ne se montrait à visage découvert que devant

les ambassadeurs des grands princes. Seyda mourut vers l'an 420 de l'hégire.

SEYDLITZ (FRÉDÉRIC-GUILLAUME, baron de), né à Clèves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la première guerre de Silésie il se distingua; mais la guerre de Sept-ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillants. Il couvrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandait toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, et c'est à ses dispositions, faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des Français dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyaient déjà tenir, et prévint par-là les suites étranges dont l'issue de ce combat menaçait le Brandebourg et la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, et le remercia du zèle extraordinaire et du courage qu'il avait déployés dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759: obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, et contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance et d'une estime particulière jusqu'à sa mort, arrivée en 1773, et lui fit ériger une statue sur la place Guillaume, à Berlin.

SEYMOUR (ANNE, MARGUERITE, et JEANNE), trois sœurs, étaient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, et duc de Somerset, etc., qui eut la tête tranchée en 1552. Elles étaient nièces de Jeanne Seymour épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens: elles ont composé 104 distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, lesquels furent traduits en français, en grec, en italien, et imprimés à Paris en 1554, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre*. Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très faibles.

SEYSSEL (CLAUDE de), natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit

à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître des requêtes et de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1547. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII père du peuple*, in-4°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun et assez singulier, intitulé *la granule Monarchie de France*, 1549, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement. (Voyez SLEIDEN.) Ce prélat mourut en 1520.

SEZE (le comte de). Voyez DESÈZE.

SFONDRATI ou SFONDRATE (Français), cardinal, sénateur de Milan et conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1495. Ce prince l'envoya à Sienne, qui était déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie*. Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse Anne Visconti. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone, et à la pourpre romaine. Il mourut en 1550, à cinquante-six ans. On a de lui un poème intitulé : *l'Enlèvement d'Helène*, imprimé à Venise en 1559. Il a laissé deux fils, Paul et Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération césarienne, obtint la tiare sous le nom de Grégoire XIV. — Il ne faut pas le confondre avec PAUL-EMILE SFONDRATI: celui-ci, né en 1561, était neveu de Grégoire XIV, mérita par ses vertus le chapeau de cardinal, et mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI (CÉLESTIN), célèbre cardinal, petit-neveu du précédent, né à Milan, entra dans l'ordre des bénédictins, professa les saints canons dans l'université de Saltzhourg, et fut ensuite abbé de Saint-Gall. Son savoir et sa naissance lui procurèrent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 septembre 1696, âgé de 47 ans. Ce cardinal est fort connu par plusieurs ouvrages savans, entre autres par le *Gallia vindicata*, qu'il composa, en 1687, contre les décisions de l'assemblée du clergé de France de 1682, sur l'autorité du pape. On y trouve des choses intéressantes et curieuses, entre autres les lettres de quelques évêques de l'assemblée, qui écrivirent au pape pour s'excuser par les motifs de crainte

grave qui les avaient fait adhérer à la déclaration, et la réponse du pontife qui leur dit: *Metu suasore nunquam sacerdotibus Dei esse solent in ardua et excelsa. pro religione et ecclesiastica libertate, vel aggrediendo fortes, vel perficiendo constantes* (voyez INNOCENT XII et SOARDI). En 1688, il en publia un autre contre la *Franchise des quartiers des ambassadeurs de Rome*. C'était au sujet de l'ambassade du marquis de Lavardin, et dans son différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchises, et combien ils sont contraires à la sécurité publique: il est difficile de justifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Espagne et tous les princes catholiques y avaient renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu est le traité intitulé : *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4°. On y trouve sur la grâce, sur le péché originel, et sur l'état des enfans morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Bossuet, le cardinal de Noailles et d'autres prélats écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage; mais Innocent XII et Clément XI refusèrent de le censurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec soin, et avec d'autant plus de liberté, que, l'auteur étant mort, il ne pouvait rien pour sa défense. Quelques censeurs s'adressèrent au clergé de France, mais sans plus de succès. On a fait une apologie de ce livre sous ce titre : *Dispunctio notarum quadraginta quas scriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus : Nodus, etc. inussit*. La manière de raisonner de ce cardinal sur les matières de la prédestination et de la grâce est presque entièrement conforme à celle de Lessius (voyez ce nom). On a encore de lui : *Regale sacerdotium romano pontifici assertum*, imprimé au monastère de Saint-Gall, 1695, in-8°, et *Nepotismus theologice expensus*, in-12.

SFORCE ou SFORZA (JACQUES ou GIACOMUZZO), surnommé le Grand, est la tige de l'illustre maison des Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15^e et dans le 16^e siècle. Elle a eu six ducs de Milan, et s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1569, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola et Faenza, d'un laboureur, ou selon Commynes, d'un cordonnier. Une compa-

gnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coutre de sa charrue, et s'enrôla sur-le-champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire et parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros italien combattit long-temps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait comte de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, et créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14,000 ducats que la cour de Rome lui devait. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siège de devant Naples, et reprit plusieurs places qui s'étaient révoltées dans l'Abbruzze et le Labour. Mais en poursuivant les ennemis il se noya au passage de la rivière d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424 à 54 ans. Son vrai nom était *Giaccommuzzo* ou *Jacques Attendolo*, qu'il changea en celui de Sforza.

SFORCE (FRANÇOIS-ALEXANDRE), duc de Milan, était fils naturel du précédent; il naquit en 1401. Elevé par son père dans le métier des armes, il n'avait que 23 ans lorsque son père périt au passage de l'Aterno. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René, duc d'Anjou, qu'elle avait fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugène IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens et les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avait déjà commandé l'armée des Vénitiens, contre ce prince, et il en avait épousé la fille; c'était Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanais appelèrent François Sforce son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, et les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles, duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, transporta, en 1464, à François Sforce tous les droits que la France avait sur Gènes, et lui donna Savone, qu'il tenait encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Gènes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendait son sang à qui le payait le plus cher, et sur la parole du-

quel on ne devait pas compter. Jean Simoneta a écrit l'*Histoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-fol. : c'est plutôt un modèle pour les guerriers que pour les citoyens justes et équitables.

SFORCE (GALÉAS-MARIE), fils du précédent et de Blanche Visconti, né à Fermo en 1444, succéda à son père dans le duché de Milan, en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent assassiner en 1476, dans l'église de Saint-Etienne, au milieu de la multitude assemblée. De son mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galéas-Marie (voyez l'article qui suit), et Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut aussi une fille naturelle qui épousa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle soutint un siège à Rimini et à Forli, fut enfermée quelque temps au château Saint-Ange, et mourut peu de temps après avoir été mise en liberté.

SFORCE (JEAN-GALÉAS-MARIE), fils du précédent, fut laissé sous la tutelle de sa mère et du secrétaire d'état Cecco Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce son oncle, surnommé *le Maure*, obligea la duchesse de s'enfuir de Milan, et fit trancher la tête à Simoneta, malgré son âge de septuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à son neveu un poison lent, dont il mourut à Pavie, en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le Maure ne demeura pas impuni. Louis de la Trémouille s'étant rendu maître de sa personne, il fut amené en France, et Louis XII le fit enfermer à Loches, où il mourut en 1510. Jean-Galéas Sforce avait épousé Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, roi de Naples. Ses enfans furent : 1^o François Sforce, qui, pour être soustrait à la fureur de son grand-oncle, fut envoyé en France par la duchesse sa mère auprès du roi Louis XII, et qui mourut abbé de Marmoutier en 1511; 2^o Bonne, mariée à Sigismond, roi de Pologne. — **LUDOVIC-MARIE SFORCE**, surnommé *le maure*, leur grand oncle, avait épousé Béatrix d'Est, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : 1^o Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512, mais qui, ne pouvant s'y soutenir, céda la ville de Milan au roi François I^{er}. Il vint en France avec une pension de 30,000 écus d'or, et mourut à Paris en 1530. 2^o François Sforce, troisième du nom, qui fut aussi rétabli

en 1529 par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, sans laisser de postérité; et le duché de Milan, comme fief de l'empire resta à Charles-Quint, et passa aux successeurs de cet empereur.

* **SFORCE (CATHERINE)**, fille naturelle de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan, assassiné en 1476, et femme de Jérôme Riario, prince de Forli, est regardée comme une des héroïnes de son siècle. François Ursus ou Orsi, ayant excité une insurrection contre Riario, celui-ci fut assassiné par ce rebelle, et Catherine fut mise en prison avec Octavien Riario son fils (1488). La forteresse de Forli tenait toujours pour elle, ne voulant se rendre que par son ordre : Orsi le lui arracha en la menaçant de la mort. Mais elle lui persuada de la laisser entrer dans la forteresse, afin qu'elle pût engager le commandant à se soumettre aux vainqueurs. Orsi, qui avait le fils de Catherine en otage, accéda à sa demande; aussitôt que Catherine fut entrée dans la citadelle, elle monta sur les remparts et commanda aux rebelles de mettre bas les armes, les menaçant du dernier supplice s'ils n'obéissaient pas. Ce courage réveilla le zèle de plusieurs habitants de Forli, qui se rangèrent du parti de la princesse, et les conjurés, trompés dans leur attente, furent contraints de céder, et d'autant plus promptement, que sur ces entrefaites arriva à Catherine un secours considérable que lui envoyait Ludovic-Marie Sforce, son oncle. Peu de temps après, elle recouvra le pouvoir souverain, et pendant les guerres des Français et des Espagnols en Italie, elle sut se faire respecter de l'une et de l'autre armée, et mit son état à l'abri des invasions. Catherine se remaria à Jean de Médicis, père de Côme le Grand. En 1500 le duc de Valentino l'assiégea dans Forli; Catherine lui opposa la plus vigoureuse résistance; mais se trouvant sans vivres ni munitions, elle se rendit au duc, qui l'emmena prisonnière dans le château Saint-Ange. On la remit ensuite en liberté; mais le duc de Valentino prit possession de ses états, qui, après la mort du pape Alexandre VI, furent réunis au saint Siège. Catherine Sforce mourut à Florence vers l'an 1506.

* **SFORCE (GABRIEL)**, archevêque de Milan, était fils de Jacques Sforce, surnommé *le Grand*, et frère de François, premier de ce nom, duc de Milan. Il en-

tra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et en prit l'habit dans le monastère de Lecetto. le 29 janvier 1442 : le 24 octobre de l'année suivante, il y prononça ses vœux, et y prit le nom de *Gabriel* au lieu de celui de *Charles* qu'il avait reçu au baptême. Par la suite il devint général de son ordre. En 1454, Nicolas V lui donna l'archevêché de Milan. Parvenu à cette haute dignité, il ne changea en rien sa manière de vivre, observant sa règle comme s'il eût été dans son couvent. Il mourut saintement l'an 1457. Il a écrit sur la *Grammaire* et la *Rhétorique*, et a laissé des *ouvrages historiques*, des *Lettres*, des *Discours*, des *Traites de morale* et de spiritualité, enfin les *Chroniques de la ville de Milan*.

* **SFORCE (ISABELLE)** qui florissait dans le 16^e siècle, se fit remarquer par sa vaste érudition, et par un ouvrage très estimé qui a pour titre : *Traité sur la véritable tranquillité de l'âme*.

SHADWELL (THOMAS), poète anglais, né en 1640 à Stanton-Hall, en Norfolk, mort en 1692 à 52 ans, étudia d'abord le droit, puis il travailla pour le théâtre. On a de lui, outre ses dix *Pièces dramatiques*, une *Traduction* en vers des *Satires* de Juvénal, et d'autres *Poésies*, qui n'eurent pas le suffrage des gens de goût. Dans le temps de la révolution il fut fait poète lauréat et historiographe du roi Guillaume, à la place de Dryden. La meilleure édition de ses *Ouvrages* qui ont été souvent imprimées est de 1724, 4 v. in-12.

* **SHADY-ILAND**, un des plus chauds partisans du méthodisme, naquit en Irlande vers l'an 1730. La doctrine du méthodisme avait été portée en Amérique par les deux Wesley et par Whitefield. Elle prit ensuite une autre forme sous le nom de *nouvelle lumière*. Shady s'étant transporté à Boston, ressuscita cette doctrine, et prêchait « qu'on doit suivre » en tout l'inspiration sainte, et que par « l'esprit contemplatif on dompte les révoltes de la chair. » Il interdisait la lumière et dans les prières et dans la contemplation; et, pour en donner l'exemple, il n'officiait qu'après le coucher du soleil, et dans l'obscurité la plus profonde. Mais toute doctrine qui craint le grand jour, entraîne nécessairement des abus. Celle que proclamait Shady en attira d'assez grands: et l'absence de la lumière matérielle produisit un grand nombre d'inconvénients au désavantage des pro-

priétés et de l'honneur des familles. Shady se vit obligé de fuir Boston, où sa doctrine tomba dans un entier discrédit. On ignore le lieu qui lui donna asile, ainsi que l'époque de sa mort. L'abbé de Labouderie a publié un *Précis historique du méthodisme*, in-8°.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY-COOPER, comte de), petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour en 1671 à Winborne-Saint-Giles dans le comté de Dorset. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe. De retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, et passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle et les autres philosophes qui pensaient comme lui. La reine Anne, ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclarait ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset qui était dans sa famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'était rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont : | les *Mœurs ou Caractères*, Londres, 1732, 3 vol. in-8°, et traduit en français, 1771, 3 vol in-8°. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, et qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que, dans tous les temps, les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matière ; Shaftesbury n'a fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, et qu'il connaît très mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité et l'espérance des biens éternels produisent de mauvais effets ; en même temps que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que « l'athéisme » (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'âme) « retransmet toute affection à ce qu'il y a de plus aimable et de plus digne de l'homme ; que l'on est peu sensible à l'ordre moral quand on envisage l'univers comme un chaos ; qu'un athée ne peut respecter sincèrement les lois et les magistrats ; que rien n'est plus capable d'exciter à la vertu et de détourner du vice que la présence de l'Étre suprême, témoin et

» juge de tout ce qui se passe dans l'univers ; qu'il y a une relation essentielle entre la vertu et la piété ; que la perfection et le mérite de la vertu sont dus à la croyance d'un Dieu rémunérateur et vengeur, etc. » | *Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations qui roulent sur les matières les plus importantes*, traduit en français, la Haye, 1707, in-8°. Ce sont des leçons que les libertins de ce siècle ne pratiquent que trop. | Une *Lettre sur l'enthousiasme*, traduite en français par Sanson, la Haye, 1708, in-8°. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur, dans des momens d'une humeur opposée, a si bien réfuté. Car on sait que c'est le pur caprice qui règle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siècle passé : « Chaque libertin se fait, selon son caprice, une créance à sa mode, et qui n'est que pour lui seul, suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, selon l'humeur présente qui le domine. » Bourdaloue, *Panég. de saint Thomas*. Avez remarqué de Montaigne, dans son article.

SHAKESPEARE (WILLIAM), célèbre poète anglais, né le 23 avril 1564 à Stratford sur l'Avon, dans le comté de Warwick, d'un gentilhomme qui était marchand de laine. Une famille de dix enfans à nourrir et peu de succès dans son commerce de laine réduisirent son père à un état voisin de la misère, et il dut se démettre des fonctions de bailli de sa corporation ; il fit même, selon quelques traditions, le métier de boucher. William, l'aîné de ses fils, étudia quelque temps à l'école de Stratford, et fut placé ensuite chez un procureur. Il se maria à l'âge de 16 ans avec Anne Hathaway, fille d'un riche paysan. Après avoir dissipé le peu de bien qui lui restait et celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien ; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des tragédies, dont le succès fit sa fortune et celle de ses camarades. Quant aux talens du comédien, ils n'étaient pas à beaucoup près aussi grands dans Shakespeare que ceux du poète. Le rôle où il brillait le plus était celui de spectre dans *Hamlet*. Shakespeare quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque temps, jouissant d'une for-

tune assez considérable. Il mourut le jour anniversaire de sa naissance en 1616, dans la 52^e année de son âge. On plaça sur son tombeau ce distique latin :

Judicio Pylium, genio Socraten, arte Maronem,
Terra tegit, populus moriet, Olympus habet.

La nature s'était plu à rassembler dans la tête de ce poète ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que l'ignorance peut avoir de plus bas et de plus détestable. Des Français anglo-mans ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique ; les Anglais eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux.

« Si le génie de Shakespeare eût été bien cultivé, dit le comte de Chesterfield, ces beautés que nous admirons si justement en lui n'auraient pas été défigurées

« par ces absurdités et ces extravagances » qui les accompagnent si fréquemment. »

Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespeare au-dessus de ce qu'il vaut, il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeler *faquins, impudens, imbéciles, monstres*, etc., ceux qui en portent un

jugement trop favorable ; de les regarder comme une source de calamité et d'horreur, et d'assurer qu'il n'y a pas assez

de *piloris* en France pour punir un tel crime (*Lettres à M. le comte d'Argental, le 19 juillet 1776*). N'est-ce pas là faire du paisible empire des muses un empire de

rage et de terreur ? Celles des pièces de Shakespeare qu'on estime le plus, sont *Othello, les Femmes de Windsor, Hamlet, Macbeth, Jules César, Henri IV, et la Mort de Richard III*. La meilleure édition des *OEuvres* du Sophocle

anglais est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, et qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8°. On estime aussi les

corrections et les notes critiques faites sur ce poète par le savant Guillaume Warburton. Nous pouvons encore citer

les éditions de Thomas Hanmer, 1744, 6 vol. in-4°, et de Bâle, avec des notes, 24 vol. in-8°. On trouve dans les dernières

éditions de Shakespeare, outre ses *Tragédies*, des *Comédies* et des *Poésies mêlées*. Les unes et les autres offrent des

traits de génie, mais sans bienséance et sans régularité. M. de la Place a donné en français la *Vie* de Shakespeare, et a

traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre anglais*, 1745. M. le Tourneur en a donné une traduction complète,

commencée en 1775, et finie en 1783, 20

vol. in-8°. C'est cette traduction et les louanges que le traducteur donne à Shakespeare qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriste, le public équitable n'a pas épargné les transports colériques de l'antagoniste. On s'est souvenu de l'épigramme de Pi-

ron :

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Thiriot le thuriféraire,
Le prince des badauds, Voltaire,
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois :
Da mien ne tirons qu'une flèche
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui :
Malheur à lui seul s'il en sèche....
Louons quelque autre auteur que lui.

On a érigé à Shakespeare, en 1742, un beau monument dans l'abbaye de Westminster. Madame de Montagu a publié une *Apologie* de ce poète ; il en a paru une traduction française, Londres, 1777, in-8° (voyez KEATE).

SHARP (JEAN), l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits né à Bradfort en 1644, mourut en 1714, dans sa 70^e année. Il devint doyen de Norwich, occupa plusieurs autres places importantes, et fut placé sur le siège d'York, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons* estimés.

* SHAW (THOMAS), voyageur anglais, de la société royale de Londres, professeur de langue grecque, et principal du collège d'Edmond à Oxford, où il mourut en 1751, était né en 1692 à Kendal dans

le Westmoreland. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chapelain du comptoir d'Alger. Il est connu par ses

Voyages en divers lieux de la Barbarie et du Levant, en anglais, Oxford, 1738, in-fol. Il donna un *Supplément* en 1746, in-fol. Ces *Voyages* ont été traduits en

français, la Haye, 1745, 2 vol. in-4° ; l'auteur avait demeuré plusieurs années en

Afrique. Il s'étend beaucoup sur les eaux thermales, la description des animaux, des plantes, etc. — Il ne faut pas le confondre avec PIERRE SHAW, premier

médecin du roi d'Angleterre, dont on a : | un ouvrage sur l'*Histoire et la cure des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, en

anglais, écrit avec simplicité et sans prétention ; | *Leçons de chimie, propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, Londres, 1754, en anglais et

en français ; Paris, 1739, in-4°, avec des notes du traducteur.

* **SHAW** (STETBING), théologien et antiquaire anglais, né en 1762 à Stone, au comté de Stafford, mort en 1802, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il fut précepteur du célèbre sir Francis Burdett. Il devint curé de Harlthorn, après la mort de son père. On lui doit une *Histoire du comté de Stafford*, 1798-1801, 2 vol. in-folio ; elle est restée incomplète. Il a rédigé avec un de ses amis, le *Topographe*, feuille périodique, qui n'était qu'un extrait des livres et manuscrits curieux du Muséum britannique.

* **SHÉE** (HENRI), comte et pair de France, né en 1739 à Landrecies, d'une famille irlandaise, entra à 16 ans comme cadet au régiment irlandais de Clarke, et parvint, en 1785, au grade de colonel du régiment de Colonel-Général. Il était attaché à l'état-major de l'armée en 1791, lorsqu'il prit sa retraite pour cause d'infirmités. Sous le Directoire il rentra dans la carrière militaire, et obtint le grade de général de brigade. C'est en cette qualité qu'il eut part au projet de descente en Irlande, formé en 1796 par les généraux Hoche et Brucix. Après avoir servi pendant près de 47 ans, et avoir fait onze campagnes, il entra dans les emplois civils. En 1797 on le nomma président d'une commission établie à Bonn pour l'administration des Pays-Bas réunis. Il devint ensuite préfet du Mont-Tonnerre, puis du Bas-Rhin ; fut appelé au sénat le 7 février 1810, et nommé membre de la chambre des pairs le 4 juin 1814. Il est mort le 3 mars 1820. Le roi a accordé la survivance de son titre de pair à son petit-fils M. Dalton-Shée. Son *Eloge*, prononcé par le maréchal Mortier, a été imprimé dans le *Moniteur* du 27 juillet 1820.

SHEFFIELD (JEAN), duc de Buckingham, ministre d'état du roi d'Angleterre naquit vers 1646. Il servit sur mer contre les Hollandais, et fit ensuite une campagne en France sous Turenne. La réputation de sa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglais envoyèrent contre Tanger. Le roi Guillaume et la reine Marie l'honorèrent de leur confiance. Il refusa la place de grand-chancelier d'Angleterre, sous le règne de la reine Anne. Sa seule ambition était de cultiver, dans un doux repos, l'amitié et la littérature. On a de lui des *Essais sur la poésie et sur la satire*, et plusieurs autres ouvrages en vers et en

prose, imprimés en 2 vol. in-8°, Londres, 1729, qui sont très estimés des Anglais. Ses *Essais sur la poésie* ont été traduits en français : il y donne, sur chaque genre, des préceptes qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines et de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON (GILBERT), archevêque de Cantorbéry, naquit dans le Staffordshire en 1598, et mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur de la fameuse imprimerie connue sous le nom de *Théâtre sheldonen*. (Voyez OXFORD dans le *Dict. géog.*) Quoique dans un moment d'ostentation philosophique il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystère d'état*, il était convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers ; il en a suivi les impulsions dans plus d'une rencontre ; car on dit qu'il employa plus de 57,000 livres sterling en œuvres de piété.

* **SHENSTONE** (GUILLAUME), célèbre poète anglais, naquit à Hales-Owen, dans le Shropshire, en 1714. Son père était un gentilhomme campagnard, qui n'ayant reçu aucune éducation ne put en donner à son fils. Une vieille dame, sa voisine, lui apprit à lire, et il prit dès lors tant de goût pour la lecture, qu'il mettait de côté les jeux de l'enfance pour se procurer le plaisir de lire. Il avait dix ans lorsqu'il perdit son père. Un oncle maternel le fit entrer, en 1732, au collège de Pembroke à Oxford. En 1737 il fit paraître son premier ouvrage, auquel il ne mit point son nom, et qui fut bien accueilli du public. Il séjourna alternativement à Bath et à Londres ; plus tard il se fixa à la campagne, mais des dépenses inconsidérées le réduisirent à la misère. Il mourut des suites d'une fièvre putride, le 11 février 1763, à l'âge de 49 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Mélanges*, en prose et en vers, Londres, 1737 ; | *La Maîtresse d'école*, charmant poème, qu'il consacra à la mémoire de la dame obligeante qui lui avait appris à lire ; | *Le Jugement d'Hercule*, etc. Dodsley, son ami, recueillit et publia ses *Œuvres* en 3 vol. in-8°, 1764 ; une 3^e édition parut en 1768. Le 1^{er} renferme ses *poésies*, le 2^e ses ouvrages en prose, et le 3^e ses lettres à ses amis : on les cite comme un modèle de concision et de pureté de style.

* **SHERBURNE** (lord), voyageur irlandais vivait dans le 18^e siècle. Il parcourut toutes les cours de l'Europe ; s'étant en-

suite retiré dans ses terres, il visita les endroits les plus reculés de l'Irlande, et publia les résultats de ses observations dans 300 cartes manuscrites, où il décrit jusqu'aux héritages un peu recommandables de ce royaume, sous le titre de *Topographie d'Irlande*. Ces cartes forment 3 vol. in-fol.; mais ce recueil précieux fut perdu pour l'Angleterre; le fils de Sherburne, passant de Dublin à Londres, sur le vaisseau *l'Unité*, fut pris par des armateurs français, qui envoyèrent ce manuscrit à Paris, où on le conserve à la bibliothèque royale.

* **SHEREBATOF** (le prince), historien russe, un des hommes les plus instruits de sa nation, vivait encore sur la fin du 18^e siècle. Il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, où il se lia avec les savans les plus renommés. On a de lui : | *Histoire des imposteurs russes*; | *Histoire de Russie depuis les premiers temps*, dont il a paru 5 vol. in-4°, qui ont établi la réputation de l'auteur. On doit aussi aux savantes recherches du prince Sherebatof les ouvrages suivans, savoir : | *Journal de Pierre le Grand*, 2 vol. in-4°, qu'il trouva dans les archives de l'empire et qui fut publié par ordre de Catherine II. Ce journal contient huit livres; les cinq premiers ont été corrigés par le czar Pierre lui-même, et ils comprennent les événemens arrivés depuis l'insurrection des strélitz en 1690, jusqu'à la paix de Nystadt en 1721. L'éditeur l'a enrichi de plusieurs notes qu'il a jointes à des pièces importantes tirées des archives russes, et qui augmentent l'intérêt de l'ouvrage; | *Histoire russe*, avec une analyse qui comprend depuis le règne de Volodimir Monomaque en 1114, jusqu'à celui d'Iwan Vassiliowitz I^{er}, en 1472; l'auteur y décrit particulièrement les troubles qui agitérent à cette époque la ville de Novogorod, et sa soumission à ce czar; | *Vie de Pierre le Grand*, imprimée d'abord à Venise, en langue russe, et réimprimée avec des augmentations en 1774.

* **SHERIDAN** (THOMAS), littérateur anglais, fils d'un théologien de ce nom, né à Quilca, en Irlande en 1721, fit successivement ses études à l'école de Westminster, et au collège de la Trinité à Dublin. Il avait un goût dominant pour l'état de comédien; mais tant que son père vécut, il n'osa pas s'y livrer. Dégagé de ce frein, il passa du collège au théâtre, et débuta en 1743 dans celui de Smock-Alley, par

le rôle de Richard III. Le succès qu'il obtint l'encouragea à passer à Londres l'année suivante, et il fut reçu au théâtre de Covent-Garden. Ce théâtre ayant été fermé, Shéridan, qui se trouvait sans emploi, donna des cours de déclamation, et eut beaucoup d'écouliers. La vogue qu'il obtint dans ce nouvel état le fit recevoir maître-ès-arts aux universités de Dublin et de Cambridge : il s'occupait en même temps de la rédaction de ses différens ouvrages. Sa passion primitive l'appelant toujours au théâtre, il entra à celui de Drury-Lane, et peu après le roi lui accorda une pension. Employé successivement à Covent-Garden, et de nouveau à Drury-Lane, il succéda au fameux Garrick comme directeur de ce théâtre. Vers la fin de ses jours, il se retira à Margate, où il mourut en 1788. Il a laissé : | *Scène attique*, divertissement donné en 1767, et composé de déclamation, de chant et de musique instrumentale; | *Leçons sur l'art de prononcer et d'écrire*, ouvrage fort estimé; | *Dictionnaire anglais*, 2 vol. in-4°. L'auteur s'est principalement attaché à établir une prononciation fixe, que les Anglais ne suivent pas, et qui embarrasse tout étranger qui veut apprendre cette langue. | *De l'éducation en Angleterre, ou la Source des désordres de la Grande-Bretagne*. Cet ouvrage est bien pensé, et écrit d'un bon style. | *Dissertation sur les difficultés qui se rencontrent dans l'enseignement de la langue anglaise*, in-4°; | *Leçons de déclamation*, in-4°; | *Vie des Swift*, qu'on a mise à la tête des ouvrages de ce poète; | *Elémens de la langue anglaise*, etc., etc.

SHERIDAN (FRANÇOISE), femme du précédent, dont le nom était Chamberlaine, descendait de sir Olivier de Chamberlaine : elle naquit en 1724 en Irlande d'une bonne famille anglaise. Elle se trouvait à Londres au moment où s'élevèrent des disputes dans l'entreprise du théâtre à la tête duquel était Shéridan; miss Chamberlaine publia, en faveur de celui-ci, un pamphlet anonyme, qui fut très goûté du public, et qui fut utile à son protégé. Shéridan voulut connaître sa protectrice, et l'épousa. Cette dame vint en France pour rétablir sa santé, et mourut à Blois en 1766. Elle a laissé : | *Histoire de miss Sidney Bidulph*, roman, traduit en français par Robinet et par Prévost, 4 vol. in-12; | *Nourjahad*, un volume, traduit en français en 1769, in-12 : M^{me} de Genlis en a tiré son *Règne d'un jour*; | *The*

Discovery; | *The Dupe* : ces deux comédies furent jouées en 1763, et obtinrent beaucoup de succès. Madame Shéridan écrivait avec pureté, était douée d'une riche imagination; mais ce qu'on peut dire de mieux à sa louange, c'est que, dans ses romans comme dans ses comédies, les mœurs sont respectées, et qu'on y trouve une excellente morale, seul mérite qui rende un roman digne d'être lu avec plaisir et surtout sans danger.

SHERIDAN (RICHARD-BRINSLEY), fils des précédens, célèbre orateur et auteur dramatique, naquit le 4 novembre 1751, dans la capitale de l'Irlande. Il montra, dans ses études, si peu de dispositions, que ses maîtres désespéraient de lui. En 1769, il entra au *Middle Temple* pour y étudier la jurisprudence; mais au lieu de s'en occuper, il fit des articles pour les journaux. Miss Linley, fille du musicien de ce nom, lui ayant inspiré une forte passion, il eut deux duels à son sujet, et comme des deux parts les parens refusaient de consentir à son mariage, il se rendit avec elle sur le continent, où il l'épousa. A son retour en Angleterre, Shéridan, malgré son peu de fortune, ne permit plus que sa femme reparût sur le théâtre. Déjà il avait composé des pièces de théâtre qui furent mal reçues. Il en écrivit d'autres qui obtinrent un meilleur accueil, et il devint un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane. Elu à la chambre des communes en 1780, il se montra un des plus fermes appuis de l'opposition, et lorsque lord Rockingham parvint au ministère en 1782, il vit ses efforts récompensés par la place de sous-secrétaire d'état des affaires étrangères, sous la direction de Charles Fox. En 1783, il fut nommé secrétaire de la trésorerie. Il se fit remarquer par la logique vigoureuse et pressante avec laquelle il défendit le bill proposé par Fox, touchant la compagnie des Indes orientales (voyez FOX). En 1785, il eut à lutter contre Pitt, et de part et d'autre on fit entendre des sarcasmes très amers. Le talent qu'il déploya la même année dans l'examen des prétentions des Irlandais, acheva d'établir sa réputation comme orateur. Mais ce fut surtout le fameux procès de Hastings, gouverneur du Bengale, qui lui fournit, en 1787, une occasion de faire briller tout son talent. Il prononça, dans cette importante affaire, un discours qui captiva l'attention de la chambre pendant plus de cinq heures, et attira dans son

opinion bien des gens disposés à être ses antagonistes. Après la retraite de Fox, il devint le chef de l'opposition, et montra un ardent enthousiasme pour la révolution de France, en en désapprouvant cependant les excès. Lorsqu'il vit son pays menacé d'une invasion, il soutint le ministère, et reconnut la nécessité de seconder l'exécution des lois et les mesures du gouvernement. Après la mort de Pitt (1806), Shéridan fut pourvu par Fox de l'office très lucratif de trésorier de marine. Son intempérance le conduisit au tombeau le 7 juillet 1816; il fut inhumé à Westminster. Il avait dissipé toute sa fortune et contracté des dettes considérables qui l'auraient conduit en prison, où il serait mort, si ses amis n'eussent interposé leurs bons offices, et subvenu à ses besoins jusqu'à son dernier jour. Shéridan avoit la voix forte et claire; mais son débit était souvent précipité et toujours dépourvu de grâces. Il ne possédait ni la noblesse de Pitt ni la chaleur de Fox; mais il les égalait en profondeur et en facilité. Il excellait surtout dans l'art de la raillerie. Quelquefois cependant son penchant pour l'épigramme dégénérait en bouffonneries et en trivialités indignes de trouver place dans une discussion oratoire. Il règne, dans ses dernières harangues, une négligence qui était l'effet de l'indolence de son caractère. Dans la société, c'était un des hommes les plus aimables de l'Angleterre. Sa conversation abondait en comparaisons ingénieuses, en allusions plaisantes, en réparties vives et enjouées. On lui doit les ouvrages suivans : | *Epîtres d'Aristote*, traduit du grec; | les *Rivaux*, comédie, 1774; | la *Duègne*, opéra; | un *Tour à Scarborough*, comédie imitée de Van Brugh; | la *Critique*, ou la *Répétition d'une tragédie*; | l'*Ecole de la médisance*, comédie jouée en 1777; traduite en français par Bunel de Lille, 1790, in-8°, et par M. Villemain, dans le tome 1^{er} du *Théâtre anglais*. des *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés chez Ladvocat; | *Vers à la mémoire de Garrick*; | *Etat comparatif des deux bills sur l'Inde*; | *Epître à Henry Dundas*; | *Pizarre*, imité de Kotzebue, et un *Discours sur le budget de 1802*. On trouve dans la *Collection the british classics*, publiée chez Baudry, les *OEuvres dramatiques de Shéridan*, 4 vol. in-32. Thomas Moore a publié des *Mémoires sur la vie de Shéridan*, Londres, 1826, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en fran-

çais par M. Th. Parisot, Paris, 1826, 2 volumes in-8°.

* **SHERIDAN** (CHARLES-FRANÇOIS), naquit à Londres vers l'an 1730, suivit la carrière diplomatique, et fut secrétaire de l'envoyé d'Angleterre en Suède. Il est auteur d'une excellente *Histoire de la dernière révolution de Suède sous Gustave III*, 1772. M. Lescène-des-Maisons en a fait un *Extrait*, qu'il publia à Paris en 1781, in-12. L'ouvrage en entier a été traduit par M. Bruyset aîné, Londres (Paris), 1 vol. in-8°.

SHERLOCK (GUILLAUME), théologien anglais, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé et devint doyen de Saint-Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la mort et du jugement dernier*, et celui de l'*Immortalité de l'âme et de la vie éternelle*. Ils ont été traduits en français, le 1^{er} en 1696, in-8°, par Mazet; le 2^e en 1708, in-8°, par Marmande. On a encore du même auteur d'autres ouvrages dont les Anglais font un grand cas.

SHERLOCK (THOMAS), célèbre prélat anglais, né à Londres en 1678, mort vers 1740, âgé d'environ 78 ans, fit des études brillantes à l'université de Cambridge. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du temple, et enfin évêque de Bangor. Les livres scandaleux que l'incrédulité produisit contre la religion en Angleterre attirèrent son attention. Il réfuta solidement les *Discours impies sur les fondemens et les preuves de la religion chrétienne*, dans six sermons pleins de lumière, qu'il prêcha au temple lorsqu'il en était le maître. Abraham le Moine les a traduits en français sous ce titre : *De l'usage et des fins de la prophétie*, in-8°. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des *Discours*, attaqua Wolston. Il prouva contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jésus-Christ, dans un traité intitulé : *Les Témoins de la résurrection de J.-C. examinés selon les règles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois in-12, ainsi que le précédent, tant en anglais qu'en français. Cet honneur leur était dû pour la justesse et la profondeur qui y règnent. On a encore de Sherlock des *Sermons*, traduits en français en 2 vol. in-8°.

SHIRLEY (THOMAS), voyageur anglais, né en 1564, frère aîné d'Antoine (voyez l'article suivant), le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une circassienne de son sérail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais il eut le désagrément de voir en Angleterre un nouvel ambassadeur persan le traiter d'imposteur. Jacques I^{er} ne sachant quel était le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley, n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, âgé de 63 ans. Sa veuve revint en Europe, et alla se fixer à Rome. Il publia une *Relation de ses voyages*.

SHIRLEY (ANTOINE), frère du précédent, né à Wiston, dans le comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité et d'intelligence pour les affaires. Dans sa jeunesse, il fit un voyage aux Antilles, dont la *relation* se trouve dans le recueil de Hakluyt, Londres, 1600, tome 3. A son retour la reine Elizabeth l'envoya en Italie. L'objet de cette dernière mission était de secourir les Ferrarais, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avaient fait leur paix, il passa en Perse avec les fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquaient, l'accueillit favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager à armer contre les Turcs, tandis qu'il les attaquerait lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, où il fut nommé amiral des mers du Levant, et ne retourna plus en Perse. Il vivait encore en 1631. La *Relation de ses voyages* se trouve dans le recueil de Purchals, Londres, 1625 et 1626, 5 vol. en anglais.

* **SHORE** (JANE), femme célèbre par la passion qu'elle sut inspirer à Edouard IV, naquit à Londres vers le milieu du 15^e siècle. Elle devint l'épouse d'un riche orfèvre de cette ville, à qui Edouard l'enleva. Toute puissante auprès de ce monarque, elle n'abusa jamais du crédit dont elle jouissait. Edouard étant mort en 1482, elle s'attacha, selon Thomas Morus, à lord Hastings, et fut enveloppée dans une accusation que lança en plein conseil Richard III contre ce dernier. Hastings fut

décapité, et Jane Shore, fut traduite devant le conseil comme *sorcière*. Le conseil ne la condamna point, parce qu'aucune preuve ne put être donnée pour motiver l'arrêt de son supplice. Renvoyée devant une cour ecclésiastique, elle fut condamnée pour ses adultères et ses débauches, à faire amende honorable, en chemise et en présence de tout le peuple, devant l'église de St.-Paul de Londres. Les traditions populaires la font mourir de faim; mais il paraît qu'elle ne mourut que sous le règne de Henri VIII. Ses malheurs ont fourni à Rowe, poète anglais, le sujet d'une tragédie dont M. Andrieux a fait la traduction en 1824: elle a été imitée par M. Liadières, qui a donné à l'Odéon, en 1824, une tragédie intitulée *Jane Shore*, et par M. N.-L. Lemercier, qui a fait représenter sur le théâtre Français le drame historique de *Richard III et Jane Shore*, en cinq actes et en vers. Ces deux pièces ont été imprimées en 1824, in-8°.

SHUCDFORK (SAMUEL), pasteur de Shelton, dans la province de Norfolk, puis chanoine de Cantorbéry, et chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étaient celles d'un savant que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui: | une *Histoire du monde, sacrée et profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* par Prideaux; ce livre, dont le 1^{er} volume parut en 1728, a été traduit en français, et ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1734, l'empêcha de pousser son *Histoire* jusqu'à l'an 747 avant J.-C., temps auquel Prideaux a commencé la sienne. | Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en français, et qui est intitulé: *La création et la chute de l'homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du monde*. Il y a dans ce livre des choses singulières.

SIBA. Voyez MIPHIBOSETH, fils de Jonathas.

SIBBALD (sir ROBERT), médecin et littérateur écossais, naquit dans le comté de Fife, vers 1643. Il étudia à l'université de Saint-André, où il occupa la première chaire de médecine, et voyagea en France et en Italie, où il visita les hôpitaux et les établissemens de médecine. De retour dans la capitale de l'Ecosse, il y donna un plan pour un collège royal qui fut consa-

cré à cette faculté; il y établit en outre un jardin botanique. Ses talens lui gagnèrent la bienveillance de Charles II qui le fit chevalier, le nomma son médecin et son géographe et le chargea d'écrire l'histoire de sa patrie. Sibbald mourut à Edimbourg, en 1720, et a laissé: | *Scotia illustrata, seu Prodromus hist. naturalis*, Edimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., avec fig.; | *Histoire ancienne et moderne des comtés de Fife et de Kinross*, avec leur description et la notice des productions naturelles, Londres, 1710, in-folio; | *Phalainologia nova, sive observationes de rarioribus quibusdam balænis, in Scotiæ littus nuper ejectis*, Londres, 1773, in-8°; | des *Mémoires* qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*, années 1696, 1698 et 1700.

SIBELIUS (GASPARD), théologien calviniste, né à Elberfeld, dans le duché de Berg, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, etc. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619, pour être réviseur de la *Version flamande* du nouveau Testament, que ce conciliabule avait ordonnée. Il mourut le 1^{er} janvier 1638. On a de lui: *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des sermons, des commentaires, des discours historiques et moraux sur l'Ecriture sainte: ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avaient été imprimés d'abord séparément: ils sont réunis dans cette édition.

SIBER (URBAIN-GODEFROY), professeur d'antiquités ecclésiastiques à Leipsick, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont: une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisait souffrir aux anciens martyrs*; une autre sur l'*usage des fleurs dans les églises*.

SIBERUS (ADAM), poète latin, né à Kemnitz en Misule, mort en 1585, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes et d'autres poésies, imprimées en 2 vol. et dans les *Delicia Poetarum germanorum*. Ses vers sont languissans; mais il y a de l'élégance et de la douceur.

SIBILET (THOMAS), né à Paris en 1512, se fit recevoir avocat au parlement de Paris; mais il s'appliqua plus à la poésie française qu'à la plaidoirie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui: | l'*Art*

poétique français, Paris, 1548 et 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poètes de son temps qui avaient acquis le plus de réputation. | *Iphigénie*, traduite d'Euripide, ibid., 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers; | des ouvrages divers.

* **SIBYLLE**, marquise de Mont-Ferrat et reine de Jérusalem, était sœur de Baoudouin IV, auquel elle succéda dans ce royaume en 1186. Sibylle avait épousé Guy de Luzignan. Ce mariage avait excité l'envie de plusieurs chevaliers du Temple, qui conseillèrent à Sibylle de se séparer de son mari. Ne pouvant lutter contre leur parti, qui était puissant, elle feignit d'accéder à leur demande et renvoya Luzignan; quelque temps après, elle fit jurer à ces mêmes chevaliers qu'ils reconnaîtraient pour souverain celui qu'elle prendrait pour époux. Sibylle déclara que c'était toujours Guy de Luzignan qu'elle préférait. Les chevaliers du Temple, liés par leur serment, n'osèrent plus opposer de résistance, et Luzignan fut couronné roi de Jérusalem.

SICARD (CLAUDE), jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités et la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyèrent en mission en Syrie, et de là en Egypte. Il mourut au Caire en 1726 avec la réputation d'un voyageur exact et d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation sur le passage de la mer Rouge* par les Israélites, et plusieurs écrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes et agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des missions*, 8 vol. in-12, et dans les cinq premiers volumes des *Lettres édifiantes*, nouvelle édition, 26 vol. in-12, Paris, 1780.

* **SICARD (ROCH-AMBROISE CUCURRON)**, connu sous le nom de l'abbé, directeur de l'institution des sourds-muets de Paris, naquit le 20 septembre 1742, au Fousseret, près de Toulouse, et fit ses études dans cette ville. Il embrassa l'état ecclésiastique, et exerça quelque temps les fonctions du ministère. M. Champion de Cicé, archevêque de Bordeaux, ayant résolu d'établir dans son diocèse une école de sourds-muets, envoya l'abbé Sicard à Paris pour y apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée. A son retour, il fut chargé de la direction de l'établissement fondé par ce prélat dans le chef-lieu de son diocèse, et les succès qu'il obtint lui valurent d'honorables distinctions.

Nommé vicaire-général de Condom, et chanoine de Bordeaux, il fut en outre associé à un grand nombre de musées, d'académies et de sociétés littéraires, entre autres de Bordeaux, qui en renfermail quatre ou cinq; de Paris, de Toulouse, de Bayeux, de Caen, etc. A la mort de l'abbé de l'Épée, en 1789, l'opinion publique le désignait comme celui qui méritait le mieux de lui succéder. Toutefois il n'obtint la direction de l'école de Paris, qu'après un concours subi devant des commissaires choisis dans les trois académies: l'abbé Salvan, instituteur à Riom en Auvergne, le père Perrenet, religieux augustin et l'abbé Masse, à qui la commune de Paris avait confié provisoirement la direction de l'établissement de la capitale, furent ses concurrents. C'est à tort qu'on a dit que l'établissement jusques alors n'avait été soutenu que par les dons de l'abbé de l'Épée, et par les secours de quelques personnes charitables. Dès les années 1778 et 1785, un revenu de six mille livres avait été assuré par un arrêt du conseil, sur les biens du couvent des célestins supprimé, à la maison des sourds-muets qui furent placés dans ce couvent. Leur maison cessa d'en jouir, dès que l'assemblée Constituante eut déclaré nationales les propriétés des anciens monastères. Mais en 1791, une dotation fut accordée à l'établissement qu'on transféra alors à Saint-Magloire, au faubourg Saint-Jacques; c'était autrefois un séminaire des pères de l'Oratoire. L'abbé Sicard adopta, mais avec beaucoup de modération, les principes de la révolution. En 1791, on ne lui demanda pas le serment dit civique; mais, pressé l'année suivante, il se borna à prêter celui de *liberté et d'égalité*. Cependant, 16 jours après le 10 août, triste époque de la captivité de Louis XVI, les terroristes le firent arrêter au milieu de ses élèves et conduire à l'Arsenal (où était le comité de la section), et puis à la mairie. La désolation régnait parmi les sourds-muets, qui firent une pétition touchante à l'assemblée pour redemander leur maître. Le ministre de l'intérieur devait faire un *rapport* sur les motifs de l'arrestation de l'abbé Sicard; mais ce rapport n'ayant pas été fait, le temps s'écoula jusqu'au 2 septembre, époque où M. Sicard fut transféré à l'Abbaye. L'on y préparait alors les horribles massacres des 2 et 3 du même mois. Ils eurent, en effet, lieu dans ces journées; et, au milieu des

malheureux qu'on immolait, l'abbé Sicard dut la vie à un horloger, appelé Monnot, officier dans la garde nationale, qui le couvrit de son corps. Il resta en prison jusqu'au 4 septembre, entouré de bourreaux, de victimes, et dans une agonie cruelle, s'attendant au même sort que ses compagnons d'infortune. Dans cette terrible situation, il écrivit à M. Laffon-Ladebat, qui, pour sauver un homme utile et vertueux, parvint à amollir le cœur endurci de Chabot (*voyez ce nom*), et obtint de lui qu'il se rendit à l'Abbaye. Sa présence sauva l'abbé Sicard, qui, le même jour, à sept heures du soir, fut conduit à l'assemblée, où il prononça un discours que les journaux rendirent public. L'abbé Sicard a donné, dans les *Annales religieuses*, tom. 1, p. 43 et 72, une *Relation* des dangers qu'il courut : on la trouve aussi dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, publiés, de nos jours, par MM. Baudouin frères. A l'époque de la création des écoles normales, Sicard fut nommé professeur de grammaire générale (1795) : il était en même temps professeur au Lycée national et coopérait à la rédaction du *Lycée encyclopédique*. Après avoir traversé le règne de la terreur, et n'étant plus séparé de ses élèves, il se joignit, en 1796, à M. l'abbé Jauffret, dans la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires*; mais ces deux collaborateurs n'en publièrent que les dix-huit premiers numéros, et cédèrent le journal à l'abbé de Boulogne. (*Voyez ce nom.*) Cependant, comme l'abbé Sicard, qui s'intéressait toujours à ce journal, signalait les numéros, tantôt de son nom, tantôt de l'anagramme *Dracis*, il fut compris, après la révolution du 18 fructidor, dans le décret de déportation des journalistes condamnés par le Directoire. L'abbé Sicard échappa à cette proscription, en se cachant dans le faubourg Saint-Marceau, où la peur lui dicta des protestations de soumission, qu'il adressa au gouvernement établi. Il le reconnaissait d'après les paroles de saint Paul sur la soumission aux puissances (Épître aux Romains, chap. 13). Il eut même la faiblesse de désavouer la part qu'il avait prise aux *Annales religieuses*, désavou qu'il fit insérer dans le journal de Poulthier. Mais le Directoire ne se laissa fléchir ni par ses démarches, ni par la réclamation des sourds-muets, ni par les instances des personnes qui s'intéressaient à l'abbé Si-

card. Enfin, après le 18 brumaire, il fut rendu à ses élèves; mais il trouva cet établissement dans un état déplorable. On n'avait pas fourni les fonds nécessaires pour sa dépense; on en avait même banni la religion. L'abbé Sicard remédia à tous ces maux, et trouva un zélé protecteur dans M. Chaptal, ministre de l'intérieur. On établit aux sourds-muets une imprimerie qui fut mise en activité en décembre 1800 : les élèves y travaillaient eux-mêmes, et on y imprima la plupart des ouvrages de M. Sicard. Il donnait tous les mois des exercices publics, auxquels assistait une société choisie pour admirer la rare intelligence des élèves, et celle surtout de *Massieu*, qui, le premier, a donné le plus de vogue à sa méthode. L'abbé Sicard en parlait avec un enthousiasme qui faisait parfois sourire, mais qu'on excusait aisément en considération des services qu'il rendait à l'humanité. Chaque exercice produisait d'abondantes collectes, et notamment quand il en donnait de particuliers à des étrangers de marque. Sa Sainteté Pie VII qui honora de sa présence l'établissement des sourds-muets en 1805, bénit, le 28 février, la chapelle de la maison; et ce souvenir a été perpétué par une inscription placée dans la chapelle même. Le pape assista à une séance pendant laquelle M. Sicard offrit à Sa Sainteté un livre de prières composé pour les sourds-muets et imprimé par eux. Le souverain pontife ayant été conduit à l'imprimerie, alors dirigée par M. Leclerc, on pria Sa Sainteté de prendre elle-même le barreau de la presse pour tirer une feuille qui contenait un compliment ingénieux en latin, composé par l'abbé Charlier. Pie VII fit des présens à l'abbé Sicard et à M. Leclerc, et partit très satisfait, ainsi que les cardinaux qui l'avaient accompagné. En 1805, l'abbé Sicard fut nommé chanoine de la cathédrale de Paris; et le 28 juin de la même année, il eut la douleur de perdre un ami qui demeurerait avec lui aux sourds-muets : c'était l'abbé Bonnefoux, ancien supérieur-général des doctrinaires, et administrateur des établissemens de bienfaisance de la capitale. Les conseils de cet ami l'auraient peut-être empêché de tomber dans les pièges que lui tendirent des intriguans et des flatteurs, et l'auraient préservé des chagrins qui affligèrent sa vieillesse. Sobre, et naturellement économe, mais d'un caractère facile et confiant, il sou-

poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Il fut obligé, pour les acquitter, de se priver des revenus de ses places, de vendre sa voiture et son mobilier, de sorte qu'il se vit réduit à un état peu éloigné de l'indigence. En 1809, l'abbé Sicard avait fait un voyage dans son pays natal, accompagné d'un de ses plus habiles élèves, nommé Leclerc, que l'on admira à Lyon, à Toulouse et à Bordeaux, etc. Le nom du savant instituteur était connu dans toute l'Europe; aussi, quand les souverains alliés vinrent à Paris, en 1814 et 1815, ils assistèrent à ses exercices, et, après la restauration, il reçut les décorations de la légion d'honneur, celle de Sainte-Anne de Russie, et celle de Gustave Wasa. Cette dernière décoration lui fut envoyée par la reine de Suède, comme une récompense de ses conseils utiles, pour la nouvelle institution des sourds-muets de Stockholm. La proscription de fructidor l'avait fait sortir de l'institut; il y rentra en 1801 et y fut conservé par l'ordonnance de 1816. Depuis cette époque, c'était l'abbé Sicard qui célébrait la messe de Saint-Louis devant l'académie française. En 1817 il fit un voyage en Angleterre avec quelques-uns de ses élèves, et y reçut l'accueil le plus distingué. Outre sa place de directeur et instituteur des sourds-muets, et celle de chanoine honoraire de Notre-Dame, il était un des administrateurs des Quinze-Vingts, de l'institution des aveugles-travailleurs, et un des commissaires de l'institut nommés pour le *Dictionnaire de la langue française*, dont, depuis nombre d'années, on attend la publication. On ne peut refuser à l'abbé Sicard le rare mérite d'avoir ajouté aux découvertes de l'abbé de l'Épée, et porté à un état de perfection un art oublié depuis la mort de ses premiers inventeurs, c'est-à-dire pendant plus de deux siècles (V. PONCE et BONET). L'abbé de l'Épée, désespérant d'initier ses élèves aux objets intellectuels, sa méthode se réduisait presque à un pur mécanisme, et c'est l'abbé Sicard qui est parvenu à mettre à leur portée les idées métaphysiques. Il faut cependant convenir que sa méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, exige des enfans une intelligence peu commune, et tous les élèves ne l'ont pas au même degré que les *Massieu*, les *Leclerc* et les *Berthier*. Depuis long-temps la santé de l'abbé Sicard s'était affaiblie; il est mort le 10 mai 1822, à l'âge de 80 ans. Avant de mourir,

il écrivit le billet suivant à M. l'abbé Gondelin, son successeur, et instituteur des sourds-muets de Bordeaux : « Mon cher confrère, près de mourir, je vous lègue mes chers enfans; je lègue leurs âmes à votre religion, leurs corps à vos soins, leurs facultés intellectuelles à vos lumières, à vos moyens; remplissez cette noble tâche, et je meurs tranquille. » Tout en applaudissant à ce choix, nous ne pouvons nous défendre de dire que M. l'abbé Salvan, qui dirige l'établissement particulier des sourdes-muettes, méritait aussi, par son instruction et sa modestie, de succéder à M. Sicard. Voici la liste des ouvrages de ce dernier : | *Mémoires sur l'art d'instruire les sourds-muets de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8°; | *Catéchisme ou Instruction chrétienne à l'usage des sourds-muets*, 1796, in-8°; | *Manuel de l'enfance, contenant des élémens de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12; | *Elémens de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1796, 2 vol. in-8°; 1808, 2 vol. in-8°; 3^e édition, avec le titre de *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°; | *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des sourds-muets*, ibid., 1800, in-8°; fig. 1805, in-8°. On a imprimé à part l'*Alphabet* qui en fait partie. | *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles; de ses devoirs et de ses espérances; traduit de l'anglais de Hardley, etc.*, 1802, 2 vol. in-8°; | *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12. Il a donné en outre des éditions du *Dictionnaire généalogique de l'Ecriture sainte*, des *Sermons inédits de Bourdaloue*, etc., etc. L'abbé Sicard avait imaginé une *passigraphie*, ou système d'écriture universelle, qu'il a développé dans un livre annoncé en 1797. Il en a parlé dans les *Annales religieuses*, au tome 1^{er}, pag. 621. On trouve l'*Eloge* de l'abbé Sicard, par Paulmier, dans la *Revue encyclopédique*, tom. 14, page 454. — Un de ses élèves, Leclerc, à l'âge de 25 ans, est allé en Amérique fonder une école de sourds-muets. C'est M. Frayssinous, ex-ministre des affaires ecclésiastiques, qui a remplacé M. Sicard à l'institut. On peut voir l'*Eloge* de Sicard, qui a été fait au nom de l'académie française, par Bigot de Préameneu, celui qu'a prononcé M. Laffon-Ladebat au nom des administrateurs des sourds-muets, et l'éloge académique que

lui a consacré Mgr. l'évêque d'Hermopolis.

SICCAMA (SIBRAND), né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, dans l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : | *De judicio centumvirali*, lib. 11, Francker, 1596, in-12, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tom. 2; | *De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses*; | *Fastorum Calendarium libri II ex monumentis et numismatibus veterum*; ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4°, et dans les *Antiquités romaines* de Grævius, tome 8, de même que le précédent; | *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Francker, 1617, in-4°.

SICHARD (JEAN), professeur en droit à Tubingen, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'Anien, des huit premiers livres du *Code théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caius, et une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius-Paulus. Son *Commentaire* latin sur le Code eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva et la deshonoré. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob et à ses fils, il l'obtint à condition que lui et tous ceux de Sicheim se feroient circoncire. Le 3^e jour, lorsque la plaie était la plus douloureuse, et que les Sichimites étaient hors de défense, Siméon et Lévi entrèrent dans la ville et massacrèrent ce qu'ils trouvèrent d'hommes, enlevèrent les femmes et les enfans, qu'ils réduisirent en servitude. Jacob, leur père, eut horreur de cette exécution barbare, et en conserva un souvenir si profond, qu'il le reprocha encore à ses fils au lit de la mort. *Voyez* SIMÉON.

SICINIUS-DENTATUS (Lucius), nommé *Achille romain*, tribun du peuple, et un des guerriers les plus célèbres de l'antiquité, d'après le rapport de Denys d'Halicarnasse. Il porta les armes quarante ans, se trouva à cent vingt-un combats ou batailles; il avait reçu quarante-cinq blessures, dont douze à la reprise du Capitole sur les Sabins; il gagna quatorze couronnes civiques, trois murales, huit d'or, quatre-vingt-trois colliers du même métal, soixante bracelets, dix-huit lances et vingt-trois chevaux avec

leurs ornemens militaires, qui étaient le prix d'autant de combats singuliers. Sicinius aimait sincèrement son pays, et gémissait de le voir asservi au joug des décenvirs, dont il blâmait hautement la tyrannie. Appius Claudius, pour s'en venger, et craignant son influence sur le peuple l'envoya à l'armée avec le titre de légat. Arrivé au camp, on le détacha, selon l'avis secret d'Appius, avec un parti de cent hommes qui avaient ordre de le tuer. Quand ils eurent atteint un lieu solitaire, les assassins se jetèrent sur lui; mais il se défendit avec une intrépidité qui tient du merveilleux. Le même historien que nous avons déjà cité, assure que le vaillant Sicinius en tua quinze, en blessa trente, qu'il mit en fuite les autres, et ceux-ci furent obligés de l'accabler, au loin, à force de traits et de pierres. Cet événement eut lieu l'an 405 avant J.-C. Sicinius avait alors cinquante-huit ans. Appius ne survécut pas longtemps à cet assassinat : la mort de Virginie, tuée par son père pour la dérober à la passion criminelle du tyran, excita contre lui le peuple, qui l'immola à sa fureur. Sicinius était doué d'une éloquence naturelle. Lorsque se renouvelèrent les débats de la *loi agraire*, il prononça dans l'assemblée du peuple un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé. (*Voyez les Antiq. rom.*) Après avoir rappelé sommairement et avec une admirable simplicité ses services depuis quarante ans qu'il servait comme soldat ou comme officier : « Voilà ce que j'ai » fait, dit-il; et cependant, Romains, Sicinius ne possède pas, non plus que » vous, compagnons de mes travaux, la » moindre partie des terres que votre » valeur a conquises sur les ennemis de » la république. »

SIDNEY (PHILIPPE), d'une illustre famille d'Irlande, naquit en 1554 dans le comté de Kent. Il fit ses études à Oxford avec distinction, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. Le comte de Leicester, son oncle, le rappela à la cour, où il devint un des plus grands favoris de la reine Elizabeth. Cette princesse l'envoya en ambassade vers l'empereur. Une querelle que Sidney avait eue avec le duc d'Oxford, le fit exiler de la cour : sa disgrâce ne fut pas longue. Le trône de la Pologne étant resté vacant, la diète choisit Sidney pour son roi; mais il aimait mieux rester sujet d'Elizabeth, qui ne voulait pas, disait-elle, se laisser enlever

le plus beau fleuron de sa couronne. Il fut envoyé ensuite en Flandre au secours des Hollandais. Il y donna des preuves de valeur, surtout à la prise d'Axel, en 1586. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Espagnols près de Zutphen, il reçut une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après en 1586 à 52 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, outre son *Arcadie*, Londres, 1591, 1662, in-fol., qu'il composa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avait prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poète anglais valût infiniment moins que celle du poète latin, on ne lui obéit point. Hardouin a donné une mauvaise traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8°, et il en existe une autre, par M^{lle} Geneviève Chappelaïs. On a des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, par Thomas Zouch, 1808, in-4°.

SIDNEY (ALGERNON), cousin-germain du précédent, né à Londres, vers 1617, fut ambassadeur d'Angleterre sous Cromwell, auprès de Gustave, roi de Suède. Après le rétablissement de Charles II, Sidney, qui s'était signalé contre la famille royale, quitta sa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la sollicitation de ses amis. La cour lui fit faire son procès, et il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui des *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1773, in-4°, qui ont été traduits en français par Samson, et publiés à la Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des erreurs, des paradoxes et des idées qui ne sont pas assez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS ou SIDOINE APOLLINAIRE (*Caius Sullius*), était fils d'Apollinaire, qui avait eu les premières charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 450, et fut parfaitement instruit des lettres divines et humaines, ses écrits en vers et en prose font voir la beauté de son esprit. Il fut successivement préfet de la ville de Rome, patrice et employé dans diverses ambassades. Il avait les qualités du cœur qui font l'homme et le chrétien. Il était humble, détaché du monde, aimait tendrement l'Eglise, et compatissait aux misères du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472, sur le siège de la ville d'Auvergne Augustonemetum, qui a pris dans la suite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit

la poésie qu'il avait tant aimée, et fut encore plus sévère à l'égard du jeu. Il se défit aussi d'un certain air enjoué qui lui était naturel. Il renonça à toutes les dignités séculières qu'il laissa à son fils Apollinaire, et se sépara de sa femme d'un consentement mutuel. Saintement avare de son temps, il étudiait continuellement l'Ecriture sainte et la théologie, et il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute sa vie fut une pénitence continuelle. Dans un temps de famine, il nourrit, avec le secours de son beau-frère Edicius, non seulement son diocèse, mais aussi plus de 4000 personnes que la misère y avait attirées. Il mourut le 21 août 489, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il nous reste de lui 9 livres d'*Epîtres* et 24 *pièces de poésies*. Jean Savaron a donné une édition des *OEuvres* de ce prélat, avec sa Vie et de bonnes notes, Paris, 1609, in-4°; le père Sirmond en a donné une plus complète, qui a été réimprimée par les soins de Ph. Labbe, in-4°, en 1652, avec la Vie du saint. Les notes qui accompagnent cette édition sont judicieuses et annoncent autant de goût que d'érudition. Les pensées de Sidonius sont ingénieuses et délicates; son style est serré, vif et agréable; il est cependant quelquefois boursoufflé et chargé d'expressions qui montrent que le latin n'était plus dans sa pureté primitive. Son imagination est brillante, et il excelle dans les descriptions. Son panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, est intéressant; il y décrit la manière dont les Français de son temps combattaient et s'habillaient. Son éloge du sénateur Avitus, qui devint empereur, et dont il avait épousé la fille, fut récompensé par une statue couronnée de lauriers, que le sénat lui fit élever sur la place Trajane.

SIDOTTI (l'abbé), ecclésiastique sicilien, d'une naissance distinguée, était un de ces hommes à qui rien ne coûte, et que rien ne rebute, quand il s'agit des intérêts du ciel. Apprenant les vains efforts qu'avaient faits plusieurs missionnaires pour entrer dans le Japon, consoler et instruire les fidèles de cette Eglise désolée, il espéra d'être plus heureux, et partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apostolique. Il n'arriva à Pondichéry qu'en 1704, et au Japon en 1709. On ne sait positivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes est qu'il fut reconnu d'abord et mis à mort,

sans avoir recueilli d'autre fruit de son voyage, de son zèle, que sa propre sanctification. « Une si grande obstination » dans ce peuple aveugle, dit le père » Charlevoix, et une aversion si marquée » du christianisme dans ceux qui le gouvernent, devait, ce semble, persuader » les missionnaires que, cette nation » ayant mis le comble à son endurcissement, s'était absolument fermé le retour aux miséricordes du Seigneur. » Mais un cœur apostolique ne sait pas » désespérer du salut des âmes que le Fils » de Dieu a rachetées de son sang, et » croyant pouvoir dire avec ce divin Sauveur ce que lui-même représenta à son père, en priant pour les bourreaux : » Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font, » il attend toujours le moment de la » grâce. » *Voyez* XOGUNSAMA.

SIDRACH. *Voyez* ANANIAS.

SIDRONIUS. *Voyez* HOSSCHIUS.

SIENNES (ANTOINE de), né en 1559 à Guimaraens, en Portugal, entra dans l'ordre des dominicains, enseigna la philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain, en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de don Antoine de Beja, qui se donnait pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, et mourut à Nantes, en 1585. On a de lui : | une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8°; | *Bibliothèque des écrivains* de son ordre : ouvrages pleins de fautes et écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de saint Thomas, etc. *Voy.* le père Quétif, *des Ecrivains dominicains*.

SIFFREIN MAURY. *Voyez* MAURY.

SIFFRID ou **SIFFRIDUS** de Misnie, prêtre du 14^e siècle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à l'an 1307. Pistorius en a publié une partie, l'an 1583, depuis l'an 458, jusqu'à l'an 1307. George Fabricius en a donné des extraits dans ses *Res misnicæ*, et ses *Origines saxonica*.

SIGAUD-DE-LAFOND (JEAN-RENÉ), chirurgien célèbre, naquit à Dijon en 1740, et fit ses études au collège des jésuites de sa ville natale. Il fréquenta ensuite l'école de Saint-Côme à Paris, et se fixa dans cette ville où il se livra principalement à la pratique des accouchemens. Plus tard il parcourut plusieurs autres villes de France, dans lesquelles il donna, avec succès, des leçons de physique : il mourut à Bourges en 1810. Parmi

ses ouvrages, on distingue les suivans : | *Leçons de physique expérimentale*, 1767, 2 vol. in-12, traduit en allemand, Dresde, 1773, in-8°; | *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12; | *Traité de l'électricité*, 1771, in-12; | *Lettres sur l'électricité médicale*, 1771, in-12; | *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8°; et 1784, 2 vol.; | *Elémens de physique théorique et expérimentale*, faisant suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8°, traduit en espagnol par Taddeo-Lope, 1782-89, 5 vol. in-4°; | deux *Opuscules sur la section de la symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8°; il est question dans ces deux écrits d'une découverte à laquelle Sigaut de Lafond doit principalement sa célébrité. | *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8°, augmenté d'un *Supplément*, en 1781; | *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8°; | *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8°, trad. en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipsick, 1782-83, 2 vol. in-8°; | l'*Ecole du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12; | *La religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12, augmenté de 2 vol. in-12, 1787, sous le titre *De l'économie de la Providence dans l'établissement de la religion*; | *Physique particulière*, 1792, in-12; | *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1793, in-8°.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre orientale, appelé par le vénérable Bède, *Roi très éclairé et très chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monastères et des écoles, et descendit ensuite du trône pour se faire moine à Knobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné, en 642, avec Egrich, son cousin, qu'il avait mis sur le trône en sa place. On fait la fête de Sigebert dans plusieurs églises d'Angleterre et de France.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire I^{er}, eut, pour son partage, le royaume d'Austrasie, en 561, et épousa Brunehaut, qui d'arienne s'était faite catholique. Les commencemens de son règne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états; mais il en tailla une partie en pièces, et chassa le reste jusqu'au-delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilpéric, roi de Soissons, qui,

profitant de son absence, s'était emparé de Reims et de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, et étant entré dans le royaume de Soissons il se rendit maître de la capitale, et força son frère à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années, il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse et femme de Chilpéric. Les succès de Sigebert furent rapides, et la victoire le suivait partout, lorsqu'il fut assassiné, l'an 575, par les gens de l' Frédégonde, la source des malheurs de Chilpéric, qui l'avait épousée après Galsuinte. Sigebert fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisait les délices par son affabilité, sa douceur et sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, et son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des saints ; on fait sa fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tome 1^{er} du mois de février des *Acta sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, né vers l'an 1030, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de St.-Vincent à Metz, et mourut à Gemblours en 1112. Il passait pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poète, et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ses talents et les éloges qu'ils lui attiraient, qui lui fit oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniac et schismatique Henri IV, contre les saints pontifes Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Sigebert est auteur : | d'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliothèque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8°. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 581, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valère André, *non tam facta quam à Sigeberto conficta*. Saint Anselme, dans sa lettre 8^e, l'a réfuté, de même que Baronius, t. 41^e de ses

Annales, Bellarmin, *De scriptoribus eccl* et dans ses *Controverses* (voyez les jugemens de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliothèque* du père le Long, n^o 6964 ; | *Vie de saint Théodéric*, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum brunsvicensium*. | *Vie de saint Sigebert, roi*, dans *Surius* et dans le 1^{er} vol. des *Acta sanctorum*, du mois de février ; | *Vie de saint Guibert*, fondateur du monastère de Gemblours, dans *Surius*, les *Acta sanctorum*, et dans les *Acta* de Mabillon ; | *Gesta abbatum gemblacensium*, continués par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilege* de D. d'Achéry ; | *De viris illustribus*, Anvers, 1639, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, et dans la *Bibliothèque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : | *Passio sanctæ Lucie*, poème ; | *Passio Theozorum*, poème ; | *Vita et passio sancti Lamberti* ; | *De jejuniis quatuor temporum* ; | *Ecclesiastes versu heroico descriptus*, etc. Dans son ouvrage de *Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée *Apologia ad Henricum imperatorem contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum* ; ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIGEE (LOUISE), *Aloysia Sigee*, née à Tolède, morte en 1560, était fille de Diégo Sigée, qui l'éleva avec soin, et qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva, de Burgos, l'épousa. On a d'Aloysia Sigee un poème latin intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Estramadure, où l'on a vu, suivant le peuple, des tritons jouant du cornet. Le livre infâme *De arcanis Amoris et Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illustre. C'est une production digne de l'esprit corrompu de Chorier. (Voyez ce nom.) Outre la *Sintra*, elle publia, | *Trente Epîtres latines* ; | *Dialogus de differentiâ vitæ rusticæ et urbanæ*. Louise fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille de Jean III, et depuis épouse de Philippe II. Elle écrivit au pape Paul III une lettre en cinq langues, latin, grec, hébreu, syriaque et arabe.

SIGISMOND (saint), roi de Bourgogne, succéda l'an 516 à Gondebaud, son

père, qui était arien. Le fils, instruit dans la véritable religion par saint Avit, évêque de Vienne, abjura cette hérésie. En 516, il fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice, à Agaune, en Valais. Il purgea ses états du poison des vices et de l'hérésie. C'est à son zèle que l'on doit la convocation du concile d'Epaone, où présida saint Avit. Après la mort de sa femme Amalberge, dont il avait eu un fils nommé *Sigeric*, il se remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de sa belle-mère, qui l'accusa d'avoir formé le projet d'ôter la vie et la couronne à son père. C'était une calomnie; cependant le père donna dans le piège, et fit mourir son fils. Il ne tarda pas à reconnaître son erreur, et se retira dans le monastère d'Agaune, pour y expier sa crédulité et sa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les acémètes, pour laisser dans l'Eglise un monument durable de sa douleur et de son repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre: Sigismond fut défait, pris prisonnier, et envoyé à Orléans. Il fut ensuite massacré et jeté avec sa femme et ses enfants dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardait ses reliques à Agaune; mais l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes vertueux de ce temps-là, qui mouraient d'une mort violente. Sa *Vie* écrite par Grégoire de Tours se trouve dans le Recueil des Bollandistes.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV et frère de l'empereur Wenceslas, naquit en 1366. Il épousa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, et fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faisaient des progrès journaliers en Europe; et la Bulgarie, dont ils venaient de s'emparer, les rapprochait des frontières de la Hongrie. Ils commençaient déjà à infester la Serbie, la Bosnie et la Valachie, dont les princes, feudataires de la couronne de Hongrie, avaient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes affecté par ces infidèles, et qui semblait menacer la Hongrie et toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigismond. Il s'allia avec l'empereur de Constantinople, et sollicita des secours dans différentes cours de l'Europe, pour se trouver en état de repousser de si redoutables ennemis. Le comte de Nevers,

fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuse noblesse et un corps de dix mille Français, tous gens d'élite. Une armée de 150,000 hommes se rassembla sous les drapeaux de Sigismond, qui, désirant de reprendre la Bulgarie, pénétra, en 1396, dans cette province, et vint mettre le siège devant Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ses forces pour dégager cette place, gagna une victoire complète. Sigismond, ayant été coupé dans sa retraite, prit le parti de s'embarquer sur le Danube, et de se sauver par Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avaient pour lui, accrédita le bruit de sa mort et occasiona de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les états le firent arrêter et enfermer au château de Ziklos, en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne; mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra sa liberté et le trône, et fut choisi empereur, en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise et à terminer le schisme qui la désolait. A cet effet, il passa les Alpes et se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Constance fut choisie pour être le lieu où se tiendrait cette auguste assemblée qui commença, en 1418, composée d'une multitude extraordinaire de prélats et de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, et son zèle y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune, qui avait pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France et d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise et à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuèrent beaucoup à la fin du schisme (*voy. JEAN XXIII et MARTIN V*); mais, en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Huss et Jérôme de Prague avaient été dégradés par le concile et livrés au bras séculier, qui les

condamna au feu, après-qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voyez* HUSS). Les hussites, voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armèrent contre l'empereur. Ziska était à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en seize années réduire la Bohême avec les forces d'Allemagne et à l'aide des croisades. Ce prince mourut à Znaïm en 1437, à 70 ans, après avoir apaisé le reste des troubles de Bohême, et fait reconnaître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient et d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince était bien fait, libéral, affable et fort instruit. Il parlait, bien plusieurs langues, et régnant avec éclat en temps de paix, il fut malheureux en temps de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND I^{er}, roi de Pologne, surnommé *le Grand* fils de Casimir IV, né en 1466, parvint au trône en 1507, par les suffrages des Lithuaniens et des Polonais. Il employa les premières années de son règne à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement par la faiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert, et Alexandre, ses frères. Il remit la république dans son ancien lustre au dedans, et au dehors. Il battit les Moscovites, et les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers teutoniques quelques villes qu'ils avaient enlevées à la Pologne, tailla en pièces, l'an 1531, les Valaques, qui avaient fait une irruption dans ses états, et assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, et respecté de toutes les nations de l'Europe. C'était un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonais, à faire fleurir les sciences et les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture

de la Prusse ducale, et qui par-là se vit en état de protéger puissamment le luthéranisme, et de le propager. Il avait une force extraordinaire, qui le fit regarder comme l'Hercule de son temps.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, né en 1520, lui succéda en 1548. Aussitôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avait épousée en secret, les honneurs qui lui étaient dus en qualité de reine. La nation délibérait dans une diète, si elle ne casserait point un mariage si disproportionné : il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avaient embrassé ou qui favorisaient les nouvelles erreurs ; en reconnaissance, il permit d'envoyer les enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne, ce qui avait été défendu jusques alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zèle se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie ; mais il n'y opéra pas de grands fruits : « Il est bien plus aisé, » dit un politique chrétien, de prévenir » ces sortes de maux que de les réparer, » ou d'en circonscrire les effets : une prudence active suffit pour arrêter l'erreur dans ses commencemens ; le courage uni à la puissance ne suffit pas toujours à la réprimer quand elle a pris son essor. » Sous son règne, la Lithuanie, déjà unie à la Pologne sous Jagellon (*voyez* JAGELLON), y fut solennellement incorporée, à la diète de Dublin, en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solennel contre les Sociniens en 1566, et mourut en 1572, après un règne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France, sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste était brave, quoiqu'il aimât la paix, lent dans le conseil, et vif dans l'exécution. L'amour des femmes et l'appui inconsidéré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets et dangereux furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son père, en enlevant les immenses possessions qu'avait l'ordre teutonique en Livonie, et en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit » bien, ajoute-t-il, que les usurpations » prospèrent rarement. De tant d'immenses possessions que la Pologne a » ravies à l'ordre teutonique, tant en Prusse

» qu'en Livonie, il ne lui en reste rien
 » aujourd'hui, sinon quelques droits sur
 » les villes de Thorn, et de Dantzick, et la
 » suzeraineté sur la Courlande; et ce der-
 » nier droit, quoique très réel, a été si
 » contre-balancé par l'influence de la Rus-
 » sie, qu'on serait presque tenté de le ran-
 » ger au nombre de ses pertes. » Mencke
 fit imprimer la *Vie* de Sigismond II, en
 1703, Leipsick, in-8°, et les *Lettres* et les
Réponses attribuées à ce monarque, en
 latin. Ce recueil contient aussi les *Lettres*
 attribuées au roi Battori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi
 de Suède, né en 1566, monta sur le trône
 de Pologne en 1587, et fut couronné à
 l'exclusion de Maximilien d'Autriche,
 qui avait été élu par quelques seigneurs.
 Après la mort de son père, il alla rece-
 voir le sceptre des Suédois en 1594. Ce
 roi était zélé catholique; il ne tarda pas
 à déplaire à ses nouveaux sujets, attachés
 aux erreurs de Luther. Charles, prince
 de Sudermanie, oncle du roi, se servit
 de cette conjoncture, et se fit mettre la
 couronne de Suède sur la tête en 1604.
 Cette usurpation fut la semence d'une
 guerre très longue, dans laquelle Sigis-
 mond ne fut pas heureux. Il eut d'autres
 démêlés avec les Tartares et les Mosco-
 vites, sur lesquels il fit quelques conquê-
 tes; mais Gustave-Adolphe lui faisait
 essuyer des pertes d'un autre côté. Con-
 sumé d'inquiétudes, il mourut en 1632,
 à 66 ans. La piété, la justice, la clémence,
 formaient le caractère de ce prince. Il
 perdit la couronne de Suède en se dé-
 clarant pour les intérêts de la religion
 catholique. Ce fut encore ce même zèle
 qui le priva de l'empire de Moscovie. Il
 aimait trop la vérité pour la sacrifier à
 quelque intérêt que ce fût; la plus légère
 dissimulation lui paraissait une espèce
 d'apostasie. Son fils aîné lui succéda sous
 le nom de Wladislas VII.

SIGLERUS (MICHEL), syndic de la ville
 de Hermanstadt en Transylvanie, est
 auteur d'un ouvrage intitulé : *Chronolo-
 giæ rerum Hungaricarum, Transilva-
 nicarum*, etc., *libri II*. Il narre avec sin-
 cérité les troubles dont il a été témoin.
 Cet ouvrage, resté long-temps manuscrit,
 a été publié dans l'*Apparatus ad histo-
 riam Hungariæ, sive Collectio miscella
 in decades distributa*, Presbourg, 1735,
 in-fol.

SIGNORELLI (LUC), peintre, né vers
 1440 à Cortone, mort en 1521, âgé de 81
 ans, a travaillé à Orvietto, à Lorette,

dans sa ville natale et à Rome. Il était al-
 lié à la famille Vasari d'Arezzo, et fut un
 des premiers qui, en Toscane, dessinè-
 rent le corps humain avec la véritable
 intelligence de l'anatomie. La *Commun-
 ion des apôtres* (à Cortone); le *Voyage
 de Moïse avec Séphora*, et la *Promulga-
 tion de l'ancienne loi* (à la chapelle Six-
 tine, à Rome), sont ses meilleurs ta-
 bleaux. La partie dans laquelle il excel-
 lait le plus était le dessin. Il mettait
 beaucoup de feu et de génie dans ses
 compositions. Michel-Ange en faisait un
 cas singulier, et n'a point dédaigné de
 copier quelques traits de cet habile ar-
 tiste.

SIGONIO (CHARLES), d'une famille an-
 cienne de Modène, où il naquit vers 1520,
 fut destiné par son père à la médecine;
 mais son génie le portait à la littérature.
 Sigonio occupa d'abord une chaire dans sa
 patrie, et obtint la protection du cardinal
 Grimani. La jalousie de Bandinelli, autre
 savant renommé, lui fit quitter Modène.
 Il occupa d'autres chaires à Venise, à
 Bologne, et ensuite à Rome où il fut
 chargé, en 1578, par le pape Grégoire XIII,
 de continuer l'*Histoire ecclésiastique*,
 commencée par Panvinio, et obtint une
 pension de la république de Venise. Il
 alla mourir dans sa patrie en 1584, à 64
 ans. Ce savant avait de la difficulté à par-
 ler; mais il écrivait bien, et sa latinité
 est assez pure. Il refusa d'aller auprès
 d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui
 voulait le fixer à sa cour. Il ne voulut
 jamais se marier; et quand on lui en de-
 mandait la raison, il répondait : *Minerve
 et Vénus n'ont jamais pu vivre ensemble*.
 On a de lui un grand nombre d'ouvrages
 recueillis à Milan, en 1732 et 1733, 6 vol.
 in-fol. Les principaux sont : | *De repu-
 blica Hebræorum*, traité méthodique, et
 qui renferme dans un petit espace bien
 des choses utiles; | *De republica Ath-
 eniensium libri IV*, savant et recherché;
 | *Historia de Occidentis imperio*, livre
 nécessaire pour connaître l'histoire de
 la décadence de l'empire romain, et la
 formation des principautés d'Italie; | *De
 regno Italiæ libri XX*, depuis l'an 679
 jusqu'à l'an 1500, traité plein de recher-
 ches, d'exactitude, et éclairé par une
 sage critique; | une *Histoire ecclésiasti-
 que*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol.
 in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup
 d'érudition. On a encore de lui des *Notes*
 sur Tite-Live, de savans *Traites* sur le
 droit romain, etc. Ses *OEuvres* ont été

recueillies par Argellati, et publiées à Milan, 1752-57, 6 vol. in-fol. avec une vie de l'auteur par Muratori, etc. La liste complète des écrits de Sigonio, avec une *Notice* sur ce savant, se trouve dans Tiraboschi. Sigonio avait eu de violens démêlés avec Robortello.

* SIGORNE (PIERRE), licencié en Sorbonne, et doyen de l'église de Mâcon, naquit le 25 octobre 1719, à Rambercourt-les-Pots, en Lorraine. Il vint faire ses études à Paris, et après sa licence, il fut nommé professeur de philosophie au collège du Plessis. C'est lui qui introduisit le premier le newtonianisme dans l'enseignement de l'université. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Examen et la réfutation des leçons de physique* données au collège-royal par Privat de Molières. Ce savant, adoptant et rejetant en partie les systèmes de Newton et de Descartes, avait imaginé de grands tourbillons composés de petits, et en avait fait la base d'un système particulier. Une dispute s'engagea entre les deux physiciens, et la chute des petits tourbillons en a été l'issue. Cette victoire, remportée sur un homme qui jouissait d'une célébrité méritée, fit connaître de la manière la plus avantageuse l'abbé Sigorgne; il fut nommé à l'abbaye de Bonnevaux en 1775. Après avoir quitté l'enseignement, il se retira à Mâcon, où il avait été pourvu du doyenné de la cathédrale. Il devint en même temps grand vicaire du diocèse, et montra dans cette administration autant d'habileté que de sagesse. La part qu'il y prit n'absorba pas tellement son temps qu'il ne s'occupât encore de sciences et d'ouvrages relatifs à la morale et à la religion. Il mourut à Mâcon en 1809, à 90 ans, le 10 novembre; dans cet âge avancé il avait conservé toutes les facultés de son esprit, et écrivait encore avec une vigueur qu'on aurait admirée dans un jeune homme. On a de lui : | *l'Examen des leçons de physique du Collège-Royal*, cité ci-dessus, 1740, in-12; | *Réplique à M. de Molières, ou Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, 1741, in-12; | *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton*, 1747, 2 vol. in-8°; | *De la cause de l'ascension et de la suspension de la liqueur dans les tuyaux capillaires*, dissertation couronnée à Rouen en 1748; | *Institutions leibnitziennes, ou Précis de mona-*

dologie, Lyon et Paris, 1767, in-4° et in-8°; | *Astronomiæ physicae juxta Newtoni principia brevium ad usum studiosæ juventutis*, Paris, 1748, in-12; | *Praelectiones astronomiæ newtonianæ*, 1769, in-8°; | *Dissertation sur le prêt à jour*; | *Lettres écrites de la plaine, en réponse à celles de la montagne* (de J. J. Rousseau), Amsterdam, 1765, in-12; | *Le philosophe chrétien, ou Lettres à un jeune homme entrant dans le monde, sur la vérité et la nécessité de la religion*, 1765, in-12; nouv. édit., 1776, in-8°; | *Oraison funèbre de monseigneur le Dauphin*, 1766, in-4°; | *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-4°; | *Défense de la première des vérités*, 1806 : l'abbé Sigorgne avait alors 87 ans. Lorsque le *Spectacle de la Nature* parut, il adressa à l'abbé Pluche une *Lettre critique*, sous le nom d'un officier de cavalerie. Il en résulta une liaison intime entre les deux savans, faits pour s'estimer. L'abbé Sigorgne n'approuvait point la *nouvelle chimie*; il écrivit contre elle, d'une manière assez solide pour obtenir le suffrage et l'assentiment de plusieurs hommes instruits. En 1803, il fut nommé correspondant de l'institut comme il l'avait été de l'académie des sciences; il était membre de celle de Nancy, de la société des sciences et des arts de Mâcon, etc.

SILAS (saint), un des 72 disciples, fut choisi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jérusalem sur l'observation des cérémonies légales. Silas s'attacha à saint Paul, et le suivit dans la visite qu'il fit des églises de Syrie et de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magistrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, et eut beaucoup de part aux autres souffrances et travaux de cet apôtre. On célèbre la fête de saint Silas le 13 juin. Saint Jérôme (éplre 143) dit que Silas est le même que Silvain, dont il est fait mention au commencement de l'Épître de saint Paul aux Thessaloniciens; mais les Grecs les distinguant, et Dorothee et saint Hippolyte, martyrs, disent que Silas a été évêque de Corinthe, et Silvain évêque de Thessalonique.

SILHON (JEAN), conseiller d'état ordinaire, et l'un des premiers membres de l'académie française, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs af-

fares importantes, et lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'immortalité de l'âme*, Paris, 1654, in-4°, et quelques ouvrages de politique.

SILHOUETTE (ETIENNE de), né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général et ministre d'état. Il remplit cette place dans des temps difficiles : la guerre ruineuse de 1756 avait épuisé les coffres du roi et les ressources des particuliers; il voulut y remédier par l'économie et la réforme, ce qui lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, il ne garda cette place que huit mois. Il se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connaître dans la république des lettres, sont : | *Idee générale du gouvernement chinois*, 1729, in-4°; 1731, in-12; | *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4° et in-12; | une *Traduction en prose de l'Essai de Pope sur l'homme*, in-12. Cette version est fidèle, le style en est concis; mais on y désirerait quelquefois plus d'éloquence et de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage s'il avait jugé celui-ci avec une sévérité convenable. (Voyez POPE.) | *Mélanges de littérature et de philosophie* de Pope, 1742, 2 vol. in-12; | *Traité mathématique sur le bonheur*, 1741, in-12; | *L'union de la religion et de la politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12 : ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; et où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avait déjà démontré dans son *Traité de la Politique de l'Ecriture sainte* (1). Silhouette s'occupait volontiers de ces sortes d'ouvrages et cherchait à les répandre. Son zèle pour

la religion était actif et éclairé, sa piété tendre et agissante; | *Lettres sur les transactions publiques du règne d'Elizabeth, avec quelques réflexions critiques sur Rapin relativement à l'histoire de ce règne*, Amsterdam, 1736, in-12.

SILIUS ITALICUS (Caius), homme consulaire, né l'an 25 de notre ère, mort au commencement du règne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter la maladie qui le tourmentait. Silius avait d'abord fait le métier de délateur; il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune était assez considérable. Il possédait une maison qui avait été à Cicéron, et une autre où était le tombeau de Virgile; mais il n'avait ni l'éloquence du premier ni la verve du second. Silius est connu par un *Poème latin* sur la deuxième guerre punique. Cette production ressemble à une gazette, par la faiblesse de la versification, et par l'exactitude et l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse et de grandeur : il est écrit avec assez de pureté. Ce poème fut trouvé par le Pogge, dans une tour du monastère de Saint-Gall, durant la tenue du concile de Constance. La 1^{re} édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes. Lefèvre de Villebrune a donné une nouvelle édition de cet auteur avec une traduction française, Paris, 1781, 3 vol. in-12.

SILLERI. Voyez BRULART.

SILVA. On cite de ce nom quatre artistes habiles, savoir : FRANÇOIS, peintre et statuaire, mort en 1641; AUGUSTIN, sculpteur renommé; FRANÇOIS, dit le Jeune, petit-fils du précédent, et sculpteur lui-même, mort à Bonn, dans l'électorat de Cologne, en 1737; CHARLES-FRANÇOIS, sculpteur et architecte, né en 1665, et mort à Milan en 1726.

SILVA (JEAN-BAPTISTE), né à Bordeaux en 1684 d'un médecin, prit le même état que son père. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, et obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages

(1) « Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénelon, est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapables d'usurper leurs terres. » Stanislas le Bienfaisant goûtait beaucoup cette maxime, et ajoutait : « Rien n'est plus propre à faire échouer la finesse et l'artifice, que la candeur et la simplicité. La finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion; et toute la dissimulation d'un roi ne doit aller que jusqu'au silence. » — L'amour de la justice, a dit un homme très sensé, épargne bien de l'esprit. »

considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devait sa naissance, sa réputation et sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 60 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé et de médecin-consultant du roi. Il a laissé un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, et principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, et des *Dissertations et consultations médicales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang :

Demander à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

SILVA. Voyez SYLVA, et REJON.

SILVAIN (FLAVIUS-SILVANUS), fils de Bonitus, capitaine gaulois, fut élevé sous le règne de Constance au grade de commandant de la cavalerie, et ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avait envoyé contre lui, et qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avait fait semblant de le reconnaître pour son prince légitime.

* **SILVANI (GUÉRARDO)**, célèbre architecte et sculpteur de Florence, où il naquit en 1579, a exécuté des ouvrages très estimés, la plupart construits dans sa patrie : on cite entre autres le magnifique *palais Riccardi*, dans la rue Guelfonda (à présent *Via larga*); celui des *marquis Capponi*, l'église et le couvent des *théatins*, la *façade du palais Strozzi*, l'église de la *confrérie des Stigmates*, l'église de *Saint-François de Paule*, hors de Florence, etc. Silvani est placé au rang des plus habiles artistes italiens. Il mourut dans sa ville natale en 1675. — **PIERRE-FRANÇOIS**, son fils et son élève, vint à Paris, et c'est alors que, par corruption, on changea son véritable nom en celui de *Silvain*. Il acquit de la renommée, et on compte parmi ses principaux ouvrages l'église des *pères de l'Oratoire*.

SILVATICIS. Voyez PORCHETTI.

SILVÈRE (saint), natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape Agapet I^{er},

en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de temps après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales, branche de l'eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvère dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elle résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi ennemi; mais il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé *Marc*: cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patara en Lycie, et qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patara prit hautement la défense de Silvère, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparait le scandale, et lui dit : *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers*. Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on rétablît Silvère sur son siège. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par-là voulait faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'île de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 558. Procope, qui était alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonia, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. Voyez Libérat, *Breviarium*, cap. 22; *Acta sanctorum*, junii, tom. 4, pag. 45; et les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE I^{er} (saint), pape après saint Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des donatistes, et en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus et Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-temps l'Eglise. Les *Actes* de ce saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du temps

de Constantin, et qu'à son retour il baptisa ce prince, et le guérit en même temps de la lèpre; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, et surtout Noël Alexandre, sec. 4, pag. 48, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, pape, appelé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne d'une famille obscure, fut élevé à Aurillac, dans le monastère de Saint-Gérauld, et devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, et où il eut pour disciple Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiépiscopale de cette ville, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon, qui avait été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravenne. Enfin, le pape Grégoire V étant mort, le savant bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, et en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert était un des plus savans hommes de son siècle. Il était habile dans les mathématiques et dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Épîtres*, la *Vie de saint Adalbert*, archevêque de Prague, et quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (voyez MABILLON, *Analect.*, tom. 2, pag. 215). Quelques-uns lui attribuèrent la construction de l'horloge de Magdebourg, l'an 996; mais cela n'est pas constaté: on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de Saint-Alban en Angleterre, lequel florissait l'an 1326. Brennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivait un siècle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie et à la nécromancie; calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne, et par les hérétiques des derniers temps. Elle a été démentie par tous les historiens contemporains, et réfutée solidement par Gretser. Gerbert fut le premier Français qui monta sur la chaire de saint Pierre. On s'est occupé, récemment, de lui élever un monument dans sa patrie, et de faire des recherches pour connaître le lieu de sa naissance et le venger de ses détracteurs.

SILVESTRE (FRANÇOIS), pieux et sa-

vant général des dominicains, était d'une illustre famille de Ferrare: ce qui l'a fait appeler *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: | de bons *Commentaires* sur les livres de saint Thomas, *contre les gentils*, dans le tome 9^e des *Oeuvres* de ce saint docteur; | une *Apologie contre Luther*; | la *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

* **SILVESTRE (ISRAËL)**, graveur célebre, naquit à Nancy en 1621. Il était neveu, du côté de sa mère, d'Israël Henriot, premier peintre du duc de Lorraine, et reçut de cet artiste des leçons de dessin. Les talens précoces du jeune Silvestre frappèrent son oncle, qui, ne se sentant pas assez de mérite pour former un si digne élève, conseilla au père de celui-ci de l'envoyer à Paris, où il se consacra plus spécialement au dessin et à la gravure. Il n'excella pas seulement au burin, mais il dessinait si bien à la plume, que ses ouvrages faisaient l'admiration de tous les connaisseurs, qui ne balançaient pas à les comparer aux dessins de Jacques Callot, répandus dans toute l'Europe. Louis XIV ayant vu un de ses paysages, dessiné d'après ce nouveau genre, et d'autres productions de cet artiste, le choisit pour dessiner et graver les *maisons royales*. Silvestre obtint ensuite le titre de maître à dessiner du grand dauphin, avec une pension, et un logement dans le Louvre. Désirant voir de près les chefs-d'œuvre de l'art, il entreprit deux voyages en Italie, s'arrêta à Florence et à Rome, où il fut accueilli avec distinction. De retour à Paris, il s'occupa de mettre en ordre ses nombreux travaux, qui tous lui acquirent une réputation méritée. Son œuvre renferme plus de 4000 pièces, parmi lesquelles on distingue le *Carrousel*, qui eut lieu en 1662, et qui contient 401 planches; les *Plaisirs de l'île enchantée*, en 7 planches; les *Fucs de Paris*, et notamment celle prise du Pont-Neuf; la *Vue de Rome*, en 4 pièces; celles du *Campo-Faccino* et du *Colisée*, etc., etc. Il mourut à Paris en 1691, âgé de 70 ans. Israël Silvestre a laissé deux fils qui furent ses élèves pour le dessin: Louis, peintre de paysages né à Paris, en 1675 mort dans la même ville en 1760, et CHARLES, qui a gravé d'après les ouvrages de son frère. L'un et l'autre

pirent des leçons de Charles Lebrun , et de Parrocel , peintre de batailles. Charles mourut vers le milieu du 18^e siècle.

* **SILVESTRE** (le comte CAMILLE), antiquaire et littérateur, naquit à Padoue le 14 juin 1645, étudia à Rovigo, d'où sa famille était originaire, et fut considéré comme un des hommes les plus instruits de son siècle. Il connaissait les lois, la philosophie, les mathématiques, la littérature ancienne et moderne, les langues, etc. Il était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, des universités de Padoue, Bologne, Pise, etc., et occupa les premières dignités de la république. Le comte Sylvestre employa presque toute sa fortune à se procurer une multitude d'objets rares, et tous les étrangers venaient visiter son cabinet, où l'on trouvait des marbres antiques, des inscriptions, des vases, des médailles, etc. Il a composé des *Poésies*, et quelques ouvrages sur diverses branches de littérature; mais il ne nous est parvenu de lui que plusieurs *Dissertations* et des *Explications* sur les antiquités, notamment sur la *numismatique*. Il mourut le 6 janvier 1719, âgé de 64 ans.

* **SILVESTRE** (le comte CHARLES), fils du précédent, et antiquaire, naquit à Rovigo le 4 octobre 1681, suivit les traces de son père, et fut un des meilleurs élèves du célèbre père Minorelli, dominicain. Il cultiva et protégea les sciences et les arts; mais il se livra plus particulièrement à l'étude de l'antiquité, enrichit d'objets rares le cabinet de son père, et publia : | la *Vie de Louis Celus de Rovigo*; | la *Vie de Dominique Giorgi*; | *Lettre sur une inscription antique*; | *Explication d'un marbre antique*; | *Lettre sur la ville de Rovigo*, et divers *Mémoires* ou *Discours* sur plusieurs médailles. Il mourut dans sa patrie le 14 avril 1754.

SILVESTRE de PRIERIO. *Voyez* MOZZOLINO.

SILVESTRE de Villeneuve. *Voyez* VILLENEUVE.

SILVIUS. *Voyez* SYLVIVS.

SIMEON, chef de la tribu du même nom, et second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1757 avant J.-C. Il vengea avec Lévi l'enlèvement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (voyez ce nom) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses

frères en Egypte, pour acheter du blé, Joseph le retint en otage jusqu'à ce que ses autres frères eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon et Lévi avaient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les séparerait l'un de l'autre et disperserait leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une manière frappante. Lévi n'eut jamais de lot ni de partage fixe dans Israël; et Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, et quelques terres. Fage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrèrent à l'éducation des enfans dans toute la Judée pour gagner leur pain; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, et c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMEON, homme juste et craignant Dieu, vivait à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeurait presque toujours dans le temple, et le Saint-Esprit l'y conduisit dans le moment que Joseph et Marie y présentèrent J.-C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit grâce à Dieu, et lui témoigna sa reconnaissance par un cantique, qui exprime admirablement l'arri-vée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent désir avec lequel il était attendu, et les lumières que sa venue devait répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espèce de tradition populaire que Siméon était grand-prêtre, et on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne paraît pas cependant que cette opinion soit fondée; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMEON (saint), dit le frère de J.-C., c'est-à-dire son cousin-germain, était fils de Cléophas, autrement *Alphée*, et de Marie sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que ce Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de Joseph, dont il est parlé dans l'évangile de saint Mathieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, et élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frère. Trajan ayant fait faire des recherches de ceux qui se disaient descendus de David, les

Juifs déferèrent Siméon à Atticus, gouverneur de Syrie, comme chrétien et comme issu de David. Après avoir été long-temps tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de J.-C., âgé de 120 ans, dont il avait passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

SIMÉON STYLITE (saint), né vers l'an 390 à Sisan, sur les confins de la Cilicie, était fils d'un berger et fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastère, d'où il sortit quelque temps après pour s'enfermer dans une cabane. Après y être resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austère jusqu'à sa mort, arrivée en 459 ou 60, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisaient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation, 16 ans avant la mort de saint Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce saint écrite en chaldaïque, 15 ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. mart.*, tome 2, *Append.*, page 1229); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur, dans les anciennes *Vies* de saint Euthyme, de saint Théodose, de saint Auxence, de saint Daniel Stylite, etc. Nous avons de lui une *Lettre* et un *Sermon* dans la Bibliothèque des Pères. — Il y a eu un autre saint SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma le *Jeune*, parce qu'il vivait près d'un siècle après l'ancien, c'est-à-dire vers 522. Il mourut en 593. Cette manière de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute; mais ce n'est pas sur nos goûts et nos mœurs, ni même sur les règles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des saints (voyez une réflexion de M. Fleury, à la fin de l'article PATRICE). Les peuples ne pouvaient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Ces saints prêchaient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, et opéraient de grandes conversions; et sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit apercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence

comme miraculeuse et élevée au-dessus des forces de la nature. Voyez saint DANIEL.

SIMÉON (saint), célèbre dans les Annales de l'église de Trèves du 11^e siècle, naquit à Constantinople de parens chrétiens et distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très grands progrès, il se fit d'abord anachorète, puis moine du mont Sinaï. Crevin et Richard, abbés de Trèves, eurent occasion de le connaître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, et, touchés de ses vertus, ils l'amenèrent avec eux à Trèves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas long-temps; car, ayant résolu de faire lui-même un voyage en Palestine, il engagea saint Siméon à l'accompagner dans ce pèlerinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte-Noire, monument de la plus haute antiquité, qu'il venait de convertir en église. Le saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin, qui l'assista dans ses derniers momens, écrivit sa *Vie* et l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, et qui possède son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMEON, fameux rabbin du 2^e siècle, est regardé par les Juifs comme le prince des cabalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu intitulé *Zohar*, c'est-à-dire *la lumière*, Crémone, 1560, 3 vol. in-fol. On sait que la cabale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que, s'étant trompés sur le sens des prophéties, surtout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connaître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que l'Esprit saint a quelquefois exprimé des vérités secrètes par l'emblème des lettres et de leurs divers rapports; ce qui fait une espèce d'énigme cabalistique, telle que celle qu'on lit au chap. 15^e de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très différent de l'espèce de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres et de chiffres, sorte de jonglerie que des philosophes du dernier siècle n'ont pas hésité de mettre en usage, tout comme ils ont voulu goûter de la magie (voyez la note de l'art. FAUSTUS). Il est certain

que si de pareils moyens avaient quelque résultat, il ne pourrait être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte et ne rejette pas légèrement les opinions qu'il examine. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis, determinate, sciri ac dici ope cabalæ posse, nisi magia et impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMEON MÉTAPHRASTE, né au 10^e siècle, à Constantinople, s'éleva par sa naissance et par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe et de Constantin Porphyrogénète, et eut le département des affaires étrangères. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une manière romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, et des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, et on le trouve dans le recueil des *Vies des saints* par Surius; mais il serait à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens et authentiques qu'un habile critique discernerait. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasait les récits en amplificateur (*voyez saint ROCH*). On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus poetarum graecorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

SIMEONI ou de **SIMEONIBUS** (**GASPARD**), d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et secrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ses poésies latines et italiennes. Il a conservé dans les unes et dans les autres, et surtout dans les premières, le goût de l'antiquité, qui semblait être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de grâces, et prouvent que la langue romaine, depuis qu'elle est morte, sert le génie aussi-bien que du temps d'Auguste; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avait pas comme langue vivante, savoir l'immuabilité.

SIMIANE (**CHARLES-EMMANUEL-PHILIBERT-HYACINthe** de), marquis de Pianezza, né en 1608, ministre du duc de Savoie, et colonel-général de son infanterie, servit ce prince avec zèle dans son conseil et dans ses armées. Il signala son intelligence et sa valeur dans les guerres du Montferrat, et du pays de Gènes, etc.

Nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne, il fut nommé plus tard président du conseil de la princesse régente, veuve du duc Victor-Amédée 1^{er}, mort en 1637. Sur la fin de ses jours il quitta la cour et se retira à Turin, chez les prêtres de la mission, où il ne s'occupa que de son salut. Sa solitude n'était troublée que par les conseils qu'on lui demandait comme à l'oracle de la Savoie. Il finit saintement ses jours en 1677. On a de lui : | un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, en italien, dont le père Bouhours a donné une traduction française, in-12. | *Piùssimi in Deum affectus, ex Augustini Confessionibus selecti*, in-12, etc.

* **SIMIOLI** (**JOSEPH**), professeur de théologie à Naples, était né dans cette ville le 26 juin 1712. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha au cardinal Spinelli, qui le nomma professeur de théologie dans son diocèse et l'emmena ensuite à Rome. Il était honoré de l'estime de Benoît XIV, qui l'employa dans les congrégations, et on dit qu'il eut part à l'encyclopédie de ce pontife; il fut chargé avec plusieurs autres théologiens de composer une méthode générale pour l'instruction des élèves destinés aux missions étrangères, et demeura à Rome jusqu'à la mort du cardinal Spinelli, en 1763. Bernard Tanucci, Toscan, professeur de droit à Pise, et depuis ministre et président du conseil de régence à Naples, sous le roi Ferdinand, rappela Simioli dans cette ville; et le cardinal de Sersale, qui en était archevêque, le fit de nouveau professeur de théologie, puis chanoine de la métropole, et principal du collège archiépiscopal. On dit que Simioli n'était point étranger à l'esprit qui régnait à Naples, au sujet des affaires de l'Eglise; et la faveur que lui accordait Tanucci, opposé en toute occasion à la cour de Rome, en serait une preuve suffisante. Il était d'ailleurs lié avec les théologiens d'Italie, qui partageaient les mêmes opinions, et qui, sous le prétexte de poursuivre la morale relâchée, faisaient aux jésuites une guerre dans laquelle ceux-ci finirent par succomber, au grand préjudice de la saine morale elle-même, des principes religieux, et de l'éducation publique. On a de Simioli : | un *Cours de théologie*, ou *Institutions théologiques*, ouvrage qui fut adopté par plusieurs évêques, Naples, 1790; | *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de discipline ec-*

clésiastique; | *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*. Le roi fit distribuer cet avis à tous les nouveaux prélats du royaume, il a été traduit en espagnol; | *Divers ouvrages restés inédits*. Simioli prit part à une édition de la Bible, avec des notes contre la *Bible expliquée* de Voltaire. Il mourut subitement le 21 janvier 1799, en travaillant avec son archevêque à une affaire qui concernait le diocèse. Il avait, dit-on, refusé un évêché.

SIMLER (JOSIAS), ministre de Zurich, né en 1530, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui : | plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques; | un *Abrégé de la Bibliothèque de Conrad Gesner*, estimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., et Frisius en a donné une édition augmentée en 1585; | *De Helvetiorum republica*, Paris, 1577, in-8°; Elzévir, 1624, in-24, traduit en français, 1579, in-8°; | *De Alpibus commentarius*, Leyde, 1633, in-24; on y trouve un catalogue des plantes qui croissent sur les Alpes; | *Vocabula rei nummariae, ponderum et mensurarum, graeca, latina, hebraica, arabica*, Zurich, 1584, in-8°; | *Vie de Conrad Gesner*, Zurich, 1566, in-4°.

SIMNEL (LAMBERT). Voyez **EDOUARD Plantagenet**.

SIMON I^{er}, grand-prêtre des Juifs, surnommé le *Juste*, était fils d'Onias I^{er}, auquel il succéda dans la grande sacrificature. Il répara le temple de Jérusalem qui tombait en ruine, le fit environner d'une double muraille, et y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hosties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, succéda à Onias II, son père. C'est sous son pontificat que Ptolémée Philopator vint à Jérusalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppositions de Simon, Dieu étendit sur lui son bras vengeur, et punit sa profanation, en le renversant par terre sans force et sans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, surnommé *Thasi*, fut prince et pontife des Juifs l'an 143 avant J.-C. Il signala sa valeur en plusieurs occasions, sous le gouvernement de Juda et de Jonathas, ses frères. Le premier l'ayant envoyé avec 5,000 hommes dans la Galilée, pour secourir les Juifs de cette province contre

les habitants de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïde, Simon défit plusieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas : et celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jérusalem pour rassurer le peuple qui, ne voyant personne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu chef de la nation par ce choix unanime, fit d'abord assembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jérusalem, et s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Démétrius, qui avait succédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, et le pria de rétablir la Judée dans ses franchises. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandait. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvela l'alliance avec les Spartiates, et envoya un bouclier d'or à la république romaine. Il battit ensuite les troupes d'Antiochus Evergète, roi de Syrie, qui s'était déclaré son ennemi, et sur la fin de ses jours il visita les villes de son état. Lorsqu'il arriva au château de Doch, où demeurait Ptolémée, son gendre, cet ambitieux, qui voulait s'ériger en souverain du pays, fit inhumainement massacrer Simon et deux de ses fils, au milieu d'un festin qu'il leur donna, l'an 135 avant J.-C. Jean Hyrcan, son fils, lui succéda. On voit l'éloge de ses vertus, de sa sage et heureuse administration dans le premier livre des Machabées, chap. 14.

SIMON (saint), apôtre du Seigneur, fut surnommé *Cananéen*, c'est-à-dire *Zélé*. On ignore le motif de ce surnom. Son zèle pour J.-C. le lui fit-il donner, ou était-il d'une certaine secte de zélés? On est aussi peu instruit sur les particularités de sa vie, sur sa prédication, et le genre de sa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Égypte, la Libye, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perse, mais avec aussi peu de fondement que les premiers. Voyez la fin de l'article de saint **JACQUES** le Majeur. Sa fête réunie à celle de saint Jude se célèbre le 28 octobre.

SIMON le **CYRÉNÉEN**, père d'Alexandre et de Rufus, était de Cyrène, dans la Libye. Lorsque J.-C. montait au Calvaire et succombait sous sa propre croix, les soldats contraignirent Simon, qui passait, de la porter avec lui. Cependant le mot *angariaverunt* semble dire qu'on l'y engagea par voie de persuasion. Il est vraisemblable que Simon était connu

pour disciple de J.-C., et que c'est ce qui donna l'idée de lui faire porter sa croix, charge qui, selon toute apparence, aura été pour lui une source précieuse de grâce. Il est le seul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, et qui ait rendu sensible aux yeux ce grand moyen de salut.

SIMON le MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon, dans le pays de Samarie, séduisait le peuple par ses enchantemens et ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appelant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisait, demanda et obtint le baptême. Les apôtres quelque temps après vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon voyant que les fidèles qui recevaient le Saint-Esprit parlaient plusieurs langues sans les avoir apprises, et opéraient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné le maudit avec son argent, parce qu'il croyait que les dons de Dieu pouvaient s'acheter. C'est de là qu'est venu le mot *simoniacque*, qu'on applique à ceux qui achètent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossières, et se fit des prosélytes. Il quitta Samarie et parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attirait beaucoup de monde après lui par ses prestiges, et se fit surtout une grande réputation à Rome, où il arriva avant saint Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu; et le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription, *Simoni Deo Sancto*. Valois et le père Pagi contestent ce fait, et prétendent que cette statue était consacrée à Semô-Sachus, qui était une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, au nombre desquels sont les Bollandistes (*Acta SS.* 29 junii, Tillemont, tom. 2, p. 482), sont d'un avis contraire, et soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinèrent les yeux des habitans de Rome, et furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. Saint Pierre ruina sa réputation par un coup d'éclat, que quelques savans révoquent en doute, mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes sous le règne de ce même

Néron. Le magicien se disait fils de Dieu, et se vantait comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même. Au jour indiqué, en présence d'une foule de peuple qui était accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon; mais, à la prière de Pierre, Simon, qui était à une certaine hauteur, tomba à terre et se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une manière métaphorique, de la grande réputation que s'était faite Simon à Rome, et de la rapidité avec laquelle saint Pierre la détruisit; mais il paraît qu'il est très peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel et physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Peluse, Théodoret, etc. Dion Chrysostôme, auteur païen, assure, *or.* 21, que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner.*, c. 42, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron, mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier et Orsi entendent cette histoire de Simon le magicien. Et puisque les dates ou les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct et formel des plus illustres auteurs chrétiens, et le témoignage moins développé, mais si analogue et si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem et de la nation. Les Juifs l'avaient reçu dans Jérusalem comme un libérateur; ils l'avaient appelé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voyez ce nom*); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scènes d'horreur qui accompagnèrent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandaient autour de lui, et déjà dans son sein, la dévastation et la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char

de triomphe de Titus, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13^e siècle, passa en Europe où il se fit dominicain, et composa contre les Grecs, sur la *procession du Saint-Esprit*, un *Traité* qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON (saint), jeune enfant de Trente, cruellement assassiné et découpé par les Juifs en haine de J.-C., l'an 1474. Le martyrologe romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil et Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant; mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme, dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre : *De cultu sancti Simonis, pueri Tridentini, et martyris apud Venetos*, et se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, etc., du père Calogera, tom. 48, pag. 406, 472. Voyez l'instruction du procès dans les *Acta sanctorum*, avec des notes par Henschenius; *l'Amplis. collect. vet.* de dom Martenne, tom. 2, pag. 4516; et Benoît XIV, *De canonis.*, lib. 1, cap. 14, pag. 105. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsatia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissembourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans le dernier siècle des exemples incontestables; ceux qui en douteraient peuvent consulter le *Journ. hist. et litt.*, 15 janvier 1778, page 88, 15 octobre 1778, pag. 258.

SIMON (RICHARD), savant hébraïsant, né à Dieppe en 1658, entra dans la congrégation de l'oratoire à 21 ans, et en sortit peu de temps après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude lui donnèrent l'idée de quitter de nouveau l'oratoire pour les jésuites; mais il en fut détourné par le père Bertad, supérieure de l'institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliothèque de la maison de Saint Honoré, et s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais, comme il ne pouvait pas payer sa pension, on l'envoya à Juilly pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différens ouvrages. La har-

diesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions et de son caractère, l'obligèrent de quitter l'oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant quatre ans. On a de lui une satire amère de cette congrégation dans la *Vie* du père Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ orientalis* de ce savant. Simon répétait souvent : *Alterius ne sit, qui suus esse potest*. Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque temps à Paris, et alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très vaste et une littérature très variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte; et il régnait dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité et de nouveauté qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célèbres sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, etc. Simon ne laissa presque aucun de leurs ouvrages sans réponse : la hauteur et l'opiniâtreté dominant dans tous ses écrits polémiques. Son caractère mordant, satirique et inquiet ne fit que s'aggraver dans sa vieillesse. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | une *Edition* des *Opuscules* de Gabriel de Philadelphie, avec une traduction latine et des notes, 1686, in-4^o; | *Les cérémonies et coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modène, avec un supplément touchant les sectes des caraites et des samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable; | *l'Histoire critique du texte, des versions et des commentateurs du vieux Testament*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam, in-4^o, 1689; | *Histoire critique du texte du nouveau Testament*, Rotterdam, 1689, in-4^o, qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des versions du nouveau Testament*, et en 1269, de *l'Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament*, etc., avec une *Dissertation critique sur les principaux actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4^o. Tous ces écrits respirent l'érudition; mais une critique souvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome; ce qui n'a point empêché les moines dogmatisans, dont l'Allemagne fourmillait à la fin du 18^e siècle, de suivre son exemple, et de couvrir leur ignorance par les plagats faits à cet homme d'ailleurs érudit et estimable, mais qui, par un excès de liberté dans ses interprétations, a paru dénaturer l'Ecriture sainte et la livrer à la

mobilité de l'imagination. | *Réponse au livre intitulé Sentimens de quelques théologiens de Hollande*, 1686, in-4°; | *Inspiration des Livres sacrés*, 1687, in-4°; | *Nouvelles observations sur le texte et les versions du nouveau Testament*, Paris, 1695, in-4°; | *Lettres critiques*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1730, 4 vol. in-12, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes; | une *Traduction française du nouveau Testament* avec des remarques littéraires et critiques, 1702, 2 vol. in-8°. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et Bossuet, condamnèrent cet ouvrage. « Il semble, dit Bossuet, que l'auteur n'a eu dans l'esprit que le dessein de ravilir les idées de l'Écriture. Sous prétexte de condescendre à la capacité du vulgaire, il le plonge, pour ainsi parler, jusque dans la fange des expressions les plus basses. » | *Histoire de l'origine et du progrès des revenus ecclésiastiques*. Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, sous le nom supposé de Jérôme Acosta. C'est dit-on, le résultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de bénédictins : or on sait que la colère n'est pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumières sur un objet quelconque. | *Créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*, 1687, in-12; | *Bibliothèque critique*, sous le nom de Saint-Jore, avec des notes, 1708 et 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut supprimé par arrêt du conseil; il est devenu rare. On y trouve des pièces qu'on chercherait vainement ailleurs. | *Bibliothèque choisie*, 2 vol. in-12; | *Critique de la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. du Pin, et des Prolégomènes sur la Bible* du même, 1750, 4 vol. in-8°, avec des éclaircissemens et des remarques du père Souciet, jésuite, qui est l'éditeur de cet ouvrage; | *Histoire de la croyance et des coutumes des nations du Levant*, sous le nom de Moni, etc., livre intéressant et instructif, 1693, in-12; | *Traduction de l'italien en français du Voyage au Mont-Liban* du père Dandini, avec des Notes critiques.

SIMON (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris en 1654 d'un habile chirurgien, fut élevé avec soin par son père, prit l'habit ecclésiastique et se fit recevoir docteur en droit canon. Il devint ensuite contrôleur des fortifications, et associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choisi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet du roi, il

quitta l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avait vu que des laïques dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excellait surtout dans les devises et les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON (DENYS), conseiller du présidial et maire de la ville de Beauvais, mort en 1731, possédait l'histoire et la jurisprudence. On a de lui : | une *Bibliothèque des auteurs de droit*, 1692 et 1695, 2 vol. in-12; | un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON (CLAUDE-FRANÇOIS), imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignait aux connaissances typographiques celle de la littérature. On a de lui : | *Connaissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12; c'est la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du père Rigord, jésuite, mort en 1739, et que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes et dangereuses pour les enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. | Deux comédies, et les *Mémoires de la comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12, roman faiblement écrit et sans aucun intérêt solide dans son résultat.

* SIMON (ANTOINE), membre de la commune de Paris, naquit à Troyes en 1736. Etant venu dans la capitale, il y apprit l'état de cordonnier, s'y établit, et lors de la révolution il en embrassa la cause avec fureur. Il parvint à se faire remarquer, s'attacha à Robespierre, et, sous le règne de la terreur, il devint officier municipal. En cette qualité, il fit souvent le service au Temple, et fut un de ceux qui insultèrent et tourmentèrent le plus l'infortuné Louis XVI. Après la mort de ce monarque, on eut la barbarie de confier à cet homme grossier et brutal le jeune Louis XVII (voyez ce nom), et il devint l'instrument de la haine des factieux contre cet auguste et malheureux enfant. Il lui apprit à prononcer les blasphèmes les plus horribles, le forçant à s'abreuver de liqueurs fortes et même à maudire son père et sa mère. Ces affreux traitemens abrégèrent la vie de son innocente victime. Il subit enfin la récompense due

à ses forfaits, et le 9 thermidor (27 juillet 1794), impliqué dans la chute de Robespierre, il le suivit le lendemain à l'échafaud : il avait 58 ans

* **SIMON** (EDOUARD-THOMAS), médecin et littérateur, né à Troyes le 16 octobre 1740 d'un notaire de cette ville, se livra à l'étude de la médecine et de la chirurgie, et vint habiter Paris en 1786. Il fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Quoiqu'il se fût montré partisan de la révolution, on l'accusa, en 1792, de conspirer pour la royauté; et pour se soustraire aux persécutions, il prit le parti d'accompagner le conventionnel Bouret, son ami, envoyé en mission. Lors de la formation d'une bibliothèque pour les conseils des Anciens et des Cinq-cents, il en fut nommé conservateur, et il devint ensuite bibliothécaire du tribunal. Cette place se trouvant supprimée en 1807, il entra dans l'instruction publique, et obtint d'abord la place de censeur des études au lycée de Nancy, puis celle de professeur d'éloquence latine à Besançon. Il mourut le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, 1786, 2 vol. in-48 : cet ouvrage contient un grand nombre de morceaux intéressants avec des *Notices* sur la plupart des auteurs qui composent cette collection. | *Les Muses provinciales, ou Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, petit in-12; | *Contes moraux à l'usage de la jeunesse, traduits de l'italien de Fr. Soave*, 1790, in-12, 2^e édit. augmentée d'une seconde partie, sous le titre de *Nouvelles morales*, 1803, 2 vol. in-12; | *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, traduit de l'italien de A. de Giuliani, 1791, in-8°; | *Coup-d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en 1795 et 1796*, in-8°; | *Mutius, ou Rome libre*, tragédie; | *le Congrès des fleuves*, poème latin qui obtint l'un des prix proposés par MM. Lucet et Eckard, et qu'ils ont imprimés dans les *Hommages poétiques*, en l'honneur de Napoléon, 2 vol. in-8°, avec un cahier d'*Appendix*; | *Saint Louis*, poème héroïque, abrégé du père Lemoine et suivi d'une *Ode* adressée en 1814 à S. A. R. Monsieur (depuis Charles X); | *Epigrammes de Martial*, traduction nouvelle et complète, publiée par son fils, et M. Auguis, 1819, 3 vol. in-8°; | *La clémente*

royale ou Précis historique d'un soulèvement populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II, au 14^e siècle, an 5 (1796), in-8°; | Correspondance de l'armée française en Egypte, interceptée par l'Escadre de Nelson, publiée à Londres avec une *Introduction* et des *Notes* de la chancellerie anglaise, traduite en français avec des observations an 7 (1799), in-8°.

SIMON. Voyez SIMÉON.

* **SIMOND** (PHILIBERT), né en 1755, à Rumilly, en Savoie, prit les ordres, et lors de la révolution il en embrassa les principes. Renvoyé pour ce motif de son pays, il vint en Alsace où il fut nommé vicair-général de l'évêque de Strasbourg. Son ardeur à proclamer les nouvelles idées le fit élire par le département du Bas-Rhin, député à la Convention nationale. Les Savoyards réunis à la France avaient envoyé des députés à la Convention pour la porter à des mesures révolutionnaires; Simond appuya leur demande, et s'efforça de prouver « que » cette Convention avait plus fait en huit » jours, que l'Assemblée Constituante en » trois ans, puisqu'elle avait déjà aboli la » noblesse et la royauté, supprimé les » ordres militaires, anéanti la féodalité, » etc. « Ce zèle lui gagna la confiance des députés de la Savoie, qui le firent nommer commissaire dans leur pays, lequel prit le nom de Mont-Blanc. Il était en mission dans cette contrée lors du procès de Louis XVI. Ne pouvant en voter la mort, il invita par écrit la Convention à juger sans appel ce roi parjure. De retour à Paris, il traita, le 28 mai, le président Isnard de contre-révolutionnaire, le menaça de la vengeance du peuple, et accusa le général Custine de mépriser les lois de la Convention. Il se donna beaucoup de mouvement le 31 mai, jour de la chute des Girondins, dont il était ennemi, fit fermer les barrières, et provoqua le décret d'arrestation contre les gens suspects. Simond fut toujours promoteur des mesures les plus arbitraires, et il proposa en juin de déclarer les villes anscatiques ennemies de la république; il proposa aussi de rendre le comité de salut public seul juge des taxes imposées par les tribunaux de la France. Il fréquentait habituellement le club des jacobins, dont il était un des membres les plus fougueux. Il prononça à leur tribune plusieurs discours contre le gouvernement anglais et les fédéralistes. Jusque là il avait figuré parmi les adhé-

rens de Robespierre; mais quand il le vit dominer en maître la Commune et la Convention, et qu'il ne pouvait lui rester qu'un rôle bien secondaire, il se déclara contre ce tyran, s'approcha de Danton, c'est-à-dire qu'il resta toujours jacobin, mais sous les auspices d'un autre chef. La chute de ce dernier entraîna la sienne. Saint-Just, le séide de Robespierre, le fit arrêter le 7 mars 1794, et enfermer dans les prisons du Luxembourg, avec Hérault de Séchelles. Cependant il ne suivit pas au tribunal son collègue qui le demanda, mais en vain, pour son défenseur officieux. Sur ces entrefaites, Laflotte accusa Simond de conspirer avec Arthur Dillon, pour sauver Danton, Hérault, Camille-Desmoulins, etc.; mais cette affaire n'eut pas de suite. On ne l'oublia cependant pas, et bientôt après Vadier renouvela cette accusation, et Couthon le dénonça aux jacobins, comme ayant voulu placer le *petit Capet* (Louis XVII) sur le trône, sous la régence de Danton. Legendre et Bourdon de l'Oise rappelèrent en même temps ses liaisons avec Chaumette et Gobel, et l'accusèrent de complicité avec ces athées. Livré au tribunal révolutionnaire Simond fut condamné à mort, et exécuté le 15 avril 1794. On a de lui les écrits suivans : *Sur l'Education des filles. Lettres aux jacobins de Chambéri. Réponse à la société des jacobins de Chambéri*, Annecy, 1793; *Philibert Simond à ses commettans*, discours du 30 janvier 1793, Chambéri, in-8°; *Lettres aux jacobins de Paris*, 12 avril 1793.

SIMONEAU (CHARLES), graveur habile, naquit à Orléans en 1639. Il fut envoyé très jeune à Paris chez le célèbre Noël Coypel, et y devint un de ses meilleurs élèves dans le dessin. Il prit ensuite des leçons de gravure sous Guillaume Château: secondé par cet excellent maître, il fit des progrès si rapides, qu'il n'eut plus besoin de guide pour se faire remarquer. Il grava pour son morceau de réception à l'académie le beau portrait de *Mansart*. Il a laissé un grand nombre de chefs-d'œuvre, dont les principaux sont : *l'Adoration des bergers*, la *Samaritaine*, le *Passage du Rhin*, le *Tombeau du cardinal de Richelieu*, la *Conquête de la Franche-Comté*, le *Voyage de la reine au pont de Cé*. Ce dernier ne serait pas indigne de Volpato, de Bartolozzi, ou même de Morghen. Une grande précision de burin, un des-

sin correct, et une nuance expressive et délicate sont les qualités qui distinguent cet artiste. Il obtint le titre de graveur du roi avec une pension, et mourut à Paris en 1728, âgé de 89 ans. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Louis SIMONEAU, qui a gravé *l'Histoire de l'imprimerie et de la gravure*, en 1694; et *l'Histoire des autres arts et métiers*, depuis 1694 jusqu'en 1710, 2 vol. in-fol., en 168 planches.

SIMONET (EDMOND), né à Langres en 1662, se fit jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargèrent de professer la philosophie à Reims et à Pont-à-Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scolastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Nancy, 1724-1728, 11 vol. in-42; et à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA (BONIFACE), né dans l'état de Gènes, selon quelques-uns, et selon d'autres à Milan, entra chez les cisterciens, fut abbé du monastère de Corna, dans le diocèse de Crémone, et mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état et tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan, en 1492, et ensuite à Bâle en 1500, in-fol. Cet ouvrage est écrit en forme de lettre, et a été traduit en français par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumières qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, JEAN SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et a donné : *De rebus gestis Francisci Sfortiæ, mediolanensium ducis, libri X.LX.I*, bien écrit. Il eut un fils nommé JACQUES SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jules II et de Léon X, et fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pesaro; Paul III le plaça sur le siège de Perouse, et le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : | *Tractatus reservationum beneficiorum*; | *Epistolæ*, etc.

SIMONI (SIMON ou SIMO), médecin de Lucques dans le 16^e siècle, passa de l'Eglise catholique dans le parti des calvinistes, et de là dans celui des sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion : sort com-

raun des esprits inquiets et raisonneurs, qui, ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer. (V. SERVET.) Marcel Squarcia Lupi, socien, le peint comme un homme formellement athée. La pièce où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa religio* ; elle a été supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages de médecine, et d'autres qui ne lui ont guère survécu.

SIMONIDE (Simon), poète latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'était faite par son talent. Ses *poésies* ont été recueillies à Varsovie, 1772, in-8°. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né l'an 558 avant J.-C., à Joulis dans l'île de Céos, aujourd'hui connue sous le nom de Zéa, île de la mer Egée, florissait du temps de Darius, fils d'Hystaspe. La poésie fut son principal talent, il excella surtout dans l'épique. Jeune encore, il vint à Athènes où il s'acquitta de la faveur d'Hipparque, fils de Pisistrate. Il avait long-temps voyagé dans l'Asie mineure, et demeura dans Athènes jusqu'à la mort de son protecteur tué par Harmodius et Aristogiton. Il passa en Thessalie auprès du roi Alenas, puis vint à Athènes d'où Hippias, frère et successeur d'Hipparque venait d'être chassé (l'an 511 avant J.-C.), et il célébra dans ses vers les meurtriers d'Hipparque. Deux ans après la bataille de Marathon, il disputa à Eschyle et remporta sur lui le prix proposé pour la plus belle élogie sur cette victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appela à sa cour, où il débita des apophthegmes de morale ; car il se piquait aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étaient pas plus sages. (Voyez THEMISTOCLE.) Hiéron lui demanda la définition de Dieu ; Simonides lui dit qu'il lui fallait un jour pour méditer cette réponse : ce jour passé, il en demanda un second et plusieurs de suite ; enfin il répondit : Que plus il méditait, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignait : *Quia quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *De natura deorum*, lib. 1, n. 23) : tant ces prétendus sages étaient inférieurs aux enfans des chrétiens ! « L'Evangile, comme dit un auteur moderne,

» ayant mis plus de lumière dans les esprits ordinaires, que le Portique et la Lycée n'avaient tâché d'en mettre dans les têtes philosophiques des anciens temps ! » Si néanmoins Simonides parlait d'une définition proprement dite, *per genus et differentiam*, il n'avait pas tort ; mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connaître un objet qu'à servir elles-mêmes de matière aux disputes philosophiques. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, et remporta la victoire. Ce poète mourut à Syracuse, l'an 468 avant J.-C., à 89 ans, méprisé pour son avarice et la vénalité de sa plume. Il avait écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon et de Salamine, et composé des odes, des tragédies, etc. ; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont Léo Allatius a donné les titres. Saint Jérôme en portait un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Psaumes, il appelle David le Simonides des chrétiens : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque*. Fulvius Ursinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8° ; et dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Phénix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuse, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occasion une pièce de vers où il introduisit Simonides se plaignant de ce que ce général n'avait pas pour ses cendres les mêmes égards que Castor et Pollux qui l'avaient sauvé d'une maison près de tomber. Cette dernière anecdote a été bien rendue dans les fables de Phèdre et de La Fontaine. Simonides avait, dit-on, une mémoire prodigieuse, et on lui attribue l'invention de la mémoire locale et artificielle. Voyez Cicéron, *De oratore*, lib. 2, n. 86, et *De fine*, lib. 2, n. 32. On trouvera un intéressant résumé de sa doctrine philosophique dans le 76^e chapitre du *Voyage d'Anacharsis*. On lui attribue l'invention de quatre lettres de l'alphabet grec.

SIMONIS (PIERRE), né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1603, à 66 ans. Il ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa science. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart contre les calvinistes : ils ont été recueillis et publiés à Anvers, 1609, in-fol., par Jean David, son successeur dans la cure de

Courtray, et ensuite jésuite. On distingue entre les écrits de ce prélat : | *De veritate*; | *Apologia pro veritate catholica*; | *De haereseos haeticorumque natura*; | des *Harangues* et des *Sermons*, bien écrits en latin; | *Instruction pastorale* sur la manière dont les curés doivent se comporter relativement aux exorcismes, et aux personnes qui les demandent pour cause de maléfice. (Voyez SPE.)— Il ne faut pas le confondre avec FRANÇOIS SIMONIS, auteur d'un savant ouvrage : *De fraudibus haeticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8°. Il en a paru une traduction libre sous le titre : *Artifices des hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a aussi été traduit en flamand et en italien. Nicéron dit que François Simonis est un nom emprunté, et attribue l'ouvrage à un jésuite.

SIMONIUS. Voyez SIMONI.

SIMONNEAU. Voyez SIMONEAU.

SIMONS (JOSEPH), né dans le comté de Hampton en Angleterre, vers 1594, se fit jésuite à Rome, fut professeur de théologie et d'Écriture sainte, et mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance et la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liège en 1657.

SIMPLICIUS (saint), natif de Tivoli, pape après saint Hilaire, le 25 février 468, suivant Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi, et en 467 suivant Fleury, gouverna avec beaucoup de prudence dans des temps très difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Monge du siège d'Alexandrie, et Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui dix-huit *Lettres*, dont plusieurs sont très importantes; elles sont imprimées dans le *recueil* du P. Labbe. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célèbre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5^e siècle, était de Phrygie ou de Cilicie. Nous avons de lui des *Commentaires* sur Aristote et sur Epictète, Leyde, 1640, in-4°, dans lesquels il y a des choses curieuses et intéressantes, et d'autres minutieuses.

* SIMPSON (THOMAS), célèbre médecin, né à Edimbourg vers 1690, fut professeur de médecine et d'anatomie à l'université de St.-André en Ecosse, et a laissé des ouvrages très estimés dans sa patrie,

savoir : | *De re medica dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8°. Il s'y déclare contre les abus des compositions et des formules, où les remèdes sont multipliés et nuisent à leur vertu réciproque, en produisant un effet contraire à celui que l'on s'était proposé. | *Observations sur les mouvemens musculaires*, en anglais, divisées en cinq articles : le 1^{er} traite du mouvement musculaire qui, suivant l'auteur, dépend en grande partie de l'irritabilité du muscle; le 2^e traite de la circulation du sang; le 3^e de la respiration; le 4^e de l'analyse du sang humain et des sécrétions en général; le 5^e du cerveau; et des organes des sens. On trouve dans les *Essais* d'Edimbourg, des *Mémoires* et des *Dissertations* de Simpson. Il mourut dans sa patrie dans un âge très avancé.

SIMPSON (THOMAS), habile mathématicien anglais, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son père, artisan très pauvre, le plaça chez un ouvrier en soie, chez lequel il profita très peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui donnèrent du goût et du courage. Il alla à Londres en 1752, et fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'était qu'avec peine qu'il trouvait des momens de loisir pour composer son *Traité des fluxions*, qui parut en 1757, mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opusculs* en anglais, qui parurent en 1740, 1745, 1757. On y trouve trente-sept mémoires intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, ouvrage qui lui occasionna une dispute avec le célèbre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich avec des honoraires de 2,700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale de plusieurs bons *Mémoires sur le calcul intégral*, et donna au public des *Elémens clairs et méthodiques de géométrie*. La traduction française de ces *Elémens* a été imprimée à Paris en 1755, in-8°. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 14 mai 1761, dans la 51^e année de son âge.

Il ne faut pas le confondre avec ROBERT SIMPSON ou SIMSON, aussi très habile mathématicien, dont on a une bonne traduction avec un commentaire des *Elémens* d'Euclide (*voyez ce nom*).

SIMSON (ARCHIMBAUD), théologien écossais, est connu : | par un *Traité des hiéroglyphes des animaux* dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4°, ouvrage savant et recherché ; | un *Commentaire* anglais sur la seconde épître de saint Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4°, fort inférieur au précédent.

SIMSON (ÉDOUARD), théologien anglais, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J.-C. On en a donné une belle édition à Leyde en 1759, in-fol., et on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, et on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINGLIN (ANTOINE), ecclésiastique, fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de saint Vincent de Paul, et embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de Saint-Cyran lui fit recevoir la prêtrise, et l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant vingt-six ans, et leur supérieur pendant huit. Pascal lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et s'en rapportait à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, et aux traverses que ce monastère essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut en 1664, dans une autre retraite. On a de lui un ouvrage intitulé : *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre-Seigneur et les principales fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 3 vol. in-8°, réimprimé depuis en 1736, 12 vol. in-12. Cette édition est précédée d'une *Vie* de Singlin, par l'abbé Goujet. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD (JEAN-NICOLAS), théologien allemand et professeur d'éloquence à Erfurt, mort en 1748, continua l'*Erfordia litterata*, commencée par Molschman.

SINMICH (JEAN), Irlandais, né à Corek, docteur professeur de théologie, président du grand collège à Louvain, chanoine de Bruges et de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansé-

nus, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, et mourut à Louvain en 1666, après avoir publié : | *Saül ex-rex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol. ; | *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-fol., contre les luthériens de la confession d'Augsbourg ; | plusieurs écrits en faveur de Jansénius, dont les titres sont fort bizarres, comme *Consonantiarum dissonantia* ; *Vulpes capta*, etc. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa engager ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, et de faire plusieurs fondations utiles et édifiantes.

* **SINSART** (dom BENOÎT), abbé de Munster, naquit à Sedan, en 1696. Il était religieux de la congrégation de Saint-Vannes, et avait fait profession à l'abbaye de Senones, le 7 septembre 1716. Avant de se consacrer à Dieu, il avait suivi pendant quelque temps la profession des armes, et avait servi en Hollande en qualité d'ingénieur. Il professa la philosophie et la théologie d'une manière distinguée dans différens monastères de sa congrégation. Nommé prieur à Munster en Alsace, il fut élu en 1743, coadjuteur de dom Rutau, qui en était abbé, et à qui il succéda, en 1745. On a de lui : | les *Vrais sentimens de saint Augustin sur la grâce, et son accord avec la liberté*, Rouen (Bâle), 1739, in-8°. Il y prouve que de la doctrine de Jansénius résulte l'extinction du libre arbitre, par rapport à ses actions méritoires et aux mouvemens de la grâce efficace. | *La Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestans, et mise à la portée de tout le monde*, Strasbourg, 1746, in-8°, avec une *Réfutation* de la réponse de M. Pfaff à la 2^e *Lettre* du père Scheffmacher à un gentilhomme protestant, et des *Remarques* sur un sermon de M. Ibbas, docteur anglais ; | *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines*, 1748, in-8° ; | *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'eucharistie*, 1748, in-8° ; | *Chrétientés anciens et modernes, ou Abrégé des points les plus intéressans de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12 ; | un petit ouvrage sur l'utilité des moines ; | *Recueil de pensées diverses sur l'immatérialité de l'âme, ou Réfutation du matérialisme*, avec une réponse aux objections de M. Cuentz et aux argumens du philosophe Lucrèce, Cohnar, 1756. Il a aussi travaillé à un nouveau *Rituel* pour le diocèse de Bâle.

Il avait approuvé le traité théologique sur l'autorité et l'infaillibilité de dom Petit-Didier, Luxembourg, 1724, in-12; ouvrage supprimé la même année par les arrêts des parlemens de Metz et de Paris. Dom Sinsart mourut à Paris le 23 juin 1776.

SIONITE. Voyez GABRIEL.

* SIRANI (ELIZABETH), fille du célèbre peintre de ce nom, et auteur du fameux tableau de la Cène, naquit à Bologne, en 1638; elle prit des leçons de son père, en adopta le style, et le surpassa bientôt. Elizabeth étudia les grands modèles, s'appliqua surtout à imiter la manière de Guido, et, à 18 ans, elle devint un des plus beaux ornemens de l'école de Bologne. Sur le prix proposé par l'académie de cette ville, elle composa, en concurrence avec son père, Bibiena et Rosso Zannuti, un des meilleurs élèves de Guido, un tableau de trente pieds, représentant le Baptême de Jésus-Christ. Elizabeth avait un dessin correct, un coloris frais et gracieux; mais c'est dans ce dernier ouvrage que la jeune artiste se surpassa elle-même, et remporta le prix sur ses concurrens. Cependant ce qu'elle avait gagné du côté de l'expression et de la force, elle le perdit du côté de la grâce et de l'élégance propres à Guido. On trouve ces deux qualités réunies dans les autres ouvrages de cette femme célèbre, et on les remarque surtout dans son tableau de l'Amour endormi, qu'on voit à Paris au musée royal. Le caractère aimable et modeste d'Elizabeth ne put la sauver de l'envie. Une main perfide lui fit avaler du poison, et elle mourut à 26 ans au milieu des douleurs les plus cruelles, le 24 avril 1664. Quelques recherches qu'on ait pu faire, on ne parvint point à découvrir l'auteur de ce crime. Sa mort fut généralement déplorée.

* SIRET (LOUIS-PIERRE), naquit à Evreux, le 30 juillet 1743. Destiné au barreau, il étudia dans l'université de Caen; mais son goût pour les voyages lui fit quitter cette ville: il se rendit en Italie où il demeura long-temps pour y admirer les chefs-d'œuvre de l'art; il y cultiva aussi la musique, qu'il aimait avec passion. Il revint à Paris, où le gouvernement le chargea de plusieurs missions pour l'Angleterre. Siret s'en acquitta avec honneur, et devint très versé dans la littérature de ce pays. De retour en France, il demeura à Paris et fournit au journal anglais un grand nombre d'ar-

ticles intéressans sur les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre. Après le 9 thermidor an 2 (1794), il établit une imprimerie à Paris; mais il la garda peu de temps et se retira à Vitry, sur les bords de la Seine, où il est mort le 25 septembre 1798. Il possédait plusieurs langues, et on lui doit: | *Elémens de la langue anglaise*, 1773, ouvrage classique qui a eu de nombreuses éditions; | *Grammaire italienne*, 1797, qui a beaucoup servi à faciliter l'étude de cette langue; | *Grammaire française et portugaise*, in-8°, qu'il laissa en manuscrit, et que le professeur Cournaud a publiée en 1799, avec un *Précis de la vie du citoyen Siret*. C'est par erreur que M. Ersch lui attribue un *Epitome historiae græcæ*, Paris, 1801, in-12, qui est de C. J. C. Siret, ancien maître de langues à Reims.

SIRI (VITTORIO) historiographe du roi de France, et ancien abbé de Vallemagne, naquit à Parme en 1608. Ayant été envoyé à Venise pour y occuper une chaire de mathématiques, il y connut l'ambassadeur de France. Il s'agissait alors de la succession aux duchés de Mantoue et de Montferrat, pour l'investiture desquels la France soutenait le duc de Nevers contre l'Autriche et l'Espagne. Siri publia à cette occasion quelques écrits historiques et s'attira la protection du cardinal de Richelieu, et la bienveillance de Mazarin. Il vint s'établir à Paris, où il se fit un nom par son *Mercurio*, qui contient l'histoire du temps, depuis 1635 jusqu'en 1655: il y en a 45 tomes reliés en 21 vol. in-4°. On a encore de lui un ouvrage, dont son *Mercurio* n'est qu'une continuation: ce sont ses *Mémoires recueillis*, en 8 vol. in-4°. Ces ouvrages sont précieux par le grand nombre de pièces originales qu'on y trouve. Les faits sont appuyés sur les instructions secrètes de plusieurs princes et ministres; mais il faut se méfier de la manière dont l'auteur les rend. Il était payé pour écrire, et il aimait mieux l'argent que la vérité. Requier a publié 24 volumes du *Mercurio*, en français; ouvrage le plus intéressant de l'abbé Siri. C'est moins une traduction complète qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans ce *Mercurio*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre: *Mémoires secrets tirés des archives des souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 vol. in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE (saint), Romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Damase I^{er}, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, et mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Épîtres* intéressantes, dans le recueil de dom Constant; entre autres une à Himère évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la première épître décrétales qui soit véritable. Le père Papebrock prouve que les épîtres de ce pape ont été au moins interpolées. (*Voyez le Propylæum.*) Il condamna Jovinien et ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entre autres dans celui de saint Jérôme: cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtait à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le Martyrologe de saint Jérôme, réfute savamment Baronius, et s'appuie principalement sur un passage de saint Ambroise.

SIRIQUE. *Voyez MÉLÈCE.*

SIRLET (GUILLAUME), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, dans la Calabre, de parens pauvres, se distingua par son érudition et sa piété, et posséda l'estime des papes Marcel II et Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, et cardinal, à la sollicitation de saint Charles Borromée. Il mourut en 1585 à 71 ans. Ce cardinal possédait bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* et du *Missel romain*, et à la correction de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du concile de Trente*. Il avait encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variæ lectiones*, qu'il avait rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET (FLAVIUS), graveur en pierres fines, mort à Rome en 1757, avait une finesse de touche et une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de portraits, et il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND (JACQUES), savant jésuite, né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les pères de Jésus, et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant 16 ans. Le savant jésuite profita

de son séjour à Rome; il rechercha les monumens antiques, visita les bibliothèques, et enrichit son esprit de toutes sortes de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1657; et cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du père Sirmond, *Ne tantus vir ad illustrandam ecclesiæ gallicanæ antiquitatem natus, Galliæ eriperetur*. Il remplit longtemps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages: | d'excellentes *Notes* sur les capitulaires de Charles le Chauve, et sur le code théodosien; | une *Edition* des conciles de France, avec des *Remarques*, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la compléter, il faut y joindre le *Supplément* du père de La-lande, Paris, 1666, in-fol., et les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., etc.; | des *Editions* des *Oeuvres* de Théodoret et d'Hincmar de Reims; | la première *Edition* de *Facundius d'Herminiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8°; | un grand nombre d'*Opusculs* sur différentes matières, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., et Venise 1728, 5 vol. in-fol., très belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroy, Sau-maise, Richer et Saint-Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, et son style peu

servir de modèle à ceux qui traitent les matières théologiques : son latin est pur et élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au père Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes ; mais cela était aisé à ceux qui avaient celles-ci sous les yeux. Les jansénistes, et même quelques autres savans, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire prédestinatoire*, et celle de la *Pénitence publique* ; mais il ne paraît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides ; elles n'attirèrent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND (JEAN), neveu du précédent, membre de l'académie française et historiographe de France, naquit à Riom vers 1589, et mourut en Auvergne, en 1649. Il était regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son temps ; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connaissances et un style aisé et agréable. On a de lui : | la *Vie du cardinal d'Amboise*, imprimée en 1651, in-8°, sous le nom du sieur des *Montagnes* : elle tient un peu trop de l'éloge ; | des *Poésies latines*, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMUND (ANTOINE), jésuite, né à Riom en 1591, et frère du précédent, mourut à Paris en 1645. Il avait publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé : *Défense de la vertu*, in-8°, dans lequel il osait avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun temps de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, et que l'accomplissement du précepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confrères, et l'auteur fut mis en pénitence. Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses *Notes sur la dixième Lettre provinciale*. « Une pareille injustice, dit un critique, ne contribue pas peu à faire connaître les écarts dans lesquels l'esprit de parti est capable de se précipiter. » On a de lui aussi un traité *De immortalitate animæ*, et un autre intitulé, *L'Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célèbre Jacques Sirmond, sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchancelé de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabîn, roi d'Azor, que son maître envoya contre Barac et Débora, qui avaient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, et neuf cents chariots armés de faux, vint de Haroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui, et le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher et le couvrit d'un manteau ; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur-le-champ, vers l'an 1285 avant Jésus-Christ. Voyez **JAHEL** et **DÉBORA**.

SISINIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII le 19 janvier 708, et mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SIXTE 1^{er} ou **XISTE** (saint), Romain, pape après Alexandre 1^{er}, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourraient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal à propos deux *Décretales*. Saint Téséphore lui succéda.

SIXTE II (saint), Athénien, pape après Etienne 1^{er}, en 257, souffrit le martyre trois jours avant son fidèle disciple saint Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuait à ce pape le *Recueil des sentences* du philosophe **SEXTUS**. (Voyez ce nom.) Saint Denys fut son successeur.

SIXTE III (saint), prêtre de l'Eglise romaine, obtint la chaire de saint Pierre après le pape Célestin 1^{er}, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pélage et de Nestorius, mais déchirée par la division des Orientaux. Il réussit à éteindre cette espèce de schisme en réconciliant saint Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape plusieurs *Epîtres* dans le *recueil* de dom Coustant, et quelques *Pièces de poésie* sur le péché originel, contre Pélage, dans la bibliothèque des Pères. On place sa mort en juillet 440. Léon le Grand lui succéda.

SIXTE IV, appelé auparavant *François d'Abescola de la Rovere*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Gènes, embrassa la règle des cordeliers, professa la théologie à Padoue et dans les plus célèbres universités d'Italie, et devint général de son ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife, en

1471, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ses neveux, quoique fort jeunes encore, et ce fut un sujet de mécontentement pour les anciens. Il était si facile qu'il ne pouvait rien refuser : il arriva souvent qu'il avait accordé une même grâce à plusieurs personnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ses officiers de tenir un registre des requêtes qu'on lui présentait. Un de ses premiers soins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les infidèles; mais son zèle n'eut pas beaucoup de succès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galères, qui, s'étant jointe à celle des Vénitiens et des Napolitains, se saisit de la ville d'Attalie en Pamphylie, et obligea l'armée des Turcs à se retirer sans avoir rien fait. Le légat prit ensuite Smyrne, aidé des Vénitiens seuls, et y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés sur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enseignes prises sur les ennemis, et une partie de la chaîne de fer qui fermait la porte d'Attalie. Sixte donna tous ses soins à l'embellissement de la ville de Rome, fit construire sur le Tibre un beau pont qui porte son nom, fit bâtir et réparer des palais, des églises, paver les rues, etc. L'année 1476 fut signalée par une bulle dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreraient avec dévotion la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, les mêmes indulgences qui avaient été accordées par les papes pour la fête du Saint-Sacrement. Il eût été plus sage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avait certainement entre les sujets et les motifs. Ce décret, le premier de l'Eglise romaine touchant cette fête, ayant souffert des contradictions, il donna une nouvelle bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques ecclésiastiques, qui prêchaient que tous ceux qui croyaient la conception immaculée de la sainte Vierge, péchaient mortellement et étaient hérétiques; tandis que d'autres par un autre excès, taxaient d'hérésie ceux qui ne la croyaient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Eglise d'avoir institué une fête pour célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la

conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin et Gotti, un événement assez important au christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là et aussi ancienne (*voyez MAHOMET et DUNS*), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct et absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel et digne des honneurs d'une solennité chrétienne. Il faut convenir du reste, que les religieux de Saint-François et ceux de St.-Dominique se sont trop vivement déclarés les uns pour, les autres contre un sentiment qui de sa nature, n'était pas susceptible d'une décision dogmatique. (*Voyez PAUL V.*) Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisait ces deux ordres. Les cordeliers niaient que sainte Catherine de Sienne eût eu des stigmates, et prétendaient que ce privilège n'avait été accordé qu'à saint François, leur patriarche. Le pape, qui avait été de leur ordre, et qui d'ailleurs ne trouvait pas les raisons des dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agita alors les chanoines réguliers de Saint-Augustin et les ermites du même nom : ils voulaient les uns et les autres être enfants de Saint-Augustin. (*Voyez WIM-PHELINGE.*) Le pape se préparait à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, et par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis et contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ cancellariæ romanæ*, 1471, in-4°, traduites en français par le Pinet, 1564, in-8°; livre qui a fourni aux protestans, qui ne s'arrêtaient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin : un sur le *sang de Jésus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *puissance de Dieu*; une *Explication du Traité* de Nicolas Richard, touchant les indulgences. Innocent VIII fut son successeur.

SIXTE V ou SIXTE QUINT, naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancone, appelé les *Grottes*, près du château de Montalto. Son père, qui était vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna

fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelaît) s'acquittait de cet emploi, lorsqu'il vit un cordelier conventuel qui était en peine du chemin qu'il devait prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, et témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenait de lui, on le revêtit de l'habit de cordelier. Le frère Félix devint en peu de temps bon grammairien et habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de temps après docteur et professeur de théologie à Sienne, et il prit le nom de *Montalte*. Il s'acquitt une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Gènes, à Pérouse, et ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne et inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat et avec les religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consultants de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat, et de consultant du saint office. Le cardinal Alexandrin, son disciple et son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, et lui envoya en Piémont un bref général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à *Pie V*, en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frère Félix aspira, si l'on en croit *Grégorio Leti*, au trône pontifical, et, pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues et d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, et vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. *Grégoire XIII* étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque temps divisés, se déterminèrent en sa faveur et l'élirent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, leva la tête droite et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte *Leti*, dont l'imagination romanesque et satirique rend les récits très suspects. Dès qu'il fut élevé sur le saint Siège, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise des brigands qui y exerçaient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les

moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui était sans bornes sous le dernier pontificat. Il faisait dresser des potences, pour punir à l'instant ceux qui commettraient quelque insolence pendant le divertissement du carnaval. Il fit des édits très sévères contre les voleurs, les assassins et les adultères. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit que l'on voit actuellement sur la place de Saint-Pierre à Rome. (Voyez FONTANA.) Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, et les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, et deux tombeaux, un pour lui, et un autre où il fit transporter le corps de *Pie V*, par reconnaissance des bienfaits qu'il en avait reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui était alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition, s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galères. Par une autre bulle, il défendit aux cordeliers de se faire capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changemens arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austère, étaient sujets à de grands inconvéniens. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une bulle du 3 décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avait pris naissance; mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avait porté le nom étant cardinal, et il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint Office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des rites. La dernière année de son pontificat, il voulut réparer la célèbre bibliothèque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avait causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins ni dépenses pour la rendre la plus riche et une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appelée *Belvédère*, un superbe édifice pour l'y placer, et fit orner ce lieu de belles peintures qui représentaient les principales actions de son pontificat, les

conciles généraux, et les plus célèbres bibliothèques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliothèque une très belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes et correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des catholiques. Ces monumens de son savoir et de sa magnificence ne l'empêchèrent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, et surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, et ayant fait lâchement assassiner le cardinal et le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la religion catholique en France lui fit aussi donner une bulle contre Henri IV, qu'il estimait cependant beaucoup, et qu'il aurait sans doute accueilli avec empressement s'il eût été encore en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minait peu à peu; sa dernière maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple romain brisa la statue qu'on lui avait élevée : la sévérité de Sixte le lui avait rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut l'avantage de voir le libertinage exclu de ses murs. Avant Sixte, les lois, trop faibles contre les grands, ne mettaient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité et de l'impudence; mais, sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, et se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. L'adultère connu était condamné au dernier supplice. Il ordonna même « qu'un mari qui n'irait pas se plaindre à lui des débauches de sa femme, serait puni de mort. » Il avait coutume de dire, comme Vespasien, qu'un prince doit mourir debout : sa conduite ne le démentit point. Aussi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois sous le chaume des gens capables de porter une couronne et d'en soutenir le poids avec dignité. Il sut licencier les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, et dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère;

renouveler Rome, et laisser le trésor pontifical très riche : telles sont les marques de son règne, et marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en français en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier; mais il faut bien se garder de croire tout ce que l'auteur raconte. (*Voyez LETI.*) « Sixte-Quint en place, » dit un historien, ne montra plus qu'une » gravité, une force et une grandeur par- » faitement assortie à la dignité suprême » dont il était revêtu. Il se montra con- » stamment ennemi du vice et protecteur » de la vertu, pénétrant et juste, vigilant » et sévère observateur de l'ordre, ma- » gnifique en tout ce qui regarde la splen- » deur de l'état et la gloire de la reli- » gion; ami des lettres et de tous les arts, » très appliqué lui-même à l'étude, où il » passait une partie de la nuit, après avoir » donné le jour aux affaires. Enfin, soit » qu'on le considère dans le règlement de » sa maison, ou dans l'administration pu- » blique et les démêlés qu'il eut avec dif- » férens princes, on ne peut disconvenir » qu'il n'ait été l'un de ces hommes rares » qui font honneur à l'humanité. » On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle *Version* latine de la Bible, qui parut en 1590, 3 parties en 4 vol. in-fol. Les fautes dont on la trouva chargée, obligèrent Clément VIII d'en faire faire, en 1592, une nouvelle édition dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la première. Urbain VII lui succéda.

SIXTE de SIENNE, né en 1520 dans la ville dont il porte le nom, fut converti du judaïsme à la religion chrétienne, et se fit cordelier. Convaincu d'avoir enseigné des hérésies, et refusant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La sentence allait être exécutée, lorsque le pape Pie V, alors cardinal et inquisiteur de la foi, vainquit son obstination, et le fit passer de l'ordre de Saint-François dans celui de Saint-Dominique. Sixte s'y consacra à la chaire, et à l'étude de l'Ecriture sainte. Il réussit dans ces différens travaux l'un et l'autre si importants. Le pape Pie V, charmé de ses vertus et de son savoir, lui donna des marques d'une estime distinguée. Sixte termina sa carrière à Gènes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage est sa *Bibliothèque sainte*, dans laquelle il disserte sur les livres et les versions de l'ancien Testament, et donne les moyens de les expli-

quer. On y trouve aussi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Pères. Cet ouvrage est savant, curieux et utile; il y a cependant des jugemens faux, et l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition est celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-fol., avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux dominicain : | des *Notes* sur différens endroits de l'Ecriture sainte; | des *Questions astronomiques géographiques*, etc.; | des *Homélies sur les Evangiles*, etc., plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE de HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Frise occidentale en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connaître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé : *De astrologia ratione et experientia refutata*, Anvers, 1583, in-8°. Voyez MORIN, JEAN-BAPTISTE.

SIXTUS. Voyez SEXTUS.

* SKELTON (PHILIPPE), savant théologien irlandais, né en 1707, près de Lisburn, dans le comté d'Antrim, fut en 1750 pourvu de la cure de Peltigo, dans le comté de Donégal. Il s'y montra pasteur aussi vigilant que charitable. Une disette étant survenue, il aida ses paroissiens de son argent et de ses provisions. Il vendit même ses meubles et jusqu'à sa bibliothèque, à laquelle il était fort attaché. Il prêchait d'une manière si persuasive, qu'il ramena à la communion anglicane un assez grand nombre de dissidens. L'évêque de Clogher le nomma en 1759 à la cure de Déonish, au comté de Fermanagh; et à celle de Fintona, au comté de Tyrone, 1766. On lui doit divers ouvrages, dont voici les titres : | *Le Déisme révélé*, 2 vol. in-8°; livre qui eut un grand succès et qui le méritait; | des *Sermons*; | des *Pièces fugitives*; | divers *Traités*. On a formé du tout des *OEuvres complètes*, en 7 vol. in-8°. Cet ecclésiastique estimable mourut à Dublin en 1787.

SKYTTE ou SCHRODERUS. Voyez SCHREDER.

SLAUGHTER (EDOUARD), jésuite anglais, enseigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques et la théologie au collège de sa nation à Liège. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : | *Grammatica hebraica*, Amsterdam, 1699 : elle est estimée; | *Arithmetica*, Liège, 1725, in-12.

SLEIDAN (JEAN PHILIPSON), historien renommé, né à Schleide, petite ville,

capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lièrent avec les trois illustres frères de la maison du Bellay. Le cardinal de ce nom le prit en amitié, l'emmena avec lui à la diète de Haguenau, et l'employa dans des affaires importantes. Sur ces entrefaites parut, en 1542, l'édit de François 1^{er}, contre les partisans de Luther. Le penchant de Sleidan pour les nouvelles erreurs l'obligea de se retirer à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il avait embrassé la secte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la suite et mourut luthérien en 1556. On a de lui : | une *Histoire* en 26 livres, sous ce titre : *De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V. ab anno 1517, ad annum 1555*, Strasbourg, 1556, in-8°. Le père Le Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde, 1767, 3 vol. in-4°. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londenpius y a ajouté trois volumes et une Apologie de cette histoire, Francfort, 1610. Personne n'a su mieux que Sleidan donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltans. On voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'est néanmoins ce destructeur fanatique d'un si grand prince qu'ont suivi l'abbé Bérault dans son *Hist. ecclés.*, Linget dans la continuation de l'*Hist. univ.* de Hardion, et presque tous les écrivains de ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet des préventions et des petites vues de tous les genres. Cependant, à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de temps en temps ses droits, et l'on s'aperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entièrement étouffé. Il y a des passages très favorables aux catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux protestans; et ces témoignages, d'autant plus précieux qu'ils sortaient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653. (Voyez ROVERUS PONTANUS et LAURENT SURIUS.) | *De quatuor summis imperiis*, 1711, in-8°. C'est un

assez médiocre abrégé de l'*Histoire universelle*. Gilles Struchius, Conrad-Schurtzfleisch, professeur de Wittenberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Juncker l'a poussé jusqu'à la fin du 17^e siècle. Il a été traduit en français, Paris, 1757, in-8°. | Une *Traduction* en latin des Mémoires de Philippe de Comines, qui n'est pas toujours fidèle, Strasbourg, 1545, in-8°; | *Abrégé* en latin de la Chronique de Froissard, Paris, 1562; | *Traduction* de la Grande monarchie de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan ses menteurs, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLINGELANDT (PIERRE van), peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1691. Élève du célèbre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable; mais sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid et de roideur dans ses figures; un tableau l'occupait des années entières.

SLOANE (sir HANS), naquit à Killyleagh, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parens écossais. Dès l'âge de seize ans, il avait fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle et dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray et de Boyle, et par un voyage en France où Tournefort, du Verney et Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. Le duc d'Albemarle ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de temps après, on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevait ses appointemens, en donnait quittance, et les rendait sur-le-champ pour être employés aux besoins des pauvres. Il établit le dispensaire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remèdes, ne paient que la valeur intrinsèque des drogues qui y entrent. Le roi Georges II le choisit, en 1727, pour son premier médecin, et la société royale pour son président à la place de Newton. Ce digne citoyen se retira en 1740, âgé de 80 ans, dans sa terre de Chelsea, où ils'occupait à répondre à ceux qui venaient le consulter, et à publier des remèdes utiles. Il mourut

dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il était grand et bien fait. Ses manières étaient aisées et libres, sa conversation gaie, familière et obligeante. Lorsqu'il était appelé auprès des malades, rien n'était égal à l'attention avec laquelle il observait jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'était par ce moyen qu'il se mettait en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étaient des espèces d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouraient, on trouvait presque toujours la cause de mort qu'il avait indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non seulement aux fièvres réglées, mais à un grand nombre de maladies, surtout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrènes qui proviennent de causes internes, et aux hémorragies. On a de lui : | un *Catalogue latin des plantes de la Jamaïque, de Madère, de la Barbade, de Nevis et de Saint-Christophe*, in-8°, 1696; | un *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, Saint-Christophe et de la Jamaïque, avec l'histoire naturelle de ces îles*, in-fol., 2 vol. en anglais, dont le 1^{er} tome parut en 1707, et le 2^e en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux et intéressant, est orné de 274 figures. | Une *Gigantologie, ou Discours sur les géans*, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitait sur cette matière, et à décréditer les prétendues dépoüilles de géans qu'on montre en tant d'endroits. (Voyez GOROPHIUS.) | Plusieurs *Pièces* dans les *Transactions philosophiques*, et dans les *Mémoires* de l'académie des sciences de Paris. Sa bibliothèque était d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique et de médecine, dont 347 contiennent des estampes coloriées avec soin, et 5346 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol., et 8 in-4°, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque pièce. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfans.

SLODTZ (RENÉ-MICHEL), sculpteur, né à Paris, en 1705, et originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paraissait héréditaire dans sa famille. Après avoir, à l'âge de 21 ans, remporté le second prix de ce bel art à l'académie de Paris, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie, et nommé dessinateur de la chambre du

roi, en 1758. Le roi de Prusse, qui voulait l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de temps après, en 1764, à 69 ans. Cet habile artiste s'était fait une manière pleine de vérité et de grâces; les attitudes de ses figures étaient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies, ses dessins excellens. Les qualités qui font aimer l'homme ornaient chez lui les talens qui font estimer l'artiste. Il eut des amis même parmi ses rivaux, par ses mœurs simples, par sa probité exacte, par son caractère égal, doux et enjonné. Dans le nombre de ses ouvrages, on distingue : | *saint Bruno* refusant la mitre, dans l'église de Saint-Pierre de Rome; | le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'église de Saint-Jean des Florentins; | le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne, en Dauphiné; | le *Tombeau* de M. Languet, curé de Saint-Sulpice, dont la figure est à tous égards de la plus grande beauté. —SÉBASTIEN SLODTZ, son père, né à Anvers, mort à Paris, en 1728, à 71 ans, et élève de Girardon, s'était distingué dans le même art, ainsi que son frère PAUL-ANDRÉ, qui avait été comme lui dessinateur de la chambre du roi, et qui mourut en 1758.

SLUSE (RENÉ-FRANÇOIS WALTHER ou GUALTIER, baron de), de Visé, petite ville du pays de Liège, était frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom, conseiller d'état de l'évêque de Liège. Il devint abbé d'Amay, chanoine et chancelier de Liège, et se fit un nom célèbre par ses connaissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Cet illustre érudit mourut à Liège, en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mesolabium et problemata solida*, Liège, 1668, in-4°; et *Dissertatio de sancto Servatio episcopo Trujectensi*, Liège, 1684, in-8°.

SLUSE (JEAN WALTHER, baron de), cardinal, frère du précédent, né à Visé, l'an 1626, fut appelé à Rome par Jean Walther, son oncle, secrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'estime des personnes les plus distinguées. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite à l'emploi de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat, l'an 1686. Sa trop grande ap-

plication aux devoirs de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion faible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'était encore davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il était versé dans la discipline de l'Eglise, l'Ecriture sainte et les saints Pères. Il avait amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4°, avec le portrait du cardinal.

SMALCIUS (VALENTIN), fameux socinien, né en Thuringe, mort à Cracovie, le 14 décembre, en 1622, est auteur d'un traité contre la divinité de Jésus-Christ, intitulé : *De divinitate Jesu Christi*, 1608, in-4°, traduit en polonais, en allemand et en flamand, et plusieurs fois réfuté, particulièrement par Jean Cloppenburg, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Francker, 1652, in-4°.

SMEELLAERTS ou SNELLAERTS (DOMINIQUE), né à Anvers, en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie et les langues; il devint chanoine de la cathédrale de Gand et ensuite d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville, le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est *Annotationes in sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4°: commentaire écrit d'un style un peu pesant mais assez pur. Il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un *Traité en faveur de la validité des ordinations anglaises*, matière qu'il n'avait pas bien approfondie, et dont en mourant il avait défendu l'impression. Voyez COURAYER.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frère, qui mourut quelque temps après, vers l'an 524 avant Jésus-Christ. Alors un mage de Perse prit le nom de Smerdis, et faisant accroire qu'il était frère de Cambyse, parce qu'il lui ressemblait beaucoup, il se mit sur le trône; mais les précautions qu'il prit pour cacher sa fourberie, servirent à la faire découvrir. Il se forma un complot contre lui, environ six mois après son usurpation; le complot était dirigé par sept des principaux seigneurs de Perse, au nombre desquels était Darius, fils d'Hystaspe, qui

régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, et sa tête fut exposée au bout d'une lance.

* SMETIUS (JEAN SMITH van der KETTEN, plus connu sous le nom de), naquit vers l'an 1580 à Nimègue, où il était ministre du saint Evangile. Il mourut le 30 mai 1651 dans cette ville où il était professeur de philosophie. On a de lui deux ouvrages estimés sur l'histoire et les antiquités de cette ville, savoir : | *Oppidum Batavorum seu Noviomagum, liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4°; | *Antiquitates noviomagenses*, Nimègue, 1678, in-4°. Jean Smetius, son fils, eut part à ce dernier ouvrage, et a laissé en outre une bonne *Chronique hollandaise de Nimègue*, in-12, et d'autres ouvrages moins importants.

SMIT. Voyez SCHMIT, SCHMITH, SCHMIDT et SMITS.

SMITH (sir THOMAS), né en 1514 à Saffron Walden dans la province d'Essex, et mort en 1577, fut secrétaire d'état sous le règne d'Edouard VI, et sous celui de la reine Elizabeth, qui l'employa en diverses ambassades et négociations importantes. Cette princesse le réinstalla dans les places qu'il avait perdues sous le règne de Marie, qui lui avait accordé néanmoins une pension de cent livres sterling. On a de ce politique : | un *Traité touchant la république d'Angleterre*, in-4°, qu'on ne lit guère; | *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, in-8°; | *De moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12; | *De Druidum moribus*, in-8°; | *De recta et emendata linguæ græcæ pronuntiatione*, Paris, Robert Etienne, 1568. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition.

SMITH (RICHARD), théologien anglais, né en 1566 dans le Lincolnshire, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, et envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les religieux qui étaient dans ce royaume, il souleva contre lui les catholiques. Smith fut obligé, l'an 1628, de se retirer en France. Deux jésuites, Knot et Floïd, publièrent deux *Ecrits contre le droit que les évêques prétendaient avoir d'approuver les réguliers*, droit que Smith avait vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par M. de Gondî, archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par le clergé de France, qui manda les jésuites et les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le père Floïd opposa deux

autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de Saint-Cyran fit, avec l'abbé de Barcos, son neveu, le gros livre intitulé *Petrus Aurelius*. Richard Smith, qui avait occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1655. Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia, en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione*, in-8°.

SMITH (JEAN), un des premiers et des plus excellents graveurs en manière noire, était Anglais et mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement du 18^e siècle. On a de lui beaucoup de *Portraits* et des *Effets de nuit*, propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Madeleine à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken était son peintre favori.

* SMITH (ROBERT), célèbre physicien, né en Irlande en 1689, mort en 1768, étudia à Edimbourg et ensuite à Cambridge; il devint professeur d'astronomie de cette université. Il contribua avec le célèbre Cotes, son cousin et son ami inséparable, à répandre la philosophie de Newton. On lui doit un *Cours complet d'optique, contenant la théorie, la pratique et un grand nombre d'importantes applications de cette science à l'astronomie et à la navigation*, 1728; il a été traduit en plusieurs langues, et en français par le père Pezenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4°. Le père Blanchard l'a enrichi de plusieurs additions. Ce même ouvrage a été aussi traduit et augmenté par Duvalle-Boy, Brest, 1767, in-4°. On a encore de lui un *Traité philosophique sur les sons* (Harmonics, or the philosophy of the musical sounds), publié en 1760, in-8°. (Voyez COTES.)

* SMITH (ADAM), économiste anglais, naquit à Kirkaldy en Ecosse, le 5 juin 1723. Il commença ses études dans l'école de cette ville, les suivit à Glasgow, et puis à Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement aux mathématiques. Il avait reçu à Glasgow le bonnet de docteur en droit; sa mémoire étonnante, son assiduité au travail, et une pénétration rare, le mirent à portée d'enrichir son esprit d'un grand nombre de connaissances. Adam Smith possédait la philosophie, la morale, les mathématiques, les lois, la théologie, la littérature ancienne et moderne; connaissait les langues savantes, l'italien, l'espagnol, le français, et avait un goût

exquis et un talent peu commun d'observation. Il sembla d'abord pencher pour l'état ecclésiastique, d'après le vœu de sa mère qui était inquiète sur sa santé ; mais, après un mûr examen, il ne se crut pas capable d'en remplir les devoirs difficiles, et ne s'occupa plus que de cultiver les sciences, où, jeune encore, il acquit une grande réputation. Nommé en 1751, par les membres de l'université de Glasgow, professeur de logique, il remplit cette chaire avec distinction, et l'année suivante il fut appelé à celle de philosophie morale. Smith sut assujettir cette science à une méthode claire et précise, la débarrassa de ces lieux communs qui en rendaient l'étude longue et pénible ; il s'attacha moins aux définitions qu'au but qu'elles se proposent, et conduisit ainsi par une route douce et agréable aux vérités les plus lumineuses. Ses leçons étaient très suivies, et il comptait au nombre de ses auditeurs les hommes les plus remarquables par leurs talens. Ses leçons eurent le même succès à Edimbourg, où, quelque temps après, on l'appela pour occuper la même chaire de philosophie morale. Depuis ce moment, les observations de Smith se portèrent sur les rapports qu'ont les nations entre elles ; nourrie de la lecture des divers écrivains, et notamment des économistes, il se trouva en état, quelques années après, de donner sur ce sujet un ouvrage classique qui a immortalisé son nom. Il puisa encore de précieux renseignemens dans les voyages qu'il entreprit en 1765 avec le duc de Buccleugh. Lord Townsend, un des admirateurs de Smith, l'avait engagé à suivre ce seigneur, en accompagnant cette invitation d'émolumens considérables. Smith vit de près les peuples qui étaient l'objet de ses profondes recherches, examina leurs mœurs, s'efforça de connaître plus positivement leurs intérêts respectifs en remontant jusqu'à la source de leur plus ou moins de prospérité, et de distinguer les vices d'administration, ou même de politique, qui s'opposent à cette prospérité. Ses courses l'ayant amené en France, il demeura à Toulouse pendant dix-huit mois, se mit en relation avec les hommes les plus distingués dans la magistrature, et en obtint des renseignemens exacts sur la politique intérieure de la France. Après avoir visité les provinces méridionales, il vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Il était très lié avec le célèbre Hume, qui lui avait donné des lettres de recomman-

dation pour les principaux savans de cette capitale. Adam Smith se lia avec les philosophes, tels que Turgot, Quesnay, Helvétius, d'Alembert, Marmontel, etc. ; mais il ne paraît pas que leurs doctrines aient beaucoup influé sur ses principes. De retour en Angleterre, il se rendit bientôt en Ecosse, se réunit à sa famille, avec laquelle il se retira dans une maison de campagne, près de Kirkaldy, où il passa dix ans dans une heureuse tranquillité : c'est dans cette retraite qu'il composa son grand ouvrage. Pendant ce temps, son ancien pupille, le duc de Buccleugh, appelé à des postes éminens, se rappela son précepteur, pour lequel il avait conservé une amitié constante ; il voulut lui témoigner sa reconnaissance, en le faisant nommer commissaire des douanes d'Ecosse, sa patrie, place qu'il garda douze ans, et qui augmenta de beaucoup sa fortune, mais qui lui interdit toute occupation littéraire. Sentant sa fin s'approcher, il réunit les principaux matériaux des ouvrages annoncés dans les autres qu'il avait fait paraître ; et les additions dont il augmenta les premiers ne furent écrites et imprimées que peu de jours avant sa mort, arrivée le 8 juillet 1790. Il a laissé : | *Théorie des sentimens moraux*, 1759, in-8°, avec une savante *Dissertation sur l'origine des langues et sur les diverses syntaxes de celles qui sont originales et composées* ; | *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1775, 2 vol. in-4° ; traduites en plusieurs langues, et en français par Roucher, 1792, 5 vol. in-8°, et par Germain Garnier, 1800 : réimprimées en 1822, 6 vol. in-8°. | *Plusieurs Essais sur l'astronomie des anciens, sur leur physique, sur les arts d'imitation*, etc., publiés par son disciple Stewart, et traduits par M. Prévost, professeur à Genève. C'est le seul reste d'un grand nombre de manuscrits de Smith : il avait fait détruire les autres peu avant de mourir, ne les croyant peut-être pas dignes de figurer à côté de ses meilleurs ouvrages, qui eurent de nombreuses éditions, et qu'il corrigeait sans cesse. Il n'en était presque jamais content ; il dit lui-même, dans sa *Théorie des sentimens moraux* : « Les principaux changemens de » cette édition (1790) se trouvent dans » le dernier chapitre de la troisième section » de la première partie, et dans les quatre » premiers chapitres de la troisième. La » sixième partie est entièrement neuve... » J'ai aussi cherché à exposer plus complé-

» tement, et d'une manière plus analytique, » quelques parties de la doctrine des stoïciens. Dans la dernière section de la septième partie, j'ai rassemblé plusieurs observations relatives aux devoirs de la vérité ; le lecteur trouvera peu de changements dans le reste de l'ouvrage. » L'on n'attend pas de nous un examen détaillé des principes de cet économiste. Nous nous bornerons à rappeler qu'Adam Smith fait consister la richesse publique uniquement dans le travail : que, selon lui, l'un des moyens qui augmentent le plus la puissance productive du travail, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire plus, mieux et à meilleur marché, et procure par conséquent au consommateur la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries. Une autre vue qui lui est particulière, c'est que l'intervention des gouvernemens produit un effet opposé à celui qu'ils attendent, et ils doivent en conséquence éviter de se mêler des affaires des particuliers, en se bornant à les protéger, et en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, etc. Smith avait beaucoup de goût pour les arts d'imitation, et, d'après ce que rapporte de lui M. Stewart, il regardait comme un principe fondamental qu'une grande partie du plaisir qu'ils donnent est due à la difficulté qui accompagne l'imitation, d'où il résulte que les mêmes circonstances qui, dans la tragédie, donnent l'avantage aux vers blancs sur la prose, doivent donner l'avantage à la poésie rimée sur les vers blancs ; il appliquait cette même doctrine à la comédie, et il regrettait que les excellens tableaux de la vie et des mœurs qu'on trouve dans le théâtre anglais n'eussent pas été exécutés sur le modèle de l'école française. L'admiration qu'il avait pour les grands auteurs dramatiques de la France servait à le confirmer dans cette opinion : cette admiration résultait du caractère général de son goût ; il avait plus de plaisir à observer la flexibilité d'un génie qui sait se conformer à des règles reçues, qu'à suivre les élans hardis d'une imagination indisciplinée ; il éprouva ce plaisir d'admiration, lorsqu'il vit exécuter sur la scène française les chefs-d'œuvre qui l'avaient charmé dans le cabinet. Les sources où Smith avait

puisé ses opinions sur la poésie dramatique sont trop pures et trop belles pour que nous osons les assujettir à aucune espèce de critique. Il regardait les classiques français avec la même admiration que les savans de cette nation (ainsi que l'Europe entière) ont regardé les ouvrages de ce célèbre anglais, c'est-à-dire que de part et d'autre la justice ne perdait rien dans ce sentiment. M. Dugald-Stewart a donné en 1817 une édition des *Oeuvres complètes d'Adam Smith*, 5 gros vol. in-8°.

SMITS (GUILLAUME), né à Kevelaer dans la Gueldre prussienne, en 1704, se fit récollet, et s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'écriture sainte, sur laquelle il publia d'excellens *Commentaires* en plusieurs volumes in-8°. On y remarque, outre une grande connaissance des langues, une critique judicieuse et orthodoxe, beaucoup de zèle contre les faux herménutes, les mesquineries grammaticales des Buxtorf et d'autres masorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de philologie sacrée*. (Voyez van HOVE.) Il mourut dans cette ville, le 1^{er} décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLETT (TOMRE), écrivain anglais, né en 1720, à Dalquhurn, en Ecosse, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de temps cette profession, et ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les eaux de Bath*, 1752. Il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature, fit des romans et des pièces de théâtre : | *Histoire complète d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle*, en 1748, Londres, 1757, 4 vol. in-8°, en anglais : ouvrage que M. Targe a traduit en français, Orléans, 1759-1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs et les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris, 1763, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollett ne sait point dissimuler sa haine contre l'Eglise catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre saint Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumières du christianisme et l'abolition des mœurs barbares. | *Recherches critiques*, Journ. litt., depuis 1753 jusqu'en 1763 ; | *Abrégé de l'histoire des voyages*, par ordre chronologique, 7 vol. in-12. L'ouvrage, dont

celui-ci est l'abrégé, avait été publié en anglais à Londres, par une société de gens de lettres. | Les romans *Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12; | *Aventures de Peregrine Williams Pickle*, 1751, 2 vol. in-12; c'est un roman des plus licencieux : ils ont été traduits l'un et l'autre en français; | *Ferdinand, comte de Fathom*, et plusieurs autres; | le *Régicide* (Charles 1^{er}), tragédie; | les *Représailles*, comédie; | les *Larmes de l'Ecosse*, poème, 1746. Il a aussi traduit en anglais *Télémaque*, *Gil-Blas*, *Don Quichotte*, etc. Tobie Smollett mourut à Livourne le 21 octobre 1771.

SNELL DE ROYEN (RODOLPHE), *Snel-lius*, philosophe hollandais, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui, sur la géométrie, et sur toutes les parties de la philosophie, plusieurs ouvrages qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, **WILLEBRORD SNELL** de Royen, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1613 dans la chaire des mathématiques, et mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction : découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi : la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien ; or cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point (*Voyez les Observ. philosoph.*, page 29, et l'art. **CONDAMINE**.) Snell est l'auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : | l'*Eratosthenes Batavus, sive De terræ ambitu, ejusque vera quantitate*, Leyde, 1617, in-4°; | le *Cyclometricus, sive De circuli dimensione*, 1621, in-4°; *Typhis Batavus, sive De navium cursibus et re navali*, 1624, in-4°, etc.; | *Traduction* en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, et l'on y découvre des vues dont des savans plus bryuans que lui se sont fait bonneur sans le citer.

SNELLAERTS. *Voyez* **SMELLAERTS**.

SNYDERS. *Voyez* **SNYDERS**.

SNORRO STURLESON, illustre Islandais, d'une ancienne famille, fut ministre d'état du roi de Suède, et de trois rois de Norwége. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur : mais en 1241, Gyssur, son ennemi, le força dans son château et le fit mourir. On a de lui : | *Chronicon regum norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde; | *Histoire* de la philosophie des Islandais, qu'il a intitulée *Edda Islandica*. M. Mallet l'a traduite en français à la tête son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius. Hanau, 1665, in-4°. (*Voyez* **RASK**.)

SNOY (**RENIER**), né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1^{er} août 1537. On a de lui : | *Psautier* de David, avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoique imprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendait rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. | Une *Histoire de Hollande* en 13 livres, en latin, Rotterdam, 1620, in-fol. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guère que des séditions, des batailles et des sièges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec **LANBERT SNOY**, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, et qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant*; — ni avec **THÉODORIC SNOY** ou **SONOI**. *Voyez* ce dernier nom.

SNYDERS ou plutôt **SNYDERS** (**FRANÇOIS**), peintre et graveur, né à Anvers en 1579, mort dans la même ville en 1657. s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; son goût le porta ensuite à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages, et ses tableaux où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un

grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Snyders avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordans. Rubens à son tour recourait quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Snyders a gravé un *Livre d'animaux* d'une excellente manière; on a aussi gravé d'après lui. Le musée du Louvre possède de ce peintre neuf tableaux: la *Chasse au Cerf*; la *Chasse au Sanglier*, l'*Entrée des Animaux dans l'Arche*; divers animaux, etc.

SOAN (JEAN), jésuite japonais, nommé communément Jean de Gotto, parce qu'il était de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne avec Paul Miki et Jacques Kisai, également japonais et jésuites, sous la persécution de Taïcosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans qui voulut participer à la même couronne, et plusieurs religieux de l'ordre de Saint-François, moururent également étendus en croix et percés avec des lances. Ils furent canonisés en 1597 par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrèrent par leur foi et leur sang cette nouvelle église: *Primitia martyrum apud Japonia gentes*, comme dit l'Eglise, dans l'office des trois premiers.

SOANEN (JEAN), fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne et de Gilberte Sirmond, nièce du savant Jacques Sirmond, jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le père Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministère de la chaire, pour lequel il avait beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris et à la cour les carêmes de 1686 et de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, et l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague, action qui fit du bruit, et qu'une charité circonspicte eût peut-être évitée. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appela au futur concile, et publia une *Instruction pastorale*, dans laquelle il s'élevait avec force contre cette

constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnelliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, et exilé à la Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 95 ans. Les quesnellistes en ont fait un saint. Sa retraite fut fort fréquentée, on le visitait et on lui écrivait de toutes parts. Il signait ordinairement, *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J.-C.*, ignorant sans doute que la première vertu des disciples de J.-C. est une humilité d'esprit et une soumission sincère aux décisions de son Eglise. On a de lui: | *Instructions pastorales*; | des *Mandemens*; | des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil aurait dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisaient croyaient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 volumes in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI (VICTOR-AMÉDÉE), né d'une famille distinguée de Turin, dont son père était gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, et reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connaissances et d'avantages. Il excellait dans plusieurs arts, surtout dans les exercices militaires, et se trouvait de toutes les compagnies brillantes, où il était estimé et recherché. Un jour, fatigué des divertissemens du carnaval, de retour chez lui il réfléchit sur la frivolité et la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les pères de la mission, et, pour se soustraire à la sollicitation de ses parens, il alla s'engager à Paris, dans la congrégation de Saint-Lazare, en 1735. Il tourna dès lors tout l'essor de son génie vers la religion, et enseigna la théologie au séminaire de Saint-Firmin, travaillant en même temps à un ouvrage profond et très important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé: *De suprema romani pontificis auctoritate, hodierna Ecclesie gallicane doctrina*. Avignon, 1747, 1 vol. in-4°, dont M. de Buinleck, conseiller de l'électeur palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1793, avec une préface intéressante, et une épître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'é-

tradition et d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très favorable à l'autorité du pape, et que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non avenue. Un observateur, rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les événements un contraste qui prête plus d'une matière à des réflexions utiles. Il voit, après la révolution d'un siècle, le respectable clergé du royaume très chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel, peut-être sans le vouloir et sans s'en douter, il avait cru devoir accorder quelque chose dans des temps difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, et les instances d'une magistrature qui n'avait pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, et de la juste réclamation de leurs sièges envahis, promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe; confondre, par les paroles, les écrits, l'exemple, et l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou, si l'on veut, expier toutes les traces d'une déclaration qui peut-être avec d'autres causes a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui a désolé l'Eglise de France. (Voyez INNOCENT XII et SFONDRATI). Le parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la Déclaration du clergé* par Bossuet, supprima l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très bonnes raisons de l'auteur. (Voy. le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} décembre 1790, pag. 541.) « En général, dit un critique, on ne peut regarder comme étant réellement et totalement de Bossuet, que les ouvrages imprimés de son vivant, parce que les papiers de ce grand homme ont passé par les mains des bénédictins jansénistes des Blancs Mantoux, qui les tenaient de l'évêque de Troyes, dévoué à la secte. » (Voyez Le QUEUX.) Le

style de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARE (CYPRIEN), *Soarius*, jésuite espagnol, mort à Placentia en 1593 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin, à l'usage des collèges, pleine de bonnes règles et d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-12.

SOAREZ (JEAN), évêque de Coïmbre et comte d'Arganel, de l'ordre des augustins, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc.

* SOAVE (FRANÇOIS), né à Lugano, en 1743, entra chez les pères Somasques, et fit son noviciat à Milan et à Rome. Il se rendit ensuite à Parme, où il fut instituteur des pages, et il y publia une *Anthologie latine*, une *Grammaire italienne*, et diverses traductions du grec, du latin, de l'anglais et de l'allemand. L'académie de Berlin ayant préparé un prix sur l'institution des sociétés et des langues, Soave obtint l'accessit. La chaire de poésie et d'éloquence, qu'il occupait à l'université de Parme, ayant été supprimée, il devint professeur de philosophie, et il substitua à la philosophie de Gassendi et de Malebranche, celle de Locke, dont il traduisit l'*Essai sur l'entendement humain*. Il traduisit aussi la *Rhétorique* de Blair, rédigea un Cours de logique, de métaphysique et de morale, devenu classique en Italie, et composa divers livres élémentaires. Lors de la formation de l'institut national d'Italie, Soave en devint un des trente premiers membres. Il réorganisa, en 1802, le lycée de Modène, et il occupait à Pavie la chaire d'idéologie, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 17 janvier 1816. Ses principaux ouvrages sont : | *Ricerche intorno all' istituzione naturale di una società e di una lingua*, Milan, 1772, in-8°; | *Riflessioni intorno l'istituzione d'una lingua universale*, Rome, 1774, in-12; l'auteur en convenant de l'utilité d'une langue universelle, démontre l'impossibilité de la faire adopter; | *Novelle morali*, que E. T. Simon a traduit en français, 1790 et 1803. | Des traductions en vers blancs d'*Hésiode*; de l'*Odyssée* et de la *Batrachomyomachie* d'Homère; des *Bucoliques* et des *Georgiques* de Virgile; des *Satires*, des *Épîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace; des *Idylles* de Gessner. Les *Œuvres* com-

plètes de Soave ont été imprimées à Milan, 1815-1817.

SOBIESKI (JEAN III), roi de Pologne, et l'un des plus grands guerriers du 17^e siècle, naquit en 1629, au château d'Olesko, petite ville du palatinat de Russie. Il était petit-fils de Marc Sobieski, palatin de Lublin, fameux capitaine, et fils de Jacques Sobieski, qui fut quatre fois maréchal de la diète, et que les Polonais appelaient *le bouclier de leur liberté*. Jean voyagea en Europe, s'arrêta quelque temps à Paris, et retourna en Pologne lors de la guerre contre les Cosaques. Il obtint les places de grand-maréchal et de grand-général du royaume (1667), il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques et sur les Tartaies, et par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczim, le 11 novembre 1673. Les ennemis perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent, en 1674, la couronne de Pologne. Son courage parut avec gloire au siège de Vienne en 1683. (*Voy. CHARLES V de Lorraine.*) Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Calenberg, avait mis son armée en prière, et servit lui-même la messe dans l'église des camaldules, priant tout le temps les bras étendus en forme de croix. *C'est là, a dit un guerrier chrétien, que le grand-visir a été battu.* Les Turcs abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme qu'il avait trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne direz pas de moi ce que » disent les femmes tartares quand elles » voient entrer leurs maris les mains vides : » *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.* Le lendemain 15 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, et l'entonna lui même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean*; paroles qui avaient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, et à don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des

chrétiens, dont il était un des plus heureux défenseurs. Il avait cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit et renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art et de la force. A la journée de Parkani, peu après le siège de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très maltraitées, et eussent été entièrement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre et ramena la victoire. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, et avait autant d'esprit que de bravoure et de zèle pour la religion, qu'il aimait et pratiquait avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisait plus de cas que les lecteurs; il y avait cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

* **SOBRY (JEAN-FRANÇOIS)**, naquit à Lyon le 25 novembre 1743; il se destina à l'architecture, et apprit le dessin avec Perrache et les de Boissieu, étudia ensuite les lois, et fut reçu avocat à Paris. Il obtint, dans les finances, une place qu'il perdit à l'époque de la révolution, et se retira dans une campagne qu'il possédait près de Lyon, où il fut nommé juge de paix, puis, en 1794, secrétaire-greffier de la commune de Lyon. S'étant rendu à Paris, en 1796, il fut employé au ministère de l'intérieur, section de l'instruction publique. Il se montra un des affiliés les plus zélés de la secte dite des *théophilanthropes*. Son nom parut dans tous les actes relatifs à cette secte, et parmi les souscripteurs d'une société analogue, alors établie à Grave, en Hollande. Destitué après le 18 brumaire an 7 (1799), il fut ensuite nommé commissaire de police du 10^e arrondissement, faubourg St.-Germain. C'est dans cet emploi qu'il mourut le 3 février 1820, âgé de 77 ans. Il avait cultivé la littérature, et laissé : | *Valdemar*, tragédie en 5 actes, Lyon, 1768, in-8°, représentée au théâtre de cette ville, ainsi que la pièce suivante; | *le Mufti*, comédie en un acte, 1769, in-8°; | *de l'Architecture*, Amsterdam et Paris, 1776, in-8°; | *le Mode français*, ou *Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8°; l'édition fut presque toute saisie. | *Le Nouveau Machiavel*, ou *Lettres sur la politique*, 1788, in-8°; | *Lettre à Rivarol sur la critique*, 1789, in-8°; | *Rappel du peuple français à la sagesse*, ou *Principes de morale*, 1796, in-8°. L'auteur veut parler de la

morale des *théophilanthropes* de la révolution. | *Thémistocle*, tragédie en 5 actes et en vers, dédiée à Bonaparte, Paris, an 5, in-8°. C'est la pièce du père Folard, retouchée, et précédée d'une Epître à Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie. | *Apologie de la messe*, 1797, in-8°; satire impudente, où il dit, entre autres choses, que l'abolition de la messe est le coup le plus grand, le plus beau, le plus vigoureux de la révolution; | *Discours sur les réputations*, an 9 (1801); | *Extraits de l'Imitation de J.-C.*, mise en vers français par P. Corneille, 1802, in-8°. Ces extraits sont dignes de la bonne foi d'un républicain de cette époque. | *Poétique des arts, ou Cours de peinture et de littérature comparée*, Paris, Delaunay, 1810, in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Sobry. | *Cantate patriotique*, in-8°, de 16 pages, etc.

SOCIN (*Marianus*), naquit à Sienne en 1401, et professa le droit canon dans sa patrie avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, BARTHELEMI SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, et laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son père, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN (LÉLIE), auteur de la secte *socinienne*, ou, si l'on veut, restaurateur de la secte *arienne*, arrière petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, et fut destiné par son père à l'étude du droit. Le système des protestans, qui réduisait tout à l'Ecriture sainte expliquée par l'esprit privé, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, et quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que, le principe supposé, il raisonnait juste. (Voyez KAPRINAI, IENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS.) Il assista, en 1546, à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du christianisme fut résolue (voyez OCHIN), et concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, et à saper la religion par ses fondemens, en attaquant la Trinité et l'Incarnation. Il soutint néanmoins la préexistence du Verbe et son éternité, ainsi que celle du Saint-Esprit, contre lesquelles son neveu (voyez l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet, en 1552. Socin profita de cet avis, et plus encore du sup-

plique de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice et de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, et mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques écrits pleins de subtilités dialectiques. (Voyez CRELIUS.) A l'entendre, le dogme de la Trinité ne serait qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la foi chrétienne ne présente pas de mystère qui soit défini d'une manière plus précise et plus assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on n'aperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyans, le serre de près, et ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystère qu'elles représentent. « Il ne faut pas demander toujours, dit le célèbre Leibniz, ce que j'appelle des notions adé-
quales, et qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauraient donner de telles notions. Ainsi convenons que les mystères reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la Trinité et l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles destituées de sens. Mais il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est-à-dire qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au comment. » *Discours sur la conformité de la foi avec la raison*. On a attribué à Socin plusieurs ouvrages; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui.

SOCIN (FAUSTE), neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure, aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; et, pour éviter les poursuites de l'inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie et l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique et

religieux du reste de l'Europe était ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il était à Lyon, n'étant âgé que de vingt ans, il apprit la mort de son oncle, et alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour et se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo servatore*; se retira en 1579, en Pologne, y composa le livre *De magistratu*, contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent à quitter Cracovie, et de se réfugier chez un seigneur polonais. Il se maria et perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple, irrité contre lui, pillà en 1598 ses manuscrits et son mobilier, et ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, et dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendait que les ariens avaient trop donné à J.-C., et nia nettement la préexistence du Verbe. Il était forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J.-C.; mais il disait que ce n'était pas dans le même sens qu'au père, et que ce terme, appliqué à J.-C., signifie seulement que le Père, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, et l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges et des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs, et détruire un mystère sur lequel reposent tous les dogmes des chrétiens, et dont la connaissance, bien loin de tyranniser l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumières, en nous instruisant plus particulièrement de l'essence et des propriétés de la nature divine. « Si en Dieu il n'y avait qu'une per-

» sonne, dit un théologien de ce siècle, » peut-être qu'on disputerait davantage, » et que les esprits contentieux s'accom- » moderaient moins de ce dogme que de » celui de la Trinité. Les juifs, qui ne re- » connaissent pas la Trinité, ne peuvent » expliquer un grand nombre de passages » de l'ancien Testament, sur lesquels ils » se tourmentent beaucoup. Philon dit » que Dieu seul peut comprendre le sens » de cette espèce de consultation qu'on lit » dans la Genèse : *Faciamus hominem* et

» *imaginem et similitudinem nostram*. » Quelques auteurs ont observé que l'igno- » rance de ce mystère a produit plus » de sieurs contestations et un grand nombre » d'erreurs parmi les philosophes de l'an- » tiquité. Ces raisonneurs ne pouvaient » se figurer que Dieu, de toute éternité, » ait pu être heureux sans rien produire » et sans chercher une diversion à sa soli- » tude et à son prétendu ennui. Cette » idée était ridicule, sans doute; mais la » connaissance de la Trinité les en aurait » guéris; Aristote n'aurait point placé la » complaisance de Dieu dans l'éternité du » monde, ni Démocrite dans des courses » continuelles après les atomes, ni Héra- » clite dans les différens plans de la créa- » tion, ni Pythagore dans une multitude » infinie d'amours transformés en unité » simple, ni Hermogène dans l'éternité » d'une matière préexistante, ni les sto- » mudistes, dans la production et l'anéan- » tissement successifs de plusieurs mondes. Toutes ces imaginations s'éva- » nouissent par les leçons de la foi, qu' » nous apprend que le Fils fait de toute » éternité l'objet des complaisances du » Père, que le Saint-Esprit est le lien qui » les unit, et en même temps une per- » sonne subsistante; que, malgré l'unité » de la nature, la multiplicité des per- » sonnes forme en Dieu une espèce de » société essentielle, indivisible, ineffa- » ble, aussi intime que lui-même. De là » l'attachement que Platon a marqué pour » ce dogme sublime, dont il paraît réan- » moins n'avoir pas eu des idées fort pré- » cises. » Socin anéantit la rédemption » de J.-C., et réduit ce qu'il a fait pour » sauver les hommes, à leur avoir ensei- » gné la vérité, à leur avoir donné de grands » exemples de vertu, et à avoir scellé la » doctrine par sa mort. Le péché originel, » la grâce, la prédestination, passent chez » cet impie pour des chimères; il regarde » tous les sacrements comme de simples cé- » rémonies sans aucune efficacité. Il prend » le parti d'ôter à Dieu les attributs qui » paraissent choquer la raison humaine, et » lui forme un assemblage d'opinions qu'il » lui semblent plus raisonnables, sans se » mettre en peine si quelqu'un a pensé » comme lui depuis l'établissement du chris- » tianisme. Il mourut en 1604, dans le vil- » lage de Luclavie, près de Cracovie, où » il s'était retiré pour se dérober aux pour- » suites des catholiques et des protestants » réunis contre un ennemi commun. Il » était dans sa 63^e année. La secte soci-

nienne, bien loin de mourir ou de s'affaiblir par la mort de son chef, devint considérable par le grand nombre de personnes de qualité et de savans qui en adoptèrent les principes. Les sociniens furent assez puissans pour obtenir dans les diètes de Pologne la liberté de conscience ; mais divers excès qu'ils commirent contre la religion et l'état les firent enfin chasser en 1638. Les cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontières de la petite Tartarie, et mises dans un canon, qui les envoya dans le pays des infidèles. Les sociniens fugitifs se retirèrent en Transylvanie. Ils sont fort déchus ; en 1778 toute la secte, concentrée dans cette province, ne passait pas 600 têtes. Mais si on considère que le déisme est une branche très naturelle de cette hérésie, que l'athéisme moderne (si on en croit le *Dictionnaire encyclopédique*) en découle d'une manière également sûre (voyez SERVET), on croira que cette hérésie est une des plus fécondes et des plus redoutables qui aient jamais existé : d'ailleurs, Lélie Socin et le fameux Ochin assistèrent avec d'autres sociniens à la fameuse conférence de Vienne, en 1546, où se forma contre le christianisme une conjuration dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des frères polonais* (nom donné aux sociniens, en Pologne), il était difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol., 1656 et suiv.

SOCOLOVE (STANISLAS), théologien polonais, chanoine de Cracovie, et prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers évangélistes, et d'autres ouvrages de controverse et de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiarum orientalis de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus, e græco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-folio.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme appelée Panagérète, naquit à Athènes, au mois de mai (*Thargelion*), l'an 470 avant J.-C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son père, et l'histoire fait men-

tion de trois de ses statues représentant les Grâces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archélaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, et se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de pousser plus loin qu'il le fit l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe et l'appareil que le luxe étalait dans certaines cérémonies, et la quantité d'or et d'argent qu'on y portait : *Que de choses*, disait-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* car les vertus et les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent avec emphase et si elles ne servent à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avais de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurais acheté un manteau*. Il se piquait cependant d'être propre sur lui et dans sa maison. Il dit un jour à Antisthène, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés, qu'à travers les trous de son manteau et de ses vieux haillons on entrevoyait beaucoup de vanité. Une des qualités par lesquelles Socrate cherchait le plus à s'illustrer, était une grande tranquillité d'âme. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperai*, lui dit-il, *si je n'étais pas en colère*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étaient étonnés de ce que, sans rien dire, il avait souffert un coup de pied d'un insolent : *Quoi donc !* leur dit-il, *si un âne m'en donnait autant, le ferais-je citer en justice ?* Un jour Xantippe, sa femme, après avoir vomé contre lui toutes les injures dont sa colère était capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête : il ne fit qu'en rire, et il ajouta : *Il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre*. Il ne faut pas douter, au reste, que ces réparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très vif. (Voyez EPICTÈTE.) Le désir de se distinguer le portait quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortait un jour du théâtre, Socrate forçait le passage pour y entrer : quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite : *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule ;* espèce de calemb-

bourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenait debout des jours entiers, dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupières et sans détourner les yeux du même endroit. Il marchait en plein hiver nus pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues et les mouvemens qu'il se donnait, il ne buvait point qu'il n'eût versé dans le puits la première cruche d'eau qu'il en tirait. Parmi ses disciples, on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, etc. Ce ne serait pas bien connaître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendait lui servir de guide : il en parlait souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon était, selon Socrate, un génie très réel, dont il connaissait, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternumens qui le prenaient, lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'était adopter les contes des augures et des aruspices. (*Voyez le traité anglais de M. Nares, Essai sur le démon de Socrate, Londres, 1782.*) Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mystères de la nature, et c'est en quoi il montra de la prudence; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, et la secte ionienne n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvait être heureux que par la justice et par une vie pure; mais cette notion générale, pour être bien développée, et produire des effets proportionnés à son importance, demandait des lumières que le philosophe n'avait pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables : mais, dans le temps qu'il instruisait les autres, il ne veillait pas sur lui-même; il s'expliquait sur la religion et sur le gouvernement de son pays, avec une indiscrétion qui tenait à la révolte. Sa passion dominante était de régner sur les esprits, et d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis; ils engagèrent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poète leur prêta sa plume, et sa pièce, pleine de plaisanteries fines et saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à mépriser le philosophe. Anitus et Mélitus l'accusèrent d'athéisme et de

corrompre la jeunesse au lieu de l'instruire : quant à la première de ces accusations, voyez MÉLITUS ; et, pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (*voyez le chap. 4^e de l'Épil., aux Rom., et divers articles des philosophes dans ce Dict.*). Lysias, qui passait pour le plus habile orateur de son temps, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant et conforme à sa situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate, plein d'orgueil, et d'une suffisance ridicule, répondit que ce discours était peu convenable à la grandeur d'âme et à la fermeté digne d'un sage. Il défendit sa cause d'une manière insultante : il répondit à ses juges, qui lui laissaient le choix de la peine qu'il croyait mériter : « Qu'il méritait d'être nourri » le reste de ses jours dans le Prytanée, » aux frais de la république, » honneur qui, chez les Grecs, passait pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avait été condamné à mort par ses juges : *Et eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature*. On ordonna qu'il boirait du jus de ciguë. Il but la coupe avec l'ostentation d'indifférence dont il avait fait parade dans les différens évènements de sa vie; ce fut l'an 400 avant J.-C. Il était alors âgé de 70 ans. Ses dernières paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisait à lui-même, sont remarquables, et ne plairont pas aux philosophes de nos jours. « Au sortir de » cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il : » l'une mène à un lieu de supplices éternels les âmes qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux et des » actions criminelles; l'autre conduit » à l'heureux séjour des dieux celles » qui se sont conservées pures sur la » terre, et qui, dans des corps humains, » ont mené une vie divine. » Après ces belles paroles, Socrate, oubliant sa gravité et sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un temps, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénoûment, tout au moins ridicule, et tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modèle de vertu; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie et d'a-

dultère; Aristophane nous apprend qu'il marchait avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétait sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savait rien; cependant il voulait qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Écriture, qui malignement s'humilient, et dont le cœur est rempli de mensonge. Que dire de son libertinage jamais assouvi? Quoiqu'il eût deux femmes (1), il voyait des courtisanes, et principalement une certaine Théodora. Il s'enivrait fréquemment. Son attachement pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendait méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela, il faut convenir que si Socrate a été déclaré l'homme le plus sage de la Grèce par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avait point un vrai sage dans toute la Grèce. (Voyez COLLIUS. EPICÉTÈTE, LUCIEN, SÉNÈQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, etc.) Cependant les Athéniens, toujours volages, et agités par l'amour de la nouveauté, se tournèrent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple, voyez ARISTIDE, PHOCION, etc.), et, joignant la folie à l'inconstance, lui élevèrent une statue de bronze, et lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4°.

SOCRATE, le Scolastique, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, et fit des progrès qui annonçaient beaucoup de talens. Il s'appliqua à l'histoire ecclésiastique, et entreprit de continuer celle d'Eusèbe de Césarée, en reprenant l'arianisme, qu'Eusèbe n'avait touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en sept livres, commence à l'an 306, et finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé

pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (voyez PAPHNUCE). Il n'était que laïque, et peu versé dans les matières de théologie; il parle souvent des novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme, mais il faisait trop de cas de leurs belles qualités apparentes. « Socrate, dit Tillemont, ne semble pas avoir assez connu les coutumes et la doctrine de l'Eglise; ce qui serait peut-être tolérable dans un laïque, s'il n'avait voulu parler si souvent de choses sur lesquelles il n'était pas assez instruit, et même en parler sur le ton d'un censeur et d'un juge. C'est pour cela que Photius assure qu'il n'était point exact dans le dogme... Socrate, dit encore le même auteur, ne semble pas avoir su distinguer les personnes qui méritaient sa confiance. C'est pour cela qu'il se trouve tant de faussetés dans son Histoire. » On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son Histoire dans le recueil des historiens ecclésiastiques de Valois, Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christopherson l'a traduite en latin, et Cousin en français. Voyez SOZOMÈNE.

SODEN (FRÉDÉRIC-JULES-HENRI, comte de, diplomate et écrivain, né en 1754, à Anspach, mort à Nuremberg le 13 juillet 1831, fut d'abord nommé conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, puis conseiller intime, et fut fait, en 1790, comte de l'empire. Envoyé à Nuremberg, en qualité d'ambassadeur de Russie près le cercle de Franconie, il y publia plusieurs écrits, notamment un ouvrage en trois volumes, sous ce titre : *Esprit des lois pénales*. En embrassant la législation et la politique, le comte de Soden ne négligeait point les lettres, et l'on a de lui plusieurs volumes d'œuvres dramatiques. *Inès de Castro*, *Cléopâtre*, et plusieurs autres pièces qui figurent dans les répertoires allemands attestent son talent dans cette partie de la littérature. Non content d'être auteur, il fit construire un théâtre qu'il dirigea et entretenit pendant plusieurs années, et plus tard celui de Bamberg ressentit les effets de sa protection. Rentré dans la vie privée en 1796, le comte de Soden se retira dans une terre qu'il pos-

(1) Xanthippe et Myrto. Quelques écrivains parlent de cette dernière. Mais Platon n'en fait aucune mention, et le silence de ce philosophe à cet égard est une des raisons qui portent M. J. Luzac (*De biographia Socratis*, p. 1-100) à rejeter la bigamie de Socrate.

sédait sur les bords du Mein, et il y composa de nouveaux ouvrages sur les sciences et sur l'économie politique; ce sont un *Traité sur les finances de Nuremberg*; une *Esquisse de la politique administrative des Etats*; l'*Economie politique nationale*, en huit volumes, qui fit sensation; un *Traité sur le système du crédit public*, etc. Dans les dernières années de sa longue vieillesse, le comte de Soden avait été député à la deuxième chambre du royaume de Bavière, où les opinions constitutionnelles avaient en lui un défenseur.

SOËMIAS (JULIE), fille de Julius-Avitus, et mère de l'empereur Héliogabale, était d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, et Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Elle devint veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur; Maşa, leur mère, les emmena, l'an 217, à Emèse. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias et sa mère furent admises au sénat, où elles donnaient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste, Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames romaines. Ses folies et celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les prétoriens à se soulever, et ils tranchèrent la tête à l'un et à l'autre en 222 avant J.-C.

SOGDIEN, deuxième fils d'Artaxerxès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xerxès, son frère aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J.-C., et s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime: son règne ne fut que d'environ sept mois. **DARIUS-ŒCHUS**, son frère, le fit étouffer l'an 424 avant J.-C.

SOHÈME, frère de Ptolémée, roi d'Égypte, fut élevé à la cour d'Hérode le Grand, qui lui avait donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamne, avec ordre de la tuer en cas qu'on le fit mourir à Rome. Il avait donné un pareil ordre, dans une circonstance semblable, à Joseph, son beau-frère. Sohème ne garda pas son secret, et il eut le même sort que Joseph. (*Voyez ce nom.*)

SOISSONS. *Voyez* BOURBON.

SOISSONS (Louis de BOURBON, comte de), grand-maître de France, fils de

Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots, et au siège de la Rochelle. Il commanda en Champagne, les années 1635, 1636 et 1637, et défait au combat d'Yvoi les Croates, qui entraient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, et le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, et défait le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'était un prince plein de feu et de courage, mais d'un esprit médiocre et défiant, et facilement irritable.

* **SOISSONS (EUGÈNE-AURICE de SA-VOIE, comte de)** naquit à Chambéri en 1635, et était fils puîné de Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, et de Marie de Bourbon, comtesse de Soissons. Etant venu à Paris, en 1656, il obtint, dans la même année, une compagnie au régiment de cavalerie de Mancini. L'année suivante, il épousa Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et son avancement devint très rapide. Il fut nommé successivement colonel-général des Suisses et Grisons, gouverneur de Champagne et de Brie, lieutenant-général des armées du roi; et se distingua dans la campagne de 1658, notamment à la bataille des Dunes. A la tête des gardes suisses il attaqua et rompit l'infanterie ennemie, et six jours après, dans un combat non moins sanglant, il fit des prodiges de valeur, jusqu'à ce que, blessé au visage d'un éclat de grenade, il fut contraint de quitter le champ de bataille. Il était aussi habile politique que bon militaire. Louis XIV lui confia diverses missions importantes, le nomma, en 1660, à l'ambassade de Londres, et il y remplit avec honneur les intentions du monarque. Le comte de Soissons retourna ensuite aux armées, et y cueillit de nouveaux lauriers, et fut fait, en 1672, lieutenant-général. En 1673, il fut destiné à servir sous les ordres de Turenne; mais, étant tombé malade au milieu de son voyage, il mourut à Unna en Westphalie, en 1675, à 38 ans. Sa *Vie* fut publiée à Paris, en 1677, ou 1680, in-12. Le comte de Soissons eut de son mariage cinq garçons et trois filles. Le fameux prince Eugène est au nombre des premiers. (*Voyez ce nom.*) — Son frère **EMMANUEL-PHILBERT-AMÉDÉE** de Savoie-Carignan, comte de Soissons, né à Chambéri

en 1630, était complètement sourd : cependant il parvint à parler un peu, quoique avec beaucoup de difficulté. Il s'acquittait une grande réputation, par son intelligente, son adresse et son courage, et mourut en 1705.

SOLANDER (DANIEL), docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en 1736, dans le Nordland, en Suède, où son père était prédicant, fit à Upsal ses études, après lesquelles il alla à Archangel, par la Laponie, et de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linnée, son maître, qui conseilla à son père de l'envoyer en Angleterre. En 1768, Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagère de 400 livres sterling, outre la promesse que sa place au musée lui serait conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint, en 1771, et mourut à Londres en 1781. Il employait tous les jours une partie de son temps à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, et à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les *Mémoires* de sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4° avec figures, à Londres, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et dont Gustave Brander fit présent au musée britannique. Il paraît que Solander était le plus modéré et le plus réservé de tous ces bruyans voyageurs qui, dans ces dernières années, ont visité l'île d'Otaïti et d'autres plages, et dont les habitants n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure et mâle, dans un pays où la corruption du siècle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence et de la lubricité de ses covoyageurs.

* **SOLANGE (sainte)**, née au village de Villemond, près de Bourges, était chargée du soin des troupeaux et passait pour un modèle d'innocence et de piété. Elle fut mise à mort (vers l'an 880, à ce qu'on croit) par un seigneur du pays qui n'avait pu la faire consentir à sa passion. Le culte de cette sainte est très répandu dans le Berri, et l'on va en pèlerinage à l'église de Saint-Martin, dite aujourd'hui de Sainte-Solange, près de Bourges. Ses reliques furent détruites pendant la révolu-

tion. On a publié à Bourges les *Vies de saint Ursin évêque, apôtre du Berri, et de sainte Solange, vierge martyre, patronne du Berri*, par M. Oudoul, curé de Reuilly, près d'Issoudun, 1827, in-12.

* **SOLARI (MARGUERITE)**, née en 1493, à Asti dans le Piémont, fut douée dès sa première enfance d'une éloquence rare : à l'âge de 10 ans, elle avait déjà appris le latin ; l'année suivante (1503), elle harangua Charles VIII, roi de France, qui passait par Asti pour se rendre dans le Milanais. Le discours qu'elle prononça dans cette occasion, se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Louanges du mariage*, par un nommé Lesnandette. Marguerite étudia ensuite la philosophie, les belles-lettres, les langues, etc. Elle a laissé plusieurs *Discours* en latin et en italien, et des *Poésies* pleines de chaleur et écrites d'un style pur et élégant ; elle mourut vers 1570.

* **SOLARI (BENOÎT)**, évêque de Noli, né à Gènes, en 1742, fut religieux de Saint-Dominique, et professa la théologie dans des couvens de son ordre. Il fut fait évêque de Noli, le 1^{er} juin 1778. En 1789 il fit imprimer à Gènes un écrit où il entreprenait de prouver, contre l'opinion commune des théologiens, que le baptême reçu par un infidèle, engagé dans les nœuds du mariage, ne rompt point le lien conjugal. Quand la bulle *Auctorem fidei* parut, en 1794, il montra contre cet acte du pouvoir pontifical une opposition formelle et publique. Il s'était précédemment déclaré en faveur de Ricci, évêque de Pistoie, dévoué aux réformes de Joseph II et à la doctrine de ses théologiens. Lorsque la révolution éclata en Italie, il en embrassa les principes, devint membre d'une commission législative, et fit des mandemens patriotiques. Il publia une lettre en faveur des jansénistes, et correspondit avec le clergé constitutionnel de France, qui l'invita au second concile que les ecclésiastiques de ce parti tinrent en 1801 ; cependant il n'y assista point. Le célèbre cardinal Gerdil avait fait imprimer, en 1802, un écrit dans lequel il examinait les motifs de l'opposition de Solari à la bulle *Auctorem fidei* (voyez GERDIL) ; ils y étaient réfutés complètement. Solari répliqua par une apologie dont Eustache Dégola (1), doc-

(1) Eustache Dégola, docteur en théologie dans l'université de Pise, fit partie d'une société de missionnaires chargés de prêcher la démocratie dans les

teur de Pise, donna le *précis* sous le titre de *Clergé constitutionnel jugé par un évêque ; Abrégé analytique de l'apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8°. (Voyez *Dictionnaire des anonymes*, tom. 3, pag. 31, n. 9298.) Solari mourut le 13 avril 1814.

* **SOLARIO** (ANTOINE), habile peintre italien, né à Civita, près de Chieli, dans l'Abruzze, en 1382, était fils d'un pauvre forgeron. La passion qu'il conçut pour une jeune personne dont il désirait obtenir la main le porta à étudier la peinture. Il quitta la maison paternelle, et, sans aucune espèce de ressources, il alla à pied à Bologne, où il fut obligé de demander l'aumône dans les rues, jusqu'à ce qu'il pût entrer dans l'atelier d'un peintre, qui l'employa à broyer les couleurs. Cet artiste ayant remarqué les bonnes dispositions du jeune Solario, le prit en amitié, et le fit son élève. Le produit de quelques petits tableaux donna à Solario le moyen de parcourir l'Italie : il s'arrêta successivement dans toutes les villes où il pouvait profiter des leçons de quelque peintre renommé. Il étudia ainsi les meilleures écoles de ce pays, et se forma un style particulier qu'on admire encore dans ses ouvrages. On en voit un grand nombre à Rome, où il demeura plusieurs années. On distingue entre tous le tableau du grand autel de l'église de Saint-Pierre *ad Aram*, et celui de saint François d'Assise, dans la chapelle de la Croix de Saint-Laurent. Solario mourut en 1455, à Naples. Il avait un dessin correct et beaucoup d'ensemble dans la composition.

SOLDANI (JACQUES), poète et sénateur de Florence, où il était né en 1379, cultiva la poésie avec beaucoup de succès, et mourut dans cette ville le 11 avril 1641. On cite parmi ses ouvrages sept *Satires*, Florence, 1751, in-8°, avec un *Discours préliminaire* de Gori et des notes : l'auteur s'attache uniquement à poursuivre les travers et les vices, mais il ne se permet aucune personnalité : ses *Satires* pour cela n'en ont pas moins de mérite ; elles sont intitulées : | *La Cour* ; | *L'hypocrisie* ; | contre les *péripatéticiens* ; | *la Satire* ; | contre le *luxu* ; | sur l'*inconstance de l'homme dans ses desirs* ;

contre l'*avarice et le luxe*. L'académie de la Crusca, dont il était membre, les cita avant qu'elles fussent publiées, parmi les *Testi di lingua*.

SOLEISEL, plus exactement **SOLLEYSEL** (JACQUES de), gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres nommée *le Clapier*, proche de la ville de Saint-Etienne, et mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célèbre académie pour le manège. On a de lui quelques ouvrages ; le plus estimé est intitulé *le Parfait Maréchal*, 1754, in-4°. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, et surtout de leurs maladies, et des remèdes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les chevaux* de Cavendish, augmentée et perfectionnée.

SOLIGNAC (PIERRE-JOSEPH de la Pimpie, chevalier de), né à Montpellier, en 1687, d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, et se fit connaître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme secrétaire que comme son ami. Il suivit ce prince en France lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine ; il devint secrétaire de cette province, et secrétaire perpétuel de l'académie de Nancy. Il mourut en 1775. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : | *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit ; mais l'auteur, dont les vues sont parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documens nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. | Des *Eloges* de Fontenelle de Montesquieu, de Terclier et du roi Stanislas. L'auteur avait composé la *Vie* de ce prince, mais elle n'a pas encore paru : l'abbé Proyart l'a prévenu par l'*Histoire* de ce monarque. | Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy.

SOLIMAN I^{er}, surnommé **TCHÉLÉBI**, fils de Bajazet I^{er}, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, s'enfuit en Europe. Il fut, en 1402, proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son père, par les troupes qui étaient restées à Andrinople. Il releva l'empire ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire et causa sa perte. Il fut

compagnes et de les révolutionner. Il rédigeait les *Annales politico-ecclésiastiques* dans le sens de ces principes. Il se réunit aux constitutionnels de France, et fit avec eux cause commune.

détrôné en 1410 par son frère Musa, et tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville et Andrinople.

SOLIMAN II (1), empereur turc, dit *le Grand, le Magnifique, le Conquérant, le Législateur*, naquit en 1490 : il était fils unique de Sélim I^{er}, auquel il succéda en 1520. Gazali-Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son règne, et entraîna une partie de l'Égypte dans sa rébellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenans, Soliman acheva de détruire les Mamelucks en Égypte, et conclut une trêve avec Ismaël, sôphi de Perse. Tranquille du côté de l'Égypte et de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les chrétiens. Il assiégea et prit Belgrade en 1521. L'année suivante, il conçut le dessein d'assiéger l'île de Rhodes, qui était, depuis 212 ans, entre les mains des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très fière, dans laquelle il les sommait de se rendre, s'ils ne voulaient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville réduite aux dernières extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohacz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt. (*Voyez son article.*) Le conquérant turc prit Bude en 1529, et alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint vingt assauts pendant l'espace de vingt jours, au bout desquels il fut obligé d'en lever le siège, avec une perte de 40.000 hommes. L'an 1554, il passa en Orient, et prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. En 1565 son armée eut, devant l'île de Malte, le même sort qu'elle avait eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'île de Chio, possédée par les Génois depuis 1546. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie, au siège de Szgeth, le 8 septembre 1566, à 76 ans, trois jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce prince était aussi propre aux affaires de la paix qu'à celles de la guerre, et d'une activité surprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui ressembla par de grands

exploits et des voyages continuels. C'est le premier des empereurs ottomans qui ait été l'allié des Français. Soliman ternit l'éclat de sa gloire par sa cruauté. Après la victoire de Mohacz, 1500 prisonniers, seigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du sultan, et décapités en présence de l'armée victorieuse. Cependant l'exact et sincère Isthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui semble pouvoir la rendre douteuse, quoique parfaitement assortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la prise de Belgrade, de Bude et d'autres villes, ordonner le massacre de la garnison un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il était assez fidèle observateur de sa parole, quand la colère ou le fanatisme de l'Alcoran ne le dominait pas. Un air hautain et inflexible, un naturel farouche et barbare, ne l'empêchèrent pas de démontrer en bien des occasions un esprit sain et judicieux. Qui croirait qu'il connaissait le caractère des nouvelles sectes qui de son temps ravageaient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe ne les connaissaient ? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zapolski ou de Zapol : « Qu'elle ne devait pas souffrir dans sa religion toutes ces nouveautés, qui entraîneraient sa ruine et celle du royaume; qu'elle avait devant les yeux les meurtres, les séditions, les guerres civiles, que cette secte malheureuse causait en Allemagne; que si elle n'était pas ces nouveautés, en rétablissant la religion de ses pères, il la priverait de sa protection et se déclarerait son ennemi. » (*Voyez LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER.*) Sélim II, son fils, lui succéda. On trouve des détails curieux sur Soliman II dans les *Lettres* du baron de Busbec.

SOLIMAN III, empereur turc, fils d'Ibrahim, fut placé sur le trône en 1687, à l'âge de 48 ans, après la déposition de Mahomet IV, et il mourut le 22 juin 1691. C'était un prince indolent, et presque imbécile, qui se laissait entièrement gouverner par son ministre Mustapha Koprili.

SOLIMÉNA (FRANÇOIS), peintre, né en 1657 à Nocéra de Pagani, petite ville proche de Naples, mourut dans une de ses maisons de campagne en 1747. Il avait été destiné par son père à l'étude des lois, dont il s'occupa pendant quelque temps; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réussissait égale-

(1) Plusieurs écrivains, ne comptant point au nombre des sultans le Soliman, fils de Bajazet 1^{er}, lui donnent conformément aux meilleurs historiens turcs, le nom de Soliman I^{er}.

ment dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat et un jugement sûr présidaient à ses compositions ; il avait le grand art de donner du mouvement à ses figures ; il joignait à une touche ferme, savante et libre, un coloris frais et vigoureux. On a de lui quelques *Sonnets*, qui peuvent le placer au rang des poètes médiocres en ce genre. En 1702, Soliména avait été appelé du Mont-Cassin, où il se trouvait, à Naples pour exécuter le portrait de Philippe V. Ce même monarque le chargea de continuer les douze tableaux que Giordano avait esquissés pour la chapelle royale de Madrid, et que la mort l'avait empêché de terminer (1705). Il avait fait bâtir à Naples un beau palais qui contenait plusieurs de ses chefs-d'œuvre ; mais ce palais fut brûlé en 1799, lors de l'entrée des Français à Naples.

SOLIN (CAIUS-JULIUS-SOLINUS), grammairien latin, vivait sur la fin du premier siècle ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé *Polyhistor* ; c'est pourquoi, en lui associant le nom de son livre, on l'appelle quelquefois *Solinus Polyhistor*. C'est une compilation de remarques historiques et géographiques sur les choses les plus mémorables de divers pays : il y a des choses curieuses et utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperaient des lecteurs peu instruits. On croit qu'il était Romain, parce qu'il parle souvent de Rome, comme de sa patrie. On l'a surnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il copie souvent ce naturaliste. La plus ancienne édition de son *Polyhistor* est de Venise, 1473. Il a paru avec des Commentaires de Saumaise, Paris, 1629 ; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS (don ANTONIO de), historien espagnol, né le 18 juillet 1610 à Placencia, dans la vieille Castille, mort en 1686, fut secrétaire de Philippe IV, et historiographe des Indes. Il a composé : | *neuf Comédies*, Madrid, 1681, in-4°, dont le plan est confus, mais où les mœurs sont respectées ; | des *Poésies*, 1716, in-4°, qui sont animées par les charmes de l'imagination, mais dont le bon goût n'a pas su écarter l'emphase et les images incohérentes ; | une *Histoire de la conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., et Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en français par Citri de la Guette, in-4°, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec feu et avec élégance, et on ne peut guère lui reprocher

que quelques exagérations touchant la splendeur et la puissance des nations du Nouveau-Monde ; défaut qui lui est commun avec d'autres écrivains de sa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, sans qu'on puisse pour cela les accuser de mauvaise foi. « Les inexactitudes de ces historiens, dit un critique, viennent moins de l'envie de défigurer la vérité, que d'un défaut de grammaire et de l'abus des mots. Pour détruire la police imparfaite ou les arts grossiers des Mexicains, ils employèrent des termes qui ne sont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civilisation ; or, il n'y a pas de source d'erreurs plus commune et plus féconde que d'appliquer à la description des mœurs sauvages les noms et les expressions dont on se sert pour désigner les institutions des peuples polis. Dès qu'on a donné au chef d'une petite peuplade le nom de roi ou d'empereur, le séjour qu'il habite doit s'appeler palais, et son petit cortège prend le nom de cour. Des pareilles expressions donnent aux choses une importance qu'elles n'ont pas ; et l'imagination, égarée par la conformité des noms, confond des objets qui cependant n'ont entre eux aucune ressemblance. Les écrivains postérieurs ont imité le style des premiers : lorsque Solis, faisant le portrait de Montézuma, décrit la splendeur de sa cour, les lois et la police de son empire, on croirait qu'il parle du plus grand monarque et de la nation la plus civilisée de l'Europe. » Robertson et Paw, en voulant le redresser, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. Solis avait embrassé l'état ecclésiastique, et ne reçut l'ordre de la prêtrise qu'à 56 ans. En tête des éditions de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, on trouve une vie de l'auteur par Goyenèche. Nicéron (t. 9 de ses *Mémoires*), en donne un extrait qui a été complété depuis par Goujet, t. 40, p. 485.

SOLLERIUS ou **SOLLIER** (JEAN-BAPTISTE), né à Herseau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, se fit jésuite, et mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des *Acta sanctorum*. On a de lui un *Traité des patriarches d'Alexandrie*, et plusieurs autres ouvrages.

SOLLEYSEL. Voyez **SOLEISEL**.

SOLMINIAC (ALAIN), évêque de Cahors, naquit le 25 novembre 1893 d'une ancienne famille de Périgord. Il se des-

finait à l'état séculier ; mais son oncle, abbé de Chamelades , s'étant démis de son bénéfice en sa faveur , Alain changea de résolution, et prit l'habit de chanoine régulier. Il remplit avec édification les devoirs du noviciat, prononça ses vœux , et forma le projet de réformer son abbaye. Il étudia à Paris la philosophie et la théologie , et eut pour maîtres dans cette dernière science Gamaches et Duval, professeurs célèbres. Il reçut la bénédiction abbatiale le 6 janvier 1623. Tous les religieux de son abbaye s'étant retirés, excepté un seul, il prit des novices , et introduisit dans la maison une réforme sévère , tant pour le spirituel que pour le temporel. Chargé de faire la visite de divers couvens, il s'acquitta avec zèle de cette mission, et introduisit une salutaire réforme dans plusieurs maisons qui se donnèrent à lui. Le roi Louis XIII , instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Lavaur ; mais le modeste Alain refusa. Cependant l'évêché de Cahors étant venu à vaquer , il fut contraint de l'accepter , en conservant toutefois son abbaye, et fut sacré le 27 septembre 1637. Il établit un séminaire , qu'il confia aux prêtres de la mission appelés *lazaristes*, tint des synodes, fit donner de fréquentes missions , et censura les maximes relâchées de quelques casuistes. Il fonda à Cahors une maison de chanoines réguliers , un Hôtel-Dieu , une maison de la Providence pour les orphelines, une autre pour les orphelins, rebâtit plusieurs églises, et fournit pour ces divers établissemens plus de 500,000 francs , somme énorme à cette époque. Aussi pieux que bienfaisant, il était chéri et respecté de ses diocésains. Ce vertueux prélat mourut pendant le cours d'une visite pastorale , le 31 décembre 1639, âgé de 66 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par le père Chassenet, Paris, 1817, in-8°. (*Voyez l'Ami de la Religion et du roi*, tom. 12, p. 429 et suiv.)

SOLON, le second des sept sages de la Grèce, naquit à Salamine vers l'an 669 avant J.-C. Pour acquérir les connaissances qu'il croyait propres à un philosophe et à un politique , il se mit à voyager dans toute la Grèce. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns voulaient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchie. En flattant le petit peuple , Solon parvint à se faire nommer archonte et souverain législateur. Revêtu de cette dignité, il

entreprit de prendre aux uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'*aucun citoyen ne fût obligé par corps pour dettes civiles*; et, par une loi expresse, il remit une partie des dettes, violation manifeste de la propriété. Ces anciens sages ne faisaient presque jamais du bien d'un côté sans faire du mal d'un autre. Il cassa toutes les lois de Dracon , à l'exception de celle contre les meurtriers. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 3 premières les citoyens aisés , donna à eux seuls les charges et les dignités, et accorda aux pauvres, qui composaient la 4^e tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les assemblées du peuple ; droit qui par la suite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confusion et le trouble. Il fit des changemens au sénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, et voulut que toutes les affaires qui devaient être portées devant l'assemblée du peuple, auquel seul en appartenait le pouvoir souverain, fussent auparavant examinées devant ce tribunal. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de la Grèce, disait à Solon : *Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la délibération, et qu'on réserve la décision aux fous*. Anacharsis avait raison, et sa réflexion prouve combien Solon, qui, en dérogeant à toutes les anciennes lois, avait laissé subsister cet absurde privilège du peuple, est au-dessous de l'opinion qu'on veut nous donner de sa sagesse. Après ces différens réglemens, Solon publia ses lois , parmi lesquelles est celle qui ordonnait que la mémoire de ceux qui seraient morts au service de l'état, fût honorée par des oraisons funèbres. La peine d'infamie était décernée contre ceux qui avaient consumé leur patrimoine, qui n'avaient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avaient refusé de nourrir leur père et leur mère. Quoique ces lois n'eussent rien de fort profond, rien qui passe les lumières et l'équité d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées ; parce que, dans les ténèbres du paganisme, parmi des nations vicieuses, les traits de justice et de raison sont des espèces de phénomènes ; et surtout parce qu'elles contrastaient avec des lois absurdes et infâmes qui se trouvaient dans le code du même Solon, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux

qui n'auraient qu'une femme, etc. « Solon, » dit un critique moderne, n'était au fond » qu'un bon marchand un peu plus philo- » sophe qu'on ne l'est communément dans » cette profession, aimant le vin et les » femmes, composant des vers moraux et » galans tout à la fois, et qui conserva, » jusque dans sa vieillesse, le goût des » plaisirs; car il était déjà fort avancé en » âge lorsqu'il disait dans un de ses petits » poèmes : *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus et aux Muses, qui sont les seules sources de tous les plaisirs des mortels.* Ce langage n'est pas trop convenable à un vieux législateur. » Il y a dans ses lois quelques détails sages; mais sa vue était trop bornée pour embrasser l'ensemble du corps politique : il a négligé les objets les plus essentiels à toute bonne administration, l'éducation et les mœurs; lui-même fut toujours d'une morale fort relâchée, et Plutarque convient qu'en général il y a beaucoup d'absurdités dans les lois qu'il a faites concernant les femmes. Le même Plutarque trouve, avec raison, ridicule et impertinente la loi qui permettait à une riche héritière, dont le mari était impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parens de son mari qu'elle voudrait choisir. Il était aussi contre le bon sens et la justice de permettre, comme le fit Solon dans une autre loi, de tuer un adultère pris sur le fait, tandis qu'il ne condamnait qu'à une légère amende celui qui avait enlevé et violé une femme libre. En général, tout est incohérence et contradiction dans ces vieux codes de législation philosophico-grecque. » Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces lois pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage était le désir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison était, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venaient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces lois n'étaient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie. C'est là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'il ne fallait donner à personne le nom d'heureux avant sa mort. (Voyez CROËSUS). Solon étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changemens. Pisistrate s'était emparé du gouvernement, et régnait en

homme qui voulait avoir toute l'autorité. Après lui avoir reproché son ambition, le philosophe alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J.-C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre pour justifier sa conduite, et l'engagea à revenir dans sa patrie; et il paraît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, et qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux et vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils et rampans, quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux. (Voyez la fin de l'article ANTONIN le Pieux.) Un jour qu'il reprochait à Thespis, poète tragique, l'usage qu'il faisait du mensonge dans ses pièces, Thespis répondit « qu'il n'y avait rien à craindre de ces mensonges et de ces fictions poétiques; » donnant à entendre que l'ambition et les intrigues du philosophe étaient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui, par des lois arbitraires, ravissait la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituait des lieux de débauche, qui éleva un temple à Venus la prostituée, qui voyageait pour trafiquer sur mer, ne rougissait pas de débiter cette fastueuse leçon : *Laissons en partage au reste des mortels les richesses; mais que la vertu soit la nôtre.* (Voyez LYCURGUE, COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, etc.) Condillac, en faisant le parallèle des deux législateurs spartiate et athénien s'exprime ainsi : « Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs conformes à ses lois, et Solon a donné aux Athéniens des lois conformes à leurs mœurs. L'entreprise du premier demandait plus de courage, et celle du second plus d'art. Peut-être que la différence de leur caractère eut beaucoup de part à la différence des plans qu'ils se firent. Lycurgue était dur et austère; Solon était doux et même voluptueux. Quoi qu'il en soit, tous deux réussirent. Lycurgue voulait faire des soldats, et il en fit. Solon voulut réunir les talens aux vertus militaires, et il fit des hommes dans tous les genres... Lacédémone conserva plus long-temps ses mœurs et ses lois; mais Athènes survécut même à la perte de sa liberté. Toute la Grèce fut assujétie; et les Athéniens triomphèrent de leurs vainqueurs, par la supériorité de leurs talens. Tous ces talens auraient été perdus si Solon avait fait à Athènes ce que

• *Lycurgue fit à Sparte.* • On consultera avec intérêt le recueil intitulé : *Solonis Atheniensis carminum quæ supersunt; præmissa commentatione de Solone poeta, etc.* Bonn, Weber, 1825, in-8°.

* **SOMBREUIL** (FRANÇOIS-CHARLES, VÉROT de), maréchal de camp, gouverneur des Indes, etc., naquit à Ensisheim, en Alsace, en 1727. Il s'était distingué dans les armées, avait obtenu la croix de Saint-Louis, et commandait à Lille lorsqu'il fut appelé au gouvernement de l'Hôtel royal des Invalides. Renfermé dans les prisons de l'Abbaye, il était destiné à périr dans les affreux massacres de septembre 1792, lorsque sa fille ayant appris le danger qui le menaçait, parvint à pénétrer dans la prison, et arriva au moment où son père était devant ses juges pour entendre son arrêt de mort. Les cheveux épars, elle se jette sur ce vieillard, le serre dans ses bras, et au milieu des sanglots, défie les assassins de le lui arracher, et les conjure d'épargner l'auteur de ses jours. Ce dévouement filial émut les juges, qui décidèrent que Sombreuil serait libre, et le déclarèrent innocent. Les bourreaux, qui étaient à la porte, crièrent alors : « Chapeau bas ! » voilà un innocent. » Sombreuil et sa fille furent portés en triomphe jusqu'à l'Hôtel des Invalides, où on les laissa quelque temps en repos. Mais il devait être sacrifié plus tard à la haine de ses ennemis. Accusé dans la suite comme conspirateur et complice du prétendu assassinat de Collot-d'Herbois, il fut arrêté de nouveau, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. Il fut conduit à l'échafaud avec une chemise rouge, et exécuté le 17 juin 1794, à l'âge de 67 ans. — Mademoiselle de Sombreuil, dérobée elle-même à une mort certaine par la réaction du 9 thermidor, quitta la France où elle ne revint qu'en 1815. Elle était devenue l'épouse du comte de Villelume; et mourut à Avignon en 1823. — Stanislas de SOMBREUIL, fils aîné du précédent, ex-capitaine de hussards, périt avec son père sur l'accusation de complicité dans la faction de l'étranger, dans le soulèvement des prisons, et dans l'assassinat de Collot-d'Herbois. Il fut aussi conduit à l'échafaud avec une chemise rouge.

* **SOMBREUIL** (CHARLES VÉROT de), autre fils de François, gouverneur des Invalides, fut ainsi que toute sa famille très attaché à la cause royale. Il suivit la carrière des armes, et se fit remar-

quer par sa bravoure. Au commencement de la révolution, un de ses amis, le jeune Polignac, se trouvant au Palais-Royal, fut cerné par la multitude en effervescence, qui allait le massacrer. Charles Sombreuil brave tous les dangers, et l'arrache des mains de la populace, qui fut contrainte de céder. Au bout de quelques mois il passa en pays étranger, prit, en 1792, du service dans l'armée prussienne, et son courage lui valut sur le champ de bataille l'ordre du mérite militaire. L'année suivante il fit la campagne d'hiver contre le général Custine, et dans celle de 1794 il déploya la même intelligence et le même courage. Le gouvernement anglais, au service duquel il s'était placé, l'envoya, en 1795, conduire un renfort aux troupes débarquées à Quiberon. Après la funeste issue de cette expédition, et tandis que le général Hoche attaquait le fort Pen-thièvre, Sombreuil protégea le rembarquement. Mais, n'ayant pu trouver lui-même de bâtimens pour s'embarquer avec les royalistes qu'il commandait, abandonné et sans moyens de défense, il fut forcé de se rendre à l'ennemi. Il demanda la vie pour ses compagnons d'armes : « Pour moi, dit-il, je m'abandonne » à mon sort. » Il fut conduit à Lorient, puis à Vannes, où il apprit qu'il allait être fusillé. Cependant il obtint, avant que son jugement fût prononcé, de rejoindre sur un esquif l'escadre anglaise, où il avait à régler quelques affaires, promettant sur sa parole d'honneur de revenir dans trois jours. Il rejoignit en effet l'escadre anglaise; on chercha inutilement à le retenir, en lui annonçant le sort qui l'attendait. Sombreuil, esclave de sa parole, vint la dégager, et sa mort fut prononcée. On assure cependant qu'on fut obligé d'appeler des Belges pour le conseil de guerre, n'ayant pu trouver des officiers français pour le composer. Les soldats se refusèrent long-temps à tirer sur Sombreuil : tel était le respect qu'avaient inspiré son courage et son honorable exactitude. Il ne voulut pas se laisser exalter les yeux, et donna lui-même le signal de sa mort : il n'avait que vingt-six ans.

SOMMALIUS (HENRI), pieux et savant jésuite, né à Dinant, dans la principauté de Liège, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher les ouvrages

de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De Imitatione Christi*, *Soliloquia sancti Augustini*, *Libri confessorum* du même saint, et plusieurs autres.

* **SOMMARIVA** naquit à Milan, où il fit ses études avec beaucoup de distinction, et acquit de bonne heure une grande réputation comme avocat, à vingt-deux ans l'état milanais le nomma membre d'une députation envoyée à l'empereur Joseph II, pour défendre auprès de ce prince les intérêts du pays. Lorsque les Français franchirent les Alpes, en 1795, Sommariva se déclara pour eux, et devint successivement secrétaire de la commission du gouvernement, membre de l'administration municipale et centrale de la Lombardie, et enfin secrétaire-général du directoire de la république Cisalpine. Il rendit alors des services importants à sa patrie, et aux Français. Lorsque les Austro-Russes triomphèrent un moment en 1799, pendant l'absence de Bonaparte, alors occupé à la guerre d'Egypte, l'éminence des fonctions que Sommariva avait remplies le désignait à la proscription; il l'évita en se cachant. Après la bataille de Marengo il revint à Milan et fut élevé au rang des premiers magistrats de la république. Jusqu'alors il avait rêvé une nouvelle ère de liberté pour les Italiens; mais quand Napoléon prit la couronne de fer, n'attendant plus les institutions qu'il désirait pour l'Italie, et ne voulant ni devenir l'agent secondaire d'un maître, ni être le courtisan de celui qui devait le représenter, en donnant la loi à l'Italie, il sentit l'inutilité d'une opposition impuissante, et vint s'établir à Paris. Revenu à la vie privée, Sommariva partageait son séjour entre la France et l'Italie, à laquelle rien ne pouvait le faire renoncer. Il est mort à Milan le 6 janvier 1826. Possesseur d'une grande fortune, il en faisait le plus noble usage. La France et l'Italie lui doivent des collections précieuses en tableaux, en sculpture, en gravures sur pierre dure, et en émaux. Un des ses plus grands plaisirs était d'encourager les artistes; et il achetait non des tableaux faits, mais des tableaux à faire. Généreux sans faste, il savait mettre un prix aux ouvrages suivant leur mérite; il savait également honorer les productions des auteurs dont il payait les travaux d'une manière digne d'eux.

SOMMIER (JEAN-CLAUDE), Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller

d'état de Lorraine, archevêque de Césaire, et grand prévôt de l'église collégiale de Saint-Diez, né en 1661, à Vauvillers, publia divers ouvrages où il montra du zèle et des connaissances. | *L'Histoire dogmatique de la religion*, 1708 et 1711, en 6 vol. in-4°; | celle du *saint Siège*, 7 vol. in-8°. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER (GUILLAUME), né à Cantorbéry en 1598, fut très attaché au roi Charles I^{er}, et publia, en 1648, un *Poème* sur les souffrances et sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1669, avec la réputation d'un savant très habile dans le saxon, et dans presque toutes les langues de l'Europe, anciennes et modernes. Ses principaux ouvrages sont : | une édition du *Dictionnaire saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1659, in-fol.; | les *Antiquités de Cantorbéry*, en anglais, Londres, 1640, in-4°; | *Dissertation sur le Portus Iccius*, in-8°.

* **SONNINI DE MANONCOURT (CHARLES-NICOLAS-SIGISBERT)**, naturaliste et ingénieur de la marine française, etc., naquit à Lunéville le 4^{er} février 1751. Il était d'une famille originaire de l'Italie; son goût l'entraînant à l'étude des sciences naturelles, il y fit de grands progrès. Aussi, quoique reçu docteur en philosophie et avocat à la cour souveraine de Nancy, il embrassa le parti des armes qui devait lui fournir l'occasion de satisfaire son désir de voyager, et entra dans le génie de la marine. Il se lia, dès sa première jeunesse, avec Buffon, dont il devint le collaborateur. Il travailla avec lui à l'*Histoire naturelle des oiseaux*, et obtint par son crédit l'avantage de voyager aux frais du gouvernement. Il se rendit en Amérique, et s'arrêta d'abord en 1772, et puis en 1775, à la Guyane française, où il recueillit des connaissances précieuses et de riches matériaux, qui furent publiés, en partie, dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier. L'établissement du canal de la Guyane, qui passe de Cayenne à la partie montueuse dite la *Gabrielle*, fut déterminé par Sonnini, qui le dirigea à travers les savanes noyées; par ce moyen l'exploitation des *arbres à épices*, transplantés des Indes orientales et des Moluques à la Gabrielle, devint plus facile et plus productive. Sonnini partit en 1777 pour la Grèce et l'Egypte, et visita ces contrées dans les années 1778, 1779 et 1780. De retour en France (1780), il eut à soutenir un procès contre quelques parents pour défendre son patrimoine. Il s'occupa

ensuite d'agriculture; et se livra, dans sa petite ferme de Manoncourt, à des essais qui eurent pour résultat d'introduire dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. Mais il fut enlevé à ses jardins par la révolution, qui l'investit de fonctions administratives dont il fut destitué ensuite comme noble et frère d'émigrés, et qui, en le ruinant, le força de vivre du produit de ses ouvrages. Les victoires de Bonaparte en Italie avaient donné à ce général un grand nombre d'admirateurs. Sonnini, sans être royaliste, le critiqua hautement; il ne blâma pas moins son expédition en Egypte. Cette liberté déplut à Lucien, qui jouait alors un grand rôle dans le gouvernement. Sonnini devint suspect, et il devait craindre même d'être plus rigoureusement traité sous un gouvernement soupçonneux. Cependant il fut mis par Fourcroy, en 1803, à la tête du collège de Vienne; mais contrarié dans ses plans de réforme, et abreuvé de dégoûts, il quitta, au bout de deux ans, le poste où l'avaient appelé des talents réels et la confiance du gouvernement, et revint à Paris. Il eut de fréquents rapports avec les Russes de distinction qui se trouvaient dans cette capitale, notamment avec un prince moldave, qui le chargea de l'éducation de son fils; mais ce seigneur n'était pas bien vu par le gouvernement russe, et à peine arrivé à Yassi, il y fut arrêté. Sonnini obtint de l'empereur Alexandre une autorisation et des moyens de voyager en Moldavie et en Valachie, et rapporta de ces pays des matériaux intéressants qui sont restés dans son portefeuille. Il était de retour à Paris en 1811. Il y mourut le 29 mai 1812, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : | *Histoire naturelle des oiseaux*, avec Buffon; | *Vœu d'un agriculteur*, Paris 1788, in-8°; | *Voyage en Egypte en 1777*, Paris, 1799, 3 vol. in-8°, avec atlas, traduit en anglais; | *Voyage en Grèce et en Turquie*, ibid., 1804, 2 vol. in-8°, avec atlas. Il continua en outre : | la *Bibliothèque physico-économique* | du 25 octobre 1802 au mois de mai 1812. Cette *Bibliothèque* avait été commencée en 1788, par Parmentier, et elle a été continuée, depuis 1817, par M. Thiébaud de Berneud. Il donna le *Cours complet d'Agriculture de Rozier*, en 7 vol. in-8°, imprimé en 1810, par Buisson; fut un des principaux rédacteurs du *Nouveau Cours d'Agriculture*; | de la *Statistique de la France*; | du grand *Dictionnaire d'his-*

toire naturelle, 1803, dont on a publié la seconde édition. Il dirigea, en 1799, la belle édition des *OEuvres complètes de Buffon*, donnée par Dufart. On lui doit encore plusieurs *Mémoires* sur le produit et les avantages de la culture de diverses plantes, comme la *julienne*, plante oléifère qui donne plus d'huile que la navette et le colza, l'*asclépiade*, le *turneps*, l'*arachide* ou *pistache de terre*, etc. Sonnini était membre de la société d'agriculture de Paris, et de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères.

SONNIUS (FRANÇOIS), nommé aussi de *Campo* ou *Vanden Velde*, natif d'un petit village de la Campine brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonninus*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1537. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, et il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, et ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siège). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai et zélé pasteur. On a de lui : | *Christianæ institutionis formulæ*, Anvers, 1571, in-12; | un *Catéchisme flamand*, Anvers, 1562, in-8°, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum religionis christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4°. Après la mort de l'auteur on y a ajouté un quatrième livre des *Sacramens*, 1577. Il y a de l'érudition, et il y montre beaucoup de zèle pour l'orthodoxie. | *Confutatio calvinianæ confessionis*, Cologne, 1567; | *Statuta synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, etc., *ad opprimendum per novos episcopos evangelium*, auctore *Sonnio*, etc. Mais personne n'y a été trompé, le titre et les notes ont décelé la fourberie des calvinistes. Les vrais *Actes* de *Sonninus pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas* ont été insérés dans le *Supplément* à la Collection de diplômes belgiques par Foppens, t. 3, p. 515, Bruxelles, 1734.

SONOI ou SNOY (THÉODORE), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécration aux protestans mêmes par sa cruauté envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices aux

quels les Busiris et les Phalaris n'avaient passongé. (*Voy. TOLEDE FERDINAND.*) Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

* **SONTHONAX** (LÉGER - FÉLICITÉ), commissaire français à Saint-Domingue, membre du conseil des Cinq-cents, né en 1763, à Oyonnax, département de l'Ain, étudia le droit et fut reçu avocat à Paris. Il exerçait cette profession au commencement de nos troubles politiques. Louis XVI l'envoya à Saint-Domingue; de retour à Paris, il suivit avec chaleur la cause de la révolution. Après le décret sur la liberté des nègres, la Convention nationale l'envoya de nouveau à Saint-Domingue, où ce décret avait mis en effervescence tous les colons (1792). Sonthonax et ses deux collègues, Polverel et Ailhaud, voulurent employer la force pour les contraindre d'obéir : ce fut dans cette lutte violente que les nègres se livrèrent à tous les excès. Les commissaires se hâtèrent de reconnaître solennellement deux classes distinctes à Saint-Domingue, celle des hommes libres sans distinction de couleur, et celle des esclaves : ils ne surent pas achever le rapprochement commencé par cette déclaration entre les deux partis d'hommes libres : ils se séparèrent pour gouverner chacun un département de la colonie, et ne cherchèrent plus à s'appuyer que sur les hommes de couleur. Alors recommença la guerre contre les noirs révoltés. Sonthonax assura la soumission du Port-au-Prince, et revint au Cap, où il reçut un accueil triomphal. Mais le parti des commissaires ne tarda pas à être menacé de nouveau : sur le point d'être écrasés, ils remplirent la chaîne des noirs, et armèrent les esclaves, auxquels Sonthonax et Polverel (Ailhaud avait donné sa démission) promirent ensuite l'affranchissement général dans la partie française. Cette résolution excita le soulèvement de tous les hommes libres qui appelèrent à leur secours les Anglais de la Jamaïque, et Sonthonax, après avoir défendu avec un admirable courage la ville du Port-au-Prince, qui tomba par trahison en leur pouvoir (1793), fit voile pour la France, où il fut accusé d'actes révolutionnaires et de jacobinisme. Décrété d'accusation le 16 juillet 1793, il ne parut à la barre de la Convention qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794) ; le parti des terroristes ayant enfin succombé, Sonthonax, qui avait toujours été chaud partisan des girondins fit aisément dé-

truire le décret porté contre lui. En 1796, il fut encore envoyé à Saint-Domingue par le Directoire. Il trouva dans cette île le nègre Toussaint Louverture, presque tout-puissant ; il fut obligé de lui céder le commandement en chef des armées de la colonie ; dès lors il n'eut plus aucune influence. Toussaint, qui s'en aperçut, crut pouvoir lui intimier l'ordre de retourner en France. De nouvelles accusations pesèrent sur la tête de Sonthonax : mais il parvint à imposer silence à M. de Vaublanc, son principal accusateur, qui l'avait dénoncé au corps législatif. Après le 18 fructidor, il entra au conseil des Cinq-cents. Il parla quelquefois sur les colonies, rendit compte de leur situation, et sortit du conseil le 20 mai 1798. Après le 18 brumaire, il fut compris dans la liste des déportés, arrêté et enfermé à la Conciergerie. Il n'y resta que peu de jours, et vécut ignoré jusqu'à ce que, ayant témoigné, en 1803, son approbation sur ce qui se passait à Saint-Domingue, il reçut l'ordre de quitter Paris, et fut exilé à Fontainebleau. De là il passa à Oyonnax, où il mourut en juillet 1815.

SOPHOCLE, célèbre poète grec, surnommé l'*Abeille* et la *Sirène attique*, naquit à Colonos ou Colone, bourg aux portes d'Athènes, l'an 495 avant J.-C., 2^e année de la 71^e olympiade. Il se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie et pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, et signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poètes étaient contemporains et rivaux, et leur rivalité a paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. « La rivalité de Sophocle, dit-il, » était celle d'un homme de génie, d'un » grand homme qui ne rougit point de » trouver des égaux, et qui ne fait con- » sister son orgueil que dans la gloire de » les combattre et de les vaincre. » L'auteur de la *Vie d'Euripide* rend également justice aux sentimens généreux de Sophocle, « qui, apprenant la mort de » son émule au moment même où il était » prêt à monter sur le théâtre, et que le » spectacle allait commencer, prit sur-le- » champ un habit de deuil, et ordonna à » ses acteurs d'ôter leurs couronnes. » Les pièces de Sophocle sont plus conformes

aux règles de l'art dramatique que celles de son concurrent, quoiqu'il les viole aussi dans les points essentiels. L'ingratitude des enfans de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre, et impatiens de s'emparer de son héritage, ils le déférèrent aux magistrats comme incapable de pouvoir régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfans dénaturés ? Il montre aux juges son *OEdipe*, tragédie qu'il venait d'achever, et ses enfans perdent à l'instant leur procès et leur bonheur. Dans le sein du paganisme, Sophocle avait des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore et Eusèbe en rapportent les vers suivans, qui sont une réfutation énergique du polythéisme :

Impietas templis tollet et urbe Deum :
Unus profecto, unus est tandem Deus,
Qui celum et amplum condidit terræ globum,
Marisque fluctus, vinque ventorum gravem.
Plerique nostrum, mente sed capti, Deum
Simulacra nobis, ceu mali solatium,
Cum sacra atque æterna consecravimus,
Sive aureas eburneasque imagines,
Sacris et istos colimus, his festos dies
Agimus : pios hoc esse nos remur modo.

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 405 avant J.-C. D'autres le font mourir en récitant des passages de son *Antigone*. Il avait été couronné vingt fois et avait composé un grand nombre de tragédies. L'auteur anonyme de sa vie lui en attribue cent treize, Suidas cent vingt-trois, et Samuel Petit soixante-six. Nous avons les titres et des fragmens d'environ cent deux, recueillis par Brunck dans sa belle édition. Il ne nous en reste que sept entières, *Ajax*, *Electre*, *OEdipe*, *Antigone*, *OEdipe à Colonne*, les *Trachiniennes* et *Philoctète*. Nous avons un grand nombre d'éditions des tragédies de Sophocle ; celle de Richard Brunck est une des plus estimées, Strasbourg, 1789, 4 vol. in-8° ou 2 vol. in-4°. Voyez, pour connaître les diverses éditions de Sophocle, celle que nous venons de citer. On peut aussi consulter l'*histoire de la littérature grecque* par M. Schœll. Dacier a donné en français *Electre* et *OEdipe*, avec des remarques, in-42, 1692. Le père Brumoy a traduit ou analysé les pièces de Sophocle dans son *Théâtre des Grecs*. Louis Dupuy, de l'académie des belles-lettres, en a traduit quatre, que le père Brumoy n'avait fait qu'analyser. Rochefort, de la même académie, et Laharpe, ont donné en vers français, le premier *Electre*, et le second

Philoctète. On fait assez de cas de la traduction française de Rochefort, 1786, 2 vol. La vie de Sophocle traitée par Lessing (en allemand) 1790, est un morceau de critique admirable ; malheureusement il est resté incomplet.

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9^e des petits prophètes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le règne de Josias, vers l'an 624 avant J.-C. Ses *prophéties* sont en hébreu, et contiennent trois chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence ; il prédit la ruine de Ninive, et, après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des gentils, et les progrès de l'Eglise de Jésus-Christ. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un style véhément et assez semblable à celui de Jérémie, dont il paraît n'être que l'abrégé.

SOPHONISBE (A.), naquit à Crémone vers l'an 1550, et acquit un grand renom dans la peinture. Elle excellait surtout dans le genre du portrait, et on admirait dans tous ses ouvrages la grâce des figures et la beauté du coloris. Elle a laissé en outre des *dessins* très estimés : l'un d'entre eux fut célèbre, il représentait une *femme riant en voyant pleurer un petit garçon pincé par une écrevisse*. Philippe II l'appela à sa cour, lui accorda de riches appointemens, et fut si satisfait de ses talens et de sa bonne conduite, qu'il lui donna rang parmi les dames de la reine. Il existe à Madrid et à l'Escorial plusieurs tableaux de cette dame artiste : elle avait fait les portraits de la famille royale. Elle mourut à Madrid dans un âge assez avancé.

SOPHRONE (saint), célèbre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les monothélites. Immédiatement après sa promotion il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. De là il envoya sa lettre synodale au pape Honorius, et à Sergius, patriarche de Constantinople ; cette lettre fut depuis approuvée par le sixième concile général. Il députa à Rome Etienne, évêque de Dore, et lui dit : « Allez vous présenter au siège apostolique où sont les fondemens de la sainte doctrine. In- » formez les saints personnages qui y sont » de tout ce qui se passe ici, et ne cessez » point de les prier jusqu'à ce qu'ils » jugent cette nouvelle doctrine, et la con- »

» damnent canoniquement ; » mais il paraît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (voy. ce nom). Les monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin I^{er} dans le premier concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zèle et de vertus, finit sa sainte carrière en 658 ou 644. On a de lui la *Vie de Sainte Marie Egyptienne*, et des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBAIT (PAUL du), né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691, dans un âge avancé. On a de lui : | *Commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate*, en latin, Vienne, 1680, in-4° ; | *Médecine universelle théorique et pratique*, en latin, Nuremberg, 1672, in-fol. ; Vienne, 1680 et 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paraîtraient au moins singulières. | *Concilium medicum, sive Dialogus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

* **SORBIER** (JEAN - BARTHOLOMÉ, comte), lieutenant-général, né en 1762, embrassa fort jeune la carrière des armes, et passa par tous les grades. Colonel d'artillerie en 1805, il commanda à la bataille d'Austerlitz une des trois divisions de cette armée qui y prirent part. Sorbier fut ensuite envoyé à l'armée de Dalmatie, et en 1807, il fut chargé de porter au camp du grand-visir les conditions de l'armistice entre les Turcs et les Russes. Il fit en 1809, comme général de brigade, la campagne d'Italie après laquelle il fut élevé au grade de général de division. Commandant de l'artillerie de la garde, en 1814, il eut part avec elle aux brillantes journées de Smolensk et de la Moskova (1812), se signala aux batailles de Wächau et de Leipsick (1813), et fut nommé à la restauration inspecteur-général de l'artillerie. Pendant les Cent-jours il fut élu représentant du département de la Nièvre. Sous la 2^e restauration le gouvernement le mit à la retraite. Devenu maire de la commune de St.-Sulpice près de Nevers, où il s'était retiré, le général Sorbier y mourut dans son château de La Motte, le 25 juillet 1827. Napoléon lui avait conféré les titres de grand-officier de la légion-d'honneur et de grand-dignitaire

de l'ordre de la couronne de fer ; Louis XVIII y ajouta, en 1814, les dignités de grand-cordon de l'ordre royal de la légion-d'honneur, et de commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

SORBIERE (SAMUEL), né à Saint-Ambroix, petite ville du diocèse d'Uzès en 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, et quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642 et s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du collège de la ville d'Orange en 1650, et se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin et le clergé de France lui donnèrent des marques de leur estime, et lui accordèrent des pensions. Il était en commerce de lettres avec le cardinal Rospigliosi, qui fut élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de *Clément IX*. Ce pape lui ayant fait quelques présens de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbière dit plaisamment qu'il envoyait des manchettes à un homme qui n'avait point de chemises. Le caractère de son esprit était de répandre sur tous ceux qui le connaissaient le sel de la satire, pour laquelle il avait plus de goût que de vrais talens en aucun genre. En 1663 il se rendit en Angleterre, et devint membre de la société royale de Londres ; mais son esprit satirique le fit bientôt chasser de cette île. Il se retira à Nantes, où il mourut le 9 avril 1670. Il n'était pas savant ; il cherchait à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation était étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui : | une *Traduction française* de l'*Utopie* de Thomas Morus, 1643, in-12 ; | une autre de la *Politique* de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12 ; | des *Lettres* et des *Discours* sur diverses matières curieuses, Paris, 1660, in-4° ; | une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, et 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. | *Discours de Sorbière sur sa propre conversion*, Paris, 1654, in-8°. On a donné un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On la trouve à la tête des *Mémoires* pour servir à sa *Vie*, par Graverel, avocat de Nîmes. Les louanges y sont mêlées de critiques et de censures qu'il méritait.

SORBONNE ou plus exactement **SORBON** (Romeur de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhétois, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se

consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation, que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambray vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda, en 1253, le collège qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collège de Sorbonne, qui a servi de modèle à tous les autres collèges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collège pour les humanités et la philosophie. Ce collège, connu sous le nom de *collège de Calvi* et de *petite Sorbonne*, devint très célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1656, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens, qui étaient très considérables. On a de lui plusieurs ouvrages en latin; les principaux sont : | un *Traité de la conscience*, un autre de la *confession*; et un livre intitulé *Le chemin du paradis*. Ces trois morceaux sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. | De petites *Notes* sur toute l'Ecriture sainte, imprimées dans l'édition de Monochius, par le père Tournemine; elles n'occupent que l'espace de 13 pages; | les *Statuts* de la maison et société de Sorbonne, en 38 articles;

| un livre du *Mariage*; | un autre *Des trois moyens d'aller en paradis*; | un grand nombre de *Sermons*, etc. Ils se trouvaient, en manuscrit, dans la bibliothèque de Sorbonne; et l'on remarquait dans tous assez d'onction, malgré la barbarie du style. La maison et société de Sorbonne était une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une source féconde en habiles théologiens, et jusqu'à ses derniers momens elle montra encore du savoir et du zèle; la déclaration qu'elle donna, conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnaître véritable et légitime pontife, à l'exclusion de l'intrus, prouve sa fermeté et son orthodoxie. On y lit entre autres ces expressions énergiques et touchantes : *Nunc elapsis letitiz diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctus ingentis solatiurum Facultas offerre satagit. Tuo percussa mœrore, suum tibi mœrorem significat. Avitæ fidei tenax, cathedræ Petri consociata, Patrumque doctrinis inhærens, te in legitimum pastorem habet habebitque semper.*

SOREL ou SOREAU (AGNÈS), dame de Fromenteau, village de la Touraine, au diocèse de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, et devint une des plus belles personnes de son temps. A l'âge de quinze ans, elle fut placée, en qualité de fille d'honneur, auprès d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou; et puis en cette même qualité, auprès de la reine. Le roi Charles VII en devint amoureux, et lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et plusieurs autres terres. Ce prince, par la passion qu'il avait pour elle en vint jusqu'à quitter le soin de son royaume et les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement son indolence, et l'engagea à pousser les Anglais avec vigueur. On raconte qu'un astrologue s'étant présenté à la cour, prédit à Agnès qu'elle fixerait le cœur d'un grand roi. « Alors, dit Agnès, en se levant, » à Charles VII, je vous demande la permission de me retirer à la cour du roi » d'Angleterre, pour y remplir ma destinée; car c'est lui sans doute que » garde la prédiction, puisque vous allez » perdre votre couronne, et que bientôt » Henri va la réunir à la sienne. — « Ces » paroles, dit Brantôme, piquèrent si fort » le cœur du roi, qu'il se mit à pleurer; » et de là, prenant courage, quittant la » chasse et ses jardins, il fit si bien pour

» son bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais du royaume. » Agnès gouverna ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en 1450, au château du Mesnil, à un quart de lieue de Jumèges. Plusieurs historiens prétendent qu'on l'avait empoisonnée par ordre du Dauphin (Louis XI); mais c'est une conjecture qui n'a d'autre fondement que le caractère cruel et vindicatif de ce prince.

SOREL (CHARLES), sieur de Sauvigni, né à Paris en 1599, était fils d'un procureur, et neveu de Charles Bernard, historiographe de France, à qui il succéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la maison de Bourbon*, que son oncle avait fort avancée; cet ouvrage est en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: | une *Bibliothèque française*, in-12. On en estime la seconde partie, parce qu'il y donne des jugemens assez exacts sur plusieurs historiens; tout le reste est très peu de chose. | *L'Histoire de la monarchie française*, etc. 2 volumes in-8°; abrégé peu exact, et plein de fables et de minuties ridicules, surtout quant aux premiers temps; | *Abrégé du règne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, aussi négligé que le précédent; | *Droits des rois de France*, etc., in-12; | *Nouvelles françaises*, 1623, in-8°; | *Le berger extravagant*, 3 vol. in-8°; | *Francion*, 2 vol. in-12, fig. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style négligé et lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH (JEAN), était de Caen, où il naquit en 1420. S'étant soumis à la règle des carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, et ensuite général de cet ordre. Il refusa constamment le chapeau de cardinal et l'évêché que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut saintement à Angers, en 1471. Ses principaux ouvrages sont: | des *Commentaires* sur le Maître des sentences; | des *Commentaires* sur les règles de son ordre, Paris, 1625, in-4°.

* **SORIA (JEAN DE)**, savant du 17^e siècle, naquit à Livourne en 1700 d'une famille originaire d'Espagne, fit ses études à l'université de Pise, devint professeur de physique à l'université de Pavie, et y obtint la place de bibliothécaire. On doit à Soria différens ouvrages, dont les plus connus sont: | *Raisonnemens métaphysiques sur l'existence de Dieu*, etc., Lucques, 1745, in-8°; | *Recueil d'opuscules philosophiques*, ibid. 1755; | *Rationalis philosophiæ institutiones*, Am-

sterdam, 1741, in-8°, Venise, 1746; | *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 3 vol. in-8°. C'est le plus remarquable et le plus estimé de ses ouvrages. Il mourut à Calvi le 16 août 1767.

* **SORNET (dom CLAUDE-BENOÎT)**, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né, en 1739, à Salins, termina ses études au collège de cette ville, et, s'étant voué à l'avie religieuse, fit profession à l'abbaye de Luxeuil. Son mérite le fit parvenir aux premiers emplois de sa congrégation, et il se servit de son influence sur ses confrères pour leur faire adopter des mesures propres à ranimer le goût des recherches diplomatiques et des études sérieuses. Dom Sornet s'était fait connaître par des succès dans la chaire quand il se présenta pour disputer les prix proposés par l'académie de Besançon. La révolution de 1789 vint interrompre ses travaux, et il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, époque où il accepta la cure de Sellières, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il est mort en 1815, laissant, outre plusieurs manuscrits, les ouvrages suivans: | *Dissertation sur l'origine, la forme et le pouvoir des états de Franche-Comté*, couronnée en 1764, par l'académie de Besançon. | *Recherches historiques sur les princes et seigneurs du comté de Bourgogne qui se sont distingués dans les croisades*, couronné en 1767 par la même académie. | *Eloges de Jean de Vienne*, amiral de France; — de *Nicolas Perrenot de Grandvelle*, chancelier de l'empereur Charles-Quint; — d'*Antoine Brun*, ministre d'Espagne au congrès de Munster. De ces trois Eloges, le premier obtint un accessit, en 1770; et les deux autres furent couronnés en 1775 et en 1786. Ces diverses productions de dom Sornet se conservent à la bibliothèque de Besançon, dans le *Recueil* de l'académie.

SOSIGENES, habile astronome égyptien, que César fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il le chargea de déterminer avec exactitude l'étendue de l'année solaire. C'est ce que fit Sosigènes. Il trouva que cette année était de 365 jours et six heures. D'après cette détermination, Jules-César ne songea qu'à régler l'année civile. De l'avis de son astronome, il fixa l'année à 365 jours qu'on appelle l'année julienne, et qui commença à l'an 45 avant J.-C.; et, pour comprendre les six heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y aurait égard tous les quatre

ans, en faisant cette quatrième année de 366 jours, parce que quatre fois six heures font un jour. On arrêta aussi qu'on ferait cette intercalation le 24 février qu'on nommait *bissexto calendas martii*, c'est-à-dire le second sixième avant les calendes de mars : de là est venu le nom de *bissextile*, qu'on donne à cette 4^e année. Sosigènes fit d'autres additions à son calendrier, et quoiqu'il ne fût pas sans erreur, cette réforme prouvait beaucoup de génie. *Voyez CÉSAR, AUGUSTE, GRÉGOIRE XIII.*

SOSTRATE, célèbre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire construire dans sa patrie des promenades ou terrasses soutenues sur des arcades, qui donnaient lieu d'admirer la hardiesse de son génie et la puissance de l'art. C'est encore cet architecte qui éleva le magnifique fanal dans l'île de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des sept merveilles du monde. Il florissait l'an 273 avant J.-C., sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui faisait beaucoup de cas de ses talens.

SOTADE, ancien poète grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une sorte de *vers iambes* irréguliers, qu'on appela de son nom *vers sotadiques*. Ce poète, aussi licencieux dans sa conduite que dans ses vers, employa cependant quelquefois la satire contre le vice ; il en fit une violente contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il se sauva d'Alexandrie ; mais Patrocle, officier de Ptolémée, le fit enfermer dans un coffre de plomb et jeter dans la mer.

SOTELO (Lotis), de l'ordre de Saint-François, alla faire des missions au Japon d'où il fut envoyé vers Paul V, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumène. Le pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, et l'y renvoya ; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, et fut honoré peu de temps après de la couronne du martyre, en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon : elle est curieuse et intéressante.

SOTER (saint), natif de Fondi, monta sur la chaire de saint Pierre après le pape saint Anicet, l'an 168 de J.-C. Il souffrit le martyre l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le philosophe. Ce pontife était le père des pauvres, le

modèle du clergé, et la consolation de l'Eglise dans ces temps de souffrances. Sa mémoire est honorée le 2 avril. Il eut pour successeur saint Eleuthère.

SOTO (DOMINIQUE), théologien, naquit à Ségovie l'an 1494. Son père, qui était un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail, mais le jeune homme obtint qu'on lui apprendrait à lire et à écrire. Il se retira dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, les fonctions de sacristain. Il consacrait à l'étude le temps qui lui restait : il se rendit capable d'aller étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna en Espagne, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, et fut un de ceux à qui on donnait le soin de rédiger ce qui avait été décidé et de former les décrets. Il publia en même temps ses deux livres, *De la nature et de la grâce*, Paris, 1549, in-4^o, en latin, qu'il dédia aux Pères du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, et se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avait pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : | des *Commentaires* sur l'épître aux Romains, 1550, 1550, in-fol., et sur le Maître des sentences, in-fol. ; | des traités *De justitia et jure*, in-fol. ; | *De legendis secretis*, in-8^o ; | *De pauperum causa* ; | *De cavendo juramentorum abusu* ; | *Apologia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ*.

SOTO (FERNAND de), gentilhomme espagnol, naquit à Villanueva de Barcarota, dans l'Estramadure, passa en Amérique vers 1520, conquit une partie de la Floride, découverte par Narvaes. Solo fut un des plus illustres compagnons de François Pizarre, conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence et par son courage, et en 1552 partagea les trésors de ce pays avec le vainqueur. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'île de Cuba, avec la qualité de *général de la Floride*, et le titre de *marquis des terres* qu'il pourrait acquérir, il partit en 1558,

pour l'Amérique, avec une bonne flotte. Arrivé à Cuba, six semaines après son départ, son premier soin fut de rebâtir la ville de la Havane, que des corsaires français avaient ruinée, puis il se prépara à la conquête de la Floride. Nous ne le suivrons pas dans tous les événements de son entreprise; nous dirons seulement qu'après avoir parcouru toutes les parties occidentales de ce pays, et l'intérieur de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, jusqu'à une distance de 300 lieues du point de débarquement, il mourut le 25 juin 1552. Après sa mort, personne ne continua son entreprise. On peut en lire la relation dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilaso de la Vega, et dans le petit ouvrage qui a pour titre : *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols, sous Fernand de Soto*, traduite en français par Citri de Laguelle, Paris, 1685, in-12. Ces deux relations ne sont pas entièrement d'accord.

SOTO (PIERRE de), pieux et savant dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Augsbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford et de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, et y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Pères l'écoutaient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, et on les considérait tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigue et de travail, tomba malade, et mourut en 1563. Le père du Chesne, jésuite, dans son *Histoire du baianisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son temps le saint Siège en avait porté un jugement défavorable, et ne se fût point amusé à ergoter sur le fait et le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1738. Ses principaux ouvrages sont : | *Institutiones christiane*; | *Methodus confessionis*; | *Doctrina christiana compendium*; | *Tractatus de institutione sacerdotum qui sub episcopis animarum curam gerunt*. Lyon, 1587, in-8°.

C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaïse foi lui ont attribué l'erreur de Launoy et de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une manière formelle, en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. *Voyez le Journ. hist. et litt.*, 1^{er} juillet 1793, page 358.

SOTO de RIOJA. Voyez RIOJA.

SOTWEL ou **SOUTHWELL** (NATHANIEL), né à Norfolk, en Angleterre, se fit jésuite en 1624, fut choisi pour secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, et publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation estimée*, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la Bibliothèque des écrivains de la société de Jésus, in-fol. Cet ouvrage, qui avait été commencé par Ribadeneira, et continué par Philippe Alegambe, est en latin. On a publié à Rome un *Supplément* à la Bibliothèque des écrivains de la société; il est en latin et d'une grande exactitude. *Voyez OUDIN FRANÇOIS.*

SOUBEYRAN de SCOPON (JEAN) avocat au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1699, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale et de littérature; tels sont : | *Caractère de la véritable grandeur*, 1746, in-12; | *Réflexions sur le bon goût, le bon ton, la conversation*, 1746, in-12; | *Considérations sur le génie et sur les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12; | *Observations critiques sur les Remarques de grammaire par l'abbé d'Olivet*, 1738. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues et décèlent une grande connaissance du cœur humain.

SOUBISE. Voyez ROHAN.

* **SOUBRANY (PIERRE-AUGUSTE)**, conventionnel, né à Riom en 1750, d'une famille noble, était, à l'époque de la révolution, officier dans un régiment de dragons, et il adopta avec chaleur les nouvelles idées : ce qu'il dut en partie aux conseils et aux exemples de Romme, son compatriote. Nommé, en 1791, député à l'Assemblée Législative, il fit ensuite partie de la Convention, et ne parut à la tribune que pour voter la mort de Louis XVI, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Au mois de mai 1793, Soubrany eut une mission auprès de l'armée de la Moselle, et ne s'y occupa que de détails militaires. A l'armée des Pyrénées orientales, où il fut ensuite envoyé, il se fit aimer des soldats, dont il partageait

les fatigues, les privations et les dangers, et il contribua beaucoup aux succès qu'obtinent les armées républicaines sur cette partie des frontières de la France. Peu de temps après son retour à Paris, eut lieu le mouvement insurrectionnel du peuple de cette capitale, dont une partie des membres de la Convention voulait profiter pour commencer le régime de la terreur. Soubrany, que Romme avait désigné pour commander la force armée, fut décrété d'accusation, lorsque la Convention, soutenue par la section de la Butte-des-Moulins, eut repris ses séances. Il fut livré à une commission militaire et condamné à mort le 18 juin 1795, ainsi que Romme, Duroy, Goujon, Duquesnoy et Bourbotte. Ils tentèrent de se suicider. Soubrany, Bourbotte et Duroy, n'ayant pas expiré sur le coup, furent trainés sanglans à l'échafaud et exécutés. (*Voyez DUROY, etc.*)

SOUCHAI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, chanoine de l'église cathédrale de Rhodéz, conseiller du roi, lecteur et professeur d'éloquence au collège royal, vit le jour en 1688 à Saint-Amand, près de Vendôme. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, et le perdit en 1746, dans la 59^e année de son âge. On a de lui : | une Traduction française de la *Pseudodoxia epidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1758, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les erreurs populaires*; | une Edition des *OEuvres diverses* de Pellisson, en 3 vol. in-12; | des *Remarques* sur la traduction de Joseph par Arnauld d'Andilly, qui se trouve dans l'édition de Paris, 1744, 6 vol. in-12; | une Edition des *OEuvres* de Boileau, en 1740, 2 vol. in-4°; | une Edition de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé où, sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, et d'abrégér les conversations. Paris, 1753, 10 vol. in-12; | une Edition d'Ausone, 1750, in-4°, avec des notes abondantes; | Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie des belles-lettres* : elles embellissent ce recueil.

SOUCIET (ETIENNE), jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique et la théologie dans sa société, il devint bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand à Paris. Il y mourut en 1744 à 73 ans, honoré des regrets des savans, dont la plupart aimaient son caractère et admiraient son savoir. Il possédait les

langués savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Observations astronomiques* faites à la Chine et aux Indes, Paris, 1729 et 1732, 3 vol. in-4°; | *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte, etc.*, Paris, 1715, in-4°; | *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, etc., in-4°. Ces ouvrages différens ont fait honneur à son érudition et à sa sagacité. | Une *Edition de la Critique de la Bibliothèque ecclésiastique* de M. du Pin, par Richard Simon, avec des *remarques*, 1730, 4 vol. in-8°. On y trouve des recherches curieuses et des observations très justes. — Son frère, ETIENNE-AUGUSTIN SOUCIET, jésuite comme lui, ne lui survécut que de deux jours, et mourut en 1744, au collège de Louis-le-Grand, où il professait la théologie. On a de lui un *Poème sur les comètes*, Caen, 1760, in-8°, et un autre sur l'*agriculture*, avec des *notes*, Moulins, 1742, in-8°. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT (JACQUES-GERMAIN), intendant général des bâtimens du roi de France, né à Francy, près d'Auxerre, en 1714, s'est acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi lesquels on admire la *Bourse*, l'*Hôpital* et la *Salle de spectacle* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est l'église de *Sainte-Geneviève* à Paris. Il eut un démêlé assez vif avec Pate, qui accusa de faiblesse les piliers destinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rapsodie intitulée *Dictionnaire universel ou Bibliothèque de l'homme d'état*, 30 vol. in-4°, a critiqué aussi ce vaste édifice, qui n'en est pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Un poète ingénieux, voyant élever ce superbe bâtiment dans un temps où le dépérissement de la religion devenait de jour en jour plus visible, adressa la plainte suivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé si long-temps l'exécution d'un si bel ouvrage :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virginie digna domus
Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores;
Non sunt hæc ceptis tempora digna tuis:
Ante Deo in summa quàm templum crederis orbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Sa prophétie ne s'accomplit malheureu-

sement que trop, au jour où les dépouilles mortelles de Voltaire, de Rousseau, de Marat, etc., profanèrent par leur présence cet asile de la piété. Soufflot mourut le 29 août 1780, sans avoir eu la satisfaction de voir achever ce grand édifice, rendu maintenant au culte divin. On doit à Soufflot une *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives de trois temples antiques, tels qu'ils existaient en 1750 dans la Bourgade de Poestum, mis au jour par les soins de G.-M. Dumont en 1764*; *OEuvres ou Recueil de plusieurs parties d'architecture* de M. Soufflot, Paris 1767, 2 vol. gr. in-fol. avec 230 planches; *Elévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie, dessinées par feu M. Soufflot, et publiées par M. Dumont*, Paris, 1781, in-fol.

* **SOULLAC** (JEAN-GEORGES de), évêque de Lodève, et docteur en théologie, issu des sires de Souillac de l'ancienne et illustre maison de Turenne, était fils de François de Souillac, et de Charlotte d'Aubusson, fut d'abord vicaire-général de M. l'évêque de Périgueux : le roi le nomma, le 14 juillet 1732, à l'évêché de Lodève, après la mort de Jacques - Antoine Philippeaux, qui occupait ce siège. A la fin de la même année, il assista, en qualité d'évêque de Lodève, aux états de Languedoc, quoiqu'il n'ait été sacré qu'au mois de janvier suivant : il prêta serment de fidélité le 10 mai 1733. Il fut un des évêques qui condamnèrent le *livre* du père Pichon. Il n'a point évité les imputations de jansénisme, quoiqu'il ne les méritât pas. Le *Dictionnaire des livres jansénistes* l'accuse d'en tenir le langage, sans doute parce qu'il était attaché au système augustinien, que soutiennent plusieurs écoles fameuses, et qui diffère en tout de la doctrine de l'évêque d'Ypres. Le *Dictionnaire des anonymes* lui attribue les *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Lodève*, Paris, 1749, 4 vol. in-12 : ouvrage rédigé d'après les principes du système cité ci-dessus. Il mourut en avril 1750.

* **SOULAVIE** (l'abbé JEAN-LOUIS GIRAUD), né à l'Argentière dans le Vivarais, en 1751 ou 1752, embrassa l'état ecclésiastique, et était à l'époque de la révolution, curé de Sévent, et vicaire-général de Châlons. Quelques ouvrages d'histoire naturelle qu'il avait alors publiés lui avaient valu le titre de correspondant de l'académie des belles-lettres de

Paris et de quelques autres sociétés étrangères. Il acquit une sorte de réputation littéraire par la publication de plusieurs *Mémoires*, qu'il mettait, sans se gêner, sur le compte des noms les plus célèbres. De ce nombre sont les *Mémoires* du duc d'Aiguillon, de Massillon, etc. : mauvais ouvrages par l'inexactitude, le style, le manque d'intérêt et l'ignorance; compilations informes, sans plan ni méthode, et où règnent principalement le mauvais goût et l'ineptie. Soulavie se laissa égarer par les maximes de la révolution. Il abjura son état, trahit ses sermens, contracta des engagemens frauduleux et se livra au désordre. Après avoir été membre de la société des amis de la constitution, et publié des articles politiques dans les différens journaux, il fut un des premiers prêtres qui se marièrent. En 1793 il fut nommé résident de la république française à Genève, puis destitué par le comité de salut public à la fin de la même année; mais l'exécution de cet arrêté fut suspendue sur les représentations de Barrère. Dénoncé à la Convention après le 9 thermidor comme partisan de Robespierre, il fut révoqué de nouveau, ramené en France, incarcéré, et il resta dans les prisons jusqu'à l'amnistie de 1796. Il fut après le 18 brumaire mis sur une liste de déportation par Sieyès et Roger-Ducos, mais Bonaparte s'opposa à cette mesure et dès lors Soulavie s'occupa paisiblement de travaux littéraires. Plus tard le remords se fit sentir dans son cœur, et une longue maladie lui laissa le loisir de réfléchir sur ses erreurs passées. Il fit appeler un estimable ecclésiastique, qui lui procura les consolations de la religion, et il mourut dans des sentimens chrétiens, en mars 1813. Ce fut à l'abbé Barruel, qui l'avait autrefois combattu dans ses ouvrages, qu'il adressa la rétractation de ses erreurs. On a de ce fécond écrivain : | *Histoire naturelle de la France méridionale*, première partie, *Minéraux*, Paris, 1780. 7 vol. in-8°, deuxième partie; | *Histoire physique des plantes distribuées par Climats*, ibid., 1780, 1 vol.; | *Elémens de l'histoire naturelle*, Pétersbourg, 1 vol. in-4°; | *OEuvres du chevalier Hamilton* ministre de George III à la cour de Naples, avec des commentaires sur les phénomènes communs aux volcans agissans de l'Italie, et aux volcans éteints de la France, Paris, 1781, in-8°; | *Des mœurs et de leur influence sur la prospérité ou*

la décadence des Empires, Toulouse, in-8°; | *l'Histoire, le Cérémonial et les droits des états-généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°; | *Mémoires du maréchal de Richelieu*, Londres (Paris), 1790, 7 vol. dont les 5 derniers furent publiés en 1793; | *Mémoires de Barthélemy*, Paris, 1799, in-8°; ouvrage apocryphe que Soulavie a vendu à un libraire comme venant de Sinamari; | *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI*, ibid., 1801, 6 vol. in-8°; | *Histoire de la décadence de la monarchie française*, ibid., 1805, 3 vol. in-8°, avec atlas; | *Mémoires de la minorité de Louis XV*, par J.-C. Massillon, etc., ibid., 1792, in-8°; ouvrage apocryphe et misérable rapsodie, etc. Soulavie a laissé plusieurs manuscrits. Il avait recueilli vingt mille estampes sur l'histoire de France sous ce titre : *Monumens de l'histoire de France en estampes et en dessins, représentant par ordre chronologique l'établissement des Français dans les Gaules, leur servitude sous le gouvernement féodal, les mœurs et siècles d'ignorance, les croisades et les premières expéditions en Italie et dans le Nouveau Monde, les guerres religieuses, les monumens de sculpture et d'architecture, les costumes, médailles, monnaies, sièges et combats, les portraits et mausolées des princes et d'hommes célèbres, les gravures produites par la révolution jusqu'à Bonaparte* (1809); cette collection formait 162 vol. in-fol. : elle fut saisie en 1813 chez Soulavie et fut déposée dans les archives du ministère des affaires extérieures.

* **SOULÈS (François)**, littérateur, né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, a donné un grand nombre de traductions et de lourdes compilations. On y remarque de continuelles incorrections de style, qui proviennent de ce que, travaillant pour les libraires, il était souvent forcé de leur livrer son manuscrit avant d'avoir eu le temps de le relire et de le corriger. On a de lui : | *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les mémoires les plus authentiques*, Paris, 1787, 4 vol. in-8°, avec cartes. Cette histoire eut beaucoup de vogue; mais elle a été éclipsée par l'ouvrage de M. Botta sur le même sujet, publié en italien en 1810, et en français en 1814. | *Relation de l'état actuel de la Nouvelle Ecosse*, traduit de l'anglais, 1787, in-8°; | *Clara et Emmeline, ou la Bénédiction paternelle*, trad. de l'anglais, Paris, 1787, 2 vol. in-12; | *In-*

dépendant, nouvelle imitée de l'anglais, Paris, 1788, in-8°; | *Procès de Warren Hastings, écuyer, ci-devant gouverneur de Bengale*, traduit de l'anglais, ibid., 1788, in-8°; | *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix en 1783*, traduit de l'anglais, ibid., 1788, 2 vol. in-8°; | *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde, suivie du tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la péninsule*, 1780-1784, par W. Fullarton, traduit et revu sur la 2^e édition, ibid., 1787, grand in-8°; | *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, comparativement à son état passé*, par Richard Champion, traduites de l'anglais, 1788, in-8°; | *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduit de l'anglais, tom. 2, 1788, in-8°; | *Règle du parlement d'Angleterre*, 1789, in-8°; | *les Droits de l'homme, en réponse à l'attaque de Burke sur la révolution française*, par Thomas Payne (voyez ce nom), avec des notes et une nouvelle préface de l'auteur, Paris, 1791, in-8°; | *De l'homme, des sociétés et des gouvernemens*, 1792, in-8°; | *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, traduit de l'anglais, 1792, in-8°; | *Voyage en France pendant les années 1787, 1790*, par Arthur Young, avec des notes et des observations par de Casaux, Paris, 1793, 3 vol. in-8°; 2^e édition, avec des augmentations et une nouvelle carte, 3 vol. 1794, in-8°; | *Voyage en Italie pendant l'année 1789*, par Arthur Young, avec des remarques sur l'agriculture de cette partie de l'Europe, par le docteur Symond, traduit de l'anglais, 1796, in-8°; | plusieurs *Romans*, | différens *Voyages*, traduits de l'anglais. Soullès a publié plus de 50 volumes, sans acquérir plus de réputation et de fortune. Il fut l'ami de Thomas Payne, dont on présume qu'il partageait les folles doctrines. Il fut compris dans l'état des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Il est mort en février 1809.

SOULIER (Pierre), prêtre du diocèse de Viviers où il naquit vers 1640, curé dans le diocèse de Sarlat, au 17^e siècle, donna au public : | *l'Abrégé des édits de Louis XIV contre ceux de la religion prétendue réformée*, in-12, en 1681; | *l'Histoire des édits de pacification et les moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir*, in-8°, 1682; | *l'Histoire du calvinisme*, in-4°, 1684;

appuyée de bonnes preuves et de quantité d'actes utiles. Tous ces ouvrages sont intéressans, non seulement relativement à l'histoire, mais encore à la politique, qui veille à la tranquillité des états. (*Voyez* CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.) Nous ignorons le temps de sa mort.

SOMOROKOFF. *Voyez* SUMOROKOFF.

* **SOUQUE** (JOSEPH-FRANÇOIS), né le 2 septembre 1767, avait à peine terminé ses études lorsque la révolution éclata. Il embrassa les principes nouveaux, et s'attacha aux *girondins*, et après leur chute (le 31 mai 1793), il accompagna Brissot qui avait pris la route de la Suisse; on les arrêta tous deux à Moulins, et ils furent conduits à Paris, où on les mit en prison. Souque y resta jusqu'après le 9 thermidor. Sous le Directoire, il fut nommé secrétaire d'ambassade en Hollande; et sous l'empire, il devint secrétaire-général du département du Loiret, et puis du gouvernement de Catalogne. Le département du Loiret le nomma deux fois au corps législatif, et il s'y trouva encore lors de la déchéance de Bonaparte. Souque y adhéra, et fut en 1814 député à la première chambre, où il parla, le 9 août, en faveur de la liberté de la presse. Dans la discussion du 22 octobre sur la loi relative aux biens des émigrés, il ne se montra pas très favorable à leur cause. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe (mars 1815), il fut député de la chambre instituée en vertu de l'acte *additionnel*. Resté sans emploi à la seconde restauration, il s'occupa de littérature, et mourut le 14 septembre 1824, âgé de 53 ans. On a de lui : | *Le chevalier de Canolle, ou un Episode de la Fronde*, comédie en cinq actes et en prose, jouée à l'Odéon le 27 mai 1816, et publiée dans ce même mois sous le nom de M. de Saint-George. Cette comédie, ou plutôt ce drame, eut un brillant succès. Indépendamment de l'intérêt répandu dans toute la pièce, d'un dialogue naturel et animé, l'auteur a su y mêler une couleur historique qui rappelle l'époque à laquelle se rapporte son sujet. | *Orgueil et Vanité*, comédie en cinq actes et en prose, jouée au Théâtre-Français, et imprimée au mois d'avril 1819. Elle fut bien reçue du public, quoiqu'elle n'obtint pas le même succès que la première. Nous dirons, à la louange de l'auteur, qu'il règne dans ces deux pièces une décence de mœurs dont s'écartent assez souvent

quelques auteurs dramatiques. Il a laissé en manuscrit une comédie dans le genre du chevalier de Canolle, intitulée : *François II*.

SOURDIS. *Voyez* ESCOUBLEAU.

* **SOURIS** (la baronne de), née en 1749 à Soleure en Suisse, se maria à un ancien officier général, et resta veuve à la fleur de l'âge. Dès lors elle vécut dans la retraite. La révolution française et les troubles qui s'ensuivirent dans la Suisse, en 1793, lui firent perdre une partie de sa fortune. Cependant sa maison fut l'asile d'un grand nombre d'émigrés français, échappés à la hache révolutionnaire. Nous ne citerons qu'une des nombreuses occasions où elle exerça sa bienfaisance à l'égard de nos compatriotes fugitifs. Après la journée du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), un grand nombre de prêtres étant tout à coup arrivés en Suisse, elle en logea 200 dans son château, plaça les autres chez des paysans et dans les villes voisines, auprès d'amis respectables. Mais sa fortune ne pouvait pas suffire à l'entretien de plus de 1,500 ecclésiastiques, dont plusieurs étaient chargés d'âge et d'infirmités. La baronne de Souris imagina d'établir parini eux un comité central de correspondance dans toutes les langues de l'Europe, par le moyen duquel elle adressait des lettres touchantes sur les malheurs de cette respectable colonie, non seulement à tous les banquiers, à tous les riches, à tous les grands, mais aussi aux princes et aux rois. Elle fit elle-même une quête dans tous les cantons de la Suisse. Elle se présenta un jour chez un banquier opulent auquel elle présenta la bourse : celui-ci n'y mit que 24 livres; la baronne, frappée de la situation de ces bons ecclésiastiques, et considérant quelle faible ressource était pour eux cette modique somme, se jette en pleurs aux pieds du banquier, et ne prononce que ces mots : « ils sont en si grand nombre..... » Le banquier rouvre sa caisse, et il lui présente 100 louis. La douleur de la baronne se changea alors en transports de joie et en expressions de reconnaissance. Pendant 18 mois elle pourvut à l'existence de ses nombreux protégés : des secours lui arrivaient de tous les points de l'Europe, et même de la Pologne et de la Russie. La baronne partageait les soins de sa bienfaisance avec une amie digne de son cœur, madame de Busenval. Elle mourut au milieu de ces louables occupations à Soleure dans un âge peu avancé.

SOUTH (ROBERT), théologien anglais, prébendaire de Westminster, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, naquit à Hachney dans le Middlesex en 1633, et mourut en 1746. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglais, qui ont eu assez de cours dans son pays; des *Harangues* latines et des *Poésies*.

* **SOUTHEY (ROBERT)**, poète et littérateur anglais, né le 12 août 1774, à Bristol, où son père était marchand de lingerie en gros, entra, en 1787, à l'école de Westminster, où il se fit censurer, en 1790, pour la part qu'il avait prise dans une rébellion d'étudiants contre un de leurs maîtres. Il se rendit, en 1792, à l'université d'Oxford; et son intention était d'abord de suivre les études ecclésiastiques au collège de Baliol, mais la fougue de son caractère et ses principes républicains, principes que la révolution de France avait accrédités avec une nouvelle force dans une partie de la nation anglaise, lui firent quitter l'université. Son exaltation était portée si loin qu'il forma avec ses amis, Lovell et Coleridge (Voyez COLERIDGE au Supplément), le bizarre projet d'aller établir une nouvelle république sur les bords de la Susquehannah, dans l'Amérique septentrionale, mais ils y renoncèrent faute de fonds. Un de ses oncles maternels, le révérend docteur Hill, ayant été nommé chapelain de la factorerie anglaise à Lisbonne, Southey le suivit en Portugal, et il y appliqua à la poésie l'enthousiasme qu'il avait professé pour les doctrines républicaines. Il parcourut toute la Péninsule, étudia la langue et la littérature des deux peuples qui se la partagent, et fut nommé, en 1801, secrétaire du chancelier d'Irlande, Isaac Corry. Celui-ci ayant donné sa démission, Southey se retira dans une petite maison de campagne, près de Keswick, et obtint, en 1813, la place de poète lauréat, place que lui valurent les écrits publiés en faveur du ministère. Depuis cette époque surtout, il marcha sous la bannière ministérielle, laissant ses anciens amis irrités de sa défection. Robert Southey possédait une grande érudition, et il occupa, comme poète, une place honorable auprès des Walter-Scott, des Byron, et autres poètes distingués de sa nation. Il composa, à l'âge de dix-neuf ans, son poème épique de *Jeanne d'Arc*, qui fut imprimé en 1796, et qui eut un grand succès, malgré l'énergie avec laquelle l'auteur s'y pro-

nonçait contre l'atrocité des Anglais, qui furent moins les juges que les bourreaux de l'héroïne. On y retrouve les maximes démocratiques qui, à cette époque, étaient celles de Southey. On s'aperçoit en lisant les ouvrages de ce poète qu'il a beaucoup emprunté aux parnasses français, espagnol, hindou, arabe et persan. Robert Southey mourut à Londres le 30 octobre 1833, à l'âge de cinquante-neuf ans, laissant un assez grand nombre d'ouvrages, dont nous citerons les principaux : | *Jeanne d'Arc*, poème épique, 1796, in-4°; | *Recueil de poésies*, 1797, in-8° : 4^e édition, 1809; | *Lettres écrites pendant une courte résidence en Espagne et en Portugal*, 1797, in-8°; ces lettres sont entremêlées de traductions en vers, de morceaux choisis des plus célèbres poètes espagnols et portugais. | *Anthologie annuelle*, ou *Collection de poésies diverses*, dont Robert Southey fut l'éditeur et le principal auteur de 1799 à 1800, in-8°; | *Amadis des Gaules*, trad. de l'espagnol; 1803, 4 vol. in-12; | *Œuvres de Chatterton*, 1803, 3 vol. in-8°; | *Thalaba le destructeur*, roman en vers, 1803, 2 vol. in-8°; | *Contes en vers*, et autres poèmes, 1804, in-8°; | *Madoc*, poème, 1805, in-4°, 2^e édit., 1806; ce poème est fondé sur une tradition qui attribue la découverte de l'Amérique, au douzième siècle, à un prince gallois, qui, fuyant sa patrie, en proie à la guerre civile et la haine d'un frère, aurait émigré en Amérique. On a même prétendu que les descendants des Gallois habitent encore les bords du Missouri. | *Morceaux choisis des anciens poètes anglais, avec des notices préliminaires*, 1807, 3 vol. in-8°; | *Palmerin d'Angleterre*, trad. du portugais, 1807, 4 vol. in-8°; | *Lettres écrites d'Angleterre*, 1807, 3 vol. in-12; publiées sous le nom supposé de don Manuel-Velasquez Espriella; | *les Restes de Henri Kirke White*, avec sa vie, 1807, 2 vol. in-8°; cet ouvrage a eu plusieurs éditions; | *la Chronique du Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, trad. de l'espagnol, 1808, 4 vol. in-4°; | *l'Histoire du Brésil*, 1810-19, 3 vol. in-4°; | *la Malédiction de Kehama*, poème, 1811, in-4°; 3^e édit. 1813, 2 vol. in-12; | *Omniana*, 1812, 3 vol. in-12; | *Vie de l'amiral Nelson*, 1815, 2 vol. in-8°; | *Carmen Triomphale*, 1814, in-4°; | *Odes au prince régent, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse*, 1814, in-4°; | *Roderick le dernier des Goths*, poème, 1814, in-4°; 2^e édit. 1815, 2 vol.

in-12; | *l'Angleterre et les Anglais*, ou *Petit portrait d'une grande famille*, 1817, 3 vol. in-8°; | *Wat-Tyler*, poème, 1817; cette production de la première jeunesse de l'auteur n'était pas destinée à voir le jour; mais des ennemis de Southey, qui s'en étaient procuré une copie, la publièrent pour le punir de ce qu'ils appelaient son apostasie politique. Le héros du poème est le chef de l'émeute populaire qui éclata, en 1381, sous le règne de Richard II; cet écrit est empreint d'un républicanisme exalté. | *Obéron*; | une *Traduction d'Homère*; | *Histoire de la guerre en Espagne et en Portugal*, 1823, 2 vol. in-8°. Elle a eu un grand succès en Angleterre. Robert Southey a fourni de nombreux articles au *Quarterly Review*, et est auteur des *Vindicia ecclesiastica anglicana*, et du *Livre de l'Eglise*, 2 vol. in-8°, écrits qui lui valurent la protection des grands dignitaires de l'église anglicane.

SOUTHWEL. Voyez SOTWEL.

* SOUVAROW ou SOUVAROF ou SOUVOROW-RIMNITZKOI (PIERRE-ALEXIS WASILIOWISTCH), célèbre général russe, naquit en 1730, à Suskoï dans l'Ukraine, d'une famille suédoise. Dès sa première enfance il reçut une éducation tout-à-fait militaire dans l'école des cadets de St.-Petersbourg. Son père, qui avait été général, étant devenu sénateur, changea d'avis, et le destina à la magistrature; mais les instances du jeune Souvarow l'emportèrent, et il lui fut permis d'embrasser la carrière des armes. Il entra au service en 1742 comme simple soldat, et endura toutes les fatigues et les désagréments de cet état subalterne; il n'était qu'officier à l'époque de la guerre de Sept-ans, où il se fit remarquer par sa valeur, et donna de grandes espérances des talens qui devaient le distinguer un jour. En 1762 il obtint le grade de colonel, et fit en cette qualité les campagnes contre le rebelle Pugatschew et les confédérés de Pologne. Il remporta sur ces derniers la victoire de Stralovitz, battit l'armée aux ordres d'Oginski, lui tailla en pièces 4,000 hommes et fit 700 prisonniers. Rappelé à St.-Petersbourg, Souvarow eut l'inspection des frontières de la Fionie. La renommée du général Romanzoff, qui se répandit dans toute l'Europe, attira son attention; et, désirant apprendre l'art de la guerre sous un si habile maître, il se rendit à l'armée qu'il commandait contre les Turcs. C'est alors que Souvarow se montra digne

de rivaliser avec son modèle. Il était déjà général, et dans un combat très vif il s'élança dans les rangs ennemis, culbuta les lignes de janissaires, en tua plusieurs de sa main, remplit un sac de leurs têtes, se présenta devant Romanzoff, et vida le sac à ses pieds (1773). On lui confia une division, à la tête de laquelle il passa le Danube, malgré tous les efforts des musulmans, les battit dans leur retraite, marcha sur Silistria, et campa devant cette place. Il se réunit ensuite au général Kamenski; les deux armées, formant vingt-cinq mille hommes, battirent celle du reis-effendi, qui s'élevait à quarante mille soldats, et lui enlevèrent son artillerie et un grand nombre de drapeaux, à l'affaire de Kosludje. Peu de temps après, les Tartares du Kuban et du Budziak, s'étant mis en insurrection, refusèrent d'obéir aux lois de la Russie. Souvarow marcha contre eux en 1783, les battit complètement, les soumit, et les força à prêter serment de fidélité à Catherine II. L'impératrice lui envoya son portrait, la croix de Wolodimir, et le nomma en même temps général en chef. C'est de ce portrait que ce guerrier fit toujours dans la suite sa décoration la plus chère, lorsque, dépouillant la peau de mouton qui faisait son vêtement de guerre, il prenait son costume de grande tenue. En 1787, il fut de nouveau employé contre les Turcs, et on lui confia la défense de Kinburn, assiégé par la flotte ennemie. Wantant surprendre cette place, le pacha d'Oczakow avait fait débarquer 6,000 hommes. Souvarow n'en voya à leur rencontre que 1,000 tirailleurs avec ses instructions, d'après lesquelles ceux-ci, en voyant les Turcs, feignirent d'être épouvantés, et se retirèrent en désordre. Les Turcs les poursuivirent, s'avancant vers la place; alors Souvarow, sortant avec de nombreux bataillons, les enveloppa, et tous périrent dans l'action leurs chaloupes, qui étaient allées chercher des renforts ne revinrent que lorsqu'ils ne pouvaient plus les secourir. Le général russe, qui se battait toujours à la tête de ses soldats, fut grièvement blessé au cou; mais il sauva Kinburn. Un riche panache de diamans que lui envoya sa souveraine fut la récompense de ce nouvel exploit. L'armée autrichienne, alliée des Russes, était commandée par le prince de Saxe-Cobourg; Souvarow ayant appris, le 21 juillet 1789, que ce général était enveloppé par le grand-visir, qui

avait cent mille hommes sous ses ordres, vole à son secours avec 10,000 Russes, tombe à l'improviste sur les Ottomans, en criant aux soldats : « Amis, ne regardez pas les yeux de l'ennemi ; fixez sa poitrine, c'est là qu'il faut frapper ! » et en moins de trois heures il reste maître du champ de bataille. Les Autrichiens ne se souvinrent pas de ce service important, en 1799, lorsqu'ils abandonnèrent ce général en Italie, et lui firent ainsi perdre le fruit de ses victoires. Cette mémorable bataille eut lieu près de la rivière de Rinnisk : ce qui lui valut le surnom de *Rinniskoi* que lui donna Catherine II, en souvenir de ce nouveau triomphe. L'empereur Joseph II le créa comte de l'empire romain. Le général Gondovitsch venait de lever le siège d'Ismaïlow, qui avait résisté à tous ses efforts pendant sept mois. Le général en chef Potemkin jette les yeux sur le vainqueur de Rinnisk, et lui adresse l'ordre de prendre cette place en trois jours. C'était au plus fort de l'hiver ; Souvarow obéit aussitôt, et, le troisième jour, sans parlermenter ni faire de sommation, il ordonne brusquement l'assaut, et dit aux soldats : « Mes amis, les vivres sont chers ; point de quartier. » Les Turcs opposent la résistance la plus opiniâtre, et les Russes, repoussés deux fois, se rendent enfin maîtres des remparts, et pénètrent dans la ville, qui fut livrée au pillage le plus affreux. Rien ne fut respecté ; dans les rues, dans les maisons, dans les mosquées, tout fut passé au fil de l'épée : 40,000 Turcs périrent dans cette journée, qui fit, avec quelque justice, donner à Souvarow le surnom de *Muley-Ismaël*, le souverain le plus cruel qui ait régné sur Maroc. La paix de Jassy ayant terminé cette guerre sanglante, Souvarow dut suspendre ses victoires jusqu'en 1792, époque à laquelle les progrès du Polonais Kosciuszko réveillèrent l'attention de la Russie. Ce général avait réuni sous ses drapeaux un grand nombre de mécontents, parmi lesquels il comptait des principaux seigneurs de Pologne, qui voulaient délivrer leur pays du joug du cabinet de Saint-Petersbourg. Souvarow fut nommé pour aller les combattre ; il se rendit à Varsovie, et le 4 octobre il assiégea le principal faubourg de cette ville, appelé Praga. Malgré le feu des nombreuses batteries, il l'attaqua, s'en empara, entra triomphant dans Varsovie, et fit périr tout ce qui s'y

trouva ; 20,000 Polonais succombèrent dans cette action. Cette victoire décida du sort de la Pologne, qui fut bientôt partagée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Catherine II conféra à Souvarow le titre de feld-maréchal, et lui écrivit une lettre des plus flatteuses, où elle lui disait : « Vous savez que je n'avance per-
sonne avant son tour, je suis incapable
de faire tort au plus ancien ; mais c'est
vous qui venez de vous faire feld-ma-
réchal par la conquête de la Pologne. » Après cette expédition, Souvarow se retira dans une de ses terres près de Moscou, où il s'occupait d'agriculture. Sur ces entrefaites, Bonaparte était parti pour l'Égypte : les Autrichiens pensèrent à recouvrer leurs possessions en Italie. Ils formèrent une alliance avec les Russes ; et Paul I^{er} nomma Souvarow commandant en chef des troupes qu'il envoyait dans ce pays, entièrement occupé par les Français. Il serait trop long de détailler les nombreuses victoires que Souvarow y obtint sur une armée d'ailleurs extrêmement affaiblie, et dont les chefs n'agissaient pas de concert. En peu de temps il se rendit maître de l'Italie, et les Français allaient l'évacuer entièrement, lorsque Masséna vint à leur secours. Paul I^{er} avait conféré à Souvarow le titre de prince *Italiskii*. Pendant ce temps, le cabinet de Vienne ne voyait pas avec plaisir les victoires des Russes, qui auraient pu leur donner une grande influence sur une contrée où l'Autriche voulait au moins conserver ses possessions ; elle abandonna la Russie à ses propres forces, lorsque cette dernière attendait de son alliée d'être secondée dans ses derniers efforts. Après divers événemens, Souvarow concentra ses troupes dans la Suisse, d'après les ordres qu'il avait reçus d'y aller secourir l'archiduc Charles ; mais quand il y arriva, ce prince n'y était plus. Masséna vint l'attaquer, et obtint la victoire ; enfin la défaite de Zurich ôta aux Russes tout espoir de conserver leurs conquêtes. Souvarow, qui ne se trouva pas à cette action, arriva trop tard pour en réparer les désastres, tandis que l'armée autrichienne ne bougea pas de ses cantonnemens. Souvarow avait deviné la politique et les projets ambitieux de l'Autriche, et en avait averti son souverain ; mais ni ses avertissemens ni ses triomphes passés ne purent empêcher sa disgrâce ; et Paul I^{er} ne put lui pardonner

des revers qu'il dut en grande partie aux ordres secrets de Vienne. De retour en Russie, il fut exilé à Novogorod ; rappelé bientôt à Pétersbourg, il y mourut en 1800, âgé de 71 ans. M. Guillaumanches-Dubocage, ancien officier supérieur des gardes du corps de Louis XVI, officier de l'état major de Souvarow, a publié un *Précis historique*, in-8°, sur ce général. Plusieurs anecdotes sur la vie du général russe sont racontées dans le *Voyage à Moscou*, par Reinbeck, traduit dans les *Annales des voyages*, dont le *Journal des Débats* (de l'Empire) a donné un extrait le 19 septembre 1808. Il existe encore une *Histoire* du feld-maréchal Souvarow liée à celle de son temps, avec des considérations sur les principaux événements politiques et militaires relatifs à la Russie pendant le 18^e siècle, par L.-M.-P. de Laverne, ancien officier de dragons, 1 vol. in-8°, etc. Enfin, on a publié une *Vie de Souvarow*, tracée par lui-même, ou *Collections de ses lettres et de ses écrits*, par Serge Glinka, 2 vol. in-8°, Moscou, 1819. Il ne sera pas inutile, après avoir suivi ce général dans ses triomphes les plus éclatans, de citer de lui quelques traits qui peignent l'originalité de son caractère. « Souvarow, dit M. Guillaumanches-Dubocage, résolut de se distinguer par les manières originales et pres- que extravagantes qu'il affecta, et qui, dans la suite, devinrent une seconde nature. Il se levait avant le jour, sortait tout nu, quelle que fût la saison, et se faisait jeter sur le corps trois ou quatre seaux d'eau froide. Il dînait à huit heures du matin ; c'était presque son seul repas. Il couvrait son corps nu et frêle d'une simple veste de basin et d'une culotte de la même étoffe. Dans ces vêtements légers, le casque en tête et des bottes mal faites aux pieds, il commandait, il inspectait, il haranguait ses troupes au milieu de l'hiver, au fond de la Russie, et à l'âge de 70 ans. La simplicité extrême de son extérieur avait toutes les apparences de la grossièreté et de l'avarice. Ce feld-maréchal n'avait point de cheval à lui : il montait la première rossinante qu'un cessa- que lui présentait. Sa voiture ordinaire était un *kibitka* ou charette russe ; il préférait aux lits qu'on lui offrait, quelques bottes de foin proprement arrangées dans un coin : sa table n'était couverte que de ragoûts cosaques ; il n'avait pour domestique qu'un seul soldat d'ordon-

nance. Il lui est arrivé à la parade de se moucher dans les manches de son bel et unique uniforme de feld-maréchal ; et, ce qui passe les bornes, il satisfaisait à tous les besoins de la nature devant le front de son régiment, en présence des officiers et des généraux. Par ces bizarreries, il voulait flatter les troupes, en prenant les manières du plus simple soldat, et il réussissait à être en même temps le camarade, le père, le bouffon et l'idole de son armée. Portant l'originalité de son caractère dans toutes ses actions, il voulait servir de modèle de subordination à son armée. C'est dans cette vue qu'il avait imaginé de dire à Tickinka, son aide-camp, de lui ordonner de sortir de table, quand il s'apercevrait que, par préoccupation, il continuerait à manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors il se retournait d'un air en même temps grave et plaisant, et lui demandait : De quelle part ? — Par ordre du maréchal SQUVAROW. — Il faut qu'on lui obéisse, reprenait-il en riant, et il se levait sur-le-champ. Il en était de même lorsque ses occupations le tenaient sédentaire : Tickinka lui ordonnait de sortir ; il faisait la même demande, son aide-camp répétait la même réponse, et il allait aussitôt se promener. Malgré la rudesse de son caractère et sa négligence pour sa personne, ce vieux guerrier, dit-on, n'aimait pas qu'on lui rappelât son âge ; il rougissait même de sa vilaine figure ; et il est certain que dans les apparemens qu'il devait occuper, on avait soin d'ôter ou de couvrir les glaces, car autrement, si Souvarow y apercevait ses rides, vraiment effrayantes, et ses cheveux blancs, on le voyait sortir comme au petit galop, et franchir en sautant les tables et les chaises. Les Russes, en général, sont très attachés à la religion de leurs pères ; Souvarow était vraiment dévot, et il se piquait même de l'être. Bien souvent il assistait à l'office divin, et chantait avec les popes : mais on ne sait pas qu'il ait exercé aucun acte de bienfaisance envers eux, ni pour les églises qu'il fréquentait. Il ne se mettait pas à table sans réciter le *Benedicite*, et n'en sortait pas sans dire les *Grâces*. Quand il avait des convives, s'ils ne répondaient pas *amen*, il disait en riant : « Ceux qui ne disent point *amen* n'auront pas d'eau-de-vie. » C'était une liqueur qu'il aimait beaucoup, et dont il faisait usage tous les

matins en se levant, et après avoir dit ses prières. Pendant son exil dans un village du gouvernement de Novogorod, il se fit nommer marguillier, et, ne pouvant mieux faire, il exerçait son activité en sonnant les cloches de l'église plusieurs fois par jour : il sonnait en outre tous les offices, qu'il allait chanter avec le pape, pêle-mêle avec les paysans. Cependant, cette dévotion ne le rendait ni juste ni circonspect envers les ecclésiastiques. Dans sa campagne de Suisse, il fit donner, sur une plainte mal fondée, cinquante coups de bâton au curé du lieu, qui était un homme respectable : peu de momens auparavant, l'ayant aperçu en arrivant à Altorf, il était descendu de cheval pour s'agenouiller devant lui et lui demander sa bénédiction. Il croyait ainsi séparer le général de l'homme religieux, sans manquer aux devoirs de l'un et de l'autre. Le soir, après la retraite, il obligeait tous les officiers à réciter une prière devant les troupes sous leurs ordres. Il portait toujours sur lui une petite image de saint Nicolas, patron de la Russie, et n'allait jamais aux combats sans avoir baisé cette image, après avoir fait le signe de la croix. Sa vie, extrêmement frugale, ne le distinguait pas du soldat, dont il imitait les manières, et il endurait comme lui les fatigues les plus pénibles. Il changeait bien souvent de chemise au milieu du camp, et ne se couvrait souvent que d'une simple peau de mouton. Il était très pointilleux dans le service, faisait observer une discipline plus que sévère, et proscrivait le luxe dans ses armées; ce qui lui fit plusieurs ennemis parmi ses officiers supérieurs, mais il était adoré de ses soldats. Il affectait un laconisme digne d'un Spartiate : dans ses premières campagnes, s'étant emparé de la ville de Toutonkai, en Bulgarie, il écrivit à son impératrice : « Gloire à Dieu ! louanges » à Catherine, la ville est prise, et j'y suis. » Après la prise d'Ismailow, il adressa à la czarine ce peu de mots : « Madame, » l'orgueilleuse Ismailow est à vos pieds. » L'impératrice, dans son voyage en Crimée, accorda à ses généraux toutes les grâces qu'ils lui demandèrent. Quand le tour de Souvarow fut arrivé, Catherine lui demanda : « Eh bien, que puis-je faire » pour vous ? — Payer mon logement, » répondit-il. » Ce logement ne coûtait que trois roubles. La manie de se singulariser ne pouvait certes inspirer une réponse plus modeste et plus laconique.

Souvarow était maigre, petit, et vers l'âge de soixante ans son corps commença à se courber. Il avait le regard perçant et plein de feu. Son coup-d'œil était exact, ses plans généralement bien conçus, ses dispositions promptes et d'un ensemble rare dans un général, par la sage combinaison qu'il savait leur donner. Il se battit souvent à la tête de ses armées avec un courage qui redoublait celui du soldat, et le rendait presque invincible. Quoique ses manières fussent brusques, et qu'il vécût plutôt comme un cosaque du Volga, que comme un feld-maréchal, Souvarow avait l'esprit très orné; il avait fait ses études avec honneur, et il savait l'allemand, le français, l'italien, le turc, le tartare, etc.; il cultiva même la poésie, et il se plaisait à mettre ses ordres en vers; il écrivait souvent ainsi ses rapports à l'impératrice. Comme il ne manquait pas de pénétration ni de politique, les personnes les mieux instruites ne voyaient dans ses goûts singuliers, dans ses manières ignobles, qu'une affectation ou une adresse pour se faire aimer du soldat ou pour ne pas exciter l'envie. C'est dans cette vue que, sous le ministère de Potemkin, il se fit passer pour fou, et sut le persuader à tout le monde. Souvarow a été sans doute un des plus habiles généraux du 18^e siècle : la postérité conservera le souvenir de ses exploits; mais aussi la cruauté qu'il fit paraître en plusieurs occasions sera toujours une tache à sa mémoire.

SOUVERAIN (N.), écrivain français, était du Bas-Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministère, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, et y mourut vers la fin du 17^e siècle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *le Platonisme dévoilé, ou Essai sur le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-8°. Le père Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4°; ce qui n'a pas empêché nos philosophes de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répètent imperturbablement les sophismes et les injures des mécréans de toutes les nations et de tous les siècles.

SOUVAROW. Voyez SOUVAROW.

SOUZA (Louis de), dominicain, né en

1604, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains portugais. Ses ouvrages sont : | la *Vie de dom Barthélemy des Martyrs*, qui a été donnée en français par Isaac le Maltre, plus connu sous le nom de Sacy, 1664, in-8° ou in-4° ; | *Histoire de saint Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits et la critique ne sont pas son principal mérite.

SOUZI. Voyez PELLETIER.

* SOYE (JEAN-LOUIS baron), maréchal-de-camp, officier de la légion-d'honneur, chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, né à Phalsbourg le 10 février 1774, entra au service comme volontaire en 1792, et après avoir parcouru tous les grades inférieurs dans l'armée française, passa en 1807, de la garde impériale au service du grand duc de Berg, en qualité de major d'infanterie. Il fut bientôt nommé colonel dans ce duché. Murat ayant été élevé sur le trône de Naples, y mena avec lui le baron Soye, qui commanda d'abord le régiment corse, et ensuite les grenadiers de la garde napolitaine, et en 1812 il fut nommé maréchal-de-camp. Lorsque le roi de Naples se coalisa avec l'Autriche et l'Angleterre contre la France, le baron Soye quitta son service, pour rentrer dans sa patrie, et on lui confia le commandement d'une brigade de la jeune garde, le 23 mars 1814. Soye s'est distingué dans les campagnes des années 1792, 1793, 1794, 1798 et 1796 à l'armée du Rhin, dans celles de 1797, 1798 et 1799 en Italie. Il a fait partie des armées de l'ouest en 1800, d'observation dans le midi en 1801, sur les côtes de la 45^e division militaire en 1802, et au camp de Boulogne en 1803 et 1804. Il a pris part aux campagnes de la grande armée en Autriche, en vendémiaire an 4 et 1803, à celles de 1806 et 1807 en Prusse, de 1808, 1809, 1810, 1811, 1812 et 1813 dans le royaume de Naples, de 1814 et de 1815 à la grande armée, en France et en Belgique. Sa carrière militaire a été marquée par plusieurs actions d'éclat, et ses compagnons d'armes n'ont pas oublié sa belle conduite, dans la journée du 27 mars 1799, à l'armée d'Italie, près de Vérone, où il se précipita à la tête de quelques carabiniers dans la grande redoute de San-Paolo ; il fut nommé capitaine sur le champ de bataille, et on lui décerna un sabre d'honneur. Il avait reçu dans cette redoute un coup de feu qui

lui traversa le côté droit, et un coup de baïonnette au bras gauche. En 1829 il occupait la place de lieutenant du roi de la place de Valenciennes. Après 41 ans de service, le général Soye est mort en juillet 1852, du choléra-morbus, à Valenciennes dans la Meuse, en allant prendre le commandement de la Creuse, auquel il venait d'être nommé. Ce brave officier n'a laissé à sa veuve et à ses enfans que l'honorable héritage de son nom.

* SOYEZ (le baron LOUIS-STANISLAS-XAVIER), maréchal-de-camp, né à Versailles le 21 mai 1769, entra au service en 1784. Ses lumières et sa bravoure ne tardèrent pas à l'élever aux premiers grades de l'armée. Employé à l'armée d'Italie comme commandant de la 18^e légère, il étonna les braves par sa valeur à la bataille du 6 germinal, et l'un des premiers il contribua à détruire le prestige qui faisait regarder les soldats du nord comme invincibles. Général de brigade, le 29 août 1803, il commandait l'arrière-garde du maréchal Serurier, lorsqu'un corps russe vint attaquer la tête du pont de Lecco. Ses habiles manœuvres et son inébranlable fermeté arrêtèrent en un clin-d'œil les efforts de l'ennemi, qui fut contraint de se retirer sur Milan, après avoir laissé huit cents hommes sur le champ de bataille. A l'affaire d'Arezzo le général Soyez, avec une demi-brigade, fit prisonniers un escadron de hussards et douze cents hommes d'infanterie. En 1804, ce brave militaire fut nommé commandant de la légion-d'honneur, en 1814, chevalier de Saint-Louis. En 1815, il commanda le département du Loiret, et fut admis à la retraite, après avoir rendu d'importans services. Le général Soyez est mort en 1828.

SOZOMÈNE ou SALAMAN (HERMITAS), surnommé le *Scholastique*, né à Salamine, en Chypre ou plutôt à Béthelia, près de Gaza, en Palestine, embrassa le christianisme, touché par les miracles de saint Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, et exerça la profession de rhéteur. Il avait du goût pour l'histoire ecclésiastique, et son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'était passé depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet *Abrégé* est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en 9 livres, et renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare, au commen-

cement du 4^r livre, « qu'il écrit ce qui » s'est passé de son temps, sur ce qu'il a » vu lui-même, ou sur ce qu'il a appris » des personnes les mieux instruites, et » qui avaient été témoins oculaires. » L'histoire de Sozomène contient des faits très remarquables; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue et mieux écrite; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style; l'auteur est fort au-dessous de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, et parait favoriser les erreurs des novatiens. On croit qu'il mourut vers l'an 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomène est celle qu'on voit dans le recueil des historiens latins, donné par Robert Etienne, en 1544. On la trouve aussi dans le recueil de Valois et dans celui de Christopherson, ou bien avec celle de Socrate, en grec, et en latin, Paris, Vitré, 1668. Le président Cousin l'a traduite en français.

SPAENDONCK. Voyez VAN-SPAENDONCK.

* SPAGNI (ANDRÉ), jésuite, né à Florence, le 8 août 1716, entra dans l'institut des jésuites à Rome, le 22 octobre 1751. Chargé de divers emplois à Sienne et à Rome, il eut l'occasion d'y donner des preuves de son savoir, et d'y déployer des talens auxquels sa modestie et ses autres vertus ajoutaient du prix. Témoin de la suppression de son ordre, il n'en continua pas ses études avec moins d'ardeur. Son penchant le portait vers la métaphysique et les autres parties de la philosophie. Il y avait acquis des connaissances si étendues, qu'il passait pour un des plus habiles métaphysiciens de son temps. Voici le titre de quelques-uns des ouvrages qu'il a laissés : | *De ideis humanæ mentis eorumque signis*, Rome, 1781, 2 vol. in-4°; | *De signis idearum*, Rome, 1781; | *De causa efficiente*, Rome, 1764; | *De bono malo et pulchro dissertationes tres*, Rome, 1766; 2^e édition avec des augmentations, ibid., 1776; | *De miraculis*, Rome, 1777; | *De anima brutorum*, ibid., 1775. Il ne s'était presque point éloigné de Rome; il y mourut en 1788.

SPAGNUOLI (BAPTISTE), religieux carme, dit le *Mantuan*, et selon l'orthographe française moderne, *Mantouan*, parce qu'il était de Mantoue, né l'an 1444, était bâtard de la famille de Spagnuoli.

Il prit l'habit de carme, et se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1515. Il mourut trois ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même temps un mélange de christianisme et de paganisme qui n'honore pas le jugement du poète. Ce reproche cependant ne regarde que ses premières églogues, qui sont le fruit de sa jeunesse, et qu'il a faites étant écolier, avant d'être religieux : aussi sont-elles intitulées : *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'élegie à Sigismond Gonzague intitulée : *Elegia contra amorem et de natura amoris, carmen juvenile*. D'ailleurs elles ont été imprimées sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus, l'an 1490 : *Amici Bononiæ putantes debitum amicitie officium se præstare, me nescio, protocollum meum, quod eis ut nauci et peripsema quoddam reliqueram, divulgarent. Hoc ut rescivi, dolui*. Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes et la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8°. Un carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très curieux sur la vie et les écrits de Spagnuoli, à Turin, en 1784, in-4°.

* SPALLANZANI (LAZARE), célèbre chirurgien et anatomiste italien, naquit le 12 janvier 1729, à Scandiano, près de Reggio. Il fit ses études dans cette dernière ville, puis à Bologne, où il apprit le grec et le latin, les humanités, la philosophie et les mathématiques. Forcé par ses parens de suivre la carrière du barreau, il fit aussi ses cours de droit, et il allait être reçu docteur lorsque sa famille se décida sur les remontrances de Vallisnieri, à lui laisser le choix de l'objet de ses travaux. Spallanzani se livra aux lettres, aux langues savantes, aux sciences physiques et mathématiques, et se mit en relation avec plusieurs savans de l'Italie. Ayant observé les erreurs qui étaient échappées à Salvini dans sa traduction des *OEuvres d'Homère*, il tâcha de les rectifier dans un *Opuscule* qu'il publia, et qu'il soumit au célèbre comte Algarotti.

Professeur de physique et de littérature grecque à l'université de Reggio en 1754, il fut appelé successivement à Coimbre, à Parme, à Césène et à Modène; il se rendit dans cette dernière ville en 1760, et il y était depuis 10 ans lorsqu'il accepta la place de professeur d'histoire naturelle à Pavie, puis celle de directeur du musée. Neuf ans après il commença ses voyages qui ont été si utiles à la science. Il parcourut toute l'Italie et les cantons de la Suisse (1779-1780); mais il interrompit ses courses pour céder aux instances réitérées de ses élèves. Cependant il ne put se refuser en 1785 d'accompagner son ami le chevalier Zuliani, noble vénitien, à Constantinople, aux îles de l'Archipel et en Asie. Corfou et Cythère furent l'objet de ses principales observations; il en examina et en décrit ensuite la géologie, les volcans éteints, les coquillages, et découvrit à Cythère une montagne composée de diverses espèces de fossiles, entre lesquels il a cru en reconnaître plusieurs qui ont appartenu à des hommes. Il parcourut en Asie les ruines de Troie, visita la Grèce; et, de retour en Europe, il se rendit à Vienne, où il fut présenté à Joseph II, qui l'accueillit très favorablement. Après avoir visité plusieurs cours de l'Allemagne, il revint à Pavie. Ses élèves, ayant appris le jour de son arrivée, allèrent à sa rencontre, et le conduisirent en triomphe dans sa maison. Il reprit ses cours, et ses auditeurs devinrent plus nombreux encore qu'ils ne l'étaient avant son départ. Spallanzani s'occupait sans cesse de tout ce qui pouvait encourager l'étude des sciences et contribuer au lustre de l'université dont il était un des principaux ornemens. Ayant remarqué depuis long-temps que le cabinet d'histoire naturelle de Pavie était dépourvu d'objets relatifs à la minéralogie des volcans, il entreprit, en 1788, un voyage à Naples, dans la Sicile et dans les Apennins, en rapporta des matériaux précieux, et publia à son retour les *Observations* qu'il avait recueillies dans ces voyages. Infatigable à l'étude, il pénétra dans les secrets les plus profonds de la physique, et, à l'aide d'une sage et longue expérience, il découvrit des propriétés nouvelles et des phénomènes intéressans. Il se signala surtout dans les découvertes microscopiques, dans celles qui concernent la circulation du sang, la génération, la digestion, la respiration, et il examina avec succès toutes les branches de la phy-

siologie. Dans les diverses invasions des Français en Italie, les généraux eurent pour lui toutes sortes d'égards. Son nom était connu et respecté partout où l'on cultivait les sciences, et les principales académies de l'Europe s'empressèrent de le compter parmi leurs membres. Il mourut le 12 février 1799, âgé de 70 ans. Il était lié avec les principaux savans, et notamment avec Galvani, auquel il ne survécut que de deux mois et huit jours. Ce célèbre médecin lui avait dédié six *Mémoires*, composés pour défendre son système du galvanisme, et ces deux grands hommes s'aimaient et s'estimaient réciproquement. M. Alibert, qui a écrit l'*Eloge* de l'un et de l'autre, parle ainsi de Spallanzani : — « Sa stature était haute, » noble et fière; sa tête volumineuse, sa » physionomie pensive; son tempérament » fort mélancolique.... Il ne mettait entre » ses occupations aucun intervalle de re- » pos.... Il était ardent à poursuivre la » vérité, et patient à l'attendre. Il ne sut » pas toujours se garantir des dangers de » la prévention, qui, comme un nuage » épais, se place souvent entre les objets » et celui qui les contemple; aussi com- » mit-il quelques erreurs. Mais il n'est pas » étonnant que l'on fasse quelques faux » pas dans des routes inconnues et que » l'on se trace soi-même. La conversation » de Spallanzani n'était pas seulement in- » structive, elle était agréable et brillante. » Sa vie était sobre et frugale; il se plai- » sait dans la solitude. Il eut une probité » rare, et prit un intérêt tendre aux infor- » tunes d'autrui. Il prodigua des bienfaits, » sans se plaindre de l'ingratitude. » Cet *Eloge* de Spallanzani a été mis à la tête du troisième volume des *Mémoires* de la société médicale de Paris. Les principaux ouvrages de ce savant sont : | deux *Lettres sur l'origine des fontaines*, adressées au fils de Vallisnieri. Spallanzani, s'éloignant de l'avis de Descartes, prouve que les fontaines devaient leur origine aux pluies, aux rosées, aux brouillards qui tombent sur les monts, s'insinuent dans leur intérieur, et suivent la direction de leurs excavations particulières. Descartes avait prétendu que les eaux de la mer, filtrant par d'innombrables canaux dans les flancs des montagnes, y subissaient une sorte de distillation par l'action d'un feu souterrain, se purgeaient de leur amertume, et formaient ensuite des sources d'eau douce. | *Dissertation sur les ricochets*, 1768, dédiée à Laure Bassi, où

il explique la cause des londs successifs d'une pierre lancée obliquement sur la surface de l'eau. Il les attribue au changement de direction du mobile, et non à la réaction ni à l'électricité du fluide frappé. Cette dissertation subit plusieurs critiques. | *Expérience sur les reproductions animales*, Pavia, 1782. Spallanzani s'arrête à décrire le phénomène rare par lequel un membre coupé à un animal, en fait un autre animal absolument conforme à celui qui a éprouvé la scission. Plusieurs savans écrivains ont parlé sur ce même sujet. Réaumur avait déjà prouvé la reproduction des jambes dans les écrevisses; Trembley avait également démontré la reproduction des jambes des polypes; Bonnet avait prouvé que les vers terrestres et aquatiques se reproduisaient dans leurs membres séparés de leurs corps. Spallanzani confirma leurs essais, et prouva en outre que la nature s'est montrée d'autant plus juste à l'égard de ces êtres fragiles en leur donnant le moyen de réparer leurs pertes, qu'ils sont par eux-mêmes faibles et environnés de dangers : aussi les animaux doués de cette prérogative ne reproduisent-ils que les parties qu'ils peuvent perdre par accident. Il démontra ensuite que les animaux dont la contexture est plus molle se reproduisent plus promptement, et que, par conséquent, la régénération des polypes divisés s'opère en peu d'heures, celle des vers en peu de jours; mais qu'il faut des mois aux limaçons, et des années aux salamandres aquatiques et aux écrevisses. Il juge le printemps la saison la plus favorable pour cette *réorganisation* animale, et pour laquelle il faut au moins une température de treize degrés au thermomètre de Réaumur. Il conclut enfin par démontrer que les lombrics, les limaçons et les têtards pouvaient reprendre plusieurs fois leurs organes. | *Essai sur les animalcules infusoires*. Ce fut Spallanzani qui parvint, avec plus de succès que tout autre physicien, à donner une *Notice* exacte de cette multitude d'êtres répandus dans les liquides, et qu'avant lui on pouvait appeler un monde mystérieux. On avait cru long-temps que ces parcelles microscopiques n'étaient, comme le prétendent Needham et Buffon, que de simples molécules organiques privées de vie, quoique propres à constituer des corps. Spallanzani prouve que ces animalcules infusoires ont tous les rapports des autres êtres vivans et connus; que si

l'on ne découvre en eux ni les organes du cœur ni les vaisseaux rouges, une multitude de vésicules rondes les remplacent; qu'on aperçoit l'organe de leur respiration; que leurs mouvemens sont réguliers et ont des motifs; qu'ils les changent à leur gré, qu'ils savent se garantir des obstacles qui les arrêtent, s'atteindre et souvent se combattre; que certaines races sont ovipares, d'autres vivipares; qu'on les surprend dans leur ponte et dans leur accouchement; que plusieurs savent se reproduire à la manière des polypes, par des divisions transversales; que les uns cèdent, tandis que d'autres résistent à l'action de l'eau bouillante; que leurs œufs peuvent supporter une chaleur beaucoup plus vive ou un froid plus rigoureux qu'eux-mêmes; ainsi que les graines des plantes sont plus inaltérables que la plante même, par une prévoyance de la nature, plus attentive à la conservation des espèces qu'à celle des individus; que les émanations sulfureuses les font périr, ainsi que leur immersion dans les liqueurs huileuses, salées ou acides, etc. | *Expériences microscopiques*. Elles ont pour objet le *rotifère*, animalcule caché dans le sable, où il se dessèche, auquel un peu d'humidité rend la vie, et même qui ressuscite plusieurs fois; l'*anguille* du blé rachitique, le *tardigrade*: cet animalcule fut observé, pour la première fois, par Spallanzani. | *Mémoire sur les moisissures*. Les moisissures, symptômes ordinaires de la corruption des fruits, et de la décomposition de diverses substances mouillées, ont été reconnues pour des plantes, et Spallanzani confirme l'opinion de Micheli, qui regarde comme fécondante la petite poussière noire qu'on trouve dans leur sommité quand elles sont mûres, et dont la force germinatrice résiste à l'action de l'eau bouillante et à celle du feu. | *Mémoires sur la circulation du sang*; l'auteur a employé plusieurs années à la composition de cet ouvrage; il y perfectionne les recherches de Malpighi et de Haller, de Michel Rosa et de Moscati. Haller fit tant de cas de ces *Mémoires*, qu'il dédia à Spallanzani le quatrième volume de son immortel ouvrage sur le même sujet. | *Sur la digestion et la manière dont elle s'opère*. Ce travail a été l'objet de différens écrits publiés par cet infatigable physicien. Après plusieurs explications sur cette action de l'économie animale, on l'attribua définitivement à la *trituration*.

tion : Spallanzani y ajouta l'action du suc gastrique répandu dans l'estomac. Après avoir extrait ce suc de l'estomac de plusieurs animaux, sur lesquels il répéta ses expériences, il parvint, à l'aide de la chaleur solaire, à opérer des digestions artificielles. « Jusqu'alors, a-t-on dit, » Spallanzani n'avait été que le confident » de la nature, il en devint le rival.... » Il réussit dans cette même rivalité à l'égard de la *Fécondation animale*, qui a formé aussi le sujet de plusieurs de ses ouvrages. Ses expériences furent répétées par Rossi de Pise, et par Bufalini de Césène. | *Dissertation sur l'influence de l'air clos et non renouvelé, sur la vie des animaux et des végétaux, sur le développement de leurs œufs et de leurs graines*; | *Voyages à Naples, en Sicile, dans les îles de Lipari et dans plusieurs parties de l'Apenin*, Pavie, 1792-1805, 6 volumes in-8°, traduits en français par M. Senebier de Genève, et par M. Toscan, naturaliste de Paris (pour le 1^{er} vol. les cinq autres l'ont été par M. Amaury-Duval), avec des notes de Faujas de Saint-Fond. Cet ouvrage intéressant renferme des observations savantes sur le Vésuve, la grotte du Chien, l'Etna, le lac d'Agnano, les grenouilles de Monte-Nuovo; sur les îles Eoliennes, dont celle d'Alienda n'avait pas encore été décrite; sur celle de Stromboli, qui a un volcan en éruption continuelle, dont Homère parle dans son Odyssée, et qui brûlait même avant la naissance du poète grec. Il y donne aussi l'histoire de plusieurs animaux de la côte de Comachio, etc. | *Examen chimique des expériences de Goettling sur la lumière du phosphore de Kunkel*, etc., Modène, 1796, in-8°. La doctrine de Goettling fut renversée en France par Fourcroy et par Vauquelin, et par Spallanzani en Italie. | *Observations sur la transpiration des plantes*; on y trouve confirmées et augmentées les expériences de Senebier et d'Ingenhousz. | *Mémoires sur la respiration*. C'est un des ouvrages les plus importants de Spallanzani, auquel il travaillait encore peu de temps avant de mourir. Il l'avait laissé en manuscrit, et il parut à Milan, 1803, 2 vol. in-8°. Senebier en avait donné une traduction française d'après le manuscrit inédit, Genève, an 11, in-8°. | *Correspondance épistolaire*. Elle parut après la mort de l'auteur, qui communiquait ses observations aux hommes les plus célèbres de l'Europe, comme Voltaire, Algarotti, Zanotti Pulli, Lucchesini, Giobert,

Saussure, Senebier, Bonnet, Haller, Severo-Lopez, etc. Il y examine les ailes membraneuses de la chauve-souris, auxquelles il attribue le sens du toucher le plus exquis; la qualité phosphorique des plumes-marines; des détails intéressans sur les algues, les millepores et madrépores, les gorgones, les éponges de mer, les oursins, les orties, les crabes; sur le bernard-l'ermite, espèce de crabe qui choisit successivement les coquilles vides, afin d'y vivre en solitaire, etc., etc. Le style de ce physicien, justement célèbre, est en général correct, noble et même élégant. Sa grande réputation, et le produit de ses nombreux ouvrages, dont la plupart eurent plusieurs éditions, auraient dû l'enrichir; mais il employa presque toute sa fortune dans les frais auxquels l'entraînaient ses expériences multipliées. Léopold, grand-duc de Toscane, et puis empereur, l'appela à Florence pour y diriger l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve, avec le célèbre Nannoni; il le consultait sur plusieurs expériences de chimie, science que ce souverain cultivait avec succès: il honorait Spallanzani de sa confiance et de son estime. Une édition complète des *Oeuvres de Spallanzani* a été annoncée, en 1822, par le professeur Cardinali, Bologne, 46 vol. in-8°. Voyez les *Eloges de Spallanzani*, par Senebier, *Magasin encyclopédique*, 4^{re} année, tom. 5, p. 528; par Pozzetti, Parme, 1800; par Fabroni, *Vita ital.* tom. 19, p. 59; par Alibert, *Eloges historiques*, Paris, 1806, in-8°; et Tourdes, *Notice sur la vie littéraire de Spallanzani*.

SPANHEIM (FRÉDÉRIC), né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne et de la France, et s'arrêta à Genève. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, et en 1651 une chaire de théologie, que Benoit Turretin laissait vacante. En 1642, il fut appelé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont: | *Commentaires historiques de la vie et de la mort de messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4°; | *Dubia evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tom. in-4°; | *Exercitationes de gratia universali*, en 5 vol. in-8°; | la *Vie de l'électrice palatine*, in-4°; | le *Soldat suédois*, Genève, 1653, in-8°; | le *Mercurius suus*, 1654, etc. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte, qui altèrent le jugement de cet écrivain savant et laborieux.

SPANHEIM (FRÉDÉRIC), second fils du précédent, né à Genève en 1632, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire ecclésiastique* et plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis et imprimés à Leyde, 1701 et 1703, en 3 vol. in-fol. Il y règne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés et de haine contre l'Eglise catholique. — Son frère aîné, **ETÉCHIEL SPANHEIM**, né à Genève en 1629, fut gouverneur du prince électoral palatin, et voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Modène, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heidelberg en 1665, il fut employé par l'électeur palatin en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur palatin, et le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : | *De prastantia et usu numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare et méthodique ; | plusieurs *Lettres et Dissertations* sur diverses médailles rares et curieuses ; | la *Traduction* de la *satire des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4° ; | une *Préface* et des *Notes* dans l'édition des *OEuvres* du même empereur, à Leipzig, 1696, in-fol.

SPANNOCCHI (N.), gentilhomme de Sienna dans le 17^e siècle, se distingua par le talent d'écrire en caractères très déliés. On a de lui l'évangile de saint Jean qu'on dit à la fin de la messe, écrit sans aucune abréviation sur du vélin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractère néanmoins si bien formé, qu'il égalait celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivaient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. *Voyez* ALUNO et BOVERICK.

SPARTACUS, chef de la seconde révolte des esclaves, esclave lui-même et fameux gladiateur, naquit dans la Thrace vers l'an de Rome 650. Né avec de l'audace et du courage, doué d'une force étonnante, avec l'ascendant que lui donnaient ces qualités, il devint l'effroi de l'Italie, et le vainqueur des Romains. Il

était enfermé à Capoue dans un lieu destiné aux exercices de son état, avec d'autres esclaves, lorsque, secondé par Crixus et OEnomaüs, ses compagnons, il força sa prison, gagna la campagne, où il réunit bientôt (l'an 72 avant J.-C.) un grand nombre d'esclaves fugitifs, d'aventuriers et de brigands, à la tête desquels il se retrancha sur le mont Cervisius. De là il fit des incursions dans toute la campagne, et l'espoir du pillage grossissant tous les jours son armée, elle devint si formidable qu'elle éveilla enfin l'attention du sénat. Les préteurs Varinius Glaber et Publius Valerius marchèrent contre Spartacus, qui les vainquit, pillà leur camp, et fit un grand nombre de prisonniers. Devenu orgueilleux par ses succès, il se fit proclamer général, créa des licteurs qui portaient devant lui les faisceaux des préteurs vaincus, et il déclara la guerre à Rome. Lentulus vint avec une forte armée l'attaquer dans les Apennins ; mais Spartacus le défait complètement, et fit encore un butin considérable. Il perdit cependant dans le combat son lieutenant Crixus ; et, pour donner une leçon à ses anciens maîtres, il obligea trois cents prisonniers romains à combattre, comme gladiateurs, pour honorer les funérailles de son ami. Il imitait en cela la cruelle coutume des Romains, qui donnaient ces sanglants spectacles après la mort de quelque homme illustre. Il leur apprenait ainsi que, « s'ils se jouaient, » dit Crevier, du sang des hommes, ils « pouvaient être exposés à leur tour à un semblable traitement. » Cependant, après sa victoire sur les deux préteurs, comme la Campanie, la Lucanie et d'autres provinces avaient été cruellement ravagées par les soldats, il voulut les envoyer chacun dans leur patrie, satisfait, disait-il, de la gloire d'avoir rendu la liberté à tant de malheureux ; mais ceux-ci, vainqueurs et accoutumés à la licence et au pillage, ne voulurent plus s'en séparer, et l'élevèrent sur leurs boucliers. Spartacus alors s'abandonna à tous les prestiges de l'ambition, qui se dissipèrent bientôt après. Spartacus oblint encore une autre victoire éclatante sur Cassius, força, près de Modène, le camp de ce consul, et se mit en marche pour aller assiéger Rome. L'épouvante se répandit non seulement dans cette ville immense, mais dans toute l'Italie. Licinius Crassus vola à sa rencontre avec une armée d'élite, et, plus heureux que ses prédécesseurs, le vain-

quit et le mit en fuite. Spartacus se retira dans l'Abruzzo, afin de passer en Sicile; mais Licinius lui coupa le chemin de la mer. Enveloppé de toutes parts, Spartacus se décida à périr les armes à la main. Tous ses soldats firent le même serment. Avant la bataille, qui eut lieu l'an 70 avant J.-C., il tua son cheval à la tête de son armée : « Si je suis vainqueur, » dit-il, je ne manquerai pas de chevaux; » si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. » La bataille s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre; Spartacus se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et ne voulant jamais se rendre, il mourut couvert de blessures, sur un rhinocéros d'ennemis qu'il avait tués de sa main. La mort de Spartacus causa une vive joie dans Rome, et on y célébra cet heureux événement par des fêtes et des jeux publics. Bernard Saurin a choisi ce gladiateur pour le héros d'une tragédie qui porte son nom, et sur laquelle Laharpe a fait une critique d'une grande justesse. Voyez SAURIN (BERNARD). L'ouvrage allemand intitulé : *Spartacus, ou la Guerre des gladiateurs*, de Meissner a été traduit en français, par M. Violant, Paris, 1803, in-12.

SPARTIEN (*Ælius Spartianus*), historien latin, avait composé la *Vie de tous les empereurs romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivait; mais il ne nous en reste (dans l'*Historia augustæ scriptores*, Leyde, 1670 et 1671, 2 vol. in-8°) que les *Vies d'Adrien*, d'*Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, de *Didius Julien*, de *Septime-Sévère*, de *Caracalla* et de *Géta* son frère; le reste a été perdu : (elles font partie de l'*Histoire Auguste*.) On y trouve des traits remarquables et propres à faire connaître les maîtres de l'ancienne Rome. Les admirateurs et les panégyristes outrés de certains empereurs ont trop décrié Spartien, qui les a fait connaître par des anecdotes peu honorables; dans le fond, Spartien ne peut être proposé comme un modèle en fait d'histoire. (Voyez LAMPRIE).

SPÉ — SPÉE (FRÉDÉRIC), né d'une famille noble à Langensfeldt, près de Kayserwerth, l'an 1598, se fit jésuite en 1615, enseigna la philosophie et la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, et exerça les fonctions de ce pénible ministère avec tout le zèle que la religion peut inspirer. C'est particulière-

ment dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermait les catholiques qui étaient chancelans dans la foi, et qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avait séparés. Ses succès irritèrent les hérétiques au point qu'ils attentèrent à sa vie. Il se retira ensuite à Trèves, se dévoua entièrement au service des hôpitaux et des soldats, et mourut le 7 août 1635. On a de lui : | *Cautio criminalis seu de processibus contra Sagas*, Rintzel, 1631, 1 vol. in-8°, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, et une autre la même année à Cologne. Le père Spé combat les préjugés de son siècle, et les fautes qui se commettaient par les juges dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Le savant jésuite montre que le peuple, toujours extrême, s'imaginerait voir des sortilèges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyait alors. Il est à remarquer que le père Spé vivait dans un temps où l'on n'osait point écrire contre la magie; et nous écrivons dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine, et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode et de vogue. (Voyez BODIN, BROWN, FAUSTUS, DELRIO, DE HAEN, MAFFÉE FRANÇOIS-SCIPION, MÉAD.) | *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célèbre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce jésuite, et l'appelle un excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages et aux savans. *Excellentis viri memoria eruditus etiam ac sapientibus in pretio esse debet. Tentamina Theodic.*, partie première.

* SPEED (JEAN), géographe et historien anglais, naquit à Farrington, dans le comté de Chester, en 1552, d'une famille pauvre. Il prit d'abord l'état de tailleur; mais ses inclinations l'entraînant à l'étude des sciences, il attendait un moment propice pour satisfaire ce désir. Il le communiqua à une de ses pratiques, homme riche et puissant, qui devint son Mécène; et s'étant rendu à Cambridge, il fut le modèle des autres élèves par sa bonne conduite et ses rapides progrès. Speed obtint plusieurs emplois

aussi lucratifs qu'honorables, et mérita les bienfaits de Jacques I^{er}. Ses ouvrages les plus connus sont : | *Théâtre de la Grande-Bretagne*, 1606, reproduit sous le titre de *Description géographique des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et des îles adjacentes, avec les comtés, les cantons, les villes du royaume d'Angleterre*, Londres, 1656, in-fol. Les descriptions des comtés ne sont, à peu près, que des extraits fort laconiques de l'ouvrage de Campden, qui avait traité la même matière. Les cartes sont exactes, et on peut encore les consulter. | *Histoire de la Grande-Bretagne sous les conquêtes des Romains, des Saxons, des Danois, des Normands*, etc., depuis Jules-César jusqu'à Jacques I^{er}, Londres, 1614, in-fol. | *Nuée de témoins, ou Généalogie de l'Ecriture, confirmant la vérité de l'Histoire sainte et de l'humanité de J.-C.* Cet auteur avait une grande érudition dans les sciences sacrées, ainsi que dans les profanes. Il mourut à Londres en 1629, âgé de soixante-dix-sept ans. On a imprimé toutes les *OEuvres de Speed* à Londres, 1723, in-fol.

* SPEET (JEAN-PIERRE), né à Augsbourg de parens catholiques, florissait dans la dernière moitié du 17^e siècle. Il fit de bonnes études, apprit l'hébreu avec soin, et devint fort habile dans la connaissance de cette langue. Quoique élevé dans la religion romaine, et que sa famille la professât, il embrassa le luthéranisme; mais il n'y demeura pas plus attaché qu'il ne l'avait été à la religion dans laquelle il était né. Il quitta les protestans d'Augsbourg pour les sociniens, les sociniens pour les memnonites; puis renonçant à toutes les communions chrétiennes, il se fit juif à Amsterdam, et quitta son nom pour prendre celui de Moïse German. Quoiqu'il n'ait pas abjuré le judaïsme, il paraît qu'il ne fut pas meilleur juif qu'il n'avait été bon chrétien : il est même violemment soupçonné d'avoir fini par être athée. Quelques savans protestans entreprirent de le ramener au luthéranisme; mais leurs efforts furent inutiles. Il mourut à Amsterdam vers 1701. On a prétendu qu'il avait été empoisonné par les juifs, parce qu'ils ne le croyaient pas sincèrement attaché à leur religion, et qu'il se moquait des fables et des absurdités du Talmud. Ce qui étonnerait, si quelque chose pouvait étonner de la part d'un homme aussi conséquent, c'est que lui-même, tout sa-

vant qu'il était, donna dans des rêveries et des ridiculités non moins extravagantes, en voulant expliquer l'origine du christianisme. Il aida Knorr de Rosenroth dans son édition de la *Cabbala denudata*, et publia en vers alcaïques latins une traduction assez élégante de l'ode intitulée : *Mi Camocha*.

SPELMAN (sir HENRI), antiquaire, et chevalier anglais, né en 1562, à Cougham près de Lynn-Regis, mort à Londres en 1741, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui : | *Glossarium archæologicum*, Londres, 1664 et 1687, in-fol. La dernière édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares et étrangers, les vieux mots remis en usage, et les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire romain. | *Villare Anglicum*, in-8^o : c'est une description alphabétique des villes, bourgs et villages d'Angleterre. Une *Collection des conciles d'Angleterre*. David Wilkins a donné, en 1737, une édition de cet ouvrage plus ample que la première, qui n'était qu'en 2 vol. in-fol., 1639 et 1664. Celle que nous citons, et qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande Bretagne et l'Irlande, par les catholiques et les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. | *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol.; | *Codex legum, veterum statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges anglo-saxonicae*, Londres, 1721, in-fol.; | ses *OEuvres posthumes* en anglais, lesquelles ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé : *Histoire et fatalité des sacrilèges, vérifiée par des faits et des exemples*, etc., ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance *De mortibus persecutorum*. On en a publié un abrégé en français, Bruxelles, 1778; Liège, 1789, beaucoup augmenté.

SPEENCE (JOSEPH), savant littérateur anglais, né en 1698, à Winchester, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna long-temps les belles-lettres, surtout la poésie, et mourut en 1768. On lui doit : | *Recherches sur les rapports qui existent entre les écrits des poètes romains et ce qui reste des anciens artistes, pour les expliquer les uns par les autres*, 1747, in-fol. On l'a

réimprimé pour la troisième fois en 1774, et on en a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. | *Criton ou Dialogue sur la beauté*, 1752, in-8°; | *Remarques sur Virgile*, 1767, in-4°. Le premier ouvrage qui le fit connaître fut une *Critique* de la traduction de l'*Odyssée* par Pope.

SPENCER ou plutôt SPENSER (Edmond), poète anglais, né vers 1553 à Londres, mort l'an 1598. La reine Elizabeth en faisait un cas singulier; elle lui fit compter 100 livres sterling pour une pièce de vers que ce poète lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux, et mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterling au moment qu'il allait expirer : *Rempportez cet argent*, dit Spencer, *je n'aurais pas le temps de le dépenser*. Parmi les ouvrages de Spencer, le plus estimé est sa *Fairy Queen*, c'est-à-dire la *Reine des fées*, en plusieurs chants. Sa versification est douce et son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes et des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages par ses affectations, et les fades louanges prodiguées à Elizabeth et à ses courtisans, avec une lâcheté digne d'un poète famélique.

SPENCER (JEAN), né à Bocton dans le comté de Kent, en 1630, devint maître du collège du Christ, et doyen d'Ely, et mourut en 1695, à 65 ans. On a de lui : | un ouvrage sur les *lois des Hébreux*, et les raisons de ces lois; | *Discours en anglais sur les prodiges et la vanité des songes*; | *Traité sur les prophéties vulgaires*, et plusieurs autres écrits imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, et plusieurs observations singulières. — Il ne faut pas le confondre avec GUILLAUME SPENCER, membre du collège de la Trinité, à Cambridge, dont on a une bonne édition grecque et latine du *Traité* d'Origène contre Celse; et de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4°, en 1638.

* SPENER (PHILIPPE-JACQUES), célèbre docteur de l'église protestante, regardé comme le fondateur de la secte appelée des *Piétistes*, naquit le 13 janvier 1653 à Ribeauviller, et était fils d'un conseiller au service du dernier comte de Ribeauviller, en Alsace. Après avoir terminé d'excellentes études, il devint en 1684,

instituteur de deux princes de Birkenfeld, avec lesquels il passa deux années à Strasbourg; ensuite il voyagea en Allemagne, en France et en Suisse. A Bâle, il étudia l'hébreu sous le fameux Buxtorf, et à Lyon, il connut le père Ménestrier, qui lui inspira du goût pour le blason, science qu'il transporta en Allemagne. De retour à Strasbourg, en 1663, il y accepta une place secondaire de prédicateur, et il acquit bientôt une si grande réputation par son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété, que le sénat de Francfort-sur-le-Mein lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville (1666). Il y séjourna 20 ans; et, convaincu que les froides prédications qui constituaient l'essence du culte protestant, ne peuvent produire beaucoup d'effet sur les grandes masses, il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévotion, il répétait d'une manière simple et très abrégée le contenu de ses sermons, et expliquait quelques versets du Nouveau-Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisait, il leur permettait d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissemens. Les femmes étaient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. On appelait ces réunions des *Collèges de piété*, et ils subsistèrent pendant plusieurs années sans aucune plainte. Il se forma des assemblées pareilles dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé : *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçait de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société et particulièrement parmi les ecclésiastiques dont les études n'étaient dirigées, disait-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentimens pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avait entrepris. Cependant l'électeur de Saxe, qui l'avait connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour qui était alors très corrompue, et dans un pays qui renfermait les deux

principales universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur qui ne lui permit plus de paraître devant lui, et affecta même de ne pas aller à ses sermons. Alors il accepta (1690) la place d'inspecteur et premier pasteur de l'église St.-Nicolas à Berlin, et il parvint à faire introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée par l'électeur de Brandebourg. Cette ville devint alors le centre du piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés : les orthodoxes comprenant les universités de Saxe, et les piétistes ou spenériens qui dominaient à Halle. Les docteurs de Wittemberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste I^{er}, qui était parvenu en 1694, à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et il y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisait une lumière intérieure, paraît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'Eglise catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre : *Sylloge genealogico-historica e numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens, etc.*, Francfort, 1665, in-8°; *Theatrum nobilitatis Europæ, etc.*, 1668-78, ib., 4 vol. in-folio; *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domus Saxonicæ*, 1668, in-4°; *Insignium theoria, seu operis herallici pars specialis*, 1680; *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol. réimprimés en 1717; *Illustriores Galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, 1689, in-folio. — Son fils, JACQUES-CHARLES SPENER, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages estimés : *Historia Germanica universa-*

lis et pragmatica, 2 vol. in-8°; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4°.

SPENSER. Voyez SPENCER.

SPERLING (OTTO), né à Hambourg, en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen, en Norwège, devint médecin du roi de Danemark, en 1638, et physicien de Copenhague, en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrâce du comte d'Ulfseld (voyez ce nom); mis en prison en 1664, il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles et les antiquités, un *Catalogue des plantes de Danemark*, dans la *Cista medica* de Bartholin, et un *Catalogue des plantes du jardin de Christiern IV*, Copenhague, 1642, in-12.

SPERONI DEGLI ALVAROTTI (SPERONE) littérateur italien, né à Padoue, en 1500, d'une famille noble, mort en 1588, commença, à 24 ans, à enseigner la philosophie dans sa patrie. Les magistrats de cette ville l'ayant envoyé à Venise, il s'acquit tant de réputation que, lorsqu'il parlait dans le sénat, les avocats et les juges des autres tribunaux quittaient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speroni sont : | des *Dialogues*, en italien, Venise, 1595, in-8°. Il y en a dix sur des sujets de morale. Speroni lisait les vieux auteurs, et y prenait ce qu'ils avaient de bon; ainsi ses larcins étaient plus cachés. Ces dialogues ont été traduits en français par Gruget, in-8°, 1551. | *Canace*, tragédie, 1597, in-4°; | des *Discours*, 1596, in-4°; | *De la préséance des princes*, en italien, 1598, in-4°; | des *Lettres*, 1606, in-12.

SPIELMANN (JACQUES-REINHOLD), chimiste, né le 31 mars 1722 à Strasbourg, fit ses premières études dans cette ville, et alla ensuite les perfectionner dans plusieurs universités d'Allemagne et à Paris. De retour à Strasbourg, il exerça quelque temps l'état de pharmacien, comme successeur de son père, et prit le grade de docteur en médecine. En 1756, Spielmann fut nommé professeur de poésie à l'université de Strasbourg; puis il obtint une chaire de médecine, de chimie et de botanique, et mourut dans sa ville natale en 1783. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisans ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans ses ouvrages. Les principaux sont : | *In-*

stitutiones chemiæ prælectionibus academicis accommodatæ, Strasb., 1763, 1766, in-8°, traduit en français par Cadet le Jeune; Paris, 1777, 2 vol in-8°; | *Institutiones materiæ medicæ*, etc., Strasbourg, 1774, in-8°, traduit en allemand par J.-J. Spielmann, fils de l'auteur et médecin, ibid., 1775; | *Pharmacopœa generalis*, ibid., 1783, in-4°; | des *Dissertations*, 1777-1781, 4 vol. in-4°. Spielmann était membre ou correspondant de diverses académies et sociétés savantes.

SPIFAME (JACQUES-PAUL), né à Paris, était originaire de Lucques, en Italie. Après avoir occupé différentes places, telles que celles de conseiller, de président au parlement, de maître des requêtes, de conseiller-d'état, il entra dans l'état ecclésiastique, fut élevé à l'évêché de Nevers, et se trouva aux états tenus à Paris, 1557. Ce prélat, frivole et voluptueux, entretenait alors une femme qui lui persuada de se retirer avec elle à Genève. Spifame, plus subjugué par sa passion que convaincu de la sagesse de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, et prit le nom de *Passy*, terre dont Jean Spifame son père était seigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de ministre. Ce prince le députa à la diète de Francfort, pour justifier les protestans qui avaient pris les armes, et s'étaient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Eglise. De retour à Genève, il fut soupçonné de négocier sous main pour rentrer dans l'Eglise catholique. « C'est pourquoi, dit un » historien, on lui suscita une accusa- » tion, vraie ou fausse, d'avoir fait un » faux contrat; on lui fit son procès, et » il fut condamné à avoir la tête tranchée : » ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, selon un écrivain protestant, un grand repentir de ses fautes. Ne pourrait-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de scandale la religion catholique? — Son frère, RAOUL SPIFAME, avocat au parlement de Paris, se fit interdire de sa profession, à cause de la bizarrerie de son imagination. Il prit le titre de *Dictateur et de garde du sceau dictatoire et impérial*. Il est mort à Melun en 1563. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Dicæarchiæ Henrici regis christianissimi progymnasmatæ*, in-8°, sans date ni lieu d'impression. Ce volume contient 509 arrêts de sa composition, qu'il suppose

avoir été rendus par Henri II, en 1556. Se mettant à la place du souverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choses impraticables, et quelques-unes utiles et sensées. M. Auffrai a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de son goût, et les a publiées sous le titre de *Vues d'un politique du XVI^e siècle*, Paris, 1775, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec MARTIN SPIFAME, dont les plates poésies parurent en 1583, in-16.

SPIGEL (ADRIEN), né à Bruxelles, en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il était professeur en anatomie et chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction, que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de Saint-Marc, et lui fit présent d'un collier d'or. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Amsterdam, par Jean-Antunide van der Linden, en 1645, 3 vol. in-fol., en latin. On estime surtout le traité : *De humani corporis fabrica*.

SPINA (ALEXANDRE della), religieux du couvent de Sainte-Catherine de Pise, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut en 1513. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son temps les lunettes, vers l'an 1295, et ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui était alors un secret en Italie, n'en était pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étaient en usage dès la fin du 12^e siècle; mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui aurait été en France en usage pendant un siècle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue; si, au contraire, elle ne s'est pas affaiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses, que les sens captivés et assujétis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisaient jusqu'à cent ans, et que dès l'âge de cinquante ans, la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesuro des caractères suffit seule pour expliquer cette différence, vu surtout que les presbytes se servent de lunettes, tant pour les petits que pour les grands caractères (Voyez SALVINO).

On trouve une Notice sur Spina dans les *Memorie istoriche degl' illustri Pisani*, par le père Canovaï, t. 2, p. 255.

SPINA ou de L'ESPINE (ALPHONSE), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, inquisiteur à Toulouse vers l'an 1439, avait été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium fidei*; ouvrage très médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-fol. qu'in-4°. Il y en a une édition de Nuremberg, en 1494, in-4°.

SPINA (BARTHÉLEMY), natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de Saint-Dominique vers l'an 1494. Il fut maître du sacré palais, et l'un de ceux que le pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matières que l'on devait proposer au concile de Trente. On a de lui divers ouvrages en 5 vol. in-fol.

SPINA (JEAN de L'EPINE, ou), fameux ministre calviniste, avait été religieux augustin. Il assista au colloque de Poissy, et échappa au massacre de la Saint-Barthélemy. On a de lui plusieurs livres de morale et de controverse, assez mauvais. Il mourut, en 1594, à Saumur.

SPINA (JOSEPH), cardinal, naquit à Sarzane, en 1756, de parens nobles, et se rendit à Rome, pour y étudier la jurisprudence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'attacha à Pie VI qu'il suivit en Toscane, et qui le nomma archevêque de Corinthe. Spina accompagna aussi le saint Père en France dans son exil, lui administra les derniers sacrements, et fut son exécuteur testamentaire. Pie VII l'envoya à Paris avec d'autres plénipotentiaires (MM. Caselli et Consalvi), pour y traiter du concordat, et il souscrivit avec eux à cet acte, le 15 juillet 1804. (Voyez CONSALVI.) Ses nombreux services lui méritèrent la pourpre de Rome : il fut légat du pape à Forlì et à Bologne, devint évêque de Palestrine, et mourut en 1828.

SPINOLA (CHARLES), jésuite, était fils unique d'Octave Spinola, comte de Tascoale, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II, et petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célèbre sous Charles-Quint. Le père Spinola naquit à Gènes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui était évêque de cette ville, s'y fit jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille, étudia les mathématiques sous le fameux Clavius,

et les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, et l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1595, fut pris par les Anglais, qui le menèrent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, et se rembarqua au mois de mars 1598, et prit terre à Nangasaki en 1602. Il y travailla avec zèle et avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris et mis en prison à Omura : il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, et en sortit en 1622 pour être mené à Nangasaki, où il fut brûlé vif le 40 septembre avec le père Sébastien Kimura, le premier prêtre japonais, et quelques autres religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, et un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien par le père Fabio Ambrosio Spinola, et dédiée à un seigneur de sa maison, traduite en latin par le père Germain Huguin, et dédiée au célèbre Ambroise Spinola, gouverneur des Pays-Bas. Le père d'Orléans a aussi écrit sa *Vie* en français.

SPINOLA (AMBROISE, marquis de), né en 1571, et mort en 1650, était de l'illustre maison de Spinola, originaire de Gènes, et dont les branches se sont répandues en Italie et en Espagne : l'aînée s'établit à Gènes. Il fit ses premières armes en Flandre, à la tête de 9,000 Italiens, la plupart vieux soldats et gens de condition. Il n'y fut pas long-temps sans se signaler. Bientôt après, le roi d'Espagne lui donna ordre de lever cinq régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devait exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric, son frère, l'appela ailleurs. Le siège d'Ostende trainait en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étaient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; et le monarque, croyant qu'il avait voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avait dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avait tracé à Henri IV, qui dit à

cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, et celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu, en 1608, une trêve avec les états-généraux, Spinola jouit de quelque repos ; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Clèves et de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel, et d'autres places. En 1625 il prit Breda, après un siège sagement conduit, et continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, en 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudens, qui venaient régulièrement de Madrid à Spinola, gênaient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur.* Cependant Philippe III avait tant de confiance en ses talens, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siège de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise et l'incertitude du succès, le roi lui écrivit pour toute réponse : *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandait au prince Maurice quel était le premier capitaine de son siècle ? *Spinola est le second*, répondit-il. Strada, Bentivoglio, Grotius et de Thou ont consigné dans leurs ouvrages les principaux traits de la vie de cet illustre capitaine.

* **SPINOLA (NICOLAS-GAETAN)**, cardinal-prêtre du titre de Saint-Nérée et de Saint-Achillée, de l'illustre maison de Spinola de Gènes, naquit en Espagne le 20 février 1659 ; il entra jeune dans la prélature romaine, en parcourut tous les degrés, et en remplit les principales charges. Il était président de la chambre apostolique en 1693, et clerc de la même chambre en 1696. En 1706 il fut nommé à la nonciature de Florence, et fait archevêque de Thèbes ; *in partibus infidelium*. Il était auditeur-général de la chambre apostolique en 1715, lorsque Clément XI le créa cardinal, dans sa promotion du 16 décembre de la même année. Le 49 du même mois, le pape lui donna le chapeau. Le 8 juin 1716, il lui assigna le titre de presbytéral de Saint-Sixte, qu'il quitta en 1728, pour prendre celui de Saint-Nérée et de Saint-Achillée. Il était, en 1718, préfet de la congrégation de la *Consulte*. Il le fut depuis de celle des *Confins*. Il mourut à Rome, le 14 avril 1735, âgé de 76 ans accomplis.

SPINOLA (GEORGES), cardinal, de la

même maison que le précédent, né à Gènes, le 5 juin 1667, fut pendant quelque temps commandeur de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Ayant été désigné, en 1711, pour la nonciature de Barcelone il fut nommé archevêque de Césarée, *in partibus infidelium*, le 1^{er} juillet de la même année, et sacré en cette qualité le 7 du même mois. Au mois de juillet 1713, il fut désigné nonce à la cour de Vienne, et fit son entrée solennelle en cette ville, le 11 mars 1714. Clément XI le créa cardinal, le 29 novembre 1710. C'était la quatorzième promotion que faisait ce pape. Spinola n'avait point encore quitté Vienne, et le 18 février 1720, il eut l'honneur de recevoir la barrette des mains de l'empereur. De retour à Rome, la même année, il reçut le chapeau, le 19 décembre, dans un consistoire public, et le 16 janvier suivant, le pape lui assigna le titre presbytéral de Sainte-Agnès *hors des murs*. Clément XI étant mort le 49 mars 1721, et Innocent XIII lui ayant succédé, ce nouveau pontife, le lendemain de son exaltation, nomma le cardinal Spinola son ministre et secrétaire d'état. Il exerça cette charge pendant tout le pontificat de ce pape. Le 12 juin 1726, après l'exaltation de Benoît XIII, il fut fait préfet de la congrégation de l'*Immunité*, et le 25 juin 1727, nommé légat à Bologne pour trois ans. Le temps de sa légation étant achevé, il revint fixer son séjour à Rome. Il quitta le titre de Sainte-Agnès pour celui de Sainte-Marie *in Transtevere*, et ce dernier encore pour celui de Sainte-Praxède : il passa de l'ordre des prêtres dans celui des évêques, par la mort du cardinal Barberini, doyen du sacré collège, eut l'évêché de Palestrine, et mourut le 17 janvier 1739, dans sa 72^e année. Outre ces cardinaux, la maison de Spinola en a eu plusieurs autres, savoir : — **Jules Spinola**, archevêque de Laodicée, nonce à Vienne, créé par Alexandre VII, dans sa promotion de 1666, cardinal du titre de Saint-Silvestre, puis de Saint-Martin-aux-Monts, évêque de Sutri, de Napi et de Lucques, mort le 11 mars 1701, âgé de 79 ans. — **Jean-Baptiste Spinola**, dit le cardinal de Sainte-Cécile, long-temps gouverneur de Rome, archevêque d'Acerenza, puis de Gènes, créé cardinal par Innocent XI dans la promotion de 1681, mort le 4 juin 1704, âgé de 89 ans. — Enfin, un autre **Jean-Baptiste Spinola**, aussi gouverneur de Rome, et camer-

lingue de la sainte église, créé cardinal du titre de St.-Césaire, puis des Saints-Apôtres, sous le nom de *San-Cesarino*, par Innocent XII dans la promotion de 1695, mort le 19 mars 1719, âgé de 73 ans.

SPINOSA (**BARUCH**, puis **DEVOIT** de), chef des panthéistes modernes, né à Amsterdam en 1652, était fils d'un juif portugais marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et se consacra tout à celle de la philosophie. Plus il acquérait de connaissances, et plus il se formait de doutes, sur le judaïsme que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. Il embrassa la religion de Calvin, et fréquenta les églises des memnonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch* en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il ne se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'amusa à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à la Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonnateurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. Spinoza, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et portait sur le visage un caractère de réprobation. Ses traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier athéisme en système, et en un système déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinoza qui a fait le plus de bruit, est un traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié in-4°, à Hambourg, en

1670, où il jeta les semences de l'athéisme qu'il a enseigné hautement dans ses *Opera posthuma*, imprimés in-4°, en 1677. Le *Tractatus theologico-politicus* a été traduit en français, sous trois titres différents, par Saint-Clair (*voyez GLAIN*). Le but principal de Spinoza a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéisme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux, infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnaît dans l'univers qu'une seule substance, à laquelle il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs et souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'ancien Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : principe absurde, qu'il étend jusqu'à Moïse et à J.-C. même; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son *Traité de morale*, il nie, d'après Lucrèce, « que les yeux soient » faits pour voir, les oreilles pour entendre, les dents pour mâcher, l'estomac » pour digérer : » il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinoza avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'est ce fanatisme plus ou moins vif de vanité, d'ostentation de singularité, qui anime presque tous les ennemis de la religion, et fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophes*. Ce n'était que par degrés que Spinoza était tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paraît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes*, démontrés selon la manière

des géomètres, Amsterdam, 1667, in-4°, en latin. « On prétend, dit un auteur, qu'il avait des mœurs ; mais outre que ces assertions sont toujours vagues et sans preuves, et qu'un épicurien conséquent ne doit se priver de rien, qu'en pourrait-on conclure de plus que pour les anges dégradés et convertis en démons, qui ne sont ni des âmes charnelles, ni des esprits bouchés ? L'orgueil conduit aux mêmes précipices que les vices de la chair. L'égarement de Spinoza provint d'avoir creusé les matières de la religion, avec une curiosité profane et toute la témérité de la présomption, comme aussi d'avoir soumis les œuvres de Dieu aux procédés mal conçus de la géométrie, et les preuves de fait aux raisonnemens d'une vaine dialectique. » Les absurdités du spinozisme ont été solidement réfutées par un très grand nombre d'auteurs, entre autres par Cuper, dans ses *Arcana atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4° ; par dom François Lami, bénédictin ; par Jacquelinot dans son *Traité de l'existence de Dieu* ; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable religion*, imprimé à Paris en 1688 ; et dans les écrits donnés sur cette matière en ces derniers temps. Voyez les *Mémoires* de Nicéron (tome 13), qui a profité de la *Vie de Spinoza* par Colérus, insérée dans la *Réfutation de Spinoza* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12, et d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8°. Les extravagances de Spinoza ont été reproduites en 1770, dans le *Système de la nature*, et victorieusement réfutées en 1774, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. Le professeur Paulus a publié en 1803, à Iéna, les *Oeuvres de Spinoza*, 2 vol. in-8°. Sa *Vie*, dont nous avons parlé, et qui est écrite en hollandais, par Lucas, médecin, et qui a été publiée sous le nom de Colerus, la Haye, 1706, in-8°, a été traduite en français, ibid., 1706, in-8°, et en allemand, Francfort et Leipsick, 1733, in-8°.

SPIRIDION (saint), évêque de Trémithonte, dans l'île de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galère, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile général de Nicée en 325, et vécut jusques après le concile de Sardique en 347. Son zèle et ses miracles

lui firent un grand nom. Il était si pénétré de respect pour les saintes Ecritures, qu'il ne voulait pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Lédres, ayant, dans un discours qu'il faisait dans une assemblée des évêques de l'île de Chypre, substitué le mot *lit* à celui de *grabat*, dans ce passage de saint Marc (chapitre 9), *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement, et lui demanda s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir. Sozomène rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité : mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison ; il n'y avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison, et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, et invita son hôte à en faire autant. Calvin et Kemnitiüs ont voulu conclure de là que la pratique du jeûne n'était pas alors d'obligation ; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

SPIZEL ou **SPIZELIUS** (THÉOPHILE), écrivain protestant né à Augsbourg ou dans la Styrie, en 1639, remplit pendant vingt-neuf ans les fonctions de diacre et de pasteur de l'église Saint-Jacques, et en 1690, il obtint la dignité d'*ancien*. Il est mort en 1691. Il a composé plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités, l'un intitulé : *Felix litteratus*, 2 vol. in-8°, et l'autre *Infelix litteratus*, 2 vol. in-8°. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens des lettres, et les malheurs qui leur arrivent, quand ils étudient par de mauvais motifs, et plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu et l'utilité du prochain : vues excellentes, où les savans vrais et prétendus de nos jours trouveraient à profiter. Nous avons encore de lui : | une espèce d'essai de Bibliothèque, sous le titre de *Sacra bibliothecarum illustrium arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8° ; mais cet *Essai* manque de clarté et de méthode, et ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs ; | *Sincensium res litterariae*. Leyde, 1660, in-12 ; | *Confutatio relationis Montesiniae de reperiendis in America tribubus israeliticis*. Bâle, 1661. Voyez MENASSEH-BEN-ISRAEL.

SPON (CHARLES), né à Lyon en 1609,

d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, et mourut à Lyon en 1684, après avoir publié : | en vers héroïques, les *Pronostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sibylla medica*, Lyon, 1661, in-4° ; | *Myologie* en vers, dans la Bibliothèque anatomique de Manget ; | *Pharmacopée de Lyon*, etc.

SPON (JACOB, fils du précédent, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, et revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue réformée le fit sortir en 1683, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse ; mais il mourut en chemin à Vevey, près du lac de Genève. Nous avons de lui divers ouvrages ; les principaux sont : | *Recherches curieuses d'antiquités*, in-4°, Lyon, 1683 ; ouvrage savant ; | *Miscellanea eruditæ antiquitatis*, Lyon, 1683, in-fol. ; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles ; | *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, faits en 1675 et 1676*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12 ; réimprimés à la Haye en 1680 et en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités et les commerçans ; | *Réponse à la Critique publiée par Guillet contre ces Voyages*, Lyon, 1679, in-12 ; | *Histoire de la ville et de l'état de Genève*, in-12, en 2 vol. ; réimprimée à Genève en 1700, en 2 vol. in-4° et en 4 vol. in-12, avec fig. et les *Notes* de Gautier, secrétaire d'état. Cette histoire est pleine de recherches, mais elle n'est pas toujours fidèle. Le style manque de précision, de pureté et d'élégance ; | *Recherches des antiquités et des curiosités de la ville de Lyon*, 1673, in-8° ; | *Bevanda asiatica, seu de cafe*, Leipzig, 1703, in-4° ; | *Observations sur les fièvres*, in-12, 1684 ; | *Ignotorum atque obscurorum quorundam deorum arcæ*, 1676, in-8°, avec des notes ; | *Aphorismi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec et latin.

SPONDE (HENRI DE), né à Mauléon de Soule, bourg de Gascogne, en 1568, d'un calviniste, secrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans la religion de son père. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Dans sa jeunesse il annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, et une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçait la charge de maître des requêtes pour le roi de

Navarre, lorsque les livres de controverse des cardinaux du Perron et Bellarmin touchèrent son cœur et éclairèrent son esprit. Il abjura, à l'exemple de son frère aîné, le calvinisme en 1595, et accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les hérétiques de son diocèse. Il y établit une congrégation ecclésiastique, des séminaires, des maisons religieuses, et se signala par toutes les vertus épiscopales. Cet illustre prélat finit ses jours à Toulouse en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage est l'*Abbrégé des Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol., et la continuation qu'il en a faite depuis 1127, jusqu'à l'an 1622, 2 vol. in-fol., Paris, 1639. (La continuation des *Annales* de Baronius fut ensuite reprise par Frizon). Quoique cet *Abbrégé* ne soit pas parfait, et qu'il y ait presque autant de fautes que dans *Baronius*, il est très utile pour ceux qui ont les *Annales* de ce cardinal. Il sert à leur rappeler les faits principaux, qui y sont détaillés avec netteté et choisis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales sacrées de l'Ancien-Testament, jusqu'à J.-C.*, in-fol., qui ne sont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniël. On a aussi de Sponde des *Ordonnances synodales*. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de la Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De cæmeteriis sacris*, 1596, augmenté en 1638, in-4° ; *Les cimetières sacrés*, Bordeaux, 1599, in-8°, renferme des recherches curieuses. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit sa *Vie* : son *Eloge* se trouve dans Nicéron et dans les *Hommes illustres* de Perrault. — Son frère aîné, Jean de SPONDE, abjura aussi le calvinisme, et mourut en 1595. On a de lui : des *Commentaires* sur Homère, 1606, in-fol. ; une *Réponse au Traité* de Beze sur les *Marques de l'Eglise*, Bordeaux, 1595, in-8°.

SPRANGER (BARTHÉLEMY), peintre, naquit à Anvers en 1546. Le désir d'apprendre fit concevoir au jeune artiste le projet de voyager : il passa en France, d'où il partit peu de temps après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome lui mérita la protection du cardinal Farnèse, qui l'employa à son château de Caprarole. Ce prélat le présenta ensuite au pape Pie V, dont Spranger

reçut beaucoup de témoignages d'estime et de générosité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II et Rodolphe II le mirent dans l'opulence, et le comblèrent d'honneurs. Spranger, dans ses productions, s'est toujours laissé conduire par son caprice, sans consulter la nature; ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours sont aussi trop prononcés; mais ce peintre avait une légèreté de main singulière. Sa touche est en même temps hardie et gracieuse, et son pinceau d'une douceur admirable. Il mourut à Prague l'an 1623. On a vu, depuis 1806 jusqu'en 1815, six tableaux de ce maître au musée de Paris; ils ont été rendus à la cour de Vienne.

SPRAT (THOMAS), prélat anglais, fils d'un ministre de la province de Devonshire, naquit à Tallaton, en 1656. Il devint l'un des premiers membres de la société royale de Londres, chapelain de George, duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Westminster, et enfin évêque de Rochester en 1684. Ce prélat, aussi versé dans la politique que dans les sciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ses ouvrages sont bien écrits en anglais. On estime surtout son *Histoire de la société royale de Londres*, 1667, dont on a une mauvaise traduction française imprimée à Genève en 1669, in-8°.

* **SPRENGEL (KURT)**, médecin allemand distingué, était fils d'un pasteur de village, et naquit en 1768, près d'Anklam. Il prit ses grades, en 1787, à l'université de Halle, dont il devint un des membres les plus distingués. et y occupa avec succès diverses chaires. La botanique, la médecine, et enfin la philosophie (1808) furent successivement l'objet de son enseignement. Ce savant est connu par ses travaux en botanique et en médecine, et surtout par une *Histoire de la médecine*, qui a été traduite en plusieurs langues. La 3^e édition a paru en 1821; mais le cinquième volume n'a été publié qu'en 1828. Une édition de *Dioscorides* occupa les dernières années de Kurt Sprengel, qui mourut à Halle le 15 mars 1835, après y avoir été aussi directeur du jardin de botanique. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : | *Specimen inaugurale sistens rudimentorum nosologiae dynamicorum protogomena*, Halle, 1787, in-8°; | *Lettres sur le magnétisme animal*,

traduites du suédois et du français en allemand, avec des additions, Halle, 1788, in-8°; | *Nouvelles notices littéraires pour les médecins, les chirurgiens et les naturalistes*, nos 1 à 4, Halle, 1788-1789, in-8°; | *De historiâ doctrinæ medicorum organicæ*, Halle, 1790, in-8°; | *Historia litis de loco venæ sectionis in pleuretide seculo XVI imprimis habitæ*, Halle, 1795, in-8°; | *Essai d'une histoire pragmatique de la médecine*, ouvrage qui, avec quelques défauts, offre beaucoup d'érudition; | *Mémoires pour l'histoire de la médecine*, 1794-1796, 3 parties, in-8°; | *Manuel de pathologie*, 1795-1797, 3 vol. in-8°, auquel on a reproché d'être trop exclusivement écrit dans les vues des vitalistes, et de trop négliger les altérations organiques : cette doctrine avait été auparavant en vogue à l'école de Montpellier, et elle l'était alors en Angleterre et ailleurs. | *Antiquitates botanicæ*, Leipsick, 1798, in-4°, avec 2 planches. | *Revue critique de l'état de la médecine dans le dernier siècle*, 1801, in-8°; | *Introduction à la connaissance des plantes*, en forme de lettres, Leipsick, 1802-1804, 3 vol. in-8°, figures; cet ouvrage qui est très estimé, renferme les principaux travaux de l'auteur sur la botanique. | *Histoire des principales opérations de chirurgie*, 1803, in-8°; | *Flora Hallensis tentamen novum*, 1806, in-8°, avec un supplément et orné de 12 planches; | *Historia rei herbariæ*, Amsterdam, 1807-1808, 2 vol. in-8°; c'est une histoire raisonnée de la botanique, classée par époque jusqu'en 1778. Plusieurs auteurs y ont puisé, en oubliant de nommer l'auteur auquel ils faisaient leurs emprunts. | *Institutiones physiologicæ*, Amsterdam, 1809-1810, 2 vol. in-8°. Kurt Sprengel a aussi traduit plusieurs ouvrages : du suédois, le *Voyage au Japon* de Thunberg; du hollandais (avec Forster), la *Description de l'Archipel*, de l'amiral Kingsbergen; du français, la *Nouvelle mécanique des hommes* de l'homme et des animaux, par Barthéz; de l'anglais, la *Médecine domestique* de Buchan, etc.

* **SPURZHEIM (GASPARD)**, célèbre médecin allemand, naquit à Longueil, près de Trèves, le 31 décembre 1776, et étudia la médecine à Vienne en Autriche, où il fut reçu docteur. Élève du docteur Gall (Voyez GALL), il se montra partisan enthousiaste du système cranio-logique de ce médecin, et parcourut les diverses parties de l'Europe dans le désir

d'en propager les doctrines. En 1832, Spurzheim s'était rendu aux Etats-Unis d'Amérique, afin d'y enseigner la phrénologie, et il venait de terminer un cours, dans lequel il avait développé les principes et les applications de sa doctrine, lorsqu'il fut atteint par le typhus auquel il succomba, le 10 novembre 1832, à Boston. Pendant toute sa vie il avait été associé aux travaux de Gall, et c'est conjointement avec lui qu'il a publié la plupart de ses recherches sur l'anatomie du cerveau. Spurzheim a toutefois apporté quelques modifications au système de ce célèbre médecin. Nous citerons de lui : | *Anatomie et physiologie du système nerveux* ; | *Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier*, Paris, 1809 ; | *Système physiognomique des docteurs Gall et Spurzheim, fondé sur un examen physiologique et anatomique du système nerveux en général et de celui du cerveau en particulier, ainsi qu'une indication des dispositions et manifestations de l'esprit* ; seconde édition, in-8°, Londres, 1815 ; | *Examen des objections faites en Angleterre contre les doctrines de Gall et de Spurzheim*, Edimbourg, 1817 ; | *Observations sur les dérangemens manifestes de l'esprit*, Londres, 1817, in-8° ; ces trois derniers ouvrages sont écrits en anglais ; | *Observations sur la folie*, Paris, 1818, in-8° ; | *Observations sur la phrénologie, ou la Connaissance de l'homme moral et intellectuel, fondée sur les fonctions du système nerveux, avec gravures*, Paris, 1818, in-8°.

SQUIRE (SAMUEL), savant anglais, né en 1714, évêque de Saint-David, au pays de Galles, mort en 1766, a publié plusieurs ouvrages où il y a de l'érudition et du zèle contre l'incrédulité : | *Défense de l'histoire des anciens Hébreux* ; | *L'indifférence inexcusable en fait de religion*, 1748, in-12 ; | *Principes de religion*, 1763 ; | *Isis et Osiris*, de Plutarque, en grec et en anglais, Cambridge, 1744, in-8°. Le texte grec est fort exact, et la traduction est estimée. | *Essai sur la chronologie et la langue des anciens Grecs* ; | *Recherches sur la constitution d'Angleterre*.

SSEMA-KOUANG. Voyez SEE-MA-KOUANG.

STAAL (madame de), connue d'abord sous le nom de mademoiselle de Launai, naquit à Paris d'un peintre, qui forcé de s'expatrier, se réfugia en Angleterre et y mourut. M^{lle} de Launai reçut sa pre-

mière éducation dans l'abbaye de Saint-Sauveur en Normandie, où sa mère s'était retirée. De là elle passa dans un couvent de Rouen, où elle acquit beaucoup d'instruction. A la mort de la supérieure, elle vint à Paris dans un autre couvent. Là elle fit la connaissance de la duchesse de la Ferté, qui, charmée de son esprit la conduisit à Versailles. Enveloppée, sous la régence, dans la disgrâce de la duchesse du Maine, chez laquelle elle avait été d'abord femme de chambre, et dont elle gagna ensuite la confiance, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Bastille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princesse, qui, par reconnaissance la maria avec M. de Staal lieutenant aux gardes suisses, et depuis capitaine et maréchal-de-camp. Son caractère était mêlé de bonnes et de mauvaises qualités ; mais celles-là l'emportaient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis sa mort les *Mémoires de sa vie*, Londres (Paris), 1755, 4 vol. in-12, composés par elle-même ; les deux derniers contiennent 23 lettres mêlées de prose et de vers et deux comédies. Ces mémoires n'offrent pas des aventures fort importantes ; mais elles sont assez singulières. Quelques critiques prétendent que M^{me} de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardait dans ses *Mémoires*. Les *Mémoires* seuls ont été imprimés à Paris, 1783, 2 vol. in-12. En 1801, on a publié le recueil de ses *Lettres au chevalier de Mesnil, au marquis d'Héricourt et à M. de Silly*, 2 vol. in-12. Toutes les *Œuvres* de M^{me} de Staal ont été recueillies par Renouard, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

STACE (PUBLIUS-PAPINIUS-STATIUS), Napolitain (1), vivait du temps de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de bassesse. Ce poète latin plaisait fort à cet empereur, par la facilité qu'il avait de faire des vers sur-le-champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J.-C.

(1) Le Dante, dans son poème du *Purgatoire*, fait naître Stace à Toulouse ; mais il s'est trompé. Il y a eu deux Stace, dit M. Portirelli, le poète Statius Papinius de Naples, et Statius Sordicus, ou Ursinus, de Toulouse. . . . Une semblable erreur a été commise par Placide Lactance qui, à la fin de ses commentaires, sur les poèmes de la Thebaïde et de l'Achilléide, dit en confondant les deux Stace : *Si quis autem unde fuerit (Statius) querat, invenitur fuisse Tholosensis, quæ civitas Galliarum est ; idèquæ in Galliâ celeberrimè docuit rhetoricam, sed postea veniens Romam, ad poetram se transiit.* » (Notes de M. Portirelli, *Divine comédie*, édition de Milan, 1804.)

Nous avons de Stace deux poèmes héroïques dédiés à ce tyran odieux, qu'il place dans le ciel, sans doute entre Octave et Néron : c'est la *Thébaïde*, en 12 livres; et l'*Achilleïde*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poète a encore fait cinq livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pièces de vers sur différens sujets. On y trouve (liv. 5. chap. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer et à nourrir hors de propos d'accablans souvenirs :

Excidat illa dies ævo: nec postera credant
Sæcula. Nos certe tacemus, et obruta multa
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.

Vœu qui néanmoins ne doit pas affaiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les poésies de Stace furent fort estimées de son temps à Rome; mais le goût avait perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur; et, à l'égard de ses poèmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poète, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'était un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons M. Huet, Malherbe admirait la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, et préférait Stace à Virgile; ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement et de son goût. La première édition de ce poète est celle de Rome, 1475, in-fol. Nous citerons celle qui parut en 1600 par les soins de Lindebrog. Le meilleur et le plus ample *Commentaire* qu'on ait sur lui est de Gaspar. Barth, 1671, in-4°. M. l'abbé Cornilione a donné une traduction française de *Stace*, 1778, 1783, en 3 vol. in-12. Les *OEuvres complètes* de Stace, avec la froide traduction de ce dernier, ont été réimprimées en 1820, 5 vol. in-12. M. Luce de Lancival a donné une imitation en vers de l'*Achilleïde*. (Voyez MAROLLES et LUCE de LANCIVAL.)

STACKHOUSE (THOMAS), théologien anglais, né en 1680, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins et Woolston, empiriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : | *Le Sens littéral de l'Ecriture*, 1738, 3 vol. in-8°, traduit en français, 3 vol. in-8°; | un *Corps* complet de théologie, dont on a

aussi une version française; | une *Histoire générale de la Bible*, 1752, 2 vol in-fol. plusieurs fois réimprimée.

STADIUS (JEAN), né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui : | des *Ephémérides*, Cologne, 1536 et 1570, in-4°; | *Tabulæ æquabilis et apparentis motus celestium corporum*, 1560; | *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie; mais il paraît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

* STAEL-HOLSTEIN (ANNE-LOUISE-GERMAINE NECKER, baronne de), née à Paris le 22 avril 1766, fut élevée par sa mère avec une rigueur méthodique que son père s'efforça de tempérer par ses bontés. La maison de M^{me} Necker était fréquentée par les littérateurs les plus renommés de la capitale; l'abbé Raynal, Marmontel, Buffon, Thomas, Grimm, etc., se rendaient assidûment auprès de la nouvelle Aspasia; et c'est au milieu de leur société que mademoiselle Necker forma son esprit, et qu'elle prit de bonne heure le goût des beaux-arts et de la littérature : aussi, à peine âgée de quinze ans, elle fit des extraits de l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et y ajouta des *Réflexions*. A vingt, elle composa trois *Nouvelles*, dont elle fit jouir le public vers 1789. Ce premier essai fut suivi de *Lettres sur les écrits et le caractère de J. J. Rousseau*; ouvrage où, à travers des traits délicats, des aperçus fins et variés, on reconnaît la jeunesse de l'auteur qui lui fait adopter les paradoxes de son héros. Mademoiselle Necker, douée de talens et de qualités que le monde estime, fut recherchée, et, jeune encore, elle fut unie au baron de Staël, gentilhomme suédois. (Voyez l'article suivant.) Son nouvel état ne changea rien à ses goûts et à ses occupations, et elle continua à cultiver les lettres. Cependant le torrent révolutionnaire entraînait tout autour d'elle. Son père, victime de l'incendie qu'il avait contribué à allumer, échappa par la fuite à la fureur du peuple, et elle-même fut obligée de suivre la fortune de celui qui lui avait donné le jour; mais la position de son époux la rendit bientôt au séjour de la capitale, où elle publia quelques écrits politiques : avant le 10 août, elle avait rédigé un *plan d'évasion du roi*.

et elle adressa plus tard au gouvernement révolutionnaire une *défense de la reine*. Madame de Staël connut Bonaparte en 1797, et, soit que ses principes politiques ne fussent pas en harmonie avec ceux de ce génie audacieux, ou qu'elle ait eu part à un écrit de son père, dans lequel le premier consul n'était pas ménagé, elle fut exilée d'abord en 1801, et une seconde fois en 1807. L'Allemagne, la Russie et l'Angleterre la virent tour à tour, et reçurent l'hommage qu'elle offrait à tout ce qui souriait à sa brillante imagination. Enfin, à la restauration, elle put revoir ce Paris qu'elle avait quitté avec tant de regrets : elle s'y enviroonna de nouveau de ce que la société offrait de plus brillant ; et sonsalon devint comme un cabinet diplomatique, où l'on discutait sur les affaires d'état. L'apparition momentanée de Bonaparte sur le territoire français l'éloigna de la capitale, et, dans le temps, on lui fit l'honneur de publier qu'elle avait contribué par ses démarches à la coalition des alliés contre la France : mais sa haine pour Bonaparte n'avait pas pour principe l'amour de la patrie, et, si elle le détestait, ce n'est pas tant parce qu'il opprimait la France que parce qu'il opprimait la révolution, dont elle aimait toujours les principes. Madame de Staël, après une maladie assez longue, mourut à Paris le 14 juillet 1817. Elle a laissé un fils et une fille qui est devenue l'épouse du duc de Broglie. Elle s'était unie, pendant un de ses exils, à un officier français, M. de Rocca, dont elle a eu un fils ; mais ce mariage ne fut rendu public qu'à sa mort. Les *Oeuvres* de cette femme d'esprit ont été réunies et publiées par son fils, en 18 vol. in-8°. Elles sont précédées d'une *Notice* sur les écrits et le caractère de l'auteur, par madame Necker de Saussure, sa parente. Cette Notice est curieuse, non par les détails qu'elle donne sur la vie de madame de Staël, dont elle ne parle guère, mais par le ton d'enthousiasme et les éloges outrés qu'on y trouve depuis le commencement jusqu'à la fin. Les principaux écrits de madame de Staël sont : | *Défense de la reine* ; | *Épître au malheur* ; | *Jeanne Gray*, tragédie ; | *Richard Cœur-de-Lion*, poème ; | *Delphine*, roman ; | *Corinne*, roman ; | *De l'Influence des passions sur le bonheur des individus* ; | *De la littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* ; | *De l'Allemagne* ; Savary-Rogio, nouveau ministre de la police, sai-

sit et fit mettre au pilon les dix mille exemplaires de la première édition de cet ouvrage, quoiqu'il eût été préalablement approuvé par la censure. Ce ministre enjoignit en même temps à l'auteur qui se trouvait alors dans la terre de Fossé (appartenant au comte de Salaberry), de sortir de France dans le délai de trois jours. | *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, ouvrage posthume. Madame de Staël avait reçu de la nature des dons et des qualités rares dans une personne de son sexe ; mais, nourrie dans les principes de la réforme, environnée dès son berceau d'esprits faux et brillants, et accoutumée à n'envisager dans les objets soumis à ses études que ce qui plait à l'imagination ou flatte l'orgueil, elle fut privée de la connaissance de ces principes fermes et stables qui maîtrisent nos inclinations et fixent notre raison : aussi tout s'est-il ressenti en elle de ce premier vice de son éducation. Elle n'a aimé que ce qui était conforme aux goûts qu'on lui avait inspirés ; elle ne s'est passionnée que pour les affections de famille ; ce qui a fait dire à un homme d'esprit que c'était un phénomène curieux que la perpétuelle admiration que tous les membres de la famille Necker professaient les uns pour les autres. On voit, en effet, M. Necker célébrer avec enthousiasme les vertus de sa femme et les talens de sa fille ; madame Necker recueillant, en extase, tout ce qui sort de la bouche de son époux ; madame de Staël, toujours à genoux devant leur image, leur rendre presque le culte d'adoration ; et ses enfans, dans le monument qu'ils ont élevé à sa mémoire, la préconiser comme la merveille la plus étonnante de la nature. Madame de Staël s'occupa beaucoup de politique ; mais si elle a obtenu de brillans succès dans un parti qu'elle anima long-temps, et dont elle dirigea les efforts, elle a été appréciée à sa juste valeur par des écrivains dont l'autorité mérite bien quelque considération. « Je ne crois pas, » dit M. de Bonald, qu'il y eût en Europe un écrivain moins appelé à écrire » sur la politique ; et madame de Staël a » fait la même méprise qu'avait faite » M. Necker en gouvernant. M. Necker » était un homme d'affaires et un littérateur, et il se crut un homme d'état. Madame de Staël s'est tout-à-fait trompée » lorsqu'elle a voulu traiter de la constitution de la société ; sa doctrine politi-

» que est toute en illusions, sa doctrine religieuse en préventions ou en préjugés, et sa doctrine littéraire en paradoxes. » Bonaparte, qu'elle n'aima jamais, parce qu'il ne voulait jamais s'abaisser à recevoir ses doctes leçons, la blessa vivement dans une conversation où, avec son talent et son esprit ordinaire, elle lui traçait le plan qu'il aurait dû embrasser dans son administration ; Madame, lui dit-il, a-t-elle nourri ses enfans ? Cette interruption fut sentie, et, depuis cette époque, elle lui témoigna autant de haine qu'elle avait témoigné d'enthousiasme pour le vainqueur d'Italie. — Les ouvrages de madame de Staël peuvent être divisés en trois classes principales, les romans, les œuvres littéraires et les ouvrages politiques : nous ne croyons pas devoir faire ici mention expresse de ses poésies. *Delphine* et *Corinne* jouirent d'un succès auquel l'auteur ne fut pas insensible. Chénier, dans son *Tableau de la littérature française*, les appelle deux productions brillantes, riches de détails, et qui étincellent de traits ingénieux ou énergiques. Il est vrai que l'auteur d'un petit écrit très piquant fut plus sévère, et l'anti-romantique amusa quelque temps le public aux dépens de madame de Staël. On dit qu'elle voulut se peindre elle-même dans *Delphine*. *Delphine*, dit madame Necker de Saussure, est la réalité de madame de Staël dans sa jeunesse, comme *Corinne* en est l'idéal. Si elle eut cette prétention, on peut juger quelle opinion elle avait d'elle-même. « *Delphine*, dit Chénier, est précisément la première des femmes possibles... On ne doit composer aucune femme à *Corinne* ; c'est *Delphine* encore, mais perfectionnée. L'ensemble de *Corinne* est imposant ; mais l'auteur y exige une admiration respectueuse, un culte même pour les deux principaux personnages. » Les ouvrages de madame de Staël sur l'Allemagne et la littérature du Nord sont, à notre avis, ce qu'elle a laissé de plus judicieux et de mieux pensé ; il y a bien quelques paradoxes, de la passion, dans ce qu'elle embrasse comme dans ce qu'elle rejette ; mais elle analyse avec le coup d'œil rapide du génie les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, et son style emprunte les couleurs de chaque genre de poésie qu'elle passe en revue ; elle développe avec un talent supérieur les principaux systèmes des philosophes allemands, et éclaircit les téné-

bres dans lesquels ils semblent s'envelopper. Nous ne ferons pas le même éloge de son traité de *l'Influence des passions*, que nous regardons comme dangereux et peu digne de la plume d'une femme. Madame de Staël n'a pas laissé sur ses liaisons une réputation à l'ombre de toute critique ; elle avait des passions mais elle eût pu ne pas en instruire le public. Parmi les ouvrages politiques de cette femme si spirituelle, celui qui a fait le plus de sensation est sans contredit les *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, publiées après sa mort. L'illustre auteur que nous avons déjà cité dans cet article, et qui voulut bien dans le temps les réfuter, dans une brochure où la profondeur des pensées s'allie avec la beauté du style, va nous fournir le jugement que nous allons en porter. « Les sujets des ouvrages de madame de Staël étaient dans l'habitude de son esprit, la nature de son talent et le genre de ses connaissances. Celui-ci est d'un tout autre intérêt ; mais, quoiqu'il traite de politique et de la révolution, il n'a pas un autre caractère que ses aînés. C'est encore un roman sur la politique et la société ; c'est encore *Delphine* et *Corinne*, qui font de la politique comme elles faisaient de l'amour. Deux sentimens dominent dans son ouvrage : sa tendresse pour son père, son admiration pour l'Angleterre. Quand M. Necker est accusé, sa fille ne cherche pas à le justifier, elle le loue ; quand il est loué, elle n'applaudit pas, elle le divinise. En Angleterre, tout est parfait : c'est le paradis de l'Europe et le flambeau du monde... Cet ouvrage n'ajoute certainement rien à la réputation d'esprit dont l'auteur jouit, et il y a, comme semble, moins d'éclat de style que dans ses autres productions ; et peut-être, par l'exagération de ses idées libérales, l'amertume de ses censures, l'injustice de ses jugemens, laisserait-il une idée moins favorable de la bonté de son caractère. En général, les écrivains réformés n'ont pas mieux traité de la politique que de la religion. Leibnitz reprochait de graves erreurs à Pufendorf ; ceux qui sont venus plus tard ont enchéri sur lui, et madame de Staël sur tous les autres. C'est à cette politique que l'Europe doit la souveraineté populaire et ses inévitables conséquences. Jurieu, qui passait même parmi les siens pour un

• l'homme emporté, avait dit : *Le peuple est la seule autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes*. Madame de Staël va plus loin encore, en appuyant sa politique sur le principe même de la réforme. *Il n'est aucune question, dit-elle, ni morale ni politique, dans laquelle il faille admettre ce qu'on appelle l'autorité; la conscience des hommes est en eux une révélation perpétuelle, et leur raison un fait inaltérable*. Et il suit de là inévitablement que tous ceux qui ne pensent pas comme madame de Staël n'ont ni conscience ni raison; et c'est aussi la conclusion qu'elle en tire. » *Observations sur l'ouvrage de madame de Staël*, par M. de Bonald.

* STAEL-HOLSTEIN (ERIC MAGNUS, baron de), diplomate suédois, né vers 1755 d'une ancienne famille de Suède, entra fort jeune dans la carrière diplomatique, et devint, en 1783, ministre plénipotentiaire près la cour de France. S'étant lié avec Necker, il épousa sa fille en 1786. Gustave III, qui avait une antipathie très prononcée pour les principes de la révolution française, rappela son ministre en 1792, peu de temps avant l'époque fatale où il périt victime d'un assassinat. Mais le duc de Sudermanie ayant pris, après cette catastrophe, les rênes du gouvernement suédois, renvoya à Paris le baron de Staël, qui arriva deux mois après la mort de Louis XVI, et fut alors le seul représentant d'une monarchie auprès de la république française. Bientôt, effrayé de ce qui se passait autour de lui, il se hâta de retourner en Suède, emportant un projet d'alliance que le régent ne crut pas devoir ratifier. Après la chute de Robespierre, le baron de Staël revint à Paris, où il resta jusqu'en 1799, époque où il fut rappelé par le roi Gustave-Adolphe, qui venait d'atteindre sa majorité. Il mourut à Poligny, en Franche-Comté, lorsqu'il se rendait, en mai 1802, à Coppet, chez son beau-père, où le mauvais état de ses affaires l'avait obligé de chercher une retraite.

STAEL (AUGUSTE, baron de), fils du précédent, petit-fils du ministre Necker, naquit vers 1790, et était président de la *Société protestante de la morale chrétienne*. Il coopéra à la fondation de diverses sociétés telles que la *Société de la morale chrétienne*, celle de la *Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris*, dont

il fut un des plus utiles administrateurs; celle de la *Société de prévoyance mutuelle des ouvriers protestans*, de la *Société biblique*, de la *Société des traités religieux*; il est surtout connu par ses *Lettres sur l'Angleterre*. Auguste de Staël avait hérité des principes politiques de ses parens. Il est mort dans la terre de Coppet, à l'âge de 37 ans, le 17 novembre 1827. M. Monnard a lu à la société Vaudoise d'utilité publique, et publié une *Notice* sur le baron de Staël, Lausanne, 1827, in-8°.

* STAFFORD (ANTOINE), littérateur renommé, né dans le comté de Northampton, d'une illustre famille, vers 1577, est auteur des ouvrages suivans : | *Niobé dissoute dans le Nil*, ou *le Siècle de Niobé noyé dans ses larmes*. Malgré le titre bizarre de cet écrit, il renferme de belles pensées, et le style en est pur et naturel. | *Méditations et Résolutions*; | *la Vie et la mort de Diogène*; | *l'Orgueil de l'honneur*; | *la Gloire du sexe*, ou *la Vie de la vierge Marie*. Stafford eut à endurer, de la part des puritains, et au sujet de ce livre, beaucoup d'attaques dont il sortit vainqueur. | *Le Triomphe de l'honneur et de la vertu sur la mort*, manifesté dans la vie et la mort de *Henri lord Stafford*, vol. in-8°. Antoine Stafford mourut à Londres vers 1640.

STAFFORD HOWARD (GUILLAUME, comte de), second fils de Thomas duc de Norfolk, né en 1611, avait donné des preuves de sa fidélité à Charles I^{er} qui le créa lord, vicomte et baron de Stafford, et à Charles II qu'il suivit dans l'exil. Ses vertus le faisaient estimer des protestans autant que des catholiques. Le scélérat Oatès l'accusa, en 1678, d'être un des chefs d'une conspiration chimérique, dans laquelle il faisait entrer tous les catholiques. Ce malheureux déposa qu'il lui avait vu remettre une commission signée du père Oliva, général des jésuites; deux autres témoins jurèrent qu'il avait voulu les engager à tuer le roi. L'infamie des délateurs, l'absurdité des dépositions, la conduite irréprochable, la fidélité de Stafford, et les preuves qu'il apporta pour sa défense, n'empêchèrent pas que les pairs eux-mêmes, à la pluralité de vingt-quatre voix, ne le déclarassent criminel. Son courage ne l'abandonna point: vieux et infirme, il demanda en partant pour le supplice, qu'on le couvrit d'un manteau : « Je pourrais, dit-il, trembler de froid; mais, grâce au ciel, je ne tremblerai pas de peur. » Il dés-

avoua sur l'échafaud la morale corrompue qu'on attribuait à l'Eglise catholique. « Je meurs, ajouta-t-il, dans l'espérance que l'illusion se dissipera bientôt, et que la force de la vérité obligera tout le monde à faire réparation à mon honneur.

— Nous vous croyons, milord, s'écria le peuple, touché jusqu'aux larmes; que le ciel vous bénisse, milord ! » Il reçut, en priant, le coup de la mort le 29 décembre 1680, dans la 69^e année de son âge. Voltaire, dont le témoignage ne peut nous être suspect en cette matière, blâme avec raison Charles II de n'avoir osé lui donner sa grâce. « Faiblesse infâme, dit-il, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi. Il y a mille moyens d'apaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit et la redouble dans les autres membres, et se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. » Voyez, sur la mort du comte de Stafford, l'excellente *Apologie* des catholiques, par Arnould.

STAFFORD. Voyez STRAFFORD.

STAHL (GEORGES-ERNESTE), médecin allemand, naquit à Anspach en Franco-nie en 1660. Après de brillantes études faites à Jena, il fut nommé en 1687 médecin de la cour du duc de Saxe Weimar. Lorsque l'université de Halle fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa manière d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique, concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appelé à Berlin en 1716, et il y eut les titres de conseiller de la cour et de médecin du roi. Il mourut en 1734, âgé de 73 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulières, et qui, pour être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'autocratie de l'âme sur le corps, en santé et en maladie, système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, et en même temps d'admirateurs. (Voy. SAUVAGES, FRANÇOIS.) Selon son opinion, un médecin ne doit opérer qu'en suivant attentivement les effets de l'âme sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels et même d'un résultat très sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la physionomie

et les accessoires les plus indifférents de la constitution (voyez RIVAUULT, RICHTER); mais il serait téméraire de vouloir, dans tous les cas, les déterminer et les suivre. C'est par son intelligence en chimie que Stahl s'est surtout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui, avant lui, étaient presque ignorés, et dont il répandit la connaissance aussi bien que l'usage : c'étaient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia et étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunkel, et fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remèdes ont eu et ont encore une grande vogue : telles sont les *pilules balsamiques*, la *poudre antispasmodique*, son *essence alexipharmaque*, etc. La métallurgie lui a les plus grandes obligations ; son petit *Traité latin* sur cette matière, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont : | *Experimenta et observationes chemicæ et physica*, Berlin, 1731, in-8°; | *Dissertationes medicæ*, Halle, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de thèses sur la médecine. | *Theoria medica vera*, 1737, in-4°; | *Opusculum chimio-physico-medicum*, 1740, in-4°; | *Traité sur le soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en français par le baron d'Holbach, Paris 1766, in-12; | *Negotium otiosum*, Halle 1720, in-4°. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'âme sur le corps; | *Fundamenta chemicæ dogmaticæ et experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4°; en français, par M. de Machy, Paris, 1787, 6 vol. in-12; | *Traité sur les sels*, en allemand, et en français par le baron d'Holbach, Paris, 1771; | *Commentarium in metallurgiam Beccheri*, 1723.

STAHEMBERG (CONRAD-BALTHASAR, comte de), chevalier de l'ordre du Toison-d'or, président du conseil de la régence de l'Autriche inférieure, et gouverneur de Vienne durant le siège qu'en firent les Turcs en 1683, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois et le temps qu'il donna par-là au roi de Pologne et aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne dans un âge fort avancé, l'an 1687. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de Stahrenberg, né en 1633, qui, après s'être signalé en diverses occasions, notamment à la bataille de Zenta, où, sous le prince Eugène, il commandait l'aile droite des Impériaux

remporta en Espagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna, le 10 août 1710, la célèbre bataille de Saragosse, qui ouvrit pour la seconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux à Villa-Viciosa, où, quoique resté maître du champ de bataille, il fut obligé de se retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope, fait prisonnier à Brihuega avec 5,000 Anglais. L'année suivante, il secourut la forteresse de Cardona, et prit toute l'artillerie des assiégés. Après la fin de la guerre il vécut tranquillement à Vienne, aussi respecté par ses vertus que considéré pour ses talents militaires, et mourut dans cette ville le 7 mars 1757.

STALENUS (JEAN), né en 1595, à Calcar, dans le duché de Clèves, curé de Rées dans le même duché, y montra beaucoup de zèle à préserver son troupeau des nouvelles erreurs, et à ramener à la foi de l'Eglise ceux qui les avaient adoptées. Il entra ensuite dans la congrégation de l'Oratoire, et mourut à Kevlaër le 8 février 1681, après avoir publié plusieurs ouvrages de controverse, dont les principaux sont : | *Syntagma controversarum fidei*, 2 vol. ; | *Papissa, monstrosa et mera fabula*, Cologne, 1659, in-12, ouvrage savant dont Bayle et Blondel ont profité pour réfuter cette fable si chère aux fanatiques de leur communion. (Voyez BENOÎT III.) | *Instructio pour connaître la vraie Eglise*, en allemand, etc.

STALPART VAN DER WIEL (CORNEILLE), chirurgien et médecin de la Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé : *Observationes variores medicæ, anatomicae et chirurgicae*, Leyde, 1687 et 1727, 2 vol. in-8°, avec fig. C'est une traduction, l'original est en flamand ; Planque l'a traduit en français, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

* STANCARI (FRANÇOIS), l'un des premiers promoteurs de la réformation en Pologne, naquit à Mantoue en 1501. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il l'abandonna pour se marier : car il avait adopté les nouvelles erreurs. Chassé d'Italie, il essaya de s'établir en Allemagne et d'y former une école ; on ne le lui permit pas. Il était à Villach, petite ville de Carinthie en 1550. L'évêque de Cracovie qui ignorait son changement de religion, ayant appris qu'il était habile dans la

langue sainte, le fit venir et lui confia une chaire d'hébreu ; mais Stancari glissa dans ses leçons le venin de l'hérésie : l'évêque en fut averti ; et, s'en étant assuré, il le fit mettre en prison. Les sollicitations de quelques seigneurs le firent remettre en liberté. Il se retira chez Stanislas Stadniski à Dubieko, où il ouvrit une école qui devint florissante. Stadniski étant mort, Stancari trouva un asile chez Jérôme Philippow, et s'établit enfin chez Nicolas Olesnicki, à Pinckzovie, où il avait été appelé par le comte d'Ostrog pour réformer les églises de la Grande-Pologne. Il fonda une église réformée à Pinckzovie, fit vider les monastères, briser les images, les réduisit en cendres, et dressa des règles de réformation pour toutes les églises qui embrasseraient la réforme. Ayant été envoyé en Prusse, afin de professer l'hébreu à Königsberg, il y demeura pendant un an, et eut un vif démêlé avec Osiander, savant professeur de cette ville, au sujet de la justification et de la qualité sous laquelle Jésus-Christ est notre médiateur. Osiander prétendait que c'était en qualité de Dieu, et que Jésus-Christ était notre justice selon sa nature divine. Stancari, croyant trouver une erreur dans cette doctrine, la combattit avec feu, mais tomba lui-même dans une erreur opposée, en soutenant que Jésus-Christ n'est notre médiateur que selon sa nature humaine. Son opinion fut condamnée dans plusieurs synodes. Il écrivit pour la justifier. On lui répondit, et il résulta de ces différends une lutte qui ne finit qu'avec lui. Il se plaint des persécutions qu'on lui fit éprouver, et compare les synodes qui le condamnèrent aux conciles célébrés contre saint Athanase : *Hoc modo*, dit-il, *Constantius imperator arianus... novem concilia celebravit contra S. Athanasium quem miris modis affligerant... sed tandem veritas vicit*. La comparaison était un peu ambitieuse. On a de lui : | une *Grammaire hébraïque*, Bâle, 1546 ; | une *Exposition de l'épître de saint Jacques, avec la conciliation de quelques passages de l'écriture*, Bâle, 1547. Bayle remarque que cette conciliation est tirée mot pour mot des *Commentaires* de Bullinger. | *De Trinitate et mediatore Domino nostro Jesu Christo, adversus Henricum Bullingerum, Petrum martyrem, Joannem Calvinum, et reliquos Tigurinæ ac Genevensis ecclesiæ ministros, Ecclesiæ Dei perturbatores* : c'est celui de ses ouvrages

où l'on peut le mieux étudier sa doctrine. | *De Trinitate et unitate Dei, deque incarnatione Domini nostri Jesu Christi contra tritheitas, arianos, eutychnianos, macharianos, cerinthianos, ebionitas et photinianos*; | *Opus novum de reformatione tum doctrinæ christianæ, tum veræ intelligentiæ sacramentorum, cum matura consideratione et fundamento Scripturæ sanctæ et consilio SS. PP.*, Bâle, 1547, in-8°; | *De decem captivitatibus Judæorum*; | *De sanguine Zachariæ*, etc. On trouve l'indication de ses ouvrages dans l'*Epitome* de Gessner, page 207. Stancari mourut à Stobnitz le 11 novembre 1574, âgé de 73 ans. Stanislas Orichowius écrivit contre lui un livre intitulé *Chimæra*, Cologne, 1563, in-8°, qui contient, dit Bayle, beaucoup de raisons et beaucoup d'injures. C'était l'usage entre ces premiers réformateurs, tant ils étaient peu d'accord sur les principes de leur réformation.

STANDONCH (JEAN), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443 d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collège de Sainte-Barbe, puis principal du collège de Montaigu. Ce dernier collège reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (voyez JEANNE de FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambrai, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collège de Montaigu. Il y établit les clercs nommés les *Frères de la vie commune* ou de saint Jérôme (voyez GÉRARD le GRAND), qui avaient déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambrai, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des réglemens pour ces maisons. Du Boulay (*Histoire de l'université de Paris*, tom. 6, pag. 948) et l'abbé Ladvocat prétendent que ces réglemens fournirent à saint Ignace, qui demeura quelque temps au collège de Montaigu, le plan de sa compagnie; mais ceux qui ont quelques connaissances des réglemens qui ont été en vigueur au collège de Montaigu, de même que dans les maisons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les consti-

tutions des jésuites portent tellement l'impreinte du caractère de saint Ignace, qu'on ne peut soupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Standonch mourut saintement au collège de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université, et avoir converti beaucoup de pécheurs par ses sermons.

STANHOPE (JACQUES, comte de), d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit en 1673. Il suivit en Espagne Alexandre Stanhope, son père, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour au commencement du règne du roi Guillaume III. Le séjour de Madrid lui acquit la connaissance de la langue espagnole. Il voyagea en France et en Italie pour apprendre le français et l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, et se distingua au siège de Namur sous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes anglaises en Espagne. Le 27 juillet 1710, il remporta près d'Almenara une victoire qui fut attribuée à sa conduite et à sa valeur, et dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août suivant, il acquit beaucoup de gloire au siège de Saragosse, ainsi que le 9 décembre de la même année, à la défense de Brihuega, où il fit une vigoureuse résistance; mais il fut obligé de céder au nombre, et de se rendre prisonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Escalona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi George, étant parvenu au trône, le fit secrétaire-d'état et membre du conseil privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il était nommé plénipotentiaire au congrès de Cambrai, lorsqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique et grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des sujets, et mérita les regrets de son prince. C'est lui qui s'empara, en 1708, du Port-Mahon et de l'île Minorque, que les Anglais ont possédés jusqu'en 1781.

* **STANHOPE** (PHILIPPE, comte), fils du précédent, mort en 1786, fut élevé par le célèbre comte de Chesterfield, son oncle. Possesseur d'une grande fortune, et exempt d'ambition il consacra sa vie à la culture des lettres et des sciences, et

Il ne se rendait à la chambre des pairs dont il était membre, que dans les occasions importantes. Il n'a laissé aucun ouvrage; mais il a fait imprimer à ses frais ceux de Robert Simson, et on lui doit la belle édition des *OEuvres d'Archimède*, imprimées à Oxford, en 1792, sous la direction de J. Torelli, de Vérone.

* STANHOPE (CHARLES, comte de), fils du précédent, né le 3 août 1753, acheva son éducation à Genève sous les yeux de son père, qui s'y était rendu dans l'espoir de voir se rétablir la santé chancelante du frère aîné de celui qui fait le sujet de cet article. Cet aîné étant mort, il hérita du titre de vicomte de Mahon, et fut élu député du comté de Kent en 1785. Depuis cette époque jusqu'en 1786, il fit d'inutiles efforts pour arrêter la corruption qui présidait à l'élection des membres du parlement. A la mort de son père, arrivée en 1786, il prit place à la chambre haute du parlement. A l'époque de la maladie du roi, il soutint que les deux chambres avaient le droit d'aviser aux moyens de suppléer au défaut d'exercice de la sanction royale, dans la personne de S. M., d'après ce principe que toute autorité légitime ne pouvait émaner que du peuple. L'année suivante il parla en faveur de la tolérance religieuse en exceptant toutefois les seuls catholiques de ce bienfait. Lorsque la révolution française éclata, il s'en montra le zélé partisan, dans l'espoir que la révolution éteindrait l'esprit de rivalité qui existait entre les deux peuples, et les réunirait à jamais de la manière la plus étroite. Lorsque Fox présenta à la chambre des communes son fameux bill sur la liberté de la presse, il le défendit avec chaleur dans la chambre des pairs, et publia à ce sujet un ouvrage intitulé : *Défense des droits du jury*, 1 vol. in-8°, où son zèle pour la liberté individuelle éclate à chaque page. Il s'éleva fortement, en 1793, contre les préparatifs hostiles envers la France, et montra depuis une constante opposition à la guerre. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles pour la faire cesser, il se dispensa d'assister aux délibérations de la chambre, et n'y reentra qu'au mois de février 1800. Il proposa alors d'envoyer au roi une adresse pour le supplier de mettre un terme aux calamités de la guerre, de renoncer au projet de rétablir la maison de Bourbon sur le trône de France, et de conclure au plus tôt la paix avec la république. Cette motion fut en-

core rejetée à une grande majorité. Il sollicita aussi plusieurs fois l'abolition de la traite des nègres, et développa, le 13 août 1807, dans un discours adressé à la chambre des pairs, tous les dangers résultant pour le commerce de l'Angleterre de la guerre que le cabinet de Londres se proposait de faire aux Etats-Unis d'Amérique. Enfin il attaqua, en 1813, les membres de l'amirauté pour leur conduite dans la guerre contre les Américains. Son dernier acte fut une demande ayant pour objet de simplifier les statuts, et de réduire les lois volumineuses de l'Angleterre en un code simple et distinct qui fût à la portée de tous les citoyens. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 3 septembre 1816. Lord Stanhope ne brillait pas par l'éloquence. Il avait dédaigné dans sa jeunesse l'étude des langues mortes, mais il s'était adonné aux sciences exactes qu'il cultiva long-temps avec succès. A l'âge de 18 ans, il composa un *Traité en français sur la structure du pendule*, qui fut couronné par l'académie de Stockholm. Il a été traduit en plusieurs langues, mais il ne l'a pas été en anglais. En 1775 il publia un nouveau *traité sur les moyens de prévenir les pratiques frauduleuses dans la monnaie d'or*, et en 1779, *des Principes de l'électricité*, en un petit vol. in-4°. Il a imaginé deux machines arithmétiques. La première, de la grandeur d'un volume in-8°, est composée de plusieurs cadrans, et de petits caractères qui, mis en mouvement par une aiguille d'acier, servent à faire avec une exactitude parfaite les opérations les plus compliquées de l'addition et de la soustraction; la seconde, qui est de la grandeur d'une petite table à écrire, est la plus curieuse. Par le moyen d'une simple vis, on résout avec cette machine tous les problèmes de la multiplication et de la division; mais ce qui est singulier, c'est que si l'opérateur se trompe, et s'il fait faire à la vis une révolution de plus, il voit tout-à-coup sortir de la table une petite boule d'ivoire, dont la présence l'avertit de son erreur. Il a trouvé aussi une nouvelle manière de brûler la chaux qui produit un ciment plus durable que le mortier ordinaire, et qui se durcit en séchant au point de résister aux instrumens les plus aigus. On lui doit encore une presse perfectionnée qui porte son nom; enfin il a fait un grand nombre d'expériences pour trouver le moyen le moins coûteux de garantir les édifices de

l'action du fen, pour construire horizontalement le toit des édifices afin de rendre les appartemens supérieurs aussi commodes que les autres, et pour perfectionner la navigation intérieure.

STANISLAS (saint), né en 1030 de parens illustres par leur naissance et par leur piété, fit ses études à Gnesne et à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleslas II, roi de Pologne qui avait enlevé la femme d'un Polonais, ce prince, aussi cruel que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de Saint-Michel, le 8 mai 1079, où il expira martyr de son zèle. On raconte que, dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Pères paulins; mais son corps se conserve dans la cathédrale, où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA (saint), fils de Jean Kosika, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, né au château de Rostkow, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre et fervente piété, et entra chez les jésuites après avoir surmonté avec beaucoup de courage et de constance les obstacles que sa famille apportait à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifia en 1604. Le père d'Orléans a écrit sa *Vie*, Paris, 1752, in-12. Son corps repose à Rome, dans l'église de Saint-André, autrefois le noviciat des jésuites, dans une urne de lapis-lazuli; mais l'on admire surtout dans la chapelle qui lui avait servi de chambre, sa belle statue de marbre noir et blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieusement parti. La *Vie de saint Stanislas Kostka*, traduite de l'italien de Cépari par Calpin, a été souvent réimprimée; elle fait partie des livres que les jésuites mettent entre les mains de leurs élèves.

STANISLAS I^{er} (LECKZINSKI ou LESZCZINSKI), roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar, né à Lemberg, dans la Grande-Pologne, le 20 octobre 1682, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704 par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venait de conquérir la

Pologne. Il était alors âgé de 22 ans, palatin de Posen, général de la Grande-Pologne, et avait été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Sa physionomie était heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, avec un air de probité et de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suède, qui, en 1705, le fit couronner roi de Pologne à Varsovie. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut, en 1706, un traité de paix entre les deux rois d'une part, et le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, et reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, et y firent la guerre pour chasser entièrement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suède, ayant trop poussé son ennemi après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entièrement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille du Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, et où le roi Auguste reprenait de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suède, puis en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts et ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie, sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste, en 1733, ce prince se rendit en Pologne dans l'espoir de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son père, soutenu de l'empereur Charles VI, et de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzick pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avait choisi céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Dantzick fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, et à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu dans sa propre patrie, sa tête mise à prix par le général des Moscovites. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avait eu deux fois, et conserva le titre de roi. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qu'il rendit heureux. Stanislas soulagea ses peuples, embellit

Nancy et Lunéville par des places publiques et des édifices superbes, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des collèges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale, se montra en tout l'ami de la religion et de l'humanité. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe de chambre, et ses plaies lui causèrent une fièvre qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2^e liv. des Rois : *Salvavit me Dominus a contradictionibus populi mei*. Sa mort fut un deuil public, et les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disait de lui, qu'il n'avait jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis. Dans sa jeunesse il s'était endurci à la fatigue, il avait fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchait toujours sur une espèce de paille, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il était d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, et peut-être le seigneur polonais qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avait été dans sa patrie, doux, affable, compatissant, parlant avec ses sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines, et les consolant en père tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant*. Les revenus de ce prince étaient modiques; cependant, lorsqu'on voulait apprécier ce qu'il faisait, on le croyait le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des fondations et établissemens faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine*, Lunéville, 1762, 1 vol. grand in-fol. Ce prince avait beaucoup d'esprit et de lumières: il protégeait les sciences et les arts. S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, imprimés d'une manière élégante sous ce titre : *OEuvres du philosophe bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8°. Un attachement sincère et éclairé à la religion, beaucoup de zèle contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre

ce que le délire du siècle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le désir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particulièrement combien sa manière de voir était juste et profonde dans une prédiction sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigène sous le titre de *La voix libre du citoyen*, et insérée dans les *OEuvres du philosophe bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. « Il est certain, dit Stanislas, que l'édifice de notre république s'affaisse par son propre poids, et rien peut-être ne sera comparable un jour à ses malheurs. Je ne pense qu'avec crainte à tout ce qui nous environne. Nous croyons que nos voisins, par leur propre jalousie, s'intéressent à notre conservation : vieux préjugé qui nous trompe, ridicule entièrement, qui autrefois a fait perdre la liberté aux Hongrois, aux Bohèmes, et qui nous l'enlèvera sûrement, si, nous appuyant sur une espérance aussi frivole, nous continuons à demeurer désarmés. Notre tour viendra sans doute, où nous serons la proie de quelque fauteur conquérant. Peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à se partager nos états. Il est vrai qu'elles sont les mêmes que nos pères ont connues, et qu'ils n'ont jamais appréhendées; mais ne savons-nous point que tout est changé dans les nations! Elles ont à présent d'autres mœurs, d'autres lois, d'autres usages, d'autres systèmes de gouvernement, d'autres façons de faire la guerre, j'ose même dire, une plus grande ambition. Cette ambition s'est augmentée avec les moyens de la satisfaire, etc. » Voyez CASIMIR V, et diverses observations dans le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} juin 1795, pag. 202. On a imprimé *OEuvres choisies de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, précédées d'une *Notice historique* par madame de St-Ouen, 1825, 1 vol in-8°. L'abbé Proyart a publié l'*Histoire* de ce prince, 1784, 2 vol. in-12.

* STANISLAS II ou STANISLAS-AUGUSTE, comte Cioleck-Poniatowski, roi de Pologne, naquit à Wolczyn, en Lithuanie, le 17 janvier 1732. Il était fils du fameux comte Stanislas, castellan de Cracovie, descendant des comtes de Guastalla, et de la princesse Constance Czár-

torinski, de la famille des Jagellons, grands-ducs de Lithuanie. Malgré la noblesse et l'ancienneté de son origine, Stanislas, le septième de onze frères et sœurs, se trouvait sans fortune; mais il avait pour lui une éducation soignée, de l'esprit, une belle figure, beaucoup de grâces dans les manières, et un abord très séduisant. Ces qualités déterminèrent son père et ses deux oncles, les princes Czartorinski, à le faire voyager, fondant sur lui les plus grandes espérances. Il eut pour guide et directeur dans ses diverses courses, un ami obligeant, le chevalier Williams Hanbury. Ils visitèrent ensemble l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, et partout les deux voyageurs furent reçus avec distinction, notamment Stanislas-Auguste, qui s'attira toujours les éloges les plus mérités et l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour de Russie, Catherine, alors grande duchesse, ne put le voir avec indifférence, et l'admit bientôt dans son intimité. De retour en Pologne, ses parens, qui n'ignoraient pas le succès qu'il avait obtenu auprès de Catherine, cherchèrent à lui faire cultiver une connaissance si utile à ses intérêts. Le comte Stanislas avait de l'ambition; un avenir heureux semblait s'offrir devant lui, et il seconda par tous ses moyens les démarches de son père et de ses oncles, qui, peu avant la mort d'Auguste III, le firent nommer ambassadeur de ce monarque à Pétersbourg. Le comte Cioleck-Poniatowsky y reparut avec l'éclat digne de son nouveau rang, et il ne fit qu'intéresser davantage en sa faveur la grande duchesse. Catherine dès lors lui promit la couronne de Pologne, si elle montait sur le trône. La mort d'Elizabeth, arrivée le 5 janvier 1762, la mit en état de tenir sa promesse. A peine l'Europe fut-elle instruite des desseins de la nouvelle impératrice, que la France, l'Espagne, la Porte, l'Autriche et la Saxe cherchèrent à traverser l'élection de Poniatowski, et répandirent contre lui les libelles les plus sanglans sous le nom de *manifestes*. On inventait même sur ce prince les fables les plus absurdes. Pour lever ces obstacles, Catherine envoya un corps de troupes russes qui envahit la Lithuanie, fit cartonner 50,000 hommes sur les frontières de Pologne, et ordonna en même temps à son ambassadeur, Kayserling, de faire proclamer à la diète de Wilna Cioleck-Poniatowsky. La diète forcée

dans ses délibérations élut, malgré une forte opposition de la part des principaux potentiats, le protégé de Catherine, Stanislas, qui, à l'âge de 32 ans, fut couronné roi de Pologne le 26 novembre 1764. Ce roi gouverna avec sagesse; mais Catherine, voyant qu'il gouvernait d'après les intérêts de la Pologne, et non d'après ceux de la Russie, excita bientôt des troubles de religion, et souleva contre Stanislas les *dissidens*. Le roi, pour les satisfaire, convoqua la diète de 1766, mais il y trouva les esprits prévenus contre lui. Il eut beau proposer des mesures sages et utiles qui pouvaient conduire à la paix, on les rejeta presque unanimement, tandis que le prince Repnin et l'évêque de Cracovie augmentaient en secret le nombre des mécontents. Les dissidens ayant formé en 1768, une confédération générale à Kadan, pour faire prévaloir la demande qu'ils faisaient depuis long-temps de conserver les droits dont ils jouissaient avec les catholiques, Stanislas l'accueillit enfin, et le libre exercice de toutes les religions, avec la faculté de parvenir aux emplois, fut reconnu. Mais bientôt la noblesse catholique forma une confédération à Bar, en Pologne, pour anéantir ces concessions; et il résulta de cette opposition une guerre intestine des plus cruelles. Catherine s'aperçut alors qu'elle avait trop précipité l'exécution de son plan, en mettant les Polonais dans un état d'insurrection et de défense qui pouvait nuire aux résultats qu'elle avait d'abord attendus. Cette nation fière, belliqueuse, et naturellement indépendante, pouvait tout entreprendre tant qu'elle serait unie, et après qu'elle aurait secoué le joug qu'on lui avait imposé : l'impératrice fit redoubler de surveillance son ambassadeur et les chefs des troupes russes stationnées en Pologne. La confédération de Bar, protégée par la France, osa proclamer la vacance du trône, et, ayant à sa tête le vaillant Casimir Pulawski, elle fit des prodiges de valeur. Pulawski, pour terminer d'un coup tous les différends, eut l'audace de faire enlever le roi dans sa propre capitale. Il chargea de cette exécution difficile Strawenski, qui s'associa Kosinski et Lukawski. Quarante dragons déguisés en paysans entrent dans Varsovie le 3 novembre 1771; plusieurs d'entre eux épient le moment où Stanislas sortirait de son palais. Ils suivent de loin sa voiture, qu'ils arrêtent chez le prince grand chancelier

oncle du roi, et attendent l'obscurité pour exécuter le grand coup. Stanislas sort de chez son oncle, sans gardes et presque sans défense. La voiture est arrêtée, ses gens dissipés, ses deux heiduques tués aux portières. Le roi pendant ce tumulte descend de sa voiture, frappe à la porte du chancelier; mais au même instant il reçoit un coup de sabre sur la tête; Kosinski lui tire un coup de pistolet devant le visage pour l'éclairer, le roi est reconnu, saisi, garrotté, entraîné entre les chevaux au grand galop hors de Varsovie. On le fait alors monter à cheval, et on se dirige vers la forteresse de Czenstokow, occupée par Pulawski. Les conjurés, contrainsts de prendre, au milieu d'une nuit des plus sombres, des chemins détournés pour éviter les patrouilles des Cosaques russes, ne purent plus se retrouver au rendez-vous. Strawenski et Lukawski y arrivèrent; mais la troupe de Kosinski, qui amenait Stanislas, erra toute la nuit en tournant sur elle-même, et se trouva à la pointe du jour non loin du moulin de Mariemont, à trois lieues de Varsovie. Dans la capitale, on avait appris les dangers que courait le roi, par le récit de ses gens dispersés par les conjurés; tout y était en tumulte. De nombreuses patrouilles russes parcouraient les routes environnantes. La troupe de Kosinski, effrayée de leur nombre, se sauva, et laissa celui-ci seul avec le monarque, qui s'était vu forcé de suivre ses assassins à pieds, parce que son cheval s'était cassé une jambe : il avait perdu un soulier et son chapeau. La vue du monarque souffrant, et la crainte d'être pris par les Russes, commencèrent à éveiller dans Kosinski des remords, et il lui dit d'un air touché : « Vous souffrez beaucoup... » Vous êtes pourtant mon roi. — Oui, répondit Stanislas, et votre bon roi, qui ne vous a jamais fait de mal. » Il n'eut pas besoin de faire un grand usage de cette éloquence persuasive qui lui était si naturelle. Kosinski était repentant; il tomba à ses pieds, et se remit à sa clémence. Stanislas lui promit qu'il serait même récompensé. Ils se rendirent tous deux au moulin de Mariemont, d'où l'on envoya chercher une voiture et ses gardes à Varsovie. Stanislas y était aimé; et quand il y entra, il fut reçu par les acclamations du peuple qui l'accompagna jusqu'à son palais. On ne fit de grâce, parmi les conjurés, qu'à Kosinski. Celui-ci se retira dans la Romagne, où il jouit

d'une pension que lui fit Stanislas. Les insurgés ayant été ou punis ou dissipés, Catherine pensa à tirer parti de leurs dissensions; mais elle eut à satisfaire aussi l'ambition de deux autres puissances. Enfin le premier partage de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, eut lieu le 18 septembre 1772. Stanislas jouit assez tranquillement jusqu'en 1788 de ce qu'on lui avait laissé. Il introduisit chez ses peuples le goût des lettres et des arts, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Europe. Cependant, avec des pertes aussi considérables que celles qu'il avait essuyées, il ne put souvent satisfaire ceux qu'il employait à son service qu'avec des promesses qu'il ne fut jamais en état de tenir. Stanislas aimait beaucoup le spectacle italien, et avait à sa cour une assez nombreuse troupe de chanteurs et de chanteuses de cette nation. Lorsqu'il ne pouvait pas les payer, le gentilhomme chargé de la direction de ce spectacle, leur livrait un brevet de capitaine, de colonel ou même de général qui, avec la permission du roi, était vendu en Italie, et le produit leur servait de paiement. Ils faisaient ce trafic à Bologne, où l'on voyait un grand nombre d'uniformes polonais portés par des personnes dont la plupart n'avaient jamais quitté leur ville natale ni vu une seule armée. C'est ainsi qu'un certain noble, Auguste Gondolfi, était colonel de Sa Majesté polonaise, moyennant cinq cents écus (quinze cents francs), et que le marquis Albergati, littérateur renommé, portait l'uniforme de général de ce même monarque, au prix de 5,000 fr. Stanislas était bienfaisant, généreux; son cœur souffrait que ses moyens ne répondissent pas à ses désirs. Dans une occasion, un étranger qui avait été long-temps attaché à sa cour vint prendre congé de lui avant de retourner dans sa patrie; Stanislas tira d'un secrétaire son portrait garni de diamans : « Mon ami, prenez-le, » lui dit-il, pour mon souvenir... Hélas! » c'est tout ce que je puis vous donner. » Lors du voyage pompeux de Catherine II dans la Tauride, en 1787, Stanislas alla à sa rencontre à Kaniou : ils ne s'étaient pas vus depuis vingt-trois ans. Au premier moment, Catherine parut troublée; le roi conserva toute sa présence d'esprit. Ils restèrent seuls une demi-heure. Pendant ce temps, Stanislas lui demanda une augmentation des revenus de la couronne; de permettre à ses sujets la libre naviga-

tion du Dnieper, et de faire déclarer Joseph Poniatowski, son neveu, héritier du trône de Pologne. Catherine, depuis bien des années, n'était plus la même à l'égard de son favori; elle se borna à lui faire espérer qu'elle accèderait à ses demandes, tandis qu'elle ne songeait qu'à l'envahissement des états de celui à qui elle avait donné une couronne en dépit de toute l'Europe. La Russie et l'Autriche déclarèrent la guerre à la Porte ottomane. Cette diversion des forces russes donna un élan patriotique à la diète de Varsovie de 1788; mais après la paix d'Iassi, les troupes russes y rentrèrent au mois de mai 1792. Le comte Potoki, voyant et son souverain et lui-même trompés par la politique astucieuse de Catherine, se déclara chef de la confédération de Targowicz. Stanislas, placé entre une ennemie puissante qui voulait le détrôner, et sa nation qui désirait le défendre et se défendre elle-même contre une agression violente et injuste, ne put résister aux vœux de ses sujets, et accéda à la confédération de Targowicz. Tous ses efforts furent vains. Les Polonais succombèrent. Le faubourg de Praga fut pris d'assaut par le célèbre Souvarow, et ses défenseurs furent passés au fil de l'épée. (Voyez SOUVAROW.) Le second partage de la Pologne, annoncé en avril 1793, eut son effet en juillet de la même année. Stanislas crut qu'au moins on lui laisserait jusqu'à sa mort la dignité suprême; mais le prince Repnin remit à Stanislas une lettre de Catherine qui disait en substance, « que l'effet des arrangemens pris » par elle entraînait la cessation de l'autorité royale en Pologne, qu'ainsi on » lui donnait à juger s'il n'était pas convenable qu'il abdiquât formellement. » Stanislas, n'ayant d'autre parti à choisir que de céder au vœu de Catherine, signa l'acte d'abandon d'un trône qu'il n'avait pu ni défendre ni conserver. Il fut relégué à Grodno, où il vécut presque comme un particulier. Paul I^{er}, ayant succédé à sa mère en 1796, appela auprès de lui Stanislas, le logea dans son propre palais, et eut pour lui tous les égards dus à son malheur. Ces témoignages de bienveillance le consolèrent en partie de l'injustice de Catherine. Il mourut à Pétersbourg le 12 février 1798, âgé de 66 ans. Stanislas avait de l'instruction, et parlait les sept principales langues de l'Europe. Son cœur était juste et bienfaisant; mais, comme le dit un écrivain : « Dominé et repoussé

» par tous les partis polonais et étrangers, » il succomba sans exciter d'intérêt, et » devint une nouvelle preuve que, sur le » trône, la faiblesse et l'indécision furent » toujours les pires de tous les vices. » Il ne laissa pas d'enfans; il n'avait même pas été marié. Voyez PONIATOWSKI.

STANLEY (THOMAS), naquit à Cumberlow en Herefordshire, vers 1627, et se rendit habile dans les belles-lettres et dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie et en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : | une belle *Edition* d'Eschyle, avec la traduction et des notes, 1663, in-fol. ; | *l'Histoire de la philosophie*, en anglais, 1655-1662, 3 vol. in-fol., souvent réimprimée. Cette histoire a été traduite en partie en latin par le Clerc, et tout entière par Godefroi Olearius, Leipsick, 1712, in-4°. On y désirerait plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, et quelquefois des jugemens plus vrais.

STANYHURST (RICHARD), né à Dublin en 1552, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, et mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : | *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers, 1584, in-4° : | *Vita sancti Patricii*, 1587, in-8° ; | *Description de l'Irlande*, en anglais; | les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduit en vers anglais, Londres, 1583 : | *Brevis præmunio*, etc., Douay, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui voulait prouver que le pape est réellement l'antechrist. — Son fils GUILLAUME STANYHURST, jésuite, né à Bruxelles en 1601, et mort dans cette ville, le 10 janvier 1663, s'est fait un nom par son zèle à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particulièrement les pestiférés, et par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

STAPHYLE (FRÉDÉRIC), natif d'Osna-bruk, fut professeur de langue grecque à Breslau, et de théologie à Königsberg. Il se réunit à l'Eglise romaine en 1555, et fut fait conseiller de l'empereur et du duc de Bavière. Il mourut en bon catholique, à Ingolstadt, le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellens, entre autres : | *De dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton et imprimé

à Anvers, 1865, in-12 ; | *Apologia de germano Scripturæ sacræ intellectu*, etc. L'archevêque de Saltzbourg avait été chargé de lui remettre, de la part du pape, le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, et de le déclarer docteur en théologie et en droit pontifical. (Voyez les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome 1^{er}.)

STAPLETON (THOMAS), controversiste catholique anglais, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1555, et fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes qu'on exerçait contre les catholiques dans sa patrie l'obligèrent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture sainte à Douai, et fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit jésuite ; mais sa faible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douai, il obtint un canonicat en 1590, et succéda à Michel Baius dans la chaire d'Ecriture sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilvarenbeeck. Ces emplois et ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VII, qui prenait plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, désira de l'avoir à Rome ; mais ses infirmités habituelles et son âge déjà avancé ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractère doux et aimable, avait la piété en partage ; il possédait très bien les belles-lettres, était versé dans le grec et l'hébreu, la théologie et l'histoire. Les hérétiques, qu'il confondit dans ses écrits, ont rendu hommage à son savoir, et le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controversistes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le surpasse dans la science de l'Ecriture, dans la lecture des Pères et dans les connaissances historiques, et que du Perron les surpassa tous deux dans l'exactitude à discerner ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que d'opinion. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés à Paris en 1620, 1 vol. in-fol. ; les plus remarquables sont : | ses Ecrits polémiques ; | les *Vies* de saint Thomas, apôtre, de saint Thomas de Cantorbéry, et de Thomas Morus, données sous le titre de *Tres Thomæ*, Douai 1688, in-12. On trouve dans le même volume l'*Eloge funèbre* d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes. | *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Eliza-

beth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection sa *Vie*, écrite par Henri Hollandus, Anglais.

* **STARCK** (JEAN-AUGUSTE), docteur en philosophie et en théologie, prédicateur en chef de la cour de Hesse-Darmstadt, né à Schwerin le 29 octobre 1741, ne se distingua pas moins comme homme de lettres que comme savant théologien ; il fut appelé, en 1770, à Königsberg, pour y occuper une chaire de théologie et pour y prêcher à la cour. L'année suivante il se démit de ses places, et se retira à Mittau. En 1781, la cour de Darmstadt lui conféra l'office de premier prédicateur, et la première place dans le consistoire. Il n'accepta que la première de ces fonctions ; et s'étant choisi un petit nombre d'amis, il s'en tint à eux, vécut parmi ses livres, et renonça au reste de la société, pour se livrer avec plus de liberté à ses travaux. Il mourut en mars 1816, à l'âge de 75 ans. Il a laissé de nombreux ouvrages sur la littérature et sur la religion. Ces derniers sont : | *Histoire du premier siècle de l'Eglise chrétienne*, Berlin, 1779, et 1780, 5 vol. | *Pensées et considérations franches sur le christianisme*, Berlin, 1780 ; | *Essai d'une histoire sur l'arianisme*, Berlin, 1783, 2 vol. ; | sur le *crypto-catholicisme* contre les rédacteurs du Journal de Berlin, Francfort, 1785, 3 vol. ; | *Histoire du baptême des anabaptistes*, Dessau, 1789 ; | *Le triomphe de la philosophie dans le 18^e siècle*, Francfort, 1805, 2 vol. ; | *Le Banquet de Théodule, ou Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes*, 4 gros vol. in-8°, Paris, 1818, qu'on dirait avoir été composé tout exprès pour faire l'apologie de la religion catholique. Les deux derniers ouvrages ont attiré à Starck beaucoup d'ennemis, les uns parmi les partisans de la philosophie moderne, dont il signale les dangers ; les autres parmi les protestans, qu'il montre, en général, très médiocrement attachés aux dogmes de la réformation, et livrés à un *indifférentisme* qui ne laisse plus parmi eux que l'écorce de l'ancienne religion protestante, et la réduit au pur déisme. Il y a sur cet ouvrage un article très intéressant dans l'*Ami de la religion*, tome 16, page 65.

STAREMBERG. Voyez **STAHREMBERG**.

STAROVOLSKI (SIMON), géographe et littérateur polonais du 17^e siècle, rendit deux hommages littéraires à sa patrie.

| Il composa une Description géographique de la Pologne en latin, sous le titre de *Polonia*, Cracovie, 1652, in-fol. Conringius, après l'avoir ornée de cartes et d'une bonne préface, l'augmenta et la corrigea, Wolfenbuttel, 1656, in-4°; et malgré cela, elle ne passe pas pour trop exacte. | *Les Eloges et les vies*, en latin, de cent écrivains illustres de Pologne, in-4°, recueil où l'amour de la gloire de ses compatriotes domine plus qu'une saine critique.

STATIO ou plutôt ESTAÇO (ACHILLE), Portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illustre, voyagea en Espagne, en France et dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit son bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui : | des *Remarques* sur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8°; | *Des Oraisons*; | des *Eptres*; | une *Traduction* latine de divers Traités de saint Chrysostôme, de saint Grégoire de Nysse et de saint Athanase.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut prise avec sa mère par Alexandre le Grand, après la bataille d'Issus, l'an 332 avant Jésus-Christ. Ce prince, qui l'avait refusée, lorsque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épousa lorsqu'elle fut son esclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes; et ce fut comme une espèce de triomphe. Il y eut à cette fête 9000 personnes, à chacune desquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour sacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfants; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 325 avant Jésus-Christ. La femme de Darius s'appelait aussi STATIRA. Elle était enceinte lorsqu'elle fut faite prisonnière. Ses malheurs lui ayant occasioné une fausse couche, elle mourut quelque temps après, et fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avait traitée avec beaucoup de respect.

STATIUS. Voyez STACE.

STATOR (PIERRE), né à Thionville, embrassa le calvinisme, puis le socinianisme à Genève, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; il écrivit ensuite contre la divinité du Saint-Esprit, puis rede vint calviniste, parce que ses intérêts le demandaient, et mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible polonoise*, 1565, in-fol., à l'usage des unitaires de

Pologne, et a fait quelques écrits polémiques. — Son fils Pierre, appelé *Stoinski*, fut nommé ministre socinien à Rakovie, où il mourut en 1603, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ (JEAN), *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appela d'Erfurt, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet hérésiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de Saint-Pierre, et où il termina sa vie, en 1527. On a de lui, en allemand : | un *Traité de l'amour de Dieu*; | un autre de *la foi chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8°; | un traité de *l'Imitation de la mort de Jésus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I^{er}, empereur d'Orient, avait tous les vices de son père, et une figure qui annonçait ces vices : il était hideux. Il fut associé à l'empire, en décembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son père perdit contre les Bulgares, en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avait donné à Michel Rhangabe, son beau-frère. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastère, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté et la tyrannie de Nicéphore ne contribuèrent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEEG ou VERSTEEG (GODEFROI), médecin du 16^e siècle, né à Amersford, fut député pendant le siège de cette ville, en 1579, vers le prince d'Orange, de qui il obtint, le 8 mars, des promesses qui furent violées dès le même jour. Il était médecin de l'évêque de Wurtzbourg, en 1594, et le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : | un *Traité des eaux minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinsingen, dans l'évêché de Wurtzbourg; | un *Traité de la peste*; | *Art médical*, Francfort, 1606, in-folio. Tous ces ouvrages sont en latin.

STEELE (RICHARD), littérateur, né en 1671, suivant Nathan Drake, ou vers 1673, suivant Chalmers, à Dublin en Irlande, de parens anglais, passa de bonne heure à Londres pour y faire

ses études, et eut pour condisciple le célèbre Addison, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Il entra, malgré sa famille, comme simple soldat dans les gardes à cheval; mais ayant dédié au lord Cutts son *Héros chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta la carrière des armes, pour s'adonner entièrement à la littérature. En 1701 il donna les *Funérailles ou le chagrin et la mode*: c'est la première de ses comédies qui ait eu du succès. Deux ans après une deuxième pièce de Steele fut aussi très bien accueillie; mais une troisième ayant été sifflée, l'auteur se dégoûta du théâtre et se mit à publier le *Babillard* (*The Tatler*). Il eut beaucoup de part aux écrits périodiques d'Addison. Ils donnèrent ensemble le *Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en français, 9 vol. in-12, ou 5 in-4°; puis le *Mentor*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Steele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'était un philosophe chrétien, qui ne faisait pas cas des talens, s'ils n'étaient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'*Écrits politiques*, la *Bibliothèque des dames*, traduite en français, en 2 vol. in-12; le *Tatler* (le *Babillard*), 1733, 4 vol in-12, Londres; l'*Anglais*, écrits périodiques; *Histoire ecclésiastique de Rome, pendant les dernières années*, 1715, 4 vol. in-8°.

STEENWYCK (HENRI de), peintre, né à Steenwyck, en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1604. Il avait une parfaite intelligence du clair-obscur, et aimait à représenter des nuits et des lieux dont l'obscurité était interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumière.

* **STEFANUCCI** (HORACE), savant jésuite italien, était né à Anagni, le 40 octobre 1706: il entra le 11 octobre 1725 dans la compagnie de Jésus à Rome, qu'il illustra par de grands talens, de la piété et toutes les vertus de son état. Il avait étudié à fond le droit canonique: il le professa avec le plus grand succès dans le collège germanique, depuis l'an 1748 jusqu'à l'an 1773, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans. Il eut et mérita l'estime d'illustres personnages, tels que le cardinal Jean-François Albani, et le cardinal duc d'York. Tous deux le prirent pour leur confesseur et pour leur théologien. Le dernier le

chargea de la rédaction des actes du synode qu'il avait tenu à Frascati, dont il était évêque. A la suppression des jésuites, le père Stefanucci partagea le sort du père Ricci, son général, et fut, ainsi que quelques autres de ses confrères, arrêté et enfermé au château Saint-Ange; ce qu'il dut en partie à son attachement pour sa compagnie, et pour celui qui en était le chef. Il mourut dans cette forteresse, le 3 février 1775, pendant la vacance du siège pontifical. Le conclave assemblé lui fit faire d'honorables funérailles, dans l'église de Sainte-Marie in traspontina, où il fut inhumé. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans: | *La Vita di santa Febronia, vergine e martire, tradotta dal greco in francese, coll' aggiunta d'alcune annotazioni, dal Padre Gian Francesco Baltus, della compagnia di Gesù, e dal francese tradotta in italiano da un altro religioso* (le père Stefanucci), *della medesima compagnia*, Rome, 1752; | *Intitulum XLI, libri III, decretalium de celebratione missarum et divinis officiis dissertatio canonica*, Rome, 1755; livre où se trouvent réunis l'ordre, l'érudition, le jugement et une docte et sage critique; | *Synodus Tusculana, celebrata anno 1763, cum appendice* Rome, 1764, 2 gr. vol. in-4°. C'est le synode de Frascati dont il est parlé plus haut. On peut regarder cet ouvrage comme un abrégé de théologie morale, dogmatique et canonique, enrichi de tout ce qui peut le mieux contribuer à l'instruction des ecclésiastiques. | *De appellationibus ad sedem apostolicam dissertatio*, Rome, 1768. Il a laissé inédites plusieurs autres dissertations, parmi lesquelles il s'en trouve une intitulée: *De electione simoniaca*, qu'on présume avoir occasioné son arrestation, quoique cet écrit eût été composé dès 1760, et par ordre du cardinal duc d'York.

* **STEIGUER** (NICOLAS-FRÉDÉRIC de), le dernier avoyer de la république de Berne, naquit en 1729, et, après avoir rendu divers services à sa patrie dans des emplois inférieurs, fut élevé presque unanimement, en 1787, à la première dignité de son pays. Lorsque la révolution française éclata, il lui fut facile de prévoir que le contre-coup s'en ferait sentir dans la Suisse. Comme dans tous les autres cantons, deux partis se formèrent dans l'état de Berne, dont l'un (et c'était celui qui comptait Steiguer dans ses rangs)

voulait maintenir la dignité nationale, même par les armes, s'il était nécessaire, contre les prétentions du Directoire exécutif de France. L'autre désirait qu'on temporisât et qu'on descendît à des déférences et à des négociations, et regardait les Français comme les alliés les plus naturels du peuple helvétique. Ce dernier parti conquit, en 1795, dans le conseil souverain, un ascendant qui, se trouvant contrarié par l'opinion décidée de l'avoyer, fut le prélude de l'anarchie. Dans la vue de plaire au Directoire, des innovations démocratiques furent introduites dans la constitution; l'occupation du pays de Vaud par l'armée française acheva la révolution, et le conseil souverain de Berne admit dans son sein, en 1798, cinquante-quatre députés des villes et villages de la partie allemande du canton. Ainsi qu'il arrive dans les pays où pénètrent les principes révolutionnaires, les magistrats avaient perdu leur autorité, le peuple était sans confiance, et les paysans demandaient, en s'insurgeant en plusieurs endroits, le maintien de leurs lois anciennes. Les agens du Directoire ne restaient pas inactifs dans ces circonstances. Le conseil souverain de Berne parut enfin se réveiller à la voix de Steiguer, et munit le général d'Erlach d'Hindelsbank de pleins pouvoirs pour attaquer l'ennemi, lorsque la suspension d'armes qui avait été convenue, serait rompue ou parvenue à son terme. Mais les officiers étaient à peine partis pour rejoindre leurs corps, que les adversaires de Steiguer reprirent dans le conseil un nouvel ascendant; et l'on y décida, à une faible majorité, le rapport de la décision qui venait d'être prise; il fut aussi décrété que l'ancien gouvernement ferait place à un gouvernement provisoire, et c'était ainsi qu'on répondait à l'*ultimatum* du Directoire, qui avait exigé la dissolution du gouvernement et le licenciement des troupes. L'avoyer, à qui cet événement causa la plus vive douleur, rejoignit le général d'Erlach, et après avoir assisté à sa défaite, sans trouver sur le champ de bataille la mort qu'il avait tant cherchée, se retira dans l'Oberland. On ne l'y laissa pas tranquille, et il se rendit bientôt à Vienne, conservant toujours l'espoir de rendre l'indépendance et la liberté à son pays, et devenant pour ses compatriotes exilés un point de ralliement. En 1799, il tenta, ainsi que beaucoup de ceux que les mesures oppres-

sives du nouveau gouvernement avaient forcé de s'expatrier, d'y rentrer à la suite des troupes étrangères. La défaite des Russes à Zurich lui ôta toute espérance. Steiguer se rendit à Augsbourg, où il mourut en 1799, pleuré de ses amis, et emportant au tombeau l'estime et l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

*STEIN (GEORGES-GUILLAUME), médecin accoucheur, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1757 à Cassel, fut professeur de médecine, de chirurgie et d'accouchement au collège *Carolinum* de sa ville natale. Il occupa ensuite une chaire semblable à l'université de Marburg; et mourut en 1803. On a de lui : | *Théorie de l'art des accouchemens*, Cassel, 1770, in-8°, 7^e édition, 1805, in-8°; | *Pratique des accouchemens dans les cas graves et contre nature*, ibid., 1772, 7^e édition, 1805, in-8°. | *Opuscules relatifs à la pratique des accouchemens*, Marburg, 1798, in-8°; | *Observations sur les accouchemens*, ouvrage posthume, publié par Georges-Guillaume Stein, professeur à Marburg (son neveu), 1807, in-8°; | *Catéchisme pour les sages-femmes*, Lemgow, 1776, Francfort, 1785, in-8°. On a publié : *Memoria G. W. Stein; scripsit Creuzer*, Marburg, 1803, in-4°.

*STEIN (CHRÉTIEN-GODEFROI-DANIEL), professeur de philosophie à Berlin, né le 14 octobre 1771, à Leipsick, d'un marchand de cette ville, mort à Berlin, le 14 juin 1830, fit ses études à l'école de Saint-Thomas, puis à l'université de sa ville natale, où il étudia aussi la théologie, de 1788 à 1790. En 1794, il fut appelé au séminaire, et nommé en 1797, instituteur au gymnase des Frères-Gris de Berlin. Stein y resta attaché pendant plus de trente ans. Il obtint en 1802 le titre de professeur royal, puis eut à Berlin la chaire de statistique et d'histoire. Stein acquit surtout une grande réputation par ses travaux dans les sciences géographiques et naturelles. Plusieurs de ses ouvrages sont devenus classiques, et ont obtenu des éditions nombreuses. Stein a donné lui-même le catalogue de ses livres dans *das Gelehrte Berlin, la ville savante de Berlin*, 1825, in-8°. Il a en outre beaucoup travaillé pour diverses feuilles scientifiques et littéraires, et pour l'encyclopédie des sciences d'Ersch et Gruber. De 1827 à 1829 il a publié des *Voyages dans les principales capitales de l'Europe centrale*, 7 vol. in-8°.

STEINBOCK (MAGNUS), feld-maréchal

de Suède, né à Stockholm, le 12 mai 1664, fit ses premières armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suède. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Narva, et à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles et les dissensions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profitèrent de cette absence pour attaquer la Suède avec des troupes nombreuses et exercées. Steinbock, à la tête de 43,000 soldats très peu aguerris et rassemblés à la hâte, les battit complètement à Gadebusch, le 12 décembre 1712; mais il flétrit sa victoire en faisant brûler, l'année suivante, la ville d'Altona. Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté; car, s'étant enfermé dans Tonningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée suédoise qu'il commandait. Il mourut en 1717, à Frédérichshaven, où il était prisonnier de guerre. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4°, 1755.

STEINGEL (CHARLES), bénédictin allemand du 17^e siècle, s'est fait connaître par une *Histoire de son ordre en Allemagne*, 1619 et 1638, 2 vol. in-fol., et par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers, on distingue la *Vie de saint Joseph*, 1616, Munich, in-8°. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, et pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA (JEAN), est connu par les *Vies* des souverains pontifes, qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par Michel Furter, l'an 1507. Il commence à saint Pierre et finit au commencement du règne de Jules II.

STELLA ou plutôt ESTELA (DIDACE), Espagnol, de l'ordre de Saint-François, se distingua dans la chaire, fut confesseur du cardinal de Granvelle, et enseigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 158. On a de lui : | *De modo concionandi*; | un *Commentaire* sur saint Luc, et sur le psaume 136; | *De vanitate et contemptu mundi*, etc.

STELLA (JULES-CESAR), poète latin du 16^e siècle, né en 1564 à Rome, composa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers

livres d'un poème intitulé *la Colombiade* ou *les Expéditions de Christophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4°. Ce poème fut admiré de Muret, plus pour la latinité et les vers, que pour la distribution et le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage en a profité dans sa *Colombiade*, Paris, 1756.

STELLA (JACQUES), né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laissa orphelin à l'âge de 9 ans, hérita de son goût et de ses talents. A 20 ans, il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Côme de Médicis l'arrêta à Florence, et, charmé de son mérite, l'employa dans les fêtes occasionnées par le mariage de Ferdinand II, son fils. Après un séjour de sept ans à Florence, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le Poussin, qui l'aidera de ses conseils. Stella fit une étude sérieuse d'après les grands maîtres et les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refusa. Le roi d'Espagne le demandait : l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma son premier peintre, lui accorda une pension, avec un logement aux galeries du Louvre, et le fit chevalier de Saint-Michel. Cet artiste également réussi à traiter les grands et les petits sujets. Il avait un génie heureux et facile; son goût le portait à un style enjoué. Il a parfaitement rendu des jeux d'enfants, des pastorales. Son coloris est crû et donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1637, à l'âge de 61 ans. — Son neveu, ANTOINE STELLA, né aussi à Lyon, imita beaucoup son oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLART (PROSPER), né à Tournay vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et mourut à Gaëte, dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages sont : | *De coronis et tonsuris paganorum, judæorum, christianorum*, etc., Douai, 1625. Il y a beaucoup de savoir, mais souvent étranger à son sujet. | *Rutilii Benzonii Romani dissertationes et commentaria in Magnificat*, etc., Douai, 1625, in-fol.; | *Fundamina et regulæ omnium ordinum monasticorum et militarium*, Douai, 1626, in-4°; | *Annales monastici*, Douai, 1627, in-4°. Il ne va que jusqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

STENGELIUS (GEORGE), jésuite d'Augsbourg, docteur et professeur en théologie, recteur du collège de Dillingen, mort à Ingolstadt, l'an 1681, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entre autres : | les *Vies des saints Willibald, Wunibad et Walburg*, honorés à Aichstaedt, d'après un vieux manuscrit ; | *Judex et dux hæreticorum hujus temporis* ; des ouvrages polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (voyez ce nom). — Il ne faut pas le confondre avec **LAURENT STENGELIUS**, dont on a un *Traité sur les monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages et chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement et de critique.

STENOCRATE. Voy. **DINOGRATE**.

STENON II, administrateur du royaume de Suède, succéda, en 1513, à son père, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les lois de l'état ; mais, écoutant ensuite l'ambition, il voulut régner en monarque absolu. La Suède se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeler les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, et assiégea Stockholm, capitale du pays. Sténon partit aussitôt, et fit lever le siège. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre ; quelque temps après, Christiern repassa en Suède avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Sténon s'avança pour le combattre ; mais un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure à laquelle il ne survécut que trois jours, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suède.

STENON (NICOLAS), anatomiste, né à Copenhague en 1658, d'un père luthérien, qui était orfèvre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs élèves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande et en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, et lui donna une pension. Sténon, qui avait été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états en le nommant professeur d'anatomie à Copenhague, avec la liberté de faire les exercices de la reli-

gion catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagréments dans sa patrie, il retourna à Florence, et continua l'éducation du jeune prince, fils de Côme III, dont il avait été chargé. En 1677, il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grèce. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le luthéranisme, appela auprès de lui Sténon, auquel le pape donna le titre de vicaire apostolique dans tout le nord. Le savant médecin était devenu un zélé missionnaire. Munster, l'électorat d'Hanovre, le duché de Mecklenbourg, furent le théâtre de son zèle et de ses succès. Ce prélat mourut à Schwerin en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Sténon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicae, quibus varia oris, oculorum et narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum et muci fontes deteguntur*, Leyde, 1662, in-12. On a encore de lui : | *Elementorum myologiæ specimen*, Florence, 1667 ; | *Discours sur l'anatomie du cerveau*, Paris, 1669 ; et en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit-neveu, tome 4, page 204.

STERK. Voyez **FORTIUS**.

STERNE (LAURENT), curé et prédicateur anglais, né à Clonmel, en Irlande, l'an 1713, eut l'esprit bouffon et frondeur de Rabelais. Il excitait le rire, non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singulière, et une façon de s'habiller plus singulière encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices et le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24,000 livres, il mourut très pauvre en 1768, à Londres. Son goût pour la dépense était extrême, et sa succession ne produisit à sa femme et à sa fille que des dettes. Ses ouvrages traduits en français par Fresnals, de Bonnal et Salaville ont été publiés par Bastien, 1803, 6 vol. in-8°. On avait déjà donné, en français : *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentimens romanesques, mous et lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage ; et le second, *La vie et les opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron.

STÉSICHOË, poète grec d'Himère, ville de Sicile, né vers l'an 556 avant J.-C.

fut, dit-on, ainsi surnomme, parce qu'il arrêta et fixa la manière de la danse au son des instrumens ou du chœur sur le théâtre : il s'appelait auparavant *Tisias*. Il se distinguait dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, et soutint la noblesse et l'élévation du poème épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein et majestueux : *Stesichori graves camenæ*. Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux : *L'Homme et le Cheval*, qu'Horace, Phèdre et La Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, et il réussit. On lui attribue l'invention de l'*épithalame* ou *chant nuptial*. Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens. Ils ont été recueillis par J.-A. Suchfort, et publiés à Göttingue, en 1771, in-4°. Les savans les lisent avec plaisir.

STÉSICRATE. Voyez DINOCRATE.

STEUCCUS ou STEUCO (Augustin), surnommé EUGUBINUS, parce qu'il était né à Eugubio, dans le duché d'Urbino, en 1496 : il se fit chanoine régulier de la congrégation du Sauveur, devint garde de la bibliothèque apostolique, et évêque de Kisamo, en Candie. Il mourut à Venise, en 1549. On a de lui des *Notes* sur le Pentateuque, des *Commentaires* sur 47 psaumes, et d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, et à Venise, 1591, en 3 vol. in-fol.

STÉVART (Pierre), natif de Liège, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé; emploi qu'il remplit très long-temps avec beaucoup de zèle. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liège, et grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca belgica*, et les lexicographes, se trompent sur l'année de la mort et sur l'âge de Stévari. Il est prouvé, par le monument sépulcral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (couvent de religieuses, et paroisse en même temps, dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : | des *Commentaires* sur plusieurs *Épîtres* de saint Paul; | une *Apologie des jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt, 1575; | une *Édition* des quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des notes, 1608, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères; | Recueil de dix-sept auteurs tant grecs que latins, qui fait le septième tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius. Ce recueil avait été publié à Ingolstadt, en 1616, in-4°. | *Manière de louer Dieu*

par les psaumes; | *Commentaire* sur la *Vie* de sainte Walburge, 1616, in-4°.

STEVIN (Simon, mathématicien de Bruges, mort en 1655, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : | un *Traité de statique*, Leyde, 1586, in-4°, en flamand. A la tête de cet ouvrage, il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, française, etc., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, et dès lors la plus ancienne des langues. Il est certain qu'elle contient des mots qui paraissent avoir passé de là dans les idiomes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, et même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins, avec Goropius, que c'a été la langue de nos premiers parens. Stevin était un homme très instruit et d'un bon jugement : sa *Statique* est très estimée. | *Des Problèmes géométriques*, 1585, in-4°; | *Méthode de fortifier les places*, 1594, in-4°; | un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre : *De portuum investigandorum ratione*, 1599, et un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willebrod, et imprimés à Amsterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-tol. On y trouve plusieurs idées utiles.

* STEWART (DUGALD), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, ville où il naquit le 22 novembre 1753, était le plus jeune fils de Matthieu Stewart, mathématicien anglais, qui avait succédé au célèbre Naclaurin, dans la chaire qu'il occupait à Edimbourg. Dugald-Stewart fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous le docteur Adam Ferguson, et sous le célèbre docteur Thomas Reid à Glasgow. Il n'avait que 21 ans lorsqu'il fut jugé capable de succéder à son père comme professeur de mathématiques. En 1778 il remplaça momentanément le docteur Ferguson, pendant son voyage en Amérique, et indépendamment de cette double tâche, il créa deux cours, l'un d'astronomie et l'autre de métaphysique. En 1785 Ferguson ne pou-

vant, à raison de sa santé, continuer ses leçons, Dugald-Stewart fut définitivement nommé professeur de philosophie. Bien que dès l'année 1800, ce savant eût réuni à son cours de morale des leçons d'économie politique, et que souvent il eût suppléé ses collègues dans leurs divers enseignemens, il sut cependant trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, non moins bien accueillis à l'étranger qu'en Angleterre; la plupart ont été traduits en français. Il mourut au milieu de ses utiles occupations le 11 juin 1828. Dugald-Stewart a continué le système de ses maîtres, et a cherché à remplir les lacunes qu'y avaient encore laissées Reid, Smidt, et Ferguson, successeur de Reid. Il est un de ceux qui ont le plus honoré l'école écossaise, et de tous, sans contredit, celui qui a le mieux mérité de la psychologie, dans ses *Essais philosophiques*, où il a combattu les systèmes de Locke et de ses disciples (1 vol. in-8°, Edimbourg, 1818); dans son ouvrage sur la *philosophie de l'esprit humain*, où, après avoir tenté l'analyse de plusieurs facultés importantes trop négligées par Reid, il établit enfin la nouvelle logique que préparaient peu à peu les travaux de l'école d'Edimbourg (3 vol. in-8°, Edimbourg, 1792, 1813 et 1828); dans ses *Elémens de philosophie morale*, il embrasse la métaphysique, la morale et le droit politique, 4 vol. in-8°, Edimbourg, 1795. Outre les ouvrages qui précèdent, ce philosophe a encore publié *l'Histoire abrégée des sciences métaphysique, morale et politique, depuis la renaissance des lettres*, 3 vol. in-8°; une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*; placée en tête du *supplément à l'Encyclopédie britannique*; des *Essais sur les vies et les écrits des docteurs Robertson et Reid*, in-8°, imprimés en 1796; un *Eloge historique du fameux économiste Adam Smidt* dont il a fait paraître les *Oeuvres complètes*; et enfin un *Essai sur les rêves*, qui se trouve dans le premier volume de la *Philosophie de l'esprit humain*. La philosophie écossaise, qui a été introduite en France par M. Royer-Collard, maintenant jugée, a été reconnue insuffisante pour expliquer la morale, et, si elle a mis plus de lumière dans la métaphysique, elle l'a dû à sa méthode d'observation et d'analyse qui fait à peu près son seul mérite.

STEWART. Voyez CASTLEREAGH.

STEYAERT (MARTIN), célèbre doc-

teur de Louvain, et un des plus savans théologiens du 17^e siècle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans le diocèse de Gand, fut député à Rome, par sa faculté, en 1675, avec François Viane et Chr. Lupus. Il s'acquitt l'estime d'Innocent XI et des cardinaux, et fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain, en 1682, il y rendit compte de sa mission dans un discours public. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collège de Baius, puis du grand collège, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, et conservateur des privilèges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701. Ce savant ne possédait pas seulement la théologie, mais il était versé dans les belles-lettres, les langues, l'histoire, etc. Il avait une mémoire prodigieuse. Toute sa bibliothèque consistait en une Bible, la Somme de saint Thomas, les commentaires de Sylvius et de Wiggers, et le Bréviaire romain. Cependant, dans ses harangues et ses écrits il répandait tant d'érudition, qu'on aurait dit qu'il avait sous les yeux les monumens de toutes les sciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des novateurs, et montra constamment le plus grand respect et la plus grande soumission pour les décisions du saint Siège. S'il se déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zèle contre ceux qui imposent, comme les pharisiens, des charges insupportables aux infidèles; et évitent de les toucher du bout des doigts. Il n'épargna pas les Arnould, les Quesnel, etc., qui tâchèrent en vain de le perdre de réputation. *A quibus, dit Foppens, indecoro pulvere sordidus (pro more omnium veterum hereticorum) conviciorum, calumniarum, aliorumque hujusmodi atræ bilis sputamentorum plaustris obrutus fuit.* Sa charité pour les pauvres était admirable; il leur distribuait tous les ans les revenus de ses emplois, et par son testament il leur légua le peu qui lui restait. Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 6 vol. in-8°, Louvain, 1703. On y distingue : | *Annotationes in propositiones damnatas*; | *Positiones de pontifice ejusque auctoritate contra obrectatorem Gallum*; | *Polemica varia, orationes, epistolæ*; | *Theses sabbaticæ*; | *D. Prosperi carmen De*

ingratis notis illustratum; | *Theologiae practicae aphorismi*. Cet ouvrage, qui est le plus considérable de ceux de Steyaert, est écrit d'un style énergique et original, et renferme la substance de toute la théologie pratique. Dans ses ouvrages polémiques, il réfute plusieurs écrits que les jansénistes lui adressèrent; mais ces écrits se multiplièrent tellement, qu'il ne put suffire. *Non mihi*, dit-il, *si lingua centum sint, oraque centum non si ducenta manus, sufficiam hodie ad respondendum legioni hominum solita charitate sua undique in me insurgentium: quanto minus sufficiam tantis non distentis occupationibus aliis. et in valedudine non admodum firma?* Ces raisons l'empêchèrent de répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*. Il se contenta d'y opposer: *Epistola commissariorum in causa celebri Montensii de sedandis Ecclesiis belgicæ turbis*, etc., qui se trouve dans la collection de ses *Oeuvres*. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome, du 5 mars 1703, qui les condamne.

STICKER (URBAIN de), jésuite, né à Dunkerque en 1717, travaillait aux *Acta sanctorum*, et faisait espérer qu'il enrichirait cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 25 octobre 1755.

* STICOTTI (ANTOINE), fils de Fabio Sticotti, acteur de la comédie italienne, suivit l'état de son père, et cultiva la littérature avec assez de succès. Sticotti a donné plusieurs pièces à son théâtre, comme *Roland*, *Amadis*, parodies; les *Fêtes sincères*, avec l'*Impromptu des acteurs*; les *Ennemis de Thalie*, etc. On lui doit aussi: | *Garrik, ou les Acteurs anglais*, contenant des observations sur l'art dramatique, Paris, 1669, in-8°; | *Dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral et physique*, Paris, 1770, 5 vol. in-8°; | *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices*, composé par Sticotti, et publié par l'abbé Sabathier de Castres; 2^e édition, Paris, 1777, 2 vol. in-8°; | plusieurs *Pièces* représentées au théâtre italien. Il est mort vers l'an 1776.

STIFELS (MICHEL), ministre protestant et mathématicien, natif d'Estlingen, mort en 1567 à Iéna. Agé de 38 ans, est moins connu par son *Arithmétique* que par sa fureur de faire le prophète. Il prétend que la fin du monde arriverait en 1555; mais il vécut assez pour être té-

moins lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI (THOMAS), poète italien et chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers et en prose. Les premiers sont très médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont: | des *Lettres*, Rome, 1651, in-12; | *Arte del verso italiano*, Rome, 1658, in-8°. C'est une poétique qui eut du succès. | *Le Chansonnier*, Venise, 1601 et 1605; | *Le Nouveau Monde*, poème, Rome, 1628.

STILICON (FLAVIUS), STILICO ou STILICHO, Vandale, général de l'empereur Théodose le Grand, et ministre tout-puissant sous le faible Honorius, épousa Serène, nièce de Théodose et fille de son frère. Quelque temps après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, et Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, et Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défait les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageait depuis long-temps la Thrace, la Grèce et les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de la victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, et le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime: il forma le dessein de détrôner Honorius, et de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrètement solliciter les Vandales, les Suèves, les Alains, de prendre les armes, et leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, et fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrètes que Stilicon avait entretenues avec les barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrèrent en fureur contre lui, massacrèrent tous ses amis, et le cherchèrent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius, l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher et Serène sa femme furent étranglés quelque temps après. Voltaire a prétendu qu'il était innocent. Stilicon réprima, dit-on, l'idolâtrie qui avait relevé la tête sous l'usurpateur Eugène: mais il flotta toute la vie entre deux cultes, le paganisme et le christianisme. Il est certain qu'il fit élever son fils Eucherius dans les maximes du premier.

Claudien a fait l'*Eloge* de Stilicon, *De laudibus Stiliconis*. Nous avons une *tragédie* qui porte le nom de ce général, par Thomas Corneille.

STILLINGFLEET (EDOUARD), théologien anglais, naquit en 1655, à Cranbourn, dans le comté de Dorset, L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de Saint-André, et peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcester, et le roi Guillaume III le chargea de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 v. in-fol. On estime surtout ses *Origines britannicæ*; ses *Ecrits* contre Locke, qui avait avancé qu'on ne pouvait prouver l'immortalité de l'âme que par l'écriture. On a une traduction française du traité intitulé : *Si un protestant, laissant la religion protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la communion romaine* ? dans lequel il soutient l'affirmative, comme les autres docteurs protestans, consultés par Henri IV, par Elizabeth de Wolfenbuttel, etc. Ce théologien mourut à Westminster, en 1699, dans la 64^e année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare, vers l'an 306 avant J.-C., s'insinua si adroitement dans l'esprit de ses élèves, que les jeunes philosophes quittaient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisane Glycère qu'elle corrompait la jeunesse. *Qu'importe, lui répondit-elle, par qui elle soit corrompue, ou par une courtisane ou par un sophiste !* faisant allusion non seulement aux paralogismes et aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que saint Paul (*Rom. 1.*) leur reproche à tous en général, et que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisait aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avait rien perdu dans la prise de la ville ? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne saurait piller la vertu, le savoir ni l'éloquence*. On dit que Stilpon avait des sentimens fort équivoques sur la divinité; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athènes, où il avait dit que la statue de Minerve n'était pas un dieu : mais il s'excusa, en disant que ce n'était pas un dieu, mais une déesse : justification bien digne de

ces hommes lâches qui, comme s'exprime saint Paul, *tenaient la vérité captive*, et qui ayant assez de lumières pour connaître le vrai Dieu, n'osaient point renier, au moins d'une manière ferme et persévérante, des divinités factices et ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve, contre Voltaire et quelques critiques superficiels, que les païens regardaient les statues comme des divinités; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une manière bien plus simple.

STILTING (JEAN), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des hagiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célèbre collection des *Acta sanctorum*. On distingue surtout son *Apologie de saint Jérôme*. Il mourut en 1762.

STIMMER (TOBIE), peintre et graveur du 16^e siècle, était de Schaffouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisait grand cas d'une suite de figures dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOBÉE (JEAN), auteur grec de la fin du 4^e et du commencement du 5^e siècle, tire sans doute son nom de Stobi où l'on suppose qu'il était né. On ne sait absolument rien sur sa personne ni sur sa vie. Il était marié et avait un fils nommé Stémius ou Epimius. Stobée avait composé divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliothèque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, et, parmi les fragmens que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poètes et philosophes : mais il en est aussi beaucoup de supposés et faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur les matières de physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvaient en 1555 en Italie, chez le cardinal Rodolfo di Vincenza. Nous recommandons à ceux qui voudront consulter les fragmens de Stobée, l'édition des *Eclogæ* de Heeren de Göttingue, 4 parties in-8°, 1792-1801, et le *Florilegium* de Th. Galsford, avec *Notes* et *supplément*, à l'impré-

merle de Clarendon (Oxford), 1822, 4 vol. in-8°. Ces deux parties n'ont encore été réunies qu'une seule fois, en 1608.

STOCK (saint SIMON), général de l'ordre des carmes, était du pays de Kent en Angleterre, et mourut à Bordeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* et publié de sages réglemens pour son ordre. Ses confrères ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portaient. Launoij publia une dissertation en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoit XIV (*De canonis*, tom. 4, part. 2, cap. 9, page 74), et par le père Cosme de Villiers (*Biblioth. carmel.*, tom. 2, pag. 753), qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des carmes. Il y en a un entre autres de Pierre Swaynton, compagnon et directeur du saint, et qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum*, Op., tom. 7. L'office et la fête du scapulaire ont été approuvés depuis ce temps-là par le saint Siège comme n'ayant rien d'opposé à la foi des chrétiens, et pouvant au contraire contribuer à la piété et à la dévotion envers la sainte Vierge; car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbation; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particulière, même dans les saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoit XIV, etc. Quant à la bulle sabbathine, voyez JEAN XXII.

STOCK (CHRISTIAN), né à Camburg en 1672, fut professeur à Iéna, en 1717, et mourut en 1735, avec la réputation d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : | *Disputationes de paenis Hebraeorum capitalibus*; | *Clavis linguae sanctae veteris Testamenti*; c'est un dictionnaire hébreu; | *Clavis linguae novi Testamenti*; c'est un bon dictionnaire grec; | *Interpres graecus*; | *Litterator graecus*; | *Historia passionis Christi*; | *Lexicon homileticum*.

* STOCKLER (FRANÇOIS de BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praia, lieutenant-général, naquit à Lisbonne en

1759, et fut un des premiers élèves de l'académie royale de la marine fondée en 1779; il passa ensuite à l'académie royale de Coïmbre, devint professeur de mathématiques à l'académie de la marine, et remplit cette place avec tant de distinction qu'il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne dont plus tard il fut nommé secrétaire. Quelque temps après Stockler entra dans l'administration et occupa des places importantes qui ne lui firent point oublier ses travaux scientifiques et littéraires. Il prit une part active aux opérations de la Junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Le baron de Stockler était membre de plusieurs sociétés savantes et notamment de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Il mourut le 6 mars 1829, dans les Algarves, laissant un grand nombre d'ouvrages sur des sujets variés; nous citerons : | *Traité élémentaire de la méthode des limites*; | *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs*; | *Eloges historiques*; | *Poésies lyriques*, Londres, 4 vol.; | *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819; | *Traité sur la méthode inverse des limites*, ou *Théorie générale du développement des fonctions logarithmiques*, Lisbonne, 1824; | *Elémens du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

STOCKMANS (PIERRE), jurisconsulte, né à Anvers l'an 1608, enseigna successivement le grec et le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643, et à différens emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, et mourut le 7 mai 1671. Les brabançons le regardent avec raison comme un de leurs plus grands jurisconsultes, et son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *OEuvres*, qui avaient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1700, in-4°.

STOFFLER ou STOEFLER (JEAN), en latin *Stofferinus*, né à Justingen dans la Souabe, en 1432, enseigna les mathématiques à Tübingen, et s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, et fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau; mais heureusement on n'en fut pas affligé, et l'astrologue reconnu lui-même

la vanité de sa prédiction. Il réussit mieux dans la prédiction de son genre de mort en disant qu'il périrait d'une chute. S'élevant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citait en sa faveur, il attira en même temps une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1831. On a de lui divers ouvrages de mathématiques et d'astrologie.

* **STOFFLET (NICOLAS)**, général en chef d'une des armées des Vendéens, né d'un meunier de Lunéville en 1731, vint à Paris, et servit pendant seize ans comme simple soldat. Il devint ensuite garde-chasse du comte de Colbert-Maulevrier. A l'époque de la révolution, on l'entendit blâmer hautement les principes nouveaux et il se montra attaché à la cause de Louis XVI. Après la mort de ce monarque, il se retira en Anjou, où il souleva une centaine de forgerons, et, réuni à Cathelineau, s'empara de Chollet le 15 mars 1793, et ensuite de Vihiers. D'accord avec l'intrépide la Rochejacquelein, il marcha sur Bressuire, et y délivra MM. de Lescure, Desessarts, Marigny, etc., qui devinrent autant de chefs de la Vendée. Il s'attacha peu de temps après au général d'Elbée, le suivit partout et battit souvent les troupes de la république. Stofflet montra dans toutes les occasions beaucoup d'intelligence et une valeur à toute épreuve. Après le passage de la Loire, il fut nommé major-général de l'armée vendéenne (15 juillet 1793); il repassa ce fleuve avec Larochejacquelein, et, après la mort de ce dernier, il commanda en chef le Haut-Poitou et l'Anjou, qu'il soumit entièrement. Mais les succès des armes républicaines ayant changé la face des affaires dans la Vendée, Charette et Sapinaud se virent contraints de souscrire momentanément à des conditions de paix. Stofflet ne voulut pas d'abord suivre leur exemple; mais toutes les forces ennemies se tournant contre lui, il conclut à Saint-Florent (lieu de la première insurrection de la Vendée), le 2 mai 1793, une paix ou armistice qui devint funeste à son parti. Il reprit les armes en décembre de la même année; mais les Vendéens, rentrés dans leurs foyers, ne s'empressèrent plus à le suivre. Il ne réunit que peu de soldats, avec lesquels il ne lui fut pas possible de tenir la campagne. Il se rendit à Saugrenière pour engager les habitants à le suivre; mais ceux-ci, loin de l'écouter, le dénoncèrent

aux républicains. Deux cents grenadiers et vingt-cinq cavaliers vinrent pour s'emparer de lui. Stofflet leur opposa la plus vive résistance; mais, vaincu par le nombre, il fut arrêté et conduit à Angers, et livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé. Il subit la mort avec courage, le 23 février 1796, à l'âge de 45 ans. Stofflet fut un des meilleurs chefs de la Vendée, et la cause royale perdit en lui un serviteur zélé, et un de ses plus vaillants et de ses plus chauds défenseurs. Dans l'espace de deux ans, il s'était trouvé cent cinquante affaires. Il était respecté et aimé de ses soldats, qu'il soumit à une bonne discipline.

* **STOLBERG-STOLBERG (FRÉDÉRIC LÉOPOLD, comte de)**, poète et historien danois, né le 7 novembre 1750 à Bramstedt, dans le Holstein, d'une maison sonveraine, fut emmené dès son enfance en Danemarck par son père, et, après avoir commencé ses études dans ce pays, alla terminer son éducation dans les universités de Halle et de Gœttingue. A sa sortie de la dernière de ces écoles, il s'occupa d'une traduction en vers de l'Iliade. Il voyagea en Suisse et en Italie avec Goethe et Lavater. De retour à Copenhague, il y fut fixé par sa nomination de ministre plénipotentiaire du duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck, en Danemarck, puis par un premier mariage qu'il contracta en 1782. En 1785 il accepta un bailiage dans le pays d'Oldenbourg, et il en prit possession après avoir rempli une mission assez importante au nom du duc à la cour de Russie. Devenu veuf en 1788, se maria en 1790 à Berlin où il avait été envoyé par le prince régent de Danemarck avec une commission d'un grand intérêt. Il fit alors un nouveau voyage dont il publia une relation curieuse qui embrasse une grande partie de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile; cette relation est en 4 volumes. Placé à son retour à la tête du gouvernement, du conseil et des finances du prince-évêque de Lubeck, il sut encore trouver du loisir pour se livrer à ses études favorites et publia la traduction des derniers discours de Socrate, et des plus sublimes dialogues de Platon. Il lut et compara les plus habiles controversistes catholiques et protestants et cet examen eut pour résultat sa conversion. En 1800 il abjura le luthéranisme, et fit profession de la foi romaine. Ses amis, Klopstock, Gleim et Jacobi, que cette démarche indisposa d'abord

contre lui finirent par lui rendre leur amitié; mais Voss ne la lui pardonna jamais (voy. VOSS). Le comte de Stolberg entreprit une *Histoire du christianisme* dans les principes des catholiques, et publia à Hambourg, en 1806, son histoire, qu'il n'a pu conduire que jusqu'à la fin du 6^e siècle et qui forme 15 vol. in-8^e; une 4^e édition en fut donnée à Vienne en 1816, et elle fut traduite en italien par ordre du souverain pontife. Le comte de Stolberg avait aussi publié, en 1813, une *Vie d'Alfred le Grand*. Il est mort dans sa terre de Sundermühlen, dans le pays d'Osnabruck, en 1819, peu de jours après avoir fait paraître un opuscule sur l'*Amour de Dieu*. La conversion du comte Stolberg lui suscita beaucoup de tracasseries. Un prince protestant lui dit en le recevant : « Je n'aime pas ceux qui changent de religion. — Ni moi non plus, répondit le comte; et si nos ancêtres n'en avaient pas changé il y a trois siècles, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils quittèrent. »

STONE (EDMOND), mathématicien écossais, naquit vers l'an 1690 d'un jardinier du duc d'Argyle, qui lui apprit son état. Stone cultiva les champs pendant deux années; mais un sentiment naturel l'entraînait à l'étude, et il nourrissait ce penchant par la lecture des livres qu'il pouvait se procurer. Doué d'un esprit pénétrant, d'une excellente mémoire, et avec une application assidue, il surmonta tous les obstacles, et, sans le secours d'aucun maître, il acquit des connaissances étendues dans les langues latine et française et dans les mathématiques. Il avait fait de tels progrès dans cette science, qu'à l'âge de 18 ans il quitta son état de laboureur, et se mit à enseigner dans les maisons particulières l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre. Le duc d'Argyle ignora qu'il possédait dans son jardin un homme d'un mérite rare, jusqu'à ce qu'il surprit Stone dans sa petite maison, s'occupant d'un commentaire sur un ouvrage de Newton. Il s'intéressa lui, le tira de son obscurité, lui fit obtenir une chaire, et lui accorda en même temps une pension. Stone mourut en 1768. Il a laissé : | un *Dictionnaire de mathématiques*; | un *Traité des fluxions*; plusieurs ouvrages sur les sciences exactes.

STONE. Voyez SY.

STORCK (AMBROISE), théologien allemand, de l'ordre de Saint-Dominique,

appelé en latin *Pelargus*, combattit avec zèle les hérétiques par ses sermons et par ses écrits. Il assista, en 1546 et 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Trèves, et se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence; il mourut à Trèves, en 1557. On a de lui un *Traité du sacrifice de la messe*, contre Écolampade; et un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avait écrites, et d'autres ouvrages, Fribourg, 1553, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH (GUILLAUME), né à Berlin, en 1646, mort dans la même ville, en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia rationis et fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des sociniens et des athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippa STOSCH. Voyez la fin de l'article PICART (BERNARD).

STOW (JEAN), de Londres, où il naquit en 1525, mourut en 1605, et est auteur d'un *Sommaire des Chroniques d'Angleterre*, in-fol., estimé, et d'une *Description de Londres*, in-4^o, en anglais. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connaître ce qu'était Londres il y a deux siècles.

STOZ (MATTHIEU), né à Mickenhausen, en Souabe, l'an 1614, entra chez les jésuites, et enseigna 50 ans la philosophie et la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal pénitentia*. Il mourut à Munich, le 13 janvier 1678.

STRABON, philosophe, historien et premier géographe de l'antiquité, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissait sous Auguste et sous Tibère, vers l'an 14 de J.-C. Du côté de son père, il était d'une famille *semi-romaine*, comme le dit M. Maltebrun, peut-être obscure, et attachée à la maison de Pompée le Grand, dont il avait été condisciple. Son père était selon lui-même d'une origine illustre, et avait pour ancêtres des satrapes, des pontifes, etc. Sa famille qui était riche lui donna une éducation brillante. Il étudia à Nysa, près de Tralles, sous Aristodème; à Amisus dans le Pont, sous Tyrannion; à Séleucie de Cilicie, sous Xénarque. Il s'attacha ensuite aux stoïciens. Il voyagea beaucoup; il parcourut entre autres régions l'Asie-Mineure et le Pont, jusqu'aux frontières de l'Arménie, la

Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Égypte jusqu'aux Cataractes, la Grèce et l'Italie. Il séjourna long-temps à Rome, où il obtint des renseignemens géographiques sur le reste de l'Empire. On croit qu'il mourut vers la 12^e année du règne de Tibère. De plusieurs ouvrages qu'il avait composés, comme des *Mémoires historiques*, nous ne possédons plus que sa *Géographie* qui est en 17 livres. La plus ancienne édition est de 1472, in-fol. Nous citerons les éditions des Aldes, Venise, 1516, in-fol.; celle de Siebenkees, continuée par Tzchucke, Leipsick, 1796-1811, 6 vol. in-8°, qui est la plus ample et la mieux pourvue de notes; et celle de M. Coraï, 1818-1819, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage est un monument de l'érudition et de la sagacité de son auteur; il avait voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux et les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude. La *Géographie* de Strabon a été traduite en latin par Phavorinus et Tifernas qui publièrent leur traduction avant que le texte grec n'eût paru, Rome, chez Schweinhelm et Pannarz, sans date, mais dès 1469 ou 1471. Il existe une autre traduction latine par Xylander, Bâle, 1571. La géographie de Strabon a été traduite en français par Laporte du Theil, Gosselin, Coraï, et M. Letronne, Paris, 5 vol., 1805-1819, grand in-4°. Les premiers qui aient cité la *Géographie* de Strabon sont Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocraton. Sa haute réputation n'a commencé qu'au moyen âge, et elle devint tellement exclusive, qu'on le désignait simplement sous le nom de *Géographe*.

STRABON, Sicilien, avait, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au cap de Massara ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvrait les vaisseaux qui partaient du port de Carthage en Afrique, et en comptait toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 150 milles d'Italie, c'est-à-dire à 45 lieues environ. Valère Maxime l'appelle *Lyncée*; mais ce Lyncée n'avait probablement pas la faculté qu'on lui attribue, et l'on a vu dans tous les temps des charlataneries de ce genre: cependant l'on n'est pas fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

*STRACK (CHARLES), célèbre médecin allemand, naquit à Mayence le 14 février 1722; il étudia d'abord dans cette ville et ensuite à Paris, passa à Berlin où il de-

meura un an, et de là se rendit à Erfurt où il fut reçu docteur le 6 septembre 1747. De retour dans sa patrie il y exerça son art avec honneur. Nommé successivement professeur de chirurgie en 1754, de physiologie et de pathologie en 1763, professeur de chimie en 1782, il fut enfin chargé de l'organisation de la faculté de médecine, et reçut en récompense de ses travaux le titre de conseiller de la cour électorale. Il obtint des prix de différentes académies: celle de Lyon lui accorda le double second prix, pour son *Traité de crusta lactea infantium*; celle de Paris lui accorda l'accessit pour son *Traité d'energanda variolarum miasmate*, 1778. L'académie de Dijon lui décerna le premier prix pour un *Mémoire* qu'il lui envoya en 1782. La société royale médicale de Paris lui donna le prix pour son *Traité de différentes maladies* en 1786, et la même société couronna son *Traité sur l'allaitement artificiel*. Son activité infatigable produisit un grand nombre d'ouvrages, tous fort estimés, savoir: | *De dysenteria tentamen medicum*, 1760; | *De morbo cum polechiis*, 1766; | *De colica pictorum*; | *De epinictide dissertation inauguralis respondente*, 1776; | *De tussi convulsiva infantium dissertation inauguralis respondente*, 1777; | *De crusta lactea infantium*, 1776; | *De energanda variolarum miasmate*, 1778; | *Observationes medicinales de febribus intermittentibus*, 1785; | *Nova theoria pleuritidis vera, et recta ejusdem medicoratio*, 1786; | *De diversa febris continuæ remittentis causa*, 1789; | *Oratio qua mures hortatur ut proles suas ipsæ lactent*, 1800, etc. Il mourut le 10 octobre 1806, âgé de 84 ans. Il était membre des académies de Paris, de Madrid, d'Erfurt et Giessen, etc.

STRADA (FAMIEU), jésuite romain né en 1572, mort en 1649, professa long-temps les belles-lettres dans sa société et se fit un nom par ses connaissances, et sa manière d'écrire l'histoire, et surtout par son beau latin. Nous avons de lui: l'*Histoire de la guerre des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La première, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événements depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une traduction française par du Ruyr, Paris, 1682, 2 vol. in-8°. Ce historien a de l'imagination; il écrit d'une

manière brillante et animée; sa latinité est pure, riche, son style clair, nombreux et coulant. (*Voyez* MAFFÉE.) Il a eu, selon Loiseau (*Histoire des guerres de Flandre*, par Bentivoglio, *Avertissement*, page 18), communication de toutes les pièces originales qui pouvaient servir à sa perfection; Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, et déclare que sa seule crainte d'arrêter trop souvent et désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Plane ut nisi moram lectori injecturus essem, potuissem (quod interdum facio) ad rerum pleraque ad-jicere litterarum exemplaria, provocare ad autographorum fidem, factorum enarrationem, signatis veluti tabulis testibusque, conficere*. Quelques critiques lui reprochent des digressions trop longues et trop fréquentes, et de s'appesantir quelquefois sur des minuties; mais comme c'est dans ces endroits mêmes que son style s'élève et se brillante particulièrement, le lecteur ne lui en sait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio, qui d'ailleurs rend justice à Strada, lui reproche un genre d'omission importante. Il ne parle pas assez, dit-il, de ce qui s'est passé dans le cabinet. Quoique la guerre soit bien vive, elle ne laisse pas que de donner bien du temps à des négociations : les entreprises les plus hardies sont une suite des résolutions qu'on a prises dans le conseil; ainsi l'historien doit mettre toute son application à découvrir les secrets mouvemens et le véritable motif des résolutions importantes qu'on prend, et en instruire, autant que possible, les lecteurs. Cette partie de l'historien qui en apparence ne paraît pas considérable, est pourtant en effet la plus importante. Le récit des escarmouches, des combats, des assauts et des batailles avec le nombre des morts, les incendies et tous les autres malheurs qui accompagnent la guerre, et qui font tant de bruit, divertissent sans doute bien d'avantage, et sont bien plus du goût des jeunes gens, et du commun des peuples; mais la connaissance de la cause qui produit tous ces désordres plait bien plus aux personnes savantes et de bon sens, au jugement et à l'approbation desquelles l'histoire doit être soumise : de sorte qu'il paraît que Strada aurait pu rendre son ouvrage bien plus parfait qu'il n'est, s'il eût suivi ces règles. » Sans déroger à la justesse de cette critique (que Strada cependant

ne méritait pas à tous égards) on peut observer que, par un défaut contraire, les écrivains de ce siècle se sont souvent perdus dans l'étude des causes, qu'ils ont soumis l'histoire à la spéculation, et asservi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont supposées souvent sans preuve et même sans vraisemblance. Les événemens sont l'objet propre et direct de l'historien : les ressorts et les causes lui appartiennent sans doute aussi; mais il lui est bien difficile de les connaître, et s'il en parle sans en être foncièrement instruit, il risque d'écrire un roman pour une histoire. La qualité de jésuite qu'avait Strada excita la bile de Scioppius contre son Histoire. Il en fit une critique qu'il intitula *Infamia Famiani Stradae*, et dans laquelle il y a plus de fiel que de raison. Il est vrai que Strada n'a point dissimulé les ravages que l'hérésie, unie à la révolte, a causés dans les plus belles et les plus catholiques provinces de l'Europe; mais en cela même il a rempli les fonctions d'historien. S'il a montré quelque penchant pour la nation qui s'efforçait de maintenir le trône et l'autel, est-il en cela plus blâmable que les écrivains hollandais qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnaissables? L'abbé Mably, dans sa *Manière d'écrire l'histoire*, a parlé de cet élégant et intéressant historien d'une manière qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Gallucci a continué cette Histoire (*voyez* GALLUCCI). | *Famiani Stradae eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-42. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA de ROSBERG (JACQUES), né à Mantoue, se fit un nom dans le 16^e siècle par son habileté à dessiner des médailles anciennes. Il mourut à Prague en 1588. — Son fils OCTAVE STRADA hérita des talens de son père. Il a publié les *Vies des empereurs*, avec leurs médailles, en 1615, in-fol., depuis Jules César jusqu'à Mathias.

STRADAN (JEAN), peintre, né à Bruges en 1536, mourut à Florence vers 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, et notamment à Florence, et ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, et les statues antiques, perfectionnèrent ses talens. Il avait une riche imagination, et beaucoup de facilité dans l'exécution; il donnait des expressions fortes à ses têtes. On

lui reproche des draperies sèches, et un goût de dessin lourd et maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque et à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples ; il a composé aussi plusieurs cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés ; mais son inclination le portait à peindre des animaux et à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre est parfait. Ses dessins sont d'un fini précieux.

* **STRADIVARIUS** (ANTOINE), célèbre facteur d'instrumens à cordes et à archet, naquit à Crémone vers 1670, et fut le dernier et le plus habile élève des Amati, les luthiers les plus renommés de leur temps. Stradivarius surpassa ses maîtres ; ses instrumens, devenus très rares, sont encore aujourd'hui recherchés des artistes, qui les ont poussés quelquefois à des prix exorbitans dans les ventes. Les plus parfaits de ses violons sont ceux qu'il a fabriqués de 1700 à 1722. Ce fut sous lui que se forma le célèbre Joseph Guarnerius, dont on recherche aussi les violons. Stradivarius mourut, à ce qu'on croit, vers 1728.

* **STRAFFORD** (THOMAS WENTWORTH, comte de), la première des victimes illustres de la révolution d'Angleterre, naquit à Londres le 13 avril 1593, d'une famille alliée au sang royal, et fit ses études au collège de St.-Jean à Cambridge. Il visita ensuite l'Europe. Créé chevalier à son retour, il fut successivement juge-de-paix et garde des archives du comté d'York ; puis représentant du même comté au parlement. Ses talens et son éloquence le portèrent, jeune encore, aux postes les plus honorables : il occupa entre autres celui de vice-roi d'Irlande, au moment où avaient déjà commencé à éclater les troubles qui portèrent sur l'échafaud le malheureux Charles I^{er}. Wentworth avait appartenu au parti ennemi de ce monarque, qui, après la mort du duc de Buckingham, son favori et son ministre, ayant besoin d'un homme courageux et habile, l'avait remplacé par Wentworth. Il espérait ainsi, en choisissant pour ministre un des chefs du parti populaire, se rendre ce parti favorable et faire oublier le duc de Buckingham. Wentworth, qui avait voté pour mettre en accusation le duc, et qui s'était fortement prononcé contre toutes les entreprises de la couronne, aussitôt que le roi mit en lui sa confiance, se dévoua entièrement à sa cause. Dans son

gouvernement d'Irlande (1632), il montra un zèle, une vigilance, une fermeté qui, en apaisant les troubles, firent la prospérité de ce royaume. Il encouragea l'agriculture, l'industrie, établit des manufactures, augmenta les ressources, rendit la marine bien plus forte qu'elle ne l'était auparavant, sut toujours concilier bien des sujets avec les intérêts de la couronne, et il acquit ainsi des droits à la reconnaissance publique et à celle de son souverain. Celui-ci l'avait nommé comte de Strafford, président du conseil d'York, et enfin ministre. Dans cette charge importante et difficile, si Strafford montra un peu de fierté, il s'y fit remarquer encore davantage par l'énergie de son caractère, la sagesse de son administration et son assiduité au travail. Il répétait souvent à Charles I^{er} cette maxime mémorable : « Si quelquefois la nécessité oblige les souverains à violer les lois, on doit user de cette licence avec une extrême réserve ; et, aussitôt qu'il est possible on doit faire réparation aux lois, pour tout ce qu'elles ont pu souffrir de ce danger exemple. » Cependant, tandis que son mérite et le poste qu'il occupait excitait contre lui la malveillance des jaloux, le parti auquel il avait appartenu ne pouvait lui pardonner sa défection. Un des chefs les plus influens du parti populaire, l'audacieux Pym, l'entendant se justifier de son changement : « Non, non, lui répondit-il en l'interrompant, ne prenez pas cette peine ; vous nous avez abandonnés ; mais je ne vous quitterai pas tant que vous aurez la tête sur les épaules » (*till your head be on your shoulders*). Il tint ce propos dix ans avant la mort tragique du comte, et il ne manqua pas sa parole. Strafford opposait aux efforts redoublés de ses ennemis la vigueur de son administration, sa fermeté et des mesures nécessaires de rigueur, qui maintenaient, quoiqu'en chancelant, quelque reste de pouvoir entre les mains du faible Charles I^{er}. Mais tous ces moyens n'étaient pas assez efficaces pour empêcher le progrès des communes, qui tiraient parti de toutes les circonstances, et qui, se sentant assez fortes par l'appui de l'opinion publique, se déterminèrent à attaquer ouvertement le ministre. Celui-ci voyant approcher l'orage, voulait donner sa démission ; mais Charles I^{er} le retint, l'assurant qu'il le défendrait, et que le parlement ne toucherait pas un cheveu de sa tête. Cette promesse aurait dû être sa

crée; cependant la timidité naturelle du roi, encore plus que les circonstances, en empêcha l'effet. Les communes, dans une séance secrète, mirent en accusation le comte de Strafford. L'acte fut envoyé à la chambre des pairs, où Strafford se vit aussitôt arrêté. Les communes ne perdirent pas de temps, et ayant formé une commission pour diriger l'accusation, elles continuèrent leurs attaques avec le plus grand acharnement. Voulant intéresser toute la nation à ce procès, elles lui donnèrent même plus d'appareil que n'en eut ensuite le procès du roi; il dura quatre mois. On avait recherché dans les trois royaumes des témoins à charge, pour lesquels on éleva un grand amphithéâtre vis-à-vis le siège des juges; on dressa une tribune pour le roi et la reine, qui assistèrent à toutes les séances; elles durèrent dix-huit jours. L'accusation, préparée depuis long-temps, fut présentée avec une astucieuse finesse, dans laquelle il était aisé de voir la haine qui la dirigeait. Strafford parla devant ses juges avec le calme du vrai courage et la circonspection que ces momens critiques exigeaient. S'entendant reprocher quelques actes arbitraires que la coutume ou l'intérêt de l'état justifiait, il répondit :

« Si vous examinez les ministres du roi dans les plus menus détails, et si pour de légères fautes vous les soumettez à des peines rigoureuses, les affaires publiques seront abandonnées. L'homme sage qui aura une fortune ou une réputation à perdre ne voudra pas s'engager en des peines si terribles pour des choses de si peu de conséquence. »

Pendant la durée de ce procès, le roi ne s'aperçut jamais du danger qui l'environnait lui-même en voyant attaquer son ministre, par la seule raison qu'il avait mérité sa confiance et défendu ses intérêts : il ne présageait pas que la perte du comte de Strafford, donnant plus d'audace aux communes, entraînerait la sienne au moment où l'effervescence des esprits était presque arrivée à son comble. Cependant les ennemis de Strafford ne purent le faire condamner, par des voies légales, sur leur accusation. Les communes dressèrent alors un *bill d'attainder*, décret arbitraire et qui signifie arrêt de prescription fondé sur la conviction des crimes attribués à l'accusé. Ce bill trouva néanmoins 59 opposans; mais les autres membres firent agir les chefs populaires, et on entendit les orateurs des *puritains*

déclamer sur la nécessité de punir les grands coupables. En même temps, pour mieux effrayer le roi, on excita la populace; et 6,000 hommes armés d'épées, de pioches et de bâtons, vinrent en foule assiéger les salles du parlement. Les pairs qui avaient paru chanceler, et les 59 opposans au bill, furent exposés aux insultes et aux menaces des factieux; les noms des premiers, inscrits sur de grands placards, furent affichés dans les rues avec l'épithète de *straffordiens*, ce qui, en rigueur, voulait dire *royalistes*. Les ennemis du ministre obtinrent de leurs manœuvres tout le résultat qu'ils en attendaient. Les pairs, effrayés de ces mouvemens populaires, n'osèrent plus, en grande partie, occuper leur siège pendant la continuation du procès. Quand le bill d'*attainder* fut discuté, il ne s'en trouva dans la chambre que 45, et il n'y en eut que 49 qui osèrent s'y opposer. La majorité fut donc contre Strafford, qu'on condamna à perdre la tête; mais il fallait encore le consentement du roi. Il sembla balancer; alors des groupes se dirigèrent vers son palais, et demandèrent à grands cris la mort du malheureux ministre. La reine, épouvantée, pressait Charles I^{er} de céder; le monarque résistait encore. On dit qu'alors Strafford lui écrivit de sa prison pour le prier de lui laisser subir son sort : cette générosité aurait dû éveiller la justice de son souverain, lui rappeler sa promesse, l'engager à défendre celui qui se sacrifiait pour sa cause, et à ne pas donner à la populace, ni aux communes, déjà si puissantes, un triomphe qui les élevait sur les débris de son autorité; mais Charles I^{er}, prince humain et bienfaisant, était faible et sans caractère. Conseillers, juges, prélats, par corruption, par ambition, par terreur, tout se réunit pour lui arracher son assentiment au bill meurtrier. Ces évêques anglicans, qui reprochaient tant à l'église romaine ses distinctions jésuitiques et sa morale perverse, établirent disertement « qu'il y avait deux consciences; que la conscience publique du roi non seulement l'excusait, mais l'obligeait de faire ce qui était contre la conscience privée de l'homme; qu'enfin la question n'était pas si le roi devait sauver ou non le comte de Strafford, mais si le roi devait livrer sa famille et son royaume à une ruine certaine. » Il abandonna donc Strafford, et signa le funeste décret. Ce dernier entendit son arrêt avec un sang-froid et un courage qu'il ne démentit pas

dans ses derniers momens. Avant de poser sa tête sur le billot : « Je vais, dit-il, reposer aussi volontiers ma tête que je l'eusse fait pour dormir... Je crains que ce soit un mauvais présage pour la ré- forme qu'on projette dans l'état, que de commencer par l'effusion du sang innocent. » Il fut décapité le 15 mai 1641, à l'âge de 48 ans. Charles I^{er} regretta toujours Strafford : il se reprocha sa mort jusques sur l'échafaud, et il reconnut alors qu'elle avait été l'avant-coureur de la sienne. La mémoire de ce ministre fut réhabilitée sous Charles II, et son fils reprit son rang à la chambre haute. Les historiens ont parlé différemment de Strafford ; mais la plupart lui accordent de grands talens pour gouverner. Madame Macaulay pousse son injustice jusqu'à ne trouver rien à reprocher à son procès ni au bill arbitraire d'attainder : les ennemis personnels de Strafford n'auraient pu s'exprimer contre lui avec plus de prévention et d'amertume. Rapin Thoyras parle de lui d'après les mêmes principes. Millot, tout en rendant justice à son mérite, ne le trouve cependant pas exempt de reproches. Hume, d'un autre côté, semble défendre la cause de Strafford avec un zèle qui n'est pas toujours impartial. Parmi tous ces écrivains, le témoignage de Withlocke devient irrécusable, puisqu'il présida la commission chargée de diriger l'accusation contre ce ministre ; il dit, entre autres choses : « Jamais homme ne joua un si beau rôle sur un tel théâtre avec plus de constance, d'éloquence, de raison, de jugement et de modération, et même avec plus de grâce dans ses discours et sa contenance, que ce grand et excellent personnage.... Il toucha de remords et de pitié tous les assistants, à l'exception d'un petit nombre..... etc. » Dans les circonstances difficiles où se trouvait le comte de Strafford, c'est-à-dire entre un monarque faible et un parti puissant, déjà son ennemi particulier, il était presque inévitable qu'il commît quelques légères fautes ; mais il se montra le plus solide appui de l'autorité royale au moment où tout la portait à son déclin ; il ne démentit jamais, pour la défense de son maître, ni son zèle, ni sa fermeté ; il sut, tant qu'il fut en place, éloigner l'orage qui finit par tout dévaster ; et sa mort, entraînant celle de Charles I^{er}, fut une des principales causes du bouleversement total de l'Angleterre. M. de Lally-Tolendal a donné une tragé-

die sur le comte de Strafford, et a publié à Londres, en 1793, 2 vol. in-8°, *Essai sur la vie de T. Wentworth, comte de Strafford*. Une 2^e édition a été faite en 1814, in-8°. La *Vie* de lord Strafford a été écrite en anglais par le chevalier Ratcliffe, son ami, et de nos jours, par M. MacDiarmid. Voyez Châteaubriand, dans ses *Quatre Stuarts*, œuvres complètes, tome 22, pag. 121.

* **STRANGE** (le chevalier ROBERT), célèbre graveur du 18^e siècle, né en 1725, dans une des îles Orcades s'appliqua au dessin sans maître, faute de moyens ; après avoir essayé divers états, il se rendit à Edimbourg, où il présenta ses ouvrages au graveur Richard Cooper, qui les approuva, et lui donna des leçons pendant six ans. En 1745, il prit parti pour le prince Edouard, connu sous le nom de *Prétendant*, et servit dans ses armées jusqu'à la bataille de Culloden (1746), qui détruisit toutes les espérances de ce prince. Après l'amnistie, Strange vint à Londres, et en 1748 il passa à Rouen, où il prit des leçons d'anatomie de Locat, et de dessin sous Descamps. S'étant rendu à Paris en 1749, il apprit l'usage de la pointe sèche à l'école de Lebas, et parvint à surpasser son maître. Il retourna à Londres en 1750 ; dix ans après, il voyagea en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et en 1765 il se fixa décidément à Londres. Ses ouvrages sont très nombreux ; nous ne citerons que les plus remarquables, qui sont : *Charles I^{er}*, d'après van Dyck ; *l'Apothéose des deux enfans de George I^{er}*, d'après West ; *Cléopâtre*, *Vénus*, *Cupidon endormi*, d'après le Guido ; *Bélisaire*, de Salvator Rosa ; *sainte Agnès*, du Dominiquin ; *sainte Cécile*, de Carle Maratte ; *l'Annonciation*, d'après le Guide ; *la Madeleine* et *saint Jérôme*, du Corrège ; *la Maitresse et l'Enfant*, du Parmesan ; *la Mort de Didon*, du Guerchin ; *Danaë*, *Vénus et Adonis*, du Titien ; *le Portrait de la reine Henriette*, d'après van Dyck ; *Abraham renvoyant Agar*, et *Esther devant Assuérus*, du Guerchin ; *l'Amour en méditation*, de Seidoni ; *saint Jean enfant*, de Murillo ; *le portrait de Raphaël*, d'après lui-même ; celui de *Sapho de Dolci*. Son œuvre fut imprimé en 1795 et se vendait 70 guinées ; on en a recueilli cinquante exemplaires. Strange était des académies de peinture de Paris, Florence, Bologne, Parme, etc. Il avait été créé chevalier par George III en 1787, et l

mourut à Londres en 1795, âgé de soixante-dix ans.

STRAPAROLA de **CARAVAGE** (JEAN-FRANÇOIS), auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Boccace. Cet auteur vivait dans le 16^e siècle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre : *le Piacevoli notti*, Venise, 1550-54, deux volumes in-8°. Ce recueil contient 13 nouvelles, qu'il appelle agréables, et que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau et Larivey perdirent leur temps à les traduire en français. On en a fait plusieurs éditions ; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossières de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J.-C. Son application à la recherche des secrets de la nature le fit sur-nommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudiait. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolémée Philadelphie, qui le combla de bienfaits. Il avait fait des *Traité de la royauté*, de *la justice*, du *bien*, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, et qui, sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étaient que des mots sans choses. Diogène Laërce, dans ses *Vies des philosophes*, a donné les titres de ses nombreux ouvrages. Brucker a rassemblé dans son *Histoire de la philosophie* tout ce qu'on sait de Straton, et diverses *Maximes* de ce philosophe extraites de Sextus Empiricus, Simplicius et Stobée.

STRATONICE. Voy. **ANTIOCHUS** **SOTER**.

STRÉBÉE (JACQUES-LOUIS), de Reims, habile dans le grec et dans le latin, mort vers 1550, est connu par une *Versión latine*, 1556, in-8°, des *Morales*, des *Economiques* et des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidèle, et par un traité *De electione et oratoria collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4°.

STREIN (RICHARD), *Strenius*, baron de Schwarzenau en Autriche, conseiller bibliothécaire et surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, et a laissé quelques ouvrages : | un traité *De gentibus et familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-fol., où il a éclairci les antiquités romaines ; | des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté de-

le protestantisme, qu'il avait lui-même embrassé. | *Commonitorium de Roberti Bellarmini scriptis atque libris*. C'est un nain qui combat un géant ; car la théologie n'était point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN (ANDRÉ), né à Merzenhauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école et de l'orgue du collège des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* et d'autres ouvrages ignorés. — **PIERRE STREITHAGEN**, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres et à la musique, comme son père. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranenbourg dans le duché de Clèves, et à Wassenberg. Il était encore vivant en 1670. Nous avons de lui : | *Vita sancti Hilarionis*, en vers avec des notes ; | *Eburo, sive Panegyricus historico-poeticus in civitatem Leodiensem*, Liège, 1652, in-4° ; | *Somnium sive Poema in Ruram* (Roër), rivière du duché de Juliers, dans les *Annales Cliviae*, et grand nombre de pièces de vers ; | *Successio principum Juliae, Cliviae, Montium*, etc., Dusseldorf, 1629, in-4°. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre du même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue réformée à Emmerick, puis prédicateur et conseiller de Frédéric V, électeur palatin, et ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant : | *Florus christianus, sive Historiarum de rebus christianae religionis libri IV*, Cologne, 1640, in-8°. La haine contre l'Eglise catholique s'y montre à découvert. | *Novus homo, sive de Regeneratione tractatus*, etc.

STRIGELIUS (VICTORINUS), né à Kauffbeuren dans la Souabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, et eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce temps, il ne cessa d'être en butte aux théologiens protestants, qui le firent mettre en prison en 1559, d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie et la logique à Leipsick ; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons. Il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, et y mourut en 1569, à 45 ans. On a de lui des *Notes* sur l'Ancien et le Nouveau-Testament, et sur d'autres ouvrages, où

il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentimens de ceux de sa communion.

STRORELBERGER (JEAN-ETIENNE), de Gratz en Styrie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, et mourut peu après, l'an 1650. On lui doit : | *Gallie politico-medica descriptio*, Iéna, 1620, in-16, et 1621 in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, etc., de la France, mais elle est très superficielle; | *Historia Monspeliensis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une histoire de l'université de Montpellier et des professeurs qui s'y sont distingués. | Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI (TITUS VESPASIEU ET HERCULE), père et fils, deux poètes latins de Ferrare, ont laissé des *Elégies* et d'autres poésies latines, d'un style pur et agréable. Titus, né en 1422, mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, né en 1471, fut tué par un rival en 1508. Ils avaient l'un et l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8°.

STROZZI (PHILIPPE), issu d'une ancienne et riche maison de Florence, où il naquit en 1488. Il était sénateur et fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis, duc de Florence. (Voyez ALEXANDRE.) Après la mort de ce prince, le duc Côme, son successeur (voyez ce nom), poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé et pris. Strozzi est fait prisonnier, et se donne lui-même la mort en 1538. Requier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premières dignités.

— Son fils, LAURENT STROZZI, fut cardinal et archevêque d'Aix, et mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, PIERRE STROZZI, se distingua par les armes. Il contribua, l'an 1536, à faire lever le siège de Turin aux impériaux. En 1538, après sa défaite près de Montemurlo, en Toscane, où fut pris Philippe son père, et où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, et y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François I^{er} et Charles-Quint, il se trouva au siège et à la prise

de Luxembourg par les Français, en 1545; fut battu en 1544 par les Impériaux près de Serravalle, sur la frontière de l'état de Gènes, et commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur et le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Mariignan, et fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas moins la même année le bâton de maréchal de France, et fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie, et quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siège de Thionville, à l'âge de 50 ans. — LÉON STROZZI, frère de celui-ci, et fils de Philippe, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célèbre par ses exploits sur les galères de France, dont il fut général, et sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnaissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — PHILIPPE STROZZI, neveu de celui-ci et fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, et eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582, avec une armée navale, au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (voyez ce nom), il fut entièrement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santa-Cruz, grièvement blessé, et jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espèce de roman, où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI (CYRACO), philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec et la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne et à Pise, où il mourut en 1563, à 61 ans. On a de lui un 9^e et un 10^e livre, en grec et en latin ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés de la *République*; il a bien pris l'esprit de ces anciens philosophes, et l'imitateur égale quelquefois son modèle. — LAURENCE STROZZI, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591 religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle

s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, surtout la grecque et la latine, et devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* et d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célèbre, Parme, 1601, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en vers français par Simon-Georges Pavillon.

STROZZI (JULES), né à Venise en 1583, se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut au même lieu l'an 1660, après avoir donné un beau poème sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre : *Venezia edificata*, 1624, in-fol., ou 1626, in-12. On a encore de lui : *Barbarigo, over l'Amico sollevato, poema eroico*, Venise, 1626, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec **NICOLAS STROZZI**, autre poète italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, des *Sonnets*, et plusieurs pièces fugitives, outre deux tragédies, *David de Trébi-zonde*, et *Conradin*.

STROZZI (THOMAS), jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont : | un poème latin sur la manière de faire le chocolat ; | un *Discours sur la liberté*, dont les républiques sont si jalouses ; | dix *Discours* italiens, pour prouver contre les juifs que J.-C. est le Messie ; | un grand nombre de *Panegyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STRUENSEE (JEAN-FRÉDÉRIC, comte de). Voyez **BRANDT (ENEVOLD)**. L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de Saint-Germain*, page 39, entre dans des détails curieux, mais délicats, sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi *Voyage au nord de l'Europe*, par **WRAXAL**, lettre 5° ; et les *Mémoires authentiques et intéressans, ou Histoire des comtes Struensee et Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8°. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténèbres. (Voyez le *Journ. hist. et litt.* 15 octobre 1789.)

STRUVE (GEORGES-ADAM), juriconsulte, né à Magdebourg en 1649, professa le droit à Iéna, et devint le conseil des ducs de Saxe : il mourut le 15 décembre 1692, à 73 ans, peu de temps après avoir

fait le rapport d'un procès. Il appliquait aux magistrats ce mot d'un empereur romain : *Oportet stantem mori*. C'était un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort et robuste, et d'une franchise qui lui gagnait tous les cœurs. On a de lui des *Thèses*, des *Dissertations*, et d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma juris civilis*.

STRUVE (BURCHARD-GOTTLIEB), fils du précédent, professeur en droit à Iéna, comme son père, naquit à Veimar en 1671. Il se fit estimer par son érudition, et finit sa carrière, en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : | *Antiquitatum romanarum syntagma*, 1701, in-4°. C'est la première partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la religion, et l'on y trouve des choses intéressantes. | *Syntagma juris publici*, 1711, in-4° ; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'histoire ; | *Syntagma historiae germanicae*, 1730, 2 vol. in-fol. ; | une *Histoire d'Allemagne*, en allemand ; | *Historia Misnensis*, 1720, in-8°, etc. Ces ouvrages sont pleins de recherches. | *La Vie* de son père.

* **STRUVE (HENRI)**, chimiste distingué, né en 1751 d'un père qui professait avec succès la médecine à Lausanne, suivit les cours de médecine et de sciences physiques à l'université de Tubingue. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1784 professeur extraordinaire de chimie ; plus tard il devint professeur ordinaire de chimie et de minéralogie, et fut chargé de l'inspection des mines. Il mourut à Lausanne le 29 novembre 1826, laissant divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : | *Méthode analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne, 1797, in-4° ; | *Recueil de Mémoires sur les salines et leur application*, ibid., 1803, in-8° ; | *Description des salines du ci-devant gouvernement d'Aigle*, ibid., 1804, in-8° ; | *Fragmens sur la Théorie des sources et sur son application à l'exploitation des sources salées*, ibid. 1804, in-12 ; | *Itinéraire des salines*, ibid., 1805, in-12 ; | *Mémoires sur différens objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, ibid., 1805, in-8° ; | *Abrégé de géologie*, ibid., 1818 ; 2^e édition, 1819, in-12 ; | *Coup d'œil sur l'hypothèse de M. Charpentier*, ibid., 1819, in-12 ; | *Observation sur le gisement du gypse salifère dans le district d'Aigle*, ibid. ; 1825, in-12. Struve a publié en

entre chaque année, de 1805 à 1814, un *Rapport* en un volume in-12, sur les travaux entrepris ou à entreprendre dans les mines ou les salines du district d'Aigle. Peu de temps avant sa mort il s'était fait remplacer dans sa chaire par M. Mercanton de Vevey, élève de l'école polytechnique. Son testament contient un grand nombre de legs, tous applicables à des objets scientifiques ou d'utilité publique.

STRUYS (JEAN), Hollandais, célèbre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, etc. s'appelait Jean *Janszoon Strauss*. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; et enfin l'an 1668, par la Moscovie, en Perse, et ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avait faites furent rédigées après sa mort par Glanius. Elles parurent à Amsterdam, en 1681, in-4°, et depuis en 3 vol. in-12, ibid., 1725, et Rouen, 1730. Elles sont intéressantes : mais il y a bien des choses fausses ou mal vues; en particulier, ce qu'on y dit des hommes à queue de l'île de Formose est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver, comme ailleurs, quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos; mais c'est une anomalie particulière qui n'affecte point l'espèce, et ne fait point une monstruosité nationale. (*Voyez* le Catéchisme philosophique, n° 52.)

STRYPE (JEAN), prêtre anglican, né à Londres en 1643, fut un célèbre antiquaire : il avait fait ses études à Catherine-Hall dans l'université de Cambridge, où il prit le degré de maître-ès-arts. Il fut nommé, en 1669, recteur de la paroisse de Theydon-Boys, dans le comté d'Essex, et permuta la même année ce bénéfice pour celui de vicaire perpétuel de Low-Leyton. Il exerçait en même temps l'office de prédicateur à Hakney. Il était profondément versé dans l'histoire en général, et particulièrement dans la biographie. Un assez grand nombre d'ouvrages furent le fruit de ses laborieuses recherches. Les principaux sont : les *Vies* des archevêques *Cranmer*, *Grindal* et *Whitgift*, du docteur *Helmer*, évêque de Londres, de sir *Thomas Smith*, et de sir *John Cheke*; des *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 3 vol. in-fol. outre beaucoup d'autres doctes écrits. Ce savant mourut à Hakney le 11 décembre 1737.

STUART (les), rois d'Ecosse et d'Angleterre. *Voyez* JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAY, CHARLES, EDOUARD, et ci-dessous.

STUART (GAUTHIER), comte d'Athol en Ecosse, fils de Robert II, roi d'Ecosse, fut convaincu, en 1436, d'une conspiration contre Jacques I^{er}, roi de ce pays, et subit un supplice presque aussi cruel et aussi dégoûtant que celui de George Dosa. *Voyez* ce nom.

STUART (ROBERT), comte de Beaumont le Roger, seigneur d'Aubigny, plus connu sous le nom de *maréchal d'Aubigny*, était second fils de Jean Stuart III, comte de Lenox, de la maison royale d'Ecosse. Il se signala par sa valeur dans les guerres d'Italie, et contribua au gain de plusieurs batailles. Ses belles actions lui méritèrent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec JEAN STUART, comte de Boucon, petit-fils de Robert II, roi d'Ecosse, qui amena 6000 bons soldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglais à Baugé en 1421, fut défait à Crevant, en 1423, et enfin tué devant Verneuil, en 1424. Il avait reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il n'a laissé que des filles.

* **STUART (JACQUES-EDOUARD-FRANÇOIS)**, prince de Galles, connu en Europe sous le nom de *chevalier de Saint-George*, ou de *prétendant*, fils de Jacques II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et de Marie de Modène, naquit le 20 juin 1688. A sa naissance, le parti qui préparait de loin une révolution, répandit les bruits les plus absurdes; Guillaume d'Orange tâcha de les accréditer. Il se plaignit qu'on voulait le frustrer de ses droits par la supposition d'un prince de Galles; il fallut que Jacques II convoquât un grand conseil, où il fit entendre tous les témoignages de l'accouchement de la reine; parmi ces témoins se trouvèrent la reine douairière et le chancelier. Malgré des preuves aussi authentiques, les partisans du prince d'Orange, entre autres Burnet, tâchaient d'appuyer la supposition. Leurs raisons étaient qu'on n'avait pas appelé à l'accouchement l'archevêque de Cantorbéry, qui était alors enfermé à la tour de Londres, et la princesse Anne, qui prenait les eaux à Bath, comme si l'on avait pu prévoir le moment précis des couches de la reine, et l'indigne accusation qu'on devait intenter contre cette princesse.

• Si Jacques II n'avait pas été catholique, dit le père d'Avrigny, s'il n'avait pas fait baptiser son fils selon le rit romain, personne ne se serait avisé de jeter le moindre doute sur la naissance du prince de Galles. C'est le titre que porta d'abord ce prince. Quoi qu'il en soit, il passa en France avec la reine sa mère, le 20 décembre de la même année, et, après la mort de son père, en 1701, il fut reconnu roi de la Grande-Bretagne par le pape, Louis XIV et plusieurs autres princes de l'Europe. En 1708, ce prince s'embarqua pour passer en Ecosse, mais il fut obligé de revenir à Dunkerque. La même année, il fit la campagne de Flandre sous le duc de Bourgogne, et se trouva à la bataille livrée près de Mons, le 11 septembre 1709, à la tête de la maison du roi. Après la paix, il se retira en Lorraine, et s'embarqua en 1715, pour l'Ecosse, où il arriva le 2 janvier 1716. Malheureusement le comte de Mar, qui commandait ses partisans en Ecosse, avait été vaincu par le duc d'Argyle. Néanmoins le prince de Galles fut proclamé, le 21, roi d'Ecosse par les troupes, qui lui prêtèrent serment de fidélité; mais s'étant vu bientôt, sans soldats et sans munitions, il fut obligé de se rembarquer le 15 février, passa inconnu en France, se rendit à Avignon le 31 mars, et y resta jusqu'au 6 février 1717, époque où il partit pour l'Italie; il y arriva au mois de mars suivant; il quitta Rome le 8 février 1719, et alla en Espagne où il séjourna peu de temps. De retour à Rome, il y épousa, la même année, Marie-Clémentine Sobieski, fille du prince Jacques-Louis-Henri Sobieski. Il fixa son séjour dans cette ville, où il mourut le 2 janvier 1766, laissant deux fils *Charles-Edouard* (voyez EDOUARD), et le prince *Henri-Benoît*, cardinal d'YORK. (Voyez ce nom.) On trouve une *Notice* très étendue sur ce prince dans le premier volume des *Mémoires secrets* du cardinal Dubois, publiés par M. de Sévelinges, 2 vol., 1815.

STUART (CHARLES-EDOUARD-LOUIS-PHILIPPE-CASIMIR), fils aîné de Jacques III, et connu sous les noms de *Charles-Edouard*, du *Prétendant*, du *Chevalier* et du *comte d'Albany*. Voyez EDOUARD.

* STUART (JACQUES), antiquaire et architecte célèbre, né à Londres en 1715 de parens pauvres qu'il perdit de bonne heure, se perfectionna dans les arts du dessin dont les premiers élémens ne lui avaient été enseignés par aucun maître :

il apprit aussi le latin et le grec, et parvint à soutenir sa famille du fruit de ses travaux. On lui doit la connaissance exacte des superbes monumens d'Athènes, ce qui lui fit donner le surnom d'*Athénien*. Ayant amassé une somme assez considérable, il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome, où il connut l'architecte Revett. Tous les deux, très instruits dans l'histoire des antiquités, résolurent, en 1748, d'aller visiter Athènes, pour en mesurer et en dessiner les monumens. Ils demeurèrent long-temps dans cette ville; et, après avoir porté à terme leurs travaux, Stuart revint en Angleterre, et publia ses *Antiquités d'Athènes* en 3 vol., dont le premier parut en 1762, et le second en 1790. Stuart étant mort en 1788, Newton lui succéda pour la publication de son ouvrage, dont le troisième volume fut publié en 1794, le tout contenant 240 planches in-fol. : le quatrième a paru en 1815 avec un texte explicatif et historique de M. Taylor. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Feuillet 1808-1815. 3 v. in-fol. A son retour de la Grèce, Stuart avait été nommé intendant de l'hôpital de Greenwich. Stuart se rendit recommandable par sa piété filiale, par la bonté de son caractère et par la régularité de ses mœurs.

* STUART (GILBERT), historien, né à Edimbourg en 1742, d'un père qui était professeur d'humanités, fit ses études dans cette ville avec succès. A l'âge de 20 ans il publia sur la constitution britannique un ouvrage qui établit sa réputation, et le fit recevoir docteur en droit. Encouragé par l'approbation du public, il demanda la chaire de droit; cette chaire lui ayant été refusée, il passa à Londres, où il travailla pendant plusieurs années, pour le *Monthly Review*. De retour dans sa patrie, il y établit, en 1775, l'*Edinburgh Magazine*, qui cessa de paraître en 1776. Il revint de nouveau à Londres, et fut un des rédacteurs du *Political Herald* et de l'*English Review*. Stuart était né pauvre, et ne dut son existence qu'au produit de ses travaux littéraires. Des raisons de santé l'ayant obligé de se retirer au village de Musselbourg, en Ecosse, il y mourut en 1786, à l'âge de 44 ans. Il a laissé : | *Dissertation sur l'antiquité de la constitution britannique*, Edimbourg, 1762; | *Tableau des progrès de la société en Europe*, 1762, in-8°; | *Observations sur l'histoire du droit public et constitutionnel de l'Ecosse*; | *Histoire de*

la réformation en Ecosse; | Histoire de l'Ecosse depuis la réformation jusqu'à la mort de la reine Marie, Londres, 1786. Cette histoire est très estimée.

STUART, comte de BUTE (JEAN). Voyez BUTE.

STUCK ou STUCKIUS (JEAN-GUILLAUME), de Zurich, s'est acquis, à la fin du 16^e siècle, de la réputation par son *Traité des festins des anciens et de leurs sacrifices*. On le trouve dans un recueil d'autres ouvrages sur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs autres nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des commentaires sur Arrien, et *Carolus Magnus redivivus*, in-4^o, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUKELEY (VILLIAM), né à Holbeck dans le comté de Lincoln, en 1687, s'appliqua d'abord à la médecine et à la botanique, et fournit à Ray un grand nombre de plantes qui servirent à enrichir son *Catalogue des plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna ensuite à l'étude des antiquités de son pays, et publia : | *les Curiosités de la Grande-Bretagne*, en anglais, Londres, 1724, in-fol., avec cent gravures; ouvrage rempli d'observations curieuses sur les expéditions de César dans la Grande-Bretagne, et sur d'autres objets intéressans. On en a donné une nouvelle édition en 1776. | *Palæographia sacra*, ou *Antiquités relatives à l'histoire sacrée*, in-4^o; | *Palæographia britannica*, 1744. Elle n'est pas achevée. L'auteur mourut en 1765.

STUNICA (JACQUES-LOPEZ), docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme et contre les *Notes* de Jacques le Fèvre d'Étaples, et sur les *Épîtres* de saint Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium, dum Compluto Romam proficisceretur*. — Il était parent de DIEGO STUNICA, docteur de Tolède, et religieux augustin, qui vivait dans le même siècle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entre autres un *Commentaire* sur Job.

STUPPA ou STOUP (PIERRE), natif de Chiavenna, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, et

fut établi par le roi commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, et la charge de colonel des gardes suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81^e année de son âge. Comme il sollicitait un jour, auprès de Louis XIV, les appointemens des officiers suisses qui n'avaient point été payés depuis long-temps, Louis dit au roi : « Sire, si votre majesté » avait tout l'argent qu'elle et ses prédé- » cesseurs ont donné aux Suisses, on pour- » rait paver d'argent une chaussée de » Paris à Bâle. — Cela peut être, répliqua » Stuppa; mais aussi, si votre majesté » avait tout le sang que les Suisses ont » répandu pour le service de la France, » on pourrait faire un fleuve de sang de » Paris à Bâle. » Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses. — Un autre STUPPA, compatriote et proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'église de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwell. Il quitta ensuite le ministère pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, et fut tué à la journée de Steinkerke, en 1692. Il est l'auteur du livre intitulé : *la Religion des Hollandais*, 1673, in-12, que Jean Braun professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable religion des Hollandais*, 1675, in-12.

STURM (JEAN), célèbre humaniste né à Schielden, dans le duché de Bas-Rhin, en 1507. Après avoir fait ses premières études à Liège, il se rendit à Louvain, où Rutger Rescius, professeur de langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529; il y donna, sur les auteurs grecs et latins et sur la logique, des leçons publiques qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour les nouvelles hérésies l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537. Il y occupa la chaire que les magistrats lui avaient offerte, et ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint en 1566, de l'empereur Maximilien II, le titre d'*académie*. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui : | *Linguae latinae resolvenda ratio*, in-8^o; | d'excellentes *Notes* sur l'

rhétorique d'Aristote, sur Hermogène, sur plusieurs ouvrages de Cicéron, etc. Sturm a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Eloges des savans*, par Teissier; dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 29, et dans les trois programmes écrits par Oberlin, et publiés en 1804 et 1805. Tous ses opuscules ont été réunis sous le titre de : *De institutione scholastica opuscula omnia*, Iéna, 1750, in-8°.

STURM (JEAN), né à Malines en 1559, médecin, et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambrai, obtint une chaire de médecine et une prébende de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amusa long-temps à faire des vers latins sur toutes sortes de sujets; mais si on lui doit la qualité de versificateur, il ne mérite pas le titre de poète. On a de lui plusieurs traités; les principaux sont : | *De institutione principum*; | *De nobilitate litterata*, qui ont été réunis en 1 vol. sous le titre de : *Institutio litterata*, Thorn, 1586, in-4°. Il y a dans ce recueil deux autres volumes qui ne sont pas de Sturm. On a encore de lui : | *De rosa hierichontina*, Louvain, 1607, in-8° : ouvrage peu commun. C'est une dissertation sur la plante appelée vulgairement *Rose de Jéricho*. | *Theoremata physices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

STURM (JEAN-CHRISTOPHE), *Sturmius*, restaurateur des sciences physiques en Allemagne, né à Hilpoltstein, en 1635, était fils du maître de la garde-robe de l'électeur palatin; mais les guerres l'ayant ruiné, son fils se vit contraint de pourvoir à son existence. Il fut professeur de philosophie et de mathématiques à Altdorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages : | *Collegium experimentale sive curiosum*, Nuremberg, 1676 et 1701, 2 vol. in-4°. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des baromètres, thermomètres, télescopes, microscopes, etc. On y voit aussi un projet de machine aérostatique, conçue d'après la théorie du père de Lana. | *Physica eclectica sive hypothetica*, Nuremberg, 1697-1722, 2 vol. in-4°. Il y examine en critique tous les systèmes de physique anciens et modernes. | *Physica conciliatrix conamina*, Nuremberg, 1685, in-12; | *Prælectiones contra astrologia divinaris vanitatem*, Leipsick, 1722, 2 vol.

in-4°; | *Mathesis enucleata*, en 1 volume in-8°; | *Mathesis juvenilis*, 1701, en 2 gros vol. in-8°.

STURM (LÉONARD-CHRISTOPHE), et non STURNI, comme d'autres l'appellent mal à propos, excellait dans toutes les parties de l'architecture civile et militaire. Il naquit à Altdorf en 1669, et mourut en 1719. On a de lui : | une traduction latine de l'*Architecture curieuse* de G.-A. Bockler, Nuremberg, 1664, in-fol.; | un *Cours complet d'architecture*, imprimé à Augsbourg, en 16 vol.

* STURM (CHRISTOPHE - CHRÉTIEN) prédicateur et écrivain allemand du 18^e siècle, naquit à Augsbourg, en 1740, et mourut en 1786, étant premier pasteur de la paroisse de Saint-Pierre à Naumbourg. Il est avantageusement connu par ses *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature et de la Providence*, pour tous les jours de l'année, traduites en français en 3 vol. in-12, et réimprimées en 1817, avec des corrections. M. Cousin-Despréaux, pour propager davantage l'excellente morale et les leçons instructives que renferme cet ouvrage, l'a refondu dans un nouvel ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Leçons de la nature*, ou l'*Histoire naturelle la Physique et la Chimie présentées à l'esprit et au cœur*, 4 v. in-12. Le but des deux écrivains, en cherchant à instruire la jeunesse sur ce qui lui est le plus essentiel de savoir, a été de nous faire admirer la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu dans ses œuvres; de venger ou de manifester sa providence blasphémée ou méconnue par ceux mêmes qui jouissent de ses dons les plus précieux; de nous pénétrer envers lui de respect, de reconnaissance et d'amour; enfin de nous rendre plus heureux et plus sages, en nous apprenant à entrer dans ses vues, et à bien user des présens qu'il nous fait.

SUANEFELD (HERMAN), peintre et graveur, flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avait pour le travail lui faisait souvent chercher la solitude, ce qui le fit surnommer l'*Ermite*; on le nomma aussi *Herman d'Italie*, à cause de son séjour dans cette contrée. Il était excellent paysagiste, et touchait admirablement les arbres; son coloris est d'une grande fraîcheur.

* SUARD (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), membre de l'académie française, né à Besançon le 15 janvier 1734, était fils d'un appariteur de l'université de cette ville,

dans laquelle il passa sa jeunesse et fit ses premières études. Ayant assisté comme témoin dans un duel qu'un de ses camarades eut avec un officier de la garnison, et ayant refusé de faire connaître l'étudiant, sous le fer duquel l'officier avait trouvé la mort, il fut arrêté et exilé aux îles Ste.-Marguerite. Il recouvra sa liberté au bout de dix-huit mois, se rendit à Paris dans un âge peu avancé, et ses travaux littéraires le mirent en relation avec quelques écrivains distingués ; mais ce ne fut qu'avec peine qu'il put tirer pour son existence quelque profit de ses productions. Il apprit l'anglais, et un voyage qu'il fit en Angleterre lui fournit une occasion d'accroître sa réputation ; il avait déjà été couronné dans une académie de province pour un *Eloge* de Montesquieu, et avait travaillé à un journal anglais qui se publiait à Paris. Ayant fait la connaissance de Robertson, cet historien lui communiqua les épreuves de son *Histoire de Charles-Quint* à mesure qu'on l'imprimait, en sorte qu'il fut le premier qui traduisit cet ouvrage, et la traduction parut aussitôt que l'original. Suard travailla avec l'abbé Arnould, l'abbé Prévôt et plusieurs autres, au *Journal étranger*, ensuite avec l'abbé Arnaud seul à la *Gazette littéraire de l'Europe*. Il publia en même temps quelques compilations et des traductions qui lui méritèrent les honneurs d'un siège académique : il fut reçu à l'académie française en 1772. Cette élection ne fut pas approuvée par le roi parce que le candidat avait participé à l'*Encyclopédie* ; mais il est certain qu'il n'y travailla jamais. La décision royale, qui était juste en elle-même, devenait injuste par le motif qui l'avait déterminée ; mais l'admission de Suard ne fut que différée. Il remplaça à l'académie l'abbé de La Ville, en même temps que Delille succédait à la Condamine. Suard devint censeur royal, et dans la suite secrétaire perpétuel de l'académie. Sa vie douce et tranquille n'offre aucun événement remarquable, et elle ne fut un moment agitée que par l'espèce d'acharnement qu'il mit à soutenir Gluck dans la fameuse querelle qui s'éleva entre les partisans de ce musicien et ceux de Piccini. Sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, il lançait tous les matins dans le public une *lettre* dans laquelle il harcelait ses adversaires et les désolait par ses railleries fines et mordantes. Suard embrassa d'abord les principes de la révolution ; mais son es-

prit juste, son âme honnête, lui en firent bientôt détester les excès. Il fut proscrit en 1797, et obligé de sortir de France ; il y rentra après le 18 brumaire, et prit place dans la 2^e classe de l'institut. En 1772, d'Alembert avait proposé Suard au roi de Prusse comme correspondant littéraire à la place de Thiriot. Frédéric le refusa ; il commençait à se dégoûter des philosophes, et Suard était alors un de leurs adeptes. Celui-ci prolongea sa carrière jusqu'à l'âge de 84 ans, et mourut à Paris, le 20 juillet 1817. Suard était homme d'esprit et de société, il aimait à causer, et brillait dans les salons ; mais il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable. Ses principales productions sont : | *Histoire de Charles-Quint*, tr. de Robertson, Paris, 1771, et années suiv. 6 vol. in-12, ou 2 vol. in-4^o ; et réimprimée en 1816, et 1822, 4 vol. in-8^o ; | *Histoire de l'Amérique*, du même auteur, Paris, 1818, 3 vol. in-8^o. On doit se défier de ces Histoires où plusieurs faits se trouvent dénaturés. | *Des Traductions de Voyages* ; | beaucoup de ses articles insérés dans des journaux ; les principaux ont été réunis dans ses *Variétés littéraires*, 1769, 4 vol. in-12 ; 1804, 4 vol. in-8^o ; dans des *Mélanges de littérature*, publiés en 1803-1805, 5 vol. in-8^o. Nous ne passerons pas sous silence les éditions de Larochefoucauld, La Bruyère, Favuenargues, etc. que Suard a publiées et qu'il a fait précéder d'intéressantes *Notices*. Il a aussi travaillé à la *Biographie universelle* de Michaud. Nous avons plusieurs *Eloge de Suard* ; mais nous nous contentons de citer les *Mémoires sur la vie de Suard*, par D.-J. Garat, 1820, 2 vol. in-8^o. Ce n'est pas les juger trop sévèrement que de dire que l'ouvrage de ce révolutionnaire respire le cynisme le plus déhonté et l'impiété la plus révoltante. Ainsi il dit des liaisons de Suard avec madame de Kr..., femme abandonnée par son mari, que si elle sont réprouvées par les lois, elles sont autorisées par la nature. Ce ne serait pas une religion éclairée que celle qui repousserait de tels sentimens. Ailleurs on ose comparer le modèle de toute sainteté avec l'homme le plus vil, le plus hideux Robespierre. Nous n'en dirons pas davantage d'une production aussi méprisable. Conformément aux intentions de Suard, sa veuve a légué à l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, dont il était membre, une ren-

perpétuelle de 1,500 francs, destinée à être remise à un jeune homme de talents et de bonne conduite, né dans le département du Doubs, et servant à lui donner les moyens d'achever et de perfectionner son éducation littéraire ou scientifique.

SUARÈS (FRANÇOIS), jésuite, né à Grenade en 1548, professa avec réputation à Alcalá, à Salamanque et à Rome. On l'appella à Coïmbre en Portugal, et il fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensais pas, dit-il, qu'il fût si doux de mourir*. Suarès avait une mémoire prodigieuse ; il savait à bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citait un passage, dans le même instant il se trouvait en état d'achever et de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croirait-on ? à peine ce savant homme eut-il été admis dans la société. Il fut d'abord refusé ; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les frères. Enfin on le reçut, et on était encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux jésuite dit : « Attendons ; il me semble que ce jeune homme conçoit aisément et pense quelquefois fort bien. » Nous avons de lui 3 vol. in-folio, imprimés à Lyon, à l'Hayence, et pour la dernière fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie et la morale. Ils sont écrits avec ordre et avec netteté ; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matière qu'il traitait : sa méthode était d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, et d'établir avec solidité son sentiment. La manière dont il combat les erreurs est pleine de cette logique forte et serrée qui assure la victoire au raisonnement, et qui aujourd'hui est si égligée. Grotius disait qu'il était si profond philosophe et théologien, qu'à peine avait-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De synodo saccesana*, l'appelle *doctor eximius*, et lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumières de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénelon, citant ce théologien, dit : *Suarès en si, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne*. On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles ; que le saint jésuite ne perde quelquefois de vue

la noble simplicité de nos dogmes, et la majesté de la religion chrétienne : mais c'était le vice du temps, et les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siècle. Du reste, sa théologie renferme de grandes lumières ; mais il serait à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, et qu'il fallût moins les chercher. (Voyez saint ANSELME, DUNS, GRAVINA JEAN-VINCENT, MOLINA, PÉTAU, saint THOMAS.) Son *Traité des lois* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la foi catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le saint Siège contre le schisme des Anglais, il dérogeait en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le père Noël, jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Genève en 1732, en 2 vol. in-fol. L'abrégiateur a orné son ouvrage de deux Traités, l'un *De matrimonio*, l'autre *De justitia et jure*. Le père Deschamps a écrit la *Vie de Suarès* ; elle a été imprimée à Perpignan en 1671, in-4°.

SUARÈS (JOSEPH-MARIE), savant antiquaire, était fils d'un auditeur de la rote d'Avignon, où il naquit vers l'an 1585 ; il devint prévôt de la cathédrale de cette ville, et se rendit ensuite à Rome, où le cardinal Barberin le nomma son bibliothécaire, et lui fit obtenir le titre de *Camérier* du pape Urbain VIII. En 1633, il fut promu à l'évêché de Vaison. S'en étant démis, il se retira à Rome, chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisait par son savoir et par les agréments de sa conversation. On a de lui : | une traduction latine des *Opuscules* de saint Nil, à Rome, en grec et en latin, avec des notes, en 1673, in-fol. ; | une *Description latine de la ville d'Avignon et du comtat Venaissin*, in-4°, etc. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIS. Voyez SARPI.

SUAVIUS (LAMBERT), habile graveur de Liège, florissait dans le 16^e siècle. On le croit communément élève de Lombart ; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un recueil de quarante-huit estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les *Douze apôtres*, les *Sibylles*, *Jésus-Christ au tom-*

beau, saint Pierre et saint Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple : elles sont d'un beau fini, mais un peu sèches.

* **SUBLEYRAS (PIERRE)**, peintre et graveur français, naquit à Uzès en 1699, vint jeune à Paris, et prit les premières leçons de peinture sous Antoine Rivalz. Ayant obtenu le grand prix en 1726, et étant allé à Rome pour se perfectionner, il se fit une brillante réputation, surtout dans le genre du portrait, dans lequel il devint, pour ainsi dire, le peintre à la mode. Les princes, les cardinaux, et le pape Benoît XIV lui-même, voulurent être peints par Subleyras. Il fit en outre divers tableaux, estimés des connaisseurs. Parmi ces tableaux on cite celui qui représente *saint Basile* célébrant les saints mystères, et recevant les dons de l'empereur Valens, protecteur des hérétiques, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes. Ce tableau était destiné pour la basilique de Saint-Pierre, et on le mit en mosaïque du vivant de l'auteur. Le musée a de lui plusieurs tableaux parmi lesquels nous remarquons le *serpent d'airain*, *Jésus-Christ à table chez Simon le Pharisien*, et une esquisse de *Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise*. Subleyras fut un des premiers qui commencèrent à corriger le *coloris*, jusqu'alors négligé dans l'école française. On remarque aussi dans les ouvrages de cet artiste qui appartient à une époque de décadence, de la sagesse dans la composition, de la grâce et de l'expression dans les figures. Il mourut à Rome, le 28 mai 1749, à l'âge de cinquante ans.

SUBLIGNY (N.), avocat au parlement de Paris, au 17^e siècle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, et donna des leçons de versification à la comtesse de La Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'Opéra. Ses ouvrages sont : | une *Traduction* des fameuses Lettres portugaises, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux qu'il arrangea : elles respirent l'amour le plus ardent et le plus sot ; | la *Folle querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine ; | quelques *Ecrits* en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste après en avoir été le Zoïle ; | la *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole et insipide, et autres ouvrages qui sont tous oubliés.

* **SUCHET (LOUIS-GABRIEL)**, duc d'Albuféra, maréchal de France, né le 3 mars 1770 à Lyon, entra en 1792, comme volontaire, dans la cavalerie nationale de cette ville ; il passa peu après comme capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, et au bout de 4 mois fut fait chef du 4^e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exterminer, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en déricimer les malheureux habitants. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua en plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, et passa en Suisse avec son régiment sous le général Brune ; il montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et sa conduite lui valut l'honneur de porter à Paris 25 drapeaux pris sur l'ennemi. Suchet se rendit ensuite à l'armée d'Italie comme chef d'état major sous Joubert dont il était l'ami. Après la mort de ce général, tué à la bataille de Novi, il continua les mêmes fonctions sous Championnet, jusqu'à ce qu'il fut adjoint comme lieutenant à Masséna. Devenu général en chef de l'armée d'Italie, C'est en cette qualité qu'il tint en échec avec 8,000 hommes, le général Mélas qui commandait 40,000 Autrichiens ; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avait privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit alors Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gènes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, fit avec lui, à Pozzolo, 4,000 prisonniers autrichiens, et pendant la paix qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le midi et dans l'ouest. Il vint ensuite prendre un commandement au rassemblement de Boulogne, fut chargé de conduire les travaux du port de Vieux, et de là envoyé, comme gouverneur, au château de Lacken, près Bruxelles. Rentré en campagne en 1801, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante, il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna ; enfin, il passa en Espagne en 1808, et fut mis à

tête du 5^e corps d'armée avec lequel il fut détaché en Aragon comme général en chef. Son armée était sans discipline, dans le plus grand délabrement et presque toute découragée; il parvint à y rétablir l'ordre, à pourvoir à ses besoins, et il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire de Margalef, il s'empara de la forteresse de Lérida, regardée comme inexpugnable; sa prise fut suivie de celle de plusieurs autres forts et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva sous le feu d'une escadre anglaise la plus redoutable position. Ces beaux faits d'armes furent récompensés par le bâton de maréchal. Bientôt il marcha vers Sagonte, dont il se rend maître, après avoir battu sous ses murs le général Blake, qui était sorti de Valence, à la tête de 30,000 hommes, pour secourir cette ville. Il se porta ensuite sur Valence, qu'il força de capituler malgré la plus vive résistance, et il en prit possession le 40 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de duc d'Albuféra, avec le domaine qui en fait l'apanage; mais ce qui lui fit le plus d'honneur en cette occasion, c'est d'avoir cherché à atténuer les malheurs de la guerre en diminuant les résistances par la justice. Une commission, composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables du pays, fut organisée, par ses soins, pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il se faisait rendre compte de l'emploi de ces impôts avant d'imposer de nouvelles charges. L'arrivée d'un renfort anglais aux Espagnols ayant amené le revers fameux de Vittoria, les Français furent contraints d'évacuer la Péninsule; mais le maréchal Suchet, dans sa retraite vers les Pyrénées, ne perdit point l'attitude de vainqueur. Chargé quelque temps après de protéger la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il reçut de ce prince à Perpignan, le témoignage de sa reconnaissance de la manière dont il avait fait la guerre à ses peuples. Lorsque le duc d'Albuféra apprit l'abdication de Bonaparte, il fit reconnaître Louis XVIII par l'armée, qui fut passée en revue par le duc d'Angoulême. Il reçut le titre de commandeur de St.-Louis et le commandement de la 40^e division militaire. Sa conduite au commencement des cent-jours fut très réservée; néanmoins il prit du service de Bonaparte, et devint membre de sa chambre des pairs. Il eut le

commandement de l'armée des Alpes, battit les Piémontais le 15 juin 1815, et quelques jours après les Autrichiens. L'arrivée de la grande armée autrichienne à Genève l'obligea d'évacuer la Savoie, et de se replier sur Lyon. Instruit du retour du roi le 11 juillet, il obtint du chef de l'armée étrangère une convention honorable qui, en sauvant sa ville natale, conserva à la France pour dix millions d'artillerie. Le même jour il envoya à Sa Majesté la soumission de l'armée qu'il commandait jusqu'à son licenciement. L'ordonnance du roi du 24 juillet l'exclut de la chambre des pairs; mais il fut réintégré dans sa dignité par l'ordonnance du 5 mars 1819; et, plus tard, il fut nommé par le roi pour assister aux couches de madame la duchesse de Berri. Il est mort à Marseille le 3 janvier 1826, après une maladie longue et douloureuse. Il a laissé des *Mémoires*.

* SUE (PIERRE), médecin, naquit à Paris le 28 décembre 1739, d'un chirurgien distingué, et fut reçu maître en chirurgie en 1765. En 1772, il obtint le brevet de chirurgien de la ville de Paris, place dans laquelle il avait succédé à son père, mort en 1762. Lamartinière le fit nommer conjointement avec Lassus, en 1767, professeur et démonstrateur à l'école pratique. Sue obtint, en 1790, la chaire de thérapeutique, vacante par la mort d'Hévin, devint ensuite prévôt du collège de chirurgie, et était secrétaire par intérim de l'académie royale de chirurgie, à l'époque où ce corps cessa d'exister. Lorsqu'on rétablit l'enseignement médical, il fut nommé bibliothécaire de l'école de santé, et il professa, quelque temps après, la bibliographie, avec la plus grande distinction. Sue remplit, pendant quinze années, les fonctions de trésorier de la faculté, et succéda à Leclerc dans l'enseignement de la médecine légale. Il renonça à la pratique de la médecine pour les travaux du cabinet, et on a de lui diverses productions dont nous citerons : | *Notes sur les aphorismes de chirurgie de Boerhaave, commentés par Van Swieten*, Paris, 1768, in-12; | *Institutions de pathologie*, trad. de Gaub, Paris, 1774, in-8°, et 1788; | *Précis historique sur la vie et les ouvrages de Jean Devaux*, Paris, 1772, in-8°; | *Discours aux écoles de chirurgie sur l'élection de Pierre Sue à la charge de prévôt*, Paris, 1776, in-8°; | *Extrait de mémoires littéraires et critiques sur la médecine*, Paris, 1776,

in-8°; | *Essai historique littéraire et critique sur les accouchemens*, Paris, 1779, 2 volumes in-8°; | *Discours historique et analytique sur les sujets de prix relatifs à l'hygiène chirurgicale, proposés par l'académie de chirurgie de 1755 à 1783*, Paris, 1784, in-8°; | *Anecdotes historiques et littéraires sur la médecine*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; | *Examen des nouvelles instructions bibliographiques historiques, appliquées à la médecine*, Paris, 1786, in-8°; | *Réflexions sur l'article du règlement militaire qui établit six chirurgiens majors pour la garde nationale*, Paris, 1789, in-8°; | *Sur la bibliographie médicale*, Paris, 1796, in-8°; | *Eloge de Poissonnier*, Paris, 1798, in-8°; | *Discours au corps législatif sur le cours de bibliographie de l'école de santé*, Paris, 1798, in-8°; | *Histoire du galvanisme et analyse des différens ouvrages publiés sur cette découverte*, Paris, 1802, 4 vol. in-8°; | *Mémoires sur l'état actuel de la chirurgie à la Chine*, Paris, 1802, in-8°; | *Eloge historique de Xavier Bichat*, Paris, 1803, in-8°; | *Observations, remarques et réflexions sur quelques maladies des os*, Paris, 1803, in-8°; | *Eloge historique de P. Lassus*, Paris, 1808, in-8°. Sue a fourni quelques articles aux deux premiers volumes des *Mémoires* de la société médicale d'émulation. Il est mort à Paris le 28 mars 1816, et était membre d'un grand nombre de sociétés savantes, nationales et étrangères.

SUENON, fils d'Agon, Voyez AAGE-GEN.

SUÉTONE (CAIUS-SUETONIUS-PAULINUS), gouverneur de Numidie l'an 40 de J.-C., vainquit les Maures, et conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général romain n'avait fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, et commanda vingt ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage et sa prudence éclatèrent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J.-C., et lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif, et s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE (C. SUETONIUS-TRANQUILLUS), naquit au premier siècle de l'ère chrétienne, et mourut au second. Le surnom de *Tranquillus* lui venait de son père, à qui on avait donné celui de *Lenis*, qui

signifie à peu près la même chose. Suétonius Lenis, père de l'historien, était chevalier romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien qui en fit son secrétaire; mais il perdit les bonnes grâces de ce prince pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrâce, vécut dans la retraite, et se consola avec les Muses de la perte des faveurs de la cour. Pline le Jeune, qui était lié avec lui, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Suétone avait composé : | un *Dialogue des hommes illustres de Rome*; | plusieurs ouvrages sur la *grammaire*; | une *Histoire des rois de Rome*, divisée en trois livres; | un livre sur les *Jeux grecs*, etc. Ces ouvrages sont perdus; nous n'avons de lui que la *Vie des douze premiers empereurs de Rome*, et quelques fragmens de son *Catalogue des illustres grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des temps; il réduit tout à certains chefs généraux, et met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté et d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume et d'avoir été aussi libre et aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il a fait l'histoire l'avaient été dans leur vie. Il appelle les chrétiens une secte adonnée aux sortilèges et aux maléfices (*genus hominum superstitionis nova et malefica*), ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs et les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue les suivantes : Rome, 1470, in-folio, c'est la première; Venise, 1516, in-8°; Paris, 1644, in-12; celle de Cusaubon, avec de savantes notes, Strasbourg, 1647, et celle de Boxhorn, avec des notes, Amsterdam, 1686, in-12; Paris, 1684, in-4°, *ad usum Delphini*, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°. Nous en avons une traduction en français, in-4°, par Dutheil, qui est plate, mais assez fidèle. Laharpe en publia une nouvelle en 1770, 2 vol. in-8°, réimprimée en 1806 et dans la collection de ses *OEuvres*; elle est estimée. Delisle de Sales, sous le nom d'Opheilot de la Pause, fit paraître la sienne en 1771, avec des mélanges philosophiques et des notes, 4 tom. in-8°. C'est sans contredit la plus mauvaise, et l'inexactitude ne peut guère être poussée plus loin.

Maurice Lévesque et Delaroche firent paraître en 1807 une traduction du même auteur : la première a deux volumes, et la seconde un seul.

SUEUR (NICOLAS le), en latin *Sudorius*, conseiller et ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55^e année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connaissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante traduction de Pindare en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8°, réimprimée dans l'édition de Pindare donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR (EUSTACHE le), peintre, né à Paris en 1617, mort chez les chartreux de la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens. Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité et les grâces majestueuses qui sont le principal caractère de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien constatées. Il peignait avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise et une fraîcheur singulières. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avait cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connaît la *Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, dont il orna le petit cloître des chartreux, et dont quelques-uns ont été gâtés par des envieux. En 1776, les chartreux les cédèrent au roi contre des copies avec lesquelles on les remplaça. On distingue parmi les tableaux de ce grand maître, la *Prédication de saint Paul à Ephèse*, le *Martyre de saint Gervais et de saint Protais*, etc. L'œuvre de le Sueur a été gravé et publié par Landon, Paris, 1811, et comprend cent dix pièces. Le Sueur a fait lui-même son portrait, qui a été gravé par Van-Schuppen en 1696, et depuis par Cochin pour sa réception à l'académie. Son buste, sculpté par Rolland, est dans la galerie du Louvre.

SUEUR (JEAN le), ministre de l'église prétendue réformée au 17^e siècle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie,

se distingua par ses ouvrages. On a de lui : | un *Traité de la divinité de l'Ecriture sainte*; | une *Histoire de l'Eglise et de l'empire*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-4°, et en 8 in-8°. Cette histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des protestans.

SUFFREN (JEAN), né à Salon, ville de Provence, en 1565, se fit jésuite, et se rendit célèbre par ses talens pour la chaire et pour la conduite des âmes, par son zèle et par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis et de Louis XIII; mais, au bout de six ans, sa grande franchise, dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine mère, et mourut à Flessingue en 1641, en passant avec cette princesse de Londres à Cologne, où elle allait chercher un asile. Il est auteur d'une *Année chrétienne*, qu'il fit à la prière de saint François de Sales, 4 vol. in-4°. Il l'abrégea dans la suite sous le titre d'*Apis et exercices spirituels*. Le père Frizon en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

* **SUFFREN SAINT-TROPEZ** (PIERRE-ANDRÉ bailli de), célèbre marin français, naquit au château de Saint-Cannat en Provence, le 13 juillet 1726. Destiné à la carrière des armes, Suffren Saint-Tropez entra au service de la marine royale en 1743, fit ses premières armes contre les Anglais, et se distingua dans plusieurs campagnes, et fut fait prisonnier en 1747. Il fit, avec le même honneur, la campagne de 1756, se trouva au combat de Mahon et à celui de Lagos où les Anglais attaquèrent l'escadre française sous le canon des forts portugais, et où Suffren fut pris une seconde fois. Dans la malheureuse expédition de Larache, en 1765, il commandait un chebec, et fut nommé en 1778 commandant de vaisseau dans l'escadre de l'amiral d'Estaing, destinée pour les Indes, afin d'appuyer le fameux Hyder-Aly. Le bailli de Suffren se couvrit de nouveaux lauriers dans cette guerre, et à son retour, en 1781, on lui confia cinq vaisseaux qui allaient porter des renforts au cap de Bonne-Espérance, et devaient se joindre à l'escadre de l'Inde. Dans sa traversée, il rencontra une escadre anglaise, sous les ordres du commodore Johnston, et qui était ancrée dans le port de Praya, à San-Iago, une des Iles du Cap-

Vert. Elle était envoyée pour s'emparer du cap de Bonne-Espérance. Il était de la dernière importance de sauver cet établissement, et pour cela, il fallait devancer l'arrivée de l'escadre ennemie, qui était mouillée sous la protection des forts portugais. De Suffren l'attaqua, la désempara, et continuant sa route, remplit sa mission; quand les Anglais arrivèrent au Cap, ils n'osèrent rien entreprendre. Mais c'est dans l'Inde que de Suffren trouva un plus vaste théâtre, où il put mieux établir sa gloire. Nommé en 1782 commandant de l'escadre française qui défendait ses côtes, il livra en sept mois quatre combats à l'amiral Hughes, et reprit en trois jours le fort de Trinquemale, que les Anglais avaient enlevé aux Hollandais. La prise de ce fort, situé sur la côte orientale de l'île de Ceylan, lui assura la prépondérance dans ces parages et le mit en possession d'un des plus beaux ports que l'on connaisse. Les talents et l'activité du bailli de Suffren établirent la réputation de la marine française dans l'Inde, et excitèrent Hyder-Aly à faire de nouveaux efforts pour secourir ceux de son allié. Plein d'admiration pour de Suffren, il lui dit, un jour que l'amiral était venu lui faire part de sa dernière victoire : « Jusqu'à présent je m'étais cru un grand homme ; mais depuis que tu as paru sur cette côte, tu m'as éclipsé. » Le revirement de la mousson, époque où les vaisseaux ne peuvent plus tenir sur la côte de Coromandel, permit aux Anglais de gagner la côte de Malabar et Bombay : ils espéraient en même temps que de Suffren serait obligé de se ravitailler à l'île de France, à 1500 lieues du théâtre de la guerre. Mais l'amiral français s'était déjà prémuni des vivres et munitions nécessaires, à Achem, dans l'île de Sumatra, où il alla hiverner, et eut ainsi la possibilité de revenir à la côte en même temps que l'escadre anglaise. Le bailli de Suffren s'était rendu formidable aux ennemis qui admiraient son activité extraordinaire, et la manière dont il disposait et dirigeait une attaque. Dans le fort du combat, il quittait souvent son vaisseau, et passait sur une frégate pour mieux observer les manœuvres des siens et celles des ennemis. En 1783, il livra aux Anglais devant la rade de Goudelour un nouveau combat, qui ajouta encore à sa gloire. La paix conclue cette même année ramena le bailli de Suffren en France,

où il fut reçu avec enthousiasme. Les états de Provence firent frapper une médaille à son effigie, avec cette inscription : LE CAP PROTÉGÉ ; TRINQUEMALE PRIS ; GOUDELOUR L'ÉLIVRÉ ; L'INDE DÉFENDUE ; SIX COMBATS GLORIEUX. — LES ÉTATS DE PROVENCE ONT DÉCERNÉ CETTE MÉDAILLE MDCCCLXXXIV. Il arriva en 1784, à Versailles, où il reçut l'accueil le plus honorable ; et il eut avec le roi plusieurs entretiens particuliers. Il avait gagné l'estime de tous les chefs ses collègues, et son caractère modeste le mettait à couvert des atteintes de l'envie. Un jour qu'il dînait chez le ministre de la marine, où se trouvait l'amiral d'Estaing, on appelait ce dernier général. D'Estaing, en désignant de Suffren, répondit : « Voici le seul général » qu'il y ait ici. » Le roi créa uniquement pour lui une quatrième place de vice-amiral, qui fut supprimée après sa mort, et le nomma en même temps chevalier de ses ordres. Il avait fait ses caravanes à Malte, où on lui conféra le titre de bailli et de grand-croix de cet ordre, dont il fut ambassadeur auprès de la cour de France. On a reproché à de Suffren un peu trop de sévérité à l'égard de ses sous-chefs ; mais il les remplaça par des officiers d'un mérite reconnu, et sut se concilier de la part de ses matelots et de ses soldats un respect et un attachement qui allaient jusqu'à l'enthousiasme. Ce célèbre marin mourut en 1788, à l'âge de 62 ans. M. Trublet, ancien capitaine de vaisseau, a donné : *Histoire de la campagne de Suffren dans les mers de l'Inde*, un volume in-8°, et l'on a de M. Hennequin : *Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli de Suffren*, Paris, 1824, un volume in-8°, orné d'un portrait.

SUGER, abbé célèbre, né en 1082 (1), fut placé dès l'âge de 10 ans dans l'abbaye de Saint Denys, où Louis, fils de France (depuis Louis-le-Gros), était élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appela Suger, qui fut son conseil et son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avait l'intendance de la justice, et la rendait en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre et les négociations étrangères étaient encore de son département ; son esprit actif et laborieux suffisait à tout. Touché des

(1) Les auteurs ne s'accordent ni sur l'année ni sur le lieu de sa naissance, à St.-Denys, à Tours sa Beaune, à St.-Omer, etc.

exhortations de saint Bernard, qui prêchait une réforme dans le clergé, l'abbé Suger réforma son monastère, en 1127, et donna le premier exemple de cette réforme. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans l'abbaye, et l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger était dans le dessein de se renfermer entièrement dans son cloître; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très fort la croisade, s'était opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenaient au bien de l'état. L'avis de saint Bernard prévalut. Les soins du ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut dans l'abbaye de Saint-Denis, en 1152, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis et de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence et de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis-le-Gros*, et quelques autres ouvrages dans les recueils de Du Chesne et de D. Martenne. Un auteur, dont l'imagination ardente et égarée a changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes et injurieuses, a fait de saint Bernard et de Suger un parallèle romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentait pour les croisades; supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zèle des seigneurs français refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépens, et de la conduire lui-même en Palestine. Il avait déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition lorsqu'une fièvre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité. (Voyez GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite.) Son administration a fait long-temps les regrets de la France, et l'admiration des nations étrangères; peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zèle, de sagesse de modération et de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, 1732, en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand et pieux ministre, un libelle affreux, que les gens instruits

dans l'histoire ont voué au mépris et à l'horreur. On a de Garat l'*Eloge* de Suger, qui a été couronné à l'académie française, en 1778.

* SUHM (PIERRE-FRÉDÉRIC), célèbre antiquaire et historien danois, naquit à Copenhague, le 18 octobre 1728. Il se destinait au barreau, il fut même assesseur au tribunal de la cour; mais il quitta bientôt l'étude de la jurisprudence, pour se livrer entièrement aux recherches historiques. Quoique le gouvernement l'eût nommé successivement gentilhomme de la chambre, conseiller de conférence, chambellan et historiographe royal, il se tint éloigné des affaires. Cependant il prit part à la conspiration de courtisans qui renversa le ministère de Struensee et de Brandt, espérant l'abolition du pouvoir arbitraire. Au reste, il retourna bientôt à ses paisibles travaux. Lié intimement avec G. Schiøning, savant distingué, il entreprit avec lui, en 1751, un voyage en Norwège, pays alors peu connu, où il resta 13 ans, et y recueillit de précieux matériaux, qui le mirent à portée de produire des ouvrages aussi utiles que nombreux. Il revint en 1765 à Copenhague, où il mourut le 7 septembre 1798. Suhm était membre de plusieurs sociétés savantes de Danemarck, de Suède, d'Allemagne, d'Angleterre, etc. Outre les traités historiques qu'on trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Copenhague*, on a de ce savant : | *trois Traités*, sur le roi Canut le Grand, sur Eric le Bon, sur Eric Eman, publiés dans les *Essais de corrections sur l'ancienne histoire danoise et norvégienne*, par Suhm et Schiøning, Copenhague, 1787, in-4°; | *Essai d'une esquisse sur l'origine des peuples en général, comme introduction à celle des peuples du nord en particulier*, Copenhague, 1769, in-4°, traduite en allemand par Donatus, Lubeck, 1790, in-8°; | *L'Origine la plus ancienne des peuples du nord*, 1770, in-8°; | *Odin, ou la Théologie païenne dans le nord*, 1771, in-4°; | *Histoire de l'émigration des peuples du nord*, 1772-1773, 2 vol. in-4°; | *Histoire critique de Danemarck dans les temps païens*, 1774-1781, 4 vol. in-4°, qui furent suivis d'un autre vol. in-fol., publié en 1779, et contenant 36 tableaux; | *Scriptores rerum danicarum medii ævi, quos collegit et adornavit Jacobus Langebeck, post ejus mortem fecit et præfationem adjecit P.-F. Suhm*, 8 vol. Le dernier a paru en 1795 ou 96, dans

les *Mémoires de la société des sciences de Copenhague*. Tous les écrits ci-dessus indiqués ne furent que les préliminaires du grand ouvrage de Suhm, intitulé : *Histoire complète de Danemarck*, qu'il commença à écrire à l'âge de 25 ans, et dont les sept volumes parurent depuis 1782 jusqu'en 1797. L'impartialité, l'exactitude, le style élégant et correct, et l'érudition profonde qui règnent dans cet ouvrage, immortalisèrent le nom de son auteur, qui est compté parmi les classiques de sa nation. Il a fait aussi quelques *Romans historiques* dont quelques-uns ont été traduits en français par M. Coiffier et insérés dans sa *Collection des Romans du Nord*. La plupart de ses opuscules épars dans les journaux et les recueils scientifiques ont été réunis en 15 vol., Copenhague, 1788-1798 : le dernier vol. contient un *Essai sur sa vie et ses ouvrages* par M. Ramus Nyerup, bibliothécaire de l'université de Copenhague.

SUICER (JEAN-GASPARD), né à Zurich, en 1620, y fut professeur public en hébreu et en grec, et y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon ou Trésor ecclésiastique* des Pères grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. — HENRI SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg, mort en cette dernière ville, en 1705, se fit connaître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnène, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique et géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savans et d'un grand nombre de princes. Ce sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avaient précédé. Sa compilation est faite sans choix et sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, et que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de fragmens d'écrivains anciens qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La première édition, en grec seulement, est de Démétrius Chalcondyle, Milan, 1499, in-fol.; et la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN (CONSTANTIN), jésuite de Bois-

le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations*, dont il a enrichi les *Acta sanctorum*, collection à laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY (MAURICE de), natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir et sa piété lui méritèrent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux et de Hermières. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat magnifique et libéral mourut en 1196. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zèle cet article de notre foi, et ordonna que l'on graverait sur son tombeau ces mots de l'office des morts : *Credo quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum*. Les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages d'ailleurs peu importans, ont été recueillis par M. Daunou, pag. 149-158 du tome 45 de l'*Histoire littéraire de la France*, publiée en 1820 in-4°.

SULLY (MAXIMILIEN de Béthune, baron de Rosny, duc de), naquit à Rosny le 15 décembre 1560. Son père le plaça à l'âge de 10 ans au service du roi de Navarre : il en avait douze, et il étudiait à Paris, lors de la journée de la Saint-Barthélemy. Son gouverneur et son valet étant sortis pour apprendre le motif de ce tumulte, on ne les vit plus revenir. Le jeune Sully se revêtit de sa robe d'écolier, mit sous son bras un livre d'heures, qui lui servit de passeport parmi les meurtriers, et se rendit au collège de Bourgogne. Il suivit Henri IV à la guerre, et s'y signala par diverses actions de bravoure, particulièrement à la bataille d'Arques et à celle d'Ivry, à la prise de Dreux, de Laon, etc. Aux talens de la guerre il joignait ceux de la politique et de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départemens. Après diverses négociations, il fut envoyé en 1603 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, et fixa dans le parti de Henri IV le successeur d'Elizabeth. De retour, il fut fait gouverneur de Poitou, grand-maitre des ports et havres de France ; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché-pairie, l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la faiblesse de

faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil, Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment, morbleu, dit le roi en colère, vous êtes donc fou ! Oui, sire, répondit Béthune, je suis fou ; mais je voudrais l'être si fort, que je le fusse tout seul en France. » Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme. Sully lui-même ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux ; il reprocha même au roi, qui n'aimait pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, et d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignait vivement des infidélités que lui faisait son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il fallait la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera plus surpris de la haine que Condé et la reine vouèrent à ce ministre. (*Voyez l'Histoire du président de Grammont*, liv. 4^{re}, pag. 25.) Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, et demanda son avis sur quelques objets ; mais dans le fond il s'en défiait, et ce n'était pas sans raison : « Dès le jour de la mort de Henri IV, dit le père Griffet (*Histoire de Louis XIII*, tom. 1, pag. 47), il avait commencé à se rendre odieux et suspect à la cour, par ses résistances opiniâtres à venir au Louvre, malgré les invitations et les ordres pressans de la reine mère. Mais, si on en croit Bassompierre, il fit encore, le même jour, une faute beaucoup plus considérable, et qui ne fut pas oubliée. Dès qu'il sut le roi mort, il écrivit au duc de Rohan, son gendre, qui était alors à l'armée de Champagne, de marcher droit à Paris avec six mille Suisses qu'il commandait en qualité de colonel-général. Il est vrai que le duc de Rohan ne parut point aux portes de Paris avec ses Suisses ; mais il s'était déjà avancé d'une journée, lorsque le duc de Sully le contremanda. « Ce ministre mettait dans les affaires la plus grande activité. Quand il entra au conseil des finances, la rapacité des financiers avait réduit le roi à manquer du plus strict nécessaire. La première mesure de Sully fut de parcourir les provinces pour examiner la comptabilité des receveurs, et faire rentrer les deniers. Partout

les officiers des finances lui susciterent des difficultés qui n'empêchèrent pas de prompts résultats. Menant à sa suite soixante-dix charrettes remplies d'argent, il revint auprès du roi qui était à Rouen. Cet argent provenait en partie de dépenses irrégulières rejetées des comptes. » En 1634, on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maitre de l'artillerie, dont il se démit en même temps. Il mourut sept ans après, le 22 décembre 1641, dans son château de Villebon, au pays chartrain. Il s'était occupé dans sa retraite à composer ses *Mémoires*, qu'il intitula *ses OEconomies*. Ils sont écrits d'une manière très négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits ; mais on y voit régner une naïveté de style qui ne déplaît qu'à ceux qui ne peuvent lire d'autres ouvrages français que ceux du siècle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, et en 1778 en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre, et a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, et surtout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une manière intéressante. Sully était protestant, et l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puérils et populaires contre les catholiques, en même temps qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions il ne les ménage pas. Ses lumières politiques et guerrières étaient étendues et plus sûres que celles qu'il avait en fait de religion et de morale. « Cet homme, dit l'abbé de l'Ecluse (*Préf.*, pag. 31), dont les raisonnemens sur presque tout autre objet sont ordinaires, ment solides et concluans, se montre si mauvais théologien, que ce seul contraste suffirait pour le réfuter. Quels aveux d'ailleurs ne lui arrache pas la force de la vérité ? Que ne dit-il point contre quelques-unes des folles décisions des synodes protestans, contre les brigues et les projets criminels des chefs de ce parti, contre l'esprit de révolte et de désobéissance de tout ce corps ! Il y a quelque chose de si singulier à voir M. le duc de Sully tour à tour calviniste et ennemi des calvinistes, que j'ai cru devoir conserver tout ce qu'il dit au

« sujet de la religion, de crainte que tout » ce que j'aurais supprimé à cet égard ne » fût jugé, par la raison même de cette » suppression, d'une tout autre importance qu'il n'est ; mais aussi j'ai jugé » devoir encore moins épargner ici les » corrections que partout ailleurs. » L'abbé Baudeau avait annoncé, en 1777, une édition du texte original des *Mémoires de Sully*, en 12 vol. in-8°, avec d'abondantes notes ; mais cette édition n'a pas été achevée. On a publié en 1766, l'*Esprit de Sully*, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célèbre a été accueilli avec ardeur dans ces derniers siècles où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, et celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant ; on a fermé les yeux sur ses fautes et ses défauts, pour ne s'occuper que du succès de son administration ; on a même fait un crime à un écrivain éloquent d'avoir rappelé l'anecdote du prince de Condé, dont nous avons parlé, et on ne lui eût point pardonné d'avoir rappelé celle de la reine. « Quand un homme passe pour être » juste (lui a dit un censeur), il faut respecter jusqu'à ses défauts, c'est-à-dire jeter » un voile dessus, pour qu'ils ne puissent » pas répandre une ombre sur ses vertus. » Si cette maxime est vraie, si la nature et les droits de l'histoire ne s'opposent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un temps où l'on n'est guère disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes, fausses ou vraies, qui peuvent ravalier les pontifes et les rois que tous les siècles avaient mis au rang des grands hommes. On peut même dire que c'est là l'esprit et le but de presque tous les historiens modernes. Voudrait-on isoler la maxime et en borner l'observation à la vie des hommes pour lesquels la nature des temps et des goûts forme des prédilections, des affections dominantes et impérieuses que la voix publique défend de contredire ? Et n'est-ce pas, au contraire, dans de telles circonstances que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau pour en renforcer les feux, et jeter des rayons sur des traits qui, échappés aux yeux de la postérité, manqueraient à la parfaite ressemblance des hommes célèbres dont elle contemple les images ?

SULLY (HENRI), célèbre artiste anglais, passa en France, où il se signala par sa sagacité. Ce fut lui qui dirigea le

méridien de l'église de Saint-Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, et le duc d'Armaing, lui firent chacun une pension de 4500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laissé : | un traité intitulé : *Description d'une horloge pour mesurer les temps sur mer*, Paris, 1726, in-4° ; | *Règle artificielle du temps*, 1717, in-8°, réimprimé en 1737, avec des additions, par Jules Le Roy. S. Lepaute a décrit ses *Ouvrages*, et recueilli des détails sur sa *Vie*.

SULPICE APOLLINAIRE. Voy. **APOLLINAIRE (C. SCLPITIUS)**.

SULPICE-SÈVÈRE, historien ecclésiastique, naquit vers 363, dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouse, où sa famille tenait un rang assez distingué. Aussitôt qu'il eut fini ses études, il se mit dans le barreau, et y fit admirer son éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage ; mais sa femme étant morte peu de temps après, il résolut de s'occuper entièrement du service de Dieu et de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à saint Phébadé, évêque d'Angers, et ensuite à saint Martin de Tours, suivit ses conseils et fut son plus fidèle disciple. On ne connaît point l'année de sa mort, on sait seulement qu'il mourut au commencement du 5^e siècle, vers 440, suivant le P. Prato ; en 429, selon d'autres Sulpice-Sévère avait de grands biens auprès de Toulouse, et s'en servit pour mettre les pauvres en état de travailler, car, étant grand ami du travail, il ne voulait pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluait ni la politesse, ni la gaieté comme on peut le voir par le commencement de sa *Lettre* à Bassula, sa belle mère, et par celle qu'il écrivit à saint Paulin, en lui envoyant un cuisinier dont toute la science se bornait à assaisonner fort mal quelques légumes. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance Fortunat, font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévère. Il s'était engagé dans les ordres sacrés ; mais il n'apparaît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévère se laissa surprendre par les pélagiens dans sa vieillesse, et qu'ayant reconnu son erreur, il se condamna à un silence de 5 ans ; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avait toutes les apparences d'une fable (voyez aussi l'*Apologie* de Sulpice-Sévère par Boilandus, au 29 janvier). Plusieurs savans fondés sur l'autorité de saint Jé-

rême, l'ont accusé de millénarisme ; il est vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, et que le pape Gélase mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes ; mais c'est précisément parce qu'il contenait de fausses conjectures sur la réédification du temple de Jérusalem, et sur le rétablissement des cérémonies légales par l'antechrist (voyez une Dissertation dans *Raccolta di opuscoli scientifici*, tome 18, Venise, 1748, et la 5^e Dissertation de Prato, dans son édition de Sulpice, t. 1). Nous lui sommes redevables d'un excellent abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, qui est intitulée : *Historia sacra*. Elle renferme, d'une manière fort concise, ce qui s'est passé de siècle en siècle, depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J.-C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modèle. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté et pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie ; mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la suite, écrite avec assez d'élégance ; mais, comme il était protestant, il est très favorable à la secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévère, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* et plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la vie de saint Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, et d'en avoir rapporté qui n'étaient pas assez constatés ; mais il en est plusieurs dont il avait été témoin oculaire ; et il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux et éclairés, la critique de certains savans dégénère souvent en une fausse délicatesse, qui considère moins les preuves et l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement, qui n'est pas toujours d'accord avec leur manière d'apprécier les vues et les merveilles de la providence. Ce qui donnerait plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévère, c'est l'envie trop marquée d'élever saint Martin au-dessus de tout ce qui jouissait alors de la réputation de sainteté et du don des miracles, ce qui paraît

surtout dans ses Dialogues, et en termes exprès, Dialogue 1, numéros 16, 17, 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devait aux clercs, aux prêtres, et même aux évêques, dont il parle fort lestement, et auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, et autres articles qui certainement n'étaient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manque de bonne foi, qui lui aurait fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de saint Martin sur les saints de son temps, et l'on ne doit pas croire qu'il règle son récit sur l'idée de cette prééminence, quoique ces sortes de parallèles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, et si judicieusement condamnés par l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*, livre 3, chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévère rapporte de cet illustre évêque, il est certain que saint Martin était regardé comme un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu ; et le sage et vertueux historien défend très bien sa sincérité et son éloignement de toute exagération dans son 5^e Dialogue, n^o 5. L'édition la meilleure et la plus complète de ses écrits est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol., et 1754, 2 vol. in-4^o, par le père Jérôme de Prato oratorien de la même ville. Cette édit. est accompagnée de variantes, de notes, de dissertations savantes et de la *Vie* du saint. Hack et Elzévir en ont donné aussi de très belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existait au temps de Sulpice-Sévère et long-temps avant lui. — Il y a eu encore saint SULPICE-SÉVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591 ; et saint SULPICE le débonnaire, ou le pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 634. L'un et l'autre se signalèrent par leurs vertus et leurs lumières. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliothèque des Pères. Baronius et d'autres éditeurs du *Martyrologe romain* confondent Sulpice-Sévère, historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévère, évêque de Bourges : cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe*.

qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le saint Siège n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévère dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un temps immémorial dans l'église de Tours.

SULPITIA, dame romaine, femme de Calenus, florissait vers l'an 90 de J.-C. Nous avons d'elle un *Poème latin contre Domitien*, *De edicto Domitiani*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion, sous un prince tel que Domitien, ne prouvait pas grand'chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien et d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'état. Elle avait aussi composé un *Poème sur l'amour conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial n'est point flatté. Son *Poème* contre Domitien se trouve avec le Pétrone d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poeta latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°, et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. M. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers français, dans le *Parnasse des dames*. L'abbé de Marolles l'avait traduit aussi en vers français à la suite de ses épithalames de Catulle, 1661, in-8° : M. Ch. Monnard l'a donné encore en français avec le texte en regard et des notes, 1816, in-8°.

SULPITIUS (GELLUS), de l'illustre famille romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains qui donnèrent des raisons naturelles des éclipses du soleil et de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J.-C., et prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédait le jour déterminé pour la bataille que l'on devait livrer à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler, avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriverait la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, et le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant J.-C. — **SERVIUS SULPITIUS-RUFUS**, excellent jurisconsulte du temps de Cicéron, homme recommandable par sa vertu et par ses autres qualités, et consul comme le précédent, était de la même famille. On a de lui une très belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. Elle se

trouve dans le recueil des *Epîtres* de Cicéron.

* **SUMOROKOFF** ou **SOMAROKOFF** (ALEXANDRE-PETROWITCH), célèbre littérateur russe, naquit à Moscou d'une famille distinguée, en 1727. Il est le créateur du théâtre russe. Sumorokoff, destiné au métier des armes, fut élevé à Pétersbourg dans le collège des cadets, et y fit ses études avec succès. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui obtinrent de la réputation, et facilitèrent son avancement. Au sortir du collège, il devint adjudant du comte Gallowkin, et ensuite du comte Raşumowski : celui-ci le recommanda au comte Iwan Schuwalof, seigneur d'un grand crédit à la cour, qui le prit sous sa protection, et le présenta à l'impératrice Elizabeth. Ils s'étaient passionnés de bonne heure pour les classiques, et pour les poètes français, Corneille, Racine et Voltaire. En 1756, et à l'âge de 29 ans, il fit paraître sa première tragédie de *Koreff*, que l'impératrice fit jouer sur le théâtre de la cour, et qui eut un succès prodigieux. Ces succès et celui qu'obtinrent ses autres ouvrages méritèrent à Sumorokoff les grâces de la cour. Elizabeth le nomma brigadier, directeur du théâtre, et lui assura une pension de 4,000 roubles. Sous le règne éphémère de Pierre III, il conserva son grade ainsi que ses pensions; et lorsque Catherine II resta seule sur le trône, elle le nomma conseiller d'état, lui conféra l'ordre de Sainte-Anne, et l'honora de la distinction la plus flatteuse. Il mourut à Moscou en mars 1778. Sumorokoff a réussi dans tous les genres, tragique, comique, lyrique, satirique, et a même écrit dans le genre historique. Il a laissé un grand nombre de tragédies, dont les plus remarquables sont : *Koreff*, *Aristona*; *Sinaw* et *Truoor*; *Hamlet*, imitée de Shakespeare; *Zemira*; *Vischela*; le faux *Demetrius*; *Micislas*. Parmi ses comédies, on cite *Trissotin*, imitée des *femmes savantes* de Molière; le *Tartufe*, imitée du même auteur; le *Juge*, la *Querelle des époux*, le *Légataire*, le *Tuteur*, l'*Envieux*, la *Mère rivale de sa fille*, la *Commère*, les *Trois frères rivaux*, etc. On a aussi de lui des opéras, comme *Alceste*, *Céphale* et *Procris*, *Acis*, etc.; des *Chansons*, de petits *Poèmes*, des *Poésies anacréontiques*, des *Odes pindariques*, une bonne *Traduction des Psaumes*; mais il a surtout excellé dans ses *Idylles*, dans ses *Elégies*, dans ses *Fables* et ses *Satires*. On connaissait

avant lui un autre poète renommé, Sumorokoff, qui donna au théâtre quelques pièces fort médiocres; mais Sumorokoff n'a pu l'égalé dans ses *Odes* ni dans ses compositions *anacréontiques*. Le style du second est pur, harmonieux, plein d'images et de chaleur dans les vers, et dans la prose il est clair, concis, animé; mais il est un peu trop surchargé de figures, ainsi qu'on le remarque dans sa *Chronique de Moscou*, dans son *Histoire de la première insurrection des Strelitz en 1682*, et dans son autre *Histoire de la rébellion de Stenko-Razin*, etc. Cet auteur ouvrit, pour ainsi dire, la première époque de la bonne littérature russe, et on vit en lui l'homme de génie qui, au milieu des glaces du nord, développa dans tous ses écrits une imagination des plus fécondes, une sensibilité exquise, une énergie qui avait jusqu'alors paru l'apanage presque exclusif des habitans des plus beaux climats de l'Europe. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Novikof, Moscou, 1787, 40 gros vol. in-8°. On a écrit en russe la *Vie* de cet auteur, et Coxe en parle avec éloge dans son *Voyage en Russie*. M. Dmitrievsky, membre de l'académie des belles-lettres russes prononça son Eloge en 1807. Ce morceau est prolix et diffus.

SUPPERVILLE (DANIEL de), ministre de l'église wallonne de Rotterdam, naquit en 1687 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Genève, passa en Hollande l'an 1688, et mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui : | *les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8°; | des *Sermons*, in-8°, 4 vol., dont la 7^e édition est de 1726; | *les Vérités et les Devoirs de la religion*, en forme de catéchisme, 1706; | *Traité du vrai communiant*, 1718, etc. Ces différens ouvrages sont estimés des protestans.

SURBECK (EUGÈNE-PIERRE de), naquit à Paris en 1678; il fut capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, et servit la France avec autant de valeur que de zèle. Son savoir le fit recevoir honoraire étranger de l'académie des inscriptions. Il mourut à Bagneux près de Paris, en 1741, à 63 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire métallique des empereurs depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés

par Crassus, l'an 53 avant J.-C., était inférieur au roi pour la noblesse et les richesses; mais il le surpassait en valeur, en capacité et en expérience. C'était lui qui avait mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée romaine, commandée par Crassus; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général romain, pour la conclusion d'un traité de paix, et le fit lâchement assassiner: quelques-uns disent qu'on voulait le prendre vivant, et qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit: circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Suréna ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenait Crassus. Il avait forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général romain, et il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Suréna ne jouit pas long-temps du plaisir de sa victoire, car s'étant rendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir. Suréna a fourni au grand Corneille le sujet de sa dernière tragédie, 1674.

SURENHUSIUS (GUILLAUME), auteur allemand du 17^e siècle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des commentaires des rabbins Maimonides et Bartenora, d'une version latine et de savantes notes de l'éditeur. Elle fut imprimée en Hollande l'an 1698-1703, en 6 tomes, ou 3 vol. in-folio. (*Voy.* HILLET, JUDA-HAKKADOSCH.)

* **SURIAN (JEAN-BAPTISTE)**, évêque de Vence et prédicateur célèbre, naquit à Saint-Chamans, en Provence, le 20 septembre 1670. (*Les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18^e siècle* disent en 1668.) Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et s'y livra à la prédication. Deux Avens et deux Carêmes qu'il prêcha devant le roi firent sa réputation et lui valurent, en 1728, l'évêché de Vence, suffragant d'Embrun. Il fut de l'académie française, succéda à M. de Coislin, évêque de Metz, et y eut d'Alembert pour successeur. Cet académicien, chargé, suivant l'usage, de faire l'éloge de son prédécesseur, s'exprime ainsi à son sujet dans son *Discours de réception*: « M. l'évêque de Vence ne fut redevable qu'à lui-même de la réputation et des honneurs dont il a joui. Il ignora la souplesse du manège, la bassesse de l'intrigue, et tous ces moyens méprisables qui mènent aux dignités par l'avilisse-

ment. Il fut éloquent et vertueux, et ces deux qualités lui méritèrent l'épiscopat et vos suffrages. » Après avoir parlé du style propre au discours religieux, d'Alembert ajoute : « Telle fut l'éloquence » de l'orateur qui est aujourd'hui l'objet » de vos regrets ; elle fut touchante et » sans art, comme la religion et la vérité. » Il semblait l'avoir formée sur le modèle » de ses discours nobles et simples par » lesquels un de vos plus illustres confrères (1) inspirait au cœur noble et » sensible de notre monarque encore enfant les vertus dont nous goûtons aujourd'hui les fruits, etc. » Il y a néanmoins une grande distance de Surian à Massillon. Le sermon sur le *petit nombre des élus* passe pour le chef-d'œuvre de Surian. Il est inséré, avec quelques autres de cet orateur, dans le recueil des *Sermons choisis pour tous les jours du Carême*, Liège, 1758, 2 vol. in-12. On a imprimé, en 1778, son *Petit Carême*, prêché en 1719. En 1753, il prononça dans l'église métropolitaine de Paris l'oraison funèbre de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Il mourut le 3 août 1754.

SURIN (JEAN-JOSEPH), jésuite, né à Bordeaux en 1600, a été célèbre dans le 17^e siècle par ses vertus, son zèle, ses talens pour la direction des âmes, et la grande confiance dont il jouissait de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance et par leur piété. Il mourut en 1663. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon, en 2 vol. in-12, et un abrégé à Nancy en 1738 sous le titre de *Dialogues spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1704, 3 vol. in-12.

SURIÉY DE SAINT-REMY (PIERRE), né dans la paroisse d'Acqueville en Normandie ; commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ soixante-dix ans s'est distingué par ses travaux et par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences et à perfectionner les arts qui avaient rapport à sa profession, et reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui : *Recueil des Mémoires d'artillerie*, Paris, 1743, 2 vol. in-4^o, où il a rassemblé, avec beaucoup de choix et d'ordre ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA ou plutôt **ZURITA (JÉRÔME)**, de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort en 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui : | *l'Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique*, en 7 vol. in-fol. ; | des *Notes sur l'Itinéraire d'Antonin*, sur César et sur Claudien.

SURIUS (LAURENS), écrivain ascétique, né à Lubeck, en 1522, étudia à Cologne avec Pierre Canisius, et se fit religieux dans la chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisait un cas particulier, et écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagemens que ses infirmités et son application continuelle pouvaient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : | un *Recueil des conciles*, en 4 vol. in-folio., Cologne, 1567 ; | les *Vies des saints*. Il avait publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1578 ; mais plusieurs savans lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publiait le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, religieux du même monastère, continua le travail de Surius. On en a donné une édition complète à Cologne, en 6 vol. in-fol., en 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lippomani. La liberté qu'il s'est donnée de polir et de changer le style des originaux, et d'en retrancher ce qu'il ne jugeait point nécessaire, a décrédité ce qu'il avait compilé de meilleur. | Une histoire de son temps sous le nom de *Mémoires*, qui commence en 1514 ; elle a été continuée successivement par Isselt, par Brachel jusqu'en 1651, par Thulden jusqu'en 1660, et par Henri Brewer, jusqu'en 1673. On en a une traduction française, 1575, in-8^o. C'est une suite de la Chronique de Naclérus ; il semble que Surius ne l'entreprene que pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a étrangement défiguré l'histoire de son temps. Spondanus en parle en ces termes (*ad ann. 1556*, in-8^o) : *Quæ Sleidanus quæsitis calumniis vel impuris derisionibus peccavit, ut frequentissime fecit, Laurentius Surius censuris suis in semitam rectam reduxit*. | Une excellente traduction en latin du *Traité* de la présence véritable de Jésus-Christ après la consécration, de Gropper, sous ce titre : *De veritate corporis et sanguinis Christi in eucharistia*, Cologne,

(1) Massillon dans son *Petit Carême*.

1560, in-4°. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Taulère, de Rusbroch, de Staphile, et donné plusieurs ouvrages de controverse.

SURLET. Voyez CHOKIER.

* SURVILLE (MARGUERITE-ÉLÉONORE-CLOTILDE de VALLON-CHALYS, dame de), plus connue sous le nom de *Clotilde*, dame poète du 15^e siècle, naquit vers 1405 à Vallon, château situé sur la rive gauche de l'Ardèche, dans le Bas-Vivarais. Elle reçut une éducation soignée, peu commune dans ces temps-là, et eut pour institutrice sa mère, Pulchérie de Fay-Colan, qui brilla par son esprit et ses connaissances à la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix et de Béarn. Clotilde reçut de sa mère le goût de la littérature, et à l'âge de 11 ans elle traduisit en vers une ode de Pétrarque. Le succès qu'elle obtint d'un essai si prématuré fit dire à la célèbre Christine de Pisan : « Il me faut céder à cette enfant tous mes droits au sceptre du Parnasse. » Son mariage avec Bérenger de Surville, en 1421, ne ralentit pas son application à l'étude ; et ses poésies, admirées par Charles, duc d'Orléans, un des meilleurs poètes de son siècle (selon le rapport de l'abbé Sallier), la placèrent au premier rang après ce prince. Elle reçut l'invitation de plusieurs souverains, qui l'engageaient à venir à leur cour ; mais elle ne voulut jamais quitter sa tranquille retraite du Vivarais, où sa muse était si bien inspirée. La reine Marguerite d'Ecosse, à qui le duc d'Orléans avait fait connaître les ouvrages de Clotilde, ne pouvant l'attirer auprès d'elle, lui envoya une couronne de lauriers artificiels, surmontée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise : *Marguerite d'Ecosse à Marguerite d'Hélicon*. On ignore l'époque précise de la mort de Clotilde ; on sait seulement qu'elle mourut âgée de plus de 90 ans. Après la mort de son mari, qui périt dans une expédition hasardeuse qu'il osa tenter pendant le siège d'Orléans, elle s'était consacrée tout entière à l'éducation de son fils unique. La plupart de ses poésies ont été égarées, et on ne doit celles qui restent qu'à un effet du hasard. Un de ses descendants, Joseph-Etienne de Surville, militaire distingué, en cherchant avec un feudiste dans les archives de sa maison, quelques papiers de famille, trouva, dit-on, le manuscrit de sa grande aïeule. Des raisons qu'on ignore l'empêchèrent de le publier dans le mo-

ment. Il émigra sous le régime de la terreur, et se réfugia en Suisse, où il s'occupa de la publication des poésies de Clotilde. Etant rentré en France, il y fut reconnu et fusillé au Puy-en-Velay en 1798. Un de ses amis hérita du manuscrit ; de ses mains il passa entre celles de M. Vanderbourg, qui le fit imprimer en 1802, en 1 vol. in-8°. On en a fait une seconde édition en 1804, in-48 : elles ont été réimprimées en 1825, in-8°, in-12 et in-32. Parmi les poésies de Clotilde on cite une *Héroïde*, datée de 1422, où elle déplore le départ de son mari, qui avait rejoint Charles VII au Puy-en-Velay. Cette héroïde, écrite dans un style remarquable, pleine de grâce, de sensibilité et d'élégance, fut néanmoins, à ce qu'on assure, critiquée par le poète Alain Chartier, dans son recueil intitulé *Fleurs de belle rhétorique*. Clotilde répondit par des *Rondeaux* piquans, qui condamnèrent au silence le poète jaloux. Ses autres pièces sont : une *Chanson* ou *Ode*, où elle célèbre la victoire remportée par Charles VII à Fornoue en 1495, les *Trois Plaids d'or*, qui ont une grande ressemblance avec le conte de Voltaire intitulé *Les trois manières* ; des *Odes* en éloge de son fils et de sa belle-fille ; des *Vers* sur son enfant nouveau-né ; des *Poésies légères*, etc. Elle avait commencé un grand poème intitulé *Lygdamir*, qu'elle refondit, pendant les sept années que dura son union avec Bérenger de Surville, dans son vaste plan de la *Phélypéide*. Ce fut pendant ce même temps qu'elle entreprit son roman héroïque et pastoral du *Châtel d'amour* ; mais les manuscrits de ces ouvrages n'existent plus. Les principales qualités que l'on trouve dans les poésies de Clotilde sont une naïveté exquise, de la vérité et de la force dans les sentimens, de la finesse et de l'élévation dans les idées, et une grande fraîcheur de coloris dans les descriptions. Cependant on a contesté à ces poésies le mérite essentiel de l'authenticité ; et il faut convenir que parmi les objections qui ont été faites, il en est quelques-unes auxquelles il est difficile de répondre. La traduction d'une ode de Sapho qui se trouve en tête de ses œuvres, une citation de Lucrèce dont l'ouvrage n'était pas encore découvert, et des allusions frappantes aux événemens de la révolution française semblent trahir une composition récente. Comment croire d'ailleurs que Clotilde ait pu parler des satellites de Saturne dont le premier fut

observé en 1635, et le dernier en 1789? Il serait aisé de prouver en outre que les pièces de poésie contenues dans le discours préliminaire, et qui sont attribuées à quelques femmes célèbres sont toutes controuvées. L'opinion qui regarde le recueil publié sous le nom de Clotilde de Surville, comme une production moderne habillée à l'antique, est donc extrêmement probable; quoiqu'il en soit, ces poésies, où l'on trouve des morceaux charmans, offriront toujours une lecture intéressante. On peut consulter sur la question de l'authenticité de ce recueil un article intéressant de M. Raynouard, inséré dans le *Journal des savans* de juillet 1824, et l'article que la Biographie universelle a consacré à Clotilde.

SUSANNE, fille d'Helcias et femme de Joakim, de la tribu de Juda, est célèbre dans l'Ecriture par son amour pour la chasteté. Elle demeurait à Babylone avec son mari, qui était le plus riche et le plus considérable de sa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une passion criminelle; et pour la lui déclarer, choisirent le moment qu'elle était seule prenant le bain dans son jardin. Ils l'allèrent surprendre, et la menacèrent de la faire condamner comme adultère, si elle refusait de les écouter. Susanne ayant jeté un grand cri, les deux suborneurs appelèrent les gens de la maison, et soutinrent l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne fut condamnée comme coupable; mais lorsqu'on la menait au supplice, le jeune Daniel, inspiré de Dieu, demanda un second examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accusateurs. Ils se contredirent dans leurs réponses; l'innocence triompha, et ils furent condamnés par le peuple. l'an 607 avant J.-C. au même supplice auquel ils avaient injustement fait condamner Susanne. En comparant cette héroïne à Lucrèce, dont les Romains ont fait de si grands éloges, on ne peut que gémir sur l'aveuglement de ces moralistes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui se tue de désespoir d'avoir commis un crime, et méconnaissent la véritable vertu, qui embrasse l'ignominie et la mort plutôt que de le commettre. (Voyez LUCRÈCE.)

SUSON (le bienheureux HENRI), écrivain ascétique, né probablement à Constance, vers l'an 1500, d'une famille noble de Souabe, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et mourut à Ulm en odeur de sainteté, l'an 1566. Surius a

écrit sa *Vie*. On a de lui : | *Méditations sur la Passion de Notre Seigneur*; | *Divers Sermons*; | *Horloge de la sagesse*, traduite en latin par Surius, sur un manuscrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il est sorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, et avait été traduit en français, dès 1389, par un religieux franciscain, natif de Neuchâteau en Lorraine. Cette dernière version fut imprimée à Paris, en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le style par les chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Sainte-Chapelle de Viviers en Brie. Ses *OEuvres* ont été publiées avec sa *Vie*, Cologne, 1535, 1588, 1645, in-8°.

SUTCLIFFE (MATTHIEU), *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17^e siècle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme et l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *conformité du papisme et du turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : | *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4°; | *De purgatorio*, Hanau, 1603, in-8°; | *De missa papistica*, Londres, 1603, in-4°, etc. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT (BERNARD), né à Hammen en Westphalie, vers la fin du 16^e siècle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwick et à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Pères, et surtout des controversistes orthodoxes, le déterminèrent à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers, le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Hubert, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avaient déterminé à abjurer le calvinisme, Cologne, 1625.

SUTOR. Voyez COUTURIER.

SUYDERHOEF (JONAS), graveur hollandais, mort vers la fin du 17^e siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plu

belles estampes, et la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZANNE. *Voyez* SUSANNE

SUZE. *Voyez* HENRI de SUZE.

SUZE (HENRIETTE) de COLIGNI, connue sous le nom de *comtesse de la*), était fille du maréchal de Coligni. Elle naquit en 1618, et fut mariée très jeune à Thomas Hamilton, comte de Haddington, seigneur écossais. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze, qui, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique, *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandait, et comme le comte ne voulait pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la comtesse avait perdu 50,000 écus dans cette affaire, parce que, si elle avait encore attendu quelque temps, au lieu de donner 25,000 écus à son mari, elle les aurait reçus de lui pour s'en débarrasser. » Madame de la Suze, remplie l'enthousiasme pour la littérature, négligea entièrement ses affaires domestiques, qui ne tardèrent pas à se déranger. Sa maison, second *Hôtel de Rambouillet*, était le rendez-vous des beaux-esprits, qui la célébrèrent en vers et en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avait les faiblesses de son sexe et les agréments d'un bel-esprit.

Parée de toutes les qualités (dit un auteur un peu sévère), que n'eut pas la femme forte dont parlent les livres saints, elle n'eut aucune des qualités attribuées à celle-ci, n'étant ni bonne épouse, ni solide amie, ni sage administratrice de son bien, ni prudente ordonnatrice de sa maison : reste à savoir si quelques rimes, plus ou moins heureuses, peuvent entrer en concurrence avec tout cela. » (*Voyez* DACIER, A FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, ENGÉN.) Ses *Oeuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pièces de Pellisson et de quelques autres, en 1695 et en 1725, en 5 pl. in-12. On connaît ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on at-

tribue à M. de Fieubet ou au père Bouhours :

Quæ dea sublimi vehitur per inania curæ?

An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?

Si genus inspicias, Juno: si scripta, Minerva:
Si spectes oculos, Mater Amoris erit.

SUZON. *Voyez* SUZON.

SVEDENBORG. *Voy.* SWEDENBORG.

SWAAN (N.), savant hollandais, recteur des écoles latines et professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'école de médecine de Hoorn, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître par un grand nombre de *Dissertations scientifiques*, d'*Analyses d'ouvrages* et de *Notices littéraires*, répandues dans différens recueils périodiques de la Hollande, et par un *Essai* de réfutation de l'ouvrage de M. Costa qui a pour titre : *Contre l'esprit du siècle*. Swaan était un des principaux rédacteurs du *Journal de la société de médecine de Hoorn*. On lui doit encore des traductions hollandaises, faites en société avec M. le docteur Jorritsma, du *Mémoire* de M. le chevalier de Kirchkhoff sur l'*ophthalmie de l'armée des Pays-Bas*, et de la *Dissertation* du même auteur sur l'*air atmosphérique et sur son influence sur l'économie animale*. Il devait aussi publier une traduction hollandaise du *Recueil de tables* de M. le baron de Stassart, qui était presque achevée au moment de sa mort.

SIVAMMERDAM (JEAN), célèbre anatomiste, né à Amsterdam en 1657, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours, il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein, et, à son retour à Amsterdam, il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite et mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont : | *Traité de la respiration et de l'usage des poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4°; | un autre *De fabrica uteri muliebris*, 1679, in-8°; | une *Histoire générale des insectes*, Utrecht, 1669, in-8°, en flamand; ibidem, 1685, in-4°; en français, Leyde, 1755, in-4°; en latin, par Henri-Chrétien Hennenius. Jérôme - David Gaubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure est celle de Leyde, 1757, 2 vol. in-80.

fol., sous le titre de *Biblia naturæ*, etc. (Voyez MOUFET.) Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avait observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, et, jusqu'aux viscères des abeilles, tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur, qui a travaillé sur le même sujet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célèbre Boerhaave, à la tête de la *Biblia naturæ*. C'était un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La microscopie (dit un auteur), » qui a fait naître des idées creuses dans » plus d'un cerveau, qui, selon la remarque du fameux Leclerc, a servi quelquefois à dénaturer la physique et à » suggérer, comme il est arrivé à Leuwenhoeck, des systèmes romanesques, » et qui peut-être a fait de Spinoza un » athée (1), n'a eu sur Swammerdam » aucun de ces fâcheux effets : ses observations ont toutes un air de tranquillité » et de sagesse, dont le résultat n'a rien » qui égare. »

SWEDENBORG (EMMANUEL), né à Stockholm, le 29 janvier 1689, fut nommé, en 1716, à la charge d'assesseur au collège métallique de cette ville, par Charles XII. Il fut anobli par la reine Ulrique-Éléonore en 1719, se rendit fameux par ses voyages, ses livres et ses extravagances. Il disait que Dieu lui avait apparu personnellement en 1743, pour le rendre capable de converser avec les anges, se mêlait d'annoncer les choses futures ou cachées, se vantait d'être en correspondance avec les âmes des morts, d'aller souvent en enfer, et d'être *membre de la Société des Anges*. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laissé plusieurs ouvrages dont, grâce à la bizarrerie des goûts du siècle et à l'ardeur factice de nos enthousiastes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages sont : un traité des *merveilles du ciel et de l'enfer* ; un traité de la *nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste* ;

un traité de *l'amour conjugal* ; un autre de *la liaison entre le spirituel et le matériel, ou du commerce établi entre l'âme et le corps*. Celui-ci a été traduit par M. Parraud, à Paris : on en a publié à la Haye une édition augmentée d'un Discours préliminaire et de plusieurs pièces sur la vie et les écrits de Swedenborg. On a encore de lui le *Règne minéral*, Leipsick, 3 vol. in-fol., compilation informe qui n'est d'aucun usage. On ne peut cependant refuser à Swedenborg quelques connaissances isolées et incohérentes dans les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'anatomie, la métaphysique et la théologie ; mais il n'y a genre de folie ni d'hérésie qui ne se trouve dans ses ouvrages. Il s'y décide pour l'hérésie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les catholiques et les plus grossières calomnies y sont constamment répétées. Les livres saints y sont expliqués d'une manière arbitraire, ridicule et souvent indécente. On y trouve cependant çà et là des vérités énoncées avec la plus subjuguante énergie, telles que la suivante : « L'homme est naturellement enclin à la croyance et à l'adoration de Dieu dans son âme ; influence qu'il lui faut étouffer pour passer à l'athéisme. » Swedenborg devint le chef d'une espèce de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martiniistes*. Elle s'accrut et trouva des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* et de la *Conjuration contre l'Eglise catholique*, Swedenborg n'était pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employait le langage des enthousiastes pour substituer au christianisme une prétendue religion naturelle. (Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 13 janvier 1786, page 89. — 1^{re} octobre 1792, page 482.) Il parut, en 1820, à Copenhague un ouvrage qui eut beaucoup de débit ; c'est une *Vie* de l'assesseur Swedenborg. Elle est enrichie de plusieurs fragmens de ses écrits et d'une analyse de son système ; on y voit que Swedenborg avait eu quelques idées de la cranologie que le docteur Gall a établies de nos jours.

SWEDIAUR. Voyez SCHWEDIAUR.

SAVEERT (FRANÇOIS) *Swertius*. né à Anvers en 1367, et mort dans la même ville en 1429, fut en relation avec presque tous les savans de son temps. Il était versé dans l'histoire belge, dans le

(1) Il est certain que cet esprit faux et noir s'occupait beaucoup de microscopie. Il ne doutait pas que les petits êtres qu'elle lui faisait découvrir ne fussent le produit d'une matière toute-puissante. On prétend même qu'ils furent d'abord son argument favori. Il y avait cependant 16 siècles que saint Paul y avait répondu. *Non est ulla creatura invisibilis in conspectu ejus*. Hebr. 4. Vues diverses sur cet objet. *Ecclésiastes philos.*, t. 1, n. 76, 77.

antiquités romaines et la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : | *Rerum belgicarum annales*, 1620, in-fol.; | *Athenæ belgiæ*, Anvers, 1628, in-fol.; | *Deorum, dearumque capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4°, et dans les antiquités grecques de Gronovius, t. 7. Ces têtes sont au nombre de cinquante-neuf. Sweert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités, avec les passages des anciens qui en ont parlé. | *Belgii totius descriptio*, 1605; | *Selectæ orbis christiani deliciæ*, Cologne, 1625, in-8°. C'est un recueil d'épithètes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même sujet. | *Monumenta sepulcralia ducatus Brabantæ*, Anvers, 1615; | *Hieronymi Mayii de tintinnabulis, cum notis*, etc., Amsterdam, 1664, etc.; | *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1645.

SWEERTS (EMMANUEL), né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avait de plus rare en ce genre, et composa un recueil qu'il intitula : *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol., Amsterdam, 1647. Ce recueil, plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent. (Voyez MÉRIAN MARIE-SIBYLLE.)

SWIETEN. Voyez VAN SWIETEN.

SWIFT (JONATHAN), surnommé par Voltaire le *Rabelais de l'Angleterre*, naquit à Cashel, dans le comté de Tipperary, en Irlande, en 1667, d'une bonne famille, mais non sans quelque doute sur la légitimité de sa naissance; doute, d'ailleurs, qu'il accrédita lui-même. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis le quitta, et, après la mort de son protecteur, sir William Temple, il se trouva sans aucune ressource, et vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume III, mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois et les courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs bénéfices, et entre autres le doyenné de Saint-Patrick en Irlande, qui lui valut près de 50,000 livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affaiblit, un noir chagrin

s'empara de son âme, et il tomba dans le délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift était un homme capricieux et inconstant. N'ambitieux, il ne se nourrissait que de projets vastes, mais chimériques, et il échouait dans presque tous ses desseins. Sa fierté était extrême, et son humeur indomptable. Il recherchait l'amitié et le commerce des grands, et il se plaisait à converser avec le petit peuple. Sa maison était une espèce d'académie de femmes qui l'écoutaient et jassaient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers et en prose, recueillis en 1762, Londres, en 9 vol. in-8°. L'ouvrage le plus long qu'il a fait en vers est un poème intitulé : *Cadmus et Vanessa*. C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille hollandaise. Ses ouvrages en prose les plus connus sont : | *les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, etc., en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue et des contes puérils, des allégories plaisantes et des allusions insipides, des ironies fines et des plaisanteries grossières, une morale sensée et des gravelures révoltantes. L'abbé des Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. | *Le Conte du Tonneau*, traduit en français par Van-Effen; c'est une satire, où, sous le nom de *Pierre* qui désigne le pape, de *Martin* qui représente Luther, et de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la religion catholique, au luthéranisme et au calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécents et odieux. | *Le Grand mystère*, ou *l'Art de méditer sur la garde-robe avec des pensées hardies sur les études, la grammaire, la rhétorique et la poétique*, la Haye, 1729, in-8°; | *Productions d'esprit, contenant tout ce que les arts et les sciences ont de rare et de mercuriel*, Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes; | *la Guerre des livres*: cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva, vers la fin du 17^e siècle, entre Wootton et le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donna la palme au chevalier Temple, son protecteur et son ami. Tous les ouvrages

précédens ont été traduits en français. Ceux que nous avons en anglais consistent en différens écrits de morale et de politique. Shéridan a écrit la *Vie* de Swift Dublin, 1785, in-8°. On a encore un *Essai historique sur le docteur Swift* par Craufurd, 1808, in-4°; et Waller-Scott a donné, dans sa *Biographie des romanciers célèbres*, une *Notice* sur cet auteur, traduite en français, Paris, 1826 (1825).

SWINDEN ou **SWINDIN** (JÉRÉMIE), théologien anglais, est connu par un *Traité* en anglais, sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé; il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, et débite sur ce sujet des choses singulières, solidement réfutées par le père Patuzzi, dans sa dissertation *De sede inferni*, Venise, 1767, quoique le savant dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par Eglise de celles qui ne le sont pas. (Voyez le *Catéchisme philosophique*, tom. 3, n. 475.) Drexelius avant lui, et plusieurs autres, s'étaient livrés à des conjectures sur le même sujet. (Voyez DREXELIUS.) Le livre de Swinden a été traduit en français par Bion, et imprimé en Hollande en 1728. Le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 1, p. 359, parle d'une *Histoire du diable*, de Swinden, traduite par le même Bion, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. Peut-être est-ce le même ouvrage sous un titre différent. Les autres productions de Swinden ne sont point connues. Il mourut vers 1740 (1).

* **SY** (ALEXANDRE - CÉSAR - ANNIDAL-FIRMIN, baron de **STONE**, marquis de), maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis, se distingua comme calligraphe. Durant son séjour à Londres, où il resta tout le temps de l'émigration, il jouit de l'amitié de Delille, dont il soulageait la vue affaiblie, en l'aidant à revoir ses ouvrages. Il est mort à Corbeille le 12 décembre 1821, laissant les ouvrages suivans : | *Mélanges de poésies*, Londres, 1782, in-12; imprimés par l'auteur lui-même et tirés à soixante exemplaires; | *La chute de Rufin*, poème en deux chants, traduit de Claudien, avec des notes historiques, géographiques, mythologiques et grammaticales, dédié au marquis de Welesley, 1811, in-8°. | *L'Art poétique d'Horace, traduit en vers français*, dédié au roi, et suivi de

la 2^e édition de la *Chute de Rufin*, Londres et Paris, 1816, in-8°. Les deux vers suivans de la traduction de l'*Art poétique* sont de Delille :

Et que l'intrigue enfin où votre esprit se joue;
S'offre digne d'un dieu, lorsqu'un dieu la dénoue.

| *Epithalame d'Honorius et de Marie*, poème traduit de Claudien, en vers français, dédié au duc de Berry, Paris, 1816, in-8°.

SYBILLE. Voyez **SIBYLLE**.

SYDENHAM (THOMAS), célèbre médecin anglais, naquit en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset, d'une famille noble. Il s'était rendu à Oxford pour y terminer ses études; mais la guerre civile ayant éclaté dans la même année 1642, il ne voulut pas prendre les armes en faveur de Charles 1^{er}, comme l'avaient fait les autres étudiants : il passa à Londres, où le célèbre docteur Cox le détermina à se livrer à l'étude de la médecine. La garnison d'Oxford, qui tenait pour le roi, s'étant rendue au parlement, Sydenham retourna à l'université, y prit le degré de bachelier, en 1648, et reçut ensuite celui de docteur à Cambridge. De retour à Londres, il s'y fixa et y exerça son art pendant vingt-huit ans. Il s'écarta de la méthode systématique des médecins de son temps. Il n'osait pas deviner la nature, mais il la suivait en l'étudiant, devint un des observateurs les plus exacts, et put ainsi se méprendre rarement dans ses traitemens, qui furent presque toujours heureux. Il faisait un grand usage des rafraichissans dans le traitement de la petite-vérole, et du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes; mais il se distingua surtout par son *laudandum*, qui fut bientôt adopté par tous les autres médecins. Cependant, malgré le succès de ses cures, et la réputation qu'il s'était acquise, il avait peu d'estime pour la science médicale, au moins pour celle qu'on professait de son temps; et un jeune médecin lui ayant demandé quel livre il devait choisir pour se former à la pratique : « Lisez *Don Quichotte*. » lui répondit-il, c'est un fort bon livre, « je le lis actuellement. » La simplicité des remèdes dont il faisait usage fit dire à Ratcliffe, fameux médecin qui florissait à cette même époque, que quand Sydenham mourrait, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier. On a de Sydenham une *Praxis medica*, Lelpsick, 1695, 2 vol. in-8°;

(1) Date donnée par Watkins et le *Dizionario storico di Bassano*. Le *Dict. universel* (Prudhomme), dit que Swinden mourut en 1720.

et différens autres ouvrages, tous fort estimés, et qui ont été recueillis et imprimés sous le titre d'*Opera medica*, Genève, 1716, 2 vol. in-4°; on y remarque surtout son excellent *Traité de la goutte*, qu'on consulte encore de nos jours. L'auteur, attaqué de cette maladie, eut tout lieu d'en observer les progrès, et de mettre en pratique les remèdes qui peuvent calmer les douleurs de ce mal cruel. Les meilleures éditions des *Opera universa* de Sydenham sont celles de Londres, 1734, in-8°; Genève, 1737, 2 vol. in-4°; Leyde, 1754, in-8°; elles ont été traduites en français par A.-F. Jault, Paris, 1774, 2 vol. in-8°; Avignon, 1799, 2 vol. in-8°; Montpellier, augmentées par J.-B.-T. Baumes, 1817, 2 vol. in-8°, ib., 1816, 2 vol., in-8°; avec une *Notice sur la vie et les écrits de Sydenham*, par Prunelle. Il mourut à Londres en 1689, à l'âge de 65 ans.

* SYKES (ARTHUR-AGHLEG), théologien anglican, naquit à Londres en 1684. Il avait du savoir, et jouit dans son temps de quelque célébrité par ses écrits et ses liaisons avec les personnages les plus remarquables du clergé d'Angleterre, tels que l'évêque de Steadly, si fameux par la *Controverse de Bangor*, et Samuel Clarke. Il partageait leurs opinions et écrivait dans le même sens. On sait que tous deux en avaient de fort libres sur nos principaux mystères, et que Clarke, dans son livre de la *Doctrine de l'Ecriture sur la sainte Trinité*, ne dissimulait pas son penchant pour l'arianisme. (Voyez CLARKE SAMUEL, né à Norwich.) Sykes professait les mêmes principes, et prit part à toutes les controverses religieuses agitées de son temps en Angleterre. Il était opposé aux *souscriptions*. Malgré cette opposition, il persista dans son adhésion à la doctrine de l'église anglicane, à l'exemple de ses deux amis, qui, tout en sapant les fondemens de cette croyance, ne se tenaient point pour obligés de cesser d'exercer le ministère dans cette église, et de renoncer aux bénéfices dont le revenu était attaché à ces fonctions. Sykes écrivit aussi contre les catholiques. Il mourut à Londres le 25 novembre 1756. Nous citerons de lui : | *Essai sur la vérité de la religion chrétienne dans lequel on démontre comment elle est réellement fondée sur l'Ancien Testament*, 1725, in-8°. | *Réflexions sur les principes, et connexion de la religion naturelle et de la religion révélée*, 1740, in-8°; | *Sur la nécessité d'améliorer les lois concernant les*

papistes et de les soumettre à une révision, 1746, in-8°.

SYLBURG (FRÉDÉRIC) né en 1556, à Wetter, près de Marbourg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1596, s'attacha à revoir et à corriger les anciens auteurs grecs et latins que Wechel et Commelin mettaient au jour. On loue la collection des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies grecques*, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition et de jugement. On estime surtout sa *Grammaire grecque*, et son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA ou SULLA (LUCIUS-CORNELIUS), né, vers l'an 137 avant J.-C., d'une maison illustre, naquit pauvre; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisane, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mère, le mit en état de figurer parmi les chevaliers romains. Il fit ses premières armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marse, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence : il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla fit éclater dès lors la jalousie de Marius; il est certain du moins qu'ils se séparèrent, et que Sylla servait dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collègue à Marius dans son 4^e consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, et mettant lui-même le prix à ses victoires, demanda la préture, et l'obtint. Strabon, père de Pompée, prétendait que Sylla avait acheté cette dignité, et le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci menaçait d'user contre lui du pouvoir de sa charge. *Vous parlez juste*, lui répliqua-t-il en riant; *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée*. Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Asie, et eut la glorieuse commission de remettre sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du consentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avait fait périr, par des assassinats ou par des empoisonnemens, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, et avait mis sur le trône un de ses fils, sous la tutelle

de Gordius, l'un de ses courtisans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une seule bataille décida l'affaire. Sylla se signala une deuxième fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où se tenait l'assemblée générale de la nation, et termina par ce beau fait d'armes la plus glorieuse campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le consulat, l'an 88 avant J.-C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie et par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome, à la tête de ses légions, se rend maître de la république, fait mourir Sulpicius, qui était l'auteur de la loi portée contre lui, et oblige Marius à sortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans sa patrie, et qu'il se fut vengé de ses ennemis, il passa dans la Grèce, l'an 86 avant J.-C., reprit Athènes, lui rendit sa première liberté, et remporta successivement trois victoires sur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faisait ainsi triompher la république dans la Grèce, on rasait sa maison à Rome, on confisquait ses biens, et on le déclarait ennemi de la patrie. Cependant il poursuivait ses conquêtes, traversait l'Hellespont, et forçait Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laissa à Muréna le commandement dans l'Asie, et reprit avec son armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par plusieurs personnages qui avaient été proscrits, et, à leur exemple, Cnéius Pompéius, connu depuis sous le nom du *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions dans la Marche d'Ancône. Sylla l'aima, et fut le premier instrument de sa fortune. Malgré ces secours, ses ennemis lui étaient supérieurs en forces; il eut recours à la ruse et aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. Il battit ensuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneste, où il l'assiégea sur-le-champ. Après avoir bien établi ses postes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement; il y entra sans opposition, et borna sa vengeance à faire vendre publiquement les biens de ceux qui avaient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, et s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, et peu de Romains du parti de

Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, et prit solennellement le surnom d'*Heureux*, *Felix* : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velléius, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre*. Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices, et de cruautés. Il fit massacrer, dans le cirque de Rome, 6 ou 7,000 prisonniers de guerre, auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnait sur le cirque. Les sénateurs ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point votre » attention, *hères* conscrits; c'est un petit » nombre de rebelles qu'on châtie par » mon ordre. » Tous les jours on affichait les noms de ceux qu'il avait dévoués à la mort. Rome et toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres et de carnage. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frère, il se chargea du supplice de Marc Marius Gratianus, préteur auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, briser les os des cuisses, et enfin il lui trancha la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats gaulois, qui faisaient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4,700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription; et ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque, pour être condamné à la mort, il suffisait d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avait jamais pris part aux affaires, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit*; et à quelques pas de là il fut assassiné. Le barbare Sylla, s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque temps après il renouela la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, et se dépouilla de la dictature. Un jeune homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendait de la tribune aux harangues, il se

contenta de dire à ses amis qu'il l'environnaient : « Voilà un jeune homme qui em- » pêchera qu'un autre qui se trouvera dans » une place semblable à la mienne, ne » songe à la quitter. » Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouz- zoles, où il s'abandonna librement et en- tièrement à une vie voluptueuse et sen- suelle. Sa table annonçait la débauche et la dissolution; et, presque sexagénaire qu'il était, il ne rougit pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison était remplie de comédiennes et de joueuses d'instrumens, avec lesquelles il entrete- nait un commerce honteux. Il passait les jours et les nuits à boire, à manger et à rire avec des gens qui n'avaient d'autre mérite que celui d'être emportés, violens et sans aucune retenue. Les excès aux- quels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causèrent bientôt une maladie qu'il se dissimulait et qu'il aggravait par son intempérance. Il se forma, dans ses entrailles, un abcès d'où il s'exhalait une puanteur horrible. Il naissait de ses chairs une si grande quan- tité de vermine, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes, qui semblaient être autant de bourreaux qui vengeaient la mort d'un nombre presque infini d'hommes, tant citoyens qu'étran- gers, qu'il avait fait périr de la manière la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J.-C., à l'âge de 60 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. « Il fut, dit Cicéron, un maître consoimé dans trois vices, la débauche, l'avidité et la cruauté. Ni l'indigence dans sa jeunesse, ni le dé- clin de l'âge, ne purent mettre de frein à ses dérèglemens. » Sylla ajoutait foi aux devins, aux astrologues et aux songes. Il écrivait dans ses mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venait d'être averti en songe qu'il allait rejoindre incessam- ment son épouse Métalla. La chose n'était pas difficile à prévoir dans l'état où il était; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colère, qui fit crever son abcès, dont la matière lui sortit par la bouche et l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athènes, recouvra les livres d'Aristote. M. de Jouy a donné une *Tragédie* de Sylla représentée au Théâtre Français en 1823.

SYLVA (BÉATRIX de), d'une famille illustre, fut élevé en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elizabeth. Cette prin- cesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de

Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure et son caractère ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la ca- lomnièrent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut recon- nue; on la mit en liberté, et on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les religieuses de Saint-Dominique de Tolède. Elle fonda l'ordre de la Conception, en 1484, et ter- mina saintement sa vie quelque temps après, pleurée des pauvres, dont elle était la mère, et de ses filles, dont elle était le modèle.

SYLVA. Voyez SILVA.

SYLVEIRA (JEAN de), carme de Lis- bonne, d'une famille noble, eut des em- plois considérables en son ordre. Il mou- rut dans sa patrie en 1687, à 95 ans; il y en avait 80 qu'il était entré en religion. On a de lui des *Opuscules* et des *Com- mentaires* sur les *Evangelies*, Venise, 1751, 40 vol. et sur l'*Apocalypse*, un vol., qui ne sont proprement que des compi- lations. — Il ne faut pas le confondre avec GONZALVE SYLVEIRA, né aussi à Lisbonne d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les jésuites, et se consacra aux missions étrangères. Ses travaux eurent le plus grand suc- cès en Ethiopie, dans la Cafrerie et au- tres régions de l'Afrique, particulière- ment dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, et aurait bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des mahométans, en lui persuadant que Sylveira était un en- chanteur, ne l'avaient engagé, l'an 1571, à donner la mort à celui dont il avait reçu le plus grand bienfait. Il s'en repentit en- suite, et fit étrangler les imposteurs.

SYLVESTRE de PRIERIO Voy. MOZ- ZOLINO.

SYLVESTRE. Voyez SILVESTRE.

SYLVIVS ou DU BOIS (FRANÇOIS), professeur d'éloquence, et principal du collège de Tournay à Paris, était du vil- lage de Lévilly près d'Amiens. Il mourut vers 1550, après avoir travaillé avec zèle à bannir des collèges la barbarie, et à y introduire les belles-lettres et l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas per- dus, et la littérature de son siècle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnas- matum in artem oratoriam Francisci Sylvi Ambiani, viri eruditione recta et judicio acuto insignis, centuriz tres,*

ou plutôt c'est le titre que Alexandre Scot, surnommé l'*Écossais*, donna à l'Abbrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8°.

— Son frère, JACQUES SYLVIVS, célèbre médecin, mourut en 1555, à 75 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques et dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages, imprimés à Cologne en 1630, in-fol., sous le titre d'*Opera medica*. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en français par Caille, et imprimée à Lyon en 1574.

SYLVIVS ou DU BOIS (FRANÇOIS), né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé à Douay, professa, pendant plus de 30 ans, la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, et d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du père Norbert Delbecque, dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 3^e vol. renferme divers *Opuscules*, et le 6^e comprend des *Commentaires* sur les 4 premiers livres de l'ancien Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les opuscules de Sylvius contre le jansénisme naissant. La douceur de son caractère a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du saint Siège. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douay, pour entraîner cette université dans la faction de Jansénius, et ayant dit qu'il s'agissait précisément de défendre la doctrine de saint Augustin : « C'est pour la défense de l'Augustin » de Hollande, répliqua Sylvius, que vous avez levé l'étendard; et nous, c'est en faveur du grand Augustin d'Afrique, parce que c'est la doctrine des souverains pontifes, pour laquelle nous sommes prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. » On a son *Eloge* funèbre, sous le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douay, 1649, in-8°. Estius et Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douay.

SYLVIVS (LAMBERT), ou VAN DEN BOSCH ou DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre

d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile; ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : | *Théâtre des hommes illustres*, etc., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4°; | *Histoire de notre temps*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam; c'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé dans les ouvrages de Sylvius bien des fautes qui décèlent l'homme crédule, plein de passion et même de malignité. | *La Vie des héros qui se sont distingués sur la mer*, in-4°, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies, pièces de vers*, etc.

SYLVIVS (FRANÇOIS DE LE BOE), né à Hanau, dans la Wétéravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, et enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte, ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisait alors beaucoup de bruit; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves incontestables. Il mit en réputation, par ses leçons et ses expériences, la chimie, qui avait été négligée jusqu'alors, et mourut à la Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Oeuvres*, Amsterdam, 1679, in-4°, et Venise, 1708, in-fol.

SYLVIVS. Voyez BOIS.

* SYMMACQUE, le quatrième des interprètes de l'ancien Testament, en langue grecque, était Samaritain de nation et de religion; il se fit juif, ensuite chrétien, et embrassa l'erreur des Ebionites (voy. EBION). Il naquit en 194 sous l'empereur Sévère, selon le père Alexandre; sous Commode, en 104, selon le père Lelong; sous Marc-Aurèle, en 170, selon Tillemont. On le trouve meilleur interprète et plus élégant qu'Aquila. Saint Epiphane l'accuse d'avoir eu trop d'ambition; il le met néanmoins au nombre des sages qui ont fleuri parmi ceux de sa nation. Il ne nous reste que des fragmens de la *Version* grecque qu'il avait faite de la Bible.

SYMMACQUE (QUINTUS - AURELIUS - AVIANUS), préfet de Rome, né dans cette ville vers le milieu du 4^e siècle, était fils de Lucius Avianus Symmachus, préfet de Rome en 364. Il fut successivement questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie, proconsul en Afrique, et enfin préfet de Rome en 384. Il se déshonora par la passion qu'il fit paraître pour le rétablissement du paganisme et de

l'autel de la Victoire, renversé par Constantin, rétabli par Julien, maintenu par Valentinien I^{er}, et détruit de nouveau par Gratien. Il trouva un puissant adversaire dans saint Ambroise, et fut banni de Rome par l'empereur Théodose le Grand. Etant rentré en grâce avec ce prince, il fut fait consul de Rome, en 391. On ignore l'époque de sa mort. Il nous reste de lui dix livres d'*Eptres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rites païens et une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais diffuse et peu logique. Il avait fait d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tels que le *Panégryrique de Maxime et de Théodose*, et des *Harangues* dont M. l'abbé Mai a recueilli quelques fragments qu'il a publiés à Milan, 1815, in-8°. Sa *Requête* pour le maintien de la religion païenne a été réimprimée en 1687, à Dusseldorf, avec la *Refutation* de saint Ambroise et les *Lettres* de ce père *ad Principes*, 1 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur et préfet de Rome, beau-père de Boèce, qui fut mis à mort l'an 525, par Théodoric, roi des Goths. (Voyez BOECE et THÉODORIC.)

SYMMAQUE (saint), pape, natif de Sardaigne, monta, le 22 novembre 498, sur la chaire de saint Pierre, après Anastase II. Le patrice Festus fit élire, quelque temps après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyait disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui, quoique arien, ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avait été faite la première, et qui avait eu le plus de suffrages; en conséquence Symmaque fut confirmé et reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet; mais les évêques représentèrent fortement à ce prince: « Que le pape lui-même devait assembler le concile, que le saint Siège avait ce droit, et par sa primauté tirée de saint Pierre, et par l'autorité des conciles, et qu'il n'y avait point d'exemple qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs. » Théodoric leur montra, par les lettres de Symmaque, que ce pontife avait consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce

décret étant parvenu dans les Gaules, les évêques en furent alarmés et chargèrent saint Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome, au nom de tous, pour se plaindre de ce que les évêques avaient pris sur eux de juger le pape. « Il n'est pas aisé, dit-il, de comprendre comment un supérieur, à plus forte raison le chef de l'Eglise, peut être jugé par ses inférieurs. » Il loue cependant les Pères d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son apologie, où il parlait avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la Collection des conciles, tom. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'était un homme austère, d'un grand zèle et d'une vertu sans tache. Nous avons de lui onze *Eptres* dans le Recueil de D. Coustant, et divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la messe, aux dimanches et aux fêtes des martyrs, le *Gloria in excelsis*. Voyez l'*Apologie* de ce pape par Ennodius dans l'édition de ses *Oeuvres*, par le père Sirmond, et la *Dissertation* publiée par Eusèbe Amor, Bologne, 1758. Symmaque eut pour successeur Hormisdas.

SYNCELLE (GEORGES le), était syncello de Taraise, patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à-dire qu'il occupait l'office de cet ecclésiastique qu'on plaçait auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il était moine, et il remplissait les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C. que le père Goar a publiée en grec et en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connaissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain et Eusèbe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNÉSIUS, philosophe platonicien. On ignore le temps où il vivait. Il nous reste de lui trois *Traites de philosophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612. in-4°, et un *De somnis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philosophe platonicien, Venise, 1497, in-fol.

SYNÉSIUS, évêque, fut disciple de la

fameuse Hypatie d'Alexandrie. Les fidèles, touchés de la régularité de ses mœurs, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Député à Constantinople en 400, il présenta son livre *De la royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva, dix ans après, sur le trône épiscopal de Ptolémaïde. Synésius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée, et il ne séparait point assez quelques idées platoniciennes des dogmes de la religion chrétienne. Synésius, devenu évêque, eut le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, et soulagea les indigens. Nous avons de lui *CLV Epîtres*, des *Homélies*, et plusieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle du père Petau, 1633, in-fol., en grec et en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne soient pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la noblesse et de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illustre.

* **SYNGE** (ÉDOUARD), archevêque de Tuam en Irlande, naquit en 1659 : il était fils du docteur Syngé, évêque de Cork. Il fit ses études, partie à l'université d'Oxford au collège de Christ-Church, partie à Dublin. Il était très instruit. Nommé successivement à divers emplois dans l'église anglicane, il en remplit les fonctions d'une manière qui fit honneur à sa capacité, et le fit juger digne d'en occuper de plus éminentes. En 1714, il fut nommé à l'évêché de Raphoë dans l'Ulster au comté de Dunnagall, et transféré deux ans après à l'archevêché de Tuam. On a de lui : | des *Sermons* ; | des *Traité*s ; | des *Mandemens*. On les a réunis en quatre volumes in-12. La *Biographie britannique* parle avec éloge de ces divers ouvrages. L'archevêque Syngé mourut à Tuam, le 24 juillet 1741 à 82 ans.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épousa ensuite Sophonisbe, qui avait été promise à Masinissa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu et fait prisonnier près de Cyrtha, avec son épouse, l'an 203 avant J.-C. Les Romains donnèrent à Masinissa une partie des états de son ennemi.

SYRIEN, Syrianus, sophiste d'Alexandrie, vers l'an 470, avait composé : | *quatre livres* sur la république de Platon ;

| *Sept Livres* sur la République d'Athènes ; | des *Commentaires* sur Homère. Tous ces ouvrages sont perdus ; si on s'en rapporte aux titres, ils peuvent avoir contenu des choses intéressantes.

SYSIGAMBIS, mère de Darius, dernier roi de Perse, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Issus fut bien traitée par Alexandre le Grand. Quinte-Curce rapporte qu'elle fut si pénétrée de reconnaissance, qu'ayant supporté la mort de Darius, son fils, elle ne put survivre au conquérant macédonien, et mourut de douleur après lui.

SZAZEKY-TOMKA (JEAN), né à Fokus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie d'une famille noble, se distingua dans les sciences à Iéna, et fut fait recteur du collège des protestans à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui : | *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes ; | *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8° ; | *Conspectus introductionis in notitiam regni Hungariæ geographica, historica, politica, et chronologica*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI (FRANÇOIS-LÉONARD), né à Tirnau d'un père protestant, fut élevé par sa mère dans la religion catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres à Tirnau, de la philosophie à Vienne, et de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siège épiscopal de Transylvanie, et sur celui de Valzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, et enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places il montra autant de zèle que de lumières. La Hongrie a plusieurs monumens de sa munificence et de sa religion. Il a laissé un *Poème* latin sur la *Vie* de sainte Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI (JEAN-BAPTISTE), né l'an 1699 d'une noble et ancienne famille dans le comté d'Eisenstadt, en Hongrie, se fit jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs collèges, remplit avec beaucoup de zèle les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, et mourut à Tirnau, le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs et ses talens l'ont fait regretter. Il était surtout versé dans le droit de sa patrie ; ses momens de loisirs étaient consacrés à ce

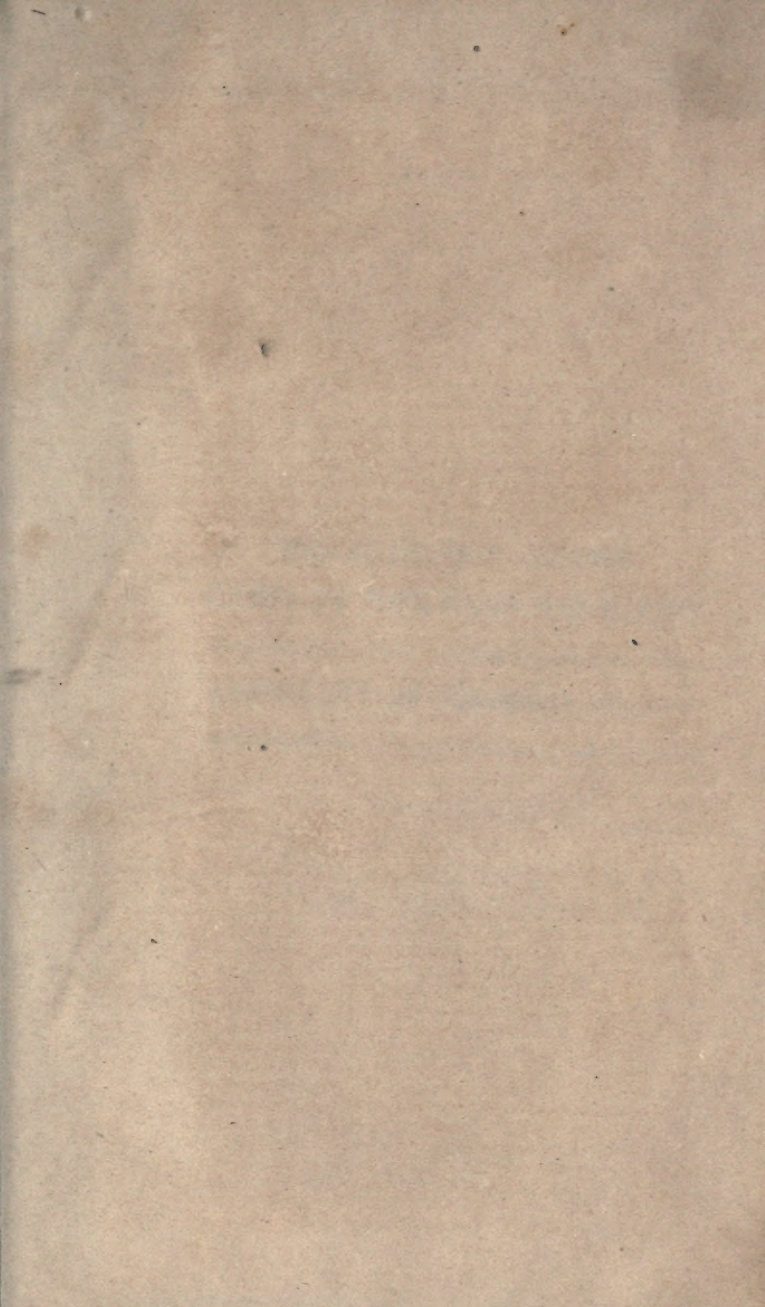
genre d'étude, et lui ont fait publier : | *Tripartitum juris hungarici tyrocinium*, Tirnau, 1734. in-12 ; | *Synopses titulorum juris hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1734, in-8° ; | *Decreta et vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Coloswar, 1743, in-8° ; | *Werbätzius illustratus, cum notis*, Tirnau, 1755, in-8°.

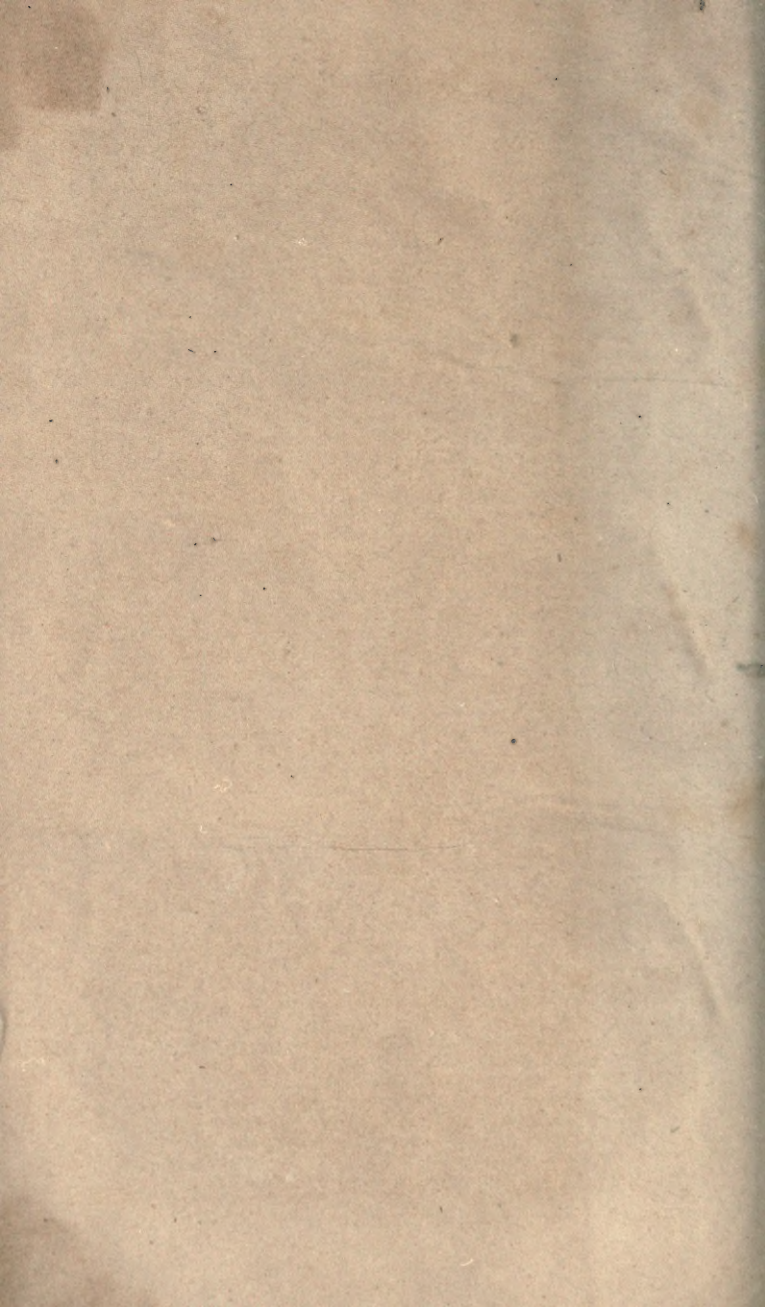
SZEGEDIN. Voyez ZEGEDIN.

SZENTIVANY (MARTIN), jésuite hongrois, né en 1633, dans le village de Szentivany, dont son père était seigneur, se distingua autant par ses vertus et son zèle pour la religion, que par l'étendue

de ses connaissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne et à Tirnau ; enseigna ensuite, avec une égale réputation, la philosophie et la théologie dans la première de ces villes, et mourut à Tirnau, le 29 mars 1705. On a de lui trois vol. in-4°, intitulés : *Miscellanea curiosa*, recueil très intéressant, plein de recherches sur la physique et autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'opuscules, où la religion est exposée et défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure et coulante, son style simple et facile sans être négligé.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1848
T.11

Feller, Francois Xavier de
Biographie universelle

